Chefs-d'œuvre dramatiques du XVIIIe siècle, ou choix des pièces les plus

remarquables de Regnard, Lesage, etc. Édition ornée de portraits en pied coloriés dessinés

Jules Janin

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

LAPLACE, SANCHEZ ET C", ÉDITEURS

KDK 8ÊODIER, 3

INTRODUCTION

Noua voulons parler, en quelques pages rapides, du théâtre ingénieux, charmant, qui appartient par droit de naissance et de conquête, à ces grands esprits, Kegnard, Piron, Beaumarchais, Lesage et Marivaux. Nous ne parlerons pas de Voltaire; à lui seul il mérite un gros tome, et l'habile éditeur de Corneille, de Racine et de Molière, ne refusera pas cet honneur mérité à l'auteur de Zaïre et de Mahomet. Voltaire est tout un siècle, et nous axons le prdjet de choisir, dans le siècle de Voltaire, les chefs-d'œuvre hors de son génie. Aussitôt que nous aurons rendu nos respects suprêmes au roi Louis XIV, mort en 1715, nous raconterons les beaux esprits, les belles œuvres, qui commencent à la régence, pour s'arrêter à la Révolution française.

Louis XIV est semblable au soieil qui disparait dans le nuage à la tin de la journée. Hélas! ils sont à plaindre, en effet, les rois qui régnent trop longtemps. Celui-ci avait lassé la France de ses grandeurs. L’ennui envahissait son royaume; le royaume était las de madame de Maintcnon elle-même, et chaque jour enlevait quelque attrait aux anciennes croyances. Le grand art avait disparu comme tout le reste, et maintenant, s'il vous plaît, nous allons écrire, avec le plus grand soin, le travail des premières années du dix-huitième siècle, à savoir l'enjeu éclatant, où Regnard, successeur de Molière (et ce n'est pas trop dire), s'emparait du

théûtre en mailre absolu; où Beaumarchais remplissait ù force d'esprit — un esprit voisin du génie — l'espace formidable qui nous séparait de la Révolution française. Que vous dirai-je en un mot? Nous avons ù raconter le moment le plus intéressant et le plus curieux de notre histoire littéraire, ù commencer par le Joueur et les Folies amoureuses, à finir par le l ieux célibataire. A ce compte, nous n'attendrons pas que Louis XIV expire, et que les années glorieuses, 1787, 88 et 8i), aient accompli leur formidable évolution.

Jean-François Regnard naquit à Paris au mois de février de l'année 1655. Ainsi, par sa naissance, il tient encore au grand siècle; il est, par ses ouvrages, un esprit du dix-huitième siècle. A la première preuve qu'il était un poète comique, un bruit favorable accueillit cet esprit si rare et si charmant.

l'n siècle qui se meurt est si heureux de se rattacher à une poésie naissante! La vieille Ninon, à quatre-vingts ans, ne fut pas plus fière de l'abbé de Chateauneuf que l'an de grâce 1655 ne dut être Ber de Rcgnard; car on sut enfin qu'il s'appelait Regnard, qu'il avait ù peine quarante ans, qu'il était beau comme Molière; mais l'œil vif et animé, la bouche heureuse et souriante, toute sa personne joyeuse et vive. Il aimait les beaux habits, les belles dentelles, les parfums de prix; il portait des bijoux comme une reine de théâtre; il riait tout haut de lui-même et des autres. Vive la joie autour du nouveau venu! Vive le v in, la bonne chère, les coups d'épée, les épigrammes, les longs rubans Bottants, les billets galants et les vers amoureux, et les tnaitresses que le vent emporte comme il emporte leurs baisers! Voilà ce que l'on disait tout d'abord du nouveau poète comique. Où vivait-il à vingt ans? Où l'avait-on vu? Nul ne pouvait le dire précisément; mais à coup

sûr il existait. Ôn l'avait rencontré, donnant le bras à de belles dames qu'il avait ramenées de scs voyages. Et, pour bien entrer en jeu, savez-vous ce qu'il avait fait, le hardi poète ?

Il avait fait presque autant que de s'attaquer au roi Louis XIV. Oui, lui-même, ce beau damoiseau si bouclé, il avait écrit contre monsieur Nicolas Boileau Despréaux. Il avait attaqué en vers les vers de Boileau lui-même, et ces vers était fort bons. Or, depuis que l'abbé Cottin était mort, depuis que Chapelain avait déposé à la Bibliothèque royale le manuscrit inédit de la Pucelle (il y est toujours), nul, dans cette terre de France, n'avait osé

LVj'HUliL'CÏTuN.

s'attaquer à Boileau. Et pourtant en voilà un qui l'attaquait et qui l'attaquait viveutenl, et qui écrivait une satire intitulée : Le Tombeau de Boileau.

Vous pensez si l'émotion fut grande en tout ce peuple parisien qui avait si bonne envie de s'amuser, et qui avait vu tous ses poêles, même les plus charmants, renier les divinités poétiques, les Grâces el l'Amour, et se repentir publiquement d'avoir chanté toutes les passions qui sont le printemps de la vie. Surtout le scandale avait été grand dans la bonne ville, quand elle eut appris que La Fontaine lui-même, oui, La Fontaine, avait remplacé par un cilice scs belles dentelles florentines, et qu'il avait arraché de son fronl les roses de Boccace pour y placer les épines de Baruch. Mais enfln, assez de colères comme cela, assez d'épines, assez de cendres, assez de repentir. Allons donc à celui-là qui rit là-bas d'un si franc rire, qui boit à longs Ilots ce vin que l'on dédaigne, qui se moque de Boileau en écrivant comme lui, et qui fait l'amour à la barbe des Athéniens. Ce qui fut dit fut fait. A l'in-

stant même, ils oublièrent, les ingrats, le Misanthrope, les femmes savantes, le Tartufe, tous ces chefs-d'œuvre sérieux, pour les comédies si plaisantes que leur promettait Regnard. Car à la lin on savait non-seulement son nom, mais sa demeure. Il habitait une belle maison à lui, qui donnait sur la montagne de Montmartre, et qu'entourait un vaste jardin rempli d'oiseaux et de Oeurs. Et notez bien que ce n'était plus là un poète crotté, besoigneux, parasite, en quête d'un petit écu, chapeau bas devant Messieurs les comédiens cl Mesdames les comédiennes. Non pas. mordieu ! Il ne va pas dîner chez les autres ; mais il donne à diner chez lui, tant que ça l'amuse. On célèbre son cuisinier et sa cave, même à Citeaux, même chez le commandeur, même chez M. le prieur. Les comédiens, chez lui, font antichambre et sollicitent l'honneur du plus petit rôle. Comme il les traite! Il a fait attendre M. Baron, l'auteur de YHomme Abonnes fortunes; Baron, méprisé de Labruyère et de Lesage. Il se moque des comédiennes, quand elles sont vieilles et laides; il dit comme cela que le premier devoir d'une fille de théâtre est d'être jeune et d'être belle, que le reste vient tout seul, el qu'après tout deux beaux yeux valent mieux que le talent. Il les veut parées, en grand habil,|force diamants et falbalas; quand elles n'en n'ont pas assez, il leur en donne. Surtout il leur défend de trop fréquenter les comédiens, comme elles n'y ont que trop de penchant; mais, au contraire, il leur recommande d'aller beaucoup dans les belles et galantes assemblées, quand bien même elles y devraient laisser un petit coin de leur voile el de leur manteau.

Je n'en finirais pas, si je voulais suivre jusqu'au bout la rumeur publique à propos du nouveau poète. On ne compte plus ses mailresses, non plus que ses vices. Celui-là a été sauvé, en effet, par ses vices, comme Molière l'a été par ses qualités d'hon-

nête homme. On était fatigué d'entendre Molière être appelé le juste, et ce peuple athénien s'est trouvé bien heureux quand on lui a présenté enlin un poète comique aimant le jeu, le vin, les grandes coquettes et les ingénues. Il était, chose inconnue, hardi, tapageur, vagabond, audacieux, libertin et sceptique; il allait à tous les hasards, rempli de son sujet, c'est-àdire de toutes ces passions qui font valoir la comédie, qui lui donnent vérité, vraisemblance, intérêt. Ajoutez qu'en ceci du moins la tâche de la curiosité publique était singulièrement favorisée par la vie même du héros de son adoption. Regnard avait été, eu effet, tout ce qu'on disait là, et encore autre chose : esclave à Alger, un jour qu'il avait uccompagné jusque-là une belle dame dont il était épris. Aller dans Alger uniquement pour voir plus longtemps un petit bout d'épaule! Faites-en autant, aujourd'hui que l'Afrique est à nous, et que vous pouvez aller en bateau à vapeur dans un salon orné de gravures et en compagnie d'un piano! Regnard, lui, était ailé dans cette galère, à l'époque même où l'on faisait la chasse aux esclaves sur ces côtes barbares. 11 avait été pris de compagnie avec cette belle dame qu'il accompagnait de si loin. On l'avait vendu un trèshaut prix à un amateur de Tunis, et, pardessus le marché du poêle, le marchand avait donné la dame presque pour rien. Regnard dut être fort mortifié dans ses amours; car enfin c'était lui dire bien clairement qu'il avait joué un louis d'or contre une pièce de quinze sous.

il fut ainsi esclave lant que la chose l'amusa. Fuis il se racheta au prix de douze mille francs, et encore son maître eut-il un fort chagrin de perdre un pareil cuisinier. Il avait rapporté de ce voyage une grande belle chaîne en fer toute ronillée, que scs convives pou-

ni

voient voir suspendue dans la salle à manger de samaison.el il prétendait que celle chaîne dp lourne-hroche avait servi bien longtemps à rattacher.

Ainsi préparé par toutes sortes d'aventures étranges, incroyables, par des amours et des passions telles qu'on n'en faisait pins depuis YAstrée, par tin jeu comme on n'en faisait guère que dans le salon du chevalier de Grammont ; par de longs voyages que signalait un hean distique dont le poêle Sanlenil eilt été (1er : Slelimut hic tandem, notât ubi défait arbis. Ainsi recommandé par sa bonne mine, ses beaux habits et son hôtel, le moyen qu'un poète, eh! que dis-je? un poète comique, ne fdl pas le bien venu dans cette ville, haletante après les oeuvres du bel esprit? Ainsi fut Regnard. Sans le savoir, il frayait a la littérature de ce pays nn nouveau sentier, que ni Corneille, ni Molière, ajoutez l,a Fontaine, n'auraient osé tracer, le sentier de la licence poétique, de la vie à l'aventure, des faciles bonheurs du cabaret et du vin de Bourgogne, y compris le vin d'Aï.

Il ouvrait brillamment celte roule au bout de laquelle était le précipice ou devait tomber Piron. Mais cependant qui fut bien surpris, dans ce siècle otl vivaient tant de gens graves et bien posés, esclaves du devoir, passés maîtres dans le t/uod deeet, austères censeurs des écarts môme les plus innocents ? Certes, ce furent ces gens-là qui restèrent bien surpris, quand Regnard, ce nouveau venu, les força à rire de si bon rccur ; quand, dans scs plus grands instants de verve et de licènre, il se mit à parler une langue élégante, alerte et vraiment française. Son rire était plein

de leçons; sa gaieté partait de l'âme; sa bonne humeur lui venait, tout simplement, de ce qn'il était un homme heureux, sans ambition, sans envie et sans remords.

Aussi bien, quand son peuple eut compris qu'il ne s'était pas trompé.et qu'il avait frappé au bon coin pour avoir de la bonne comédie, il adopta volontiers ce nouvel ami de la jeunesse et de ses loisirs. Molière en fut presque oublié; c'est qu'en effet Molière était surtout un moraliste. Il tenait son peuple à distance. II le grondait souvent; il le gottrmandail avec véhémence; il ne lui passait rien, ni vanités, ni caprices, ni ridicules. Il se servait à outrance de cette férule que lui avait donnée son génie, et plus d'une fois il fit pousser des cris de douleur à cet enfant incorrigible, mal élevé, rempli de préjugés et de malice. Molière, à ces causes, fut plus respecté qu'il ne fut aimé. Le peuple de Paris le trouvait un maître quelque peu dur. En vain son précepteur lui accordait parfois quelques jours de relâche, les Fourberies de Scapin, le Cocu imaginaire, le Mariage farci , le Malade imaginaire, A mphitryon ; ces heureux instants de congé ne duraient guère, et bientôt, quand il pensait que ses écoliers mutins s'étaient assez amusés, le maître les ramenait d'un mot à la régie et au devoir. Le bouffon disparaissait, cl l'on ne voyait plus que le philosophe. Tant que vécut Molière, son peuple obéit, comme autant d'écoliers qui ont peur; mais une fois le maître absent, adieu l'école. On ne voulut plus que des jours de congé. Le Misanthropie fut laissé pour les Précieuses ridicules, les Femmes savantes pour les Fourberiet de Scapin. Cela fut bien pis, ma foi! quand ces écoliers sans discipline trouvèrent, pour les amuser et pour les faire rire aux éclats, ce bon vivant nommé Regnard. Cette fois plus de férnles, pins de pensums, plus de bonnets d'âne, plus de morale, plus de bon sens, mais toutes les joies accumulées de la

semaine des trois jeudis, de cette semaine tant rêvée par les écoliers de tous les âges. Désormais, la comédie hors des sentiers du père Molière, ne s'occupa plus à enseigner, à corriger, à relever des ridicules. Sous ce rapport, Molière a tout fait. Mais la nouvelle comédie, en toutes ses hardiesses, accomplira ce que Molière n'eill jamais tenté : rire à tout propos des oncles et des neveux, des pères et des fils, des valets et des soubrettes. Elle enseignera comment on séduit les filles sans les épouser, comment on vole les oncles sans redouter les galères, comme on s'v prend pour faire des faux, bizeanter des cartes, faire des dupes, trahir, mentir; et tout cela en riant de la plus simple façon du monde, tout naturellement et comme si vous disiez — bonjour! Point de scrupules, point d'hésitations. En effet, dans la vie, il y a Jean qui pleure et Jean qui rit ; celui-ci qni doute de tout, celui-là que rien n'arréle.

Tel est le raisonnement de Regnard, et jusqu'à la tin le grand poète a été fidèle à sa mission. Il a ri d'un rire intrépide, il s'est abandonné à la folle du logis, sa servante.

Il ne veut rien réparer; il a effacé de son théâtre la triviale maxime : Castigat ridendo mares. Il veut plaire et charmer par les moyens les pins faciles. Gomme on rit an Jaunir;

IV INTRODUCTION

ah! charmante Angélique! sitôt qu'il a perdu. Quoi de plus amusant que le légataire universel? un valet digne des galères, une servante au pied levé, un faux testament, un vieil homme emmitoullé dans sa robe mortuaire. Ainsi, tout ce qui n'appartient pas au gibet appartient à l'apothicaire. On ne voit guère que des coquins et des drôlesses, mais si lestes, si gais et bons en-

fants! La plus honnête fillette que Kegnard ait mise au jour, r'est mademoiselle Agathe des Folies amoureutet. Jugez de ses ingénues par cet échantillon? Il ose tout, mais son audace est des plus charmantes.

Après leur mort, ils eurent une diverse destinée. Le roi Louis XIV enterra Molière par charité. Regnard descendit dans un tombeau splendide. Molière a été pleuré de ses amis. Regnard a été pleuré par ses maîtresses. Ils n'ont été de l'Académie française ni l'un ni l'antre. Ils étaient nés, l'un et l'autre, tout comme Béranger plus lard, sous le Pilier des Halles! Quelle heureuse place ce Pilier des Halles! quel endroit privilégiée! fertile! Que de philosophie et de poésie cette place a vu naître! Étranger, qui que vous soyez, qui demandez» voir le plus noble endroit de celte grande ville, laissez même le Louvre et Notre-Dame de Paris, saluez avec respect ce Pilier sous lequel sont nés Molière cl Regnard.

Il y a peu d'années que nous filmes saluer l'un des grands écrivains de ce siècle : orateur, poète, historien, le comte Alfred de Vigny. Il était assis dans son fauteuil et couvert de son manteau militaire. Il se mourait. Il nous reçut à merveille, et, revenant sur le passé de sa belle vie, il nous tint sous son charme : — « Voyez-vous, » nous dit-il en nous montrant dans un cadre superbe un portrait digne deLargillière, «aimez-vous la télé que voici? Ah ! le charmant sourire et les yeux pleins de feu. J'appartiens à la famille de cet homme; il s'appelait Regnard, et je le donne au Louvre après moi. » Deux jours après, l'auteur de Cinq-.Vare avait cessé de vivre, fin ne sait pas si le portrait de son aïeul est au musée du Louvre, au premier rang de nos poètes comiques.

Puisque nous avons prononcé le nom de Marivaux, nous le maintiendrons au premier rang des auteurs du théâtre passé. Il

était l'esprit même, et le plus bel esprit du monde. Il s'amusait, disait-on, â faire vingt lieues sur une feuille de parquet ; mais il marchait d'un pas vif, alerte, ingénieux. A ce degré, la familiarité est une part du génie. Il suflisait an double théâtre : à la Comédie française, au théâtre Italien. On jouera éternellement le Jeu de F amour et du hasard et les Fausses Confidences. Marianne, un roman de Marivaux, a résisté à l'envahissement du roman moderne.

Après celui-là comptons Sédaine. La (iageure imprévue est un vrai drame, et l'une des plus piquantes compositions de ce maître ès-arts des plus honnêtes passions. Chacun de nous connaît l'aimable et galante madame de Clainville ; elle s'ennuie; elle ne sait pas ce qu elle veut, mais elle s'en doute, et le premier gentilhomme passant sous sa fenêtre, elle l'appelle. Aussitôt l'homme arrive, et, chose étrange! il n'est pas la dupe un seul instant de cette belle ennuyée; au contraire, il la pique, il la tourmente, il lui dit mille vérités. Quoi! la vérité dans ce têle-à-tête imprévu? Oui, la vérité! Le siècle a marché; il tourne à la philosophie, et voilà pourquoi ce jeune homme, arrêté au passage par cette aimable femme, ne trouve rien de mieux à lui dire que cette morale en action. En même temps ne sentez-vous pas comme un vent qui passe à travers l'Encyclopédie, cl qui en apporte ici même, en ce galant boudoir, les bruits et les parfums, disons mieux, le fumet? En elTet, ce mari absent, et qui fouette un lièvre pendant que sa femme, abandonnée à scs rêves, se tient à l'allât sur son! balcon, M. de Clainville est un économiste, un sage, un savant; non seulement il a étudié les arts libéraux, mais encore il sait tous les métiers, et de même que le disciple de J.-J. Rousseau est un menuisier, M. de Clainville est un serrurier, lin serrurier!... Certes, nous voilà loin des petits messieurs de Marivaux... un serrurier I

Notez bien qu’au plus beau moment de la Gageure imprévue, il y avait un prince du sang royal de France qui n'avait pas de meilleur délassement que d'allumer sa forge et de frapper sur l’enclume! et tant il a frappé, et tant il a forgé, qu’il lit un jour un chefd'œuvre de coffre-fort invisible, que jamais les ennemis de ce prince, devenu le roi de France, n’auraient pu découvrir, si le roi captif n’eût pas été dénoncé par le forgeron, son camarade. Au temps de la Gageure imprévue, on admirait beaucoup ce M. de Clainville, mécanicien . Bien plus, tant il est vrai que le courtisan composera toujours son maintien sur le maintien de son maître, c’était, parmi les plus grands seigneurs de I?

INTIIOriLV.TKiN.

monarchie, à qui manierait la scie on le rabot. Au temps île Louis XIV, Racine, en son Britnnnicus, accuse Néron, jeune homme, de trop exceller dans l'art de mener un char dans la carrière; aussitôt le jeune roi, qui aimait tant la belle danse et les joyeux ballets, rougit, se corrige et renonce ci je donner en spectacle! C’est qu'au temps de Racine on croyait encore aux conseils de la tragédie, aux leçons de la comédie... Au temps de Sedaine, on ne croyait plus à rien, le doute était partout, l’enseignement nulle part.

Il n'y a pas un seul rôle dans la Gageure imprévue, qui ne soit un beau rôle, et qui ne mérite l'honneur d'étre joué par un comédien bien tourné, leste et de bonne humeur. L'amoureux est tout enivré des bonheurs de la vingtième année. A côté de la dame enrubannée, il n'y a rien de plus rharmantque la soubrette attifée et parée par ce bon Sedaine, Amaryllis d'antichambre, en poudre, en paniers, moitié princesse et moitié bergère. Il faudrait tenir compte aussi du rôle de Lafleur. Laflcur, c'est le valet philosophe;

il sait par cceur le Discours sur l'inégalité des conditions. Il attend, lui aussi, une revanche imprévue, et ne sera pas fâché de châtier quelque peu la société dont il porte la livrée. Il a, cependant, un certain orgueil à son usage, et ce n'est pas lui, certes, qui porterait les billets de son maitre à la petite Hus; à peine s'il la voudrait courtiser pour sou propre compte. Au demeurant, nous comprenons fort bien que l'ambitieux Ladeur, tout occupé de son espionnage, ait pressenti la ruine et la désolation dans la maison de son maitre. Hélas! tous les beaux jours en sont déjà partis; l'ennui remplit cette maison croulante. Où donc voulcztousque ces gens-lâ se rendent, sinon à l'abîme? Ici la maîtresse, oisive, accoste le premier venu du haut de son balcon; ce n'est qu'un passant, mais ce passant peut devenir une compagnie. A l'autre aile de ce château ouvert à tous les vents du nord, se cache une enfant sans père et sans nom, habitante clandestine de ces demeures moroses où rien n'est resté des grâces et des amours du temps des Richelieu et des Lauzun. Encore une fois, prenez garde au valet de céans; il est lier d'étre habile, cl, pour ne pas épouvanter son maitre à la façon de Figaro lui-méme, il prendra volontiers les apparences d'un esclave et d'un niais. L'esprit de Figaro épouvantail les derniers valets de la comédie; ils accusaient le fameux valet de chambre du comte Almaviva d'avoir gâté le métier de Frontin, tout autant que Rosine, avec sa fidélité charmante, avait gâté le métier de Dorineou de Marton. Certes, le bonhomme Sedaine eût été fort attristé si quelque ami charitable lui eût démontré que son innocente comédie exhalait une âcre odeur de tous les herbages que l'on brûle dans les maisons hantées, ou le lendemain des funérailles, quand le dernier mort a disparu dans le tombeau.

Mais voici Alexis Piron. C'est très-beau la Métromanie; on y respire un souflle énorme, et le style en est de la meilleure époque. Tout d'abord on s'attache à ce jeune et beau I tamis, triste et gai, rêveur, distrait, glorieux, si généreux qu'il donne au premier venu même les vers qu'ii compose. Il n'y a pas dans tout Molière un plus beau caractère. Autant nous sommes attristés par la rencontre insolentedeTrissotinetde Vadius, autant nous sommes charmés des chastes amoursdcLucileetdc Damis. Ce qui nousplail en même temps dans la Métromanie et dans les rêves du bon Piron, c'est l'énergie et le feu de tout ce monde, enchanté de poésie. A peine Damis, le métromane, a foulé le seuil de celte maison bourgeoise, aussitôt la poésie éclate et pétille de toute part. La douce Lucile exige un drame de son ami Dorante, et son père improvise une comédie. Amis, parents, voisins, c'est â qui vent apprendre ou répéter des vers. Loin d'ici les intérêts matériels de la vie, et l'intérêt vulgaire! Est-ce, en effet, qu'on y songe? le poète est riche, il est tout; il est le maitre, il est le dieu ; il a réponse à toute chose. On entend dans le lointain un bruit d'élégie et de cantique, un bruit de chanson; une grâce, un esprit, une gaieté. ..C'est un grand malheur que Lucilo et Damis se séparent. Comme elle va pleurer ces belles amours! Resté seul, le poète se console; il a de son côté l'espérance et l'inspiration :

Vous à qui, , je coiwacre met» jour*,

Mu*ea, tenez-moi lieu do fortune et d'amour.

C'est le caractère, en effet.de ce beau siècle : il est le premier parmi les siècles amoureux. L'amour est la grande affaire d'une époque où régnaient, triomphantes par la grâce et pur

Tl

la beauté, Cotillon première cl Cotillon II. C'est ainsi que le grand Frédéric appelait, sans gêne et sans honte, madame de Pompadour et madame Du Barry. La peinture et la sculpture ôtaient les complices de ces reines de la main gauche. On aurait beau chercher une puissance égale on seulement comparable A celle de la dernière maîtresse du roiLouisXV, on ne la trouverait pas. Elle était née, uniquement, pour la fête et le bonheur de ce vieux roi, qui disait, dans ses moments de bon sens : A près nous le déluge ! Il sentait, en effet, le déluge accourir; il prévoyaitla ruine, et s'assurait, en faisant asseoir mademoiselle Lange sur son trône ébranlé. Intelligente, et superbe de sa beauté irrésistible, elle entra de bonne heure dans le secret de sa toute-puissance. Dans la maison de la modiste, où tout le monde était à ses ordres, elle en savait aussi long que mademoiselle Fel; ù seize ans, elle éclairait tout le quarticrSainl-Honoré du feu mouillé de ses grands yeux; elle trottait incessamment et trottinait même de son magasin au seuil de tous les beaux hôtels, montrant sa taille élégante, et laissant tomber ses beaux cheveux sur scs épaules. On l'eût prise de loin pour une nymphe, et, vingt-quatre heures après, on disait à la cour que le roi la voulait épouser. Fortune inouïe et voisine des faldes !

Cette tille de cuisinière était de plain-pied avec Monsieur le Dauphin, avec Mesdames, tilles du roi; elle avait M. le duc de Richelieu pour son chevalier d'honneur, le duc de Tresmes pour son sapajou ; M. de Voltaire était son poêle, l'abbé Terray était son caissier, le duc d'Aiguillon son esclave, une duchesse était sa complaisante. Pas un ne résistait an languir de ces grands yeux bleus sous ces beaux cils bruns et frisés qui se baissaient lente-

ment, et soudain se relevaient tout chargés d'étincelles. Elle régnait à Versailles, à Choisy, à Fontainebleau, à la ville, à la cour, surtout à Luciennes, dans ce pavillon de l'Olympe en jupons courts.

Et pourtant la France a pardonné à cette dissipation, justement parce que la reine Cotillon II implorait son pardon au moment suprême : « Alt! disait-elle, monsieur le bourreau, monsieur le bourreau, ne me tuez pas, je n'ai jamais été méchante! » Elle pleurait, elle appelait à son aide la terre et le ciel, et le peuple, écoutant ses prières, les seules qui lui furent adressées de ces sanglantes hauteurs, prit en pitié cette tille du peuple. La mort de madame Du Barry le dégoûta de l'échafaud.

Mais quoi! Nous n'écrivons pas l'histoire du dix-huitième siècle, et, pour bien faire, il ne faut pas quitter ('alentour du théâtre. Après Regnard, Piron et Marivaux, nous arrivons tout de suite, et sans transition, au vrai maître, à Beaumarchais, an Mariage de Figaro. Pourtant, n'allons pas si vite, arrêtons-nous un instant à Turearel, l'un de ces chefsd'œuvre de gaieté, d'esprit, de verve hardie, auquel le public revient toujours. Celle comédie est une œuvre charmante d'un bout à l'autre; aux dimensions imposantes de la grande comédie, elle unit je ne sais quoi de leste en ses allures, de vif et de brillant dans ses détails, qui augmentent, et de beaucoup, l'intérêt et le plaisir. Le sage avait écrit d'abord sa comédie en trois petits actes; messieurs les comédiens français, quand ces trois petits actes leur furent offerts, répondirent que, depuis la Saint-Martin jusqu'à Pâques, I usage était de ne pas admettre de petites pièces, et Lesage, obéissant aux exigences de la Saint- Martin dramatique, relit la pièce en cinq actes, un vrai chef-d'œuvre, (lui, mais sa comédie achevée, il n'y avait plus

de Saint-Martin, le jour de Pâques était déjà loin. L'heure des petite» pièces avait sonné, les fermiers-généraux s'inquiétaient de cette admirable satire à bout portant. S'attaquer à ces messieurs, c'était perdre à jamais le crédit public. Où donc le roi trouvera-t-il un argent plus facile? Haro sur le baudet! Mais Lesage avait tous les genres de courage, et Turcaret , protégé par le grand Dauphin, fut représenté malgré vent et marée, et même en dépit d'une grosse somme offerte, en (In de compte, à l'auteur de 7urcaret. Qui le croirait? la pièce, égale au Mariage de Figaro , réussit à peine le premier jour. Elle avait fait peur à tant de gens, que d'abord le public n'osa pas rire; il trouvait que ce» portraits tracés avec tant de feu et de goût étaient beaucoup trop ressemblants. Cependant chacun désignait du doigt les financiers à la mode, Bonrvalais, Lacourl des- Chiens, de Lanoue et les autres; et justement parce que ces messieurs étaient faciles à reconnaître, on disait que Lesage avait frappé trop fort. Tant de bassesses! tant de friponneries) tant de lâchetés! des amours si bêtes! des vanités si ridicules! Et puis une comédie écrite tout d'une pièce, simple comme bonjour, où la catastrophe est prévue dès

la première scène, et qui ne fuit pas plus ilo bruit que ne ferait un éclat de rire! — Donc le public ne fit pas à celte merveille l'accueil qui l'attendait plus tard.

Plus tard, en effet, à la reprise de Turcare.t , les originaux de ces portraits un peu vifs avaient accompli leur destinée éphémère : M. Turcaret était mort à l'hôpital, accompagné de madame Turcarel, tout comme Lesage l'avait prévu; le petit chevalier avait été logé à Saint-Lazare, aux frais du roi ; l'équivoque baronne était

devenue on ne sait quoi; Lisette avait frôlé l'hôpital; Frontin était entré dans les fermes, à son tour, et il était en train d'y faire son chemin; la comédie avait tourné absolument dans le sens indiqué par fauteur, si bien que chacun s'écriait; « Lesage a raison! il était dans levrui! il ne s'est pas trompé d'un zeste! » Et désormais la foule de battre des mains et de saluer de scs louanges infatigables cet esprit, celle malice, celte raillerie impitoyable, ces fripons si naïfs, qu'on ne saurait sc ficher contre leurs tours de passe-passe, tant ils y mettent de bonne foi. La baronne! le chevalier! M. Rafle! Flamand! Marine! Lisette! Fronlinl M. Furet! de grands fourbes, de vrais picaros, chacun dans sa sphère, amusants comme on ne l'est pas.

Sans nul doute, on peut affirmer que Turcarel fut un grand encouragement au Mariage de Figaro. Il fallait non moins de génie, autant d'éloquence et de volonté pour accomplir ces deux beaux ouvrages, dont la trace est restée si profonde. Beaumarchais avait, en naissant, toutes les ardeurs du révolutionnaire, avec l'éloquence et l'ironie. Il s'était mélé aux grandes affaires de la ville, aux petites passions de la cour. Il avait, comme on disait alors, la figure de son emploi ; superbe et vaillant, très-habile en même temps. On a dit vrai, en disant ; qu'il lui fallut plus de peines, au milieu des hasards les plus nombreux, pour obtenir que sa comédie eût les honneurs de la représentation, qu'il n'avait fallu d'audace et d'esprit pour la faire. Le roi Louis XVI (hélas! il a compris tous les dangers dans lesquels il est tombé!) ne voulait pas de Suzanne ni de Figaro. La reine a joué, la première, le rôle de Suzanne, un prince du sang royal, représentait Figaro. Assis au parterre, le roi sifflait... Tout Paris déjà applaudissait dans une impatience inquiète.

On n'a jamais vu chez aucun peuple un plus grand triomphe, au milieu des plus terribles résistances, à telle enseigne que, dans un feuilleton qui n'était pas sans vraisemblance, nous avous mis dans la bouche de Beaumarchais les paroles mômes de Catilina, lorsqu'il pousse à la conquête de Rome ses compagnons de débauche. Amis, disait-il, vous êtes dévorés parla dette; un peu de courage, et demain vous serez riches. Vous ne trouveriez pas le plus misérable emploi dans le gouvernement de la république, et dans vingtquatre heures je vous fais sénateurs, consuls, chevaliers. Tel était le discours que nous mettions dans la bouche de Beaumarchais dans une réunion des comédiens les plus fameux de son temps.— Ils ont tous disparu, ces artistes merveilleux; ils sont tous oubliés, et c'est à peine si leur souvenir réparait une fois tous les vingt ans à la flottante surface des songes d'ici-bas. Nous savons cependant ces noms-là, si longtemps applaudis : Lekain, mademoiselle Clairon, mademoiselle Dumesnil et tous les autres. Lekain fut tour à tour choisi par Voltaire qui lui confiait : Orosmane et Mahomet, Tancrède et Gengis-kan; il commandait à mademoiselle Dumesnil l'inspirée, à mademoiselle Clairon la savante. Il représentait la tragédie, à l'heure mémo où la comédie arrive avec Préville. II était si vrai, qu'il prenait parfois toutes les apparences de la bêtise, une ingénieuse bêtise, où rien n'était souligné, où tout coulait de source; où la finesse même avait les apparences du bel esprit. Autant Préville était naïf, autant Molè, le grand Molé, se montrait un amoureux solennel et de bonne compagnie. A cinquante ans, il était encore un jeune homme inimitable. Il y avait encorelils sontmorts dernièrement) certains amateurs qui célébraient le grand art de Molé à porter le chapeau, l'épée et l'habit de cour. Comme il jouait, disaient-ils en soupirant, avec son jabot et ses manchettes! Ces bonnes gens ne

se sentaient pas d’aise, quand il ouvrait, fermait et remettait sa tabatière! A l’âge de soixante-cinq ans, avec sou ventre énorme, Molé a joué Y Inconstant k tout ravir.

Puis venait Monvel, l'implacable ennemi du trône et de l'autel, l’auteur furibond de» l ictimet cloilréet, et le père d’une fillette qui s’appellera mademoiselle Mars. Cet homme a représenté, d’une façon incomparable, Auguste, mailre du monde, et le bossu de génie, Esope... É'so/te a la cour. Coutrastcs qui représentent l’art du comédien. Tel, Sainl-Phal, autrefois Xiphares et Nérestau, charmant dans le l icier Célibataire. Dans le rôle de Phi-

lililc, Damas, plein d'Iiabilclé, unis débitait des vers de quinze pieds, avec uu aplomb qu'il appelait du génie. En fait de valets, dignes porteurs de la grande livrée, dorée par Regnard et brodée par Marivaux, vous aviez Dugazon et Raziucourl. avec cette nuance excellente, que ltazincouri était plutôt l'intendant que le valet du grand seigneur, son maître. Il était son confident, et non pas son complaisant ; il portait un message amoureux avec une familiarité qui prenait toutes les nuances. Si la dame était une honnête femme, il était plein de politesse et de respect; pour la jeune personne bien élevée, il montrait une grande réserve; avec la franche coquette il était leste et sans gène, il avait l'air de lui dire : l’art à deux, madame. Au contraire, Dugazon était le vrai I’asquin de la vieille comédie. On n’est pas un plus grand fripon dans les Frontin; un mal bâti plus goguenard dans les Larisolle. A scs côtés, dans la même antichambre, il y avait Laroclielle, un valet de pied admirable; Michot, un mailrc de taverne plein de gros

sel et d'entrain. N'oublions lias un certain Bordier, qui faisait rire dans Ruse contre ruse. Il disait de la façon la plus comique : Vous verrez que, pour arranger t affaire , c'est moi qui serai pendu . Il ne croyait pas si bien dire : il fut pendu, bel et bien, haut et court, aux fourches patibulaires de la ville de Rouen, pour révolte et conspiration, à l'heure où la Révolution française commençait.

Ce comédien nasillard, mal bâti, si triste au premier abord, n'est rien moins que Baptiste aillé : le Philosophe sam le savoir, le Mctromane, le Glorieux, et plus tard, Habert, chef des brigands. Si par malheur (ça vous fait si vieux!) vous avez aimé Baptiste aîné, vous avez adoré Baptiste cadet. Long corps, jambes longues, longue ligure, et des bras qui n'en Unissaient pas : il faisait rire et pleurer à volonté. Pour porter les manteaux, la comédie avait : Gaumont, Lacave et (Irandmesntl. Celui-là était riche: il jouait pour son plaisir et pour le plaisir d'autrui. Il était grand, maigre, osseux; le Joueur, le Grondeur, l'Avare lui convenaient, que c'était admirable. On dit que dans l'Avare il faisait peur et pitié.

Saluons, cependant, sa gracieuse majesté, mademoiselle Contât. Elle était grande, elle était belle, imposante. Elle a créé dignement tous les grands rôles : la Florisc du Mcihant, la baronne de Turcaret, la Célianle du Philosophe marié. Dans le Mariage de Figaro, mademoiselle Contai représentait, le premier jour, la comtesse Almaviva; elle fut plus tard la Suzanne, et Dieu sait si dans ces deux rôles elle était parfaite. Ah I l'admirable comédienne! et toujours à sa place: ironie et tendresse; impétueuse et bizarre, et fantasque, elle était... tout, et par-dessus le marché, de tant de vivacité piquante, belle à ravir, et jolie au dernier point de lu beauté.

Arrive à son tour, moitié satin et moitié velours, demi-marquis et demi-soldat, le plus bel amoureux du monde, élégant, bien fait, charmant, Fleuri, c’est tout dire. Il Ht pousser des cris d’admiration aux vieillards qui avaient eu l’honneur d'approcher le roi de Prusse à Berlin. Quand il parut dans les Deux Pages, tout courbé, le corps penché de droite à gauche, l'air satirique et goguenard, chacun de s'écrier : C’est le roi Frédéric!

Nous n'irons pas plus loin, nous laissons à qui de droit ces morts de la veille qui ne sont pas encore oubliés : Talma, mademoiselle Mars terminent les représentants du dixhuitième siècle, au siècle où nous sommes. Tristes souvenirs des gloires évanouies, des beautés éteintes, des Heurs fanées, les plus riches tissus changés en linceuls!

REGNARD

L'auteur de* quatre pièce» qui commencent le volume consacré À la gloire dramatique du dix-huitième siècle, J tan- Fronçait Reoard, naquit à Pari», le 8 février 1055. Son père était un riche bourgeois, et, chose digne de remarque, il habitait «ou» le» pilier» de» halles, non loin de la maison où Molière avait vu le jour, et tout proche de celle où bien plu» tard devait naître le chansonnier Béranger. Voilà, certes, dans un petit espace une heureuse trilogie, et dont l'histoire se souviendra.

Inspiré de toutes les belles passions de la jeunesse, Regnard consacra ses plus beaux jour» aux plaisirs du jeu, de l'amour et des voyages. On n’allait pas vite en 11176; l'Italie était loin, mai»

le jeune homme à peine en argent comptant, commença se» courses aventureuses.

A Bologne, il rencontre une coquette provençale qui l'engage à visiter avec elle Marseille et Toulon. « Allons, dit le jeune homme, » et le» voilà partis, lorsque sur les côtes barba resques ils sont rejoints par un pirate. Après trois heures d'un combat acharné, il fallut se rendre. Alger n'était pas loin : Alger, ce nid de vautours, disait Bossuet. Le lendemain, on vendait la dame et l'amoureux : mille livres, voilà pour la dame, et cinquante louis, voilà pour notre imprudent voyageur. Heureusement qu'il savait faire un peu de cuisine, ce qui lui valut l'amitié de son maître. Au bout de six mois, grâce à sa famille, il rachetait à bon prix sa liberté et celle de sa compagne de voyage. Elle resta sagement sous le ciel provençal ; quant à lui, il repartit bientôt pour les pays inconnus : Hollande et Danemarck, Suède et Laponie. H disait au retour : « Qu'il revenait du bout du monde; » et uiéinc il eu fit un joli quatrain, digne du siècle d'Auguste :

Hic tandem atelinma, uobit ubi defuil orbi».

Certes, b Laponie en ce temps-là était le bout du monde: il revint par Stockholm, Dantzig, et les plaines de la Bologne. et toujours comme il était parti, en toute hâte.

A son retour dans Paris, son père était mort, lui laissant une grande fortune, une charge de trésorier de France, une très-belle maison au milieu d'un grand jardin, dans la rue de Richelieu. Les dames et les enfants s'y promenaient dans le jour; les beaux esprits de Paris y venaient souper chaque soir. Plus d'une fois, le prince de Conti, le prince de Condc, attirés par la verve spirituelle du maître, et surtout Despréaux, charmé île l'admiration de Bc-

gnard.sc rencontrèrent dans ces salon* dignes d'uu fermier général, un rendez-vous de la grande et lionne compagnie où les poète* ne manquaient pa».

Puis, un jour, cet homme heureux, voyant que Molière était mort, imagina de coni|>o*er pour le théâtre. Or, l'idée était belle et bonne. Il avait la gaieté, le style, et le kI de la comédie. Il réussit tout de suite, et Despréaux disait : que Regnard notait pas médiocrement plai-

sant. Plus tard. Voltaire (il était assez rude à scs contemporains) : « Ma foi, disait-il, tant pis pour qui ne se plaît pas aux comédies de Hegnard, il n'est pas digne d'aimer le* comédie» de Molière. » La grâce cl le naturel, un style élégant, la raillerie et la malice ont protégé la nouvelle comédie; et pensez donc si le monde écoutait volontiers ce poêle enjoué, très-riche, hospitalier, qui donnait un si beau démenti à la misère des poêles?

Il habitait, l'été, la magnitique terre de Grillon, non loin de Dourdun; là, il était le maître absolu, en sa triple qualité de propriétaire, de lieutenant des eaux-el-foréts, avec la chasse dans la forêt de Dourdan, et de bailli au siège royal : en outre il était grand chasseur et grand bâtisseur f Chaque jour, il ajoutait à son château, une grâce, une beauté; puis il écrivait, en se jouant, voyage», romans, pamphlets, et comédies. La chose allait toute seule, et sans peine, heureux dans le succès, indifférent i la chute. On ferait une liste assez longue de ces diverses compositions : Les Fille» errantes, la Coquette, lu Foire de Suint-Germain, Lucrèce, une parodie; et Dancourt, voyant le succès de Lucrèce, écrivit sérieusement le Crime de Tarquin, mais le drame sérieux fut silBé.

Le Joueur, représenté le 19 décembre 169G, est, sans contredit, le chef-d'œuvre de Regnard, qui avait été luiméme joueur. On a prétendu qu'il avait emprunté ce sujet à l'aimable et charmant poète Dufresny, qui fut souvent un de scs collaborateur» ; Gacon même, qui prétend aussi avoir travaillé à celle pièce, ûl une épigramme dans laquelle il prétend que :

hegnard a l'avantage D'avoir été te boa larron.

Mais Voltaire a pris soin de combattre celte accusation, en disant : « Il faut se connaître peu au génie desauteurs pour penser «pie Rcgnard ail dérobé celte pièce à Dufresny. H

Les comédies que Regnard a faites à lui tout seul, attesteraient suffisamment qu'il n'avait besoin de personne. On joue encore le Retour imprévu; on jouera les Folies amoureuses , pour les débuts de toutes les tutelles qui savent rire; et quel bonheur de relire les UénecUmrs, empruntés, disons mieux, dérobé:» au vieux Plaute! Enfin, le Légatuire unirersel représente une immense joie.

Ainsi s'écoula son heureuse vie, et. pour finir dignement toutes ces bombances de l'esprit et de l'estomac, le bon Regnard mourut, bel et bien, le ù septembre I T 110, comme il revenait de la chasse, ayant tué deux beaux perdreaux rouges pour son souper.

Ceci n'est qu'une préface aux belles comédies de Rcgnard. Nous en avons parlé plus dignement dans notre Introduction , charmé que nous étions de tant de verve et d'invention.

LE JOUEUR

COMÉblE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE POIS, LE 19 DËCEMIIRE 11>9G

PERSONNAGES

GÉRONTÉ. p*re de Valère.

VALÈRE, amaol d'Augélique.

ANGÉLiyi'U. amante de Valère.

LA COMTESSE, «eor d'Angélique.

DORANTE, oncle de Valère, et amant d'Angélique.

LF. MARQUIS.

N URINE, aui «ante d'Augélique,

La aeôn« «it à Farta,

PERSONNAGES

Madame LA RESSOURCE, revendeur à ta loilelU, 11ECTOR, «alet de Valère.

M. TOITABaS, maître de trictrac.

M. GALON! Eli, tailleur.

Madame ADAM, «cllière.

Un Laoiiai» d'Angélique.

Taois Laouai» du inarqu'u.

dans un hôtel garni.

SCÈNE I

HECTOR, dam «ri Jnuteuil, pris d'ttne toilette.

Il est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage Les coqs ont éveillé tout noire voisinage.

Que servir un joueur est un maudit métier!

Ne serai-je jamais laquais d'un sous-fermier?

Je ronflerais mon soûl la grasse matinée,

Et je m'enivrerais le long de. la journée :

Je ferais mon chemin; j aurais un bon emploi;

Je serais dans la suite un conseiller du roi, Rat-de-cave ou commis; et que sail-ou? peut-être Je deviendrais un jour aussi gras que mou malice. J'aurais un bon carrosse à ressorts bien pliants; De ma rotondité j'emplira i le dedans ;

Il n'est que ce métier pour .rusquer la fortune;

Et tel change de meuble et d'habit chaque lune. Oui, Jasmin autrefois, d'un drap du Sceau1 cou- Bornail sa garde-robe à son justaucorps vert, [vert, Quelqu'un vient.

SCÈNE

SÉRINE, HECTOR.

H ROTOR.

Si matin, Nérine, qui t’envoie?

SÉRINE.

Que fait Valère?

1. Drap manufacturé » Liteau, village du Languedoc, frè* de Carcaaaoonc, d'où ce nom lui e*t venu.

Il dort.

NÉRINE

Il faut que je le voie.

HECTOR

Va, mon maître ne voit personne quaud il dort.

NÉRINE

Je veux lui parler.

HBCTOH.

Paix! ne parle pas si fort.

NERINE.

Oh! j’entrerai, le dis-je.

HECTOR

Ici je suis de garde,

Et je ne puis t’ouvrir que la porte bâtarde.

NÉRINE

Tes sots raisonnements sont pour moi superflus.

HECTOR

Voudrais-tu voir mon maître tn naturalibùt?

NÉRINE

Quand se lèvera-t-il?

HECTOR

Mais, avant qu’il sc lève* faudra qu’il sc couche; et franchement...

NÉRINE

Achète.

HECTOR

Je ne dis mot.

NÉRINE

Oh! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR

Mon mailre eu ce moment, n'est pas eucor rentré.

NÉRINE

Il n’est pas rentré?

HECTOR

Non. Il ne tardera guère :

LE J OU Et’ K, ACTE 1, SCÈNE II.

Nous a ‘ouvrons pas malin, li a plu» d’une affaire, j Ce garçon-là.

NE (UNE

v J'enlcnds. Autour d’un lapis vert,

Dans un maudit brelan, tou maître joue cl perd, Ou bien, réduit à sec, d’une Ame familière, Peut-être il parle au ciel d’une étrange manière Par ordre très-exprès d’AngcIi que, aujourd’hui Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui. Des serments les plus forts appuyant sa tendresse, Tu sais qu’il a cent fois promis à ma maîtresse De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,

Par quelque espoir de gain dont son cœur lut guidé; Cependant...

HECTOR

Je vois bien qu’un rival domestique Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

Et quand cela serait, n’aurais je pas raison?

Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison. Àugélique, entre nous, serait extravagante De rejeter l’amour qu'a pour elle Dorante :

Lui, c’est uu homme d’ordre, et qui vit congruhkctor. [meut.

L’amour se plaît un peu dans le dérèglement.

NÉRINE

lu amant fait et mûr.

HECTOR

Les filles, d’ordinaire, Aiment mieux le fruit vert.

NÉRINE

D'un fort bon caractère ; (lui ne sut de ses jours ce que c’est que le jeu.

Mais mou maître est aimé.

Dont j’enrage. Morbleu .

Ne verrai-je jamais les femmes détrompées De ces colifichets, de ces fades poupées,

Qui n’ont, pour imposer, qu’un grand air débraillé, l’a uez de tous côtés de tabac barbouillé, lue lèvre qu'on mord pour rendre plus vermeille, lu chapeau chiffonné qui tombe sur l’oreille, lue longue stciukerque à replis tortueux, l'n haut-de-chausse* bas, prêt à tomber sous eux ; Qui, faisaut le gros dos, la main dans la ceinture, 'ieouent, pour tout mérite, étaler leur figure?

HECTOR

C'est le goût d'à présent; tes cris sont superflus. Mou enfant

KKlltXE.

Je veux, moi, réformer cet abus.

Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,

Et qu'on profite ainsi d'une tendre faiblesse, Qu’elle épouse un joueur, un petit brelaudier; l’n franc dissipateur, et dont tout le métier Est d'aller de cent lieux faire la découverte Où de jeux et d’amour on tient boutique ouverte. El qui le conduiront tout droit à l' b épilai.

HECTOR

Ton sermon me parait un tant soit peu brutal. Mais, tant que tu voudras, parle, prêche, tempête. Ta maltresse est coiffée.

NÊItlNK.

Et crois-tu, dans ta télé, Qhie l’amour sur son cœur ait un si grand pouvoir? Elle est fille d'esprit; peut-être dès ce soir Dorante, par mes soins, l'épousera.

HECTOR

Elle est dans nos lilcls.

Tarare !

NÉRINE

El moi je te déclare Que jc l’en tirerai dès aujourd’hui.

HECTOR

Bon! bon!

NERINE.

Que Dorante a pour lui Nérinc et la raison.

HECTOR

Et nous avons l’amour. Tu sais que d’ordinaire. Quand l’aiuour veut parler, la raison doit sc taire : Dans les femmes, s’entend.

NÉRINE

Tu verras que chez nous, Quand la raison agît, l’amour a le dessous.

Ton maître est un amant d’une espèce plaisante ! Son amour peut passer pour fièvre intermittente; Son feu pour Angélique est un flux et reflux.

Elle est, après le jeu, ce qu’il aime le plus.

NÉRINE

Oui, c’est la passion qui seule le dévore :

Dès qu'il a de l’argent, son amour s’évapore.

HECTOR

Mais en revanche aussi, quand il n’a pas un sou, Tu m'avoueras qu’il est amoureux comme uu fou.

NÉRINE

Oh! j’empêcherai bien...

HECTOR

Nous ne le craignons guère ; Et ta maîtresse, encor hier, promit à Valèrc De lui donner dans peu, pour prix de sou amour,

Son portrait enrichi de brillants tout autour.

Nous l'atleudons, ma chère, avec impalieuce : Nous aimons les bijoux avec concupiscence.

NÉRINE

Ce portrait est tout prêt; mais ce n’est pas pour Et Dorante en sera possesseur aujourd’hui, [lui,

HECTOR

A d’autres!

NÉRINE

N’csl-ce pas une honte à Valèrc, Étant fils de famille, ayant encor son père,

Qu’il vive comme il fait, et que, comme un banni, Depuis un an il loge en un hôtel garui?

HKCTon.

Eh! vous y logez bien, et vous et votre clique!

LE JOUEUR, ACTE I, SCÈNE VI

NERIKE.

Est-ce de môme, dis? Ma mallrcssc Angélique,

Et la veuve sa sœur, ue sont dans ce pays Que pour un temps, et n’ont point de père à Paris. HECTOR.

Valère a déserté la maison paternelle,

Mais ce n’est point à lui qu’il faut faire querelle; Et si monsieur son père avait voulu sortir,

Nous y serions encore, à ne t'en point mentir. Ces pères, bien souvent, sont obstinés en diable. NÈRINE.

Il a tort, en effet, d’ôtre si peu traitable.

Quoi qu’il en soit, enfin, je ne t’abuse pas,

Je fais la guerre ouverte; et je vais, de ce pas, Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse Que Valère toujours est faux dans sa promesse; Qu’il ne sera jamais digne de scs amours;

Qu'il a joué, qu’il joue, et qu'il jouera toujours. Adieu.

HECTOR

Bonjour.

SCÈNE IV

VALÈRE, HECTOR

(Yaltrc parait en désordre , comme un homme qui a joué toute la nuit.)

HECTOR

Mais je l’aperçois. Qu’il a l’air harassé I On soupçonne aisément, à sa triste figure,

Qu'il cherche en vain quelqu’un qui prête à triple valère. [usure.

Quelle heure est-il?

HECTOR

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALÈRE

Tu ne t’en souviens pas?

HECTOR

Non, monsieur.

valéAe.

Je suis las

De les mauvais discours; et les impertinences...

HECTOR, ù part.

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALÈRE

Ma robe de chambre.

(d part.)

Euh!

HECTOR, à part.

Il jure entre ses dents.

VALÈRE

Eh bien ! me faudra-t-il attendre encor longtemps’ (Il se promine.)

HECTOR

Eh ! la voilà, monsieur.

[Il suit son maître, tenant sa robe de chambre toute déployée. J

VALÈRE, se promenant.

Une école maudite

Me coûte, en un moment, douze trous tout de suite. Que je suis un grand chien ! Parbleu, je te saurai. Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie!

Mais me faire payer, parbleu, je t’en défie :

Car je n’ai pas un sou.

HECTOR, tenant toujours la robe.

Vous plairait-il, monsieur…

VALÈRE, se promenant.

Je me ris de tes coups, j’incague ta fureur.

HECTOR

Voire robe de chambre est, monsieur, toute prête.

VALÈRE

Va te coucher, maraud; ue me romps point la tête. Ya-t’en.

HECTOR

Tant mieux.

SCÈNE VI

VALÈRE, HECTOR

HECTOR, derrière le théâtre.

Monsieur?

VALÈRE

Eh bien i bourreau, veux-tu venir? { Hector entre â moitié déshabillé.)

N’es-tu pas las encor de dormir, misérable?

HECTOR

Las de dormir, monsieur? Hé Ijcmcdonne au diable, Je n'ai pas eu le temps d’ôter inon justaucorps. VALÈRE.

Tu dormiras demain.

HECTOR, a part.

Il a le diable au corps.

VALÈRE

Est-iJ venu quelqu’un?

LE JOUEUR, ACTE I, SCÈNE VI

HECTOR

Il est, selon l'usage,

Venu maint créancier; de plus, un gros visage,

In maître de trictrac qui ne m'est pas connu.

Le mnitrc de musique est encore venu.

Ils reviendront bientôt.

VALÉRE

Bon. Pour cette autre affaire,

M'as-tu déterré...

HECTOR

Qui? cette honnête usurière Qui nous prête, par heure, à vingt sous par écu?

VALÉRE

Justement, elle-même.

HECTOR

Oui, monsieur, j’ai tout vu.

Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeunesse! Mais enfin, j'ai tant fait avec un peu d'adresse,

Qu elle m’a reconduit d’un air fort obligeant;

Et vous aurez, je crois, au plus tôt votre argent.

VALÉRE

J’aurais les mille écus! Ociel! quel coup de grâce! Hector, mon cher Hector, viens çà que je t’embrasse. HECTOR.

Comme l'argent rend tendre!

VALÉRE

Et tu crois qu’en effet

Je n’ai, pour en avoir, qu’à donner mon billet?

HECTOR

Qui le refuserait serait bien difficile :

Vous êtes aussi bon que banquier de la ville.

Pour la réduire au point où vous la souhaitez.

Il a fallu lever bien des difficultés :

Elle est d’accord de tout, du temps, des arrérages : Il ne faut maintenant que lui donner des gages. VALÉRE.

Des gages?

HECTOR

Oui, monsieur.

VALÉRE

Mais y penses-tu bien?

Où les prendrai-je, dis?

HECTOR

Ma foi, je n’en sais rien.

Pour nippes, nous n’avons qu’un grand fonds d’es-

[pérancc

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance;

Et, dans ce siècle-ci, messieurs les usuriers Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALÉRE

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne?

HECTOR

Elle viendra tantôt elle-même en personne :

Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots, [pos, Mais, monsieur, s’il vous plaît, pour changer de pro- Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique ?

VALÉRE

Si je l’aime? Ah ! ce doute et m’outrage et me pique. Je l'adore.

HECTOR

Tant pis : c’est un signe fâcheux.

! Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux; Et quand l’argent renaît, votre tendresse expire. Votre bourse est, monsieur, puisqu’il faut vous le Un thermomètre sûr, tantôt bas, tantôt haut, [dire, .Marquant de votre cœur ou le froid ou le chaud.

VALÉRE

Ne crois pas quele jeu, quelque sort qu’il me donne. Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR

Oui, mais j'ai bien peur, moi,qu'ou ne vous plante là.

VALÉRE

Et sur quel fondement peux-tu juger cela?

HECTOR

N’érine sort d’ici, qui m’a dit qu’Angéliquc Pour Dorante votre oncle en ce moment s’explique; Que vous jouez toujours, malgré tous vos serments; EL qu’elle abjure enfin ses tendres sentiments.

VALÉRE

Dicui 1 que me dis-tu là?

HECTOR

Ce que je viens d’entendre.

VALÉRE

Bon! cela ne se peut; on t’a voulu surprendre.

Vous êtes assez riche en bonne opinidn,

A ce qu’il me parait.

VALÉRE

Point. Sans présomption,

On sait ce que l'on vaut.

HECTOR

Mais si, sans vouloir rire, Tout allait comme j’ai l'honneur de vous le dire, Et qu’Angéliquc enfin pût changer...

VALÉRE

En ce cas,

Je prends le parti... Mais cela ne se peut pas. HECTOR.

Si cela sc pouvait, qu'une passion neuve...

VALÉRE

En ce cas, je pourrais rabattre sur la veuve,

La comtesse sa sœur.

HECTOR

Ce dessein me plaît fort; J'aime un amour fondé sur un bon coffre-fort;

Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,

Celle veuve, je crois, ne serait point cruelle;

Ce serait une éponge à presser au besoin.

Cette éponge, entre nous, ne vaudrait pas ce soin.

HECTOR

C’est, dans son caractère, une espèce parfaite,

Un ambigu nouveau de prude et de coquette,

Qui croit mettre les cœurs à contribution,

Et qui veut épouser : c’est là sa passion.

VALÉRE

1 Épouser?

I.E JOUF.ÜR, ACTE I, SCÈNE VII

HECTOR

Un marquis, de im'me caractère, Grand épouseur aussi, la galope et la flaire.

VA 1ÈRE

El quel est ce marquis?

C’est, à vous parler net, Un marquis do. hasard fait par le lansquenet;

Fort brave, à ce qu’il dit, intrigant, plein d'affaires; Qui croit de ses appas les femmes tributaires;

Oui gagne au jeu beaucoup, et qui, dit-on, jadis Etait valet de chambre avant d'être marquis.

Mais sauvons-nous, monsieur; j'aperçois votre père.

GÉRONTE, VALÉRE, HECTOR

GÉRONTE

Doucement ; j’ai deux mots à vous dire, Valère.

(fl Hector ,)

Pour loi, j'ai quelques coups de canne à te prCler.

HECTOR

Excusez-moi, monsieur, je ne puis m’arrêter.

GÉRONTE

Demeure là, maraud.

HECTOR, â part.

Il n'est pas temps de rire.

GKRoNT8.

Pour la dernière fois, mon fils, je viens vous dire Que votre train de vie est si fort scandaleux,

One vous m’obligerez à quelque éclat fâcheux.

Je ne puis retenir ma hile davantage,

Et ne saurais soufîrir votre liberliuage.

\ous êtes pilier-né de tous les lansquenets,

Oui sont, pour la jeunesse, autant de Irébuchcts. Un bois plein de voleurs est un plus sùr passage; Dans ces lieux, jour et nuit, ce n'est que hrjgauli faut opter des deux, être dupe ou fripon, [dage.

Tous ces jeux de hasard n 'attirent rien de bon. J'aime les jeux galants où l’esprit sc déploie.

(À Garante.)

C'est, monsieur, par exemple, un joli jeu que foie.

GÉRONTE, rt Hector.

Tais-toi.

(à Valère.)

Non, à présent le jeu n’csl que fureur : On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur; Et c’csl ce qu'une femme, en ccttc humcuràcraindre, Risque plus volontiers, et perd plus sans se plainhectoh. [dre.

Oh! nous ne risquons pas, monsieur, de tels bi-

GÉRONTB. [jOUX.

Votre conduite enfin m’enflamme de courroux;

Je ne puis vous souflrir vivre de cette sorte :

Vous m’avez obligé de vous fermer ina porte; Jetais las, jntteu-danl chez moi votre retour,

Qu’on fit du jour la nuit, et de la nuit le jour.

HECTOR

C’est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune Dans leurs dérèglements ressemblent à la lune,

Sc couchant le malin, et se levant le soir.

GÉRONTE

Vous me poussez à bout; maisjc vous ferai voir Que, si vous ne changez de vie et de manière.

Je saurai me servir de mon pouvoir de père,

Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR, a F offre.

Votre père a raison.

GÉRONTE

Comme le voilà fait!

Rébraillé, mal peigné, feril hagard! A sa mine, On croirait qu’il viendrait, dans la forêt voisine, De faire un mauvais çoup.

HECTOR, à part.

On croirait vrai de lui

Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd’hui.

GÉRONTE

Serez-vous bientôt las d’une telle conduite? Parlez, que fjoi.vjc enfin espérer dans la sui|e?

VALÉRE

Je reviens aujourd’hui de mon égarement.

Et ne veux plus jouer, mon père, absolument.

HECTOR, a part.

Voilà du fruit nouveau dont son fils le régale. GÉRONTE.

Quand ils n'ont pas un sou, voilà de leur morale.

VALÉRE

J’ai de l’argent encore; et, pour vous contenter, Rc mes d ttes je veux aujourd'hui m acquitter.

GÉRONTE

S’il est ainsi, vraiment, j’en ai bjen de la joje.

HECTOR, bat il Valère.

Vousarquiller, monsieur! ayee quelle monnoie?

VALÉRE, bai à Hector.

l e tairas-tu ?

(haut rt .ton pire.)

Mon oncle aspire dans ce jour V m’ôler d’Angélique et la main et l’amour: Vous savez que pour elle il a l'âme blessée,

Et qu’il veut m’enlever...

GÉRONTE

Oui, je sais sa pensée, Et je serai ravi de le voir confondu.

HECTOR, à Gérante.

Vous n’avez qu à parler, c’est un homme tondu.

GÉRONTE

Je voudrais bien déjà que l'affaire fût faite. Angélique est fort riche, et point du tout coquette. Maîtresse de son choix. Avec ce bon dessein,

Va te mettre en étal de mériter sa main,

Payer tes créanciers...

J'y vais, j’y cours...

(Il va pour sortir, parle bas à Urcfor , et revient.)

Mon père...

GÉRONTE

Hé* platt-il ?

LE JOUEUR, ACTE 1, SCENE X

VALKRE.

Pour sortir entièrement d'aflaire,

Il me manque environ quatre ou cinq mille francs Si vous vouliez, monsieur...

GÉRONTE

Ahl ah! je vous entends.

Vous m'avez mille fois bercé de ces sornettes. Non; comme vous pourrez, allez payer vos dettes. valkre.

Mais, mon père, croyez...

GÉRONTE

A d'autres, s'il vous plaît.

YALÈRE.

Prétez-moi mille écus.

HECTOR, à Gérante.

Nous paierons l'intérêt

Au denier un.

VALKRE.

Monsieur...

GÉRONTR.

Je ne puis vous entendre.

valkre. [prend re;

Je ne yen* point, mon père, aujourd'hui vous sur- Et, pour vqqs faire voir quels sont mes bons des- Retenez cet argent, et

payez par vos mains, [seins,

HECTOR

Ah! parbleu, pour le coup, c’est être raisonnable. géronte.

Et de combien encore êtes-vous redevable?

VALÉRE

La somme n’y fait rien.

GÉfWNTE.

La somme n’y fait rien?

Non. Quand vous le verrez vivre en homme de bien, Nous ne regretterez nullement la dépense ;

El nous ferons, iqonsicur, la chose en conscience.

GKRONTB.

Écoutez : je veux bien faire un dernier effort;

.Mais après cela, si...

VALKRE.

Modérez ce transport;

Que sur mes sentiments votre Ame se repose.

Je vais voir Angélique; et mon crntir se propose D'arrêter sou courroux, déjà près d’éclater.

SCÈNE X

M. TÛUTABAS, GÉRONTE.

TOCTABAS.

Avec tous les respeds d'un cœur vraiment sincère. Je viens pour vous offrir mon petit ministère.

Je suis, pour vous servir, gentilhomme auvcrgnac. Docteur dans tous les jeux, et maître de trictrac ; Mon nom est Tnutabns, vicomte de la Case,

Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

GÉRONTE, « pnrt.

Un maître de trictrac! Il me prend pour mon fils.

(Xftmf.) [Paris!

Quoi ! vous montrez, monsieur, un tel art dans Et l'on ne vous a pas fait présent, en galère,

D'un brevet d'espalier?

TOÜTARAS, à part .

A quel, homme ai-je affaire?

(Haut.)

Comment! je vous soutiens que dans tous les Étais On ne peut de mon art assez faire de cas;

Qu'un enfant île famille, et qu'on veut bien instruire. Devrait savpir jouer avant que savoir lire.

GÉRONTE

Monsieur le professeur, avecque vos raisons.

Il faudrait vous loger aux Petites-Maisons.

TOCTABAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile De chanteurs, de ilanseurs.qui montrent par la ville? Un jeune homme en est-il plus riche, quand il sait Chanter ré mi fa sol, ou danser un menuet? Paiera-t-on des marchands la cohorte pressante Avec un vaudeville ou bien une courante?

Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier Dans mon art au plus têt sc fasse initier?

Qu'il sache, quand il perd, d'nne Ame non commune, A force de savoir, rappeler la fortune?

Qu'il apprenne un métier qui, par de sûrs secrets, En le divertissant, l'enrichisse à jamais?

GERONTE.

Vous êtes riche, à voir?

TomnAs.

Le jeu fait vivre à l'aise

Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise; Mille usuriers fournis de ces obscurs brillants

LE JOUEUR, ACTE II, SCÈNE I

Qu i vont de doigts en doigts tous les jours circulants; Des Gascons à souper dans les brelans fidèles;

Des chevaliers sans ordre; et tant de demoiselles Qui, sans le lansquenet et son produit caché,

De leur faible vertu feraient fort bon marché,

Et dont tous les hivers la cuisine se fonde Sur l'impôt établi d’une infaillible ronde.

GÉRONTB.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,

On en voit tous les jours mille mourir de faim, Qui, forcés à garder une longue abstinence, Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance. toutabas.

Et c'est de là que vient la beauté de mon art :

En suivant mes leçons, on court peu ce hasard.

Je sais quand il le faut, par un peu d’artifice, D’un sort injurieux corriger la malice;

Je sais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez. Glisser des dés heureux, ou chargés, ou pipés;

Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages, J'en substitue aussi d’autres prudents et sages, Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups, Mc font en un instant enfiler douze trous.

GÉAO.XTK.

Eh ! monsieur Toutabas, vous avez l'insolence De venir dans ces lieux montrer votre science?

TOUTABAS.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE

Et vous ne craignez pas

Que j’arme contre vous quatre paires de bras,

Qui le long de vos reins...

TOUTABAS.

Monsieur, point de colère; Je ne suis point ici venu pour vous déplaire.

GÉRONTF., le poutsant.

Maître juré filou, sortez de la maison.

TOUTABAS.

Non, je n’en sors qu’après vous avoir fait leçon.

GEltONTE.

A moi, leçon?

TOUTABAS.

Je veux, par mon savoir extrême, Que vous escamotiez un dé comme moi-même. GÉRONTB.

Je ne sais qui me tient, tant je suis animé,

Que quelques bons soufflets donnés à poing fermé... Va-t-en.

(// le prend par les épaules.)

TOUTABAS.

Puisque aujourd’hui votre humeur pétulante Vous rend l'âme aux leçons un peu récalcitrante, Je reviendrai demain pour la seconde fois.

GERONTB.

Reviens.

TOUTABAS.

Vous plairait-il de m'avancer le mois?

GÉRONTE, le poussant tout A fait dehors. 'Orliras-tu d'ici, vrai gibier de potence?

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, NÉRINE

ANGÉLIQUE

Mon cœur serait bien lâche, après tant de serments, D'avoir encor pour lui de tendres mouvements. Nérine, c'en est fait, pour jamais je l'oublie;

Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie;

Je sens la liberté de retour dans mon cœur.

Ne me viens pas, au moins, parler en sa faveur.

NÉRINE

Moi, parler pour Valère! Il faudrait être folle.

Que plutôt à jamais je perde la parole!

ANGÉLIOUE.

\'c viens point désormais, pour calmer mon dépit. Rappeler à mes sens son air et son esprit ;

Car tu sais qu'il en a.

NÉRINE

De l'esprit! lui, madame!

Il est plus journalier mille fois qu'une femme :

Il rêve à tout moment; et sa vivacité

Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGÉLIQUE

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NÉRINE

Madame, croyez-moi, je connais le grimoire. Souvent tous ces dépits soûl des hoquets d'amour.

ANGÉLIQUE

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NÉRINE

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gtte; Mais il se garde bien d’en déloger si vite.

ANGÉLIQUE

Ne crains rien de mon cœur.

NÉRINE

S’il venait à l’instant, Avec cet air flatteur, soumis, insinuant.

Que vous lui conuaisscz; que, d'un ton pathétique, | Ellr se met ù ses pieds.)

11 vous dit à vos pieds : « Non, charmante Angélique,

LE JOUEUR, ACTE II, SCÈNE II

« Je ne veux opposer à tout votre courroux [vous. , • Qu’un seul mot : Je vous aime, et je n'aime que • Votre Ame en ma faveur n'est-elle point émue? ■ Vous ne me dites rien! vous détournez la vue!

{Elle te relève.) [ter. »

« Vous voulez donc ma mort? il faut vouscontcn- Poul être en ce moment, pour vous épouvanter,

Il sc soufflettera d une main mutinée,

Se donnera du front contre une cheminée. S'arrachera, de rage, un toupet de cheveux Qui ne sont pas à lui. Mais de ces airs fougueux Ne vous étonnez pas; comptez qu'en sa colère Il ne sé fera pas grand mal.

ANGÉLIQUE

Laisse-moi faire.

NÉRINE

Vous voilA, grâce au ciel, bien instruite sur tout; Ne vous démentez point, tenez bon jusqu'au bout.

I.A COMTESSE

Et pourquoi non, ma sœur? Fais-je donc un grand De rallumer les feux d'un amour légitime ? [crime J'avais fait vœu de fuir tout autre engagement. Pour garder du défunt le souvenir charmant,

Je portais son portrait; cl celle vive image Me soulageait un peu des chagrins du veuvage : Mais qu’est-ce qu’un portrait, quand ou aime bien C’est un époux vivant qui console d'un mort, [fort?

NÉRINE

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

LA COMTESSE

Ondil partout, ma sœur, qu’un peu moins prévenue, Vous épousez Dorante?

ANGÉLIQUE

Oui, j’y suis résolue.

LA COMTESSE

Mon cœur en est ravi. Valère est un vrai fou,

Qui jouerait votre bien jusques au dernier sou.

ANGÉLIQUE

D'accord.

LA COMTESSE

J’aime A vous voir vaincre votre tendresse. Cet amour, entre nous, était une faiblesse.

11 faut se dégager de ces attachements

Que la raison condamne, et qui flattent nos sens.

ANGÉLIQUE

Il est vrai.

LA COMTESSE

Rien n’est plus à craindre, dans la vie, Qu’un époux qui du jeu ressent la tyrannie. J'airnerais mieux qu’il fût gueux, avaricieux, Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux, Ivrogne, sans esprit, débauché, sot, colère,

Que d'étre un emporté joueur comme est Valèro.

ANGÉLIQUE

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux? 4NGÉLIQUE.

Moi? nou : dans ce dessein nos humeurs sonteonnérine. [formes.

Il a, ma foi, reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE

C'est bien fait. Puisqu’cufln vous renoncez à lui,

Je vais l’épouser, moi.

Madame n’aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE

Cela racquitte-t-il d'une perte aussi dure?

NÉRINE

C’est irriter le mal, au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE

Connaisseuse en maris, vous deviez mieux choisir. Vous unir à Valère !

LA COMTESSE

Oui, ina sœur, à lu Unième. ,

ANGÉLIQUE

Mais vous n'y pensez pas. Croyez-vous qu'il vous la comtesse. [aime?

S'il m'aime, lui ! s'il m'aime! Ah! quel aveuglement! On a certains attraits, un certain enjouement,

Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGÉLIQUE

Après un si long temps de pleine jouissance,

Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGÉLIQUE

Sans doute. Et je vois bien qu'il n'csl pas impossible Que Valère pour vous ait eu le cœur sensible.

L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur : Ce métal, en amour, est un grand séducteur.

LA COMTESSE

En vain vous m'insultez avec un tel langage;

La modération fut toujours mon partage :

Maisce n’est point par l'or que brillent mes attraits; Et jamais, en aimant, je ne fis de faux frais.

Mes sentiments, ma sœur, sont différents des vôtres; Si je connais l’amour, ce n’csl que dans les autres. J’ai beau m’armer de fier, je vois de toutes parts Mille cœurs amoureux suivre mes étendards :

Un conseiller de robe, un seigneur de finance, Dorante, le marquis, briguent mon alliance;

LE JOUEUR, ACTE II, SCÈNE IV

Mais si d’un nouveau nœud je veux hicn me lier, Je prétends à Valère offrir uu cœur entier.

Je lais profession d’une vertu sévère.

ANGÉLIQUE

Qui peut vous assurer de l’amour de Valère? la comtesse.

Qui peut m’en assurer? mon mérite, je crois.

ANGÉLIQUE

D'au 1res sur lai, ma sœur, auraient les mômes droits.

Il n’eut jamais pour vous qu’une estime stérile,

Un petit feu léger, vagabond, volatile.

Quand on veut inspirer une solide amour.

Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d’un jour; Avoir un certain poids, une beauté formée Par l’usage du monde, et des ans confirmée.

Vous n’en ôtes pas là.

ANGÉLIQUE

J’attendrai bien du temps.

NÉRIXE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devants. Mais ou vient.

SCÈNE IV

LE M ARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRIXE.

LE MARQUIS, *e rajustant, à la comtesse.

Je suis tout en désordre : un maudit embarras M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas; El j’v serais encor dans des peines mortelles.

Si l'Amour, pour vous voir, ne m'eût prête ses ailes.

LA COMTESSE

Que monsieur le marquis est galant sans fadeur!

I.E MARQUIS

Oh ! point du tout, je suis votre humble serviteur. Mais, à vous parler net, sans que l’esprit fatigue, Près du sexe je sais me démêler d'intrigue. (aperreraut A nqélùpie.)

Ah! juste ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE

C'est ma sœur.

LE MARQUIS

Votre sœur! vraiment, c’est fort bien fait. Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle;

On la prendrait, parbleu, pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE-

Comme à tout ce qu’il dit il donne un joli tour! Qu'il est sincère! On voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS

Homme de cour, moi! non. Ma foi, la cour m’ennuie. L’esprit de ce pays n'est qu’en superficie;

Sitôt que vous voulez un peu l’approfondir,

Vous rencontrez le tuf. J'y pourrais m'agrandir;

J ai de l’esprit . du cœur, plus que seigneur de F rance ; Je joue, et j’y ferais forl bonne contenance :

Mais je n’y vais jamais que par nécessité,

Et pour y rendre au roi quelque civilité.

NÉRIXE.

H vous est obligé, monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS

Je n’v suis pas plus tôt, soudain je perds haleine. Ces fades compliments sur de grands mots montés, Ces protestations qui sont futilités.

Ces serrements de mains dont on vous estropie, Ces grands embrassements dont un flatteur vous lie, M'ôtent à tout moment la respiration :

Un ne s’y dit bonjour que par convulsion.

ANGÉLIQUE, om man/Mis.

Les dames de la cour sont bien mieux votre affaire?

le marquis. [plaire:

Point. Il faut être au moins gros fermier pour leur Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut A des faveurs de cour mettre un injuste taux.

Moi, j’aime à pourchasser des beautés mitoyennes. L’hiver, dans un fauteuil, avec des citoyennes,

Les pieds sur les chenets étendus sans façons.

Je pousse la fleurette, et conte mes raisons, lil, toute la maison s’offre à me faire fête;

Valet, filles de chambre, enfants, tout est honnête : L’époux même discret, quand il entend minuit.

Me laisse avec madame, et va coucher sans bruit. Voilà comme je vis, quand parfois dans la ville Je veux bien déroger...

NÉRIXE.

La manière est facile;

Et ce commerce-là me parait assez doux.

LE MARQUIS, à la ramie tse.

C’est ainsi que je veux en user avec vous.

Je suis tout naturel, et j'aime la franchise :

Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise: Et quand de mon amour je vous fais un aveu. Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE

Fi donc! petit badin, un peu de retenue!

Vous me parlez, marquis, une langue inconnue : U* mot d’ainour me blesse, et me fait trouver mal.

LE MARQUIS

L’elïet n’en serait pas peut-être si fatal.

NÉRIXE.

Elle veut qu’en détours la chose s’enveloppe;

Et ce mot, dit à cru, lui cause une syncope.

ANGÉLIQUE

Dans la bouche d’un autre il deviendrait plus doux.

LA COMTESSE. [VOUS

Comment? QuVst-ce? Ploil-il? Parlez; expliquez- Parlez donc, parlez donc. Apprenez, je vous prie, Que mortel, quel qu'il soit, ne me dit de ma vie

LE JOUEUR, ACTE II. SCÈNE VIII

Un mot douteux qui pùl effleurer mon honneur. le marquis, f

le marquis. Je le lirai tautôt.

Croirait-on qu'une veuve aurait tant de pudeur?

ANGÉLIQUE

Mais Valère vous aime : et souvent...

LE MARQUIS

Qu’cst-ce à dire, . .

Valère? Un autre ici conjointement soupire! ANC EU QI R. LA

Ah ! si je Je savais, je lui ferais, morbleu... NERINE, i

Où loge-t-il?

LE MARQUIS, b mettant dana sn poche.

Je le lirai tautôt.

[Le laquait sort.)

LR MARQUIS fait lemblant de s'en aller, et revient. Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE

Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS

Quel droit, ma reine?

I* droit de bienséance avec relui d'aubaine.

Vous me convenez fort, et je vous conviens mieux. Sur vous l'on sait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE

Vous êtes fou, marquis, de parler de la sorte.

LE MARQUIS

Je sais ce que je dis, ou le diable m'emporte.

LA COMTESSE

Sommes-nous donc liés par quelque engagement?

LP. MARQUIS

Non pas autrement... mais...

LA COMTESSE

Qu'cst-cc à dire? Comment?

Parlez.

LE TROISIEME LAQUAIS

le viens de voir, monsieur, cette feroipe (|e robe, Qui dit que celle nuit son inari couche aux champs, Et que ce soir, sans bruit...

LE MARQUAS.

Il suffit, je t'entends.

"u prendras ce manteau, fait pour bonne fortune,

Je nrsaispoinlprendreen main des trompettes, ;»e couleur de muraille; et tantôt, sur h brune

Pour publier partout les faveurs qu’on m'a faites.

ANGÉLIQUE

Hé, ma soeur!

Va m’attendre en secret où tu fus avant-l

LE TROISIEME LAQUAIS

Des faveurs!

(Il tort.)

• Suffit, je suis discret; Et sais, quand il le faut, oublier un secret.

LA COMTESSE

On ne connaît que trop ma retenue austère.

Il veuf ppc.

LE MARQUIS

Ah ! parbleu, je saurai de Valère Quel est, en vous aimant, le but de ses désirs,

El de quel droit il vient chasser sur mes plaisirs.

ANGÉLIQUE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, NÉRINE

LE MARQVIS.

Il faudrait avoir un corps de fer l'our résister à tout. J'ni de l'ouvrage à faire, Comme vous le voyez; mais je m'en veux distraire.

(o In romtekxr,}

Vous ferez désormais tous mes soins les plus doux.

Si mon cœur était libre, il pourrait être h vous.

LE MARQUIS

Adieu, charmant objet : à regret je vous quitte. C'est lin pesant fardeau d'avoir un gros mérité.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE, à la contient.

Cet homme-là vous aime épouvantablement.

ANGÉLIQUE, à la cornasse.

Je ne vous croyais pas un tel engagement.

LA COMTESSE

11 est vif.

ANGÉLIQUE

Il vous aiinc; et son ardeur est belle.

I/amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle: Il ne in'a pourtant vue encore que deux fois.

NÉRINE

Il en a doue bien fait la première...

VALÈRE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE

Voir Valèrc.

Je crois

LA COMTESSE

L’amour auprès de moi le guide.

NÉRINE

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE

J’aime un amaut timide, Cela marque un bon fonds.

(ù Valére.)

Approchez, approchez; Ouvrez de votre cœur les sentiments cachés.

{rt Antiétique,)

Vous allez voir, ma sœur.

VALÈRE, rt la comtesse.

Ah! quel bonheur, madame, Que vous me permettiez d’ouvrir toute mon âme ; (à Angélique.)

Et quel plaisir de dire, en des transports si doux, Que mon cœur vous adore, et n’adore que vous!

LA COMTESSE

L’amour le trouble. Eh quoi! que faites-vous, Vavalère. [1ère?

Ce que vous-méme ici m'avez permis de faire.

NÉRINE, à pari.

Voici du quiproquo.

VALÈRE, à Angélique.

Que je serais heureux,

S'il vous plaisait encor de recevoir mes vœux.

LA COMTESSE, à Vulért.

Vous vous méprenez.

VALÈRE, rt la comtesse.

Non. Enfin, belle Angélique, Entre mon oncle et moi que votre cœur s'explique; Le mien est tout à vous, et jamais dans un cœur...

Angélique!

LA COMTESSE

On ne vil une plus noble ardeur.

LA COMTESSE

Ce n'est donc pas pour moi que votre cœur soupire?

VALÈRE

Madame, en ce moment je n'ai rien à vous dire. Regardez votre sœur; et jugez si ses yeux Ont laissé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LAjCOMTESSE.

Quoi ! d'aucun feu pour moi votre Ame n'est éprise?

VALÈRE

Quelques civilités que l’usage autorise...

LA COMTESSE

Comment?

ANGÉLIQUE

Il ne faut pas avec sévérité Exiger des amants trop de sincérité.

Ma sœur, tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE

Taisez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule. VALÈRE, rt la comtesse.

Vous avez cent vertus, de l’esprit, de l’éclat;

Vous ôtes belle, riche, et...

LA COMTESSE

Vous ôtes un fat.

La modération, qui fut votre partage,

Vous ne la mettez pas, ma sœur, trop en usage.

LA COMTESSE

Monsieur vaut-il le soin qu’on se mette en courroux? C'est un extravagant; il est tout fait pour vous.

{ Elle son.)

SCÈNE XI

VALÈRE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE, ù part.

Elle connaît ses gens.

VALÈRE

Oui, pour vous je soupire,

Et je voudrais avoir cent bouches pour le dire. NÉRINE, bas rt Angélique.

Allons, madame, allons, ferme; voici le choc : l'oint de faiblesse au moins! ayez un cœur de roc.

ANGÉLIQUE, bas ù Sérine.

Ne m'abandonne point.

NÉRINE, bas rt Angélique.

Non non; laissez-inoi faire.

VALÈRE

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous pré- Que sert à mon amour un si sincère aveu? [fère? Vous ne m'écoulez point, vous dédaignez mon feu. l)e vos beaux yeux pourtant, cruelle, il est l'ouvrage. Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage De nourrir dans mon cœur des désirs partagés;

LE JOUEUR, ACTE II, SCÈNE XIII

Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez : Mais...

ANGELIQUE

Cette passion est trop forte en votre àmc Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme. Suivez, suivez l'ardeur de vos emportements;

Mou cœur n'en aura point de jaloux sentiments. NÉRINE, bas à Angélique.

Optime.

VALÉRE

Désormais, plein de votre tendresse,

Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse;

Tout ce qui n'est point vous me parait odieux.

ANGÉLIQUE, d'un ton plus tendre .

Non, ne vous présentez jamais devant mes yeux.

IfftjUNC, bas à Angélique.

Vous mollissez.

VALEUR

Jamais! quelle rigueur extrême!

Jamais! Ah! que ce mot est cruel quand ou aime! Eh quoi! rien ne pourra fléchir votre courroux? Vous voulez donc inc voir mou-

rir à vos genoux?

ANGÉLIQUE

Je prends peu d’intérêt, monsieur, à votre vie. NÉRINE, bas A Angélique.

Nous allons bientôt voir jouer la comédie.

VALÉRE

Ma mort sera l’effet de mon cruel dépit.

NÉRINE, bas d Angélique.

Qu’un amant mort pour nous nous mettrait en crè-

YALKHE. [dit!

Vous le voulez? Eh bien! il faut vous satisfaire. Cruelle! il faut mourir.

(Il veut tirer ton épée. I ANGÉLIQUE, l'arrêtant.

Que faites-vous, Valère?

NÉRINE, bas à Angélique.

Eh bien! ne voilà pas votre tendre maudit Qui vous prend à la gorge! Euh!

ANGÉLIQUE, bas U Sérine.

Tu ne m’as pas dit,

Nérine, qu’il viendrait se percer à ma vue :

Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NÉRINE, à part.

Que les amanlâ sont sots!

VALÉRE

Puisqu’un soin généreux Vous intéresse encore aux jours d'un malheureux, Non, ce n’est point assez de me rendre la vie;

II faut que, par l’amour désarmée, attendrie,

Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,

Ce cœur saus qui le jour me devient odieux. ANGÉLIQUE, bas û Sérine.

Nérine, qu’en dis-tu?

NÉRINE, bas à Angélique.

Je dis qu’en la mêlée

Vous avez moins de cœur qu’une poule mouillée.

VALÉRE

Madame, au nom des dieux, au nom de vos attraits.. .

ANGÉLIQUE

Si vous me promettiez...

VALÉRE

Oui, je vous le promets, Que la fureur du jeu sortira de mon àme,

Et que j’aurai pour vous la plus ardente flamme...

NÉIUNE, à part.

Pour faire des serments il est toujours tout prêt.

ANGÉLIQUE

Il faut encore, ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît. Oui, je vous rends mon cœur.

VALÉIIE, baisant la main d'Angélique.

Ah ! quelle joie extrême !

ANGÉLIQUE

Et, pour vous faire voir à quel point je vous aime, Je joins à ce présent celui de mon portrait.

(Elle lui donne son portrait , enrichi de diamants .J NÉRINE, à part.

Hélas! de mes sermons voilà quel est l'effet!

VALÉRE

Quel excès de faveurs!

ANGÉLIQUE

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, te buisant.

Que je le garde, ô ciel! Le reste de ma vie...

Que dis-je? je prétends que ce portrait si beau Soit mis avecque moi dans le même tombeau,

Et que même la mort jamais ne nous sépare. NÉRINE, A part.

Que l’esprit d'une fille est changeant el bizarre!

Ne me trompez donc plus, Valère; cl que mon cœur Ne sc repente point de sa facile ardeur.

VALÉRE

Fiez-vous aux serments de mon àmc amoureuse.

NÉRINE, A part.

Ah! que voilà pour l'oncle une époque fâcheuse!

MADAME LA RESSOURCE, VALÈRE, HECTOR

VALÈRE, embraatnnl madame la Rrnouree.

Hé! bonjour, mou enfant : tu ne peux concevoir Jusqu’où va dans mon cœur le plaisir du te voir.

MADAME LA HEsSOUHCK.

Je vous suis obligée on ne peut davantage.

HECTOR

Elle est jolie encor. Mais quel sombre équipage! Vous voilà, sans mentir, aussi noire qu'un four.

VALÈRE

Ne vois-tu pas, Hector, que c’est un deuil de cour?

MADAME LA RESSOURCE

Oh ! monsieur, poiut du tout. Je suis une bourgeoise Oui sais me mesurer justement à ma toise.

J'en connais bien pourtant, qui ne me valent pas. Qui se font teindre en noir du liant jusques en bas: Mais, pour moi, je n'ai point cette sotte manie;

Et si mou pauvre époux était encore en vie...

(Elle ptenre.)

VALÈRE

Quoi ! monsieur la Ressource est mort?

MADAME LA RESSOURCE

Subitement

HECTOR, plturunt.

Subitement? Hélas! j'en suis fâché vraiment.

[bat d Valère.)

Au fait.

VALÈRE

J'aurais besoin, madame la Ressource,

De mille écus.

MADAME LA RESSOURCE

Monsieur, disposez de ma bourse.

VALÈRE

Je fais, bien entendu, mou billet au porteur.

HECTOR

Et je veux l’endosser.

MADAME LA RESSOURCE

Avec les gens d’honneur Un ne perd jamais rien.

Je veux que tu le prennes.

Nous faisons ici-bas des routes incertaines;

Je pourrais bien mourir. Ce maraud m’avait dit Que sur des gages sûrs lu prêtais à crédit.

MADAME LA RESSOURCE

Sur des gages, monsieur? c’est une médisance;

Je sais que ce serait blesser ma conscience.

Pour des nantissements qui valent bien leur prix, De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,

Des diamants usés, cl qu’on ne saui ail vendre*

Sans risquer mon honneur, je crois que j’en puis valère. [prendre.

Je n'ai, pour te donner, vaisselle ni bijoux. HECTOn.

Oh ! parbleu, nous marchons sans crainte des filous.

MADAME LA RESSOURCE

Eh bien! nous attendrons, monsieur, qu’il vous en valère. [vienne.

Compte, ma pauvreenfant, que ma niorlcst certaine, Si je n'ai dans ce jour mille écus.

MADAME LA RESSOURCE

Ah! monsieur j

Je voudrais les avoir; ce serait de grand cœur.

» VALÈRE

Ma charmante, mon cœur, ma reine, mon aimable, Ma belle, ma mignonne, et ma tout adorable. HECTOR, a genoux.

Par pitié 1

MADAME LA RESSOURCE

Je ne puis.

HECTOR

Ah! que nous sommes fous!

Tousces gens-là, monsieur, ont des cœurs decailloux; Sans des nantissements il ne faut rieu prétendre.

VALÈRE

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre.

HECTOR

Attendez... Mais comment, avec un cœur d'airain, Refuser un billet endossé de ma inaiu?

VALÈRE

Mais vois donc.

HECTOR

Laissez-moi ; je cherche en ma boutique.

VALÈRE. bat A Hector.

Écoute... Nous avous le portrait d'Angélique.

Dans le temps difficile il faut un peu s'aider. HECTOR, bat ù Valère.

Ah! que dites-vons là? Vous devez le garder.

VALÈRE, bat à Hector .

D'accord: honnêtement je ne puis m'en défaire.

MADAME LA RESSOURCE

Adieu. Quelque autre fois nous finirons l'affaire.

VALÈRE, u madame la Ressource .

Attendez donc.

(bat à Hector.)

Tu sais jusqu'où vont mes besoins.

N'ayant pas son portrait, l'en aimerai-je moins?

HECTOR, bas ù Valère.

Fort bien. Mais voulez-vous que cette perfidie... VALÈRE, bas A Hector.

Il est vrai. J'ai tantôt celle grosse partie De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

MADAME LA RESSOURCE

Adieu.

VALÈRE, à madame la Ressource.

Demeurez donc : où voulez-vous aller?

(bas A Hector.)

Je ferai de l'argent; ou celui de mon père,

Quoi qu'il puisse arriver, nous tirera dallaue.

LE JOUEUR. ACTE III, SCÈNE II

HECTOR» ban a Vu fort.

Que peut dire Angélique alors qu elle apprendra Que de son cher portrait...

VALÈRE, bas d Hector.

Et qui le lui dira?

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

Hector, bas û Va/ire.

Dans une heure?

VALÈRE, bas à Hector.

Oui, vraiment.

HECTOR, bas à Valère.

Je commence à me rendre valeur, bas à Hector.

Je me mettrais en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, bus a Valère , le considérant.

Sur cette nippe-lit vous auriez peu d'argent.

VAUTRE, bas d Hector.

On ne perd pas toujours; je gagnerai sans doute HECTOR, bas à Vattre .

Votre raisonnement met le mien en déroute.

Je sais que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALEUR, bas à Hector,

Je m'eu tirerai bien, Hector, je t'en répond.

(a madame lu Ressource , montrant le portrait d' Annélbpte.) Peut-on , sur cc bijou, sans trop de complaisance...

MADAME LA RESSOURCE

Oui, je puis maintenant prêter en conscience;

Je vois des diamants qui répondent du prêt,

Et qui peuvent porter un modeste intérêt.

Voilà les mille écus comptés dans cette bourse. valère.

Je vous suis obligé, madame la Ressource.

Au moins, ne manquez pas de revenir tantôt.

Je prétends retirer mon portrait au plus tùt. madame la ressource.

Volontiers. Nous aimons à changer de la sorte.

Plus notre argent fatigue, et plus il nous rapporte. Adieu, messieurs. Je suis tout a vous à ce prix.

[Elle sort.)

HECTOR, « madame la Ressource.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.

SCÈNE I

DURANTE, NÉUI.NE.

DORANTE

Quel est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire?

Nous n'avons pas, monsieur, tous deux, sujet de rire.

DORANTE

Dis-moi donc, si lu veux, le sujet de tes pleurs.

NERINE.

I) faut aller, monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE

Chercher fortune ailleurs! As-tu Tait quelque pièce Qui t’aurait fait sitôt chasser de ta uiaitresse?

NÉRINE, plrurunt plus fort.

Non : c'est de votre sort dont j'ai compassion;

Et c'est à vous d’aller chercher condition.

DORANTE

Que dis-tu?

NÉRINE

Qu'Angélique est une âme légère,

Et s’est mieux que jamais ren gagée à Yalérc.

DORANTE

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant, Je ne suis point surpris d'un pareil changement. Je sais que col amant tout entière l’occupe :

De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe; Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,

Je dois tout au dépit, et rien à sou amour.

Je ne veux point, Nérine, éclater en injures,

Ni rappeler ici scs serments, ses parjures :

Ainsi que inou amour, je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous saviez, monsieur, ce que j'ai fait pour vous!

DORANTE

Tiens, reçois cette haguc, et dis à ta maîtresse Que, malgré ses dédains, elle aura ma tendresse, El que la voir heureuse est mon plus grand bon- NKRINK, prenant la lunjne eu pleurant . -heur. Ah! ah! je u’en puis plus; vous uie fendez le cœur.

LE JOUEUR, ACTE TU, SCENE IV

DORANTE

Vous ôtes bien inslruildes chagrins qu’on medonoc! On ne me verra point violenter personne;

Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner. Mon frère, je prétends moins perdre que gagner.

GKRONTB.

Voilà les sentiments d’un héros de Cassandre. Entre nous, vous aviez fort grand tort de prétendre Que sur votre neveu vous pussiez l'emporter.

DORANTE

Non; je ne sus jamais jusque-là me flatter.

La jeunesse toujours eut des droits sur les belles; L'Amour est un enfant qui badine avec elles :

El quand, à certain âge, on veut se faire aimer, C'est un soin indiscret qu'on devrait réprimer.

GÉRONTE

Je suis, en vérité, ravi de vous entendre;

Et vous prenez la chose ainsi qu’il la faut prendre.

NERINK.

Si l’on m’en avait cru, tout n’en irait que mieux.

DORANTE

Ma présence est assez inutile en ces lieux.

Je vais de mou amour tâcher à inc défaire.

(// ton.)

GKRONTB.

Allez, consolez-vous; c’est fort bien fait, mon frère. Adieu.

GÉRONTE, HECTOR

HECTOR, tirant un papier roule avec plusieurs autres papiers.

Voilà, monsieur, un petit rôle Des dettes de mon maître. Il vous tient sa parole, (/muni1 vous le voyez, et croit qu’en tout ceci Vous voudrez bien, monsieur, tenir la vôtre aussi.

GÉRONTE

Çà, voyons, expédie au plus tôt ton affaire.

HECTOR

J'aurai fait en deux mots. L'honnélc homme de père! Ah! qu'à notre secours à propos vous venez! Encore un jour plus tard, nous étions ruines. GÉRONTE.

Je le crois.

HECTOR

N'allez pas sur les points vous débattre ; Foi d'honnéte garçon, je n'en puis rien rabattre : Les choses sont, monsieur, tout au plus juste prix ; De plus, je vous promets que je n'ai rien omis.

GÉRONTE

Finis donc.

HECTOR

Il faut bien se mettre sur ses gardes.

« Mémoire juste et bref de nos dettes criardes,

« Que Mat lui ri ii GéronLe aurait tantôt promis « Et promet maintenant de payer pour son fils. »

GÉRONTE

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire.

Lis toujours.

C’est, monsieur, ce que je m'en vais faire. « Item , doit à Richard cinq cents livres dix sous,

« Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux-

GÊRONTE. COÛlS. »

Quel est ce Richard 1

HECTOR

Moi, fort à votre service.

Ce nom n 'étant point fait du tout à la propice D’un valet de joueur, mon mailrc de nouveau M'a mis celui d Hector, du valet de carreau.

GÉRONTE

Le beau nom! il devait appeler Angélique l'allas, du nom connu de la dame de pique.

HECTOR

« Secondement, il doit à Jérémie Aaron,

« Usurier de'métier, Juif de religion... »

GÉRONTE. [affaires :

Tout beau ! n’embrouillons point, s’il vous plaît, les Je ne veux point payer les dettes usuraires. HECTOR.

Eli bien! soit. « Plus, il doit à maints particuliers, « Ou quidams, dont les noms, qualités et métiers « Sont déduits plus au long avccque les parties,

« Es assignations dont je lieus les copies, u Dont tous lesdils quidams, ou du moins peu s’en « Ont obtenu déjà sentence par défaut, [faut, h La somme de dix mille une livre, une obole,

« Pour l’avoir, saus relâche, un an, sur sa parole,

« Habillé, voiluré, coiffé, chaussé, ganté,

« Alimenté, rasé, désaltéré, porté. »

GÉRONTE, faisant sauter h s papier* que tient Hector. Désaltéré, porté! Que le diable t’emporte,

El ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR, après avoir ramassé les papiers.

Si vous ne m'en croyez, demain, pour tous trouver, J’enverrai les quidams tous à votre lever.

GÉRONTE

La belle cour!

HECTOR

ci De plus, à Margot de la Plante,

« Personne de ses droits usante et jouissante,

« Est dû loyalement deux cent cinquante écus,

« Pour ses appointements de deux quartiers échus. »

LE JOUEUR, ACTE III, SCÈNE VI

Quelle est celte Margot?

HECTOR

Monsieur... c’est une 011e...

Chez laquelle mou inaitre... Elle est vraiment gen- GÉROXTE. [tille.

Deux ceut cinquante écus!

HECTOR

Ce n’est, ma foi, pas cher, Demauder; c'est, monsieur, un prix fait eu hiver.

GÉROXTE.

Et tu prétends, bourreau...

HECTOR, tournant le rôle.

Monsieur, point d’invectives.

Voici le contenu de nos dettes actives :

El vous allez bien voir que le compte suivant, Payé fidèlement, se monte à presque autant.

GÉROXTE.

Voyons.

HECTOR

« Premièrement, Isaac de la Serre... »

fi est connu de vous.

GÉROXTE.

Et de toute la terre.

C'est ce négociant, ce banquier si fameux.

Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux; Cela sent comme baume. Or donc ce de la Serre, Si bien connu de vous et de toute la terre,

Ne nous doit rien.

GÉROXTE.

Comment !

HECTOR

Mais un de scs parents.

Mort aux champs de Fleuras, nous doit dix mille gérontb. [francs.

Voilà certainement un effet fort bizarre!

HECTOR

Oh! s'il u'élait pas mort, c'était de l'or en barre.

« Plus, à mon maître est dû, du chevalier Fijac,

« Les droits h ypotiiéqués sur un tour de trictrac. »

GÉROXTE.

Que dis-tu?

HECTOR

La partie est de deux cents pistolcs; C'est une dupe; il fait en un tour vingt écoles:

Il ne faut plus qu'un coup.

GEROXTE, lui donnant un soufflet.

Tiens, maraud, le voilà, Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.

Va porter cet argent à celui qui l'envoie.

HECTOR

Il ne voudra jamais prendre cette mounoic. GÉRONTB.

Impertinent maraud! va, je t'apprendrai bien Avecque ton trictrac...

HECTOR

Il a dix trous à rien.

SCÈNE VI

VALÉRE, HECTOR

(Va 1ère entre en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.)

HECTOR, o part.

Mais le voici qui vient poussé d’un heureux vent : Il a les yeux sereins et l’accueil aveuant.

(haut.)

Par votre ordre , monsieur, j'ai vu monsieur Géron- Qui de notice mémoire a fait fort peu de compte : [te, Sa monnaie est frappée avec un vilain coin;

Et de pareil argent nous n’avons pas besoin.

J’ai vu, chemin faisant, aussi monsieur Dorante : Morbleu! qu’il est fâché!

VALÉRE, comptant toujours .

Mille deux cent cinquante.

HECTOR, il part.

La Hotte est arrivée avec les galions,

Cela va diablement hausser nos actions.

(haut.)

J’ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique: Elle in'a dit...

VALÉRE, frappant du pied.

Morbleu! ce dernier coup me pique; Sans les cruels revers de deux coups inouïs, J’aurais encor gagné plus de deux cents louis.

HECTOR

Cette fille, monsieur, de votre amour est folle.

VALÉRE, a part.

Dauioii m'eu doit encor deux cents sur sa parole.

HECTOR, le tuant par la manche.

Monsieur, écoutez-moi ; calmez un peu vos sens; Je parle d'Angélique, et depuis fort longtemps. VALÉRE, avec distraction.

Ah! d'Angélique? Eh bien! comment suis-je avec Hector. [elle?

On n'y peut être mieux. Ah! monsieur, quelle est Et que j'ai de plaisir à vous voir raccroché ! [belle I A'ALÉHE, avec distraction.

A le dire le vrai, je n'en suis pas fâché.

HECTOR

Comment! quelle froideur s'empare de votre âme! Quelle glace! tantôt vous étiez tout de flamme. Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour Vous lait faire toujours banqueroute à l'amour? Vous vous sentez eu fonds, ergo plus de maîtresse.

VALF.RE.

Ah! juge mieux, Hector, de l'amour qui me presse. J'aime autant que jamais; mais sur ma passion J'ai fait, en te Quittant, quelque rcllexion.

LE JOUEUR, ACTE III, SCÈNE VII

Je ne suis point du tout né pour le mariage :

Des parents, des enfants, une femme, un ménage. Tout cela me fait peur. J aime la liberté.

HECTOR

Et le libertinage.

VALKHK.

Hector, en vérité,

Il n'est point dans le monde un état plus aimable Que celui d'un joueur : sa vie est agréable;

Scs jours sont enchaînés par des plaisirs nôuvcaux; Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux :

Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance : On voit régner sur lui l'air de magnificence; Tabatières, bijoux, sa poche est un trésor:

Sous scs heureuses mains le cuivre devient or.

IIECTOB.

Et l'or devient à rien.

VAI.ÈRE

Chaque jour mille belles

Lui font la cour par lettre, et l'invitent chez elles: Laporte, h son aspect, s'ouvre à deux grands ballants. Là, vous trouvez toujours des gens divertissants; Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche. Et qui sur le prochain vous tirent à cartouche :

Des oisifs de métier, et qui toujours sur eux Portent de tout Paris le lardon scandaleux;

Des Lucrèces du temps, là, de ces filles veuves.

Qui veulent imposer cl se donner pour neuves;

De vieux seigneurs toujours prêts à vous cajoler; Des plaisants qui font rire avant que de parler.

Plus agréablement pcul-on passer la vie?

HECTOR

D'accord. Mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALÈRK.

Le jeu rassemble tout; il unit à la fois Le turbulent marquis, le paisible bourgeois.

La femme du banquier, dorée et triomphante,

Coupe orgueilleusement la duchesse indigente.

Là, sans distinction, on voit aller de pair Le laquais d'un commis avec uu duc et pair;

Et, quoi qu'un sort jaloux nous ail fait d'injustices,

De sa naissance ainsi Ion venge les caprices.

UECTOH.

A ce qu'on peut juger de ce discours charmant,

Vous voilà donc en grâce avec l'argent comptant. Tant mieux. Pour se conduire en bonne politique,

Il faudrait retirer le portrait d’Angélique.

VALÈRK.

Nous verrons.

HECTOR

Vous savez...

VALÈRK.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR

Tirez-en mille écus.

VALÈRK.

Oli! non, c'est un dépôt...

HECTOR

Pour mettre quelque chose à l'abri des orages,

S’il vous plaisait du moins de me paver mes gages.

VALKHK.

Quoi ! je te dois?

HECTOR

Depuis que je suis avec vous,

Je n’ai pas, en cinq ans, encor reçu ciuq sous.

VALÈRK.

Mon père te paiera ; l’article est au mémoire.

HECTOR

Votre père! Ah ! monsieur, c'est une mer à boire. Son argent n’a point cours, quoiqu'il soit bien de VALKHK. [poids.

Va, j'examinerai ton compte une autre fuis. J'entends venir quelqu’un.

HECTOR

Je vois votre sellière.

Elle a flairé l'argent.

VALERK,- menant promette meut ton arpent dans sa poche.

Il faut nous en défaire.

HECTOR

Et monsieur Galouier, votre honnête tailleur.

VAI.ÈRE

Quel contre- temps!

SCÈNE VII

MADAME ADAM, H. GAI.OXIER, VALÈRK, HECTOR.

VALERK.

Je suis votre humble serviteur.

Honjour, madame Adam. Quelle joie est la mienne! Vous voir! c'est du plus loin, parbleu, qu’il mcsou-

[vicunc.

MADAME ADAM

Je viens pourtant ici souvent faire ina cour ;

Mais vous jouez la nuit, et vous dormez le jour.

VALÈRE

C’est pour cette calèche à velours à rainage?

MADAME ADAM

Oui, s'il vous plaît.

VALÈRK.

Je suis fort content de l'ouvrage ;

Il faut vous la payer...

(bas à Hector.)

Songe par quel moyen Tu pourras nie tirer de ce triste entretien.

(haut,)

Vous, monsieur Galouier, quel sujet vous amène?

M. GALONIKR.

Je viens vous demander...

HECTOR, A M. Galon fer.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIKR, a Valêrc.

HECTOR, à U. Galouier.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIKR, ù Yattre.

Si...

LE JOUEUR, ACTE III, SCÈNE IX

flRCTOR, il M. Ci limier.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALOXIEH, û Val ire.

Je...

HECTOR, ù If. Culonier.

Vous cousez si mal...

MADAME ADAM

Nous marions ma fille.

VALÊRE.

Quoi! vous la mariez? Elle est vive et gcutille;

Et sou époux futur doit en être content.

MADAME ADAM

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent coinpvalkre. [tant.

Je veux, madame Adam, mourir à votre vue,

Si j’ai...

MADAME ADAM

Depuis longtemps cette somme m'est due.

VALÊRE.

Que je sois en* maraud déshonoré cent fois,

Si l'on m’a vu toucher un sou depuis six mois!

HECTOR

Oui, nous avons tous deux, par piété profonde, fait vœu de pauvreté : nous renonçons au monde.

M. GAI.OXIKR.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher! Notre femme est. monsieur, sur le point d’accoucher.

Donnez-moi ccnt écus sur et tant moins des dettes.

HECTOR, à y. Gain nier .

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes, Vous avisez-vous lit de faire des enfants? Faites-moi des habits.

M. GALON 1ER

Seulement deux cents francs.

VALÊRE.

Et mais... si j'en avais... Comptez que dans la vie Personne de payer n'eut jamais tant d'envie. Demandez...

HECTOR

S'il avait quelques deniers comptants, Ne me paierait-il pas mes gages de cinq ans?

Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

MADAME ADAM

Mais quand faudra-t-il donc, monsieur, que je rcvalkrb. [vienne?

Mais... quand i! vous plaira... Dés demain; que saithrctor. [on?

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALOXIF.R.

Pour moi, je ne sors pointd'ici qu'on ne in'en chasse. HECTOR, « part.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALÊRE,

Ecoutez, je vous dis un secret qui. je crut.

Vous plaira dans la suite autant et plus qu'à moi.

t. On lit aiu*i dont l'édition originale <t dans relie» de 17 JS et de I7Î.0. Dan» U plupart des autre» édition», on lit :

Qjiji «■>!« un 'uiraiJ, dn'itutt1 c.-.»t L «, l*.

Je vais me marier tout à fait; et mon père Avec mes créanciers doit me tirer d’affaire.

HECTOR

Pour le coup...

MADAME ADAM

Il me faut de l’argent cependant.

Cette raison vaut mieux que de l’argent comptant. Montrez-nous les talons.

M. GALON 1ER

Monsieur, ce mariage

Se fera-t-il bientôt?

HECTOR

Tout au plus tôt. J’enrage.

MADAME ADAM

Sera-ce dans ce jour?

HECTOR

Nous l’espérons. Adieu.

Sortez. Nous attendons la future en ce lieu :

Si l’on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

MADAME ADAM

Vous me promettez donc...

HECTOR

Allez, laissez-moi faire.

madame ADAM et m. galon 1ER, ensemble.

Mais, monsieur...

HECTOR, les menant dehors.

Que de bruit!. Oh! parbleu, détalez.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR, trois laquais,

HECTOR

Mais voici le marquis, ce héros de tendresse.

\: LKRK.

C’est là le soupirant?

HECTOR

Oui, de notre comtesse.

LE MARQUIS, f«l ta coulisse.

Que ma chaise se tienne à deux cents pas d'ici, ht vous, mes Irois laquais, éloiguez-vous aussi : Je suis incoynito.

(Les laquais sortent.)

LE MARQUIS, VALÈRE, HECTOR

HECTOR, ù Falére.

Que prétend-il donc faire ?

LE MARQUIS, ü Falire.

N'csl-ce pas vous, monsieur, qui vous nommez Va- VALÈRE. [1ère?

Oui, monsieur; c'est ainsi quou m'a toujours nom-

LE MARQUIS. [mé.

Jusques au fond du cœur j'en suis, parbleu, charmé. Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALÈRE, ù Hector.

Va-t'cn.

HECTOR

Monsieur...

Va-t cn : faut- il te le redire?

LE MARQUIS, VALÈRE

LE MARQUIS

Savez-vous qui je suis?

VALÈRE

Je n’ai pas ccl honneur.

LE MARQUIS, Ù port.

Courage; allons, marquis, montre de la vigueur : Il craint.

I haut.)

Je suis pourtant fort connu dans la ville. Et, si vous l’ignorez, sachez que je faufile Avec ducs, archiducs, princes, seigneurs, marquis. Et tout ce que la cour offre de plus exquis; Petits-maîtres de robe ù courte et louguc queue. J’évente les beautés et leur plais d’une lieue.

Je m’érige aux repas en maître architriclin;

Je suis le chansonnier et l'âme du festin.

Je suis parfait en tout. Ma valeur est connue;

Je ne me bats jamais qu’uiissitôl je ne tue :

De cent jolis combats je me suis démêlé;

J’ai la botte trompeuse elle jeu très-brouillé.

Mes aïeux sont connus; ma race est ancienne; Mon trisaïeul était vice-bailli du Maine.

J’ai le vol du chapon : ainsi, dès le berceau,

Vous voyez que je suis gentilhomme inanceau. YAl.Ùr.B.

Ou le voit ivoire air.

le marquis.

J'ai, sur certaine femme, Jeté, sans y songer, quelque amoureuse flamme. J’ai trouvé la matière assez sèche de soi ;

Mais la belle est tombée amoureuse de moi.

Vous le croyez sans peine : ou est fait d’un modèle A prétendre hypothèque, à fort bon droit, sur elle; Et vouloir faire obstacle h de telles amours.

C’est prétendre arrêter un torrent dans sou cours.

VALÈRE

Je ne crois pas, monsieur, qu'on fût si téméraire. le marquis.

On m’assure pourtant que vous le voulez faire.

VALÈRE

Moi?

LE MARQUIS

Que, sans respecter ni rang, ni qualité, Vous nourrissez dans l’Ame une velléité De me barrer son cœur.

VALÈRE

C’est pure médisance;

Je sais ce qu’entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, bai.

Il tremble.

(Aok/.)

Savez-vous, monsieur du lansquenet, Que j’ai de quoi rabatlrc ici votre caquet?

VALÈRE

Je Je sais.

E MARQUIS

Vous croyez, en votre humeur caustique, Eu agir avec moi comme avec l'as de pique.

Moi, monsieur?

LE MARQUIS, bas.

Il me craint.

Petit noble à Je crois qu’il

[haut.)

Vous laites le plongeon, nasarde, enté sur sauvageon.

(Valêre enfonce *on chapeau.)

a du cœur.

(haut.)

Je retiens ma colère :

Mais...

VALÈRE, mettant la main sur ton épée.

Vous le voulez donc? 11 faut vous satisfaire.

LE MARtjUlS.

Don! bon! je ris.

VALÈRE

Vos ris ne sont point de mon goût, Et vos airs insolents ne plaisent point du tout. Vous ôtes u u faquin.

Cela vous plaît à dire.

VALÈRE

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS

Monsieur, vous voulez rire.

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

il faut voir sur-le-champ si les vice-baillis Sont si francs du collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de valkre. [gloire?

Oh! le vin est lire, monsieur; il le faut boire.

LE Marquis, criant.

Ah ! ah ! je suis blesse.

LE MARQUIS, VALERE, HECTOR

VALERE, HECTOR

HECTOR, accourant.

Quels desseins emportés...

LE MARQUIS, mettant l'épée ù la main.

Ah ! c’est trop endurer.

HECTOR, a i marquis.

Ah! monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS, à Hector.

Laissez-moi donc.

HECTOR, an marquis.

Tout beau!

VALERE, à Hector.

Cesse de le contraindre :

Va, c’est un malheureux qui n’est pas bien à hector, au marquis. [craindre.

Quel sujet...

LE MARQUIS, fièrement A Hector.

Votre maître a certains petits airs...

(Valére s'approche du maripiis.) (Le marquis , effrayé, dit doucement.)

Et prend mal à propos les choses de travers.

On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,

El monsieur prend la chèvre; il met tout en déroute. Faille petit mutin. Oh! cela n’est pas bien.

HECTOR , au marquis.

Mais encor quel sujet ?

LE MARQUIS, A Hector.

, Quel sujet? Moins que rien.

1/amour de la comtesse auprès de lu? m’appelle...

HECTOR , OH ni rquit.

Ah! diable, c'est avoir une vieille querelle.

Quoi! vous osez, monsieur, d’un cœur ambitieux, Sur notre patrimoine ainsi jeter les yeux!

Attaquer la comtesse, et nous le dire encore!

LE MARQUIS, à Hector.

Bon! je ne l’aime pas; c'est elle qui m’adore. VALÉRE, au marquis.

Oh! vous pouvez l’aimer autant qu’il vous plaira : C’est un bien que jamais ou ne vous enviera :

Vous ôtes en effet un amant digne d'elle.

Je vous cède les droits que j’ai sur cette belle.

HECTOR

Oui, les droits sur le cœur; mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS, à part , mettant son épée dans le fourreau.

Je le savais bien, moi, que j’en aurais raison;

El voilà comme il faut se tirer d'une affaire. HECTOR, au marquis.

N auriez-vous point besoin d’un peu d’eau vulnélb marquis, ù Vaitrc. [raire?

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,

El que le tout se soit passé dans la douceur. Serviteur. Vous et moi, nous en valons deux autres. Je suis de vos amis.

VALERE

4e ne suis pas des vAtres.

VALERE

Voilà donc ce marquis, cet homme dangereux?

HECTOR

Oui, monsieur, le voilà.

VALÉRE

C'est un grand malheureux.

Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte; Ils ont trop attendu; j'y retourne au plus vite.

J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment; Et je dois aujourd'hui gagner, assurément.

HECTOR

Votre cœur est, monsieur, toujours insatiable.

Ces inspirations viennent souvent du diable;

Je vous cil avertis, c'est un futé matois.

VAI.KHE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR

Tant vî la cruche à l'eau...

Paix ! Tu veux contredire ; A mon Age, crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR

Vous ne me parlez point, monsieur, de votre amour.

VALERE

Non.

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, NÉRINE

NÉRINE

En vain vous m’opposez une indigne tendresse,

Je n’ai vu de mes jours avoir tant de mollesse.

Je ne puis sur ce point m’accorder avec vous. Valero n’est point fait pour être votre époux;

Il ressent pour le jeu des fureurs nonpareilles,

Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE

Le temps le guérira de cet aveuglement.

Le temps augmente encore un tel attachement.

Angélique. (chante :

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'en- Tu prendrais pour l’éteindre une peineimpuissante.

LE JOUEUR, ACTE IV, SCÈNE II

Il est des nœuds formés sous des astres malins, Qu’on chérit malgré soi. Je cède à mes destins.

La raison, les conseils, ne peuvent m'en dislraire : Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NKItlNE.

Eli bien! madame, soit; contentez votre ardeur,

J'y consens. Acceptez pour époux un joueur,

Qui, pour porter au jeu son tribut volontaire. Vous laissera manquer même du nécessaire, Toujours triste ou fougueux, pestant contre le jeu, Ou d’avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu. Quel charme qu’un époux qui, flattant sa mauie. Fait vingt mauvais marchés tous les jours de sa vie; Prend pour argent comptant, d’un usurier fripon, Des singes, des pavés, un chantier, du charbon; Qu’on voit à chaque instant prêt à faire querelle Aux bijoux de sa femme, ou bien à sa vaisselle; Qui va, revient, retourne, et s’use à voyager Chez l'usurier, bien plus qu'à donner à manger, Quand, aprèsqiielquc temps, d’intérêts surchargée, Il la laisse où d’abord elle fut engagée,

Et prend, pour remplacer ses meubles écartés,

Des diamants du Temple et des plats argentés; Tant que, dans sa fureur n’ayant plus rien à vendre, Emprunlantlouslcsjours.et ne pouvant plus rendre, Sa femme signe enfiu, et voit, en moins d'un an, Ses terres en décret, et son lit à l’encan!

ANGELIQUE

Je ne veux point ici m'affliger par avance; L’événement souvent confond la prévoyance.

Il quittera le jeu.

NÉRINE

Quiconque aime, aimera;

Et quiconque a joué, toujours joue, et jouera. Certain docteur l’a dit, ce n'est point menterie.

Et, si vous le voulez, contre vous je parie Tout ce que je possède, et mes gages d’un an, Qu’à l'heure que je parle il est dans un brelan.

ANGÉLIQUE, NÉKI.NE, HECTOR

NÉRINB-

Nous le saurons d'Hector, qu’ici je vois paraître.

ANGÉLIQUE, à Hector.

Te voilà bien soufflant. En quels lieux est ton maître?

HECTOR, embarrassé.

En quelque lieu qu’il soit, je réponds de son cœur; 11 sent toujours pour vous la plus sincère ardeur.

Ce n’est point là, maraud, ce que l’on te demande. HECTOR, voulant s'échapper.

Maraud ! Je vois qu’ici je suis de contrebande.

NÉRINE

Non, demeure un moment.

HECTOR

Le temps me presse. Adieu.

NÉRINE

Fout doux! N’est-il pas vrai qu'il est en quelque lieu Où, courant le hasard...

HECTOR

Parlez mieux, je vous prie.

Mon maître n’a haute de tels lieux de sa vie. ANGÉLIQUE, à Hector.

Tiens, voilà dix louis. Ne me mens pas; dis-moi S’il n’est pas vrai qu’il joue à présent.

HECTOR

Oh! ma foi,

Il est bien revenu de celte folle rage,

Et n aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGÉLIQUE

Avec tes faux soupçons, Nérine, ch bien ! tu vois.

HECTOR

Il s’en donne aujourd’hui pour la dernière fois.

Il jouerait donc?

HECTOR

Il joue, à dire vrai, madame; Mais ce n’est proprement que par noblesse d'àinc. On voit qu’il se défait de son argent exprès,

Four u’êtrc plus touché que de vos seuls attraits.

NÉniNE , rt Angélique.

Eh bien! ai-je raisou?

HECTOR

Son mauvais sort, vous dis-je, Mieux que tous vos discours aujourd'hui le corrige. ANGÉLIQUE.

Quoi!...

HECTOR

N'adinirez-vous pas celle fidélité?

Perdre exprès son argent pour « être plus tenté !

Il sailquc l'homme est faible, il se met en défense. Pour moi, je suis charmé de ce trait de prudence.

ANGÉLIQUE

Quoi! ton maître jouerait au mépris d’un serment? HECTOR.

C’est la dernière fois, madame, absolument.

On le peut voir encor sur le champ de bataille; il frappe à droite, à gauche, et d’estoc et détaillé; Il se défend, madame, encor comme un lion. * Je l’ai vu, dans l’ellbrl de la convulsion, Maudissant les hasards d'un combat trop funeste: De sa bourse expirante il ramassait le reste;

Et, paraissant encor plus grand dans son malheur,

Il vendait cher son sang et sa vie au vainqueur.

NÉRINE *

Pourquoi l’as-tu quitté dans celte décadence?

HECTOR

Comme un aide de camp, je viens en diligence Appeler du secours : il faut faire approcher Notre corps de réserve, et je m'en vais chercher

I. I.*** ancienne* édition* portent Aaotuoua, au lieu de Venin*.

LE JOUEUR, ACTE IV, SCÈNE VII

Deux cents louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NÉRINE

Eh bien ! madame, eh bien! êtes-vous satisfaite? HECTOR.

Les partis sont aux mains; à deux pas on sc bat, Et les moments sont chers en ce jour de combat. Nous allons nous servir

de nos armes dernières. Et des troupes qu'au jeu l'on nomme auxiliaires.

ANGÉLIQUE , NÉRINE

NKHINE.

Vous l’entendez, madame! Après celte action. Pour Valère armez-vous de belle passion;

Cédez à votre étoile; épousez-le. J’enrage Lorsque j’entends tenir ce discours à votre âge. Mais Dorante qui vient...

ANGÉLIQUE

Ah ! sortons de ces lieux.

Je pe puis me résoudre à paraître à ses yeux.

SCÈNE VII

l,A COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE

Où courez- vous, Dorante?

DORANTE, ü part.

O contre-temps fâcheux !

Cherchons A l’éviter.

LA COMTESSE

Demeurez en ces lieux,

J’ai deux mots à vous dire; et votre Ame contente... Mais non, retirez-vous; un homme m'épouvante. I.'omhrc d'un tête-à-tête, et dedans et dehors,

Mc fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE, allant pour sortir.

J’obéis...

LA COMTESSE

Revenez. Quelque espoir qui vous guide.

Le respect à l’amour saura servir de bride, N'est-il pas vrai?

DORANTE

Madame...

En ce temps, les amants Près du sexe d’abord sont si gesticulants... Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paraître;

Et cela quelquefois coûte bien plus qu’à l’être.

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

En vérité, j’ai le cœur douloureux Qu’Angélique si mal reconnaisse vos feux :

Et si je n’avais pas une vertu sévère,

Qui me fait renfermer dans un veuvage austère. Je pourrais bien... Mais non, je ne puis vous ouïr : Si vous continuez, je vais m'évanouir.

Madame...

DORANTE

LA COMTESSE

Vos discours, votre air soumis cl tendre. Ne feront que maigrir, au lieu de me surprendre, bannissons la tendresse; il faut la supprimer.

Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie.

Et veux bien avec vous n'en parler de ma vie.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sol compliment. Me trouvez-vous, monsieur, femme à manquer d'a-

[mant?

J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête;

Et leur encens trop fort me fait mal à la tète.

Ali! vous le prenez là sur un fort joli ton.

En vérité!

DORANTE

Madame...

LA COMTESSE

Et je vous trouve bon !

DORANTS.

Le respect...

LA COMTESSE

Le respect est là mal en sa place ;

El l'on ne me dit point pareille chose en face.

Si tous mes soupirants pouvaient me négliger,

Je ne vous prendrais pas pour in’en dédommager. Du respect ! du respect ! Ah ! le plaisant visage î

DORANTE

J'ai cru que vous pouviez l’inspirer à votre âge.

I.E MARQUIS, LA COMTESSE

LE MARQUIS

A mon bonheur enfin, madame, tout conspire : Vous êtes tout à moi.

LA COMTESSE

Que voulez-vous donc dire,

Marquis?

LE MARQUIS

Que mon amour n’a plus de concurrent ; Que je suis et serai votre seul conquérant ;

Que si vous ne battez au plus tôt la chamade,

Il faudra vous résoudre à souffrir l’escalade.

LA COMTESSE

Moi! que l’on m’escalade?

LE MARQUIS

Entre nous, sans façon, A Valère de prés j’ai serré le bouton :

Il m'a cédé les droits qu’il avait sur votre âme.

LA COMTESSE

Hé! le petit poltron !

LE MA ROUIS

Oh! palsambleu, madame,

Il serait un Achille, un Pompée, un César,

Je vous le conduirais poings liés à mon char.

Il ne faut point avoir de mollesse en sa vie.

Je suis vert.

LA COMTESSE

Dans le fond, j’en ai l’âme ravie.

Vous ne connaissez pas, marquis, tout votre mal : Vous avez à combattre encor plus d’un rival.

LE MARQUIS

Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire, Pour n'être que le prix d’une seule victoire.

Vous n’avez qu a nommer...

Non, non, je ne veux pas

Vous exposer sans cesse à de nouveaux combats. LE MARQUIS-,

Est-ce ce financier de noblesse mineure.

Qui s’est fait depuis peu gentilhomme en une heure; Qui bâtit un palais sur lequel on a mis,

Dans un grand marbre noir, en or, L'hôtel Damis; Lui qui voyait jadis imprimé sur sa porte : Bureau du pied-fourché, chair salée, et chair morte;

Qui dans mille portraits expose ses aïeux,

Son père, son grand-père, et les place en tous lieux, En sa maison de ville, en celle de campagne.

Les fait venir tout droit des comtes de Champagne, Et de ceux de Poitou, d’autant que, pour certain, L’un s’appelait Champagne et l’autre Poitevin?

LA COMTESSE

A vos transports jaloux un autre se dérobe.

LE MARQUIS

C’est donc ce sénateur, cet Adonis de robe,

Ce docteur en soupers, qui sc tait au palais,

Et sait sur des ragoûts prononcer des arrêts ;

Qui juge sans appel, sur un vin de Champagne, S'il est de Reims, du Clos, ou bien de la Montagne; Qui, de livres de droit toujours débarrassé,

Porte cuisine en poche, et poivre concassé.

Non, marquis, c'est Dorante; et j’ai su m’en défaire.

LE MARQUIS

Quoi! Dorante! cet homme à maintien débonnaire, Ce croquant, qu’à l’instant je viens de voir sortir?

LA COMTESSE

C’est lui-méinc.

LE MARQUIS

Eh! parbleu, vous deviez m’avertir; Nous nous serions parlé sans sortir de la salle.

Je ne suis pas méchant : mais, sans bruit, sans scan- Sans lui donner le temps seulement de crier, [dalo, Pour lui votre fenêtre eût servi d’escalier.

LA COMTESSE

Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus sage,

Ou pourrait...

LE MARQUIS

La sagesse est tout mon apanage.

LA COMTESSE

Quoiqu'un engagement m’ait toujours fait horreur, On aurait avec vous quelque affaire de cœur.

LE MARQUIS

Ah! parbleu, volontiers. Vous me chatouillez l’Ame. Par affaire de cœur qu’entendez-vous, madame? LA COMTESSE.

Ce que vous entendez vous-même assurément.

Est-ce pour mariage, ou bien pour autrement?

LA COMTESSE

Quoi! vous prétendriez, si j’avais la faiblesse...

LE MARQUIS

Ali! ma foi! l'on n’a plus tant de délicatesse;

On s’aime pour s'aimer tout autant que l'on peut; Le mariage suit, et vient après, s’il veut.

LA COMTESSE

Je prétends que l'hvmen soit le but de l’affaire.

Et ne donne mon cœur que par-devant notaire.

Je veux un bon contrat sur de bon parchemin,

Et non pas un hymen qu’on rompt le lendemain.

LE MARQUIS

Vous aimez chastement, je vous en félicite,

El je me donne à vous avec tout mon mérite, Quoique cent fois le jour on me mette à la main

LE JOUEUR, ACTE IV, SCÈNE XIII

Des parti? à fixer un empereur romain.

Je crois que nos deux cœurs seront toujours fidèles. I

LE MARQUIS

Oh! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles. Pour vous porter, madame, un cœur tout dégagé, Je vais dans ce moment signifier congé (nonce;

A des beautés sans nombre à qui mon cœur re- Et vous aurez dans peu ma dernière réponse.

LA COMTESSE

Adieu. Fasse le ciel, marquis, que dans ce jour l'n hymen soit le sceau d'un si parfait amour!

SCÈNE X

LE MARQUIS, uni.

Eh bien! marquis, tu vois, tout rit à ton mérite; Le rang, le cœur, le bien, tout pour toi sollicite : Tu dois être content de toi par tout pays :

On le serait à moins. Allons, saute, marquis.

Quel bonheur est le tien! Le ciel, à ta naissance, Répandit sur tes jours sa plus douce influence;

Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'Amour. N'cs-lu pas fait à peindre? Esl-il homme à la cour Qui de la tète aux pieds porte meilleure mine,

Une jambe mieux faite, une taille plus fine?

Et pour l'esprit, parbleu, tu l'as des plus exquis : Que te manque-t-il donc? Allons, saule, marquis. La nature, le ciel, l'amour et la fortune De tes prospérités font leur cause commune;

Tu soutiens ta valeur avec mille hauts faits;

Tu chantes, danses, ris, mieux qu'on ne fil jamais, Us yeux h fleur de tète, et les dents assez belles. Jamais en ton chemin trou-vas-tu de cruelles?

Près du sexe tu 'vins, tu vis, et tu vainquis;

Que Ion sort est heureux! Allons, saute, marquis.

LE MARQUIS, HECTOR

Hector. [porte?

Attendez un moment. Quelle ardeur vous transit quoi ! monsieur , tout seul vous sautez de la le marquis. [sorte ! I

C'est un pas de ballet que je veux repasser.

HECTOR

Mon maître, qui me suit, vous le fera danser, Monsieur, si vous voulez.

LE MARQUIS

Que dis-tu là? ton maître ! j

HECTOR

Oui, monsieur, à l'instant vous l'allez voir paraître.

LP. MARQUIS

En ces lieux je ne puis plus longtemps m'arrêter; Pour cause, nous devons tous deux nous éviter. ; Quand ina verve me prend, je ne suis plus traitable;

11 est brutal, je suis emporté comme un diable ; i

Il manque de respect pour les vice-baillis.

Et nous aurions du bruit. Allons, saute, marquis.

HECTOR, .f» /.

Allons, saute, marquis. Un tour de celte sorte Est volé d’un Gascon, ou le diable m’emporte :

Il vient de la Garonne. Oh ! parbleu, dans ce temps Je n’aurais jamais cru les marquis si prudents.

Je ris : et cependant mon maitre à l’agonie Cède en un lansquenet à son mauvais génie.

SCÈNE XIII

VALÉRE, HECTOR

HECTOR

Le voici. Scs malheurs sur son front sont écrits: Il a tout le visage et l’air d'un premier pris.

VALÉRE

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies N’ont jamais exercé de telles barbaries.

Je te loue, (* destin, de les coups redoublés!

Je n’ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés. Pour assouvir cticor la fureur qui l’anime.

Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre vic- HECTOR, à port. [ÜmC.

Il est sec.

VALÉRE

De serpents mon cœur est dévoré ;

Tout semble en un moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la cravate.)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice Accabler un mortel avec plus d'injustice.

Le mieux assassiner? Perdre lous les partis,

Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris! Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR

Mais ce n'est pas ma faute.

VALÉRE

As-tu vu de tes jours trahison aussi haute?

Sort cruel, la malice a bien su triompher;

Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer. Dans l'étal où je suis, je puis tout entreprendre ; Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou. Voudriez-vous souper?

VALERE

Que la foudre t’écrase!

Ah! charmante Angélique, en l’ardeur qui m'em- A vos seules bontés je veux avoir recours! [brase, Je n’aimerai que vous, m’aimeriez- vous toujours? Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême, N’est point si malheureux , puisqu’enfin il vous

|aime.

LE JOUEUR, ACTE IV, SCÈNE XIV

HECTOR, à p»rl.

Notre bourse est à fond; et, par un sort nouveau, Notre amour recommence à revenir sur l'eau. valkhe.

Calmons le désespoir où la fureur me livre. Approche ce fauteuil.

{Hector approche un fauteuil.)

| Vulérr omis.)

Va me chercher un livre.

HECTOR

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALKHE.

Celui qui te viendra le premier sous la main ;

Il m 'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR tort , et rentre tenant un livre.

Voilà Sénèque.

VALKIIK.

Lis.

Que je lise Sénèque ?

VALKHE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR

Eh! vous n’y pensez pas; Je n’ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALEUR

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR

Je vais le mettre en pièces.

va Lit RE.

Lis donc.

HECTOR, lit.

« Chapitre six. Ou mépris des richesses.

« La fortune offre aux yeux des brillants meuson -

[géra;

« Tous les biens d’ici-bas sont faux et passagers ;

« Leur possession trouble, et leur perte est légère: « Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire.» Lorsque Sénèque lit ce chapitre éloquent,

Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

VALKHE, »e levant.

Vingt fois le premier pris ! Hans mon cœur il s’él>es mouvements de rage. (lève

(// t’astird.)

Allons, poursuis, achève.

HECTOR. [cher,

■ L’or est comme un»* Tomme; on n’y saurait tou- « Que le cœur, par autour, ne s’v laisse attacher. « L’un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie, u Sont deux grands rémoras pour la philosophie; >< N'ayant plus de maîtresse, et n’ayant pas un sou. Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALKHE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre, Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

IIKCTOH.

« Que faut-il... »

VAI.ÊRE.

Je bénis le soi t et ses revers, Puisqu’un heureux malheur inc rengage en vos Finis donc. [fers.

HECTOR

« Que faut-il à la nature humaine?

a Moins on a de richesse, et moins on a de peine. « C’est posséder les biens que savoir s’en passer.» Que ce mot est bien «lit! cl que c'est bien penser! Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme. Etait-il de Paris ?

VALÊRE.

Non, il était de Rome.

Dix fois à carte triple être pris le premier!

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fuvalêrb. [mier.

Il faut que de mes maux ciilin je me délivre :

J'ai cent moyens tout près pour m'empêcher de La rivière, le feu, le poison, et le fer. [vivre,

HECTOR

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air? Votre maître à chanter est ici : la musique Peut-être calmerait cette humeur frénétique.

VALÊRE.

Que je chante!

HECTOR

Monsieur...

VALF.RE.

Que je chante, bourreau !

Je veux me poignarder; la vie est un fardeau Qui pour moi désormais devient insupportable.

HECTOR

| Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.

1 Qu'un joueur est heureux! sa poche est uu trésor; Sous scs heureuses mains le cuivre devient or, Disiez-vous.

VALKHE.

Ah ! je sens redoubler ma colère.

HECTOR

Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.

«ÉHONTÉ, VALÉBE, HECTOR.

GÈHONTB.

Pour quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort?

(rt Hector.)

Est-ce toi, malheureux, qui causes ce transport?

VALÊRE.

Non pas, monsieur.

HECTOR, n déroule.

Ce sont des vapeurs de morale Qui nous vont à la télé, et que Sénèque exhale.

G ÊHONTE.

Qu’esl-CC à dire Sénèque?

HECTOR

Oui, monsieur; maintenant

LE JOUEUR, ACTE V, SCENE ï.

Que nous ne jouons plus, noire unique ascendant C’est la philosophie, et voilà noire livre;

C'est Sénèque.

GÉRONTE

Tant mieux : il apprend à bien vivre. Son livre est admirable cl plein d’instructions,

Et rend l'homme brutal maître des passions.

HECTOR

Ah ! si vous aviez lu son traité des richesses,

Et le mépris qu'on doit Faire de ses maîtresses; Comme la femme ir.i n’est qu'un vrai rémora,

Et que, lorsqu'on y touche... on en demeure là... Qu’on gagne quand on perd... que l’amour dans

[nos âmes...

Ahl que ce livre-là connaissait bien les femmes!

GÉRONTE

Hector en peu de temps est devenu docteur.

HECTOR

Oui, monsieur, je saurai tout Sénèque par cœur. GERONTE, à Valére.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience.

Four vous dire, mon fils. que votre hvtncn s'avance. Je quitte le notaire, et j'ai vu les parents,

Qui, d'nne et d’aulre part, me paraissent contents. Vous avez vu, je crois, Angélique? et j’espère Que sou consentement...

VALÉRE

Non, pas encor, mon père.

Certaine affaire m’a...

GÉRONTE

Vraiment, pour un amant, Vous faites voir, mon fils, hien peu d’empressement. Courez-y : dites-lui que nia joie est extrême;

Que, charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même Lui faire compliment, et l'embrasser...

Hector, û Gtrontt.

Tout doux !

Monsieur fera cela tout aussi hien que vous. valére, à Gérant*.

Pénétré des l>ontcs de celui qui m’envoie.

Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

SCÈNE I

DORANTE, ANGÉLIQUE, NÉRINE

DORANTE

lié! madame, cessez d’éviter ma présence.

Je ne viens point , armé contre votre inconstance, Kaire éclater ici mes sentiments jaloux.

Ni par des mois piquants exhaler mon courroux. Plus que vous ne pensez, mon cœur vous justifie. Votre légèreté veut que je vous oublie;

Mais, loin de condamner votre cœur inconstant.

Je suis assez vengé si j’en puis faire autant.

ANGÉLIQUE

Que votre emportement eu reproches éclate;

Je mérite les noms de volage, d’ingrate.

Mais enfin de l’amour l’impérieuse loi A rtiymcu que je crains m’entraîne malgré moi : J’en prévois les dangers; mais un sort tyrannique...

DORANTE

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque :

Vous voyez devant vous un abîme s’ouvrir.

Et nous ne laissez pas. madame, d’y courir.

Quand j’en devrais mourir, je 11e puis plus me taire. Je vous empêcherai de terminer l'allaire :

Ou si dans cet amour votre cœur engagé Persiste en ses desseius, donnez-moi mon congé.

Je suis fille d’honneur; je 11e veux point qu’on dise Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.

Valére est 1111 indigne; et, malgré son serment, Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGELIQUE

En faveur tic mon faillie il laut lui faire grâce :

De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse.

Hélas! quand je ne puis me défaire aujourd’hui Du lâche attachement que mon cœur a pour lui?

dorante. [éteindre.

Gcs feux sont trop charmants pour vouloir les Je ne suis point, madame, ici pour\ouscoutraindre. Mou neveu vous épouse ; et je viens seulement Donner à votre hymen un plein consentement.

MADAME LA RESSOURCE, ANGÉLIQUE, DORANTE

Madame la Ressource ici ! Qu'y viens-tu faire?

MADAME LA RESSOURCE

Je cherche un cavalier pour finir une affaire.. .

On tâche, autant qu’on peut, dans son petit trafic, A gagner ses dépens en servant le public.

ANGÉLIQUE

Cette Nérinc-là connaît toute la France.

NÉRINE

Pour vivre, il faut avoir plus d’une connaissance. C’est une illustre au moins, et qui sait en secret Couler adroitement un amoureux poulet :

Habile en tous métiers, intrigante parfaite;

Qui prèle, vend, revend, brocante, troque, achète, Met à perfection un hymen ébauché.

Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

MADAME LA RESSOURCE

Votre honte pourmoi toujours se renouvelle:

Vous avez si bon coeur...

NÉRINE

Il fait bon avec elle,

Je vous en avertis. En bijoux et brillants,

En poche clic a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE, ù madame In Ressource.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le sinérinb. [Icncc...

Bon, bon ! tous les filous sont de sa connaissance.

MADAME LA RESSOURCE

Né ri ne rit toujours.

NÉRINE, à madame in Ressource.

Montrez-nous votre écrin.

MADAME LA RESSOURCE

Volontiers. J'ai toujours quelque hasard en main. Regardez ce brillant, je vais en faire affaire Avec cl par-devant un conseiller-notaire.

Pour certaine chanteuse on dit qu’il en tient là.

NÉRINE

Le drèle veut passer quelque acte à l’Opéra.

LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, NÉRINE

MADAME LA RESSOURCE

NKRIX*E.

Mais voici la comtesse.

MADAME LA RESSOURCE

On m’attend; je vous quitte.

NÉRINE

Non. non; sur vos bijoux j’ai des droits de visite.

LA COMTESSE, à Angélique.

Votre ehoix est-il fait? Peut-on enfin savoir A qui vous prétendez vous marier ce soir?

Oui. ma sœur, il est fait; et ce choix doit vous plaire, Puisque avant moi pour vous vous avez su le faire.

LA COMTESSE

Apparemment monsieur est ce mortel heureux.

Ce fidèle aspirant dont vous comblez les vœux?

DORANTE

A ce bonheur charmant je n’ose pas prétendre.

Si madame eût gardé son cœur pour le plus tendre. Plus que tout autre amant j'aurais pu l'espérer.

LA COMTESSE

La porte n'est pas grande cl se peut réparer.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, DORANTE, MADAME LA RESSOURCE, NÉRINE.

LE MARQUIS, à la comtesse.

Charmé de vos beautés, je viens enfin, madame. Ici mettre, à vos pieds et mon corps et mon Ame. Vous serez, par ma foi, marquise celte fois;

Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

MADAME LA RESSOURCE, ù part.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE

Monsieur, je suis ravie De m'unir avee vous le reste de ma vie.

Vous êtes gentilhomme, et cela me suffit.

LE MARQUIS

Je le suis du déluge.

MADAME LA RESSOURCE, ù part.

Oui, c’est lui qui le dit.

LE MARQUIS

En faisant avec moi celte heureuse alliance,

Vous pourrez vous vanter que gentilhomme en Ne tirera de vous, si vous me l’ordonnez, ’ [France Des enfantsde tout point mieux conditionnés.

Vous verrez si je mens.

(apercevant madame la Ressource.) Ah! vous voilà, madame!

(rt la comtesse.)

Et que faites-vous donc ici de cette femme?

NÉRINE, au marquis.

Vous la connaissez?

LF. MARQUIS.

Moi ? je ne sais ce que c’est.

MADAME LA RESSOURCE, au marquis.

Ah! je vous connais trop, moi, pour mon intérêt. Quand vous résoudrez-vous , monsieur le gentil-

[homme

Fait du temps du déluge , à me payer ma somme, Mes quatre cents ccus prèles depuis depuis cinq

LF. MARQUIS. [ans?

Pour me les demander vous prenez bien le temps.

MADAME LA RESSOURCE

Je veux, aux yeux de tous, vous en faire avanie,

A toute heure, en tous lieux.

LE JOUEUR, ACTE V, SCÈNE VI

LE MARQUIS

lié! vousrêvcz, ma mie.

madame la ressource.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats.

Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...

Basic...

LA COMTESSE, ù madame la Ressource.

Parlez, parlez.

MADAME LA RESSOURCE

Non , uon ; il est trop rude D'aller de ses parents montrer la turpitude.

LA COMTESSE

Comment donc?

LE MARQUIS, ô r art.

Ah! je grille.

MADAME LA RESSOURCE

Au Châtelet, sans moi,

On le verrait encor vivre aux dépens du roi.

NÊRINE.

Quoi! monsieur le marquis...

MADAME LA RESSOURCE

Lui, marquis! c’est l'Épine.

Je suis marquise donc, moi qui suis sa cousine? Son père était huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS

(à part.)

Vous en avez menti. Maugrchleu «les parents!

MADAME LA RESSOURCE

Mon oncle notait pas huissier?Qu’il t’en souvienne. LE MARQUIS.

Son nom était connu dans le haut et bas Maine. NÊRINE.

Votre père était donc un marquis exploitant?

ANGÉLIQUE

Vous aviez là, ma sœur, un foi! illustre amant.

MADAME I.A RESSOURCE

C’est moi qui l'ai nourri quatre mois sans reproche, Quand il vint à Paris en guêtres par le coche.

D’accord, puisqu'on lésait, mon père était huissier, Mais huissier à cheval; c'est comme chevalier.

Cela n’empêche pas que dans ce jour, madame, •Nous ne mettions à liu une si belle (lamine :

Jamais ce feu pour vous no fut si violent;

Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE

Taisez-vous, insolent.

LE MARQUIS

Insolent? moi qui dois honorer votre couche,

Et par qui vous devez quelque jour faire souche !

LA COMTESSE

Sors d'ici , malheureux; porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS

Oui! l'on agit de même avec les gens de cour!

On reconnaît si mal le rang et le mérite!

J’en suis, parbleu, ravi. Pour le coup je vous quitte. J’ai, pour briller ailleurs, mille talents acquis;

Je vais m’en consoler. Allons, saute, marquis.

(U sort.)

N CHINE

Vous auriez, par ma foi, bien à faire à Paris.

Il est tant de traitants qu’on voit, depuis la guerre, En modernes seigneurs sortir de dessous terre, Qu’on ne s’étonne plus qu’un laquais, un pied-plat, De sa vieille ma ml il le achète un marquisat.

ANGÉLIQUE, it madame lu Ressource.

Vous avez découvert ici bien du mystère.

MADAME LA RESSOURCE

De quoi s’avise-t-il de me rompre en visière?

Mais, aux grands mouvements qu'en ce lieu je puis Madame se marie. [voir,

NKRINE.

Oui, vraiment, dès ce soir. MADAME LA RESSOURCE, fouillant dont Sa poche.

J’en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre Deux pendants de brillants que j'ai la de rencontre. J'en ferai bon marché. Je

crois que les voilà;

Ils sont des plus parfaits. Non, ce n’est pas cela; C’est un portrait de prix, mais il n'est pas à veudre.

NÊRI.NE.

Faites-le voir.

MADAME LA RESSOURCE

Non, non; on doit me le reprendre.

NÊRINE, le Ihî arrachant.

Oh! je suis curieuse; il faut me montrer tout.

Que les brillants sont gros! ils sont fort de mon

(goût.

Mais que vois-je , grands dieux! Quelle surprise

[extrême !

Aurais-je la berlue? Eh! ma foi, c’est lui-même.

Ah !...

[Elle fait un grand cri.)

ANGÉLIQUE

Qu'as tu donc, Nérine? et le trouves-tu mal?

NÊRINE.

Votre portrait, madame, eu propre original.

A1GKLIQOB.

Mon portrait! Es-lu folio?

NÉIUNK, pleurant.

Ah! ma pauvre maîtresse.

Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse !

M ADAM K LA RESSOURCE

Que veut dire ceci ?

ANGÉLIQUE, à Serine.

Tu le trompes. Vois mieux.

NÉRINE

Regardez donc vous-même, et voyez par vos yeux.

ANGELIQUE

Tu ne te trompes point, Nérine; c’est lui-même; C'est mou portrait, hélas! qu'en mon ardeur extrême

Je viens de lui donner pour prix de ses amours,

Et qu'il m’avait juré do conserver toujours.

MADAME LA RESSOURCE

Votre portrait! Il est à moi, sans vous déplaire; Et\j*ai prêté dessus mille écus à Yalère.

ANGÉLIQUE

Juste ciel !

Le fripon !

DOUANTE, prenant le portrait.

Je veux aussi le voir.

MADAME LA RESSOURCE

Ce portrait m'appartient, et je prétends l'avoir.

DORANTE, nuidume la Ressource.

Laissez-moi le garder un moment, je vous prie : C'est la seule faveur qu'on m'ait faite en ma vie.

ANC CLIQUE

C'en est fait : pour jamais je le veux oublier. NÉRINE, a Angélique.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier,

Fiant encore amant, il vous vendra, madame,

A beaux deniers comptante, quand vous serez sa Mais le voici qui vient. [femme,

(â madame la Ressource.)

A trois ou quatre pas,

De grâce, éloignez-vous, et ne vous montrez pas.

MADAME LA RESSOURCE

Mais pourquoi...

DORANTE

Du portrait ne soyez plus en peine.

MADAME LA RESSOURCE, se retirant au fond de la scène.

Lorsque je le verrai, j'en serai plus certaine.

SCÈNE VII

YALÉRK, ANfifcUUl'Ë, DOUANTE, HECTOR, NEKI.NE, MADAME LA RESSOURCE au fond du théâtre.

VA!. ÈllE.

Quel bonheur est le mien ! Fnfin voici le jour, Madame, où je dois voir triompher mon amour. Mon cœur tout pénétré... Mais, ciel ! quelle tristesse,

Nérine, a pu saisir ta charmante maîtresse? Est-ce ainsi que tantôt...

NÉRINE

Don! ne savez-vous pas?

Les filles sont, monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALÈRE

Hé quoi! changer si lôt!

ANGÉLIQUE

Ne craignez point, Valero, Les funestes retours de mon humeur légère :

Le portrait dont ma main vous a fait possesseur Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALÈRE

Que ce tendre discours me charme et me rassure!

NÉRINE, à part.

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu’en peinture. ANGÉLIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival, Doit avec la copie avoir l'original.

VALÈRE

Madame, en ce momcul,que monôme est contcnlc! ANGÉLIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante?

DORANTE

Je veux ce qu'il vous plaît : vos ordres sont pour Les décrets respectés d’une suprême loi. [moi Votre bouche, madame, a pro-

nonce sans feindre; Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre. HECTOR, bat ù Valt'rc.

De l’arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGÉLIQUE

Valère, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALÈRE

Jamais tant de bontés...

ANGÉLIQUE

Montrez donc, sans attendre, Le portrait que de moi vous avez voulu preudre;

Et que votre rival sache ù quoi s’en tenir.

VALÈRE, fouillant dans sa poche.

Soit... Mais pcrmetlez-inoi de vous désobéir.

C’est mon oncle : en voyant de votre amour ce gage, Il joucrail, à vos veux, un mauvais personnage. Vous savez bien qui l'a.

ANGÉLIQUE

Vous pouvez le montrer.

Il verra mon porlrail sans sc désespérer.

DORANTE

Madame au plus heureux accordant la victoire,

Le triomphe est trop beau pour n’en pas faire gloire.

VAI.ÈRE, fouillant toujours dans »a poche.

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher: Mais je u 'aurai du moins rien h inc reprocher. Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, npert evant madame la Ressource.

Ah! nous sommes perdus! j'aperyois F usurière.

VALÈRE

C'est votre faute, si...

(A llcriar.)

Qu'as-tu fait du portrait?

LE JOUEUR, ACTE V, SCÈNE VIII

l|£CTOR.

Du portrait ?

- VA I.K RK.

Oui, maraud; parle, qu'eu as-lu Tait?

HECTOR, tendant la main par derrière, dit bai à madame la Ressource.

Madame la Ressource, un moment, sans paraître, Prêtez-nous notre gage.

VALÈRE

Ah! chien! ali! double traître!

Tu l'a* perdu.

HECTOR

Monsieur...

VALÈRE, meilaat l’épée !» tu main.

Il Tant que ton trépas...

HBCTOn, d genoux.

Ah! monsieur, arrêtez, et ne me tuez pas!

Voyant dans ce portrait madame si jolie,

Je l’ai mis chez un peintre; il m'en fait la copie.

VALÈRE

Tu l’as mis chez un peintre !

HECTOR

Oui, monsieur.

VALÈRE

Ah! maraud!

Va, cours me le chercher, et reviens au plus tôt.

DORANTE, montrant le portrait.

Epargncz-Iui ccspas. Il n’est plus temps de Ceindre. Le voici.

HECTOR, à part.

Nous voilà bien achevés de peindre!

Ah ! caroguc !

Valkre, »i Angélique.

Le peintre...

angélique, ù Va lire.

Avec de vains détours,

Ingrat, ne croyez pas qu’on m'abuse toujours.

VALKRE.

Madame, en vérité, de telles épithètes Ne me vont point du tout.

ANGÉLIQUE

Perfide que vous ôtes !

Ce portrait, que tantôt je vous avais donné Pour le gage d'un cœur le plus passionné,

Malgré tous vos serments, parjure, à la môme heure, Vous l’avez mis en gage !

VAI.ÈRE

Ah! qu’à vos veux je meure...

ANGÉLIQUE

Ah! cessez de vouloir plus longtemps m’outrager, Cœur lâche.

HECTOR, bai û Vu lire.

Nous devions tantôt le dégager;

Et, contre mon avis, vous avez fait la chose.

MADAME LA RESSOURCE

De tous vos débats, moi, je lie suis point la cause; Et je prétends avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE

Lftisscz-lc-moi garder; j'en paierai l'intérêt Si fort qu'il vous plaira.

SCÈNE VIII

GÉRONTE, ANGELIQUE, VALÈRE, DORANTE, NERINE, MADAME I A RESSOURCE, HECTOR.

GÉRONTE, à Angélique.

Que mou Ame est ravie

De voir qu'avec mon fllsuu tendre hymen vous lie! J'attends depuis longtemps ce fortuné moment.

NÉItINE.

Son cœur ressent, je crois, le même empressement.

GÉliONTE.

De vous trouver ici je suis ravi, mon frère.

Vous prenez, croyez-moi, comine il faut cette affaire; Et l’hyiip'ii de madame, à vous en parler net, Notait, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE

Il est vrai.

GÉRONTE, à Angélique.

Le notaire en ce lieu va se rendre ; Avec lui nous prendrons le parti qu’il faut prendre.

NERINE.

Oh! par ma foi, monsieur, vous ne prendrez qu’un Et le notaire peut remporter son contrat. [rai;

GÉliONTE.

Comment donc?

ANGÉLIQUE

Autrefois mon cœur eut la faiblesse De rendre à votre fils tendresse pour tendresse; Mais la fureur du jeu dont il est possédé.

Pour mon portrait enfin son lûche procédé,

Mc font ouvrir les yeux; el, contre mon attente. En ce moment, monsieur, je me donne à Dorante.

(à Voronu.)

Acceptez-vous ma main?

DORANTE

Ali! je suis trop heureux Que vous vouliez encor...

GÉRONTE, « Hector.

Parle, loi, si lu veux,

Explique cc mystère.

Oh ! par ma foi, je n'ose ;

Cc récit est trop triste en vers ainsi qu'en prose.

GÉRONTE

Parle donc.

HECTOR

Pour avoir mis, sans réflexion,

Le portrait de madame une heure en pension

(montrant madame la Rtuource.)

Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,

On nous donne un eongé le plus oruel du monde.

ANGÉLIQUE, VALÉRE, DORANTE, N URINE, MADAME LA RESSOURCE, UECTOR

UECTOR.

Le beau présent de noce!

ANGÉLIQUE, ù l'alèrc, donnant fa main à Doraute.

A jamais je vous laisse.

Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtresse, Et si vous conservez aussi mal ses présents,

Vous ne ferez, je crois, fortune de longtemps.

MADAME LA RESSOURCE, û Dorante.

Et mon portrait, monsieur, vous plalt-il inc le rendorante. [dre?

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux ponrattendre. Ni toi, Nérine, aussi. Suivcz-moi toutes deux.

(ù Tatêre.) [reux.

Quelque autre fois, monsieur, vous serez plus beu- (Il sort.)

MADAME GROGNAI

Non.

VALÈRE

Quand on vousen parle, on vous meten courroux.

MADAME GROGNAC.

Oui.

VALÈRE

Vous ne prendrez pointdesscntimcnlsplusdoux?

MADAME GROGNAC.

Non.

valère. [répliques

Fort bien! Non, oui, nou : beau discours! Vos Me paraissent, pour moi, tout à fait laconiques. Mais, pour mieux raisonner avec vous là-dessus,

Et pour rendre un moment le discours plus difTus, Dites-moi, s'il vous plaît, la véritable cause Qui vous fait rejeter les partis qu'on propose.

Ce fameux partisan, par exemple, pourquoi...

MADAME GROGNAC.

Hé, fi, monsieur! fi doue! vous radotez, je croi :

Il est trop riche.

Ali ! ali ! nouvelle est la maxime.

MADAME GROGNAC.

Gagne-t-on en cinq ans un million sans crime?

Je hais ces fort-vôtus qui, malgré tout leur bien, Sont un jour quelque chose et le lendemain rien.

VALÈRE

Et ce jeune marquis, cet homme d’importance? Vous ne lui pouvez pas reprocher sa naissance :

Il a les airs de cour, parle haut, chante, rit;

Il est bien fait; il a du cœur et de l’esprit.

MADAME GROGNAC.

Il est trop gueux.

VALÈRE

Fort bien ! La réponse est honnête ; Et vous avez toujours quelque défaite prête.

Il s'offre deux partis, vous les chassez tous deux : Le premier est trop riche, et le second trop gueux. Dans vos brusques humeurs je ne puis vous comprendre.

Comment prétendez- vous que soit fait votre gen-

MADAME GROGNAC. [drC?

Jcprétcndsqu'ilsoitfailcommeon n’en trouve point; Qu'il soit posé, discret, accompli de tout point; Qu’il ait, avec du bien, une honnête naissance; Qu'il ne fasse point voir ces traits de pétulance, Ces actions de fou, ces airs évaporés.

Dignes productions des cerveaux mal timbrés; Qu’il ait auprès du sexe un peu de politesse;

Qu'il mêle à ses discours certain air de sagesse; Qu’il ue soit point enfin, pour tout dire de lui, Comme les jeunes gens que je vois aujourd’hui. VALÈRE.

Cet homme à rencontrer sera très-difficile;

Et, si vous le trouvez, je vous tiens fort habile. Nous uous en faites voir un rare et beau portrait : El si vous ne voulez de gendre qu ainsi fait. Quoique Isabelle soit et riche et de famille,

Elle court grand hasard de vivre et mourir fille.

LE DISTRAIT, ACTE I, SCÈNE IV

madame grocnac.

Non : Léandre est l'époux que je veux lui donner

VALÉRE

Léandre!

MADAME GROGNAC.

Ce parli semble vous étonner!

Mais c'est un fait, monsieur, dont peu je me soucie ; Et je le trouve, moi, selon ma fantaisie.

Je sais bien qu'à parler de lui sans passion.

Il est particulier en sa distraction;

Il répond rarement à ce qu'on lui«propose;

Ou ne le voit jamais à lui dans nulle chose:

Mais ce n'est pas un crime eulin d’être ainsi fait. On peut être, à mou sens, homme sage et distrait. valére.

Je croyais, à parler aussi sans artifice,

Qu’il avait quelque goût pour ma nièce Clarice.

MADAME GROGNAC.

Oh ! bien , je vous apprends que vous vous abusiez. Et, pour vous détromper, il faut que vous sachiez Que je suis dès long-temps liée à sa famille ;

Et que, pour m'engager à lui donner ma fille, L'oncle dout il attend sa fortune et son bien D'un dédit mutuel cimenta ce lien.

Léandre est allé voir cet oncle à l'agonie,

El j'attends son retour pour la cérémonie.

Si je n'avais eu vue un tel engagement,

Il n'aurait pas chez moi pris un appartement. Vous qui logez céans avccquc volré nièce.

Vous êtes tous les jours témoin de sa tendresse.

VALÉRE

Mais m'assurerez-vous que Léandre, en son cœur, Malgré votre dédit, n'ait point une autre ardeur; Et que, d’une autre part, votre fille Isabelle A vos intentions n'ait pas un cœur rebelle?

MADAME GROGNAC.

Léandre aime ma fille; et ma fille fera,

Lorsque j’aurai parlé, tout ce qu’il me plaira.

C'est une fille simple à mes désirs sujette:

Et je voudrais bien voir qu elle eût quelque amoiivalére. [relie !

Il faut que sur ce point nous la fassions parler;

Son cœur s’expliquera sans rien dissimuler.

MADAME GROGNAC.

D’accord. Lisette! holà! I.iseltc! De la vie On ne vit daus Paris femme si mal servie.

Lisette !

LISETTE, MADAME GROGNAC, VALERE

LISETTE

Eh bien, Lisette! Est-ec fait? Me voilà.

MADAME GROGNAC.

Que fait ma fille?

LISETTE

Quoi ! ce n'est que pour cela?

Vous avez bonne voix. Quel bruit! A vous entendre,

I J’ai cru qu'à la maison le feu veuait de prendre.

MADAME GROGNAC.

, Vous plairait-il vous taire, et finir vos discours?

LISETTE

Oh ! vous grondez sanscessc.

MADAME GROGNAC.

Et vous parlez toujours.

Répondez seulement à ce que l’on souhaite.

Que fait ma tille?

LISETTE

Elle est, madame, à sa toilette.

MADAME GROGNAC.

Toujours à sa toilette, cl devant un miroir!

Voilà tout son emploi du matin jusqu'au soir.

LISETTE

Vous parlez bien à l'aise, avec votre censure.

Il m'a fallu trois fois réformer sa coilîure.

Nous avons toutes deux enragé tout le jour Contre uii maudit crochet qui prenait maflson tour.

MADAME GROGNAC.

Relie occupation, vraiment! Qu'elle descende. Ditcs-lui de ma part qu'ici je la demande.

LISETTE

Je vais vous ramener.

ISABELLE, LISETTE, MADAME GROGNAC, VALERE

MADAME GROGNAC, û Isabelle.

Venez, mademoiselle, et saluez les gens.

(Isabelle fait la révérence.)

Plus bas; encor plus bas. O ciel! quelle ignorance! Ne savoir pas encor faire la révérence,

Depuis trois ans et plus qu'elle apprend à danser!

LISETTE

Son maître tous les jours vient pourtant l'exercer: Mais que peut-on apprendre en trois ans?

MADAME GROGNAC, à Lisette.

A sc taire-

LISETTE, bat.

Elle a bien aujourd'hui l’esprit atrabilaire.

(haut.)

Nous attendons encore ün maître italien,

Qui doit venir tantôt.

u um*>\j7

I.KANORK

lorl liien. Oui le I n dit 1

si\ heures e(demie.

krt* //a I

LE DISTRAIT, ACTE I, SCÈNE IV

du

MA DAM K GROGNAT, à Lisette .

Je vous le défends bien.

Je ne veux point chei moi gens de celle séquelle : Ce sont courtiers d'amour pour une demoiselle.

td Isabelle.)

Levez la tête. Kncor. Soyez droite. Approchez. Faut-il tendre toujours le dos quand vous marchez? Présentez mieux la gorge, cl baissez cette épaule.

LISETTE, d part.

C'est du soir nu matin un étemel contrôle.

MADAME GROGNAT, à Isabelle .

Avancez, s’il vous plalf, et répondez à tout. "Parlez. Le mariage est-il de votre goût?

(Isabelle rit.)

VALEUR

Elle rit. Bon, tant mieux; j'en tire un bon augure.

LISETTE

Voilà ce qui s'appelle un ris d’après nature.

MADAME GROGNAT, ù Isabelle.

Quoi! vous avez le front de rire, et devant nous! Vous ne rougissez pas quand on parle d epoux !

ISABELLE

J’ignorais qu’une fille, au mot de mariage,

Duoe prompte rougeur dût couvrir sou visage.

Je dois vous obéir; et, quand je l’entendrai, Puisque vous le voulez, d’abord je rougirai.

LISETTE, a part.

Quel heureux naturel !

MADAME GROGNAT.

Les époux sont bizarres, Brutaux, capricieux, impérieux, avares :

On devrait s’en passer, si l’on avait bon seas.

ISABELLE

Nclaicnt-ils pas ainsi tous faits de votre temps? Vous n’avez pas laissé dans prendre un, étant fille.

MADAME GROGNAT.

Vous êtes dans l’erreur. Itodillard de Choupillc, .Noble au bec de corbin, grand gruyer de Bcrri,

Kt qui fut votre père, étant bien mon mari,

M enleva malgré moi; sans cela, de ma vie,

De me donner un maître H ne m’eût pris envie.

LISETTE

La môme chose un jour pourra nous arriver.

ISABELLE

On ne fait donc point mal à se faire enlever?

MADAME GROG SAC

Eh bien! vit-on jamais un esprit plus reptile? Puis-je avoir jamais fait une telle imbécile?

C’est une grosse bête, et qui n'est propre à rien.

LISETTE, ù part.

Elle est bien votre fille ot vous ressemble bien.

MADAME GROGNAT, ù Lisette.

Euh! plall-il?

LISETTE

Vous m’avez ordonné le silence.

MADAME GROUNAC.

Vous pourriez à la lin lasser ma patience.

VALÊRE, à madame Gruynac.

Je veux plus doucement la souder sur ce point.

(ù Isabelle)

Voulez-vous un mari?

Je n’en demande point :

Mais, s'il s’en rencontrait quelqu'un qui pût me

(plaire,

Je pourrais l’acccpler, ainsi qu’a fait ma mère.

MADAME GROGNAT., Ù Isabelle.

Comment donc?

VALKRR, d madame Groynnc.

Avec elle agissons sans aigreur.

(a Isabelle.)

Çà,dites-moi, quelqu’un vous tiendrait-il au cœur?

ISABELLE

Ah!

LISETTE, â Isabelle.

Bon! courage!

VALÊRE, ù Isabelle.

Allons, parlez-nous sans rien craindre.

ISABELLE

Je sens, lorsque je vois un petit homme à peindre...

VALÊRE.

Eh bien donc?

ISABELLE

Je sens là je no sais quoi qui plaît; Mais je ne saurais bien vous dire ce que c’est.

LISETTE

Oh ! je le sais bien, moi : c’est l’amour qui murmure.

MADAME GROGNAT, ù Isabelle.

1 J’apprends avec plaisir une telle aventure.

I Et quel est, s'il vous plaît, ce jeune adolescent Qui vous fait ressentir ce mouvement naissant?

ISABELLE

Ail ! si vous le voyiez, vous l’aimeriez vous-même. Il me dit tous les jours qu’il m’estime, qu’il m'aime; Il pleure quand il veut.

Tu sais comme il est fait, Lisette; et tu nous peux en faire le portrait.

LISETTE

C’est un petit jeune homme à quatre pieds de terre, Homme de qualité, qui revient de la guerre;

Qu’on voit toujours sautant, dansant, gesticulant ; Qui vous parle en sifflant, et qui sifilc en parlant; Sc peigne, chante, rit, se promène, s’agite:

Qui décide toujours pour son propre mérite;

Qui près du sexe encor vit assez sans façon.

VALÊRE.

Mais, c'est le chevalier.

LISETTE

Vous avez dit son nom.

MADAME GROUNAC.

Qui? Ce fou?

VALÊRE.

S'il n'a pas le bonheur de vous plaire, Songez qu’il m'appartient. C’est un jeune homme à Il a de la valeur; il est bien à la cour. J faire :

MADAME GROUNAC.

Qu’il s'y tienne.

VALÊRE.

Il sera très-riche quelque jour î Il peut lui convenir de bien, d’esprit, et d'âge.

• jft •••■**•■ km. • •

LE DISTRAIT, ACTE I, SCENE VI

ISABELLE

Il est tout Tait pour moi, l’on uc peut davantage.

madame grognac. [meut,

De quel front, s'il vous plaît, sans mon consente - Osez- vous bien penser à quelque attachement? Vous êtes bien hardie et bieu impertinente!

VALÈRR.

L'amour du chevalier pourrait être innocente.

MADAME GROGNAC.

L'amour du chevalier n’est point du tout mon fait. J’ai fait, pour son mari, choix d’un autre sujet :

Le dédit pour Léandrc en est une assurance.

Que votre chevalier cherche une autre alliance : Je ne l’ai jamais vu, mais on m’en a parlé Comme d'un petit fat et d'un éccrvelc;

Et je vous défends, moi, de le voir de la vie.

ISABELLE

Je ne le verrai point, vous serez obéic;

Mes yeux trop curieux n’iront point le chercher : Mais lui, s'il inc veut voir, puis-je l'en empêcher?

MADAME GROGNAC.

A ccs simplicités qui sortent de sa bouche,

A cet air si naïf, croirait-on qu’elle y touche?

Mais c’est une eau qui dort, dont il faut sc garder.

ISABELLE

Vous êtes avec moi toujours prête à gronder.

Je parais toute sotte alors qu oi» me querelle,

Et cela me maigrit.

MADAME GROGNAC.

Taisez-vous, péronnelle.

Rentrez; et là dedans allez voir si j’y suis. VALÈRE.

Si vous vouliez pourtant écouter quelque avis...

MADAME GROGNAC.

Je ne prends point d’avis : je suis indépendante.

VALÈRE

Je le sais; mais...

MADAME GROGNAC.

Adieu. Je suis votre servante.

VALÈRE

Mais, madame, entre nous, il est de la raison...

MADAME GROGNAC.

Mais, monsieur, entre nous, quand de votre façon Vous aurez, s'il sc peut encor, garçon ou fille,

Je n’irai point chez vous régler votre famille :

De vos enfants alors vous pourrez disposer Tout à votre plaisir, sans que j'aille y gloser.

(« Isabelle.)

Allons vite, rentrez : faites ce qu'on ordonne.

SCÈNE V

VALKRE, LISETTE.

LISETTE

Ia madame Grognac a l’humeur hérissonne;

Et je ne vois pas, moi, Son esprit se porter A l'hymen que tantôt vous vouliez contracter.

VALÈRE

J'avais dessein de faire une double alliance;

Mais ce dédit fâcheux étourdit ma prudence. Léandre a pour Claricc un peuchanl dans le cœur; El si pour Isabelle il a feint quelque ardeur, L’était pour obéir à la voix importune D’uu oncle fort Agé, dont dépend sa fortune.

LISETTE

La mère d’Isabelle est un diable en propès;

Je eraiusque notre amour n'ait un mauvais succès.

VALÈRE

Le temps et la raison la changeront peut-être;

El mou neveu pourra... Mais je le vois paraître. *

LE CHEVALIER, VALÈRE, LISETTE

LE CHEVALIER, riant.

Bonjour, mon oncle. Ali! ali! Lisette, le voilà!

Je ne veux de ma vie oublier celui-là.

LISETTE, fin chevalier.

Faites-nous, s'il vous plaît, la grâce de nous dire Le sujet si plaisant qui vous excite à rire.

LE CHEVALIER

Oh ! parbleu, si je ris, ce n’est pas sans sujet. Léandre, ce rêveur, cet homme si disl»‘ail,

Vient d'arriver en poste ici, couvert de crotte ;

Le bon est qu'eu courant il a perdu sa botte,

Et que, marchant toujours, enfin il s’est trouvé Lue botte de moins quand il est arrivé.

LISETTE

De ces distractions il est assez capable.

LE CHEVALIER

L'aventure est comique, ou je me donne au diable. Mais ce n’est rien encore; et sou valet m’a dit Je le crois aisément) que le jour qu'il partit l’our aller voir mourir son oncle en Normandie,

Il suivit le chemin qui mène en Picardie,

Et ne s'aperçut point de sa distraction Que quand il découvrit les clochers de Noyon.

LISETTE

Il a pris le plus long pour faire sa visite.

LE chevalier, à Tolère .

Fussiez-vous descendu du lugubre Heraclite De père en fils, parbleu, vous rirez de ce trait. Vous faites le Caton ; riez donc tout à fait,

Mou oncle, allons, gai, gai; vous avez l'ait* sauvage.

VALÈRE

Vous, n aurez-vous jamais celui d’un homme sage? Faudra-t-il qu’en tous lieux vos airs extravagants, Vos ris immodérés,

donnent à rire aux gens?

LE CHEVALIER

Si quelqu’un rit de moi, moi je ris de bien d’autres. Vous condamnez mes airs, et je blâme les vôtres ; Et, dans ce beau conflit, ce que je trouve bot», C’est que nous prétendons avoir tous deux raison. Pour moi, je n’ai pas torL II faut bien que je rie De tout ce que je vois tous les jours dans la vie.

LE DISTRAIT, ACTE I, SCÈNE VI

Celte vieille qui va marchander des galants, Comme un autre ferait du drap chez les marchands; Cidalisc, qu'on sait avoir l'Ame si bonne Qu elle aime tout le monde et n'éconduit personne; l.ucinde, qui, pour rendre un adieu plus touchant, Jusque sur la frontière accompagne un amant,

Ne sont pas des sujets qui doivent faire rire? Parbleu, vous vous moquez.

VALÈRE

Eh bien! votre satire

S'exerce-t-elle assez? D'un trait envenimé .Toujours l’honneur du sexe est par vous entamé. Celles dont vous vantez mille faveurs reçues.

De vos jours bien souvent vous ne les avez vues. Sur ce cruel défaut ne changerez-vous point?

LE CHEVALIER fait deux ou trois pas de ballet.

Il ne prêche pas mal. Passez au second point,

Je suis déjà charmé. Que dis-tu de ma danse. Lisette ?

LISETTE

Vous dansez tout à fait en cadence.

VALÈRE

Vous vous faites honneur d’être un franc libertin, Vous mettez votre gloire à tenir bien du vin;

Et lorsque, tout fumant d'une vineuse haleine.

Sur vos pieds chancelants vous vous tenez à peine, Sur un théâtre alors vous venez vous montrer :

Là, parmi vos pareils, on vous voit folâtrer;

Vous allez vous baiser comme des demoiselles;

Et, pour vous faire voir jusque sur les chandelles, Poussant l'un, heurtant l’autre, et comptant vos

[exploits.

Plus haut que les acteurs vous élevez la voix;

Et tout Paris, témoin de vos traits de folie.

Rit plus cent fois de vous que de la comédie.

Votre troisième point sera-t-il le plus fort?

Soyez bref en tout cas, car Lisette s'endort;

Moi, je bâille déjà.

VALEUR

Moi, votre train de vie

Cent fois bien autrement et me lasse et m’ennuie; Et je serai contraint de faire à votre sœur Le bien que je voulais faire en votre faveur.

Votre père en mourant, ainsi que votre mère.

Vous laissèrent de bien une somme légère;

Et, pour vous établir le reste de vos jours,

Vous devez de moi seul attendre du secours.

LE CHEVALIER. [plaise.

Mais que fais-je donc tant, monsieur, ne vous dé- Pour trouver ma conduite à tel excès mauvaise? J’aime, je bois, je joue; et ne vois en cela Rien qui puisse attirer ces réprimaudes-là.

Je me lève fort tard , et je donne audience A tous mes créanciers.

LISETTE

Oui ; mais en récompense, Vous donnez peu d’argent.

LE CHEVALIER

De là, je pars sans bruit, Quand le jour diminue et fait place à la nuit.

Avec quelques amis, cl nombre de bouteilles Que nous faisons porter, pour adoucir nos veilles, Chez des femmes de bien dont l'honneur est entier, Et qui de leur vertu parfument le quartier.

Là, nous perçons la nuit d’une ardeur sans égale; .Nous sortons au grand jour pourôler tout scandale; Et chacun en bon ordre, aussi sage que moi,

Sans bruit, au petit pas se retire chez soi.

Cette vie innocente est-elle condamnée?

Ne faire qu'un repas dans toute une journée!

Un malade, entre nous, se conduirait-il mieux?

LISETTE

Yous ôtes trop réglé.

LE CHEVALIER, A Valère.

Voyez-le par vos yeux.

Nous sommes cinq amis que la joie accompagne, Qui travaillons ce soir en bon vin de Champagne. Vous serez le sixième, et vous paierez pour nous; Car à cinq chevaliers, en nous cotisant tous,

El ramassant écus, livres, deniers, oboles,

Nous n’avons encor pu faire que deux pisloles.

Heureux le cabaret, monsieur, qui vous attend! Vous voilà cinq seigneurs bien en argent comptant!

VALÈRE

Mais n’ôtes-vous pas fou...

LE CHEVALIER

A propos de folie,

Savez-vous que dans peu, monsieur, je me marie? (à Literie.)

Comment gouvernes-tu cet objet de mes vœux?

LISETTE

Monsieur...

LE CHEVALIER

S'apprète-t-ellc à couronner mes feux?

C’est un petit bijou que toute sa personne,

Que je veux mettre en œuvre, et que j’afl'eclionnc: (à Valère.) [pieds,

Elle est jeune , elle est riche ; et, de la tète aux Yous en seriez charmé, si vous la connaissiez.

VALÈRE

Je la connais; mais vous, connaissez-vous sa mère? Elle ue prétend pas songer à cette affaire.

LE CHEVALIER

Elle ne prétend pas! Il faut que nous voyions Qui des deux doit avoir quelques prétentions.

Elle ne prétend pas ! Darbleu, le mot me touche; Je veux apprivoiser cet animal farouche.

LISETTE

L'apprivoiser, monsieur? vous perdrez votre temps. Et vous prendrez plutôt la lune avec les dents.

LE CHEVALIER, « Lite lie.

Nous allons voir; suis-moi.

VALÈRE

Hé! doucement, de grâce; Ralentissez un peu celte amoureuse audace.

LE DISTRAIT, ACTE II, SCÈNE I

A vous voir, on vous croit partir pour un assaut. Et çbex les geus ainsi g'en va-t-on de plein saut?

LE CnEVAUER.

Elle ne prétend pas! Ah! vous pouvez lui dire Que nous sommes instruits comme il faut se con- Et nous savons la régie établi*; en tel cas. [duirc : Je la trouve admirable; elle ne prétend pas !

VALÙHE.

Je n'épargnerai rien pour la rendre capable De prendre à votre amour un parti convenable : Vous, cependant, Lâchez, avec des airs plus doux, A mériter te choix qu’on peut l’aire de vous.

LE CHEVALIER

J'y penserai, mon oncle. Adieu.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER , LISETTE

l.E CHEVALIER.

Toi, fine mouche,

Va conter mon amour à l'objet qui me touche. Lue affaire à présent m’empêche de le voir;

Je vais tâter du vin dont nous ferons ce soir Une ample effusion; et cependant, la belle, Accepte ce baiser de moi pour Isabelle.

(// mu l’embrauer.)

LISETTE

Modérez les transports de vos convulsions.

Je ne me charge point de vos commissions ; Donnez-les à quelque autre, ou faites-les vousle chevalier. [même.

J’adore ta maîtresse, et je sens que je t'aime Aussi par contre-coup.

LISETTE

Monsieur, retirez-vous;

Vous pourriez inc blesser; je crains les contre-coups.

SCÈNE VIII

LISETTE, seul'.

Quel amant! Tour raison importante il diffère Val lcr voir sa maîtresse : et quelle est cette affaire? Il va tàlcr du vin ! Ma foi, les jeunes gens,

Ane rien déguiser, aiment bien en ce temps! Heu! I»*s femmes, déjà si souvent attrapées. Seront-elles encor par les hommes dupées? Aimcra-l-on toujours ces petits vilai ns-là?

Maudit soit Je premier qui nous ensorcela!

Mais à bon chat bon rat; et ce n’est pas merveille, Si les femmes souvent leur rendent la pareille.

CARI.IN

Il m'en fait bien d'autres tous les jours. Hier encore, en mangeant un œuf sur son assiette, Il prit, sans y songer, son doigt pour sa mouillette. | Et se mordit, morbleu, jusque» au sang.

LISETTE

Je eroi»

Qu'il n'y retourna pas une seconde fois.

Sortant d'uno maison, l’autre jour, par bévue, Pour son carrosse il prit celui qui dans la rue Se trouva le premier. Le cocher touche, et croit Qu'il mène son vrai maître à son logis tout droit,

Léandre arrive, il monte, il va, rien ne l'arrête : i II entre en une chambre où la toilette est prête, Où la dame du lieu, qui ne s'endormait pas. Attendait son époux, couchée entre deux draps.

Il croit être en sa chambre; ut, d'un air de franchise. Assez diligemment il se met en chemise,

Prend la robe de chambre et le bonnet de nuit;

Kl bientôt il allait se mettre dans le lit,

Lorsque l'époux arrive. IJ tempête, il s'emporte,

Le veut faire sortir, mais non pas par la porte; Quand mon maître étonné se sauva de ce lieu Tout en robe de chambre, ainsi qu'il plut à Dieu. Maisun moment plus tard, pour t'achever mon conte, Lu maître du logis eu avait pour son compte, LISETTE.

Ton récit est charmant. Mais, raillerie à part, Dis-moi, qu avez*voua fait depuis votre départ?

CARLIN

Nous venons, mon enfant, de courre un bénéfice.

LISETTE

l'n bénéfice, toi?

CARLIN

Pour te rendre service.

Mais nos soins empressés ne nous ont rien valu; Et lu diable a sur nous jeté sou dévolu.

LISETTE

Explique-toi donc mieux.

Digitizrf

LE DISTRAIT, ACTE I, SCENE I

CARLIN

Ah ! Lisette, j’enrage.

Notre espoir dans le port vient de faire naufrage: Nous croyions hériter, du côté maternel,

D'un oncle... ah ciel! quel oncle! il est oncle éternel. Nous attendions eu paix que son âme à toute heure Passât de cette vie en une autre meilleure;

Nous le laissions mourir à sa commodité;

Duand, un beau jour enfin, le ciel, par charité,

A fait tomber sur lui deux ou trois pleurésies, Ou'escortaient en chemiu nombre d’apoplexies. Nous partons aussitôt, faisant partout flores,

Sûrs de trouver déjà le bonhomme ad patres, [mes! Mais fol et vain espoir! vermisseaux que noiissom- Comme le ciel se rit des vains projets des hommes ! Écoute la noirceur de ce maudit vieillard.

LISETTE

Vous ôtes arrivés sans doute un peu trop tard,

Et quelque autre avant vous...

CARLIN

Non.

LISETTE

il aurait peut-être

En faveur de quelqu’un déshérité ton maître?

CARLIN

Point.

LISETTE

Il a déclaré, se voyant sur sa fin,

Ouclque enfant provenu d’un hymen clandestin?

Non. Il ne fit jamais d’enfants, par avarice. LISETTE.

Parle donc, si tu veux.

CARLIN

Le vieillard, par malice.

Malgré uos vœux ardents, n’a pas voulu mourir.

LISETTE

I.e trait est vraiment noir, et ne peut sc souffrir

Par trois fois de ma main il a pris l’émétique,

Et je n’en donnais pas uue dose modique; i y mettais double charge, afin que par mes soins Le pauvre agonisant en languit un peu moius: .Mais par trois fois le sort, injuste, inexorable,

N'a point donné les mains à ce soin charitable;

El le bonhomme enfin, à quatre-vingt-neuf ans, Malgré sa fièvre lente et ses redoublements,

Sa fluxion, son rhume, et ses apoplexies, ■

Sou crachement de sang, et ses trois pleurésies,

Sa goutte, sa gravclle, et son prochain convoi Déjà tout préparé, se porte mieux que moi.

Votre course n’a pas produit grand avantage.

CARLIN

Nous en avons été pour les frais du voyage :

Mais nous avons laissé Poitevin tout exprès Pour prendre sur les lieux nos petits intérêts.

Il doit de temps en temps nous donner des nouvelles; Et nous nous conduirons par ses avis fidèles.

LISETTE

| Sans avoir donc rien fait, vous voilà de retour! i Je vous applaudis fort. Mais comment va l'amour? Ton maître aime toujours?

CARI.IN

Cela n’est pas croyable.

Je le vois pour Clarice amoureux comme un diable, C’est-à-dire beaucoup; mais comme il est distrait, Son esprit sc promène encor sur quelque objet.

Le dédit que son oncle a fait pour Isabelle Partage son amour, et le lient en cervelle.

Je sais que ta maîtresse a de naissants appas,

Et surtout de grands biens, que Clarice n’a pas; Mais mon niaitrc est fidèle, et son Ame est pétrie De la plus fine fleur de la galanterie :

Il ne ressemble pas à quantité damants;

C’est un homme, morbleu, tout plein de sentiments.

LISETTE

Mais s’il aime Clarice ensemble et ma maîtresse, Que puis-je faire, moi, pour servir sa tendresse? Les épousera-t-il toutes deux?

CARLIN

Pourquoi non?

Il le fera fort bien, dans sa distraction.

C'est un homrfie étonnant et rare en son espèce :

Il rêve fort à rien, il s’égare sans cesse;

Il cherche, il trouve, il brouille, il regarde sans voir; Duand on lui parle blanc, soudain il répond noir; Il vous dit non pour oui, pour oui non; il appelle Une femme monsieur; et moi, mademoiselle; Prend souvent l’un pour l'autre; il va sans savoir où. On dit qu’il est distrait; mais moi, je le tiens fou : D'ailleurs fort honnête homme, à sesdevoirs austère. Exact et bon ami, généreux, doux, sincère,

Aimant, comme j'ai dit, sa maîtresse en héros.

Il est et sage et fou; voilà l'homme en deux mots.

LISETTE

Si Léandre ressent une tendresse extrême Pour Clarice, Isabelle est prise ailleurs de même,

Et pour le chevalier son cœur s'est découvert. cahlin.

Tant mieux. Il nous faudra travailler de concert Pour détourner le coup de ce dédit funeste;

Et l’amour avec nous achèvera le reste.

De les soins empressés nous attendrons l’effet.

CARLIN

Soit. Adieu donc. Mon maître est dans son cabinet;

Il m’attend. J'ai voulu, comme le cas me touche, Apprendre, en arrivant, ta sauté par ta bouche.

LISETTE

Je me porte là là : mais toi? ,

CARLIN

Couci-couci.

En très-bonne santé j’arriverais ici,

Si je n'étais porteur d’une large écorchure.

LISETTE

Don! C'est des postillons l’ordinaire aventure.

LE DISTRAIT, ACTE I, SCÈNE V

Jusqu’au revoir. Adieu, courrier malencontreux.

[Elle tort.)

Mon grand mal est celui que m’ont fait tes beaux yeux; Mon cœur est plus navré de ton humeur sévère.

CARLIN, seul.

Cette friponne-là serait bien mon affaire.

Mais mon maître parait, il tourne ici ses pas.

SCÈNE III

LÈANDRE, CARUN.

CARLIN

11 rêve, il parle seul, et ne m'aperçoit pas.

LÉANDRE, se promenant tur le théâtre en rêvant , un de tes bat déroulé.

Je ne sais si l’absence, aux amants peu propire, Ne m’a point effacé de l’esprit de Clarice.

On en trouve bien peu de ces cœur^généreux Oui, dans l’éloignement, sachent garder leurs feux! Cu moment les éteint, ainsi qu’il les fit naître.

CARLIN

Me mettant face à face, il me verra peut-être.

LKANDRE heurte Carlin tans s’tn apercevoir.

Je serais bien à plaindre, aimant comme je fais, Qu’un autre profitât du fruit de ses attraits.

Plus je ressens d’amour, plus j'ai d’inquiétude.

Je ue puis demeurer dans cette incertitude ;

Je veux entrer chez elle, et sans perdre de temps, Carlin, va me chercher mon épée et mes gants.

CARI tN.

J’y cours, et je reviens, monsieur, à l’heure même.

SCÈNE V

CARLIN, LÈANDRE.

CARLIN

Je ne trouve, monsieur, ni les gants ni l'épée.

LEANDRE

Tu ne les trouves point! Voilà comme tu fais!

Ce qu’on te voit chercher ne se trouve jamais.

Je te dis qu’à l’instaul ils étaient sur ma table.

CARLIN

Mais j’ai cherché partout, ou je me donne au diable.

Il faut donc qu’un lutin soit venu les cacher.

fil s'aperçoit que Léandre a son épée et set riants.

Ah ! ah ! le tour est bon, et j’avais beau chercher. Dormez-vous? veillez-vous?

Quoi ! que veux-tu donc dire?

Fi donc! arrêtez-vous, monsieur; voulez-vous rire? (ù part.)

Il en tient un peu là. Sa présence d'esprit A chaque instant du jour ine charme et me ravit.

LKANDRE.

Mais dis-moi doue, maraud...

CARLIN

Ah ! la belle équipée!

Hé! sonl-ce là vos gants? est-ce là votre épée?

LÉANDRE

Ah! ah!

CARLIN

Ah ! ah !

LÉANDRE

Je rêve, et j'ai certain ennui...

CARLIN, fi part.

Ce ne sera pas là le dernier d'aujourd'hui.

LKANDRE.

Tout autre objet, Carlin, met mon cœur au supplice. Je veux bien l'avouer, je n'aiinc que Clarice.

Ma famille, prétend, attendu mes besoins,

Que j'épouse Isabelle, et je feins quelques soins. Son bien me remettrait en fort bonne figure;

Mais je brûle, Carlin, d'une flamme trop pure. Biens, fortune, intérêts, gloire, sceptre, grandeur, Rieu ne saurait bannir Clarice de mon cœur;

Je ressens de la voir la plus ardente envie... Quelle heure est-il?

CARLIN

Il est six heures et demie.

LKANDRE.

Fort bien. Qui te l'a dit?

CARLIN

Comment ! qui me l'a dit?

Palsambleu, c'est l'horloge.

(â part.)

Il perd, ma foi, l'esprit.

LEANDRE, riant.

Mais connais-tu comment la chose est avenue,

Et par quel accident ma botte s'est perdue?

Je l'avais ce maliu en montant à cheval.

CARLIN

Riez, c'est fort bien fait, le trait est sans égal. Mais, à propos de botte, un sort doux et propice Tout à souhait, ici, vous amène Clarice.

Mettez, de grâce, un frein à votre vertige,

Et n'allez pas ici faire de quiproquo.

CLARICE, LÉANDRE, CARLIN

LEANDRE, a Clarice.

J’allais m’offrir à vous, flatte de l’espérance D'adoucir les tourments de près d’un mois d'ab- Vous êtes à mes veux plus belle que jamais ; [sence. Chaque jour, chaque instant augmente vos attraits; A chaque instant aussi mon amoureuse flamme Croit comme vos appas...

(à Carlin.)

Un fauteuil à madame.

[Carlin apporte un fauteuil, Léandre s autai dessus.) CLARICE.

Chaque amant parle ainsi : mais souvent, de retour, Il oublie avec lui de ramener l’amour.

Notre sexe autrefois changeait, c’était la mode;

Le premier en amour il prit cette méthode :

Les hommes ont depuis trouvé cela si doux. [nous. Qu’ils sont dans ce grand art bien plus savants que

CARLIN, voyant que son maître a pris le fauteuil, apporte un tabouret à Clarice.

Madame, vous plail-il de vous mettre à votre aise? Nous n’avons qu’un fauteuil ici, ne vous déplaise, Et mon maître s'eu sert, comme vous pouvez voir. CLARICE, à Carlin.

Je te suis obligée, cl ne veux point m’asseoir.

(à Léandre.)

Si je vous aimais moins, je serais plus tranquille. A m'alarmer toujours l'amour me rend habile.

Je crains autant que j'aime, et mes faibles appas Sur vos distractions ne me rassurent pas. J'appréhende en secret que quelque amour nou- LÉANDRE. [velle...

Non, je n’aime que vous, adorable Isabelle.

CARLIN, bas ù Léandre.

Isabelle ! Clarice.

LÉANDRE

Et mes vœux les plus doux Sont de passer mes jours et mourir avec vous. Isabelle...

CARLIN, bas à Léandre.

Clarice.

LÉANDRE

A pour moi mille charmes; L'amour prend dans ses yeux ses plus puissantes Isabelle est... [armes;

CARLIN, bas ù Léandre.

Clarice.

LÉANDRE

A mes yeux un tableau De tout ce que le ciel fit jamais de plus beau. CLARICE, à Carlin.

Qu’entends-je? Justes dieux! ton maître est infidèle; Son erreur me fait voir qu’il adore Isabelle.

Je suis au désespoir; et je sens dans mon cœur .Mon amour outragé se changer en fureur.

LÉANDRE, sortant de sa rêverie.

Quel sujet tout à coup vous a mise en colère, Madame? Ce maraud a-t-il pu vous déplaire?

CLARICE

Si quelqu’un me déplaît en ce moment, c’est vous!

Quoi ! je pourrais exciter ce courroux !

CLARICE

! Vous êtes un ingrat, un lâche, un infidèle : Suivez, servez, aimez, adorez Isabelle.

LÉANDRE, à Carlin.

Ah! maraud, qu'as-tu dit?

carlin.

Eh bien ! no voilà pas?

J'aurai fait tout le mal.

LÉANDRE, a Clarice.

J'adore vos appas;

| Et je veux que du ciel la vengeance et la foudre Me punisse à vos yeux, et me réduise en poudre,

Si mon cœur, tout à vous, adore un autre objet.

CARLIN

Ne jurez pas, monsieur; vous êtes trop distrait.

CLARICE

Vous aimez Isabelle; et de quelle assurance Prononcez-vous un nom dont mon amour s'offense ?

LÉANDRE

J'ai parlé d'Isabelle? Eh ! vous voulez, je croi. Eprouver mon amour, ou vous railler de moi.

Moi. parler devant vous d'autre que de vous-même, Voys qui m'occupez seule, et que seule aussi j'aime!

CARLIN

Il faudrait, par ma foi, qu'il eût perdu l'esprit.

LÉANDRE

De ce cruel soupçon ma tendresse s'aigrit;

Vos yeux vous sonlgaranlsqu’il ne m’est pas possible Que pour quelque autre objet je devienne sensible. Ah! madame, ù propos, vous avez quelque accès Auprès du rapporteur que j'ai dans mon procès. Ecrivcz-lui, de grâce, un mot pour mon affaire.

CARLIN, à part.

A propos, est là fort nécessaire.

CLARICE

Quels que soient vos discours pour me persuader, J'aime trop, pour ne pas toujours appréhender; Mais ces distractions, qui vous sont naturelles,

Me rassurent un peu de mes frayeurs mortelles.

Je vous juge innocent, et crois que votre erreur Provient de votre esprit plus que de votre cœur.

LÉANDRE

Avec ces seutiments vous me rendez justice. CARLIN, a Clarice.

Je suis sa caution, il n’a point de malice.

Mais le dédit pourrait traverser vos desseins.

LE DISTRAIT, ACTE II, SCÈNE VII

SCÈNE VII

Vu cabaret, c’est là mourir au champ d’honneur.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CLARIŒ, carlin.

LE CHEVALIER, emhratsant Léandrr.

Hé ! bonjour, mon ami. Quelle heureuse rencontre !

LÉANDRE, oh cheralirr.

Monsieur, avec plaisir...

(d Carlin.)

Quel est cet homme-là ?

CARLIN

C'est le chevalier.

LÉANDRE

Ah:

LE CHEVALIER

Quoi ! ma sœur, te voilà*

Je t’en sais fort bon gré. Viens-tu. par inventaire, Du cœur de ton amant te porter héritière?

CLAVIER

Mais, dis-moi, seras-tu toujours fou, chevalier?

LE CHEVALIER

C'est un charmant objet qu'un nouvel héritier;

Et le noir est pour moi la couleur favorite:

Un amant en grand deuil a toujours son mérite;

Et quand comme Carlin on serait mal formé.

Du moment qu'on hérite, on est sûr d'être aimé. CARLIN.

Comment, comme Carlin ! Sachez que. sans repro- Votre comparaison est odieuse, et cloche. Jche, Chacun vaut bien son prix. Carlin, dans certains Pour certaius chevaliers ne se donnerait pas. [cas, LE CHEVALIER, à Carlin.

Tu te fâches, mon cher! il faut que je l'embrasse. L'oncle a donc fait la chose enfin de bonne grâce? As-tu trouvé le coffre à ton gré copieux ? *

Ses écus, ses louis, étaieut-ils neufs, ou vieux ?

CARLIN, au chevalier.

Nous n'y prenons pas garde; et toujours avec joie | Nous recevons l'argent tel que Dieu nous l'envoie.

LE CHEVALIER

Le bonhomme est donc mort?

(Il chante.)

J’en ai bien du regret.

CI.AR1CR

Cela se voit assez.

CARLIN

L'air vient fort ail sujet.

LE CHEVALIER, chantant.

El Rare h u» ni serrai

* Succède, succède...

Ce bémol est-il fin, et va-t-il droit au coeur?

« Succède...

Qu’en dis-tu?

CARLIN

Mais je dis que dans cet air si doux Bacchus est plus habile à succéder quç nous,

LE CHEVALIER répète.

* Succède aux droit» de ma maîtresse. »

(à Le an tire.)

Que vous semble, monsieur, et de l’air et des vers?

LKANOHK, sortant de la rêverie oit il a été prmlanl la teint, prend Clnrice par le brasf croyant parler an chevalier, et la tire à l'un des bout» du théâtre.

Vos intérêts en tout m’ont toujours été chers;

I étais fort serviteur de monsieur votre père,

Et je vous veux servir de la bonuu manière.

CLAHICE, à Léandre.

Je me sens obligée à votre honnêteté.

LÉANDRE, craignant d' être entendu, la ramène ù l'autre côté du théâtre.

le crois <jue nous serions mieux du l'autre cûté.

LE CHEVALIER fait le même jfu de théâtre arec Carliu.

J’ai de ma part aussi quelque chose à te dire.

II nous faut divertir...

Que diantre! est-ce pour rire?

léandre, ù Claricé.

Je suis, comme l’on sait, assez bien prés du roi : Je veux vous faire avoir un régiment.

CLARICR.

LÉANDRE

A vous-même.

A moi?

LE CHEVALIER, il Carlin.

Ton maître au moins n’est pas trop sage. carlin, au chevalier .

D accord. 11 vous ressemble en cela davantage.

LÉANDRE, <i Clariçe.

Vous avez du service, un nom, de la valeur:

Il faut vous distinguer dans un poste d'honneur. CLARICE.

\iais regardez-moi bien.

LE DISTRAIT. ACTE II. SCÈNE X

Ali ! je vous fais excuse, Madame; et maintenant je vois que je m'abuse.

J'ai cru qu’au chevalier...

LE CHEVALIER

Ma sœur, un régiment !

CARLIN

Ce serait de milice un nouveau supplément :

Et, si chaque famille armait une coquette.

Cette troupe, je crois, serait bientôt complète.

LE CHEVALIER

Cet homme-là, ma sœur, t'aime à perdre l'esprit.

LA RI CH

Je m‘en flatte en secret; du moins il me le dit.

LE CHEVALIER, il iéaadre.

Je crois bien que vos vœux tendent an mariage : Ma sœur eu vaut la peine; elle est belle, elle esl LÉANDRE. [sage.

Ah ! monsieur, point du tout.

LH CHKVAI.IBR.

Comment donc! point du tout?

Cette grâce, cet air...

LÉANDRE

II n'est point de mon goiH.

Cependant vous l'aimez?

lé A N DRE.

Oui, j'aime la musique;

Mais, si vous voulez bien qu’en ami je m'explique, ; Votre air n'a point ce tour tendre, agréable, aisé; Et le chant, entre nous, m'eu parait trop usé.

LE CHEVALIER

Et qui vous parle ici de vers et de musique?

Cet amanl-là, ma sœur, est tout à fait comique.

Lé ANDRE.

Vous chauliez à l'instant; et ne parliez-vous pas De votre air?

LH CHEVALIER

Non vraiment.

LRAXDRB.

J'ai donc tort en ce cas.

LE CHEVALIER

Je vous entretenais ici de votre flamme.

Et voulais pour ma sœur faire expliquer votre âme, Savoir si vous l'aimez.

LEANDRE

Si je l'aime, grands dieux!

Ne m'interrogez point, et regardez ses yeux.

Vous avez le goût bon. Si je n étais son frère,

Près d’elle ou me verrait pousser bien loin l'affaire; Mais je suis pris ailleurs. Près d'un objet vainqueur Je fais à petit bruit mon chemin en douceur.

J'ai jusqu ici conduit mou alfaire en silence; J'abhorre le fracas, le bruit, la turbulence ;

Et je vais pour chercher cet objet de mes feux.

I.ÉANDRE, « Clavier

Puisque vous désirez si tôt quitter ces lieux, Souffrez doue, s'il vous plaît, que je vous reconduise.

Ht met un gant, et prétente à Clarice la main qui est nue.) CARLIN, d iéandre.

Vous donnez une main pour l’autre, par méprise.

i.èandre, étant le gant qu'il avait.

Il est vrai.

CLARICE, à Lémdre.

Demeurez, et ne me suivez pas.

I.ÉANDRE, s'apercevant qu'il parle au chevalier

Vous êtes encor là! Je vous croyais bien loin.

Je cherchais votre sœur, et ma peine est extrême...

le chevalier. [même.

Vous ne vous trompez pas, c’est une autre cllo- Mais si jamais, monsieur, vous êtes son epoux, Dans vos distractions déliez-vous de vous, line femme suffit, tenez-vous à la vôtre?

.Valiez pas, par méprise, en conter à quelque autre. Ma sœur n’est pas ingrate; et, sans égard aux frais, Elle vous le rendrait

avec les intérêts.

Adieu, monsieur. Je suis tout à votre service.

LE DISTRAIT, ACTE III, SCÈNE II

SCÈNE XI

LÊANDHK, CARLIN.

UîAXDRE.

Je cherche vainement, et ne vois point Claricc.

CARLI1T

N’étant plus en ce lieu, vous ne sauriez la voir. lkaxdrk.

Ah! mon pauvre Carlin, je suis au désespoir.

Que je suis malheureux! Contre moi tout conspire. J'avais dans ce moment cent choses à lui dire.

Ne perdons point de temps; sortons, suivons ses pas. Je ne suis plus à moi quand je ne la vois pas. CARLIN.

Et quand vous la voyez, c’est cent fois pis encore.

SCÈNE XII

CARLIN, seul.

Il aurait bien besoin de deux grains d'ellébore.

Il était moins distrait hier qu’il n’est aujourd'hui. Cela croît tous les jours. Je me gâte avec lui.

Un m’a toujours bien dit qu’il fallait, dans la vie, Fuir autant qu'on pouvait mauvaise compagnie: Mais je l'airne, cl je sais qu'un cœur qui n'est pas Doit aimer scs amis avec tous leurs défauts, [faux

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE

LISETTE

Grâce au ciel, à la fin vous quittez la toilette : Votre mère aujourd'hui doit être satisfaite.

De notre diligence on peut se prévaloir;

Il n’est eucorc, au plus, que sept heures du soir.

ISABELLP..

Il me semble pourtant que j'aurai peine à plaire, El je n’ai pas les yeux si vifs qu'à l’ordinaire.

Ma rnôrc eu est la cause, et ce qu’elle me dit Mc brouille tout le teint, me sèche et m’enlaidit.

LISETTE

Elle enrage à vous voir si grande et si bien faite. La Joi devrait contraindre une mère coquette, Quand la beauté la quitte, ainsi que les amants, Et quelle a fait sa charge environ cinquante ans, D’abjurer la tendresse, et d'avoir la prudence De faire recevoir sa fille en survivance.

ISABELLE

Que ce serait bien fait! car enfin, en amour.

Il faut, n'est-il pas vrai? que chacun ail son tour.

LISETTE

Oui, la chanson ledit. Diles-moi, je vous prie,

1 Si pour le chevalier votre àmc est attendrie. Est-ce estime? est-cc amour?

ISABELLE

Oh! je n'en sais pas tant.

LISETTE

Mais encor?

ISABELLE

Je ne sais si ce que mon cœur sent Se peut nommer amour; mais enfin je l’avoue Que j’ai quelque plaisir d’entendre qu’on le loue: 1 l'ar nu destin puissant, et des charmes secrets,

Je me trouve attachée à tous ses intérêts.

Je rougis, je pâlis, quand il s'offre à ma vue :

S’il me quitte, des yeux je le suis dans la rue. Mais que te dis-je, hélas! mon cœur partout le suit. Ses manières, son air, occupent mon esprit;

Et souvent, quand je dors, d'agréables mensonges M'en présentent l’image au milieu de mes songes, i Est-ce estime? est-ce amour?

LISETTE

G’est ce que vous voudrez; Mais enfin c’est un mal dont vous ne guérirez ! Qu'avec un réeipé d'un hymen salutaire;

Et je veux m’employer à finir cette affaire.

Le chevalier, tout franc, est bien mieux votre fait. Léaudrca de l’esprit, mais il est trop distrait.

Il vous faut un mari d’une humeur plus fringante, Léger dansscs propos, qui toujours danse ou chaute; Qui vole incessamment de plaisirs en plaisirs, Laissant vivre sa femme au gré de scs désirs, S’embarrassant fort peu si ce qu’elle dépense Vient d'un autre ou de lui. C'est cette nonchalance Qui nourrit la concorde, et fait que dans Taris Les femmes, plus qu'aillcurs, adorent leurs maris

ISABELLE

Tu saisbienque ma mère est d’une humeur étrange. Crois-tu que son esprit à ce parti se range?

Elle m’a défendu de voir le chevalier.

LISETTE

Sans se voir, on ne peut pourtant se marier.

Ne vous alarmez point : nous trouverons peut-être Quelque moyen heureux que l'amour fera naître, Qui pourra tout d'un coup uous tirer d'embarras. Un sort heureux déjà couduit ici scs pas.

ISABELLE, LE CIIEVALIEB, LISETTE

LF CHEVALIER, damant et sifflant, A Isabelle.

Je vous trouve à la fin. Ah ! bonjour, ma princesse ; Vous avez aujourd'hui tout l’air d’une déesse;

Et la mère d'Araour. sortant du sein des mers.

Ne parut point si belle aux yeux de ('univers.

De votre amour pour moi je veux prendre ce gage.

(// lui baise b. i main.)

LE DISTRAIT, ACTE III, SCÈNE III

ISABELLE

Monsieur le chevalier...

LISETTE, au chevalier.

Allons donc, soyez sage.

Comme vous débutez !

LE CHEVALIER, fl Lise Ile,

Nous aulres gens de cour, Nous savons abréger le chemin de l'amour. Voudrais-tu doue inc voir, eu amoureux novice, De ramoiir à ses pieds apprendre l'exercice. Pousser de gros soupirs, serrer le bout des doigts? Je ne fais point, morbleu, l'amour comme un bour- Je vais tout droit au cœur. (geois:

(a Isabelle.)

Le croiriez- vous, la belle, Depuis dix ans et plus je cherche une cruelle,

Et je rt'en trouve point, tant je suis malheureux!

LISETTE

Je le crois bien, monsieur; vous ôtes dangereux!

I.E CHEVALIER, ù Isabelle

J'ai bien bu cette nuit; et, sans fanfaronnades,

A votre iutenliou j'ai vidé cent rasades.

Mon feu. qui dans le vin s'éteiul le plus souvent, Reprend vigueur pour vous, et s'irrite en buvant.

Il fait, parbleu, bien chaud.

(Il 6ie sa perruque cl la peigne.) LISETTE.

La manière est plaisante.

Vous voulez nous montrer votre tête naissante;

Ce regaiu de cheveux est encor bon à voir.

ISABELLE, au chevalier.

Vous êtes mal debout ; voulez-vous vous asseoir? Lisette, des fauteuils.

LE CHEVALIER

Point de fauteuil, de grâce.

ISABELLE

Oh ! monsieur, je sais bien....

LE CHEVALIER

lin fauteuil m'embarrasse.

I u homme là dedans est tout enveloppé;

Je ne me trouve bien que dans un canapé.

(à Lisette.)

Fais-in'en approcher un. pour m'étendre à mon aise.

LISETTE

Tenez-vous sur vos pieds, monsieur, ne vous déplaise. J'enrage quand je vois des gensqu'à tout mumciil

II faudrait étayer comme un vieux bâtiment, Couchés dans des fauteuils, barrer une ruelle,

Et mort non de ma vie! une bonne escabellc. Soyez dans le respect. Nos pères autrefois

Ne s’en portaient que mieux sur des meubles de bois.

ISABELLE

Paix donc; ne lui dis rien, Lisette, qui le blesse.

LISETTE, fl Isabelle.

Bon ! bon! il faut apprendre à vivre à la jeunesse.

* LE CHEVALIER

Lisette est en courroux. Çà, changeons de discours. Comment scifr-jeavccvous?M’adoi“ez- vous toujours?

Celle maman encor fait-elle la hargueuse?

C’est un vrai porc-épic. '

ISABELLE

Elle est toujours grondeuse :

Elle m’a depuis fieu défendu de vous voir.

LE CHEVALIER

De me voir? Elle a tort. Sans me faire valoir,

Je prétends vous combler d une gloire parfaite; Car ce n’est qu’en mari que mon cœur voussouhaite.

ISABELLE

En mari! mais, monsieur, vous ôtes chevalier:

Ces gens- là ne sauraient, dit-on, se marier.

Ouel abus! Nous faisons tous les jours alliance Avec tout ce qu'on voit de femmes dans la France.

LISETTE , enieiulnnt madame Grognac.

Ah! madame Grognac!

ISABELLE

Ah! monsieur, sauvez-vous.

Sortez. Nou, revenez.

LISETTE

Uù nous cachcrons-uous ?

LE CHEVALIER

Laissez, laissez-moi seul aïirunlcr la tempête.

LISETTE

Ne vous y jouez pas. Il me vient dans la tête L'n dessein qui pourra nous tirer d'embarras.

Elle sait votre nom, mais ne vous connaît pas : Nous attendons uii maître en langue italienne; Faites ce mailrc-là, pour nous tirer de puiiic.

ISABELLE

Elle approche, elle vient. O ciel !

LE CHEVALIER

C'est fort bien dit.

En cette occasion j’admire ton esprit.

J’ai, par bonheur, clé deux ans eu Italie.

MADAME GHOCNAC, ISABELLE, LE CHEVALIER

MADAME GROGNAC, à Isabelle.

Ali! vraiment, je vous trouve en bonne compagnie. Ouel est cet lioinmc-là?

LISETTE

Ne le voit-on pas bien?

C’est, comme on vous a dit, ce maitre italien Oui vient montrer sa langue.

MADAME GROGNAC.

Il preud bien de la peine.

Ma fille, pour parler, n’a que trop de la sienne. Qu elle apprenne à se taire, elle fera bien mieux.

LE CHEVALIER, R Isabelle.

lrn grand homme disait que s’il parlait aux dieux, Ce serait espagnol ; italien, aux femmes;

L’amour par son accent se glisse dans leurs âmes: A des hommes, français; et suisse à des chevaux. Das dich der donder schulcq.

LtSKtTK.

Ali ! juste ciel, quels mots!

MADAME G 11 OU N AC

Comme je ne veux point qu'elle parle à personne, Sa laugue lui suffit, et je la trouve bounc.

LB CHEVALIER , û Isabelle.

Or je vous disais donc tantôt que l’adjectif Devait être d'accord avec le substantif. habilla Ull a, cVsl vous, belle Isabelle.

[bat.)

Amante ftdele, c'est moi, l'amant fidèle,

Qui veut toute sa vie adorer vos appas.

(< Madame Grognac t'approche pour écouter.) (haut â UabcUe.)

II faut les Accorder en genre, en nombre, en cas.

madame grognai:, au chevalier.

Tout votre italien est plein d'impertinence.

LE CHEVALIER, û madame Grognac.

Ayez pour la grammaire un peu de révérence.

(4 habelle.)

Il faut présculemenl passer au verbe actif,

Car moi, dans mes leçons, je suis expéditif,

Nous allons commencer par le verbe amo, j'aime. Ne le voulez-vous pas?

ISABELLE

Ma joie en est extrême.

LISETTE, ou chevalier.

Elle a pour vos leçons l'esprit obéissant.

LB CHEVALIER, à habelle.

Conjuguez avec moi, pour bien prendre l'accent. lo amo, j’aime.

ISABELLE

lo amo, j’ai un;.

I.E CHEVALIER

Vous uc le dites pas du ton que je demaude.

(ù madame Grognac.)

Vous me pardonnez bien si je la réprimande.

(à habelle.)

Il faut plus tendrement prononcer ce mot-là : lo amo, j’aline.

ISABELLE, fort G nd rement.

lo amo, j'aiint;.

LB CHEVALIER

Le charmant naturel, madame, que voilà!

Aux dispositions qu elle m a fait paraître,

Elle en saura bientôt trois fois plus que son maître (h habelle.)

Je suis charmé. Voyons si d’un ton naturel Vous pourrez aussi bien dire le pluriel.

MADAME GHOGNAC.

Elle en dit déjà trop, monsieur; et dans les suite? Il faudra, s'il vous plaît, supprimer vos visites.

LB CHEVALIER

J’ai trop bien commencé pour ne pas achever.

VALKRL, LE CHEVALIER, MADAME GROGNAS, ISAIIELLK, LISETTE.

VALKRE, au chevalier.

Ail ! je suis, mon neveu, ravi de vous trouver!

(û madame Grognae.)

Madame, vous voyez, sans trop de complaisance, Un gentil-homme ici d'assez belle espérance ;

Et s'il pouvait vous plaire, il serait trop heureux.

LISETTE, ù pari.

Que le diable t’emporte !

ISABELLE, ù pari.

Ah ! contre-temps fâcheux :

MADAME GROGNAC, à Yaltre.

Votre neveu! comment?

VALKRE.

Il a su se produire,

Et n’a pas eu besoin de moi pour s'introduire.

MADAME GROGNA*:, au chevalier.

Vous n’êtcs pas, monsieur, un maître italien?

VALÀRE.

Lui? c'est le chevalier.

LE CHEVALIER

Il est vrai, j’en convien :

Cela n'empêche pas que, dans quelques familles, Je ne montre parfois l'italien aux filles.

MADAME GROGNAC, û Isabelle.

Comment, impertinente!

LE CHEVALIER, ù madame Grognar.

Ah ! point d’emportement madame grognac, ù habelle.

Après vous avoir dit...

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

Madame, doucement ;

Valiez pas, devant moi, gronder mes écolières.

MADAME GROGNAC, ON chevalier.

Mêlez-vous, s'il \ous plaît, monsieur, de vos affaires, (à Imbelle.)

Lorsque je vous défends...

LE chevalier, à madame Grognac.

Pour calmer cc courroux»

J'aime mieux vous baiser, maman.

MADAME GIIOGXAC, ou chevalier.

Retirez-Vous.

Je ne suis point, monsieur, femme que l'on pluisantc.

LE CHEVALIER, prend madame Grognac p;ir la main, chante , ai ta fait danter par force.

Je veux que nous dansions ensemble uac courante.

VALKRE, les hé parant, et menant le chevclief dehors. C’est trop pousser la chose; allons, retirez-vous.

SCÈNE VI

VALÉHE, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE, d Vulèrr.

Mais quelle étourderie!

Pour éviter le bruit, j'avais trouvé moyen De le faire passer pour maître ilalieu;

El vous ôtes venu...

YALKRK.

.Mou imprudence est haute j Mais je veux sur-le-champ réparer celte faute.

Je m'en vais la rejoindre, et tâcher de calmer Son esprit violent, prompt à sc gendarmer.

(Il tort.)

LISETTE, ISABELLE

LISETTE

Voilà, je vous l'avoue, une fâcheuse affaire.

ISABELLE

N’as- lu pas ri, Lisette, à voir danser ina mère?

LISETTE

Comment donc! vous riez, et vous ne craignez pas La foudre toute prête à tomber en éclats!

ISABELLE

Laissons pour quelque temps passer ici l’orage. Léandrc vient; il faut nous ranger du passage. Écoutons un moment; nous n’oserions sortir.

De ses distractions il faut nous divertir;

Il ne manquera pas d'en faire ici paraître.

LISETTE

Je le veux. Demeurons sans nous faire connaître. Ecoutons.

SCÈNE VIII

LÉANDRE, CARLIN; ISABELLE et LISETTE dan, 1 1

fond du théâtre,

LÉAXDRK.

D’où viens-tu? parle donc, réponds-moi.

Je ne te vois jamais quand j'ai besoin de toi.

J'exécute votre ordre avec zèle, ou je meure.

Vous avez oublié que, depuis un quart d'heure.

De dix commissions il vous plut me charger.

J ai vu le rapporteur, le tailleur, l'horloger;

Et voilà votre montre enfin raccommodée :

Elle sonne à présent.

LÉANDRE, prenant In montre.

Il me l’a bien gardée.

CARLIN

Vous m’avez commandé de même d'acheter De bon tabac d'Espagne; en voilà pour goûter.

LÉANDRE, prend le papier oit est le tubac.

Voyons.

CARLIN

C'est du meilleur qu’on puisse jamais prendre, Dont on frauda les droits eu revenant de Flandre.

LÉANDRE, jette la montre croyant jeter le tubac.

Quel horrible tabac! tu veux m’empoisonner.

CARLIN

La montre! ah! voilà bien pour la faire sonner! Quelle distraction, monsieur, est donc la vôtre?

Uh! je n’y pensais pas; j'ai jeté l'un pour l'autre.

Ne vous voilà pas mal! La 1001111*0 cette fois Va revoir I horloger tout au moins pour six mois.

I.KANDRE

Cours à l’appartement de l’aimable Clarice;

Sache si pour la voir le moment est propice ; Peins-lui bien mon amour, et quel est mon chagrin D’avoir manque tantôt à lui donner la main.

Va vite, cours, reviens.

CARLIN, mettant la. montre A ton oreille.

La montre est tout en pièce».

Vous devriez, monsieur, exercer vos largesses,

El m’en faire présent...

LÉANDRE

Va donc, ne tarde pas.

Je t'attends.

CARLIN

J’obéis, cl reviens sur mes pas.

SCÈNE IX

LÉANDRE, ISABELLE, LISETTE

ISABELLE

Approchons-nous.

LÉANDRE, croyant parler à Carlin , cl sans voir Isabelle et

Carlin, j'attends tout de ton zele« Si Clarice venait à parler d'Isabelle,

Dis-lut bien que mon cœur n’en fut jamais touché; Par de plus nobles nœuds je me sens attaché. Isabelle est jolie; au reste, peu capable De fixer le penchant d'un homme raisonnable. Malgré les faux dehors de sa simplicité,

Elle est coquette au fond.

LISETTE, A Isabelle.

La curiosité [tre.

Vous pourra coûter cher, aux sentiments qu'il mon-

LE DISTRAIT» ACTE III, SCENE X

lëamiHE, croyant réirondre U Carlin.

Mais me parleras-tu toujours de celle montre?

Eh bieu! c'est un malheur. Fais-lui bien concevoir Qu’lsabellc sur moi n'eut jamais de pouvoir,

Et que mon oncle en vain veut faire une alliance Dont mou amour murmure, cl dont mou cœurs of- 1SABELLE. [feusc.

Il ne m'aime pas Irop. Lisette.-

LÊANDRE, croyant répondre rt Carlin.

Oui, Ton le dit.

Cotte Lisette-là lui tourne mal l'esprit ;

C’est une babillardo, on intrigues habile.

Et qui, dans un besoin, pourrait montrer eu ville.

LISETTE, o Isabelle.

Voilà donc mou paquet, et vous le vôtre aussi.

Lui dirai-je, à la lin, que vous êtes ici?

LÊANDRE.

Oui , tu pourras lui dire. Avec impatience J'attendrai ton retour; va, cours en diligence. Que les hommes sont fous d'empoisonner leurs jours Par des dégoûta cruels qu'ils ont dans leurs amours! Je savoure à longs traits le poison qui me lue.

LISETTE

C’est pendant trop longtemps nous cacher à sa vue ; El je veux l’attaquer. Monsieur, si par hasard Vous vouliez bien sur nous jeter quelque regard.

LÊANDRE, sans les voir.

Sans ce fâcheux dédit qui vient troubler ma joie, Je passerais des jours filés d or et «le soie.

LISETTE

Vous voulez bien, monsieur, me permettre à mou De vous féliciter sur votre heureux retour? (tour

LEANDRE, Mans les voir.

Au pouvoir de l'amour c’est en valu qu’on résiste.

LISETTE

Monsieur, par charité...

LÊANDRE, sans Us roir.

Que le ciel vous assiste.

LISETTE

Sommes-nous donc déjà des objets de pitié?

(rt /» abelle.)

De tout ce qu'on me dit vous ôtes de moitié.

(rt Lémulrr.,

Tournez les yeux sur nous.

(Elle le tire par la manche.) LÊANDRE.

Ali ! le voilà, Lisette !

LISETTE

El ma maltresse aussi.

LÊANDRE, Ü Isabelle.

Que ma joie est parfaite !

Jamais rien de plus beau ne s'otl'rit aux regards; Les Amours près de vous volent de toutes parts. Aux coups de vos beaux yeux qui pourrait se soustraire?

El qu'on serait heureux si l’on pouvait vous plaire!

ISAKELLE, à Isandre.

Bon ! votre cœur pour moi ne fut jamais louché. Par de plus nobles nœuds vous ôtes attaché :

I Je suis un petf jolie; au reste, peu capable De fixer le penchant d'uu homme raisonnable : Malgré les faux dehors de nia simplicité,

Je suis coquette au fond.

I.ÉAKDRB

C’est une fausseté.

Lisette, tu devrais, dans le soin qui t'anime,

Lui faire prendre d'elle une plus juste estime :

Tu gouvernes son cœur.

LISETTE

Oui, quelqu'un me Pa dil, Cette Lisette-là lui tourne mal l'esprit;

C’est une babillardo, en intrigues habile,

El qui pourrait montrer, en un besoin, en ville, j Votre panégyrique a pour nous des appas.

Quel peintre! Par ma foi, vous ne nous flattez pas.

LÊANDRE, Ù part.

Ah! maraud de Carlin, dans peu ton imprudence Recevra de ma main sa juste récompense.

LISETTE

J 'entends veuirquelqu’un. Ah! ciel! quel embarras! C’est madame Groguac qui revient sur ses pas. ISABELLE.

Lisette, que dis-tu ?

LISETTE

Votre mère en personne.

ISABELLE

Quel parti prendre, ô ciel? Je tremble, je frissonne Sa briisqur humeur sur nous pourrait bien éclater : Aidez-moi, s'il vous plait, monsieur, à l'éviter.

LEANDRE

Vous cacher à ses yeux est chose assez facile.

Mon cabinet pour vous doit être un sûr asile; Entrez-y.

ISABELLE

Volontiers. Mais que personne au moi us Ne puisse nous y voir.

(Isabelle et Lisette entrent dans le cabinet de Lé>*ndrr.) LÊANDRE.

Fiez-vous à mes soins.

SCÈNE X

madame grognac, léandre.

MADAME GROGNAC.

Je ne la trouve point. Monsieur. où donc est-elle? . LÊANDRE.

Qui, madame?

MADAME GROGNAC.

Ma fille.

Eh! qui donc?

MADAME GROGNAC.

Isabelle.

Que j’aurais de plaisir, avec deux boni soufflets,

A venger pleinement les affronts quVn m’a faits! Mais je ne perdrai pas ici toute ma pîine. Puisqu'il faut aussi bien que je vous entretienne,

LE DISTRAIT. ACTE III. SCENE XVIII

Et vous dise en deux mots que je veux, dès ce jour. Votre oncle vif ou mort, terminer votre amour. Vous savez scs desseins, et

qu’un dédit m'engage. Monsieur, à vous donner ma tille...

LÉANDRE

Eu mariage?

MADAME GROCNAC.

Comment donc? Oui, monsieur, en mariage, oui; Et je prétends, de plus, que ce soit aujourd’hui. Je ne puis plus longtemps voir traîner cette aïiairc, Et je vais ordonner qu'on m'amène un notaire : C’est un point résolu, monsieur, dans mon cerveau; La garde d’une fille est un trop lourd fardeau.

CARLIN, CLARICE, LÉANDRE

CARLIN, â Léandre.

J'ai fait ce que vos feux attendaient de mon zèle, Et j’&mèoe Claricc.

LÉA.NDRE.

Ah! madame, eu ces lieux,

Quel bonheur tout nouveau vous présente à mes clahick. [yeux?

Malgré votre dédit, je viens ici vous dire Que mou oncle à nos feux est tout prêt de souscrire. Mon cœur en est charmé; mais je crains votre

[humeur,

El qu’une autre que moi ne règne en votre cœur.

LÉANDRE

Ces soupçons mal fondés me font trop d’injustice ; El je n’ai nie que vous, adorable Claricc.

LÉA.NDRE, CLARICE, CARLIN

CLARICE, à Léandre.

De votre rapporteur je reçois cette lettre : [Irr.

Vous pouvez de scs soins bientôt tout vous promet- Je vous quitte un moment, et je monte là-haut

Pour lui faire réponse, et reviens au plus tôt. LÉANDRE, l'arrêtant.

Si dans mou cabinet vous vouliez bien écrire, Vous auriez plus tôt fait.

CLARICE

Je craindrais de vous nuire.

LÉANDRE

Vous me ferez plaisir, madame, assurément. CLARICE.

Puisque vous le voulez, j'en use librement.

Je vais le supplier de vous faire justice,

Et de continuer à vous rendre service.

J’aurai fait en deux mots.

LEANDRE, CARLIN

CARLIN

Dans votre cabinet , monsieur, j’entends du bruit. Que veut dire cela? N’est-ce point un esprit Qui lutine Clarice?

LÉANDRE

Ah ! je vois ma méprise.

Carlin, tout est perdu ! j’ait fait une sottise.

En plaçant là Clarice, en men esprit distrait,

Je n'ai pas réfléchi que dans le même endroit J’avais mis Isabelle.

CARLIN

Isabelle! Ah! j’enrage.

Nous allons bientôt voir arriver du carnage. Êtes-vous fou, monsieur?

ISABELLE, CLARICE, LISETTE, LÉANDRE, CARLIN

Mais qu’est-ce que je vois!

Quelle prospérité! Pour une, en voilà trois.

ISABELLE, à Clarice.

Vous pouvez dans ce lieu tout à voire aise écrire, Et tant qu’il vous plaira. Pour moi, je me relire.

LE DISTRAIT, ACTE IV, SCÈNE II

CLARICE

Vous avez eu le temps, pour vous, tout à loisir,

D’y pouvoir, saos témoins, remplir votre désir.

léaxdhk. [blc :

Le hasard, malgré moi, dans ce lieu vous assem- Mon dessein n'était point de vousy mettre ensem- (ù Isabelle.) [ble

Votre mère tantôt...

ISAHKLLK.

ie suis au désespoir.

LÉANDRE, à Claris.

Madame, vous saurez...

CLAIUCK.

Je ne veux rien savoir.

L KAN OR K , Ù htlbrlle.

Je n’ai pas réfléchi que...

ISABELLE, i'en allant.

Vous êtes un traitre.

SCÈNE I

valére, clarice.

CLARICE

De vos soins généreux je vous suis obligée : i Mais, depuis un moment, mou âme est bien chau-

VALÈKK. [géC.

Plalt-il?

* CLARICE

Je ne veux plus me marier.

VALÉRE

Comment!

D'où vous peut donc venir un si promptehan peinent?

CLARICE

J'ai pensé mûrement aux soins du mariage.

Aux chagrins presque sûrs où sou joug nous engage, A cette liberté que l'on perd sans retour : l/hymen est trop souvent un écueil pour l'amour. Je ne me sens point propre aux soins d'une famille; Et, tout considéré, j'aime mieux rester fille.

Je sais bien que l'hymen peut avoir scs dégoûts ; Chaque étal a les siens , et nous les sentons tous. Cependant vous vouliez de moi ce bon office.

CLARICE

D'accord ; mais plus on voit de près le précipice, Plus nos sens étonnés frémissent du danger. I.éandre est pris ailleurs; et, pour le dégager, Votre application peut-être serait vainc.

VALÉRE

Calmez-vous; je prétends y réussir sans peine. Léandre sent pour vous une sincère ardeur:

Je pourrais bien ici répondre de son cœur;

Et ce n'est qu'un devoir de pure obéissance Qui relient jusqu'ici son esprit en balançc.

I.K CHEVALIER

Se peut-il qu'à votre âge

Vous n'ayez pas encor les airs d'un homme sage? Si j'en faisais autant, je passerais chez vous Pour un franc étourdi. Là, là, ré-

pondez-nous.

I J'ai tort; mais...

LE DISTRAIT, ACTE IV, SCENE IV

‘ I.K CHEVALIER

Mais, mais, mais!

CLARICE

Quelle esl voire querelle

LR CHEVALIER.

Je m'étais introduit tantôt chez Isabelle,

A>ue j'aime à la fureur, et qui m'aime encor plus; J y passais pour un autre; cl monsieur, là-dessus. Est venu brusquement gâter tout le mystère,

Et ma mal à propos fait connaître à la mère. Parlez; n'est- il pas vrai?

VALEUR

D'accord, mon cher neveu:

.Mais je référerai ma faute.

LC CHEVALIER.

Eh! ventrebleu,

C'est un étrange cas. Kaut-il que la jeuuesse Apprenne maintenant à vivre à la vieillesse,

Et qu on trouve des gens, avec des cheveux gris, Plus étourdis cent fois que nos jeunes marquis?

Je n’y connais plus rien. Daus le siècle où nous

[sommes.

Il faut fuir dans les bois, cl renoncer aux hommes.

• VALEUR

Je veux vous marier, et votre sœur aussi.

LR CHEVALIER.

Ma sœur? Vous vous moquez.

VALEUR

Pourquoi donc ce souci ?

LR CHEVALIER, « VaU-re.

Quelle injustice, ô ciel! On me vole, on me pille. Cela n’est point dans l’ordre; et l’on sait qu’une fille, Pour enrichir un frère, en faire un gros seigneur. Iloit renoncer au monde.

CLARICR.

On connaît ton bon cœur.

Et je sais qui t’oblige à parler de la sorte;

C’est l'amour de mon bien.

LR CHEVALIER.

Oui, le diable m’emporte.

VALÉRE

Je prétends lui donner cinquante mille tiens,

Vous réservant, à vous, de mon bien le surplus; Et je veux aujourd'hui terminer cette affaire.

LE CHEVALIER, CLARiCE.

LS CHEVALIER

Veux-tu que sur ce point |e m'explique en bon frère Tu sais bien qu'entre nous nous parlons assez net. l'n hymen, quel qu'il soit, n'est point du tout ton fait. Te voilà faite au tour, nul soin ne te travaille;

Et le premier enfant te gâterait la Caille. Crois-moi, le mariage est un triste métier.

CLARICE

Mon frère, cependant, lu veux te -marier.

LE CHEVALIER

Le devoir d'une femme engage à mille choses;

On trouve mainte épine où l'on cherchait des roses: Le plaisir de I hymen est terrestre et grossier.

CLARICR..

Mon frère, cependant tu veux te marier.

LK CHEVALIER

Parlons à eœur ouvert, et confessons la dette.

Je suis un peu coquet, tu n'es pas mal coquette : Notre mère l'était, dit-on, en son vivant; Nouschassons tous de race, et le mal n’est pas grand. Si quelque amant venait frapper ta fantaisie,

Tu pourrais avec lui faire quelque folie.

CLARICE

Mon frère, cependant...

LE CHKYALfER.

Tu vas te récrier :

Mon frère, cependant tu veux te marier.

Que diable! tu réponds toujours la même prose.

CLAHICE.

Mais tu me dis aussi toujours la môme chose.

I.E CHEVALIER, CLARICE, LISETTE

LISETTE

Bonjour, monsieur. Depuis votre maudit jargon, La madame Groguac est pire qu'un dragon;

El je viens vous chercher ici pour vous apprendre Quelle veut dès ce soir finir avec Léandre.

Elle m’a commandé de lui faire venir l'n notaire.

LE CHEVALIER

Bon! bon! il faut la prévenir.

LISETTE, aprrcevtmt Clatict.

Ah ! vous voilà, madame? Eh! diles-moi, de grâce, Au cabinet encor venez- vous prendre place? Quelque nouvel amant, en dépit des jaloux,

Vous donne-t-il ici quelque autre rendez-vous?

LE CHEVALIER

Comment! un rendez-vous? Que dis-tu? prends bicu C'est ma sœur. [garde,

Votre sœur? Peste, quelle égrillarde!

CLARICE

Pour faire une réponse aux termes d'un billet, Léandre a bien voulu m'ouvrir son cabinet,

Où j'ai trouvé d'abord Isabelle enfermée.

LE CHEVALIER

Isabelle!

, CLARICE

Et Lisette.

LE CHEVALIER

Ab! petite rusée!

Avant le mariage on me fait de ces tours! L’augure est vraiment bon pour nos futurs amours!

LISETTE

Ici mal à propos votre esprit se gendarme;

LE DISTRAIT, ACTE IV, SCÈNE VI

Le mal est donc bien grand, pour faire un tel va- Ne vous souvient-il plus du maître italien, (carme ; Et de celte courante à contre-cœur?

Eh bien?

LISETTE

Eh bien ! pour éviter le retour de la dame,

Qui pestait contre nous, et jurait dans son âme, Nous avons fait retraite au cabinet, sans bruit ; Clarice est arrivée en ce même réduit Pour écrire une lettre ; et voilà le mystère.

LE CHEVALIER

L'une écrit une lettre, et l’autre fuit sa mère;

Et toutes deux d’abord s’en vont chez un garçon. C’est prendre son parti. L’asile est vraiment bon!

CLARICE

Lisette, tu remets le câline dans mon Ame:

Mou soupçon se dissipe, et fait place à ma flamme. Peut-être à les discours j’ajoute trop de foi;

Mais Léandre aujourd'hui triomphe encor de moi.

LE CHEVALIER, rarrflant.

Ecoute donc, ma sœur.

CLARICE

Que ine veux-tu, mon frère?

LE CHEVALIER

Mcts-toi dans un couvent; tu ne saurais mieux faire.

CLARICE

Je prends comme je dois tes conseils là-dessus; Mais l avis ne vaut pas cinquante mille écus.

LE CHEVALIER, LÉANDRE, CARLIN

LE CHEVALIER, à pari.

C'est Léandre; tant mieux, j'ai deux mots à lui dire, (à Léandre.)

I n sort heureux, monsieur, vous présente à mes LÊANDRE, à Carlin. (yCUX.

Peut-être elle pourra revenir en ces lieux.

LE CHEVALIER, A Léandre.

Je sais que vous voulez devenir niou beau-frère ; C'est fort bien fait à vous : ma sœur a de quoi plaire ; Elle est riche en vertus : pour en argent comptant, Je crois sans la flatter, qu elle ne l'est pas tant. Quand mon père mourut, il nous laissa, pour \ivrc, Ses dettes à payer, et sa manière à suivre :

C'est, comme vous voyez, peu de bien que cela.

LÉANDRE, au chevalier.

Et n'avez-vous jamais eu que ce père-là ?

LE CHEVALIER, rit.

Comment?

LEANDRE

Que cette sœur, monsieur, j'ai voulu dire.

CARLIN

L'erreur est pardonnable; il ne faut point tant rire.

LE CHEVALIER

Je sais votre naissance et votre probité,

Et je suis fort content de vous par ce cèté.

Vous n'avez qu'un défaut quj partout vous dccèle; Dans le fond cependant c'est une bagatelle :

Mais je serais conteul de vous en voir défait.

Vous êtes accusé d'être un peu trop distrait;

Et tout le monde dit que cette léthargie Fait insulte au lion sens, et vise à la folie.

LEANDRE

Chacun ne peut pas être aussi sage que vous :

Tous les hommes, monsieur, sont différemment Chacun a sa folie, et j'ai grâce à vous rendre (fous; De ue trouver en moi qu'un défaut à reprendre.

I.E CHEVALIER

Ce que je vous eu dis n'est que par amitié;

Et je vous trouve, moi, trop sage de moitié.

On ne m'entend jamais censurer ni médire,

Et je ne dis ici que ce que j'entends dire.

LEANDRE

Un parle volontiers; mais un homme d'esprit Doit donner rarement créance à ce qu'on dit.

De louange et d'encens les hommes sont avares,

Ils font rarement grâce aux vertus les plus rares; Au lieu qu'avec plaisir, d'une langue sans frein,

De leurs traits médisants ils chargent le prochain. Je suis toujours eu garde, et n'ai pas voulu croire Cent bruits seules de vous, fâcheux à votre gloire.

I.E CHEVALIER

Peut-on m'accuser d’être fourbe, flatteur, Fal, insolent, ingrat, suffisant, imposteur?

LÉANDRE

(Il prend sa tabatière , ta renverse; prend ses gants pour son mouchoir.)

Non, vous dis-jc, monsieur; et je ne vois personne Qui de cos vie, s-là seulement vous soupçonne: Mais on ne ine dit pas de vous autant de bien Que je souhaiterais. On dit (je u’en crois rien) Qu’en discours vous prenez un peu trop de licence, Qu’on ne peut sc soustraire à votre médisance:

LE DISTRAIT, ACTE IV, SCENE VII

Que vous parlez toujours avant que de penser;

Que tout votre mérite est de chanter, danser;

Que pour vous faire croire homme à bonne fortune, Vous passez en hiver les nuits au clair de lune,

A souffler dans vos doigts, et prendre vos ébats Sur la porte d'iris, qui ne vous connaît pas;

Que souvent vous prenez trop de vin de Champagne, Et qu'il faut que toujours quelqu'un vous accompa- Pour pouvoir vous montrer votre chemin la nuit, (gne Et même quelquefois vous reporter au lit.

Enfin que sais-je, moi? l'on charge ma mémoire De cent mauvais récits que je ne veux pas croire :

Et tout homme prudent doit sc garder toujours De donner trop crédit à de mauvais discours.

LB CHEVALIER

Adieu. Carlin, adieu.

CARLIN

Monsieur de la musique, Hediles-nous encor ce petit air bachique.

SCÈNE Vil

LÉANDRE, carlin.

CARLIN

Vous avez fort bien fait de lui river son clou.

C'est bien à faire à lui de vous appeler fou;

El vous deviez encor lui mieux laver la tète.

LKANDRE.

J'ai bien un autre soin qui m'occupe et m’arrête.

Tu t'imagines bien que Claricc en courroux Se livre tout entière à ses transports jaloux,

Et m'accable des noms d’ingrat et d'infidèle.

D'une autre part aussi que peut dire Isabelle?

CARLIN

V«ns avez tort. Faut-il que chaque instant du jour Votre distraction nous fasse quelque tour?

Vous avez de l’esprit et de la politesse;

Vous raisonnez parfois comme un sage de Grèce; Et d’autres fois aussi vos faits et vos raisons Vous font croire échappé des Petites-Maisons.

LKANDRE.

Mais sais-tu bien, maraud, qu’avec {a remontrance, , Tu te feras chasser?

CARLIN

Monsieur, en conscience,

Je ne veux point du tout ici vous corriger.

leandre. [changer.

Ma manière est fort bonne , et n’en veux point Je ne ressemble point aux hommes de notre Age, Qui masquent en tout temps leur cœur et leur vi- Mon défaut prétendu, mon peu d'attention [sage. Fait la sincérité de mon intention.

Je ne prépare point avec effronterie,

Dans le fond de mon cœur, d'indigne menterie ;

Je dis ce que je pense, et sans déguisement ;

Je suis, sans réfléchir, mon premier mouvement;

In esprit naturel me conduit et m'anime :

Je suis un peu distrait, mais ce n’est pas un crime.

CARLIN

Ce n’est pas un grand mal. Pour être bel esprit,

II faut avec mépris écouter ce qu'on dit,

Réver dans un fauteuil, répondre en coq-à-l'ànes, Et voir tous les mortels ainsi que des profanes.

Au suprême degré vous avez ce défaut,

Et bien d'autres encor.

LÉANDRK.

(Pendant ce couplet il ôte la cravate à son valet, par dittraction.)

Te tairas-tu, maraud ?...

lTn cerveau faible, étroit, qui ne tient qu’une chose, Peut répondre en tout temps à ce qu’on lui propose; Mais celui qui comprend toujours plus d'un objet Peut bien être excusé s'il est un peu distrait. CARLIN remet sa cravate .

Je vous excuse aussi. Mais permettez, de grâce. Que je remette ici chaque chose en sa place : il n'est pas encor temps que je m aille coucher.

LKANDRE déboutonné son valet.

C'est le moindre défaut qu’on puisse reprocher. Est-il juste, après tout, que l’on s’assujettisse ! A répondre à cent sots selon

leur sot caprice ?

Ce qu'on pense vaut mieux cent fois que leurs dis- J'irais de ma pensée interrompre le cours, [cours. Pour un jeune étourdi qui me rompt les oreilles De ses travaux fameux d'amour et de bouteilles; Pour un plaisant, qui vient de son bruit in ‘enivrer, Qui croit nie faire rire, et qui me fait pleurer; Pour un fastidieux qui n’a, pour l’ordinaire,

Ni le don de parler, ni l’esprit de se taire !

CARLIN, remettant son justaucorps.

Mais voyez, s’il vous plaît, quelle distraction !

LKANDRE.

Je crains pour mon amour quelque altération.

La belle est en courroux; toute mou innocence Ne me rassure pas, et je crains sa présence.

CARLIN

Je vous dirai, monsieur, pour sortir d’embarras, Comme ordinairement j’en use en pareil cas.

Il faudrait qu'une lettre, écrite d’un beau style, Pût vous rendre prés d’elle un accès plus facile. Mandez-lui que tantôt ce que vous avez fait N'est qu’un coup d'étourdi.

LÉANDRE

Je serai satisfait

Si la lettre, Carlin, a l'effet que j’espère.

CARLIN

Une lettre, monsieur, remet bien une affaire;

Et trois ou quatre mots, en hâte barbouillés,

Font souvent embrasser des amants bien brouillés.

LÉANDRE

En cette occasion, Carlin, je te veux croire.

Va vite me chercher la table et l'écritoire.

CARLIN

Je vais, je cours, je vole, et je reviens à vous»

LE DISTHAIT, ACTE IV, SCENE IX

SCÈNE IX

CARLIN, LÊANDRE.

CARLIN, présentant un livre à ton maître.

Tenez, monsieur, voilà...

LÊANDRE.

Comment! es-tu donc ivre?

Pour écrire un billet tu m'apportes un livre 1

CARLIN

Ah! vous avez raison. On hurle avec les loups;

Et je serai bieulôl aussi distrait que vous.

Votre absence d’esprit est une maladie Qui se gagne aisément.

LÊANDRR.

Eh ! lais-toi, je te prie ;

Ne me fatigue point par tes mauvais discours.

Les valets sont fâcheux, et font tout à rebours.

CARLIN, apportant vue table et une écr noire.

Pour écrire, à ce coup, j’apporte toute chose.

LÊANDRE r'assied pour écrire ,

Donne-moi promptement.

CARLIN

Voyons de votre prose.

Si pour vous d’Apollon les trésors sont ouverts, Vous pouvez même aussi vous escrimer en vers,

En sonnet, en ballade, en ode. en élégie.

Le sexe aime les vers.

LÉANDRK change plusieurs fois de plume, qu’il trempe dans la poudre pour le cornet.

Quelque mauvais génie

Des plumes que je prends vient empêcher l'effet.

CARLIN

Je le crois bien, monsieur; car voilà le cornet,

Et dans le poudrier vous trempiez votre plume. LÉANünR.

Tu peux avoir raison; c’est contre ta coutume.

CARLIN, à part.

L’écriture est un art bien utile aux amants!

Petits soins, rendez-vous, doux raccommodements. Promesse d'épouser, plainte, douceur, rupture. Tout cela se trafique avccque l’écriture.

Si le papier qui sert aux amoureux billets Coûtait comme celui qu'on emploie au palais. Cette ferme en un an produirait plus de rente Que le papier timbré ne peut rendre en quarante. LÉAK-DRB renverse sur sa lettre le comrl pour la pondre.

Ma lettre est achevée...

CARLIN

Ah! perdez-vous l'esprit?

Vous versez à grands Ilots l’encre sur votre écrit. Quelle est donc, s’il vous plaît, cette façon de lêandre. (peindre?

De mon esprit trop prompt c'est à moi de me CARLIN, montrant la lettre, [plaindre.

I,e bel écrit* ma foi, pour un traité de paix !

On croira qu’un démon en a formé les traits;

Les experts écrivains s'y donneront au diable :

Je tiens dès à présent la lettre indéchiffrable.

LEANDRE u remet à écrire.

Il faut recommencer, le mal n’est pas bien grand. Je ne plains point, Carlin, la peine que je prend.

CAIILIN.

C’est très-bien fait. Mais moi, je plains fort Isalêandbc. [belle.

Isabelle ?

Oui, monsieur.

LÊANDRE, écrivant.

Ne me parle point d’elle.

CARLIN

Soit. Quand d’une cruelle on veut toucher le cœur, C’est un style éloquent qu'un billet au porteur, Qui vaut mieux qu'un discours rempli de fariboles. Si vous vous en serviez...

Fais trêve à les paroles.

CARI.IN, û /mil.

Quand une belle voit, comme par supplément, Quatre doigts de papier plié bien proprement Hors du corps de la lettre, et qu’avant sa lecture (Car c’est toujours par là que l'on fait l'ouverture) On voit du coin de l’œil sur ce petit papier...

(Lêandre écoule Carlin, et par distraction écrit ce qu'il dit.)

a Monsieur, par la présente, il vous plaira pfcyer « Deux mille écus comptant, aussitôt lettre vue, u A damoisellc, en blanc, d'elle valeur reçue... »

El Dieu sait la valeur! un discours aussi rond Fait taire l'éloquence et l'art de Cicéron.

LÊANDRE, écrivant.

Cela peut être vrai pour de serviles âmes Qui trafiquent d'un cœur.

CARLIN

Aujourd'hui bien des femmes

! Se mêlent du trafic.

LÊANDRE.

J'ai fiui. Je n'ai plus

Qu'à cacheter ma lettre et mettre le dessus.

CARLIN

Le ciel en soit loué! Me voilà hors de crise.

Je tremblais de vous voir faire quelque méprise. Vous avez plus d'esprit que je ne l'eusse cru;

Et j'attendais encore uu trait de votre cru.

LÊANDRE.

! Tu deviens insolent.

LE DISTRAIT, ACTE V, SCENE HT

CARLIN

Ce n'est que par tendresse.

LÉANDRE

Tiens, porte de ce pas la lettre à son adresse.

De ton zèle empressé j’attends tout dans ce jour, Et me remets sur toi du soin de mon amour.

CARLIN

Pour vous servir plus vite en cetto conjoncture.

Je m’en vais emprunter les ailes de Mercure.

SCÈNE X

CARLIN, seul.

Allons nous acquitter de notre honnête emploi; Remettons deux amants... Mais qu’est-ce que je volt « Pour Isabelle. » Oh diable! aurais-je la berlue? Quelque nuage épais m'obscurcil-il la vue?

Mais non, j’ai, grâce au ciel, encore deux bons yeux. Monsieur, monsieur... Il est déjà loin de ces lieux. Il me semble pourtant que, selon tout indice,

Le billet que je tiens doit aller à Cia ri ce.

Mais le nom d'Isabelle est peint sur ce papier.

Ne me jouerait-il point un tour de son métier?

Il peut se faire aussi qu'il instruise Isabelle De l'état de son cœur, et qu'il rompe avec elle.

Lui donne en peu de mob son congé par écrit. Oui, voilà ce que c'est, et le cœur me le dit.

Ah! qu'un maître est heureux quand un valet habile \ la concepliou et légère et facile !

Il peut se fourvoyer sans rien appréhender;

El de tels serviteurs sont nés pour commander.

SCÈNE I

ISABELLE, LISETTE, CARLIN

ISABELLE, levain une lettre ouverte.

Croit-il que de mon cœur je sois embarrassée,

Et que de l'engager on ait eu la pensée?

CARLIN, <i Isabelle.

Je ne dis pas cola.

Lisette, A Carlin.

Dans son petit cerveau

Pense-t-il que l’on soit bien tenté de sa peau,

El de la tienne aussi ?

CARLIN, à Lite! tf.

Je ne l’ai pas trop rude.

ISABELLE

Pour m’outrager encore, il a mis tant d'étude A m’oflrir un billet pour Clarice dicté!

CARLIN, à part.

I.e traître a fait le coup, je m’en suis bien douté

ISABELLE

Mon parti sur ce point est fort facile à prendre.

CARLIN, û Isabelle.

Madame, écoutez-moi...

ISABELLE

Je ne veux rien entendre.

CARLIN

Mais, de grâce, un seul mot.

LISETTE

Sors d’ici, malheureux :

Va-t'en porter ailleurs ton cartel amoureux.

CARLIN

On ne traita jamais un courrier de la sorte.

Détalons.

Vous saurez...

LISETTE

Cagncras-tu la porte?

CARLIN

Mais tu perds le respect; je suis ambassadeur.

LISETTE

Sortiras-tu d’ici, postillon de malheur?

SCÈNE III

LE CHEVALIER, ISABELLE, LISETTE

LE CHEVALIER, rt Isabelle.

Eh bien! la mère encor fait-elle le lutin? Pourrons-nous nous soustraire à son brusque clia- ISABELLE. |gl*in?

Vous savez son humeur. Ah ! juste ciel ! je tremble? Elle peut revenir et nous trouver ensemble.

LK CHEVALIER

Que ce soin ne vous fasse aucune impression :

Je vous prends en ces lieux sous ma protection. N'ôtes-vous pas ma femme? Et, pour bâter les choses, J'ai dressé le contrat moi-méme avec lesclauses, Dont mon onclo est porteur.

LISETTE

Tout est bien avancé,

Puisque déjà par vous le contrat est dressé;

Et l’aveu de la mère est une bagatelle.

ISABELLE

Nous aurons de la peine à vonirà bout d’elle.

I.E CHEVALIER

Avant d’accorder tout à mon juste transport.

Je veux sur son esprit faire un dernier effort.

Me jeter à ses pieds, lui dire mes alarmes.

Crier, gémir, pleurer; car j’ai le don des larmes.

LE DISTRAIT, ACTE V, SCENE VII

Lisette m’appuiera. Malgré son noir chagrin, Nous la flatterons tant, qu’il faudra bien enfin Qu'elle me cède un bien dont mon amour est digne.

LISETTE

Bon! bon! plus on la flatte, et plus elle égratigne; C’est un esprit rétif, et qu’on ne réduit pas.

Mais je vois votre sœur tourner ici scs pas.

LE CHEVALIER, CLARICE, ISABELLE, LISETTE

LE CHtVALIER, à Clarice.

Eh bien! ma chère sœur, quel soin ici t'amène?

Et quelle intention est maintenant la tienne? As-tu pris ton parti?

CLARICE

J’espère qu’à 1a fin

Mon oncle avec Léandrc unira mon destin.

ISABELLE, û Clarice.

Tant mieux. Mais puisque enfin vous épousez Léan- L'amitié, la raison, m’obligent à vous rendre [dre, Un billet amoureux qu’il m’écrit. Le voici.

CLARICE

De Léandre?

ISABELLE

De lui.

LF. CHEVALIER, à Isabelle.

Quel rôle fais-je ici?

Un rival odieux aurait pu vous écrire?

ISABELLE, au chevalier.

De ce qui s'est passé je saurai vous instruire. Suivez-moi seulement, et demeurez en paix.

(d Clarice.)

Tenez, voilà la lettre, et le cas que j'en fais. Adieu.

LE CHEVALIF.R.

Bonsoir, ma sœur.

[û Isabelle.)

Il faut aller, madame,

Faire un dernier effort pour couronner ma flamme.

CARLIN, CLARICE

CLARICE

Approche, monstre aflreux, Ministre impertinent d'un maître malheureux.

A qui va cette lettre? Est-ce pour Isabelle?

CARLIN

Madame, c'est pour elle, et ce n'est pas pour elle.

CLARICE

Avec. ces vains détours penses-tu me tromper? Voyons. Demeure là; ne crois pas m'échapper.

{ Elle lit.)

« Je suis au désespoir, mademoiselle, que l'aven- « turc du cabinet vous ait donné quelque soupçon « de ma fidélité. •

Viens çà, maraud; réponds, parle.

(Elle le prend par la cravate.) CARLIN.

Miséricorde !

Celte lettre est pour nous la pomme de discorde. Ouf! liai! je n'en puis plus; vous serrez le sifflet. Mais du moins jusqu'au bout lisez donc le billet. CLAniCE.

Que je lise, maraud ! Que veux-tu qu'il m'apprenne? De ses déloyautés ne suis-je pas certaine?

CARLIN

Si mon maître est ingrat, puis-je mais de cela? Mais il vient; vous pouvez l'étrangler : le voilà.

LÉANDRE, CLARICE, CARLIN

(Léandre est plongé dans la rêverie.)

CLARICE, à part.

J'ai peine, en le voyant, à tenir ma colère.

CARLIN, bas , o Clarice.

Ne parlons pas trop haut, de peur de le distraire.

clarice. [lieux

Vous voilà donc, monsieur! Cherchez-vous en ces Que ma rivale encor se présente à mes yeux ?

LÉANDRE, sortant de sa rêverie.

Ah! madame... A propos, avez-vous lu ma lettre?

CLARICE

Oui, traître! ma rivale a su me la remettre :

Je la tiens d'Isabelle, et le cas qu'elle en fait Peut me venger assez de ton lâche forfait.

LÉANDRE

Un autre que Carlin en vos mains l'a remise?

Le maraud! je saurai châtier sa méprise ;

Je le rouerai de coups; le coquin tous les jours Lasse ma patience et me fait de ces tours.

Je le vois. Viens çà, traître : aux dépens de la vie Je veux tirer raison de cette perfidie.

Tu mourras de ma main.

CARLIN

Ah! monsieur, doucement, Grâce! je n'ai point fait encor mon testament.

(d purt.)

Non, je n'ai jamais vu de pièce d'écriture Faire tant de procès.

LÉANDRE

Parle sans imposture.

LE DISTRAIT, ACTE V, SCENE VIII

Qu'as-tu fait de ma lettre? et que! affreux démon Te pousse à me trahir d'une telle façon?

carlin. .

Moi, monsieur, vous trahir! je vous sers avec zèle; Je l'ai mise avec soin dans les mains d'Isabelle.

LÉANDRE, liront ton épie.

Et voilà pour ta mort l'arrêt tout prononcé. CARLIN.

Quelle faute ai-je fait?

LÉANDRK.

Quelle faute, insensé !

CARLIN

Oui, vous avez raison de vous faire justice.

LÉANDRE

Ne t'avais-jc pas dit de la rendre à Clarice?

CARLIN

A Clarice, monsieur? je veux être pendu,

Si je mu ressouviens de l'avoir entendu.

Lé A. N DRE.

Mais le dessus écrit suffit pour te confondre.

A ce témoin inuetquc pourras-tu répondre?

(A Clarice.)

Pour lui faire sentir son peu de jugement,

De grâce, prétez-moi celte lettre un moment.

CARLIN, à part .

Bon! c'est où je l'attends.

Lé ANDRE.

Viens, tête sans cervelle ; Lis avec moi, bourreau ; lis donc... « Pour Isabelle. »

•CARLIN

Pouf! il faut l'avouer, vous avez, à mon pré, l,a présence d'esprit au suprême degré.

Lis donc, bourreau, lis donc.

I.RANDRE

Ah! de grâce, madame, Pardonnez mon erreur en faveur de ma flamme : Mon cœur n'a point de part au crime de ma main.

CLARICE

Vous tâchez, inconstant, à me séduire en vain ; Mais je ne reçois point un grossier artifice.

CARLIN

Je réponds pour mon maître : il n'a point de malice; Et s'il n'était point fou, je veux dire distrait.

Ce serait, je vous jure, un garçon tout parfait.

LÉANDRK.

Mais si vous avez lu le dedans de ma lettre, ise ces soupçons cruels clic a dù vous remettre.

CLARICE

Ma curiosité m on a fait lire assez;

Je n'en ai que trop lu.

CARLIN

Mou Dieu, recommencez.

En changeant le dessus, nous changeons bien la

[thèse.

Vous avez le bras bon, soit dit par parenthèse.

claricr, Ht.

• Je suis au désespoir que l'aventure du cabinet « vous ait pu donner quelque soupçon de ma fidé- « lité. Votre rivale ne servira qu'à rendre votre

« triomphe plus parfait. Monsieur, par la présente, « il vous plaira payer àdamoiselle, en blanc, d'elle « valeur reçue... Et Dieu sait la valeur. »

CARLIN

Fi donc! madame, fi! vous moquez-vous de moi? Cela n'est point écrit.

CLARICE

Vois donc.

CARLIN, a Léundre.

Ah ! par ma fui,

Votre méprise ici me parait fort étrange.

Quoi! vos billetsd'amoursontdes lettres de change? Vous aurez bientôt fait votre paix à ce prix.

LÉANDRK.

C'est ce malheureux-là qui, pendant que j'écris, M'embarrasse l'esprit de ses impertinences.

CARLIN

J'ai diablement d'esprit ; on écrit mes sentences. CLARICE continue île lire,

«Oui, belle Clarice, je n'adore que vous, et fais « tout mon bonheur de vous aimer le reste de ma « vie. »

CARLIN, « Clarice.

Vous trouvez maintenant les termes plus coulants. Et vous ne venez plus pour étrangler les gens.

CLARICE

Je respire. Ah! Carlin, ccst une joie extrême De trouver innocent un coupable qu'on aime;

Et que, sans nul effort, on fait un prompt retour Des mouvements jaloux aux transports de l'amour!

LÉANDRE

A mes distractions faites grâce, madame;

Nul autre objet que vous ne règne dans mon âme.

CARLIN, à Claricr.

C'est une vérité; le plaisir qu'il reçoit Fait qu'il ne vous croit pas où souvent il vous voit. Voici monsieur votre oncle. A vos vœux tout confire.

VALÉRE, LEANDRE, CLAK1CE, CARLIN

VALKRE, a Léandre.

Avec empressement, monsieur, jo viens vous dire Que mon plaisir serait de pouvoir, en ce jour.

Au gré de vos souhaits contenter votre amour.

LÉANDRE, A

Je crois qu'à mes désirs vous n'êles point contraire.

VALKRE.

Je donne volontiers les mains à cette affaire.

Mais il faut du dédit encor vous délier,

Et procurer de plus l'hymen du chevalier.

Nous nous trouvons toujours dans une peine excarlix. [tréme.

Il me vient dans l'esprit un petit stratagème.

(à Liaudre.)

La vieille ne songeait, dans votre engagement, Qu'au bien qu'on vous devait laisser par testament.

LE DISTRAIT , ACTE V, SCÈNE X

LEANDRE

Non sans doute.

CARLIN

L’on peut dresser quelque machine, Faire jouer sous main quelque secrète mine...

J’ai déjà dans ma poche un contrat.

CARLIN

Bon! tant mieux.

La mère ne, sait point que je suis eu ces lieux ; Elle ne ni a point vu; je puis aisément dire Ce que pour vous servir mon adresse m’inspire.

VALÉRE

Mais crois-tu...

CARLIN

Laissez-moi, l’ affaire est dans le sac.

J’entends venir quelqu’un. C'est madame Grognac.

CARLIN

Je vais tout préparer pour que la mine joue;

Et vous, ne manquez pas de pousser à la roue.

LE CHEVALIER

Moi, je m'inscris en faux contre ce qu'il peut faire.

MADAME GROGNAC.

Mais où somines-uous donc?

(il Léandre .)

Vous, monsieur le distrait.

Vous ôtes là debout plante comme un piquet.

Il ne répond point trop aux offres que vous faites.

MADAME GROGNAC, d Vattre,

Monsieur, guérissez-vous des soucis où vous êtes: Quand il ne voudrait point encor se marier,

Je u 'aurai point recours à votre chevalier.

I n fat dont la conduite est tout impertinente.

VALKRR, à pari.

El qui lui fait danser quelquefois la courante.

MADAME GROGNAC.

Un petit libertin qui doit de tous côtés,

Un étourdi fieffé.

LE CHEVALIER, à madame Grognac.

Bassons les qualités.

Cela ne rendra pas le contrat moins valide.

VALÉRE, MADAME GROGNAC. ISABELLE

le chevalier, clarice, léandre.

LE CHEVALIER, A madame Grognac.

Le dessein en est pris; je ne vous quitte point Que je ne sois enfin satisfait sur ce point.

Je prétends, malgré vous, devenir votre gendre : Vous ne sauriez mieux faire; et, pour vous en dé- Yousavez beau pester, crier, tempêter... (fendre.

MADAME GROGNAC, on chevalier.

Ouais!

Je vous trouve plaisant! Au gré de mes souhaits Je ne pourrai donc pas disposer de ma fille? Monsieur, je ne veux point de fou dans ina famille.

LE CHEVALIER

Là, là... doucement.

MADAME GROGNAC.

Paix...

ISABELLE

Ma mère...

MADAME GROGNAC.

Taisez-vous.

LE CHEVALIER

Un peu de naturel.

MADAME GROGNAC.

Non.

VALÉRE, <1 madame Grognac.

Calmez ce courroux.

MADAME GROGNAC. à Valtrt.

Vous, calmez, s'il vous plaît, votre langue indiscrè- Ennuveux harangueur. C'est une affaire faite, (te. Monsieur sera mon gendre. Et. pour me délivrer Des importunités qui pourraient trop durer.

J'ai mandé tout exprès en ces lieux un notaire.

VALÉRE, MADAME GROGNAC, CLARICE, ISA- BELLE, LE CHEVALIER LEANDRE, LISETTE; CARLIN, en courrier,

LISETTE

Place, place au courrier qui vient à toute bride.

CARLIN, à Uandre.

Ah ! monsieur, vous voilà! Quelle fatalité !

Votre oncle ici m'envoie... Ouf! je suis éreinté!... Pour vous dire... Attendez...

CLARICE. a Carlin.

Tu nous fais bien attendre.

LÉANDRE, ù Carlin.

N'as-tu point de sa part quelque lettre à me rencarlin. [dre?

Non; depuis qu'il est mort le défunt n'écrit plus.

LE CUEVAJ.1EA, riant.

C’est Carlin.

CARLIN, an chevalier.

Ah! monsieur, vos ris sont superflus; De vos pleurs bien plutôt lâchez ici la bonde,

En apprenant le coup le plus fatal du monde,

Et qui fera trembler les piles héritiers Jusque dans l’avenir de nos ueveux derniers. clarice, ù Carlin.

Dis-nous donc, si tu veux, cette action si noire.

CARLIN

La volonté de l'homme est bien ambulatoire!,

(A Léandre.)

! A grand' peine nu bonhomme aviez-vous dit adieu, Qu il a fait appeler le notaire du lieu;

El, ii’écoutaul alors qu'un aveugle caprice,

Rien informé d'ailleurs que vous aimiez Clarice,

Kl que vous deveniez réfractaire à ses lois,

2le.

LE DISTRAIT, ACTE V, SCÈNE XI

Refusant d'épouser celle dont il fit choix;

Sans avoir, en mourant, égard à ma prière,

Il a testaments tout d’une autre manière ;

Et l'avare défunt, descendant au cercueil,

Ne vous a pas laissé de quoi porter le deuil.

MADAME GROGXAC.

Ah ! juste ciel ! qu’cntends-jc?

CAHI.I.W

O cruelle disgrâce !

Nous voilà pour jamais réduits à la besace. madame grogxac.

Le défunt a bien fait, et jel’cn applaudis;

11 devait, à mon sens, encore faire pis.

CARLIN

Hélas! qu’aurail-il fait?

MADAME GROGXAC, à Carlin.

Ta plainte m’importune.

(à Léandre.) [llllie;

Vous, monsieur, vous pouvez chercher ailleurs for- Votre hymen à présent ne me convient en rien : Cour épouser ma fille, H faut avoir du bien.

VALÉRE, A madame Grognae.

Mon neveu ne craint point la disgrâce cruelle D'un pareil testament. S’il épouse Isabelle,

Je lui donne à présent mon bien après ma mort. En faveur de l'amour faites-vous cet effort.

MADAME GROGXAC.

Il est bien étourdi.

LE CHKYAURJt.

Dans peu je me propose

De l'étre encore plus : si je vaux quelque chose. C'est par là que je vaux, et par ma belle humeur.

MADAME grogxac, au chevalier.

Euh! j'ai celte courante encore sur le cœur. VALKRE, A madame Grognae, lui présentant un contrat tout dressé.

Signez donc ce papier .. Eue plume, l.isette.

LISETTE, donnant une plume.

Voilà tout ce qu’H’faul.

MADAME grogxac, signant.

C'est une affaire faite ;

Je signerai, pourvu que vous me promettiez Qu’il deviendra plus sage, et. que vous le signiez.

% VALERE

D’accord.

(« Léandre.)

Vous, pour le prix d’une juste tendresse. Soyez heureux, monsieur; je vous donne ma nièce.

madame grogxac, à Valére.

Comment donc! révez-vous, monsieur? êles-xous De donner votre nièce à qui n'a pas un sou? [fou,

VALKRE, A mailamr Grognae.

Il ne faut pas ici plus longtemps vous séduire;

Et vous me permettrez maintenant de vous dire Que ce faux testament, madame, u’est qu’un jeu Inventé par Carlin pour tirer votre aveu.

MADAME GROGXAC, à Carlin.

Parle.

CARLIX. a part.

Le dénomment est bien prêt à sc faire.

MADAME GROGXAC, A Carlin.

' Ne nous as-tu pas dit que l’oncle, en sa colère, i A d'autres qu’à Léandre avait laissé son bien ?

CARLIX.

Ma foi, je le croyais. Mais, puisqu'il n’en est rien, Le ciel en soit loué !

MADAME GROGXAC.

Je suis assassinée.

LISETTE, à madame Grognae.

Il ne faut point ici tant faire l’étonnée ;

C’est vous qui nous montrez à choisir un mari. Quand votre époux, jadis grand gruyer de Berri, Voulut vous enlever, vous le laissâtes faire :

Votre fille est encor plus sage que sa mère.

MADAME GROGXAC, A Isabelle.

Coquine !

ISABELLE, A madame Grognae.

Écoulez-moi.

MADAME GROGXAC, à Isabelle.

Taisez-vous, s’il vous plaît.

LE CHEVALIER, A madame Grognae.

J'ai, si vous la grondez, un menuet tout prêt.

CARLIX, ü madame Grognae.

Vous paierez le dédit, parbleu.

VALÈRE, A madame Grognae.

De bonne grâce,

Puisque tout est signé, que la chose se fasse.

Pour apporter la paix et calmer votre esprit,

Je m’oblige pour vous à payer le dédit,

Et je donne de plus celte somme à ma nièce.

MADAME GROGXAC.

Je suis au désespoir. C’est à moi qu’on s’adresse Pour faire de ces tours !

(à Valére.)

Vous saurez, en un mot.

Que je ne donnerai pas cela pour sa dot.

Fasse qui le voudra les frais du mariage;

Vous l'avez commencé, finissez votre ouvrage ;

Et je prétends, de plus, qu’en formant res liens, On les sépare encore et de corps et de biens.

(Elle sort.)

SCÈNE XII

LÉANDRE, carlin.

l£ ANDRE.

Toi, Carlin, à l'instant prépare ce qu’il faut Pour aller voir mon oncle, et partir au plus lAt.

carlin. [gage !

Laissez votre oncle en paix. Quel diantre de lan- Yous devez cette nuit faire un autre voyage ;

Vous n'y songez donc plus ? vous ôtes marié.

L&ANDRB.

Tu m’en fais souvenir, je l’avais oublié.

CARLIN, «w /.

Ah ciel ! un jour de noce oublier une femme î Cette erreur rne parait un peu digne de blâme : Pour le lendemain, passe; et j’en vois aujourd’hui Qui voudraient bien pouvoir l’oublier comme lui.

PIN DU DISTRAIT

Avant pour bien «1rs tnauv ilrssccrrl* merveilleux, Je m'amuse a ohcrcher des simples dans ors lieux

HZ ;cjlJ£3 ADJüilfii U3£3

l'OÜES AM(»l ;;

Hfy-.'.a ’a fc.v

JH ; i - ut ih ti. *»r i ' . *L .

•v*ir . »

i. ■ # ■ ,i- d Kl**'- ;

la icéM »H • « t mui' . m« •

\i iK r ni: mu: u

SCI'. »] 1 4

. u i '• . 'i '•'immi ..u*.

* |> *“V|r 'I ïl. n.'

Ir a •* .v» i> *ii ili***

-* . n.vii**

Àfalt .IF.

• *»r ilic.

i- . “la, .iL 'Hiii*1, ;« v*:« pria *

. ICI ”ïii* «p* ,.>ttv i| v

»"• ni A: in ri U » **r • n» »tj*,ai.. . .

. »•*» Iliî . • «- |«*«*I?4 I*; rni'li.U'*

A'.wmj.

••ü« . u ;»'i»*f,il-i.*i *i» p«i: ■*

c"i m. * r :.l l • . « ■•(i.trlr.

r».v*i*'| ** J* n* .(il .ladv «V •f

u» • . ’ti i-h* “-a •* *i- ?•!. n»l<v.

î. r *i • : **t »i*H * -ni ;•»» lit «t i jour,

fl V *»*!••, ‘i

• ! Il** .»’»!• i .» •' i

•• "'a* .• un. I< <*•

i'niin. la.- i:,

; -»ïr-

• ■ *' i* "t il* . . »• I

hr. *!*** •. i . . wil - • *. / •* *

l.i . .*» .» I»l* | I» ' if

I* i.oti» « .ir-n .r ; »: • • il- .1- • *v. •

t' •» «lue*** «> .tlffrii « * : . v ,r< »

SCÈNE I

a<;athe, üsettk.

LISETTE

Losqu'eii un plein repos chacun encor sommeille, (iuel démon, s'il vous plaît, vous tire par l'oreille, El vous fait hasarder de sortir si malin?

AGATHE

Faix, tais- toi, parle bas; tu sauras mon dessein. Erasle est de retour.

LISETTE

Ëraste ?

AGATHE

D'Italie.

hou savez-vous cela, madame, je vous prie?

AGATHE

J’ai cru le voir hier paraître dans ces lieux ;

El j’en crois plus mon cœur encore que mes yeux.

LISETTE

Je ne m’étonne plus que votre diligence

Ait du seigneur Albert trompé la vigilance.

l’ar ma foi, c’est un guide excellent que l’amour!

AGATHE

J etais à ma fenêtre, en attendant le jour,

Quand quelqu’un est sorti : voyant la porte ouverte, J'ai saisi promptement l’occasion offerte,

Tant pour prendre le frais, que pour flatter l’espoir Qui pourrait attirer Ëraste pour me voir.

LISETTE

xous n'avez pas envie, à ce qu’on peut comprendre, Que le pauvre garçon s’enrhume à vous attendre. Il arrive le soir; et vous, au point du jour,

Vous l'attendez ici pour flatter sou amour :

C’est perdre peu de temps. Mais si, par aventure, Albert, votre tuteur, jaloux de sa nature,

Vient à nou9 rencontrer, que dira-t-il de nous?

AGATHE

Je me veux affranchir du pouvoir d'un jaloux;

J’ai trop longtemps langui sous son cruel empire : Je lève enfin le masque; et, quoi qu'il puisse dire, Je veux, sans nul égard, lui montrer désormais Comme je prétends vivre, et combien je le liais.

LISETTE

Que le ciel vous maintienne en ce dessein louable! Pour moi, j ’aimerais mieux cent fois servir le diable. Oui, le diable : du moins, quand il tiendrait sabbat, J'aurais quelque repos. Mais, dans mon trisle élat, Soir, matin, jour ou nuit, jc.n’ai ni paix ni trêve; Si cela dure encore, il faudra que je crève.

Tant que le jour est long, il gronde entre ses dents : « Fais ceci, fais cela; va, viens; monte, descends; « Fais bien la guerre à l’œil ; ferme porte et fenêtre; « Avertis, si de loin tu vois quelqu’un paraître. » Il s’arrête, il s’agite, il court sans savoir où;

Toute la nuit il rôde ainsi qu'un loup-garou ;

Il ne nous permet pas de fermer la prunelle;

I.ui, quand il dort d'un œil, l’autre fait sentinelle; H n’a ri de sa vie; il est jaloux, fâcheux.

Brutal à toute outrance, avare, dur, hargneux. J’aimerais mieux chercher mon pain de porte en

[porte.

Que servir plus longtemps un maître de la sorte.

AGATHE

Lisette, tous nos maux vont finir désormais. Qu’Érastc est différent du portrait que tu fais!

Dès mes plus tendres ans chez sa mère nourrie, Nos cœurs se sont trouvés liés de sympathie;

Et l’amour acheva, par des nœuds plus charmants. De nous unir encor par3es engagements.

Plutôt que de souffrir la contrainte effroyable

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE I, SCÈNE II

Qui depuis quelque temps et me gène et m’accable, Je serais lllle à prendre un parti violent;

Et, sous un habit d'homme, en chevalier errant, Four m'affranchir d'Albert et de ses lois si dures, J’irais par le pays chercher des aventures.

LISETTE

Oh! sans aller si loin, ici, quand vous voudrez,

Je vous suis caution que vous en trouverez.

AGATHE

Tu ne sais pas encor quel est mou caractère, Quand on m’impose un joug à mon humeur contraire.

J'ai vécu dans le monde au milieu des plaisirs;

La contrainte oh je suis irrite mes désirs. Présentement qu'Érastc à m'épouser s'apprête, Mille vivacités me passent par la tête.

J’ai du cœur, de l'esprit, du sens, de la raison;

Et tu verras dans peu des traits «le ma façon.

Mais comment du château la porte est-elle ouverte?

LISETTE

Bon! votre vieux Cerbère est à la découverte; Faut-il le demander? Il rôde dans les champs :

Il fait toute la nuit sentinelle en dedans,

Et sur le point du jour il va battre l’estrade.

S'il pouvait, par bonheur, choir en quelque embus- Et que des égrillards, avec de bons bâtons... (cade. Mais paix; j'entends du bruit; quelqu'un vient :

[écoutons.

ALBERT, AGATHE, LISETTE

ALHKHT, û part.

J ai fait dans mon château, toute la nuit, ia ronde, Et dans un plein repos j'ai trouvé tout le monde. Pour mieux des cuneinis rendre vains les eïiorts, J’ai voulu même encor m'assurer des’ dehors. Grâce au ciel, tout va bien. Une terreur secrète, En dépit de mes soins, cependant m'inquiète.

Je vis hier rôder un certain curieux,

Qui de loiu, ce me semble, examinait ces lieux. Depuis plus de six mois ma lèche complaisance Met à chaque moment en défaut ma prudeuce ; Et, pour laisser Agathe «à l’aise respirer,

Je n’ai, par bonté d’âme, encor rien fait murer. Oc n’est poiut par douceur qu’on rend sages les

[tilles;

Je veux, du haut en bas, faire attacher îles grilles, Et que de bons barreaux, larges comme la main, Puissent servir d'obstacle «à tout effort humain. Mais j’entends quelque bruit ; et, dans le crépus-

[cule,

J’entrevois quelque objet qui marche et qui recule. Approchons. Qui va là? Personne ne répond.

Ce silence affecté ne ine dit rien de bon.

LISETTE, bat.

Je tremble.

ALBERT

C est Lisette : Agathe est avec elle.

AGATHE

Est-ce donc vous, monsieur, qui faites sentinelle?

ALBERT. (est,

Oui, oui, c’est moi, c’est moi. Mais, à l’heure qu’il Que venez-vous chercher en ce lieu, s'il vous plaît?

AGATHE

De dormir ce matin n'ayant aucune envie,

Lisette et moi, monsieur, nous avons fait partie Ü’étre devant le jour sous c«*s arbres épais.

Pour voir ualtre l'aurore et respirer le frais.

ALBERT

Respirer le frais et voir l’aurore naître, Tout cela se pouvait faire à votre fenêtre.

Ici, pour me trahir, vous êtes de complot.

LISETTE, à part.

Que ce serait bien fait !

ALBERT, ù Lisent.

Que dis-tu ?

LISETTE

Pas le mot.

ALBERT

Des lillcs sans intrigue, et qui sont reteuues, Sont, à l’heure qu’il est, dans leur lit étendues, Dorment tranquillement, et ne vont poiut sitôt Prendre dans une cour ni le froid ni le chaud.

LISETTE, à Albert. [pOSC?

Et comment, s’il vous plaît, voulez-vous qu’on re- Ghez vous, toute la nuit, on n'entend d’autre chose Qu’aller, venir, monter, fermer, descendre, ouvrir, Crier, tousser, cracher, éternuer, courir, [meillc. Lorsque, par grand hasard, quelquefois je soml'n bruit affreux de clefs en sursaut me réveille. Je veux me rendormir, mais point : un juif errant. Qui fait du mal d’autrui son plaisir le plus grand; Un lutin, que l’enfer a vomi sur la terre Pour faire aux gens dormants une éternelle guerre. Commence son vacarme, et nous lutine tous.

ALBERT

Et quel est ce lutin et ce juif errant?

LISETTE

Vous.

ALBERT

Moi?

LISETTE

Oui, vous. Je croyais que ces brusques manières Venaient de quelque esprit qui voulait des prières; Et, pour mieux m'éclaircir, dans cc fâcheux état, Si c était âme ou corps qui faisait ce sabbat,

Je mis, un certain soir, à travers la montée,

Une corde aux deux bouts fortement arrêtée ;

Cela fit tout l’effet que j’avais espéré.

Sitôt que pour dormir chacun fut retiré.

En personne d’esprit, sans bruit et sans chandelle. J'allai dans certain coin inc mettre eu sentinelle: Je n y fus pas longtemps, qu'aussitôt patatras!

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE I, SCÈNE III. G

Avec un Tort grand bruit, voilà l’esprit à bas : Ses deux jambes à faux dans la corde arrêtées Lui font, avec le nez, mesurer les montées. Soudain j'entends crier : A l'aide! je suis mort! A ces cris redoublés, et dont je riais fort. J'accours, et je vous vois étendu sur la place, Avec une apostrophe au milieu de la face ;

Et votre nez cassé me fit voir par écrit Que vous étiez un corps, et nou pas un esprit.

ALBERT

Ah! malheureuse engeance! apanage du diable! C'est toi qui m’as joué ce tour abominable:

Tu voulais me tuer avec ce trait maudit?

Nou ; c'était seulement pour attraper l'esprit.

ALRRRT.

Je ne sais maintenant qui retient mon courage, Que de vingt coups de poing au milieu du visage...

AiiATHK, le retenant.

Eh ! monsieur, doucement.

ALbERT, à Ai/a t lie.

Vous pourriez bien ici, Vous, la belle, attraper quelque gourmade aussi.

(ù pari.)

Taisez-vous, s'il vous plaît. Four punir son audace, Il faut que de chez moi sur-lc-champ je la chasse.

(d Li telle.)

Qu'on sorte de ce pas.

LISETTE, feignant de pleurer.

Juste ciel! quel arrêt!

Monsieur...

ALBERT

Non; dénichons au plus têt, s'il vous plaît.

LISETTE, riant.

Ah! par ma foi, monsieur, vous nous la donnez bonne. De croire qu'en quittant votre triste personne Le moindre déplaisir puisse saisir mon cœur!

L'n écolier qui sort d'avec son précepteur;

Une fille longtemps au célibat liée,

Qui quitte scs parents pour être mariée;

Un esclave qui sort des mains des mécréants;

Un vieux forçat qui rompt sachalne après trente ans; Un héritier qui voit un oncle rendre lame; l’n époux, quand il suit le convoi de sa femme; N'ont pas le demi-quart tant de plaisir que j'ai En recevant de vous ce bienheureux congé.

De sortir de chez moi tu peux être ravie?

LISETTE

C’est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie. ALBERT.

Oui! puisqu'il est ainsi, je change de désir,

Et je ne prétends pas te donner ce plaisir:

Tu resteras ici, pour faire pénitence.

K a Agathe.)

Et vous, sans raisonner, rentrez en diligence.

(Agathe rentre en faitanl la révérence , Littttr en fait autant; Albert la retient , et continue.'

Demeure, toi; je veux le parler sans témoins.

SCÈNE III

ALBERT, LISETTE

ALBERT, à part.

Il faut l'amadouer, j'ai besoin de scs soins.

(/lanf.)

Allons, faisons la paix, vivons d'intelligence;

Je t’aime dans le foud, et plus que l’on ne pense.

Et je vous aime aussi plus que vous ne pensez.

ALBERT

Un bel amour, vraiment, à me casser le nez !

Mais je pardonne tout, et te donne promesses Que tu ressentiras l'effet de tnes largesses.

Si tu veux me servir dans une occasion.

LISETTE

Voyons. Duquel service est-il donc question ?

ALBERT

Tu sais depuis longtemps que sur le fait d'Agathe J'ai, comme on doit avoir, l'Ame un peu délicate. La donzcllc bientôt prendrait le mors aux dents, Sans la précaution que prés d'elle je prends.

Chez la dame du bourg jusqu'à quinze ans nourrie, Toujours dans le grand monde elle a passé sa vie : Cette dame étant morte, un parent me pria D’en vouloir prendre soin, et me la confia. L’amour, depuis ce temps, s’est glissé dans mon âme, Et j'ai quelque dessein d’en faire un jour ma femme.

LISETTE

Votre femme? fi donc!

ALnRRT.

Qu'entends-tu par ce ton?

Fi ! vous dis-je.

ALRKHT.

Comment?

Eh! fi ! fi! vous dit-on.

Vous avez trop d’esprit pour faire une sottise;

Et j'en appellerais à votre barbe grise.

ALBERT

Je n’ai point eu d'enfants de mon hymen passé; . Et je veux achever ce que j'ai commence,

Faire des héritiers, dont l’heureuse naissance De mes collatéraux détruise l'espérance.

LISETTE

Ma foi, faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira, Jamais postérité de vous ne sortira:

C’est moi qui vous le dis.

ALBERT

Et pourquoi donc?

LISETTE

Que sais-je?

ALBERT

Qui t'a de deviuer donne le privilège?

Dis donc, parle, réponds.

LISETTE

Mon Dieu, je ne dis rien :

(i4 LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE I, SCÈNE V.

Sans dire la raison, vous la devinez bien.

Je m’entends, il suffit.

AI.tiF.RT.

Ne te mets point en peine :

Ce sera mon a (Taire, et point du tout la tienne.

LISETTE

Ah l vous avez raison.

Tu sais bien qu’ici-bas

Sans trouver quelque embûche on ne peut faire un Des pièges qu’on metend mon âme est alarmée, [pas. Je liens une brebis avec soin enfermée :

Mais des loups ravissants rôdent pour l’enlever. Contre leur dent cruelle il la faut conserver :

Et, pour ne craindre rien de leur noire furie,

Je veux de toutes parts fermer la bergerie,

Faire avec soin griller mon château tout autour,

Et ne laisser partout qu’un peu d'entrée au jour. J’ai besoin de tes soins en celte conjoncture,

Pour faire, à mon désir, attacher la clôture.

LISETTE

(lui? moi !

Je ne veux pas que cette invention Paraisse être reflet de ma précaution.

Agathe, avec raison, pourrait être alarmée De se voir, par mes soins, de la sorte enfermée ; Cela pourrait causer du refroidissement :

Mais, en fille d'esprit, il faut adroitement l.ui dorer la pilule, cl lui faire comprendre Une tout ce qu'on en fait n’est que pour se défendre, Et que, la nuit passée, un nombre de bandits N'a laissé que les murs dans le prochain logis.

LISETTE

Mais rrovez-vous, monsieur, avec ce stratagème. Et bien d’autres encor dont vous usez de môme, Vous faire bieu aimer de l’objel de vos vœux?

ALBERT

Ce n’est pas ton afTaire; il suffit, je le veux.

LISETTE

Allez, vous êtes fou de vouloir, à voire Age,

Pour la seconde fois tâter du mariage;

Plus fou d'être amoureux d'un objet de quinze ans, Encor plus fou d'oser la griller là dedans.

Ainsi, dans ce dessein, funeste en conséquences, Je compte la valeur de trois extravagances,

Dont la moindre va droit aux Petites-Maisons. ALBERT.

Pour me conduire ainsi j'ai de bonnes raisons.

Pour moi, grâce aux effets de la bonté céleste,

J'ai, jusqu'à présent, eu de la vertu de reste;

Mais si j'avais amant ou mari de ce goût,

Ils en auraient, parbleu, sur la lôte et partout.

Si vous me choisissez pour prendre celte peine,

Je vous le dis tout net, votre espérance est vaine.

Je neveux point tremperdaos vos lâches desseins : | Le cas est trop vilain, je m'en lave les mains. 1

ALBERT

Sais-tu qu'après avoir employé la prière,

Je saurai contre toi prendre un parti contraire?

LISETTE

Pestez, jurez, criez, mettez-vous en courroux.

Vous m'entendrez toujours vous dire qu uu jaloux Est un objet affreux à qui l’on fait la guerre, Qu'ou voudrait de bon cœur voir à ceut pieds sous

[terre ;

Qu’il n’est rien plus hideux; que Satan, Lucifer, Et tant d'autres messieurs habitants de l'enfer, Sont des objets plus beaux, plus charmants, plus

[aimables,

Des bourreaux moins cruels et moins insupportables,

Que certains jaloux, tels qu'on en voit en ce lieu. Vous m’entendez. J’ai dit. Je me retire. Adieu.

SCftNE IV

ALBERT, seul.

Pour me trahir ici tout le monde s'emploie :

On dirait qu’ils n’ont pas tous de plus grande joie. Lisette ne vaut rien ; mais, de crainte de pis. Malgré sa brusque humeur, je la garde au logis. Je ne laisserai pas, quoi qu'on dise et qu’on glose. D'accomplir le dessein que mon cœur se propose.

C.RISPIK

Bonjour, monsieur.

ALBERT

Bonjour.

CRISPIM.

Vous portez-vous bien?

ALBERT

Oui.

CKISPIN.

En vérité, j'eû ai le cœur bien réjoui.

ALBERT

Content, ou non content, quel sujet vous attire? Et quel homme êtes-vous?

CRISP1N

J'aurais peine à le dire.

J'ai fait tant de métiers, d’après b- naturel,

Que je puis m'appeler un homme universel.

J’ai couru l'univers; le monde est ma patrie : Faute de revenu, je vis de l'industrie,

Comme bien d'autres font; sclou. l’occasion,

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE I, SCÈNE VI

Quelquefois honnête homme, et quelquefois fripon. J’ai servi volontaire un an dans la marine;

Et, me sentant le cœur enclin à la rapine.

Après avoir été dix-huit mois flibustier,

Un mien parent ine fit apprenti maltôtier.

J'ai porté le mousquet en Flandre, en Allemagne; El j'étais miquelel dans les guerres d’Espagne.

ALBERT

(a part.)

Voilà bien des métiers! Du bas jusque» en haut, Cet homme rne paraît avoir l’air d’un maraud, (haut.)

Que faites-vous ici? Parlez.

CRISPIN

Je me retire,

Al.nRRT.

Non, non ; il faut parler.

CRISPIN, à part.

Je ne sais que lui dire.

ALBERT

Vous me portez tout l’air d’ètrc de ces fripons Qui rôdent pour entrer la nuit dans les maisons.

CRISPIN

Vous me connaissez mal ; j’ai d’autres soins en tête. Tandis que le hasard dans ce séjour m’arrête, Ayant pour bien des maux des secrets merveilleux, Je m'amuse à chercher des simples dans ces lieux.

ALBERT

Des simples?

CRISPIN

Oui, monsieur. Tout le temps de ma vie, J’ai fait profession d’exercer la chimie.

Tel que vous me voyez, il u’est guère de maux Où je ne sache mettre un remède à propos ; Pierre, gravelle, toux, vertige, maux de mère :

On m’a même accusé d’avoir un caractère.

Il ne s’en est fallu qu'un degré de chaleur,

Pour être de mon temps le plus heureux souffleur.

ALBERT

Cet habit cependant n’est pas de compétence.

CRISPIN

Vous savez que l’habit ne fait pas la science ;

Et je ne serais pas réduit d'être valet,

Si je n'avais eu bruit avec le Châtelet.

Mais un jour on verra triompher l'innocence.

ALBERT

Vous avez, dites-vous...

CRISPIN

Voyez la médisance !

Certain jour, me trouvant le long d'un grand chc- Moi troisième, et le jourétant sur son déclin, [min, En un certain bourbier j'aperçus certain coche : En homme secourable aussitôt je m'approche;

Et, pour le soulager du poids qui l'arrêtait,

J'ôtai des magasins les paquets qu'il portait.

On a voulu depuis, pour ce trait charitable,

De ces paquets perdus me rendre responsable :

Le prévôt s'en mêlait; c'est pourquoi mes amis Me conseillèrent tous de quiter le pays.

ALBERT

C'est agir prudemment en affaires pareilles.

J'arrive de la guerre, où j'ai fait des merveilles. Les Ardennes m'ont vu soutenir tout le feu,

Et batailler un jour, seul, contre un parti bleu.

J ai, dans le Milanais, payé de ina personne. Savez-vous bien, monsieur, que j'étais dans Créalbbrt. [mone?

Je vous crois. Mais, après tous ces exploits fameux. Que voulez-vous enfin de moi?

Ce que je veux?

Oui.

ALBERT

CRISPIN

Rien. Je crois qu'on peut, quoique l'on en rai- Se promener ici, sans offenser personne, [sonne,

ALBERT

Oui : mais il ne faut pas trop longtemps y rester. Serviteur.

crtspin.

Serviteur. Avant de nous quitter, Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, à qui peut être Le château que voilà?

ALBERT

Mais... il est à son maître.

C'est parler comme il faut. Vous répondez si bien, Que l'on ne peut sitôt quitter votre entretien. Nous devons à la ville aller ce soir au gîte :

Y' serons-nous bientôt?

ALBERT

Si vous allez bien vite.

CRISPIN, a part.

Cet homme n’aime pas les conversations.

(Aaur.)

Pour finir en un mot toutes mes questions,

Je pars; et dites-moi quelle heure il pourrait être.

ALBERT. [naître,

La demande est plaisante! A ce qu’on peut con- Vous me croyez ici mis, comme les cadrans.

Pour, du haut d'un clocher, montrer l’heure aux

[passants.

Allez l’apprendre ailleurs; partez : je vous conseille De ne pas plus longtemps étourdir mon oreille. Votre aspect me fatigue autant que vos discours. Adieu : bonjour.

SCÈNE VII

ÉRASTE, CRISPIN

CRISPIN

Mais j’aperçois mon maître.

ÉRASTE

Eh bien! quelle nouvelle Cher Crispin? Dans ces lieux as-tu vu cette belle? As-tu vu ce tuteur? et vois-tu quelque jour, Quelque rayon d’espoir, qui flatte mon amour?

CRISPIN

A vous dire le vrai, ce n était pas la peine De venir de Milan ici tout d'une haleine.

Pour nous en retourner d’abord du même train; Vous pouviez m’cpargner le travail du chemin.

Ah ! que ce mont Cenis est un pas ridicule ! Voussouvicnl-il, monsieur, quand ma maudite mule Me jeta par malice eu ce trou si profond?

Je fus près d’un quart d’heure à rouler jusqu’au krastk. [fond.

Ne badine donc point; parle d'autre manière.

CRISPIN

Puisque vous souhaitez une phrase plus claire,

Je vous dirai, monsieur, que j’ai vu le jaloux,

Qui m’a reçu d’un air qui tient de l’aigre-doux.

Il faudra du canon pour emporter la place.

érastk. [fasse ;

Nous en viendrons à bout, quoi qu’il dise et qu il Et je ne prétends point abandonner ces lieux,

Que je ne sois nanti de l'objet de mes vœux. L'amour, de ce brutal, vaincra la résistance. crispin.

J'aurais pour le succès assez bonne espérance,

Si de quelque argent frais nous avions le secours : C'est le nerf de la guerre, ainsi que des amours.

ÉRASTE

Ne te mets point en peine; Agathe, en mariage,

A trente mille écus de bou bien en partage.

Quand elle n'aurait rien, je l'aime cent fois mieux Qu'une autre avec tout l'or qui séduirait tes yeux. Dès ses plus tendres ans chez ma mère élevée, Son image en mon cœur est tellement gravée,

Que rien ne pourra plus en cfiaeer les traits.

Nos deux cœurs, qui semblaient l'un pour l'autre

[être faits.

Goûtaient de cet amour l'heureuse intelligence, Quand ma mère mourut. Dans cette décadence, Albert, ce vieux jaloux que l'cnfcr confondra,

Par avis de parents d'Agathe s'empara.

Je ne le connais point; et lui, comme je pense,

De moi, ni de mon nom, n'a nulle connaissance. On m'a dit qu'il était d'un très-fàchcux esprit, Déûant, dur, brutal.

CRISPIN

Et l’on vous a bien dit.

Il faut savoir d’abord si dans la forteresse Nous nous iutroduironâ par force ou par adresse ; S’il est plus à propos, pour nos desseins conçus,

De faire un siège ouvert, ou former un blocus.

ÉRASTE

Tu te sers à propos de termes militaires;

Tu revieus de la guerre.

CRISPIN

En toutes les affaires,

La tète doit toujours agir avant le bras.

Ce n'est pas d’aujourd’hui queje vois des combats: J’ai même déserté deux fois dans la milice.

Quand on veut, voyez-vous, qu’un siège réussisse,

I 11 faut, premièrement, s’emparer des dehors,

| Connaître les endroits, les faibles et les forts. Quand on est bien instruit de tout ce qui sc passe, On ouvre la tranchée, ou cauonne la place,

On renverse un rempart, on fait brèche : aussitôt On avance eu bon ordre, et l'on donne l’assaut ; On égorge, on massacre, ou tue, on vole, on pille. C’est de même à peu près quand on prend une tille : N’cst-il pas vrai, monsieur?

ÉRASTE

A quelque chose près.

La suivante Lisette est dans nos intérêts.

CRISPIN

Tant mieux. Plus dans la ville on a d’intelligence, Et plus pour le succès on conçoit d’espérance.

Il la faut avertir que, sans bruit, sans tambours.

Il est toute la nuit arrivé du secours ;

Lui faire des signaux pour lui faire comprendre...

ÉRASTE

Allons voir là-dessus quels moyens il faut prendre; El, pour ne point donner des soupçons dangereux. Évitons de rester plus longtemps en ces lieux.

SCÈNE I

ALBERT, tant.

Un secret confié, dit un excellent homme (J'ignore son pays et comment il sc nomme), C'est la chose à laquelle on doit plus regarder. Et la plus difficile en ce temps à garder : Cependant, n'en déplaise à ce docteur habile, l,a garde d'une fille est bien plus difficile.

J’ai fait par le jardin entrer le serrurier,

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE II, SCÈNE II

Qui doit à mon dessein promptement s’employer. Je veux faire sortir Agathe et sa suivante,

Lte peur qu’à cet aspect leur cœur ne s’épouvante : Il faut les appeler, afin qu’à son plaisir L'ouvrier, libre et seul, puisse agir à loisir.

Quaud j’aurai sur ce point satisfait ma prudence, 11 faudra les résoudre à prendre patience.

Holà, quelqu'un.

AGATHE, LISETTE, ALBERT

ALBERT

Venez, sous ces arbres épais.

Pendant quelques moments, prendre avec moi le Lisette, a Albert. [frais.

Voilà du fruit nouveau. Quel démon favorable Vous rend l'accueil si doux et l'humeur si traitable? Par votre ordre étonnant, depuis plus de six mois. Nous sortons aujourd’hui pour la première fois.

11 faut changer de lieu quelquefois dans la vie :

Le plus charmant séjour, à la fin nous ennuie.

AGATHE, à Albert.

Sous quelque autre climat que je sois avec vous, L'air u'y sera pour moi ni meilleur, ni plus doux. Je ne sais pas pourquoi ; mais enfin je soupire, Quand je suis près de vous, plus que je ne respire. ALBERT, d Agathe.

Mon cœur à ce discours se pâme de plaisirs.

Il te faut un époux pour calmer ces soupirs.

AGATHE

les filles, d'ordinaire assez dissimulées,

Font, au seul nom d'époux, d'abord les réservées, Masquent leurs vrais désirs, et répondent souvent N’aimer d'autre parti que celui du couvent :

Pour moi, que le pouvoir de la vérité presse,

«Qui ne trouve en cela ni crime ni faiblesse,

J'ai le cœur plus sincère, et je vous dis sans fard, Que j'aspire à l'hymen, et plus tôt que plus tard.

LISETTE

Cestbien dit. Que sert-il, au printemps de son âge, I* vouloir se soustraire au joug du mariage,

Et de se retrancher du nombre des vivants?

Il était des maris bien avant des couvents;

Et je liens, moi, qu’il faut suivre, en toute méthode, Et la plus ancienne, cl la plus à la mode.

U parti d’un époux est le plus ancien,

Et le plus usité; c’est pourquoi je m'y lien.

ALBERT

En personnes d’esprit vous parlez l’une et l’autre. Mes sentiments aussi sont conformes au vôtre: le veux me marier. Riche comme je suis,

On me vicut tous les jours proposer des parlis Qui paraissent pour moi d'un très-grand avantage: Mais je réponds toujours qu'un autre amour m’enta Agathe.) [gage.

Que mon cœur, prévenu de ta rare beauté,

Pour toi seule soupire, et que, de ton côté,

Tu n’adores que moi.

AGATHE

Comment donc!

ALBERT

Oui, mignonne,

J’ai déclaré l'amour qui pour moi t’aiguillonne.

AGATHE

Vous avez, s’il vous plaît, dit...

ALBERT

Qu’au fond de ton cœur Pour moi tu nourrissais une sincère ardeur. AGATHE.

Votre discrétion vraiment ne parait guère.

On ne peut être heureux, belle Agathe, et se taire.

AGATHE

Vous ne deviez pas faire un tel aveu si haut.

ALBERT

Et pourquoi, mon enfant?

AGATHE

C’est que rien n’est si faux, Et qu’on ne peut mentir avec plus d’impudence.

ALBERT

Vous ne m’aimez donc pas?

AGATHE

Non : mais, en récompense,

Je vous hais à la mort.

ALBERT

Et pourquoi?

AGATHE

Qui le sait?

On aime sans raison, et sans raison on hait.

LISETTE, à Albert.

Si l’aveu n’est pas tendre, il est du moins sincère.

ALBERT, h Agathe.

Après ce que j’ai fait, basilic, pour vous plaire !

Ne nous emportons point; voyons tranquillement Si l’amour vous a fait un objet bien charmant.

Vos traits sont elfacés, elle est aimable et fraîche; Elle a l’esprit bien fait, et vous l'humeur revôche; Elle n’a pas seize ans, et vous ôtes fort vieux :

Elle sc porte bien, vous êtes catarrheux;

Elle a toutes ses dents, qui la rendent plus belle; Vous n'eu avez plus qu'une, encore branle-t-elle, Et doit être emportée à la première toux :

A quelle malheureuse ici-bas plairiez-vous ?

ALBERT

Si j’ai pris pour lui plaire une inutile peine,

Je veux, parlasarnbleu, mériter cette haine,

Et mettre en sûreté ses dangereux appas.

Je vais en certain lieu la mener de ce pas.

Loin de tous damoiseaux, où de son arrogance Elle aura tout loisir de faire pénitence.

Allons, vite, marchons.

AGATHE

Où voulez-vous aller ?

ÉRASTE, ALBERT, AGATHE, LISETTE, CRISPIN

Éraste entre comme un homme qui se promène.

Il aperçoit Albert , et le salue.

ALBERT, à part.

Quel triste contre-temps dans celte conjoncture! Au diable le fâcheux, et sa sotte figure !

(haut à Éraste.)

Souhaitez-vous, monsieur, quelque chose de moi?

LISETTE, bas à Agathe.

C’est Éraste.

AGATHE, bus.

Paix donc, je le vois mieux que toi.

(Éraste continue h saluer.)

ALBERT

A quoi servent, monsieur, les façons que vous faites? Parlez donc; je suis las de toutes ces courbettes. ÉRASTE.

Étranger dans ces lieux, et ravi de vous voir,

Vous rendant mes respects, je remplis mon devoir. Assez près de chez vous ma chaise s'est rompue : Lorsqu'à la réparer ici l'on s'évertue,

Attiré par l'aspect et le frais de ces lieux,

Je viens y respirer un air délicieux.

ALBERT. [pire

Vous vous trompez, monsieur; l'air qu'ici l'on rcs- Est tout à fait malsain : je dois même vous dire Que vous ferez fort mal d'y demeurer longtemps, Et qu'il est dangereux et mortel aux passants.

AGATHE

Hélas! rien n'est plus vrai : depuis que j'v respire, Je languis nuit et jour dans un cruel martyre.

CRISPIN

Que l'on me donne à moi toujours du môme vin Que celui que notre hôte a percé ce matin,

Et je défie ici toux, fièvre, apoplexie,

De pouvoir, de cent ans, attenter à ma vie.

ÉRASTE

On ne croira jamais qu'avec tant de beauté,

Et cet air si fleuri, vous manquiez de santé.

ALBERT

Qu’elle se porte bien, ou quelle soit malade, Cherchez un autre lieu pour votre promenade. ÉRASTE.

Cet objet que le ciel a pris soin de parer,

Cette vue où mon œil se plaît à s'égarer,

Enchante mes regards; et jamais la nature N’étala ses attraits avec tant de parure.

Mon cœur est amoureux de co qu’on voit ici.

Oui, le pays est beau, chacun en parle ainsi;

Mais vous emploieriez mieux la fin de la journée : Votre chaise à présent doit être accommodée ; Votre présence ici ne fait aucun besoin :

Partez; vous devriez être déjà bien loin.

ÉRASTE

Je pars dans le moment. Dites-moi, je vous prie...

ALBERT

Puisque de babiller vous avez tant d’envie,

Je vais vous écouler avec attention.

(â Agathe et û Lisette.)

Rentrez, rentrez.

LISETTE

Monsieur...

ALBERT

Eh! rentrez, vous dit-on.

ÉRASTE

Je me retirerai, plutôt que d'être cause

Que madame, pour moi, souiïre la moindre chose.

AGATHE

Non, monsieur, demeurez, et, jusqiies à demain, DifTérez, croyez-moi, de vous mettre en chemin.

Et ne vous y mettez qu’en bonne compagnie.

Les chemins sont mal sûrs.

ALBERT

Que de cérémonie !

(Agathe rentre.)

SCÈNE IV

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN

ALBERT, à Lisette.

Allons, vite, rentrons.

LISETTE

Oui, oui, je rentrerai :

Mais, devant ces messieurs, tout haut je vous dirai Que le ciel enverra quelque honnête personne Pour faire enfin cesser les chagrins qu’on nousdon- Depuis plus de six mois, danscecloitrc nouveau, [ne. Nous n’avons aperçu que l’ombre d’un chapeau.

A tout homme en ce lien l’entrée est interdite ; Tout, dans cette maisou, est sujet à visite.

Nous croyons quelquefois que le monde a pris fin. Rien n'entre ici, s'il n’est du gcure féminin :

Jugez si quelque fille en ce lieu peut se plaire. ALBERT, lui mettant la main sur la bouche , et la faisant rentrer.

Ah! je t’arracherai la langue de vipère.

SCÈNE V

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN

ALBERT, bas.

Je ne veux point sitôt rentrer dans le logis, [mis. Pour donner tout le temps que les barreaux soient Leurs plaintes et leurs cris me loucheraient peul- {hnut.) [être.

Çà, de quoi a’agil-ilf Parlez, vous voilà maître : Mais surtout soyez bref.

ÉRASTE

Je suis fâché, vraiment.

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE II, SCÈNE VI

Que pour moi votre fille ait un tel traitement.

ALBEl\T.

Qu'est-ce à dire, ma fille?

ÉRASTE

Est-ce donc votre femme?

ALBERT

Cela sera bientôt.

Ajuste.

J’en suis ravi dans l'âme.

Vous ne pouvez jamais prendre un plus beau dessein, Et vous faites fort bien de lui tenir la main.

Tous les maris devraient faire ce que vous laites. Les femmes aujourd’hui sont toutes si coquettes!...

J’empêcherai, parbleu, que celle que je prends Ne suive la manière et le train de ce temps. CRisrm.

Ah ! que vous ferez bien ! Je suissi soûl des femmes !... Et je suis si ravi, quand quelques bonnes âmes Se servent de mainmise un peu de lempsen temps...

ALBERT

Ce garçon-là me plaît, et parle de bon sens.

ÉRASTE

Pour moi, je ne vois rien de si digne de blâme Qu'un homme qui s'endort sur la foi d’une femme: Qui, saris être jamais de soupçons combattu, Compte tranquillement sur sa frêle vertu;

Croit qu’on fit pour lui seul une femme fidèle.

Il faut faire soi-même, en tout temps, sentinelle; Suivre partout scs pas; l’enfermer, s'il le faut; Quand elle veut gronder, crier encor plus haut.

Et, malgré tous les soins dont l'amour nous occupe, Le plus fin, tel qu’il soit, en est toujours la dupe.

ALBERT

Nous sommes un peu Grecs sur ces matiêrcs-là; Qui pourra m’attraper, bien habile sera.

Chaque jour, là dedans, j'iiivenle quelque adresse Pour mieux déconcerter leur ruse et leur finesse. Ma foi, vous aurez beau, messieurs leurs partisans. Débonnaires maris, doucereux courtisans,

Abbés blonds et musqués qui cherchez par la ville Des femmes dont l'époux soit d'un accès facile, Publier que je suis un brutal, un jaloux;

Dans le fond de mon cœur je me rirai de vous.

Quand vous seriez jaloux, devez-vous vous défendre Pour avoir plus qu'un autre un cœur sensible et ten- Sansêtreun peu jaloux, on ne peut êtreamant. (dre? Bien des gens cependant raisonnent autrement, l'n jaloux, disent-ils, qui sans cesse querelle,

Est plutôt le tyran que l'amant d'une belle :

Sans relâche agité de fureur et d'ennui,

Il oc met son plaisir que dans le rnal d'autrui. Insupportable à tous, odieux à lui-même,

Chacun à le tromper met son plaisir extrême,

Et voudrait qu'on permit d'étouffer un jaloux, Comme un monstre échappé de l'enfer en courroux, l/est daus le monde ainsi qu'on parle d'ordinaire: Bais pour moi, je soutiens un pârti tout contraire.

Et dis qu'un galant homme, et qui fait tant d'aimer. Par do jaloux transports peut se voir animer, Céder à ce penchant, et qu'il faut, dans la vie, Assaisonner l'amour d'un peu de jalousie.

ALBERT

Certes, vous mecharmez, monsieur, parvotre esprit; Je voudrais, pour beaucoup, que cela fût écrit,

Pour le montrer aux sots qui blâment ma manière. crispin.

Entrons chez vous, monsieur : là, pour vous salis- Je vous l’écrirai tout, sans qu’il vouscoùte rien. (faire,

ALBERT, l'arrêtant.

Je vous suis obligé; je m’en souviendrai bien. Vous n’avez pas, je crois, autre chose à me dire : Voilà votre chemin. Adieu. Je me retire.

Que le ciel vous maintienne en ces bons sentiments ; Et ne demeurez pas en ce lieu plus longtemps.

LISETTE, ÉIUSTE, ALBERT, CRISPIN

LISETTE

Au secours! aux voisins! Quel accident terrible! Quel triste aventure ! Ah ciel ! est-il possible? Pauvre seigneur Albert, que vas-tu devenir?

Le coup est trop mortel ; je n'en puis revenir.

ALBERT

Qu’est-il donc arrivé?

LISETTE

La plus rude disgrâce...

ALBERT

Mais encor faut-il bien savoir ce qui se passe.

LISETTE

Agathe...

ÉRASTE

Eh bien! Agathe?

LISETTE

Agathe, en ce hioment, Vient de devenir folle, et tout subitement.

Agathe est folle!

ÉRASTE

Ah ciel !

ALBERT

Cela n’est pas croyable.

LISETTE

Ah! monsieur, ce malheur n'est que trop véritable. Quand, par votre ordre exprès, elle a vu travailler Ce maudit serrurier, venu pour nous griller; Qu’elle a vu ces barreaux et ces grilles paraître. Dont ce noir forgeron condamnait sa fenêtre,

J’ai ^ dans le même instant, vu ses yeux s’égarer. Et son esprit frappé soudain s’évaporer.

Elle tient des discours remplis d'extravagance;

Elle court, elle grimpe, elle chante, elle danse. Elle prend un habit, puis le change soudain Avec Ce qu’elle peut rencontrer

sous sa tflain. Tout à l'heure elle a mis, dans votre garde-robe.

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE II, SCENE VII

Votre large calotte et votre grande robe;

Puis, prenant sa guitare, elle a, de sa façon, Chanté dilTércuts airs en différent jargon.

Enfin, c’est cent fois pis que je ne puis vous dire : On ne peut s’empêcher d'en pleurer et d’en rire.

Qu’cntends-je? juste ciel!

ALBERT

Quel funeste malheur!

LISETTE

De ce triste accident vous êtes seul l’auteur;

Et voilà ce que c’est que d’enfermer les filles !

ALBERT

Maudite prévoyance, et malheureuses grilles!

LISETTE

J’ai voulu dans sa chambre un moment l’enfermer; C’était des hurlements qu’on ne peut exprimer :

De rage elle battait les mure avec sa tôte.

J’ai dit qu'on ouvre tout, et qu'aucun ne l’arrête. Mais je la vois venir.

AGATHE, ALBERT, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN

LISETTE

Hélas! îi tout moment Elle change de forme cl de déguisement.

AGATHE , en habil de Scaramouche , avec une guitare , faisant le musicien , chante :

Toute U nuit entière,

En vieux vilain matou Me guette sur la guultière.

AH t qu’il eut fou !

Ne *e peut-il point faire Qu’il g’y rompe le cou P

ÉRASTE, bas ù Critpin.

Malgré son mal, Crispin, l'aimable et doux visage 1

CRISPIN, bas.

Je l’aimerais encor mieux qu’uue autre plus sage. AGATHE chante.

Ne se peut-il point (aire Qu’il »’y rompe 1»; cou?

Vous êtes du métier, musiciens, s'entend ;

Fort vains, fort altérés, fort peu d'argent comptant: Je suis, ainsi que vous, membre de la musique, Enfant de g ré sol; et de plus, je m'en pique;

D’un bout du monde à l’autre on vante mon talent. Sur un certain duo, que je trouve excellent,

Parce qu’il est de moi, je veux, sans complaisance, Que chacuu de vous deux fn’en dise ce qu’il pense.

ALBERT

Ah! ma chère Lisette, elle a perdu l’esprit.

LISETTE

Qui le sait mieux que moi? Ne vous l'ai-je pas dit?

[Agathe chante un petit prélude.)

CRISPIN

Ce qui m'en plaît, monsieur, sa folie est gaillarde.

Elle a les yeux troublés, et la mine hagarde.

AGATHE

J'aime Ie9 gens de l’art.

(Bile présente une main ù Albert qu'elle secoue rudement, et laisse baiser l’autre ù Eraste.)

Touchez là, touchez là.

L’air que vous entendez est fait en a mi la ;

C’est mon ton favori : la musique en est vive, Bizarre, pétulante, et fort récréative;

Les mouvements légers, nouveaux, vifs, et pressés. L’on m’envoya chercher, un de ces jours passés, Pour détremper un peu l’humeur mélancolique D’un homme dès longtemps au lit paralytique :

Dés que j’eus mis en chant un certain rigodon, Trois sages médecins venus dans la maison,

La garde, le malade, un vieil apothicaire Qui venait d’exercer son grave miuistère.

Sans respect du métier, se prenant par la main,

Se mirent à danser jusques au lendemain.

CRISPIN, à Érastr.

Voir une Faculté faire en rond une danse,

Et sortir dans la rue ainsi tout en cadence,

Cela doit être beau, monsieur!

ÉRASTE, bas à Crispin.

Quoi! malheureux,

Tu peux rire, cl la voir en cct étal affreux I

AGATHE

Attendez... doucement... mon démon de musique M’agite, me saisit... je liens du chromatique.

Les cheveux à la tête en dresseront d’horreur... Ne troublez pas le dieu qui inc met en fureur.

Je sens qu'en tons heureux ma verve sc dégorge.

(Elle tousse beaucoup , et crache au nez d’Albert.) Pouah! c'est un diésis que j'avais dans la gorge, ür donc, dans le duo dont il est question,

Vous y verrez du vif et de la passion :

Je réussis des mieux et dans l’un et dans l’autre.

(Elle donne un papier de musique à Albert , et une lettre à Crante.)

Voilà votre partie; et vous, voilà la vôtre.

(Elle tousse pour se préparer ù chanter .) CRISPIN.

Écartons-nous un peu ; je crains lés dicsis.

LISETTE, ô port.

Nous entendrons bientôt de beaux charivaris.

ALBERT

Agathe, mon enfant, ton erreur est extrême.

Je suis seigneur Albert, qui te chéris, qui t’aime.

AGATHE

Parbleu, vous chanterez.

Eh bien ! je chanterai ; El, si c’est ton désir encor, je danserai.

ÉRASTE, ouvrant son papier ù part.

Une lettre, Crispin.

Tl

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE II, SCÈNE X

CRISPIN, bas à Emile.

Ah ciel! quelle aventure!

Le maître de musique entend la tablature.

AGATHE. [fois,

Ci, comptez bien vos temps, pour partir : cette C'est vous qui commencez. Allons, vite : un, deux,

[trois.

(Elle donne un coup du \tapier dont elle bat la mesure sur la tète d'Albert, et frappe du pied sur le sien avec colère.)

Partez donc, partez donc, musicien barbare, Ignorant par nature, ainsi que par bécarre.

Quelle rauque grenouille, au milieu de ses joncs,

Ta donné de ton art les premières leçons?

Sais-tu, dans un concert, ou croasser, ou braire?

Je vous ai déjà dit, sans vouloir vous déplaire,

Que je n’ai point l'honneur d’être musicien.

AGATHE. [rien,

Pourquoi donc, ignorant, viens-tu, ne sachant Interrompre un concert où ta seule présence Cause des contre-temps et de la discordance? Vit-on jamais un àne essayer des bémols.

Et se mêler au chant des tendres rossignols? Jamais un noir corbeau, de malheureux présage, Troubla-t-il des serins l’agréable ramage?

Et jamais, dans les bois, un sinistre hibou,

Pour chanter un concert, sortit-il de son trou?

Ta n'es et ne seras qu’un sot toute ta vie.

CRISPIN, à Agathe.

Mon maître, comme il faut, chantera sa partie : J’en suis sa caution.

AGATHE

Il faut que, dès ce soir.

Dans une sérénade il montre sou savoir;

Qu’il fasse une musique et prompte, et vive, et len- Qui m’enlève. [dre,

LISETTE, à Crispin.

Entends-tu?

CRISPIN

Je commence à compren- C'est... comme qui dirait une fugue. [dre.

AGATHE

D’accord.

CRISPIN

Ine fugue, en musique, est un morceau bien fort, Et qui coûte beaucoup.

(bas à Agathe.) Nous n’avons pas un double. AGATHE, bas û Crispin.

Nous pourvoirons à tout; qu’aucun soin ne vous ÉRASTE, ù Agathe. [trouble.

Vous verrez que je suis un homme de concert,

El que je sais, de plus, chanter à livre ouvert. AGATHE chante.

L’urculletlo,

No. non è matlo,

Ch**, cercando di qui. di là.

Va trovando la lihertà :

Ut re mi, ru mi fa ;

)li fa aol, fa sol Iq,

Al dispetto D'un vecchio brtilo,

E cercando, di quà, di là,

L’uccclletlo si salvorà :

Ut n mi, re ml fa;

Mi fa sol, fa soi la.

(Elle sort en chantant et en dansant autour d'Éraste.)

ALBERT, LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN

ALBERT

Lisette, suivons-! a; voyons s’il est possible D’apporter du remède à ce malheur terrible.

SCÈNE X

ÉRASTE, CRISPIN

ÉRASTE, ouvrant la lettre.

Il est entré. Lisons...

• Vous serez surpris du parti que je prends; a mais l'esclavage où je me trouve devenant plus « dur chaque jour, j’ai cru qu’il m’était permis de « tout entreprendre. Vous, de votre cêlé, essayez « tout pour me délivrer de la tyrannie d’un homme « que je hais autant que je vous aime. »

Que dis-tu, je te prie,

De tout ce que tu vois, cl de cette folie?

% CRISPIN

J’admire les ressorts de l’esprit féminin,

Quand il est agité de l’amoureux lutin.

* ÉRASTE

Il faut que, celte nuit, sans plus longue remise, Nous fassions éclater quelque noble entreprise,

Et que nous l’arrachions, Crispin, d’un joug si dur.

CRISPIN

Vous voulez l’enlever?

ÉRASTE

Ce serait le plus sûr

Et le plus prompt.

CRISPIN

D’accord. Mais, vous rendant ser Je crains après cela... [vice,

ÉnASTK.

Que crains-tu?

CRISPIN

La justice.

ÉRASTE

C'est pour nous épouser.

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE II, SCÈNE XIII

C’est fort bien entendu.

Vous serez épousé ; moi, je serai pendu.

ÉRASTR.

II me vient un dessein... Tu connais bien Clitandre?

CRISPIN

Oui-da.

ÉRASTR.

D’un tel ami nous pouvons tout attendre : Son château n’est pas loin ; c’est chez lui que je Me choisir un asile en partant de ces lieux, [veux Là, bravant du jaloux le dépit et la rage,

Nous disposerons tout pour notre mariage.

Lajoie et le plaisir régnent dans ce séjour.

Et nous y conduirons et l'Hymen et l’Amour.

SCÈNE XI

CRISPIN

J'immole encor pour vous tout mon ressentiment, (à Albert.)

Oui, je veux la guérir, et radicalement*

ALBERT

Quoi! vous pourriez...

CRISPIN

Rentrez. Je vais voir dans mon livre Le remède qu'il est plus à propos de suivre... Vous me verrez tantôt dans l'opération.

Je ne puis exprimer mon obligation ;

Mais aussi soyez sûr que mon bien et ma vie...

CRISPIN

Allez, je ne veux rien qu'elle ne soit guérie.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN

ALBERT, à lirait* .

Ah ! monsieur, excusez l'ennui qui me possède.

Je reviens sur mes pas pour chercher du remède. Cet homme est à vous?

ÉRASTE

Oui.

ALBERT

De grâce, ordonnez-lui Qu'il veuille à mon secours s'employer aujourd'hui.

ÉRASTE

Et que peut-il pour vous? Parlez.

ALBERT

De sa science

Il a daigné tantôt me faire confidence :

11 a mille secrets pour guérir bien des maux; Peut-être en a-t-il un pour les faibles cerveaux.

Oui, oui, j'en ai plus d un dont l'effet salutaire... Mais vous m'avez tantôt traité d'umynanière...

ALBERT, d Crispin.

Ah ! monsieur !

CRISPIN

Refuser, lorsqu'on vous en priait, De dire le chemin, et l'heure qu'il était!

ALBERT

Pardonnez mon erreur.

CRISPIN

En nul lieu, de ma vie,

On ne me fit tel tour, pas môme eu Barbarie.

ALBERT

Pourrez-vous, sans pitié, voir éteindre les jours D'un objet si charmant sans lui donner secours? (à Éruitr.)

Monsieur, parlez pour moi.

ÉRASTR.

Crispin, je l'en conjure, Tâche à guérir le mal que cette belle endure.

SCÈNE XII

ÉRASTE, CRISPIN

ÉRASTE

Que veut dire cela? Par quel heureux destin Es-tu doue à scs yeux deveuu médecin?

Ma foi, je n'en sais rien. Ce que je pui9 vous dire C'est que tantôt, sa vue ayant su m'interdire, Pour cacher mon dessein et me déguiser mieux, J'ai dit que je cherchais des simples dans ces lieux; Que j'avais pour tous maux des secrets admirables; Et faisais tous les jours des curc9 incurables :

El voilà justement ce qui fait son erreur.

ERASTE

Il en faut profiter. Je ressens dans mon cœur Renaître en ce moment l'espérance et la joie. Allons nous consulter, et voir par quelle voie Nous pourrons réussir dans nos nobles projets,

Et ferons éclater ton art et tes secrets.

CRISPIN

Moi, je suis prêt à tout : mais il est inutile D'entreprendre un projet, sans ce premier mobile. Nous sommes sans argent : qui nous en donnera?

ÉRASTE, montrant sa lettre.

L'amour y pourvoira.

SCÈNE I

ÉRASTE, Mal.

Je ne puis revenir de lent ce que j'entends.

Qu'une fille a d'esprit, de raison, de bon sens, Quand l'amour, une fois s'emparant de son Ame, Lai peut communiquer son génie et sa flamme!

De mon côté, j'ai pris, aiusi que je le doi,

Tous les soins que l'amour peut attendre de moi. Crispin est averti de tout ce qu'il faut faire. Quelque secours d'argent nous serait" nécessaire.

ALBERT, ÉRASTE

ALBERT, ù pari.

Je ne puis demeurer en place un seul moment.

Je vais, je viens, je cours; tout accroît mon tournent.

Près d’elle, mon esprit, comme le sien, se trouble; Son accès de folie à chaque instant redouble.

(d Êratle.)

Ah! monsieur, suis-je assez au rang de vos amis, Pour m'aider du secours que vous m’avez promis? ùt homme qui tantôt m'a vante sa science Veut-il de ses secrets faire l’expérience?

En létal où je suis, je dois tout accorder; fct lorsque l’on perd tout, on peut tout hasarder.

ÉRASTE

Je me fais un plaisir de rendre un bon office.

Oq se doit en tout temps l'un à l'autre service.

La malade aujourd’hui m’a fait trop de pitié,

Pour ne vous pas donner ces marques d’amitié. L'homme dont il s’agit en ces lieux doit se rendre; J ai veulu sur le mal le sonder et l’entendre.

Mais il m'en a parlé dans des termes si nets,

En me développant la cause et les elTets,

Qu’en vérité je crois qu'il en sait plus qu’un autre.

ALBERT

Quel service, monsieur, peut être égal au vôtre! Comme le ciel envoie ici, sans y songer,

Celte honnête personne exprès pour m'obliger!

ÉRASTE

Je ne garantis point saacience profonde;

Vous savez que ces gel», venus du bout du monde. Pour tout genre de maux apportent des trésors : C'est beaucoup s’ils n’ont pas ressuscité des morts. Mais si I on peut juger de tout ce qu’il peut faire Ptr tout ce qu’il in'a dit, cet homme est votre af- II ne veut que la tin du jour pour tout délai, [faire: Si vous le souhaitez, vous en ferez l'essai.

Ü un office d’ami simplement je m’acquitte.

Je suis persuadé, monsieur, de son mérite.

Nous voyons tous les jours de ces sortes de gens Apprendre, en voyageant, des secrets surprenants.

SCÈNE IV

AGATHE, en vieille ; LISETTE, ÉRASTE, ALBERT.

aoathe. [fants!

Bonjour, mes doux amis : Dieu vous gard’, mes en- Eh bien! qu’est-ce? comment passez-vous votre

[temps f

Que le ciel pour longtemps la santé vous envoie. Vous conserve gaillards, et vous maintienne en joie! Le chagrin ne vaut rien, et ronge les esprits;

Il faut se divertir : c’est moi qui vous le dis.

ÉRASTE

Je la trouve charmante; et, malgré sa vieillesse,

On trouverait encor des retours de jeunesse.

AGATHE

Ho ! vous me regardez ! vous êtes ébaubis De me trouver si fraîche avec des cheveux gris.

Je me porte encor mieux que tous tant que vous ôtes. Je fais quatre repas, ut je lis sans lunettes.

Je sirote mon vin, quel qu’il soit, vieux, nouveau ; Je fais rubis sur l’ongle, et n'y mets jamais d'eau. Je vide gentiment mes deux bouteilles.

LISETTE

Peste t

Agathe. [reste.

Oui vraiment, du champagne encor, sans qu'il cri On peut voirdans ma bouche encor toutes mesdenls. J’ai pourtant, voyez-vous, quatre-vingt-dix-huit ans, Vienne la Saint-Martin.

LISETTE

La jeunesse est complète.

AGATHE

Tout autant : mais je suis encore verdelette;

Et je ne laisse pas, à l'Age où me voilà,

D’avoir des serviteurs, et qui m’eu content, dà. Mais vois-tu, mon ami, veux-tu que je te dise?

Les hommes d’aujourd’hui, c’est piètre marchands ne valent plus rien ; et, pour en ramasser, [dise, Tiens, je ne voudrais pas seulement me baisser. RKASTR, bas il Albert.

De ccs vapeurs souvent est-elle travaillée?

ALBERT, bat ù Eraitc.

Hélas! jamais. Il faut qu'on l'ait ensorcelée.

AGATHE

A mon Age, je vaux encor mon pesant d’or.

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE III, SCÈNE VH

Les enfants cependant mont beaucoup fait de tort : Je ne paraîtrais pas la moitié de mon âge,

Si Ion ne m'avait mise à treize ans en ménage. C'est tuer la jeunesse, à vous en parler frauc,

Que la mettre sitôt eu un péril si grand.

Je ne me souviens pas d’avoir presque été tille.

A vous dire le vrai, j étais assez gentille.

A vingt-sept ans, j’avais déjà quatorze enfants.

LISETTE

Quelle fécondité! quatorze!

AGATHE

Oui, tout grouillants, Et tous garçons encor; je n'en avais point d’autres, Et n'en voyais aucun tourné comme les nôtres. Mais ce sont des fripons, et qui Uniront mal :

Les malheureux voudraient me voir à l’hôpital. Croiriez-vous que, depuis la mort de feu leur père. Ils m’ont, jusqu’à présent, chicané mon douaire? Un douaire gagné si légitimement!

ALBERT, à pari.

Hélas! peut-on plus loin pousser l’égarement?

LISETTE, à pari.

La friponne, ma foi, joue, à charmer, scs rôles. AGATHE, a Albert.

J'aurais très-grand besoin de quelque cent pistolcs; Prétez-les-moi, monsieur, pour subvenir aux frais, Et pour faire juger ce malheureux procès.

ALBERT

Tu rêves, mon enfant : mais, pour te satisfaire, J’avancerai les frais, et j’en fais mon afTaire.

AGATHE

Si je n'ai cet argent, ce jour, en njon pouvoir,

Mon unique recours sera le désespoir.

ALBERT

Mais songe, mon enfant...

AGATHE

Vous êtes honnête homme; Ne me refusez pas, de grâce, celte somme.

ALBERT, bat A Ératle.

Je veux flatter son mal.

ÉRASTE, bat à Albert.

Vous ferez sagement.

Il ne faut pas, de front, heurter son sentiment. LISETTE, bat à Albert.

Si vous lui résistez, elle est Allé, peut-être,

A s’aller, de ce pas, jeter par la feuêtre.

ALBERT, bat.

D'accord.

LISETTE, bat.

Il me souvient que vous avez tantôt Reçu ces cent louis, ou du moins peu s’en faut : Quel risque à ses désirs de vouloir condescendre?

ALBERT, bat.

Il est vrai qu’à l’instant je pourrai lui reprendre.

(haut a Agathe.)

Tiens, voilà cet argent : va, puissent au procès Ces cent louis prêtes donner un bon succès! AGATHE, prenant la bourte.

Je suis sûre à présent du gain de notre affaire :

Mais ce secours m’était tout à fait nécessaire. Donne à mon procureur, Lisette, cet argent :

Je crois qu’à me servir il sera diligeut.

LISETTE

11 n'y manquera pas.

ÉRASTE

Comptez aussi, madame,

Que je veux vous servir, et de toute mon àmc.

AGATHE

Je reviens sur mes pas en habit plus décent,

Pour aller avec vous, dans ce besoin pressant. Solliciter mon juge, et demander justice.

(a Albert.)

Adieu. Qu’un jour le ciel vous rende ce service! Qu’une veuve est à plaindre, et qu’elle a de tour-

[monts,

Quand elle a mis au jour de mauvais garnements!

LISETTE, ÉRASTE, AI.BERT

LISETTE, bas â Ératle , lui remettant la bourse. Voilà de quoi, monsieur, avancer votre afTaire. ERASTE, bat à Litelte.

J'aurai soin du procès; je sais ce qu'il faut faire. ALBERT, à Lisette qui sort.

Prends bien garde à l'argent.

LISETTE

N'ayez point de chagrin ; J'en réponds corps pour corps , il est en bonne

[main.

ALBERT, ÉRASTE

ALBERT

Vous voyez à quel point cette folie augmente. Votre homme ne vient point, et je m'impatiente.

ÉRASTE

Je ne sais qui l'arrête : il devrait être ici.

Mais je le vois qui vient; n'ayez plus de souci.

ALBERT, ÉRASTE, CRISPIN

ALBERT, ri Crispin.

Eh ! monsieur, venez donc. Avec impatience,

Tous deux nous atteudons ici votre présence.

CRISPIN

Un savant philosophe a dit élégamment :

« Dans tout ce que tu fais hàte-loi lentement.» J'ai depuis peu de temps pourtant bien fait des

[choses,

Pour savoir si le mal dont nous cherchons les causes Réside dans la basse ou haute région ♦

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE III, SCÈNE X

Hippocrate dit oui, mais Galien dit non; [semble, El, pour mettre d'aceord ces deux messieurs ente n'ai pas, pour venir, trop tarde, ce me semble.

ALBERT

Vous voyez donc, monsieur, d'où procède son mal? I cmiêpm.

te le vois aussi net qu'à travers un cristal.

ALBERT

Tantmieux. Vous saurez que, depuis tantôt, la belle 1 Seat toujours de son mal quelque crise nouvelle : I En ces lieux écartés n’ayant nuis médecins,

Monsieur m’a conseillé de la mettre en vos mains.

Nias doute elle serait beaucoup mieux dans les sien- Mais j’espère employer utilement mes peines, [nés;

ALBERT

Yow avez donc guéri de ces maux quelquefois? crispin.

Moi? si j'en ai guéri? Ah! vraiment, je le crois.

I! entre dans mon art quelque peu de magic.

Avec trois mots, qu’un Juif m’apprit en Arabie, te guéris une fois l’infante de Congo,

«Jui vraiment avait bien un autre vertigo. te laisse aux médecins exercer leur science Sur les maux dont le corps ressent la violence :

Mais l'objet de mon art est plus noble; il guérit Toas les maux que l’on voit s’attaquer à l'esprit, te voudrais qu’à la fois vous fussiez maniaque, Atrabilaire, fou, même hypocondriaque.

Pour avoir le plaisir de vous rendre, demain, sage comme je suis, et de corps aussi sain.

ALBERT

te tous suis obligé, monsieur, d’uu si grand zèle. crispin.

nuis perdre plus de temps, entrons chez cette belle.

ALBERT, f arrêtant.

Non, s’il vous plaît, monsieur, il u’en est pas besoin ; Et de vous l’amener je vais prendre le soin.

SCÈNE VIII

ÉRASTE, CRISPIN

Tout va bien. La fortune à nos vœux s'intéresse. Agathe, en ton absence, avec un tour d’adresse,

A su tirer d'Albert ces cent louis comptants.

CRISPIN

Comment donc?

ÉRASTE

Tu sauras le tout avec le temps.

Noua avons maintenant, sans chercher davantage, be quoi sauver Agathe et nous mettre en voyage, Pourvu qu’un seul moment nous puissions écarter Ce malheureux Albert, qui ne la peut quitter. Tantqu’il suivra ses pas, nous ue saurions rien faire. crispin.

Reposez-vous sur moi; je réponds de l’affaire.

Vous avez de l'esprit, je ne suis pas uu sot,

Et la fausse malade entend à demi-mot.

ÉIIASTE. ,

J'imagine un moyen des plusfous; mais qu’importe? La pièce en vaudra mieux, plus elle sera forte.

Il faut convaincre Albert qu’avec de certains mots, Ainsi que lu l’as dit déjà fort à propos,

Tu pourrais la guérir de celte maladie,

Si quelque autre voulait prendre la frénésie.

Je m'offrirai d'abord à tout événement.

Laisse-moi faire après le reste seulement :

Va. .si de belle peur le vieillard ue trépasse,

Il faudra, pour le moins, qu’il nous quitte la place. crispin.

Mais comment voulez-vous qu'Agalhcà ce dessein, Sans en avoir rien su, puisse prêter la main?

ÉRASTE

Je l’instruirai de tout, je t’en donne parole.

Mais songe seulement à bien jouer ton rôle;

Et lorsque dans ces lieux Agathe reviendra,

Amuse le vieillard du mieux qu’il se pourra,

Pour me donner le temps d'expliquer le mystère, Et lui dire en deux mots ce qu elle devra faire. Albert ne peut tarder. Mais je le vois qui sort.

LISETTE, ÉRASTE, ALBERT, CRISPIN

CRISPIN, à part.

Dieu conduise la barque, et la mette à bon port!

ALBERT

Ah ! messieurs, sa folie à chaque instant augmente Un transport martial à présent la tourmente.

De l’habit dont jadis elle courait le bal,

Llle s'est mise en homme, à cet excès fatal.

Elle a pris aussitôt un attirail de guerre,

Un bonnet de dragon, un large cimeterre.

Elle ne parle plus que de sang, de combats :

Mon argent doit servir à lever des soldats;

Elle veut m’enrôler.

ALBERT, ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN

AGATHE, en justaucorps , avec un bonnet de dragon.

Morbleu, vive la guerre!

Je ne puis plus rester inutile sur terre.

Mon équipage est prêt.

(â Érasie.)

Ah ! marquis, en ce lieu Je te trouve à propos, et viens te dire adieu.

J’ai trouvé de l’argent pour faire ma campagoe; Et cette nuit enfin je pars pour l’Allemagne.

ALBERT

Ciel! quel égarement!

AGATHE

Parbleu ! les officiers

Sont malheureux d’avoir affaire aux usuriers : Pour tirer de leurs mains cent mauvaises pistoles,

LES FOLIES AMOUREUSES, ACTE III, SCENE X

Il faut plus s’intriguer, et plus jouer de rôles! Celui qui m’a prêté son argent, je le lien Pour le plus grand coquin, le plus juif, le plus chien Que l’on puisse trouver en affaires pareilles :

Je voudrais que quelqu’un m’apportât ses oreilles. Enfin me voilà prêt d’aller servir le roi ;

Il ne tiendra qu'à toi de partir avec moi.

ÉRASTE

Partout où vous irez, je suis de la partie.

(bas ü Albert.)

Il faut, avec prudence, entrer dans sa manie. AGATHE.

Je quitte avec plaisir l'étendard de l'Amour.

Je puis, sous ses drapeaux , aller loin quelque jour. J'ai mille qualités, de l'esprit, des manières;

Je sais Part de réduire aisément les plus fiôres. Mais quoi ! que voulez-vous? je ne suis point leur Le beau sexe sur moi ne fit jamais d'effet. [fait, La gloire est mon penchant; cette gloire inliu- A son char éclatant en esclave m'enchaîne, [mai ne Ce pauvre sexe meurt et d'amour et d'ennui.

Sans que je sois tenté de rien faire pour lui.

Plus de délais : je cours où la gloire m'appelle.

(û C rupin.)

Amène mes chevaux. L'occasion est belle ;

Partons, courons, volons.

(Éraste parle bas à Agathe.)

CRlsriN, à Albert.

Je ne la quitte pas,

Et suis prêt à la suivre au milieu des combats. (Albert surprend Eraste parlant but ù Agathe.)

ÉRASTE, ù Albert. [dl*e,

J’examinais ses yeux. A ce qu’on peut comprcn- Quelque accès violent sans doute va la prendre, Lequel sera suivi d’un assoupissement :

Ordonnez qu'on apporte un fauteuil vilemeut.

AGATHE

Qu'il me tarde déjà d’être au champ de la gloire! D aller aux ennemis arracher la victoire!

Que de veuves en deuil ! que d'amantes en pleurs! Enfants, suivez-moi tous; ranimez vos ardeurs.

Je vois dans vos regards briller votre courage.

Que tout ressente ici l’horreur et le carnage.

La baïonnette au bout du fusil. Ferme; bon : Frappez. Serrez vos rangs; percez cet escadron.

Les coquins n’oseraient soutenir notre vue.

Ah! marauds, vous fuyez! Non, point de quartier!

(Elle tombe comme évanouie dans un fauteuil.) [tUC. CRISPI.N.

En peu de temps, voilà bien du sang répandu.

ALBERT

Sans espoir de retour elle a l’esprit perdu.

CRISPflf.

Tout se prépare bien; je la vois qui repose.

(Il parle ù l'écart U Albert , tondit f/i t'Êrarle parle ba* ü Agathe.)

Son mal, à mon avis, ne provient d'autre chose Que d'une humeur contrainte, un esprit irrité,

Qui veut avec effort se mettre en liberté.

I Quelque démon d'amour a saisi son idée.

LISETTE

! Comment! la pauvre fille est-elle possédée?

CRI8PIS

Ce démon violent, dont il ia faut sauver,

Est bien fort, et pourrait dans peu nous l'enlever. Si j'avais un sujet, dans cette maladie,

En qui je fisse entrer cet esprit de folie,

Je vous répondrais bien...

ALBERT

Lisette est un sujet

Qui, sans aller plus loin, vous servira d'objet.

LISETTE

Je vous baise les mains, et vous donne parole Que je n'en ferai rien : je ne suis que trop folle* ÉRASTE, a Critpin.

Hâtez-vous donc. Son mal augmente à chaque inniuspiN. [stant.

Malepeste! ceci n'est pas un jeu d'enfant.

On ne saurait agir avec trop de prudence.

Quand dans le corps d'un homme un démon prend

[séance,

Je puis, sans me flatter, l'en tirer aisément;

Mais dan s un corps femelle il tient bien autreéraste, a Albert . {ment.

Pour savoir aujourd'hui jusqu'où va sa science,

Je veux bien me livrer à son expérience.

Je commence à douter de l'effet; et je croi Qu'il s'est voulu moquer et de vous et de moi.

Je veux l'embarrasser.

CRISPIX.

Moi, je veux vous confondre, Et vous mettre en état de ne pouvoir répondre. Mettez-vous auprès d'elle. Eh! non; comme cela,

I n genou contre terre, et vous tenez bieu là, Toujours sur ses beaux yeux votre vue assurée, Votre main dans la sienne étroitement serrée.

(à Albnt.)

Ne consentez-vous pas qu’il lui donne la main,

Pour que l’attraction se fasse plus soudain?

ALÜEHT.

Oui, je consens à tout.

CRISPIX.

Tant mieux. Sans plus attendre, Vous verrez un effet qui pourra vous surprendre.

(Il fait quelques cercles avec ta baguette sur Ut deur amants, ru disant :

MIChOC, SAI.AU, HYPOCnATA.

AGATHE, se levant de son Jnnteuil.

Ciel! quel nuage épais se dissipe à mes yeux! ÉRASTE, se levant.

Quelle sombre vapeur vient obscurcir ces lieux!

AGATHE

Quel calme en mou esprit vient succéder au trouéraste. [ble !

Quel tumulte confus dans mes sens se redouble! Quels abîmes profonds s'entrouvrent sous mes pas! Quel dragon me poursuit! Ah ! traître, lu mourras:

LES FOLIES AMOUREUSES , ACTE III, SCENE MI

D'au mous-ire Ici que loi je veux purger le monde. (71 poursuit Albert Ve pie à la main.)

CRISPITC, se mettant au-devant d’Erastr, à Albert .

Ah! monsieur, évitez sa rage furibonde.

SauTcz-vous, sauvez-vous.

ERASTE

Laissez-moi de son flanc Tirer des flots mfclcs de poison et de sang. CR1SPIN, retenant Éraste.

Aux accès violents dont son cœur se transporte, k vois que j'ai donné la dose un peu trop forte.

Je le veux immoler à ma juste fureur.

CRIS PIN, de meme.

.N’auriez-vous point chez vous quelque forte liqueur, De bon esprit^dc-vin, des gouttes d’Angleterre, Pc-ur calmer cet esprit et ces vapeurs de guerre?

Il s’en va m'échapper.

ALBERT, tirant sa clef.

Oui, j'ai ce qu'il lui faut.

Li«ette, tiens ma clef; va, cours vite là-haut;

Prend la Golc où...

LISETTE

Je crains, en ce désordre extrême, De faire un quiproquo ; vous feriez mieux vouscrispix, de mime. [même.

Courez donc au plus tùt. Laisserez-vous périr t'a homme qui, pour vous, s'est offert à mourir?

LISETTE, poussant Albert.

Alla vite; allez donc. •

ALBERT, sortant.

Je reviens tout à l'heure.

ÉRASTE, AGATHE, LISETTE, CRISPIN

ÉRASTE

Ne perdons point de temps, quittons cette demeure. Ce bois nous favorise; Albert ne saura pas De quel côté l'amour aura tourné nos pas.

AGATHE

Je mets entre vos mains et mon sort et ma vie.

LISETTE

Vive, vive Crispin ! et rival la Folie !

Allons courir les champs, pour remplir notre sort, Et le laissons tout seul exhaler son transport.

SCÈNE XII

ALBERT, seul, tenant une fiole.

J'apporte un élixir d'une force étonnante...

Mais je ne voisplus rien. Quel soupçon m'épouvante? Lisette ! Agathe ! O ciel ! tout est sourd âmes cris. Que sont-ils devenus ? Quel chemin ont-ils pris ? Au voleur! à la force! au secours! Je succombe. Où marcher? où courir? Je chancelle, je tombe. Par leur feinte folie ils m'ont enfin séduit ;

Et moi seul en ce jour j'avais perdu l'esprit.

Voilà de mon amour la suite ridicule.

Ah ! maudite bouteille, et vieillard trop crédule ! Allons, suivons leurs pas; ne nous arrêtons plus. Traîtres de ravisseurs, vous serez tous pendus.

Et toi, sexe trompeur, plus à craindre sur terre Que le feu, que la faim, que la peste et la guerre, De tous les gens de bien tu dois être maudit;

Je te rends pour jamais au diable qui te fit.

LÉGATAIRE UNIVERSEL

COMÉDIE EN CINQ ACTES

lIEl’HÉSEMÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 0 JANVIER 1708

PERSONNAGES

PERSONNAGES

GÉHONTK, oncle d'Ért.le.

ÉHASTE, amant d'Isabelle.

1U an «me A RG ANTE, mère d'Isabelle.

ISABELLE, fille de uinilamB^ArgtDte.

LISETTE, servante de Gérontc.

CRISPIN, valet d’Éraste.

M. CUSTORF.L, apothicaire.

M. SCRUPULE

M. GASPARD

Un Laquais.

La scène est à Parts, obéi M. Oéronte.

SCÈNE I

LISKTTE, CRISPIN.

BoDjour, Crispin, bonjour.

CRISPIN

Bonjour, belle Lisette.

Mon maître, toujours plein du soin qui l’inquiète, M'envoie, à ton lever, zélé collatéral,

Savoir comment son oncle a passé la nuit.

LISETTE

Mal.

CRISPIN

Le bonhomme, chargé de fluxions, d'années.

Lutte depuis longtemps contre les destinées,

Et parc de la mort le trait fatal en vain;

11 n'évitera pas celui du médecin.

Il garde le dernier ; et ce corps cacochyme Est à son art fatal dévoué pour victime. [deuil Nous prévoyons dans peu qu’un petit ou grand Étendra de son long Gérontc en un cercueil.

Si mon maître pouvait être fait légataire,

Je ferais de bon cœur les frais du luminaire.

LISETTE

Un remède par moi lui vient d'ôtre donné,

Tel que l'apothicaire en avait ordonne.

J’ai cru que ce serait le dernier de sa vie ;

Il est tombé sur moi deux fois en léthargie.

De ses bouillons de bouche, et des postérieurs.

Tu prends soin?

LISETTE

De ma main il les trouve meilleurs :

Aussi, sans me targuer d’une vaine science, J’entends ce métier-là mieux que fille de France. CRISPIN.

; Peste, le beau talent! Tu te fais bien payer,

Je crois, de tous les soins qu'il te fait employer.

LISETTE

Il ne me donne rien; mais j’ai, pour récompense, Le droit de lui parler avec toute licence.

Je lui dis, à son nez, des mots assez piquants : Voilà tous les profits que j’ai depuis cinq ans. C'est le plus ladre vert qu’on ait vu de la vie.

Je ne puis t’exprimer où va sa vilenie.

Il trouve tous les jours, dans son fécond cerveau, Quelque trait d'avarice admirable et nouveau.

Il a, pour médecin, pris un apothicaire Pas plus haut que ma jambe, et de taille sommaire: Il croit qu’étant petit, il lui faut moius d'argent; Et qu’attendu sa taille, il ne paiera pas tant.

CRISPIN

S'il est court, il fera de très-longues parties. LISETTE.

Mais dans son testament ses grâces départies Doivent me racquitter de son avare humeur: Ainsi je renouvelle avec soin mon ardeur.

Il fait son lestameut?

LISETTE

Dans peu de temps, j’espère

Y voir coucher mon nom en riche caractère.

CRISPIN

C‘cst très-bien espérer : j'espère bien encor

Y voir aussi coucher le mien en lettres d’or.

LISETTE

Tou t beau, l'ami, tout beau! L’on dirait, à t'eutendro,

12 12 GAÏA1K2 yfijyi«3£l

CRI SPIN

I n commissaire.. i moi' Suis-|r donc s il votisplnil lilliiri' o commissaire

t. tr Ht i

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE I, SCÈNE II

Qu a la succession tu peux aussi prétendre.

Déjà ne sont-ils pas assez de concurrents,

Sans t'aller mettre encore au rang des aspirants? II a tant d'héritiers, le bon seigneur Géronlc,

Il en a tant et tant, que parfois j'en ai honte :

Des oncles, des neveux, des nièces, des cousins, Des arrière-cousins remués des germains;

J'en comptai l'autre jour, en lignes paternelles. Cent sept mâles vivants : juge encor des femelles!

CRISPIN

Oui! mais mon maître aspire à la plus grosse part: J'en pourrais bien aussi tirer ma quote-part;

Je suis un peu parent, et tiens à la famille. LISETTE.

Toi?

CRISPIN

Ma première femme était assez gentille, l'or Bretonne vive, et coquette surtout,

Qu 'Éraste, que je sers, trouvait fort a son goût : Je crois, comme toujours il fut aimé des dames, Que nous pourrions bien être alliés par les femmes: Et de monsieur Géronte il s'en faudrait bien peu Que par là je ne fusse uu arrière-neveu.

LISETTE

Oui-da; tu peux passer pour parent de campagne, Ou pour neveu, suivant la mode de Brotaguc.

CRISPIN

Mais, raillerie à part, nous avons grand besoin Qu'à faire un testament Géronte prenne soin.

Si mon maître, primo , n'est nommé légataire,

Le reste de scs jours il fera maigre chère. Secundo, quoiqu'il soit diablement amoureux, Madame Argante, avant de couronner ses feux,

Et de le marier à sa fille Isabelle,

Veut qu'un bon testament, bien sûr et bien fidèle, Fasse ledit neveu légataire de tout.

Mais ce qui doit le plus être de noire goût,

C'est qu'Érastc nous fait trois cents livres de rente, Si nous réussissons au grc de son attente :

Ce dou. de notre hymen formera les liens.

Ainsi tant de raisons sont autant de moyens Que j'emploie à prouver qu'il est très-nécessaire Que le susdit neveu soit nommé légataire;

Et je conclus enfin qu’il faut conjointement Agir pour arriver au susdit testament.

LISETTE

o>mmentdiabie ÎCrispin, tu plaides commcun ange!

CRISPIN

Je le crois. Mon talent te paratt-i) étrange?

J’ai brillé dans l'étude avec assez d’honneur.

Et Ton m'a vu trois ans clerc chez un procureur. Sa femme était jolie; et, dans quelques affaires, Sous jugions à huis clos de petits commissaires.

LISETTE

U boutique était bonne. Eh! pourquoi la quitter?

CRISPIN

L'époux un peu jaloux m’en a fait déserter.

In procureur n'est pas un homme fort traitable : Sur sa femme il m'a fait des chicanes de diable.

J'ai bataillé, ma foi, deux aus sans en sortir;

Mais je fus à la fin contraint de déguerpir.

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE

CRISPIN

Mais mon maître parait.

ÉRASTE

Ah! te voilà, Lisette!

Guéris-moi, si lu peux, du soin qui m'inquiète.

Eh bien! mon oncle est-il en état d'ôtre vu?

LISETTE

Ah! monsieur, depuis hier il est encor déchu;

J'ai cru que cette nuit serait sa nuit dernière.

Et que je fermerais pour jamais sa paupière.

Les lettres de répit qu’il preud contre la mort Ne lui serviront guère, ou je me trompe fort.

ÉRASTE

Ah ciel! que dis-tu là? •

CRISPIN

C'est la vérité pure.

ÉRASTE

Quel que soit mon espoir, je sens que là nature Excite dans mon cœur de tristes sentiments.

CRISPIN

Je sentis autrefois les mêmes mouvements,

Quand ma femme passa les rives du Cocyte Pour aller en bateau rendre aux défunts visite. J'en avais dans le cœur un plaisir plein d'appas. Comme tant de maris l'auraient en pareil cas : Cependant la nature, excitant la tristesse,

Faisait quelque conflit avecque l'allcgrcsse,

Qui, par certains ressorts et mélanges confus, Combattaient tour à tour, et prenaient le dessus; En sorte que l'espoir... la douleur légitime... [rnc; L'amour... On sent cela bien mieux qu'on ne l'cxpri- Mais ce que je puis dire, en vous accusant vrai, C'est que, tout à la fois, j étais et triste et gai.

ÉRASTE

Je ressens pour mon oncle une amitié sincère;

Je donne dans son sens en tout pour lui complaire; Quoi qu'il dise ou qu'il fasse, ayant le droit ou non, Je conviens avec lui qu'il a toujours raison.

Il faut que le vieillard soit mal dans ses affaires, Puisqu'il m'a commandé d'aller chez deux notaires.

CRISPIN

Deux notaires, hélas! Cela me fend le cœur.

LISETTE

C'est pour instrumenter avecque plus d'honneur.

ÉRASTE

Hé! dis-moi, mon enfaut, en pleine confidence, Puis-je, sans me flatter, former quelque espérance?

LISETTE

Elle est très-bien fondée; et, depuis quelques jours, Avec madame Argante il tient certains discours Où l’on parle tout bas de legs, de mariage:

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, ACTE I, SCENE IV

Je n'ai de leur dessein rien appris davantage. Votre maîtresse est mise aussi dans l'entretien. Pour moi, jecroisqu’il veut vouslaisscr toutsonbien, Et vous faire épouser Isabelle.

ÉRASTE

Ah !• Lisette,

Que tu flattes mes sens! que ma joie est parfaite! Ce n'est point l'intérêt qui m'anime aujourd’hui ; Un dieu beaucoup plus fort et plus puissant que lui, L'Amour, parle en mou cœur : la charmante Isabelle Est de tous mes désirs une cause plus belle,

Et pour le testament me fait faire des vœux...

LISETTE

L'Amour et l’intérêt seront contents tous deux. Serait-il juste aussi qu’un si bel héritage De cent cohéritiers devint le sot partage? Verrais-je d’un œil sec déchirer par lambeaux, Par tant de campagnards, de pieds-plats, de nigauds, Une succession qui doit, par parenthèse,

Vous rendre un jour heureux, et nous mettre à notre Çar vous savez, monsieur... jaisc?

ÉRASTE

Va, tranquillise-toi;

Ce que j’ai dit est dit : repose-toi sur moi.

LISETTE

Si votre oncle vous fait le bien qu’il se propose, Sans trop vanter mes soi ns, j'en suis un peu la cause: Je lui dis tous les jours qu’il n’a point de neveux Plus doux, plus complaisants, ni plus respectueux; Non par l’espoir du bien que vous pouvez attendre, Mais par un naturel et délicat cl tendre.

crispin.

Que cette fille-là connaît bien votre cœur!

Vous ne sauriez, ma foi, trop payer sou ardeur.

Je dois, dans peu de temps, contracter avec elle. Rcgardez-la, monsieur; elle est et jeune et belle : N’allez pas en user comme de l’autre, non!

LISETTE

Monsieur Géronte vient, il faut changer de ton.

Je u’ai point eu le temps d’aller chez les notaires. Toi, qui m'as trop longtemps parlé de tes affaires, Va vile, cours, dis-leurqu'ils soient prêts au besoin. L'un s’appelle Gaspard, et demeure à ce coin;

Et l’autre un peu plus bas, et se nomme Scrupule. crispin.

Voilà pour un notaire un nom bien ridicule.

SCÈNE III

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, un laquais,

GÉRONTH.

Ah! bonjour, mon neveu.

ÉRASTE

Je suis, en vérité, Charmé de vous revoir en meilleure santé.

De grâce, asseyez-vous.

[Le laquais upparte une chaise.)

Ote-donc cette chaise;

Mon oncle, en ce fauteuil, sera plus à son aise.

{Le laquais <le la chaise , apporte un fauteuil, et tort.)

SCÈNE IV

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE

GÉRONTE

J’ai, celte nuit, été secoué comme il faut,

Et je viens d'essuyer un dangereux assaut :

Un pareil, à coup sûr, emporterait la place,

ÉRASTE

Vous voilà beaucoup mieux ; et le ciel, par sa grâce, Pour vos jours en péril nous permet d’espérer.

Il faut présentement songer à réparer Les désordres qu’a pu causer la maladie,

Vous faire désormais un régime de vie,

Prendre de bons bouillons, de sûrs conforta tifs, Nettoyer l'estomac par de bons purgatifs,

Enfin ne vous laisser manquer de nulles choses.

GÉRONTE

Oui, j’aimerais assez ce que tu me proposes ;

Mais il faut tant d’argent pour se faire soigner. Que, puisqu'il faut mourir, autant vaut l’épargner. Ces porteurs deseringuc ont prisdesairssirogucs!... Ce n'est qu’au poids de l’or qu’ou achète leurs dro-

[gues.

Qui pourrait s’en passer et mourir tout d'un coup, De son vivant, sans doute, épargnerait beaucoup.

ÉRASTE

Oui, vous avez raison; c'est une tyrannie:

Mais je ferai les frais de votre maladie.

La santé dans le monde étant le premier bien,

Un homme de bon sens n’y doit ménager rien.

De vos maux négligés vous guérirez sans doute. Tâchons à réparer vos forces, quoi qu’il coûte.

C’est tout argent perdu dans cette occasion :

La maison ne vaut pas la réparation.

Je veux, mon cher neveu, mettre ordre à raesaflaires. As-tu dit qu’ou allât me chercher deux notaires?

LISETTE

Oui, monsieur; et dans peu vous les verrez ici,

GÉRONTE

Et dans peu vous saurez mes sentiments aussi;

Je veux, en bon parent, vous les faire connaître.

ÉRASTE

Je me doute à peu près de ce que ce peut être. GÉRONTE.

J’ai des collatéraux...

LISETTE

Oui vraiment, et beaucoup.

GÉRONTE

Qui, d’un regard avide, et d’une dent de loup. Dans le fond de leur cœur dévorent par avance Une succession qui fait leur espérance.

ÉRASTE

Ne me confondez pas, mon oncle, s’il vous plaît, Avec de tels pareuls.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE I, SCÈNE V

GÉRONTE

Je sais ce qu’il en est.

ÉRASTE

Votre santé me touche, et me plait davantage Que tout l'or qui pourrait me tomber en partage.

GÉRONTE

J'en suis persuadé. Je voudrais me venger D'un vain tas d'héritiers, et les faire enrager; Choisir une personne honnête et qui

me plaise, Pour lui laisser mon bien et la mettre à son aise.

ÉRASTE

Vous devez là-dessus suivre votre désir.

LISETTE

Nou, je ne comprends pas de plus charmant plaisir Que de voir d'héritiers une troupe affligée, le maintien interdit, et la mine allongée,

Lire un long testament où, pâles, étonnés, tm leur laisse un bonsoir avec un pied de nez.

Pour voir au naturel leur tristesse profonde,

Je retiendrais, je crois, exprès de l’autre monde.

GÉRONTE

Quoique déjà je sois atteint et convaincu,

Par les maux que je sens, d’avoir longtemps vécu; Quoiqu'un sable brûlant cause ma néphrétique,

Que j’endure les maux d'une àcrc sciatique,

Qui, malgré le bâton que je porte en tout lieu,

Fait souvent qu’en marchant je dissimule un peu; Je suis plus vigoureux que l’on ne s'imagine,

El je vois bien des gens se tromper à ma mine.

LISETTE

Il est de certains jours de barbe, %ù, sur ma foi, Vous ne paraissez pas plus malade que moi.

GÉRONTE

Est-il vrai ?

LISETTE

Dans vos yeux un certain éclat brille.

GÉRONTE

J’ai toujours reconnu du bon dans cette fllle.

Je veux pourtant songer à mettre ordre à mon bien Avant qu'un prompt trépas m’en ôte le moyen.

Tu connais et tu vois parfois madame Argante?

ÉRASTE

Oui : dans ses procédés elle est toute charmante.

GÉRONTE

Eisa fille Isabelle, euh! la connais-tu?

ÉRASTE

Fort.

C’est une fille sage, et qui charme d’abord.

Tu conviens que le ciel a versé dans son âme Us qualités qu'on doit chercher eu une femme?

ÉRASTE

fc ne vois point d'objet plus digne d’aucuns vœux, Ni de fille plus propre à rendre un homme heureux.

GÉRONTE

le m'en vais l’épouser.

ÉRASTE

Vous, mon oncle !

GÉRONTE

Moi-môme.

ERASTE

J’en ai, je vous l’avoue, une allégresse extrême.

LISETTE

Miséricorde! hélas! ah ciel! assiste-nous,

De quelle malheureuse allez-vous être époux?

GÉRONTE

D’Isabelle, en ce jour; et, par ce mariage,

Je lui donne, à ma mort, tout mon bien en partage.

éraste. [lent :

Vous ne pouvez mieux faire, et j’en suis très-con- Jc voudrais, comme vous, en pouvoir faire autant.

Quoi ! vous, vieux et cassé, fiévreux, épileptique. Paralytique, étique, asthmatique, hydropique, Vous voulez de l'hymen allumer le flambeau.

Et ne faire qu'un saut de la noce au tombeau !

GÉRONTE

Je sais ce qu'il me faut : apprenez, je vous prie, Que môme ma santé veut que je me marie.

Je prends une compagne, et de qui tous les jours Je pourrai, dans mes maux, tirer de grands secours. Que me scrt-il d'avoir une avide cohorte D'héritiers, qui toujours veille et dort à ma porte; De gens qui, furetant les clefs du cofTrc-fort,

Me détendront mon lit peut-être avant ma mort? Une femme, au contraire, à son devoir fidèle,

Par des soins conjugaux me marquera son zèle;

Et, de son chaste amour recueillant tout le fruit. Je me verrai mourir en repos et sans bruit.

ÉRASTE

Mon oncle parle juste, et ne saurait mieux faire Que de se ménager un secours nécessaire.

Une femme économe et pleine de raison Prendra seule le soin de toute la maison.

GÉRONTE, Vembratsant.

Ah! le joli garçon! Aurais-je dû m'attendre Qu'il eût pris cette affaire ainsi qu'on lui voit prenéraste. [dre?

Votre bien seul m’est cher.

GÉRONTE

Va, tu n’y perdras rien : Quoi qu’il puisse arriver, je te ferai du bien,

Et tu ne seras pas frustré de ton attente.

MADAME ARGANTE, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS

MADAME ARGANTR.

Nous avons, ce matin, appris de vos nouvelles,

Qui nous ont mis pour vous en des peines mortelles. Vous avez, ce dit-on, très-mal passé la nuit.

GÉRONTE

Ce sont mes héritiers qui font courir ce bruit;

Ils me voudraient déjà voir dans la sépulture.

Je ne me suis jamais mieux porté, je vous jure.

ÉRASTK.

Mou oncle a le visage, ou du moins peu s’en faut, D’un galant de trente ans.

LISETTE, b part.

Oui, qui mourra bientôt.

GÉRONTE

Je serais bien malade, et plus qu’à l’agonie,

Si des yeux aussi beaux ne me rendaieul ia vie.

MADAME ARGANTR.

Ma fille, en ce moment vous voyez devant vous Celui que je vous ai destiné pour époux.

r.KRONTE. [flatte)

Oui, madame, c'est vous (pour le moins je m’en Qui guérirez mes maux mieux qu'un autre Hippocrate.

Vous ôtes pour mon cœur comme un julcp futur, Qui doit le nettoyer de cc qu’il a d’impur :

Mou hymen avec vous est un sùr émétique,

Et je vous prends enfin pour mon dernier topique.

ISABELLE

Je ne sais pas, monsieur, pour quoi vous me prenez; Mais ce choix m’interdit, et vous me surprenez.

MADAME ARGANTE

Monsieur, vous épousant, vous fait un avantage Qui doit faire oublier et ses maux et son âge ;

Et vous n’aurez pas lieu de vous en repentir.

ISABELLE

Madame, le devoir m’y fera consentir ;

Mais peut-être, monsieur, par cette loi sévère,

Ne trouvera- t-il pas en moi ce qu’il espère. j

Je sais ce que je suis, et le peu que je vaux,

Pour être, comme il dit, un remède à ses maux ; Il se trompe bien fort, s'il prétend, sur ma mine, Devoir trouver en moi toute la médecine :

Je connais bien mes yeux; ils ne feront jamais Une si belle cure et de si grands effets.

ÉRASTE

Au pouvoir de ces yeux je rends plus de justice. GÉRONTE.

Au feu que je ressens si l’amour est propice, Avant qu’il soit neuf mois, sans trop me signaler, Tous mes collatéraux auront à qui parler:

Dans le monde on saura, dans peu, de mes nouvelles.

LISETTE, à part.

Ah! par ma foi, je crois qu’il en fera de belles. {haut.)

Si le diable vous tente et vous veut marier.

Qu'il cherche un autre objet pour vous apparier. Je in’en rapporte à vous : madame est vive et belle; Il lui faut un époux qui soit aussi vif quelle,

Bien fait, et de bon air, qui n'ait pas vingt-cinq

[ans :

Vous, vous êtes majeur, et depuis très-longtemps. A votre âge, doit-on parler de mariages?

Employez le notaire à de meilleurs usages :

C’est un bon testament, un testament, morbleu, Bien fait, bien cimenté, qui doit vous tenir lieu De tendresse, d'amour, de désir, de ménage,

De femme, de contrats, d'enfants, de mariage.

J'ai parlé, je me tais.

* x GÉRONTE.

Vraiment, c’est fort bien fait :

Qui vous a donc si bien affilé le caquet ?

LISETTE

La raison.

GÉRONTE, b madame Arganle et à Isabelle.

De ses airs ne soyez point blessées :

Elle me dit parfois librement ses pensées ;

Je le souffre en faveur de quelques bons talents.

LISETTE

Je ne sais ce que c’est que de flatter les gens.

ÉRASTE

Vous avez très-grand tort de parler de la sorte ;

Je voudrais me porter comme monsieur se porte. Il veut se marier; et n’a-t-il pas raison D’avoir un héritier, s’il peut, de sa façon ?

Quoi ! refusera-l-il une aimable personne Que son heureux destin lui réserve et lui donne? Ah ! le ciel m’est témoin si je voudrais jamais De sort plus glorieux pour combler mes souhaits!

ISABELLE

Vous me conseillez donc de conclure l’affaire?

Je crois qu’en vérité vous ne sauriez mieux faire.

ISABELLE

Vos conseils amoureux et vos rares avis,

Puisque vous le voulez, monsieur, seront suivis.

MADAME ARGANTE

Ma fille sait toujours obéir quand j'ordonne.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE II, SCÈNE I

KRaSTB.

Oui, je vous soutiens, moi, qu’une jeune personne, Malgré sa répugnance et l’orgueil de ses sens,

Doit suivre aveuglément le choix de ses parents; Et mon oucle, après tout, n'a pas un si grand âge, A devoir renoncer encore au mariage ;

Et soixante et huit ans, est-ce un si grand déclin, Pour...

GÉRONTB.

Je ne les aurai qu’à la Saint-Jean prochain.

LISETTE

il a souffert le choc de deux apoplexies,

Qui ne sont, par bonheur, que deux paralysies;

Et tous les médecins qui connaissent ses maux Ont juré Galien qu’à son retour des eaux, il n'aurait sûrement ni goutte sciatique,

Xi gravelle, ni point, ni toux, ni néphrétique.

OÉROMTB.

Ils m ont même assuré que, dans fort peu de temps, le pourrais de mon chef avoir quelques enfants.

LISETTE

Je ne suis médecin non plus qu’apothicairc,

Et je jurerais, moi, cependant du contraire.

G K HONTE, bas à Lisette.

Lisette, le remède agit à certain point...

LISETTE

En dussiez-vous crever, ne le témoignez point. éraste.

Mon oncle, qu'avez-vous? vous changez dévisagé.

G É HONTE

Mon neveu, je n’y puis résister davantage.

Ah! ah !... Madame, il faut que je vous dise adieu; Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

MADAME ARGANTE

De peur d'iucommoder, nous vous cédons la place.

GÉRONTE

Eraste, conduis-lcs. Excusez-moi, de grâce,

Si je ne puis rester plus longtemps avec vous.

(Il s'en va avec son laquais.)

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE

LISETTE, ù Isabelle.

Madame, vous voyez le pouvoir de vos coups : l'n seul de vos regards, d’un mouvement facile, Agite plus d'humeurs, détache plus de bile,

Opère plus en lui, dès la première fois,

Que les médicaments qu'il prend depuis six mois. o pouvoir de l'amour!

MADAME ARGANTE

Adieu, je me relire.

ÉRASTE

Madame, accordez-rnoi l'honneur de vous conduire.

MADAME ARGANTE, ISABELLE, ËRASTE

MADAME ARGANTE

C'est trop nous retenir, laissez-nous donc partir.

ÉRASTE

Je ne puis vous quitter ni vous laisser sortir,

Que vous ne me flattiez d’un rayon d’espérance.

MADAME ARGANTE

Je voudrais vous pouvoir donner la préférence.

ÉRASTE

Quoi ! vous aurez, madame, assez de cruauté Pour conclure à mes yeux eet hymen projeté, Après m'avoir promis la charmante Isabelle? Pourrai-je, sans mourir, me voir séparé d'elle?

MADAME ARGANTE

Quand je vous la promis, vous me files serment Que votre oncle, en faveur de cet engagement, Vous ferait de ses biens donation entière ;

En épousant ma fille, il offre de le faire :

Ai-je tort?

ÉRASTE, à Isabelle.

Vous, madame, y consentirez-vous?

ISABELLE

Assurément, monsieur, il sera mon époux.

El ne venez-vous pas de me dire vous-même Qu'une fille, malgré la répugnance extrême Qu'elle trouvait h prendre un parti présenté, Devait de ses parents suivre la volonté?

ÉRASTE

Et ne voyez- vous pas que, par cet artifice,

Pour rompre ses projets, je flattais son caprice?

Il est certains esprits qu'il faut prendre de biais, Et que, heurtant de front, vous ne gagnez jamais. Mon oncle est ainsi fait.

(rt madame Argante.)

L’intérél peut-il faire Que vous sacrifiiez une fille si chère?

MADAME ARGANTE

Mais le bien qu'il lui fait...

ÉRASTE

Donnez-moi votre foi De rompre cet hymen; et je vous promets, moi*

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE II, SCENE V

De tourner aujourd’hui son esprit de manière Que les choses iront ainsi que je l’espère,

Et qu'il fera pour moi quelque heureux testament.

MADAME A Ht; A NT K.

S’il le fait, ma fille est à vous absolument.

Je vais d’un mol d’écrit lui mander que son âge. Que sa frêle santé répugne au mariage ;

Que je serais bientôt cause de son trépas;

Que l'affaire est rompue, et qu’il n’y pense pas.

ISABELLE

Je me fais d’obéir une joie infinie.

ÉRASTE

Que mon sort est heureux! qu’il est digne d’envie! Mais Lisette s'avance, et j’entends quelque bruit.

SCÈNE III

ÉRASTE , LISETTE

LISETTE

Eli bien l vous souffrirez que votre oncle, à son âge, Fasse devant vos yeux, un si sot mariage;

Qu’il vous frustre d’un bien que vous devez avoir!

Hélas! ma pauvre enfant, j'en suis au désespoir. Mais l’affaire n’est pas encore consommée,

Et son feu pourrait bien s’en aller en fumée.

La mère, en ma faveur, change de volonté,

Et va, d’un mot d’écrit entre nous concerté, Remercier mon oncle, et lui faire comprendre Qu'il est un peu trop vieux pour en faire son genlisette. [dre.

Je veux dans le complot entrer conjointement.

Et que deviendrait donc enfin le testament Sur lequel nous fondons toutes nos espérances,

Et qui doit cimenter un jour nos alliances,

Et faire le bonheur d'Éraste et de Crispio?

11 faut, par notre esprit, faire notre destin.

Et rompre absolument l'hymen qu'il prétend faire. J'en ai fait dire un mot à son apothicaire;

C'est un petit mutin, qui doit venir tantôt,

El qui lui lavera la létc comme il faut.

Je ne veux pas rester dans une nonchalance Qu'il faut laisser aux sots. Mais Déroute s'avance.

GÈRONTE, LE LAQUAIS, ÉRASTE, LISETTE

GÉROKTE.

Ma colique m'a pris assez mal à propos;

Je n'ai senti jamais à la fois tant de maux. N'ont-elles point été justement irritées De ce que je les ai si brusquement quittées?

ÉRASTE

On sait que d'un malade on doit excuser tout.

LISETTE. [bout.

Monsieur a fait pour vous les honneurs jusqu'au Je dirai cependant qu'en entrant en matière, Vous n'avez pas là fait un beau préliminaire.

ÉRASTE

Mon oncle fera mieux une seconde fois;

Suffit qu'en épousant il ait fait un bon choix.

GÈRONTE.

Il est vrai. Cependant j'ai quelque répugnance De songer, à mon âge, à faire une alliance :

Mais, puisque j'ai promis...

Lisette. [point ;

Ne vous contraignez On n'est pas aujourd'hui scrupuleux sur ce point. Monsieur acquittera la parole donnée.

géronte.

Le sort en est jeté, suivons ma destinée.

Je voudrais inventer quelque petit cadeau Qui coûtât peu d'argent, et qui parût nouveau.

w ÉRASTE.

Reposez-vous sur moi des soins de cette fête.

Des habits, du repas qu'il faut que l'on apprête : J'ordonne sur ce point bien mieux qu'un médecin.

Ne va pas m'embarquer dans un si grand festin.

LISETTE

Il faut que l'abondance, avec soin répandue, Puisse nous racquitter de votre triste vue :

Il faut entendre aussi ronfler les violons;

Et je veux avec vous danser les cotillons. géronte.

Je valais, dans mon temps, mon prix tout comme Lisette, à part . [un autre.

Cela fait que bien peu vous valez dans le nôtre.

SCÈNE V

UN LAQUAIS de madame Argante, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS de Géronte.

LE LAQUAIS de madame Armante.

Ma maîtresse, qui sort dans ce moment d'ici.

Ma dit de vous donner le billet que voici.

GÉRONTE, prenant le billet.

Pour ma santé, sans doute, elles sont inquiètes. Lisons. Va me chercher, Lisette, mes lunettes. LISETTE.

Cela vaut-il le soin de vous taut préparer?

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE II, SCÈNE VI

Donnez-moi le billet, je vais le déchiffrer.

[Elle lit.) K

« Depuis notre entrevue, monsieur, j'ai fait ré- « flexion sur le mariage proposé, et je trouve qu'il « ne convient ni à l'un ni à l'autre. Ainsi vous ■ trouverez bon , s'il vous plaît, qu'en vous ren- « dant votre parole , je retire la mienne, et que « je sois votre très-humble et très-obéissante ser- • vante,

« Argante.

« Et plus bas,

« Isabelle. »

Vous pouvez maintenant, sans que l'on vous pu-

[nisse,

Vous retirer chez vous, et quitter le service;

Voilà votre congé bien signé.

GÉRONTE

Mon neveu,

Que dis-tu de cela?

B HASTS.

Je m'en étonne peu.

Mais, sans vous arrêter à cet écrit frivole,

11 faut les obliger à tenir leur parole.

Je me garderai bien de suivre ton avis;

El d'un plaisir soudain tous mes sens sont ravis. Je ne sais pas comment, ennemi de moi-même,

Je me précipitais dans ce péril extrême :

In sort à cet hymen m'entraînait malgré moi.

Et point du tout l'amour.

LISETTE

Sans jurer, je le croi.

Que diantre voulez-vous que l'amour aille faire Dans un corps moribond, à scs feux si contraire ? Ira-t-il se loger avec des fluxions,

Des catarrhes, des toux, et des obstructions?

GÉRONTÉ, au laquai» de madame Arganle.

Attends un peu là-bas, et que rien ne te presse ; Je vais faire, à l'instant, réponse à ta maîtresse.

[Le laquais de madame Arganle son.)

SCÈNE VI

G EHONTE.

Mais tu louais tantôt mon dessein et mes feux.

ÉRASTK.

Tantôt vous faisiez bien, et maintenant bien mieux.

GÉRONTE. [sage

Puisque je suis tranquille, et qu’un conseil plus Me guérit des vapeurs d'amour, de mariage,

Je veux mettre ordre au bien que j’ai reçu du ciel, El faire en ta faveur un legs universel.

Par un bon testament.

ÉRASTE

Ah! monsieur, je vous prie, Épargnez cette idée à mon âme attendrie :

Je ne puis, sans soupir, vous ouïr prononcer Le mot de testament; il semble m’annoncer, Avant qu’il soit longtemps, le sort qui doit le suivre, Et le malheur auquel je ne pourrai survivre :

Je frémis, quand je pense à ce moment cruel.

GÉRONTE

Tant mieux; c’est un effet de ton bon naturel.

Je veux donc te nommer mon légataire unique. J’ai deux parents encor pour qui le sang s'explique : L'uu est (ils de mon frère, et tu sais bien son nom, Gentilhomme normand, assez gueux, ce dit-on;

Et l’autre est une veuve avec peu de richesse,

La fille de ma soeur, et par ainsi ma nièce,

Qui jadis dans le Maine épousa, quoique vieux, Certain baron qui u’eut pour bien que ses aïeux. Je veux donc, en faveur de l’amitié sincère Qu'autrefois je portais à leur père, à leur mère, Leur laisser à chacun vingt mille écus comptant.

LISETTE

Vingt mille écus! Le legs serait exorbitant.

Un neveu bas-normand, une nièce du Maine,

Pour acheter chez eux des procès par douzaine, Jouiront, pour plaider, d'un bien comme cela !

Fi ! c'est trop des trois quarts pour ces deux cancres-

GÉROKTE. [là.

Je ne les vis jamais. Ce que je puis vous dire.

C'est qu'ils se sont tous deux avisés de m'écrire Qu'ils voulaient à Paris venir dans peu de temps, Pour me voir, m'embrasser, et retourner contents. Je crois que tu n'es pas fâché que je leur laisse De quoi vivre à leur aise, et soutenir noblesse.

ÉRASTE

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS de Géronle.

GÉRONTE

Voyez comme je prends promptement mon parti : De l'hymen tout d'un coup me voilà départi.

LISETTE

Il faut chanter, monsieur, votre nom par la ville. Voilà ce qui s'appelle une action virile.

ÉRASTE

C'était témérité, dans l'âge où vous voilà,

Malsain, fiévreux, goutteux, et pis que tout cela,

De prendre femme, cl faire, en un jour si célèbre, D« flambeau de l'hymen une torche funèbre.

N'êtes-vous pas, monsieur, malgré de votre bien? Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien.

Et moi, je trouve mal cette dernière clause.

Et de tout mon pouvoir à ce legs je m'oppose. Mais vous ne songez pas que le laquais attend.

GERONTE.

Je vais l'expédier, et reviens à l'instant.

LISETTE

Avez-vous oublié qu'une paralysie

S'est de votre bras droit depuis un mois saisie,

Et que vous ne sauriez écrire ni signer?

GÉRONTE

Il est vrai : mon neveu viendra ni accompagner;

CRISPIN, LISETTE

USETTé.

Ah! te voilà, Crispin! et d'où diantre viens-tu?

CRISPIN

Ma foi, pour te servir j’ai diablement couru;

Ces notaires sont gens d'approche difficile.

L'un n’était pas chez lui, l’autre était par la ville. Je les ai déterrés où l'on m'avait instruit,

Dans un jardin, à table, en un petit réduit.

Avec dames qui m’ont paru de bonne mine.

Je crois qu’ils passaient là quelque acte à la sour- Maisdans une heure au plus ils seront ici. [dine.

LISETTE

Bon.

Sais-tu pourquoi Gérante ici les mandait?

CRISPIN

Non.

Pour faire son contrat de mariage.

Oh ! diable!

A son âge, il voudrait nous faire un tour semblable! lIskttb.

Pour Isabelle, un trait décoché par l’Amour Avait, ma foi, percé son pauvre cœur à jour;

Et, frustrant des neveux l’espérance uniforme, Lui-même il vuulait faire un héritier en forme : Mais le ciel, par bonheur, eu ordonne autrement; Il pense maintenant à faire un testament.

Où tou maître sera nommé son légataire,

crispin. [faire.

Pour lui, comme pour nous, il ne pouvait mieux La nouvelle est trop bonne; il faut qu'eu sa faveur Je t’embrasse et rembrasse, et, ma foi, de bon cœur; Et qu'un épauchcment de joie et de tendresse.

En le congratulant... L’amour qui m'intéresse... La nouvelle est charmante, et vaut seule un trésor. Il faut, ma chère enfant, que je t'embrasse encor,

LISETTE

Dans tes emportements sois sage et plus modeste. crispin.

Excuse si la joie emporte un peu le geste.

LISBTTB.

Mais comme en ce bas monde il n’est nul biens par- Etque tout ne va pas nu gré de nos souhaits, [faits, Il met au testament une fâcheuse clause. crispin.

P.t dis-moi, mon enfant, quelle est-elle?

Il dispose

De son argent comptant quarante mille écus Pour deux parents lointains, et qu’il n’a jamais vus. crispin.

Quarante mille écus d’argent sec et liquide !

De la succession voilà le plus solide.

C’est de l'argent comptant dont je fais plus do cas. Vous en aurez menti, cela ne sera pas, [roule ; C’est moi qui vous le dis, mon cher monsieur Gé- Vous avez fait sans moi trop vite votre compte. Et qui sont ees parents?

LISETTE

L’un est un Bas-Normand, Gentilhomme, natif d’entre Falaise et Caen ; L’autre est une baronne, et veuve sans douaire, Qui dans le Maine fait sa demeure ordinaire, Plaideuse s’il en fut, comme on m'a dit souvent, Qui, de trente procès, en perd vingt-cinq par au. crispin,

C’est tirer du métier toute la quintessence. Puisque pour les procès elle a si bonne chance.

Il faut lui faire perdre encore celui-ci.

LISBTTB.

L’un et l’autre bientôt arriveront ici.

Il faut, mou cher Crispin, tirer de ta cervelle, Comme d’un arsenal, quelque ruse nouvelle Qui déporte Géronte à leur faire ce legs. crispin.

A-t-il vu quelquefois ces deux parents ?

LISBTTB.

* Jamais.

Il a su seulement, par une lettre écrite,

Qu’ils viendraient à Paris pour lui rendre visite.

CRISPIN

Mon visage chez vous n’est-il point trop connu? LISETTE.

Géronte, tu le sais, ne t'a presque point vu :

Et, pour te dire vrai, je suis persuadée Qu'il n'a de ta figure encore nulle idée.

cnispis.

Bon. Mon maître sait-il ce dangereux projet, L’inlentiou de l’oncle, et le tort qu’on lui fait?

LISETTE

Il ne le sait que trop : dans son cœur il enrage, Et voudrait que quelqu’un détournât cet orage. crispin.

Je serai ce quelqu’un, je le le promets bien.

De la succession les parents n'auront rien ;

Et je veux que Géronte à tel point les haïsse, Qu'ils soieut déshéiités; de plus, qu’il les raau- Eux et leurs descendants, à perpétuité, [disse,

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE II, SCÈNE XI

Et tous les rejetons de leur postérité.

Quoi ! tu pourrais, Crispin...

CRISPIN

Va, demeure tranquille ; Le prix qui m'est promis me rendra tout facile : far je dois t'épouser, si...

LISETTE

D'accord... mais enfin...

CRISPIN

Comment donc?

GÉRONTE

Que je vais à l'instant te nommer légataire,

Te donner tout mon bien.

ÉRASTB.

Je connais leur esprit.

Elles en crèveront toutes deux de dépit. Demeurez en repos ; je sais ce qu’il faut dire,

Et de notre entretien je reviens vous instruire.

SCÈNE X

LISETTE

Tu m'as l’air d’ôtre un peu libertin.

crispin.

Ne nous reprochons rien.

LISETTB.

On sait de tes fredaines.

CRISPIN

Nous sommes but à but : ne sais-je point des tienlisette. [nés?

Tu dois de tous côtés, et lu devras longtemps. CRISPIN.

fai cela de commun avec d'honnêtes gens.

Mais enfin sur ce point à tort tu t'inquiètes:

Le testament de l'oncle acquittera mes dettes;

Et tel n'y pense pas qui doit payer pour moi.

Mais oo vient.

LISETTE

C'est Géronte. Adieu; fuis, sauve-toi.

Va m'attendre I à- bas : dans peu j'irai t'instruire De ce que pour ton rôle il faudra faire et dire.

CRISPIN

Va, va, je sais déjà tout mon rôle par cœur;

Us gens d'esprit n'ont point besoin de précepteur.

SCÈNE IX

GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE

GÉRONTE. tenant une lettre.

le parle eu cet écrit comme il faut à la mère : voudrais que quelqu'un me contât la manière Dont elle recevra mon petit compliment ; crois quelle en sera surprise assurément.

ÉRASTB.

Si vous voulez, monsieur, me charger de la lettre. Moi-même entre ses mains je promets de la mettre, El de vous rapporter ce quelle m'aura dit,

Et ce qu elle aura fait en lisant votre écrit.

GÉRONTE

Ula sera-t-il bien que toi-môme on te voie?

ÉRASTE

Vous ne sauriez, monsieur, me donner plus de joie.

GÉRONTE

Diseur de bouche encor qu elle ne pense pas A renouer l'hymen dont je fais peu de cas...

ÉRASTB.

k Tos intentions je sais tout le mystère.

GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE

Oui, depuis que j’ai pris ce généreux dessein,

Je me sens de moitié plus léger et plus sain.

LISETTE

Vous avez fait, monsieur, ce que vous deviez faire. Mais j’aperçois quelqu'un.

M. CLISTOREL, GÉRONTE, LISETTE

LISETTE

C’est votre apothicaire,

Monsieur Clistorel.

GÉRONTE, ù Clistorel,

Ah ! Dieu vous gard’ en ces lieux.

Je suis, quand je vous vois, plus vif et plus joyeux.

CLISTOIIKL, fâché.

Bonjour, monsieur, bonjour.

GÉRONTE

Si je m’y puis connaître, Vous paraissez fâché. Quoi ? •

CLISTOIIKL.

J'ai raison de l’être.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE II, SCÈNE XII

Malgré vos cheveux gris, quelques grains d’ellébore. On m’a dit par la ville, et c’est un Tait certain, Que de vous marier vous formez le dessein.

LISETTE

Quoi ! ce n’est que cela?

CLISTOREL

Comment donc? dans la vie, Peut-on faire jamais de plus haute folie?

GBRONTE.

Et quand cela serait! pourquoi vous récrier,

Vous que depuis un mois on vit remarier?

CLISTOREL

Vraiment, c'est bien de môme ! Avez-vous le courage Et la mâle vigueur requise en mariage?

Je vous trouve plaisant! et vous avez raison De faire avccque moi quelque comparaison!

J’ai fait quatorze enfants à ma première femme. Madame Clistorel (Dieu veuille avoir son àmc);

Et si dans mes travaux la mort ne me surprend, J'espère à la seconde en faire encore autant.

LISETTE

Ce sera très-bien fait.

CLISTOREL

Votre corps cacochyme

N’est poi nt fait, crovez-moi, pour ce genre d’escrime. J’ai lu dans Hippocrate, il n’imporlc en quel lieu, Un aphorisme sùr; il n’est point de milieu:

« Tout vieillard qui prend fille alerte et trop fringan- « De son propre couteau sur ses jours il attente. » [te, Virgo libidinosa senem jugulât.

LISETTE

Quoi! monsieur Clistorel, vous savez du latin! Vous pourriez, dans un jour, vous faire médecin.

CLISTOREL

Moi ! le ciel m’en préserve! et ce sont tous des ânes, Ou du moins les trois quarts : ils m'ont fait cent chi- Au procès qu’ils nous ont sottement intenté; [canes Moi seul j’ai fait bouquer toute la Faculté.

Ils voulaient obliger tous les apothicaires A faire et mettre en place eux-mômes leurs clystères, Et que tous nos garçons ne fussent qu'assistants.

LISETTE

Fi donc! ces médecins sont de plaisantes gens!

CLISTOREL

Il m'aurait fait beau voir, aveeque des lunettes. Faire, en jeune apprenti, ces fonctions secrètes! C'était, à soixante ans, nous mettre à l'A B C.

Voyez, pour tout un corps, quel affront c'eût été !

GÉRONTE

Vous avez fort bien fait, dans celte procedure, D'avoir jusque* au bout soutenu la gageure.

CLISTOREL

J'étais bien résolu, plutôt que de plier,

D'y manger ma boutique, et jusqu'à mon mortier.

LISETTE

Leur dessein, en effet, était bien ridicule.

CLISTOREL

Je suis, quand je m'y mets, plus têtu qu'une mule.

GÉRONTE

C’est bien fai t . Ces messieurs voulaient vous offenser : Mais que vous ai-je fait, moi, pour vous courroucer?

CLISTOREL

Coque vous m’avez fait? Vous voulez prendre femme, Pour crever; et moi seul j’en aurai tout le blâme. Prendre une femme, vous ! Allez, vous êles fou.

Monsieur...

CLISTOREL

Il vaudrait mieux qu’on vous tordit le cou.

GÉRONTE

Mais, monsieur...

CLISTOREL

Prencz-moi de bonnes médecines, Avec de bons sirops et drogues anodines;

De bon calholicon...

GÉRONTE

Monsieur..,

CLISTOREL

De bon séné,

De bon sel polychreste extrait et raffiné...

GÉRONTE

Monsieur, un petit mot.

CLISTOREL

De bon tartre émétique> Quelque bon lavement fort et diurétique:

Voilà ce qu’il vous faut : mais une femme!...

Mais...

CLISTOREL

Ma boutique pour vous est fermée à jamais... S'il lui fallait...

LISETTE

Monsieur...

CLISTOREL

Dans un péril extrême, Le moindre lénitif, ou le moindre apozème.

Une goutte de miel ou do décoction...

Je le verrais crever comme un vieux mousqueton, ü le beau jouvenceau pour entrer en ménage!

LISETTE

Mais, monsieur Clistorel...

CLISTOREL

Le plaisant mariage!

Le beau petit mignon !

LISETTE

Monsieur, écoutez-nous.

CLISTOREL

Non, non, je ne veux plus de commerce avec vous. Serviteur, serviteur.

GÉRONTE, LISETTE

LISETTE

Que le diable t’emporte!

Non, je ne vis jamais animal de la sorte.

A le bien mesurer, il n’est pas, que je crois.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE III, SCÈNE IL

plus haut que sa seringue, et glapit comme trois. Ces petits avortons ont tous l'humeur mutine. GBRONTB.

Il ne reviendra plus; son départ me chagrine.

LISETTE

Pour un, vous en aurez mille tout à la fois.

In de mes bous amis, dont il faut faire choix,

Oui s’est fait, depuis peu, passer apothicaire,

M’a promis qu’à bon prix il ferait votre afTaire;

Et qu’il aurait pour vous quelque sirop à part, Casse, séné, rhubarbe, et le tout de hasard,

Oui fera plus d’efTet et de meilleur ouvrage Que ce qu’on vous vendait quatre fois davantage.

GÉRONTE

Fais-Ie-moi donc venir.

Je n'y manquerai pas.

GBRONTB.

Allons nous reposer. Lisette, suis mes pas.

Ce monsieur Clistorel m'a tout ému la bile.

LISETTE

Souvenez-vous toujours, quand vousserez tranquille, Dans votre testament, de me faire du bien.

GÉRONTB.

t’en ferai,

(àaj, A pari.)

pourvu qu’il ne m’en coûte rien.

SCÈNE I

GÉRONTE, LISETTE

GÉRONTE

Eraste ne vient point me rendre de réponse. Ou’est-ce que ce délai me prédit et m’annonce?

LISETTE

Et pourquoi, s'il vous plaît, vous inquiéter tant? Suffit que vous devez être de vous content;

Vous n’avez jamais rien fait de plus héroïque Que de rompre un hymen aussi tragi-comique. GBRONTB.

le suis content de moi dans cette occasion,

Et monsieur Clistorel a fort bonne raison.

C'était, la pierre au cou, la tête la première, M'aller précipiter au fond de la rivière.

LISETTE

Bon! c’était cent fois pis encor que tout cela. Hais enûn tout va bien.

SCÈNE II

CRISPIN, en gentilhomme campagnard ; GÉRONTE, LISETTE.

CRISPIN, dehors, heurtant.

Holà, quelqu'un, holà !

Tout est-il mort ici, laquais, valet, servante ?

J’ai beau heurter, crier; aucun ne se présente.

Le diable puisse-t- il emporter la maison !

LISETTE

Eh ! qui diantre chez nous heurte de la façon?

(Elle ouvre .)

Que voulez-vous, monsieur? quel dépion vous agite? Vient-on chez un malade ainsi rendre visite?

(â part.)

Dieu me pardonne ! c’est Crispin ; c’est lui, ma foi ! CRISPIN, bas à Lisette.

Tu ne te trompes pas, ma chère enfant ; c’est moi. (Aauf.)

Bonjour, bonjour, la fille. On m’a dit par la ville Qu’un Géronte en ce lieu tenait son domicile: Pourrait-on lui parler?

LISETTE

Pourquoi non ? le voilà.

CRISPIN, lui secouant le bras.

Parbleu, j’ensuis bien aise. Ah! monsieur, touchez Je suis votre valet, ou le diable m'emporte, [là. Touchez là derechef. Le

plaisir me transporte Au point que je ne puis assez vous le montrer.

GERONTE.

Cet homme assurément prétend me démembrer.

CRISPIN

Vous paraissez surpris autant qu’on le peut être. Je vois que vous avez peine à me reconnaître ;

Mes traits vous soûl nouveaux : savez-vous bien C’est que vous ne m’avez jamais vu. [pourquoi?

* GÉRONTB.

Je le croi.

CRISPIN

Mais feu monsieur mon père, Alexandre Choupiiie, Gentil-homme normand, prit pour femme une fille Qui fut, à ce qu’on dit, votre soeur autrefois,

Et qui me mit au jour au bout de quatre mois. Mon père se fâ-cha 4e cette diligence;

Mais un ami sensé lui dit, en confidence,

Qu’il est vrai que ma mère, en faisant ses enfants, ’ Yobservait pas encore assez l’ordre des temps; j Mais qu'aux femmes l’erreur n’était pas inouïe,

Et qu elle ue manquait qu'à la chronologie.

GÉRONTB.

A la chronologie !

LISETTE

Une femme, en effet,

Ne peut pas calculer comme un homme aurait fait. CRISPIN.

Or donc cette femelle, à concevoir si prompte, Qu’à tout considérer quelquefois j'en ai honte,

Ea me mettant au jour, soit disgrâce ou faveur,

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, ACTE III, SCENE III

ÜO

M'a fait votre neveu, puisqu’elle est votre sœur.

GÉRONTE

Apprenez, mon neveu, si par hasard vous Pôtes, Que vous ôtes un sot, aux discours que vous faites. Ma sœur fut sage : et nul ne peut lui reprocher Que jamais sur l'honneur on l ait pu voir broncher.

CRISPIN

Je le crois : cependant, tant qu'elle fut vivante,

On tient que sa vertu fut un peu chancelante. Quoi qu'il en soit enfin, légitime ou bâtard,

Soit qu on m’ait mis au monde ou trop tôt ou trop Je suis votre neveu, quoi qu’en dise l’envie ; [tard, I)c plus, votre héritier, venant de Normandie Exprès pour recueillir votre succession.

GÉRONTE

C’est bien fait ; et je loue assez l’intention.

Quand vous en allez-vous?

CRISPIN*

Voudriez-vous me suivre?

Cela dépend du temps que vous avez à vivre.

Mon oncle, soyez sûr que je ne partirai Qu’après vous avoir vu, bien cloué, bien muré, Dans quatre ais de sapin reposer à votre aise, LISETTE, bat a Gtrontf.

Vous avez un neveu, monsieur, ne vous déplaise, Oui dit ses sentiments en pleine liberté.

GÉRONTE, bat à Litrlte.

A te dire le vrai, j'en suis épouvanté,

CRISPIN

Je suis persuadé, de l’humeur dont vous ôtes,

Que la succession sera des plus complètes,

Que je vais manier de l’or à pleine main ;

Car vous ôtes, dit-ou, un avare, un vilain.

Je sais que, pour un sou, d’une ardeur héroïque Vous vous feriez fesser dans la place publique. Vous avez, dit-on môme, acquis, en plus d’uu lieu, Le titre d'usurier cl de fesse-mathieu.

Savez-vous, mon neveu, qui tenez ce langage,

Que, si de mes deux bras j'avais encor l’usage,

Je vous ferais sortir par la fenêtre?

CRISPIN

Moi?

GÉRONTE

Oui, vous: et, dans l’instant, sortez.

CRISPIN

Ali! par ma foi,

Je vous trouve plaisant de parler de la sorte!

C’est à vous de sortir, et de passer la porte.

La maison m’appartient : cq que je puis souffrir, C’est de vous y laisser encor vivre et mourir.

LISETTK.

Ah ciel ! que) garnement !

UKRÜ.NTK, bat.

Où sujs-je?

CRISPIN

Allons, m’amie,

Au bel appartement mène-moi, je te prie.

Est-il voisin du lien ? Je te trouve à mou gré;

Et nous pourrons, la nuit, converser de plain-pied. Donne chère, grand feu : que la cave enfoncée Nous fournisse, à pleins brocs, une liqueur aisée : Fais main-basse sur tout; le bon homme a bon dos, Et l’on peut hardiment le ronger jusqu’aux os. Mon oncle, pour ce soir il me faut, je vous prie, Cent louis neufs comptant, en avance d’hoirie; Sinon, demain matin, si vous le trouvez bon,

Je mettrai, de ma main, le feu dans la maison.

GÉRONTE, à part.

Grands dieux ! vit-on jamais insoIonc£ semblable?

I.ISKTTK, bat a Giroatf

Ce n’est pas un neveu, monsieur ; mais c’est un Pour le faire, sortir employez la douceur, [diable.

GÉRONTE

Mon neveu, c’est à tort qu'avec tant de hauteur Vous venez tourmenter un oncle à l'agonie ;

En repos laissez-moi finir ma triste vie,

Et vous hériterez au jour de mon trépas. chispin.

D’accord. Mais quand viendra ce jour?

GÉRONTE

À chaque pas

(/impitoyable mort s’obstine à me poursuivre;

Et je n‘ai, tout au plus, que quatre jours à vivre.

CRISPIN

Je vous en donne six ; mais après, ventrebleu, N’allez pas me manquer de parole, ou dans peu Je vous fais enterrer mort ou vif. Je vous laisse. Mon oncle, encore un coup, tenez votre promesse, Uu je tiendrai la mienne.

GÉRONTE, LISETTE

LISETTE

Ah ! quel homme voilà!

Quel neveu vos parents vous ont-ils donné là ?

GÉRONTE. [sage

Ce n’est point mon neveu; ma sœur était trop Pour élever son fils dans un air si sauvage ; C’est uu fiche brutal, un homme des plus fous.

LISETTE

Cependant, à le voir, il a quelque air de vous. Dans scs yeux, dans ses traits, un je ne sais quoi

[brille ;

Enfin, on s’aperçoit qu’il tient de la famille.

GÉRONTE

Par ma foi, s’il en tient, il lui fait peu d’honneur. Ah! le vilain parent!

LISETTE

El vous auriez le cœur De laisser votre bien, une si belle somme,

Vingt mille écus comptant, àce beau gentilhomme?

GÉRONTE

Moi! lui laisser mon bien! J’aimerais mieux cent L’enterrer pour jamais. (fois

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, ACTE III. SCENE V

LUETTE

Ma foi, je m'aperçois

One monsieur le neveu, si j'en crois mon présage, N’aura pas trop gagné d'avoir fait son voyage,

El que le pauvre diable, arrivé d’aujourd'hui , Aurait aussi bien fait de demeurer chez lui.

GÊRONTE.

Si c'est sur mon bien seul qu'il fonde sa cuisine,

Je t'assure déjà qu'il mourra de famine,

El qu'il n'aura pas lieu de rire à mes dépens.

LISETTE. [gens.

C’est fort bien fait : il faut apprendre à vivre aux Voilà comme sont faits tous ces neveux avides,

Oui ne peuvent cacher leurs naturels perfides : Quaud ils n’assomment pas un oncle assez Agé,

IU prétendent encor qu'il leur est obligé.

Mais Éraste revient, et nous allons apprendre Comment tout s'est passé.

SCÈNE IV

ÉRASTE, GÊRONTE, LISETTE.

GÊRONTE.

Tu te fais bien attendre!

Tu m’as abandonné dans un grand embarras, la malheureux neveu m'est tombé sur les bras.

U vient de m’accostcr là-bas tout hors d'halcinc,

El m a dit en deux mots le sujet qui l'amène. gkro.nte,

Que dis-tu de ses airs?

éraste.

Je les trouve étonnants.

G peste, il jure, il veut mettre le feu céans.

GÊRONTE.

J'aurais bien eu besoin ici de ta présence.

Pour réprimer l'excès de son impertinence;

Lisette en est témoin.

LISETTE

Ah! le mauvais pendard,

A qui monsieur voulait de son bien faire part!

GÊRONTE,

J’ai bien changé d’avis : je te donne parole Qu'il n’aura de mon bien jamais la moindre obole.

ÉRASTE

J« me suis acquitté de ma commission,

Et tout s'est fait au gré de votre intention.

Voire lettre a produit un effet qui m’enchante.

On a montré d'abord une Ame indifférente;

Ifuo faux air de mépris voulant couvrir leur jeu, Elles me paraissaient s'en soucier fort peu :

Hais quand j$ leur ai dit que vous vouliez me faire Aujourd'-hui de vos biens unique légataire,

(Car vous m’avez prescrit de parler sur ce ton...)

GÊRONTE.

Oui, je te l'ai promis; c’est mon intention.

ÉRASTE

Elles ont toutes deux témoigne des surprises

Dont elles ne seront de six mois bien remises.

GÊRONTE.

J'en suis persuadé.

ÉRASTE

Mais écoutez ceci, [aussi :

Qui doit bien vous surprendre, et m’a surpris C’est que madame Arganle, aimant votre famille, M’a proposé, tout franc, de me donner sa fille,

Et d'acquitter ainsi, par un commun égard ,

La parole donnée et d'une et d'autre part.

GÊRONTE.

Et qu'as-tu su répondre à ces belles pensées?

ÉRASTE

Que je ne voulais point aller sur vos brisées,

Sans avoir, sur ce point, su votre sentiment,

Et, de plus, obtenu votre consentement.

Ne t’embarrasse point encor do mariage.

Que mon exemple ici serve à te rendre sage.

LISETTE

Moi, j’approuverais fort cet hymen et ce choix :

11 est tel qu'il le faut, et j’y donne ma voix.

Il convieul à monsieur de suivre cette envie.

Non à vous, qui devez renoncer à la vie.

GÉIIOKTE.

A la vie ! Et pourquoi ? Suis-je mort, s’il vous plaît?

LISETTE

Je ne sais pas, monsieur, au vrai ce qu'il en est; Mais tout le monde croit, à votre air triste et sombre, Qu’errant près du tombeau, vous «'êtes plus qu’une

[ombre;

Et que , pour des raisons qui vous font différer, Vous ne vous êtes pas encor fait enterrer.

GÊRONTE.

Avec de tels discours et ton air d’insolence,

Tu pourrais, à la fin, lasser ma patience.

LISETTE

Je ne sais point, monsieur, farder la vérité.

Et dis ce que je pense avecquc liberté.

LE LAQUAIS, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE

LE LAQUAIS

Une dame, là-bas, monsieur, avec sa suite,

Qui porte le grand deuil, vient vous rendre visite, Et se dit votre nièce.

GÊRONTE.

Encore des parents !

LE LAQUAIS

La ferai-je monter?

GÊRONTE.

Non, je te le défends.

LISETTE

Gardez-vous bien, monsieur, d’en user de la sorte, Et vous ne devez pas lui refuser la porte.

(au Initiait.)

Va-t'en la faire entrer.

SCÈNE VII

CRISPIN m veuve , un petit dragon lui portant la queue ; GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, LE LAQUAIS <U Géronle.

CRISPIN fait des révérences au laquais de Géronle qui lui ouvre la porte. Le petit dragon sort.

(â Géronle.)

Permettez, s'il vous plaît, que cet embrassement Vous témoigne ma joie et mon ravissement:

Je vois un oncle enfin, mais un oncle que j'aime, Et que j'honore aussi cent fois plus que moi-môme.

LISETTE, bas û Éraste.

Monsieur, c'est là Crispin.

éraste , bas à Lisette.

C'est lui, je le sais bien ; Nous avons eu là-bas un moment d'entretien. GÉRONTE, a Éraste.

Elle a de la douceur et de la politesse.

Qu'on donne promptement un fauteuil à ma nièce.

CRISPIN, au laquais de Géronle.

Ne bougez, s'il vous plaft; le respect m'interdit.

(a Géronle , avec le ton du respect.)

Un fauteuil près mon oncle! Un tabouret suffit.

(Le laquais donne un tabouret a Crispin.) GÉRONTE.

Je suis assez content déjà de la parente.

ÉRASTE

Elle sait vraiment vivre, et sa taille est charmante. (Le laquais donne un fauteuil ù Géronle , une chaise à Éraste, un tabouret à Lisette , et sort.)

SCÈNE VIII

GÉRONTE; CRISPIN en venue; ÉRASTE , LISETTE.

CRISPIN

Fi donc! vous vous moquez, je suis à faire peur. Je n'avais autrefois que cela de grosseur :

Mais vous savez l'effet d'un fécond mariage,

Et ce que c'est d'avoir des enfants en bas âge; Cela gâte la taille, et furieusement.

LISETTE

Vous passeriez encor pour fille assurément.

CRISPIN

J'ai fait du mariage une assez triste épreuve.

A vingt ans, mon mari m'a laissé mère et veuve. Vous vous doutez assez qu après ce prompt trépas,

Et faite comme on est, ayant quelques appas,

On aurait pu trouver à convoler de reste;

Mais du pauvre défunt la mémoire funeste M'oblige à dévorer en secret mes ennuis.

J’ai bien de fâcheux jours, et de plus dures nuit*: Mais d’un veuvage affreux les tristes insomnies Ne m’arracheront point de noires perfidies;

Et je veux chez les morts emporter, si je peux,

Uu cœur qui ne brûla que de ses premiers feux.

ÉRASTE

On ne poussa jamais plus loin la foi promise.

Voilà des sentiments dignes d’une Artémise.

GÉRONTE, à Crispin. [ans.

Votre époux, vous laissant mère et veuve à vingt! Ne vous a pas laissé, je crois, beaucoup d’enfants.

crispin. ‘ [tume,

Rien que neuf; mais, le cœur tout gonflé d'amer- Deux ans encore après j’accouchai d’un posthume.

LISETTE

Deux ans après ! voyez quelle fidélité !

On ne le croira pas dans la postérité.

GÉRONTE, à Crispin.

Peut-on vous demander, sans vous faire de peine, Quel sujet si pressant vous fait quitter le Maine? crispin.

Le désir de vous voir est mon premier objet;

De plus, certain procès qu'on m'a sottement fait, Pour certain four banal sis en mon territoire.

Je propose d'abord un bon déclinatoire;

On passe outre : je forme empêchement formel; El, sans nuire à mon droit, j'anticipe l'appel.

La cause est au bailliage aiusi revendiquée :

On plaide, et je me trouve enfin interloquée!

LISETTE

Interloquée! Ah ciel! quel affront est-ce là?

Et vous avez souffert qu'on vous interloquât?

Une femme d'honneur se voir interloquée!

ÉnASTE.

Pourquoi donc de ce terme être si fort piquée? C'est un mot du barreau.

LISETTE

C'est ce qu'il vous plaira ; Mais juge, de ses jours, ne m'interloquera :

Le mot est immodeste, et le terme m'en choque; Et je ne veux jamais souffrir qu'on m'interloque.

GÉRONTE, à Critpit I.

Elle est folle, et souvent il lui prend des accès... Elle ne parle pas si bien que vous procès. crispin.

Ce procès n’est pas seul le sujet qui m’amène,

Et qui m’a fait quitter si brusquement le Maine. Ayant appris, monsieur, par gens dignes de foi. Qui m’ont Tait un récit de vous, et que je croi,

Que vous étiez un homme atteint de plus d’un vice, Un ivrogne, un joueur...

ÉRASTE

Comment donc? Quel caprice!

Qui hantiez certains lieux cl le jour et la nuit.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, ACTE III, SCÈNE IX

Où l honnêteté souffre et la pudeur gémit.

GÉRONTE

Est-ceàmoi, s’il vous plaît, quece discours s’adresse?

CR ISP IR.

Oui, mon oncle, à vous-même. A-t-il rien qui vous hjisqu'il est copié d'après la vérité? [blesse,

GERONTE, û pari.

k ne sais où j'en suis.

CRISPIN'

Ou m’a même ajouté

Que, depuis très-longtemps, avec mademoiselle, Vous meniez une vie indigne et criminelle.

Et que vous en aviez déjà plusieurs enfants.

LISETTE

Avec moi, juste ciel î Voyez les médisants!

De quoi se mêlent-ils? Est-ce là leur affaire?

k oe sais qui retient l’effet de ma colère.

CRISPIK.

Ainsi, sur le rapport de mille honnêtes gens,

Nous avons fait, monsieur, assembler vos parents; Et pour vous empêcher, dans ce désordre extrême, De manger notre bien et vous perdre vous-même, Nous avons résolu, d’une commune voix,

De vous faire interdire, en observant les lois.

GÉRONTE

Moi, me faire interdire!

LISETTE

Ah ciel! quelle famille!

CRISPIN

Nous savons votre vie avecque cette fille.

Et voulons empêcher qu'il ne vous soit permis Ite faire un mariage un jour in extremis,

GÉRONTE, se /riant.

Sortez d'ici, madame, et que de votre vie D'y remettre le pied il ne vous prenne envie ! Sortez d'ici, vous dis-je, et sans vous arrêter...

CRISPIN

Comment! battre une veuve et la violenter!

Au secours! aux voisins! au meurtre! on m'assasgéhonte. [si ue !

'oilà, je vous l'avoue, une grande coquine.

Quoi! contre votre sang vous osez blasphémer! Cela peut bien aller à vous faire enfermer.

LISETTE

faire enfermer monsieur!

CRISPIN

Ne faites point la fière, On peut aussi vous mettre à la Salpêtrière.

LISETTE

A la Salpêtrière !

CRISPIN

Oui, m'amie, et sans bruit.

De vos dt: portements on n’csl que trop instruit.

ÉltASTE.

H faut développer le fond de ce mystère.

Quel'on m'aille àl’instantcherchcrun commissaire.

CRISPIN

Un commissaire à moi ! Suis-je donc, s’il vous plaît. Gibier à commissaire?

ÉRASTE

On verra ce que c'est ;

Et dans peu nous saurons, avec un tel tumulte,

Si l'on vient chez les gens ainsi leur faire insulte. Vous, mon oncle, rentrez dans votre appartement; Je vous rendrai raison de tout dans un moment.

Ouf! ce jour-ci sera le dernier de ma vie.

LISETTE, à Cri spin.

Misérable! tu mets un oncle à l'agonie!

La mauvaise famille et du Maine et de Caen!

Oui, tous ces parents-là méritent le carcan.

SCÈNE IX

ÉRASTE, CRISPIN

ERASTE

Est-il bien vrai, Cri spin? et ton ardeur sincère...

CRISPIN

Envoyez donc, monsieur, chercher un commissaire : Je l'attends de pied ferme.

ÉRASTE

Ali! juste ciel! c'est toi.

Je ne me trompe point.

CRISPIN

Oui, ventrebleu, c'est moi.

Vous venez de me faire une rude algarade.

ÉRASTE

Ta pudeur a souffert d'une telle incartade.

I/ardeur de vous servir m'a donné cct habit; Et, comme vous voyez, mon projet réussit. Avec de certains mots j'ai conjuré l'orage :

Ici des deux parents j'ai fait le personnage;

Et j'ai dit, en leur nom, de telles duretés, Qu'ils seront, par ma foi, tous deux déshérités.

ÉRASTE

Quoi !

CRISPIN

Si vous m’aviez vu tantôt faire merveille. En noble campagnard, le plumet sur l’oreille, Avec un feutre gris, longue brette au côté,

Mon air de Bas-Normand vous aurait enchanté. Mais, il faut dire vrai, cette coiffe m'inspire Plus d'intrépidité que je ne puis vous dire : Avec cet attirail, j’ai vingt fois moins de peur; L'adresse et l'artiQce ont passé dans mon cœur. Qu’on a, sous cet habit, et d'esprit et de ruse 1 ÉRASTE.

Enfin de ses neveux l’oncle sc désabuse;

Il fait un testament qui doit combler mes vœux. Est-il dans l'univers un mortel plus heureux?

ÉRASTE, CRISPIN, LISETTE

LISETTE

Ah! monsieur, apprenez un accident terrible: Monsieur Géronte est mort.

ÉRASTE

Ah ciel! est-il possible?

CRISPIN

Quoi! l'oncle de monsieur serait défunt?

LISETTE

Hélas !

Il ne vaut guère mieux, tant le pauvre homme est bas. Arrivant dans 9a chambre et se traînant à peine,

Il s'est mis sur son lit sans force et sans haleine; Et, roidissant les bras, la suffocation A tout d'un coup coupé la respiration;

Enfin il est tombé, malgré mon assistance,

Sans voix, sans sentiment, sans pouls, sans connaiséraste. [sance.

Je suis au désespoir. C'est ce dernier transport Où tu l'as mis, ürispin, qui causera sa mort.

CHISPI.V.

Moi, monsieur! De sa mort je ne suis point la cause; Et le défunt, tout franc, a fort mal pris la chose. Pourquoi sd saisit-il si fort pour des discours? J'en voulais à son bien, et non pas à ses jours.

ÉRASTE

Ne désespérons point encore de sa vie;

Il tombe assez souvent dans une léthargie Qui ressemble au trépas, et nous alarme fort.

LISETTE

Ah! monsieur, pour le coup, il est à moitié mort ; Et moi, qui m’y connais, je dis qu’il faut qu'il meure Et qu'il ne peut jamais aller encore une heure.

ÉRASTE

Ah! juste ciel! Crispin, quel triste événement! Mon oncle mourra donc sans faire un testament; Et je serai frustré, par cette mort cruelle,

De l’espoir d'oblenir la charmante Isabelle ! Fortune, je sens bien l’effet de ton courroux!

LISETTE

C’est à moi de pleurer, et je perds plus que vous.

CRISPIN

Allons, mes chers enfants, il faut agir de tête,

Et présenter un front digue de la tempête :

Il n’est pas temps ici de répandre des pleurs; Faisons voir un courage au-dessus des malheurs.

ÉRASTE

Que nous sert le courage, et que pouvons-nous faire?

CHISPIN.

Il faut premièrement, d’une ardeur salutaire, Courir au coffre-fort, sonder les cabinets. Démeubler la maison, s’emparer des elfets.

Lisette, quelque temps tiens la bouche cousue,

Si tu peux : va fermer la porte de la rue; Empare-toi des clefs, de peur d'invasion.

LISETTE

Personne n'entrera sans ma permission.

CRISPIN

Que l'ardeur du butin et d'un riche pillage N'emporte pas trop loin votre bouillant courage; Surtout, dans l'action, gardons le jugement.

Le sort conspire en vain contre le testament : Plutôt que tant de bien passe en des mains pro- De Géronte défunt, j'évoquerai les mânes; [fanes, Et vous aurez pour vous, malgré les envieux.

Et Lisette, et Crispin, et l'enfer, et les dieux.

SCÈNE I

ÉRASTE, CRISPIN

ERASTE, lenanl le portefeuille de Gérante.

Ah! mon pauvre Crispin, je perds toute espérance. Mon oncle ne saurait reprendre connaissance: L'art et les médecins sont ici superflus;

Le pauvre homme n'a pas à vivre une heure au plus. Le legs universel qu'il prétendait me faire,

Comme tu vois, Crispin, ne m’enrichira guère.

CRISPIN

Lisette et moi, monsieur, pour finir nos projets, Nous comptions bien aussi sur quelque petit legs.

Quoiqu’un cruel destin, à nos désirs contraire, Epuise contre nous les traits de sa colère,

Nos soins ne seront pas infructueux et vains; Quarante mille écus que je tiens dans mes mains. Triste et fatal débris d’un malheureux naufrage, Seront mis. si je veux, à l’abri de l’orage.

Voilà tous bons billets que j'ai trouvés sur lui.

CRISPIN, voulant prendre le» billet t.

Souffrez que je partage avec vous votre ennui.

Ce petit léuilif, en attendant le reste, ,

Pourra nous consoler d'un coup aussi funeste.

ÉRASTE

Il est vrai, cher Crispin; mais enfin tu sais bien Que cela ne Tait pas presque le quart du bien Qu’en la succession mes soins pouvaient prétendre, Et que le testament me donnait lieu d'attendre : Des maisons à Paris, des terres, des contrats, Offraient bien à mon cœur de plus charmants appas. Non que l'ardeur du gain et la soif des richesses Me fissent ressentir leurs indignes faiblesses;

C’est d’un plus noble feu que mon cœur est épris. Je devais épouser Isabelle à ce prix ;

Ce n’est qu'avec ce bien, qu'avec ces avantages. Que je puis de sa mère obtenir les suffrages : Faute de testament, je pénis, et pour toujours,

U il bien dont dépendait le bonheur de mes jours.

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, ACTE IV, SCÈNE IL

J'entre dans vos raisons; elles sont très-plausibles Mais ce sont de ccs coups imprévus et terribles, Dont tout l’esprit humain demeure confondu.

Et qui mettent à bout la plus mâle vertu.

Pour marquer au vieillard sa dernière demeure,

o mort, tu devais bien attendre encore une heure; Tu nous aurais tous mis dans un parfait repos,

El le tout se serait passé bien à propos.

ÊRASTE.

Faudra-t-il qu’un espoir fondé sur la justice Eu stériles regrets passe et s'évanouisset Se saurais-tu, Crispin, parer ce coup fatal,

Et trouver promptement un remède à mon mal? Tantôt tu méditais un héroïque ouvrage :

C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand crispin. [courage.

Oui. je croyais tantôt réparer ccl échec;

Mais à présent j’échoue, et je demeure à sec.

In autre, en pareil cas, serait aussi stérile.

S'il fallait par hasard, d’un coup de inain habile, Soustraire, escamoter sans bruit un testament «.Kl vous seriez traité peu favorablement,

Heol-étre je pourrais, par quelque coup d'adresse, Eiercer mon talent et montrer ma prouesse :

Mai* en faire trouver alors qu’il n'en est point,

Le diable avec sa clique, et réduit à ce point.

Fort inutilement s’y casserait la tête;

El cependant, monsieur, le diable n’est pas bête, ÉfcASTI.

Tu veux donc me confondre et me désespérer?

SCÈNE II

LISETTE, ÊRASTE, CRISPIN.

LISETTE, à Érnate.

la notaires, monsieur, viennent là-bas d’entrer; Je les ai mis tous deux dans cette salle basse. Voyez: que voulez-vous, s’il vous plaît, qu’on en ÊRASTE. [fasse?

Je vois à tous moments croître mon embarras. Fais-en, ma pauvre enfant, tout ce que tu voudras. Savent-ils que mon oncle a perdu connaissance,

Et qu'il ne peut parler?

LISETTE

Non, pas encor, je pense.

ÉRASTB.

Crispin...

CRISPIN

Monsieur.

ÊRASTE.

Hélas!

Hélas!

ÊRASTE.

Juste ciel!

CRISPIN

, Ha!

ÊRASTE.

Que ferons-nous, dis-moi?

CRISPIN

Tout ce qu’il vous plaira.

ÊRASTE.

Quoi! les renverrons-nous?

crispin. [faire?

Eh! qu’en voulez-vous Qu’en pouvons-nous tirer qui nous soit salutaire?

LISETTE

Je vais donc leur marquer qu'ils n'ont qu'à s’en êraste, arrêtent Lltettê. [aller.

Attends encore un peu. Je me sens accabler. Crispin, tu vas me voir expirer à ta vue.

crispin.

Je vous suivrai de près, et la douleur me tue.

Moi, je n’irai pas loin. Faut-il nous voir, tous trois, Comme d’un coup de foudre, écraser à la fois? crispin.

Attendez... Il me vient... Le dessein est bizarre;

Il pourrait par hasard... J'entrevois... Je m’égare, Et je ne vois plus rien que par confusion.

LISETTE

Peste soit l’animal avec sa vision!

ÊRASTE.

Fais-nous part du dessein que ton cœur se propose.

LISETTE

Allons, mon cher Crispin, tâche à voir quelque crispin. [chose.

Laisse-moi donc rêver... Oui-da... Non... Si pour- Pourquoi non?... On pourrait... [tant...

LISETTE

Ne rêve donc point tant ; Les notaires là-bas sont dans l'impatience :

Tout ici ne dépend que de la diligence.

CRISPIN

Il est vrai ; mais enfin j'accouche d'un desseiu Qui passera l'effort de tout esprit humain.

Toi, qui parais dans tout si légère et si vive, Exerce à ce sujet ton imaginative ;

Voyons ton bel esprit.

Je t'en laisse l'emploi.

Qui peut en fourberie être si fort que toi? L'ainour doit ranimer ton adresse passée.

Paix... Silence... Il me vient un surcroît de pensée. J'y suis, ventrebleu!

LISETTE

Bon.

CRISPIN

Dans un fauteuil assis...

LISETTE

Fort bien...

CRISPIN

Ne troublez pas l'enthousiasme où je suis. Un grand bonnet fourré jusque sur les oreilles; Les volets bien fermés...

LE LEGATAIRE UNIVERSEL, ACTE IV, SCÈNE VI

LISETTE

C'est penser à merveilles.

Oui, monsieur, dans ce jour, au gré de vos souhaits, Vous serez légataire, et je vous le promets. Allons, Lisette, allons, ranimons notre zèle ;

L amour à ce projet nous guide et nous appelle. Va de l'oncle défunt me chercher quelque habit. Sa robe de malade, et son bonnet de nuit :

Les dépouilles du mort feront notre victoire.

LISETTE

Je veux en élever un trophée à ta gloire :

Et je cours te servir. Je reviens sur mes pas.

SCÈNE III

ÉRASTE, CRISPIN

ERASTE

Tu m'arraches, Crispiu, des portes du trépas.

Si tou dessein succède au gré de notre envie,

Je veux le rendre heureux le reste de ta vie.

Je serais légataire! et, par même moyen. J'épouserais l'objet qui fait seul tout mon bien !

Ah ! Crispin !

CRISPIN

Cependant une terreur secrète S'empare de mes sens, m'alarme et m'inquiète :

Si la justice vient à connaître du fait,

Elle est un peu brutale, et saisit au collet.

Il laut faire un faux seing; et ma main alarmée Se refuse au projet dont mon âme est charmée.

Ton trouble est mal fondé : depuis deux ou trois Géronte ne pouvait se servir de ses doigts ; [mois Ainsi sa signature, ailleurs si nécessaire,

N'est point, comme tu vois, requise en cette affaire; Et lu déclareras que tu ne peux signer.

CRISPIN

A de bonnes raisons je me laisse gagner ;

Et je sens tout à coup renaître en mon courage L ardeur dont j'ai besoin pour un si grand ouvrage.

SCÈNE IV

LISETTE, apportant les hardes de Gèronte; ÉRASTE, CRISPIN.

LISETTE, jetant le paquet.

Du bonhomme Géronte, en gros comme en détail. Comme tu l'as requis, voilà tout l'attirail.

CRISPIN, se déshabillant. [hâte.

Ne perdons point de temps, que l'on m'habille en Monsieur, mettez la main, s'il vous plaît, à la pâte. La robe : dépêchons, passez- la dans mes bras.

Ah ! le mauvais valet ! chaussez chacun un bas.

Çà, le mouchoir de cou. Mets-moi vile ce casque. Les pantoufles. Fort bien. L'équipage est fantasque.

LISETTE

Oui, voilà le défunt; dissipons notre ennui. Géronte n'est point mort, puisqu'il revit en lui : Voilà son air, ses traits ; et l'on doit s'y méprendre.

Mais, avec son habit, si son mal m'allait prendre?

ÉRASTE

Ne crains rien, arme-toi de résolution.

CRISPIN

Ma foi, déjà je sens un peu d'émotion :

Je ne sais si la peur est un peu laxative,

Ou si cet habit est de vertu purgative.

LISETTE

Je veux te mettre encor ce vieux manteau fourré, Dont aux jours de remède il était entouré.

CRISPIN

Tu peux, quand tu voudras, appeler les notaires; Me voilà maintenant eu habits mortuaires.

LISETTE

Je vais dans un moment les amener ici.

CRISPIN

Sccondez-moi bien tous dans cette aflairc-ci.

SCÈNE V

ÉRASTE, CRISPIN

CRISPIN

Vous, monsieur, s’il vous plaît, fermez porte et félin éclat indiscret peut me faire connaître, [nôtre; Avancez cette table. Approchez ce fauteuil.

Ce jour mal condamné me blesse encore l'œil. Tirez bien les rideaux, que rien ne nous trahisse.

Fasse un heureux destin réussir l’artifice!

Si j'ose me porter à celle extrémité,

Malgré moi j'obéis à la nécessité.

J’entends du bruit.

CRISPIN, se jetant brusquement dans un Jauteuil.

Songeons à la cérémonie;

Et ne me quittez pas, monsieur, à l'agonie.

ÉRASTE

L u dieu, dont le pouvoir sert d'excuse aux amants, Saura me disculper de ces emportements.

LISETTE, M. SCRIPULE, M. GASPARD, ÉRASTE, CRISPIN

LISETTE, aux notaires.

Entrez, messieurs, entrez.

(à Crispin .)

Voilà les deux notaires Avec qui vous pouvez mettre ordre à vos affaires. CRISPIN, aux notaires.

Messieurs, je suis ravi, quoiqu'il l'extrémité,

De vous voir tous les deux eu parfaite santé.

Je voudrais bien encore être à l'âge où vous êtes;

Lfc LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE IV, SCÈNE \1. 1)7

Et si je oie portais aussi bien que vous faites, | Je ne songerais guère à faire uu testament.

M. SCRUPULE

OU ne vous doit point chagriner un moment;

Rien n'est désespéré : cette cérémonie Jamais d un testateur n'a raccourci la vie;

Au contraire, monsieur, la consolation Ravoir fait de ses biens la distribution Répand au fond du cœur uu repos sympalliique, OrUine quiétude et douce et balsamique, t»ui. se communiquant après dans tous les sens, Rétablit la santé dans quantité de gens.

CRISPIN

One le ciel veuille donc me traiter de la sorte! Ucàsiears, asseyez-vous.

(â Lisette.)

Toi, va fermer la porte.

M. GASPARD

fi ordinaire, monsieur, nous apportons nos soins que ces actes secrets se passent sans témoins.

Il serait à propos que monsieur prît la peine Daller, avec madame, en la chambre prochaine.

LISETTE

Moi, je ne puis quitter monsieur un seul moment.

Mon oncle, sur ce point, dira son sentiment.

CRISPIN

Ces personnes, messieurs, sont sages et discrètes;

J»* puis leur confier mes volontés secrètes, .

Et leur monder l'excès de mon affection.

M. SCHUPULB.

Vous ferons tout au gré de votre intention. L'intitulé sera tel que l'on doit le faire,

Et l'on le réduira dans le style ordinaire.

[U dicte à M. Gaspard, qui écrit.)

Par-devant... fut présent... Géronte... et rætera.

[à Géronte.)

Dites-nous maintenant tout ce qu'il vous plaira. crispin.

Je veux premièrement qu'on acquitte mes dettes.

ÉRASTE

Vous n'en trouverons pas, je crois, beaucoup de faicrisimn. [tes.

Je dois quatre cents francs à mon marchand do vin, lu fripon qui demeure au cabaret voisin. m. scrupule.

Fort bien. Où voulez-vous, monsieur, qu on vousencrispin. [terre?

A dire vrai, messieurs, il ne m'importe guère. Quon se garde surtout de me mettre trop près De quelque procureur chicaneur et mauvais;

Il ne manquerait pas de me faire querelle;

Ce serait tous les jours procédure nouvelle,

El je serais encor contraint de déguerpir.

ÉRASTE

Tout se fera, monsieur, selon votre désir.

J’aurai soin du convoi, de la pompe funèbre,

Et d 'épargnerai rien pour la reddre célèbre.

CRISPIN

Non, mou neveu, je veux que mon enterrement Se fasse à peu de frais et fort modestement.

Il fait trop cher mourir, ce serait conscience. Jamais de mou vivant, je n’aimai la dépense;

Je puis être enterré fort bien pour un écu.

LISETTE, A part.

Le pauvre malheureux meurt comme il a vécu.

M. GASPARD

C'est à vous maintenant, s'il vous plaît, de nous dire Les legs qu'au testament vous voulez faire écrire.

CRISPIN'

C’est à quoi nous allons nous employer dans peu. Je nomme, j'institue Kraslc, mon neveu,

Que j'aime tendrement, pour mou seul légataire, Unique, universel.

ÉRASTE, affectant de pleurer.

O douleur trop amère!

CRISPIN. [quêls,

Lui laissant tout mon bien, meubles, propres, ac- Vaisselle, argent comptant, contrats, maisons, bil- Désliéritant, en laid que besoin pourrait être, [lois; Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître, Et même tous bâtards, à qui liieu fasse paix,

S'il s’eu trouvait aucuns au jour de mou décès,

LISETTE, affectant de Ut dotileur.

Codiscours me fend l'Ame. Hé las! mon jmuvrc maître, Il faudra donc vous voir pour jamais disparaître !

ÉHASTE, de même.

Les biens que vous m'offrez n'ont pour moi nuis S'il faut les acheter avec votre Lié pas. [appas, chispin.

Item. Je donne et lègue à Lisette présente...

LISETTE, de même.

Ah!

CRI s PUT.

Qui depuis cinq ans me. lient lieu de servante, Pour épouser Crispin en légitime nœud,

Non autrement...

LISETTE, tombant comme évanouie.

Ali! ali!

CRISPIN

Soulietis-la, mou neveu.

Et, pour récompenser l'affection, le zèle

Que de tout temps, pour moi, je reconnus en elle...

LISETTE, affectant de pleurer.

Le bon maître, grands dieux ! que je vais perdre là! ritispiK.

Deux mille écus comptant en espèce.

LISETTE, de même. •

Ali! ali! air! *

ÉRASTE, ù part.

Deux mille écus! Je crois que le pendard se moque.

LISETTE, de même.

Je n’y puis résister, la douleur me suffoque.

Je crois que j'en mourrai.

CRISPIN

Lesquels deux mille écus,

Du plus clair de mon bien seront pris et perçus.

U8 LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE IV, SCÈNE VIL

LUETTE, ù Criipin.

Le ciel vous fasse pui\ d'avoir de moi mémoire. Et vous pave au centuple une œuvre méritoire!

(« pari.)

Il avait bien promis de ne pas m’oublier.

ÉRASTE, bas.

Le fripon m’a joué d’un tour de son métier.

(haut à Crispin.)

Je crois que voilà tout ce que vous voulez dire.

CRISPIN

J’ai trois ou quatre mots encore à faire écrire. Item . Je laisse et lègue à Cri spin...

ÉRASTE, bat.

A Crispin !

Je crois qu’il perd l’esprit. Quel est donc son dessein?

CRISPIN

Pour les bons et loyaux services...

ÉRASTE, bat.

Ah ! le traître !

CRISPIN

Qu’il a toujours rendus et doit rendre à son maître...

ÉRASTE

Vous ne connaissez pas, mon oncle, ce Crispin : C’est uu mauvais valet, ivrogne, libertin,

Méritant peu le bien que vous voulez lui faire. CRISPIN.

Je suis persuadé, mon neveu, du contraire;

Je connais ce Crispin mille fois mieux que vous.

Je lui veux donc léguer, en dépit des jaloux... ÉRASTE, tt part.

Le chien !

CRISPIN

Quinze cents francs de rentes viagères, Pour avoir souvenir do moi dans ses prières.

ÉRASTE, à part.

Ah! quelle trahison!

CRISPIN

Trouvez-vous, mon neveu.

Le présent malhonnête, et que ce soit trop peu?

ÉRASTE

Comment! quinze cents francs 1 crispin.

Oui ; sans laquelle clause Le présent testament sera nul, et pour cause.

ÉRASTE

Pour un valet, mon oncle, a-t-on fait un tel legs? Vous n'y pensez donc pas?

CRISPIN

Je sais ce que je fais.

Et je n'ai point l'esprit si faible et si débile.

ÉRASTE

Mais...

Si vous me fâchez, j'en laisserai deux mille.

ÉRASTE

Si...

LISETTE, bas à Éraste.

Ne l’obstinez point, je connais son esprit : 11 le ferait, monsieur, tout comme il vous le dit.

ÉRASTE, bas rt Lisette.

Soit, je ne dirai mot; cependant, de ma vie,

Je n'aurai de parler une si juste envie.

crispin.

N'anrais-jc point encor quelqu’un de mes amis A qui je pourrais faire un tidêicommis?

ÉRASTE, bat.

Le scélérat encor rit de ma retenue;

Il ne me laissera plus rien, s’il continue.

M. SCRUPULE, à Crispin.

Est-ce fait?

CRISPIN

Oui, monsieur.

ÉRASTE, à part.

Le ciel en soit béai !

M. GASPARD

Voilà le testament heureusement fini.

(a Criipin.)

Vous plait-il de signer?

CRISPIN

J'en aurais grande envie; Mais j’en suis empêche par la paralysie Qui depuis quelques mois me tient sur le bras droit. M. Gaspard, écrivant.

Et ledit testateur déclare, en cet endroit,

Que de signer son nom il est dans l’impuissance, Ile ce 1’iulcrpcllatil au grc de l'ordonnance.

• CRISPIN

Qu’un testament à faire est un pesant fardeau! M'eu voilà délivré; niais je suis tout en eau.

M. SCRUPULE, a Criipin.

Vous n’avez plus besoin de notre ministère? CRISPIN, â If. Scrupule.

Laisscz-moi, s’il vous plaît, l'acte qu’on vient de tt. scrupule. (faire.

Nous ne pouvons, monsieur; cet acte est un dépôt Qui reste dans nos mains; je reviendrai tantôt, Pour vous en apporter moi - même une copie.

ÉRASTE

Vous nous ferez plaisir; mon oncle vous eu prie, El veut récompenser votre peine et vos soins.

M. GASPARD

C’est maintenant, monsieur, ce qui presse le moins.

Lisette, conduis-les.

SCÈNE VII

ÉRASTE, CRISPIN

CRISPIN, remettant en place la table et les chaises.

Ai-je tenu parole?

Et, dans l'occasion, sais-je jouer mon rôle,

Et faire un testament?

ÉRASTE

Trop bien pour ton profit.

Dis-moi donc, malheureux! as-tu perdu l’esprit,

De faire un testament qui m’est si dommageable? De laisser à Lisette une somme semblable?

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE IV, SCÈNE VIII

p nus pin. *

Ma foi, cc n'est pas trop.

ERASTE

Deux mille écus comptant !

Il faut, en pareil cas, que chacun soit content, l'ouvais-je moins laisser à cette pauvre Allé?

ÉRASTE

Comment doue, traître !

CRISPIN

Elle est un peu de la famille ; Votre oncle, si l’on croit le lardon scandaleux,

N'a pas été toujours impotent et goutteux;

Kl j’ai dû lui laisser un peu de subsistance,

Pour l'acquit de souâme et de ma conscience.

ÉRASTE

Et de ta conscience! Et ces quinze ccnls francs De pension à toi payables tous les ans,

Que tu Ftes fait léguer avec tant de prudence, Est-cc encor pour l’acquit de celte conscience ? crispin.

Il ne faut point, monsieur, s'estomaquer si fort : Ou peut en un moment nous mettre tous d’accord. Puisque le testament que nous venons de faire,

Où je vous institue unique légataire,

Ne peut avoir l’honneur d'obtenir votre aveu,

Il faut le déchirer et le jeter au feu.

KRASTE.

M’en préserve le ciel !

Sans former d'entreprise. Laissons la chose au point où vutfc oncle la mise.

ÉRASTE

Ce serait cent fois pis; j’en mourrais de douleur.

CRISPIN

H s'élève, aussi bien, dans le fond de mon cœur, Certain remords cuisant, certaine syndérèse,

Qui furieusement sur l’estomac me pèse.

éraste.

Rentrons, Crispin; je tremble, et suis persuadé Qae nous allons trouver mon onde décédé ;

Ou que, dans ce moment, pour le moins il expire.

CRISPIN

Hms! il était temps, ma foi, de faire écrire. éraste.

Le laurier dont tu viens de couronner ton front Ne peut avoir un prix ni trop grand, ni trop prompt. 'CRISPIN.

Ifaut donc, s'il vous plaît, m'avancer une année De cette pension que je me sujs donnée :

Vous ne sauriez me faire un plus charmant plaisir.

ÉRASTE

C«t ce que nous verrons avec plus de loisir.

SCÈNE Vlli

LISETTE, ÉRASTE, CRISPIN

LISETTE, se jetant dans le fauteuil.

Miséricorde! ah ciel! je me meurs : je suis morte. éraste, à Lite ne.

Qu'a9-tu donc, mon enfant, à crier de la sorte?

£ LISETTE

J'étoulfe. Ouf, ouf, la peur m'empêche de parler. CRISPIN, a Lisette.

Quel vertigo soudain a donc pu te troubler?

Parle donc, si tu veux. ,

LISETTE

Géronte...

CRISPIN

Eh bien! Géronte...

LISETTE, se levant brusquement.

Ah ! prenez garde à moi.

CfUSPIN.

Veux- tu finir ton conte?

LISETTE

En grand fantôme noir...

KRASTE.

Comment donc? que dis-tu?

LISETTE

Helas! mon cher monsieur, je dis cc que j'ai vu. Après avoir conduit ces messieurs dans la rue,

Où la mort du bonhomme est déjà répandue.

Où môme le crieur a voulu, malgré moi,

Faire entrer, avec lui, l'attirail d'un convoi;

De la chambre, où gisait votre oncle sans escorte, il m'a semblé dPâbonl entendre ouvrir la porte; Et, montant l'escalier, j'ai

trouvé, nez pour nez, Comme un grand revenant, Çéronle sur scs pieds.

CRISPIN

De la crainte d’un mort ton Ame possédée T’abuse, et te fait voir un fantôme eu idée.

LISETTE

C'est lui, vous dis-je; il parle... Ah!

(Elle se retourne, voit Crispin qu'elle prend pour Géronte, se lève, et se sauve dans un coin, en poussant un cri d'effroi.)

CRISPIN

Pourquoi cc grand cri ?

LISETTE

Excuse, mon enfant; je te prenais pour lui.

Enfin, criant, courant, sans détourner la vue. Essoufflée et tremblante, ici je suis venue Vous dire que le mal de votre oncle en ces lieux N’est qu’une léthargie, et qu'il n’en est que mieux.

ÉRASTE

Avec quelle constance, au branle de sa roue,

La Fortune ennemie et me berce et me joue!

LISETTE

O trop flatteur espoir! projets si bien conçus,

Et mieux exécutés, qu’ôles-vous devenus?

Voilà donc le défunt que le sort nous renvoie !

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE V, SCENE IL

Et l’avare Achéron Italie encore sa proie!

Vous le voulez, grands dieux ! ma constance est à Je ne sais où j’en suis, et j'abandonne tout. {bout.

BRASTE.

Toi que j’ai vu tantôt si grand, si magnanime,

Un seul revers ic rend faible et pusillanime! Reprend des sentiments qui soient digues de toi : Oflroqs-uous aux dangers; viens signaler ta foi : Quelque coup de hasard nous tirera d’aflair^

CRISPIN

AUons-noift abuser encor quelque notaire?

ÉKASTE.

Je vais, sans perdre temps, remettre ces billets Dans les mains d’Isabelle : ils feront leurs effets; Et nous en tirerons peut-être un avantage.

Qui pourrait bien servir à notre mariage.

Vous, rentrez chez mon oncle, cl prenez bien le D'appeler le secours dont il aura besoin. [soin Pour retourner plus tôt, je pars

en diligence,

Et viens vous rassurer ici par ma présence.

CRISPIN, LISETTE, if

CRISPIN

Ne me voilà pas mal aveè mou testament!

Je vois ma pension payée en nu moment.

LISETTE

Et mes deux mille écus pour prix de mon service?

CRISPIN

Juste ciel! sauve-moi des mains de la justice!

Tout ceci ne vaut rien, et m'inqrôM1' fort :

Je crains bien d’avoir fait mon testament de mort.

SCÈNE I

madame: arga.nte, Isabelle, éraste.

MADAME AKGANTK, d Éraste,

Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire? Puis-je de ces billets être dépositaire? ün inc soupçonnerait d'avoir prêté les mains A faire réussir en secret vos desseins.

Maintenant que votre oncle a pu, malgré son âge, Reprendre de ses sens heureusement l'usage,

Le parti le meilleur, sans user de délais.

Est de lui reporter vous-même ses billets.

élIASTK.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais, madame, Les nobles sentiments qui régnent dans votre âme : Nous ne prétendons point, vous ni moi, retenir Un bien qui uc nous peut encore appartenir.

Mais gardez ces billets quelqucsjnomenls, de grâce; Le ciel m'in^P'cra ce qu'il faut que je fasse.

Je le prends à témoin si, dans ce que j'ai fait, L'amour n'a pas été mon principal objet.

Hélas! pour mériter la charmante Isabelle,

J'ai peut-être un peu trop Jail éclater mou zèle; Mais on pardonnera ces transports amoureux : - (d Isabelle.)

Mon excuse, madame, est écrite en vos yeux.

ISABELLE, à Éraste.

Puisque pour uolrc hymen j'ai l'aveu de ma mère, Je puis faire paraître un sentiment sincère.

Les biens dont vous pouvez hériter chaque jour N'ont point du tout pour, vous déterminé l'amour: Votre personne seule est le bien qui me flatte;

Et tous les vains brillants dont la fortune éclate Ne sauraient éblouir un cœurcommc le mien.

ERASTE

Si jo l'obtiens co cœur, non, je ne veux plus rien.

madame ahgas tk. [livre.

Tous ces beaux sentiments sont fort bons dans un L'amour seul, tel qu'il soit, ne doiiue point à vivre : Et je vous apprends, moi, que l'on ne s'aime bien, Quand ou est marié, qu'autant qu'on a du bieo.

ERAST.E.

Mon oncle maintenant, par sa convalescence,

Fait revivre en mon cœur la joie et l'espérance; El je vais l'exciter à faire un testament.

MADAME ARGANTB.

Mais ne craignez-vous rien de son ressentiine.nl? Ces billets détournes ne peuvent-ils point faire Qu'il prenne à vos désirs un sentiment contraire?

ÉRASTE

El voilà la raison qui me fait hasarder A vouloir quelque temps encore les garder.

Pour revoir ce dépôt rentrer en sa puissance, li accordera tout, sans trop de résistance.

Il faut, mademoiselle, en ce péril offert,

Etre un peu, dans ce jour, avec nous de concert. Voilà tous bons billets qu’il faut, s'il vous plaît, Isabelle. [prendre.

Moi!

ÉRASTE

N’eu rougissez point ; co n’est que pour les Isabelle. [rendre.

Mais je ne sais, monsieur, en cette occasion.

Si je dois accepter cette commission :

De ces billets surpris ou me croira complice; •; En restitution je suis encor novice.

ÉRASTK.

Mais j’entends quelque bruit.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE V, SCÈNE VI

(à CritpiH.)

A qui donc en as-tu? Te voilà hors dfc toi.

CRISPIN

Allons, monsieur, allons ; en homme de courage, U faut ici, ma foi, soutenir l’abordage.

Monsieur Géronte approche.

ÊRASTK.

O ciel !

(à madame Argantc et ù Isabelle.)

En ce moment,

Souffrez que je vous mène à mon appartement. J'ai de la peine encore à m’offrir à sa vue : laissons évaporer un peu sa bile émue;

Et, quand il sera temps, tous unanimement Nous viendrons travailler ensemble au déuoûment. {A Critpiti.)

Pour toi, reste ici ; vois l'humeur dont il peut être; Et to m’informeras s'il est temps de paraître.

GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE

GÉRONTE, appuyé sur Lisette.

Je ue puis revenir encor de ma faiblesse : à; ne sais ou je suis : l'éclat du jour me blesse;

It mon faible cerveau, do ce choc ébranlé,

Par de sombres vapeurs est encor tout troublé. Ai-je été bien longtemps dans cette léthargie?

LISETTE

Pa» tant que nous croyions. Mais votre maladie Nous a tous mis ici dans un dérangement^ lue agitation, un soin, un mouve-

ment Qu’il n’est pas bien aisé, dans le fond, de décrire. Demandez à Crispin, il pourra vous le dire. CRISPIN.

& vous savfefgjpionsieur, ee que nous avons fait, f.orsque de votre mal vous ressentiez l'effet, Upeinc que j’ai prise, et les soins nécessaires Pour pouvoir, comme vous, mettre ordre à vos af- Vous seriez étonné; mais d'un étonnement [faires, A o'en pas revenir sitôt assurément.

GERONTE.

Où donc est jn»n neveu? Son absence m’ennuie.

Ab? le pauvre garçon, je crois, n’est plus en vie.

«rtfnONTS.

Que dis-tu là? Comment?

CRISPIN

Il s’est saisi si fort,

Quand il a vu vos yeux tourner droit à la mort.

Que. n' 'écoutant plus rien que sa douleur amère,

Il s’est allé jeter....

GénONTE.

Où donc? dans la rivière?

CRISPIN

Non, monsieur; sur sou lit, où, baigné de ses L’infortuné garçon gémit de ses malheurs, [pleurs,

GRRÛNTR.

Va donc lui redonner et le calme et la joie;

Et dis-lui, de ma part, que le ciel lui renvoie En oncle toujours plein de tcndresle pour lui, nui connaît son bon cœur, rt qui veut aujourd'hui Lui montrer des effets de sa reconnaissance. CRISPIN.

S'il n’est pas encor mort, en toute diligence Je vous l’amène ici.

SCÈNE V

GÉRONTE, LISETTE

Mais, à ce que je vois,

J’ai donc, Lisette, été pins mal que je ne crois?

LISETTE

Nous vous avons cru mort pendant une heure en- GÉRONTE. [tière.

Il faut donc expliquer ma volonté dernière,

Et, sans perdre de temps, faire mon testament.

Les notaires sont-ils venus?

LISETTE

Assurément.

GÉRONTE

Qu'on aille de nouveau les chercher, et leur dire Que dans le même instant je veux les faire écrire.

LISETTE

Ils reviendront dans peu.

ÉRASTE, GÉRONTE, CRISPIN, LISETTE

CRISPIN, « Érastr.

Le ciel vous l’a rendu.

ÉRASTE

Hélas! à. ce bonheur me scrais-jc attendu?

Je revois mon cher oncle; et le ciel, par sa grâce. Sensible à mes douleurs, permet que je l'embrasse ! Apres l’avoir cru mort, il parait à mes yeux!

Hélas! mon cher neveu, je n’en suis guère mieux : Mais je rends grâce au ciel de prolonger ma vie, Pour pouvoir maintenant exécuter l'envie De te donner mou bien par un bon testament.

LISETTE

Ce garçon-là, monsieur, vous aime tendrement.

Si vous aviez pu voir les syncopes, les crises bout, par la sympathie, il sentait les reprises,

Il vous aurait percé le cœur de part en part.

CRISPIN

Nous en avons, tous trois, eu notre bonne part.

TL1SETTE

Enfin le ciel a pris pitié de nos misères.

M. SCRUPULE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN

^ LISETTE

Mais j’aperçois quelqu'un.

(bas à Crispin.)

C’est un des deux notaires.

GÉRONTE

Bonjour, monsieur Scrupule.

CRISPIN, à part.

Ah! me voilà perdu!

GÉRONTE

Ici depuis longtemps vous êtes attendu.

M. SCRUPULE

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure, [heure Je savais bien qu'ayant fait votre testament.

Vous sentiriez bieutôt quelque soulagement.

Le corps sc porte mieux lorsque l'esprit se trouve Dans un parfait repos.

GÉRONTE

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE

Voici donc le papier que, selon vos desseins,

Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GERONTE.

Quel papier, s'il vous plaît? pourquoi? pour quelle m. scrupule. [affaire?

C'est votre testament que vous venez de faire.

J'ai fait mon testament!

M. SCRUPULE

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, bat.

Crispin, le cœur me bat.

crispin, bas.

Je frissonne de peur.

GÉRONTE

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur; c'est pour le Que j'ai besoin ici de votre ministère. [faire

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;

Vous nous l'avez dicté plein de sens et raison. Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?

Monsieur était présent, aussi bien que madame : Ils peuvent là-dessus dire ce qu’ils ont vu.

ÉRASTE, bas.

Que dire?

LISETTE, bas.

Juste ciel !

crispin, bat.

Me voilà confondu !

Érastc était présent?

M. SCRUPULE

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je l'en conjure.

ÉRASTE

Ah ! ne me parlez point, monsieur, de testament. C’est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE

Lisette, parle donc.

Crispin, parle en ma place,

Je sens, dans mon gosier, que ma voix sembar- CRISPIN, à Gèronte. [rasse.

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait;

Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE

J’ai fait mon testament?

CRISPIN

On ne peut pas vous dire Qu’on vous l’ait vu tantôt absolument écrire;

Mais je suis très-certain qu'aux lieux où vous voilà, Un homme, à peu près mis comme vous ôtes là, Assis dans un fauteuil atktHFès de deux notaires,

A dicté mot à mot ses volontés dernières.

Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?

C’est qu’on peut se tromper. Mais c'était vous, ou m. scrupule, à Gérotue. [moi.

Rien n’est plus véritable, et vous pouvez m’en GÉnoNTR. [croire.

Il faut donc que mon mal in ait ôté la mémoire;

Et c'est ma léthargie.

CRISPIN

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE

N’en doutez nullement : et pour prouver le fait. Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire. Vous m’avez dit tantôt d'aller chez le notaire ?

GÉRONTE

Oui.

RISETTE

Qu’il est arrivé dans voire cabinet;

Qu’il a pris aussitôt sa plume et soqjoprnet.

Et que vous lui dictiez à votre fauLaime?

GÉRONTE. fjF

Je ne m’en souviens point.

LISETTE

C’est votre léthargie.

CRISPIN

Ne vous souvient-il pas, monsieur, bien nettement, Qu’il est venu tantôt certain neveu normand,

El certaine baronne, avec un grand tumulte El des airs insolents, chez vous vous faire insulte?

GÉRONTE

Oui.

CRISPIN

Que, pour vous venger de leur emportement, Vous m’avez promis place en votre testament,

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE V, SCÈNE VII

Ou quelque bonne rente au moins pendant ma vie? GÉRONTE.

Je oe m'en souviens point.

crispin.

C’est votre léthargie.

GÉRONTE

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est rcel.

LISETTE

.Ne vous souvient* il pas que monsieur Clistorel...

KRASTE.

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?

Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire. Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit. Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, à part.

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE

Il faut donc vous le lrrc.

b Fut présentdcvant nous, donliesnomssont au bas, i Maître Matthieu Géronte, en son fauteuil à bras, » Étant en son bon sens comme on a pu connaître « Par le geste et maintienqu'il nous a fait paraître ; » Quoique de corps malade, ayant sain jugement; «Lequel, après avoir réfléchi mûrement «Que tout est ici-bas fragile et transitoire... » crispin.

Ah! quel cœur de rocher, et quelle Ame assez noire St se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE

Hélas! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE

En les voyant pleurer, mon Ame est attendrie, li, là, consolez-vous; je suis encore en vie.

si. scrupule, continuant de lire.

« Considérant que rien ne reste en même état,

« Ne voulant pas aussi décéder intestat. »

CRISPIN

Intestat 1...

Intestat!... Ce mot me perce l'Ame.

M. SCRUPULE

Faites trêve wi moment à vos soupirs, madame.

« Considérant que rien ne reste en même étal,

« Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN

Intestat!...

LISETTE

Intestat!...

M. SCRUPULE

Mais laissez-moi donc lire; Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.

< A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit • Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE

De tout ce préambule et de cette légende, [pende. S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me

LISETTE

C'est votre léthargie.

crispin.

Ah! je vous en répond.

Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond.

M. SCRUPULE, lisant.

«Je veux, premièrement, qu'on acquitte mcsdctlcs.» GÉRONTE.

Je ne dois rien.

M. SCRUPULE

Voici l'aveu que vous en faites :

« Je dois quatre cents francs à mon marchand de « Un fripon qui demeure au cabaret voisin. » [vin,

GÉRONTE

Je dois quatre cents francs ! C’est une fourberie. CRISPIN, à Géronte.

Excusez-moi, monsieur, c'est votre léthargie.

Je ne sais pas au vrai si vous les lui devez;

Mais il me les a, lui, mille fois demandés.

GÉRONTE

C’est un maraud, qu’il faut envoyer en galère. CRISPIN.

Quand ils y seraient tous, on ne les plaindrait guère.

M. SCRUPULE, lisant.

« Je fais mon légataire unique, universel,

« Êrastc mon neveu. »

ÉnASTE.

Se peut-il ?... Juste ciel !

M. SCRUPULE, lisant.

• Déshéritant, en tant que besoin pourrait être,

« Parents, nièces, neveux, nés aussi bien qu'à naître,

« Et même, tous bAtards, A qni Dieu fasse paix,

« S’il s'en trouvait aucuns au jour de mon décès. »

GÉRONTE

Comment! moi des bAtards?

CRISPIN, ù Géronte.

C’est style do notaire.

GÉRONTE

Oui, je voulais nommer Êrastc légataire.

A cet article-là, je vois présentement Que j’ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, Usant .

a Item. Je donne et lègue, en espèce sonnante,

« A Lisette... »

LISETTE

Ah ! grands dieux !

M. SCRUPULE, lisant.

a Qui me sert de servante,

« Pour épouser Crispin en légitime nœud,

« Deux mille écus. »

CRISPIN, à Géronte.

Monsieur... en vérité... pour peu...

Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand

[j’y pense...

Je me sens suffoquer par la reconnaissance. ê'» (à Lisette.) -

Parle donc.

LISETTE, embrassant Géronte.

Ah! monsieur...

IÆ LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE V, SCÈNE VIII

GÉRONTE

Qu’esl-ro à «lire cela ?

Je ne suis point l'auteur de ces soltiscs-là.

Deux mille écus comptant !

LISETTE

Quoi ! «léjà. je vous prie, Vous repenti riez- vous d’avoir fait oeuvre pie?

Une fille nubile, exposée au malheur,

Qui veut faire une lin en tout bien, tou *ncur. Lui refuseriez-vous cette petite grâce ?

Comment î six mille francs! «piinzcou vingt écus, LISETTE. (passe.

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus ! Et que pent-on, hélas! avoir pour vingt écus?

GÉRONTE

On a ce que Ion peut, entendez-vous, m’amie?

Il eu est à toul prix.

(an notaire.)

Achevez, je vous prie. •

M. SCRUPULE

« Item. Je doom- et lègue... »

crispin, «i

Ali ! c’est mon tour enfin.

Et l’on va me jeter...

m. scrupule.

« A Crispin... »

(Crispin se fait petit.)

GÉRONTE, regardai»! Crispin.

A Crispin !

M. SCRUPULE, lisant.

« Pour tons les obligeants, bons et loyaux services « Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,

* Et qu'il peut bien encor lui rendre à l’avenir... »

GKRONTE.

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir? Voyons.

M. SCRUPULE, lisant.

a Quinze mil s francs «b* rentes viagères, « pour avoir souvenir «le moi dans ses prières. *>

CRISPIN, se prosternant aux pieds de Géronte.

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux, Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous. Voilà ce qui s’appelle un vraiment honnête homme ! Si généreusement me laisser cette somme !

GKRONTE.

Non ferai-je, parbleu ! Que veut dire ceci ?

(«il notaire.)

^Monsieur, de tous rcs legs je veux être éclairci.

m. scrupule. .

Quel éclaircissement voulez-vous qu’on vous donne? Et je n'éeris jamais que ce que l'on m'ordonne. GÉRONTE.

.Quoi ! moi, j'aurais légué, sans aucune raison, Quinze cents francs de rente à ce maître fripon, Qu’Érastc aurait chassé s'il m avilit voulu croire?

CRISÇ|N, toujours il tjenOtUC.

Ne vous repentez 'pas d'une, rruvre méritoire. Voulez-vous, démentant un généreux effort.

Être avaricieux même après votre mort ?

Ne m’a-t-on point volé mes billets dans mes poches? Je tremble du malheur dont je sens les approches; Je n’ose me fouiller. .

ÉRASTE, à part .

Quel funeste embarras !

(haut A Géronte.)

Vous les cherchez en vain, vous ne les avez pas.

GÉRONTE, rt Êraste.

Uù sont-ils donc? Réponds.

ÉRASTE

Tantôt, pour Isabelle, Je les ai, par votre ordre exprès, portés choc elle.

GÉRONTE

Par mou ordre!

ÉRASTE

Oui, monsieur.

GÉRONTE

Je ne m’en souviens point.

crispin.

C’est votre léthargie.

GÉRONTE

Oh ! je veux, sur ce point, Qu’on me fasse raison. Quelles friponneries!

Je suis las, à la fin, de tant de léthargies.

(a Ërnste.)

Cours chez elle; dis-lui que, quand j'ai fait ce don, J’avais perdu l’esprit, le sens, et la raison.

SCÈNE Mil

MADAME ARC, AME, ISABELLE, GÉRONTE, ÉRASTE, LISETTE, CRISPIN, LE NOTAIRE.

1SARKI.LE, à Géronte.

Ne vous alarmez point, je viens pour vous les rendre.

GÉRONTE

O ciel !

ÉRASTE

Mais sous des lois que nous osons prétendre. GÉRoXTE.

Et quelles sont ces lois?

ÉRASTE

Je vous prie humblement De vouloir approuver le présent testament.

GÉRONTE

Mais tu n’y penses pas. Veux-tu donc que je laisse A celle chambrière un legs de cette espèce?

LISETTE

Songez à l’intérêt que le ciel vous en rend :

Et plus le Jcgs est gros, plus le mérite est grand.

GÉRONTE, A Crispin.

Et ce maraud aurait cette somme en partage I

CRISPIN

Je vous promets, monsieur, d’en faire un bon usage: De plus, ce legs ue peut en rien vous faire tort.

GÉRONTE

11 est vrai qu’il n’en doit jouir qu 'après ma mort.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL, ACTE V, SCÈNE IX

ÉRASTB.

Ce n’est pas encor tout : regardez cette belle ;

Vous savez ce qu’un cœur peut ressentir pour elle; Vous avez éprouvé le pouvoir de ses coups : Charmé de ses attraits, j embrasse vos genoux;

Et je vous ia demande eu qualité de femme. GÉRONTte.

Ah î monsieur mon neveu...

BRASTK.

Je n'ai fait voir ma flamme Que, lorsqu'on écoutant un sentiment plus sain, Votre cœur moins épris a changé de dessein.

MADAME ARGAKTB.

Je crois que vous et inoi nous ne saurions mieux gbroxtk. [faire.

Nous verrons : mais, avant de conclure l'affaire,

Je veux voir mes billets en entier.

ISABELLE

Les voilà

Tels que je les reçus, je les rends.

(Elle présente le portefeuille ù Géronlc.) LISETTE, prenant le portefeuille plus tôt gue Girottte.

Halte-là!

Convenons de nos faits avant que de rien rendre.

C.KRONTE

si tu ne me les rends, je vous ferai tous pendre.

ÉRASTE, te jelatit à genoux.

Monsieur, vous me voyez embrasser vos genoux : Voulez-vous aujourd'hui nous désespérer tous ?

LISETTE, o genoux.

Eh! monsieur.

CRISPIN, ù genoux.

Eh! monsieur.

• GKHONTE.

La tendresse m'accueille.

Diles-moi, n'a-t-on rien distrait du portefeuille?

ISABELLE

Non, monsieur, je vous jure; il est en son entier, Ll vous retrouverez jusqu'au moindre papier.

Eh bien ! s'il est ainsi, par-devant le notaire,

Pour avoir mes billets, je consens à tout faire ;

Je ratifie en tout le présent testament,

Et donne à votre hymen un plein consentement. Mes billets?

LI5KTTB. #

I^es voilà.

éraste, à Géronte.

Quelle action de grâce !...

GàRONTK.

De vos rémerclmcnts volontiers je me passe. Mariez-vous tous deux, c’est bien fait; j'y consens: Mais, surtout, au plus tôt procréez des enfants Qui puissent hériter de vous en droite ligne :

De tous collatéraux l'engeance est trop maligne. Détestez à jamais tous neveux bas-normands,

Et nièces que le diable amène ici du Mans;

Fléaux plus dangereux, animaux plus funestes Que ue furent jamais les guerres ni les pestes.

SCfcNE IX

CRISI'IN, LISETTE.

CHISPIN.

Laissons-le dans l'erreur, nous sommes héritier». Lisette, sur mon front viens peindre des lauriers t Mais n'y mets rien de plus pendant le mariage.

J'ai du bien maintenant assez pour être sage.

CR1SPIN, au \mrterta.

Messieurs, j’ai, grâce au ciel, mis ma barque à bon Eu ffveur desvivantsje fais revivre un mort; [port. Je nomme, à. mes désirs, un ample légataire ; J’acquiers quinze cents francs de rente viagère,

Et femme au par-dessus : mais ce u’esl pas assez ; Je renonce à mon legs, si vous n'applaudissez.

PIN nu LtuATAIllK UNIVERSEL.

si

DANCOURT

Dancourt, fil* d'un gentilhomme, était né pour écrire et pour jouer tout à la Toi* la comédie Albanie et la comédie rustique, chère au peuple de Paru, pleine de gaietés, d'un bon rire, et portant crânement, sur le coin de la tâte, le bonnet rond de* grisette*. Il naquit à Fontainebleau, le l«r novembre 1661, & l'heure même où M. le Dauphin venait au monde : « Et vraiment, Monseigneur, « disait-il dans une de ses dédicaces, je puis me vanter a que le jour de ma naissance fut un graud jour ; le c peuple v chanta les plus belles chansons, le ciel res- « plendil de nulle étoiles, la France entière cria : Vive « le roi. » Dancourl étudia les humanités au collège des Jésuites; il eut pour maître un ami du bon Rollin. le père Delarue, et comme on en roulait faire un maître à son tour, il enleva, un soir, qu'elle venait de jouer l'Agnès de l'École des Femmes, la fille cadette du comédien La Thorillière. Le père, assez content, fit semblant de courir après eux ; puis, il leur donna sa bénédiction, et son gendre fut engagé- dans la troupe (on no disait pas encore la compagnie) de MM. les comédiens ordinaires du roi.

Par quelle inspiration naturelle, il advint que Dancourl fut tout de suite un comédien ? C'est un miracle de l'amour. A peine eut-il touché le théâtre, et deviné les petits secrets de la comédie, qu'il écrivit, pour commencer: Let Fonds perdus, toute une histoire de notaire M de notarial; bientôt, la pièce ayant réussi, voilà notre inventeur qui, sans peine et sans gène, écrit nu jour le jour

les plus charmantes folies : les Hourgeois à la mode, le Mari retrouvé, les Troit Cousines, les Vendanges de Suremet, où les villageoises venaient grappiller avec des faucilles d'or. Toutes ces improvisations légères et lestes sentaient leur poète d'une lieue, et chacun d'applaudir, même aux intrigantes, aux chevaliers d'industrie, aux marquises tarées, que Dancourl mettait en scène. On se pressait surtout au Chevalier û la mode, escroc nu tantinet, et qui vient, tout couvert des belles hardes que lui donnent les bour*

geoises, et des bijoux qu'il emprunte aux comtesses sur le retour. C'est gai, vif, curieux, galant; on dirait, volontiers. d'une coquinerie innocente.

Il profilait du moindre accident do la ville ou de la cour : l'intrigue aux fenêtres, une séparation de corps. Il écrivit les Curieux de CompUgne, et la pièce fut représentée au camp même où Louis XIY déployait toutes les splendeurs de la petite guerre. Or, ce n'était pas un médiocre avantage de plaire au plus grand roi du monde, et d'amuser toute sa cour. C'était l'opinion de Voltaire. Il pardonnait aux bons cornéliens ce parler villageois , que Despréaux ne pardonnait pas A Molière lui*mémo.

Dancourl écrivait en bonne prose, en vers trop faciles. Il avait l'honneur de haranguer le parterre. Un jour que, dans la chambre du roi, le bonhomme s'évanouit, le roi ouvrit la fenêtre à deux battants, et son comédien fut sauvé. Chacun disait : l'heureux Dancourt ! Une autre fois, comme il portait le flambeau devant Sa Majesté, le rot l'avertit : Prenez garde, vous allez fomâcr, Dancourt / L'anecdote est restée en l'honneur du roi et du comédien, dans les fastes de Versailles.

Et lorsque enfin Dancourt eut compris que l'heure du repos avait sonné, que son rire s'éteignait, qu'il n'était plus temps de parler d'amour et d'amourette après 38 ans de zèle ut de travail, il maria ses deux filles, et acheta dans le Iferri la terre de Coureelles-le-Roi, où. s'étant fait bâtir un tombeau dans la chapelle de Courcelles, il mourut à fiJ» ans, en décembre 1726. L'une de ses filles était cette même Mirai Dancourt, si charmante. Elle fut la triste héroïne d'une aventure de M. le duc de Richelieu, et mourut misérablement. Elle n'avait pas quinze ans, que son père lui lisait ses comédies, et comme il se consolait crôrdinaire k V enseigne de la Cornemuse : «Holà, mon père, en le provoquant du petit doigt, j'ai bien peur que cette nouvelle comédie ne vous fasse souper à la Cornemusej » Et le père acceptait gaiement le présage de la petite Mitr i Dancourt.

1 £ tyjlYAl]*» À LA tfJOM.

MAU.AMK PATIN

le serais bien avancée 1 1 esl un bien beau nom que celui «Ir Madame Migaud ' .l'aimerais* autant demeurer Madame Pal in

tr/r / ///

r.w:\ au lu \ i\

La *J • ?. •», cht/ v .tu .

ii'.. :• . t i*'! t-

• • :W ' . I .• ITî'. . y

• r *•.. ! ii.'ru'M |i t 'nt.i *» 'x'i , . \ ■ •. . .*. • •

i • ;ln /««*• •, : " .f t, .•» J;: , ■ 1 .

‘ « ' .. lu . J- ‘

■f* • • i |*li’ ' • -J. ! *1 : j Vn ; ; >

.m <• i* iM'T t i.:, » - ■ • i ,

, j mf'

. j fin u. , i i% i* ’r. ' .j •••! . •• - i • •

fl* . I‘l .» • K ' •** I

i‘M- Il

f ».» • . » ii ’

»•» .. vJ :• I • 1 -.«• *. • *•

'**• ! j.aî..' «• » ■»!* vi'.jit ... i :■». r v

• !«*• • ?l .' l -C dlD-JUHi.t . •

LE

LE CHEVALIER DE VILLEFONTAINE

Madame PATIN, teoic, amoareuie da Chevalier. M. SERRE-FORT, beao-fr£re de madame Patin. LUC ILE, fille de M. Serreforl.

LA BARONNE, vieille plaide ose.

M. M IG AID, rapporteur de la Baronne.

CN NOTAIRE

PERSONNAGES

LISETTE, fille de chambre de madame Patin. CR1SPIN, valet do Chevalier. •

LA Hllir, laquai» de madame Patin.

JASMIN, Inquai» de la Raronpe.

Le cocher de madame Patin.

Plusieurs domestique» de madame Patin.

La «cène est A Parla, cbea madame Patio.

SCÈNE I

MADAME PATIN, LISETTE

Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre , suivie de Liiette.)

LISETTE

Oa'est-ce donc, madame? qu'avez- vous? que tous est-il arrivé? que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN

l'ne avanie... ah! j'étoufle. l'ne avanie... je ne •aurais parler : un siège.

LISETTE, lui donnant un siège.

Une avanie ! à vous, madame? une avanie ! cela îït-il possilde?

MADAME PATIN

Cela n'est que trtjfexrai, ma pauvre Lisette : j'en mourrai. Quelle violence! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous! Madame Patin, la veuve d un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi! Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

MADAME PATIN

l'ne marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE

Voilà une marquise bien impertinente. Quoi ! votre personne qui est toute de clinquant, votre

grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-poimnelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais plus chamarrés de galons que les eslafim d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

MADAME PATIN

Point du tout ; c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait in-

sulter par des laquais tout déguenillés.

Ah! mort de ina vie, où était Lisette? que je lui aurais bien dit son fait !

MADAME PATIN

Je l’ai pris sur un ton proportionné à mon équipage; mais elle, avec un taises-rous, bourgeoise, m’a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE

Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, enlouré d’une crépine d'or!

madame patin.’

Je t'avoue qu’à cette injure assommante, je n’ai pas eu la foreode répondre; j’ai dit à mon cocher de tourner, et de m’amener ici à toute bride.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE I, SCÈNE III

LABRIE

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venais dire à madame que Lafleilr et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu’il n’a tenu qu’à moi de l’avoir aussi.

LISETTE

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LABRIE

Nous l’avons dit aussi.

MADAME PATIN

Eh bien?

LABRIE

Eh bien! madame , je crois que c'est à cause de cela qu’ils nous ont battus.

LISETTE

Les lourdauds!

MADAME PATIX.

Va-t’en dehors, mon enfant.

LABRIE

MaisjLafleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN

Eh bien! qu’ils sc fassent panser, et qu’on ne m’en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III

MADAME PATIN, LISETTE

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté. Ce n’est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c’est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d’en changer?

MADAME PATIN

J’y suis bien résolue; et j’enrage contre ma destinée de ne m’avoir pas fait tout d’abord une femme de qualité.

LISETTE

. Eh ! vous n’avez pas tout à fait sujet de vous plaindre; et si vous n’ôtes pas eucore femme de qualité, vous êtes riche au moins, et comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de de l’argent; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

madame PATIN.

Il n'importe; c’est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE

Bon, bon! madame, vous seriez, ma foi, bien embarrassée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui malgré leur grand nom ue sont connues que par un grand nombre de créauciers, qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu’au soir.

MADAME PATIN

C'est IA le bon air. C'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand ; et, croyez- moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte sans craindre qu'une troupe de sergents vienne saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

MADAME PATIN

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise !

LI9ETTE

Mais, madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN

Oui, oui, j'aimerais mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution en est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et. pour cet cfTet, je vais absolument rompre avec ces petites gens, dont je me suis encanaillée; commençons par M. Serre fort.

LISETTE

M. Serrcfort, madame ! votre beau-frère !

MADAME PArtfc.

Mon beau-frère! mou beau-frère ! Parlez mieux, s'il vous plafl.

LISETTE

Pardonnez-moi , madame, j’ai cru qu'il était votre beau-frère, parce qu’il était frère de feu monsieur votre mari.

Frère de feu mon mari, soit; mais, mon mari étant mort. Dieu merci, M. Serreforl ne m’est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-Ià qu’il me soit de quelque chose; il sc môle de censurer ma conduite, de contrôler tonies mes actions. Son audace vajusqu’à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d’elle à m<n*Mai$ est-i jf possible qu’il y ait des gens qui se JPssent méeouuatÿe juqu’à ce point-là?

LISETTE

Oui, oui, je commence à comprendre qu’il a tort, cl que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n’est que voire beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une Ibis.

MADAME PATIN

Il n’y a pas jusqu’à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous eu carrosse ensemble, elle sc place dans le fond à mes côtés. Sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE

I.a petite ridicule. ! une nièce vohloir aller de pair avec sa tante !

LE CHEVALIER A LA AlüDE, ACTE I, SCÈNEylV. 109

Ce qui m’en clOpla.it encore, c'est qu’avec ses minauderies elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE

Que le monte est fou ! Parce qu’elle est jeune et jolie, on laVf-gardc plus volontiers que vous.

MADAMK PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISRTTB.

Vous la corrigerez aisément; et en devenant sa belle-mère, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualité de tante ne vous donne pas.

MADAMK PATIN.

Comment donc sa belle-mère? tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver je me piquerai de tenir parole à M. Migaud, que je l'épouserai ?

LISETTE

Oui, madame. Et qu’a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l’on a conclus, du vous avec M. Migaud, et du Ois de M. Migaud avec Lucile, votre nièce?

MADAME PATIN

Vraiment, je serais bioh avancée; c'est un beau nom que celui de madame Migaud! J’aimerais autant demeurer madame Patin.

LISETTE

Oh ! il y a bien de la différence. Le nom de Mizaudest un nom de robe, et celui de Patin n'est qu un nom de financier.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours je inc suis résolue d’avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, »> pari.

Ah! ah! ceci ne vaut pas le diantre potirM. Migaud.

MADAME PATIN

Que dis-tu ?

LISETTE

Je dis, madame, qu’un nom de cour vous siéra 4 merveille ; maisqtte cc n’est pas assez d'un nom, à ce qu'il rnc semble; que je crois qu’il vous faut on mari et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

' MADAME PATIN

Je méconnais en gens, et j’ai en maiu le plus joli homme du monde.

LISETTE

Comment? ce choix est déjà fait, et je n’en sa- 'ais rien !

MADAME PATIN

Le chevalier n’a pas voulu que je te le disse.

LISETTE

Quel chevalier? le chevalier de Villefontaine?

MADAME PATIN

Lui-même.

Quoi ! c’est le chevalier de Villefontaine que vous voulez épouser?

MADAME PATIN

Justement.

LISETTE

Vous n’y songez pas, madame, ce chevalier n’a pas un sou de bien.

MADAME PATIN

J’en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. M. Patin n’a pas gagné trop légitimement sou bien en Normandie; et c’est une espèce de restitution que de relever avec ce qu’il m'a laissé une des meilleures maisons de la province.

LISETTE

Ali ! puisque c’est un mariage de conscience, je n’ai plus rien à vous dire. Que M. Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein!

MADAME PATIN

Je n’ai garde de l’eu informer, il ne manquerait pas d'en aller faire ses plaintes à M. Serrefort. M. Serrefort viendrait à son ordinaire m’étourdir de ses sots raisonnements. Pour m’épargner l’embarras d’y répondre , je ne veux point que l’un ni l’autre sache cette affaire qu’elle ne soit tout à fait conclue.

LISETTE

Mais, madame, il me semble qu'avant que d’éponser le chevalier de Villcfoulaine, il faudrait vous défaire honnêtement de M. Migaud.

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'Allemand dès que je le verrai. Pour peu qu’il ait d’intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE

Une querelle d’Allemand ? vous avez raison ; voilà une manière tout à fait honnête pour vous eu défaire. Mais le voici.

SCÈNE IV

madamk patin , m. migaud, Lisette.

M. MIGAUD.

Madame, j’entre peut-être indiscrètement, mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

MADAME PATIN

Moi ! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame ; une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m’apporta hier uue recommandation «le votre part.

MADAME PATIN

Ah ! je m’en souviens, oui, oui ; c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour

I.E CHEVALIER A LA MODE, ACTE I, SCÈNE V

MO

vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire; il y a daus sa cause plus de chimère que de raison ; et en vérité il y a peu d’honneur à se mêler...

MADAME PATIN

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner sou procès?

M. MIGAUD.

Moi! madame; cela ne dépend pas de moi seulement; et la justice... .

MADAME PATIN

La justice! la justice! vraiment, si la justice était pour elle, on aurait bien affaire de vous solliciter ; quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame...

MADAME PATIN

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'uue recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protège.

M. MIGAUD.

Eu vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eli li ! monsieur, il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame...

MADAME PATIN

Ah ! monsieur, point de réplique, je vous prie ; je me fais entendre, si je ne me trompe : c'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Aramiutc, où je vais jouer au rêverais. Monsieur, je vous donne le bonjour.

SCÈNE V

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

11 inc semble que non, franchement.

M. MIGAUD. ^

Comment faut-il que j'expliquépout ceci?

LISETTE

Poûr peu que vous ayez d'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE

Vous aimez madame Patin ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimail?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer ; et ce qui me surprend , c'est qu'aux termes où nous en soinnies, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE

Cela serait aussi un peu surprenant, si vous ne la connaissiez pas ; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

Sans le respect que j’ai pour elle, je croirais...

LISETTE

Eh ! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle : je me connais trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t’avouerai de bonne foi que le caractère de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n’aurais jamais songé à l’épouser. .M. Sjprrcforl, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c’est pour s’assurer cette succession, qu'en donnant Lucile à mon fils, il ne content à ce mariage qu’à condition que j’épouserai madame Patin.

LISETTE

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à celte condition?

M. MIGAUD.

J’assure par là plus de quarante mille livres de rente à nia famille.

Monsieur?

LISETTE

M. MIGAUD.

Que veut dire celte manière? quel accueil me fait ta maîtresse!

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J’aurai moins à souffrir que tu ne penses : et je

» rm&V*

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE I. SCENE VIL

suis, grâces au ciel, d’une profession et d’un caractère à mettre aisément une femme à la raison.

LISETTE

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin ; car je vous avertis que si vous attendez pour ia rendre sage que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

+ VI. M1ÜALÜ.

Que inc dis-tu là?

LISETTE

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien uu meilleur usage des quarante mille livres de rcute à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

Eiplique-moi celte énigme-là : ta maîtresse aurait-elle changé de pensée?

LISETTE

Elle s’est mis la cour en tête ; et, pour y paraître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de VillefoDtainc.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD..

Le chevalier de Vilicfontaine! tu te moques, mon enfant ; cet homme-là n’est point fait pour épouser. C’est un aventurier qui n’en a pas le t'raps, un jeune extravagant qui n’a pas cent pistolts de revenu; qu’on ne connaît à la cour que parle ridicule qu il s’y donne, et qui n’a pour tout mérite que celui de boire et de prendre du tabac.

LISETTE

Eh bien ! monsieur, boire, et prendre du tabac, c’est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurais croire ce que lu me dis.

LISETTE

Non, ne le croyez pas ; mais avcrtisscz-cn toujours N. Serreforl par précaution, et prenez vos nies-urcs comme si vous en étiez persuadé ; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier, adieu; dc perdez point de temps, et comptez que œ n'est pas peu que je me môle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme !

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, LISETTE

LE CHEVALIER. (f

Bonjour, ma pauvre Lisette. Ah! ah! tu as du dessein aujourd'-hui. Te voilà plus parée que de

coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu dc plus beau; quel charmant embonpoint !

LISETTE

Esl-cc à moi que vous parlez, monsieur?

LE CHEVALIER

El à qui donc?

LISETTE

J'ai cru que c’était uu compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, monsieur.

LE CHEVALIER

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connaisse. Mais qui le fait tes manteaux ? je veux mettre tou ouvrière en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu’on ait jamais vu! Comme elle sc coifTe, la friponne !

LISETTE

Nous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à madame que vous Otes ici. Elle n'est qu’à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER

Attends, attends, Lisette : uu moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE

Pardon nez -moi, monsieur, je serai bien aise qu on Invertisse dc votre impatience; aussi bien voilà Crispiu qui a quelque chose à vous dire.

LE CHEVALIER, CRISPIN

CRISPIN*

Ah ! vous voilà, monsieur? je vous cherchais partout pour vous dire que la baronne...

LE CUEVALIER.

Paix, paix, lais-toi. Me vois-tu pas où nous sommes ?

CRISPIN

Oui, monsieur; mais la baronne...

LE CHEVALIER

Eh! ventrebleu! maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je neveux point que tu me viennes parler d'aucune autre.

CRISPIN

Cela est vrai. Mais, monsieur, cette baronne...

LE CHEVALIEH.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois; et ne venez point gâter une alfaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

GHISPIN.

Oh, oh! Quoi, monsieur, la maîtresse du logis parlc-l-elle de mariage, et songez-vous à l'épouser? L'ai inez- vous?

LE CHEVALIER

Moi, l'aimer? Pauvre sol!

CRISPIN

De quelle allai re parlez- vous donc?

LE CHEVALIER A LA MOLE, ACTE I, SCÈNE VIL

LE CHEVALIER

Je l'épouserai si je veux; mais je la hais comme la peste, et ce ne serait pas elle que j'épouserais.

CR1SPW.

Non? Le diable m’emporte si je vous entends.

LE CHEVALIER

Ce serait quarante mille livres de rente qu’elle possède, dont je pourrais être amoureux.

CRism.

C’est-à-dire que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez eu l'épousant.

LE CUEVALIEfl.

Et quoi donc? Si j'avais à aimer, ce ne serait pas madame Patin. Dieu me damne!

CRISPIN

Ce ne serait pas aussi la vieille baronne, car vous lui promettez tous les huit jours de l’épouser dans la semaine, et il y a près d'un

an que vous l'amusez. ■

LE CHEVALIER

Si la baronne avait gagné ses procès, je la préférerais à madame Patin; et quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneraient quinze ou vingt mille livres de rente plus que h'a madame Patin.

* CRISPIN

C'est-à-dire que, s'il en venait encore quelque autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la dernière?

LE CHEVALIER

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus longtemps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles dont vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimes rien, vous, que votre profit.

Je ne sais si je n'aimerais point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle était aussi riche qu'elle voudrait me le faire croire, je n'hésiterais point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN

Quelle petite brune? Comment l'appelez-vous ?

LE CHEVALIER

Je n’ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN

Je m’étonnais aussi, car il n’y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER

Ce n’est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu’on m’appelait le marquis des Guérels. Parbleu! c’est une conquête aussi difficile que j’en connaisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CIUSPIN.

En quatre jours! Voilà uue conquête bien difficile, vous avez raison.

LE CUEVALIKR.

Elle a un père extrêmement bizarre, à ce quelle m’a dit, et ce n'est que sous le prétexte d aller voir une certaine tante, qu’elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est. elle meut déjà à la perfection, n’est-ce pas?

Elle a de l’esprit au delà de l’imagination. Une vivacité... La charmante petite créature!

» CRISPIN

Diable!

LE CHEVALIER

Ne m’en parle plus, Crispin, ne m’en parle plus, je t’en prie. Vois-tu? j’ai des entêtements de fortune, et je craindrais de me faire avec cette petite personne une affaire de cœur qui me mènerait peut-être trop loin.

CRISPIN

Vous avez raison.

LE CHEVALIER

Songeons au solide, mon ami ; nous donnerons eusuitc daus la bagatelle.

v CRISPIN.

C’est bien dit. ür çà, je vois bien que c’est la dame d’ici qui est la meilleure à ménager, et je m’en vais renvoyer madame la baronne avec ses présents.

LE CHEVALIER

Comment, que parles-tu de préseuls ?

CRISPIN

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la baronne vous attend chez vous avec des présents : mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER

Attends, attends un peu. El qu’est-ce' que c’est que ces présents?

CRISPIN

Eh! monsieur, c’est, par exemple, un fort beau carrosse qu elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux daus votre écurie, uu cocher cl un gros barbet' qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER

Non, non, demeure. Celle pauvre femme ! Elle m’aime dans le fond, et je 11c veux pas la fâcher.

CRISPIN

Vous avez raison ; mais vous ne songez pas que madame Patin...

LE CHEVALIER

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

1 . La mode dui! alors que le» rochers eussent sur leur siégr n gros btrbet blanc entre leurs jambes.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE II, SCENE VIII

CRR PIN.

U est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER

Cette pauvre baronue! Et lus chevaux?

c IUS PIS.

les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Ysuâ aeu avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER

La pauvre femme! Va, va feu lui dire que je la remercie, et que j’aurai Ibouneur de la voir celle iprêMÜnée.

CRisriN.

Oh! sans vous, il n’y a rien à faire; et je m’en vaia gager quelle emmènera les chevaux, le carreeée et le barbet, si vous ne veuez les recevoir touHnéme; et encore faut-il vous dépêcher, car die a des affaires, et il me semble qu’elle m'a dit q&'nde ses procès se jugeait demain sans faute.

LE CHEVALIER

Eh bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN

Vous lui avez manqué vingt fois de parole. Voulez-vous qu’elle se fie à la mienne?

LE CHEVALIER

Voilà madame Patin. Va vite faire ce que je dis.

CRISPIN

Parbleu ! vous, viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER

Tais- toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d’avec celle-ci.

MADAME PATIN. LE CHEVALIER, LISETTE

CRISPIN

MADAME PATIN

Je vous ai fait attendre, monsieur le chevalier; •lis vous me devez savoir gré de ne me pas trouw chez moi. Comme je n’y vèux être que pour v«a», je suis bien aise de me dérober aux importunités de quehjucs gens qui se croient en droit de me parier à toute heure, et à qui mes gens A«KDt fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER

Ou est trop paye, madame, du chagrin d'avoir tUeudu, quand on a le bonheur de vous voir un et j'attendrai toujours volontiers, qiiand je serai sur de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN

Qu’il est obligeant, et qu'il dit les choses de hwum grâce! Au moins, monsieur le chevalier, Lisette m’a rendu compte de votre honnêteté; vous w vouliez pas quelle inc vint avertir, de peur de os détourner: mais, j'aurais été bien lâchée contre eBe.

LE CHEVALIER

4e craignais de donner du chagrin à la compa- . gnie que vous veuez de quitter.

MADAME PATIN

Il n’y avait que des femme au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, bas au chevalier.

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER

Paix.

MADAME PATIN

Que dit Crispiu?

CRISPIN

Rien, madame.

m MADAME PATIN.

Passons dans mon cabinet; nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, bot au chevalier.

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER

Te tairas-tu?

MADAME PATIN

Allons, monsieur le chevalier.

CRISPIN

Adieu l’équipage.

MADAME PATIN

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d’équipage?

LE CHEVALIER

Je ne sais, madame, ce qu’il marmotte entre ses dents : de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m’allend, rf est-ce pas?

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER

M’a-t-on amené ces deux chevaux neufs?

CRISPIN

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER

Je vous demande pardon, madame, c’est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage, et je meurs d’impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour ine plaire que vous faites celte dépense, je serai bien aise d'ôlre la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER

Ah! madame, songez, de grâce?...

MADAME PATIN

A quoi? monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER

Eh! madame?

MADAME patin.

Comment?

Que dirait-on, madame, dans le monde, des pc-

LE CHEVALIER A LA MODE , ACTE II , SCÈNE II

tits soins qu’on vous verrait prendre? Cela seul suffirait pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serais au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRLSP1N.

Assurément, madame, et il ne serait pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse.

SCÈNE IX

MADAME PATIN, LISETTE

Ma foi, madame, cc n était pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le chevalier à l'impalicuce de voir son carrosse.

MADAME PATIN

Que tu es folle, Lisette. Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y aura fait mettre des chiffres.

LISETTE

Je ne sais, mais je crains bien que cc monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens surtout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se lèvera d'auprès de vous dès quatre heures du matin pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme !

MADAME PATIN

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE

Vous m'eu direz des nouvelles.

SCÈNE I

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE

Au moins, monsieur, diles-lui bien que wus êtes entré malgré moi; elle n’y veut pas être, comme

je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu elle n’aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante ! Elle se fait de belles affaires! S’il faut malheureusement

que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE

De quelle affaire parlez-vous là?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n’étais pas avec elle cc malin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité?

LISETTE

Vous savez déjà cette aventure ?

M. SERREFORT.

Je l’ai suc un quart d’heure après qu'elle e,«t arrivée; et comme on achevait de me la conter, monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d’épouser un certain chevalier de Villefontaine.

LISETTE

Franchement, monsieur, vous avez là une bellesœur qui vous donnera de la peine à la réduire; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J’y brûlerai mes livres.

Surtout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle ; car, voyezvous, quoiqu’elle vous méprise

quand vous n'y êtes pas, clic vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE

La voici.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE

LISETTE

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, ma dame.

MADAME PATIN

Ah ! monsieur Scrrcfort, quel dessein vous amène Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir seule au jourd'hui; mais puisque vous voilà, Unisson*, j vous en prie. De quoi s’agil-il?

M. SERREFORT.

Qu’esl-cc donc, madame ma belle-sœur, de qüi ton le prenez-vous là, s’il vous plaît? Écoulei vous vous donnez des airs qui ne vous eonvienner point ; et sans parler de ce qui me regarde, toi prenez un ridicule dont vous vous repentirez que que jour.

M. SERRE FORT

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il né \ous arriverait pas tous les jours de nouvelles affaires, qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN

Ah ! ah ! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFûnT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin mon frère ; et je ne veux point que l'on dise dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille, est une folle achevée.

MADAME PATIN

Comment une folle? Vous perdez le respect, monsieur Scrrefort; et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises à quoi je ne sais point répondre.

M. SF.RREFORT.

Eh! ventrebleu, madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, surtout pour tKp-plus recevoir d'avanie pareille ii celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN

Vous devriez, monsieur Scrrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit votre belle-

soeur; mais voilà qui est fait, monsieur Scrrefort ; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon'veuvago; je vous renonce pour mon beau-frère, mousieur Serrefort, et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières, et tout ce que je fais tous les jours, n'ont pu me corriger du défaut d'avoir clé la femme d'un partisan, je prétends...

M. SERREFORT.

Eh ! tôtebleu 1 madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin, et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrais bien savoir...

MADAME PATIN

Courage, courage, monsieur Scrrefort, vous faites bien de jouer de votre reste.

• M. SERREFORT.

Je voudrais bien savoir, vous dis-je, si vous ne *1tàex pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais djftblé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de pro-

mener par la ville ce somptueux équipage qui fait demander qui vous êtes, ces chevaux fringants qui éclaboussent les gens de pied ; et tout cet attirail enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE

Mais, monsieur...

(â madame Patin , qui tousse, crache et se mouche.)

Qu'avez-vous, madame?

MADAME PATIN

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN

Le fatigant homme !

M. SERREFORT.

Que faites-vous, entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce serait celui de la reine de Saba...

LISETTE

Mais, est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher?

M. SERREFORT.

Non ; mais qu'elle en prenne un autre.

MADAME PATIN

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière; je ne veux point de vos conseils, et inc moque de vos remonlranccs. Je suis veuve, Dieu merci. Je ne dépends de personne que de moi-môme. Vous venez ici me morigéner, comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite; c'est tout ce que je pourrais souffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame ; car je crois que vous ne nous manquerez pas de parole; et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque litre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN

Oui, monsieur, quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? avez-vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, madame, demeurez; je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure ; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage, que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous- prie.

MADAME PATIN

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE

MADAME PATIN, LISETTE

LISETTE

Voilà un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. 11 était bien besoin de tout ce préambule, pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s’expliquait-il dès en entrant, vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous aurait pas tant ennuyée.

MADAME PATIS.

Eh ! ne faut-il pas bien, qu'il me fatigue ? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE

Franchement, madame, il m’ennuie quelquelois, pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN

Que je le hais ! Je ne serai point satisfaite qu’il ne lui soit arrivé quelque aventure désespéraulc.

LISETTE

Il le mérite bien ; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN

La belle-mère de sa fille, moi? tu n’y songes pa-. Lisette. Ne t’ai-jc pas tantôt fait confidence de l’aïiaire du chevalier?

LISETTE

Ah! par ma foi, madame, je vous demande pardon : je ne rnen souvenais pas; et je croyais que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous veuez de dire à monsieur Serrefort.

MADAME PATIN

Que lu cs béte, ma pauvre Lisette! J'aurais promis à monsieur Serrelort tout ce qu'il aurait voulu pour après-demain ?

LISETTE

Oui, madame.

MADAME PATIN

Oui. vraiment; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE

Cela est bieu adroit.

MADAME PATIN

Nous avons pris, le chevalier et moi , toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit, à cinq heures du matin.

LISETTE

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite nièce bien échauffée.

MADAME PATIN

Quoi ! je serai toujours obsédée, ou par le père, ou par la fille? La mère ne viendra-t-cllc point encore?

SCÈNE IV

MADAME PATIN, LLCILE, LISETTE

LUCILB.

J'attendais avec impatience que mon père sortit, ma taule, pour vous dire une nouvelle qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts que mon père vous est contraire.

MADAME PATIN

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILR.

Oh! ma tante, je crois que vous ne serez pour tant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mou père.

MADAME PATIN

Et qu'a-t-on pu dire à votre père?

LUCILB.

Que vous vouliez épouser un homme de la cour; et il a résolu je ne ,sais combien de choses pour vous eu empêcher.

MADAME PATIN

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE

Je ne sais, madame. Le chevalier a causé peutêtre. Les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILB.

Le moyen de rompre scs mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre pérc aussi.

LUCILE

Je vous demande pardon , ma tante ; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, et je vous conseille par avance de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être , et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer daus la suite.

LUCILE

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN

Défaites-vous surtout de ma tante, et servezvous du mot de madame, je vous prie ; ou demeurez chez votre père.

LUCILB.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faul-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN

C’est qu êtant femme de qualité, et vous ne l’étant pas, je ne pourrais pas honuôlemeut être vo* tre tante, sans déroger en quelque façon.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE II, SCENE VI

LUCILB.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN

Que dites-vous?

LUCILB.

Il ne tiendra qu'à moi d’être pour le moins aussi grande dame que vous.

* MADAME PATIN

Platl-il?

LUCILB.

Je connais un seigneur tout des plu» jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épousera dès que je voudrai : ne vous mettez pas en peiae. %

MADAME PATIN

Ah ! ah ! Et comment s'appelle-t-il , ce seigneur?

LUCILB.

On l'appelle monsieur le marquis des Guérets. Il est fort riche, et fort de qi/alité; car il me l'a dit.

MADAME PATIN

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que malgré la mauvaise éducation que votre père vous a donnée, vous preniez de» sentiments dignes de Tbonneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'axez cette obligation.

LUCILB. •«

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

LUCILB.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépéchions aussi. Adieu, ma tante.

MADAME PATIN

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LISETTE

MADAME PATIN

Ali! Lisette, voilà bien de quoi ine venger de monsieur Scrrefort! Sa fille est entêtée d’un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d’être épousée. Si le père et la mère en pouvaient mourir de chagrin , nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièee?

MADAME PATIN

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer monsieur Scrrefort.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici monsieur le chevalier.

SCÈNE VI

MADAME PATIN

Que faut-il faire?

LUCILB. *

Vous marier au plus tôt, s il vous plnil, avec ce monsieur que vous aimez, afin que cela m’autorise à épouser celui que j’aime aussi, et que quand mon pere voudra me quereller, je puisse lui répoudre : Je n'ai pas fait iis que ma tante.

LISETTE

Vous avez raison. C’est une terrible chose que l'exemple.

LUCILB.

Mais il faudrait que ma tante se dépêchât, car monsieur le marquis des Guérets, qui m’aime, furieusement d'impatience.

MADAME PATIN

Oh! bien, ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence que je n’ai encore faite à personne qu’à vous. Je me marie demain, à cinq heures du

satin.

IjÆ LUCILB.

A cinq heures du matin!

Ifei, ma nièce, à cinq heurts. Si l'exemple vous encourage, c’est à vous de vpir à quoi vous vous déterrai pqx.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE

LK CHEVALIER

Eh bien, madame, n’ai-je point fait diligence?

MADAME PATIN

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience...

LE CHEVALIEB.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame ; faitesmoi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu’aulant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN

D-la est tout à fait obligeait.

LISETTE, hù*.

Je crains la conversation qu’ils vont avoir ensemble, et je voudrais bien que quelqu'un vint les interrompre.

MADAME PATIN

Lisette, dites là-bas que je n’y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dince, à couvert des importuns.

LISETTE

Oui, madame, [bat, en s'en allant.) S’il n’eu vient point, j’en irai chercher inoi-mêiUé*

MADAME PATIN, LE CHEVALIER

MADAME PATIN

Eh bien ! chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER

11 marchera ce soir; et s’il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER

Non, madame.

MADAME PATIN

Des chiffres? Je l’ai devine dès tantôt.

LE CHEVALIER

En vérité, madame, je ne sais cè que le peintre s'est avisé d’y mettre.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER

Quoi, madame?

MADAME PATIN

Le chiffre doit être fort beau; l’N et l’U, font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER

Comment donc, madame?

MADAME PATIN

Comme je m’appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER

Madame.

MADAME PATIN

Vous faites le discret, chevalier; mais vous ôtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, bat.

J’enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

MADAME PATIN

Avez-vous passe chez le notaire?

LE CHEVALIER

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

I.A BARONNE, LE CHEVAL! EK, MADAME PATIN, LISETTE

LISETTE, repoussant la baronne.

Mais, madame...

LA BARONNE

Vous ôtes une sotte , ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER

Vous ôtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN

Ah! juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons debarrassés (l'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, bat.

Comment, morbleu! c'est ma baronne! Voici bien un autre embarras. Par où' diantre me tirer d'intrigue ?

LISETTE

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATJN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE

Je vous le disais bien, ma mie, vous ôtes une bête comme vous voyez. Ah! ah! monsieur le chevalier, que faites-vous ici ?

LE CHEVALIER

Mais vous, madame, par quelle aventure...?

MADAME PATIN, à Lite! te.

Le chevalier connaît la baronne!

LA BARONNE

Je venais ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je ne m'attendais pas d'y trouver monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

MADAME PATIN, bat d Liiettf,

Elle y prend un grand intérêt, {haut.) Madame, je ne sais...

LE CHEVALIER, d madame Patin.

Ah ! madame, regardez, je vous prie, les affaires de madame la baronne comme les miennes propres, vous ne me sauriez faire plus de plaisir.

(à la baronne) Vous voyez comme je m’intéresse pour vous, madame.

MADAME PATIN, bat.

Voilà un embrouillamini où je ne comprends rien. ^

LA BARONNE, bat.

Qu’est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le chevalier, ni par quel motif...

LA BARONNE

Comment, madame, par quel motifs... t •

LE CHEVALIER, à In baronne.

Eh! madame, de grâce, (d madame Patin.) Qoe^ . tout ceci ne vous étonne point. Madame estijg* personne de qualité (c’est ma cousine germaiS), qui m’estime cent fois plus que je ne mérite fje suis son héritier); elle a pour moi quelque bootô.

(Ne parlez pas de notre mariage.) J’en ai toute la reconnaissance imaginable. (Elle y mettrait ob-

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE II, SCÈNE IX

sUcle.) Et comme elle a de certaines vues pour mon établissement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE

Oui, madame, voilà par quel motif...

MADAME PATIN

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le chevalier...

Commerce, madame! qu’est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER

Comment, madame la baronne , ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu’il y a d'illustre à Paris? (C’est une ridicule.) Que pôur être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C’est une babillarde qui le dirait.) Et qu’enfin je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c’est cela ce qui m’amène ici?

MADAME PATIN

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous lions ensemble.

LA BARONNE

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER

Eh! de grâce, mesdames, n’entrez point dans des éclaircissements qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l’amour de moi* je vous en conjure; et que celle de vous deux qui m’estime le plus embrasse l’autre la première.

(U baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.)

LA BARONNE

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN

C’est moi qui suis la vôtre, madame.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie. ’ §

MADAME PATIN

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le chevalier, pour parler de l’affaire de madame : mais on trouvq sa cause fort mauvaise.

LA RARONNE.

Madame, on a menti ; je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le chevalier; il la sait sur te. bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à

LÉ CHEVALIER

y¥ous avez tant d’affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il csyiue9tion. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et

accompagnées de certaines circonstances dont je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandait un régiment; il fut tué à celte bataille. Ah! s’il était encore au monde, je serais bien sûre de gagner ina cause. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER

Je crois que oui, madame.

LA RARONNE.

Vous voyez bieu, madame... {elle voit rire Lisette.) Qu’avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l’honneur de les connaître.

LA BARONNE

N 'était la considération de votre maîtresse...

MADAME PATIN

Laissez- nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA IIAHORNE.

Je ne sais où j’en suis, madame. Remettez*moi un peu, monsieur le chevalier.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CHISPIN

CRISP1N

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, s'en allant.

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE

Ah! m'y voilà; voici le fait : j'ai un moulin à vent, madame ; il est à moi ce. moulin à vent, on m'empêche de le faire tourner. Je

demande la paisible possession de mon moulin ; cela n'esl-il pas juste?

MADAME PATIR.

Eh! ne l'avez-vous pas, madame?

LA BARONNE

Eh! non, je ne l’ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans que le grand-père de ma partie fit planter, proche de ma maison, un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, ba$.

(haut.)

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire?

LA BAliPjKNE.

Cela veut dire qu'il' lit planter ce bois par malice.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE II, SCÈNE X

pour mn bouclier la vue, et qu’il prévoyait bien qu'avec le temps ce bois deviendrait haute-futaie.

MADAME PATIN

Vous croyez, madame, qu’il a lait planter ce bois par malice?

LA BARONNE

Assurément, madame; et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, bat , an chevalier.

J’ai à vous parler.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois... écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois...

MADAME PATIN

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE

Oh! je vous prie, madame. J'ai là-bas mon carrosse, allons ensemble chez lui tout à l'heure, s’il vous plail.

SCÈNE X

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE

LISETTE

Que veut Crispin à son maître? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER

Les voilà parties. Dieu merci! Ah! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire! Mais que me veux-tu? qu'as-tu à me dire? d'où vient ton empressement?

CRISPIN

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER

Comment! tu ne sais, maraud?

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le por leur m'a dit que ce n'était point de la bagatelle, et qu'il y allait de votre fortune.

LE CHEVALIER

Voyons donc, donne-la-moi? Est-ce cela?

MADAME PATIN

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE

Mais mon procès se juge demain, madame.

LE CHEVALIER, bas.

Prenons cette occasion aux cheveux, (haut.) Eli ! madame, je vous conjure de mener madame la baronne chez monsieur Migaud. (*«.) Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN

Vous m’attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER

Oui, madame.

MADAME PATIN

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER

Allez, mesdames.

No venez-vous pas avec nous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

la baronne, au chevalier.

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER

Je n’y manquerai pas.

MADAME PATIN

Venez-vous, madame?

LA BARONNE

Oui, madame, je vous suis.

CRISPIN

Non, monsieur.

LE CHEVALIER

Qu’est-cc donc?

CRISPIN

C’est la liste do vos maîtresses, que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHBVAI.ÎEH.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

Dieu m’en garde, monsieur. Quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise peut-être de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER

Donne donc la lettre.

CRISPIN

La voici.

LE CHEVALIER

Voyons.

CRISPIN

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l’autre jour pour la baronne, par ce misérable poète à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps, qui vous avait tant servi à la chasse.

Je n’aurai donc la lettre d'aujourd’h

CRISPIN

Pardonnez-moi, monsieur, la voici. Elle vooç est adressée sous le nom de monsieur le marquisats Guérels. Comme vous m'avez fait confidence de ; ce nom, je u'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER

I C est ma petite brune des Tuileries. Lisons.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE II, SCÈNE XL

LETTRE

e Vous avez témoigné tant d'envie de me con- « naître, que je me suis résolue à satisfaire votre « ruriosité. Je vous attends dans les Tuileries, où « j'ai mille choses à vous dire. Ne manquez pas de « vous y rendre. Adieu. »

CRISPIN

Le porteur m’a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LB CHEVALIER

l'as- tant bagatelle, Crispin. Je cours trouver la petite brune.

CRISPIN

Et madame Patin, que vous avez promis d’attendre ?

LK CHEVALIER

Ta as raison, mais il n'imparte. Je serai de retour avant elle. En tout cas, il faut lui écrire. Vas-tu pas là ccs vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN

Oui, monsieur, les voilà.

LK CHEVALIER

bonne, ils serviront pour madame Patin.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déjà fait servir à plus de lioit personnes différentes.

LE CHEVALIER

Bon! Qu’est-cc que cela fait? S'il fallait de riou- ■ eaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit...

CRISPIN

Diable, votre garde-robe serait bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER

Que dis- tu?

CRISPIN

Kieo , écrivez seulement. Si le poète a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyés, il o'y a point de tille de bonne maison qui n'eu doive avoir.

le chevalier.

Tiens, attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER

Que veux-tu dire?

CRISPIN

Xy.ffct-n point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER

Comment-?

CRISPIN

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier ; çe fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y aurait conscience... mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVAL! En.

Je la croyais avec madame Patin. N "a-t-elle rien entendu?

CRISPIN

Ma foi! je ne sais; mais puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes; elle les donnera à sa maîtresse.

LE CHEVALIER

Non, demeure ici; je veux que tu les donnes toi-méme.

CRISPIN

Ma foi ! monsieur, je serais bien aise d'aller voir un peu ce que c’est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous?

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j’ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d’attendre. Si ta maîtresse revient avant moi, donne- lui ces tablettes, je t’en prie.

LISETTE

C’est assez, monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN

Tu n’as que faire de les ouvrir : il n’y a encore rien de drôle; et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE

Eh! va, va, je n'ai point de curiosité; et j’en sais plus que toutes les tablettes du monde n’en pourraient apprendre.

SCÈNE XI

LISETTE

Tout ceci ne réjouira pas madame Patin, et j'ai entendu de certaines choses... Mais, qu'est-cc que ce papier? Ah ! ah ! « Liste des maîtresses de « mon maître, avec leurs noms, demeures et qua- « lités... » Vraiment, voilà un surcroit de réjouissance pour madame; et rien ne pouvait venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profilons de celle occasion, ét donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

SCÈNE I

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour; Lucile, sa nièce, et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante. Elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage incognito, avec un galant du caractère du chevalier; elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais. Voilà une étrange famille ; et il faut être bien ennemi de son repos, pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison, et cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement ; car après cela, vous ne vous ferez pas une aïiaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon flls ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE

Oh! pour Lucile, dés que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante; elle n'est encore guère avancée, Dieu merci ; et pourvu qu*on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre lils.

M. MIGAUD.

Oh I ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paraissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés tombe souvent dans de terribles irrégularités, surtout quand son mari a du faible pour elle, et qu elle a du pcnchaul pour un autre.

LISETTE

Ce n’est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est; mais en tout cas, vous êtes un bon père de famille, cl vous aurez l’œil à tout. Ne songeons présentement qu’à guérir madame Patin de son entêtement, c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte

à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. 11 est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières, et de plusieurs choses.

LISETTE

La voici, je l’entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II

MADAME PATIN, M. MIGAl’D, LISETTE.

MADAME PATIN

Où est le chevalier, Lisette? Qu’a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas?

LISETTE

Bon! madame, est-ce que les gens comme monsieur le chevalier sont faits pour attendre ; et peuvent-ils demeurer en place? Cela est bon pour des gens raisonnables, comme monsieur, par exemplp, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, ba».

J'aimerais bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (huui .) Je viens de chez vous, monsieur; et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurais attendue, madame, si j'avais pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une marquise...

MADAME PATIN

Chez une marquise! monsieur, chez une marquise! Quand on aura à faire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises? 11 me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez elles ou au palais, occupées uniquement à leurs alla ires, ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours. Nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu’on m’a donnés sur quelque chose qui vous regarde m’ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m’avez écrit.

MADAME PATIN

C’est pour la même alfaire que j’allais chez vous.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE III, SCÈNE II

Mai* quels avis, monsieur, vous a-t-on donnés, où >01]$ preniez tant d'intérêt?

U. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous louche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque déraélé de carrosse à carrosse, avec une marquise qu'on nomme Dori mène.

MADAME PATIN

Ah! ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connaissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN

Eh bien ! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente que votre marquise Dorimène; et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle, et de me le venir dire à mon nez, vous-méme.

M. MIGAUD.

tJe ne lui ai ai rendu visite que pour vous obliger, madame. Je la connais; elle est d une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

PiaHrii, monsieur? Uue voulez-vous dire? Eh! jonl-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Eh! madame, il n'est rien de plus facile aujourdhui que de donner des ridicules, et mémç aux gens qui en ont le moins. Mais quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

MADAME PATIN

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tool, madame. Vous avez Pâme parfaitement belle; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux. Votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille «nseteragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourrait troubler cette paisible jouissance par quelques recherches, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

MADAME PATIN

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber {iussi facilement quelle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis déjà servi du petit pouvoir que j'ai «prés d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN

Qu'elle parle, qu'elle parle; je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout à fait.

MADAME PATIN

Mais encore! que faudrait-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

11 faudrait lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN

Moi ! lui rendre visite? lui faire des civilités? moi ! moi !

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

MADAME PATIN

Mais je ne connais point les amis de celte femrhe-là, et je ne veux point inc donner de peine pour les counaltre.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvait seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Villefontaine...

Le chevalier de Villefontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, madame, c’est la marquise qui est amoureuse du chevalier; et le chevalier a la bonté de souffrir qu’elle l'aime, parce qu’il y trouve son compte.

MADAME PATIN

Lisette, qu'est ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame; il n’est pas que quelque femme de vos amis ne soit des siennes; et il a la réputation de connaître bien des dames.

MADAME PATIN

J’aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six entre autres avec qui il a quelque espèce d’engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j’ai ouï dire.

MADAME PATIN

Ma pauvre Lisette 1

C'est un caractère d'homme fort particulier. Il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou

m LE CHEVALIER A LA MODE. ACTE III. SCENE III.

moins affaire d'argent. L’une a soin de son équipage, l'autre lui fournil de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de sou tailleur, celle-là paye ses meubles et sou appartement; cl toutes ses maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère; et je ne sais s'il n’y a point de risque à connaître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d’honneur dans le monde.

SCÈNE III

MADAME PATIN, LISETTE

LISETTE

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme! il s’attend à devenir votre époux au premier jour.

mad aM!-: patin.

Serait-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu’il a voulu me le persuader?

% LISETTE

Bon. madame, fourbe ; cela ne s’appelle point fourberie : en termes de cour, à ce que j’ai ouï dire, c’est gentillesse, tout au plus.

MADAME PATIN

Monsieur Migaud ne sait point que je le connais.

LISETTE

Il n'y a pas d'apparence.

MADAME PATIN

El ce qu'il m'eu a dit est assurément sans dessein.

LISETTE

Vraiment, s'il vous avait crue de ses amies, il n'en aurait pas parlé si librement.

MADAME PATIN

Ah ! Lisette ! le chevalier me trompe, assurément: et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

LISETTE

Voilà des tablettes qu'il m a chargé de vous donner ; et je n'ai point voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

MADAME PATIN

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

U a écrit quelque chose dessus, et ce sont peutêtre les r ai*ous qui Tout empêché de vous attendre.

MADAME PATIN

Voyons. Ah ! ah ! vraiment le chevalier « est point si coupable. Il n’est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE

Comment donc, madame ?

MADAME PATIN

Ce sont des vers les plus tendres du monde; et si sou cœur les a dictés, j’ai bien lieu d’en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est un honnête homme.

LISETTE

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jurerais quasi qu’il vous aime.

madame patin.

Il m’en a fait lui-même un million de serments.

LISETTE

Ne vous dis-je pas?...

madame patin.

Quel papier as-tu là ?

LISETTE

C’est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l’ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de

tout à fait dnïiê, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN

Voyons ce que c'est. « Liste des maîtresses de mon inailre, avec leurs noms, demeures et qualités. » Et vous croyez, Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste; cela vous donnera du plaisir, je vous en répond».

MADAME PATIN

Ce commencement ne m'en fait point du tout. « Dori mène la médisante, rue des Mauvaises Paît rôles. » Dorimùne! Dorimène! Ah! voilà ma marquise justement ; monsieur Migaud avait raison ; le chevalier est un scélérat. Lu siège, je n'en puis plus.

LISETTE

Madame, madame. Oh! par ma foi, je ne croyais pas que vous vous fâcheriez de ces petite# bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous été» si sensible.

MADAME PATIN

Non, non, je veux connaître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

« I.a sotte Comtesse, rue Bélisy. à l’hôtel de Pi- « cardic. » Le traître !

« La magnifique Marchande, rue des cinq Dia- « mants, à la Folie des Bourgeoises. » Que je me veux de mal de l'avoir aimé !

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE III, SCÈNE IV

« Lucinde la coquette, en cour, au grand Coin- « mun. » Que je le hais !

« Silvanire la précieuse, rue Montorgueil.*» Je le déteste.

« Mademoiselle du Hasard, rue des bons Enfants, • au Repen- tir. » C’est un monstre.

• La grosse marquise au teint luisant, rue du » l*làtre, proche les Enfauts rouges. » C'en est fait, je ue le veux plus voir.

LISETTE

Mais, madame...

MADAME PATIN

.\oa, je ne le veux plus voir, résolument.

LISETTE

Je crois que je l'entends.

MADAME PATIN

Oà vas-tu ?

Je cours au-devant de lui pour lui donner sou muge de votre part.

Non, nou, Lisette, laisse-lc venir. Je veux le refondre, et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute celte affaire.

LISETTE

Le voici.

U CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPES

CBÎSPIN, au chevalier.

U baronne vous attend, vous dis-je.

LF. CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avais d'impatience de vous revoir!

MADAME PATIN

De quel quartier venez-vous monsieur? De la rw Montorgueil? Des Enfants rouges? Est-ce la magnifique .Marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME PATIN

Ce que je veux dire, perfide !

CRISPIN

Haie, baie !

Je ne vous comprends point

assure.

du tout, je vous

MADAME PATIN

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Lispin, approchez.

CRISPIN

Madame ?

MADAME PATIN

Approchez, vous dis-je. Connaissez-vous cette "triture t

crispin. •

Madame... Je vais faire une petite commission que mon maître ma donnée, je reviens tout à l'heure.

MADAME PATIN

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu’est-ce que ce papier, je vous prie ?

MADAME PATIN

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

Monsieur.

LE CHEVALIER

Veux-tu parler, maraud !

CRISPIN

Monsieur, c'est la liste de vos maltresses, que madame a achetée au palais.

LE CHEVALIER

La liste de mes maîtresses !

MADAME PATIN

Ah ! scélérat !

LE CHEVALIER

Qui t’a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN

Nevousai-jc pas dit, monsieur, que c’était l'autre jour, en badinant avec Jeannclon.

MADAME PATIN

Quelle est-elle, Jeannclon ?

LISETTE

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN

Non, le diable m’emporte. C’est cette marchande de bouquets, qui est à la porte des Tuileries.

Qui? cette malheureuse?

CRISPIN

Comment, madame 1 c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d’avoir cette Jcanncton-lâ dans leurs intérêts. Oh! diable! c’est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d’intrigues que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année *.

MADAME PATIN

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Jeauuetou ?

CRISPIN

C’est pour vous dire, madame, qûe celte Jeannelou est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses ainis; et que l’autre jour, comme je vous ai dit, uous nous mimes à griffonner ensemble cette liste, et nous

I. Pâtissière alors en toffue et qui «liait traiteur en même temps. Elle était surtout célébré par scs pétés de lapin.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE III, SCENE IV

forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et daus la niienue.

Fort bien, voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connais pas , et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin? N'est-il pas vrai, chevalier?

LE CHEVALIER

Non, madame, je connais Dorimène, et peutêtre toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a môme, je crois, beaucoup d'oubliecs; mais ce ne sont point mes maîtresses; et puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie...

CRISPIN

Moi, monsieur?

LE CHEVALIER

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame; et vous, monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisaient voir toutes ces femmes-là.

crispin.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi...

LE CHKVAL1ET1.

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN

Mais, que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LF. CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

MADAME PATIN

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu’il n'est point coupable.

LISETTE

Et c’est ce ton-là qui me le ferait croire plus scélérat.

LE CHEVALIER

Eh bien, madame! que ne l’intcrrogez-vous? Qui vous relient?

MADAME PATIN

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n’ai rien à craindre.

* MADAME PATIN

Ah ! chevalier, que n’ôtes-vons innocent ! mais je tâche en vain devons trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-inoi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? Quel charme , quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, <1 Crispin.

Éclaircis madame.

crispin.

Vous voyez que ce n’est pas moi qu elle interroge. ■

LE CHEVALIER

Hépondras-tu?

CRISPIN

Que dirais-je?

LE CHEVALIER

Si tu ne parles...

crispin, à madame Patin ,

Cette comlesse-là est une folle, et c’est par une espèce de sympathie que mon maître... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis voti? vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu’il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN

Eh! fi, madame; il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu eu train sur les trois ou quatre heures du matin, il H faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER

Es- tu fou?

CRISPIN

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et U marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle?

CRISPIN

Ah! madame, il ne voit cette marquise que par admiration.

MADAME PATIN

Comment, par admiration?

CRISPIN

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avait trente , et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille au moins d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN

Ah! chevalier I votre laquais est bien instruit.

cnisriN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paraître; et je vous aurais, je crois, pardonné, si je vous avais trouve coupable.

LE CIIEVAI.IFR.

Non, non, madame, non, je ne prétends point abuser de votre indulgence. l'nnisscz-inoi , si je suis criminel. Voyez, examinez toute ma conduite Les apparences sont terriblement contre moi, je vous l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me rc-

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE III, SCÈNE VI

fuse à toutes les parties de plaisir qu on me pro- ■ si. guillemin.

pose; je n'en trouve qu'à vous voir, qu’à vous itraer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous moments; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables; je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat; je suis un perfide, il est vrai ; mais, en vérité, madame, ce n’était point à vous à vous en plaindre.

MADAME PATIN

Ah! chevalier! que vous ôtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'ôtre trompée.

LISETTE

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCÈNE V

MADAME PATIN, I.E CHEVALIER, CRISPI.N, LISETTE, LABKfE.

LAltRlR.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît; je lui avais dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord ; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour singer à des affaires si sérieuses. Dites-lui que je le verrai demaiu matin.

MADAME PATIN

Non, qu'il entreau contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous ôtes assez perfide pour ca abuser, vous en serez d'authnt plus coupable.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPI.N

^Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avais averti ce matin pour un lootrat de mariage ; mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes; et parce que j'ai la réputation il être trop aimé, je lui parais indigne de l'ôlrc.

Comment donc, madame! vous avez des sentiments bien étranges.

MADAME PATIN

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillernin; monsieur deviendra raisonnable. Venez, monsieur l'cm porté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER

Et c’est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles... Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? Quoi ! vous dire qu’un jeune homme de qualité u* épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l’amour que j'ai pour vous ne me mettrait point à couvert des reproches qu’on me pourrait faire dans le monde; el qu’enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, ii faudrait que vous parussiez m’avoir acheté de tout votre bien? Non, madame, je ne saurais dire ces choses-là, cela n’est point de mon caractère, et j’aimerais mieux être mort, que d’en avoir jamais parlé.

M. GUILLEMIN

Oh ! madame, monsieur le chevalier sait trop bien son vivre. Mais aussi, monsieur, madame n'ignore pas comine on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'Amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN

Ah! monsieurGuilIctnin, que je vous suis obligée de lui purler comme vous faites! Oui, monsieur le chevalier, ai une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n’en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d’amour.

M. GUILLEMIN

Voilà ce qui s’appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER

Eli bien, monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle me parait si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

M. GUILLEMIN

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN

Eh ! venez, monsieur le chevalier, venez vousrnôme, je vous en conjure.

LP. CHEVALIER

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

M. GUILLEMIN

Eh! madame, donnez-lui celle satisfaction.

LABR1E, CR1SPIN, LISETTE

LABRIE

Madame, voilà mademoiselle votre nièce qui vous demande.

MADAME PATIN

Eh bien! allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vite, au moins; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CUEVALIP.H.

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, 4 Cri.ipin.

Courons vite chez la baronne.

MADAME PATIN

Faites entrer ma nièce.

LABRIE

La voilà, madame.

LUC IL B

Ma tante, je viens vous dire... Qui est ce moitsieur-là?

MADAME PATIN

C’est un honnête notaire, qui vient pour faire mon coutrat de mariage.

Ah! ma tante, qu’il en fasse un aussi pour moi ; j'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé, el vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il était ravi, rien ne lui a paru difficile; ses souhaits vont au delà des miens; il a encore plus d’impatience que moi, et je venais vous en avertir.

MADAME PATIN

Eh bien, ma nièce, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songeronseusuite à la vôtre.

LISETTE, bat.

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

LUCILE, LISETTE

MJGILE.

Ma pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente; la joie où je suis ne peut s'égaler.

• LISETTE

Vous n'avez pas la mine de la garder longtemps, et si votre père vient à savoir...

LUCILE

Mon père m a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes grâces de l'autre.

Eh, oui! oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'était afin qu'elle

épousât M. Migaud, et quelle vous fit son héritière; niais en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE

Oui, et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est uu fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE

Et croyez-vous qu'un hoipnie de cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les courtisan? malaisés ne s'enrichissent point; et ceux qui sont le plus à leur aise ne Sout pas difficiles à ruiner.

LUCILE

Va, va, Lisette, 1e bien n'est pas ce qui me tom be le plus; et pourvu qu'on m'aime c'est assez.

LISETTE

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces jeunes seigneurs d'aujourd hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCIbft.

Ah! celui-ci n'est pas romme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pasnn fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE

Ah ! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

J’ai ici un impromptu qu i! a fait pour moi. Écoule, Lisette, et juge par là de sa tendresse cl de sa sincérité.

LISETTE

Voyons.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE III, SCÈNE XI

LA BARONNE

Ah! ah! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connais point. Que font-elles là? Ecoutons. *

LISETTE lit.

Le charmant objet que j’adore

Brûle des même* feux dont je suis enflamme ;

Mais je sens que je l'aime encore Mille foi* plus que je n’en suis aimé.

LA BARONNE

Qu’en tends-je, voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE

Eh bien ! qu’en dis-tu?

U BARONNE, arrachant les vers des mains de Lisette.

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu’on a perdus chez vous. Rcndez-moi mes vers, je vousprie, et...

LUCILE

Comment donc, madame, qu’est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE

Par ma foi, cela est tout à fait drôle.

LUCILE

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m’apparticnaenL

LUCILE

Iles vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable , madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C’est pour moi qu'iU ont clé faits, et vous ferez fort bkgi de me ks rendre.

LA BABONNE. ^

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE

Ah! ah! madame, servez-vous de termes moins offensants; c'est la nièce de madame.

LA BARONNE

Quand ce serait madame elle-même, je la trouerais fort impertinente de dérober des vers qui r* Oit jamais été faits que pour moi.

LISETTE

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE

tel* est bien impudent à une femme de votre

ife.

LISETTE

Mademoiselle!

Cela est bien insolent à une petite fille comme

LISETTE

Ah, madame!

LUCILE

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE

Taisez-vous , petite sotte, et ne m ’échaufiez pas les oreilles.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE

LISETTE

Ah! par ma foi, ceci passe raillerie, et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s’allaient couper la gorge.

MADAME PATIN

Qu’esUce donc? qu’avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma nièce?

LUCILE

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s’en repentira.

LA BARONNE

Châtiez l’insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-mèine.

MADAME PATIN

Doucement, doucement, madame, s’il vous plaît. Mais quel est votre différend?

Comment! ma tante, je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle.

MADAME PATIN

Eh bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? La modération ne doit-elle pas être le partage d une jeune fille? Et quoique vous 90ycz persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la hareugère comme vous faites?

LA BARONNE

Qu'est-cc à dire?Ha raison est pour elle? Je soutiens, moi , que ces vers sont à moi , et qu elle a menti quand elle s'en veut faire honneur.

MADAME PATIN

El quand cela sérail, madame, est-il bienséant à votre âge d'en venir à ces extrémités? et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers ?

LUCILE

De méchants vers, ma tante ! Ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN

Voyons donc, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE

Non, madame, je ne les rendrai point. Je vais

CE CHEVALIER A LA MODE, ACTE IV, SCENE I

vous les dire par cœur, et vous connaîtrez bien par là que votre nièce ne sait ce quelle dit.

Le charmant objet que j'adore

Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé ;

Mais je sens que je 1 aime encore Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILB.

Eh bien, ma tante? « Le charmant objet... »

MADAME PATIN

Eh bien, ma nièce! vous avez le. front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUPU.B.

Oui, ma tante.

la baronne.

Vous voyez bien , madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre nièce n'a pas

raison.

MADAME PATIN

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, madame.

LA UAHOXNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au chevalier.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE

Voilà un fort bou incident.

LUCILE

Oh bien! je ne connais point votre chevalier; RMlis j'ai vu faire les vers moi-môme, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE

Je vais çherefier le chevalier, madame, et je le dàvj&agerai, si je le trouve,

SCÈNE XII

MADAME PATIN, LISETTE

MADAME PATIN

A(i, Ljsettel que je suis malheureuse! Le chevalier est un perfide, qui trompait la baronn* et moi ; et c'est assurément lui-

même qui cherche à tromper cette petjte tille,

LISETTE

Il eu tromperait mille autres sans scrupule, madame. C’est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN

Je suis bien heureuse de n’avoir pas encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire. Courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n’entcude plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier; et s’il vient ici, dites gu portier qu’on ne le laisse point entrer.

SCÈNE I

LE CHEVALIER, CRISPES

CBJSPIN.

Ma foi, monsieur! je n’y comprends rien; et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l’un ni i’autre.

LE CHEVALIER

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN

Parbleu! re|R est violent, ail moins; et je Dé sais comment l’entend madame Patin; mais peu s’en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez. .

LE CHEVALIER

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu’il fait.

CRISPIN

Oh, monsieur! ce porlier-là n’est point Suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-nioi franchement la chose. Vous avez fait quelque bagatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER

Ma foi; mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela; et dès qu’il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c’est la suite de quelque sottise.

LP. CHEVALIER

Maraud !

crispin.

Là, la, monsieur, no vous fâchez point, et ditestnoi peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER

Ces vers de la llaronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout le désordre.

CRISPIN

Eh bien ! morbleu : ne vous Pavais-je pas bien dit? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER

Il s’en est encore trouvé une troisième, quelle ne m a nommée qu’en la traitant de petite étourdie; il faut que ce soit ma petite brune.

crispin.

Comment diable! est-ce qu’elle avait aussi les mêmes vers?

LE CHEVALIER

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n’en ai point employé d’autres.

crispin.

Mais, monsieur (car il n’y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos

fredaines), de qui savez-vous cette aventure , s'il tous plaît?

LE CHEVALIER

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

PRism.

Cent diables! vous avez passé uu mauvais quart d'heure; et. sauf correction, madame la baronne est la plus méchante carpgue qu’il y ait au monde.

LE CHEVALIER

D'accord; mais nous savons, Dieu merci, l'art de U mettre ù la raison.

CRISPIK.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER

II n a pas fallu grande habileté pour cela. Elle criait comme Hne enragée, et j'ai crie cent fois plu* haut quelle; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIK.

Le fier?

LK CHEVALIER

Oui, le fier; et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIK.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant?

LE CHEVALIER

Non; elle s'est emportée plus fort que jamais, et en'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire, que de prendre un air de mépris pour elle, qui Ta piquée jusqu'au vif.

CRISPIK.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous u’avons été.

CRISPIK.

La pauvre femme ! .Mais ne craignez-vous rien, lorsqu’elle saura votre mariage avec madame Patin?

I.E CHEVALIER

Eh ! que voudrais-tu que je craignisse?

CRISPIK.

Que sais-je? Une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu’un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER

Nous l’adoucirons , et comme elle ne veut qu'un mari pour la consoler de m’avoir perdu, je le la ferai épouser, si le cœur l’en dit.

CRISPIK.

Eh là, monsieur! ne raillons point; elle ne perdrait peut-être pas au change, je vous en réponds

LE CHEVALIER

Je l’entends bien ainsi, vraiment; et si certain

dessein que j'ai dans la tête pouvait réussir, je te donnerais à choisir d'elle ou de madame Patjn.

CRISPIK.

De madame Patin ! Ah, ah ! voici quelque chose d’assez drôle.

LE CHEVALIER

Ah ! mon pauvre garçon !

CRISPIK.

Ouais...

I.R CHEVALIER

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyais pas po-qvofr l'être.

CRISPIK.

Amoureux ! et de qui ?

LE CHEVALIER

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIJf.

De la petite brune ?

LR CHEVALIER.

D’elle même.

CRISPIK.

Oh ! pour cela, le diable m’emporte si je voqa comprends. Que venez-vous donc faire chiez madame Patiq? .

LK CHEVALIER

La ménager comme la baronne; il faut que dans cette affaire l’une ou l’autre me rende pn service considérable.

CRISPIK.

Vous n’avez qu’à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIK.

Mais encore, de quelle manière?

LE CHEVALIER

Ma petite brune, à ce que j’ai pu savoir, est une héritière considérable, mais d’une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIK.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER

Au contraire, c’est ce qui m’a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIK.

Eli ! à quoi la baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire?

LE CHEVALIER

Quoi ! tu ne vois pas cela tout d'abord?

. ' CRISPIK.

Non.

LE CHEVALIER

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en fournissent à l’envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE IV, SCÈNE II

CRISPIN

Tudieu ! c’est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveille. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER

Paix ! paix 1 tu vas voir le manège que je vais faire avec celle-ci. Ah ! pal sein bleu ! laisse-moi rire, Crispin, laisse-nioi rire ; quand j'en devrais être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

Il faut que je me mette de la partie.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN

MADAME PATIN

Ah ! ah ! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER

Je vous demande pardon, madame; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tan têt donnés ?

MADAME PATIN

Oui, oui, je m’en souviens; et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER

Si je m'en souviendrai, madame ! ils sont cause d’un incident dont j’ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN

Où en est donc le plaisaut, monsieur?

LISETTE

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER

Iæ plaisant! le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers. Comme vous les avez applaudis, je les ai cru? bons, et je n’ai pu m'empêcher de les dire à quel ques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c’est le faible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. Ou les a retenus, et on eflf'a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, bas.

L'excellent fourbe que voilà.

LISETTE, bas.

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

MADAME PATIN, à Lisette.

Écoutons ce qu’il veut dire, il ne m’en fera plus si facilement accroire. («« chevalier.) Eh bien, monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin,

pu isqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-môme.

MADAME PATIN

Ah, scélérat!

LE CHEVALIER

Notre baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Tôlcbleu ! madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu elle me vend cher les espérances de sa succession !

LISETTE, bas à madame Patin.

Le fripon ! la baronne est sa parente comme je la surs du grand Mogol.

MADAME PATIN

Écoutons jusqu a la fin.

LE CHEVALIER

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle ferait dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, bas.

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER

J’ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent quelle m'a prêté, et que je lui veux rendre, s’il vous plait, madame, pour en être débarrassé tout à fait.

CRISPIN

Le royal fourbe !

LE CHEVALIER

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation : elle les a trouves admirables. Elle me les a fait répéter jusqu’à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savait par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'eu est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avais faits pour elle.

MADAME PATIN

S’il disait vrai, Lisette?

Qlio vous êtes bonne, madame! Eh! jarnonce! quand il dirait vrai pour la baronne, comment se lirerail-il d'affaire pour votre nièce?

CRISPIN

Oh ! patience; s’il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J’ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontre cinq ou six beaux esprits. Oui, madame,

cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sout tout à fait communs, au moins.

MADAME PATIN

Eh bien, monsieur?

LE CHEVALIER

Eli bien, madame, ils m'ont conté que le marquis des Guércts avait donné les vers en question

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE IV, SCÈNE II

à une petite grisettc ; que l’abbé du Terrier les avait envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en était fait honneur pour sa maîtresse; et que deux de ces pauvres femmes s’étaient malheureusement pour elles trouvées avec labaronne, où il s'était passé une scène des plus divertissantes.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de pîaisanler de cette aventure-là.

LISETTE

Bon ! elle prend la chose comme il faut.

LK CHEVALIER

Comment, madame ? vous n’entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal? Et la bpnne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne, ne vous font point pàincr de rire?

madame patin, à Lisette .

Je crève, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE

Eh! merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER

Vous ne riez point, madame?

CR1SPIN

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIEn.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout ie monde. Je suis un indiscret, je l’avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande à genoux mille pardons de cette faute, madame ; et je vous jure que l’air que j’ai fait sur ces malheureux vers n aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN

Vous avez fait un air surces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter; il «t tout plein d'une tendresse que mon cœur ne «ni que pour vous ; et je jugerai bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentiments où tous êtes à présent pour moi. •

LISETTE

Le double chien la va tromper en musique.

LK CHEVALIER, après avoir e Man té tout rair, dont il répété quelques endroits.

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de «petit passage ? {il chante.) Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci ? {il chante.) Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? [il chante encore.) Vous ne dites rien. Ah ! madame, vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes insensible au chromatique dont cet air est tout ttmpli.

MADAME PATIN

Ah ! méchant petit homme, à quel chagrin m'avez-vous exposée !

LE CHEVALIER

Comment donc, madame?

MADAME PATIN

J'étais une des actrices de ccttc scène que vous trouvez si plaisante.

Vous, madame?

MADAME PATIN

Moi-même; et c’est en cet endroit quelle s’est passée entre la petite grisette, la baronne et moi.

I.E CHEVALIER

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, madame: oui, je sens bien que pour m’achever vous n'avez qu’à me dire que vous me halss-sez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

MADAME PATIN

Levez-vous, levez-vous, monsieur le chevalier.

CRISPIN

La pauvre femme !

LE CHEVALIER

Ah! madame, que je mérite peu...

MADAME PATIN

Ah! petit cruel, à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit. Savez-vous bien, ingrat, qu’il ne s’en faut presque rien que je ne sois la femme de M. Migaud?

LE CHEVALIER

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras même de la Justice, et je me ferai la plus sanglante aïïaire...

Non, non, chevalier, laissez-le en repos; le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'aurait si j'avais trouvé mon beau-frère chez lui ; heureusement, il n'y était pas.

LE CHEVALIER

Ah ! je respire ! Je viens donc de l'échapper belle, madame?.

MADAME PATIN

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER

Eh, fl, madame ! ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paye incessamment: madame, je vous en conjure...

MADAME PATIN

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier, venez dans mon cabinet.

■jssc. ■-*

LÈ CHF.VAUEH A LA MntlE, ACTE IV, SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN, LABRIE

LABRIE

Voilà monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN

Ah! bons dieux! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre notaire, et me laissez Crispin pour vous Taire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

crispin.

Me dotltteTa-t-élle les mille pistolcs?

LE CHEVALIER

Tais toi, mardufle.

madame patin.

Sauvez-vous par le pelit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER

Adieu, madame.

MADAME PATIN

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'y Aviez demandé.

MADAME PATIN

On Tous a dit vrai, monsieur; mais je n avais nullement recommandé qu’on vous dit de venir

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me voulez, outre que j’ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer louchant l'affaire de ce malin.

MADAME PATIN

Quelle affaire, monsieur? l’affaire de ce malin? Ké m’avez-Vous pàs promis de rnc laisser en repos, et de ne vous en plus mêler?

M. SERREPotlt.

Oui, ttiddatnc; mais ou nous a fait paTler, à M. Migaud et à moi, pour le différend que vous Avez éu âvcc telle marquise.

MAt)AME PATIN.

Eh bien, monsieur, pour peti d'avattee quelle fisse, Je verWl et que j’aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances? C'est à vous à en faire; et il n’y a pas à hésiter môme.

MADAME PATIN

Je ferais des avances, moi qui suis offensée !

Ah ! vrairhent, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d’honneur.

M. SERREFORT, liront un papier de sa poche.

Voilà des articles d’accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN

Des articles! des articles! Ah! voyons un peuecs articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles! Yoüs vous ôtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

m. srrrf.Eort.

Voici ce que c’est, madame.

MADAME PATIN

Écoutons ces articles. Ce sont des articles , IJselte.

M. SERREFORT Ht.

Premièrement 11 faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue!

MADAME PATIN

Modestement !

m. seiirEfort.

Oui, madame, modestement. En robe cependant, mais avec une quelle plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

MADAME PATIN

Oh! pour l’article de la queue, je suis déjà sa très-humble servante, et je ne rognerais pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT, continuant de lire.

Arrivée chez la marquise , vous la demanderez aü laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN

Un laquais de garde, monsieur! uU laquais de garde! il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, continuant.

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout, et süii9 murmurer, Jusqu'à ce qu il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN

>on. monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n’en ferai rien, debout surtout. *Cc ne sera pas sans murmurer, cela ne $c pourrait.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (Co«onuant.) Quand la marquise sera visible...

• MADAME PATIN

Eli, fi, monsieur! ce n'est pas la peine d’achever.

M. SEIIREFORT.

Oui. madame; mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d’affaire, et que ce sont ici les dernières paroles quelle nous a fait porter par son écuyer?

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE IV, SCÈNE VI

MADAME PATIN

Par son écuyer, monsieur! par son écuyer ! Oh! vraiment, il faut attendre, à faire cet accommodement, que j'aie un écuyer comme elle; et quand nous agirons d’écuyer à écuyer, il ne faudra peutêtre pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer! êtes-vous femme à écuyer, s’il vous plail? et ne songez-vous

pas...

MADAME PATIN

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie. Je n’aime pas les disputes; et pour peu que vous m’obstiniez, vou&me ferez prendre des pages.

m! serrefort.

Ah! je vois ce que c'est : votre entêtement continue. il est désormais impossible de vous corriger; et vos manières me confirment à tout moment les avis qu'on m’a donnés.

MADAME PATIN

Comment donc, monsieur, quels avis! Avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

m. serrefort.

Morbleu, madame! j’en sais plus que je n’en voudrais savoir.

Eh bien, monsieur, tâchez de l’ouldlci4!

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de pàrole impunément; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même dérèglement d’esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

MADVME PATIN.

Quel discours est-ce là? Que voulez-vous dire? Suis-je Une déréglée, s'il vous plaît? Écoutez, monsieur Serrcfort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous scFvez, preoez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Êroulpz. madame Patin, il n’y a qu’ton mot qui serve. J« suis bielf informé que vous voiliez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dés le lendemain de vos noces. Je sais de bonne part qqe ma tille s'enlête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l’autre, et nous votis Pendrons raisonnable ttial- & vous-même.

mndaMp. patin.

Oh bien! monsieur Serrcfort, je vous en défie, ^hgez à le devenir, monsieur Serre fort; et ne metl*i pas ici les pieds que vous ne vous Soyez rendu plus sage.

M. SERRP.FORt.

Oh! ventrebleu, madame ! j'y viendrai jduc et nnit.de moment en moment; je vais si bien assié- Éer votre maison et la mienne, qU’il n'y entrera

personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait de l’air d'un marquis ou d’un chevalier.

MADAME PATIN

Et pour moi qui ne sui9 pas si méchante que vous, je vous prierai seulement de descendre l’escalier tout au plus vite, et de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

madame Fatin.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt do mes nouvelles, madame Patin.

MADAME PATIN

Je n’en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN

Adieu, monsieur Serrefort.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LISETTE

Eh, bon l)ieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? Quel acharnement à me persÔCutci4, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE

Oh! pour cela, il devient de jotlr ètl jotit1 plus insupportable.

MADAME PATIN

N'est-il pas vrai?

LISETTE

Parce quo monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu’eu l'épousant voua allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bieu impertinent, madame.

MAD VMS PATI Xi

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE

Bon! quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN

Tout ce que je crains, c’est que le chevalier ne vienne à connaître monsieur Serrefort et qu’il no se dégoûté en me voyant si mal apparentée. Crispin!

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE V, SCÈNE I

MADAME PATIN

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette hcure-Ià.

CRISPIN

N’avez-vous que cela à lui faire savoir, madame?

MADAME PATIN

Non, va vite; j’ai peur qu’il ne s’impatiente.

CRISPIN

Il me semble, madame, qu’il serait à propos qu’il rendit au plus tôt à madame la baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

MADAME PATIN

J'aurai soin de les lui tenir toutes pbètes.

CRISPIN

J’aurais soin de les lui porter, si vous vouliez.

MADAME PATIN

I)is-lui bien que je vais penser à lui jusqu’à ce que je le voie.

Je le lui dirai, madame.

SCÈNE VII

CRISPIX.

Oh çà! puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j’ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà M. le chevalier de Villefontainc en train d’attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles.

Mais c'est pour enlever une petite fllie; il y a quelque chose à dire à celui-là. La justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre. Monsieur le chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme. Cela ne vaudrait pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela, et de tirer adroitement mon épingle du jeu. (jue sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre cêlé quelque bonne fortune à quoi je ne m'attends pas. S'il était vrai que madame la baronne uc voulût qu'un mari, je serais son fait aussi bien qu'un autre; elle pourrait bien m'épouser par dépit. I! arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serais pas le premier laquais qui aurait coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons Taire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et, selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

SCÈNE I

M. SERREFORT, URETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crain* rien. Madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle en quelque façon; et si ce n'était que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin, et à celui qui veut

m’épouser, je ne trahirais pas ma maltresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c’est le plus graud service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE

J’ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m’était possible. Dans les commencements j’ai cru qu’elle se moquait; mais quand j’ai vu que c’était tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE

La partie est faite pour cinq heures du matin. Madame est dans son cabinet, qui compte de l’argent, dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire; et il viendra ici dans une petite demi-heure, avec son notaire : c’est l’ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse!

LISETTE

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces sans en avoir été priés!

Ils ne s’y attendent guère.

LISETTE

Vous n’étes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leur dessein.

M. SERREFORT.

Comment donc, qu'a$-tu fait encore?

LISETTE

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l’ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compère, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrais bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailjes.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LE CHEVALIER A LA MODE*, ACTE V, SCÈNE III

LISETTE

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

C'est bien dit. Oh î ventrebleu ! ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE

Elle a fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J en ai déjà dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah! la double enragée! C’est donc elle qui a donné à ma fille la connaissance d'un petit godelureau que j’ai trouvé chez moi un moment avant que tu ne vinsses?

LISETTE

\on. mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERnF.FORT.

U misérable!

LISETTE

Et je ne répondrais pas trop que mademoiselle Lucile n’eût un fort grand penchant à suivre les bous conseils de sa tante.

M. SERRBFORT.

J’y donnerai bon ordre. C’est une peste dans une famille bourgeoise qu'une madame Patin.

LISETTE

Je crois que je l’entends. Voilà la clef de ina chambre, allez vous y enfermer au plus vite, et lâchez de ne vous point ennuyer. {bat.) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d’incidents qu'il ne s’imagine.

SCÈNE II

MADAME PATIN, LISETTE

MADAME PATIN

Le chevalier n’est point encore venu, Lisette? Va-t-il pas envoyé?

LISETTE

Non, madame.

MADAME PATIN

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE

Il n’est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le chevalier de ne venir ici qu’à dix.

MADAME PATIN

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le chevalier serait ici à l'heure qu’il est, et il n'aurait pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE

Oh! par ma foi, madame, je ne m’accommoderais guère, pour moi, d’un homme comme monsieur le chevalier, qu’il faudrait garder à vue. Eh ! mort de ma vie? vous êtes toujours sur des épines.

madame patin.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque-là le chevalier me parait si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, bat.

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

MADAME PATIN

N'a-t-on point eu de nouvelles de ma nièce?

♦ LISETTE

Non, madame.

MADAME PATIN

Je voudrais bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE

Oui, madame.

MADAME PATIN

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE

La bonne personne !

MADAME PATIN

Il se mangerait les pouces de rage. Mais, qif est-ce que ceci? La baronne, à l'heure qu'il est? Eh! grand Dieu ! n'en serai-je jamais défaite?

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN

Bonsoir, madame.

MADAME PATIN

Madame, je suis votre servante.

LISETTE bas.

Bon ! voici déjà la baronne.

LA BARONNE

Vous voilà bien seule, madame ; où est doue monsieur le chevalier?

MADAME PATïN.

Monsieur le chevalier, madame? monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi; et si c'est lui que vous cherchez...

LA BARONNE

Non pas, madame, et ce n'est qu a vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN

Au moins, madame, il n'est pas l'heure de solliciter.

LA BARONNE

Oh! vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m’occupent à présent, et j’ai bien autre chose en tête. t(ù Lisette.) uh!çà, çà,

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE V, SCÈNE IV

détalez, s’il vous plaît, ma mie, et allez voir là dehors si j'y suis.

MADAME PATIN

Comment doue? Que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE

Poltronne! vous avez peur?

MADAME PATIN

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN

Ah! bons dieux! des épées, Madame! venez-vous ici pour in 'assassiner?

LISETTE

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Kl vous, madame,- choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN

Moi ! madame, prendre une épée! Eh! pourquoi, s'il vous plaît?

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN

Moi! je ne veux tuer personne.

LA BARONNE

Mais je veux vous tuer, moi !

MADAME PATIN

Eli! bon Dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si inée-banles intentions?

LA BARONNE

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

MADAME PATIN

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE

Oui, madame.

LA BARONNE

Allons, allons, point tant de raisonnements, ma bonne amie. Vous m'enlevez le chevalier; il est à mol; ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grâce que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

MADAME PATIN

Quoi ! madame, c’est monsieur le rhcvalier qui vous fait tourner la cervelle?

Oui, madame; il faut me le céder, ou mourir.

LISETTE

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

la Baronne.

Voyez, renoncez à toutes les préleutions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

Madame paItn.

QUelle étrange femme. Lisette! et comment pouvoir itTdh debarrasser?

LA BARONNE

Oh ! jour de Dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

MADAME PATIN

Ah ! je suis morte. Au voleur! à l'aide ! on m'assassine!

LISETTE

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, grâce, madame.

LA BARONNE

Ame basse!

MADAME PATIN

Holà, Jasmin, Labrie, Lafleur, Lajonquille, Lapensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà!

Eh! paix, madame! Quel vacarme faltes-vouS lâ?

LE COCHER

Qu’est ce qui gn’v h, madame? Morguenne! à qui en àvez-votis? Comme vous gueulez!

MADAME PATIN

Ah! mes enfants! jetez-mol madame par le* fenêtres , je vous en prie.

la baronne.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées datis lé ventre.

Madame patin.

Eh bien, là! madame la baronhe, descendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchezvous.

LA BARONNE

Malheureuse petite bourgeoise ! refuser l'honneur de Se mesurer avec une baronne!

LISETTE

Ne faites pas du bruit davantage, madame.

LA BARONNE

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oserait tirer l’épée! Merci de ma vie! je in'en vais chercher le chevalier, et s’il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE

Eh! madame!

MADAME PATIN, LISETTE

MADAME PAtlN.

Eh! laisse-la faire, Lisette! J'aime bien mien\ qu’elle aille le chercher, que non pas quelle l'attende chez moi.

LISETTE

Vous avez raiaou; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

madame Patin.

Va, va, il n’y a rien à craindre ; et quand le chevalier sera mon mari, il tne mettra à couvert des emportements de cette folle. Elle est furieusement

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE V, SCENE V

emportée, oui; et je crois que si je n’avais appelé du secours, elle nous aurait fait Utl mauvais parti à l’une et à l’autre.

LISETTE

Je le crois, vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu il n’y a rien au monde de si dangereux qu’une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

MADAME PATIN

J'ai eu peur d’abord, je le l’avoue.

On en prendrait à moins.

MADAME PATIN

El je n’en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V

MADAME PATIN, LÜCÏLE, LISETTE

LUCILE

Ah! ma tante, je viens d’avoir une belle frayeur!

MADAME PATIN, û Lisette.

Elle a rencontré la baronne.

LUCILR.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et voltè demander uU asile contre la violence et les injustices de mon père.

madamë patin.

Comment donc, md nièce, quë Vous a-t-il fait?

LISETTE, bas.

Qu'est-ce que ceci?

LUCILR.

Ah! ina tante! qu’on est malheureuse d'être fille d’un père comme celui-là!

MADAME PAtlN.

Mais encore qu’ÿ a-t-il de houveâü? Qu’est -il arrivé ?

LUCILR.

Hé! ne le devinez-vous pas, ina tante? Il a trouvé au logis ce monsieur qui m’aime. Marion, la fille de chdiiibrC de ma mère , 1’axaîl Tait entrer parla porte du jardin.

MADAME PATIN

Eh bien! ma niôté, qu’a fait votée père?

tUCILR.

Il m’a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE

Cela est bien malhonnête.

Madame patin.

Il fié l’a has frappé peul-ôtfréï

LUCILE

Je crois qu’il n’a pas osé; mais ce qui me fàclie le plus, c’est que mon père m'a donné ces deux Htuflîëts devant lui.

MÂDAXR PATIN.

Le brutal !

Lucile.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, et j’ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN

Eh bien, ma nièce, qu’est-ce que je puis faire pour vous?

J’aurais besoin d’un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN

Mais encore?

LUCILE

Ce monsieur m’a priée de trouver bon qu’il m 'enlevât. Con$ei!lez-moi d’y consentir, ma tante; vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN

Si je vous le conseillerai, ina nièce! tl ne faut pas manquer cette alfaire, faute de résolution. Où est-il à présent?

LUCILE

Il est allé prendre deux mille pislolcs chez son intendant, et II doit se rendre dans son carrosse à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre, et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, bas.

La partie n’est pas mal liée, mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN

Voici ce qu’il y a à faire, ma nièce. Dès que voire amant sera au rendez-vous, il faut qu’il vienne ici, je serai bien aise de le voir; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison dé campagne, où je répondrais bien qu’on n’ira pas vous chercher.

LUCILR.

Àh ! ma bonne tante, que je Votis àl d’obligation ! Mais il faudrait envoyer quelqu’un dit*c à Marton de l’amener.

madame patin.

Envoyez-y un Idquais, Lisette.

LISETTE

Oui, madame, (bas.) Je vais l’envoyer chez ïhonsieur Migaud ; la fête ne serait pas bonne sans lui.

LUCILE

Au moins, ma tante, ce h’est que par votre conseil queje me laisse enlever, et Je me garderais bien de m’engager dans une démarche comme celle-là, si vous u ‘étiez la première à l'approuver.

MADAME PATIN

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de tnes leçons, vous n’aurez rien à vous reprocher.

LR CH EV AU RR

Ah! Crispin , quel incident! c'est ma petite brune.

CRISPIN

Comment, morbleu! la pet;tc brune!

LCCILR.

Voilà ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER

Sa tante?

CRISPIN

Aie, aie, aie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER

Mademoiselle, j’ai l'honneur...

MADAME PATIN

Qu’est-ce que cela signifie, ma nièce?

LCCILR.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé. I

LE CHEVALIER

MADAME PATIN

Voir constamment disposer toutes choses pour m'épouser, et se proposer le même jour d’enlever ma nièce !

LUCILE

Quoi, ma tante...

MADAME PATIN

Oui, mon enfant, voilà l'oncle que je voulais vous donner. •

LUCILE

Ah, perfide !

CRISPIN

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER

Tais-toi.

CRISPIN

Oh, parbleu ! je voudrais bien, pour la rarelédu fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE

Que vous avais-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

MADAME PATIN

Pourquoi nous choisissais-tu l'une et l'autre pour objet de tes perfidies?

LUCILE

Répondez, monsieur, répondez.

MADAME PATIN

Parle, parle, perfide !

Oui, madame, j'avais prié mademoiselle votre nièce de...

MADAME PATIN

Quoi ! monsieur, il est donc vrai que vous ôtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE

Ah ! ma tante, que dites-vous là ? Vous me trahissez, ina tante: vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN

Ah ! ma pauvre nièce, quelle aventure !

LE CHEVALIER

Crispin ?

L'affaire est épineuse.

LUCILE

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN

Scélérat !

LUCILE

Mais, ma tante...

Sortons d'ici, monsieur ; c'est le plus sûr.

Eh ! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? Quand je me donnerais à tous les diables, pourrais-je vous persuader que ce que vous voyez n est pas ? Mais, à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous vous l'imaginez, et est-ce ma faute si nous nous reucontrons tous les trois ici ?

MADAME PATIN

Tu crois tburner cette affaire en plaisanterie.

LE CHEVALIER

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvais-je deviner que vous ôtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN

Diable ! si nous avions su cela, nous aurions pris d’autres mesures.

LE CHEVALIER

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l’une à l'autre, et nous n’aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE

Hé ! seriez-vous pour cela moins coupable ? en

LE CHEVALIER A LA MODE, ACTE V, SCÈNE VIII

serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER

Mettez-vous à ma place, de grâce, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition, et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras. Irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente quelle me jette à la tête?

MADAME PATIN

Eh ! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce ?

LE CHEVALIER

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien. Sa vue vous en dira plus que je ne pourrais vous en dire.

CRISPIN

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur; quand les dames querellent longtemps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites. Je ne lui ëuispas indifférent. Peut-on être Insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN

11 aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, à Lucile .

Ah ! petite coquette, ce sont vos minauderies qui m’ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE

Oui, ma tante ! il n’aimerait que moi sans vos quarante mille livres de rente. C’est moi qui ne tous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER

Eh .'mesdames, il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s’il est vrai que vous m'aimiez autant qu’il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d’envie de me le persuader fasse un effort sur elle-même, et me cède à l’autre. Je vous iv-ure que l'infortunée qui ne m’aura point ne *ra pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN

Je t’aime à la fureur, scélérat; mais j’aimerais mieux que ma nièce fût morte que de la voir jamais à toi.

LUCILE

Je défie tout le monde ensemble d’aimer autant que je vous aime ; mais pour vous voir le mari de ma tante, c’est cc que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN

Voilà l’affaire dans sa crise.

LUCILE

Ah! ma tante, voilà mon père que j’entends. •

Cachez-vous vite, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER, CRISPIN

M. SERREFORT, au chevalier.

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah! ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là cc monsieur le chevalier que vous voulez épouser?

MADAME PATIN

Oui, monsieur, et c'est ce môme chevalier que mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui sans moi serait peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SEBREFORT.

Que vois-je? C'est le môme homme que j'ai trouvé chez moi !

LE CHEVALIER

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi, monsieur! en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille? C'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER

Moi, monsieur, au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que

vous haïssez, et j’en ferai ma femme tout aussitôt.

Qu’est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l’une ni l’autre.

LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE

M. MIGAUD, à madame Patin.

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n’ai point perdu do temps.

madame patin.

Oui, monsieur; il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

m. Migaud.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN

Voilà ma main, monsieur; et dès demain je vous

LE CHEVAMEJl A LA MODE, *GTJ$ Y, SÇEtfE VIII.

épouse, pourvu qu'eu même temps monsieur votre fils épouse ma nièce.

Ah! madame, que cette condition me fait plaisir!

M. SKRREFORT.

C'est moi qui vqijs réponds de cet article; et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résistera mes volontés.

llt.ii.b.

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIX, ür chevalier.

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide!

LpciLE, OU chevalier.

Vous ne serez jamais le rqari de ma tante, pourtant.

CRISPI.N

Adieu do ne f mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien, monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

Lit CHEVALIER.

Il n’y a que les mille pistoles de madame l*atin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu à ce qu’il me vienne quelque meilleure fortune*

BRUEYS ET PALAPRAT

Palaprat et Brceys! Il serait difficile, en elTet. de séparer l'un de l'autre ces (deux amis, ces deux compagnons dans l'art dramatique. Ils ont fait, séparément, chacun de son côté, d'assez mauvais ouvrage»; mais sitôt que l'un et l'autre eurent mis la main sur un clier-d'œuvre intitulé l'Avocat Putelin , ils devinrent inséparables. II ■'y a pas dans toute notre littérature, une œuvre à la fois plus gaie et plus vivante.

Voie» ce que nous avons à dire en abrégé de Palapral et de son camarade Bruevs :

Jean Pnlaprat, seigneur de Bigot, naquit à Toulouse, | au mois de inai IC80. Il voulait être avocat, et comme il arm* assez souvent, il ne fut qu'un poêle. Il s'enivrait dans un grand verre, où pétillaient , dans un mélange heureux, les eaux de la Garonne et le vin de Bordeaux.

II lisait Horace à livre ouvert, et même il en garda jusqu'à la fin de ses Jours, la grâce et l'incurie. Il n'avait pas vingt ans, lorsqu'il abandonna Toulouse pour Versailles.

• J'étais, disait- ij, jeune, amoureux, gascon, gourmand,

- tous excellent» motif* pour être un homme de bonne

- humeur. » Déjà il savait par cœur les comédies et les ballet* qui se jouaient à Toulouse. Il assistait le matin aux leçons de Cujas Ile grand Cujas!), et le soir, il donnait la réplique aux jeunes danseuses, ou souillait dans le trou du soudeur son rôle à la grande coquette. Ainsi ;l »'en vint chercher, non pas la fortune, mai» le plaisir d * *i*re et le bonheur que donne la jeunesse, chez

M. de Mareuil, secrétaire des commandements de madame la Dauphine, un vrai logis de fêtes et de plaisirs. On riait tout le jour, on soupail tous les soirs : dans celte aimable compagnie , il venait même des comédiens : Raisin le Cadet . le frère de cette belle Haisin qui avait ou enfant de M. le Urgent, apportait on ces beaux lieux son esprit et sa grâce. 11 jouait la comédie, il dauwit le menuet avec sa fille aînée ; ^on l'aimait pour sa bonne humeur et pour sa conversation. Lorsque mourut M Quinault. Palapral fut chargé do composer, à sa place, le* devises de la Dauphine, et comme il s'en acquittait Aussi bien que son prédécesseur, on lui donna cette charge innocente. Il fut presque un homme de lettres; plu* tard, à vingt-cinq ans, il était capitoul de Toulouse :

I puis, un beau matin, il écrivit, avec son ami Bnteys, le Muet et le Grondeur.

Le Muet, c'était V Eunuque de Térenre, arrangé parce* deux beaux esprits. La pièce eut nom, tout d'abord, l'Eunuque : a — Ah! fl, s'écriait la ducln-sse de Bouillon, ne

inc parlez pas de cet incommodé » Et voilà pourquoi

ce titre, le Muet.

Il avait fait pour lui-méme la devise que voici :

La joie est bonne à toute chose,

La tritleue n'est bonne à rien.

Brave homme cl courageux, chacun l'aimait. 11 avait ses entrée» et même un logis au Temple, chez le Grand-Prieur. Il mourut là, comme il ayait vécu, simplement, sans di~

I pressions; c'était un de ses bons mois quand il voulait | [«trier de son ami Bruevs, le qrand diyressionnaire de France. Ils s'aimèrent longtemps, l'un l'autre, à cause même des opinions qui les séparaient. Palaprat était, après tout , un porle-épée, et Bruevs un théologien. Le premier a laissé vingt comédies; le second écrivait le Truité de l'Enchnritlie et le Traité de la Sainte Mette. Le premier s'enivrait du vin des Trois-Coteaux. chez le Grand-Prieur de Vendôme, et portait un habit brodé; le 1 second sous le petit collet, recueillit des bénéfices et des pensions. Ensemble, ils ont fait le Gro»drurf une pièce charmante en trois actes. « Le premier acte est tout à fait de ma main, disait l'abbé Bruevs, mon ami Palaprat a gâté le second, par son esprit de tréteaux ; le troisième est détestable, il appartient tout à fait & Palaprat. * Querelle, d* ■ queux se raccommode à Ticuelle , est un bon proverbe. Il est vrai que chacun mourut de son côté. Le monde pleura Palaprat, l'Eglise regretta Brueys ; le temps u fait justice de toutes les autres comédies des deux ainis, qui ne sont pas i'droraf Putelin ou le Grondeur.

On lisait sur le tombeau de Palapral, cette épigramme en guise d'épitaphe :

J'ai vécu i'botnme le moioi fin Qui fui dan» la machine ronde ;

Ft je «uia mort la dupe, enfin,

De la dupe de tout le monde.

L'AVOCAT PATELIN

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPHKSENTÊR, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN

PERSONNAGES

PATEUN, avocat.

Madame PATELIN, femme de l'avocat.

HENRIETTE, leur Bile.

GUI LL Al ME, drapier.

VALÈRE, BU de Guillaume, amant d'Ileorieltc.

La acéoa «al dans ut»

PERSONNAGES

COLETTE, servante de Patelin, et fiancée A Agnelet. AGNELET, berger de Guillaume, amant de Colette. BARTüLIN, juge du village.

Un mua.

Data aacoas.

villa*#, pré* da Parta.

SCÈNE I

PATELIN, seul.

Cela est résolu; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf. Ma foi, on a bien raison de le dire, il vaudrait autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à inc voir ainsi habillé, me prendrait pour un avocat? Ne dirait-on pas plutôt que je serais un magister de ce bourg? Depuis quinze jours, j'ai quitté le village où je demeurais, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires; elles vont de mal en pis. J'ai, de ce côtélà, pour voisin, mon compère le juge du lieu, pas un pauvre petit procès; de cet autre côté, un riche marchand drapier, pas de quoi m'acheter un méchant habit. Ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin, comment feras-tu pour coutenter ta femme, qui veut absolument que lu maries ta fille? Qui diantre voudra d'elle, en le voyant ainsi déguenillé? Il te faut bien par force avoir recours à l'industrie... Oui, lâchons adroitement ù nous procurer à crédit un bon habit de drap, dans la boutique de monsieur Guillaume, notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille... (apercevant sa femme.) Mais voilà ma femme et sa servante qui causent ensemble sur ma friperie : écoulous-lcs sans nous montrer.

PATELIN, caché; MADAME PATELIN, COLETTE.

MADAME PATELIN, à Colette.

Oh, rà, Colette, je n'ai point voulu te parler au '

logis, de peur que mon gueux de mari ne nom écoulât.

PATELIN, à part.

L'y voilà.

MADAME PATELIN, Û Colette.

Je veux que tu me dises où ma fille peut avoir de quoi aller aussi proprement qu elle va.

COLETTE

Eh! c'est, madame, que monsieur votre époui lui donne...

MADAME PATELIN, l'interrompant.

Mon époux! il n'a pas de quoi se vêtir lui-même.

PATELIN, à part.

Il est vrai.

madame patelin, à Colette.

Je te chasserai, et tu ne te marieras point avec Agnelet, ton fiancé, si tu ne me dis la chose comme elle est.

COLETTE

Peste, madame, il faut vous la dire! Valère, le fils unique de monsieur Guillaume, ce riche marchand drapier qui demeure là, est amoureux de mademoiselle Henriette, et il lui fait des présents de temps en temps.

PATELIN, à part.

Ma fille puise dans la boutique où j'ai dessein d'aller.

MADAME PATELIN

Mais où prend Valère de quoi faire ccs présents? Sou père est uu riche brutal qui ne lui donne rien.

COLETTE

Oh ! madame, quand les pères ne donnent rien aux enfants, les enfants les volent, cela est dans l’ordre ; et Valère fait comme les autres : c’est la règle.

L'AVOCAT PATELIN, ACTE I, SCÈNE V

MADAME PATELIN

Mais que ne fait-il demander ma fille en mariage?

COLETTE

Il l'aurait fait aussi ; mais il craint que son père n’y veuille pas consentir, à cause, ne vous déplaise, que notre monsieur va toujours mal vêtu : cela fait mal juger de ses affaires.

PATELIN, ù pan.

C'est à quoi je vais donner ordre.

MADAME PATELIN

J'entends quelqu’un, retire-toi. {Colette rentre.)

SCÈNE IV

PATELIN, seul.

Elle n'est pas encore fermée... Je songe que je ne ferai pas mal d’aller mettre ma robe; outre qu’elle cachera ces guenilles, une robe donnera plus de poids à ce que je dois dire à M. Guillaume

pour venir à bout de mon dessein... Le voilà avec son fils, allons nous mettre in habilu , et revenons promptement.

SCÈNE V

GUILLAUME, portant une pièce de drap en dehors de la boutique. VALEKE.

MADAME PATELIN

Ab! te voilà?

PATELIN

Oui.

MADAME PATELIN

Comme te voilà vêtu!

PATELIN

C'est que... je... je ne suis pas glorieux.

MADAME PATELIN

C'est que tu es un gueux; et je viens d'apprendre que ta gueuserie rebute tous les partis qui sc présentent pour notre fille.

PATELIN

Vous avez raison ; le monde juge des gens par les habits : j'avOue que ceux que je porte font tort à Henriette, et j'ai fait des-

sein de me mettre aujourd'hui un peu proprement.

MADAME PATELIN

Toi, proprement ! cl avec quoi?

PATELIN, voulant s'en aller ,

.Ne te mets pas en peine. Adieu.

madame patelin, Varritant.

Et où allez-vous, s'il vous plaît?

PATELIN

Je vais m'acheter un habit de drap.

MADAME PATELIN

Sans avoir un sou, acheter un habit?

PATELIN

Oui. De quelle couleur me conseilles-tu de le prendre? gris de fer, ou gris de maure?

MADAME PATELIN

Hé! prcnds-le comme tu pourras, si lu trouves quelqu'un assez sot pour te le donner. Je vais par^ 1er à Henriette; je viens d'apprendre de certaines choses qui ne me plaisent guère.

Si l'on me demande, je serai ici, à la boutique de notre voisin.

(Madame Patelin rentre.)

GUILLAUME, à part , étalant sa pièce de drap en dehors de

sa boutique .

On commence à ne voir guère clair dans la boutique : exposons ceci un peu à la vue des passants... Oh, çà, Valero, je t'avais dit de inc chercher un berger pour garder le troupeau dont la laine sert à faire mes draps.

VALÉRIE

Est-ce, mon père, que vous n'étes pas content d'Agnclet?

GUILLAUME

Non, car il me vole; et je te soupçonne d'y avoir part.

VALÉRE

Moi?

GUILLAUME

Oui, toi. J'ai su que tu es amoureux de je ne sais quelle fille d'ici près, et que tu lui fais des présents; et je sais que cet Agnelet a fiancé une certaine Colette qui la sert : tout cela fait que je te soupçonne.

VALÉRE, à part.

Qui diantre nous a découverts? Je vous

assure, mon père, qu'Agnelet nous sert très-fidèlement.

GUILLAUME

Oui, loi, mais non pas moi; car depuis un mois qu'il a quitté le fermier avec qui il demeurait, pour entrer à mon service, il me

manque six-vingts moutons; et il n’est pas possible qu’en si peu de temps il en soi! mort, comme il le dit, un si grand nombre de la clavelée.

VALÉRE

Les maladies font quelquefois de grands ravages.

GUILLAUME

Oui, avec des médecins ; mais les moutons n’en ont pas. D'ailleurs cet Agnelet fait le nigaud : mais c’est un niais et le plus rusé coquin... Enfin, je l’ai pris sur le fait, tuant de nuit un mouton. Je l’ai battu, et je l'ai fait ajourner devant monsieur le juge : ccpendaut, avant que de pousser

L’AVOCAT PATELIN, ACTE I, SCÈNE VI

plus loin l'affaire, j'ai voulu savoir si tu « avais point quelque part au vol qu'il ui'a fait.

VALÉHE.

Ah! mon père, j’ai trop de respect pour vos

moutons.

GUILLAUME

Je vais donc le poursuivre en justice : mais je veux examiner un peu mieux la chose. Donne-moi mon livre de compte : approche cette chaise. {Valire lui donne un livre et une chaite.) C’est assez, laisse-moi. Si un sergent que j’ai envoyé quérir me

demande, fais-moi appeler. Je resterai encore un peu ici, en cas que quelque acheteur se présente.

VALKKK, à part.

Allons dire à Agnelet qu'il vieune trouver mon père, pour s’accommoder avec lui.

PATELIN, GUILLAUME

PATELIN, à part.

Hou! le voilà seul, approchons.

GUILLAUME, ù part, feuilletant «OU livre.

Compte du troupeau, etc. ; six cents bêles, etc.

PATELIN, ù part , lorgnant le drap.

Voilà une pièce de drap qui ferait bien mon affaire. Serviteur, monsieur.

GUILLAUME, sun s te regarder.

Est-ce le sergent que j'ai envoyé quérir? Qu’il attende.

PATELIN

Non, monsieur; je suis...

GUILLAUME, le regardant.

Une robel le procureur donc?... Serviteur.

PATELIN

Non, monsieur, j’ai l'honneur d’être avocat.

GUILLAUME

Je n’ai pas besoin d’avocat: je suis votre serviteur.

PATELIN

Mon nom, monsieur, no vous est sans doute pas inconnu : je suis Patelin l'avocat.

GUILLAUME

Je ne vous connais point, monsieur.

PATELIN, à part.

Il faut se faire connaître... (Aoui.) J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires do feu mon père, une dette qui n’a pas été payée, et..*

GUILLAUME

Ce ne sont pas mes affaires, je ne dois rien.

PATELIN

Non, monsieur; c’est au contraire feu mon père qui devait au vôtre trois cents écus; et comme je suis homme d’honneur, je viens vous payer.

GUILLAUME

Me payer? Attendez, monsieur, s'il vous plaît; je me remets un peu votre nom. Oui, je connais

depuis longtemps voire famille. Vous demeuriez au village ici près: uous nous sommes connu» autrefois. Je vous demande excuse, je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (/** offrant »a chaùe.) Asseyez-vous là, je vous prie, asseyez-vous là.

PATELIN

Monsieur...

GUILLAUME

Monsieur...

PATELIN, jraMCjrOHI.

Si tous ceux qui me doivent étaient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serais beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais poiut retenir le bien d'autrui.

GUILLAUME

C'est pourtant ce qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

PATELIN

Je tiens que la première qualité d'un honnît* homme est de bien payer ses dettes; et je viens savoir quaud vous serez eu commodité de recevoir vos trois cents ccus.

GUILLAUME

Tout à l'heure.

PATELIN

J’ai chez moi votre argent tout prêt cl bien compté ; mais il faut vous donner le temps do faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d’une succession qui regarde ma fille Henriette, et jeu dois rendre un compte en forme.

Cela est juste. Hé bien ! demain matin, à cinq heures.

PATELIN

A cinq heures, soit. J’ai peut-être mal pris mou temps, mousieur Guillaume ; je crains de vous détourner.

GUILLAUME

Point du tout, je n’ai que trop de loisir ; on ut* vend rien.

PATELIN

Vous faites pourtant plus d'affaires vous seul que tous les négociants de ce lieu.

GUILLAUME

C'est que je travaille beaucoup.

PATELIN

C’est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout CO pays... (examinant la pièce de drap.) Voilà un assez beau drap.

GUILLAUME

Fort beau.

PATELIN

Vous faites votre commerce avec une intelligence...

GUILLAUME

Üh ! monsieur...

Avec une habileté merveilleuse...

L’AVOCAT PAT K LIN

GUILLAUME

Oh ! oh ! monsieur...

PATEUX.

De# manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde.

GUILLAUME

Oh ! point, monsieur.

PATELIN

Parbleu, la couleur de ce drap fait plaisir à la tue.

GUILLAUME

Je le crois : c'est couleur de marron.

PATELIN

De marron? Que cela est beau! Je gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé celte couieurdà?

GUILLAUME

Oui, oui, avec mon teinturier.

PATELIN

Je l'ai toujours dit : il y a plus d'esprit dans cette lèle-là que dans toutes celles du village.

Ah ! ah ! ali !

PATELIN, lAtanl le drap.

Cette laine me parait assez bien conditionnée.

GUILLAUME

C'est pure laine d'Angleterre.

PATELIN

Je l'ai cru... A propos d'Angleterre, il me sem- Me, monsieur Guillaume, que uous avons autrefois été à l'ccole cuscmble.

GUILLAUME

Chez monsieur Nicodèmc.

PATELIN

Justement. Vous étiez beau comme l'Amour !

GUILLAUME

Je l'ai ou! dire à ma mère.

PATELIN

El vous appreniez tout ce qu'ou voulait.

GUILLAUME

A dix-huit ans, je savais lire et écrire.

PATELIN

Quel dommage que vous ue vous soyez appliqué •nu grandes choses! Savez-vous bien, mousieur Guillaume, que vous auriez gouverné un Etat?

Comme un autre.

PATEUN.

Tenez, j'avais justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse un habit : je songe que demain matin, à cinq heures, eu portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

GUILLAUME

Je vous le garderai.

PATELIN, à part.

Le garderai, ce n'est pas là mon compte, (fcnn.) Pour racheter une rente, j'avais mis à part ce lualiii douze cents livres, où je ue voulais pas

ACTE I, SCÈNE VI

loucher ; mais je vois bien, monsieur Guillaume, que vous en aurez une partie.

GUILLAUME

Ne laissez pas de racheter votre rente; vous aurez toujours de mon drap.

PATELIN

Je le sais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit. Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard ! Quel air de santé et de longue vie!

GUILLAUME

Je me porte bien.

Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus je porte aussi de quoi lu payer?

GUILLAUME

11 vous en faudra... Vous voulez, sans doule, l'habit complet?

PATELIN

Oui, très-complet. Justaucorps, culotte et veste, doublés du même ; cl le tout bien long et bien large.

GUILLAUME

Pour tout cela il vous en faudra... oui... six aunes... Voulez-vous que je les coupe, en attendant?

PATELIN

En attendant... Non, monsieur, non ; l'argent à la main, s'il vous plaît ; l'argent à la main : c'est ma méthode.

GUILLAUME

Elle est fort bonne... [ù part.) Voici un homme très-exact.

PATELIN

Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupàmcs ensemble à l'Ecu de France?

GUILLAUME

Le jour qu’on fit la fête du village?

, PATELIN

Justement; nous raisonnâmes à la fin du repas sur les alTaires du temps : que je vous ouïs dire de belles choses !

GUILLAUME

Vous vous en souvenez?

PATELIN

Si je m'en souviens ! Vous prédites dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamua.

GUILLAUME

Je vois les choses de loin.

PATELIN

Combien, monsieur Guillaume, me ferez-vous payer de l’aune de ce drap ?

GUILLAUME, voyant la marque.

Voyons : un aulre en payerait, ma foi, six écus; mais, allons... je vous le baillerai à cinq écus.

PATELIN, à part.

Le juif... (Aouf.) Cela est trop lionuétc. Six fois cinq écus, ce sera justement...

L'AVOCAT PATELIN

GUILLAUME

Trente écus.

PATELIN

Oui, trente écus ; le compte est bon... Parbleu, pour renouveler connaissance, il faut que nous mangions, demain à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

GUILLAUME

• Une oie ! je les aime fort.

PATELIN

Tant mieux : touchez là ; à demain à dîner; ma femme les apprête à miracle. Par ma foi, il me tarde qu'elle ine voie sur le corps un habit de ce drap ! Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner?

GUILLAUME

Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

PATELIN

Ce serait grand dommage.

GUILLAUME

Faites mieux : vous avez, dites-vous, l’argent tout prêt?

PATELIN

Sans cela je n'y songerais pas.

GUILLAUME

Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons; il me souvient qu’il y eu a là de coupé justement ce qu'il vous eu faut.

PATELIN, prend le drnp.

Cela est heureux !

GUILLAUME

Attendez. Il faut auparavant que je l’aune en votre présence.

PATEUX.

Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous?

GUILLAUME

Donnez, donnez, je vais le faire. porter; et vous m’enverrez par le retour...

PATELIN

Le retour ?... Non, non, ne détournez pas vos gens ; je n’ai que deux pas à faire d’ici chez moi... Comme vous dites, le tailleur

aura plus de temps.

GUILLAUME

Laisscz-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

PATELIN'

Hé 1 point. Je ne suis pas glorieux ; il est presque nuit, et, sous ma robe, on prendra ceci pour un sac de procès.

GUILLAUME

Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me...

patelin.

Eh! point de façon, vous dis-je... A cinq heures précises trois rent trente éeus, et l'oie à dîner. Ohçà! il se fait lard; adieu, mon cher voisin, serviteur... ch ! serviteur.

SCÈNE VII

GUILLAUME, uni.

Il s'en va, parbleu, avec mon drap ; mais il n'y a pas loin d'ici à cinq heures du maliu. Je dîne demain chez lui, il me payera, il me payera... Voilà, parbleu, un des plus honnêtes et des plu* consciencieux avocats que j'aie vus de ma vie ; j'ai quelque regret de lui avoir vendu ce drap un peu trop cher, puisqu'il veut me payer trois cents écus sur lesquels je ne comptais point : car je ne

sais d’où diable peut venir cette dette... Mais, à la bonne heure... Oh! çà, il se fait nuit, et voilà, je pense , tout ce que je gagnerai aujourd’hui... Holà! holà 1 qu’on enferme tout cela là dedans... Mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet, qui m'a volé mes moulons.

GUILLAUME, AGNELET

GUILLAUME

Ah, voleur! je puis bien faire ici de bonnes affaires ! ce scélérat m’emporte tout le profit...

AGNELET

Bon vêpre, monsieur, et bonne nuit.

GUILLAUME

Tii oses encore te présenter devant moi ?

AGNELET

C’est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un monsieur m’a baillé certain papier qui parle, dit-on, de moutons, de juges, et d’ajournerie.

Tu fais le benêt ; mais je l’assure que tu ne tueras jamais plus moutons, qu’il ne t'en souvienne.

AGNELET

Eh ! mon doux maître, ne croyez pas les médisants.

GUILLAUME

Les médisants, coquin ! Ne t'ai-je pas trouvé de nuit, tuant un mouton ?

AGNELET

Par cette âme, c’était pour I empêcher de mourir !

GUILLAUME

Le tuer, pour l’empêcher de mourir?

AGNELET

Oui, de la clavelée; à cause, ne vous déplaise, que quand ils moiirionl de ce vilain mal, H faut les jelcr; et on les tue avant qu’ils mouriont.

GUILLAUME

Qu'ils mouriont : le traître! des moulons dont la laine me fait des draps d'Angleterre, que je

L’AVOCAT PATELIN, ACTE II, SCÈNE I

rends cinq écus l’aune... Ote-toi d’ici, scélérat! Six-Yingts moutons en un mois!

AGNELET

Ils gàtionl les autres, par ma fl.

ODILLAÜME.

Nous verrons cela demain, devant monsieur le juge.

AGNELET

Eh! mon doux maître, contentez-vous de m’avoir assommé , comme vous voyez; et accordons ensemble, si c’est votre bon plaisir.

GUILLAUME

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entendstoî

AGXELBT.

Le ciel vous donne joie ! { à pan.) H faut donc que j’aille trouver un avocat , pour défendre mon Iwu droit.

VALÈRE, HENRIETTE, COLETTE, AGNELET

HENRIETTE, à Va lire.

Laissez-moi, Valero. Mon père et ma mère me suivent; nous allons souper chez ma tante : ils mont dit de m’avancer; retirez-vous.

AGNELET, ù Valère.

Voulez-vous, monsieur, que j'éteigne la lumière?

VALÈRE

Non, tu me priverais du plaisir de la voir. Belle Henriette, sou-tirer, je vous prie...

HENRIETTE

Non, Valère; je tremble...

VALÈRE

Craignez-vous une personne qui vous adore?

HENRIETTE

Vous êtes la personne du monde que je crains le plus, et vous savez pourquoi... Ne me quittez |4s, Colette.

(Agnelet tire Colette par le bras.)

COLETTE

. C'est cet invalide qui me tire par le bras.

HENRIETTE

Si vous m'aimez, Valère, ne songez à moi, je vous prie , que lorsque vous serez assuré du consentement de monsieur votre père.

COLETTE

C'est à quoi , Agnelet et moi , nous avons fait dessein de nous employer.

AGNELET

J’ai déjà imaginé un moyen honnête, qui réussira, si Dieu plaît, quand je serai hors de procès.

VALÈRE

Quoi qu’il arrive, je te garantirai de tout.

HENRIETTE

Voici mon père; fuyons tous.

PATELIN, MADAME PATELIN

PATELIN

Hé bien ! ma femme, ce drap est-il bien choisi?

MADAME PATELIN

Oui; mais avec quoi le payer? Tu l’as promis à demain mutin; ce monsieur Guillaume est un arabe, qui viendra ici faire le diable à quatre.

PATELIN

Lorsqu'il viendra, songe seulement à faire ce que je l'ai dit, et à me bien seconder.

MADAME PATELIN

Il faut, malgré moi, que j’aide à t’en sortir; mais tu devrais rougir de honte de ce que tu m’as proposé de faire, et ce n'est point du tout agir en honnête homme...

PATELIN

lié! mon Dieu, ma femme, en honnête homme! Il n’est rien de plus aisé, quand on est riche, d’être honnête homme; c’est quand on est pauvre, qu'il est difficile de l’être. Mais laissons tout cela, allons souper chez ta sœur ; et dès que nous serons de retour, faisons ce soir même couper cet habit, de peur d’accident.

MADAME PATELIN

Allons! mais je crains bien que demain malin il n’arrive ici quelque désordre.

ACTE DEUXIÈME

GUILLAUME, seul; ensuite PATELIN.

GUILLAUME

Il est du devoir d’un homme bien réglé de récapituler le matin ce qu’il s’est proposé de faire dans la journée; voyons un peu. Premièrement, je dois recevoir à cinq heures trois cents écus de monsieur Patelin , pour une dette de feu son père : plus, trente écus pour six aunes de drap qu'il prit hier ici : item, une oie, à dîner chez lui, apprêtée de la main de sa femme; après cela comparaître à l’ajournement devant le juge contre Agnelet, pour six-vingts moutons qu'il m'a volés. Je pense que voilà tout, (regardant ù sa montre.) Mais ouais! il y a longtemps que l’heure est passée , et je ne vois point venir mon homme; allons le trouver... Non, un homme si exact ne me manquera pas de parole... Cependant il a mon drap, et je n'ai point de ses nouvelles : que faire?

Faisons semblant de lui aller rendre visite, et sachons un peu de quoi il est question, (écoutant ù la porte de Jf. Patelin.)

L’AVOCAT PATELIN

Je crois qu’il compte mon argent... Je sens qu’on apprête l'oie... (flairant ù la porte.) Frappons.

PATELIN, dans la maison.

Ma fem...mc.

GUILLAUME, û part.

C’est lui-même.

PATELIN, dans la maison.

Ouvrez la porte... voilà l'apothicaire.

GUILLAUME, a pari.

L'apothicaire!

PATELIN

Qui m'apporte l'émétique, l'éméti...i...que.

GUILLAUME, ô pari.

L’émétique! C’est quelqu'un qui est malade chez lui , et je puis n'avoir pas bien reconnu sa voix à travers la porte : frappons encore plus fort, (il frappe.)

PATELIN, dans la maison.

Caro. ..o. . .gne, ma. ..a .. .asque, ouvriras. . . tu.. .u?...

GUILLAUME, MADAME PATELIN

MADAME PATFLIN , à voix basse.

Ah! c’est vous, monsieur Guillaume?

GUILLAUME

Oui, c’est moi; vous ôtes sans doute madame Patelin?

MADAME PATELIN

A vous servir. Pardon, monsieur, je n’ose parler haut.

GUILLAUME

Oh! parlez comme il \ous plaira. Jcvieusvoir monsieur Patelin.

MADAME PATELIN

Parlez plus bas, monsieur, s’il vous plaît. GUILLAUME.

Eh! pourquoi bas? Je. viens, vous dis-je, lui j rendre visite.

MADAME PATELIN

Encore plus bas, je vous prie.

GUILLAUME

Si bas qu’il vous plaira ; mais il faut que je le voie.

MADAME PATELIN

Hélas! le pauvre homme, il est bien en état d’ôtre vu!

GUILLAUME

Comment? Que. lui serait-il arrive depuis hier?

MADAME PATELIN

Depuis hier? Hélas! monsieur Guillaume, il y a huit jours qu’il n’a bougé du lit.

GUILLAUME

Du lit? 11 vint pourtant hier chez moi.

MADAME PATELIN

Lui, chez vous?

ACTE II, SCÈNE III

Lui, chez moi ; et il était môme fort gaillard ei fort dispos.

- MADAME PATELIN

Ah ! monsieur, il faut sans doute que celle nuit vous ayez rêvé cela.

GUILLAUME

Ab! parbleu, ceci n'est pas mauvais, rêvé? Et mes six aunes de drap qu’il emporta, l*ai-je rêvé?

MADAME PATELIN

Six aunes de drap !

GUILLAUME

Oui, six aunes de drap couleur de marron. Et l’oie que nous devons manger à dîner? eh! l'ai-jr révé?

MADAME PATELIN

Que vous prenez mai votre temps pour rire!

GUILLAUME

Pour rire? Ventrebleu, je ne ris point, et non ai nulle envie : je vous soutiens qu’il emporta hier sous sa robe six aunes de drap.

MADAME PATELIN

Hélas! le pauvre homme, pIAt au ciel qu’il fût en état de l’avoir fait! Ah! monsieur Guillaume, il eut tout hier un transport au cerveau, qui le jeta dans la rêverie, où je crois qu’il est encore.

GUILLAUME

Oh ! par la tôte-blru , vous rêvez vous-même, et je veux absolument lui parler.

MADAME PATELIN

Oh! pour cela, en l’état qu’il est, il n’cst pas possible; nous l’avons mis là sur un fauteuil auprès de la porte, pour faire son lit. Si vous le voyiez, il vous ferait pitié.

GUILLAUME

Bon. bon, pitié! (voulant entrer chez M. Patelin.) En quelque état qu’il soit, je prétends le voir, ou... MADAME PATELIN l'interrompant , et l'empêchant d'pttvrir la porte.

Ah! n'ouvrez pas cette porte, vous allez tner mon mari. Il lui prend de temps en temps des en vies de courir... (voyant paraître il. Patelin , gsi accourt la télé enveloppée de chiffons.) Ail! le voilà parti. •

PATELIN, MADAME PATELIN, GUILLAUME

• MADAME PATELIN

Je vous l'avais bien dit : aidez-moi à le reprendre... Mon pauvre mari ! repose-toi là. (elle r* chercher un fauteuil.)

PATELIN

Aie, aïe, la tôle.

GUILLAUME

pn effet, voilà un homme en pileux état. Il me

L'AVOCAT PATELIN

semble pourtant que c'est le môme d'hier, ou peu s'en faut... Voyons de plus près... Monsieur Patelin, je suis votre serviteur.

PATELIN

Ah! bonjour, monsieur Anodin.

GUILLAUME

Monsieur Anodin!

MADAME PATELIN

11 vous prend pour l’apothicaire; allez-vous-en. GUILLAUME.

Je n’en ferai rien... (a M. Patelin.) Monsieur, vous vous souvenez bien qu’hier...

PATELIN

Oui, je vous ai fait garder...

GUILLAUME

Bon, il s’en souvient.

PATELIN

t'a grand verre plein de mon urine.

GUILLAUME

Je n'ai que faire d’urine.

PATELIN

Ma femme, fais-la voir à monsieur Anodin; il verra si j’ai quelque embarras daus les uretères.

Bon. bon, uretères! Monsieur, je veux être payé.

PATELIN

Si vous pouviez un peu éclaircir mes matières. Elles sont dures comme du fer, et noires comme votre barbe.

GUILLAUME

Pa, pa, pa! voilà me payer en belle monnaie!

MADAME PATELIN

Eh! monsieur, sortez d'ici.

GUILLAUME

Bagatelles! Voulez-vous me compter de l’argent? Je veux être payé. f

PATELIN

Ne me donnez plus de ces vilaines pilules, elles ont failli à me faire, rendre l’âme.

GUILLAUME

Je voudrais qu’elles t’eussent fait rendre mon drap.

PATELIN

Ma femme, chasse, chasse ces papillons noirs qui volent autour de moi : comme ils montent !

GUILLAUME

Je n’en vois point.

MADAME PATELIN

Eh! ne voyez- vous pas qu'il rêve? Allcz-vous-en.

Tarare! je veux de l'argent.

PATELIN

Les médecins m’ont tué avec leurs drogues.

GUILLAUME

Il ne rêve pas à présent : il faut que je lui parle... Monsieur Patelin?

PATELIN

Je plaide, messieurs, pour Homère.

ACTE II, SCÈNE III

GUILLAUME

Pour Homère!

PATELIN

Contre la nymphe Calypso.

GUILLAUME

Calypso! Que diable est ecci?

MADAME PATELIN

Il rêve, vous dis-je. Allez-vous-en ; sortez, je vous prie,

GUILLAUME

A d'autres !

PATELIN

Les prêtres de Jupiter... les Corybantes... Il l'a pris, il l'emporte. Au chat! au chat! adieu mon lard.

GUILLAUME

Oh çà! quand vous*aurez assez rêvé, me payerezvous au moins mes trente écus?

PATELIN

Sa grotte ne retentissait plus du doux chant de sa voix.

GUILLAUME, * part.

Ouais! aurais-je pris quelque autre pour lui?

MADAME PATELIN

Eli ! monsieur, laissez en repos ce pauvre homme.

GUILLAUME

Attendez, il aura peut-être quelque intervalle. Il me regarde comme s'il voulait me parler.

PATELIN

Ah ! monsieur Guillaume !

GUILLAUME, û Madame Patelin.

Oh! il me reconnaît, (a m. Patelin.) Hé bien?

PATELIN

Je vous demande pardon...

GUILLAUME, à madame Patelin.

Vous voyez s’il s’en souvient.

PATELIN, A Jf. Guillaume.

Si, depuis quinze jours que je suis dans ce village, je ne vous suis pas allé voir.

GUILLAUME

Morbleu! ce n'est pas là mon compte. Cependant hier...

PATELIN

Oui, hier, pour vous aller faire mes excuses, je vous envoyai un procureur de mes amis...

GUILLAUME, A part.

Ventrebleu! celui-là aura eu mon drap? Un procureur! Je ne le verrai de ma vie... U Jf. Patelin.) Mais c’est une invention, et nul autre que vous n’a eu mon drap : à telles enseignes...

MADAME PATELIN

Eh! monsieur, si vous lui parlez d’aflaircs, yous allez le tuer.

GUILLAUME

A' la bonne heure... (à H. Patelin.) A telles enseignes que feu voire père devait au mien trois cents écus. Ventrebleu! je ne m'en irai poiut d’ici sans drap ou sans argent?

L’AVOCAT PATELIN

PATELIN

La cour remarquera, s'il lui plaît, que la pyrrhique était une certaine danse, ta ral, la la. Dansons tous (prenant M. Guillaume, et le faisant danser.), dansons tous!... Ma commère, quand je danse...

GUILLAUME

Oh ! je n'en puis plus; mais je veux de l'argent.

PATELIN, a part.

Oh! je te ferai bien décamper... (haut.) Ma femme! ma femme ! j'entends des voleurs qui ouvrent notre porte : ne les entends-tu pas? Écoutons. Paix, paix, écoulons... Oui... les voilà... je les vois... Ah! coquins, je vous chasserai bien d'ici. Ma hallebarde! ma hallebarde ! (il ta prendre une hallebarde ù rentrée de la maison, et revient.) Au voleur! au voleur!

GUILLAUME

Tudieu ! il ne fait pas bon ici... Morbleu! tout le monde me vole, l'un mon drap, l'autre mes moutons. Mais, eu attendant que je tire raison de celui-là, allons songer à faire pendre l'autre.

(// s'en va.)

MADAME PATELIN

Bon! le voilà parti, je me retire. Mais demeure encore là un moment, en cas qu'il revint.

PATELIN, croyant voir revenir U. Guillaume.

Le voici. Au voleur!... C'est monsieur Bartolin; il m'a vu.

SCÈNE IV

BARTOLIN, PATELIN.

BARTOLIN.

Qui crie au voleur? Quel bruit fait-on à ma porte? quel désordre est ceci? Ah! ah! c’est vous, mon compère?

Oui, c’est moi qui...

BARTOLIN.

En cet équipage?

PATELIN

C'est que j'ai cru...

BARTOLIN.

Un avocat sous les armes !

PATELIN

J'ai cru entendre des...

BARTOLIN.

Militant causarum pair ont.

PATELIN

C'est que, vous dis-je, j'ai cru entendre des voleurs qui crochetaient ma porte.

BARTOLIN.

Crocheter une porte coram judice?

PATELIN

Je croyais, vous dis-je, qu'il y eût des voleurs.

BARTOLIN.

11 en faut faire informer.

PATELIN

Mais il n’y en avait point.

ACTE n, SCÈNE VI

BARTOLIN.

Faire ouïr des témoins.

PATELIN

Et contre qui?

BARTOLIN.

Et les faire pendre.

PATELIN

Et qui pendre?

BARTOLIN.

Point de quartier aux voleurs.

PATELIN

Je vous dis encore une fois qu'il n’y en avait point, et que je me suis trompé.

BARTOLIN.

Ah! ah! cela étant ainsi, cedant arma togœ. Allez quitter cette hallebarde, et prendre votre robe, pour venir à l’audience que je donnerai ici, dans une heure.

PATELIN

C’est aussi ce que je veux faire... Je dois plaider pour certain berger dont Colette m’a parlé. Je pense que le voici; allons quitter cet équipage, et revenons promptement.

(Il rentre ches lui.)

COLETTE, AGNELET

COLETTE

Tu as besoin d’un avocat subtil et rusé, qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire ; et il n’y a dans tout le village que monsieur Patelin qui en soit capable.

AGNELET

J'en fîmes l'cxpéricncè, feu mon frère et moi, il y a quelque temps. Mais je ne sais comment faire, car j'oubliai de le payer.

COLETTE

U nes’en souviendra peut-être pas : au moins, ne lui dis pas que tu sers M. Guillaume, il ne voudrait peut-être pas plaider contre lui.

AGNELET

Je ne lui parlerai que de mon maître, sans le nommer; et il croira que je sers toujours ce fermier avec qui je demeurais quand je te (lançai.

COLETTE, voyant revenir M. Patelin .

Voilà ton avocat, adieu.

PATELIN, AGNELET

PATELIN, à part.

Ah, ah! je connais ce drôle-ci. N'est-ce pas loi qui as fiancé ma servante Colette?

AGNELET

Oui, monsieur, oui.

L’AVOCAT PATELIN

PATELIN

Voos étiez deux frères que je garantis des galères : l’un de vous deux ne me paya point.

AGNELET

C'était mon frère.

PATELIN

Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

agnelet.

Ce ne fut pas moi.

PATELIN

Je le vois bien.

AGNELET

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

PATELIN

Ton maître, c’est co fermier d'ici près?

AGNELET

Il ne demeure pas loin d’ici ; et je vous payerai

bien.

Je le prétends bien ainsi. Oh çà, raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET.’

Vous saurez donc que mon bon maltfre me paye petitement mes gages, et que pour m'en dédommager sans lui faire tort, je

fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

PATELIN

Quel négoce fais-tu?

AGNELET

Sauf votre grâce, j'empêche les moutons de mourir de la clavelée.

PATELIN

Il n'y a point là de mal. EL que fais-tu pour cela?

AGNELET

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

PATELIN

Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès, pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie, afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre nuit... quand j'eus enfermé le troupeau... il vit que je pris... un... Dirai-je tout?

PATELIN

Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET

L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portait bien. Ma fi, sans y penser, ne sachant que faire... je lui mis tout doucement mon couteau auprès de la gorge; tant y a que je ne sais comment cela se fit : mais il mourut d'abord...

PATELIN

J'entends... Quelqu'un te vit-il faire?

ACTE II, SCÈNE VI

AGNELET

Mon maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de six-vingts moutons qui lui manquaient... Or vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez, et je vais me faire trépaner. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

PATELIN

Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre : par la première il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET

Prenons celle-là, je vous prie.

PATELIN

Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET

Ma fi, oui.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET

Aussi ferai-je.

PATELIN

Ton maître sera contraint de payer tous le9 dépens.

agnelet.

Tant mieux.

PATELIN

Et, sans qu’il t’en coûte ni denier ni maille…

AGNELET

C'est ce que je demande.

PATELIN

Il sera obligé, s’il veut, de te faire pendre…

AGNELET

Prenons l’autre, s’il vous plaît.

PATELIN

Le voici. On va te faire venir devant le juge.

AGNELET

Il est vrai.

PATELIN

Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET

J'ai bonne souvenance.

PATELIN

A toutes les interrogations qu'on le fera, soit le juge... soit l'avocat de ton maître, soit moi-môme, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à les bêles à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton.

AGNELET

Cela n'est pas bien difficile.

PATELIN

Les coups que tu as à la tôle me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir : mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET

ÀU9si le serez-vous, par cette âme.

PATELIN

Monsieur Barlholin va tout à l'heure donner au-

SCÈNE I

BÀRTOIJN, PATELIN, AGNELET.

BARTOLIN, à M. Patelin.

Or sus, les parties peuvent comparaître.

PATELIN, bas, à Agnelet.

Quand on t'interrogera, ne réponds que de In manière que je t'ai dit.

HARTOLIN, à U. Patelin. ,

Quel homme est-ce là?

PATELIN

L'n berger qui a été battu par son maître, et qui, au sortir d'ici, va se faire trépaner.

BAIITOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur, ou son avocat. Mais que noua vent monsieur Guillaume?

BARTOLIN, GUILLAUME, PATELIN, AGNELET

GUILLAUME, A M. Parmi, n.

Je viens plaider inoi-méme mon affaire.

PATELIN, bat, A Agnelet.

Ah! traître! c'est contre monsieur Guillaume?

AGNELET

Oui, c'est mon bon maître.

PATELIN, A part.

Tâchons de nous tirer d'ici.

GUILLAUME

Ouais, quel homme esl-cc là?

PATELIN

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

GUILLAUME

Je n'ai pas besoin d'avocat... (rt part.) Il a quelque chose de son air.

PATELIN

Je me retire donc.

RARTOLIN.

Demeurez, et plaidez.

PATELIN

Mais, monsieur...

RARTOI.IN.

Demeurez, vous dis-je; je veux au moins avoir

un avocat à mon audience. Si vous sortez, je vou* raye de la matricule.

PATELIN, à part , te cachant la figure avec son mouchoir.

Cachons-nous du mieux que nous pourrons.

BARTOLIN.

Monsieur Guillaume, vous êtes le demandeur, parlez.

GUILLAUME

Vous saurez, monsieur, que ce maraud-là...

BARTOLIN.

Point d'injures.

GUILLAUME

Eh bien ! que ce voleur...

BARTOLIN.

Appelez-le par son nom , ou celui de sa profession.

GUILLAUME

Tant y a, vous dis-je, monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six-viogls moutons.

PATELIN

Cela n'est point prouvé.

BARTOLIN.

Qu’avez- vous, avocat?

PATELIN

Un grand mal aux dents.

RARTOLIN.

Tant pis. Continuez.

Parbleu, cet avocat ressemble ûn peu à celui de mes six aunes de drap.

BARTOLIN.

Quelle preuve avez-vous de co vol ?

GUILLAUME

Quelle preuve? Je lui vendis hier... Je lui ai baillé en garde six aunes... six cenls moutons, et je n’en trouve à mon troupeau que quatre cent quatre-vingts.

PATELIN

Je nie ce fait.

GUILLAUME, A part.

Ma foi, si je ne venais de voir l’autre dans fît rêverie, je croirais que voilà mon homme.

RARTOLIN.

Laissez là votre homme, et prouvez le fait.

GUILLAUME

Je le prouve par mou drap... je veux dire par mon Jivre de compte. Que sont devenues les six aunes... les six-vingls moutons <^ui manquent à mon troupeau?

PATELIN

Ils sont morts de la clavelée.

GUILLAUME

Tête-bleu! Je crois que c’est lui-même.

On ne nie pas que ce ue soit lui-même : Non n\ quæslio rie persona. Ou vous dit que vos moulons sont .morts de la clavelée : que répondez-vous à cela ?

GUILLAUME

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux;

L’AVOCAT PATELIN, ACTE III, SCÈNE II

qu'il emporia sous... qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier inoi-mômc... U part.) Uh! c'est lui... iù M. Banotm.) Oui, je lui vendis six... six... Je le trouvai sur le fait, tuant de nuit un mouton.

PATEUX, a M. Rartolin.

Pure invention, monsieur, pour s’excuser des coups qu'il a donnes à ce pauvre berger, qui, au sortir d'ici, comme je vous ai

dit, va se faire trépaner.

GUILLAUME, à M. Rartolin.

Parbleu, monsieur le juge, il n'est rien de plus véritable, c’est lui-méme, oui : il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer trente écus...

BARTOLIN.

Que diantre font tei six aunes de drap et trente écus! Il est, ce me semble, question de moutons volés.

Il est vrai, monsieur, c’est une autre affaire : mais nous y viendrons après. Je ne me trompe pourtant point. Vous saurez donc que je m’étais caché dans la bergerie... (a part.) Oh! c'est lui très-assurément... (a M. Rartolin.) Je m’étais donc caché dans la bergerie : je vis venir ce drôle, il .«assit là. Il prit un gros mouton... et... et, avec de Mies paroles, il fit si bien, qu'il m’emporta six juidcs...

BARTOLIN.

Six aunes de mouton ?

GUILLAUME

Non, de drap , lui ! Maugrebleu de l’homme.

BARTOLIN.

Laissez là ce drap et cct homme, et revenez à vos moulons.

GUILLAUME

J’y reviens. Ce drôle doue, ayant tiré de sa poche son couteau... je veux dire mon drap... Non, je dis bien ; son couteau... il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa rohe, et l’emporta chez lui; et ce matin, ‘au lieu de me payer mes trente écus, il me nie drap et argent.

PATELIN, riant.

Ali! ah! ah!

RARTOLIN.

A vos moulons, vous di$-je ! à vos moutons. PATELIN, riant.

Ah! ah ! ah!

RARTOLIN.

Ouais, vous ôtes hors de sens, monsieur Guillaume. Hêvez-vous?

PATELIN

Vous voyez, monsieur, qu’il ne sait ce qu’il dit.

GUILLAUME

Je le sais fort bien, monsieur, il m’a volé sixvingts moutons ; et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, la nymphe taivpol, ta rai la, Ma commère, quand je danse. Que diable sais-je encore ce qu’il est allé chercher?

PATELIN

Ah! ah! ah! il est fou, il est fou.

RARTOLIN.

En effet. Tenez, monsieur Guillaume, toutes les cours du royaume ensemble ne comprendront rien à votre allai re : vous accusez ce berger de vous avoir volé six vingts moulons, et vous entrelardez là dedans six aunes de drap, trente écus, des papillons noirs, et mille autres balivernes. Eh ! encore une fois , revenez à vos moulons ou je vais relaxer ce berger... Mais j'aurai plus tôt fait de l'interroger moi-mème. (a Agnelet.) Approche-toi : comment t'appelles- tu?

AGNELET

Bée...

GUILLAUME

Il ment, il s'appelle Agnelet.

Agnelet, ou Bée, n'importe, [ù Agnelet.) Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avait baillé en garde sixvingts montons?

AGNELET

Bée...

BARTOLIN.

Ouais ! la crainte de la justice te trouble peutêtre. Écoute, ne t'effraye point : monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET

Bée...

BARTOLIN.

Oh! oh! que veut dire ceci?

PATELIN

Les coups qu'il lui a donnés sur la tète lui ont troublé la cervelle.

BARTOLIN.

Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

GUILLAUME

Moi, tort! L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons ; l'un me paye de chansons, l'autre de bée; et encore, morbleu, j'aurai tort!...

BARTOLIN.

Oui, tort. Il ne faut jamais frapper, surtout à la tôle.

Oh, ventrebleu! il était nuit; et quand je frappe, je frappe partout.

PATELIN

Il avoue le fait. Monsieur, habmus confitcntem reurn.

GUILLAUME

Oh! va, va, confitarcutn, tu me payeras mes six aunes de drap, ou le diable t'emportera*

BARTOLIN.

Encore du drap! On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

GUIILAUMB.

J'en appelle... Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous reverrons.

(Il t'en ra.)

L'AVOCAT PATELIN

Pàtf.lin, à Agnelet.

Remercie monsieur le juge.

AGNELET

Bée, bée...

BARTOLIN.

En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux. (Il t'en va.)

PATELIN, AGNELET

PATELIN

Oh çà, par mon aclres.se je t’ai tiré d’une affaire où il y avait de quoi te faire pendre : c’est à toi maintenant à me bien payer, comme lu m’as promis.

AGNELET

Bée...

PATELIN

Oui, tu as fort bien joué ton rôle. Mais à présent il me faut de l'argent? entends-tu.

AGNELET

Bée...

PATELIN

Eh! laissc-ià ton bée. Il p'esl plus question de cela : il n’y a ici que toi et moi. Veux-tu me tenir ce que tu m’as promis et me bien payer?

AGNELET

Bée...

PATELIN

Comment, coquin, je serais la dupe d’un mouton vêtu? Tête-bleu, tu me payeras, ou...

(Agnelet s'enfuit.)

SCÈNE IV

COLETTE, «i deuil , PATELIN.

COLETTE

Eh ! laissez-lc aller, monsieur. Il s’agit de bien autre chose.

PATELIN

Comment donc ?

COLETTE

Les coups qu’il fait semblant d’avoir à la tête nous ont fait aviser d’un moyen sûr pour faire consentir monsieur Guillaume au mariage de son fils avec votre fille : ne serez-vous pas bien payé?

PATELIN

Serait-il bien possible? Mais de qui as-tu pris le deuil?

COLETTE

Agnelet a dit au juge qu’il s’allait faire trépaner : il est mort dans l’opération, et c’est M. Guillaume qui l’a tué.

PATELIN

Ah ! je vois de quoi il est question. Ah 1 fort bien, j’entends.

COLETTE

Secondez-nous-bien seulement. Je vais demander justice à M. le juge. (Elle s' en va.)

ACTE III, SCÈNE VI

PATELIN, teul.

En effet, ce qu'il vient de voir lui fera croire aisément qif Agnelet est mort, et, par bonheur, monsieur Guillaume s'est accusé lui-même. U faut avouer que ce berger est un rusé coquin: il m'a toujours trompé moi-même, moi qui trompe quelquefois les autres. Mais je lui pardonne, si par son adresc je puis richement marier ma fille.

SCÈNE V

BARTOLIN, COLETTE, PATELIN.

BARTOLIN, A Colette.

Que me dites-vous là? Le pauvre garçon! voilà une mort bien prompte!

PATELIN

Tout le village en est déjà informé. Comme 1» malheurs arrivent dans un moment!

COLETTE, feignant de pleurer ,

Ili, hi, hi.

PATELIN, ù II. Barlolin.

La pauvre fille ! méchante affaire pour monsieur Guillaume.

BARTOLIN.

Je vous rendrai justice ; ne pleurez pas tant.

COLETTE, feignant de pleurer.

Il était mon fiancé, é, é, é.

BARTOLIN.

Consolez-vous doue, il n’était pas encore votre mari.

COLETTE, feignant de pleurer .

Je ne le pleurerais pas tant, s’il avait été mon mari, i, i, i.

BARTOLIN.

Il sera puni; et déjà, sur votre plainte, j'ai donné un décret de prise de corps : on doit me l’amener ici. Je vais cependant, pour la forme, visiter le corps mort. 11 est là, dites-vous, chez votre oncle le chirurgien ? Je reviens dans un moment. * (Il s’en ro).

PATELIN

Il va tout découvrir, s’il ue trouve pas le mort.

COLETTE

Laissez-lc aller : mou oncle est d'intelligence avec nous, et Agnelet a ajusté dans le lit une certaine tête qui le fera fuir bien vite.

PATELIN

Mais quelqu’un dans le village rencontrera peutêtre Agnelet.

COLETTE

Il s’est allé cacher dans le grenier à foin d'un de nos voisins, d’où il ne sortira que quand le mariage sera tout à fait conclu.

L’AVOCAT PATELIN, ACTE III, SCENE VIII

comme celle-là; les coups, ou le trépan, l'ont eu tièrement défigurée : elle n'a pas seulement la figure humaine, et je n’ai pu la voir un moment sans en détourner la vue. *

COLETTE, feignant de pleurer.

Ah, ah, ah.

PATELIN, à If. Bartolin.

Que je plaius le pauvre monsieur Guillaume. C’était un bon homme ! il y avait plaisir d’avoir affaire avec lui.

BARTOLIN.

Je le plains aussi; mais que Taire? Voilà un homme mort; et sa fiancée qui me demande justice?

patelin, à Colette.

Colette, que te servira de le faire pendre? Ne vaudrait-il pas mieux pour toi...

COLETTE

Hélas! monsieur, je ne suis ni intéressée ni vindicative ; et s’il y avait quelque expédient honnête... Vous savez combien j’aime ma maîtresse, ïotre fille, qui est filleule de monsieur (montrant

Berttlia).

BARTOLIN.

Ha filleule? Hé bien ! quel intérêt a-t-elle à tout

ceci?

COLETTE

YaÜre, monsieur, le fils unique de monsieur Guillaume, en est amoureux et désire de l’épouser, soc père refuse d'y consentir. Vous êtes si habile l'un et l'autre ! voyez s’il n'y aurait pas là quelque eipedient, afin que tout le monde fût content.

BARTOLIN, Û M. Patelin.

Oui, il faut que cette fille se déporte de sa poursuite, à condition que monsieur Guillaume consentira à ce mariage.

COLETTE

Que cela est bien imaginé !

PATELIN

C’est prendre la voie de la douceur.

BARTOLIN.

Avant que de le mettre en prison, on doit me iimener; il faut que je lui en parle moi-même. Mais y consentez-vous, monsieur Patelin ?

PATELIN

Hé... Je n’avais pas encore fait dessein de marier ma fille... cependant... pour sauver la vie à monsieur Guillaume... Allons, allons, j’y donnerai les mains ; et je serais Tâché de faire pendre un homme.

BARTOLIN.

J’entends qu’on me l’amène... (a Colette.) Vous, liiez vite faire enterrer secrètement le mort, afin <pi’on ne m'accuse point de prévarication.

PATELIN

El moi, pour la forme, je vais faire dresser un mol de contrat, que vous lui ferez signer, s'il vous plaît.

BARTOLIN, DEUX R ECO RS, GUILLAUME

BARTOLIN.

Ah! vous voici! Hé bien! vous savez, monsieur Guillaume, pourquoi on vous a arrêté?

GUILLAUME

Oui, ce coquin d’Àgnelet dit qu'il est mort.

BARTOLIN.

Il l’est véritablement; je viens de le voir moimême, et vous avez avoué le fait.

GUILLAUME

Peste soit de moi 1

BARTOLIN.

Oh çà ! j'ai une chose à vous proposer. U ne tient qu’à vous de sortir d’affaire, et de vous en retourner chez vous en liberté.

GUILLAUME

Il ne tient qu'à moi ? Serviteur donc.

BARTOLIN.

Oh! attendez. Il faut savoir auparavant si vous aimez mieux marier votre fils que d'être pendu? GUILLAUME.

Belle proposition ! Je n'aime ni l'un ni l'autre.

Je m'explique : vous avez tué Agnelet, n'esl-il pas vrai?

GUILLAUME

Je l'ai battu ; s'il est mort, c'est sa faute.

BARTOLIN.

C'est 1» vôtre. Écoutez: monsieur Patelin a une fille belle et sage.

GUILLAUME

Oui, et gueuse comme lui.

BARTOLIN.

Votre fils en est amoureux.

GUILLAUME

Eh ! que m'importe?

BARTOLIN.

La fiancée du mort se déporte de sa poursuite, si vous consentez à leur mariage.

GUILLAUME

Je n’y consens point.

bartolin, aux reeort.

Qu’on le mène en prison.

GUILLAUME

En prison?... Maugrcbleu !... Laissez-moi au moins aller dire chez moi qu’on ne m’attende point.

Ne le laissez pas échapper.

SCÈNE VIII

PATELIN, GUILLAUME, IIARTOLIN, COLETTE, VALÉHE, HENRIETTE, deux «cor».

PATELIN, d Jf. Bartolin.

Voilà le contrat... (a M. Guillaume.) Monsieur, sur

lo malheur qui vous est arrivé," toute ma famille vient vous offrir ses services.

GUILLAUME, à part.

Que de patelineurs I

BARTOLIN.

AiJons, voici toutes les parties : expliquez-vous vite. Voulez-vous sortir d’affaire?

GUILLAUME

Oui.

BARTOLIN, lui présentant le contrai.

Signez ce contrat.

GUILLAUME

Je n’en veux rien faire.

BARTOLIN, aux rccori.

En prison, cl les fers aux pieds.

Les fers aux pieds! tubleu, comme vous y allez!

BARTOLIN.

Ce n’est encore rien : je vais tout à l'heure vous faire donner la question.

GUILLAUME

Donner la question!

BARTOLIN.

Oui, la question ordinaire et extraordinaire; et après cela, je ne puis éviter de vous faire pendre.

GUILLAUME

Pendre? Miséricorde!

BARTOLIN.

Signez donc : si vous différez un moment, vous êtes perdu; je ne pourrai plus vous sauver.

GUILLAUME

Juste ciel! (U ligne) que ne faut-il pas faire?

BARTOLIN.

Je l'ai ouï dire à un fameux médecin, les coups à la tête sont dangereux comme le diable... (aprét que Jf. Guillaume a ligné.) Voilà qui est bien : je vais jeter au feu la procédure, et je vous en félicite.

GUILLAUME

Oui, j'ai fait aujourd'hui de belles affaires.

L'honneur de votre alliance..!

GUILLAUME

Ne vous coûte guère.

YALÉItE.

Mon père, je vous proteste...

GUILLAUME

Va- t'eu au diable.

HENRIETTE

Monsieur, je suis fâchée...

GUILLAUME

Et moi aussi.

COLETTE

Que me donnerez-vous à la place de mon fiancé?

GUILLAUME

Les moutons qu'il m'a volés.

SCÈNE IX

UN PAYSAN, AGNEI.KT, et tout les acteun de la icène précédente.

LE PAYSAN, a Agnelet.

Marche, marche, de par le roi!

AGNELET

Miséricorde!

GUILLAUME

Ah, traître! tu n'es pas mort? Il faut que je t'étrangle; il ne m'en coûtera pas davantage.

BARTOLIN.

Attendez, {au paysan.) D'où sort ce fantôme?

LE PAYSAN

J'avons trouvé ce voleur dans notre grenier; par quoi je le mène en prison.

BARTOLIN, à Agnelet.

Ouais! tu n’as plus de coups à la lèle?

AGNELET

Ma fi, non.

BARTOLIN.

Qu’est-ce donc qu’on in*a fait voir dans un lit, chez le chirurgien?

AGNELET

C était une tète de viau, monsieur.

GUILLAUME, à Jf. H ar toi in.

Allons, puisqu’il n’est pas mort, rcudez-moi le contrat, que je le déchire.

BARTOLIN.

Cela est juste.

PATELIN, à Jf. Guillaume.

Oui, eu me payant un dédit qui contient dix mille écus.

GUILLAUME

Dix mille écus? Il faut bien par force que je laisse la chose comme elle est. Mais vous me payerez, les trois cents écus de

votre père?

PATELIN

Oui, en me portant son billet.

GUILLAUME

Son billet?... El mes six aunes de drap?

PATELIN, rit.

C'est le présent de noces.

GUILLAUME

Do noces!... Au moins je tâterai de l'oie? PATELIN.

Nous l'avons mangée à dîner.

GUILLAUME

A dîner?... (montrant Agnelet.) Oh! ce scélérat payera pour tous, et il sera pendu.

VALÈRE

Mou père, il est temps de l'avouer, il n'a rien fait que par mon ordre.

GUILLAUME

Me voilà bien payé de mon drap et de mes moutons.

PIN DE L'AVOCAT PATELIN

LE SAGE

L'auteur de Turcaret, une comédie égale peut-être aux comédie# du Molière, Rene Lk Sage, vint au inonde le IGumi IGU8, à Sargeau, à i|uatre lieue* de Vannes. Son (ère était avocat et notaire; il était riche, économe, et tuait doucement avec sa femme et ses enfants. La mort cuira dans cette maison; l'orphelin resta sous une tutelle injuste. Heureusement, il üt d'excellentes éludes; il était très-versé dans les langues anciennes, quand tl s'en vint à Paris, poussé par un grand désir de renommée. Il avait une belle taille, une noble ligure ; il était intelligent au degré suprême, et pour son 1*1 esprit il se vil trèsredierebé dans les bonnes compagnies. Il n'eût pas uunqué de nombreuses amours; il aima mieux devenir I honuète mari d'une honnête lillb. A peine marié dans l'é^lue de Sainl-Sulpice, en 1GÜ4, il revint par nécessité d'abord, et bientôt parce que c'élail sa passion, à l'exercice assidu des bel les- le lires, sa jeune femme l'enliardisum dans sa tentative. 11 était un libre esprit, fait pour l'aiwjlié, dédaigneux du joug. Ën vain, M. le maréchal de Villars, dans tout l'éclat de sa gloire, eût voulu protéger Hem- Le Sage ; il refusa ce grand patronage, et se rrut riche, en effet, quand son ami, M. l'abbé de Lyon ne, im cul assuré une rente de six cents livres.

Il tenta d'abord la fortune du IhéAlrc, et, maltraité |»ar un parterre sans clémence, il Unit par donner aux coméliiriM français Cru pin rival de ton maître , un petit cltcfd'eeuvre. 11 fut représenté, & la même heure, sur le théâtre de Versailles, en présence de Leurs Majestés, et Dieu sait les murmures, les cruautés, les bouffonneries de la cour. Cependant, à la môme heure aussi, la ville, heureuse et '•'intente, applaudissait à ces franches gaietés, à ce bon style, à ces inventions si nouvelles. Ën ce temps, il y

avait 1» ville et la cour. Plus d’une fois l'arrêt des bourgeois fut cassé par le prince, témoin les Plaideurs, de Ratine. Il était minuit ; l'illustre auteur entendait à sa porte un brand bruit de carrosses : « Hélas ! dit-il, on me vient

prendre et conduire A la Bastille » C'étaient ms amis

de la cour qui vûnaient lui porter la grande nouvelle : Le roi s'est beaucoup amusé auj Plaideurs.

Tuteur et acheva cotte popularité si bien commencée. Avec quelle verve et quel mépris l'auteur a traité ces bornâtes de proie et de finance, que M. Dupin appelait, de

nos jour*, des loups-cerviers. En vain, Turcaret ne veut pas qu'on lu joue; en vain il appelle à son aide, à prix d'argent , les comédiennes, les comédiens, tout le café Procope; en vain, messieurs les Ünancicrs offrent au poêle (il était si pauvre!) une fortune, cent mille francs! pour qu’il eût A retirer sa comédie! il résiste à toutes les offres, à toutes les menaces. Un ordre de monseigneur le Garde des sceaux imposa Turcaret à messieurs du Théâtre-Français. La pièce alla jusqu’aux nues, où plus lard elle devait rencontrer, vainqueur des mêmes obstacles, le Mariuije de Figaro . Nous avons parlé plus haut, du travail et des joies de Le Sage. Il aimait la gloire ; il n'eùt cédé à aucun prix sa juste renommée. Kntln, mécontent de ses comédiens, il se retira de la scène, et confia toutes ses vengeances à ce merveilleux Gil Bios de Santillane, un livre où l'on rit d'un bout à l’autre. et le seul livre de sou espèce. 11 u’y a rien de plus rare ut de plus charmant dans toute la langue française. Aussi bien, Le Sage amis quinze ans à l’écrire; or, dans l’intervalle, abandonnant les comédiens français h leur propre génie, il écrivait les Muettes les plus char-

mantes pour les théâtres forains de Saint-Germain et de Saint - Laurent.

Gomme il était pauvre et qu'il fallait aller vite en besogne, il prenait tous les collaborateurs qui lui tombaient sous la main, et, la plupart du temps, c'était lui qui faisait tout le vaudeville. On a composé de gros tomes de ce théâtre de la foire, et très-clairement il apparaît au lecteur le moins attentif que Le Sage avait trouvé le vrai style et la véritable action de l'opéra-comique. Or, voilà comment vivait ce brave homme, adoré de sa femme, honoré de ses enfants, content de son üls, le curé de Bouloguu-sur-Mcr ; applaudissant son autre tlls, lu comédien Montménil ; veillé par sa tille, écoulé par ses amis.

Sa mort est touchante : il était fort vieux; assis dans son jardin, il recevait les rayons du soleil, et tant que brillait l'astre au plus haut des cieux, le vieillard restait en possession de l'esprit qui l'animait. Tout* retombait à mesure que la nuit remplissait la campagne. Il mourut octogénaire, le 17 novembre 1747. Exemple austère et consolant d'un lettré sans récompense, cl laissant pour tout héritage une suite de chefs-d'œuvre, une gloire incontestable, iiicuuleslée.

CRISPIN

VALERE, CRISPIN

VALÈRE

Ah! le voilà, bourreau?

CRISPIN

Parlons sans emportement.

VALÈRE

Coquin!

CRISPIN

Laissons là, je vous prie, nos qualités. De quoi vous plaignez-vous?

VALÈRE

De quoi je me plains, traître? Tu m’avais demandé congé pour huit jours, et il y a plus d’un mois qu^ je ne t’ai vu. Est-ce aiusi qu'un valet doit servir?

CRISPIN

Parbleu ! monsieur, je vous sers comme vous me payez. Il me semble que l'un n’a pas plus de sujet de se plaindre que l'autre.

VALÈRE

Je voudrais bien savoir d’où tu peux venir.

Je viens de travailler à ma fortune. J'ai été en Touraine, avec un chevalier de mes amis, faire une petite expédition.

valère.

Quelle expédition?

CRISPIN

Lever un droit qu’il s'est acquis sur les gens de province, par sa manière de jouer.

valère.

Tu viens donc fort à propos, car je n'ai point d’argent; et tu dois être en état de m’en prêter.

CRISPIN

Non, monsieur; nous n’avons pas fait une heureuse pèche. Le poisson a vu l’hameçon, il n'a point voulu mordre à l'appât.

VALÈRE

Le bon fonds de garçon que voilà! Écoute, Crispiu, je veux bien te pardonner le passé; j’ai besoin de ton industrie.

CRISPIN

Quelle clémencet

valère.

Je suis dans un grand embarras.

CRISPIN

Vos créanciers s'impalicnt-ils? O gros marchand à qui vous avez fait un billet de neuf cents francs pour trente pistoles d'étoffe qu'il vous a fournie aurait-il obtenu sentence contre vous?

VALÈRE

Non.

CRISPIN

Ah! j'entends. Cette généreuse marquise qui alla elle-même payer votre tailleur, qui vous avait fait assigner, a découvert que nous agissions de concert avec lui?

valère.

Ce n'est point cela, Crispin : je suis devenu amoureux.

CRISPIN

Oh ! oh ! Et de qui, par aventure?

valère.

D'Angélique, fille unique de M. Oronte.

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, SCÈNE III

CRISPIN

Je la connais de vue : peste! la jolie figure! Son père, si je ne me trompe, est un bourgeois qui demeure en ce logis, et qui est très-riche.

VALÈRE

Oui : il a trois grandes maisons dans les plus beaux quartiers de Paris.

CRISPIN

L adorable personne qu’ Angélique?

VALÈRE

De plus, il passe pour avoir de l'argent comptant.

CRISPIN

Je connais tout l’excès de votre amour. Mais où en êtes-vous avec la petite fille? Elle sait vos sentiments?

VALÈRE

Depuis huit jours que j’ai un libre accès chez »n père, j’ai si bien fait qu’elle me voit d’un œil favorable : mais Lisette, sa femme de chambre, mapprit hier une nouvelle qui me met au désespoir.

CRISPIN

Eh! que vous a-t-elle dit, cette désespérante Lisette?

VALÉRE

Que j'ai un rival; que M. Orontc a donné sa parole à un jeune homme de province qui doit incessamment arriver à Paris pour épouser Angélique.

CRISPIN

Et quel est ce rival?

VALÈRE

C’est ce que je ne sais point encore. On appela Lisette dans le temps qu elle me disait cette fâcheuse nouvelle, et je fus obligé de

me retirer sans apprendre son nom.

CRISPIN

Nous avons bien la mine de n’ètre pas si tôt propriétaires des trois belles maisons de monsieur Oronte.

VALÈRE

Va trouver Lisette de ma part, parle-lui ; après cela, nous prendrons nos mesures.

CRISPIN

Laissez-moi faire.

VALÈRE

Je vais t'attendre au logis, (il j on.)

CRISPIN

Que je suis las d’étre valet! Ah! Crispin, c'est ta faute; tu as toujours donné dans la bagatelle : tu devrais présentement briller dans la finance. Avec IWprit que j'ai, morbleu! j'aurais déjà fait plus d'une banqueroute.

CRISPIN, LABRANCHE

LABRANCHK.

N’est-ce pas là Crispin?

CRISPIN

Est-ce là Labranchc que je vois?

LABRANCHE

C’est Crispin, c’est lui-môme.

CRISPIN

C’est Labranchc, ou je meure! L'heureuse rencontre! Que je t’embrasse, mon cher. Franchement, ne te voyant plus paraître à Paris, je craignais que quelque arrêt de la cour ne t'en eût éloigné.

LABRANCHE

Ma foi, mon ami, je l’ai échappé belle depuis que je ne t'ai vu. On m’a voulu donner de l’occupation sur mer; j’ai pensé être du dernier détachement de la Tournelle.

Tudieu! qu*avais-lu donc fait?

LABRANCHE

Une nuit, je m’avisai d'arrêter, dans une rue détournée, un marchand étranger, pour lui demander, par curiosité, des nouvelles de son pays. Comme il n’entendait pas le français, il crut que je lui demandais la bourse : il crie au voleur; le guet vient; on me prend pour un fripon; on me mène au Châtelet : j’y ai demeure sept semaines.

CRISPIN

Sept semaines!

LABRANCHE

J y aurais demeuré bien davantage, sans la nièce d'une revendeuse à la toilette.

CRISPIX.

Est- il vrai?

LABRANCHE

On était furieusement prévenu contre moi; mais celte bonne amie sc donna tant de mouvement, quelle fit connaître mon innocence.

CRISPIN

Il est bon d'avoir de puissants amis.

LABRANCHE

Cette aventure m'a fait faire des réflexions.

crispin.

Je le crois; tu n'cs plus curieux de savoir des nouvelles des pays étrangers.

Non ; ventrebleu 1 Je me suis remis dans le service. Et toi, Crispin, travailles-tu toujours?

crispin.

Non, je suis, comme toi, un fripon honoraire. J%suis rentré dans le service aussi; mais je sers un maître sans bien, ce qui suppose un valet sans gages. Je ne suis pas trop content de ma condition.

LABRANCHE

Je le suis assez de la mienne, moi. Je me suis

CRI8PIN RIVAL DK SON MAITRE, SCÈNE III

retiré à Chartres; j'y sers un jeune homme appelé Damis : c'est un aimable garçon; il aime le jeu, le vin, les femmes; c'est uu homme universel : nous faisons ensemble toutes sortes de débauches; cela m'amuse, cela me détourne de mal faire.

CRISPIN

L'innocente vie!

LABRANCHR.

N'est- il pas vrai?

CRISPIN

Assurément. Mais, dis-moi, Labranche, qu'es-tu venu faire à Paris? Où vas-tu?

Je vais dans cette maison.

CRiSPIN.

Chez monsieur Oronte?

LABRANCHE

Sa fille est promise à Damis.

CRISPIN

Angélique promise à ton maître ?

LABRANCHR.

Monsieur Orgon, père de Damis, était à Paris il y a quinze jours, j'y étais avec lui : nous allâmes voir monsieur Oronte, qui est de ses anciens amis, et ils arrêtèrent entre eux ce mariage.

CRISPIN

C'est donc une affaire résolue?

LABRANCHE

Oui : le contrat est déjà signé des deux pères et do madame Oronte; la dot, qui est de vingt mille écus en argent comptant, est toute prête: on n'attcndque l'arrivée de Damis pour terminer la chose.

CRISPIN

Ah, parbleu! cela étant, Valère, mon maître, n'a donc qu'à chercher fortune ailleurs.

LABRANCHE

Quoi! ton maître?

Il est amoureux de cette môme Angélique: mais puisque Damis...

LABRANCHE

Oh! Damis n’épousera point Angélique : il y a une petite difficulté.

CRISPIN

Eli ! quelle?

LABRANCHE

Pendant que son père le mariait ici, il s’est marié à Chartres, lui.

CRISPIN

Comment donc?

LABRANCHE

Il aimait une jeune personne avec qui il avail fait les choses... de manière qu’au retour du bonhomme Orgon, il s’est fait en secret une assemblée de parents. La fille est de condition; Damis a été oblige de l’épouser.

CRISPIN

Oh ! cela change la thèse.

LABRANCHE

J'ai trouvé les habits de noces de mon maître tout faits; j'ai ordre de les emporter à Chartres aussitôt que j’aurai vu monsieur et madame Oronte, et retiré la parole de monsieur Orgon.

CRISPIN

Retiré la parole de monsieur Orgon !

C’est ce qui m’amène à Paris. Sans adieu, Crispin nous nous reverrons.

CRISPIN

Attends, Labranche; attends, mon enfant; il nu* vient une idée... Dis-moi un peu, ton maître est-il connu de monsieur Oronte?

LABRANCHE

Ils ne se sont jamais vus.

CRISPIN

Ventrebleu! si tu voulais, il y aurait un beau coup à faire; mais, après ton aventure du Châtelet, je crains que tu ne manques de courage.

LABRANCHE

Non, non; tu n’as qu’à dire. Une tempête essuyée n’empêche point un bon matelot de se remettre en mer. Parle, de quoi s’agit-il? Est-coque tu voudrais faire passer tou maître pour Damis, et lui faire épouser?...

CRISPIN

Mou maitre! Fi donc! voilà un plaisant guctit. pour une fille comme Angélique! Je lui destine un meilleur parti.

LABRANCHR.

Qui donc?

CRISPIN

Moi.

LABRANCHR.

Malepesle! tu as raisou; cela n’est pas mal imaginé, au moins.

CRISPIN

Je suis aussi amoureux d’elle.

LABRANCHE

J’approuve ton amour.

CRISPIN

Je prendrai le nom de Damis.

LABRANCHE

C’est bien dit.

CRISPIN

J’épouserai Angélique.

LABRANCHE

J’y consens.

CRISPIN

Je toucherai la dot.

LABRANCHR*

Fort bien.

CRISPIN

Et je disparaîtrai avant qu’on en vienne aux éclaircissements.

LABRANCHE

Expliquons-uous mieux sur cet article.

CRISPLN RIVAL DE SON MAITRE, SCENE V

CBI8PIN.

Pourquoi ?

LABRANCHB.

Tu parie» de disparailre avec la dot, sans faire mention de moi. il y a quelque chose à corriger dans ce plan-là.

crispin.

Oh I noua disparaîtrons ensemble.

LABRANCHB.

A cette condilion-là, je te sers de croupier. Le coup, je l'avoue, est un peu hardi; niais mon auto le réveille, et je sens que je suis né pour les grandes choses. Où irons-nous cacher la dot?

cnispiN.

bans le fond de quelque province éloignée.

LABRAXCHE.

Je crois qu'elle serait mieux hors du royaume : qu'en dis-tu ?

CRISPIN

C'est ce que nous verrons. Apprends-moi de quel caractère est monsieur Oronte.

LABRANCHB

C'est un bourgeois fort simple, un petit génie.

CR1SP1N

Et madame Oronte?

LABRANCHB.

Une femme do vingt-cinq à soixante ans; une femme qui s’aime, et qui est d'un esprit tellement incertain, quelle croit dans le même moment le pour et le contre.

CRISPIN

Cela suffit. Il faut à présent emprunter des habits pour...

LABRANCHB.

Tu peux te servir de ceux de mon maître. Oui, justement, tu es à peu près de sa taille.

CftlSPIN. ,

Peste! il n'est pas rnal fait.

LABRANCHB.

ifl vois sortir quelqu'un de cher monsieur Oronte : allons dans mon auberge concerter l'exécution de notre entreprise.

crispin. •

Il faut auparavant que je coure au logis parler » Valire, et que je l'engage, par une fausse confidence, à ne point venir de quelques jours chez monsieur Oronte. Je t'aurai bientôt rejoint.

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, LISETTE

Oui, Lisette, depuis que Yalôre in’a découvert sa passion, un secret chagrin me dévore; et je sens que si j'épouse Damis, il m'en coûtera le repos de ma tic.

LISETTE

Voilà un dangereux homme que co Valère.

ANGÉLIQUE

Que je suis malheureuse! Entre dans, ma situation, Lisette. Que dois-je faire? conseille-moi, je t en conjure.

LISBTTB.

Quel conseil pouvez-vous attendre de moi T

ANGÉLIQUE

Celui que t’inspirera l'intérêt que tu prends à ce qui me touche.

LISETTE

On ne peut vous donner que deux sortes de conseils : l’un, d’oublier Valère; et l'autre, de vous roidir contre l'autorité paternelle. Vous avez trop d’amour pour suivre le premier; j’ai la conscience trop délicate pour vous donner le second ; cela est embarrassant, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE

Ah ! Lisette, tu me désespères.

LISETTE

Attendez, il me semble pourtant que Ton peut concilier votre amour et ma conscience : oui, allons trouver votre mère.

ANGÉLIQUB.

Que lui dire?

LISETTE

Avouons-lui tout : elle aime qu’on la flatte, qu’on la caresse; flattons-la, caresso ns-la ; dans le fond elle a de l'amitié pour vous, et elle obligera peutêtre monsieur Oronte à retirer sa parole.

ANGÉLIQUE

Tu as raison, Lisette; mais je crains...

LISETTE

Quoi?

ANGELIQUB.

Tu connais ma mère; son esprit a si peu de fermeté!

LISETTE

Il est vrai qu'elle est toujours du sentiment de celui qui lui parle le dernier: n’importe, ne laissons pas de l'attirer dans notre parti. Mais je la vois; retirez-vous pour un moment : vous reviendrez quand je vous en ferai signe. (Angélique se relire au fond du théâtre.)

SCÈNE V

MADAME ORONTE, LISETTE; ANGÉLIQUE, dm*

le fond du théâtre.

LISETTE, Afin* faire semblant de voir madame Oronte.

Il faut convenir que madame Oronte est une des plus aimables femmes de Paris.

MADAME ORONTE

Vous êtes flatteuse, Lisette.

LISETTE

Ah! madame, je ne vous voyais pas! Ces paroles que vous venez d’entendre sont la suite d’un entretien que je viens d’avoir

avec mademoiselle Angélique au sujet de sou mariage. Vous avez,

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, SCENE VI

lui disais-je, la plus judicieuse de toutes les mères, la plus raisonnable.

MADAME ORONTE

Effectivement, Lisette, je ne ressemble guère aux autres femmes : c'est toujours la raison qui me détermine.

L1SETTK.

Sans doute.

MADAME ORONTK.

Je n'ai ni entêtement ni caprice.

LISETTE

Et, avec cela, vous êtes la meilleure mère du monde. Je mets en fait que si votre 011e avait de la répugnance à épouser Damis, vous ne voudriez pas contraindre là-dessus son inclination.

MADAME ORONTE

Moi, la contraindre! moi, gêner ma fille! àDieu ne plaise que je fasse la moindre violence à ses sentiments! Dites-inoi, Lisette, aurait-elle de faversion pour Damis?

LISETTE

Eh! mais...

MADAME ORONTE

Ne me cachez rien.

LISETTE

Puisque vous voulez savoir les choses, madame, je vous dirai qu elle a de la répugnance pour ce mariage.

• MADAME OROXTS.

Elle a peut-être une passion dans le cœur.

LISETTE

Oh ! madame, c'est la règle. Quand une fille a de l'aversion pour un homme qu'on lui destine pour mari, celasûppose toujours qu'elle a de l'inclination pour un autre. Vous m'avez dit , par exemple, que vous haïssiez monsieur Oronlc la première fois qu'on vous le proposa, parce que vous aimiez un officier qui mourut au siège de Candie.

MADAME ORONTE

Il est vrai; et si ce pauvre garçon ne fût pas mort, je n'aurais jamais épousé mousieur Oronte.

LISETTE

Eh bien, madame, mademoiselle votre fille est dans la môme disposition où vous étiez avant le siège de Candie.

MADAME ORONTE

Eh! qui est donc le cavalier qui a trouvé le secret de lui plaire ?

LISETTE

C’est ce jeune gentilhomme qui vient jouer chez vous depuis quelques jours.

MADAME ORONTE

Qui? Valère!

LISETTE

Lui-même.

MADAME ORONTE

A propos (vous m’en faites souvenir), il nous regardait hier, Angélique et moi, avec des yeux si

passion liés ! Êtes-vous bien assurée, Lisette, que c’est de ina fille qu’il est amoureux?

LISETTE, ayant fait »igne ù A mitliq ir d' s'approcher.

Oui, madame, il me fa dit lui-même; et il ma chargée de vous prier, de sa part, de trouver bou qu'il vienne vous en faire la demande.

ANGÉLIQUE, t approchant , à ta mère.

Pardonnez, madame, si mes sentiments ne sont pas conformes aux vôtres; mais vous savez...

madame ORONTE, à Angélique.

Je sais bien qu'une fille ne règle pas toujours les mouvements de son cœur sur les vues de scs parents; mais je suis tendre, je suis bonne, j'entre dans vos peines. En un mot, j'agrée la recherche de Valère.

angélique.

Je ne puis vous exprimer, madame, tout le ressentiment que j'ai de vos bontés.

LISETTE, fl madame Oronte.

Ce n'est pas assez, madame; monsieur Oronte est un petit opiniâtre : si vous ne soutenez pas avec vigueur...

MADAME ORONTE

Oh! n'ayez point d'inquiétude là-dessus: je prends Valère sous ma protection, ma fille n'aura point d'autre epoux que lui, c'est moi qui vous le dis. Mou mari vient, vous allez voir de quel ton je vais lui parler.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, MADAME ORONTE, LISETTE

MADAME ORONTE, à ton mari .

Vous venez fort à propos, monsieur ; j'ai à vous dire que je ne suis plus dans le dessein de marier ma fille à Damis.

M. ORONTE, ù ta femme.

lia, ha ! Peut-on savoir, madame, pourquoi vous avez changé de résol ulioa?

MADAME ORONTE

♦ C'est qu'il se présente un meilleur parti pour Angélique. Valère la demande : il n'est pas, à la vérité, si riche que Damis; mais il est gentilhomme ; et , en faveur de sa noblesse, nous devons lui passer son peu de bien !

LISETTE, bat, <1 madame Oronte.

Bon.

M. ORONTE

J'estime Valère; et, sans faire attention à son peu de bien, je lui donnerais très-volontiers ma fille, si je le pouvais avec honneur; mais cela ne se peut pas, madame.

MADAME ORONTE

D'où vient, monsieur?

M. ORONTE

D'où vient? Voulez-vous que nous manquions de parole à monsieur Orgon, notre ancien ami?

CRISP1N RIVAL DE SON MAITRE, SCÈNE VII

ÀTei-TOUS quelque sujet de vous plaindre de lui?

MADAME ORONTE

Non.

LISETTE, bas, ù madame Orontt r.

Courage; ne mollissez point.

M. ORONTE

Pourquoi donc lui faire un pareil affront? Songez que le contrat est signé, que tons les préparatifs sont faits , et que nous n'attendons que Dami». La chose n'est-elle pas trop avancée pour s’en dédire?

MADAME ORONTE

Effectivement, je n'avais pas fait toutes ces réflexions.

LISETTE, bai , o elle-même.

Adieu, la girouette va tourner.

M. ORONTE

Vous êtes trop raisonnable, madame, pour vouloir vous opposer à ce mariage.

MADAME ORONTE

Oh! je ne m’y oppose pas.

LISETTE, bat , à elle -mime.

Mort de ma vie! est-ce là une femme? elle ne contredit point.

MADAME ORONTE

Vous le voyez, Lisette; j'ai fait ce que j'ai pu pour Valère.

LISETTE, bas, à madame Oronie.

Oui! vraiment , voilà un amant bien protégé!

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, LABRANCHE, MADAME ORONTE, LISETTE

M. ORONTE

J'aperçois le valet de Damis.

LABRANCHE

Très-humble serviteur à monsieur et à madame Oroote; serviteur très-humble à mademoiselle Angélique; bonjour, Lisette.

M. ORONTE

Hé bien, Labranche, quelle nouvelle?

LABRANCHE, à M. Oronte.

Monsieur Damis , votre gendre et mon maître, vient d'arriver de Chartres; il marche sur mes pas : j'ai pris les devants pour vous en avertir.

ANGELIQUE, bat, ù elle-même.

o ciel !

M. ORONTE

Je l'attendais avec impatience. Mais pourquoi n'est-il pas venu tout droit chez moi ? Dans les termes où nous en sommes, doit-il faire ces façons-là?

LABRANCHE

Oh, monsieur! il sait trop bien vivre pour en user si familièrement avec vous : c'est le garçon de Frauce qui a les meilleures manières. Quoique je sois son valet, je n'en puis dire que du bien.

MADAME ORONTE, à [jibranche.

Est-il poli ? est-il sage?

LABRANCHE, A madame Oronte.

S'il est sage, madame! il a été élevé avec la plus brillante jeunesse de Paris : tudieu l c'est une tète bien sensée !

m. oronte.

Et monsieur Orgon n'est-il pas avec lui?

LABn ANCHE, ù M. Oronte.

Non, monsieur : de vives atteintes de goutte l'ont empêché de se mettre en chemin.

m. oronte.

Le pauvre bonhomme!

LABRANCHE

Cela l'a pris subitement la veille de notre départ. Voici une lettre qu'il vous écrit. (•/ donne une lettre à monsieur Oronte.)

M. ORONTE lit le dessus de la lettre.

a A monsieur, monsieurCraquel, médecin, dans « la rue du Sépulcre. »

LABRANCHE, reprenant la lettre.

Ce n'est point cela, monsieur.

M. ORONTE, riant.

Voilà un médecin qui loge dans le quartier de ses malades.

LABRANCHE lire plusieurs lettres , et en lit les adresses.

J’ai plusieurs lettres que je me suis chargé de rendre à leurs adresses. Voyous celle-ci. (il lit.) « A monsieur Rredouillet, avocat au parlement, « rue des Mauvaises-Paroles. » Ce u’est point encore cela ; passons à l’autre, (il lit.) « A monsieur « Gourmandin, chanoine de... » Ouais, je ne trouverai point celle que je cherche, (il lit.) « A mon- « sieur Oronte. * Ah! voici la lettre de monsieur Orgon... (il la donne.) Il l’a écrite d'une main si tmnblante, que vous n’en reconnaîtrez pas l'écriture.

M. ORONTE

En effet, elle n'est pas reconnaissable.

LABRANCHE

La goutte est un terrible mal. Le ciel vous en veuille préserver, aussi bien que madame Oronte, mademoiselle Angélique, Lisette et toute la compagnie!

m. oronte lit.

« Je me disposais à partir avec Damis; mais la « goutte m'en a empêché. Néanmoins, comme ma « présence n'est point absolument nécessaire à Pa- « ris, je n'ai point voulu que mon indisposition « retardât un mariage qui fait ma plus chère en- «vie, et toute la consolation de ma vieillesse. Je « vous envoie mon fils, servez-lui de père comme « à votre fille. Je trouverai bon tout ce que vous « ferez.

o De Chartres.

« Votre affeotionné serviteur, Oroon. »

Que je le plains!

CflISPIN RIVAL DE SON MAITRE, SCENE IX.

LABRANCHE, MADAME ORONTE, LISETTE

M. ORONTK, à Labranehe.

Mais qui est ce jeune homme qui s'avance? ne serait-ce point Damis?

LABRANCHE, ù M . Oronle.

C'est lui-même. (d madame Orouie.) Qu'en ditesvous, madame? n'a-t-il pas un air qui prévient en sa faveur?

MADAME ORONTK , ù Labranehe.

Il n'est pas mal fait, vraiment.

CHISPIN, appelant.

Labranehe?

LABRANCHE, d Critpm.

Monsieur.

CRISPIN

Est-ce là monsieur Oronte, mon illustre beaupère?

LABRANCHE

Oui; vous le voyez en propre original.

M. ORONTE, d Crispin.

Soyez le bienvenu , mon gendre , embrassezmoi.

CRISPIN, embrassant H. Oronte.

Ma joie est extrême de pouvoir vous témoigner l'extrême joie que j'ai de vous embrasser. (bhmirrom madame Oronte.) Voilà sans doute l'aimable onfant qui m’est destinée?

M. ORONTE

Non, mon gendre, c’est ma femme. Voilà ma fille Angélique.

CRISPIN

Malepcslo ! la jolie famille! (regardant Angélique.) Je ferais volontiers ma femme de l’une, (regardant madame Oronte) et ma maltresse de l’autre.

MADAME ORONTK, d Crispin.

Cela est trop galant, (d Lisette.) Il parait avoir de l'esprit.

LISETTE

Et du goût même.

CRISPIN, d madame Oronte.

Quel air! quelle grâce! quelle noble fierté! ventrebleu! Madame, vous êtes tout adorable. Mon père me le disait bien : Tu verras madame Oronte, c’est la beauté la plus piquante.

MADAME ORONTE

Pi donc!

crispin, d part.

La plus désag. .. (A««r.) Je voudrais, dit-il, qu’elle fût veuve, je l’aurais bien lût épousée.

M. ORONTE, riant.

Je lui suis, parbleu, bien obligé.

MADAME ORONTE, à Crispin.

Je l’estime infiniment, monsieur votre père : que je suis fâchée qu'il n’ait pu venir avec vous !

CRISPIN

Qu’il est mortifié de ne pouvoir être de la noce! Il se promettait bien de danser la bourrée avec madame Oronte.

LABRANCHE, d M. Otante.

Il vous prie d’achever promptement ce mariage ; car il a une furieuse impatience d'avoir sa bru auprès de lui.

M. ORONTP-, d Labranehe.

Hé! mais, toutes les conditions sont arrêtées entre nous, et signées; il ne reste plus qu'à terminer la chose et compter la «lot.

CRISPIN, d V . Oronte.

Compter la dot! oui, c’est fort bien dit. Labranehe! Permettez que je donne une commission à mon valet, (d part, ù Labranehe.) Va chez le marquis. (bus.) Va-t'en arrêter des chevaux pour celle nuit; tu m'entends. (haut.) Et lu lui diras que je lui baise les mains.

LABIUNCHE, sortant.

J’y vole.

ANGÉLIQUE, M. ORONTE, CRISPIN, MADAME

ORONTE, LISETTE

M. ORONTE, û Crispin.

Revenons à votre père. Je suis très-affligé de son indisposition; mais satisfaites, je vous prie, ma curiosité. Dites-moi Un peu des nouvelles de son procès.

• CRISPIN, d mh air inquiet , appelle.

Labranehe !

M. ORONTE

Vous êtes bien ému, qu'avez-vous?

CRISPIN, bas, d lui-même.

Maugrcbleii de la question... ! (da»f.) J’ai oublié de charger l^ibraiiche... (bat. n lui-même.) Il devait bien me parler de ce procès-là.

M. ORONTE

Il reviendra. Eli bien! ce procès a-l-il enfin été jugeî

CRISPIN , d il. Oronle.

Oui, Dieu merci, l’a flaire en est faite.

M. OllONTE.

Et vous l’avez gagné?

CRISPIN

Avec dépens.

M. ORONTE

J'en suis ravi, je vous assure.

MADAME ORONTE

Le ciel en soit loué!

Mon père avait cette affaire à cœur; il aurait donné tout son bien aux juges, plutôt que d en avoir le démenti.

un

CHISPIN RIVAL DE SON MAITRE, SCÈNE XI

M. ORONTE

Ma foi, celte affaire lui a bien coûté de l’argent, n’est-ce pas?

CRISPIN

Je vous en réponds! Mais la justice est une si [telle chose, qu’on ne saurait trop cher l’acheter.

M. ORONTE

J'en conviens; mais, outre cela, ce procès lui a bien donné de la peine.

CRISPIN

Ah! cela n’est pas concevable : il avait affaire au plus grand chicaneur, au moins raisonnable de tous les hommes.

M. ORONTE

Qu'appelez-vous, de tous les hommes? 11 m’a dit que sa partie était une femme.

Oui, sa partie était une femme, d’accord ; mais cette femme avait dans ses intérêts un certain vieux Normand qui lui donnait des conseils : c’est cet homme-là qui a bien fait de la peine à mon père... Mais changeons de discours: laissons là les procès : je ne

veux m'occuper que de mou mariage, et que du plaisir de voir madame üronte.

M. ORONTE

Eh bien ! allons, mon gendre, entrons; je vais ordonner les apprêts de vos noces.

CRISPIN, donnant la main û madame Qrnnte.

Madame 1

MADAME ORONTE

Vous n’ètcs pas à plaindre, ma fille : Damis a du mérite. (CrUpin, Jf. Oronte et madame Oroute sortent.)

SCÈNE X

ANGÉLIQUE, LISETTE

ANGÉLIQUE

Hélas! que vais-je devenir?

LISSTTR.

Nous allez devenir femme de M. Damis; cela n'est pas difficile à deviner.

ANGÉLIQUE

Ah! Lisette, tu sais mes sentiments, montre-toi ÿcosibie à mes peines.

LISETTE, pleurant.

La pauvre enfant!

ANGÉLIQUE

Auras-tu la dureté de m’abandonner à mon sort?

LISETTE

Vous me fendez le coeur.

ANGÉLIQUE

Lisette, ma chère Lisette !

LISETTE

Ne m’eu dites pas davantage. Je suis si touchée, que je pourrais bien vous donner quelque mauvais couseii! et je vous vois si affligée, que vous lie manqueriez pas de le suivre.

SCÈNE XI

ANGÉLIQUE, LISETTE, VAl.ÉRE, dam 1 , fmd.

* VALKHK, û lui -même.

Crispin m'a dit de ne point paraître ici de quoique» jours, qu'il méditait uu stratagème; mais il ne m a point expliqué ce que c’est. Je ne puis vivre dans celle incertitude.

Lisette, « Angélique.

Valère vient.

VALÉRB.

Je ne me trompe point j c’est-elle-mênic. [•'approchant.) Belle Angélique, de grâce, apprenez-moi vous-même ma destinée. Quel sera le fruit...? Mais quoi! vous pleurez l’une et l’autre.

Hé! oui, monsieur, nous pleurons, nous nous désespérous. Votre rival est arrivé.

VALÈRS.

Qu’est-ce que j’entends?

LISETTE

Et, dès ce soir, il épouse ma maltresse.

VALÉRB.

Juste ciel!

LISETTE

Si du moins, après sou mariage, elle demeurait à Paris, passe encore; vous pourriez quelquefois tous deux pleurer ensemble vos déplaisirs ; mais, pour comble de chagrin, il faudra que vous pleuriez séparément.

valérb.

J’en mourrai. Mais, Lisette, qui est donc cet heureux rival qui m’enlève ce que j’ai de plus cher au monde ?

LISETTE

On le nomme Damis.

VALÉRB.

Damis !

LISETTE

C’est un homme de Chartres.

VALÉnft.

Je connais tout Ce pays-là, et je ne sache point qu’il y ait un autre Damis que le fllsde monsieur Orgon.

LISETTE

Justement, c’est le fils de monsieur Orgon qui est votre rival.

VALÉRB.

Ah! si nous n'avons que ce Damis à craindre, nous devons nous rassurer!

ANGÉLIQUE

Que dites-vous, Valère?

VALÉRB.

Cessons de uous affliger, charmante Angélique. Damis, depuis huit jours, s’est marié à Chartres.

LISETTE

• Bon !

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, SCENE XV

ANUÉLIOL'B.

Vous vous moquez, Valère. Damis est ici,, qui s'apprête à recevoir ma main.

LISETTE

il est en ce moment au logis avec monsieur et madame Oronlc.

VALÈHE.

Damis est de mes amis; et il n'y a pas huit jours qu'il m'a écrit, j'ai sa lettre chez moi.

ANGELIQUE

Que vous mande-l-il?

VALÈRE

Qu'il s’est marié secrètement à Chartres avec une fille de condition.

LISETTE

Marié secrètement! oh! oh! approfondissons un peu cette affaire ; il me parait quelle en vaut bien la peine. Allez, monsieur, allez quérir cette lettre, et ne perdez point de temps.

VALÈRE, *>n allant.

Dans un moment je suis de retour.

SCÈNE XII

ANGÉLIQUE, LISETTE

LISETTE

Et nous, ne négligeons point cette nouvelle : je suis fort trompée si nous n'en lirons pas quelque avantage. Elle nous servira du moins à faire suspendre pour quelque temps votre mariage. Je vois venir monsieur üronle; pendant que je la lui apprendrai , courez en faire part à madame votre mère.

SCÈNE XIII

LISETTE, M. OHONTE.

M. ORONTE

Valère vient de vous quitter, Lisette.

LISETTE

Oui, monsieur; il vient de nous dire une chose qui vous surprendra, sur ma parole.

m. or o. N TF..

Et quoi?

LISETTE

Par ma foi, Damis est un plaisant homme, de vouloiravoir deux femmes pendant que tant d'honnêtes geus sont si fâchés

d’en avoir une!

M. OHONTE.

Explique-toi, Lisette.

LISETTE

Damis est marié; il a épousé secrètement une fille de Chartres, une tille de qualité.

M. ORONTE

Bon ! cela se peut-il, Lisette?

LISETTE

Il n’y a rien déplus véritable, monsieur; Damis

l'a mandé lui-même à Valère, qui est son ami.

M. ORONTE

Tu me contes une fable, te dis-je.

LISETTE

Non, monsieur, je vous assure. Valère est allé quérir la lettre, il ne tiendra qu’à vous de la voir.

M. OHONTE.

Encore un coup, je ne puis croire ce que tu me dis.

LISETTE

Eh! monsieur, pourquoi ne le croiriez-vous pas? Les jeunes gens ne sont-ils pas aujourd'hui capables de tout.

U. ORONTE

Il est vrai qu'ils sont plus corrompus qu'ils ne l'étaient de mon temps.

LISETTE

Que savons-nous si Damis n'est point un de ces petits scélérats qui ne se fout point un scrupule de la pluralité des dots? Cependant la personne qu'il a épousée étant de condition, ce mariage clandestin aura des suites qui ne seront pas fort agréables pour vous.

M. ORONTE

Ce que tu dis ne laisse pas de mériter qu'on y fasse quelque attention.

LISETTE

Comment, quelque attention ? Si j'étais à votre place, avant que de livrer ma fille, je voudrais du moins être éclairci de la chose.

M. OHONTE.

Tu as raison.

LISETTE, M. ORONTE; I.ABRANCHE, dam le fond.

M. ORONTE

Je vois paraître le valet de Damis; il faut que je le sonde finement. Hetirc-toi, Lisette, et me laisse avec lui.

LISETTE, i’en allant.

Si cette nouvelle pouvait sc confirmer !

I.ABRANCHB

Que dites-vous?

M. ORONTK.

Il faut, mon ami, que tu me confesses la vérité: je sais tout; je sais que Damis est marié, qu’il a épousé une fille de Chartres.

LABRANCHB, û pari.

Ouf!

U. ORONTE

Tu le troubles; je vois qu'on m’a dit vrai : tu es un fripon.

LABRANCHB.

Moi! monsieur?

M- ORONTE

Oui, loi, pendard ! Je suis instruit de votre dessein, et je prétends le faire punir comme complice duo projet si criminel.

LABRANCHB.

Quel projet, mousieur? Que je meure, sije.comprcnds...

M . ORONTE

Tu feins d'ignorer ce que je veux dire, traître! niais si tu ne me fais tout à l'heure un aveu sincère de toutes choses, je vais te mettre entre les mains de la justice.

LABRANCHB.

Faites tout ce qu'il vous plaira, monsieur; je n'ai rien à vous avouer. J'ai beau donner la torture à mon esprit, je ne de>*inc point le sujet de plaintes que vous pouvez avoir contre moi.

M. ORONTB.

Tu ne veux donc pas parler? (*/ appelle vert sa Holà, quelqu'un! qu'on me fasse venir un commissaire.

LABRANCHB, le retenant.

Attendez, monsieur, point de bruit. Tout innocent que je suis, vous le prenez sur un ton qui ne laisse pas d'embarrasser mon innocence. Allons, «laircissons-nous tous deux de sang-froid. Çà, qui 'ous a dit que mon maitre était marié?

M. ORONTB.

Qui? il l'a mandé lui-méme à un de ses amis, à 'itère.

LABRANCHB.

A Valère, dites-vous?

H. ORONTE

A Valère, oui. Que répondras-tu à cela ?

LABRANCHB, riant.

Rien : parbleu, le trait est excellent ! Ha, ha! monsieur Valère, vous ne vous y prenez pas mal, ma foi!

M. ORONTB.

Comment! qu’est-cc que cela signifie?

LABRANCHB, riant.

On nous l’avait bien dit, qu’il nous régalerait tôt ou tard d’un plat de sa façon ï il n’y a pas manqué, comme vous voyez.

M. ORONTB.

Je ne vois point cela.

LABRANCHE

Vous l’allez voir, vous l’allez voir. Premièrement ce Valère aime mademoiselle votre fille, je vous en avertis.

M. ORONTB.

Je le sais bien.

LABRANCHB.

Lisette est dans ses intérêts : elle entre dans toutes les mesures qu'il prend pour faire réussir sa recherche. Je vais parier que c’est elle qui vous aura débité ce mcnsonge-là.

H. ORONTB.

Il est vrai.

LABRANCHB.

Dans l’embarras où l'arrivée de mon mattre les a jetés tous deux, qu’ont-ils fait? Ils ont fait courir le bruit que Damis était marié. Valère môme montre une lettre supposée qu’il dit avoir reçue de mon maître; et tout cela, vous m’entendez bien, pour suspendre le mariage d’Angélique.

M. ORONTB, bas, ù part.

Ce qu’il dit est assez vraisemblable.

LABRANCHB.

Et, pendant que vous approfondirez ce faux bruit, Lisette gagnera l’esprit de sa maîtresse, et lui fera faire quelque mauvais pas; après quoi, vous ne pourrez plus la refuser à Valère.

M. ORONTB, bas, à part.

Hon, hon! ce raisounement est assez raisonnable. •

LABRANCHB.

Mais, ma foi, les trompeurs seront trompés. Monsieur Oronte est homme d'esprit, homme de tète; ce n’est point à lui qu’il faut se jouer.

M. ORONTB.

Non, parbleu !

LABRANCHE

Vous savez toutes les rubriques du monde, toutes les ruses qu’un amant met en usage pour supplanter son rival.

M. ORONTB, haut.

Je t'en réponds. Je vois bien que ton maître n’est point marié. Admirez un peu la fourberie de Valère! il assure qu'il est intime ami de Damis, et je vais parier qu’ils ne se connaissent seulement pas.

LABRANCHB.

Sans doute. Malepesle! monsieur, que vous ôtes pénétrant? comment! rien ne vous échappe.

M. ORONTB.

Je ne me trompe guère dans mes conjectures.

SCENE XVI

CRISPIN, dans le fond , sorl-ml de la maison de U. (home ; M. (MONTE, LABRANClIE.

M. ORONTE, à Lubranche.

J’aperçois Ion maître : je veux rire avec lui de son prétendu mariage; lia, ha, ha, ha!

LABHANCHK, affectant de rire.

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

M. ORONTfi, riant, ù Crispin.

Vous ne savez pas, mon gendre, ce que I on dit de vous? Chie cela est plaisant! on m’est venu donner avis (mais avis comme d'une chose assuréo) que vous étiez marié. Vous avez, dit-on,

épousé secrètement une fille de Chartres, lia, ha, ha, ha! est-ce que vous ne trouvez pas cela plaisant?

LA H R ANCHE, riant, et faisant des signes û Crispin.

Hé, hé, hé, hé! il n'y a rien de si plaisant.

CRISPIN, uffectant de rire, a N . O route.

Ho, ho, ho, ho! cela est tout à fait plaisant.

M. OHONTK.

Un autre, j'eu suis sûr, serait assez sol pour donner là dedans; mais moi, serviteur.

LABRANCHE

Oh, diable! monsieur Oronte est un des plus gros génies !

CRISPIN

Je voudrais savoir qui peut être l'auteur d'uu bruit si ridicule.

LAHHANCHK, ù Crispin.

Monsieur dit que c'est un gentilhomme appelé Valère.

CRISPIN, faisant l'étonné,

Valère! Oui est cet honiine-là?

LABHANCHK, <i U. Oronte.

Vous voyez bien, monsieur, qu'il ne lo connatt pas... (a Crispin.) Hé, là, c'esjl ce jeune homme que tu sais... que vous savez, dis-je... qui est votre rival, à ce qu'on nous a dit.

CRISPIN

Ah! oui, oui, jo ni en souviens; à telles enseignes, qu’on nous a dit qu'il a peu de bicu, et qu'il doit beaucoup; mais qu’il couche en joue la fille de monsieur Oronte, et que ses créanciers font des vœux très-ardents pour la réussite de ce mariage.

M. OHONTK.

Ils n’ont qu'à s’y attendre, vraiment! ils u’ont qu’à s’y attendre.

LABKANCHR, <1 M. Oronte.

Il n’eut pas sot, ce Valère; il n’est, parbleu, pas sol.

ORONTE, ù Labranche

Je ne suis pas bête, non plus; je ne suis, palsembleu! pas bête; et, pour le lui faire voir, je vais de ce pas chez mon notaire, t*7 va pour sortir , et revient sur ses pas. > Ou plutôt, Damis, j’ai une proposition à vous faire. Je suis convenu, je l’a-

voue, avec monsieur Orgon, de vous donner vin«rt mille écus en argent comptant 2 mais voulez-vou* prendre, pour celle somme, ma maison du faubourg Saint-Germain ? elle m'a coûté plus de quatre-vingt mille francs à bâtir.

CRISPIN, à M. Oronte.

Je suis homme à tout prendre; mais, entre nous, j'aimerais mieux de l'argent comptant.

LABRANCHE

L’argent, comme vous savez, est plus portalil.

M. OHONTK, à Labranche.

Assurément.

CRISPIN

Oui, cela se met mieux dans une valise. C'est qu’il se vend une terre auprès de Chartres ; je voudrais bien l'acheter.

LABRANCHP..

Ah! monsieur, la belle acquisition! si vous aviez vu cette terre-là, vous en seriez charmé.

Je l’aurai pour vingt-cinq mille écus, et je suis assuré qu'elle en vaut bien soixante mille.

LABRANCHE

Du moins, monsieur, du moins. Comment! san* parler du reste, il y a deux étangs où l’on pêche, chaque année, pour deux mille francs de goujons.

M. OHONTK.

Il ne faut pas laisser échapper une si belle occasion. (à Crispin.) Ecoutez, j’ai chez mon notaire cinquante mille écus que je réservais pour acheter le château d’un certain financier qui va bientôt disparaître; je veux vous eu donuer la moitié.

CRISPIN, embrassant ü. Oronte.

Ah! quelle bonté, inousieur Oronte ! je n’en perdrai jamais la mémoire; une éternelle reconnaissance... mon cœur... enfin, j’en

suis tout pénétre.

LABIAXCRB.

Monsieur Oronte est le phénix des beaux-pères.

M. ORONTE

Je vais vous quérir cet argent; mais je rentre auparavant pour donner cet avis à ma femme, (if

va pour sortir .)

CRISPIN, l'arrêtant.

Les créanciers de Valère vont se pendre.

M. ORONTE

Qu’ils se pendent! je veux que, dans une heure, vous épousiez ma fille.

CH1SPIN, riant.

Ha, ha, ha, que cela sera plaisant!

LABRANCHE

Oui, oui, c’est cela qui sera tout à fait drôle.

CRISPIN, VALÉRE, LABRANCHE

VALÉRIE, dan» le fond.

Je puis, avec cette lettre, entrer chez monsieur Oronte. Mais je vois un jeune homme : serait-ce Damis? Abordons-lc; il faut que je m'éclaircisse, (il $ approche, i Juste ciel! c'est Crispin.

crispin, rt Valère.

C'est moi -même. Que diable venez-vous faire ici? .Ne vous ai-je pas défendu d'approcher de la maison de monsieur Oronte? Vous allez détruire tout ce que mon industrie a fait pour vous. valp.be.

Il n'est pas nécessaire d'employer aucun stratagème pour moi, mou cher Crispin.

CRISPIK.

Pourquoi?

VALÉRB.

Je sais le nom de mon rival, il s'appelle Damis; je n ai rien à craindre, il est marié.

crispin.

Danois marié! Tenez, monsieur, voilà son valet que j'ai mis dans vos intérêts: il va vous dire de les nouvelles.

VALÉRK, ô Laùranche.

Serait-il possible que Damis ne m'eût pas mandé une chose véritable? A quel propos m'avoir écrit en ces ternies?...

(// lit la lettre de Datai».)

« De Chartres.

• Vous saurez, cher ami, que je me suis marié

• en cette ville ces jours passés. J’ai épousé secrè-

■ ternent une fille de condition. J’irai bientôt à

■ Paris, où je prétends vous faire, de vive voix, tout

• le détail de ce mariage. Damis. »

LABRANCHE, â Va 1ère.

Ah! monsieur, je suis au fait. Dans le temps que mon maître vous a écrit celte lettre, il avait effectivement ébauché un mariage; mais monsieur Orp>n, au lieu d’approuver l'ébauche, a donné une prosse somme au père de la fille, et g, par ce moyen, assoupi la chose.

VALÉRB.

Damis n’est donc point marié?

LABRANCHE

Bon !

CRISPIN

Eh! non.

VALÉRK.

Ali! mes enfants, j'implore votre secours. Quelle entreprise as-tu formée, Crispin? Tu n’as pas voulu tantôt m’en instruire? Ne me laisse pas plus longtemps dans l’incertitude. Pourquoi ce déguisement? Que prétends-tu faire en ma faveur?

Votre rival n’est pas encore à Paris ; H n’y sera que dans deux jours : je veux, avant ce temps-là, dégoûter monsieur et madame Oronte de son alliance.

VALÉRB.

De quelle manière?

CRISPIN

En passant pour Damis. J’ai déjà fait beaucoup d’extravagances, je tiens des discours insensés, je fais des actions ridicules qui révoltent à tout moment contre moi le père et la mère d’Angélique. Vous connaissez le caractère de madame Oronte, elle aime les louanges; je lui dis des duretés qu'un petit maître n’oserait dire à une femme de robe.

YALÊRR.

Eli bien?

, CRISPIN

Eh bien! je ferai et dirai tant de sottises, qu’avant la fin du jour je prétends qu'ils me chassent, et qu'ils prennent la résolution de vous donner Angélique.

VALÉIIE.

Et Lisette entre-t-elle dans ce stratagème?

CRISPIN

Oui, monsieur; elle agit de concert avec nous.

VALÈHK.

Ali! Crispin, que ne le dois-je pas!

CHISPIN.

Demandez, par plaisir, à ce garçon-là, si je joue bien mou rôle.

LABRANCHE

Ah! monsieur, que vous avez là un domestique adroit! c’est le plus grand fourbe de Paris; il m’arrache cet éloge. Je ue le seconde pas mal, à la vérité ; et si notre entreprise réussit, vous ne m'aurez pas moins d'obligations qu’à lui.

VALÉRK.

Vous pouvez tous deux compter sur ma reconnaissance, je vous promets.

crispin.

Khi monsieur, laissez là les promesses; songez que, si l'on vous voyait avec nous, tout serait perdu. Retirez-vous, et ne paraissez point ici d'aujourd'hui.

CRISPIN RIVAL L)E SON MAITRE, SCÈNE XXI

VALè.RE.

Je me retire donc. Adieu, mes amis; je me repose sur vos soins.

LARR ANCHE.

Ayez l'esprit tranquille, monsieur; éloignez-vous vile, abandonnez-nous votre fortune.

valArk.

Souvenez-vous que mon sort...

CRISPIN

Que de discours !

VAI.ERE

Dépend de vous.

CRISPIN, le repoussant.

Allez-vous-en, vous dis-je.

SCÈNE XX

LABRANCHE

Ce que je crains le plus, c'est que monsieur Oronte ne sorte pendant que je lui parlerai.

LABRANCHE

Enfin il est parti.

CRISPIN

Je respire.

LABRANCHE

Nous avons eu une alarme assez chaude. Je mourais de peur que monsieur Oronte ne nous surprit avec ton maître.

CRISPIN

C’est ce que je craignais aussi; mais comme nous n'avions que cela à craindre, nous sommes assurés du succès de notre projet. Nous pouvons à présent choisir la roule que nous avons à prendre. As-tu arrêté des chevaux pour cette nuit ?

LABRANCHE, regurdant de loin.

Oui.

CRISPIN

Bon. Je suis d’avis que nous prenions le chemin de Flandre.

LABRANCHE, regardant toujours.

Le chemin de Flandre; oui, c’est fort bien raisonné. J'opine aussi pour le chemin de Flandre.

CRISPIN

Que regardes-tu avec tant d’attention ?

Je regarde... oui... non... ventrebleu ! serait-ce lui?

Qui, lui ?

CRISPIN

LABRANCHE

Hélas! voilà toute sa ligure.

CRISPIN

La figure de qui?

LABRANCHE

Crispin , mon pauvre Crispin, c’est monsieur Orgon.

CRISPIN

Le père de Damis?

LABRANCHE

Lui-même.

M. ORGON, LABRANCHE

M. ORGON, rt lui-méme.

Je ne sais quel accueil je vais recevoir de monsieur et de madame Oronte.

LABRANCHE, bas, à lui-même.

Vous n'ôtes pas encore chez eux. (Arnti.) Serviteur à monsieur Orgon.

m. orgon, haut.

Ah ! je ne le voyais pas, Labranche.

LABRANCHE

Comment, monsieur! c'est donc ainsi que vous surprenez les gens! Qui vous croyait à Paris?

u. ORGON.

Je suis parti de Chartres peu de temps après toi, parce que j'ai fait réflexion qu'il valait mieux que je parlasse moi-même à monsieur Oronte, et qu il n'était pas honnête de retirer ma parole par le ministère d'un valet.

LABRANCHE

Vous êtes délicat sur les bienséances, à ce que je vois. Si bien donc que vous allez trouver monsieur et madame Oronte?

M. ORGON

C'est mon dessein.

LABRANCHE

Hcndez grâce au ciel de me rencontrer ici à propos pour voua en empêcher.

M. ORGON

Comment! les as-tu déjà vus, toi, Labranche?

LABRANCHE

Eh! oui, morbleu, je les ai vus : je sors de chez eux. Hladame Oronte est dans une colère horrible contre vous.

Contre inoi !

LABRANCHE

Contre vous. Hé quoi! a-t-elle dit, monsieur

CRISPIN RIVAL DE SON MAITRE, SCENE XXIII

Orgon nous manque de parole : qui l'aurait cru? Ma (ille désormais ne doit plus espérer d'établissement.

M. ORGON

Quel tort cela peut- il faire «à sa fille?

LABRAXCHK.

C’est ce que je lui ai répondu. Mais comment voulez-vous qu'une femme en colère entende raison? c'est tout ce qu'elle peut faire de sang-froid. Elle a fait là-dessus des raisonnements bourgeois.

• On ne croira point dans le monde, a-t-elle dit,

« que Dainis ait été obligé d'épouser une fille de

• Chartres; on dira plutôt que monsieur Orgon a

• approfondi nos biens, et que, ne les ayant pas « trouvés solides, il a retiré sa parole. »

Fi donc! peut-elle s'imaginer qu'on dira cela?

LA BRANCHE

Vous ne sauriez croire jusqu'à quel point la fureur s'est emparée de ses sens. Elle a les yeux dans la tète; elle ne connaît personne, elle m'a pris à la gorge, et j'ai eu toutes les peines du monde à me tirer de ses grilles.

M. ORGON

Et monsieur Oronte?

LABRANCHE

Oh! pour monsieur Oronte, je l'ai trouvé plus modéré, lui; il m'adonne seulement deux soufflets.

M. ORGON

Tu m’étonnes, Labranche : peuvent-ils être capables d’un pareil emportement, et doivent- ils trouver mauvais que j'aie consenti au mariage de mon fils? Ne leur en as-tu pas expliqué toutes les circonstances ?

LABRANCHE

Pardonnez-moi ; je leur ai dit que monsieur votre fils ayant commencé par où l’on finit d’ordinaire, la famille de votre bru se préparait à vous faire ou procès, que vous avez sagement prévenu en unissant les parties.

M. ORGON

Ils ne se sont pas rendus à cette raison?

LABRANCHE

Bon, rendus! Ils sont bien en étal de se rendre ! Si vous m'en croyez, monsieur, vous retournerez à Chartres tout à l'heure.

Non, Labranche, je veux les voir, et leur représenter si bien les choses, que... (•* va pour entrer chez M. Orome.)

LABRANCHE, le retenant.

Vous n'entrerez pas, monsieur, je vous assure; je ne souffrirai point que vous alliez vous faire dévisager. Si vous voulez leur parler absolument, laissez passer leurs premiers transports.

M. ORGON

Cela est de bon sens.

LABRANCHE

Remettez votre visite à demain. Ils seront plus disposés à vous recevoir.

ai. ORGON.

Tu as raison, ils seront dans une situation moins violente. Allons, je veux suivre ton conseil.

LABRANCHE

Cependant, monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira, vous êtes le maître.

si. ORGON.

Non, non ; viens, Labranche ; je les verrai demain. (iléon.)

LABRANCHE

Je marche sur vos pas.

SCÈNE XXII

Ou plutôt je vais trouver Crispin. Nous voilà, pour le coup, au-dessus do toutes les difficultés. Il ne me reste plus qu'un petit scrupule au sujet de la dot ; il me fâche de la partager avec un associé; car enfin, Angélique ne pouvant être à mon maître, il me semble que la dot m'appartient de droit tout entière. Comment tromperai-je Crispin? Il faut que je lui conseille de passer la nuit avec Angélique. Ce sera sa femme une fois : il l'aime, et il est homme à suivre ce conseil. Pendant qu'il s'amusera à la bagatelle, je déménagerai avec le solide. Mais, non. Rejetons celte pensée. Ne nous brouillons point avec un homme qui en sait aussi long que moi. Il pourrait bien quelque jour avoir sa revanche. D'ailleurs, ce serait aller contre nos lois. Nous autres gens d'intrigues, nous nous gardons les uns aux autres une fidélité plus exacte que les honnêtes gens. Voici monsieur Oronte qui sort de chez lui pour aller chez son notaire : quel bonheur d'avoir éloigné d'ici monsieur Orgon! (il tort.)

SCÈNE XXIII

M. ORONTE, LISETTE

LISETTE

Je vous le dis encore, monsieur, Valero est honnête homme, et vous devez approfondir...

ORONTE

Tout n’est que trop approfondi, Lisette. Je sais que vous êtes dans les intérêts de Valère ; et je suis fâché que vous n'ayez pas inventé ensemble un meilleur expédient pour m’obliger à différer le mariage de Damis.

LISETTE

Quoi, monsieur! vous vous imaginez...

ORONTE

Non, Lisette, je ne m’imagine rien. Je suis facile à tromper. Moi! je suis le plus pauvre génie du

SCÈNE XXV

LISETTE, VALÉIIE.

VaUrE, a hii-mémr.

Quoi que m'ait dit Crispin, je ne puis attendre tranquillement le succès de son artifice. Après tout, je ne sais pourquoi il m'a recommandé avec tant de soin de ne point paraître ici : car enfin, au lieu de détruire suri stratagème, je pourrais l'appuyer.

LISETTE, aperceront Vnlère.

Ah, monsieur!

VALEUR

Eh bien, Lisette?

Vous avez tardé bien longtemps. Où est la lettre de Oaniis?

VALÈRE

La voici; mais elle nous sera inutile. Ris-moi plutôt, Lisette, comment va le stratagème.

LISETTK.

Quel stratagème?

VALÈRE

Celui que Crispin a imaginé pour mou amour.

LISETTE

Crispin! Qu’est ce que cesl que ce Crispiu?

VALÈRE

Hé, parbleu ! c’est mon valet.

LISETTE

Je ne le connais pas.

VALÈRE

C’est pousser trop loin la dissimulation, Lisette : Crispin m’a dit que vous étiez tous deux d'intelligence. .

LISETTE

Je ne sais co que von» voulei dire, monsieur.

VALÈRE

Ah ! c'en est trop : je perds patience, je suis au désespoir.

MADAME ORONTE, VALÈRE, LISETTE, ANGÉLIQUE

MADAME ORONTE

Je suis bien aise de vous trouver, Yalère, pour vous faire des reproches. Lu galant homme doit-il supposer des lettres?

VALÈRE, à madame Oronte.

Supposer! moi, madame! Qui peut m'avoir rendu un si mauvais office auprès de vous?

LISETTE, à madame Oronte.

Eh! madame, monsieur Valèren'a rien suppose; il y a de la manigauce dans cette affaire.

MADAME ORONTE , VALÈRE, M. ORONTE, M. ORGON, ANGÉLIQUE, LISETTE

LISETTE

Mais voici M. Oronte qui revient: monsieur Orgon est avec lui. Nous allons tout découvrir.

M. ORONTE, dans le fond.

Il y a de la friponnerie là dedans, monsieur Ürgon.

M. ORGON, dans le f and.

C’est ce qu'il faut éclaicir, monsieur Oronte.

M. ORONTE, s'approchant , û si femme.

Madame, je viens de rencontrer monsieur Orgon, en allant chez mon notaire: il vient, dit-il, à Paris pour retirer sa parole; Ramis est effectivement marié.

ANGÉLIQUE, «I part.

Qu'cst-ce que j’en tends?

M. ORGON, <ï madame Orontr.

Cela est vrai, madame; et quand vous saurez toutes les circonstances de ce mariage, vous excuserez...

M. ORONTE

Monsieur Orgon n’a pu se dispenser d'y consentir. Mais ce que je ne comprends pas, c'cst qu'il assure que son fils est actuellement à Chartres.

M. ORGON

Sans doute.

MADAME ORONTE, fi M. Orgon.

Cependant il y a ici un jeune homme qui se dit votre fils.

M. ORGON

C’est un imposteur.

M. ORONTE, a M. Orgon.

Et Labranche, ce même valet qui était ici avec vous il y a quinze jours, ('appelle son maître.

M. ORGON, a M. Ornnle.

Labranehe, dites-vous? Ah, fe pendard! Je ne m’étonne plus s’il m a tout à l’heure empêché d’entrer chez vous. Il m a dit que vous étiez tous

ns

SCÈNE XXVIII

M. OKUXTE, M. OIIGON , VALÊItE, MADAME URONTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, CKISHIN , LA BRANCHE.

CRISPIN

Eh bien! monsieur Uronte, tout est-il prêt? Notre mariage... Ouf! qu’est-ce que je vois?

LABHANCHE, à Crispin.

Ahi ! nous sommes découverts; sauvons-nous. (iabtamhe et Crispin veulent se retirer.)

VALRHE, les arriiunt.

m vous ne nous échapperez pas, messieurs les marauds, et vous serez traités comine vous le méritez. { Valert met la main sur l'épaule de Crispin ; H. Qrome et M. Oryon se saisissent de Labranche.)

Si. ORONTE.

Ah, ah! nous vous tenons, fourbes.

M. ORGON, a Labrnnche.

Üis-uous, méchant, qui est cet autre fripon que lu fais passer pour Üaïuis?

VALKRK, a M. Oryon .

C'est mou valet.

MADAME OHONTK.

l'n valet! juste ciel! un valet!

VALÉRK.

In perfide qui me fait accroire qu'il est dans m es intérêts, pendant qu'il emploie, pour me tromper, le plus noir de tous les artilices!

CRISPIN, ù Vulire .

Doucement, monsieur, doucemeut! ne jugeons point sur les apparences.

M. ORGON, à Lalranehe.

Et toi, coquin, voilà donc comme tu fais les commissions que je te donne ?

LABHANCHF., à M. Oryon.

Allons, monsieur, bride en inaiu, s'il vous plaît; ne condamnons point les gens sans les entendre.

Quoi! tu voudrais soutenir que tu n'es pas un Mitre fripon?

LABRANCHE, d'un ton pleureur.

k suis un fripon; fort bien ! Voyez les douceurs qu'on s'attire en servant avec affection!

VALÈRE, û Crispin.

Tu qc demeureras pas d'accord non plus, toi, lue tu es un fourbe, un scélérat?

MAITRE, SCENE XXVlIf.

CRISI IN , d'un ton emporté.

Scélérat, fourbe; que diable! monsieur, vous me prodiguez des épithcles qui ne me conviennent point du tout.

VAL&Hg.

Nous aurons encore tort de soupçonucr votre fidélité, traîtres!

M. ORONTE, ù iabranihe et à Crispin.

Que direz-vous pour vous justifier, misérables?

LARliANCIIB, à H. Oronte.

Tenez, voilà Crispin qui va vous tirer d'erreur. crispin.

l.abranche vous expliquera la chose en deux mots.

LABUANCHK.

Parle, Crispin; fais-leur voir notre innocence.

Parle toi-même, labrauchc; tu les auras bientôt désabusés.

LABRANCHE

Non, non; tu débrouilleras mieux le fait.

CRISPIN

Eh bien, messieurs, je vais vous dire la chose tout naturellement. J'ai pris le nom de Damis, pour dégoûter, par mon air ridicule, monsieur et madame Oronte de l'alliance de monsieur Orgon, et les mettre par Là dans une disposition favorable pour mon maître; mais, au lieu de les rebuter par mes manières impertinentes, j ai eu le malheur de leur plaire : ce n’est pas ma faute, une fois.

M. ORONTE, a Crispin.

Cependant, si on t'avait laissé faire, tu aurais poussé la feinte jusqu’à épouser ma fille.

CRISPIN, d M. Oronte.

Non, monsieur, demandez à l.abranche; nous venions ici vous découvrir tout.

VAL&RE, a Crispin et a Labranchr.

Vous ne sauriez donner à votre perfidie des couleurs qui puissent nous éblouir: puisque Damis est marié, il était inutile

que Crispin fil le personnage qu’il a fait.

crispin.

Eli bien, messieurs, puisque vous 11e voulez pas nous absoudre comme innocents, faites-nous donc grâce comme à des coupables. Nous implorons votre bonté, (il se met à genoux devant M . Oronte.)

ABRANt'.HR, se mettant aussi à gri&ux

Oui, nous avons recours à votre démenée.

Franchement la dot nous a tentés. Nous sommes accoutumés à faire des fourberies ; pardon neznous celle-ci à cause de l'habitude.

M. ORONTE

Non, non, votre audace 11c demeurera point impunie.

LAURANCHE, à M. Oronte.

Eh! monsieur, laissez-vous loucher; nous vous en couj urons par les beaux yeux de madame Oronte.

CRISPIN RIVAL DE SON

CRISPIN

Par la lendres.se que vous devez avoir pour une femme si charmante.

MADAME ORONTP..

Ces pauvres garçons me font pitié; je demande grâce pour eux.

LISETTE, bat , o pari.

Les habiles fripons que voilà I

M. ORGON, ù Critpin et a Labranche.

Vous ôtes bien heureux, pendards, que madame Orontc intercède pour vous.

M. OROKTK.

J'avais grande envie de vous faire punir; mais, puisque ma femme le veut, oublions le passe. Aussi bien je donne aujourd'hui ma fille à Yalére: il ne faut songer qu'à se réjouir, (mu- valets.) On vous pardonne donc; et môme, si vous voulez me promettre que vous vous corrigerez, je serai encore assez bon pour me charger de votre fortune.

CRISPIN, se relevant.

Oh! monsieur, nous vous le promettons.

LABRANCHE, te relevant.

Oui, monsieur, nous sommes si mortifiés de n'a-

MAITRE, SCÈNE XXVIII

voir pas réussi dans notre entreprise, que noi renonçons à toutes les fourberies.

M. OROKTK.

Vous avez de l'esprit, mais il en faut faire u meilleur usage; et, pour vous rendre lion né t* gens, je veux vous mettre tous deux dans les al faires. J'obtiendrai pour toi, Labranche, une bout commission.

LABRANCHE

Je vous réponds, monsieur, de ma bonne v< lonté.

K. OHONTE.

Et pour le valet de mon gendre, je lui fen épouser la filleule d’un sous-fermier de mes ami

CRISPIN

Je tâcherai, monsieur, de mériter, par ma con plaisance, toutes les bontés du parrain.

M.'OROKTK.

Ne demeurons pas ici plus longtemps. Entron J'espère que M. Orgon voudra bien honorer de i présence les noces de ma fille.

m. orgon.

J'y veux danser avec madame Orontc. (M. Orç* donne la main à madame Orontet et Valire à Angélique

A SCÈNE I

LA BARONNE, MARINE

MARINE

Encore hier deux cents pistoles!

ùsee de me reprocher...

MARINE

.Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE

Marine!...

MARINE

Vous mettrez ma patience à bout.

LA BARONNE

Hé! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je kmme à thésauriser?

MARINE

Ce serait trop exiger de vous; et cependant je v>u5 vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE

Pourquoi ?

MARINE

Vous êtes veuve d‘un colonel étranger qui a été taè eo Flandre l’année passée; vous aviez déjà «anre le petit douaire qu'il vous avait laissé en p4rtaot, et il ne vous restait plus que vos meubles, vous auriez été obligée de vendre si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret, le traitant. Cela n'cst-il pas vrai, madame?

Je ne dis pas le contraire.

MARINE

Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu’aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l’a promis; M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu’il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable : je n'ai rien à dire à cela; mais ce que je ne puis souffrir, c’est que vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va metlrc à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez- vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE

Le conserver pour ami. N’est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE

Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis aller. Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l’épouser, en cas que M. Turcarct vint à vous manquer; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, et obligés de courir

au secours de Malte : c’est un chevalier de Paris ; il fait ses caravanes dans leslausqueuets.

LA BARONNE

Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE

J’en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face ininaudière, je le crois un grand comédien ; et ce qui me conlirmc dans mon opinion, c’est que Krontin, son hou valet Frontin, ne m’en a pas dit le moindre mal.

Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là?..

TURCARET, AC

MARINE

Que le mallre et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; et vous vous Iftesez surprendre à leurs artifices, quoiqu’il y ail déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que depuis votre veuvage il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de siucérité l a tellement établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE

Il est vrai que j’ai clé sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurais dû, je l’avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes

sentiments; et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE

Assurément; et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE

Hé! quoi?

Que M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera «le vous faire des présents, il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE

Tes réflexions sont judicieuses,* .Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE

Vous ferez bien ; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dés à présent un établissement solide; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité, on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur, des contrats de rente; et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE

Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher «lu chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE

Vous commencez à entendre raison. C'est là le hou parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi souleuir dans le monde une ligure brillante; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

Ma résolution est prise; je veux bannir de mon

iTE I, SCÈNE II.

cœur le chevalier : c'en est fait, je ne prends plu de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes il ne recevra plus rien de moi.

MARINE

Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : coin mencez par lace grand ouvrage que vous inédite*

LA BARONNE

Laisse-moi faire.

LA BARONNE, MARINE, FRU.NTIN

FRONTIN, d l •• baronne.

Je viens de la part de mon maître, et de U mienne, madame, vous donner lo bonjour.

LA BARONNE, d'un air froid.

Je vous en suis obligée, Fronlin.

FRONTIN

Et mademoiselle Marine veut bien aussi quoi prenne la liberté de la saluer?

MARINE, d'an air brusque, d Fronlin.

Bon jour et bon an.

FRONTIN, préxennni un billet à In baronne.

Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, von instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, bas, <) In baronne

Ne le recevez pas.

LA BARONNE, prenant le billet.

Cela n'engage à rien, Marine. Voyons, voyons i« qu'il me mande.

MARINE, bat, à la baronne.

Sotte curiosité!

LA BARONNE, lit.

« Je viens de recevoir le portrait d’une corn « tesse : je vous l’envoie et vous le sacrifie ; mai a vous ne devez point me tenir compte de ce sa a crifice, ma chère baronne : je suis si occupé, s « possédé de vos charmes, que je n’ai pas la li « berlé de vous être infidèle. Pardonnez, mon ado « râble, si je ne vous en dis pas davantage; j’a « l’esprit dans un accablement mortel! J’ai perdi « cette nuit tout mon argent, et Fronlin vous dir; « le reste.» a le chevalier «

MARINE, haut, à Fronlin.

Puisqu’il a perdu tout son argent, je no vois pa qu’il y ail du reste a cela.

FRONTIN, û Marine.

Pardon nez- moi. Outre les deux cents pislolc que madame eut la bonté de lui prêter hier, et l> peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a eucor perdu mille écus sur sa parole : voilà le reste. 01 diable ! il n'y a pas un mot inutile dans les billet de mon in&llrc.

LA BARONNE, « Fronlin.

Où est lo portrait?

FRONTIN, donnant le pur/rail, ù la baronne .

Le voici.

Tt'KCARET, ACTE I, SCÈNE II.

U BARONNE

Une m'a point parlé de cette comtesse-là, Fronln!

frottis.

C'est une conquête, madame, que nous avons laite sansy penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet !

MARINE

Une comtesse de lansquenet!

frontin.

Elle agaça mon maître : il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la (hose fort sérieusement; elle nous a, ce matin, emojé son portrait; nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE

k vais parier que celte comt esse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se ei>üse pour lui faire tenir à Paris une petite penfioQ, que les caprices du jeu augmeulcul ou diminuent.

FRONTIN, à Hnrinc.

Cesl ce que nous ignorons.

MARIItt.

Oh que non! vous ne l'ignorez pas. Peste! vous oit» pas gens à faire sottement des sacrifices! i*u« en connaissez bien le prix.

FBONTIX, ù la baronne.

Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pense être une nuit éternelle pour M. le cùeialier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plu? üi-heureux coups du jeu, assaisonnant ses referions d épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, n gardant le portrait.

Tuas vu cette comtesse, Frontin; n'esl-clle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN

Non, madame, et ce n'est pas, comme vous 'oyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulu» d'abord représenter à mon mailre que tous ** jurements étaient des paroles perdues; mais, considérant que cela soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, regardant toujours le portrait.

Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN

C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d une bonne vinglaiuu d'années.

C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante zns.

FRONTIN

le le croirais bien, car elle en parait trente. Ü' n maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage; il demande ses

pistolets.

LA BARONNE

Scs, pistolets, .Marine! scs pistolets l

MARINE

.11 ne sc tuera point, madame, il ne se tuera poiut.

FRONTIN

Je les lui refuse; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE

Ah! il s’est blessé. Marine, assurément.

MARINE

Hé! non, non; Frontin l’en aura empêché.

FRONTIN

Oui, je me jolie sur lui à corps perdu. « Monsieur « le -chevalier, lui dis-je, qu’allcz-vous faire? vous « passez les bornes de la douleur du lansquenet.

« Si votre malheur vous fait haïr le Jour, conscr- « vez-vous du moins, vivez pour votre aimable bail ronne; elle vous a, jusqu'ici , tiré généreuse- « ment de tous vos embarras; et soyez sûr (ai je «• ajouté seulement pour calmer sa fureur) qu’elle o ne vous laissera point dans celui-ci. »

MARINE, bat.

L’entcnd-il, le maraud?

FRONTIN

« Il ne s’agit que «le mille érus une fois; M. Tur- « caret a bon dos, il portera bien encore cette * charge-là. » .

LA BARONNE

Eh bien, Frontin?

* FRONTIN

Eh bien, madame! à ces mots (admirez le pouvoir de l’espérance), il s’est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché, et s’est eudormi. marine.

Le pauvre chevalier!

FRONTIN

Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m’a fait partir sur-le-champ pour venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE

Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, et que, u 'étant point en argent comptant... {elle veut tirer ton diamant.)

MARINE, h i retenant.

lié! madame, y songez- vous?

LA BARONNE, remettant son diamant.

Tu lui diras que je suis touchée de son ma heur.

MARINE, A Frontin.

Et que je suis, de mon côté, très- fâchée de son infortune.

FRONTIN

Ah ! qu’il sera fâché, lui... ! {bai ù part.) Maugrebleu de la soubrette !

TURCARET, ACTE I, SCÈNE IV

LA » Alt O N .NE.

Dis-lui bien, Froulin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE

Que je sens vivement sou affliction, Frontin.

FRONTIN, haut, ù lu baronne.

C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le chevalier. I„a honte de ne pouvoir payer ses dettes va lecarler de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un eulant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE

Prendre la poste, Marine!

MARINE, a la baronne.

Ils n’ont pas de quoi la payer.

FRONTIN

Adieu, madame.

LA BARONNE, lirait! ton diamant.

Attends, Froulin.

MARINE, Ù Frontin.

Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, d Marine.

Oh ! je ne puis me résoudre à l'abandonner. { Don- i nant son diamant à Frontin.) Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donne; va le mettre en gage, et lire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN

Je vais le rappeler à la vie. Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction. {*/ tort.)

MAHINE.

Ah ! que vous ôtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons l

SCÈNE III

LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE

Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter...

Non , madame , je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh ! que m’importe, après tout, que votre bien s’en aille comme il vient? Ce sont vos affaires , madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE

llélas! je suis plus à plaindre qu’à blâmer : ce que lu me vois faire n’est point l'effet d’une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE

lin penchant tendre! Ces faiblesses vous conviennent-elles? Hé fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE

Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu’il me fait?

MARINE

Le plaisant sacrifice! que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c’est quelque vieux portraitdc famille; que sait-on? de sa grand'mère peut-être.

LA RARONNR, regardant le portrait.

Non; j’ai quelque idée de ce visuge-là, et une idée récente.

MARINE, prenant le portrait.

Attendez... Ah! justement, c’est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter

son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

Tu as raisifti, Marine; cette comtesse-là n’esl pas mal faite.

MARINE, rendant le portrait à la baronne.

A peu près comme monsieur Turcaret. Mais si la comtesse était femme d’affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

SCÈNE IV

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE

LA BARONNE

Tais-toi, Marine, j’aperrois le laquais de monsieur Turcaret.

MARINE, bat , à la baronne.

Oh! pour celui-ci, passe; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. Il tient quelque chose; c’est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

FLAMAND, présentant un petit coffre à la baronne.

Monsieur Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE

Tu sois le bien venu, Flamand! j’aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, montrant le coffre à Marine.

Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre : as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE

Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que uous eu serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE l'owre.

Que vois-je! un billet au porteur! l’affaire est sérieuse.

MARINE

De combien, madame?

LA BARONNE

De dix mille écus.

MARINE, bas.

Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE

Je vois un autre billet.

TURCARET, ACTE I» SCÈNE VII

MARINE

Encore au porteur?

LA BARONNE

Non; ce sont des vers que monsieur Turcaret m’adresse.

MARINE

Des vers de monsieur Turcaret I

LA BARONNE, liumt.

• A Philis Quatrain > Je suis la Phi lis, et

it me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE

Je suis fort curieuse d’entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE

Les voici; écoute, (elle lit.)

• Recevez ce billet, charmante Philis,

• Et fovez aMurée que mon Ame

■ Conzenrera toujours une éternelle flamme,

• Comme il eat certain que troiz et troia font six.

MARINE

Que cela est finement pensé!

LA BARONNE

Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages... Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (Marine tort.)

SCÈNE V

LA BARONNE, FLAMAND

LA BARONNE

Il faut que je te donne quelque chose à toi. Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE

Je t’y convie.

FLAMAND

Quand j étais chez ce conseiller que j'ai servi cidevant, je m’accommodais de tout; mais, depis que je sis chez monsieur Turcaret, je sis devenu délicat, oui.

LA RAItONNE.

Bien n'est tel que la maison d’un homme d’affaires pour perfectionner le goût.

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE

Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret , pour vous faire des compliments sur les vers que vous m’avez envoyés.

M. TURCARET, riant.

Ho, ho!

LA BARONNE

Savez-vous bien qu’ils sont du dernier galant? Jamais les Voiture ni les Pavillon n'en ont fait de pareils.

M. TÜRCARBT.

Vous plaisantez apparemment?

LA BARONNE

Point du tout.

M. TURCABET.

Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE

Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET

Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE

On ne le dirait pas.

M. TURCARET

Je n’ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE

On le voit bien : les auteurs de profession ne pensent et ne s’expriment pas ainsi; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET

J’ai voulu voir, par curiosité , si je serais capable d'en composer, et l’amour m’a ouvert l’esprit.

Vous êtes capable de tout , monsieur; et il n’y a rien d’impossible pour vous.

MARINE

Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments : elle vaut bien votre poésie au moins.

m. turcaret.

Il est vrai que ma prose a son mérite ; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.

MARINE, û M. Turcaret.

Cette approbation vaut mieux que celle de l’Académie.

LA BARONNE

Pour moi, je n’approuve point votre prose, monsieur; et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET

D'où vient?

LA BARONNE

Avez-vous perdu la raison , de m’envoyer un

billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

Vous vous moquez.

LA BARONNE

De combien est-il , ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET

Bon ! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE

Comment, dix mille écus! Ah ! si j’avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET

Fi donc !

LA BARONNE

Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET

Oh ! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

NARINE, bas, b pari.

Oh ! pour cela , non.

LA BARONNE

Je suis plus offensée du motif que de la chose môme.

M. TURCARET

Hé! pourquoi?

En m’accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

N. TURCARET

Quelle pensée ! Non , madame . ce n’est point dans cette vue que...

LA BARONNE

Mais vous vous trompez, monsieur; je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TT RCA R ET.

Qu'elle est franche ! qu'elle est sincère!

LA BARONNE

Je ne suis sensible qu’à vos empressements, qu’à vos soins...

M. TURCARET

Quel bon coeur î

LA GARONNE

Qu’au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET

Elle me charme... Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE

Quoi ? vous sortez si tôt?

M. TURCARET

Oui, ma reine ; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à nue de nos assemblées, pour m’opposer à la réception d'un pied-plat, d'un homme de rien, qu’on veut faire entrer dans notre compaguic. Jo reviendrai dès que je pourrai m’échapper. (»/ lui baise la main.)

LA BARONNE

Fussiez- vous déjà de retour!

marine, faisant h rtvift. pce rt Jf. T ur car et.

Adieu, monsieur; je suis votre très-humide servante.

M. TURCARET

A propos,. Mari ne, il me semble qu’il y a longtemps que je ne t'ai rien donné, [il lui donne une poignée d'argent .) Tiens , je donne sans compter, moi.

MARINE

Et moi. je reçois du même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi ! (Jf. T*r caret sort.)

SCÈNE VIII

LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE

Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE

Et nous demeurons fort contentes de lui. madame. L’excellent sujet! il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c’est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE

J'en fais assez ce que je veux, comme lu vois.

Oui; mais par malheur, je vois arriver ici des gens q ji vengent bien monsieur Turcarct.

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN, MARINE

LE CHEVALIER, « la bardant.

Je viens, madame, xous témoigner ma reconnaissance ; sans vous, j’aurais violé la foi des joueurs : ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE

Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER

Ah ! qu’il est doux de voir sauver son honneur par l’objet même de son amour !

MARINE, bas, >i tlle-même.

Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose.

I.E CHEVALIER

Bonjour, Marine. Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre! Frontin m’a dit qu’elle s’est intéressée à ma douleur.

MAIIIKE, au chevalier.

Eh! oui, merci de ma vie! je m’y suis intéressée : elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE, à Marine.

Taisez-vous, Marine; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

TL’RCARET , ACTE I, SCENE X

LE CHEVALIER

Eh! madame, laiswez-la parler; j'aime les gens francs el sincères.

MARINE

Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas. le chevalier.

Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeur»; elle a des reparties brillantes qui m’enleveol. Marine, au moins, j’ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié; et je veux vous en donner des marques. (Il fait semblant de fouiller dan* w patba.) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais*m en ressouvenir.

FRONTIN, a Marine.

Ce«l de l’argent comptant.

MARINE, d Frpnlm.

J'ai bien affaire de son argent! Eh! qu’il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE

Prenez garde à ce que vousdites, Marine.

MARINE

C’est voler au coin d’un bois.

Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER, à la baronne.

Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE

Je ne puis me contraindre, madame; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de noosieur, et que monsieur Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE

Marine!...

MARINE

Eh! fi, fi! madame, c'est se moquer de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite! Nous en aurons toute la honte, et monsieur le chevalier tout le profit.

LA BARONNE

Oh! pour cela, vous êtes trop insolente; je n'y puis plus tenir.

MARINE

Ni moi non plus.

LA BARONNE

Je vous chasserai.

MARINE

Vous n'aurez pas cette peine-là, madame; je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

Retirez-vous, impudente! et ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINS

Je les rendrai à mousieur Turcaret, madame; et fil est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble. (elle sort.)

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN

LE CHEVALIER, à ta baronne.

Voilà, je l'avoue, une créature impertinente ; vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN

Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc! mai» c'eat une espèce de mère que cette Rer* vante-là.

LA baronne, à Frontin.

C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN

Elle se mêlait de vous donner des conseils; elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE

Je n'avais que trop d’envie de m’en défaire; mais je suis femme d'habitude, et je n’aime point les nouveaux visages.

le chevalier-

Il serait pourtant fâcheux que, dans le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à monsieur Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, au chevalier.

Oh ! diable, elle n’y manquera pas : les soubrettes sont comme les bigote»; elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE, ou chevalier.

De quoi s'inquiéter? Je ne la crains point. J’ai de l’esprit, el monsieur Turcaret n’en a guère : je ne l'aime point, et il est amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN

Fort bien, madame; il faut mettre tout à profit.

LA BARONNE

Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l’esprit.

LE CHEVALIER

Quelle idée, madame !

LA BARONNE

Le laquais de monsiour Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre servie*; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelques-uns de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, cl les tenir toujours dans la situation dont ou a besoin.

frontin.

Quelqu'un do ces génies supérieur» l Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre trailaut.

LA BARONNE

Je veux l'y placer.

TtjRCARET, ACTB I, SCÈNE XIII.

LK CHEVALIER

Il nous en rendra bon compte, n'est-ce pas?

frontin.

Je suis jaloux de l'invention; on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays, sur ma parole.

LA BARONNE

Il m'a fait présent d'un billet au porteur, de dix mille écus : je veux changer cetetTet-là de nature; il en faut faire de l'argent: je ne connais personne pour cela, chevalier, chargez-vous de ce soin

; je vais vous remettre le billet. Relirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN

Cela est trop juste, madame; et vous n’avez rien à craindre de notre probité.

Je ne perdrai point de temps, madame, et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE

Attendez un moment, je vais vous donner le billet.

LE CHEVALIER, FRONTIN

FRONTIN

Un billet de dix mille écus ! La bonne aubaine, et la bounc femme! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles : savezvous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER

Tu as raison.

FRONTIN

Ce n’est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER

Il est vrai.

FRONTIN

Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage : le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet?

le chevalier.

Si je le lui rendrai?

Quoi! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense?

LE CHEVALIER

Assurément; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN

Vous avez des moments d'équité; je ne m’y attendais pas.

LF. CHEVALIER.

Je serais un grand malheureux de m’exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN

Ah! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER

Oh! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN

Qu’aprés sa destruction, là, son anéantissement?

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN

LE CHEVALIER, bat, à Frontin.

Paix. Frontin, voici la baronne.

LA RARONNB.

Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER

Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment; mais, avant que je vous quitte, soutirez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître...

LA BARONNE

Non, je vous le défends; ne parlons pointée cela.

LE CHEVALIER

Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BAHONNE, l'ffl allant.

Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER

Pourrais-je m’eloigner de vous sans une si douce espérance? (il conduit la baronne, qui rentre dans ton appartement, et il *©rf.)

J’admire le train de la vie humaine! Nous plumous une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'al-Taires en pille d'autres : cela fait uu ricochet de fourberies le plus plaisaDl du monde.

TURCARET, ACTE II, SCÈNE III

SCÈNE I

LA BARONNE, FRONTÏN.

frontin, lui donnant If diamant.

k n’ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame; voilà votre diamant; l’homme qui l'avait fa gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller Je billet au porteur, qu’il veut escompter, noveoitant un très-honnête profit. Mon maître, que j’ai laissé avec lui, va venir vous en rendre oxQpte.

LA BARONNE

Je si» enfin debarrassée de Marine : elle a sérvuR‘menl pris son parti ; j'appréhendais que ce w fût qo’une feinte : elle est sor-

tie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d’une femme de chambre; je te charge de m’en chercher une autre.

fai votre affaire en main; c'est une jeune persane douce, complaisante, comme il vous la faut: die verrait tout aller sens dessus dessous dans Ht» maison, sans dire une syllabe.

LA BARONNE

f aime ces caractères-là. Tu la connais particu- ! «fanent?

FRONTIN

Très-particulière ment; nous sommes même un parents.

LA BARONNE

Cest-à-dire que l’on peut s’y fier.

FRoirriN.

Gamme à moi-même; elle est sous ina tutelle ; j’ai I administration de ses gages et de ses profits, ttj’ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE

Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN-

Non; elle est sortie de condition depuis quelques

j«ns.

LA BARONNE

Et pour quel sujet?

FRONTIN

Elle servait des personnes qui mènent une vie «tirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, îjû mari et une femme qui s’aiment, des gens extordisairea; enfin c’est une maison triste : ma f-opiUe s’y est ennuyée.

LA BARONNE

bû donc est-elle à l’heure qu’il est?

FRONTIN

Elle est logée chez une vieille prude de ma con- ■ni^ance, qui, par charité, retire des femmes de duiribre hors de condition, pour savoir ce qui se dans les familles.

LA BARONNE

Je la voudrais avoir dès aujourd'hui; je ne puis me passer de fille.

FRONTIN

Je vais vous l’envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même : vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités ; elle chante et joue à ravir de toutes sortes d’instruments.

LA BARONNE

Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.

FRONTIN

Je vous en réponds : aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites. (iï *'m va.)

LA BARONNE

Je l'attends avec impatience.

LA BARONNE, TURCARET

LA BARONNE, apercevant V. T ur caret, à elle-même.

Mais je vois M. Turcaret : ah! qu'il parait agité! Marine l'aura été trouver.

M. TURCARET, etsoufjli.

Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, ta#, ù elle-même.

Elle lui a parlé.

M. TURCARET

J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! j'ai appris de vos nouvelles : on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE, haut.

Le début est agréable ; et vous employez de fort jolis termes, monsieur!

M. TURCARET

Laisscz-moi parler, je veux vous dire vos vérités; Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'aviez fait accroire : vous avez des vues pour l'épouser et pour me planter là, moi, quand j'aurai fait votre fortune.

Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier!

U. TURCARET

Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et

de la mienne, et que vous lui sacrifiiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE

Marine est une jolie personne! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur?

M. TÜRCARBT.

Ne me répondez point, félonne! j'ai de quoi vous confondre; ne me répondez point. Parlez : qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le-moi.

LA BAI10XNE.

Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET

Hé ! sur quel ton. morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne? Ob! vous n’en serez pas quitte pour des reproches! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans éclat. Je suis honnête homme, j’aime de bonne foi, je n’ai que des vues légitimes; je ne crains pas le scandale, moi : ah! vous n'avez point affaire à un abbé.

LA BARONNE

Non; j’ai affaire à un extravagant, à un possédé. Oh bien! faites, monsieur, faites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure.

M. TUUCARET.

Allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu’on me le rende.

LA BARONNE

Que je vous le rende! et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TCRCARET.

Ah! si je le croyais!

LA BARONNE

Que vous Ôtes fou ! En vérité, vous me faites pitié.

M. TCRCARET.

Commentdonc! au lieu de se jeter à mes genoux et de rne demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE

Sans doute.

M. TURCARET

Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela !

Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison,

M. TURCARET

El que me pourriez- vous dire, traîtresse?

la baronne.

Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TÜRCARBT, rttottjfle.

Eh bien! parlez, madame, parlez; je suis de sangfroid.

la baronne.

Êcpulez-moi donc. Toutes les extravagances que

vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine...

M. TUnCARET.

Un faux rapport! ventrebleu! ce n’est point...

LA BARONNE

Ne jurez pas, monsieur, ne m’interrompez pas; songez que vous ôtes de sang-froid.

M. TL’RCAHET.

Je me tais : il faut que je me contraigne.

LA BARONNE

Savez-vous bien pourquoi je viens do chasser Marine?

M. TURCARKT.

Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE

Tout au contraire; c'est à cause qu’elle me reprochait sans cesse l’inclination que j’avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me diaail-elJe A « tous moments, que de voir la veuve d’un colo- « uel songer à épouser un monsieur Turcaret, un a homme sans naissance, sans esprit, de la mine 1a « plus basse...

M. TURCARKT.

Passons , s’il vous plaît, sur les qualités : celle Mari ne- là est une impudente.

LA BARONNE

« Pendant que vous pouvez choisir un époux u entre vingt personnes do la première qualité: « lorsque vous refusez votre aveu

môme aux pres- « santés instances de toute la famille d’uu marquis « dont vous ôtes adoree, et que vous avez la fai- « blesse de sacrifier à ce monsieur Turcaret? »

M. TURCARET

Cela n’est pas possible.

LA BARONNE

Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. II vient ici quelquefois avec mon cousin le chevalier, son ami J'ai découvert qu’il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l’ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous ôtes assez crédule pour y ajouter foi! Ne deviezvous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que si j'avais eu quelque chose à mo reprocher, je n’aurais pas été assez imprudente pourchasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Celle pensée, dites-moi, ne se présent? -Mille pas naturellement à l’esprit?

M. TURCARET

J’en demeure d’accord, mais...

LA MARONNE

Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n’avais plus ce gros brillant qu’en badinant vous me miles l’autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

TURCARET, ACTE II, SCENE III

M. TIJHCÂRET.

Oh! oui; elle m'a juré que vous l’aviez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.

LA RARONNK.

Et si je vous montrais tout à l’heure ce môme diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET

Oh! je dirais, en ce cas-là, que,.. Mais cela ne se peut pas.

LA RARONNK.

Le voilà, monsieur; le reconnaissez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire sur ie rapport de certains valets.

¥• TURCARET

Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice: pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE

Non. vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET

Je l’avoue.

LA BARONNE

Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET

Hélas, non ! Que je suis malheureux !

LA BARONNE

Convenez que vous Ôtes un homme bien faible. M. TURCARET.

Oui, madame.

LA BARONNE. 1 L'ne franche dupe.

M. TURCARET

J'en conviens. Ah! Marine! coquine de Marine! Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter : elle m'a dit que vous et monsieur le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait; et que si. aujourd'-hui pour demain, je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

La malheureuse !

M. TURCARET

Elle me la dit, c'est un fait constant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE

Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment!

M. TURCARET

Oui, madame, j'ai donné là dedans comme un franc sot : où diable avais-je l'esprit?

LA BARONNE

Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET

Si je m'en repeus! (je menant à qfnotu.) Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA RAHONNE.

On vous la pardonne : levez-vous , monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour; et l’excès de l'un fait oublier la violence de l'autre,

M. TURCARET, JC levant .

Quelle bonté! Il faut avouer que je suis uu grand brutal !

Mais sérieusement, monsieur, croyez-vous qu'un cœur puisse balancer uu instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET

Non, madame, je ne le crois pas ; mais je le crains.

LA BARONNE

Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET

Éloigner d’ici cet homme-là; consentez-y, madame : j’en sais les moyens.

LA BARONNE

Et quels sont-ils?

M. TURCARET

Je lui donnerai une direction en province.

LA BARONNE

Une direction !

M. TURCARET

C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah I combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.

LA BARONNE

Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition, et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

U. TURCARET

Ouf! j'étoufTe d'amour et de joie; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez.

LA BARONNE

Oublions le passé; il faut que je vous fasse une prière.

M. TURCARET

Une prière? Oh ! donnez vos ordres.

LA BARONNE

Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c’est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

u. TURCARET.

Je l’aurais déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition ; mais il a l'esprit trop bouasse; cela ne vaut rien pour les allai res.

TURCARET, ACTE II, SCÈNE IV

LA BARONNE

I)onnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

Il en aura un dûs aujourd'hui ; cela vaut fait.

LA BARONNE

Ce n'est pas tout ; je veux mettre auprès de vous Fronlin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très-bon enfant.

M. TURCARET

Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN

FROXTIN.

Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET, ù la baronne.

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE

Que vous vous connaissez bien en physionomies?

M. TURCARET

J'ai le Coup d'œil infaillible, (a Froutln.) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN, à Jf. Turcaret.

Qu'appelez-vous des principes?

Des principes de commis, c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser.

FRONTIN

Pas encore, monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET

Tu sais du moins l’arithmétique; lu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN

Oh ! oui, monsieur; je sais même faire des parties doubles : j’écris aussi de deux écritures, tantôt de l’une, tantôt de l’autre.

M. TURCARET

De la ronde, n’est-ce pas?

FRONTIN

De la ronde, de l'oblique?

M. TURCARET

Comment! de l’oblique.

FRONTIN

Hé! oui, d’une écriture que vous connaissez; là, d’une certaine écriture qui n’est pas légitime.

M. TURCARET, à la baronne.

Il veut dire de la bâtarde.

Justement; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET

Quelle ingénuité ! ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET

Oh! que oui, madame, oh ! que oui ; d'ailleurs, un bel esprit n’est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n’y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d’un certain usage, d'une routine que l’on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE

Ce »’est pas la plus inutile de toutes.

M. TUnCARET, û Fronlin.

Oh! çà, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN

Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître; mais, en qualité d’ancien laquais de monsieur le chevalier, il faut que je m'acquitte d’une cominissiondonl il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET

Très-volontiers.

Je vais ordonner chez Files toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE

De la musique, Frontin?

FRONTIN

Oui, madame; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Surêoe pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE

Cent bouteilles!

FRONTIN

Ce n’est pas trop, madame; il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCAHET, fl lu baronne.

Il a, ma foi, raison, ce n’est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN, a Jf. Turcaret.

Oh! diable, quand monsieur le chevalier donne des soupers comme cela, il n’épargne rien, monsieur.

M. TURCARET

J'en suis persuadé.

FRONTIN

Il semble qu’il ail à sa disposition la bourse d'un partisan.

TURCARET, ACTE II, SCENE VIII

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Il veut dire qu'il fait les choses fort maguifiqueraent.

M. TURCARET, à la baronne.

Qu’il est ingénu ! (à Fromin.) Hé bien ! nous verrons cela tantôt, (a la baronne. j Et, pour surcroît de réjouissance, j’amènerai ici monsieîirGloutonneau, le poète; aussi bien, je ne saurais manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE

Vous me ferez plaisir. Cet auteur apparemment est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET

Il ne dit pas quatre paroles dans un repas; mais il mange et pense beaucoup : peste ! c’est un homme bien agréable... Oh! çà, je cours chez Dautel vous acheter une caisse de porcelaines de Sixe d’une beauté...

LA BARONNE

Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie; ne vous jetez point dans une dépense...

M. TURCARET

Hc fi, madame, fi, vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine. (Il son.)

LA BARONNE

J’attends votre retour impatiemment.

SCÈNE V

LA BARONNE, FRONTIN

LA BARONNE

Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN

Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre. *

LA BARONNE

C’est à présent, Frontin, qu’il faut donner l’essor à ce génie supérieur...

FRONTIN

On tâchera de vous prouver qu’il n’est pas médiocre.

LA BARONNE

Quand m’amènera-t-on cette fille?

FRONTIN

Je l’attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE

Tu m’avertiras quand elle sera venue.

[Elle entre dans une autre chambre.)

Courage, Frontiu, courage, mon ami; la fortune t'appelle, te voilà placé chez un homme d’afiaires

par le canal d’une coquette. Quelle joie! l’agréable perspective! je m’imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or... Mais j’aperçois ina pupille.

SCÈNE VII

LISETTE, FRONTIN

FRONTIN

Tu sois la bien venue, Lisette! on t’attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE

J’y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN

Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s’y passe, et sur tout ce qui s’y doit passer; tu n’as qu'à te régler là-dessus : souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE

Il n’est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN

Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est là le point.

LISETTE

Tu me fatigues de leçons inutiles.

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER dan, le fond.

FRONTIN, apercevant le chevalier.

Le voici qui vient.

LISETTE, à Frontin ..

Je ne l avais pas encore vu. Ah! qu'il est bien Tait, Frontin!

FRONTIN

Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

LE CHEVALIER, s'approchant.

Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre... [apercevant Lisette.) Mais que vois-je? Quelle est cette beauté brillante?

FRONTIN, an chevalier.

C'est une fille que je donne à madame la baronne, pmn remplacer Marine.

LE CHEVALIER

Et c'est sans doute une de tes amies?

FRONTIN

Oui, monsieur; il y a longtemps que nous nous connaissons, je suis son répondant.

LE CHEVALIER

Bonne caution! c’est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

D'où vient?

TURCARET, ACTE III, SCÈNE I

t.K CHEVALIER.

Je me plains fie vous, vous dis-je; vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres; vous n'êles pas un ami sincère.

FUONTIN.

Je n'ai pas voulu, monsieur...

LE CHEVALIER

La confiance pourtant doit être réciproque; pourquoi m’avoir fait mystère d’une si belle découverte?

FRONTIN

Ma foi, monsieur, je craignais...

LE CHEVAI.IKIl.

Quoi ?

FRONTIN

Oh ! monsieur, que diable ! vous m’entendez de reste.

LR CHEVALIER

Le maraud! Frontin, M. Frontin, vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-méme; mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là? Ah, la piquante représentation! l'adorable grisolle !

LISETTE, à pari.

Que les jeunes seigneurs sont honnêtes!

LR CHEVALIER.

.Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que celle créature-là.

LISETTE, à pari.

Que leurs expressions sont flatteuses ! je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LK CHEVALIER, ù Frouin ».

Faisons un troc, Frontin; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse. '

FRONTIN

Non, monsieur : j'ai les inclinations roturières; je m'en liens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER

Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin... Oui. belle Lisette, vous méritez...

LISETTE

Trêve de douceurs, monsieur le chevalier, je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

LF CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER

Parlons de choses sérieuses. Je n’apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN

Tant pis.

LE CHEVALIER

J'ai été chercher un usurier qui m’a déjà prêté de l’argent; mais il n’est plus à Paris : des affaires

qui lui sont survenues l'ont obligé d’en sortir brusquement ; ainsi, je vais te charger du billet.

FRONTIN

Pourquoi ?

LE CHEVALIER

Ne m’as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure môme?

FRONTIN

Cela est vrai : mais que direz-vous à madame h baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que

nous n’avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n’ignore pas qu’un homme qui prêle ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER

Tu as raison : aussi suis-je d’avis de lui dire que j’ai louché l’argent, qu’il est chez mol, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps- là cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l’argent que tu en recevras : je vais t’y attendre, aussitôt que j’aurai parlé à la baronne. (i/ mire dam la chambre delà baronne.)

SCÈNE X

FRONTIN

Je ne manque pas d’occupation, Dieu merci. Il faut que j’aille chez le traiteur; de là, chez l’agent de change; de chez l’agent de change, au logis; et puis il faudra que je revienne ici joindre monsieur Turcaret. Cela s’appelle, ce me semble, une vie assez agissante; mais patience, après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! je n’aurai plus que ma conscience à mettre en repos.

SCÈNE I

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE

LA BARONNE

Eli bien, Frontin! as-tu commandé le souper? Fera-t-on grande chère?

FRONTIN, R la baronne.

Je vous en réponds, madame. Demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE

Il est vrai , madame; vous pouvez vous en fier à lui.

TURCARET, ACTE 111, SCENE IV

VHOXTIK.

Monsieur le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, e: puis je viendrai ici prendre possession de mon sieur Turcaret, mon uouveau maître.

SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE

LISETTE

Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BtROXXE.

Il parait que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE

Il a beaucoup do savoir-faire.

LA BARONNE

Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE

Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvaient vous être utiles.

Je suis contente de vous; mais j’ai un avis i\ vous donner : je ne veux pas qu’on me flatte.

LISETTE

Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE

Surtout quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE

Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE

Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE

A moi, madame?

la Baronne.

Oui ; vous ne combattez pas assez les sentiments que j’ai pour le chevalier.

LISETTE

Eh! pourquoi les combattre? Ils sont si raisonnables!

LA BARONNE

J’avoue que le chevalier me parait digne de toute ma tendresse.

LISETTE

J'en fais le même jugement.

Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE

Un chevalier fldcle et sincère! on n'en voit guère comme cela.

LA BARONNE

Aujourd'hui môme encore il m’a sacrifié une comtesse.

LISETTE

Une comtesse!

LA BARONNE

Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE

C’est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers : une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE

Il vient de me rendre compte d’un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve do bonne foi !

LISETTE

Cela est admirable.

LA BARONNE

Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

Mais, mais, voilà un chevalier unique en sou espèce !

LA BARONNE

Taisons-nous, j’aperçois monsieur Turcaret.

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE

SI. TURCARET

Je viens, madame... Oh, oh! vous avez une nouvelle femme de chambre.

LA BARONNE

Oui, monsieur : que vous semble de celle-ci?

St. TURCARET.

Co qui m'eu semble? elle me revient assez; il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE

La connaissance Sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, a Lite U e .

Vous savez qu’on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l’apparloinent soit bien éclairé.

LA BARONNE, M. TURCARET

St. TURCARET.

Je crois cette fille-là fort raisonnable.

Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

St. TURCARET.

Je lui en sais bon gré. Je viens, madame, devons acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux : fis sont d’uu goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE

Vous ôtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET

Ouï, grâce au ciel, et surtout en bâtiments. Vous verrez, vous verrez l'hélel que je vais faire bâtir.

TURCARET. ACTE 111, SCENE V

LA BARONNE

Quoi! vous allez Taire bàlir un hôtel?

M. TDRCARF.T.

J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE-

Fort belle.

U. TURCARET

Le logis sera magnifique; je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE

Je n'en doute pas.

M. TURCARET

Malepeste! je n’ai garde de faire quelque chose de commun; je me ferais si filer de tous les gens d 'affaires.

LA BARONNE

Assurément.

SCÈNE V

LE MARQUIS, dans le fond ; LA BARONNE,

M. TURCARET

M. TURCARET, à la baronne.

Quel homme entre ici ?

LA BARONNE, ù V. Tvrcarrt.

C’est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts : je me passerais bien de scs visites, elles ne me font aucun plaisir.

LE MARQUIS, à lui-méme.

Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, à lui-méme, reconnaissant le marquis.

Ah, morbleu ! c’csl le marquis de laTribaudièrc. La fâcheuse rencontre!

LE MARQUIS, à lui-méme.

Il y a près de deux jours que je le cherche. (apercevant M. Turcaret.) Eh! qilC VOÎS-jc? oui... non... pardonnez-moi. ..justement... c'est lui-même; c'est monsieur Turcaret. (s'approchant .) Que faites-vous de cet homme-là, madame? Vous le connaissez ! vous empruntez sur gages? Palsemblcu! il vous ruinera.

LA BARONNE

Monsieur le marquis...

LE MARQUIS

Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif! Il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, bas , à lui-méme.

J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE

Vous vous méprenez, monsieur le marquis; monsieur Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS

Aussi l'est-il, madame, aussi l'est-il; il aime le

bien des hommes et l'honneur des femmes : il a cette réputation-là.

M. TURCARET-

Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. Il est badin, madame, il est badin : ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE, à M. Turcaret.

Oui; je comprends bien qu’il badiue, ou qu’il est mal informé.

LE MARQUIS

Mal informé, morbleu! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi : il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET

De Vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS, rt Jf. Turcaret.

Ah, parbleu ! vous avez raison. Le diamant est à vous à l’heure qu’il est, selon nos conventions ; j’ai laissé passer le terme.

LA BARONNE

Expliqucz-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET

Il n'y a point d'énigme là dedans, madame; je ne sais ce que c’est.

LE MARQUIS, à la baronne.

Il a raison, cela est fort clair, il n’y a point dcuigme. J’eus besoin d’argent il y a quinze mois; j’avais un brillant de cinq cents louis: on m’adressa à monsieur Turcaret; monsieur Turcaret me renvoya à uu de scs cotamis, à un certain monsieur lia, ra, Rafle : c’est celui qui lient son bureau d’usure. Cet honnête monsieur Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sous

et quelques deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer : je ne suis pas fort exact, moi; le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET

Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne inc confondez point avec monsieur Rafle, je vou* prie; c'est un fripon que j'ai chassé de chez moi : s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS

Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillants; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (i/ regarde U diamant de la baronne.) Eh !... le voilà, madame? VOUS vous en ôtes accomodee avec monsieur Turcaret. apparemment?

LA BARONNE, au marquis.

Autre méprise, monsieur; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.

LE MARQUIS

Cela vient de lui, madame; il a des reveudeuse? à sa disposition, et, à ce qu'on dit même, dans sa famille.

TURCARET, ACTE III, SCENE VI

M. TURCARET

Monsieur, monsieur!

LA BARONNE

Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter: je suis trop serviteur de monsieur lurearet, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de rnon grand-père; il me portait sur scs bras; uous jouions tous les jours ensemble; nous nenousquillions presque point : le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET

Je me souviens, je me souviens; le passé est passé, je ne songe qu au présent.

LA BARONNE

De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez monsieur le chevalier.

LE MARQUIS

Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le trouve nulle part : ce coquin-là se débauche, il devient libertin.

LA BARONNE

Je lui en ferai des reproches.

LF. il \ rouis.

Je vous en prie. Pour moi, je ne change poiut ; je mène une vie réglée, je suis toujours à table ; j'ai du crédit chez les traiteurs,

parce que l’on sait que je dois bientôt hériter d’une vieille tante, et que I on me voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE

Vous n’étes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

Non, madame, ni pour les traitants; n’est-ce pas, monsieur Turcarel! (a /<i barnttne.) Ma tante pourtant veut que je me corrige : et, pour lui faire accroire qu il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l étal où je suis; elle sera tout étonnée de me trouver si raisonnable, car elle m’a presque toujours vu ivre.

la baronne.

Effectivement, monsieur le marquis, c’est une nouveauté de vous voir autrement: vous avez fait aujourd’hui un excès d^sobriété.

LE marquis.

Je soupai hier avec trois des pliis jolies femmes de Paris; nous avons bu jusqu'au jour; et j’ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir nie présenter à jcuu devant ma tante.

LA BARONNE

Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS

Adieu, maiout aimable; dites au chevalier qu’il se rende un peu à ses amis; prétez-le-uous quelquefois; ou je viendrai si

souvent ici, que je 1\

trouverai. Adieu, monsieur Turcarct; je n’ai point de rancune au moins : touchez là, renouvelons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Italie, qu’il me traite plus humainement la première fois que j 'aurai besoia de lui.

LA BARONNE, M. TURCARET

Voilà une mauvaise connaissance, madame; c’est le plus graiid fouet le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE

C’est en dire beaucoup.

M. TURCARET

Que j’ai souiïerl pendant cet entretieri!

LA BARONNE

Je m’en suis aperçue.

M. TURCARET

Je n’aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE

Vous avez bien raison.

M. TURCARET

J’ai été si surpris d’entendre les choses qu’il a dites, que je n’ai pas eu la force de répondre : ne l avez-vous pas remarqué?

LA BARONNE

Vous en avez usé sagement; j’ai admiré votre modération.

M. TURCARET

Moi, usurier! Quelle calomnie!

LA BARONNE

Cela regarde plus monsieur Rafle que vous.

M. TURI ARET.

Vouloir faire anx gens lin crime de prêter sur gages! Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE

Assurément.

M. TUnCARRT.

Me venir dire à mon nez que j’ai été laquais de son grand-père ! Rien n’est plus faux: je n’ai jamais été que Son homme d'affaires.

LA BARONNE

Quand cela serait vrai : le beau reproche! il y a A longtemps! cela est prescrit.

M. TURCARET

Oui, sans doute.

LA BARONNE

Ces sortes de mauvais routes ne font aucune impression sur mon esprit; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET

C’est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE

Vous ôte? un homme de mérite.

TURCAHET, ACTE 111, SCENE VJ1I

SCÈNE VII

LA BARONNE, M. Tl'RCARET, FLAMAND.

FLAMAND

Monsieur!

M. TL'RCARET, A Flamand.

Que me veux-tu ?

FLAMAND

Il est là qui vous demande.

M. TURCARKT.

Qui? butor!

Ce monsieur que vous savez; là, ce monsieur... Monsieur chose.

M. TL'RCARET.

Monsieur chose!

FLAMAND

Hé oui! ce commis que vous aimez tant. Drès qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le moude, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TUHCAnBT.

C'est monsieur Rafle, apparemment?

FLAMAND

Oui, tout fln drès, monsieur, c'est lui-même.

m. tuhcarbt.

Je vais le trouver : qu'il m'attende.

LA BARONNE, a M. Turearet .

Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCaRET, à la baronne.

Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici : U cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE

Hé! non, non : qu’il vienne ici, monsieur; vous lui parlerez dans celte salle. N’êtes-vous pas ici chez vous?

M. TL’RCARET.

Vous ôtes bien honnête, madame.

LA BARONNE

Je ne veux point troubler votre conversation ; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ni faite en faveur de Flamand.

M. Tl'RCARET.

Mes ordres sont déjà donnés pour cela; vous serez contente.

M. TURCARET, M. RAFLE

M. TURCARKT.

De quoi est-il question, monsieur Rallc? Pourquoi me venir chercher jusqu’ici? Ne savez-fous pas bien que quand on vient chez les dames, ce n’est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE

L’importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCAHET.

Qu’est-ce que c’est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARfeT.

Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, ret/ai dont dans mm bordereau.

Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le pavement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET

Peines perdues que ce travail-là : lalssons-le* venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, après avoir remit di dans son bordereau.

Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille ëcus!...

M. TUHCARBT.

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où II est.

M. RAFI.E.

Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse et pressante. *

M. TURCARET

On l’accommodera; j’ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

m. rafle.

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET

Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j’ai fîiit avoir uuc caisse?

M. Rafle.

Oui, monsieur. Il veut hien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu’il touchera, à condition qu’il fera valoir à son prollt ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s’apercevoir de 1* manœuvre.

M. TURCARET

Cela est dans les régies, il n'v a rien de plus juste : voilà un garçon raisonnable. Vbus lui direz, monsieur Halle, que je le protégerai dans toute* scs affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

TCRCARET, ACTE III, SCÈNE XI

M. RAFLE, après avoir regardé dans le bordereau.

Ce grand homme sec, qui vous donna il y a deux mois deux mille francs, pour une direction que vous lui avez fart avoir à Valogne...

M. TURCARET

Eh bien?

M. RAFLE

U lui est arrivé un malheur.

M. TL' MCA H ET.

Quoi ?

M. RAFLE

On a surpris sa bonne foi, on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET

Trop bon, trop boni hé! pourquoi diable s’est-il donc rnis dans les affaires* trop bon, trop bon!

u. RAFLE.

11 m’a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE

Et de faire en sorte qu’il ne soit point révoqué.

M. TURCARET

Je ferai plutôt en sorte qu’il le soit : l’emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le môme prix.

M. RAFLE

C'est ce que j’ai pensé comme vous.

M. TURC RET

J’agirais contre mes intérêts; je mériterais d’être cassé à la tête de la compagnie.

U. RAFLE

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu’il ne devait point compter sur

Non, parbleu!

U. RAFLE, regardant dans .ton bordereau.

Voulez-vous prendre au denier quatorze cinq mille francs qu’un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par scs épargnes?

M. TURCARET

Oui, oui, cela est bon : je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart d’heure : qu’il apporte l’espèce. Allez, allez.

M. HaFLE, s'en allant , et revenant.

J’oubliais la principale affaire ; je ne l’ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET

Qu’est-ce que c’est que cette principale affaire?

M. RAFLE

l’ne nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET

Parlez bas, monsieur Halle, parlez bas.

M. RAFLE

Je la rencontrai hier duus un fiacre, avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m’est pas tout à lait inconnu, et que je viens de trouver dans celte rue-ci en arrivant.

Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE

Non; mais elle m’a fait prier ce matin de né vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu’il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu’elle ne soit payée.

m. turcaret.

Oh! ventrebleu, monsieur Hafle, qu’elle le soit : défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd’hui les cinq cents pisloles du serrurier; mais qu’elle parte dès demain.

M. RAFLE

Oh ! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois, et le int-uer chez vous.

M. TURCARET

Vous m’y trouverez.

M. TURCARET, FRONTIN, LISETTE

FR0XTI2V.

Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne : quelque intérêt que j’y prenne, je me garderai bien de troubler uu si doux entretien.

il. Tl RCARCT, <i Frontin .

Tu ne seras point de trop; approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moi, et je

veux que tu m'aides à gagner l’amitié de cette fille-là.

LISETTE

Cela ne sera point difficile.

FROXTIX.

Oh! pour cela. non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né ; mais tout le monde a naturellement un grand faible pour vous.

X. TURCARET

Cela ne vient point de l'étoile , cela vient des manières.

LISETTE

Vous les avez si belles, si prévenantes...!

TURCARET, û Lue lie.

Comment le sais-lu?

LISETTE

Depuis le peu de temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET

Tout de bon T

FROXTIX.

Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse : elle vous aime si tendrement...! Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE

Ohl c'est vous qu'il faut en croire, monsieur Frontin.

FROXTIX, à Limite.

11 est vrai; mais je suis fâché que monsieur ne réponde pas assez à l'amour que madame la baronnea pour lui.

M. TURC IRET, à Frontin.

Je n’y réponds pas !

FROXTIX.

Non, monsieur. Je t’en fais juge, Lisette : mon sieur, avec tout son esprit, fait des fautesd’altcntiou.

M. TURCARET

Qu’appelles-tu donc des fautes d’attention?

FROXTIX.

Un certain oubli , certaine négligence... Par exemple, n’est-ce pas une chose honteuse que vous n’ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, à M. THrearel

Ah! pour cela, monsieur, il a raison : vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET

A quoi bon un équipage? Va t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît?

FROXTIX.

Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d’emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE

Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître : la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d’avoir un équipage qu'au plaisir môme de s’en servir.

M. TURCARET, d UttUe.

Oui, je comprends cela.

FROXTIX.

Cette fille-là. monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET

Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, loi, Frontin.

FROXTIX.

Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profilerai beaucoup avec vous.

M. TURCARET

fl ne tiendra qu'à toi.

FROXTIX.

Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse bien étoffé.

M TURCARET

Elle en aura un. Vos réfiexions sont justes : elles me déterminent.

FROXTIX.

Je savais bien que ce n était qu’une faute d'attentiou.

SI. TURCARET

Sans doute ; et, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carrosse.

FROXTIX.

Fi donc, monsieur! il ne faut pas que vous paraissiez là dedans, vous; il ne serait pas honnête que l’on sût dans le inonde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d’un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous : si vous voulez , je me chargerai du soin...

M. TURCARET

Volontiers. Tu me parais assez entendu, je m en rapporte à toi. Voilà soixante pistoles que j’ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FROXTIX.

Je n’y manquerai pas, monsieur. A I egard des chevaux, j’ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne ; il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCAnET.

Qu’il me vendra bien cher, n’cst-cc pas ?

FROXTIX.

Non, monsieur ; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET

La conscience d’un maquignon !

FROXTIX.

Oh ! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET

Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FROXTIX.

Autre faute d’attention.

TURCARET, ACTE IV, SCENE I

M. TURCARET

Oh! va te promener avec tes fautes d’attention. Ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire qui sera bientôt terminée m'appelle au logis.

SCÈNE XII

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN

Cela ne commence pas mal.

LISETTE

Non, pour madame la baronne; mais pour nous?

FRONTIN, bu remriianl In boNrte.

Voilà déjà soixante pisloles que nous pouvons garder : je les gagnerai bien sur l'équipage; serreles : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE

Oui; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je l'en avertis.

Peut-on les savoir?

LISETTE

Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN

Comment, diable! tu deviens ambitieuse?

LISETTE

Oui. mon enfant. Il faut que l'air qu'on respira dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie; car depuis le peu de temps que j'y suis il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hàte-toi damasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser...

FRONTIN

Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE

Je te donne trois ans : c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN

Je ne t’en demande pas davantage. C’est assez, ma princesse; je vais ne rien épargner pour vous mériter; et si je manque d’y réussir, ce ne sera pas faute d’attention.

LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER

Que fais-tu ici? ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change? Est-ce que tu ne l’aurais pas encore trouvé au logis?

FRONTIN

Pardonnez-moi, monsieur; mais il n’était pas en fonds; il n’avait pas chez lui toute la somme : il m’a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous le voulez.

I.B CHEVALIER

Eh! garde-le : que veux-tu que j’en fasse? La baronne est là dedans; que fait elle?

FRONTIN

Elle s'entretient avec Lisette d’un carrosse que je vais ordonuer pour elle , et d’une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu’elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LB CHEVALIER

Un carrosse, une maison de campagne! quelle folie I

FRONTIN

Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de monsieur Turcaret. Quelle sagesse!

Cela change la thèse.

FRONTIN

Il n’y a qu’une chose qui l’embarrassait.

LE CHEVALIER

Hé quoi 7

FRONTIN

Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER

Dis-moi donc ce que c’est.

FRONTIN

I! faut meubler celte maison de campagne; elle ne savait comment engager à cela monsieur Turcaret; mais le génie supé-

rieur qu’elle a placé auprès de lui s’est chargé de ce soin-là.

LE CHBVaLIKR.

De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN

Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER

As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN

Oh! que oui, monsieur! C’est mou fort que l’attention, j’ai tout cela dans ma tête; ne vous met-

TUR CARET. ACTE IVf SCÈNE

tez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit...

LE CHEVALIER

Mais prends-y garde, Frontin; monsieur Turcaret sait les Affaires.

FRONTIN

Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui : c’est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER

C’est une autre chose.

FRONTIN

Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi, à cause de scs écritures.

LE CHEVALIER

4e n’ai plus rien à te dire.

FRONTIN

Je sais où le trouver à coup sûr. et nos machines seront bientôt prèles : adieu. Voilà monsieur le marquis qui vous cherche.

{Il fort.)

LE MARQl'IS. LE CHEVALIER.

LE K A lions.

Ah ! palsembleu, chevalier, lu deviens bien rare, on ne te trouve nulle part; il y a vingt-quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER

Et depuis quand te méics-lu de ces sortes d’affaires, toi?

LE MARQUIS

Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER

Et tu m’en fais aujourd'hui la première confidence? Tu devicus bien discret.

LP. MARQUIS

Je me donne au diable si j’y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très-faiblement, comme tu sais. C’est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dout je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER

Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS

Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m’embarrasse de rien, moi; elle m’avait donné son portrait, je l’ai perdu; un autre s’en pendrait, je m'en soucie comme de cela.

Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer. Mais, dis-moi un pou, qu’est-ce que c’est que celle femme-là?

LF. MARQUIS.

Ces! une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l’a dit,

LE CHEVALIER

Eh! quel temps as lu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuil ordinairement.

LE MARQUIS

Oh! non pas, non pas, s’il vous plaît; dans ce temps-ci , il y a des heures de bal : c’est là qu'on trouve de bonnes oc usions.

I.E CHEVALIER

C’est-à-dire que c’est une connaissance de bal.

LH M VRQl'IS.

Justement : j’v allai l’autre jour, un peu chaud de vin; j’étais en pointe, j’agaçais lesjolis masques. J'aperçois une taille, uu air de gorge, une tournure de hanches. J’aborde, je prie, je pres?c, j'oblieus qu'on sc démasque; je vois une personne..

LE CHEVALIER

Jeune sans doute?

I.E CHEVALIER

L’amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS

Je rends justice à l’objet aimé.

LE CHKVALIEn.

Elle a donc de l’esprit?

LK MARQUIS

Ah! pour de l’esprit, c’est un prodige. Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER

Quel fut le résultât de la conversation?

LE MARQUIS

Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sacofnpagnie ; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LF. CHEVALIER.

Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS

Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

Hôtel garni apparemment?

le marquis.

Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER

Eh bien?

I.P. MARQUIS

Eh bien! autre vivacité de conversation, nouvelles folies, lendres protestations de ma part, vives reparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j’ai perdu avant-hier. Je ne l'ai

TURCARET, ACTE IV, SCENE V

pas revue depuis. Elle m’a écrit, je lui ai fait réponse; elle m’attend aujourd'hui : mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n’irai-jc pas? Que me conseiiks-tu ? C’est pour cela que je le cherche.

LE CHEVALIER

Si tu n’y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS

Oui : mais si j’y vais aussi, cela paraîtra bien empressé; la conjoncture est délicate. Marquer tant d’empressement, c’est courir après une femme: cela est bien bourgeois, qu’en dis-tu?

Tour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître ccttc personne- là.

LE MARQUIS

Il faut le la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec la baronne.

le chevalier.

Cela ne se peut pas pour ce soir; car je donne à souper ici.

le marquis.

A souper ici ! je t’amène ma conquête.

le chevalier.

Mais la baronne...

LE MARQUIS

Oh! la baronne s’accommodera fort de cette femme-là : il est bon même qu'elles fassent connaissance; nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER

Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi tète à tôte dans une maison?...

LE MARQUIS

Des difficultés! Oh! ma comtesse ivest pasdifficultueuse; c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l’éducation.

LE CHEVALIER

Hé bien! amône-la, lu nous feras plaisir.

Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, distraite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendrait pas pour une femme de province.

LF. CHEVALIER.

Tu en fais un beau portrait; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

y LE MARQUIS.

Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER

Serviteur, marquis.

SCÈNE IV

LA BARONNE, LE CHEVALIER

LA BARONNE

Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous.

LE CHEVALIER, riant.

Il sort dans le moment, madame... ha, ba, ha!

LA BARONNE

De quoi riez-vous donc ?

Ce fou de marquis est amoureux d’une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie; il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE

Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper.

LE CHEVALIER

Oui, madame : augmentation de convives, surcroît de plaisir: il faut amuser monsieur Turcarel, le dissiper.

LA BARONNE

La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connaissent, ils ne s'aiment point ; il s'est passé tantôt, entre eux, une scène

LE CHEVALIER

Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela : reposezvous sur moi; monsieur Turcarel est un bon sot...

LA BARONNE

Taisez-vous, je crois que le voici; je crains qu'il ne vous ait entendu.

LA BARONNE, M. TURCARET, LE CHEVALIER

LF. CHEVALIER, embrassant V. Turcarel.

Monsieur Turearet veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'ou lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se

trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCAnET, au chevalier.

Le plaisir de cette vivacité-là... monsieur, sera... bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part... joint à... la satisfaction que... l'on trouve de l'autre... avec madame, fait, en vérité, que... je vous assure... que... je suis fort aise de celte partie-là.

LA BARONNE, d Jf. Turcarel.

Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier; et vous ne fiuircz ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER

Ma cousine a raison; supprimons la cérémonie.

TÜRCARET, ACTE IV, SCÈNE VIII

et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimer la musique?

M. TÜRCARET.

Si je l'aime? Male peste! je suis abonné à l'Opcra.

lk chevalier.

C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. Tl'RCARKT.

C'est la mienne.

La musique remue les passions.

M. TÜRCARET.

Terriblement. Une belle voix soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.

LE CHEVAL'BR

Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n’avoir pas songé à cet instrument-là! Oh! parbleu, puisque vous è:es dans le goût des trompettes, je vais moi-môme donner ordre... («/ »•« pour »o r/ir.)

m TüRCaret, l'arrêtant t oujours .

Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier; je ne prétends point que, pour une trompette...

LA BARONNE, bat à M. Tnrcaret.

Laissez-le aller, monsieur, [le chevalier son.)

SCÈNE VI

LA BARONNE, M. TIRCARET.

LA BARONNE

Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TÜRCARET.

Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame

LA BARONNE

Qui ne vous aimerait pas? Mon cousin le chevalier lui même a toujours eu un attachement pour

M. TÜRCARET.

Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE

Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M TÜRCARET.

Il me parait fort bou garçon.

M. FURET

Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans ?

LA BARONNE, à Jf. Furel.

C’est moi : que voulez vous?

il. FÜRET, A In baronne.

Je ne répondrai point, qu'au préalable je ne me sois onne rhouueur de vous saluer vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TÜRCARET, <1 pari.

Voilà un plaisant original !

USETTK, « if. Furet.

Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes.

M. FURET, û Luette.

Je suis huissierà verge, à voire service, et je me nomme monsieur Furet.

LA BARONNE

Chez moi un huissier 1

FRONTIN

Cela est bien insolent.

il. TÜRCARET, à la baronne.

Voulez-vous, madame, que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

U. Fl’RET, û U. Tnrcaret.

Tout beau , monsieur ! d'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J’exerce mon petit ministère d’une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma maiu. En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j’aurai l’honneur de présenter respectueusement à madame, sous voire bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE

L'n exploit à moi ! Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE

Moi, madame, je n’y connais rien; je ne sais lire que des billets doux. Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN, û Lisette.

Je n'entends pas encore les affaires.

U. FURET, a la baronne.

C'est pour une obligation que défunt monsieur le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, à M. Foret.-

Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j’ai renoncé à la communauté.

M. TÜRCARET. û la baronne.

Sur ce picd-là, on n'a rien à vous demander.

M. FURET, A il Tmcant.

Pardonnez-moi, monsieur, l’acte élanl signé par madame.

TURCARET, ACTE IV, SCÈNE IX

y. TURCARET, à M. Furet.

L'aclc est doue solidaire?

y. riruET.

Oui, monsieur, très-solidaire, et même avec déclaration d'emploi : je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCAttBT.

Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, at>rtt avoir mis de\ lunettes, lit.

« Par-devant, etc., furent présents en leurs per- « sonnes haut et puissant seigneur George-Guilo iaume de Porcandorf, et dame Agncs-lldegondc « de la Üoliovillière, son épouse, de lui dûment , o autorisée à l'effet des présentes, lesquels ont re- 1 « connu devoir à Eloi-Jérôine Poussif, marchand « de chevaux, la somme de dix mille livres...

LA BARONNE

De dix mille livres!

LISETTE

La maudite obligation!

M. FURET, continuant de lire.

« Pour un équipage fourni par ledit Poussif,

« consistant en douze mulets, quinze chevaux nor-

■ mands sous poil roux, et trois bardeaux d*Au

* vergne, ayant tous crins, queues et oreilles et

* garnis de leurs bâts, selles, brides et licols...

LISETTE

Brides et licols! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là?

M. TCRCAHET, à Lisette.

Ne l'interrompons point, (a Jf. Furet.) Achevez, mou ami.

M. FURET, continuant de lire.

u Au payement desquelles dix mille livres lesdits « débiteurs ont obligé, affecté et hypothéqué gé- « néralemenl leurs biens présents et à venir, sans « division ni discussion, renonçant aux-dils droits;

■ et, pour l'exécution des présentes, ont élu doinia cile chez Innocent-Biaise le Juste, ancien procu- « rcur au Châtelet, demeurant rue du Uuut-du- « Monde. Fait et passé, etc. »

FRONT IN, à M. Turcaret.

L'acte est-il en bonne forme, monsieur?

y. TURCARET, à Frontin.

Je n'y trouve rien à redire que la somme.

y. FURET.

Que la somme, monsieur! Oh! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET

Cela est chagrinant.

LA BARONNE, û M. Turcarel.

Comment! chagrinant? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé?

LISETTE, à la baronne.

Voilà ce que c'est que d avoir trop de complaisance pour un mari! Les femmes ne se corrigerontelles jamais de ce défaut-là?

LA BARONNE

Quelle injustice! N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret?

M. TURCARET, à la baronne.

Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

A BARONNE

Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur; je n'appelle point de vos décisions.

FRONTIN, b N. Turcaret.

Quelle déférence on a pour vos sentiments!

LA BARONNE

Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE

Il n’importe, payons, madame; ne soutenons point un procès contre l avis de monsieur Turcaret.

LA BARONNE, 6 Lisette.

Le ciel m’en préserve ! je vendrais plutôt mes bijoux et mes meubles.

Vendre ses meubles, ses bijoux ! et pour l’équiquipage d’un mari encore! La pauvre femme!

M. TURCARET

Non, madame, vous ne vendrez rien; je me charge de cette dette-là, j’en fais mon affaire.

LA BAHONNE, a H. Turcaret.

Vous vous moquez ; je me servirai de ce billet, vous dis-je.

y. TURCARET.

II faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE

Non, monsieur, non; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l’allaire môme.

M. TURCARET

N’en parlons plus, madame; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN

La belle âme!... Suis-nous, sergent; on va te payer.

LA BARONNE

Ne tardez pas au moins; songez que l'on vous attend.

y. TURCARET.

J’aurai promptement terminé cela, et puis je reviendrai, des affaires, aux plaisirs.

SCÈNE IX

LA BAHONNE, LISETTE.

Et nous vous renverrons îles plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles fripons que messieurs

TURCÀRKT, ACTE IV, SCENE XII

Furet et Front in, et la bonne dupe que monsieur Turcaret!

LA BARONNE

Il me parait qu'il l est trop, Lisette.

LISETTE

Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.

LA BARONNE

Sais-tu bien que je commence à le plaindre?

LISETTE

Mort de ma vie! point de pitié indiscrète : n* plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE

Je sens naître malgré moi des scrupules.

LISETTE

Il faut les étouffer.

J’ai peine à les vaincre.

„ LISETTE

Il n'est pas encore temps d’en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret deu avoir mauqué l'occasion.

LA BARONNE, MADAME JACOB. LISETTE

MADAME JACOB

Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette, et me nomme madame Jacob. J’ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard : mais elle n'est point en argent, et elle ina dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE, rt madame Jacob.

Qu’cst-ec que c'est?

MADAME JACOB

Une garniture de quinze cents livres, que veut

revendre une procurcuse; elle ne l’a mise qui deux fois.

LA BARONNE

Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

MAD t MK JACOB.

Je vous l'apporterai dès que je l’aurai, madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE, a madame Jacob.

Vous n’y perdrez pas ; madame est généreuse.

MADAME JACOB

Ce n'est pas l'intérêt qui ine gouverne ; et j'ai, Dieu merci, d’autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE

J’en suis persuadée.

LISETTE, à pan.

Vous en avez bien la miue.

MADAME JACOB

Eh! vraiment, si je n’avais pas d’autre ressource, comment pourrais-je élever mes enfants aussi honnêtement que je fais?

J’ai mon mari, à la vérité; mais il ne sert qu’à grossie ma famille, sans m’aider à l’entretenir.

LISETTE

Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE

Eh! quel faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB

Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres : mais, voyez-vous, je ne veux rieu avoir à me reprocher.

LISETTE

C’est fort bien fait.

MADAME JACOB

Si madame était dans le goût de se marier, j’ai en main le plus excellent sujet!

LA BARONNE

Pour moi, madame Jarob?

MADAME JACOB

C'est un gentilhomme limousin; la bonne pâle de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, û la baronne.

Voilà encore un bon hasard, madame.

Je ne me sens point en disposition d’en profiter: je ne veux pas sitôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE

Oh ! bien, je le suis, moi, madame Jacob ; roeltczmoi sur vos tablettes.

MADAME JACOB, •< Limite.

J’ai votre affaire; c'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection: il cherche une jolie femme pour s’en faire.

TURCARET, ACTE IV, SCÈNE XIII

LISETTE

Le bon parti! voilà mon fait.

A RA IIONNE, •l'un oir étonné

Vous êtes sœur de monsieur Turcaret?

MADAME JACOB

Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, d’un air étonné.

Monsieur Turcaret est votre l'rcre, madame Jacob !

MADAME JACOB, <> Lise tir.

Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées : c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne.

LISETTE

Hé! oui : c’est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB

Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est; il m’a défendu l'entrée dy sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE

Ola crie vengeance.

LISETTE

Ah ! le mauvais frère!

MA OA MF JACOB

Aussi mauvais frère que mauvais mari : n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE

Ils faisaient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB, à In baronne.

Ils le font bien encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE

Quoi ! monsieur Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB

Bon ! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à \alogne, afin <j. l'empêcher de venir à Paria*.

LA BARONNE

Lisette !

LISETTE, rt la baronne.

Par ma foi, madame, voilà un méchant homme!

MADAME JACOB

Oh! le ciel le punira lût ou tard, cela no lui peut manquer; et j'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE , rt madame Jacob.

Ou dérangement dans ses affaires?

MADAME JACOR.

lié! le moyen qu'il n'y en ail pas? c'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes hors la sienne; il jette tout par les fenêtres dès qu’il est amoureux : c'est un panier percé.

LISETTE, bas, rt elle-même.

A qui le dit-elle ? Qui le sait mieux que nous?

MADAME JACOR.

Je ne sais à qui il est attaché présentement; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l’attrape; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu’il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sol? Qu'en dites-vous, madame?

LA BARONNE, déconcertée.

Oui, cela n'est pas tout à fait...

MADAME JACOR.

Oh! que j'en suis aise! il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse , j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abimer. (à Lisette.) Y enteriez- vous pas autant, mademoiselle?

LISETTE

Je n'y manquerais pas. madame Jacob.

MADAME JACOR, ù In baronne.

Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins; mais quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée , que je ne puis me taire. Adieu, madame : sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas.

I.A BARONNE, LISETTE

LA BARONNE

Eh bien, Lisette !

LISETTE

Eh bien, madame!

LA BARONNE

Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût une sœur revendeuse à la toilette?

LISETTE

Auriez- vous cru, vous, qu'il eût une vraie femme en province?

LA BARONNE

Le traître ! il m’avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonue foi.

TURCARET, ACTE V, SCENE III

LISETTE

Ah ! le vieux fourbe!... Mais qu’cst-ce donc que cela? qu’avez-vous? Je vous vois toute chagrine : merci de ma vie! vous prenez la chose, aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de mousieur Turcaret.

LA BARONNE

Quoique je ne l’aime pas, puis-je perdre sans chagrin l’espérance de l'épouser? Le scélérat! il a une femme! il faut que je rompe avec lui. lis» TTB.

Oui; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffrefort, saisissons ses billets, mettons monsieur Turcaret à feu et à sang; rendons-Ie enlln si misérable, qu’il puisse un jour faire pitié même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

SCÈNE III

LA BARONNE, LISETTE, FLAMAND

LISETTE, aperceront Flamand.

Mais que nous veut ce monsieur?

LA BARONNE, à Lisette.

Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND

Il n’y a pas de mal à cela, madame; c’est moi.

LISETTE

Eh ! c’est Flamand , madame ! Flamand sans

livrée! Flamand l’épée au côté! Quelle métamorphose !

FLAMAND, ù Lisette.

Doucement, mademoiselle, doucement; on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de monsieur Turcaret, non ! il vient de me faire donner un bon emploi, oui ! je suis présentement dans les alTaireN da! et, par ainsi. U faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE

Vous avez raison, monsieur Flamand : puisque vous êtes devenu commis , on ue doit plus vous traiter comme un laquais.

C'est à madame que j'en ai l'obligation , et je viens ici tout exprès pour la remercier; c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi, de m'avoir fait bailler une bonne commission qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise, qui est une si bonne ville, et où il y a, dilon, de si bonnes gens.

LISETTE

Il y a bien du bon dans tout cela , monsieur Flamand.

FLAMAND

Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibray; j'aurai les clef9, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu il me plaira : l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE

Peste!

FLAMAND

Oh! ce qu’il a de meilleur, c’est que cet emploilà porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s’y enrichissent trelous. Monsieur Turcaret a, dit-on. commencé par là.

LA BARONNE

Cela est bien glorieux pour vous, monsieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE

Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND, <1 la baronne.

Je vous envoierai, madame, de petits présents de fois à autre.

LA BARONNE

Non , mon pauvre Flamand , je ne le demande rien.

FLAMAND

Oh que si fait! Je sais bien comme les commis en usant avec les demoiselles qui les plaçont : mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué: car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous !

LISETTE

Cela est désagréable.

TURCARET » ACTE V, SCENE VII

FLAMAND

Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet emploi-là par le moyen d une certaine dame que monsieur Turrarct a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE

J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

Je vous prie de plaire toujours à monsieur Turcaret, madame.

LA BARONNE

J'y ferai tout mon possible , puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND

Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, repottaMnl Flamand.

Allez, monsieur le rapilalne-cçncicrgc, allez à votre porîc de Guibray. Nous savons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serez jamais qu'un sot; c'est moi qui vous le dis, da : entendez vous?

I.A B \HON.NE, nu marquis

Je suis très-disposée à cette union... (bas, à Lisent.) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifie.

MADAME TURCARET, à la barotwe.

Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agréments dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE

Ah! vous n’avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas de manières plus agréables que les vôtres.

LE MAHQLTS.

Ah, palseinbleu! non; je m'y connais, madame : et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de Frauce du meilleur goût.

MADAME TLHCARET.

Vous êtes trop poli, monsieur le marquis : ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J’y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment quelles soûl inventées, et je puis me vanter d’être la première qui aie porté des pretinUilles dans la ville de Valognc.

LISETTE, bas , à ellr-mt’me.

Quelle folle !

LA BAnOXNE.

Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME Tl' IIC A li ET.

Je l’ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris, par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS

Comment un petit Paris! savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valogne pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET

Oh ! je ne vis pas comme une dame de campaguc, au moins, je ne me liens point enfermée dan? un château, je suis trop faite pour la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes geus.

TURCARET, ACTE V, SCÈNE IX

LISETTE, à madame Turcaret.

C'est une façon de collège pour toute la bas*e .Normandie.

MADAME TURC \RET

On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se fout à Cherbourg, à Saint-Lé, à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J’y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des souperscoilatious. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MAROC is.

C’est l’essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valogne pour le rêti !

MADAME TURCARET

Kt pour les bals, nous en doouons souvent. Que l’on s’y divertit ! cela est d'une propreté! Les dames de Valogne sont les premières clames du monde pour savoir l'art de se bien masquer, et chacune a sou déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE

Madame se déguise en Amour, peut-être.

MADAME T U RCA 11 KT.

Oh! pour cela, non.

LA BARONNE

Vous vous mettez en déesse apparemment, en Grâce?

MADAME TLRCARET.

En Vénus, ma chère, eu Venus.

LE MARQUIS, à madame Turcarrt.

En Vénus! Ah! madame, que vous êtes bien déguisée!

LISETTE, bat.

On no peut pas mieux.

MADAME TURCARET, LISETTE

LE CHEVALIER, à la baronne.

Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant Concert... (apercevant madame Turcaret.) Mais, que que vois-je!

MADAME TURCARRT, aperceront le chevalier.

O ciel !

LA BARONNE, bat , à Lisette.

Je m’en doutais bien.

LE CHEVALIER

Est-ce là cette dame dont tu m’as parlé, marquis?

LE MARQUIS, ou chevalier.

Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LF. CHEVALIER.

Oh, parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

MADAME TLRCARET, bat.

Quel contre-temps !

LE MA ROUIS

Explique-toi, chevalier : est-ce que tu connaîtrai* ma comtesse ?

LF. CHEVAL! FR.

Sans doute : il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS

Qu'eutends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER

Et, ce matin même, elle a eu la honte de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS

Comment! diable! clld* a donc des portraits à donner à tout le monde?

I.E MARQUIS, MADAME TLRCARET, LISETTE

MADAMK JACOB, ù la baronne.

Madame, jo vous appelle lu garniture que j’ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE

Que vous prenez mal voire temps, madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

MADAME JACOB

Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! madame Turcaret!

LE CHEVALIER

Madame Turcaret !

LA BARONNE

Madame Turcaret !

LISETTE

Madame Turcaret !

LE MARQUIS

Le plaisant incident!

MADAME JACOB, à madame Turcaret.

Par quelle aventure, madame, vous rcncontré-j* en celte maison?

MADAME TURCARET, bas. à part.

Payons de hardiesse. (AftWt rt madame Jacob.) Je ne vous connais pas, ma bonne.

MADAME JACOB

Vous ne connaissez pas madame Jacob? Tredame! est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS

Vous n’y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB, an marquis.

A une comtesse ! Eh ! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah ! vraiment, j'aime assez ce* gros airs-là!

MADAME TURCARET

Vous êtes une insolente, m’amie.

TLRCARET, ACTE V, SCÈNE X.

MADAME JACOB, <1 madame Turcarrl.

lac insolente! moi, je suis une insolente! Jour de Dieu ! ne vous y jouez pas : s’il ne tient qu'à dire des injures, je m’en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET

Oh! je ne» doute pas : la fille d’un maréchal de Domfront ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB

La fille d'un maréchal ! pardi ! voilà une dame bien relevée, pour venir me. reprocher ma naissance ! Vous avez apparemment oublié que monsieur Briochais, votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a. nous nous connaissons toutes deux : mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris; je voudrais, par plaisir, qu’il vint ici tout à l'heure.

LK CHEVALIER, » madame Jacob.

Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame; nous attendons à souper monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET, à pari.

Ahi !

LE MARQUIS

Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j’aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, à elle-même.

Je suis au désespoir d’avoir mis le pied duus cette maison !

LISETTE, a pan.

Je le crois bien.

MADAME TURCARET, à clle-mt'mr.

J’en vais sortir tout à l'heure. (elle va pour toriir.)

LE MARQUIS, u madame Turcarrl , l'arrêtant.

Vous ne vous en irez pas, s’il vous plaît, que vous n’ayez vu monsieur Turcaret.

MADAME TURCARET

me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS

Üh ! palftcmhlcu, mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là;dcssus.

LE CHEVALIER

Eh! marquis, cesse de l’arrêter.

LP. MARQUIS, au chevalier.

Je n’en ferai rien : pour la punir de nous avoir trompes tous deux, je la veux mettre aux prises avec son mari.

LA BARONNE

Non, marquis; de grâce, laisscz-la sortir.

LE MARQUIS, à la baronne.

Prière inutile : tout ce que je puis faire pour >ous, madame, c’est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas. *

LISETTE

Ah! par ma foi, voici monsieur Turcaret.

MADAME JACOB

J’en suis ravie.

MADAME TUHCARET.

La malheureuse journée !

LE CHEVALIER, MADAME TURCARET , MA- DAME JACOB, LISETTE

M. TURCARET, à la baronne.

J'ai renvoyé l’huissier, madame, et terminé... (apercevant sa «r «r.) Ahi! en croirai-je mes yeux? ma StIHir ici..,! [apercevant

*a femme.) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS

Vous voilà eu pays de connaissance , monsieur Turcaret : vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

MADAME JACOB, à H. Turcuret.

Ah, mon frère!

M. TURCARET, à madame Jacob.

Ah, ma sœur! (à lui -même.) gui diable les a amenées ici ?

C’est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là; embrassez ces deux objets chéris ! Ah ! qu’il parait éiuu! j’admire la force du sang et de l'amour conjugal !

M. TURCARET, bat.

Je n'ose la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, bat.

Je ne puis l’envisager sans horreur.

I.E MARQUIS

Ne vous contraignez point, tendres époux, laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE , ù tf . Turcaret.

Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes : mais pourquoi m’avoir dit que volts étiez veuf?

LE MARQUIS, à la baronne.

Il vous a dit qu’il était veuf! hé, parbleu! sa femme m'a dit aussi quelle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, rt JC Turcaret.

Parlez : pourquoi m’avez-vous trompée?

M. TURCARET, tout interdit , à la baronne.

J’ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyais être veuf... vous croiriez que...

TUllCAItET, ACTE V, SCÈNE XIII.

je n aurais point de femme... - (fas.) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE

Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouler : je passerai môme plus avant : au lieu d'en venir aux repro clics, je veux vous raccommoder avec madame lurcaret.

M. TURCARET

Qui? moi, madame? Oh! pour cela, non : vous ne la connaissez pas, c'est un démon ; j’aimerais mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

. MADAME TL'HCARET, ù ton mari.

Oh! monsieur, ne nous en défendez pas tant : je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins ; et je ue viendrais point à Paris troubler vos plaisirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me laites pour me tenir en province.

LE MARQUIS

Pour la tenir en province! Ah! monsieur Turcaret , vous avez tort ; madame mérite qu’on lui paye les quartiers d avance.

MADAME TU II CARET, oh mnrqtfij.

Il m’en est dû cinq; s’il ue me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le taire enrager; j'irai chez ses maîtresses faire un charivari; cl je commencerai par celte maison-ci, je nous en avertis.

M. TURCARRT.

Ah, l’insolente!

LISETTE, bat.

La conversation finira mal.

LA BARONNE, «i Madame Turcarct.

Vous m’insultez, madame !

MADAME TURCARET, A la baronne.

J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison : mon mari est la plus grande dupe...

M. TURCARET

Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine, sans le respect que'j'ai pour la compagnie... (»/ vent frapper ta femme; le chevalier le retnnt.)

LE MARQUIS

Qu'on ne vous gène point, monsieur Turcarct; vous ôtes avec vos amis, usez en librement.

LE chevalier , te mettant au devant de M. Turcarct.

Monsieur...!

LA BARONNE, à Jf. Turcarct.

Songez que vous ôtes chez moi.

CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JA- COB, JASMIN, LISETTE

JASMIN, A M. Tnrearet.

11 y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la

porto, deux gentilshommes qui se disent vos associés: ils veulent vous parler d'une afiaire importante.

M. TURCARET. A Ja\m-n.

Ah! (a madame Tnrearet.) Je vais revenir: je tous apprendrai, impudente, à respecter une maison ..

(Il tort.)

MADAME TURCARET, « «on mari.

Je crains peu vos menaces. (Jatmin tort.)

MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LI- SETTE

LE CHEVALIER, ù Madame Turcarct.

Calmez votre esprit agité, madame; que monsieur Turcarct nous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET, au chevalier.

Oh! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE, à Madame Tnrearet.

Nous allons l’apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET, à la baronne.

Je vous entends, madame; vous voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je soutire qu’il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE

La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos deux cœurs; je vous abandonne monsieur Turcarct, je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET

Cela est trop généreux.

LE MARQUIS

Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme : allons, renonccs-y aussi, chevalier. Il est beau de sc vaincre soi môme.

MADAME TURCARET, MADAME JACOB, FRo.V

TIN, LISETTE

FRONTIX.

O malheur imprévu ! 6 disgrâce t ruelle !

LR CHEVALIER.

Qu'y a-t-il, Fronlin?

FRONTIX, fl* chevalier.

Les associés de monsieur Turcarct ont mis garnison chez lui pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver;

mai4 je suis arrivé trop tard, scs créanciers se sont déjà assurés de sa personne. #

MADAME JAC.OB

Mon frère entre les mains de scs créanciers!

TURCARET, ACTE V, SCENE XVI

Tout déuaturé qu'il est, je suis touchée (le son malheur : je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur, [elle son.)

MADAME TURCARET

Et moi je vais le chercher pour l'accabler d'injures ; je seus que je suis sa femme. [elle tort.)

SCÈNE XIV

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN

Nous envisagions le plaisir dr le ruiner : mais la justice est jalouse de ce plaisir-là; clic nous a prévenus.

LF. Marquis, « Front in.

Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN, au marquit.

J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

le chevalier, à Froiuin .

Eh bien?

FRONTIN, au eheialier.

Eh bien! monsieur, ils m'ont aussi arrête et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profil des créanciers. Ils sc sont saisis, à telle fin que de raison, du billet de madame, que vous m'aviez confié tantêt.

RR CHEVALIER

Qu entends-jc? juste ciel!

PRONTIN.

ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs, que monsieur Turcaret avait donné pour l'acte solidaire, et que monsieur Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER

Eh pourquoi, maraud, n'as-tu pas dit que tu étais à moi?

FRONTIN

Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué: j'ai dit que j'appartenais à un chevalier : mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIRR, h lui-méme.

Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, an chevalier.

Et moi, j’ouvre les yeux. Vous m’avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet : je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m’a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J’ai chassé Marine à cause quelle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu’elle y est. Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN

LISETTE

LE MARQUIS, riant.

Ha! ha! ma foi, chevalier, tu me fais rire; la consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

frontin, au chevalier.

Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER, ù Frontin.

Non : je te donne ton congé; ne t’offre jamais à mes yeux.

(Le marquis et le chevalier sortent.)

SCÈNE XVI

LISETTE, FRONTIN

LISETTE

Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

J’en ai un à te proposer. Vive l’esprit, mon enfant! Je viens de payer d’audace; je n’ai point été fouille.

LISETTE

Tu as les billets?

FRONTIN

Jcn ai déjà touché l’argent, il est en sûreté; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut sc borner à cette petite fortune, nous allons faire souche d’honnèles gens.

LISETTE

J’y consens.

FRONTIN

Voilà le règne de monsieur Turcaret fini; le mien va commencer.

Ein î>r Turcaret.

D’ALLAINVAL

Ce brave homme, honoré de tout h* monde, entouré de louanges et de respecte, laborieux jusqu’à sou dernier jour, «'éteignit doucement dans U ville de Pari», le 12 février 1153, la veille de sa 15* année. Il eut ce grand onneur d'étre élu à l'Académie, cl d’une voix unanime, ayant Voltaire pour sou compétiteur. C'est une des meilleures existences et de» plus sérieuses qui se soient jamais rencontrées parmi les auteurs du Théâtre -Français.

Ce pauvre abbé, d'une taille élancée, et si mal vêtu, manteau rapiécé, souliers déchirés, des bas sans reprise», un ehapeau de six ans. un rabat de huit jours... c’est pitié de le voir. Les gens les mieux vêtus, qui savaient son esprit, le saluaient sans honte. Il était du pays Chartrain, de bonne maison, et s’appelait Jean-Chrisline-Snula» d'AIlainval. La pauvreté le prit au berceau et ne t’abandonna qu’à l’Hôtel-Dieu de Paris, le 2 mai 1753. en pleine régence. C'est lui qui répondit à un comédien qui lui demandait, par l’hiver le plus rude : — Comment allezvous, monsieur l’abbé ? celle parole digue d’un stoïcien : — Vous le voyez, monsieur le comédien, je souffre, j'ai froid, et j'ai faim. Hélas! ce fut l’histoire de plus d’un poêle, et des mieux uiériiaiil».

L’abbé d'Allainval fut d'abord un écrivain de brochures et de petits livres d'éducation. Il avait fait une édition fort compromettante des Lettres du cardinal de Mazarm. Les HUeltes de ce temps- là lisa.ent, entre une leçon de danse et une leçon de musique, la Mythologie en façon de catéchisme par l’abbé d’Allainval. C 'était plus que de

la pauvreté, c’était de la misère. Il couchait, en oc tempslà, dans les chaises à porteurs, remisées sous les portes cochères. A

la fin, comme il écrivait facilement un dialogue, il imagina d'apporter au Théâtre-Français, au théâtre italien, des comédies et de» opéras-comiques, selon le caprice et le besoin du moment. Ça vivait peu de temps, ça rapportait jieu de chose, et tantôt V Ecole dn Bourgeois, la Faust* Comtesse, et tantôt la Fée Marotte ou le Mari curieux , prolongeaient la détresse du poète infortuné. Même il advint qu'un Jour, par l'un de ees hasard* qui n'arrivent qu'aux gens de mérite et de talent, l'abbé d'Allainval écrivit une heureuse comédie à laquelle on ne s'attendait guère d'un raccommodé tel que lui : CE mbarras des richesses, s ce qui prouve bien qu'il n'csl pas besoin d'avoir les choses pour en parler. » C'est un mot de Beaumarchais, ce Beaumarchais qui plus tard, par son intelligence autant que par son esprit, fil meilleure, assurément, la condition des auteur» dramatique». L'fwéorras des richesse * obtint un vrai sucrés; l'£co/e des Bourgeois est sans contredit la meilleure et la plus heureuse pièce de d'Allainval La Harpe en a bien parlé : ■ Peu d'intrigue et beaucoup d'esprit, le naturel et la gaieté, plusieurs scènes d'un vrai comique, et surtout la scène où l'homme de cour se concilie un moment le bonhomme Mathieu, son cher oncle. » Aujourd'hui, avec le bagage de d'Allainval et les succès qu'il a remportés sur les deux théâtre», un écrivain prudent serait riche et mourrait à l'aise dan» son lit. Arriver à son heure; hélas! voilà tout le secret.

LE MA ROUIS DF. MONCADE

M. POT-DE-VIN, intendant du marquis.

raham.

PERSONNAGES

UN COMMANDEUR, »

UN COMTE, j *"“ d”

UN COUREUR do marquis.

M anaux A RH AH AM, veuve d'un banquier. BENJAMINE, fille de madame Abraham. MAItTON, suivante de Benjamine.

La uéas ast é Parla, chai madame Abraham.

MAI) AU K AHK AII \M

Monsieur le marquis, je rompit* encore pur trente .l ai trcntc-ncul'ans.

trfr / jr 11

i'i£CÇ)i t JJJÈS BÜUH'ÿiË J 3

• • ‘.J . •• MJ.

«'H' • ’ .'II» • Mû. .il

.. lt. ht* t '• * i : , ii J . • .rnh

. 1WI*| . -l> V..| • • Il I*

i.* .• • i .• >iii i« ■ ’ « v«*4» » - ’ - . •

. : « • *»i t‘ •' »»i »» ••* • |i‘ li !• • i*. », *

i*. ; wif* •'ri.. • *l .a .1 .

••i. • •!. • t' .%r . ». ni— i h .r j . . .

, * i • - Mu' ! ;> » ..t •. > i-j * la.

UtNJ.WiS-. IJ

• * *. r$r.« ai. • u ••••*» ,

nr I«- ’5**i j ’ j \ *

H* , .• •• :*i . «li*-:*’ •

. i j • ' •• . fl - fi* ■ ■■ i .. ’v «..•

i ‘ : •** I • rv «•» ; iraf i>f* j »JI'» *

iO

SCÈNE I

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

MADAME ABRAHAM

Enfin, nia chère Benjamine, c’est donc ce soir que tu *as être l'épouse de monsieur le marquis de Moncade! Il me tarde que cela ne soit déjà, et il me semble que ce moment n'arrivera jamais.

BENJAMINE

J'ea suis plus impatiente que vous, ma mère; car, outre le plaisir de me voir femme d'un grand seigneur, c’est que. comme cette affaire s’est traitée depuis que Darnis est à sa campagne, je serai ravie qu'à son retour il me trouve mariée, pour m’épargner ses reproches.

MADAME ABRAHAM

Est-ce que tu songes encore à Darnis?

BENJAMINE

Non, ma mère. Mais que voulez-vous? Il est neveu de feu mon père; nous avons été élevés ensemble : je ne connaissais personne plus aimable que lui, j'ignorais même qu'il en fût; je lui trouvais de l'esprit, du mérite : il était amusant, tendre, complaisant; il in'aiina, je l'aimai aussi.

' MADAME ABRAHAM

Qu'il perd auprès de ce jeune seigneur! qu'il est défait! qu'il est petit! qu'il est mince ! Son mérite parait ridicule, sa tendresse maussade. C'est un petit homme de palais, la tète pleiue de livres, attaché à ses procès, un bourgeois tout uni, sans manières, ennuyeux, doucereux à donner des vapeurs.

BENJAMINE

Vive le marquis de Moncade! le beau point de vue! quelle légèreté! quelle vivacité! quel enjouement! quelle noblesse! quelles grâces surtout!

MADAME ABRAHAM

Les bourgeoises, qui ne sont pas connaisseuses en bons airs, appellent cela étourderies, indiscrétions, impolitesses; mais cela est charmant : les femmes de qualité en sentent tout le prix; et ce sont elles qui les ont mis sur ce pied-là.

BENJAMINE

Que j'ai de grâces à rendre à la mauvaise fortune de monsieur le marquis!

A sa mauvaise fortune, dis-tu?

BENJAMINE

Du moins, ma mère, est-ce au dérangement de ses affaires que je le dois; et sans les cent mille francs qu'il vous devait, je ne l'aurais jamais connu.

SCÈNE II

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

BENJAMINE

Qu'est-ce, Marion? C'est lui, apparemment.

MARTON, à madame Abraham.

Madame, voilà M. Mathieu qui vient d'entrer.

BENJAMINE

Mon oncle?

MADAME abraham, d Benjamine.

L'incommode visite! Comment lui déclarer votre mariage? Cependant il n'y a plus à reculer.

BENJAMINE, à madame Abraham.

Vous craignez qu'il ne goûte pas cette alliance.

MADAME ABRAHAM

Oui, il a l'esprit si peuple! J'avais cru qu'en épousant une fille de condition, comme il a fait, cela le décrasserait : mais point du tout; je ne sais où j'ai péché un si sot frère. Voilà comme était feu votre père.

1IAHTON.

Oh! mademoiselle n'en tient point.

BENJAMINE

Si vous lui parliez du dédit que vous avez fait avec M. le marquis?

MADAME ABRAHAM

Non, garde-t'en bien.

BENJAMINE

Il ne donnera jamais son consentement.

MADAME ABRAHAM

On s'en passera. Ne faudra-t-il point, parce qu'il plaît à monsieur Mathieu, que vous épousiez son Darnis, que vous renonciez à être marquise, à être l'épouse d'un seigneur, à figurer à la cour? Vraiment, monsieur Mathieu, je vous le conseille! venez un peu m'étourdir de vos raisonnements; je vous attends.

MARTON

Le voilà, {elle ion.)

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM, M. MATHIEU

M. MATII IEC rit.

Ah, ah, ah, ah !

MADAME ABRAHAM, à Benjamine.

Qu'a-t-il donc tant à rire?

Ma soeur, ma nièce, que je vous régale d'une nouvelle qui court sur votre compte.

MADAME ABRAHAM, à M. Mathieu.

Sur le compte de Benjamine?

M. MATHIEU

Oui. madame Abraham, et sur le vôtre aussi : elle va vous réjouir, sur ma parole. On vient de nie dire que... Oh! ma foi, cela est fort plaisant.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS, ACTE I, SCÈNE III

MADAME ABRAHAM

Achevez donc.

BENJAMINE, ù part .

Sa gaieté me rassure.

M. MATHIEU

On vient donc de me dire que vous mariez ce soir Benjamine à un jeune seigneur de la cour, à un marquis: est-ce que cela ne vous fait pas plaisir?

BENJAMINE

Pardon nez- moi, mou oncle, puisque cela vous en faiL {bat à madame Abraham.) Il le prend mieux que nous ne pensions.

Et qu*5ivez-vous répondu?

M. MATHIEU

Quoi! ma sœur? ai-je dit. — Oui, votre sœur, votre propre sœur, madame Abraham.— Bon, hon! quelle peste de couto! — Bien n'est plus vrai. — Eli! non. je ne vouscrois point. Quelle apparence? Ma sœur, qui fait encore actuellement le commerce eile-méme, donner sa tille a un marquis! Allons donc, vous vous moquez. — Mais vous ne riez pas, vous autres ?

MADAME ARItAtiAM.

Il n’y a que les impertinents qui en rient.

BENJAMINE

Je n'y vois rien de risible, mon oncle.

M. MATHIEU

Ma loi, vous avez raison de vous fâcher toutes les deux, vous avez plus d'esprit que moi; et j'ai eu tort de prendre la chose en riant: je ne pensais pas que c'était vous donner un ridicule.

MAnAMË ABRAÜAM.

Que voulez-vous dire, monsieur Mathieu, avec votre ridicule?

M. MATHIEU

Paissez, laissez-moi faire; je m'en vais retrouver ces impertineots nouvellistes, et leur laver la télé d'importance.

MADAME ABRAHAM

Qui vous prie de cela ?

Ils vont trouver à qui parler.

BENJAMINE

Il faut les mépriser.

M. MATHIEU

Non, morbleu! non, votre honneur in 'est trop cher.

MADAME ABRAHAM

Quel tort font-ils à notre honneur?

M. MATHIEU

Quel tort, ma sœur, quel tort? Si ce bruit se répand, que pensera de vous toute la ville? On vous regardera partout comme des

folles.

MADAME ABRAHAM

Et nous voulons l'être. La ville est une solte; et vous aussi, monsieur mon frère.

BENJAMINE

Est-ce une folie, mon oncle, que d épouser un homme de qualité?

M. MATHIEU

Comment donc! la chose cst-ellc vraie?

BENJAMINE

Elit mais, mon oncle...

Eh bien, oui, elle est vraie.

M. MATHIEU, ttupéjait.

Ma sœur!

MADAME ABRAHAM

Eh bien, mon frère, il ne faut point tant ouvrir les yeux, et faire l'étonné. Qu’y a-t-il donc là dedans de si élrangc? .Ma fille est puissamment riche; et depuis la mort de son pi re, j’ai encore augmenté considérablement sou bien; je veux que le s’en serve, qu'il lui procure un mari qui lui dôme un beau nom dans le monde, cl à moi de la considération; et jugez si je choisis bien : c'est monsieur le marquis de Moncadc.

M. MATHIEU

Y songez-vous? C’est un seigneur ruiné.

MADAME ABRAHAM

Nul ne sait mieux que moi scs affaires, mon frère. J'ai des billets à lui pour plus de cent mille francs. C’est un présent de noce que je lui ferai; et, demain, il sera aussi à son aise qu'aucun autre seigneur de la cour.

M. MATHIEU

El Benjamine, y sera-t-elle à son aise? Vous allez sacrifier à votre vanité le bouheur et le repos de sa vie.

MADAME ABRAHAM

Cela me plaît.

M. MATHIEU

Qu'au moins mon exemple vous touche. Biche banquier, par uu fol entêtement de noblesse, j'epousai une fille qui n'avait pour bien que ses aïeux ; quels chagrins, quels mépris ne m’a-t-ellc pas fait essuyer tant qu’elle a vécu !

MADAME ABRAHAM

Vous les méritiez, apparemment.

M. MATHIEU

Elle et toute sa famille puisaient à pleines mains dans ma caisse, et elle ne croyait pas que je l'eusse encore assez payée.

MADAME ABRAHAM

Elle avait raison: vous ne savez pas ce que c'est que la qualité.

M. MATHIEU

Je n’étais son mari qu’en peinture, elle craignait de déroger avec moi : eu uu mol, j'étais le George Baudin de la comédie.

MADAME ABRAHAM

Elle en usait encore trop bien arec vous.

M. MATHIEU

N exposez point ma nièce à endurer des mépris.

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS, ACTE I, SCÈNE VI

MADAME ABRAHAM

Des mépris à ma lille! de» mépris! Ma fille estelle faite pour être méprisée? Monsieur Mathieu, cq vérité, vous êtes bien piquant, bien iusullant, pour inc dire ces pauvretés en face : il n’y a que vous qui parliez comme cela. El sur quoi donc jugez-vous quelle mérite du mépris? Qu'a-t-clle , s'il vous plaît, qui ne soit aimable? Voilà un visage fort laid, fort*désagréable ! Je ne sais, si vous n’étiez pas mon frère , ce que je ne vous ferais point, dans la colère où vous me mettez.

BENJAMINE

Mon oncle, quand monsieur le marquis ne serait pas un galant homme comme il est, je me flatterais, par ma complaisance, de gagner son alTection,

M. MATHIEU

Quoi! vous aussi, ma nièco? Pouvez-vous oublier ainsi Damis?

MADAME ABRAHAM

Laissez là votre Damis. Qu'allez vous lui chanter? Qu'il était neveu de feu son père? Elle le sait bien. Qu'il la lui avait promise eu mariage? JVn conviens. Que c'est un conseiller, aimable, plein d'esprit? Tout ce qu'il vous plaira. Qu'il n'est point comme les autres jeunes magistrats, dont le cabinet est dans les assemblées et dans les bals? Tant mieux pour lui. Qu'il aime son métier, qu'il y est attaché, qu'il cherche à le remplir avec honneur et conscience? Il ne fait que son devoir.

M. MATHIEU

Ajoutez à cela que j'ai promis d'assurer mon bien à Benjamine; et que si clic n'est pas à Damis, mon bien ne sera pas à elle.

MADAME ABRAHAM

Eh! gardez-le, monsieur Mathieu, gardez-le; elle e«t assez riche par clic-même; et ce serait trop l'acheter, que d écouler vos sots raisonnements.

Je le garderai aussi, madame Abraham. Adieu, adieu. Et quand je reviendrai vous voir il fera beau.

MADAME ABRAHAM

Adieu, monsieur Mathieu, adieu.

SCÈNE IV

BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

BENJAMINE

Voilà mon oncle bien en colère contre nous.

MADAME ABRAHAM

Permis à lui.

BENJAMINE

Vous auriez pu, ce me semble, lui annoncer la chose un peu plus doucement : peut-être y auraitil donné son agrément.

MADAME ABRAHAM

Eh ! que m'importe?

BENJAMINE

Je suis au désespoir de me voir brouillée avec lui.

MADAME ABRAHAM

Bon, bon! ah! qu'il se défichera bientôt! il t'aime. Je ne suis pas trop fâchée, moi, qu'il nous boude un peu; cela l'éloignera d'ici pour quelques jours : et je n'aurais pas été fort contente qu'on l'eût vu figurer ici ce soir en qualité d'oncle, parmi les sei-

gneurs qui viendront, sans doute, à tes noces. C'est un assez méchant plat que sa personne. Dieu merci, nous en voilà défaits. Je veux aussi éloigner tous nos parents. Ce sont gens qu'il ne faut plus voir désormais.

SCÈNE V

MAKTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

MARTON

Miséricorde! Pour moi, je crois que l'enfer est déchaîné aujourd'hui contre votre mariage : voilà Damis qui vient par la porte du jardin.

BENJAMINE, à Morton.

ttamis ? Quoi ! il est de retour?

MARTON, à Benjamine.

Apparemment.

MADAME ABRAHAM, à Morton.

Va-t'en lui dire qu'il n'y a personne. Mais, non, non, reviens; il vaut mieux...

MARTON, à madame Abraham.

Hâtez-vous de résoudre, il approche.

MADAME ABHAHAM.

Eh! faut-il tant de façons? Il faut le congédier.

BENJAMINE, à madame Abraham.

Pour moi , je me retire ; je ne saurais soutenir sa vue.

madame ABRAHAM, ù Benjamine.

Marion nous en défera. (<t Marion.) Charge-t'en.

Très-volontiers : vous n'avez qu'à dire.

MADAME ABRAHAM

Il faut que tu lui donnes son congé; mais cela d'un ton qu'il n'y revienne plus.

MARTON

Oh! Iaissez-moi faire. Je sais comment m'y prendre; c'est une partie de plaisir pour moi.

BENJAMINE

Morton, ne le maltraite point. Renvoie-Je le plus doucement que tu pourras. Il me fait pitié.

MARTON

Rentrez, rentrez.

SCÈNE VII

ÜAMIS, MARTO.V

DAIIJS.

Bonjour, Marion.

MARTON

Bonjour, monsieur.

DAVIS

Comment se portent ma chère Benjamine et madame Abraham, ma tante?

MARTON

Bien.

DAMIS

Elles vont être bien joyeuses de me voir de retour?

MARTON

Oui.

DAMIS

L'impaticure de les revoir m'a fait laisser, à ma terre, mille affaires imparfaites.

Il fallait y rester pour les terminer; elles en auraient été charmées : et, en votre place, j'y retournerais sans les voir.

DAMIS

Va, folle, va m'annoncer; je brûle de les embrasser.

MARTON

Elles n’y sont pas, monsieur.

DAMIS

On ma dit là-bas quelles y étaient.

MARTON

Eh bien, on m'a défendu de faire entrer personne : cela revient au même.

DAMIS

Va, va toujours Cette défense, à coup sûr, n’est pas pour moi.

MARTON

Pardonnez-moi , monsieur : elle est pour vous plus que pour personne, pour vous seul.

DjAMIS.

Que veux-tu dire? Explique-toi.

MARTON

Comment! vous n'y êtes pas encore? Vous avez la conception bien dure; cela est clair comme le jour. Je vois bien qu'il vous faut donner votre congé tout crûment. C’est votre faute, au moins. Je voulais vous envelopper cette malhonnêteté dans un compliment; mais vous ne voyez rien. Ma maltresse donc in'a chargée de vous prier, de sa part, de ue plus l’aimer, de ne plus la voir, de ne plus venir ici, de ne plus peuserà elle : bien enleudu que, de son côté, elle vous en promet autant.

DAMIS

Ah, ciel! Benjamine cesserait de m’aimer?

MARTON

La grande merveillle !

DAMIS

Quel crime, quel malheur peut m'attirer aujourd’hui sa haine? De quoi suis-je coupable à son égard? Que lui ai-je fait?

MARTON

Eh non, monsieur Üamis! elle ne se plaint point de vous. Mais mettez-vous en sa place. Vous ne lui avez dit jusqu'ici que des douceurs bourgeoises, qui courent les rues, que chaque fille sait par cœur en naissant. Il lui vient un jeune seigneur, un marquis de la haute volée : il ne pousse point de fleurettes, point de soupirs, il ne parle point d’amour, ou, s’il en parle, c’est sans sembler le vouloir faire, par distraction : mais il étale une figure charmante, il apporte avec soi des airs aisés, di ipés, ravissants; il chaule, il parle en même temps, et de mille choses différentes à la fois : tout ce qu’il dit n'csl le plus souvent que des riens, que des bagatelles que tout le mondc peut dire; mais, dans sa bouche, ces riens plaisent, ces bagatelles enchantent ; ce sont des nouveautés, elles en ont les grâces : il parle d’épouser, il parle de la cour, de nous y faire briller. Cela est tentaut, et vous conviendrez qu’il n’y a point de femme assez sotte pour se piquer de constance en pareil cas.

Quoil elle va épouser un homme de cour?

MARTON

Oui, s’il vous plaît, monsieur le marquis de Moncade ; et, à son exemple, moi je renonce à votre Champagne, et je me donne à l’écuyer de monsieur le marquis.

DAMIS

Monsieur le marquis de Moncade? Marion, je n'ai donc plus d’espérance 7

MARTON

Bon! il y a un dédit de fait; et c’est ce soir qu’ils s’épousent. Aussi , il fallait que vous allassiez à votre campagne! Eh! mort de ma vie, à quoi vous sert doue d’avoir tant étudié, si vous ne savez pas qu’il ne faut jamais douncrà une femme le temps de la reflexion ?

DAMIS

Benjamine infidèle! je veux lui parler.

MARTON

Cela est inutile, monsieur.

DAMIS

Je veux voir comment elle soutiendra ma présence.

MARTON

Vous n’entrerez pas.

Que je lui dise un mot.

SCÈNE vin

LE MARQUIS DE MONCADE, observant de loin; DAMIS, MAHTON.

DAM 19

Ma chère Marion !

MARTON

Toutes ces douceurs sont inutiles.

DAMIS

Toi, qui es ordinairement si bonne...

MARTON

Je ne veux plus l'étre.

DAMIS

Veux-tu me voir à tes genoux?

MARTON

Eh ! levez-vous, monsieur.

Non, je vais mourir à les pieds, si tu es assez cruelle, assez dure pour me refuser la faveur...

LE MARQUIS , uni être vu, à pari.

Les faveurs !

MARTON

Que voulez-vous, monsieur?

DAMIS

Tiens, ma chère Marton, voilà ma bourse.

LK MARQUIS

Oh, oh! diable, diable! il offre sa bourse! Il est. ma foi, temps que je vienne au secoursde la pauvre enfant. 11/ l'approche de Damis et de Marton.)

DAMIS

Prends-la, de grâce.

MARTON, regardant la bourse.

Il m'attendrit...

LK MARQUIS, te mettant entre eux deux.

Courage, monsieur, courage! Mais, ma foi, vous ne vous y prenez pas mal.

DAMis, s'en allant.

Que je suis malheureux !

LF. MARQUIS, l'arrêtant.

Hé! non, hé! non. que je ne vous lasse pas fuir. Revenez donc, monsieur, revenez donc. Je veux vous servir auprès de Marton : je suis fâché qu'elle vous refuse.

DAMIS

Ah! monsieur, laissez-moi me retirer.

LK MARQUIS

Allez, je vais la gronder d'importance des tourments qu'elle vous fait souffrir.

LE MARQUIS, MARTON

LK MARQUIS

Comment, comment, Mai-ton, lu rebutes ce jeune homme, tu le désespères? Mais vraiment tu as tort,

il est assez aimable. Tu te piques de cruauté! Eh fl, mon enfant! eh II! cela est vilain; c’est la vertu des petites gens.

MARTON

Mais, monsieur le marquis...

LE MARQUIS

Oh ! quand lu verras le grand monde, tu apprendras à penser, cela te formera.

MARTON

Avec votre permission...

LE MARQUIS

Toi, cruelle, Marton! avec ces yeux brillants, ce nez An. cette mine friponne, ce regard attrayant? Je n’aurais jamais cru cela de

loi. A qufse fier désormais? Tout le monde y serait trompé comme moi. Toi, cruelle I

Eh! non, monsieur le marquis...

LE MAROUIS.

Eh! tu ne l'es pas? Tant mieux, mon enfant, tant mieux. Je te rends mon estime, ma confiance : cela le rétablit dans mon esprit. Mais, dis-moi, qu'est-ce que ce jeune soupirant? N'est-ce pas quelque petit avocat?

MARTON

Non, monsieur le marquis; c'est un conseiller.

LE MARQUIS

Un conseiller? La peste, Marton ! un conseiller? mais, ventrebleu, tu choisis bien : tu as du goût, lu ressembles à ta maîtresse : tu cherches à t'élever. Je t'en félicite.

MARTON

Monsieur le marquis, vous me faites trop d'honneur. Ce jeune homme est Damis, cousin de ma maîtresse, et ci-devant son amant, à qui je viens de donner son congé.

LE MARQUIS

Damis, dis-lu? C'est Damis qui sort? c'est à Damis que je viens de parler? Ah! morbleu, je suis au désespoir. Pourquoi diable ne me l'as-tu pas dit? je lui aurais fait mon compliment de condoléance. Mais, friponne, tu en sais long, lu cherches à rompre les chiens : non. non, tu n'y réussiras pas, je ne prends point le

change. Je l’ai vu à tes genoux, j’ai entendu qu'il te demandait des faveurs; tu étais interdite, et j'ai surpris un de tes regards qui promettait...

Toute la faveur qu'il voulait de moi, était de l’introduire auprès de ma maîtresse.

LE MAROUIS.

Et que ne me le disais-tu? je l’aurais introduit moi-môme : c’est un plaisir que j’aurais été ravi de lui faire. Tu ne me connais pas : j’aime à rendre service. Benjamine l’a donc aimé autrefois?

MARTON

Oui, monsieur; ils ont été élevés ensemble, on le lui promettait pour mari. Le moyen de ne pas aimer un homme dont on doit être la femme?

L’ÉCOLE DES BOURGEOIS, ACTE I, SCENE XI

LE MARQUIS

Oui, tu dis bien : le moyen de s’en empêcher? Il est vrai, cela est fort difficile.

MARTOX.

Mais ma maltresse ne l'aime plus; et je viens de lui signifier, de sa part, de ne plus venir ici.

le marquis.

Mais, mais, cela est dur à elle, cela est inhumain : renvoyer, congédier ainsi pour moi un soupirant, un jeuue homme qu'on aimait, un mari promis! Oh!... Et lui, comment a-t-il pris cela? comment a-t-il reçu ce compliment?

MARTOX.

Avec désespoir.

le marquis.

En effet, cela est désespérant. Je compatis à sa peine. Mais tu devais bien lui dire, pour le consoler, que c'était moi, un seigneur, monsieur le marquis de Moneade, qui lui enlevait sa maîtresse : cela lui aurait faitentendre raison, sur ma parole.

MARTOX.

Bon! la raison est bien faite pour ceux qui aiment I

LE MARQUIS

A propos, où est donc tout le monde! D'où vient que je ne vois personne, ni mère ni fille? Ne sontelles pas ici? Benjamine est-elle encore couchée? Va l'éveiller.

MARTOX.

Elle s'est levée dès le malin. Est-ce qu'une fille peut dormir la veille de ses noces? Elle est loqjuurs sur les épiues.

LE MARQUIS

Oui, je conçois que son imagination a à travailler.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS, MARTON

MARTOX, on morçMi*.

Voilà déjà madame Abraham.

MAflAMK AUltAHAM.

Eh! monsieur le marquis, quoil voua êtes ici)

LE MARQUIS, A madame Abraham.

Vous voyez, depuis une heure.

MADAME ABRAHAM

D’où vient donc que mes gens ne m'avertissent pas? Voilà d'étranges coquins!

LK MARQUIS

Et je commençais à jurer furieusement contre vous et contre votre fille.

MADAME ABRAHAM

Je vous prie de m’excuser.

L6 MARQUIS

Je vous excuse.

MADAME ABRAHAM

Marion, va auprès de ma tille : qu elle vienne au plus vito ici. (Marlou tort.)

MADAME ABRAHAM, L1 MARQUIS

LE MARQUIS

Comment diable , madame A ira liant, comment diable! je u'y prenais pas garde Quel ajustement! quelle parure! quel airdeconq lète! En honneur, on vous trouverait encore des r» tours de jeunesse: oui, on ne vous donnerait jan ais l'âge que vous avez.

Vous êtes bien obligeant, mo isieur le marquis.

LE MARQUIS

Non, je le dis comme je le pense. Quel Age avezvous bien, madame Abraham? Mais ne me mentez pas, je suis connaisseur.

MADAME ABRAHAM

Monsieur le marquis, je coinpt : encore par Ironie. J'ai trente-neuf ans.

LE MARQUIS

Ah! madame Abraham, cela vous plaît à dire. Trente-neuf ans! avec un esprit si mûr, si consommé, si sage, cette élévation de sentiments, ce goût noble, ce visage prudent? Vous me trompez assurément. Vous avez trop de mérite, trop d'acquis, pour n'avoir que trente-neuf ans. Oh! nia foi, vous pouvez vous donner hardiment la cinquantaine, et sans crainte d'èlre démentie.

MADAME ABRAHAM

On s’en fâcherait d'un autre; mais il donne à tout ce qu’il dit une tournure si polie... Monsieur le marquis, le notaire a-t-il passé à votre hôtel pour vous faire signer le contrat?

LE MARQUIS, galamment.

Non, pas encore. Nous signerons ce soir.

MADAME ABRAHAM

J’aurais été charmée que vous eussiez vu le* avantages que je vous fais.

LE MARQUIS

Eh! madame Abraham, parlons de choses qui nous réjouissent; toutes ces formalités m’assomment. Ne vous l'ai je pas dit : je me repose sur vous de tous mes intérêts.

MADAME ABRAHAM

Ils ne sont pas en de méchantes mains, je vous assure.

LE MARQUIS

Eh ! je le sais.

MADAME ABRAHAM

Je m’y démets entièrement pour vous de tous mes biens.

LE MARQUIS

Eli! madame Abraham, laissons tout cela, je vous prie. Vous verrez tantôt avec Pot-de-Vin, mon intendant; il doit venir: vous

vous arrangerez avec lui.

I/ÉCOLE DES BOURGEOIS, ACTE I, SCENE XV

MADAME ABRAHAM

Et voilà, en avance, une bourse de raille louis, pour faire les faux frais des noces.

LR MARQUIS.

Non, madame Abraham, je ne veux point de cela.

MADAME ABRAHAM

Ah! monsieur le marquis...

LR MARQUIS.

Exigez-vous absolument que cela soit ainsi? Eli bien, allons, je les accepte : êtes- vous contente ? En vérité* vous faites de moi tout ce que vous voulez. Je me donne au diable, il faut que j'aie bien de la complaisance.

MADAME ABRAHAM

Il est vrai; mais...

LS MARQUIS

Je suis pourtant fâché contre vous : on dirait que je n’épouse votre fille que pour votre argent. Vous m’ôiez le mérite d'une ten-

dresse désintéressée. Là, madame Abraham, voilà qui est fini : prions de votre fille. Hem! ne la verrons-nous point? La voilà peut-être. .Non; c'est un de vos gens.

MADAME ABRAHAM

C’est pour un instant, et j’entends ma fille.

{EU* tort.)

SCÈNE XIV

LE MARQUIS, sent.

Les sottes gens que cette famille! 11 y aurait, ma foi, pour en mourir de rire. Mais il y a déjà huit jour* que celle comédie dure, et c’est trop : heureusement elle finira ce soir: sans cela, je désespérerais d’y pouvoir tenir plus longtemps, et je les enverrais au diable, eux et leur argent, lin homme comme moi l’achèterait trop.

MADAME ABRAHAM, LE MARQUIS

LR MARQUIS.

Qu’il attende! Ahl madame Abraham, cela est impoli. Un homme do condition ! un commandeur!

C'est un emprunteur d'argent; et je veux quitter le commerce.

LE MARQUIS

Non pas, non pas; gardez-le toujours, cela vous désennuiera, et j’aurai quelquefois le plaisir de vous aller visiter dans votre caisse. Allez, allez faire affaire avec le commandeur.

MADAME ABRAHAM

Vous laisserai-je seul vous ennuyer?

LR MARQUIS.

Non, non, je ne m'ennuierai point.

! Monsieur le marquis, je suis excusable. J'étais à m’accommoder pour paraître devant vous : mais comme je savais que vous étiez ici, plus je me dépêchais, moins j'avançais; tout allait de travers: je croyais que je n’en viendrais jamais à bout. Cela me désespérait.

l.E MAH QUI?, qracieusement.

C’était donc pour moi que vous vous arrangiez, que vous vous pariez? Je suis touché de cette attention. Vous êtes aujourd'hui belle comme un ange. Je suis charmé de ce que je fais pour vous.

BENJAMINE

Oui, monsieur le marquis; je ferai mon bonheur le plus doux de vous voir tous les moments de ma vie.

LE MARQUIS

Eh! mademoiselle, vous avez un air de qualité! Défaites-vous donc de ces discours et de ces sentiments bourgeois.

Qu'ont-ils donc d étrange?

LE MARQUIS

Comment! ce qu’ils ont d’étrange? Mais ne voyez-vous pas qu’on n’agit point ainsi à la cour? Les femmes y pensent tout différemment; et, loin de s’ensevelir dans un mari, c’est celui de tous les hommes qu elles voient le moins.

BENJAMINE

Comment pouvoir se passer de la vue d'un mari qu’on aime?

LE MARQUIS

D’un mari qu’on aime! Mais cela est forl bien, continuez, courage. Un mari qu’on aime! Gardezvous bien de parler ainsi, cela vous décrierait, on

L'ECOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCENE I

se moquerait de vous. Voilà, dirait-on, le marquis de Moncadc : où est doue sa petite femme? Elle ne le perd pas de vue, elle ne parle que de lui. elle en est folle. Quelle petitesse! quel travers!

BENJAMINE

Est-ce qu’il y a du mal à aimer son mari?

LK MARQUIS

Du moins il y a du ridicule. A la cour, un homme se marie pour avoir des héritiers; une femme, pour avoir un nom : et c’est tout ce qu elle a de commun avec son mari.

BENJAMINE

Se prendre sans s'aimer! le moyen de pouvoir bien vivre ensemble?

LE MARQUIS

On y vit le mieux du monde, en bons amis. On ne s'y pique ni de cette tendresse bourgeoise, ni de cette jalousie qui dégraderait un homme comme il faut. Un mari, par exemple, rencontre-t-il l’amant de sa femme : «Eh! bonjour, mon cher chevalier. Où diable te fourres-tu donc? Je viens de chez toi : il y a un siècle que je te cherche. Mais, à propos, comment se porte ma femme? Etes-vous toujours bien ensemble? Elle est aimable au moins; et, d’honneur, si je n'étais son mari, je sens que je l’aimerais. D'où vient donc que tu n'cs pas avec elle? Ah, je vois, je vois... je gage que vous êtes brouillés ensemble. Allons, allons, je vais lui envoyer demander à souper pour ce soir : tu y viendras; et je veux te raccommoder avec elle. »

BENJAMINE

Je vous avoue que tout ce que vous me dites me parait bien extraordinaire.

Je le crois franchement. La cour est un monde bien nouveau pour qui ne l’a jamais vu que de loin. Les manières de se mettre, de marcher, de parler, d'agir, de penser, tout cela parait étranger; on y tombe des nues, on ne sait quelle contenaucc tenir. Pour

nous, nous y sommes à l'aise, parce nous sommes les naturels du pays. Allez, allez, quand vous en aurez pris l'air, vous vous y accoutumerez bientôt : il n'est pas mauvais. Mais (fai prenant la main) allons faire un tour de jardin, je vous y donnerai encore quelques leçons, afin que vous n'entriez pas toute neuve dans ce pays.

MAHTON, M. POT-DE-VIN

MARTON

Monsieur Pot-de-Vin, je viens de vous annoncer à monsieur le marquis de Moncadc, et il va venir

M. POT-DE-VIX

Je vous suis bien obligé, mademoiselle Marion.

MARTON

Monsieur Pot-de-Vin, vous le connaissez donc, monsieur le marquis de Moncade?

M. POT-DE-VIN

Si je le connais? Vraiment, je le crois : j'ai l'honneur d'être son intendant.

MARTON

Son intendant? Quoi! vous ne l'êtes donc plus de ce président chez qui nous nous sommes vus autrefois?

M. POT-DE-VIN

Fi donc, mademoiselle Marton, fi donc! un homme de robe ! est-ce une condition pour un intendant? Ce président ne devait pas un sou, il payait tout comptant, tout passait par ses mains; point de mémoires, pas le moindre pelit procès il n’y avait pas de l'eau à boire pour moi dans celle maison; je n’y faisais rien, je me rouillais; j’y perdais mon temps cl ma jeunesse; j'y enterrais le talent qu’il a plu au ciel de me donner.

MARTON

Chez monsieur le marquis, je crois que vous le faites bien valoir, le talent?

M. POT-DE-VIN

Oh ! ma foi, parlez-moi d’un grand seigneur pour avoir un intendant. Quelle noblesse chez eux! quelle générosité ! quelle grandeur d’Ame ! Dès qu’on veut ouvrir la bouche pour leur parler de leurs affaires, ils bâillent, ils s’endorment; ils regardent comme au-dessous d’eux d'y penser seulement; c’est un leinp# qu’on vole à leurs plaisirs : on ne leur reud aucun compte, ils n'entrent dans aucun détail : et monsieur le marquis pousse ces belles manière' plus loin qu'aucun autre. Chez lui, je taille, je rogne tout comme il me plaît; j’alferine ses terres, je casse les baux, je diminue les loyers, je bâti', j’abats, je plante, je vends, j’achète, je pli ide, sans qu'il se mêle de rien, sans qu'il le sache.

MARTON

Vous le ruineriez, je gage, sans cu’il »eo aperçût.

M. POT-DE- VIN

Justement. Mais je suis honnête homme.

Bon! à qui le dites-vous? Est-ce que jî ne vous connais pas?

L’ECOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCENE II

M. POT-DE-VIN

Ah! que madame Abraham a d esprit! que c’esi une femme bien avisée, bien prudente ! Elle fait là une bonne affaire, de donner sa tille à monsieur le marquis; et, entre nous, mademoiselle Marion, elle doit m'en avoir quelque obligation.

MARTON

A vous, monsieur Pot-de-Vin?

N. POT-DE-VIN

Oui, oui, à moi; et si je disais un mot, quoique la chose soit bien avancée, je la ferais manquer.

MARTON

Comment donc !

M. POT-DE-VIX

Depuis que le bruit s’est répandu que monsieur le marquis épouse mademoiselle Benjamine, dans toutes les rues où je passe je suis arrête par un nombre infini de gros llnanciers et d’agioteurs. — Eh! monsieur Pot-de-Vin, ine disent-ils, mou cher mon-

sieur Pot-de-Vin, j'ai une fille unique, belle comme l'amour, et des millions. — Messieurs, il n est plus temps, j'en suis fâché. Monsieur le marquis a fait un dédit. — Eh! nous le payerons avec plaisir, nous l'achèterons tout ce qu'il vaudra. Monsieur Pot-de-Vin, voilà ma bourse; monsieur Potdt-Vin, voilà mille louis : prenez, livrez-nous sa main, qu'il épouse ma fille; vous le pouvez, si vous voulez. Au moins, parlez-lui de nos richesses.

MARTON

C'est-à-dire qu'il ne se donne qu'au plus offrant et dernier enchérisseur. Et vous les rebutez tous?

M. POT-DE-VIN

ie vous en répondis. Ils ne manquent pas de me dire : — Ah ! madame Abraham vous a mis dans ses intérêts? — Non, messieurs, elle ne m'a encore rien donné. — Cela n'est pas possible, monsieur Pot-de-Vin; elle sent trop le prix du service que vous lui rendez, elle doit le payer au poids de l'or. — Je ne suis pas intéressé, messieurs. — Mademoiselle Marion, ne manquez pas de faire valoir à madame Abraham mon désintéressement.

MARTON

Non, non, j'en aurai soin.

M. POT-DE-VIN

Diles-lui bien que si monsieur le marquis savait cela, peut-être changerait-il de visée; mais que je me garderai bien de lui en ouvrir la bouche.

MARTON

Ali! monsieur Pot-de-Vin, monsieur Pot-de-Vin, que vous êtes bien nommé !

M. POT-DE-VIN

Ce mariage ne vous fera pas île tort ; votre compte s'y trouvera, mademoiselle Marton : monsieur le marquis inspirera la générosité à son épouse; vous 'errez vos profits croître au centuple ; et vous connaîtrez la différence qu'il y a de servir la femme d'un seigneur ou celle d'un bourgeois.

MARTON

Voici monsieur le marquis, je vous laisse avec lui.

(Elle tort.)

M. POT-DE-VIN, LE MARQUIS

LE MARQUIS

Eh bien ! qu'est-ce? qu'y a-t-il de nouveau, monsieur Pot-de-Vin? Quoi! me venir relancer jusqu'ici? En vérité, vous êtes un terrible homme, un homme étrange, un homme éternel, une ombre, une Furie attachée à mes pas. Çà, parlez donc, que voulez-vous? qui vous amène?

M. POT-DE-VIN

Monsieur le marquis, c'est par votre ordre que je viens ici.

LE MARQUIS

Par mon ordre? Ah! oui, à propos; vous avez raison, c’est moi qui vous l’ai ordomy*; je n’y pensais pas, je l'avais oublié, j’ai tort. Monsieur Potde-Vin, c’e9t ce soir que je me marie.

M. POT-DE-VIN

Monsieur le marquis, je le sais.

LE MARQUIS

Vous le savez donc? Et tout est-il prêt pour la cérémonie? mes équipages...

M. POT-DK-VIX.

Oui, monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Mes carrosses sont-ils bien magnifiques?

M. POT-DE-VIN

Oui, monsieur le marquis; mais le carrossier...

I.B MARQUIS

Bien dorés?

M. POT-DE-VIN

Oui, monsieur le marquis; mais le doreur...

LE MARQUIS

Les harnais bien brillants?...

M. POT-DE-VIN

Oui, monsieur le marquis; mais le sellier...

LE MARQUIS

Ma livrée bien riche, bien leste, bien chamarrée?...

M. POT-DE-VIN

Oui, monsieur le marquis : mais le tailleur, le marchand de galon...

LF. MARQUIS.

Le tailleur, le marchand de. galon, le doreur, le diable : qui sont tous ces animaux-là?

M. POT-DK-VIN.

Ce sont ceux...

Je ne les connais point, et je b'ai que faire de tous ces gens-là. Voyez, voyez avec eux et avec madame Abraham.

M. POT-DE- VIN

Mais, monsieur le marquis...

I.K MARQUIS

Avec ma permission ? Monsieur Pot-de-Vin, vous êtes mon intendant, je vous ai pris pour faire mes affaires. N’est-il pas vrai que si je voulais prendre la peine de m’en mêler moi-même, vous me seriez inutile, et que je serais fou de vous payer de gros pages? Vous savez que je suis le meilleur maître du monde : j’en passe par tout où il vous plaît : je signe tout ce que vous voulez, et aveuglément; je ne chicane sur rien. Du moins, usez-en de même avec moi : laisscz-inoi vivre, Inissez-moi respirer.

M . POT-DE-VIX, liront tin papier de ta poche.

Monsieur le marquis, voici mon dernier mémoire, que je vous prie d’arrêter.

LE MARQUIS

Vous continuez de me persécuter : arrêter un mémoire ici? Est-ce le temps, le lieu? Eh! uouslo verrons une autre fois.

M. POT-DE-VIX

Il y a une semaine que vous me remettez de jour à autre. Je n'ai que deux mots.

LE MARQUIS

Voyons donc : il faut me défaire de vous.

M. POT-DE-VIX

« Mémoire des frais, mises et avances faits pour le service de monsieur le marquis de Moncade, par moi, Pierre-Roeh Pol-de-

Vjp, intendant de mondit sieur le marquis...

LE MARQUIS

Eh ! laisscz-là ce maudit préambule.

(Il te jette dont un fauteuil.)

M. POT-DE-VIX

« Premièrement...

(Le marquis fredonne un air, et M. Pot-de-Vin l'arrête.)

LE MARQUIS

Continuez, continuez, je vous écoute.

M. POT-DE-VIX

« Pour un petit dîner que j'ai donné au procureur, à sa maltresse, à sa femmeet à son clerc, pour les engager à veiller aux affaires de monsieur, le marquis cent sept livres. »

LP. MARQUIS le lève, et répète deux pas de ballet.

Fort bien, fort bien, allez toujours votre train.

M. POT-DE-VIN

t Item, pour avoir mené les susdits à l'Opéra, voiture et rafraîchissements y compris, soixantehuit livres onze sous six deniers.

LE MARQUIS chante.

o*1 trop languir pour l'inhumaine ;

C'e«t trup, c'eut trop...

M. POT-DE-VIX

Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ce n’est pas trop : eu honnête homme, j'y mets du mien.

LE MARQUIS, riant.

Eli ! qui diable vous conteste rien, monsieur Pol-de-Vin! je n’y songe seulement pas. Quoi! voulez-vous encore m’empêcher de chanter? Cest une autre affaire. Achevez vite.

M. POT-DE- vi x.

u Item, pour avoir été parrain du fils de la femme du oommis du secrétaire du rapporteur de monsieur le marquis, cent quinze livres. Item...»

LE MARQUIS, lui arrachant le mémoire.

Eli, morbleu! donnez. Item! Item! quel chien de jargon me parlez-vous là? Donnez ; j’ai tout entendu, j'arrête votre mémoire. Votre plume. Voilà qui est fait. Dorénavant je serai contraint de vous faire une trentaine de hlaucs signés que vous remplirez de vos comptes, atin de n’avoir plus la tête rompue de ces balivernes.

LE MARQUIS, LE COMMANDEUR

LE COMMANDEUR

Ahî marquis, marquis, je t'y prends avec monsieur Pol-de-Vin chez madame Abraham! Je te devine, mon cher : le fait est clair, tu viens emprunter...

LE MARQUIS

Moi, emprunter? Fi donc, commandeur, fi donc! Pour loi, ta visite n'est point équivoque; je t’ai cutcndu annoncer.

LE COMMANDEUR

Je suis de meilleure foi que toi , marquis. Il est vrai, je viens de faire affaire avec elle. Ah! quelle femme, quelle femme!

Comment donc ?

LE COMMANDEUR

J'aimerais mieux mille fois avoir traité avec feu son mari, tout juif qu’il était. Elle m’a vendu de l’argent au poids de l’or: c'est la femme la plu* arabe, la plus grande friponne, la plus grande chienne...

L'ECOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCÈNE V

LE MARQUIS

Doucement, commandeur; doucement, ménagez les termes, ayez du respect, mon ami : n’injuriez point madame Abraham devaiit moi.

LE COMMANDEUR

Et qücl intérêt t'avises-tu d’y prendre? Je t’ai entendu assez bien jurer contre elle, et cela il n’y a pas plus de huit jours.

LE MARQUIS

Oui, j’en pensai comme toi : mais les choses ont bien changé.

LE COMMANDEUR

Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS

Elle va être ma belle-mère.

LE COMMANDEUR

Ta belle-mère?

LE MARQUIS, rianl.

Oui, mon cher commaudeur; j’épouse sa lille, j’épouse sa fllle.

LB COMMANDEUR

Allons donc , marquis, lu le moques, tu es un badin.

LE MARQUIS

Non, la peste m'étouffe!

LE COMMANDEUR

Tu l’épouses, là, là, sérieusement !

LE MARQUIS

Oui, très-sérieusement.

LE COMMANDEUR

l’ar nia foi, cela est risible : ah, ah, ah !

LE MARQUIS

»Ve$t-il pas vrai? Mais je suis las de traîner ma qualité, je veux la soutenir. J’épouserais le diable, madame Abraham môme. Elle achète l’honneur de faire porter mon nom à sa fllle deux cent mille livres de rente.

LE COMMANDEUR

Ventrebleu, marquis! c’est assez bien le vendre , et je ne te dis plus rien. Dieu sait combien lu vas te réjouir quand tu seras un peu familiarisé avec les espèces de l’usurière! Ton hôtel va devenir le rendez-vous de tous les plaisirs. Mais, dis-moi, madame Abraham est fine, ne s’en dédira-l-elle point?

LE MARQUIS

Bon, bon! je la liens. Elle est aussi folle de moi que sa fllle, et elles viennent de donner le congé à Darais, un petit conseiller, neveu de feu monsieur Ahraham, que Benjamine aimait ci-devant.

LE COMMANDEUR

C’est déjà quelque chose.

le marquis.

Kt elle avait à moi pour plus de cent mille francs de billets : elle m’a fait uu dédit de la même somme.

LE COMMANDEUR

Fort bien, elle craignait que tu ne lui échappasses.

LE MARQUIS

Justement.

LE COMMANDEUR

Elle est prévoyante. A quand la noce?

le marquis.

A ce soir.

LE COMMANDEUR

Oh! ma foi, je m’en prie; je l’amciierai compagnie, et je m'apprête à rire.

LF. MARQUIS.

Venez, venez, veuez tous; venez vousdivertir aux dépens de la noble pareulé où j'entre : bernez-les, bernez-moi le premier, je le mérite. Madame Abraham , par vanité, veut eloiguer scs parents de la noce.

LE COMMANDEUR

Oh! morbleu, qu'ils en soient, marquis, ou je n’y viens pas.

le marquis.

Va, tu seras content.

LE COMMANDEUR

Ce sont, sans doute, des originaux, qui nous réjouiront.

LE MARQUIS

Oui, oui, des originaux, tu l'as bien dit, tu les définis à ravir. Il semble que tu lc3 connaisses déjà : des procureurs, des notaires, des commissaires.

LE COMMANDEUR

Encore une fête que je me promets, c'est quand la petite épouse paraîtra la première fois à la cour : oh ! morbleu, quelle comédie pour nos femmes de qualité!

LE MARQUIS

Elles verront une petite personne embarrassée, qui ue saura ni entrer, ni sortir, ni parler, ni se taire; qui ne saura que faire de scs mains, de scs pieds, de scs yeux et de toute sa figure.

LE COMMANDEUR

Oh ! clics te devront trop, marquis, de leur procurer ce divertissement.

LE MARQUIS

Ne manque pas de leur annoncer ce plaisir.

LE COMMANDEUR

Laisse-moi faire. Bien plus, je veux être son écuyer, son introdi; leur, le jour qu'elle y fera son entrée. N’y conseil -lu pas?

LE MARQUIS

Eh! mon cher, tu es le maître. Mais je veux te la faire connaître. Bon, elle vient à propos.

I.E MAI1QUIS, ou commandeur

Là, tout de bon, qu’en penses-tu? Regarde-la bien, examine.

LE COMMANDEUR, au marquis.

Foi de courtisan, elle est adorable.

BENJAMINE, à part.

Que ces gens de cour sont galants !

LE MARQUIS

Tu trouves donc que je ne fais pas mal de l’épouser?

LF. COMMANDEUR.

Comment, marquis! je t’en loue.

LE MARQUIS

Et qu elle peut figurer à la cour?

LF. COMMANDEUR.

File y brillera. C’était un crime, un meurtre, de laisser tant d'attraits dans la ville; c’est une pierre précieuse qui aurait toujours etc enterrée, et qu’on n’aurait jamais su mettre en œuvre. Oui, oui, je vous en souhaite, messieurs les bourgeois, je vous en souhaite des filles de cette tournure! Vraiment, c’est pour vous justement qu elles sont faites, attendez-vous-y !

LE MARQUIS

Mademoiselle, monsieur le commandeur s’est oll'crt à vous introduire à la cour, et vous êtes en bonne main; il connaît bien le terrain.

Je lui suis bien obligée.

LE COMMANDEUR

Je suis sûr, par avance, du plaisir que vous ferez à nos dames, et de la joie que voire venue répaudra. .Mais j’aperçois madame Abraham; son aspect m'effarouche : je cours chez moi donner quelques ordres.

LE MARQUIS, an commandeur.

A la noce, ce soir.

LE COMMANDEUR, au marquis.

Je m’y promets trop de divertissements pour y manquer.

(IZ sort.)

MADAME ABRAHAM, LE MARQUS, BENJAMINE

BENJAMINE

Ma mère, voilà monsieur le commandeur qui sc sauve en vous voyant paraître.

LE MARQUIS

Oui, il a une dent contre vous, madame Abra-

ham ; et vous lui avez vendu un peu trop cher l'argent que vous venez de lui prêter.

MADAME ABRAHAM

Monsieur le marquis est toujours badin.

Eh ! morbleu, madame, pltnnez-moi ces petits bâtards de la fortune, dont les pères avares ne meurent jamais : aidcz-les à dissiper en poste le trésor enterré de leurs pères, avant qu'ils en soient maîtres; c'est dans l'ordre : écorchez-les tout vils, je vous les abandonne. Mais piller des gens de condition! des commandeurs encore! Ah, ah! madame Abraham, il y a de la conscience.

MADAME ABHAHAM.

La inicunc ne me reproche rien là-dessus.

BENJAMINE

Cela n'empêchera pas monsieur le commandeur de venir ce soir à nos noces.

LE MARQUIS

Non, et je vais écrire à quelques autres seigoeurs de mes amis, pour les en prier. Et vous, madame Abraham, avez-vous, de votre côté, fait avertir vjs parents et ceux de feu votre mari?

MADAME ABRAHAM

Non, monsieur le marquis, je n'en ai eu garde.

LE MARQUIS

Vous n’avez eu garde? Et pourquoi cela?

BENJAMINE

Ma mère a raison, monsieur le marquis; il ne faut point que ces gens-là y viennent.

MADAME ABHAHAM.

Ce ne sont que de petits bourgeois. Voilà de plaisants visages! ils auraient bonne grâce à se trouver avec tous vos seigneurs! c’est une honte que je veux vous épargner.

Non, madame Abraham, non, vous me connaissez mal. S’il vous plaît, qu’ils y viennent tous; ou il n’y a rien de fait. Votre famille, quelle qu’elle soit, ne me fait point déshonneur. Je vais annoncer vos parents dans mes lettres à mes amis, et je suis sûr qu'ils seront ravis de les voir ici. Mais dites-moi, là, là, parlez-moi à cœur ouvert : est-ce que vous voudriez que je les allasse prier motmême? Volontiers, je le veux, si cela vous fait plaisir: j’y cours, vous u'avez qu'à dire, me le faire sentir.

BENJAMINE

Ma mère, empêchez doue monsieur le marqué d’y aller.

MADAME ABRAHAM

Eli! monsieur le marquis, vous me faites rougir de confusion. Je serais au désespoir qu’ils vou> coûtassent la moindre démarche, ils n’en valent pas la peine : et, puisque vous voulez absolument qu’ils viennent, je les vais faire avertir.

LE MARQUIS

Pour monsieur votre frère, j’en fais mon affaire . je veux aller moi-même le prier.

Goosle

L’ÉCOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCÈNE IX

MA DA MK ABRAHAM

Ali! monsieur le marquis, n'y allez pas.

LE MARQUIS

C'est une politesse que je lui dois, je veux m'en acquitter, et sur-le-champ.

BENJAMINS.

Non, monsieur le marquis, je vous en prie, vous eu aurez peu de satisfaction.

LK MARQUIS

Pourquoi? est-ce qu'il n’approuve pas que j’entre dans sa famille?

BENJAMINE

Eh! mais...

LE MARQUIS

Cest-à-dire, non.

MADAME ABRAHAM

Il est coiffé de son Damis.

BENJAMINE

C’est un homme si extraordinaire!

LE MARQUIS, gracieusement.

Eh! tant mieux, ventrebleu! voilà les gens que j'airac à prier. Fût-ce un tigre, un ours, un loupparou, je veux l'amadouer, le rendre traitable, doux comme un mouton : il ne m’en coûtera pour cela qu'un mot, qu'une révérence, qu’un regard, je n'anrai qu’à paraître.

Je tremble qu’il ne vous reçoive mal.

le marquis.

Moi? un homme de cour? Cela serait nouveau. Ah! ne craignez rien, je réponds de lui. Vous en saurez bientôt des nouvelles. Où loge-t-il? N’est-ce pas ici, vis-à-vis?

MADAME ARHAHAM.

Oui, monsieur le marquis.

LK MARQUIS

J’y vole. Ensuite, j’irai écrire à mes amis. (A Benjamine.) Et je veux aussi vous écrire un mot, afin que vous voyiez comment un seigneur s'exprime en amour. Darnis vous a écrit quelquefois apparemment? Eh bien! vous comparerez nos billets. Adieu, adieu. Je vais à monsieur Mathieu. (il va pour sortir.)

[Madame Abraham et Benjamine le reconduisent .)

LE MARQUIS, se retournant.

Où allez- vous donc, mesdames?

MADAMR ABRAHAM.

Nous vous reconduisons.

LF. MARQUIS.

Eh! mesdames, laissez-moi sortir, je vous en conjure. Point de ces cérémonies-là. (»/ sort.)

MADAME ABRAHAM, BENJAMINE

Eh bien, ma fille, voilà pourtant cet homme de

condition qui, au dire de monsieur Mathieu, devait t'accabler de mépris.

BKNJAMI.NB.

Ah ! ina mère, plus je le vois, et plus j'en suis enchantée.

MADAME ABRAHAM

Qu'il eût écarté de la noce toute notre parenté, dont la vue va lui reprocher qu'il se mésallie, cela était dans l'ordre ; nous le voulions nous-mômes.

BENJAMINE

Et tout le monde l'aurait fait en notre place.

MADAME ABRAHAM

Mais lui, nous menacer de rompre ce mariage !

BENJAMINE

Vouloir lui-même les aller prier!

MADAME ABRAHAM

Ma fille, il faut les avertir. Qu’ils viennent , puisqu'il le veut; mais, la noce faite, il y a mille occasions de rompre avec eux.

BENJAMINE

Je tremble que mou oncle ne lui fasse quelque malhonnêteté.

MADAME ABRAHAM

Effectivement, c’est un homme si grossier! Mais monsieur le marquis a de l’esprit.

S’il pouvait arracher son consentement?

MADAME ABRAHAM

Je ne doute point qu'il n’eu vienne à bout, s'il l’entreprend.

BENJAMINE

Il es! vrai que rien ne lui est impossible, et qu’il fait des gens tout ce qu’il veut.

L’ECOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCÈNE XI

BENJAMINE

Eh ! Marion , monsieur le marquis le veut, il s’en est expliqué.

marton.

Il fallait lui dire que c’étaient des pieds-plats, des animaux lugubres.

BENJAMINE

Nous le lui avons dit.

MARTON

Oui ! par ma foi, c’est donc qu’il veut se donner la comédie.

BENJAMINE

Je t’avouerai que, dans le fond de l'Ame, je suis charmée de les avoir pour témoins de mon bonheur, et surtout mes cousines. Quelle mortification pour elles, quel crève-cœur de me voir devenir grande daine, de m’entendre appeler madame la marquise! Oh! j’en suis sûre, elles ne pourront jamais soutenir mon triomphe? Qu’en dis-tu, Marion ?

Assurément clics en crèveront de dépit.

BENJAMINE

Je brûle quelles ne soient déjà ici.

MARTON

Et moi, je crois déjà les voir arriver, une mine allongée, un visage d'une aune, des yeux étincelants de jalousie, la rage dans le cœur.

BENJAMINE

Ah ! que tu les peins bien !

MARTON

Et je les entends se dire les unes aux autres :

« En vérité, ce n'est que pour ces gcns-là que le bonheur est fait; cette petite fille crève d'ambition. Épouser un homme de cour! qu'a-t-ellc donc de si aimable? Voyez ! — Bon, bon ! dira une autre, il est bien question d'être aimable! Pensez-vous que ce soit à sa beauté, à scs charmes que ce grand seigneur se rend? Vous êtes bien dupes. Vous croyez qu'il l'aime? Fi donc! c'est son argent qu'il épouse. Laissez faire la noce, et vous verrez comme il la méprisera! et j'en serai ravie.»

BENJAMINE

Que leur mauvaise humeur me fera de plaisir!

MABTON.

Ah ! je le crois. Mais surtout n oubliez pas d'appuyer »an9 cesse, en leur parlant, sur les titres de leurs tristes maris. Je les vois crever de dépit, en vous entcudant dire en les quittant : « Adieu, messieurs les notaires, les commissaires, les procureurs : adieu, mes cousines, leurs épouses! madame la marquise de Moncade vous baise bien les mains; elle vous offre son crédit à la

cour, où son rang l'appelle : disposez-en si vous en avez besoin.» A ces mots, la consternation se répand sur tous les visages : la foule des parents se disperse en rougissant, pâlissant, frémissant: et nous, en riant de leur humiliation, nous partons pour la cour, pour la cour! Ab! mademoiselle, sentez-

vous bien ce que c'est que la cour? Ah! pour moi, la tête m'en tourne.

BENJAMINE

Et à moi aussi. Et Dainis, comment crois-tu qu'il prenne cela?

MARTON

Ma foi, c'est son affaire; il se consolera de sou mieux avec quelque autre.

BENJAMINE

Il se consolera avec quelque autre? Quoi! tu crois qu'il pourra m'oublier?

MARTON

Belle demande! il serait bien fou de ne pas le faire.

BENJAMINE

Va, Marton, je le connais mieux que loi : je suis sûre que ma perle lui sera bien sensible. Il m'aimait trop pour pouvoir m'oublier si tôt : lu verras que, n'ayant pas pu être à moi, il ne voudra jamais être à personne.

MARTON

Que vous importe?

Il l'a donc paru bicu triste quand tu lui as annoncé son congé?

MARTON

Fort triste, je vous l'ai déjà dit.

BENJAMINS.

Fais-moi un peu ce détail.

MARTON, DAMIS

MARTON

Cruelle! c'est bien le moyen de l'arrêter! lié! monsieur Darnis, que diantre ! vous faites fuir ma maîtresse? Je vous avais si bien prié tantôt de ne plus revenir.

DAMIS

Ciel ! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

Nous ue sommes point en état d'entendre vos lamentations. Notre imagination n'est pleine que de noces, d'habits, d'équipages, de marquis, et de mille autres choses encore plus réjouissantes.

L'ECOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCÈNE XV

DAMIS

La perfide !

MARTON

Que voulez-vous? lui faire des reproches? Imaginez que vous l'avez appelée infidèle, ingrate, inhumaine, et qu elle vous a répondu que tel est son plaisir. Prenez l'intention pour le fait, et portez vos doléances ailleurs. Adieu, monsieur le conseiller: je suis voire trèê-huiuble servante.

M. MATHIEU, DAMIS

Ah! monsieur Mathieu, vous voyez le plus infortuné des amants; Benjamine, la cruelle Benjamine, votre nièce...

M. MATHIEU

Eh bien? Eh bien?

DAMUS

Je ne veux plus la voir.

M. MATHIEU

Bon!

DAMIS

Je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

M. UATU1EU.

A merveille!

DAM|S

Elle peut épouser son marquis.

M. MATHIEU

Chansons !

DAMIS

Non, non ; l'infidèle ! ah, combien je la méprise!

M. MATHIEU

Laissez là toutes ces extravagances. Allez m'attendre chez moi. Je vais retrouver ma sœur, cl lui parler comme il faut.

Tout cela est inutile, mon parti est pris.

M. MATHIEU

Eh! taisez-vous, vous dis-je; je vais parler à madame Abraham cl à Benjamine d'un ton auquclelles ne s'attendent pas. Je ne leur ai pas dit tantôt tout ce qu'il fallait leur dire; mais ne vous embarrassez pas, ma nièce ce soir sera votre épouse, . et c'est moi qui vous le promets. Sortez, sortez; i allez chez moi; dans un instant je vous y rejoins i avec de bonnes nouvelles. Adieu.

UAM1S.

Vous n’y réussirez pas.

M. MATHIEU

Vous êtes sous ma protection, c’est tout dire.

SCÈNE XIV

M. MATHIEU, seul.

Oh, oh. madame nia sœur, et vous, mademoiselle ma nièce, par la morbleu, vous allez voir beau jeu, et je vous apprête un compliment... H vous faut des seigneurs, et ruinés encore! Ah, ah! laissez-inoi faire. Je suis dans une colère que je ne me possède pas. Nous faire cet affront.!... Que ce monsieur le marquis aille épouser scs marquises et ses comtesses. Ah! que je voudrais bien, à l’heure qu'il est, le tenir 1 que je le recevrais bieut que je lui dirais bien son fait! ni crainte ni qualité ne me retiendraient. Je me moque de tout le monde, moi; je ne crains personne. Oui, je donnerais, je crois, tout mou bien maintenant pour le trouver sous ma coupe. Quel plaisir j’aurais à lui décharger ma bile!

LE MARQUIS, M. MATHIEU

LE MARQUIS, à part.

Voilà apparemment mou homme; je le tiens.

M. MATHIEU, <1 paru-

C’est lui, je pense; qu’il viuiiM^qu’il vienne!

LE MARQUIS

Monsieur, de grâce, u’êtes-vous pas monsieur Mathieu?

M. MATHIEU, brusquement.

Oui, monsieur. (à pan.) Nous allons voir.

LE MARQUIS

Et moi, monsieur le marquis de Moncade. Embrassons-nous.

M. MATHIEU, brusquement.

Monsieur, jespis votre serviteur, (o part.) Tenons bon.

LE MARQUIS

C'est moi qui suis le vôtre, ou le diable m’emporte.

M. MATHIEU, à part.

Voilà de nos serviteurs.

LE MARQUIS

Et je viens de chez vous pour vous en assurer. Ma bonne fortune n’a pas permis que je vous y trouvasse, jo vous y ai attendu; et j’y serais encore si vos gens ne m’avaient dit que vous veuicz d'entrer ici.

M. MATHIEU, a part.

Il vient de chez moi?

LE MARQUIS

Que je vous embrasse eucore. Vous ne sauriez

L'ÉCOLE DES BOURGEOIS, ACTE II, SCÈNE XV

croire à quel prix je mets l'honneur de vous appartenir. .Mais ayez la bonté de vous couvrir.

M. MATHIEU

J'ai trop de respect...

LE MARQUIS

Ehl ne me parlez point comme cela. Couvrezvous. Allons doue, je le veux.

M. MATHIEU

C'est donc pour vous obéir, (à part.) Il croit avoir trouvé sa dupe.

LE MARQUIS

Mon cher oncle, souffrez, par avance, que je vous appelle de ce nom, et daignez m’honorer de celui de votre neveu.

M. MATHIEU

Oh! monsieur le marquis, c'est une liberté que je ne prendrai point. Je sais trop ce que je vous dois.

I.E MARQUIS

C'est moi qui vous devrai tout.

M. MATHIEU, <1 part.

Je ne sais où j’en suis avec scs politesses.

LE MARQUIS

Monsieur Mathieu, je vous en prie, je vous en conjure.

M. MATHIEU, un peu brusquement.

Je ne le ferai point, s’il vous plaît.

LE MARQUIS

Quoi! vous me refusez cette faveur? il est vrai qu'elle est grande.

M. MATHIEU

Oh! point dujLOUt.

LE MARQUIS

De grâce, parez-moi du titre de votre neveu : c'est celui qui me flatte le plus.

M. MATHIEU

Vous vous moquez.

LE MARQUIS

Mon cher oncle, voulez-vous que je vous en presse à genoux?

(// se met à genoux.)

M. MATHIEU, se met aussi rt genoux pour le faire relever.

Kh ! monsieur le marquis, monsieur le marquis. Mou neveu, puisque vous le voulez...

LIC MARQUIS.

U semble que vous h* fassiez malgré vous.

M MATHIEU

Nou, monsieur. (« port.) Le galant homme!

LF. MARQUIS.’

Parlez-moi franchement : est-ce que vous n êtes pas content que j’epousc votre nièce?

M. MATHIEU

Pardonnez-moi.

LE MARQUIS

Vous n’avez qu'à dire. Peut-être protégez-vous Damis.

M. MATHIEU

Non, monsieur, je vous assure.

LE MARQUIS

Madame Abraham a dù vous dire...

M. MATHIEU

Ma soeur ne m'a rien dit; et ce n'est que ce malin que le bruit de la ville m a appris que vous faisiez à ma niece l'honneur de la rechercher.

LE MARQUIS

Que veut dire ceci? Quoi! vous ne le savez que de ce matin?

M. MATHIEU

Non, monsieur le marquis.

Et par un bruit de ville encore? Est-il croyable? Madame Abraham, quoi! vous que j'estimais, en qui je trouvais quelque savoir-vivre, vous manquez aux bienséances les plus essentielles? Vous mariez votre fille, et vous n'en avez pas vousmême informé monsieur Mathieu , votre propre frère, un homme de tête, un homme de poids? vous ne lui avez pas demandé scs conseils? Ah! madame Abraham, cela ne vous fait point d'honneur; j'en ai honte pour vous : et je suis forcé de rabattre plus de la moitié de l'estime que je faisais de vous.

M. MATHIEU, bas.

Ce courtisan est le plus honnête homme du moude. (haut .) Ma sœur croyait encore que je n'en valais pas la peine.

LE MARQUIS

Je vois bien que c'est à moi à réparer sa faute. Monsieur Mathieu, j'aime votre nièce, elle m'aime : sa mère souhaite ardemment de nous voir unis ensemble, l out est prêt pour la noce, équipages, habits, festins; c'est ce soir que nous devons épouser : mais je vais rompre, à cause du mauvais procède de votre sœur.

M. MATHIEU

lié non, hé uonl monsieur le marquis, je ne mérite pas...

LE MARQUIS

C'en est fait, je n'y songe plus.

M. MATHIEU

Monsieur le marquis, il faut l'excuser...

Les mauvaises façons m'ont toujours réfollé.

M. MATHIEU

Monsieur le marquis, je vous en prie , oublid cela.

LF. MARQUIS.

Non, monsieur Mathieu , ne m'en parlez plu?-

M- MATHIEU

Monsieur le marquis, monsieur le marquis— mon neveu...

LE MARQUIS

Ah! ce nom me désarme. Madame Abraham vous a obligalion si je tiens ma parole.

M.* MATHIEU, « port.-

Oh ! ma foi, voilà un aimable homme.

ized by GooqIc

SCÈNE XVI

M. MATHIEU, seul.

Je suis charmé, transporté, enchanté de ce seigneur : je suis ravi qu'il épouse ma nièce. S'étre donne la peine d'aller chez moi, m'embrasser, m appeler son oncle, vouloir que je l'appelle mon neteu; se fâcher contre ma sœur à cause de moi : oh! quelle bonté! quel beau naturel! J'en ai pensé pleurer de tendresse. Allons revoir madame Abraham et Benjamine ; elles vout être bien joyeuses de voir que j'approuve celte alliance. Mais que deviendra Damis? Ce qu'il pourra; il se pourvoira ailleurs. Il m'attend chez moi... Oh! ma foi , je n oserais plus y aller rentrer.

BENJAMINE, MADAME ABHAHAM, M. MATHIEU

MADAME ABRAHAM

Eh bien! mon frère, j'avais grand tort de donner Benjamine à monsieur le marquis de Monrade? Damis lui convenait beaucoup mieux? je ne savais ce que je faisais?

M. MATHIEU

C'est moi, ma sœur, qui ne savais ce que je disais.

MADAME ABRAHAM

Jetais une imbécile, une extravagante, une folle de marier ma fille à un seigneur?

Je vous demande pardon, j'étais un sot.

MADAME ABHAHAM.

Elle devait être malheureuse avec lui?

M. MATHIEU

Prenez cela pour les appréhensions d'un oncle qui airne sa nièce.

BENJAMIXB.

Je vous en suis obligée, mon oncle.

M. MATHIEU

Mon propre exemple, et celui de tant de bourgeois qui se sont mal trouvés de pareilles alliances, me faisaient trembler que ma nièce ne tom-

bât en de méchantes mains. Celte crainte me faisait regarder monsieur le marquis avec de mauvais yeux : je me le représentais comme quantité d'autres courtisans, c'est-à-dire comme un pelil-maitre, étourdi, évaporé, indiscret, dissipateur, méprisant , dédaigneux : mais point du tout; j'ai eu le plaisir de voir que je m'étais trompé; c'est un jeune seigneur sage, posé, aimable, plein d'esprit*

MADAME ABRAHAM

Ah, ah! je connais bien mes gens.

BENJAMINE

Je suis ravie, mou ourle, que vous en soyez content.

Oui, très-content, nia chère nb’cc. Je jurerais que tu seras avec lui la plus heureuse femme de France. Je ne l'ai vu qu'un instant; mais je suis sûr de ce que je dis. C'est bien le plus honnête homme, le meilleur cœur, le plus... Oh! ma foi, j’en suis enchanté.

MADAME ABRAHAM

Vous ne voulez donc plus la déshériter?

M. MATHIEU

Vous avez entendu comme je viens de dire à monsieur Pot-dc-Vin, son intendant, que je lui assurais tout mon bien : je voudrais avoir cent millions, je les lui donnerais avec plus de plaisir.

BKNJAMNE.

Soyez sûr de sa reconnaissance et de la mienne.

M. MATHIEU, riant.

Je voudrais que vous m'eussiez vu quand je suis . entré ici : je venais vous quereller, j'y ai trouvé Damis au désespoir, il m’a encore animé contre vous : enfin, j'étais dans une colère si grande, que je croyais que j’allais vous étrangler, vous, Benjamine, et monsieur le marquis même. Hélas! sitôt qu'il a paru, j’ai senti peu à peu que ma colère ? évaporait; et, à la lin. je me suis voulu un mal incroyable de m’étre opposé un seul moment à ce mariage.

MADAME ABRAHAM

Je savais bien, moi, que vous reviendriez sur son compte.

M. MATHIEU

Mais une chose me tracasse l'esprit.

Qu’est-cc, mon oncle?

M. MATHIEU

C’est que j’ai imprudemment promis ma protection à Damis; je l’ai'-euvoyé chez moi m’attendre, et je vous avoue qu’il m’embarrasse; je ne sais comment y retourner, ni comment m’en défaire.

MADAME ABRAHAM

Ouoi! ce n’est que cela? vous vous démontez pour bien peu de chose. Ah, ah! laissez-moi faire, il n’y a qu’à appeler Marion.

LE COUREUR, M. MATHIEU

LE COUREUR

Très-humbles saluts, mademoiselle Benjamine. Serviteur, madame Abraham. Votre valet, monsieur Mathieu, (a Manon.) Bonsoir, friponne, (à Benjamine.) Mademoiselle, voilà un billet de monsieur le marquis de Moucade.

(Benjamine prend le billet avec vivacité.)

LE COUREUR

Tétebleu, comme vous prenez cela ! on voit bien que vous devinez une partie des douceurs qu'il renferme.

MADAME AiutAHAM, ou coureur.

Tenez, mou ami, voilà un Iouîb d’or pour votre peine.

LE COUREUR, a madame Abraham.

Grand merci, madame.

m. Mathieu, au coureur.

El en voilà aussi un, pour vous marquer combien j'aime monsieur le marquis.

LE COUREUR

Grand merçi, monsieur. (ù Benjamine.) Et VOUS,, mademoiselle, n'aimez-vous point mon maître?

MARTON, « part.

Le drôle y prend goût.

LE COUffttUR.

Il est amoureux de vous comme tous les diables. benjamine, ou coureur.

Dites-lui bieu que nous l'attendons avec impatience.

LE COUREUR

Il va accourir. Pour moi, je galope porter cet autre billet chez un duc des amis de mon maître.

BENJAMINE

Un duc, ma mère !

LE COUREUR

C’est pour le convier à vos noces. Votre trèshumble et très-obéissant.. (a Manon.) Sans adieu, mou adorable.

SCÈNE IV

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

BENJAMINE, présentant le billet à M. Mathieu.

Tenez, mon onde, lisez vous-méme, afia que vous commissiez mieux ce que vaut mousieur le marquis.

M. MATHIEU, prenant le billet.

Avec plaisir.

MADAME ABRAHAM

Je brûle d’entendre ce billet.

MARTON

Pour moi, jo suis persuadée qu'il contient de belles choses.

BENJAMINE

Tu vas entendre, Marion.

M. MATHIEU, lit.

« Enfin, mon cher duc... mon cher duc!... (ItM « la suicriptiou.) a monsieur, monsieur le duc de... •

MADAME ABRAHAM

Vous verrez que le coureur aura fait une méprise.

M. MATHIEU, riant.

Oui, justement. Il nous a donné le billet qu'il portait à ce duc, ami de son maitre. Peste du butor !

MADAME ABRAHAM

Ne laissons pas de lire, puisqu’il est décacheté.

M. MATHIEU, riant.

« Enfin, mon cher duc, c’est ce soir que je... que je m’cncauaille...

MADAME ABRAHAM

Plaît-il, mon frère? Que dites-vous? Lisez donc, lisez doue bien.

M. MATHIEU, lui montrant la lettre.

, Lisez mieux vous-mème, ma sueur.

MADAME ABRAHAM, lit.

« Que je... m'encanaille...

BENJAMINE) Ht.

* Que je... m’cucauaillc...

MARTON, lisant.

« Oui... cauailie...

BENJAMINE

Scrait-il possible, Marlou?

MARTON, à Benjamine.

Ma foi, j’en tremble pour vous.

M. MATHIEU

Continuons de lire, (il lit.) «Enfin, mon cher « duc, c’est ce soir que je m'encanaille : ne manque

« pas de venir à ma noce, et d'y amener le vi- « comte, le chevalier, le marquis, et le gros abbé.

« J'ai pris soin de nous assembler un las d’origio naux qui composent la noble famille où j'entre.

• Vous verrez premièrement ma belle-mère, uia- « dame Abraham : vous connaissez tous, pour t voire malheur, celte vieille folle...

MADAME ABRAHAM

L’impertinent!

M. MATHIEU

« Vous verrez ma petite future, mademoiselle

■ Benjamine, dont le précieux vous fera mourir

• de rire.

MARTON

Écoutez, voilà des vers à votre honneur.

BENJAMINE

Le scélérat !

M. MATHIEU

« Vous verrez mon très-honoré oncle, monsieur « Mathieu, qui a poussé la science des nombres, « jusqu'à savoircombien un écu rapporte par quart

• d'heure... » Le traître!

MARTOIT.

Le bon peintre!

M. MATHIEU

■ Enfin, vous y verrez un commissaire, un no- « taire, une accolade de procureurs. Venez vous « réjouir aux dépens de ces animaux-là, et ne crai-

■ suez point de les trop berner : plus la charge

• sera forte, et mieux ils la porteront; ils ont l'es-

■ prit le mieux fait du monde, et je les ai mis sur « le pied de prendre les brocards des gens de cour « pour des compliments. A ce soir, mon cher duc. « Je t'embrasse.

« Le marquis de Moncadk. »

Voilà, je vous assure, un méchant homme.

MARTON

Je crains bien que nous ne soyons pas emmarq aisées.

MADAME ABRAHAM

Aurait-on pensé cela de lui?

M. MATHIEU

Après cela, fiez-vous aux courtisans. Je me serais donné au diable que c’était un honnête homme : j'étais erl garde contre lui, et il in’a pris comme un sot.

, MARTON, à il. Mathieu.

Ce qui m’en fâche le plus, c'est que vous avez payé Cgtte pilule deux louis d’or au coureur.

MADAME ARRAHAM.

Quand je lui en aurais donné dix, je ne m’en repentirais pas. Sa méprise nous fait ouvrir les yeux.

MARTON

Le voilà qui revient.

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

LE COUREUR, M. MATHIEU

LE COUREUR

lié! morbleu, mesdames, qu’ai-je fait? Voilà votre lettre ; et je vous ai donné celle que monsieur le marquis écrivait à un duc de scs amis. Donnez. Par bonheur le cachet n’est pas rompu ; je vais

la raccommoder, et la porter en diligence- Je vous prie de ne lui point parler de ce quiproquo ; il n'est pas aisé, il m'assommerait. Serviteur.

MARTON, au coureur.

Au diable, messager de malheur!

SCÈNE VI

MARTON, BENJAMINE, MADAME ABRAHAM

M. MATHIEU

BENJAMINE

Je n'ai pas la force d'ouvrir celle-ci.

MARTON

Donnez, donnez-moi. Or, écoutez.

M. MATHIEU

Laisse cela, Marion. C'est sans doute quelque nouvelle insulte ; mais il n'aura pas le plaisir de se rire encore longtemps de nous; son coureur va lui-méme le faire donner dans le panneau; et ce soir, en présence de ses amis, il sera la dupe de ses perfidies.

Je suis hors de moi.

BENJAMINE

Que faut-il que je devienne?

M. MATHIEU, a Benjamine.

Il faut vous raccommoder avec Damis; il m’attend chez moi. Marion, va le faire venir.

BENJAMINE

Non, mon oncle : laissez- moi plutôt ensevelir ma honte dans un couvent.

M. MATHIEU

La belle pensée !

BENJAMINE

J'ai rebuté Damis : quelle honte de retourner à lui!

M. MATHIEU

Il sera ravi de vous avoir.

MARTON

Eh bien! le ferai-je venir?

M. MATHIEU

Oui, va.

MARTON, sortant.

Adieu le marquisat, adieu la cour.

MADAME AB H A II AM

Encore une chose qui me chagrine, mon frère.

M. MATHIEU

Quoi? Qu’est-cc?

MADAME AUltAlIAM.

C'est que j'ai eu la faiblesse de faire à ce beau marquis un dédit de cent mille livres.

M. .MATHIEU

Cent mille francs? Ma sœur, vous craigniez de le manquer.

MADAME ABRAHAM

Cela est fait.

M. MATHIEU

Allez, allez, vous êtes encore trop heurouse de ce qu'il ne vous en coûte pas tout votre bien et * votre tille.

MADAME ABRAHAM

Que ne vient-il à présent, le perfide!

Non, ma sœur. Feignons, pour le faire tomber dans le piège que je lui tends.

MADAME ABRAHAM

11 vaut donc mieux que je me retire; car je suis outrée, je ne me posséderais pas. Je vais envoyer chercher notre cousin le notaire.

(Elle *>ri.)

BENJAMINE, M. MATHIEU

M. MATHIEU-

M Vous ! Damis va venir, faites votre paix avec lui. Le voici déjà. Je vous laisse ensemble.

BENJAMINE

Ilcstcz avec moi, mou oncle.

BENJAMINE

Ah, Damis! je n'ose lever les yeux, et je mérite que vous me haïssiez.

DAMIS

Non, je vous aimerai toujours, tout infidèle que vous ôtes. Je voudrais que le marquis pût vous offenser, qu'il pût mériter votre haine. Mais non, vous êtes trop belle, trop bonne : qui pourrait jamais se résoudre à vous déplaire?

BENJAMINE

Eh bien, si cela était, Damis?

Ah ! quel plaisir j’aurais à vous voir revenir à moi !

BENJAMINE

Vous vous souviendriez éternellement que je vous quittais, et que vous ne me devez qu’au dépit.

DAMIS

Non, ina chère Benjamine.

BENJAMINE

Qui m’en assurerait?

DAMIS

Mon amour, mon cœur. Oubliez le marquis, oubliez votre infidélité; cl moi, je ne m'en souviens déjà plus.

BENJAMINE

Damis, je ne me la pardonnerai jamais.

DAMIS

Ah! ma chère Benjamine! Quoi! je revois en vous cette tendresse...

BENJAMINE

Oui, Damis, et je ne reverrai jamais qu’en vous ce qui pourra me plaire.

• i Damis lui baise la ruai*.)

DAMIS, BENJAMINE

f DAMIS. ,

Enfin, adorable Benjamine, c’en est donc fait? Vous épousez le marquis de Mnncade? Je vous perds pour toujours? Quoi! vous ne daignez pas tourner la vue sur moi? Ah, Benjamine!

M. MATHIEU

Ce que je vois me persuade que vous êtes raccommodés. (A Damis.) Eh bien ! que vous avais-je promis?

DAMIS

Ah! monsieur, il fallait ce petit démêlé pour me faire mieux sentir tout l’amour que j'ai pour elle-

BENJAMINE, à Damis.

Et moi, pour me faire connaître tout cei^evous valez.

M. MATHIEU, a Benjamine.

Fort bien. Notre cousin le notaire est ici : j« ai expliqué les intentions de votre mère et 1* miennes : il travaille à votre contrat de mariage- Uh ! ma foi, monsieur le marquis aura un pied de nez.

fMizc-d

MARTON, LE COMTE, LE MARQUIS, LE COM- MANDEUR

LB MARQUIS

Venez, venez, mes amis.

LE COMTE, embrassant Marton.

J’embrtisse d abord. Est-ce là ta future, marquis? Elle est, ma foi, drôle.

LE, MARQl iS.

Eh non ! comte, tu te trompes.

LE COMMANDEUR

C'est, à coup sûr, quelqu’une de ses parentes.

LE MARQUIS

Tout aussi peu, commandeur, (rt Manon.) Mais où est donc madame Abraham , monsieur Mathieu, mademoiselle Benjamine? Je les croyais ici. Va donc leur dire qu'ils viennent; que ccs messieurs brûlent de les voir et de les saluer.

MARTON, au marquis.

J'y vais, monsieur. (elle va pour sonir.)

LE MARQUIS, l'appelant.

St, st. Et mon billet? Tu ne m'en dis rien. Comment a-t-il été reçu? Ils en soûl tous charmés, n’est-ce pas?

MARTON

Assurément. Us seraient bien difficiles!

LE MARQUIS

Cela est léger, badin. Damis lui écrivait-il sur ce ton?

MARTON

Non, vraiment.

LE MARQUIS

* A propos de Damis, il est ici : ne sera-t-il pas

des nôtres? Que Benjamine l'arrête, je le veux, dis-lui bien.

MARTON, en «>n ullant.

Quel dommage que de si jolis hommes soient si scélérats dans le fond!

LE COMTE, LE MARQUIS, LE COMMANDEUR

LE COMTE

Parbleu ! marquis, tu me mets là d'une partie de plaisir des plus singulières. Elle est neuve pour moi.

LE MARQUIS, au comte.

Tant mieux : elle te piquera davantage.

LE COMMANDEUR, au marquis .

Aurons-nous des femmes?

LE COMTE

Le commandeur va d'abord là.

LE MARQUIS, au commandeur.

Oui; je t’en promets une légion, tant femmes que tilles, et toutes de la parenté. Ces petites gens peuplent prodigieusement.

LE COMMANDEUR

Un de mes grands plaisirs est de regarder une bourgeoise quand un homme de condition lui en conte. Pour faire l'aimable, elle fait les plus plaisantes mines du monde : ce sont des simagrées, elle se rengorge, elle s'épanouit, elle se flatte, elle se rit à elle-même; on voit sur son visage un air de. satisfaction et de bonne opinion.

LE COMTE

Oh! morbleu, commandeur, je te donnerai ce plaisir-là. Je me promets de bien désoler des maris et de lutiner bien des femmes.

LE COMMANDEUR, au comte.

Tu leur feras honneur à tous. Tu verras les maris sourire avec un visage gris brun, et les femmes n'oseront seulement se défendre. Oh! ils savent vivre les uns et les autres.

LE COMMISSAIRE

Je le souhaiterais.

LE COMTE

Oh! je connais monsieur le commissaire; c’est un galanl : loi que vous lu voyez, il semble qu'il n y touche pas.

LE COMMISSAIRE, an comte.

Monsieur, en vérité...

• LE COMTE

Il n’y a pas longtemps que je lui ai soufflé une jeune personne auprès île qui il avait déjà fait de la dépense.

le commissaire.

Ce sont des bagatelles.

LE COMMANDEUR

Oui, une maîtresse est une bagatelle pour un commissaire : il est à la source.

MARTON, bat.

^ilà un pauvre diable eu bonne main.

LE COMTE, LE COMMANDEUR

MARTON

Messieurs, voici toule la noce qui arrive.

M. MATHIEU, dans te fond, ù sa famille.

Ne disons rien, tous tant que nous sommes. : Laissons-Icur faire toutes leurs impertinences. Nous aurons bientôt notre revanche. II va être bien pris.

LE MARQUIS

Ah! madame Abraham... Allons, commandeur, comte, je vous les présente, faites-leur politesse, je vous en prie.

LE COMMANDEUR

Madame Abraham, c’est par vous que je commence. Sans rancune.

LE Marquis, an commandeur.

Elle m’a promis qu'elle ne te rançonnerait plus.

MADAME ABRAHAM, Ù part.

J’ai bien de la peine à me contraindre. le comte.

A moi, madame Abraham. Morbleu! je vous

ACTE III, SCÈNE XVII

donne mon estime. Le diable m’emporte, vous allez être la femme du royaume la mieux engendrée.

LE MARQUIS

A ma future.

LE COMMANDEUR

Pour moi, je lui ai déjà fait mon compliment.

LE COMTE

Et moi, je la garde pour la bonne bouche, et je cours à ce gros père aux écua. Morbleu! il a l'encolure d'être tout cousu d'or.

LE MARQUIS

C est mon très-cher oncle, monsieur Mathieu.

M. MATHIEU, à part.

Tu ne seras pas mon très-cher neveu.

LE COMMANDEUR

Que je vous embrasse .aussi, monsieur Mathieu : il y a longtemps que je cherchais à être en liaison avec vous. Toute la cour vous connaît pour un homme d'un bon commerce, pour un homme de crédit.

M. MATHIEU

Cela me fait bien du plaisir.

LE MARQUIS

Et mon petit cousin le conseiller, messieurs, ne lui direz-vous rien ?

MARTON, bas.

Je m’étonnais qu’il l'oubliât.

LE MARQUIS

Si vous avez des procès, il vous les jugera. Saluez-lc donc, allons.

LE COMMANDEUR

De toute mon Ame.

LE COMTE

Je suis son serviteur.

LE MARQUIS

Cest le meilleur petit caractère que je connaisse.

J épousé sa maîtresse, ch bien! il soutient cela en héros.

DAMIS, bas.

Nous verrons.

L^. COMMANDEUR

Malepestc! cela s’appelle savoir prendre son parti.

J’en suis à madame la marquise.

BENJAMINE, WM comte.

Cette qualité ne m'est pas due.

LE COMTE

Oh! pardonnez-moi; et si monsieur le marquis ne vous épouse pas, je vous épouserai, moi. BENJAMINE, bas.

Je mérite bien cela.

I.E MARQUIS

Il vient fort bien. Soyez le bien venu, mon cousin le conseiller garde-note. Ne trouvez-vous pas, messieurs, qu'il a une physionomie bien avantageuse?

LE NOTAIRE

Laissons là ma physionomie, messieurs. Vous vous moquez de moi, sans doute; mais il n'est pas temps de rire. Voilà le contrat qu'il est question de siguer.

LE COMMANDEUR

Monsieur le notaire a raison. Oui, signons; nous rirous bien davantage après.

(Tout le monde signe.)

DAMIS

Souffrez qu'a mon tour, messieurs, je vous prie à ma noce.

LE COMTE, riant.

Plalt-il?

LE MARQris, riant.

Comment, comment? Qu’est-ce à dire?

LE COMMANDEUR, riant.

Il J a du malentendu.

MADAME ABRAHAM

Cela veut dire, mousieur le marquis, qu'il y a longtemps que nous vous servons de jouet.

LR MARQUIS.

Je ne vous entends pas. Expliquez-moi celle énigme.

MARTON, an marquis.

Le mot de l’énigme est que votre coureur a donné, par méprise, ou peut-être par malice, à mademoiselle uue lettre que vous écriviez à un duc de vos amis...

MADAME ABRAHAM, nu marquis.

Et que je ne veux pas que vous vous encanailliez. :

LE COMMANDEUR, riant.

Ah, ah ! marquis, tu ne seras pas marié.

LP. COMTE

li ne faut, morbleu! pas en avoir le démenti.

LE MARQUIS

Parbleu! mes amis, voilà une royale femme que madame Abraham! Je ne connaissais pas encore toutes ses bonnes quali-

tés. Je m'oubliais, je me déshonorais, j'épousais sa fille : elle a plus de soin de ma gloire que moi-même; elle m'arrête au bord du précipice. Ah! embrassez-moi, bonne femme! je n'oublierai jamais ce service. Mais vous payerez !e dédit, n'est-ce pas?

MADAME ABRAHAM

Il le faut bien, puisque j'ai été assez sotte pour le faire, monsieur. Je vous rendrai, pour m'acquitter, les billets que j'ai à vous.

LE MARQUIS

Ah! madame Abraham, vous me donnez là de mauvais effets. Composons à moitié de profit, argent comptant.

M. MATHIEU

Non, monsieur, c'est assez perdre.

LF. MARQUIS.

Adieu, madame Abraham; adieu, mademoiselle Benjamine. Adieu, messieurs. Adieu, monsieur Dainis : épousez, épousez; je le veux bien. Nous devrions, le comte, le commandeur et moi, vous faire l'honneur d'assister à votre noce : mais cela vous gênerait peut-être. Ma foi, mes amis, laissons libres ces bonnes gens, et retirons-nous. Adieu... Ne bougez pas. (i/ sort en riant , avec te comte et le commandeur.)

FIN DK L'ÉCOLE DES BOURGEOIS

DESTOUGHES

PhihppT-tfériettHlt DrsTODCNFS r*t un Tonrengcan, né en |fi*o, dans line f.umlb- de magistrat», cl net |iarent» (oui d‘:ibnnl rêvèrent pour monsieur leur Al* le» honneur» de l'hermine et du mortier, bienfait» certains d'une grande éducation. Mm» le Jeune hoinnie avait résolu d'être un poêle, el pour échapper à l'ambition paternelle, il un fil comédien de campagne. C’est si beau la vie erranle à vinwl an» ! C'est ni rare aussi l'amoureux des Céltniène, qui reste, en cuuranl le monde, un jeune homme ingénu, croyant, et Adèle au\ leçon* qu'il a reçue» ('«mime il allait de ville en ville, à la façon d’un comédien de Scarron, il rencontra. dan* ’»uleuie, Patnb.i*sad»;iirde France. M. de Puisictix, et celui-ci. ebanué de la lionne grâce el de l'esprit du jeune comédien, en Al l’un de ses secrétaires et lui apprit le grand art d’un babil r négociateur. Ce précieux enseignement ne fut pas inutile à Destouehes; mais, l’inconstant! il eut bientôt quitté M. de Puisieux pour suivre h la guerre un capitaine, son compatriote, qui le conduisit, en qualité du volontaire, au siège de Landau. Peu sVn fallut qu’il ne sautât p»r-de**us la brèche. 11 fut blessé à la bataille de Fridlingen. Diplomate et soldat. c’était beaucoup Mai* quoi! il voulut être un poète, et, comme il avait joué en ses chemins toute» aortes de comédies. Il en voulut faire A von tour : le C hrieux impertinent . l'ln</ratt l7rre*o/w, le Méditant, toute» sorte» de demi -caractères; iqais l'esprit, le comme il faut et l’honnête accent de ces leuvrea estimables, curent bientôt mis l’auteur de plain-pied avec la meilleure compagnie. Il était connu de M. le régent; le cardinal Dubois, le premier ministre, un homme habile à faire peur, reconnut l’élève de M. de l’uisieiix. U chargea Destouchc»,

et de préférence A toutes sortes d’amhassadeurs. de l'affaire la plus importante de son ministère, à ***<nr ion chapeau de cardi-

nal La chose, en effet, semblait impassible. et Dc-tourhcs revint rapportant le chapeau au cardinal DuImù». Ce grand succès pouvait être une fortune Malheureusement. In mort de M. le régent et du cardinal emporta toutes se» espérance», et M. l'ambaKideur, redevenu un simple écrivain, fut caclicrsa vie dans un petit domaine aux environs de Melun, en pavant pir l'Académie française. Lâ. il vécut comme un Mgr, honoré de ses voisins, rerherrbé par les comédien* qui jouaient toutes ses pièces : le Triplr martnqe. VOhtHitlt imprerm. Il écrivait en vers, il écrivait en prose. Enfla, tout d'un coup, et d'une main magistrale, il écrivit h Philotoph* mnr-é. son chef-d'œuvre ; il écrivit le Gtorim, le digne pendant du Philoanphr marié :

J Vu Irait» ; U lanirc me déclare à genoux

Qu'uo père infortuné uVvl pu digue de vous..

Le Dittipntmr est sa troisième comédie; elle rwt peut être les deux premières. Avec ces truis compositions, Desquelles était l'un des maîtres de h comédie. Il en s fi»»l beaucoup qui ne sont pas restée» au répertoire. C* brille un instant, puis ça s'éteint cl l'on n'y pense plti*. mai* on revient toujours au PHilnnaphr marié.

Quand il eut soixante ans , Deslouclles renonça an théâtre, et, Adèle aux croyances de toute sa vie. il voulut mettre un sage intervalle entre sa dernière comédie et «en tombeau. Il AI bien, si nous en jugeon» par se* œuvre* inachevées. Oui qui voudront le mieux connaître, iront chercher son éloge dans le recueil de d'Aleuibcrt.

LE PHILOSOPHE MARIÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES

h R PRÉSENTÉE » POUR LA PREMIÈRE FOIS, Bit 1777

PERSONNAGES

ARÎSTE.

RASION, ami d'Ari*te et amant de Céltanle.

La Mxaotis Ül’LAl RET. antre ami d'Ariite et amant dit Méhic.

LISI MON, pire d'Arîite.

PERSONNAGES

GÉRONTE, oncle d’Ariite.

MÉLITË. femme d'Aruts.

CÉLIANTE, Kror aînée de Slélite.

FINETTE, inivaala de MAlitc.

Un laqdais.

La soéo« «st à Paria, obas Art» ta.

T SCÈNE I

ARISTE, ffl robe de chambre.

Oui, lout m'attache ici ; j'y goûte avec plaisir les charmes peu connus d'un innocent loisir;

J‘y vis tranquille, heureux*» à l'abri de l’envie :

U folie ambition n'y trouble point ma vie; Coûtent d'une fortune égale à mes souhaits,

J'y sens tous mes désirs pleinement satisfaits.

Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,

Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.

D’un travail sérieux veux-je me délasser,

Les Muses aussitôt viennent m'y caresser.

Je ne contracte point, grâce à leur badinage.

D’un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage. J'ai mille courtisans rangés autour de moi :

Mu retraite est mon Louvre, et j’y commande en roi. Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.

Hors de mon cabinet, je ne suis plus le même.

Dans l’autre appartement, toujours contrarié :

Ici je suis garçon, là je suis marié...

Marié... C’est en vain que l’on se fortifie,

Par le grave secours de la philosophie,

Contre un sexe charmant que l'on voudrait braver; Au sein de la sagesse il sait nous captiver :

J’en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse. Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse. Plus amant que mari, je possède son cœur.

Elle fait son plaisir de faire mon bonheur. Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame? Ma femme est lout aimable; oui, mais clic est ma En elle j'aperçois des défauts chaque jour, [femme. Qu'elle avait, avec art, cachés à mon amour.

Sexe aimable et trompeur, c’est avec cette adresse Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse. Insensé que j'étais! ai-je dû présumer Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former Ce qu’on ue vit jamais, une femme accomplie?

Je l’aï cru cependant, et j'ai fait la folie.

C’est à moi, si je puis, d’éviter tous débats,

De prendre patience, et d'enrager bien bas.

(Il irmel A lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Dirmon entre Mans être aperçu , et s'appuie sur le fauteuil d’ Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion et toujours sons le •ofr ;)

ARISTE, DAMON

ARISTE

Me voilà justement. C'est la vive peinture

D’un sage désarmé, dompté par la nature.

C’est toi qui Je premier, attaquant ma raison,

Sus me faire à longs traits avaler le poison,

Cruel ami ; c'est loi dont la langue éloquente Me lit de cet objet une image charmante :

Tu vantas sa douceur et sa docilité;

Ma confiance en toi fil ma crédulité.

n Ail ON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, turitris en V apercevant.

. Ciel! que viens-je d'entendre?

Est-ce vous?

DAMON

C’est moi-inétiie.

ARISTE

A quoi bon me surprendre?

DAMON

Je ne vous surprends point. Vous me pariiez, et njoi Je vous réponds.

ARISTE

Fort Lieu. Je vous jure ma loi Que je me croyais seul.

DAMON

A mon tour je vous jure Que je suis fort surpris d'une telle aventure.

Je vois qu eu votre esprit me voilà décrié?

Quel crime ai-je donc fait?

ARISTE, se levant brusquement.

Vous m'avez marié.

DAMON

Le mal est-il si grand ?

ARtSTR.

11 ne devrait pas l’être;

Je m’en flattais du moins.

DAMON

N’êles-vous pas le maître?

Si quelque chose ici vous* peut blesser l'esprit.

D'y mettre ordre au plus tôt?

ARISTE

Non ; car il est écrit Qu’un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre. Jusque» à ce moment j'avais su me contraindre. Mais puisque le hasard a trahi mon secret,

Avec vous désormais je serai moins discret.

DAMON

Je ne vous comprends point.

ARISTE

Pourquoi?

DAMON

Le mariage ,

Quoi qu’on en puisse dire...

ARISTE

Est un rude esclavage»

DAMON

Pour les femmes.

ARISTE

Bientôt vous aurez votre tour; Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.

Vous verrez qu’un mari qui s'est fait un système

LE PHILOSOPHE MARIÉ» ACTE I, SCÈNE II

De n'aimer que «a femme, et d'étre aimé de môme, Doit, pour se conserver cette félicité.

N’avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DA MOX

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnaariste. (blc.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable; Mais clic ne veut point se contraindre pour moi. iumu.v.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,

Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.

Il semble que ce soit son plaisir favori De laisser entrevoir que je suis son mari.

Chaque jour elle fait nouvelle connaissance,

Et chaque jour aussi nouvelle confidence,

A des femmes surtout. Jugez si mon secret N'est pas en bonnes mains.

DAM ON

Je prévois à regret

Que votre intention ne sera pas suivie :

Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie Vous serez marié saus qu'on en sache rien?

ARISTE

Plût au ciel !

DA MON

Et pourquoi?

C’est qu'un secret lien.

Formé depuis deux ans à l’insu de mon père M’expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON

Deux mots l’apaiseront. Son amitié pour vous...

ariste. [roux.

Mais je crains «a douleur bien plus que son cour- Vous savez à quel point je l’aime et le respecte ;

Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,

S’il est instruit enfin d'un hymen contracté Saus son consentement, saus l’avoir consulté.

Ce n'est pas seulement cette délicatesse

Qui m’oblige au secret. Entre nous, ma faiblesse

Est de rougir d’un litre et vénérable et doux,

D'un litre autorisé, du beau litre d’epoux,

Qui inc faij tressaillir lorsque je l arlicule,

Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.

Ce motif, je le seus, n’est pas des plus sensés; Mais...

DA MON

C’est avec raison que. vous vous dispensez A tout autre qu’à moi d'en faire confidence;

Et ce serait à vous une grande imprudence,

Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif Dicté par l'inlérét, et bien plus positif,

Celui de ménager un oucle fort avare,

Quoique puissamment riche; assez dur et bizarre Pour vous déshériter indubitablement.

S’il uous sait marié sans son consentement.

Voilà pour votre femme une raison puissante.

ariste.

l a rage de parler est encor plus pressante.

Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici Qui m'expose à l’éclat et me met en souci :

Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse I Qu’un moment elle est gaie, un moment sérient, I lliaiit, pleurant, jasant, se taisant tour à tour,

I Enfin changeant d'humeur mille foiaen uo jour;

Sa sœur, votre future, et qui, par paMpnhèse.

| Vous donnera tout lieu d’enrager à votre aise,

.Me met au désespoir par de fréquents écarts,

Et, de plus, nous amène ici de toutes parts tu tas d’originaux, d’ennuyeuses commères.

Qui me font avaler cent pilules amères.

Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudent* Pour lui rendre visite à son appartement, [ment Dès que j’entre on se tait. On se parle à l’oreille, On sourit. Par degrés le caquet se réveille : Toutes parlent ensemble; et ce que je comprends Par leurs discours confus, leurs gestes différents C’est que ma bello-sœur, fine et dissimulée,

A mis dans mon secret la discrète assemblée,

Et que je dois compter que, dans fort peu de

(jours,

J’aurai pour confidents la ville et les faubourg?.

DAM ON

Je suis au désespoir d’une telle imprudence :

El je vais de ce pas quereller d'importance Madame votre femme et votre belle-sœur.

aiiistc. [ceur.

Non : je crois qu’il vaut mieux leur parler en doo- Mai.s avertissez bien ma prudente compague Quelle me forcera de fuir à la campagne,

Ht de m’y coufiiier pour n’eu sortir jamais,

Si le secret u’est pas mieux gardé désormais.

DA MON, avec lut nourit malt».

Soit. Mais vous, employez votre arl, votre scient* A vous mettre en étal de prendre patience.

ARI*TR, «ur le mfme Ion.

Et vous, pour m'imiter, et par précaution, D'avance faites-en bonne provision;

Vous en aurez, ma foi, plus besoin que nioi-m^mc: Je connais Céliante, et je crains...

da mon.

Moi, je t'aime-

Scs défauts n'auraient rien qui me pût effrayer, S'il ne s'agissait plus que de nous marier.

Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,

Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance, Excite son caprice, et lui Tait croire* «afin Qu'elle s'abaisserait en me donnant la main.

Mais elle m'aime, au fond ; et si jamais mon IWf* Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire Que je n'ai sur les bras que par un point d bon* Je me ferai connaître à votre belle-sœur, [neiir,

ARISTE

Le plus lôt vaut le mieux, croyez-moi.

Digj^gdby CiOOflle

LE PHILOSOPHE MARIE, ACTE I, SCENE IV. i»37

DA MON

Je vous quitte,

Et vais gronder pour vous Céliaule et Mclite.

SCÈNE IV

AlUSTE, FINETTE, '/•" observe quelque temps Aristc avant que de parler.

riNETTK.

{A part.) (Haut.)

Toujours lire! Monsieur, madame votre femme...

AHISTK.

Crie encore plus plus haut?

F1NUTTB.

Très-volouliers. Madame

Votre...

AJUSTE

J'ai défendu cent fois, depuis deux ans, Que jamais ce inot-là fût prononcé céans :

Ne t'en souvicnt-il pas?

FINETTE

Oui: mais quand je l’oublie, Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie?

AH1STB.

Premièrement, celui de me désobéir.

F1XETTE.

Passe.

AJUSTE

Secondement...

J’enrage. A vous ouïr.

Un s’imaginerait que c’est faire un grand crime De donner à madame un titre légitime.

AAISTE.

Finette I

FINETTE

Quoi, monsieur?

AJUSTE

Il faudrait m ecoulcr

Quand je parle.

FINETTE

Ah ! vraiment, qui voudrait s'arrêter A tous vos beaux discours, cl les suivre à la lettre, Ne casserait jamais...

ARISTB.

Voulez-vous bien permettre Que je dise deux mots?

FINETTE

Quatre, si vous voulez.

ARISTB.

Vous savez qu'un secret...

Deux ans sont écoulés

Depuis que nous menons une vie équivoque;

Je n’y puis plus tenir, le secret uie suffoque.

ARISTB.

Ma patience enfin pourrait bien se lasser.

FINETTE

C’est conscience à vous que de vouloir forcer, Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire. Pour moi. j'aimerais mieux vivre en un monastère, Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soûl.

ARISTB, se levant.

Parlez, morbleu! parlez: je ne suis pas si fou Que de vouloir tenir vos langues inutiles :

Sur un point seulement quelles soient immobiles; Ce n’est que sur ce point que je l’ai prétendu.

FINETTE

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit dé- Et voilà justement ce qui nous afiriande. [fendu ; Parmi vingt bous ragoûts, la plus grossière viande Que l'on me défendrait constamment de goûter Serait le seul morceau qui pourrait ine tenter. Jugez, après cela, si je n’ai pas la rage De parler librement sur voire mariage.

AHISTK.

Quel travers, quel esprit de contradiction!

Quel fonds d’intempérance et d'indiscrétion t Voilà les femmes.

FINETTE

Soit. Mais, telles que nous sommes. Avec tous nos défauts, nous gouvernons les hommes, Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil Où viennent échouer la sagesse et l’orgueil.

Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes: Vous avez la raison, et nous avons les charmes.

Iaj brusque philosophe, en ses sombres humeurs, Vainement contre nous élève ses clameurs;

Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,

Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides. Comptant sur sa science et ses réilexions,

Il se croit à l’abri de nos séductions.

Une belle parait, lui sourit, et l'agace:

Crac... au premier assaut elle emporte la place. ARISTB, a part.

Voilà précisément mon histoire eu trois mots.

FINETTE

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots lirai liant autour de vous; cl vous-même, en cachet- Jouant à cache-cache, ou bien à climuscttc. [te,

AHISTK, û part.

La friponne a raison de rire à mes dépens,

El ses discours tnalius sont remplis de bou seus. (Haut.)

Faisons trêve, de grâce, à tout ce badinage.

Je veux encore uu temps cacher mou mariage, Four n ôtre point privé de la succession D'un onde dont lo bien fait iifon ambition.

Quoil vous ambitieux? Je vois qu'un philosophe

238 LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE I, SCÈNE Vi.

* Est fait comme un autre homme, et de la même

[étoffe.

* Et qu'avez- vous donc fait de ces beaux sentiments Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments? « Le comble, disiez-vous, de toutes les faiblesses,

« C'est de ne point guérir de la soif des richesses. ■ Que celte hydropisie a fait de malheureux!

« Mais pour moi, ma fortuue a surpassé me» vœux; « Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,

* Et mou cœur, pour l'avoir, céderait un empire.» Et zeste, si quelqu'un vous pouvait prendre au mot, Vous diriez : Serviteur, je ne suis pas si sot.

AttlSTK

Tu te trompes. Je suis dans ha mémos maximes, Mais je sais leur donner des bornes légitimes;

Et je serais maudit un jour par mes enfants,

Si j'étais philosophe à leurs propres dépens.

Il ne faut rien outrer quand on veut être sage :

Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINBTTK.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.

Mai» messieurs vos enfants sont encore à venir. Peut-être vieudrout-»ls. Cependant...

AHISTS.

Quoi I

FINETTE

J’augure

Que vous u’aurez jamais grande progéniture. ÀHKTE.

.Mais je u’ai pas trente au». A mon âge, je crois...

FINBTTK.

Ou dit qu'on n’a jamais tous les dons à la fois.

Et que les grands esprits, d ailleurs très-estimables. Uni fort peu de talent pour former leurs semblaaristb. [blés.

Finette a de l'esprit, et s’en sert joliment :

Il faut faire réponse à son doux compliment.

Ou souffre un temps le» airs d’une Hile suivante, Que trop de bonté gâte et rend impertinente :

Elle offense, elle aigrit sans s’eu embarrasser;

Un jour elle conclut par se faire chasser.

Je pense que Finette est assez raisonnable Pour prendre en lionne part cet avis charitable,

Et pour eu profiler avec attention ;

Siuou, gare l'instant de la conclusion.

FINBTTK.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.

Je vois qu'un philosophe est mauvais politique. Puisqu’il n’observe pas que c’est être indiscret Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret; Surtout si ce quelqu'un est d’un sexe qui penche Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE

Ta réplique est très-juste; et les maîtres prudeuls Doivent au poids de l’or payer leurs confidents.

(// lui donne de Purgent.)

Voici" pour t’apaise f*et t’imposer silence.

(a port.)

Mon lot est de souffrir, et d’avoir patience.

PINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesait; Mais ceci le rendra plus léger qu’il u’était.

Par vos riches leçons je me sens plus discrète: Képélcz-les souvent, et je serai muette.

AR1STB.

S il ne tient qu’à cela, je puis compter sur toi? P1NITTB.

Tant que vous paierez, bien, je vous réponds de moi. Mais, à propos, vraiment, j'oubliais de vous dire Que votre femme... non, que madame désire...

AU STS

Madame ?

FINETTE

Ma maltresse. Ah! j'v suis. Dieu merci! Que ma maltresse donc voudrait venir ici.

Pour vous entretenir sur certaines affaires... AJUSTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires; Nous aurons celle nuit le temps de nous parler. De grâce, empéche-la de venir nie troubler; Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

F1NETTR.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V

AJUSTE

La douceur et l'argent sont plus persuasifs Que les raisonnements les plus démonstratifs;

Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles Pour corriger les gens les plus incorrigibles.

La maligne Finette à ma bourse sourit:

Je pourrai gouverner ce dangereux esprit. Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille, Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

AJUSTE, M ÉLITE

ARISTE, apercevant ta femme.

Comment! c'est vous?

MéUTR.

Mon Dieu! d’où vient cette frayeur?

Est-ce donc que ma vue inspire tant d’horreur?

xnisTB. [l’être :

Eh non! Vous m’êtes chère autant qu'on puisse Mai» dans mon cabinet devriez-vous paraître?

Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MEUTE

Oui; mais j’avais dessein de vous entretenir Sur un fait important, Auquel il faut mettre ordre.

ARISTE

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre. VtUTK.

Devez- vous me blâmer si je cherche à vous voir? Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE I, SCÈNE XI

AHISTE.

Le devoir d'une femme esl détrc complaisante.

MÉLITE

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante. Vous oaiinez d'un mari que son autorité :

Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE

Il n’est point question d’uu pareil sacrifice.

Me traiter de tyran, c’est me faire injustice; J’exige des égards, et non pas des respecta: Cachez notre secret par des soins circonspects: C’est tout ce que je veux de votre complaisance, Lt vous obtiendrez tout de ma reconnaissance.

Vous distraire un moment, csl-ce vous offenser?

AHISTE.

Si quelqu’un survenait, que pourrait-il penser?

MÉLITE

Eh mais! il penserait... Après tout, que m’importe?

AHISTE.

Ciel ! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte? Que vous importe? Eh quoi: pouvez-vous oublier Le motif qui m'engage à ne rien publier?...

Que dis-je, qui me force à tout mettre en usage Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE

Cela ne se peut pas.

AHISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.

Mais comment empêcher que le monde ne voie?

AHISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE

Que jeu aurais de joie!

AHISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE

Vous avoir pour époux

Est un bonheur pour moi si louchant et si doux,

Il me flatte a tel point, j eu suis si glorieuse.

Que, s'il était connu, je serais trop heureuse.

Si je suis criminelle en marquant ce désir,

Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

AHISTE, ù pari.

Me voilà désarmé pour être trop sensible. L'adresse d une femme est incompréhensible.

MÉLITE

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

AHISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MELITE

La raison, s'il vous plaît ?

AHISTE.

D'avoir eu la faiblesse De vous croire discrète, et femme de promesse : Car vous m'aviez promis très-solennellement. Avant que nous prissions aucun engagement,

Que, tant que je voudrais qu'on en fit un mystère, * Votre sœur en serait seule dépositaire.

Il est vrai.

AHISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudents, Nous avons aujourd hui nombre de confidents.

MÉLITE

Accuscz-en ma sœur, dont la langue indiscrète Ne peut tenir longtemps une affaire secrète. Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi :

Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

AHISTE.

Vous en repentez-vous?

MELITE

Oui.

AHISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE

A d'indignes soupçons votre secret m'expose. Nous demeurons ensemble; et j apprends tous les Que cela Tait tenir d'impertinents discours, [jours Je n'en murmure pas. De ma seule innocence Je me fais uii rempart contre la médisance ;

Et, sacrifiant tout à mon affection,

Je laisse déchirer ma réputation ;

Mais, puisqu'il cet excès il faut que j'obéisse.

Je demande le prix d'uu si dur sacrifice.

Eh quoi?

AHISTE.

MÉLITE

C’est que, du moins, le marquis du Lauret, Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

AHISTE.

Le marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage? C’est l'homme à qui je veux me cacher davantage. Quoiqu'il soit courtisan, et qu’il ne sache rien, C'est un sage aehé sous un joyeux maintien,

Et qui ne connaît pas de plus grande faiblesse Que de prendre une femme, et même une maîtresse. Soutenant qu’il n’est point d’autre félicité Que d’ôtre, à tous égards, e.i pleine liberté.

KauL-il vous dire plus? cent fuis, en sa présence, J’ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,

Que, s’il sait une fois que je suis marie,

Par scs traits, en tous lieux, je serai décrié.

MELITE

Quoi donc! doit-on rougir des nœudsdu mariage?

On doit rougir du moins de changer de langage,

De principes, d'humeur, ou soutenir l’affront D’être tyinpanisé ; je n’en ai pas le front.

MÉLITE

Cependant il faut bien vaincre ccttc faiblesse,

Et tout dire au marquis.

AHISTE.

Et quel motif vous presse

De lui déclarer tout?

LE PHILOSOPHE MARIE, ACTE II, SCENE I

" MK1.IT F..

l’n jour vous le saurez;

Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

' AUISTK.

Sachons donc ce motif.

MÉLITB.

Il est très-raisonnable,

Et, pour no rien celer, il est indispensable.

AHISTK.

Pourquoi? Vous m'étonnez.

URLITF..

Je ne dirai plus rien.

ABISTK.

Poursuivez, je le veux.

MÊLITK.

Vous le voulez? Eh bien!

O sage courtisan, ce railleur si terrible, (sensible, Qui croit qu’on n’est point sage à moins qu’être in- Quand il sort de chez vous, 11e passe pas un jour Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

AUISTK.

A vous?

MEUTE

A moi.

AUISTB.

Mélite !

MKUTK.

Kh bien!

AUISTK.

Quelle appareuce

Que...

MKUTK.

J’avais résolu de garder le silence,

De peur de vous commettre avec lui; mais enfin Sa poursuite me cause un violent chagrin :

Pour la faire cesser, le moyen le plus sage Est de lui faire part de notre mariage.

Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu Qui de vous ou de moi lui fera cet aveu.

Je vous laisse un moment réver à celle affaire; Blais, ce jour expire, je ne puis plu> inc taire.

SCÈNE Vil

ARISTE

Attendez... Elle fuit. Quel embarras maudit! Dois-je donner croyance à ce quelle me dit?

Cela ne peut pas être; et le marquis... Je gage Qu'elle invente ce trait pour... .Non; elle est trop Et je lui ferais tort d'oser la soupçonner. [sage, Mais enflu que conclure et que déterminer?

Le marquis amoureux! Dans le fond de mon âme, Je suis ravi... De quoi? qu'il en conte à ma fenunc? Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé... ' Mou honneur ! Qu on est sot quand on e&L marié! Allons voir le marquis. Tâchons avec adresse.

De lui faire à moi-inétuc avouer sa faible&c :

Plus elle sera grande, el moins je le craindrai. Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

SCÈNE I

CELIANTE, FINETTE.

CKLIANTK.

Le marquis du Lauret va venir?

Kl a KTTK.

Oui, madame.

CIÎI.IA.NTB.

Crois-tu qu'il m'aime?

FI N KTTK.

Non.

CÉDANTS.

Dans le fond de mon âme

J'en suis au désespoir.

FÏNETTK.

Oh ! je n'en doute pas.

La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CKLIANTK.

C'est ce qui me ferait souhaiter sa conquête ;

El j eu viendrais h bout, si je l'avais eu tête.

Il est un certain art, que je sais à ravir.

Pour Axer uu tel homme et pour se l'asservir.

FIN KTTK.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure. CKLIANTK.

Parles-tu tout de bon ?

Sans doute.

CKLIANTK.

Je te jure

Que bientôt de mes yeux il sentira les coups- Je veux dés aujourd'hui le voir à nies genoux.

FINETTE

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise? CKLIANTK.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise; Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat. [l'Etat, FINETTE.

Pourrai, il no, l'est point. C'esl un lioiomc qui pense Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :

Du reste, auprès du sexe, il est respectueux,

El se ferait aimer, s'il était amoureux.

Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire; Je trouverais pour vous encore [dus de gloire A vous l'assujettir, à l'aimer tout de hou,

Qu'à vous sacrifier à votre beau Datuou.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE II, SCÈNE II

C'est l'ancien confident, ceat l'ami de mon maître; Vous l'aimez. Cependant, ai je puis m’v connaître. Vous prétendez en faire un mari complaisant.

En ce cas, le marquis vous conviendrait autant : Les gens de qualité suivent toujours la mode;

Et tout homme de cour doit être époux commode. Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari Soit fat, s'il vous permet d’avoir un favori?

CF.LIAXTB.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE

Comment! je vous étale Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale, fiompez avec Damon ; j'insiste sur ce point; N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point.

C&LIAKTE.

Tu le trompes, Finette; et, malgré l'apparence. Mon cœur me dit qu’il est d'une illustre naissance, Et que, par des raisons que nous saurons un jour...

FINETTE

Ah! voilà justement de vos romans d’ainour.

Pour moi, je le connais. Sa tendresse empressée .Vert que le pur effet d'une âme intéressée.

Une tante, en mourant, vous a laissé des biens Dont il espère un jour rehausser ses moyens.

Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :

Mais osez l’épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J entre dans tes raisons, et je les applaudis;

Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis. Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême, JV-lude mon penchant, et le combats moi-même; J'ai maltraité souvent un amant trop aimé;

Contre lui mon orgueil s’est hautement armé ; Enfin, pour me guérir, je me suis exilée :

Tout cela vainement; je suis ensorcelée.

Attends.

FINETTE

Quoi?

CÉLIAKTK.

Je me sens aujourd'hui d’une humeur A le désespérer.

FINETTE

Quelque bonne vapeur

Vous serait à présent d'un secours admirable. Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez Toison Sitôt qu’il paraîtra.

Clt LIANTS.

J’excite mon courage

A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage. Prête-moi ton secours pour m'y déterminer; Traitons quelque sujet propre à me chagriner ; Parle-moi de ma somr.

Eh bien donc, ma maîtresse,

De notre philosophe a lassé la tendresse.

Il s’est abandonné, pour la première fois,

A des vivacités qui, comme je prévois.

Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse,

Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heu- Cela vous déplaît-il ? [reuse.

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.

Lrn doux ravissement est prêt à me saisir.

Le bonheur de ma sœur excitait mon envie.

Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE

Enragez donc, madame, et pestez bravement;

Leur querelle a produit un raccommodement Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes, Que notre philosophe en a versé des larmes.

Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser Sanssenlirque mes yeux sont tout prêts d'en verser.

{Elle pleure.)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

Plus que jamais, madame.

Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE

Plus elle prend le ton d'autorité,

El plus, depuis une heure, il en est enchaulé.

CÉLIANTE.

Je n’y puis plus tenir. Parquet charme Mélite Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?

S’il était mon mari, comme je le voudrais,

Plus il serait soumis, plus je l’approuverais..

Mais avoir pour ma sœur une telle faiblesse,

C'est un aveuglement qui me choque et me blesse. J’en crève de dépit, et j’en suis en fureur.

FINETTE

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Connue tin monstre.

FINETTE

Fort bien. Le voici, ce me semble ; Il vient' fort à propos, et je vous laisse ensemble.

(Céliante, aussitôt que Finette eit sortie, va te placer nonchalamment fur une chaite, et te met a réver.)

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, regardant Céliante quelque temps tant qu'elle fatse semblant de l'apercevoir.

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dù d'abord vous en apercevoir:

Mais vous ne sentez rien.

DAMON

Quoique je vous ennuie,

Je ne puis me résoudre...

te

Un LE PHILOSOPHE MAillK, ACTE H, SCÈNE II.

CÉLIAKTK, d'un air dédaigneux.

A moins qu’on no vous fuie, Ou ne saurait jamais si" défaire de vous.

DAMON, A pari.

Elle est dans ses grands airs, il me faut Hier doux.

(Il s'assied dam un cola.)

CELIANTE, livraient.

Je veux que vous sortiez.

DAMON

Soit : mais daignez m 'apprendre

Pourquoi.

CELIANTE, rrpnuant l’utr dédaigneux.

Je n’ai, je pense, aucun compte à vous rendre. D Alton.

J on demeure d'accord : mais si ma vive ardeur .M'engage*..

CÉUANTK, se levant brusguement.

AH! vous allez lâcher quelque fadeur.

O AMOK

Je ne dirai plus rien.

CKMAKTC.

Ma vive ardeur m’engage!

Ne me tenez jamais ce doucereux langage ;

Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.

Votre goût et le mien sont bieu mai assortis.

Ma vive ardeur!

DAMON, à part.

Il faut lui passer son caprice.

DELIANTE.

Vous préteudez, je crois, me traiter en novice? Damon .

Mon Dieu! non : je sais bien que vous ne létes pas.

DÉLIANTS.

Qu'entendez-vous par là? Sortes.

DAMON

Tout de ce pas

Je vais 010 retirer.

DELIANT!, !« retenant.

Non, non j Je ine ravise.

On ne dit point eu face une telle sottise Sans avoir le dessein de rompre absolument.

Nous y procéderons dans uu petit moment :

Mais je veux qu avant tout votre bouche m'explique Ce que vous entendez par le trait satirique Qu'avec un lier souris vous m'avez décoché.

DAMON

C’est vous qui, maigre moi, me l'avez arraché. Vous croyez que je veux vous traiter en novice; Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTEi

El comment?

DAMON

Moi?

CKUAJftB.

Mon Dieu, qu’il est modeste!

C'est lui qu'il faut traiter en novice.

bAMON, en riant.

Entre nous.

Madame, je le suis au même point que vous. CELIANTE, avec fureur.

Ah! je ne puis souffrir uu lui excès d’outrage. Vous m'en ferez raison.

DAMON

C'est à quoi je m engage.

CELIANTK.

Au plus tôt.

DAMON

A l'instant.

CÈLIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison, Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes : Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos char- Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas [mes. De choisir une nuit pour vider nos débats?

Vous riez?

CK LIANTE

Oui, je ris, quoique fort on colère.

Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.

(Elle rit plus fort.)

DAMON

Je suis ravi de voir par votre procédé,

Que notre différend sera bientôt vidé.

CéUAHTB, reprenant un air «frira*.

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, a part.

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle;

Mais je sais le moyen de la faire Unir.

(a Célianlr.)

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir, Quoiqu à dire le vrai j'ignore par quel crime J'allume votre haine et Je perds votre estime.

Mes soupirs, mes respects ne font que vous lasser. Les inclinations ne se peuvent fbreer ;

Je le sens, j'en mourrai ; mais, pour votre supplice. Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice. Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plu*, Et vous serez en proie aux re grets superflus.

Adieu.

DAMON-

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLlAUTE.

Mais que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON

Je veux dire... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÈLIANTE.

Vous uc valez rien.

CÈLIANTE, t'attendrissant.

Damon, Damoh!

DA110N, Iq regardant tendrement.

0 trop funestes charme* !

CÈLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes. Ecoutez.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE 11, SCÈNE H

DAMOX.

l'ion, je veux que vous me regrettiez,

El Je tous laisse.

CÉifAftTK.

Et moi Je veux que vous restiez.

da Mon.

Je demeurerai donc; mais c'est par camplaisaure- CÉLIAXTK.

Par complaisance T

damox.

Ou bien par pure obéissance; Tout comme il vous plaira.

Je suis au désespoir!

De quoiî

De ne pouvoir me passer de vous voir.

Je voudrais vous haïr... aulaut que je vous aime. DAMOX.

Hélas ! tous le pourrez sans une peine extrême. Vous venei de jurer de me haïr toujours.

CéLUXTE.

Ah! comme je mentais!

DaMOX.

Quel étrange discours! *

Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire, Je...

céuAxte.

Tenez, je vous jure à présent le contraire.

DAMOX.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard?

CtLIAXTB.

Au dernier : c'est le seul où mon cœur ait eu damox. [part.

Parlez-vous tout de bon?

(DÉLIANTE.

Oui, je Vous le proteste, L’esprit a commencé, le cœur a fait le reste.

Mon esprit vous outrage, cl mon cœur s'attendrit.

DAMOX.

CroVei donc votre cœur et jamais votre esprit. Mais ehcor, dites-moi par quel caprice étrange Votre esprit contre moi se gendarme.

CÉLlAXTE.

. Il se venge

De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :

Il m’inspire souvent de certains mouvements Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne, Et tiennent du mépris et même de la haine.

Vous êtes soutenu par l'inclination,

Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMOX.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.

J'ai donc bien des défauts dont votre esprit mur-

[mure?

CEI.IAXTE.

Des défauts t des défauts! Je ne finirais point,

Si je voulais à fond examiner ce point.

DAMOX.

Cette discussion n’est pas fort nécessaire.

CÉLIAXTK.

Premièrement, monsieur, «ous un air três-sihcèré, Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon. DAMOX.

Je pense...

CÉLIAXTK.

Êcoutez-moi, cela vaut un sermon.

De plus, vous vous croyez un mérite suprême,

El vous n'estimez rien h l'égal de vous-même : Vous \ous raillez sous main de vos meilleurs amis, Quoique toujours près d’eux complaisant et soumis ; Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine : Chez vous, en grand secret, l'amour-propre do-

mine : Quand vousn'étes point vü, vous courez au miroir, Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.

Ce portrait-là n’est pas fort à votre avantage; Mais, malgré vos défauts, je vous aiine a la ràgé.

DAMOX.

Quoique vous m’accusiez ici de fausseté,

Oserais-je imiter votre sincérité?

Fort bien.

damox.

Vous êtes belle, aimable, généreuse :

Mais vous êtes hautaine, inquiète, envieuse :

Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,

Et vous amaigrissez de l'embonpoint d autrui : Vous avez de l’esprit, mais souvent il s'égare;

Il vous rend d’une humeur inconstanleet bizarre : Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin; Et vos yeux fout la guerre à tout le genre humain : Votre sincérité, dont vous faites parade,

N’est jamais que l’effet d’une brusque incartade; Sans choix, tout *>t pour vous matière à discourir, El le moindre secret vous fatigue à mourir.

Ce portrait- là n'est pas fort à votre avantage; Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÊLIAXTR.

Vous m'aimez?

DAMOX.

Que le ciel m’écrase en ce moment, S’il fut jamais, madame, un plus Adèle amant. Bien que quelques défauts obscurcissent vos char-

[mes,

Mon cœur, trop prévenu, n’en conçoit point d'acêliante. [larmes.

Pour moi, j’en suis frappée; ils m’alarment pour

[totlS.

Vous me fôntlftissaf trop pont* être fhnrt époux ; On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMOX.

Lit bien! vous l’êtes donc. Êtes-vous satisfaite?

CÊtlANTK.

Non, ce fade retour ne saurait me toucher. da Mon.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher*

SCÈNE

CÊUANTE.

il Elit K, en tonnant.

Vous me peiguez souvent , mais c'est d'une autre céliantb. (sorte.

Je dis ce que je crois; la vérité m’emporte.

MRI.ITR.

Il n’est rien de si beau que la sincérité :

Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité. céliantb.

De semblables erreurs je ne suis point capable; Je ne crois jamais rien qui ue soit véritable.

M ELITE

Cependant vous croyez u'avoir aucun défaut.

CKLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverais bientôt.

M ÉLITE

Comment?

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée! S'il dit vrai, je suis folle et coquette QelTéc.

Pour folle, je le suis, puisque j’ai pu l'aimer.

Mais quoi! n’est-il pas fait pour plaire et pour

[charmer.

Cela n’est que trop vrai , c'est ce qui me désole : Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.

Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement, Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement.

Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à

[faire?

Quoi ! peut-on être femme, et ne pas vouloirplairc? Toute femme est coquette, ou par raffinement,

Ou par ambition, ou par tempérament.

Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.

J'ai grand tort d'enrajrer de voir ma sœur heureuse, Et, moins belle que moi, posséder un époux Qui ne#dcvait jamais balancer entre nous?

J'ai de l’orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle? Peut-on n'ôtre pas flèrc, et savoir qu'on est belle? Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à peu près : Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets? Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême? Rien u'est plus ennuyeux qu'être toujours la même. Ainsi, monsieur Damon. tout pesé comme il faut, Vous êtes un menteur, et je li ai nul défaut.

CÉ LIANTS

Fort bien :

Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

CÉLIANTK.

En faisant voir aisément, ce me semble, Qu'en tout point, vous et moi , nous différons cnmélite. (semble.

Si votre caractère est di fièrent du mien,

Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIAMTB.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste; Mais, malgré vos replis, on vous connaît de reste.

Plus je me fais connaître, et plus on est content: Bien d'autres que je sais n'y gagneraient pas tant. CÉLUMTB.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse Pour mener un mari dont ou plaint la faiblesse. mrlitr.

Je lâche de lui plaire; il reconnaît ce soin :

C'est tout mon art. Le vôtre irait un peu plus loin.

CÉLIANTB.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.

Vous ne l'avez charmé que par uu faux mérite.

MÉLITE

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,

A manqué sa conquête, et s'en était flatté.

céliantb. [nenceî

Qui? moi? je l'ai manquée? Ah! quelle imperlilt n'a tenu qu'à moi d’avoir la préférence.

MEI.ITB.

Vous êtes mon alliée, cl vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTB.

Ccst que cette conquête eut pour moi peu d’appas.

MKLITS.

Cependaut mon bonheur vous reud un peu jalouse. Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTB.

D'un sol.

MÉLITE

De votre part rien ne doit m'étonner; Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner. Vous sortirez d’ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTB.

Volontiers. Avec vous je ne saurais plus vivre.

SCÈNE V

ARISTE, un livre û la main; M ÉLITE, CÉL1ANTE.

CF.UANTE le tire ftar le b nu, et lui fait tomber ton livre. Ah! monsieur, vous voilà? Je m’en vais vous apprendre

Des choses qui devront sans doute vous surprendre.

(Elle crie haut.)

Votre femme...

Eh! mon Dieu! laissons ce titre-là.

Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah ! trêve, s’il vous plaît, à la délicatesse.

MEUTE

Si pour moi d’un mari vous avez la tendresse, Vous devez...

ARISTE

D’un mari! (l’est fort bien commencé.

De grâce, que ce mol ne soit plus prononcé.

Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle Sans doute vous venez d’avoir une querelle? meute.

Bagatelle, monsieur!

C ELI ANTE

Bagatelle est fort bon !

MILITE

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom, Vous saurez que ma soeur...

CÉLIAXTK.

.Apprenez que Mélite...

ARISTE

Uh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE

fl m'irrite

Par son sang-froid.

CÉLIANTK.

Baillez un peu plus à propos.

Il s’agit...

ARISTE

Il s’agit que l’on vive en repos.

Je n’exaininc point le fond de la querelle :

En éclaircissement souvent la renouvelle.

Mais, pour l’amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTK.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE

Avez-vous pu. Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE

Pouvez-vous m’en blâmer, lorsque j’y suis forcée? ARISTE.

El par qui ?

MEUTE

Par ma sœur. Elle ose s’oublier, Devant moi, jusqu’au point de vous injurier.

ARISTE

Si ce n’est que cela, remettez-vous, mesdames :

Je ne m’offense point des injures des femmes.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris!

CÉ LIANTE

Les femmes valent bien messieurs les beaux esprits.

MÉLITE

Rien n'est digne de vous, s'il n’est pris dans un céliaxtb. [livre.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE

Mc voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent. Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plai- Si je passe aisément les injures des femmes, [sant? Je déclare que c'est par respect pour les dames.

Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé.

Et dites-moi comment l'affaire a commencé. MEUTE, nprtt avoir un peu rêrt.

Demandcz-le à ma sœur.

CÉLIANTK.

Non ; diles-le vous-même.

MÉLITE

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTK.

Ni moi.

ARISTE

Bon ; ce problème

Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi Que vous vous querellez, et ne savez pourquoi. Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles Qu’il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIAXTE, vivement.

La plus folle des deux est plus sage que vous. ARISTE.

Oh bien I querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTK, gravement.

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère. Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE

Ma foi, vous avez tort Car vos vivacités me divertissaient fort : [grâces... L'une et l'autre y mettait tant d'esprit, tant de Allons, ranimez-vous; êtes-vous déjà lasses?

CÉLIANTK.

Divertissez monsieur 1

MÉLITE

Le joli passe-temps!

CÉLIANTK.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens, El nous ferons la paix.

MBLITK.

J'en avais peu d'envie; Mais je me raccommode, et pour toute ma vie.

CÉLIANTK.

Touchez là.

SCÈNE VI

AJUSTE, GÊRONTE.

G&ROXTK.

Appuyés, mon neveu; vous faite» do» merveilles,

ARI9TK. demeurant immobile, tout regarder Gérante.

Ah, bon Dieu! quelle voix a frappé mes oreilles! C’e$t mouou-clo lui-méme ; autre surcroît de maux. OEROKTR.

Je fuis fâché, vraiment, de troubler vos travaux. Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures? AJUSTE.

Mon oncle, s’il vous plaît, supprimez les injures. Ce sont...

G&IQXTl.

Quoi?

AJUSTE, à part.

Je ne sais que lui dire,

us HONTE.

Morbleu !

Achevez donc.

AJUSTE

Et von», modérez votre feu :

Je vous l’ai dit coût lois, votre bile s' 'échauffe...

GKROXTR.

Vous ôtes un fripon, monsieur lu philosophe; Vous voulez éluder un éclaircissement:

Mais il faut me répondre, et positivement.

AJUSTE

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :

Mais je voudrais vous voir d'une humeur plustran-

[q u il le.

UE HONTE

Ventrebleu I

AJUSTE

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut...

GJÏRONTE*

Prétendez* vous mp traiter comme un sot* ARÎSTE.

.Non; vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste; Vous jouissez encor d’une santé robuste ;

Vous avez de gros biens.

GRROXTK.

Ah!

ARISTE

Vous ôtes d’un satu; Qui peut vous égaler aux gens du plu» haut rang G BROUTE.

Répondez-uioi.

ARISTE

De plus, vous avez l'avantagé De n’avoir point d’enfants, de goûter le veuvage. GKHONTK.

Au fait.

ARISTE

Et de jouir de cette liberté Qui des gens de bon sens fait la félicité,

GKRONTR.

Bourreau 1

ARISTE

Votre neveu vous respecte et vous aime; Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

DÉROUTE

.Dis encore un mut, et je te déshérite.

ARISTE

Je m’en vais, puisque enfin mon discours vous ir* géroxtk. (rite.

Non ; il faut m’éclaircir, et m apprendre à l'instant Qui sont ccs belles.

ARISTE

Soit; je voua rendrai content.

Elles sont sœur».

GEBONTE.

Ensuite ï

arjste, un p*« rêvé.

Elles sont de Bretagne

GKROXTK.

Fort bien.

ARISTE

Elles partaient pour aller en campagne El fort innocemment.., je leur disais adieu, Quand vous ôtes venu nou* surprendre eu ce lieu- Voilà tout

OÉROBTC.

H o ru : je viens pour affaire imporUui»».

2 ÂMBK

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE III, SCÈNE I

Et qui sera pour vous tuez réjouissante.

Le fait, en quatre mots; j oso vous en prier,

Mon oncle.

UBRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

AllIKTR.

Me marier?

GKRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE

Non pas; mais...

GÉROVTK.

Oui plus est, j'amène la future.

AHISTB.

Et qui?

GKROXTB.

Ma bello-fllle.

ARISTE, a pan.

Ah ! me voilà perdu.

0BBO5TK.

Quoi! vous ête?r fàehé, si j'ai bien entendu?

AMSTE.

Point.

GÉHOXTB.

Le parti n’est pas de ceux que l'on méprise...

ARISTE

Il est vrai; niais, mon oncle, excusez la surprise...

GKROXTB.

J’arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous : Nous parlerons à fond quand j’aurai bu deux coups.

PT NETTE

Oui, oui. Le bon marquis s’empresse A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,

Et même devant elle il s’rst mis à genoux ;

Le tout par passe-temps, je n’en fais aucun doute; Car vous le connaissez.

ARISTE. d'un rit forcé.

(4 part.) (à Fipettt.) Oui, oui, j’enrage. Écoule.

Va lui dire à l’instant... Non, non, ne lui dis rien; Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,

Et plus tôt-que plus tard. Je m’en vais donc me

[rendre...

ARISTE, FINETTE

FINETTE

Le marquis du Lauret tantôt vous a fait dire, Monsieur, ayant appris à son retour chez lui Que vous l’aviez cherché, qu'il viendrait aujour- Dlner avec vous. (d'hiii

aiiste.

(ton ! Voici nouvelle affaire.

Qu’on aille l’avertir...

FINETTE

Il n’est pas nécessaire.

aiiistb.

Comment?

FINKTTE.

Il est céans.

AIIISTB.

Faites-lui donc savoir

SCÈNE I

Î.E MARQUIS

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.

Jamais homme ne fut pins grossier, plus brutal. Je n’y saurais tenir. Son humeur intraitable, Avec beaucoup d'esprit le rend insupportable.

Le flegme du neveu vient de se surpasser.

Et sa philosophie a lieu de s'exercer.

Retournons chez Mélite. en attendant qu’Arfsle Sc soit débarrassé d’un entretien si triste.

Mais le voici.

Que mon onclo...

ARISTE, LE MARQUIS

A RI STE

Marquis* vous m’excusez, je croi ?

Si mon oncle indiscret...

LE MARQUIS

Vous moquez-vous de moi?

Je n’ai que trop senti votre embarras extrême : J’entrais dans votre peine aussi bien que vousaristr. [même.

Me venir relancer jusqu en mon cabinet !

Crier! nous interrompre! et vousbrusquer tout net. Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS

Avez- vous conclu?

ARISTE

Non; nous sommes loin de compte.

Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MAROUIS.

Vous n’êtes pas si sot que de vous marier.

Que la philosophie est un grand avantage! Personne mieux que vous n'en a su faire usage.

ARISTE, à pari.

Il me raille; aurait-il découvert mon secret?

(au marifuû.)

11 est vrai que souvent, d’un ton fort indiscret,

Sur les pauvres maris j’ai lancé la satire.

ARISTE

(à part.)

Us auraient bien raison. Je suis mort, s'il découvre Que je suis marié.

LE MARQUIS

Vous voyez que je m’ouvre Librement avec vous.

ARISTE

Oui, je le vois fort bien.

Mélile est votre amie, et rien de plus?

ARISTE

Non, rien.

LE MARQUIS

Je I ai toujours bien dit; et je soutiens encore Qu’on peut vous avouer qu’on l’aime, qu’on l’adoie.

ARISTE, rf'uif air tmbarratié.

(a part.)

Eh! mais... comme on voudra. Quel horrible tuurlk marquis. [ment!

Je vais donc vous parler tout naturellement.

Je l'aiiue. •

ARISTE

Vous riez ?

I.E MAROUIS

Je l’adore.

ARISTE

Quel conte!

LE MARQUIS

Je dis vrai.

LH MARQUIS

Comment! en leur faveur voulez-vous vous dédire?

Oui; leur état commence à me faire pitié!

LE MARQUIS

Ah ! mon pauvre garçon, seriez-vous marié? [croire. Il court de certains bruits... Mais je ne puis les Et j'ai querellé ceux qui forgeaient cette histoire.

ARISTE

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS

Je ne saurais souffrir de vous voir outragé.

ARISTE

Outragé, dites-vous? Quelle est votre pensée?

Ma réputation serait-elle blessée.

Si je...

LE MARQUIS

Votre sagesse a fait un tel éclat,

Vous avez si souvent loué le célibat.

Vous avez tant raillé, déploré la folie l)c tout homme d'esprit qui pour jamais se lie, Vous avez en public si hautement fait vœu De vivre philosophe et garçon, que, peur peu Qu'il vous soupçonne enlin d'avoir fait le contraire. Avec tout ce public vous aurez une affaire ;

Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,

A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

Mais tanl pis; cl pour vous j'en ai honte. Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil. Fuyez Mélitc.

LE MARQUIS

Non; d'un si sage conseil.

Cher ami, je ne puis désormais faire usage. J'aime jusqu'à vouloir... brusquer le mariage. ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS

D’un grand bien, d'un grand nom, je suis seul hél)e choisir un parti ma famille me presse; [ritier; Ces prétextes sauront excuser ma faiblesse.

El d’ailleurs je suis homme à rire effrontément Avec ceux qui riront de cet événement...

Trêve donc d'arguments. La chose est résolue.

Et, si vous m’appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE

Qui? moi, vous appuyer!

LE MARQUIS

Oui ; j’ai compté sur vous.

ARISTE. d'un ta» rn coUrr,

Vous avez très-mal fait.

LE MARQUIS

D'où vous vient cecourrout!

Mélite à vos conseils me parait si soumise...

Je ne veux point aider à faire une sottise.

SCÈNE III

IjJUSTE, le marquis, m élite.

MÉLITK, ù pari.

Je brûle de savoir s’il a fait confidence Du secret au marquis.

LC MARQUIS, à Milite.

J'ai rompu le silence, Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MEUTE

Ut quoi ?

LE MARQUIS

Notre secret.

Nous n'en avons aucun,

Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire; Je ne vous aime point : voilà toute l'histoire. ARISTE, à Mêlite.

Vous ne la chargez pas d’ornements superflus.

MELITE, au marquis.

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus? Parlez.

ARISTE

Ne cachez rien.

MELITE

Qu’avez-vous à répondre?

LE MARQUIS

Bien des choses.

MELITE

Voyons.

LE MARQUIS, ù Mélile.

Et, pour uo rien confondre, Je me» vais commencer par vous parler de lui. J'aisoupçonnélongtemps.mèmejusqueaujouni'hui. Qu'il vous aimait, madame, et qu'en secret peutil prétendait à vous; mais il m a fait connaître (être Qu'à la philosophie uniquement soumis,

Il n'avait que l'honneur d'être de vos amis.

Uct aveu qu'à moi-même il vient ici de faire Me rendra désormais un peu plus téméraire... (Milite, pendant que le marquis parle , regarde Arisle eu levant les épaules; Aritle lui fait signe de te taire.) MELITE, bat, û Aritte.

Vous l'entendez.

ARISTB, a Milite.

Paix donc.

LE MARQUIS, ù Mélilr.

Si c'est témérité

Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,

Que de vous protester que mon coeur ne respire Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire... (Milite veut parler , et Aritte lui fait ligne de te taire.)

MEI.ITE, bat, ù Aritle.

Quoi !...

LF. MARQUIS.

Que de vous ofli’ir et ma vie et mes biens, Et de m'unir à vous par d'éternels liens,

Recevez donc enfin mes voeux et mon hommage.

{Il te jette aux gruaux de Mélilr.)

A RIRTE, a pari.

Je joue ici vraiment nu joli personnage!

MILITE, au tn anpiis.

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LB MARQUIS

C’est donc là tout le prix d’un amour si constant?

MEUTE, a Aritle.

Vous pouvpz endurer?...

ARISTF, bat, a Milite.

Contraignez-vous, de grâce.

(haut.)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe, [cher; Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous tou- Qne sa poursuite est vaine, et qu'il devrait tâcher D'éteindre un feu qui met tant de

trouble en soa A moins que vous u'ayez entretenu sa flamme : [Ame, Auquel cas, entre nous, vous auriez très-grand tort. Cela n’est-il pas vrai?

MEUTE

J'en demeure d'accord.

Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance, Qu’il le dise.

ARISTK.

Je sors. Peut-être ma présence L'empêche de parler librement avec vous.

MÊLITE, le retenant.

Cette discrétion excite mon courroux. (dre.

Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans fein- De cet ami commun nous n'avons rien à craindre : Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS

Eh bien! vous allez voir mon ingénuité.

ahiste, se mettant entre eux deux.

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières, Dites si ses discours, ses regards, ses manières, Quand vos empressements l'obligeaient à vous voir. Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir. Pour bien juger, il faut d'exactes connaissances. Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÊLITE, d’un air piqué.

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,

Qu’il n'y prend d’autre part que celle d'un ami, Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage. Pour peu que contre moi vous ayez d avantage.

ARISTE

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi. lr marquis.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE

Dépêchez.

LE MAROUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,

I.K MARQUIS

Piqué jusque» au vif, je jurai, mais trop fort, l)e ne la plus revoir; et quelque.» jours ensuite, En sortant de chei vous, je lui rendis visite.

Je cru» qu’elle rirait d’un aussi prompt retour; Mais, d’un grand sérieux accueillant mou amour. Elle me lit trembler, et près d’elle en silence. Pour la seconde fois je perdis contenance.

A RI ST F

Avancez.

LF. MAROris.

Je sorti* sans lui dire un seul mot.

Sentant que je m'étais comporté comme un sot. AJUSTE.

Ensuite?

LE MARQUIS

Je boudai. Trois grands mois se passèrent ; Mai» nu bout de ce temps mes leux rerommenrèrcul. Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux. Elle me lit alors un accueil gracieux.

AJUSTE, rivement, ô Meliie.

Gracieux?

MÉLITK, CM tOfriattl,

Tout des plu».

I.E MVHQULV

■ Marquis, écoutez-moi. dit-elle gravement :

« Quoique de tous vos soins je ine tienne honorée, « Jo ne puis vous aimer, la chose est assurée;

« Mais ma soeur, plus aimable et plus belle que moi, « Sans doute recevrait- vos vieux et votre foi.

« Si vous voulez me plaire. ofi'rez-ltii l'un et l'autre; « Demandez lui son cœur, et donnez-lui le vôtre: a Son mérite éclatant bientôt vous charmera,

« Et de votre mémoire enfin me bannira.

« J'exige cet effet de votre complaisance;

« Sinon, je vous défends pour jamais ma préaenco. »

ARIITE.

Mais vraiment ce discours était plein de raison.

LE MARQUIS, vivement.

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

AJUSTE

Enfin que fîtes-vous?

LE MARQUIS

Je devins en furie

De voir que l'on m’eût fait cette supercherie.

Ce n’e*l pas tout encor.

ARISTR. #

Quoi | pas tout, dites-vous?

Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS

Elle me rrnd jaloux.

ARISTR.

El de qui?

le Minons.

Je ne «ai». Mai* enfin la cruelle M’a juré quelle aimait ailleurs. Jamais, dit-elle. Rien lie pourra ravir son estime et son coeur A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTR, rt Jl élite.

Avez-vous dit cela?

MKI.ITK.

Jo ne puis m on défendre : Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTR, mm mnrqMlt.

Je ne saurais comprendre Que vous l'aimiez encore après de tels aveux. Vous dont mille beautés en vain briguent le* vœux.

LE MARQUIS

D’un coeur rebelle et fier l’ordinaire supplice. C'est qu'il aime à la fin, et que l'ou le baisse. Mai» si d'elle, une foi», je puis me dégager.

Par les plu» durs mépris je prétend» me venger.

ARISTR.

IIAtez-voua, croyez- moi.

MILITE

J'aime qu’on me mépris le Minons.

Morbleu!... Mais j’ai tout dit : Imitez ma franchise. Arisle, est-ce pour vous que je suis maltraité? ARisre.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.

Voyez si vos effort» pourront en mou absence Attirer plu* d'égards et de reconnaissance.

Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur Que, si cela se peut, j'y consens de lion cœur. Mais je connais Mélitc; et *i quelqu'un possède Sou estime et sou cœur, vous souffrez sans remède. A moi»* que, résolu de n’aimer plu* en vain.

Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main: Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sao»

[feindra:

Croyez-en un ami qui ne peut quo vous plaindre

(U *• if.|

it -

MEUTE, LE MARQUIS

A qui Mélite veut qui* je donne mon cœur.

Eh bien! offrons-le lui, non par obéisüMce,

Mai* par un mouvement do gloire et de vengeance,

ns MARQUIS.

il e»t sûr de ton fait, et lit dans votre cceur.

MKLITB,

Je ne lui cache rien.

LB MARQUIS

Eh! failcs-moi l'honneur Ile me traiter, au moins, de la même manière. mélijr.

Non pas; il aura seul ma confiance entière.

I n ami me suffît.

I.K MARQUIS

Eh bien donc, je m'en tiens A celte opinion;

Mais je dirai sans faste et sans présomption Que je crois le valoir de toutes les manières.

MEUTE

Vous ave* votre goût, et moi j'ai mes lumières:

El de plus, quand un cœur consent n se donner,

II n'exarnine pas, il se laisse entraîner.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie?

MKI.ITR.

Oui.

le Minons.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MKI.ITK.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi.

Je vous répète ici que mon cœur et ma foi (même Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi M'aimerait vainement; que j'estime, que j'aime Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir.

D’aimer et d’esli mer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V

LE MAltQUIS.

Je suis moins affligé de son indifférence Que je ne suis surpris d une telle constance.

Une femme constante est un monstre nouveau Que le ciel a produit pour être mon bourreau : Cependant à l'aimer mon lâche cœur persiste,

En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.

Ne puis-je...? Ah î j’aperçois celle charmante sœur,

LE MARQUIS. (.EU AME

('.«LIANTE, d pari.

Voici ce fier marquis : je ne puis le souffrir;

Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.

Il y va de ma gloire : el je veux me contraindre, Pour donnera Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, à pari.

Ce début me promet uu succès très heureux.

SCÈNE VII

LE MARQUIS, CÉLIANTE ; DAMON, qui se tient dan* V étal finement, n In écoute tans être aperçu.

LE M\ Rouis, feignant de se nlirer ,

Je crains de in exposer au pouvoir de vos charmes,

CELIANTE, d'un air graeievr.

Ils sont trop peu brillants pour causer Unt d'alar-

LE MARQUIS. [meS.

Déjà depuis longtemps, je l'avoue à regret,

Mon co ur vous rend, madame, un hommage *e- CK LIANTE. [crcl.

d pan.) («I* tnarijuis.)

Oh! je m’en doutais bien. Un penchant légitime Pour vous depuis longtemps m inspire de l'estime.

I.K MARQUIS

Votre estime, madame, est-elle le seul prix Qui dûl récompenser uu cœur vraiment épris?

CELIANTE.

Vous vous piquez, marquis.de lant d'indifférence, Que lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je le marquis. [pense.

Mais si je me rendais à vos divins appas,

Si je vous l'avouais?

CÉLIANTE.

Je ne le croirais pas.

lk marquis.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, se cachant de son éventait ,

C’est que je n’oserais prétendre à lant de gloire.

LE MARQUIS

Ah ! ne rougissez point d'un si charmant aveu,

Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CELIANTE, miu-iudanl.

Eh! de grâce, marquis, finissez ce langage;

Vous feignez du m'aimer, et n'étca qu un volage.

Lk” MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment, (a part.)

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

Dj*fz

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE III, SCÈNE VIII

CÉLIAXTE.

Je n’ose vous promettre une égale tendresse;

Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'em- 11 me dit... [presse.

LE MARQUIS

Que dit-il?

CÉLIAXTE, à pari.

Il dit que j'ai menti.

LR MARQUIS à pari.

Par ma foi, je la tiens.

CÉUANTR, ù part.

Le voilà converti.

LE MARQUIS à pan.

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIAXTE, a part.

Oh ! qu’un amant novice est fade et ridicule ! lk Maroc is.

Vous venez de tomber dans les réflexions? CÉLIAXTE.

Je méditais à part sur \os perfections.

LE MARQUIS

Et je mo récriais en secret sur les vôtres.

DAMOX, st jetant tout d'an coup entre deux.

Je croyais vos deux cœurs plus braves que les autres; Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIAXTE, A part.

Bon. Le voilà jaloux, et c’est cc que je veux.

{à Daman.)

Vous avez entendu?...

DAMOX.

Tout cc qu’on vient de dire.

LE MARQUIS, ù pari.

Mélite le saura, c’est ce que je désire :

Peut-être le dépit produira son effet.

[à Daman.)

I)c votre procédé je suis peu satisfait.

DAMOX.

Quoi, monsieur?

CÉLIAXTE, ail marquis.

Excusez un trait de jalousie.

DAMOX.

Non, je ne donne point dans cotte frénésie.

CÉLIAXTE, à Daman.

Vous n’êtes pas jaloux?

OAMOX.

Moi, jaloux? Et pourquoi? !

CÉLIAXTE.

L’impudent 1

DAMOX.

Je n’ai point compté sur votre foi.

CÉLIAXTE, à part.

Ah ! le tratlre!

DAMOX.

Et tout homme aura peu de cervelle.

S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.

Bien n’est plus naturel que votre changement :

Je le vois sans douleur et sans étonnement. CÉLIAXTE, ù part.

Oh ! je l'étranglerais.

LE MARQUIS, a Cé liante.

Ceci me fait connaître

Que je suis plus heureux que je ne croyais l’être; El que non-seulement vous m’avez écouté.

Mais que je vous fais faire une infidélité.

Je vous laisse. Voyez s’il ne peut point reprendra Ce cœur qui de mes feux n'avait pu se défendre : Et, si vous résistez à ses transports jaloux.

Je sais jusqu’à quel point je dois compter sur vous.

DAMON, CÉLIANTK.

DAMOX.

Il vous a démêlée.

CÉLIAXTE.

Eh bien! que vous importe?

De quel droit osez-vous m’épier de la sorte?

Je vous ai commandé, si je m’en souviens bien. D'éviter ma présence, et vous n en faites rien. Même avec le marquis vous osez me surprendre; Et lorsque je m’efforce à lui faire comprendre Que c'est Iç brusque effet d’un amour en courrom. Vous vous donnez les airs de n’êlrc point jaloux?

DAMOX.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore. CÉLIAXTE, en toUre.

Comment!

DAMOX.

Quand le marquis jure qu’il vous adore. Il vous trompe à coup sûr; quand vous juriez ici De répondre à scs vœux, vous le trompiez aussi : Devais-je être jaloux de cette comédie ?

CÉLIAXTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie? Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMOX.

Non pas : mais le marquis ne saurait vous aimer.

La raison?

CÉLIAXTE.

DAMOX.

La raison?

. CÉLIAXTE.

Oui.

DAMOX.

Votre caractère

Ne peut lui convenir ; le sien ne peut vous plaire.

CELIAXTR.

Et moi, je vous soutiens qu’il m’aime à la fureur.

DAMOX.

Je vous dirai bien plus ; c'est qu’uneautre a son cœur.

CÉLIAXTE.

Et qui donc, s’il vous plaît?

DAMOX.

Votre sœur elle-même.

CÉLIAXTE.

Ma sœur? Quel conte !

OA MOX

• Pour ce point, je l'ignore :

A moins que le dépit de se voir rebuté,

A tous offrir son cœur ne l’ait enfin porté.

De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?

Allez sur cc sujet interroger Milite;

Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m’aimerait seulement par dépit!

Il m’offrirait un cœur rebuté par une autre!

Est-ce son sentiment, serait-ce aussi le vôtre,

Quon ne puisse m’aimer qu’au refus de ma sœur?

DAMOX.

Eh! délibère-t-on quand on donne son cœur?

Il se donne lui-méme, et nous fait violence.

Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance?

Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment? CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m’aimez, c'est inutilement.

Je ne puis vous souffrir.

DAMOX.

Votre bouche l’assure;

Mais votre cœur vous dit que c’est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d’accord là-dessus. DAMOX.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

l*eul-on à cet excès pousser la confiance?

DAMOX.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence?

CÉLIANTE.

Vous n’avez plus le don de me persuader.

N avons-nous pas rompu?

DAMOX.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder? Je n’en ai point d’envie. DAMOX.

Et moi, je crois qu’au fond vous en seriez ravie. Malgré tous vos écarts, vous m’aimez constam- Et le ciel m'a formé pour être votre amant, [ment;

Il fallait être moi pour avoir le courage De dompter votre cœur par un constant hommage, j Pour se donner le temps d’être per-

suadé Qu’il n’a jamais de parta votre procédé,

Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,

El même très-fidèle, en dépit du caprice.

CELIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et scs discours...

(Damon lui bniic la moru.)

Ah, traître! maigre moi tu triomphes toujours.

SCÈNE IX

ARISTE, MELITE, CÊUANTE, DAMOX.

ARISTE, à Milite.

.Non, ne me faites point une telle demande.

Ayez le procédé que je vous recommande : Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MÉLITK.

Quoi! prête d’essuyer le plus grand des malheurs, Vous voulez que je sois et muette et Irauquille?

ARISTE

Ah ! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON

De quoi s‘agil-il donc?

M ÉLITE

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j’ai trouvé Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire; Et cela tout d'un coup.

ARISTE

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d’inutiles propos,

Qu’il s’aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE

J’attendais ce conseil d'une aussi bonne tête.

M ÉLITE

Mais vous ne savez pas le tourment qu’il in'ap- Ma sœur? [prête,

CELIANTE.

Et quel tourment?

Il veut le marier.

CÉLIANTE, riaul.

Tout de bon? Ce trait-là me parait singulier.

MÉLITE

Et de plus...

CELIANTE.

Ecoutons. Cette histoire est divine.

MÉLITK.

Il est allé chercher celle qu’il lui destine,

Une enfant de treize ans, belle comme le jour.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE III, SCÈNE XIII

ARISTE, '1 Mitiic.

Dites que le départ est différé.

MEUTE

Pourquoi T aiustk, ù Milite.

Vous le saurez tantôt.

GÉROXTK.

Vous m'avez dit, je croi, (lue ces dames étaient toutes deux de Bretagne, El qu'étant sur le point d aller à la campagne...

OA MON, à Ci rouir.

Un petit accident retarde leur départ ;

Mais elles partiront dés demain, au plus tard.

GKkoNTK. [que.

Le plus tôt vaut le mieux. Leur présence me cho- C’est m’expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CE LIANTE, d CilOHtr.

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment Votre odieux aspect nous choque également.

(a Ariste.)

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère, Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

PICARD

Un monsieur appelé Lisimon,

Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE

Qu’entendzje? Quoi! mon père?

picard.

A ce qu’il dit, au moins.

ARIsTE, <> part.

Ciel!

OÉRONTR.

Mou vieux fou de frère?

Ah! nous voilà fort bien.

ariste.

Mon oncle, s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GÉHONTR.

Comment! Quel intérêt

Y prenez-vous?

ARISTE

Tout franc, la demande est fort bonne!

Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII

LISIMON, CEROXTE, AtUSTE.

LISIMON. embrntsant Ariste.

Ah, mon fils ! quel plaisir je sens de vous revoir! ariste.

Vous m'avez prévenu, j’allais vous recevoir.

OÉRONTK, «l Lisimon.

Eh bien! que voulez-vous?

LISIMON. *

Il m'est permis, je pense.

De venir voir mon fils.

Eh ! l’on vous en dispense.

(à Ariste.)

11 ne vient de si loin que pour vous pressurer. AHISTK, à Gt roule.

Sa visite, eu tout temps, ne peut que m’honorer. Pouvez-vous à ce point mortifier un frère? | père; Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusque aujour- Jc ne pourrai jamais m’acquitter envers lui. [d’hui.

LISIMON.

Je reconnais mon frère et mon fils tout ensemble. Que le ciel vous bénisse! et, puisqu’il nous ras-

[sembla,

Mon fils, de ce bonheur je veux inc réjouir.

Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉHONTR, û Lisimon.

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE , I» Giranlc.

J eu fais bien plus de cas que de voire héritage; Mon oncle, à son égard soyez plus circonspect,

Uu bien vous me verrez vous manquer de respect.

OÉRONTK.

Philosophe imbécile! I n père, d'ordinaire,

A son fils tout au moins fournil le nécessalfe.

Ici, tout au rebours : le fils, depuis dix ans... LlSlXOff.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens Que s'il vivait aux miens. Oui, ma vive teodre&sc Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse; Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.

GÉHONTR.

Mais qui vous a rendu si pauvre?

LlSfMON.

Mon honneur.

UÈROÎTTF..

Jargon qu'on u’enlend point , quoiqu'il frappe Lis i mon. [l'oreille.

Mais celui de profit vous frappe el vous réveille Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,

J'ai songé qui j’étais et me suis respecté.

Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,

Sans me faire oublier une noble origine.

Mais vous, vous avez fait, devenu financier.

D'un pauvre gentilhomme un riche roturier.

LE PHILOSOPHE MAJUK, ACTE IV, SCÈNE II

nâiiajtTB.

Ah! tous voilà bien gras avec voire chimère!

Pour vous, le roturier fait l'ofllce de père,

A ce 01s bico-aimé vous ne laisserez rien;

Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien. Blesserai-je par là votre délicatesse?

UltHOJt.

Non, l'action est belle ot vous rend la noblesse. Mais qui lui faites-vous épouser?

MROHT1.

U u parti

Avec qui notre swing sera bien assorti :

C'est la fille, eu uu mol, de ma défunte femme.

LIS IKON.

Je ne puis qu’applaudir; car c’était une dame D uo très-illustit nom, comme feu sou époux. Pour former ce lieu, réconcilions-

nous, (joie Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

AJUSTE

Un obstacle invincible eu empêche l'effet.

LISUlON.

Point d'obstacle, mou lits, je suis trop satisfait.

ARISTK.

Mais la Hile est si jeune ; et vous savez...

GÉROXTK.

J'enrage.

Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son lisimox. (Age...

Sottise! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTK.

Il ne manquait que lui pour me désespérer.

SCÈNE I

AIIISTK.

Dans mes sombres chagrins, quel parti dois-je pren-

jdre?

J ai mille mouvements : auquel faut-il me rendre? 8i Je forme un projet un autre lo détruit :

La raison m'abandonne, et le trouble me suit.

De tant d’objets divers mon àrae est obsédée, Qu'à force de penser elle u'a plu» d'idée.

Pour calmer mon esprit je fais ce que je puis :

Je ne sais où je vais, je nu sais où je suis.

SCÈNE II

AJUSTE, LïSlMOiY

Ll SlMOff.

Je vous cherchais, mou lih.

ARISTK.

Quel sujet vous amène?

En non» quiltiint sitôt, vous m'avez mis en peine.

AtlISTE.

J’étais indisposé.

Lis I MON.

Pendant tout le repas.

J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas. Quelque important sujet vous gènecl vousappliquc: Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,

Vous que j’ai toujours vu d une aimable gaieté, Qui faisait rechercher votre société.

Nous il avons pu tirer un mot de votre bouche;

Et votre oncle, qu'au fond rien n’afllige et ne touche, Quoique souvent pour rien il se mette en courroux, Lui-même me parait fort en |>einc de vous. Ouvrez-moi votre cœur. Qu’est-cc qui vous afflige?

ARISTK.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTK.

Moi?

LIS! MOX

Vous me trompez, vous dis-je.

Si vous êtes fâché de me voir de retour,

Je suis prêt à partir avant la liu du jour,

AHISTK.

Moi fâche do vous voir ! O ciel! quelle injustice! Avoir uu tel soupçon, «:’e*l me mettre au supplice. Que j'expire à vos yeux, s’il est plaisir pour moi Plus grand que le plaisir que j 'ai quand je vous voi.

LIS1MOX

Je vous crois. .Cependant d'où vient cette tristesse? Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTK.

Cela se peut.

Ll SIMON. 9

Pourquoi nie parler à demi?

Suis-je pas votre père, et de plus votre ami?

Oui, votre ami, mon fils; et j'ai bien lieu de l'être, D'un fils dont le bon cœur té est si bieu lait connaître,

D'un fils de qui l'amour, de- qui les tendres soins. Ont depuis si longtemps prévenu mes besoins.

AHISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j’ai pu vous plaire En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire, J'en veux la récompense.

S6 LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE IV, SCÈNE III

Que vous me choisirez pour votre confident.

AHISTE.

Eh bien! vous le serez. Voire honte décide...

Mais quand je veux parler, mon respect m’intimide.

MSI MON.

Est-ce ainsi qu’on en use avec un ami sûr? Tout franc, ce procédé me parait un peu dur.

AHISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage

Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

AHISTE.

(i parl,\

Quel mariage? O ciel! saurait-il mon secret?

LIS) MON

Celui qu’on vous propose.

AHISTE.

Il m'alarme en effet.

LISI MON.

Je m’en suis aperçu sans vouloir vous le dire. Avançons. Avouez cpie votre cœur soupire Pour quelque autre beauté.

AHISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment

Que vous êtes lié par quelque engagement?

AHISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m’afflige :

Mais n’importe, achevez.

AHISTE.

Je ne puis..

LISIMON.

Je l’exige.

Y^us dévorez des pleurs qui coulent malgré vous! Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mus genoux? Mon fils, j’approuve tout. L’objet qui vous en- Est digne de vous? [flamme

Oui.

LISIMON.

* Quel est-il?

AHISTE.

C’est nia femme.

LISIMON.

Votre femme! Comment! vous êtes marié?

AHISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu’en père :

Mais pourquoi jusqu'ici m’en avoir fait mystère?

AHISTE.

J'ai consulté l’amour et non l'ambition,

Et me suis marié par inclination.

J’ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle, Qui n'avait d’autre bien que celui d’être belle :

Vous pouviez m’en blâmer; ainsi, quoique à regret, A vous, comme au public, j’en ai fait un secret,

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit? est-elle douce, sage!

LISIMON.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

AHISTE.

Ali ! vous me ravissez par ce trait de bonté; Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle?

AHISTE.

Ici, chez une vieille dame,

En qualité de nièce ; et la sœur de ma femme,

Qu ‘épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s’agit d’inventer quelques expédients Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire Afin de lui cacher quelque temps celle affaire; Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera.

Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

AHISTE.

11 est vrai.

LISIMON.

Feignez donc, et j’appuierai la chose.

De consentir sans peine à l’hymen qu’il propose. Promettez d’épouser, mais demandez du temps; Et pendant ce délai nous Lâcherons...

AHISTE.

J’entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées, Un peut concilier les choses opposées.

Mais j’aperçois mon frère; agissons de coucert

SCÈNE III

LISIMON, GÉHONTE, ARISTE.

G i: HONTE.

Vous moquez-vous de moi? vous lever au dessert. El, pour me planter là, sortir l’un après l'autre!

(a Aristr. j (à Litimon.)

Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu ! c’est le vôtre: Il vous ressemble en tout, et j’en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTB.

Oh! puisqu'il est lâche.

Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble

Pour voir...

GÉHONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s’il vous ressemble?

LISIMON.

Non; c’est la mienne. Il faut...

LE PHILOSOPHE MARIE, ACTE IV, SCÈNE III

GÉRONTE

Il faut qu'il soit poli,

Et qu’il m'imite, moi.

LISWOK.

San» doute.

GERONTE, à Aritie.

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table, D‘en sortir le premier, et...

ARISTE

Je suis excusable;

Car...

GÉRONTE

Exposer un oncle, un oncle tel que moi, A s'enivrer tout seul !

LIS J MO. N

Il a tort.

géronte.

• Quand je boi,

Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage. lisimok.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE

A demain, mon neveu; sinon, déshérité.

ARISTE

Mais différez du moins...

GERONTE.

Le sort en est jeté.

LtSIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÊROflTE.

Oh! la lenteur m'assomme.

Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, a part.

Quel insupportable homme!

GÉRONTE

Les parents d'un marquis riche, bien à la cour,

Et même gentilhomme, écrivent chaque jour Au frère de ma femme, à toute la famille,

Pour faire un mariage avec ma belle-fllle.

Je n’ai, jusqu’à présent, voulu rien écouter:

Mais, morbleu l gardez-vous de me mécontenter ; Sinon, je pourrais bien leur donner audience.

ARISTE

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance. LlSISfOX.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout : Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE

Qu’allez-vous nous chanter, l'homme aux belles usmox. [maximes?

Que vos intentions sont bonnes, légitimes :

Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort De ne pas se résoudre à les suivre d'abord ;

Mais c'est un philosophe.

GERONTE.

Oui, morbleu! dont j'enrage.

Qu'est -ce qu'un philosophe? lin fou, dont le langage N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements;

l'n esprit de travers, qui, par ses arguments, Prétend, en plein midi, faire voir dos étoiles; Toujours après l'erreur courant à pleines voiles, Quand il croit follement suivre la vérité; l'n bavard, inutile à la société,

Coiffé d'opinions et gonflé d'hyperboles,

El qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :

Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur; Vous peignez un pédant, et non un philosophe. CÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE

Non. La philosophie est sobre en ses discours,

Et croit que les meilleurs sont toujours les plus Que de la vérité l'on atteint l'excellence [courts; Par la réflexion et le profond silence.

Le but d'un philosophe est de si bien agir,

Que de scs actions il n’ait point à rougir.

Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même: C’est là qu’il met sa gloire et son bonheur suprême. Sans vouloir imposer par ses opinions,

Il ne parle jamais que par ses actions.

Loin qu’en systèmes vains son esprit s'alambique, Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique. Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité, Dans la seule vertu trouvant la volupté,

Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices, Plaignant les vicieux, et détestant les vices:

Voilà le philosophe; et, s'il n’est ainsi fait,

Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'éffet.

GÉRONTE

Êtes-vous fait ainsi?

ARISTE

Non : mais j’aspire à l'être.

LISIXOX.

Mon fils gagne toujours à se faire connaître:

Il est donc philosophe, ainsi que je disais;

Et voilà la raison sur quoi je me fondais Pour vous représenter qu’en fait de mariage. Rien ne l’empêcherait d'agir en homme sage.

Or le sage...

GÉRONTE

Or le sage est différent de vous.

Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous Pour se faire prier d'épouser une fille Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMOX.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE

Votre fille me hait.

LI&IMON.

Souffrez qu'avec adresse Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE

Soit.

SS

LISIMOX.

A la fin...

GKHONTE.

Cela sr peul faire eu un jour.

ARISTE

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,

Surtout lorsque l'on marque autant de répugnance.

LISIMOX.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je obuoxtb. (pense?

Combien lui faut-il donc?

LISIMOX.

Au moins un ou deux mois.

GéROXTE, l'rtt allnnt.

Elle sera marquise.

LISIMOX.

Attendez.

GinOMTB.

Une fois,

Deux fois, la voulez-vous?

LISIMOX.

Oui; mais sa fantaisie...

OÊnOXTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie. AHivre.

Ali ! le terme est trop court.

LISIMOX.

Mais il faut l'accepter;

El, pour vous faire aimer, tàçher d'eu profiter.

UÊho.nte, «1 A ritlf.

A huit jours donc la noce.

AftlSTE.

A huit jours.

GÉRONTB.

Sans remise,

Ou je vous forai cher payer votre sottise.

Adieu.

SCÈNE IV

ARISTE, LblMüN.

LISIMOX.

Puisqu'au délai notre homme a consenti, De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.

Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse? Il faut, pour le savoir, user ici d adresse ;

J'cspere y réussir. Tour en venir à bout. J'attendrai qu'il se câline; alors je saurai tout. Puis ensuite, appuyant U* parti qu'on propose, Peut-être je pourrai faciliter la chose.

Si j'amène votre ourle au point où je le veux, Rien ne vous manquera pour être très-h ureux. Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage, Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE

Non vraiment.

LKIMOX.

Et pourquoi?

ARISTE

Je l'avoue a regret.

Tout mon bonheur consiste h garder lo secret.

LISIMOX.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre*

Si votre oncle se rend, quatirez-vons plus àcriir>- Di tes- moi? [<tn?,

Ce n'est pas mon oncle que je crains.

C’est le public; c'est lui pour qui je inc contrais.

LISIMOX.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne. Avez-vous épousé, inon fils, une personne Dont le nom. la conduite, ou quoique autre sujet. Nous forccut à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE

Elle est d’un sang illustre; elle est belle, elle est El l'on ne peul rien dire à son désavantage, [sa çr. LISIMOX.

Pourquoi de votre hymen êles-vou» donc honteux?

ARISTB.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule aflt^Mix: Tousc-cuxqupj'ai railles vont raillersurmou compte. Tôt ou tard je vain-crai cette mauvaise honte: Aidez-moi maintenant a cacher inou secret. J'appréhende surtout uii marquis du laurct, (tailleur impi-toyable, amoureux de ma femme.

LISIMOX.

Amoureux?

ARISTE

Oui. Jugez de l'état de mon âme.

J aime mieux le soufTrir, le voir à ses genoux. Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMOX.

Le cas est tout nouveau.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins que je ne me déclare Qii 'a près que ce marquis aura pris femme au«*i, Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMOX.

Pourquoi vous retirer?

Ail i STE.

C’est un point nécessaire :

Car, pour vous achever un aveu si siucérc,

Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,

Figurer a mou tour au nombre des maris.

LISIMOX.

Je ne sais si je dois vous blâincr ou vous plaindre; Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me con- A suivre votre plan : et je vais tout tenter [traindre Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

I.K PHILOSOPHE AIAMÉ, ACTE IV, SCÈNE VII

AHISTE, 1IÉUTE, f-ÊI.IANTE, FINETTE.

CÊLIANTK.

Oui, son procédé m'irrite :

J’en veut avoir raison.

MÊI.1TR.

Modérez co courroux :

Peut-être a-t-il dessein de se donner ù vous. cklivxtk.

Qu'il m'adore s'il veut; je le hais, le déteste.

Ile croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTB.

De qui pariez-vous là?

MEUTE

Nous parlons du marquis.

CÊLIANTK.

Madorer par dépit! Ab! le Irait est exquis.

Je voudrais bien savoir si, sans extravagance. Quelqu'un vous peut sur moi donner la préférence. Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt ipi a moi. Il faut être imbécile ou philosophe.

AfllSTK.

Eh quoi!

Toujours désobligea nto? Est-elle criminelle,

Si quelqu un prés de vous ose la trouver belle?

MEL TE

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirants, Ou, pour voua les ôter, m'offrir à leur encens? Faut-il même avouer, pour voua rendre contente, Que mes traits fout horreur, que vous êtes char- Je le déclarerai devant qui vous voudrez, [mante? Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÊLIANTK.

Ce serait là nous rendre une égale justice ;

Mais je n'exige point un pareil sacrifice.

Ne parlez point pour moi ; mes traits parleront mieux A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux. Quant à noir*1: marquis, c'est chose très-constante Que j'ai du, plus que vous, lui paraître charmante. Etant homme de cour, et parfait connaisseur,

Il m'offense eu osant me préférer ma sœur.

Pour s’arracher à vous, il m’offre son hommage Me le Tait agréer, et c'est un double outrage Qui me pique à tel point que je m'en vengerai.

AHISTE.

Et de quelle façon !

CÊLIANTK.

Je lui déclarerai

Qu’il a parfaitement l’honneur de me déplaire.

ARISTB, riant.

Il sera fort louché d'un aveu si sincère !

CÊLIANTK.

Que ai c’est par dépit qu’il s’est offert à moi.

C'est par dépit aussi que j’ai reçu sa foi.

AlllSTE, riant.

Bon !

CÊLIANTK.

Que ma sœur, bien loin Je répondre à sa flamme, Le méprise.-

AB1STE

Fort bien !

CELIANTK.

Et qu elle est votre femme.

ARISTK, rÿrnyé.

J’ai des raisons encor pour cacher mon secret,

El principalement au marquis du Lauret.

MKUTR.

Quelle obstination! Votre oncle et votre père Veulent vous marier : est-il temps de vous taire?

ARISTK.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas;

Je trouverai moyen de sortir d embarras.

U ÉLITE

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTB.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m’engage.

MBLITB.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARINTE.

.Moi, l'empêcher! Comment? Que pourrai-je luidire?

U K LITE

Que je suis votre femme.

AHISTE.

Il n’est point de martyre Que je n’aimasse mieux mille fois endurer,

Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MEUTE

Eh bien! pour ne vous faire aucune violence, Permettez qu'au marquis jeu fasse confidence.

ARISTB.

Ycsl-ce pas même chose? Et, dés qu’il me verra...

CBL1AKTB.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera ! Mon cher beau-frère, autant que je puis m’yconnal- Vous ôtes marié, mais tres-honteux de l'être. (Ire, . MKI.ITB.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÊLIANTK.

Je sens, à sou aspect, redoubler mon courroux. Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTB.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

MEUTE, CÊLIAXTE, AHISTK, LE MARQIÏS, FINETTE.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE IV, SCENE IX

(rrgardnm Cëjtantr.)

L'autre me fait sentir que mon aspect l’irrite; Finette sous ses doigts sourit malignetaent ;

Arisle consterné rêve profondément.

Chaque altitude est juste, énergique, louchante ; Et vous formez tous quatre un tableau qui m’enfinette. {chante.

Il ue nous manque à tous que la parole.

LE MAHÿl'IS.

Eh bien !

Ne finirons-nous point ce muet entretien?

(à Milite.)

Pour la dernière fois écoulex-moi, madame,;

Je neveux plus ici vous parler de ma flamme. J'approuve les mépris dont vous m’avez paye.

ARISTE, ù pan.

Le traître a découvert que je suis marié.

MEUTE

Je ne demande point quel motif vous inspire.

Si vous ne m’aimez plus, c’est ce que je désire :

Et si ma sœur a pu causer ce changement.

Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

ARISTE, LE MARQUIS

LE MARQUIS, riant.

L’incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE

On peut trouver moyen de vous mettre d’accord.

* LE MARQUIS

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.

Si je veux in 'engager, ce n’est pas avec elle.

ARISTE

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier.

Afin que les rieurs se dépêchent de rire,

Et que, la noce faite, on n’ait plus rien à dire.

Je ferai sur moi-même un couplet de chanson, Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LK MARQUIS

N’est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable Au parti que prendrait un homme tel que nous

De faire le plongeon pour éviter les coups.

Vous, par exemple, vous, dont la veine comique Aux dépens du beau s«xe a paru si caustique,

\c conviendrez- vous pas, si, par quelque retour. Vous vous avisiez... là... de prendre femme un jour, Et que vous voulussiez cacher cc mariage.

Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE

Ah ! très sol en effet. Mais eufin, diles-moi,

Quel est l’objet qui va recevoir votre foi?

lue eu faut de treize ans. Cela doit vous surprendre; Mais ce n’est encor rien; et vous allez apprendre En fait qui causera votre admiration :

J’épouse celle enfant par procuration.

Mon oncle, dont j’attends une fortune immense, Depuis long-temps sous main traite cette alliance, Et veut que, sans tarder, l’hymen soit contracté.

Il trouve seulement une difficulté,

Qui ne lui parait rien cependant.

ARISTE

Quelle cst-elkî

LE MARQUIS

Eh ! mais... c'est que celui de qui dépend la belle Refuse absolument de me la donner.

AR1STK.

Bon !

LE MARQUIS

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton, El que son frère aîné, plus doux et plus docile, Apprenant ce projet, le rendra plus facile.

Voilà ce qu'on me vient de dire en ce momenl.

ARISTE

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Ou je me trompe forl, ou mon oncle et mon père Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire ;

Il s'agit du parti qui m'était destiné.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.

Nous voilà donc rivaux? l/aventure est cruelle.

ARISTE

Oh! non! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, en tnuriant.

J admire cet excès de générosité!

La fille est-elle aimable?

AIUSTE.

Oh ! c’est une beaulé.

LE MARQUIS

A-t-elle de l’esprit, dites-moi?

ARISTE

Comme un ànge.

LE MARQUIS

Et vous la refusez ?

ARISTE

Oui.

LE MARQUIS

Vous êtes étrange!

(Et si votre oncle va me donner tout son bien?

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE V, SCÈNE t.

ARISTE

Qu'il me laisse en repos, cl je n'y prétends rien, i

LE MARQUIS

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélile.

ARISTC.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite ;

Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux. Non, Mélite jamais ne peut être oubliée;

Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTR.

Mariée?

LE MARQUIS

Oui vraiment.

ARISTE

Vqiis voulez plaisanter.

LE MARQUIS, lui frappant nir Pipante.

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter:

On a su découvrir cette alTaire secréte

Par la sœur de Mélite, et même par Finette;

Et ceux qu'elles avaient choisis pour conlidents M'ont confié le fait depuis quelques instants.

On sait même le nom du mari de Mélite;

On vaute son esprit, sou bon cœur, son mérite; Grand philosophe, mais bizarre, singulier; Honteux d'avoir enfin osé se marier,

Et voulant au public cacher cette sottise,

De crainte qu'à son tour on no le tyropanisc.

(Il rit.)

Ne le pourriez-vous point connaître à ce portrait?

ARISTE

A peu prés.

LE MARQUIS

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait. Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage; Et conseillez-lui fort do s'armer de courage,

Afin de recevoir galamment aujourd'hui Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

(II sort en riant.)

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de toudre, Que vais-je devenir? et que puis-je résoudre? , Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté :

Mais ne nous perdons point en celte extrémité.

Ici la diligence est un point nécessaire;

Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

SCÈNE I

AllISTE, DAMü.N.

DAM ON

Mai^ écoutez-moi.

ARISTE

Non. Vous me parlez en vain ; Rien ne peut m'empêcher de suivre mou dessein. DAMOM.

Vous exlravagucz donc?

ARISTR.

Soit folie ou sagesse,

Je pars, et dans l’instant.

DAMON

Quelle étrange faiblesse!

Que dira-t-on de vous?

Tout ce que l’on voudra.

Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON

Quoi ! cet esprit nourri de la sagesse antique Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique?

ARISTE

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,

De la seule vertu reconnaissant les lois,

Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice, Non contents de la vaincre, eu faisaient leur délice. Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris, x\e pouvaient un instant ébranler leurs esprits : Immobiles rochers, ils défiaient l'orage.

J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage. DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez Dés le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE

Eh î comment me calmer au fort de ma disgrâce? Je voudrais qu'un instant vous fussiez à ma place, En butte à mille alfronls pires que le trépas : lin front à triple airain ne les soutiendrait pas.

A peine quelques gens savent mon mariage,

Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage, ln déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers.

Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.

Et que sera-ce donc quand la cour et la ville...?

DAMON

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille C’est le meilleur parti.

ARISTE

Je le sens comme vous.

Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups? Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à AmMM.)

D AMOK

Et MélÜe?

AJUSTE

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON

Croyez qu’à ce dessein elle s'opposera.

En dépit d'elle-mème, il faut quelle y consente. Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente :

A mefc cruels chagrins je prétends qu elle ait part} Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.

Holà! quelqu'un!

DA VON

Comment puis-je fixer son caprice éternel? AJUSTE.

En l'engageant à tous par un nœud solennel. Votre nom supposé cause sa répugnance?

Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DA VON

Je le puis. Vous savez qu’une affaire d'honneur M’a fait cacher mon rang et causait son erreur; Grâce A mou frère aîné, cette affaire cruelle Vient d être accommodée, et j’en ai la nouvelle far un de rues parents arrivé de Lyon. [nom. Je n’ai plus rien à craindre, cl je reprends mou llu moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite four rendre témoignage...

AJUSTE

Alt! j'aperçois Melile!

Que je suis agité! Voici l'occasion Où je dois recourir à votre affection.

Aidez-moi de vos soins.

PICARD

Mouleur?

Est de retour.

ajuste.

Va- t’en voir si madame

PICARD s’en va et revient .

De qui parlez- vous?

ARISTE, rivement, apiet avoir tnt prn rivé,

l)c ma femme.

PICARD s’en va «l revient.

Laquelle est-ce?

ARISTE

Mélite.

PICARD, y mitant VnreiUe.

Oh! je ne suis pas sot :

Je le savais fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE

Vi»-t'«n.

ARISTE, DAMON

DA VON

Où voulez-vous faire votre retraite?

ARISTE

cet te circonstance, elle sera secréte.

DAMON

Parbleu! je vous suivrai.

ARISTE

Non, ne me suivez pas.

Et si ma belle-sœur a pour vous des appas, Gardez-vous de la perdre uu seul instant de vue; Siuoo, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

Me voilà prêt.

Eli bien! que faut-il faire*

AMSTB.

De grâce, allez trouver mon père.

I !>i te*- lui mon dessein. Faites si bien aussi,

| Qu’il puisse l'approuver et demeurer ici,

| Afin de consoler Mélite en mon absence.

Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV

ARISTE, MEUTE, f.EUANTE, FINETTE

MC LIT K, A Aris'e.

Ciel! que dois-je augurer du trouble où je vous ARISTE. agité. [vois?

Ici fort à propos vous venez toutes trois.

(o Milite.)

Ma femme, désormais vous serdz satisfaite.

MÉLITE

En quoi?

ARISTE

Notre union cesse d'être secréte;

Et grâces à vos soins, à votre empressement,

De toutes parts enfin ou m on tait compliment.

MÉLITE

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?

Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse! ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi : Car Finette, à coup sùr, m'a trop bien obéi four avoir laissé même entrevoir le mystère.

El pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire. Que dis-jè? qui le porte à sa perfection,

Je n’ai qu'à me louer de sa discrétion.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE V, SCÈNE VI. 2B

FINETTE

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis. Qui n'en auront rien dit, car ils me l’ont promis. En les mettant ainsi de notre confidence,

Je les engageais tous à garder le silence.

MBMTB.

Ab! cessez de railler, de grâce, et dites-uous... ARISTE.

Eh bien ! sans plaisanter, je prend? congé de vous. Adieu, ma femme.

MÉLtTB.

O ciel! je n’y pourrai survivre.

Ariste, ou demeurez, ou iaittez»rnoi vous suivre.

AHISTE.

Vous me suivrez aussi : soyez prête au dépyt. Dans peu quelqu'un viendra voualrouvcr de ma part. Et nous nous reverrons dan» un séjour tranquille, Où j’ai fixé le mien. Je renonce à la ville;

Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,

Et n’espérez jamais de me revoir ici.

CÈLIANTB.

Eh quoi! ponr un mari vous serez complaisante Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MKI.tTE.

(à Arittr.)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez. Je trouverai Paris partout où vous serez.

ARISTE, DAMON, MEUTE, CÊUANTE, FINETTE

DA MON

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire :

J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père, Sortant de la maison du marquis du Lauret,

Où sans doute ils avaient appris votre secret.

Votre oncle, transporté de colère et de rage, Prétend laire, dit-il, casser le mariage,

Comme ayant été fait à l'insu des parents ;

Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MEUTE

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON

Ce que je viens d’entendre.

A ni STE.

Et mon père?

DAMON

fl s’efforce en vain à vous dérendre.

Votre oncle, prévenu, refuse d’écouler.

Et, s’il n'est secondé, veut vous déshériter.

Une telle menace alarme votre père.

Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.

Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÊ1.ITE

Et dans un tel péril Ariste m’abandonne!

ariste.

Non. L’éclat que j’ai craint n’a plus rien quim’é- Votre péril me rend la noble fermeté [tonne. Qui des cœurs vertueux fait la félicité.

Je vais, d’un front serein, faire tête à l’orage.

Que le public surpris fronde mou mariage,

Que mon oncle irrité me prive de son bien;

On veut nous séparer, je ne ménage rien.

Je vais trouver mon ourle, et moi-mèine lui dire Qu'à m’arracher à vous c’est en vain qu'il aspiCe; El je lui ferai voir, en bravant son courroux,

Que rien n'est à mou cœur si précieux que vous.

MLI.ITE.

Je reconnais Ariste, et n'ai plus rien à craindre. Mais au premier abord lâchez de vous contraindre Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

C’est mon dessein. Allez à votre appartement,

Et ne paraissez plus qu’on ne vous avertisse.

MEUTE

O ciel, protége-nous! j’implore ta justice.

CÊUANTE, DAMON, FINETTE.

Cf LIANTE.

L’état où je les vois me fait compassion;

Malgré moi je prends part à leur affliction.

Il faut que je sois folle. Oh ! oui, je suis trop bonne. Moi, trembler pour ma sœur!

DAMON

Quoi ! cela vous étonne?

CÊUANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu elle m’a damon. (faits?

Quels tours!

CÈLIANTB.

Ceux qu’une sœur ne pardonne jamais.

* DAMON

Mais encore, en quoi donc?

CÈLIANTB.

D’avoir eti l’art de plaire A des gens dont l’hommage eût pu me satisfaire.

Je vous suis obligé de Ce doux compliment :

Mais, puisque vous m’aimez, je ne vois pas comment Vous lui voulez du mal d’avoir su plaire à d'autres.

FINETTE

C’est que vos sentiments sont différents des nôtres. CÈLIANTB.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

* DAMON

f.a question me charme! Eh. parbleu! je le croi, Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CELIANTB.

Ah! quelle vision! Moi, Finette, je l'aime?

Est- il vrai?

te

LE PHILOSOPHE MARIE, ACTE V, SCÈNE VII

FIXETTE.

Quelquefois, scion le temps qu'il fait.

DAMOX.

Du caprice souvent j'ai ressenti reflet.

Mais, malgré vous, je lisjusqu'au fond de votre âme; Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CELIANTE.

Moi, je serai sa femme! Ali' je voudrais le voir.

DAMON

Oui, oui, vous le verrez.

CKLIAXTE.

Quand cela?

OA MOX

Dès ce soir.

Ci LIANTE, ù Finette.

Ne le croirait-on pas, de l'air dont il l'assure?

FINETTE

On croirait qu'il vous dit votre bonne aventure.

CKLIAXTE.

Ma mauvaise plutôt.

DAXON.

Oui, vos yeux, malgré vous, M’annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÈLIANTK.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence! Qui? moi, j’épouserais un homme sans naissance!

DAXOX.

El si vous deveniez comtesse en m'épousant? CÉI.IAXTE.

Vous, me faire comtesse?

„ DAXON.

Ariste est mou garant, Et du sang dont je sors il pourra vous instruire : L’en croirez-vous?

CÉDANTE.

Eh ! mais... je ne sais plus que dire. Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAXON.

Une forte raison

M'obligeait à cacher ma naissance et mon nom.

CELIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.

Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste : Nous songerons à nous quand je saurai son sort. J'entends du bruit.

damox.

C'est l'oncle.

FINETTE

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII

LISIMON, GERONTE. DAMON, CÉL1A.NTE, FINETTE.

GERONTE.

O le grand philosophe! à le beau mariage!

Uù se cachc-t-il donc ce raisonneur si sage, Qui n'impose jamais par ses opinions,

El qui ne veut parler que par ses actions?

Ah! vraiment, l’imbécile en a fait une belle!

Eh ! mon frère !

FIXETTE, Ù Celiante.

Il me fait une frayeur mortelle.

CELIANTK.

Je m'en vais lui répondre.

DAMOX, ia retenant.

Eh ! ne l'irritez pas.

De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas

GERONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite: Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite. Avec (na belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher...

GÉROXTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais...

• GËROXTK.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope: El je veux qu’il enrage avec sa Pénélope,

A moins qu'il ne la livre A mon ressentiment.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GERONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne. Mais je crois que voici justement la personne Dout la beauté maudite a séduit mon neveu.

FIXETTE.

Madame, il vient à vous.

CELIAXTE.

Vous allez voir beau jeu DAMON, à Celiante.

Gardez-vous de l’aigrir

CELIANTE.

Mon Dieu ! laissez-moi faiir.

Je m’eu vais, en deux mots, accommoder l'affair r.

DAMON

Ou plutôt la gâter.

GERONTE, à Celiante.

Ah ! ma belle, est-ce vous Dont mou sol de neveu prétend être l’époux?

CELIANTE.

El quand cela serait, qu'y trouvez-vous à dire? FINETTE, à part.

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GERONTE.

Mais je n’y trouve, moi, qu’une difficulté:

Le mariage est nul, de toute nullité.

CELIANTE.

Je soutiens qu’il est bon, et bon par excellence. Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance

FINETTE

On n'a rien oublié.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE V, SCÈNE VU

Gé.RONTR.

Que mon consentement,

Et celui de mon frère.

ci liante.

On s'en pa&sc aisément,

Comme vous le voyez.

GKRONTK, à Litimon.

Tublcu! quelle commère!

cElIANTB, à Li limon.

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père? LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

célluttk.

Ayez la fermeté

De vous servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage Qui, loin de chicaner sur un bon mariage, Signerez au contrat sans vous faire priej*.

(â Gérante.)

Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier, Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance D'une fiile d'honneur, et d'illustre naissance!

Oh bien ! tenez de moi pour un fait assuré Que vous vous en devez croire fort honoré;

Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille, Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille. GKRONTE, d Litimon.

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,

Qui devait tout d'abord désarmer mon courroux? (.(SIMON.

Mon fils me l’avait dit : mais quelle est ma surprise? Je crois que notre sage a fait une sottise.

GKRONTK.

Et vous me retiendrez encore après cela?

SIMON

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;

Et l’air dont vous venez de parler à mon frère Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTR.

Tant pis pour vous, monsieur.

LIS(MOM.

Dans cette occasion, Votre unique parti c’est la soumission.

GéRONTK.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce. Ma belle, dans l’instant vous aurez ma réponse. DAMOK, à Cé hante.

J'ai prévu ces effets de votre emportement. Messieurs, vous vous trompez, écoulez un moment.

GKRONTK.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère. J’aurais été peut-être aussi sot que mon frère: Mais puisqu’on m’ose encor traiter

de la façon, lu bon procès, morbleu 1 va m'en faire raison.

Allons. Malgré ce fils que vous croyez si sage, Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII

LtSIUON, GÉRONTB, AR1STE, DAMON, CÉUAISTE, FINETTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,

C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein. GÉLIANTI.

Qu'il s'y joue, il verra.

AR(STK, à Litimon.

Même en votre présence, On m'ose menacer de celte violence !

J'ai peine à retenir un trop juste courroux.

Mon oncle, contre moi, dispose-l-il de vous?

Mais j'ai tort, après tout.de craindre que mon père Veuille à cet attentat prêter son ministère :

Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.

Si vous connaissiez bien celle que je défends,

Loin de vouloir, mou oncle, armer la loi contre elle. Vous-même vous seriez son défenseur fidèle. Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,

Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTK.

Sa douceur ! Oui parbleu ! nous en avons des preuves.

De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves

LE PHILOSOPHE MAHIÉ, ACTE V, SCÈNE X

C^t.lAXTR.

Allez, on l a traité tout eomme il le mérite.

MÎRONTK, A Antlr,

Eh bien! vous entendez?

Moi? Non, je n'entends point.

LDUMOX.

Puisqu'elle ose pousser l’arrogance à ce point,

Je vais donner les mai us au dessein de mon frère.

AHISTK.

Non, Melite n'est point, d'un pareil caractère.

Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'eu dit; Kl je vais la chercher.

GKRONTE, à Livmon.

À-t*il perdu l'esprit?

LISI MOX.

Vous allez, dites- vous, la chercher? Où?

ARISTE

Chez elle.

GèhOXTfe.

Oh ! la philosophie a brouillé sa cervelle. Ne le voyez-vous pas?

AlUiT»:..«7> rerranl Méliu.

Kn elTet, la voici.

Nous allons avec clic éclaircir tout ceci.

LISIMUN, G EHONTE, DAM ON , MELITE, ARISTB. CEL-JANTE, FINETTE»

ARISTE

Melite, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je?

IJ A MON

C'est sa femme.

GKRONTE.

C’est sa femme?

FINETTE

EUc-mème.

ARISTE

On me soutient, madame, Que mon oncle cl mon père, eu ce même moment, Ont essuyé cent traits de votre emportement; Que, sans aucun respect, excitant leur colère... MÉLITI.

Moi ! j’aurais insulté votre oncle et votre père! Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE

Quel galimatias !

DAMON

Je vais le démêler,

Si l'on m’écoute enfin, l ue pure méprise Forme l’embrouillement qui fait votre surpHse ; Et les vivacités de votre belle-sœur.

Qu’ils prenaient pour Melite, ont causé leur erreur.

ARISTE

Vous auriez dû plus tût le leur faire comprendre.

damon.

Et le moyen? jamais on n’a voulu m’entendre.

CÊLIANTE.

Ce que je leur ai dit, Je le répéterai.

On veut nous faire atrrout, et je le souffrirai!

On intente un procès sur votre mariage,

Et je ne serai pas sensible à cet outrage !

Si j étais votre femme et qu’on eût ce dessein, Votre oncle ne mourrait jamais que de ma main. M ÉLITE, à Li timon rt â GéronU.

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire Qu’à recevoir sa main il n a pu rnc réduire Qu’aprés m’avoir promis et juré mille fois Que son père avec joie approuverait son choix.

{ ù Li timon.)

C'est à vous, je le vois, qu’il faut que je m'adresse, Pour vous entendre ici confirmer sa promesse. Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur, Pour condamner son choix et causer mon malheur.

LJ SI MOX

Madame, vos discours ont pénétré mon àme.

Mon fils ne pouvait prendre une plus digne femme, Je le vois; et son choix entraînerait le mien Si ce fils pour vous deux avait assez de bien.

Sa fortune dépend des boulés de mon frère,

Et votre mariage excite sa colère.

Il veut absolument rompre cette union,

Uu priver votre époux de sa succession.

MÉlite. à Gtronie.

Pour vous fléchir, monsieur, je n'al peint d'sutrw

larmes

Que ma soumission, mes soupirs et mes larme*. Confirmez mon bonheur : pour l'obtenir de vous, Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux. Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsista Je neveux point causer l'infortune d'Ariste.

En brisant nos liens, rcndcz-Iui votre cœur;

Un couvent cachera.ma honte et ma douleur, oénoim:, alitttéri.

Qui pourrait résister h sa voi* de sirène?

Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine. Tantôt, désespéré de votre hymen secret,

J'ai promis aux parents du marquis du Laurel Qu'il aurait tout mon bien avec ma belle-fille.

En cas que je la fisse entrer dans leur famille.

Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis.

Et ma succession, puisque je l'ai promis.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses Melite me tient lieu de toutes vos richesses.

LE PHILOSOPHE MARIÉ, ACTE Y, SCÈNE X

C'est prendre, croyce-moi, le parti le plus sage.

(ü Antff.)

Je vous fais compliment sur votre mariage :

SJ vous eussiez daigné me le faire savoir,

J’aurais su m'acquitter plus tôt de ce devoir. AHISTB.

Epargnez-vous, marquis, ces froides railleries. Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,

Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.

(A Gé'Onie.) *

Vous destiniez Arisle h votre belle-fille,

Cela n'est plus faisable. Eu ce cas, ma famille. Vous et moi, nous pourrons conclure en ce ino-

(ment.

Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

CEItONTE.

Vous êtes bien pressé.

LK MARQUIS, regardant Aritic .

Lorsqu'un homme si sage Se soumet humblement au joug du mariage,

Et qu’il n’en rougit plus, puis-je trop me presser De suivre le chemin qu’il vient de nie tracer?

GKHOXTR.

Eh bien ! ma belle fille est à vous. Sa naissance Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense.

LK MARQUIS

D’accord.

GERONTK.

Par elle-même elle a beaucoup de bieu.

LE MARQUIS

Tant mieux.

GKRüNTB.

Et j’ai promis que j'y joindrais le mien.

He tranchez cet article, autrement point d atTaire.

GKRONTB.

Vous opposer au don que je voulais vous faire?

LE MARQUIS

Ce n’est point pour traucher ici du généreux, l’n jour je serai riche au delà de mes vœux :

Mais quand je serais né sans bien, sans espérance Lt’eu avoir, je mourrais plutôt dans l’indigence Que de devenir riche aux dépens d'un ami. Monsieur, ne soyez point iiiduigeut à demi :

| Non content d’approuver qu’il conserve Mélite,

Ile deux parfaits époux couronnez le mérite.

Je n'exige de vous d’autre condition Que de leur assurer votre succession.

AHISTK. ru l’embratiaïU.

Ami trop généreux!

Li si MON.

Ce procédé m'enchante

GEHONTE.

La déclaration est nouvelle et louchante, i Ma nièce, mon neveu, je voulais vous punir;

! Mais tout parle pour vous, je n*y puis plus tenir : i Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même. mélite.

Puisque Arisle est heureux , mon bonheur est gérontk. [extrême.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats. a h i st r , <) Cthnme»

1 Nous en signerons trois. N’y consentez-vous pas? MELITE, Ctlini'lr .

Vous résistez en vain : Damon a su vous plaire; Donnez-lui votre main.

AfltSTE.

Vous ne pouvez mieux faire.

Il vous cachait son rang; mais je suis caution Qu’il est honnne d’honneur et do condition.

CÉLIANTB.

i Je vous crois : mais eufin...

FINETTE, ù C Mante,

Allons, un bon caprice.

DAMON

Je vois que, malgré vous, vous me rendez juitice.

CBLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai ;

Mon penchant m'y coulrainl; mais je m'en veufinette. [gérai.

Belle conclusion !

DAMON

Pestez, sans vous contraindre.

Vous m'aiinez, je vous aime, et je n'ai rien à ajuste, à Mélite. (craindre.

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux, En face du public resserrons nos doux nœuds;

F.t prouvons aux railleurs que, malgré leurs oui solide vertu fait d’heureux mariages, [t rages.

Kl N DU PHILOSOPHE MARIÉ.

BFPRÉSKNTÊE, POUR LA PREMIÈRE FOI?, LS 18 JANVIER

PERSONNAGES

LISIMON, riche boargeou anobli.

ISARF.LLF., fille de LUinaoa.

VALU R F, fil» de ü«inoa.

Ll comte di TUFltBB, aenaot d'iMbelle.

PHILINTE. autre amant d'Iaabelle.

LYC ANDRE, vieillard inconnu.

PERSONNAGF.S.

LISETTE, femme de chambre d'Iaabelle.

PASQITN, valet de chambre de comte.

LAFLEI'M, laquai» du comte.

M. JOSSE, notaire.

La t au t'ait de Lycandre.

Pluaieors antre» laquais du comte.

La Méat «ai A Parta, dans un hital far ni.

LISETTE, PASQUIN

LISETTE

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante. PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante D'une aimable maîtresse.

LISETTE

l'n si doux compliment Mérite de ma part un long remerciaient,

Mais pour m'en acquitter je manque d'éloquence : Vous vous contenterez de celte révérence.

Je vous ai fait attendre.

PASQITN.

A vous parler sans fard,

Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard. LISETTE.

J'aurais voulu pouvoir un peu plus tôt m’y rendre.

PASQUIN

Autrefois jetais vif, et j'enrageais d'attendre; Rien ne pouvait calmer mes désirs excités :

Mais l’Age a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN

Et j’en suis bien honteux.

LISETTE

Honteux d'être estimable?

pasquin.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux Qu'avec moins de raison je vous plairais bien lisette. [mieui.

À moi? Je vous fuirais, si vous étiez moins sagt*. PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage. Vous me trouvez trop vieux pour être un favori; Et de moi vous ferez un honnête mari.

Je me sens pour ce titre un fonds de patience, Dont vous pourrez bientôt faire l’expérience.

LISETTE

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux , 4c Ni faire mon amaut, ni Taire mon époux, [vous

PASQITN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemlisbtte. [ble?

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

Sur quoi?

LISETTE

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN

Eh bien !

LISETTE

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien. Tous deux à les servir étant d'intelligence,

Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense. PASQITN.

Votre idée est très-juste ; elle me plaît.

I£ SlüMUUX

LE GLORIEUX, ACTE 1, SCENE III

LISETTE

Tant mieux.

Le comte votre maître est froid et sérieux ; [meure, Et, depuis trois grands mois qu'avec nous il de- Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure. Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois Qu'il nedoit paslongtempscomptersursa tendresse; Car, avec de l'esprit, du sens, de la sagesse, lies grâces, des attraits, elle n'a pas le don D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on.

Il faut connaître à fond ; car l'Amour est bien traître. Pour Isabelle, elle aime avant que de connaître; Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement, Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.

Les cherchant avec spin, et les trouvant sans peine, Après quelques efforts sa victoire est certaine; Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,

Et l'on voit à ses feux succéder la froideur :

Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère. PA9QCIX.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère, l'n rœur tendre et volage, un esprit vif, ardent Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;

Coquette au par-dessus.

LISETTE

Non; point capricieuse, Point coquette, et surtout point artificieuse.

Elle aime tendrement, et de très-bonne foi;

Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi Toutes les qualités du comte votre maître.

C'est pour le mieux servir que je veux le connaître. Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui; Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.

S il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse Pc s'en apercevoir, et fixons sa tendresse:

Mais dêcouvrez-les-moi, pour me mettre en état De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

FASQUIX.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre, Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre. Ses bonnes qualités seront mon premier point;

Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point Que je serai très-court sur le premier chapitre; Très-long sur le dernier. Premièrement, son titre Pc comte de Tuflère est un titre réel, ht son air de grandeur est un air naturel :

Il est certainement d'une haute naissance.

LISETTE

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQÜIX.

Toute la France

Convient de sa valeur, et, brave confirmé,

Parmi les gens de guerre il est très-estime.

Il fera son chemin, à ce que l’on assure,

H est homme «l’honneur :*on vante sa droiture. Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.

'oilà mon premier point.

LISETTE

Passons vile au second.

LISETTE, PASQUN, U FL EU K

PASQUIX.

Ah! te voilà, Laflcur? Que fait monsieur le comte?

LA PLEUR

Il joue; et, qui plus est, il y fait bien son compte; Car il va mettre à sec un franr provincial,

Au moins aussi nigaud qu'il m«ï parait brutal. Noire maître, tandis qu'il jure et se désole,

Em bourse son argent, sans dire une parole. PASQUIX.

Pourquoi viens-tu sitôt?

LAPLKUR.

Pour un dessein que j’ai.

. pasquix.

Quel dessein?

V moi ?

l.AFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASO II. s.

LAPLKUR.

Sans doute. Autant que je puis m’y connaître, Vous êtes factotum de monsieur notre maître.

On n’ose lui parler sans le mettre en courroux :

Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUi.N.

Tu me surprends, Laflcur; je te croyais plus sage. Servir monsieur le comte est un grand avantage; Pourquoi donc le quitter? éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR

C’est que vous parlez trop, et qu’il ne parle point. LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LAPLKUR.

Tel que voua me voyez, ma chère demoiselle,

Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sol; Et mon maître, en trois mois, ne m’a pas dit un mot. PA8QUIN.

Que t’importe cela?

LAPLKUR.

Comment donc, que m’importe?

Peut-il avec ses gens en user de la sorte l Que je sois tout un jour dans son appartement,

Il ne daignera pas me gronder seulement ;

Et j’ai quitté pour lui la meilleure maîtresse...

Qui voulait qu’on parlât, et qui parlait sans cesse. Ou ne s'ennuyait point. Tous les jours, tour à tour Elle nous chantait pouille avant)e point du jour. C était un vrai plaisir.

LISETTE

Tu veux donc qu’on te gronde?

LAFLEUR

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde. Itépoudre, c'est parler. Encor vit-on. Mais, bon,

LE GLORIEUX, ACTE I, SCÈNE IV

Avec monsieur te romloon ne «lit oui ni non.

Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.

Oh! j'aimerais autant vitre avec un Arabe.

Cela me fait sécher, cela me pousse à bout,

Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout Le silence me tue; et... Vous riez?

LISETTB.

Achève.

LA Fl. F. L' fl, en pleurant.

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, û hnquill.

Que j'aime sa franchise et sa naïveté I

LAFLELR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

IASQL1N.

Notre maître à ses gens fait garder le silence ; Mais ils sentent l'elfet de sa magnificence :

Bien nourris, bien vêtus, et payes largement.

LAPLEUK.

Et tout cela pour moi n’est point ronteqtemeiil.

LISETTE

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est là sa folie.

LAFLEUR

Autrement je succombe à la mélancolie.

J'eus un maître autrefois que je regrette fort,

Et que je ne sers pins, attendu qu il est mort.

Il ne me faisait pas de fort gros avantages;

Il me nourrissait mal, me payait mal mes gages; Jamais aucuns profits, et souvent en hiver Il me laissait aller presque aussi nu qu'un ver: Mais je l'aimais. Pourquoi? C'est qu'il me faisait rire, Et que de mon côte je pouvais tout lui dire.

Il m'appelai! son cher, son ami, son mignon ;

Et nous vivions tous deux de pair à compagnon. Mais pour monsieur le comte, au diantresi je l'aime! Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même; Toujours portant au vent, fier comme un Ecossais. Je ne puis le souffrir, n vous parler français :

El, dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte Si je voulais servir pn maître de la sorte.

P A SOL* IN

Patience; à ta face on s'accoutumera.

Et tu verras qu’un jour monsieur le parlera.

Mais ne t’échappe point; attends l'heure propice. Depuis dix ans au moins je suis à sou service,

Et u'ose lui parler que par occasion.

LISETTE a Paêquin.

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.

Faites que l'on lui dise au moius quelques paroles.

LAPI.KUR.

Tenez, j’aimerais mieux deux mots que deux pis- . pasqui*. [tôles.

J'y ferai de mon mieux.

LAfLEÜR.

Enfin, point de milieu :

Il faut, ou qu’on me parle, ou qu’on me chasse.

[Adieu.

Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce.

Et je parlerai, moi, si je n'ai pas répousc.

SCÈNE IV

LISETTE, PASOLIN.

PASQlTIf.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre Laflcur.

LISETTE

Le comte de Tufiére est donc un fier seigneur?

PA SOt IN.

C’est là mon second point.

LISETTE

Fort bieu.

PASQUIN

Sa polTtiqiM

Est d'être toujours grave avec un domestique. S'il lui disait un mol, il croirait salutister;

Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.

Enfin, pour ébaucher eu deux mots *a peinture. C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature. Cour ses inférieurs plein d'un mépris choquant, Avec ses égaux même il prend l'air important : Si fier de ses aïeux, si lier de sa noblesse,

Qu'il croit être ici-hns le seul de son espèce Persuadé d'ailleurs de son habileté,

Et décidant sur tout avec autorité;

Se croyant en tout genre un mérite suprême; Dédaignant tout le monde, et * admirant lui-méne; En un mol, des mortels le plus impérieux,

Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

Ah! que nous allons rire.

PAfQCIS.

El de quoi donc?

LISETTE

Sou faste.

Sa fierté, sec hauteurs sont un parfait contraste Avec les qualité* de son humide rival,

Qui n'oserait parler, de peur de parler mal;

Qui par timidité rougit comme une fille;

El qui, quoique fort riche, et de noble famille. Toujours rampant, erainlif, et toujours concerté, Prodigue le* excès de sa civilité;

Pour les moindres valets rempli de déférences,

El ne parlant jamais que par ses révérences. pasqui*.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfait*: Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets. Ce doucereux rival, c'est Piiilintc. sans doute? Mon maître, d'un regard, doit le mettre en dé* USKTTK. [roule.

Mais ce comte si fi-*r est donc bien riche aussi? Du moins il le parait.

PAÿ)l'IX.

Itichc? Non, Dieu merci ; Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire;

LE GLORIEUX, ACTE I, SCENE V

Et tout son revenu, si j’ai bonne mémoire,

, Vient de sa pension et de son régi me ni.

Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement : C’est par là qu i! soulicnLun train si magnifique. LISETTE.

El faites-vous fortune ?

PA5QCIS.

Oui, par ma politique.

Avec moi quelquefois il prend des libertés.

Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés, l'n air froid et rêveur, quelques brusques paroles, L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pisloles Il cherche à m’apaiser, à nie calmer l'esprit;

Et, comme j’ai bon cœur, son argent m 'attendri!.

LISETTE

Vous m’avez mise au fait, et je vais vous instruire. Le comte va bientôt lui-même se détruire Dans l'esprit d’Isabelle; oui, soyez-en certain.

S’il ne lui cache pas son naturel hautain.

Elle est d’humeur liante, alTable, sociable. : L’orgueil est à ses yeux un vice insupportable;

Et, malgré les •grands biens qui lui sont assurés. Sou air et ses discours sont simples, mesurés. Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie. PASOl'IN.

Si bien qu’avec mou maître elle est mal assortie?

LISETTE

Il aura son congé, s’il ne sc contraint point. Hounez-lui cet avis.

PAStJl'I.X.

Il est haut à tel point...

LISETTE

J entends du bruit. Je crois que c’est notre vieux V me laissez pas seul** avec lui. [maître.

pasquik.

Ce vieux relire 1

Est-il si dangereux ?

LISETTE

A cinquantc-cinq ans.

Il est plus libertin que tous uos jeunes gens;

Et ce qui me surprend, c’est que son fils Valero A toute lu sagesse et la vertu d'un père.

LISIMuN, LISETTE, PASQULN.

LtsiMox, courant à Lisette.

Bonjour, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort. Comment donc, tu me fuis?

LISKTTK.

Réservez ce transport

Pour madame.

LI11MOX

Eh! fl donc! Tu te moques, je pense?

J arrive de campagne; et, plein d'impatience

I. Oa donnait «cure celte épithète t» homme* Agé* et de nx-rurv Le* retire* étaient une «oldatcaque étrangère, nerevoaire et Indisciplinée.

De te revoir, j’accours... Quel est ce garçon-là? Tête à UUc tous deux? Je n’aîme point cela.

Je gage qu'avec lui tu n’étais pas si Aère?

LISETTE

.Nous nous entretenions du comte de Tufière, Son maître.

lisimok.

Ce seigneur que l'on m a propose Pour ma fille?

PA AQl' IX.

Oui, monsieur.

LISIMUN.

Je suis très-disposé, Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre. On me le vante fort; et l'on me fait entendre Qu'il est homme d honneur, de grande qualité. Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien plante,

Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille. pasoci.v.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMÛX.

Bon. Aime-t-il la labié, et boit-il largement? PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.

Il a fait son chef-d'œuvre eu Allemagne, en Suisse. LIAIMO.X.

Voilà mou homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

Qui? Philinte?

LISETTE

LISIMUN.

Lui même. Il me cajole en vain.

C'est un homme qui met le tiers d'eau dans sou vin. Ce fade personnage, en ses façons discrètes,

Me donne la colique à force de courbettes.

Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu, Je le refuserais. .Nous allons voir beau jeu ;

Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille. Sait-elle que je suis le chef de ma famille,

Le monarque absolu d’elle et de mes enfants?

Uue j'en veux disposer? Mais est-eJlu céans?

LISETTE

Oui, monsieur.

LIS! MON

Tu diras à ma chère compagne Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE

Et pourquoi donc?

MSIMON.

Pourquoi ? C’est que je suis ici.

Belle demande!

LISETTE

Mais...

LUIMOlt.

Dans cette maiion-ei

Nous Sbmmes à l’étroit, et trop pré» l'un de l’autre ; Et fou travaille à force à rebâtir la nôtre.

Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin Que nos appariements se regardent de loin,

il 2

LE GLORIEUX» ACTE I, SCENE VII

Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble, Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LJSRTTK.

Je vais voir si madame est visible.

LBWON.

Non, non ;

J'ai deux mots à le dire. El toi, sors, mon garçon. Ya-t'en chercher ton maître en toute diligence.

Il faut qu'incessammenl nous fassions connaislisette. [sance.

Son malin» va rentrer.

PASQUIK.

El je l'attends ici.

SCÈNE VI

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,

Nous sommes télé à tête ; et ma vive tendresse... Où vas-tu donc?

Je vais rejoindre ma maîtresse :

Elle m’appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE

Moi, je l'entends ; et j’y cours de ce pas.

LISIMON.

Quelle attende.

LISETTE

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l’oserait céans? Je veux que tout le monde T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi; Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

LISETTE

Monsieur? Y pensez-vous?

A moi.

LISIMON.

Oui, ma petite reine;

De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas. LISIMON.

Je ra'en vais m’expliquer. Charmé de tes appas, J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.

Pour nous debarrasser d une foule importune Je te veux à l’écart loger superbement.

Les soirs, j’irai chez toi souper secrètement.

Je ferai tous les frais d'un nombreux domesliqur, D'un équipage leste autant que magnifique : Habits, ajuste me nts, rien ne te manquera;

Et sur tous les désirs mon cœur te préviendra. M'entends-tu maintenant?

LISETTE

Oui, monsieur, à mervcilk

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille? Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

LISETTE-

Je ne puis accepter vos propositions,

Monsieur, sans consulter une très-bonne darue Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE

Oui, monsieur, s'il vous plaît:

A ce qui me regarde elle prend intérêt;

Et je ne doute point quelle ne soit ravie De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-iu ?

LISETTE

Je vais aussi prendre l’avis De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils. Tous trois, édifiés, à ce que j'imagine,

Du soin que vous prenez d une pauvre orpheline Seront touchés de voir que, lui prêtant la main, Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin. Et qu'à votre àgc enfin votre charité brille Jusques à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le promis sur ce ton?

Oni, monsieur, je l’y prend*.

Apprenez, je vous prie, à connaître vos gens:

Un cœur tel que le mien méprise les richesses, Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discour* Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, l'rujnyant.

Au sccour*!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade !

LE GLORIEUX, ACTE I, SCÈNE VIII

LIS1MON

Rien.

valèrk.

Êtes- vous malade?

LlSltfOff.

Non ; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE

Qui? moi?.

On criait au secours; et, plein d'un juste effroi.

Je suis vite accouru.

LI9IMON.

C’est prendre trop de peine.

Lisette me suffit

VALÈRE

Mais... •

Voire aspect me gène.

Sortez.

VALÈRE

Moi, vous quitter en ce pressant besoin! Je n’aî garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin De monsieur. Sortez vite; allez dire à ma mère Qu'elle vienne au plus tôt.

Eh! je n’eo ai que faire,

Bourreau !

J'y vais.

LISIHOK*

ta Yaltre.)

Demeura. EL toi, sors à l'instant.

VALÈRE

S’il ne tient qu’à cela pour vous rendre content, Lisette restera : mais aussi je vous jura De ne vous point quitter dans cette conjoncture. Vous voilà trop 6mu. Vos yeux sont tout en feu.

Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu. Vous ôtes, je le vois, fatigué du voyage.

11 faut vous ménager un peu plus à votre Âge. Enverrai-je chercher le médecin?

SCÈNE VIII

VALERE, LISETTE

LISETTE

Vous voyez.

VALÈRE

Oui, je voi

A quel indigne excès veut se porter mon père. Quel exemple pour moi t quel chagri n pour ma mère ! Je ne m'étonne plus si sa faible santé L'oblige à renoncer à la société,

Et si, toujours livrée à sa mélancolie,

Daus son appariement elle passe sa vie.

LISETTE

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE

Non, non, ne craignez rien.

De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE

Je le sais; mais enfin, je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE

Songez*vous à quel poiul votre discours m'afflige? Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur. Vous savez mon dessein.

LISETTE

Il ferait mon bonheur, S'il pouvait s'accomplir; mais il est impossible.

Je sens de vous à moi la distance terrible, lin mariage en forme est ce que je prétends.

Vous me le promettez; mais eu vain je l'attends. Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance i Vos parents sont puissants; une fortune immense Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis: Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

L'amour assortit tout, et mon âme ravie Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie. LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE

Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,

Vos titres, vos parents.

LISETTE

Vous flattez-vous, Valèrc, De faire à notre hymen consentir votre père?

VALÈRE

Nous nous passerons bien do son consentement.

LISETTE

Oui, vous; mais non pas moi.

VALÈRE

Je puis secrètement...

LISETTE

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endor- Je vous l’ai dit, je veux un mariage en forme ; [me. Et me garderai bien de courir le hasard...

VALÈRE

Vous n’avez rien à craindra; et... Que veutccvieilliskttk. [lard?

Tout pauvre qu’il parait, sa sagesse est profonde. Et c'est le seul ami qui me reste eu ce monde. Depuis près de deux ans, cet ami vertueux. Sensible à mes besoins, empressé, généreux,

Fait de me secourir sa principale affaire :

Je trouve eu sa personne un guide salutaire. Laissez-nous un moment, s’il vous plaît.

VALÈRE

De bon coeur.

Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX

LYCAISÜltK, LISETTE.

LYCAKDRB.

Lnlinjc vous revois : cdlo rcncoulrc heureuse Me comble de plaisir.

Moi, je suis bien houleuse Quo vous me retrouviez dans l'etat où je suis.

. LYCAKDRB.

Que faites-vous ici ?

LISRTTS»

Je fais ce que je puis Pour me le cacher; mais...

LYCAKDRB.

Quoi?

LISRTTS.

J’y suis eu service.

LYCAKDRB.

Jii^tc ciel! El c’est donc pour ce vil exercice Que, sans m’eu avertir, vous sortez du couvcul?

LISETTE

Aulrefois, pour me voir, vous y veniez souvent; Mais depuis quelque temps vous m’avez négligée. De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée, N'entendant rien de vous, sans espoir, saus appui, Quelle ressource avais-je en ce cruel ennui?

La Glle de céans, à présent ma maîtresse.

Mon ainic au couvent, sensible à ma tristesse,

Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment Que je serais plutôt compagne que suivante :

Je ne pus résister à son offre pressante.

Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs; Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs. LYCAKDRB.

O fortune cruelle! Et vous tient-on parole Par de justes égards? •

LYCAKDRB.

Cela me console D'un si triste incident, que j'aurais prévenu Si mes infirmités ne m'eussent retenu,

Pendant prés de six mois, dans la retraite obscure Où je mène moi-môme une vie assez dure, si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui?

LISETTE

Autant qu ou le peut être au service d'autrui.

LYCAKUHK.

Hélas!

LISETTE

Vous soupirez! Dans ma triste aventure Je ne sais quel espoir iue soutient, me rassure : Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCAKOIlE.

Voire espoir est fondé. Le moment souhaité Peul arriver bieutùl. La fortune se lasse

De vous persécuter. Mais diles-moi, de grâce,

A qui parliez-vous là, quand je suis survenu?

LISRTTR.

Au fils de la maison. S'il vous était connu,

Vous l’estimeriez fort.

LYCAKDIIB.

Il a donc votre estime?

Vous rougissez!

LISETTE

Qui? moi? Me feriez-vous un crime De lui rendre justice?

LYCAKDRB.

Il est jeune, bien fait, lliche. Il vous voit Souvent?

* LISETTE

Oui, souvent, en effet.

LYCAKDRB.

Vous ôtes jeune, aimable, et sans expérience; Voilà bien des écueils!

lisettr.

Soyez en assurance.

Mon cœur est au-dessus de ma condition.

J’ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCAKDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune Lisette. (homme?

Il sc nomme Valère.

LYCAKDRB.

Eh, mon Dieu, qu’il se nomme Ou Valère, ou Cléon, que m’importe? Il s'agit De m'informer à fond des choses qu’il vous dit.

Qu’il m’aime.

LYCAKDRB.

Est-ce là tout?

LISETTE

Oui.

LYCAKDRE.

C'est tout?

LISETTE

Oui, vous dis-je-

LYCAKDRB.

Vous nie trompez.

LISETTE

Eh! mais... O reproche m'afflige* Rli bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser. Si j'y veux consentir, m'offre de m’épouser Eu secret.

LYCAKDRB.

En secret? Il cherche à vous surprendre.

Lisette. [rendre.

Non; je réponds de lui. Mais, bien loin de iw En acceptant son cœur, je refuse sa main,

A moins que ses parents n’approuvent son dessein. Ils le rejetteront, je u'en suis que trop sûre;

Kl. pour fuir tiu éclat, monsieur, je vous conjure De me tirer d’ici des demain, dès ce soir, [voir. Pour que Valère et moi nous cessions de nout

LR GLORIEUX, ACTE II, SCÈNE II

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne! Ce que vous exigez est une preuve insigne El de votre prudence et de votre vertu.

Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.

Vous pouvez aspirer à la main de Valère,

Et même l'épouser, de l'aveu de sou père.

LISETTE

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux.

Dés qu'ils vous connaîtront, de former tes beaux

[nœuds,

Et, respectant en vous une haute naissance,

Us brigueront l’honneur d'une telle alliance.

Lisette. [mort,

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu a sa Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort? Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime.

Et viendra de ce lieu vous retirer lui-méme.

LISETTE

Et pourquoi si longtemps m’abandonner ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici Ju>qu’àcc qu’il sc montre, et gardez le silence : C’est un point capital.

LISETTE

Moi, d’illustre naissance?

Ah! je ne vous crois point, si vous n’éclaircissez Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non : j’en ai dit assez.

Pour savoir tout le reste, attendez votre père. Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière Deracure-t-il céans?

LISETTE

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faift que je lui parle.

LISETTE

Ah! monsieur, je prévois Qu’il vous recevra mal en ce triste équipage ;

Car on me Ta dépeint d'un orgueil si sauvage... LYCANDRE.

Je saurai l’abaisser.

LISETTE

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.

Jusqu’au revoir. Songez qu’une naissance illustre Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre: Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;

Et si le sort cruel vous a ravi vos biens.

D'un plus rare trésor enviant le partage,

Soyez riche en vertus : c’est là votre apanage.

SCÈNE I

LISETTE

Dois-je me réjouir? dois-je m’inquiéter?

Ce que m’a dit Lycandre est bien prompt à flatter Mon petit amour-propre; et pourtant plus j’y pense, Et moins à son discours je trouve d'apparence.

Le bonhomme, à coup sûr, s’est diverti de moi. Mais non. il m’aime trop pour me railler. Je croi Démêler sa finesse: il vent me rendre Gère,

Afin que je ine croie au-dessus de Valère;

Et le vieillard adroit, usant de ce détour,

Arme la vanité pour combattre l’amour.

Oui, oui, tout bien pesé, m’en voilà convaincue.

De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue :

Je redeviens Lisette; et le sort conjuré...

Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.

Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe; Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II

VALÈRE, LISETTE

VALÈRE

J'avais beau vous attendre. Eh quoi ! seule à l’écart! Qu'y faites-vous?

LISETTE

Je rêve.

VALÈRE

Il faut que ce vieillard Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose D'affligeant.

LISETTE

Au contraire.

VALÈRE

Et quelle est donc la cause

Do votre rêverie?

Un fait qui sûrement Devrait me réjouir; et c'est précisément Ce qui m’afflige.

VALÈRE

Oh ! oh ! le trait, sur ma parole, Est des plus surprenants.

LISETTE

Vous m’allez croire folle, Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait D’un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère. LISETTE.

Cela m’est défendu ; mais je ne puis die taire;

LE GLORIEUX, ACTE II, SCENE III

Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,

Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret. Je soutiens avec peine un fardeau qui inc lasse.

VALERE

À la tentation succombez donc de grâce.

LISETTE

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi : Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALKRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE

Jurez que, quoi que je vous dise, Vous n’en raillerez point.

VAI.KRK.

J'en jure.

LISETTE

Ma franchise,

Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion.

Exige de ma part cette précaution.

Au surplus, vous pourrez m’éclaircir sur un doute Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈHB.

Jccoute.

LISETTE

Ce bonhomme m a dit... Vous allez vous moquer?

VALÊRE.

Eh nonl vous dis-je, non.

LISETTE

Avant de m’expliquer, Valèrc, permettez que je vous interroge.

Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

Voyons.

LISETTE

Mc trouvez-vous l’air de condition Que donnent la naissance et l'éducation?

Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon lau- Proprcs à soutenir un noble personnage? [gage,

VAl.RRR.

Un amant sur ce point est un juge suspect :

Mais vous m'avez d’abord inspiré le respect,

La vénération. Qui lésa pu produire?

Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire Lorsque je vois l’état où vous réduit le sort :

Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;

Et, de quelques parents que vous soyez issue. Chacun remarque en vous, à la première vue, Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit;

El ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE

Ce discours est llaltcur; mais est-il bien sincère?

VALKRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE

Apprenez donc, Valèrc, Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m’est bien Parce que son effet rejaillira sur vous. [doux. Par de fortes raisons qu’on doit bientôt m’ap-

[prendre,

On m’a caché mou rang. J’ai l’honneur de dev D’une famille illustre et de condition, [cendre Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÊRE.

Non, on vous a dit vrai, c’est moi qui vous rassure; Et j’en ferai serinent.

LISETTE, en riant.

Fort bien.

VALÊRE.

Je vous conjure,

Charmante Lis... o ciel! je ne sais plus comment Vous nommer; mais enfin je vous prie instamment. Si vous m aimez encor, d étre persuadée Qu’on vous donne de vous une très- juste idée;

Et souffrez que l’amour, jaloux de votre droit, Vous rende le premier l’hommage qu’ou vous doit.

{Il te met a genoux.) LISETTE.

Valère, levez- vous; vous me rendez confuse.

VALKRK.

Quoi! vous, servir ma sœur! Ah! déjà je m'accuse D'avoir été trop lent à la désabuser;

A vous manquer d’égards je pourrais l'exposer. Mon père m’inquiète, et je sais que ma mère Quelquefois avec vous prend uu ton trop sévère. Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

Ah! voilà mon secret en de fort bonnes mainsl On me défend surtout de me faire connaître.

Si vous dites un mot à qui que ce puisse être, Dieu loin de me servir...

VALÈHB.

Eh bien, je me tairai.

Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai. Ne craignez rien.

LISETTE

Paix donc! j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III

ISABELLE, VALÊRE, LISETTE. *

VALKRK, courant au-devant d'elle.

Ma sœur, que je vous dise une grande nouvelle. LISETTE, le retenant. ,

Eh bien ! ne voilà pas mou étourdi?

VALÊRE.

Mon cœur

Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE

Adieu ! vous moquez-vous? Dilc$-moi donc, nioa Cette grande nouvelle. [frère,

Oh! co n’est ricu.

ISABELLE

Valèrc,

Quoi! vous me plaisantez?

valêhe. [saurez...

Non, non. Quaud tou*

LE GLORIEUX, ACTE II, SCÈNE IV

LISETTE, ba j, à Valtre.

Allez-votu-en.

VALÈHE tort et revient.

Ma sœur, lorsque vous parlerez

A Lisette...

ISABELLE

Eh bien donc?

VA LÉ RK.

Ayez toujours pour elle

Le respect...

ISABELLE

Le respect?

VALEUR

Oui ; car mademoiselle, Je veux dire Lisette, a certainement lieu De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(// fort brusquement.)

SCÈNE IV

ISABELLE, LISETTE

ISABELLE

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague. Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extralisktte. [vague.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE. [pCCt!

Moi, pour vous du res- C'est aller un peu loin : ce discours m'est suspect. Oh çà, conviendrez- vous de ce que j'imagine ?

LISETTE

Quoi?

ISABELLE

Mon frère vous aime, Oh! oui, oui, je devine; Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

Et quand il m'aimerait, serait-ce un crime?

ISABELLE

Non :

Mais...

LISETTE

Si je l’en veux croire, il me trouve jolie; Mais, bon! je n’en crois rien.

ISABELLE

Pourquoi?

LISETTE

Pure saillie

De jeuoe homme, qui sait prodiguer les douceurs, Et qui, sans rien aimer, en veut à tous les cœurs.

Non, mon frère n’est point decesconteurs volages Qui d'objet eu objet vont offrir leurs hommages. Je connais sa droiture et sa sincérité;

El s’il dit qu’il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, virement.

Quoi! sérieusement?

ISABELLE

Oui, la chose est certaine.

Je vois que ce discours ne vous fait point de peine. Ah, ma bouue!

Quoi donc?

ISABELLE

fe pénètre aisément.

LISETTE

Quoi? que pénétrez-vous?

ISABELLE

Mon frère est votre amant, Et mon frère, àcoup sûr, n’aime point une ingrate. Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE

Voici le fait. Il dit que si je n'étais point.

Ce que je suis...

ISABELLE

Eh bien?

LISETTE

Il m’estime à tel point,

Qu’il ferait son bonheurde m’obtenir pour femme.

ISABELLE

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme En toute occasion, Lisette; imitez-moi.

Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE

Eh! mais, je lui réponds... Vous ôtes curieuse A l'excès.

Poursuivez.

LISETTE

Que je serais heureuse Si j'étais un parti qui lui pût convenir!

Voilà tout.

ISABELLE

Je le crois. Mais je crains l'avenir:

Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre. ISABELLE.

Comment donc ?

LISETTE

Quelque jour j'éclaircirai ceci.

Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.

Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,

Et venons maintenant à ce qui vous regarde. ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE

De mon cœur vous connaissez l’état ; Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,

Aux révolutions il est souvent en proie.

Comment se porte-t-il?

Mal.

LISETTE

J’en ai de la joie.

Il est donc bien épris?

Uui, Lisette; si bieu

LE GLORIEUX, ACTE II, SCÈNE V

Qu'il le sera toujours.

LISETTE

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE

J'en ferais bien serment.

LISETTE

Le ciel vous en préserve!

ISABELLE

Pourquoi donc?

LISETTE

Votre esprit a toujours en réserve Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ar- Pénèlrent tôt ou tard au fond de votre cœur, [deur. Le comte est sûrement d'une aimable figure;

Son mérite y répond, ou du moins je l'augure: Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois, Vous le connaissez peu. C'est pourquoi je prévois Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connaître,

Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE

Cela ne se peut pas; c'est un homme accompli.

De ses perfections mou cœur est si rempli,

Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.

S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.

Il me voit rarement.

LISETTE

C'est qu'il a du bon sens :

Qui se fait souhaiter, se fait aimer lougtemps;

Qui nous voit trop souvent, voit bicuUM qu’il nous ISA-BELLE. [lasse.

Vous l'excusez toujours; mais dilcs-rnoi, de grAce, Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE

Pas le moindre.

Qui? moi?

ISARKIJ.K.

Tant mieux.

LISETTE

Mais s'il en a, je croi Qu'ils n 'échapperont pas longtemps à votre vue; Et c’est taut pis pour vous. Êtes* vous résolue De ne prendre qu'un homme accompli de tout point? Cet homme est le phénix; il ne se trouve point.

Si le comte à vos yeux est ce rare miracle. Croyez-en votre cœur; que ce soit votre oracle : Mettez l’esprit à part, suivez le sentiment.

S’il vous trompe, du moins c’est agréablement.

Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,

Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE

Vous me remercierez de les avoir suivis.

Mais que va devenir notre pauvre Philinte?

Son mérite autrefois a porté quelque atteinte A votre cœur.

ISABELLE

Je sens qu'il m’euuuie à mourir.

Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir, l-e moyen d'y durer? Toutes ses conférences Consistent en regards, ou bien en révérences; Dés qu'il parle, il s'égare, il se perd; en uii mol. Quoiqu'il ait de l’esprit, on le prend pour uu sot

ISABELLE

Que veut-il?

LISETTE

A votre esprit critique

Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE

PHILINTE, t lu fond du théâtre , aprt s planeur» rérérueees.

Madame..., je crains bien de vous importuner. LISETTE, t) Isabelle.

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE

l'n homme tel que vous...

PHILINTE, redoublant ter références.

Ah, madame !... De grâce.

Si je suis importun, punissez mou audace. ISABELLE, lut faisant la rétiren ee.

Monsieur...

PniLl.NTB.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, lui faisant la référence.

Madame, en vérité.

ISABELLE, la lui rendant.

J'ai pour votre personue

(a Lisette.]

l/cstimeet les égards... Aidez-moi donc, ma lionne

LISETTE, après at oir fait plusieurs révérences a Pkilhtlt, lui présente un siège.

Vous plail-il vous asseoir?

PHILINTE, virement.

Que me proposez-vous.

O cicll devaut madame il faut être à genoux. LISETTE, à Isabelle.

A vous permis, monsieur. Di les -lui quelque chose

ISABELLE

Je ne saurais.

LISETTE

Fort bien ; l'eutrclien se dispose (o Plnlinte.)

A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi Que vous faites façon de parler devant moi.

Je me retire.

PHILINTE, la retenant.

Non, il n’est pas nécessaire;

El je ne veux ici qu'adiuirer et me taire.

UE GLORIEUX, ACTE H, SCÈNE VIH

LISETTE, à Philinle.

Vous vous contentez donc de lui parler des veux?

PBIUNTB.

Je ne m'en lasse point.

LtSBTTR.

Parlez de votre mieux, Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, A Lisette.

Oh ! je perds contenance.

LISETTE, ta», A Isabelle.

Eh bien, interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, bas, à Lisette.

Vous même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, bat, a Isabelle.

C'est à vous d’entamer la conversation.

ISABELLE, à Philiiilt, après avoir un prit rêvé.

Quel temps fait-il, monsieur?

LISETTE, ù part.

Matière intéressante !

PHILINTE

Madame... en vérité... la journée est c harmante.

ISABELLE

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE

Et moi.

J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi î La conversation est donc déjà finie?

Çi, pour la relever, employons mon génie.

(à part.)

Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISAI1RLLR.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PBIUNTB.

On en parle assez mal.

LISETTE, A port.

Cet homme est laconique.

ISABELLE, û Philinle.

Qu'y désapprouvez- vous? Les vers, ou la musique?

PBIUNTB.

Je sais peu de musique, et fais de méchants vers: Ainsi j’en pourrais bien juger tout de travers.

Et d'ailleurs j’avouerai qu’au plus mauvais ouvrage Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage. En auteur, quel qu’il soit, me parait mériter Qu'aux efforts qu’il a faits on daigne se prêter.

LISETTE

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE

La critique est aisée, et l'art est difficile.

C’est là cp qui produit ce peuple dé censeurs.

Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.

(a Isabelle.)

Mais vous êtes distraite, et paraissez en peine.

ISABELLE

Je n’en puis plus.

PHILINTE

Bon Dieu! qu’avez- vous?

ISABELI K.

PHILINTE, «Vu allant arec précipitation.

Je m’enfuis.

ISABELLE, le retenant.

Non, restez.

PBIUNTB.

Quel excès de faveur!

C'est moi qui vais m’enfuir. Je crains que ma dou- Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre. [leur

PHILINTE

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

(Il met set gants avec précipitation.)

Madame, vous plalt-il de me donner la main?

ISABELLE

Je n’en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE

A quelle heure, madame?

ISABELLE

Ah ! monsieur, à toute heure; Mais ne me suivez point, de grâce.

SCÈNE VII

PHILINTE

Celte migraine-là vient bien subitement!

C’est moi qui l'ai donnée indubitablement.

C’est ma timidité, que je ne saurais vaincre.

Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre. Que je suis malheureux! Des jeunes courtisans Que n'ai-je le babil et les airs suffisants! Quiconque s’est formé sur de pareil» modèles Est sftr de ue jamais rencontrer de cruelles.

PASQUIN, LE LAQUAIS

LE LAQUAIS

liolà! quelqu'un des gens du comte de TuGère!

PASQU1N, d'un ton arrogant.

One voulez-vous?

LE LAQUAIS

Cet homme a la parole flére.

PASQL'IN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN

C’est moi-môme, en effet. Mais apprenez, faquin, Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche. LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche. J'ignorais qu'il fallût vous appeler monsieur;

Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, d’un ton important.

Trêve de compliments.

LE LAQUAIS

Voudrez-vous bien remettre Au comte, votre maître, un petit mot de lettre? PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS

Je me tais sur ce point.

Elle est d’un inconnu qui ne se nomme point. Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence, Il verra désormais, à mon air circonspect,

Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE X

PASQUIN

Ce maroufle me raille, cl mime je soupçonne Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,

Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied-plat. Sans ce pauvre garçon j'allais me méconnaître,

El n$e gonfler d'orgueil aussi bien que mon maître. Je sens qu'un glorieux est un sot animal!

Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original Ue mes airs de grandeur, qui vient tête levée.

Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

I.E COMTE, PASQL IN, LAFLEUR, cinq autres laquai

LE COMTE mire, marchant à grattât pat et la télé le Ht. Set six laquait te rangent au fond du théâtre d'ta arr retpeel ueux ; Pasquin est un peu plut avancé. L'impertinent !

PASQUIN, lui prétentant la lettre.

Monsieur...

LE COMTE, marchant loujourt.

Le fat!

PASQUIN

Monsieur...

LE COMTE

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi!

Me manquer de respect pour quatre cents pisloles!

PASQUIN

Il a tort.

LE COMTE

Hem? A qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN

Au petit campagnard.

Soit. Mais d’un ton plus bas S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas. Tenez, serrez cela.

(U lui donne emt grotte iourte.)

PASQUIN

Peste, qu elle est dodue I A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

[Il ouvre la iourte, et en tire quelque t pièce».)

LE COMTE, le surprenant.

Que fais-tu?

PASQUIN

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, lui reprenant la bourte.

Vous ôtes curieux.

[Il fait plutirnrt tir} net, et, d mesure qu’il les fait , t*i laquait le ter crut. Veux approchent la table, deux outre i un fauteuil ; le

cinquième apporte une écritoirc tt dti plumet, et le sixième du papier; ensuite il te met * écrire.)

PASQUIN

Monsieur, je puis, je crois,

Sans manquerait respect, vous donner cette lettre.

Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

PASO U IN

Id laquais mal vêtu...

LR COMTE, lui jetant la lettre.

C'est assez ; qu'on la lise, tt qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN

J'entends.

{ II lit la lettre bas.)

LE COMTE, toujours écrivant.

Monsieur Pasquin?

FASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, d'un air suffisant.

Sortez.

LAFLEUn, au comte.

Monsieur...

LE COMTE

Comment?

LA FLEUR

Oserais-je vous dire...

LE COMTE

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,

(Ju 'on lui donne congé.

FASQUIN, à Lajleur.

Je te l'avais prédit.

Va-fen, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XII

LE COMTE, PASQUIN

[Le comte relit ce qu’il a écrit , et Pasquin lit la lettre.)

LE COMTE, apres avoir lu ce qu’il écrirait.

Tu ne partiras point, et c’est une bassesse,

Dans les gens de mon rang d'outrer la politesse. Un homme tel que moi se ferait déshonneur Si sa plume à quelqu'un donnait du monseigneur. Non, mon petit seigneur, vous n’aurez pas la gloire De gagner sur la mienne une telle victoire.

Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet ; Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(il déchire la lettre.)

Ote-moi cette table. Eh bien, que dit l'épltre?

FASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre Oui ne vous plaira point.

LE COMTE

Pourquoi donc? lis toujours.

PASQUIN

Vous me l’ordonuez; mais...

LE COMTE

Oh! trêve de discours.

PASQUIN, Ut.

u Celui qui vous écrit...

Est familier.

Qui vous écrit! Le style

pasquin.

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit.)

u Celui qui vous écrit, s'intéressant à vous, [pille, « Monsieur, vous avertit, sans crainte et sans scru- « Que par vos procédés, dont il est en courroux,

• Vous vous rendez très-ridicule.

LE COMTE, te levant brusquement .

Si je tenais le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN

Poursuivrai-je?

LE COMTE

Oui; voyons la On de tout ceci.

PASQUIN, lit.

« Vous 11e manquez pas de mérite;

« Mais...

LE COMTE

Vous ne manquez pas! Ah! vraiment, je lecroi. Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi ! pasquin, lit.

« Vous ne manquez pas de mérite ;

• Mais, bien loin de vous croire un prodigeétonnaut, « Apprenez que chacun s’irrite « De votre orgueil impertinent...

LE COMTE, donnant un soujftet ù Pasquin. Comment, maraud?

pasquin.

Fort bien ; le Irait est impayable!

De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable? Au diable l'écrivain avec ses vérités!

(Il jette la lettre sur la table.)

LE COMTE

Ah! je vous apprendrai...

FASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'avise D'être votre lecteur...

LE COMTE, lui donnant ta bourse.

Faut-il que je vous dise Une seconde fois de serrer cet argent?

Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

FASQUIN, ro et revient.

Savez-vous à combien cette somme se monte.

LE COMTE

Non, pas exactement.

FASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(a part.)

Je m'en vais du soufflet nie payer par mes mains.

LE COMTE

Puissé-je devenir le plus vil des humains,

Si j'épargne celui qui m'a fait celte injure!

LE GLORIEUX, ACTE II, SCÈNE XV

Voyons si je pourrais connaître l'écriture.

(// Ut.)

« l/ami de qui vous vient cette utile leçon « Emprunte une main étrangère;

{haut.)

Il fait fort bien.

• Mais il ne vous cache son nom « Que pour donner le temps à votre Ame trop (1ère « l>e se prêter à la seule raison;

« El lui-méme, ce soir, il viendra sans façon,

« Vous demander si votre humeur altière a Aura baissé de quelque ton. »

(#/ jette U billet.)

Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!

S’il vient, il paiera cher un si sensible outrage. Qui peut m’avoir écrit co libelle outrageant?

Plus j'y pense...

SCÈNE XIV

LE COMTE, PASQUIN

PASQUIN

Monsieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE

11 sc monte?

Mais...

PASQCtK.

A trois cent quatre-vingt-dix pistolcs.

LE COMTE

PASQUIN

Si vous y trouvez seulement deux oboles l)o plus, je suis uu fat.

LE COMTE

Mais cependant mon gain Montait à quatre cents, et j'en suis très-certaiu.

pasquin. j trompe ;

C’est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE

Monsieur Pasquin!

Monsieur.

LE COMTE

Vous êtes un fripon.

PAAQUtN.

Je vous respecte trop pour vous dire que n«»n ; Mais...

LE COMTE

Brisons là-dessus.

PASQUIN

Oui. parlons d’Isabelle.

Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle. Elle s’en plaint, du moins.

Elle sait mon amour.

J’ai parlé ; c'est assez.

PASQUIN

Son pero est de retour.

LE COMTE

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN

Ali, monsieur! vous voulez qu’un père de famille Fasse les premiers pas?

Oui, monsieur, je le veux.

Un homme de mon rang doit tout exiger deux. PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse; Car Lisette m'adil...

LE COMTE

Petite raisonneuse,

Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

I.E COMTE

Et que dit-elle donc?

PASQUIN

Elle dit qu’lsabelle '

A pour les glorieux une haine mortelle;

Et qu’à ses yeux le rang, la haute qualité Perd beaucoup de son lustre où règne la lierté LE COMTE, »e levant.

Que dites- vous?

PASQUIN

Moi? Bien. C’est Lisette. J’espère...

LE COMTE

On vient; voyez qui c’est.

Ma foi, c'csl le beau-pèrr.

J’étais bien assuré qu’il ferait son devoir.

PASQUIN

Il faudrait vous lever pour l’aller recevoir.

LE COMTE

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre. Allez, failes-le entrer; et moi, je vais vous suivit.

I.e comte de Tufière est-il ici, mon cœur? pasquin

Oui, monsieur, le voici.

(lx rom fi* ne lire nonchalamment, et fait un pot an-dnant île l.itimon , qui l'ctnbrauc.)

LttlMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE. I» PnMi/tiln .

Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LIAI MON

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, froidement.

J'en suis fort aise aussi.

li ai mon. *

Parbleu, nous boirons bien.

LE GLORIEUX, ACTE III, SCÈNE I

Vous buvez sec, dit-on? Moi, je n'y laisse rien.

Je suis impatient de vous verser rasade,

El ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade?

A votre froide mine, à votre sombre accueil...

LE COMTE, à Pan/juin, qui prétente un tiége.

Faites asseoir monsieur... Non , offrez le fauteuil. Il ne le prendra pas; mais...

LIS! MOX

Je vous fais excuse.

Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en Que je m'étale aussi ; car je suis sans façon , [use ; Mon cher, et cela doit vous servir de leçon ;

Et je veux qu'entre nous toute cérémonie,

Dès ce môme moment, pour jamais soit bannie.

Oh çà, mon che.r garçon, veux-tu venir chez moi? Nous serons tous ravis de dtner avec toi.

LR COMTE.

Me parlez-vous, monsieur?

LISIMO*.

A qui donc, je te prie?

A Pasquin?

LE COMTE

Je l’ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie Qu’uu peu de vanité t a fait croire cela?

LE COMTE

Non; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISI MOX.

Oh bien, tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes, A mun âge, crois- tu que je forme les miennes?

LE COMTE

Vous aurez la bonlé d'y faire vos efforts.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors. Je suis franc.

Tu lui plais; j’y souscris du meilleur de mon âme, D'autant plus que par là je contredis ma femme, Oui voudrait m'engendrer d'un graud complimenteur,

Oui ne dit pas un mot sans dire une fadeur. Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,

Il faut baisser d'un cran, et changer de manière : Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, a Patquiu, ne levant bruxqurment .

Je vais le prendre au mot.

pasquin. [sot.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu’un Pour un faux point d'honneur perdre votre for- • lecomte. [lune?

Mais si...

Toute contrainte, en un mot, m’importune. L'heure du dîner presse; allons, veux-tu venir? Nous aurons le loisir de nous entre-tenir Sur nos arrangements : maiscommençons par boire. Grand’

soif, bon appétit, et surtout point de gloire : C'est ma devise. On est à son aise chez moi ;

Et vivre comme on veut, c’est notre unique loi. Viens, et, sans te gouriner avec moi de la sorte, baisse, en entrant chez nous, ta grandeur à la

(porte.

SCÈNE XVI

PASQUIN

Voilà mon glorieux bien tombé! Sa hauteur Avait, ma foi, besoin d'un pareil précepteur; El si cet homme-là ne le rend pas traitable,

Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LIS! MON

Moi, je ne l'aime point ; car c’est une traîtresse Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.

Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats.

Dont la Hère grandeur d'un rien se formalise,

Et qui craint qu'avec elle ou familiarise;

El ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis Certains petits écarts doivent être permis. le comte.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.*

Pour moi, je n’en fais point.

LE COMTE

Les gens de ma naissance Sont un peu délicats sur les distinctions,

Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

lisimox. [comte,

Ouais t vous le prenez haut. Écoute, mon cher Si tu fais tant te fier, ce n’est pas là mon compte. Ma tille te pkatt fort, à ce que I on m'a dit; [prit; Elle est riche, elle est belle, elle a Iwaucoup d es-

SCÈNE

LE COMTE, PASQUIN

LE COMTE

Oui, quoique à mes valets je parle rarement, Je veux bien en secret mahaisscr un moment. Ht descendre avec loi jusqu'à la confidence.

De ton attachement j’ai fait l'expérience;

Je te. vois attentif à tous mes intérêts.

Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN

Je vois que vous avez empaunié le beau-père.

LR COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN

J'en suis ravi.

LE GLORIEUX, ACTE III, SCÈNE II

LE COMTE

J'espère

Que me connaissant mieux il me respectera,

El je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIK.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles, Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,

Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,

Que le futur beau-père en était enchanté.

LP. COMTE

Il vient de me jurer que je serais son gendre :

Sa fille était ravie, cl me faisait entendre Combien à ce discours son cœur prenait de part; Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard, Partager le plaisir qu'elle laissait paraître.

PASQUIK.

Quel excès de bonté !

LE COMTE

Si sou père est le maître,

L'afTaire ira grand train. Par mon air de grandeur J'ai frappé le bonhomme; il contraint son humeur, El n’ose presque plus me tutoyer.

PASQUIK.

Cet homme

Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'as- Si vous venez à bout de le rendre poli, [somme,

LE COMTE

D'où vient?

pasquik. [pli.

C'est qu’il est vieux, et qu'il a pris son D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense, Est du moins comparable à la haute naissauce.

LK COMTE

Il veut le faire croire, et pourtant n’en croit rien. Je vois clair; je suis sùr que, malgré tout son bien, Il sent qu'il a besoin de se

donner du lustre,

Et d’acheter l’éclat d’une alliance illustre.

De ce9 hommes nouveaux c’est là l'ambition. L'avarice est d'abord leur grande passion;

Mais ils changent d’objet dès qu'elle est satisfaite. Et courent les honneurs quand la fortune est faite. Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux, Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux, Souhaite de s’enter sur la vieille noblesse;

Et sa fille, sans doute, a la même faiblesse.

Un homme tel que moi flatte leur vanité :

Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.

Je veux mu prévaloir du droit de ma naissance; Et, pour les amener à l'humble déférence Qu’ils doivent à mon sang, je vais dans le discours Leur donner à penser que mon père est toujours Dans cet état brillant, superbe et magnifique,

Qui soutint si longtemps notre noblesse antique. Et leur persuader que par rapport au bien,

Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIK.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire? Car un vieux serviteur de monsieur votre père Autrefois m’a conté les cruels accidents

Qui lui sont arrivés; et peut-être...

LE COMTE

Le temps

Les a fait oublier. D’ailleurs uotre province,

Où mon père autrefois tenait l'état d'un prince. Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci De nos adversités n’ont rien su jusqu’ici.

Si ta discrétion...

pasquik.

Croyez...

LE COMTE

Point de harangue,

Les effets parleront.

PASQUIK.

Disposez de ma langue :

Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE

Sur l’état de mes biens on t'interrogera.

Sans entrer en détail, réponds en assurance Que ma fortune au moins égale ma naissance;

A Lisette surtout persuade-le bien.

Pour établir ce fait, c’est le plus sûr moyen;

Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIK.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.

Elle vous veut du bien, à ce qu’elle m a dit.

LE COMTE

D’une suivante, moi, ménager le crédit!

J'aurais trop à rougir d'une telle bassesse.

Près d’elle, j’y consens, fais agir ton adresse, Sans dire que ce soit de concert avec moi; J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi. Un vient : sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIK.

Oh ! quand il faut mentir, nous avons du couru?

SCÈNE I

ISABELLE, LECOMTE, LISETTE

ISABELLE

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien Que nous ayons tous deux un moment d’entretien. Il me destine à vous; l’alTaire est sérieuse.

LE COMTE

Et j'ose me flatter quelle n'est pas douteuse, Que par vous mon bonheur inc sera confirme; J'aspire à votre main, mais je veux être aimé A ce bonheur parfait oserais-je prétendre?

C'est uncharmaut aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE

Je sais ce quelle pense; et je crois qu'en effet Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, à Isabelle , apris avoir regarde didaignnument Liseur.

EU! faites-moi l'honneur de répondre vous- mène*

LISETTE. a

Une fille, monsieur, ne dit point, je yqus aime; Mais garder le silence en celle occasion,

LE GLORIEUX, ACTE III, SCENE III

C'est assez bien répondre à votre question.

LK coure, I» Isabelle.

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE

Comme elle est mon amie, et qu'elle est trés-dis- LB comte. crête...

Votre amie?

ISABELLE

Oui, monsieur.

LE COMTE

Cette fille est à vous,

Ce me semble?

ISABELLE

Il est vrai; mais ne m’est-il pas doux D'avoir en sa personne une compagne aimable,

Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE

Quoi! Lisette avec vous est en société?

Je ne vous croyais pas cet excès de bonté.

ISABELLE

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE

Chacun a sa manière

De penser; mais pour moi...

LISETTE, ù pari.

Le comte de Tufièrc

Est un franc glorieux; on me l'avait bien dit.

ISABELLE

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l’esprit.

De lasiucérité, de l'amitié, du zèle;

Et je ue puis avoir trop de retour pour elle.

Car enfin...

LE COMTE

Votre père a-t-il fixé le jour Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,

Avant le mariage, un peu mieux nous connaître;

Examiner à fond quels sont nos sentiments,

Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.

C’est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,

Il faut que ce penchant soit fondé sur l’estime.

Et...

LE COMTE

J'attendais de vous, à parler franchement,

Moins de précaution et plus d'empressement.

Je croyais mériter que d une ardeur sincère Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,

Et que, sur votre hymen me voyant vous presser,

Vous me tissiez l'honneur de ne pas balancer.

• ISABELLE

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous

[croire ;

Que, de votre personne osant moins présumer,

Vous parussiez moins sûr que l oi» dût vous aimer :

Et ce doute obligeant, qui ne pourrait vous nuire,

Calmerait un soup<;ou que je voudrais détruire.

LE COMTE

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE

Le soupçon d'un défaut Dont l'effet contre vous n'agirait que trop tôt.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE, LISETTE

VALEUR

Dois-je croire, rua sœur, ce qu’on vient de in'apisabklle. [prendre?

Quoi?

VALEUR

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE

J’ose m’attendre,

Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALERE

Je crois...

LE COMTE

Et vous pouvez m'en faire compliment.

(il veut sortir.)

J’cn serais très-flatlé. Je rejoins votre père,

Pour lui donner parole et conclure l’affaire.

VALERE

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE

Moi, monsieur?

VALERE

J’en ai peur.

LE COMTE

Aurez-vous la bonté

De me faire savoir qui peut la faire naître?

Qui me traversera ?

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE

Votre mère!

VALERE

Oui, monsieur.

LE COMTE, riant.

Cela serait plaisant.

ISABELLE, bas , ù Lisette,

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE

Llle ne sait donc pas que j’adore Isabelle,

Et qu’un ami commun m'a proposé pour elle?

V'ALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE

Vous m'étonnez.

VALÈRE

Pourquoi?

LE COMTE

C’est que j'avais compté qu’elle serait pour moi. J’avais imaginé que mon rang, ma naissance. Méritaient des égards et de la déférence ;

LE GLORIEUX, ACTE 111, SCÈNE III

Que bien d'autres raisons, que je pourrais citer Si j étais assez vain pour oser me vanter,

Feraient pencher pour moi madame votre mère. Mais je me suis trompé, je le vois bieu. Qu'y faire? Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.

Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu ;

Et, loin que le mépris et m'offense et m'irrite,

Je ne m'eu prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALKRK.

Qui? nous, vous mépriser? Eu recherchant ma sœur, Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LK COMTE, avec un sourire dédaigneux.

Ah! mon Dieu, point du tout.

VALÉRK.

Mais, à parler sans feinte, Depuis assez longtemps ma mère est pour Philiute; Elle a même avec lui quelques engagements;

El l'amitié, l’estime, en sont les fondements.

LE COMTE, d’un ion railleur.

Oh! je le crois. Philiute est un homme admirable.

VALÉRK.

Non; mais, à dire vrai, c’est un homme estimable : Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut 90 faire aimer; El, riche sans orgueil...

Vous allez m'alarmer

Par le portrait brillant que vous en voulez faire. Je commence à sentir que je suis téméraire D'entrer en concurrence avec un tel rival, Quoiqu'il soit, m a-t-on dit. un franc original. Oui, oui, j'ouvre les yeux Ma ligure, mou âge, Tout ce qu’on vante en moi n'est qu'un faible avau- Sitét qu'avec Philiute on veut me comparer; [tage, Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, û Isabelle.

Quoi! n’admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE

Je o ‘en suis poiul la dupe, et cette modestie N’est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, a Isabelle .

Madame, en vain pour vous je m’étais proposé. Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte; On m’oppose un rival qu'il faut que je respecte. HA DEL LE, en souriant.

Philiute du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, faisant la révérence.

Il me fait trop d’houneur.

valérh.

Mais, sans vous offenser, Il a cent qualités respectables. Du reste,

Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste. Il se tait sur son rang, sur sa condition.

Et fait très-sagement; car, sans prévention,

Il aurait un peu tort de vanter sa naissance. VALEUR.

Il est bou gentilhomme.

LE COMTE

On a la complaisaucc

De le croire.

valérk.

El, de plus, il le prouve.

I.K COMTE

.Ma foi.

C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tel que moi, Ce n’est pas là-dcssus que l'on en fait accroire; Et j’ose me vanter, sans me donner de gloire, Car je suis ennemi de la présomption,

Que si Philiute était d’une condition Et de quelque famille un peu considérable,

Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable. El que bien sûrement il me serait connu.

Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu; Preuve que sa noblesse est de nouvelle date. VALKHE.

C'est ce qu’ou ne dit pas dans le inonde.

LE COMTE

On le flatte

Par exemple, monsieur, vous connaissiez mon nom Avant de m’avoir vu?

VALÉRK.

Je vous jure que non.

LE COMTE

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufiere Nous ne le prenons pas d’une gentilhommière. Mais d'un château fameux. L'histoire en cent ca* Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits, droits Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes, Et

qu'entre mes vassaux j’ai trois cents gcntilshom* Plus nobles que Philinte. [me*

VALKRK.

Ah! monsieur, je lecroû.

LK COMTE

Les gens de qualité le savent mieux que moi; Pour moi, je n’eu dis rien; il tant être modeste, VAI.ÉRK.

C’est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE

Je le déleste.

Les grands perdent toujours à se glorifier.

Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier. Vous sortez?

VAI.ÉRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie, Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, tui louchant dans la main.

Sommes-nous bous amis?

VALKRK.

Ce m'est bien de Phonneur;

El je...

LE COMTE

Parbleu, je suis voire humble serviteur.

Si vous vojrez Philinte, engagez-le. de grâce,

A ne pas m'obliger à lui céder la place.

Il fera beaucoup mieux s'il renonce à l'espoir D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.

I.E COMTE

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.

Je u ‘ai pas de fierté; mais, à parler sans feinte,

Je suis choqué de voir qu'on m'oppose l’hilinte. l'a rival comme lui n'est pas fait, que je crois. Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE

1)'uq homme tel que moi ! Ce terme-là m'étonne : Il me parait bien fort.

LE COMTE

C’est selon la personne.

Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens, Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE

J'entends.

le ciel vous a fait naître avec tint d'avantage, tfue tout le genre humain vous doit un humble le comte. {hommage.

Comment doue? D’un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti, Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte, Et t.làme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

Ah ! j'attendais de vous un plus juste retour,

Et ma vivacité vous prouve mou amour.

Isabelle. [croire,

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait Yousavez moins d'amour que vous n'avezdc gloire.

LE COMTE

L un et l’autre m'anime, et la gloire que j'ai Soutient les intérêts de l'amour outragé.

Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence Dont j’étais menacé même en votre présence.

Vous dites quelle est flère, et parle avec hauteur. Mais qu’est-ce que ma gloire, après tout? C’est l'hon-

[neur.

Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime; Mais il est généreux, sincère, magnanime;

Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus. Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE

Des effets de l’honneur je suis persuadée;

Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,

Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?

Le véritable honneur est moins présomptueux;

Il lie se vante point, il attend qu'on le vante;

Et c’est la vanité qui, lasse de l’attente,

Et qui. tlére des droits qu'elle sait s'arroger,

Croit obtenir l'estime eu osant l’exiger.

Mais, loin d’y réussir, elle offense, elle irrite,

Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE

De grâce, a quel propos cette distinction?

ISABELLE

Je vous laisse le soin de l’application;

Et de la modestie embrassant la défense,

Je soutiens que par elle on voit la différence Du mérite apparent au mérite parfait.

L’un veut toujours briller; l'autre brille en effet, Sans jamais y prétendre, et sans même le croire. L’un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire; Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater; L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.

Je dirai plus: les gens nés d'un sang respectable Doivent se distinguer par un esprit affable,

Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.

La hauteur est partout odieuse, importune.

Avec la politesse, un hotnmc de fortune Est mille fois plus grand qu’un grand toujours gour- D’un limon précieux se présumant formé, [me, Traitant avec dédain et même avec rudesse Tout ce qui lui parait d’une moins noble espèce; Croyant que l'on est tout quami on est de son sang. Et croyant qu’on n’est rien au-dessous de son rang.

Ce discours est fort beau ; mais que voulez-vous Isabelle. [dire?

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire. Je lui laisse le soin de vous interpréter Un discours qui parait déjà vous irriter.

LE COMTE

.Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique. Cette fille, après tout, est votre domestique;*

Ne me commettez pas.

ISABELLE

Quand vous la connaîtrez, Des gens de son état vous la distinguerez :

Et vous me ferez voir une preuve fidèle De vos égards pour moi, dans vos égards pour clic. Elle connaît à fond mon esprit, mon humeur; Écoutez, profitez, et méritez mou cœur.

Adieu.

LE COMTE, LISETTE

LE COMTE

Vous restez donc ?

LISETTE

Excusez mon audace,

El souffrez une fois que je me satisfasse.

LE GLORIEUX, ACTE III t SCÈNE Vil.

Il faut que je vous parle ; on me l'ordonne; el moi. J'en meurs d'envie aussi, mais je ne sais pourquoi.

LC COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE

Vous n'ètes occupé que de votre noblesse;

Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,

Quand on fait trop le grand, on parait bien petit.

LE COMTE

Quoi ! vous osez...

LISETTE

Oui, j'ose; et votre erreur extrême Mc force à vous prouver à quel point je vous aime. Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE

Comment donc, je me perds?

LISETTE

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands Vous décèlent d'abord, malgré la politesse {airs, Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse. Le discours d'Isabelle était votre portrait,

Et son discernement vous a peint trait pour trait. Dût la gloire en souffrir, je ne saurais me taire.

Je lie vous dirai pas, changez de caractère;

Car on n'en change point, je ne le sais que trop ; Chassez le naturel, il revient au galop :

Mais du moins je vous dis, songez à vouscontrain- Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre; (dre, Paraissez quelque temps de l'humeur dont clic est, Et faites que l'orgueil se prête à l'intérét.

Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse Augmente encor celui de la haute noblesse.

Voilà mon sentiment. Profltez-en, ou non,

Mou cœur seul m’a dicté cette utile leçon.

Votre gloire irritée en parait mécontente,

Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI

LE COMTE

Il u'est donc plus permis de sentir ce qu’on vaut? Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?

Et ces petits bourgeois traiteront d’arrogance Les sentiments qu'inspire une haute naissance?

Si je m'en croyais... Non, je veux prendre sur moi : L’amour et l’intérêt m’en imposent la loi.

Oui, devant Isabelle, il faudra me contraindre; Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre Va dès ce même instant me voir tel que je suis S’il m’ose disputer l’objet que je poursuis.

Je veux connaître un peu ce petit personnage,

Et lui parler d’un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII

LE COMTE, PIIILINTË.

PHILINTE, foi UK t plusieurs révérence*.

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions

Que pour vous assurer de mes soumissions, Monsieur. Depuis longtemps je vous dois cet hoo- El je ne le saurais différer davantage. (nu??,

LE COMTE

Très-obligé, monsieur. D'où nousconnaissoos>noi»?

PHILINTE

Si je n’ai pas l’honneur d'être connu de vous. J’aurai bientêt celui de me faire connaître.

Mon nom n’impose pas; mais...

LE COMTE

Cela peut bien être.

PIIILINTË.

Tel qu’il est, puisqu’il faut qu’il vous soit déclin*’.

{en faisant une profonde révérence.)

Je m’appelle Philinte.

LE COMTE

Oh! j’ai donc deviné.

Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, (l'm air très-humble.

Je ne puis vous marquer par trop de déférence* Combien je vous honore.

LE COMTE

Et vous avez raison.

Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans farou.

PHILINTE

Valèrc est mon ami; vous le savez, je pense.

LE COMTE

Que m'importe cela?

PHILINTE

Tan têt en sa présence,

Si j'en crois son rapport, et j’en suis peu surpris Vous m'avez honoré... d’un assez graud mépris.

LE COMTE

Il vous maltait fort; moi, j’ai dit ma pensée. Votre délicatesse en est-elle blessée?

PHILINTE, faisant la révérence.

Ah! monsieur! point du tout : je me connais; je ctpi Qu’on peut avec raison dire du mal de moi.

Mais on ajoute encore, à l’égard d’Isabelle,

Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE

Voilà précisément ce que j'ai prétendu Qu'on vous dit.

PHILINTE

Je croyais avoir mal entendu.

LE COMTE

Pourquoi ?

PHILINTE

Vous exigez un cruel sacrifice,

Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, <fw» air railleur.

Vous en doutez, monsieur?

PHILINTE

Jamais jusqu’à ce jour

Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE

Je vous en guérirai.

PHILINTE

Monsieur, j'en désespère,

LE GLORIEUX, ACTE III, SCÈNE IX

Ëtj'ea viens d'assurer Isabelle el sa mère.

LE COMTE, menant tou chape un.

Et vous veuez me faire un pareil compliment I

PHI LISTE

Avec confusion; mais très-distinctement.

La nature, envers moi nioius mère que marâtre, M'a formé très-rétif et très-opiniâtre.

Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE

L'opiniâtreté ne tient point contre moi.

Je vous en avertis.

PHILINTE

La mienne est bien mutine :

Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine;

Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE

Vous êtes bien hardi de venir m’insulter !

Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE

Et c’est?

PHILINTE

De m'accorder le plaisir el l'honneur... De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE

La faveur

Est bien grande en elTcl. Vous êtes téméraire; Vous vous méconnaissez: maisilfaut vous complaire. L’honucur que vous avez d'être un de mes rivaux Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PBILIXTE, tl'nn air railleur , méfiant se* gants.

k suis reconnaissant de celte grâce insigne,

El jetais vous prouver que mou cœur en est digne.

LE COMTE

Trêve de compliments. Moi, je vais vous prouver Que l'on court un grand risque en osant me braver. (lit mettent f épie a la main.)

LE COMTE, PHILINTE, LISIMÜN

LISIMOX, accourant.

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil \a- Par la mort, le premier... (carme !

PHILINTE

Le respect me désarme.

LUDION.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE

Quelquefois.

LE COMTE

Par bonheur, il n’est pas dangereux.

PHILINTE

C'est ce qu’il faudra voir. Du moins je vous assure Que de cette maison si quelqu’un peut m’exclure, Ce ue sera pas vous.

LLSIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE

Je prends la liberté de vous dire...

LIS1MON

Je croi

Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE

J'en couvions.

LISIMOX.

Et je prends la liberté de l'être,

En dépit de ma femme et de ses adhérents :

Si tu ne le sais |uis,'c’csl moi qui te l'appreuds. Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre; J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.

Ma fille en est d'accord, et prend la liberté De se soumettre en tout à mou autorité.

Ainsi, sans le flatter contre toute apparence.

En prenant tou congé, lire la révérence.

PHILINTE

J’aurai l’honneur, monsieur, de répondre à cela Que madame n’est pas de ce senlimcut-là.

LISIMOX.

Madame n’en est pas? J’ai donné ma parole :

Si pour me chicaner madame est assez folle, Madame sur-Jecbamp, par le pouvoir que j’ai, En méine temps que loi recevra son congé. PHILINTE.

J’adore votre fille; et l’aveu de sa mère Me permet d’aspirer au bonheur de lui plaire. Dés quelles m'excluront, je leur obéirai. Jusque-là j’ai mes droits, et je les soutiendrai.

(// sort.)

SCÈNE IX

LE COMTE, LISIMOX.

LISIMOX.

Quelle obstination !

LE COMTE

Ceci vient de Valèrc,

Et je m’en vengerais si vous n’étiez son père.

LISIMOX.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton;

Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.

Il m'a joué d’un tour... Eh! là, là, patience.

LE COMTE

C'est un petit monsieur rempli de suffisance. LISIMOX.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet,

Qui fait le bel esprit el lï’a que du caquet.

Oh! la méchante femme! avec son air affable, Composé, doucereux, c’est un tyrau, un diable De sang-froid. Tout à l'heure, eu termes éloquents, Et tous bien de niveau, mais malius et piquants. Devant ma fille même elle m'a fait entendre Quelle me quittera si je vous prends pour geudre; El moi j’ai répoudu que j etais résigné

LK GLORIEUX, ACTE IV, SCÈNE

A souffrir ce malheur dès quelle aurait signé; Qu’immédiatement apres sa signature,

Elle pourrait aller à sa bonne aventure.

Sur cela, force pleur», évanouissement.

Isabelle et Lisette avec gémissement L'ont vite secourue, et par cérémonie Toutes trois à présent pleurent de compagnie.

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,

Et toutes pleureront tant qu’il en surviendra.

LE COMTE

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LUIMOR.

Pour en venir à bout je ferai des miracles :

Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.

Je ue te croyais pas un si puissant seigneur. Comment diable! ton père, à ce que l'on m'assure, Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, lui frappant ntr f épaule.

Allez, mon cher, allez, quaud vous me connaîtrez, De vos tons familiers vous vous corrigerez;

Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LIS! MON

Ma foi, sans y penser, Ihabitude m'emporte.

Au cérémonial entln je me soumets.

LE COMTE

Mc le promettez-vous'

Lismoit.

Oui, je te le promets.

Va, lu seras conteut.

LE COMTE

Fort bien ! Belle manière

De se corriger !

LISIMON.

Oh! trêve à votre humeur fière; Et consultons tous deux comment je m’y prendrai Pour Unir.

LE COMTE

Le conseil que je vous donnerai,

C’est de ne plus souffrir qu'ici l’on se hasarde A dire son avis sur ce qui me regarde.

Pour trancher en un mol toute difficulté,

Sachez vous prévaloir de votre autorité.

Si vous vouliez m’aider...

LS COMTE

Non, monsieur, je vous jure; Quand vous serez d’accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X

LISIMON.

Il faut que je sois bien possédé du démon,

Pour souffrir les hauteurs d’un pareil rodomont, • Et que l’ambition m'ait bien tourné la tête, Puisque dans mon dépit son empire m'arrête!

Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti, De mon autorité me voilà départi ;

Je ferai triompher et mou III» et ma femme,

Et monsieur désormais dépendra de madame. Bel honneur que je fais à messieurs les mari«! Non, il n'en sera rieu. Le dépit m'a surpris,

Mais l'honneur me reveille; il m’excite à combatlr* . Et je m’en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

SCÈNE I

LISETTE, PASQLIN, mirent par deux diffcrenti cWi du théâtre, Patr/uin le premier, et marchant fort vilr.

LISETTE

Quoi ! sans me regarder, doubler ainsi le pas?

PASQLIN.

Ah! ma reiue, pardon; je ne vous voyais pas. Auriez-vous par hasard qtielqtÇ chose à me dire!

LISETTE

Uui . Sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQLIN.

Le puis-je?

LISETTE

Assurément.

PASQLIN.

Vous avez donc grand tort

Ü eu douter.

LISETTE

Mais sur vous il faut faire un effort. PASQLIN.

Vops n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire Pour vous marquer mon zèleettâcherdevousplairr. Quel est ce grand effort que votre autorité M'impose?

LISETTE

De me dire ici la vérité.

pasquin.

Bien ne me coûte moins.

LISETTE

Pour eutrer en matière.

Avez-vous jamais vu le château de Tuffère?

[à part.)

Si je l'ai vu? cent fois. C'est mentir hardiment. LISETTE.

Est-cc un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQLIN.

Commcot *

Cet le plus beau château qui soit sur la Garooot Vous le voyez de loin, qui forme un pentagone..

LISETTE

Pentagone, bon Dieu ! Quel grand mot est-ce là?

PASQLIN.

C’est u il terme de l'art.

LISETTE

Je veux croire cela :

LE GLORIEUX, ACTE IV, SCÈNE II

Mai;» expliquez- moi bien ce que ce mol veut dire. PA*jUI.N.

Cda m'est liés- facile, et je vais vous décrire Ce superbe château, pour que vous en jugiez,

Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez; b âbord, ce sont sept tours entre seize courtines... Avec deux tenaillons placés sur trois collines..., Qui, formant un vallon dont le sommet s'étend Jusque sur... un doigon... entouré d'un étang... El ce donjon placé justement... sous la zone... bar trois angles saillants forme le pentagone.

LISETTE

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château !

PASQUIlf.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau. LISETTE.

El c’est donc en ce lieu que le père du comte Tient sa cour?

PASQUIX.

Oui, ma reiue; et faites votre compte Que dans tout le réanime il n'est point de seigneur Qui soutienne son rang avec plus de splendeur. Meules, chevaux, piqueurs, superbes équipages, Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pa- Domestiques sans nombre et bien entretenus, (ges, Tout cela ne saurait manger ses revenus.

LISETTE

Maisccst donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE

Je trouve en vos récits quelque pelit défaut :

Vous mentez à présent , ou vous mentiez tantôt. pasquix.

Comment donc?

LISETTE

Uu menteur qui n’a pas de mémoire Se decélc d'abord. Si je veux vous en croire, l.e comte est grand seigneur; dans un autre entretien,

Vous m'avez assuré qu'il n'avait pas de bien. PASO lin.

Tout franc, votre argument me parait sans réplique. Naturellement, moi, je suis très-véridique.

Mais j’obéis. Au fond les faits sont très-constants, Et nous n’avons menti qu’en allongeant le temps.

LISETTE

(tendez- moi, s’il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIX.

Quinze ans auparavant, ce que j’ai dit du père $c Trouvera très- vrai. Depuis, tout a changé, l'ans un pileux état le bonhomme est plongé,

El le pauvre seigneur traîne une vie obscure.

Mais mon maître, voulant qu'il fasse encor figure, bar un récit pompeux, fruit de sa vanité,

Vient de le rétablir de son autorité.

Qu’entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE

-VI lez, ne craignez rien. Si j'étais indiscrète.

Je ferais tort au comte: et si je fais des vœux, C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux. Valère à mes efforts sans relâche

s’oppose ; Mais à les seconder je veux qu’il se dispose.

Il vient fort à propos.

PASQUIK.

Fort à propos aussi

Je vais me retirer, puisqu’il vous cherche ici.

SCÈNE II

VALÈRE, LISETTE

LISETTE, d'un air dédaigneux.

Ah ! vous voilà, monsieur? vraiment j’en suis ravie.

VALÈRE

Quoi I vous voulez gronder?

LISETTE

J'en aurais bien envie.

VALÈRE

Et sur quoi, s’il vous plaît?

LISETTE

Mais sur vos beaux exploits.

Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois? VALÈRE.

Il est vrai.

Cependant, devant monsieur le comte.

Vous m’avez témoigné n’en faire pas grand compte; Et, contre mou avis, votre zèle emporté A su porter bhilinte à toute extrémité.

VALÈRE

J’ai dit à mon ami qu’on avait eu l’audace De risquer contre lui jusques à la menace.

Je n’ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur, Qui n’a dû sur le reste écouter que l’honneur.

LISETTE

Que l’honneur? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE

Mais par quelle raison? Philinte a du mérite.

LISETTE

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur Pour faire que le comte épouse votre sœur,

Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,

Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte, Que, demoiselle ou non, comme le ciel voudra, Lisette, de ses jours, ne vous épousera.

J’ai conclu. C’est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE

'voyant l.ycnndrr.)

Par quel motif?... Eli quoi? celle vieille figure Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

Il faut que je lui parle.

Adieu donc.

SCÈNE III

LYCANDRE. LISETTE.

LYCANDRE.

Je reviens,

El je vous trouve encore en môme compagnie.

LISETTE

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie De vouloir empêcher que ce jeune seigneur Qui demeure céans ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière?

LISETTE

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.

Il est vrai que le comte est si présomptueux, Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :

Il ne respecte rien, ue ménage personne ;

Et plus je le connais, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah ! que vous m’afiligez !

LISETTE

Et pourquoi, s’il vous piait?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible Qu'à votre empressement il se montre sensible Jusque» à vous marquer des égards, des bontés?

LISETTE

Il u a payé mes soins que par des duretés;

Je ne puis y penser sans répandre des larmes. N’importe; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu’en le n ds-je? juste ciel! Quel bon cœur d'un côté! De l'autre, quel excès d'insensibilité !

O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice Plus funeste aux mortels, plus digue de supplice. Voulant tout asservir à ses injustes droits,

De l’humauité même il éloulTe la voix.

LISETTE

Je leprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l’espère, La consolation d’un trop malheureux père.

A chaque Instant, monsieur, vous me parlez de lui. Il devait à mes yeux se montrer aujourd'hui :

Mais il ne paraît point. Voua me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paraître.

LISETTE

Pourquoi diffèrc-t-il de trop heureux moments? Que ne vient-il s’olîrir à mes embrassements?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence No vous Afflige.

LISETTE

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que scs malheurs, trop dignes de pitié, Ne refroidissent même uu peu votre amitié.

LISETTE

Ah ! qu’il me connaît mal !

LYCANDRE.

Enfin, avant qu’il vienot\ Sur sa triste aventure il veut qu’on vous prévienne. Peut-être espérez- vous le voir dans son éclat,

Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE

Il m’en sera plus cher; et. loin qu’il m’importune, Il verra que mou cœur, plein de sou infortune, Redoublera pour lui de tendresse et d’amour. Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour Il sera possesseur du peu que je possède.

Mon zèle à ses malheurs servira de remède.

Je ferai tout pour lui. Si je n’ai point d'argent, J’ai de riches habits dont on m’a fait présent;

Je garde un diamant que m'a ma mère.

Je vais tout engager, tout vcdA pour mon pore. Heureuse si je puis, et mille et mille fois,

Lui prouver que je l'aime autant que je le dois! LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie. Donnez quelque relâche à mon Ame attendrie. Vous aimez votre père, il n’esl plus malheureux.

LISETTE

Ah ! puisqu’il est si lent à contenter mes vœux, Appreuez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre?

Oui.

LYCANDRE.

L’orgueil... l'orgueil de votre mère Par son faste, les biens se sont évanouis;

Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE

Et comment?

LYCANDRE.

L'ne dame assez considérable.

Lui disputant le pas dans un lieu respectable,

En reçut un affront si sanglant, si cruel,

Qu elle en fit éclater un déplaisir mortel.

L’époux de cette dame, enflammé de colère,

Pour veugor cet affront, attaqua votre père Au retour d’une chasse, et prit si bien son temps. Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques in- D’un trop funeste effet sa fureur fut suivie. (Umts. Il voulait se venger : il y perdit la vie.

En mi mol, votre père, en défendant ses jours, Tua son ennemi, mais sans autre secours Que celui de son bras armé pour sa défense.

Les parents du défunt poussèrent la vengeance Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,

Pur effet du hasard, pour uu assassinat.

Des témoins subornés soutiennent l'imposture •*

On les croit. Votre père, outré de cette injure.

LE GLORIEUX, ACTE IV, SCÈNE IV

Se défend, mais en vain. II sc cache. Aussitôt l'n arrêt le condamne : et, pour fuir l'échafaud,

Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite Votre mère devient compagne de sa fuite,

Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;

Et son orgueil puni la conduit au tombeau. luette.

Ciel! que m'apprencz-vous? Ce n'est donc pas ma Quej'avaisau couvent, et qui m'était si chère? [mère

LYCA.NDRR.

C'était votre nourrice. Elle vous ramena,

Suivit exactement l'ordre que lui donna Votre père, deux ans après sa décadence,

Devenir dans ces lieux élever votre enfance,

S« disant votre mère, et cachant votre nom.

• LISETTE

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison Me laisser ignorer de quel sang j’étais née?

LYCAKDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,

Et pour vous épargner des regrets, des douleurs, Jusqu’à ce que le ciel adoucit vos malheurs.

C’est ainsi que l'avait ordonné votre père;

El sa précaution vous était nécessaire.

LISETTE

le brûle de le voir, et je tremble pour lui.

Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,

Après l'injuste arrêt?..,

LYCAKDRE.

Pendant sa longue absence.

De fidèles amis, sûrs de son innocence,

Et puissants à la cour, ont eu tant de succès, Qu'ils l’ont déterminée à revoir le procès;

Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie, Ont enfin avoué leur noire calomnie.

Votre père, caché depuis près de deux ans, Attendait les effets de ces secours puissants.

On vient de lui donner d'agréables nouvelles,

Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident, Quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent Que nous l'allions chercher? Par notre diligence Prévenons ses boutés et sou impatience.

Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux, Et mourir de plaisir dans des transports si doux. LYCAKDRE.

Vous n'irez pas bien loin |M>ur goûter cette joie : Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie. Oui, ma fille, voici ce père malheureux ;

Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, se jetant à ut pieds.

Quoi! c'est vous-même? ü ciel! que mon Ame est Je goûte le moment le plus doux de ma vie. [ravie!

LYCAKDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connais votre cœur;

Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur. Mais, hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE

Mon frère? Et quel est-il ?

LYCAKDRE.

Le comte de Tuflère.

LISETTE

Je ne saisoùj'cn suis! je ne respire plus!

Daignez me soutenir.

LYCAKDRE.

Qu'il doit être confus, Quand il vous connaîtra !

LISETTE

Moi, sa sœur?

LYCAKDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE

Sans doute, nous sortons de la même famille;

Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu, A travers scs mépris, mon cœur l'a reconnu.

De mon faible pour lui je ne suis plus surprise. LYCANDRt.

Votre cœur le prévient, et l’ingrat vous méprise! Ali! je veux profiter de celte occasion Pour jouir devant vous de sa confusion,

Quand le temps permettra de vous faire connaître.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paraître?

LYCAKDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation Sera vive, à coup sûr; et sa présomption Mérite qu’avec lui, prenant le ton de père,

Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

S’il ne vous connaît pas, vous les éprouverez.

LYCAKDRE.

Non. Nous nous sommes vus : il me connaît. Rentrez, Ma fille; quelqu’un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, lui battant la main.

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV

l.YCANDRE; PASQl’IN, s'arrêtant à considérer Lyeandre. LYCAKDRE.

Le comte de Tuflère est-il chez lui?

PASOU1K, d'un ton brusque.

Pourquoi?

LYCAKDRE.

Je voudrais lui parler.

RASOC1K, le regardant du haut en bas.

Lui parler? Qui? vouai

LYCAKDRE.

Moi.

PASoClK, d'un air méprisant.

Cela ne se peut pas.

LYCAKDRE.

La raison, je vous prie?

PA4QUIK.

(l'est qu'il est eu affaire.

Digiti^ed

LE GLORIEUX, ACTE IV, SCÈNE VII

LYCANDRR.

Oh! je vous certifie,

Quelque occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, fièrement.

Eli! qu’èlcs-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience !

Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIX, à part.

Il a, ma foi, raison. 4e retombe toujours,

<â Lycandre.)

Et je veux m’en punir. Je vois que mon discours, Monsieur, n’a pas le don de vous être agréable. Mais si je suis si fier, je suis très-excusable.

LYCANDUK. riremmf.

Et par où, s’il vous plaît?

PASQUIN

Pour le dire en un mot,

Et sans trop me vanter, c’est que je suis un sot.

LYCANDRR.

Allez, on ne l’est point quand on connaît sa faute. pasouix.

Mon maître a très-souvent la parole si haute,

Il est si suffisant, que, par occasion,

Je le deviens aussi, mais sans réflexion. Hcurcusemeut pour moi, la raison, la prudence, Abrègent les accès de mon

impertinence.

Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton. Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRR.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre, Que je viens demander sa réponse à la lettre Que l'on vous a pour lui remise de ma part. L'a4-il lue?

pasouix.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard

L'inconnu?

LYCANDRR.

Je le suis.

Moi, que je vous annonce!

Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,

Et je la sens encor.

LYCAXDRB, utHriant.

Ne craignez rien pour moi.

11 sera plus honnête en me répondant.

pasouix.

Quoi!

Vous vous exposez...?

LYCANDRR.

Oui, j’en veux courir le risque.

PASQUIN

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRR.

Dépêchez-vous, de grâce.

pasquin et retient.

En vérité, je crains...

Ah!

LYCAXnnK, d'un air impatient.

PASQUIN

S'il vous en prend mal, je m’en lave les mains.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN

LR COMTR entre en furieux.

Quel est le téméraire,

Quel est l’audacieux qui m’ose...? Ah! c’est mon lycandre. [père!

L’accueil est très-touchant; j'en suis édifié. PASQUIN, a part.

Comment donc! le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, liiant son chapeau.

Un premier mouvement quelquefois nous abuse. Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, à part.

Il lui demande excuse!

LE COMTE

(a Pasquin.)

Je croyais... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?

Laisscz-le ici; je veux...

LR COMTE, poNJJanr Pasquin.

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, retenant Pasquin.

Reste.

pasquin, s'enfuyant.

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LR comte. [sonne.

Si quelqu’un vient me voir, je n’y suis pour per*

LE GLORIEUX, ACTE IV, SCÈNE VIII

LK COMTE

Aux regard* d an valet dois-je exposer mon père ?

LYCANDRE.

Vous craipnei bien plutôt d’exposer ma misère; Voilà votre motif: et, loin d'être charmé l>c me voir près de vous, votre orgueil alarmé Rougit de ma présence; il se sent au supplice.

De sa confusion votre cœur est complice;

Et, tout bouffi de gloire, il n’ose se prêter Aux tendres mouvements qui devraient l'agiter.

Ah ! je ne vois que trop en cette conjoncture Qu'une mauvaise honte étoufTe la nature.

Cesl en vain qu'un billet vous avait prévenu ;

Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu Vous corrigerait mieux qu'un père misérable,

Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable. lk comte.

Qui? moi ! je vous méprise? Osez-vous le penser? Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser ! Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

I.YCANDKK

Vous? Prouvex-le-moi donc, et dans ce momeut le comte. [même.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.

Parlez; qu 'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu’en l’étal où je suis

Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère. Et de me reconnaître en qualité de père Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

bois-je me défier d’une honnête famille?

Allons voir Lisimon; menez-moi chez sa fille.

LE COMTE

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt: Vous les exposerez à vous faire un affront.

Vous ne savez donc pas jusqu’où va l'arrogance D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?

Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,

Il traite, avec dédain le plus illustre sang.

Mesurant scs égards aux dons de la fortune,

Le mérite indigent le choque, l’importune,

Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts, Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors. Depuis votre malheur, mon nom et mon courage Font toute ma richesse; et ce seul avantage, Réchauffé par l’éclat do quelques actions,

M a tenu lieu de biens et de protections.

J’ai monté par degrés, et, riche en apparence,

Je fais une figure égale à ma naissance ;

El sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom ■' auraient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me la peint tout autre; et j’ai peine à vouscroire. Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire. Mais pour moi, qui ne suis ni superbe ni vain.

Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.

{Il veut sertir.)

LK COMTE, le retenant.

Différez quelqucsjours; la faveur n'est pas grande : (// se jette aux pieds de Lycandrr.)

Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRK.

J’entends. La vanité me déclare à genoux Qu’un père infortuné n’est pas digne de vous.

Oui, oui, j’ai tout perdu par l’orgueil de ta mère. Et tu n’as hérité que de son caractère.

LE COMTE

Eh ! compatissez donc «à la noble fierté Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.

Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie . Serait de vous servir aux dépens de ma vie.

Mais du moins ménagez un honneur délicat;

Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié ! Je vois votre faiblesse,

Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse; Mais à condition que si votre hauteur Eclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, au comte. ■

Serviteur.

Je vous cherchais, mon cher; votre froideur m’étonne.

Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne* Que ma femme devient raisonnable.

LK COMTE

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement Qu’elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage; Car j’allais sans cela faire un joli tapage !

Je vais vous procurer un moment d’entretien Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien, Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.

N’y manquez pas, au moins; car c'est une princesse Aussi (1ère que vous, et dont les préjugés...

LK COMTE

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, se courront.

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire. le comte.

Fort bien !

LISIMON, se découvrant

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,

De ce que je vous dis faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage :

I.K COMTE, a Lisimmi

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y parait.

LYCANDRE, à part.

Je voi

Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.

Sa gloire est alarmée à l’aspect de son père.

LE COMTE, à Lisimon.

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien ?

LYCANORE, 4 part.

Je retiens ma colère.

Espérant que bientôt il me sera permis De me faire connaître et de punir mon fils;

Et mon juste dépit lui prépare une scène Où je veux mettre enfin son orgueil à la gène.

LF. COMTE, 4 demi-toix, a Lycandre.

Contraignez-vous, de grâce; et ne lui dites rien Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien,

LE COMTE, retournant à Lisimon.

C'est un homme économe autant qu'il est fidcle.

LISIMON. haut.

Oh eà, je vous ai dit une bonne nouvelle :

Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir; Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, en souriant.

Mon devoir !

lisimon.

Oui, vraiment.

LE COMTE

L'expression est forte.

LYCANDRE, on comte.

Quoi î faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, au comte.

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

H est bien question De chicaner ici sur une expression !

LE COMTE, d'un air Mit peu fier, à Lycandre.

Mais, monsieur...

LYCANDRE, d’un air impérieux.

Mais, monsieur, je dis ce qu’il faut dire : Faites ce qu’il faut faire au plus têt.

LE COMTE, à part .

Quel martyre !

Il va se découvrir.

LISIMON, hm comte.

Ce vieillard est bien vert.

Ce me semble.

LE COMTE

{(4 JUOmoii.) (à Lycandre .)

Il est vrai. Votre discours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous ma* LY-CANDRE. au comte. [tmindre.

Faites ce qu’il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d’uu air soumis, Prévenant, la prier d’être de vos amis.

LYCANDRE, an comte.

Soumis; vous entendez?

LE COMTE, d’un air plyné.

Oui, j'entends h merveille.

(ri part.)

Ciel !

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille? Bonhomme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l’approuve fort;

Et s’il ne s*y rend pas, il aura très-grand tort. Vous lui donnez, monsieur, une leçon très-sage.

Il en avait besoin. Je le eonnais.

LE COMTE, à part.

J’enrage.

lisimon, 4 Lycandre.

Vous êtes donc à lui depuis longtemps?

LE COMTE, « Lisimon.

, Sortons.

Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(au comte.) (4 Lycandre.)

Un moment. A quoi vont les revenus du comte? LYCANDRE.

Je ne saurais vous dire à quoi cela so monte.

Mais oncor ?

LE COMTE, 4 Lycandre.

Dites-lui...

LYCANDRE, au comte , bat.

Je ne veux point mentir.

(4 Litimon.)

Une a fia ire, monsieur, m’oblige de sortir :

Mais avant qu’il soit peu je veux vous satisfaire. Vous pouvez cependant conclure votre affaire;

Et j'ose me flatter qu’avec un peu de temps Vous aurez lieu tous deux d’en être fort content*. Adieu.

E COMTE

Comme il m'a vu naître. Avec moi bien souvent il prend ces libertés. Li&nion.

Allons trouver ma femme, et trêve de fiertés.

LE COMTE

J'irai, si vous voulez : mais que faut-il lui dire? LtSIMON.

Plaisante question! Quoi ! faut-il vous instruire?

LE COMTE

Mais je suis assez neuf sur ccs démarchcs-là.

Plier ! solliciter ! je n'eulends point cela.

Je souhaite de faire avec vous alliance;

Mais songez aux égards qu'exige ma naissance. Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour: Cela suffit, je crois?

LtsmOK.

Est-ce là le retour

boni vous payez mes soins? Suivi de ma famille, Dois-je venir ici vous présenter ma fille.

Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?

Si tu te l'es promis, lu n'as qu a décompter.

Ma fille vaut bien peu si l'on ne la demande.

Je te baise les mains, et je me recommande A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X

LE COMTE

Que ces gens inconnus

Sont fiers! Voilà l’orgueil de tous nos parvenus. C’est peu qu’à leurs grands biens notre gloire s’im- II faut, pour les avoir, fléchir devant l’idole, [mole. Ah ! maudite fortune, à quoi inc réduis-tu ?

Si les coups redoublés ne m'ont point abattu, Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses?

Et n’a-t-on les faveurs qu’à force de bassesses?

SCÈNE

ISABELLE, LISETTE

LISETTE

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu ; Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE

Et sur quoi, s’il vous plaît?

LISETTE

Votre mère apaisée

A vos tendres désirs parait moins opposée ; Vous pouvez espérer d’épouser votre amant : Mais, loin de témoigner ce doux ravissement

Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse, Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE

Il est vrai.

Vous vouliez le comte pour époux ;

Son amour à vos yeux s’est signalé pour vous ;

Il vous a demandée, cl cette Aine si fière Vient de plier enfin.

ISABELLE

Mais de quelle manière?

De ses soumissions la choquante froideur.

Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur. Son silence affecté, tout me Taisait comprendre Que son cœur jusqu'à nous avait peine à descendre. Mon père avec ardeur sollicitait pour lui;

A peine de deux mots lui prêtait-il l’appui;

Lt sans votre crédit sur l’esprit de mon frère.

Qui s’est servi du sien pour ramener ma mère,

Le comte a si bien fait que tout était rompu.

Pour cacher mon dépit, j’ai fait ce que j’ai pu ; Mais plus de cet instant j’occupe ma pensée,

Plus je sens que j’en suis vivement offensée.

Pour un cœur délicat quel triste événement!

LISETTE

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE

Il est bien refroidi.

Parlez en conscience,

N'entre-t-il point ici quelque peu d’inconstance?

ISABELLE

Vous me connaissez mal.

LISETTE

Oh! que pardonnez-moi; Et s’il faut s’expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE

Eh bien?

LISETTE

D’aucun roman, à ce que j ‘imagine, Vous ne pourrez jamais devenir l’héroïne.

ISABELLE

Croyez- vous m'amuser quand vous me plaisantez?

LISETTE

Je ne plaisante point,*je dis vos vérités.

Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme. Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme. Trop de délicatesse est un autre défaut,

Dont vous serez punie, et peut-être trop têt.

ISABELLE

Mais pouvez-vous blâmer cette délicatesse?

Loin de me témoigner un retour de tendresse,

Le comte me désole à chaque occasion.

Quoi! pour un peu île gloire et de présomption? C'est là ce qui fait voir la grandeur de son Ame.

Il est (1er à présent; mais devenez sa femme, i/amanl (1er deviendra mari tendre et soumis.

SCÈNE II

ISABELLE, VALÉHE, LISETTE.

li?ette, à Yaltre,

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE

El j'ai sujet «le l'être.

Aux yeux île mou ami je nose plus paraître.

J’ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,

Même devant vous deux, de me le reprocher.

C’est une trahison dont j’étais incapable,

Si l'amour n’eût voulu que j'en fusse coupable. LISETTE.

Vous vous cd repentez?

Je m’en repentirais

Si je vous aimais moins. Mais enfin je voudrais Que vous déclarassiez le motif qui vous porte A marquer pour le comte une amitié si forte.

LISETTE

Ci* motif est très-juste ; et quand vous l'apprendrez. Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE

Je le veux croire ainsi ; mai s daignez m'en instruire.

LISETTE

Je l'ignorais tantôt, et ne pouvais le dire.

Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÉHE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point? Quoi ! faut-il qu’un amant vous trouve si discrète?

ISABELLE, « Vaiirr.

Mais c’est donc tout de bon que vous aimez Lisette?

VALÈRE

Je l'aime, et m’en fais gloire.

ISABELLE

Un tel attachement

Prouve mieux que jamais votre discernement : Mais quel en est l’objet? quelle est votre espérance?

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE

J’y veux bien consentir, et me fais cet effort Jusqu'à ce que l’on ait décidé de mon sort.

VALÈRE

Il est tout décidé.

ISABELLE

Juste ciel !

VALÈRE

Et mon père.

Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE

Ma mère n’y met plus aucun empêchement?

VALÈRE

Non; et vous me devez uu si prompt changement.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE

LISIMON, ù UaMle.

Çà, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille, L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;

Le champ m’est demeuré. Je craignais un éclat; Mais votre mère enfin va signer le contrat.

Elle a banni Philinte; et j’attends le notaire Pour terminer enfin celte importante affaire. Excepté quelques points dont il faut convenir,

Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.

Tu seras dés ce soir madame la comtesse.

Ma fille.

ISABELLE

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE

Rien ne press*

Cette affaire mérite un peu d’attention ;

Et j’ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, mademoiselle.

Allez-vous nous donner une scène nouvelle,

Et vous dédire ici, comme vous avez fait Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d’effet? Pensez-vous que le comte entende raillerie,

Et «oit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fil*.

Croyez-vous que d’un fat j’écoute les avis?

Quoi donc! j’aurai su faire un miracle incroyable, En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable 'Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus. Et mes enfants rendront mes travaux superflus! Un chef-d’œuvre si beau deviendrait inutile! Non, parbleu !

Cardez-vous de m'échauffer la bik. Ou vous aurez sujet de vous eu repeutir,

Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE

Voilà parler, monsieur, en père de famille. Courage! disposez enfin de votre fille :

Ne l’abandonnez plus à ses réflexions.

C'est à vous à trancher dans rcs occasions.

ISABELLE

Quoi, Lisette?...

LISETTE

Monsieur a prononcé l'oraclc :

A l’accomplissement rien ne peut mettre obstacle- S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein S'exécute, en dépit de tout le genre humain. LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette, Tiens, sois un peu moins sape, et tu seras parfaite-

LK GLORIEUX, ACTE V, SCÈNE V

l/avis est bon.

LES ACTEl'RS PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

Le tien vient de m’édifier, (//« sont mus assit, excepté Lisette.)

Et je veux t’embrasser pour te remercier. . , . ..

* _ SI. JOSSE, l'ieA-rii nue table, après ut-otr mis se a limettes,

LISETTE. J.t

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie

Jusqu’à ce que je sois une fille accomplie. a e>an ... , . ..

H M J r LISIMON, à Isabelle, qui parle A Lisette.

LISIMON. ’

J attendrais trop longtemps. 11 faut absolument AoU ' ^

Qu, ma reconnaissante éclaté en ce moment. “• ^ du ^

valeur, le retenant. Notaires soussignés, furent présents...

^OUS VOUS échaufferez, prenez garde, mon père. LISIMON, à Valère, yui parle d'action û Lisette.

LISIMON, le repoussant. El) quoi !

Monsieur le médecin, ce n’est pas votre affaire: Vous ne vous tairez point? Esl-il temps que I on

Que je m’échauffe ou non, vous aurez la bonté (cause ?

De ne vous plus charger du soin de ma santé. Valère, ici. Laissez cette fille, et pour cause.

{4 part.) M. JOSSE, an comte.

Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette, Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang ?

Etjc soupçonne entre eux quelque intrigue secrète. Je ne les savais point; ils sont restés en blanc.

(û Valire.)

Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu,

{û Valire.) LE COMTE.

. Sachons un peu... Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.

v alère. Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

Voici *• Jos*K-

Votre notaire ül margc y 8UPP,éera- v°ye* fiue,,e lar8eur -

LISIMON. . LECOMTE.

(A Valère qui rem sortir.) (H dicte.)

Ah ! bon. Non, non. demeure ici. Écrivezdonc. Très-haut et très- puissant seigneur...

Dans un petit moment nous compterons ensemble. M-JOSSK* te ,evanl •

Monsieur, considérez qu on ne se qualifie...

LE COMTE

SCÈNE IV Point de raisonnements, je vous le signifie

M. josse, écrivant.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE. te.-pui9Mnl «igrl,ur...

LISIMON. LE COMTE, dictant.

Approche, monsieur Josse. Monseigneur Carloman,

m. josse. Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,

Est-ce ici qu’on s'assemble f Philogène, Louis...

LISIMON. M *»*«.

Oh ! quelle kyrielle !

J0gsE, Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle,

i. A trois articles près, . (il répète.)

vos communs intérêts. Philogène, Louis... Àprts .

, ^ LK COMTE, dictant.

LuiMOK. De Monl-»ur-Mont.

A peu près. C'est ma 011e. “• J0SSS>

... Sur-Mont.

anlrni aac ta Imita. LE C01ITE, iictatl.

une belle famille. Chevalier...

M. josse,' répétant .

aabelle. Lier.

Je n'en sais encor rien. le comte, au notaire.

i. josse. Continuez. Baron

Lisons ma minute. A trois articles près, (M rrfpère.)

Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts. Philogene, Louu

C’est donc là la future ?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

, , M Sur-Mont.

M. JOSSE, la regardant avec ses lunettes.

Voilà de quoi former une belle famille. Chevi

Où donc est le futur ?

ISABELLE

Je n’en sais encor rien. l

LE GLORIEUX, ACTE V, SCÈNE V

LISIMON.

Quoi ! vous Aies marquis?

LE COMTE

Proprement, c'est mon père ; Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat, J’en promis d’avance ici le titre en mou contrat. LISIMON, lui frappant an r l’épaule.

C’est bien fait, mon garçon; la chose l’est permise.

(à Isabelle.]

Je le fais complimcnl, madame la marquise.

M. JOSSE, au comte.

Est-ce tout?

LE COMTE

Rien de plus?

IJSIMoN.

Et seigneur suzeraiu... d'un million d éçus.

LE COMTE

Vous vous moquez, je crois? L’argent est-il un litre? LISIMON.

Plus brillant que les tiens; el j'ai dans mon pupitre Des billets au porteur, dont je fais plus de cas Que de vieux parchcmius, nourriture des rats. m. jossk, a part.

Il a raison.

LE COMTE, te levant.

Comment, tout? Seigneur.

LB COMTE

Pour moi, je liens que la noblesse...

M. JOSSK.

Kl caetera.

Celle tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE

Mettez, et autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE, a demi-voix , ù Lisette.

En lettres d'or.

LISETTE, à demi-voix, à Isabelle.

Paix donc.

ISABELLE, à demi-toix, ù Litelle.

Je ne saurais me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, a demi-voix , ù Isabelle.

C'est le faible commun des gens do qualité.

Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine. M. jossk, a Li Simon.

(U lit.)

A vous préscnloment, monsieur. Messire Antoine Liai mon...

LE COMTE, d’un air surpris.

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE

Quoi t c’est là votre nom ?

Antoine! Est-il possible?

lis I MON.

Eh ! parbleu, pourquoi non ?

le comte.

Ce nom est bien bourgeois !

LIS! MON

Mais pas plus que les autres.

Je crois que mon patron valait bien tous les vôtres.

LE COMTE, ifwn air dédaigneux.

Passons, monsieur, passons. Vos titres? c'est le Dont il s’agit ici. * [point

lisimon.

Qui ? moi ! Je n'en ai point.

LE COMTE

Comment donc? vous n’avez aucune seigneurie?

M. JOSSE

Oh ! nous autres bourgeois, nous tenons pour l't* (A Lisimon.) (pètt-

Ça, stipulons la dot.

lisimon.

Le gendre que je prends M'engage à la porter à neuf cent mille francs

M. JOSSE, au comte.

Voilà pour la future un titre magnifique,

Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, ù M. Joue , bas.

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient Mais nous purifions la source dont il vient. m. jossb.

Et quel douaire aura l'épouse contractante? le comte.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, ù pari.

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien Que, s’il donne beaucoup, il ne s'engage à rien M. JOSSE, au comte.

Sur quoi l’assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, dictant.

Sur la baronoie

De Moutorgucil.

M. JOSSE, te levant.

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'alteDiirv Jamais en ce pays i! ne pourra se rendre.

I.a goutte le reliciit au lit depuis six mois. LISETTE, a part.

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois

LE COMTE

Ah ! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie. [il dicte.)

Antoine Lisimon. écuyer.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

I Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE

LE COMTE, à part.

Ah ! lu voici lui-même. O ciel! quel incident! LISIMON, à Lycandre .

Que voulez-vous? Parbleu, c'est monsieur l'inlcu- «LYCANDHK, au comte. [dailt.

le viens savoir, mon fils...

VALÈnE et ISABELLE.

Son fils !

LE COMTE, « part.

Je meurs de honte.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher LE COMTE, a Lycandre. [comte.

£h quoi ! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.

Mon arrivée ici t'alarme et l'importune ; [tune. Mai* apprends que mes. droits vont devant ta for- Reods-leur hommage, ingrat, par un plus tendre le comte. [accueil.

Eh? le puis-je au moment?...

LISIMON.

Baron de Montorgucil, C’wt donc là ce superbe cl brillant équipage boni tu faisais tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, â Litimon.

Létal où je parais, et sa confusion,

O uq excessif orgueil sont la punition.

(au comte.)

le la lui réservais. Je bénis ma misère,

Puisqu'elle t'humilie, et quelle venge un père.

Ah ! bien loiu de rougir, adoucis mes malheurs. ! Parle, reconnais-moi.

Lisette?

ISABELLE, A Lisette.

Vous voilà tout en pleurs,

LISETTE, à Isabelle.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, un comte.

le vois qu’à ton penchant ta vanité s'oppose ;

Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux, Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE

J* ne puis résister à ce ton respectable, th bien ! vous le voulez? Rcndcz-moi méprisable: Jouisse* du plaisir de rne voir si confus. [plus. Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnaît fiui, je suis votre fils, et vous êtes mon père. Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(Il te met aux ijenoux de Lycandre.)

II me coûte assez cher pour avoir mérité •►éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, Il Lycandre.

Ha, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,

Je jurerais, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE relire le comte i et Vembraste.

En soudant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé : Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé, (mes! Uu'en ce moment pour moi ce triomphe a de char- Je dois donc maintenant terminer vos alarmes, Oublier vos écarts, qui sont assez punis.

Mon fils, rassurez-vous; nos malheurs sont finis. Le ciel, enfin pour nous devenu plus propice,

A de mes ennemis confondu la malice.

Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs, Kl des noirs attentats de mes persécuteurs,

Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.

Il me rend mon houneur; à vous.il rend un père, Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans sou

[rang,

Kufin dans tout l'éclat qui doit suivre mon saug. J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE

Qu’en tends-je? juste ciel ! Fortune, ta faveur Am mérite, aux vertus, égale le bonheur;

Oui, tu me rends mes bicus, mon rang et ma nais- El j’en ai désormais la pleine jouissance. [sauce,

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LJ-HIMON.

C'est bien dit. Je vous fais complimenta tous deux. Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre Pour choisir votre (ils eu qualité de gendre,

Parce qu’à l'orgueil près il est jôli gardon.

Voici notre contrat; signoz-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face.

De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce; Et, pour m'en acquitter encor plus dignement,

Je prétends avec vous m'allier doublement.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille. YALÈRE, à Lisette.

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille.

Très-agréablement vous me voyez surpris.

J’accepte le projet. Mais est-elle à Paris,

Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance; Et recevez l’époux…

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense ?

C’est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.

Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre I

LE GLORIEUX, ACTE V, SCENE VL

LYCANDRE, au comte.

Une telle aventure

De* jeux 3e la fortune est une preuve sûre.

Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang. Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

YALÊItE.

Quel heureux dénomment! Je vais mourir de joie. ISABELLE, a Lisette.

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, an comte.

En me reconnaissant, confirmes mon bonheur.

LE COMTE

Je m’en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, à Iriteamirc.

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille Puisse donner un rang sortablc à votre fille :

Car avec de l’argent on acquiert de l'éclat;

Et je suis eu marché d'un très-beau marquisat. Dont je veux que mon fils décore sa future.

Dés ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure. Allez voir le vendeur; et que demain mon fils .Ne se réveille point sans se trouver marquis. fan comte.)

Êtes- vous satisfait?

LE COMTE

Ou ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mampv.

ISABELLE, au comte.

Mon cœur parle pour vous, mais je crains vos haie LE COMTE. Jleurs.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs. Comptez sur son pouvoir. Que faut-il pour «ou*

(plaire *

Vos goûts, vos sentiments, feront tnon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon :

Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison ;

Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire, Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE

Non. je n'aspire plus qu'à triompher de moi;

Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.

Ils m’ont ouvert les yeux; qu'ils m’aident à oc

[vaiocrr-

l II faut se faire aimer; on vient de m’en convaincre:

| Et je sens que la gloire? et la présomption l M'attirent que la haine et l'indignation.

MARIVAUX

Ce maître ingénieux de l’humble comédie, où l'esprit a remplacé l'intrigue et l'intérêt, Pierre-Chumblin de Mahivacx, naquit aux dernier» Jour» du dix-seplièuie. siècle, en 1169, dan» l'un de ce» beaux hâlei»-qoe la magistrature de Pari» «‘était construit» en l’He Saint-Louis. Noble et pauvre maisou, habitée par de* gêna bien élevé». Là, de très-bonne heure, il apprit la politesse et l'art du bien dire. A l'heure où le» jeune» gens ne «ont pas éloigné» de la mauvaise compagnie, il rechercha routine un grand honneur l’adoption de» salon» le» plus célèbre», où tant de belles daines attiraient et rliamiaieut les meilleurs esprits. Dans ces maisons choisie», régnaient Lamothe et Fonlcnelle ; Voltaire y venait souvent, bien qu’il sût qu'on ne l'aiiuait pas. Marivaux sc distinguait, parmi le» philosophe», par son respect pour l'antique croyance. Il convenait volontiers qu’il était chrétien ; il ne se cachait point pour aller à l'église. 11 était bonhomme et bien-

faiunt, et même assez riche pour payer la dot d'une jeune orpheline qu'il avait arrachée au théâtre, et dont il lit une religieuse. A sou tour, il accepta, «un» rougir, une pen- •lon d'Helvétius, le fermier général, et comme un jour lil était malade) ce même Fontanelle, accusé si souvent d'être un égoïste, apportait à son ami Marivaux cent louis d'or : — Mon ami, répondit celui-ci. permettez que je vous les rende, en vous promettant de les demander si j'en ai besoin. Ces gens-là «ont de bonnes gens; ils méprisent le bruit, ils détestent le tapage. Ils n'auraient

voulu à aucun prix de la renommée cl de» succès de Diderot. de Beaumarchais, de Voltaire lui-même. Ils ressemblent par un certain cdté au bonhomme Rullin. inms IVotlin vivait loin du théâtre, et lie savait, que par ouidire, la lutte ardente des philosophe». Parmi tant de batailles, Marivaux nous repose. Il nous attire à son charme ; il écrit si doucement, si tendrement t La comédie arrivait à ce brave homme sou» une apparence innocente. Il était fécond uns le vouloir, sumi le savoir. Il nous faudrait plusieurs pages si nous voulions faire une liste à peu près complète du théâtre de Marivaux, en 7 volumes in-! 2. Le lecteur sc contentera des comédies qu'il uil parctrur : les Jetut de l'amour et du hasard (I " 30) ; le» Fausse» C'onfidence» (17 36); le Lent 173(1). Du théâtre italien, où elle» furent représentées tout d'abord, ces belles comédies passèrent par droit de conquête au Théâtre-Français. Mole et mademoiselle Contât, plus lard madcmoisrllc Dangeville et mademoiselle Gaussin, y laissèrent leur empreinte. Après mademoiselle Mars. Mme Arnould Pleasy, aujourd'hui, en a fait le prullt de sa grâce et de sn beauté. Quant à nous, nous sommes resté tldèle à ce causeur charmant, à ce doux rêveur, qui prenait le chemin des écoliers pour aller à son but : plaire aux honnêtes gens. Il y eut un jour où Marivaux, laissant la

comédie, écrivit un chef-d'œuvre intitulé : Marianne. Kncore aujourd'hui , le* lecteurs délicats préfèrent Marianne aux plus gros romans d'Eugène Sue et de Balzac.

COMÉDIE EN UN ACTE

IU.iIlL3fc.NTLK, POU H LA PREMIÈRE FOI», LE 11 JL'IM 173b

PERSONNAGES

PERSONNAGES

HOIlTENSE.

LE CHEVALIER

LISETTE, suivante de la cuuiIim».

LI'.riNE, valet de chambre do marqsif.

I.E CHEVALIER, HOIlTENSE

LE CHEVALIER

U démarche que vous allez faire auprès du marquis m'alarme.

HORTESSE.

Je ne risque rien, vous dis-je. Raisonnons. Défunt son parent et le mien lui laisse six cent mille francs; à charge, il est vrai , de ni 'épouser, ou de m'en donner deux cent mille; cela est à sou

choix : mais le marquis ne sent rien pour moi. Je suis sûre qu'il a de l'inclination pour la comtesse.

D'ailleurs, il est déjà assez riche par lui-même. i Voilà encore une succession de six cent mille tram s qui lui vient à laquelle il ne s'attendait pas. Et vous croyez que, plutôt que d'en distraire deux cent mille, il aimera mieux m'épouser, moi qui lui suis indifférente , pendant qu'il a de l'amour pour la comtesse, qui peut-être ne le hait pas, et qui a plus de bien que moi? Il n'y a pas d'apparence.

LE CHEVALIER

Mais à quoi jugez-vous que la comtesse ne le hait pas?

HORTENSE

A mille peliles remarques que je tais tous les jours; et je n'en suis pas surprise. Du caractère dont elle est, celui du marquis doit être de son goût. La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. Le marquis est un homme doux, paisible, aisé à conduire; et voilà ce qu'il faut à la comtesse. Aussi ne parle-l-cllc de lui qu'avec éloge. Son air de naïveté lui plaît : c'csl, dil-cllc, le meilleur homme, le plus complaisant, le plus sociable. D'ailleurs, le marquis est d'un âge qui lui convient : elle n'est plus de cette grande jeunesse; il a trente-cinq ou quarante ans; et je vois bien quelle serait charmée de vivre avec lui.

LE CHEVALIER

J'ai peur que l'événement ne vous trompe. Ce n'est pas un petit objet que deux cent mille francs, qu'il faudra qu'on vous donne

, si l'on ne vous épouse pas; et puis, quand le marquis et In comtesse s'aimeraient, de l'humeur dont ils sont tous deux, ils auront bien de la peine à su le dire.

HORTBNSK.

Oh! moyennant l'embarras où jo vais jeter le marquis, il faudra bien qu'il parle; et je veux savoir à quoi m'en tenir. Depuis le temps que nous sommes à celte campagne, chez la comtesse, il ne me dit rien. Il y a six semaines qu'il sc lait; je veux qu'il s'explique. Je ne perdrai pas le legs qui me revient, si je u'épousc point le marquis.

LE CHEVALIER

Mais s'il accepte votre main?

HORTKNSE.

F.h non, vous dis-je. Laissez-moi faire. Je crois] qu'il espère que ce sera moi qui le refuserai, j Peut-être même feindra-t-il de consentir à notre union; mais que cela ne vous épouvante pas. Vous n'êtes point assez riche pour m'épouser avec deux cent mille francs de. moins, je suis bien aise de vous les apporter en mariage. Je suis persuadée que la comtesse et le marquis ne se haïssent pas. Voyons ce que me diront là-dessus Lépinc et Lisette, qui vont venir me parler. L'un est un Gascon froid, mais adroit; Lisette a de l'esprit. Je sais qu'ils ont tous deux lu confiance de leurs maître*; je les intéresserai à m'instruire, et tout ira bien. Les voilà qui vicuueut. Retirez-vous.

SCÈNE II

LISETTE, LÊPINE, IIORTENSE.

HORTENSR.

Venez, Lisette, approchez.

LISETTE

Que souhaitez-vous de nous, madame?

HORTKNSr.

Rien que vous ne puissiez me dire sans bkSNf la fidélité que vous devez, vous au marquis, et vous à la comtesse.

LISETTE

Tant mieux, madame.

LEPINE.

G* début encourage. Nos services vous «oni acquis.

HORTENSE lire quelque argent de ta poche.

Tenez, Lisette, tout service mérite récompcus1- LISETTE, ré-futant d'abord.

Au moins, madame, famlrait-il savoir aupanua' de quoi il s'agit.

HORTENSR.

Prenez, je vous le donne, quoi qu’il arrive. Vofli pour vous, monsieur de Lépiuc.

LÊPINE.

Madame , je serais volontiers de l’avis de mademoiselle; mais je prends. Le respect défend qw je raisonne.

IIORTENSE.

Je ne prétends vous engager en rien, cl voici d(quoi il est question. Le marquis, voire maître, vous estime, Lépinc?

LÊPINE, froidement.

Extrêmement, madame : il me connaît.

IIORTENSE.

Je remarque qu’il vous confie aisément ce qu’il pense.-

LÊPINE.

Oui, madame, de toutes ses pensées incontinent jeu ai copie ; il n'en sait pas le compte miciu que moi.

HORTENSR.

Vous, Lisette, vous êtes sur le même ton avec U comtesse?

J’ai cet houneur-lâ, madame.

HORTEX^E.

Di tes- moi, Lépinc, je me ligure que le rnanpJ15 aime la comtesse ; me trompé-jc? Il n’y a point d'inconvénient à me dire ce qui en est.

LÊPINE.

Je n aflirme rien; mais patience ; nous dévora ce soir nous entretenir là-dessus.

HOHTENSK.

Eh ! soupçonnez-vous qu’il l'aime?

LÊPINE.

Des soupçons, j ‘en ai de violents. Je m'eu cdxircirai bientôt.

LE LEGS, SCÈNE III

HOHTENSE.

El vous. Lise lie, quel est voire sentiment sur In comtesse?

LISBTTK.

Qu elle ne songe point du tout au marquis, madame.

l.KPI.NR.

Je diffère avec vous de pensée.

HOHTENSE.

Je crois aussi qu'ils s'aiment. Et supposons que je ne me trompe pas, du caractère dont ils sont, ils auront de la peine à s'en parler. Vous, Lépinc, voudriez-vous exciter le marquis à le déclarer à la comtesse? et vous, Lisette, disjwscr la comtesse â se l'entendre dira? Ce sera une industrie Tort innoccule.

LÊPIKB.

Et même louable.

LISETTE, retuintit t'aryenl.

Madame, permettez que je vous rende votre argent.

HOHTENSE.

Gardez. D’où vient?

LISETTE

C’est qu’il me semble que voilà précisément le service que vous exigez de moi , et c'est précisément celui que je ne puis vous rendre. Ma maîtresse est veuve, elle est tranquille, son étal est i heureux; ce serait dommage de l'en tirer : je prie le ciel quelle y reste.

LÊPINK, froidement.

Quant à moi, je garde mon lot; rien ne m'oblige à restitution. J’ai la volonté de vous être utile. Monsieur le marquis vil dans le célibat ; mais le mariage, il est bon, Irés-Iton; il a ses peines, chaque état a les siennes; quelquefois b* mien me pèse : le tout est égal. Oui, je vous servirai, madame, je vous servirai; je n’y vois point de uial. Ou s'est marié do tout temps, on se mariera toujours :od n’a que culte honnête ressource quand on aime.

HOHTENSE.

Vous me surprenez, Lisette, d’autant plus que je m’imaginais que vous pouviez vous aimer tous deux.

LISETTE

C’est de quoi il n’est pas question de ma pari.

LÊPINK.

De la mienne, j’en suis demeuré h l'estime. Néanmoins mademoiselle est aimable; mais j’ai passé mon chemin sans y prendre garde.

LISETTE

J’espère que vous passerez toujours de même.

HOHTENSE.

Voilà ce que j’avais à vous dire. Adieu, Lisette : Vais ferez ce qu’il vous plaint; je ne vous demande que le secret. J’accepte vos services , l.épiue. '

ÉPINE

D’homme d’honneur, je n’avais pas envisagé vos grâces; je ne connaissais pas votre mine.

LISETTE

Qu’importe? Je vous en offre autant : c’est tout au plus si je connais actuellement la vôtre.

LÉPINE

Celle dame se figurait que nous nous aimions.

LISETTE

Eh bien! elle se figurait mal.

LKPINE.

Attendez; voici l'accident. Son discours a fait que mes yeux se sont arrêtés dessus vous plus attentivement que de coutume.

LISETTE

Vos yeux ont pris bien de la peine.

LÉPINC,

Et vous êtes jolie, sandis! oh! très-jolie.

LISETTE

Ma foi! monsieur de Lépinc, vous êtes trèsgalant, oh! très-galant.

LKPINE.

A mon exemple, euvisagez-moi , je vous prie; faitos-en l'épreuve.

LISETTE

Oui-da. Tenez, je vous regarde.

LKPINE.

Eli donc! Est-ce là ce Lépinc que vous connaissiez? N'y voyez-vous ricri de nouveau? Que vous dit le cœur?

LISETTE

Pà$ le mol. Il n'y a rien là pour lui.

LÊPINK.

Quelquefois pourtant nombre de gens ont estimé que j étais uu garçon a^sez revenant; mais nous y retournerons, c'est partie à remettre. Ecoutez le restant, n est certain que mon maître distingue tendrement votre maîtresse. Aujourd Imi même il in a conlie qu'il méditait de vous communiquer scs sentiments.

LISETTE

Comme il lui plaira. La réponse que j'aurai l'honneur de lui communiquer sera courte.

LKPINE.

Démarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'Ame joyeuse en

30ü LK legs,

le voyant. Von» me dire! que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration ; et les déclarations, la comtesse les épouvante. Hans celte conjecture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? Qu ils s aimeront bonnement eu toute siinplcssc, et qu ils s'épouseront de même. Qu'eu arrivcra-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari, par la douce habitude de me voir. Eh donc ! Parlez, êtes- vous d'accord?

Lisette.

Non.

Lésina.

Mademoiselle, est-ce mon amour qui vous déplaît ?

L1SETTB.

Oui.

LÉeixE.

Eu peu de mots vous dites beaucoup; mais considérez l'occurrence. Je vous prédisque nos maîtres sc marieront : que la commodité vous tente.

LISETTE

Je vous prédis qu'ils ne se maricrout point. Je ne veux pas, moi. Ma maltresse, comme vous dites fort habilement, lient l'amour au-dessous d'elle; et j'aurai soin de l'entretenir dans cette humeur, attendu qu'it n'est pas de mou petit intérêt qu elle se marie. Ma condition n en serait pas si bonne, entendez-vous? il u.v a pas d'apparence que la comtesse y gagne, et moi j'y perdrais beaucoup. J ai fait un petit calcul là-dessus, au moyeu duquel je trouve que tous vos arrangements me dérangent, cl lie me valent rien. Ainsi, croyez-moi, quelque jolie que je sois, continuez de n'en rien voir; laissez là la découverte que vous avez faite de mes grâces, et passez toujours sans y prendre garde.

LÉPINE, froidement.

Je les ai vue», mademoiselle; j'en suis frappé, et n'ai de remède que voire cœur.

LISETTE

Tenez-vous donc pour incurable.

LLl'lNE.

Me dounez-vous votre dernier mot?

LISETTE

Je n'y changerai pas une syllabe.

[Elle reut s'en aller.)

LÉPINE, Carrelant .

Permettez que je reparle. Vous calculez; moi de même. Selon vous, il ne faut pas que nos gens se marient : il faut qu'ils s'épousent, selon moi; je le prétends.

LISETTE

Mauvaise gasconuad»*.

LÉPINE

Patience. Je vous aime, et vous me refusez le réciproque» Je calcule qu'il me fait besoin, et je l'aurai, sandist

LE MARQUIS, LÉPINE, LISETTE

LE MARQUIS

Ah! vous voici, Lisette? Je suis bien aise deiou> trouver.

LISETTE

Je vous suis obligée, mousieur; mais je. m'en allais.

LH MARQUIS

Vous vous eu alliez? J’avais pourtant quelque chose à vous dire. Êtes-vous un peu de nos amis4

LÉPINE

Petitement.

LISETTE

J’ai beaucoup d’estime et de respect pour monsieur le marquis.

LE MARQUIS

Tout de bon? Vous me faites plaisir, Lisette. Je fais beaucoup de cas de vous aussi. Vous inc paraissez uue très-bonne fille, et vous êtes à mit maîtresse qui a bien du mérite.

LISETTE

Il y a longtemps que je le sais, monsieur.

Ne vous parle-t-elle jamais de moi? Que vous en dit-elle?

LISETTE

Oh ! rien.

LE MARQUIS

C’est qu’entre nous il n’y a pas de femme que j’aime tant quelle.

, LISETTE

Qu’appelez-vous aimer, monsieur le marquis Est-ce de l’amour que vous entendez?

LE MARQUIS

Eli! mais, oui! de l'amour, de l'inclination; comme lu voudras; le nom n’y fait rien : je Tain* mieux qu’une autre; voilà fout.

LISETTE

Cela se peut.

LE MARQUIS

Mais elle n'en sait rien ; je n’ai pas osé le lul apprendre. Je n’ai pas trop le talent de parier «l’amour.

LISETTE

C’est ce qu’il me semble.

LE MARQUIS

Oui, cela m’embarrasse; et, comme ta malto*' est une femme fort raisonnable, j'ai peur qu 11 ne se moque de moi, et je no saurais que lui dire-

LE LEGS. SCENE VI

de sorte que j’ai rêvé qu’il serait bon que lu la prévinsses en ina faveur.

LISETTE

Je vous demande pardon, monsieur; mais il falfail réver tout le contraire. Je ne puis rien pour vous, en vérité.

LE MARQUIS

Eh! d’où vient? Je t'aurai grande obligation. Je payerai bien tes peines; (montrant Lipinr) et si ce garçon-là te convenait, je vous ferais un fort bon parti à tous les deux.

utriNR, froidement, et tans regarder Huile.

Derechef recueillez-vous là-dessus, mademoiselle.

LISETTE

Il n’y a pas moyen, monsieur le marquis. SI je parlais de vos sentiments à ma maîtresse, vous avez beau dire que le nom n'y fait rien, je me brouillerais avec elle; je vous y brouillerais vous-même. Ne la connaissez-vous pas?

LE MARQUIS

Tu crois donc qu’il n’y a rien à faire?

LISETTE

Absolument rien.

LK MA ROUIS

Tant pis! cela me chagrine. Elle me fait tant d amitié, cette femme! Allons, il ne faut donc plus y penser.

LÉPINB, froidement.

.Monsieur, ne vous déconfortez pas du récit de mademoiselle ; n’en tenez compte, elle vous triche. Retirons-nous. Venez me consulter à l'écart; je serai plus consolant. Partons.

LE MAItQtJIS.

Viens. Voyons ce que tu as à me dire. Adieu, Lisette : ne me nuis pas, voilà tout ce que j’exige.

LÉPINE, LISETTE

LÊPIXE.

N'exigcz rien. Ne gênons point mademoiselle. Soyons galamment ennemis déclares; faisons-nous du mal en toute franchise. Adieu, gentille personne, je ne vous chéris ni plus ni moins : gardez* moi votre cœur; c'est un déjtél que je vous laisse.

LISETTE

Adieu, mon pauvre Lépinc; vous êtes peut-être de tous les fous de la Garonne le plus effronté, mais aussi le plus divertissant.

LA COMTESSE, LISETTE

LISETTE

Voici ma maîtresse. De l’humeur dont elle est, je crois que cet amour-ci ne la divertira guère. Gare que le marquis ne soit bientôt congédié!

LA comtesse, tenant ane iettre.

Tenez, Lisette; dites qu’on porte cette lettre à la poste. En voilà dix que j’erris depuis trois semaines. La sotte chose qu'un procès! que j'en suis lasse! Je ne m'étonne pas s’il y a tant de femmes qui se remarient.

LISETTE, riant.

Bon, votre procès! une affaire de dix mille francs 1 Voilà quelque chose de bien considérable pour vous. Avez-vous envie de vous remarier? J’ai votre affaire.

LA COM TUSSE.

Qu’est -ce que c’est qu’envie de me remarier? Pourquoi me dites-vous cela?

LISETTE

Ne vous fâchez pas; je ne veux que vous divertir.

LA COMTESSE

Ce pourrait être quelqu’un de Paris qui vous aurait fait une confidence. Eu tous cas, ne me le nommez pas.

LISETTE

Oh! il faut pourtant que vous connaissiez celui dont je parle.

LA COMTESSE

Brisons là-dessus. Je rêve à autre chose : le marquis n'a ici qu’un valet de chambre, dont il a peut-être besoin; et je voulais

lui demander s’il n’a pas quelque paquet à mettre à la poste, on le porterait avec le mien. Où est-il le marquis? l'astu vu ce matin?

Oh ! oui. Malepeste ! il a ses raisons pour être éveillé de bonne heure. Revenons au mari que j’ai à vous donner, celui qui brûle pour vous, et que vous avez cnil ammé depassion.

LA COMTESSE

Qui est ce benêt-là?

LISETTE

Vous le devinez.

LA COMTESSE

Celui qui brûle est un sol. Je ne veux rien savoir de Paris.

LISETTE

Ce n’est point de Paris. Votre conquête est dans le château. Vous l'appelez henôt ; moi, je vais le flatter: c'est un soupirant qui a l'air fort simple, un air bon homme. Y êtes-vous?

LA COMTESSE

Nullement. Qui est-ce qui ressemble à cela ici?

LISETTE

Eh ! le mahquis.

LA COMTESSE

Celui qui est avec nous?

LISETTE

Lui-même.

LA COMTESSE

Je n'avais garde d’y être. Où as-tu pris son air simple et de bon homme? Dis donc un air franc

LE LEOS. SCENE VIII

et ouvert, à la bonne heure; il sera reconnaissable.

LISETTE

Ma foi, madame, je vous le rends, comme je le vois.

LA COMTESSE

Tn le vois très-mal, ou ne ne peut pas plus mal; eu mille ans, on ne le devinerait pas à ce portraitlà. Mais de qui tiens-tu ce que lu me contes de son amour?

LISETTE

De lui, qui me l’a dit; rien que cela. N'en riezvous pas? Ne faites pas semblant de le savoir. Au reste . il n'y a qu'à vous en défaire tout doucement.

LA COMTESSE

Hélas! je ne lui en veux point de mal : c'est un fort honnête homme, qui a d'excellentes qualités; et j’aime encore mieux que

ce soit lui qu'un autre. Mais ne le trompes-tu pas aussi? 11 ne l'aura peutêtre parlé que d'estime; il en a beaucoup pour moi, beaucoup: il me l'a marqué en mille occasions d'une manière Tort obligeante.

LISETTE

Non, madame; c'eside l'amour qui regarde vos appas; il en a prononcé lu mot sans bredouiller comme à l'ordinaire. C'est de la Homme. I) languit, il soupire.

LA COMTESSE

Est-il possible? Sur ce pied-là, je le plains; car ce n'est pas un étourdi : il faut qu'il le sente, puisqu'il le dit ; et ce u'est pas de ccs gcns-lù que je me moque : jamais leur amour n'est ridicule. Mais il u'osera m'en parler, n'est-ce pas?

LISETTE

Oh! ne craignez ri eu, j'y ai mis bon ordre : il ne s'y jouera pas. Je lui ai été toute espérance : n'ai-je pas bien fait ?

LA COMTESSE

Mais... oui, sans doute, oui; pourvu que vous ne l'ayez pas brusqué, pourtant: il fallait y prendre garde; c'est un ami que je veux conserver. Et vous avez quelquefois le tou dur et revêche, Li- * selle ; il valait mieux le laisser dire.

LISKTTB.

Point du tout : il voulait que je vous parlasse* en sa faveur.

LA COMTESSE

Le pauvre homme !

LISETTE

El je lui ai répondu que je ne pouvais pas m'en mêler; que je me brouillerais avec vous si je vous eu parlais; que vous me donneriez mon congé, que vous lui donneriez le sien.

LA COMTESSE

Le sien? Uueile grossièreté! Ah! que c'est mal parler! Son congé! Et même cst-ce que je vous aurais donné le vôtre? vous savez bien que tiou. I) où vient mentir, Lisette? C'est un ennemi que

vous m'allez faire d'un des hommes du monde que je considère le plus, et qui le mérite le mieux, gid sot langage de domestique ! Eh ! il était si simple de vous en tenir à lui dire : Monsieur, je ne saurais; ce ne sont pas là mes affaires; parle/ -eu vous-même. Et je voudrais qu'il osât m'en parler, pour raccommoder un peu votre malhonnêteté. Son congé! il va sc croire insulté.

LISETTE

Eh! non, madame : il était impossible de vous en debarrasser à moins de frais. Faut-il que vous l'aimiez, de peur de le fâcher? Voulez-vous êtres* femme par politesse, lui qui doit épouser Mortaise? Je ne lui ai rien dit de trop; et vous eu voilà quitte. Mais je l'aperçois qui vieut en rêvant. Èvitcz-le, vous avez te temps.

LA COMTESSE

L’éviter? lui qui me voit? Ah! je m'en garderai bien. Après les discours que vous lui avez tenu?, il croirait que je les ai dictés. Non, non, je ne changerai rien â ma façon de vivre avec lui. Allez porter ma lettre.

LISETTE, A pari.

Hum! il y a quelque chose, {haut.) Madame, je suis «l avis de rester auprès «le vous; cela m’arrive souvent, et vous eu serez plus à l'abri d’une déclaration.

Belle finesse ! (Juand je lui échapperais aujourd'hui, ne me trouvera-t-il pas demain? Il faudrait donc vous avoir toujours à mes côtés? Non, non; partez. S’il me parle, je sais répondre.

LISETTE, à pan.

Ma foi ! cette femuic-là ne va pas droit avec moi.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LEBINK.

LÉPINK.

Madame , monsieur le marquis vous a vue de loin avec Lisette. Il demande s’il n'y a point d«‘ mal qu'il approche : il a désir de vous coiisulU'r; mais il se fait le scrupule «le vous être iraporluu.

LA COMTESSE

Lui, importun! Il ne saurait l’êlrc. Ditcs-lui que je t'attends, Lépiue; qu’il vienne.

LÉPINK.

Je vais le réjouir de la nouvelle. Vous l'allez

un — •

voir dans la minute. { appelant /«• marquis.) Monsieur, venez prendre audience; madame l'accorde.

K MARQUIS

Madame, vous avez bien de la bouté : c'est que j'ai bien des choses à vous dire.

LA COMTESSE

Effectivement, vous uie paraissez rêveur, inquiet.

LE MARQUIS

Oui, j'ai l'esprit en peine : j'ai besoin de conseil, j'ai besoin de grâces; et le tout de votre part.

LA COMTESSE

Tant mieux! Vous avez encore moins besoin de tout cela, que je u ai envie de vous être bonne à quelque chose.

LE MARQUIS

Oh! bonne? Il ne tient qu'à vous de m'être excellente, si vous voulez.

Comment, si je le veux? .Manquez-vous de confiance? Ah! je vous prie, ne me ménagez point: vous pouvez tout sur moi, marquis; je suis bien aise de vous le dire.

LE MARQUIS

Celte assurance m'est bien agréable, et je serais tenté d'en abuser.

LA COMTESSE

J'ai grand'pcur que vous ne résistiez à la tentation. Vous ne comptez pas assez sur vos amis; car vous ôtes trop réservé avec eux.

LE MARQUIS

Oui, j'ai beaucoup de timidité.

LA COMTESSE

Beaucoup; cela est vrai.

LE MARQUIS

Vous savez dans quelle situation je suis avec Hortense; que je dois l'épouser, ou lui donner deux cent mille francs.

LA COMTESSE

Oui ; et je me suis aperçue que vous n'avicz pas grand goût pour elle.

LE MARQUIS

Oh! on ne peut pas moins. Je ne l'aime point du tout.

LA COMTESSE

Je n’en suis pas surprise. Son caractère est si différent du vôtre! Elle a quelque chose de trop arrangé pour vous.

LF. MARQUIS.

Vous y ôtes. Elle songe trop à scs grâces. Il faudrait toujours l'entretenir de compliments; et moi

I.K MARQUIS

Hors chez vous. Quelle différence, par exemple! Vous plaisez sans y songer; ce n'est pas votre faute. Vous ne savez pas seulement que vous ôtes aimable; mais d’autres le savent pour vous.

LA COMTESSE

Moi , marquis! je pense qu’à cet égard-là les autres songent aussi peu à moi que j’v songe moimême. •

LE MARQUIS

Oh ! j'en connais qui ne vous disent pas tout ce qu'ils songent.

LA COMTESSE

Eh ! qui sont-ils, marquis? Quelques amis comme vous, sans doute.

LE MARQUIS

Bon, des amis! Voilà bien de quoi : vous n’en aurez encore de longtemps.

Je vous suis obligée du petit compliment que vous me faites en passant.

LF. MARQUIS.

Point du tout. Je le dis exprès.

LA COMTESSE, rianl.

Eliminent! Vous qui ne voulez pas que j’aie encore des amis, est-ce que vous n'éles pas le mien?

LE MARQUIS

Vous m'excuserez : mais quand je serais autre chose, il n'y aurait rien de surprenant.

LA COMTESSE

Eh bien ! je ne laisserais pas que d'en être surprise.

LE MARQUIS

Et encore plus fâchée-

LE LEGS, SCENE IX

LE MARQUIS

Et vous êtes-vous doutée de la personne?

LA COMTES**

Non; niais vous me la dire*.

Vous me feriez grand plaisir de la deviner.

LA COMTESSE

Et pourquoi m’en donneriez-vous la peine puisque vous voilà?

LE MARQUIS

C'est que vous ne connaissez qu'elle; c'est la plus aimable femme, la plus frauche. Vous parlez de gens sans façon; il n’y a personne comine elle; plus je la vois, plus je l'admire.

LA COMTESSE

Épousez- la, marquis, épousez-la, et laissez là Hortense : il n’y a point à hésiter; vous n’avez poiut d’autre parti a prendre.

LE MARQUIS

Oui; mais je songe à une chose : n’y aurait-il pas moyeu de me sauver les deux cent mille francs? Je vous parle à cœur ouvert.

LA COMTESSE

Kcgardez-moi dans cette occasion-ci comme un autre vous-même.

LE MARQUIS

Ah! que c'est bien dit, un autre moi-méme!

LA COMTESSE

Ce qui me plaît en vous, c'est votre franchise, qui est une qualité admirable. Revenons. Comment vous sauver cc» deux cent mille frànc s?

LE MARQUIS

C'est qu'Hortense aime le chevalier. Mais, à propos, c'est votre parent.

LA COMTESSE

Oh ! parent de loin.

LE MARQUIS

Or, de cet amour quelle a pour lui, je conclus qu'elle ne se soucie pas de moi. Je n'ai donc qu'à faire semblant de vouloir l'épouser : elle me refusera, et je ne lui devrai plus rien ; son refus me servira de quittance.

LA COMTESSE

Oui-da, vous pouvez la tenter. Ce n'est pas qu'il n'y ail du risque; elle a du discernement, marquis. Vous supposez quelle vous refusera; je n'eu sais rien : vous n'êtea pas un homme à dédaigner.

LE MARQUIS

Est-il vrai?

LA COMTESSE

C'est mon sentiment.

LE MARQUIS

Vous me flattez, vous encouragez ma franchise.

LA COMTESSE

Vous encouragez ma franchise! Eh! mais en êtes-vous encore là? Mettez-vous donc dans l’esprit que je ne demande qu'à vous obliger. Entendezvous? Et que cela soit dit pour toujours.

LE MARQUIS

Vous me ravissez d'espérance.

Allons par ordre. Si llortcnsc allait vous prendre au mot ?

LE MAHQUIS.

J’espère que non. En tout cas, je lui payerais la somme, pourvu qu'auparavant la personne qui a pris mon cœur ait la bonté de me dire qu'elle veut bien dcVnoi.

I.A COMTESSE

Hélas ! elle serait donc bien difficile? Mais, marquis, est-ce qu elle ne sait pas que vous l'aimez?

LE MARQUIS

Non, vraiment; je n'ai pas osé le lui dire.

LA COMTESSE

Et le tout par timidité? Oh! en vérité, c'est U pousser trop loin ; et, tout amie des bienséances j que je suis, je ne vous approuve pas : ce n'est pas | *e rendre justice.

* LE MARQUIS

Elle est si sensée, que j'ai peur d'elle. Vous me conseillez donc de lui en parler?

LA COMTESSE

Et cela devrait être Tait. Peut-être vous attendrie. Vous dites qu elle est sensée : que craignezvous? Il est louable de penser modestement sur soi ; mais, avec de la modestie, on parle, on se propose. Parlez, marquis, parlez; tout ira bien.

LE MARQUIS

Hélas! si vous saviez qui c'est, vous ne m'exhor- I teriez pas tant. (Jue vous ôtes heureuse de n'aimer rien, et de mépriser l'amour!

LA COMTESSE

Moi, mépriser ce qu'il y a au monde de plus naturel! cela ne serait pas raisonnable. Ce n'est pas l'amour, ce sont les amants, tels qu'ils sont la plupart, que je méprise, et non pas le sentiment qui fait qu'on aime, qui n'a rien en soi que de fort honnête et de fort involontaire : c'est le plus doux sentiment de la vie; comment le haïrais-je?

Non, certes; et il y a tel homme à qui je pardonnerais de m'aimer, s'il me l'avouait avec cette simplicité de caractère, tenez, que je louais tout à l'heure en vous.

LE MARQUIS

En cfTet, quand on le dit naïvement comme on le sent...

LA COMTESSE

11 n'y a point de mal alors. On a toujoure bonne grâce; voilà ce que je pense. Je ne suis pas une âme sauvage.

LE MARQUIS

Ce serait bien dommage. Vous avez la plus belle santé.

LA COMTESSE, à part.

Il est bien question de nia santé! (haut.) C'est l'air de la campagne.

LE MAROC (S

Pourquoi, sans y penser? Moi, j'y pense.

LA COMTESSE

(îardez-les pour la personne que vous aimez.

LE MARQUIS-

Eh t sic était vous? il n'y aurait que faire de les garder.

LA COMTESSE

Comment! si c'était moi? Est-ce de moi qu'il s'agit? Est-ce une déclaration d'amour que vous me faites?

LE MARQUIS

Oh! point du tout. Quand ce serait vous, il n’est pas nécessaire de se fâcher. Ne dirait-on pas que tout est perdu? Calmez-voud. Prenez que je n’aie rien dit.

LA COMTESSE

lui belle chute ! Vous êtes bien singulier.

Et vous, de bien mauvaise humeur. Ahî tout à l’heure, à votre avis, on avait si bonne grâce à dire naïvement qu'on aime. Voyez comme cela réussit. Me voilà bien avancé !

LA COMTESSE

Ne le voilà-t-il pas bien reculé? A qui en avezvous? Je vous demande à qui vous parlez?

LE MARQUIS

A personne, madame, à personne. Je ne dirai plus mot. Êtes-vous contente ? Si vous vous mettez en colère contre tous ceux qui me ressemblent, vous en querellerez bien d’autres.

LA COMTESSE, à pari.

Quel original ! (fara/.) Eh ! qui est-cc qui vous querelle?

LE MARQUIS

Ah ! la manière dont vous me refusez n’est pas douce.

LA COMTESSE

Allez, vous rêvez.

LE MARQUIS

Courage! Avec la qualité d’original, dont vous venez de m'honorer tout bas, il ne me manquait plus que celle de rêveur. Au surplus, je ne m’en plains pas. Je ne vous conviens point, qu’y faire? Il n'y a plus qu’à me taire, et je me tairai. Adieu, comtesse j n'en soyons pas moins bons amis; et du moiü5aycz la bonté de m’aider à me tirer d'affaire avec Hortense.

(// s’en ta.)

Quel homme! Celui-ci ne m'ennuiera pas du récit de mes rigueurs. J’aime les gens simples et unis; mais, en vérité, celui-là l’est trop.

IIORTENSE, LA COMTESSE, LE MARQUIS

HORTENSE, arrflam le rmirijim, prtt ù sorlir.

Monsieur le marquis, je vous prie, ne vous en allez pas; nous avons à nous parler, et madame peut être présente.

LE MARQUIS

Comme vous voudrez, madame.

HORTENSE

Vous savez ce dout il s’agit?

LE MARQUIS

Non, je ne sais pas ce que c’est ; je ne m’en souviens plus.

HORTEXSE.

Vous me surprenez. Je me flattais que vous seriez le premier à rompre le silence. Il est humiliant pour moi d’être obligée de vous prévenir. Avezvous oublié qu'il y a un testament qui nous regarde?

LE MARQUIS

Oh! oui, je ine souviens du testament.

HORTENSE

Et qui dispose de ma main en votre faveur?

Oui, madame, oui, il faut que je vous épouse; cela est vrai.

HORTENSE

Eh bien , monsieur, à quoi vous déterminezvous? Il est temps de fixer mon état. Je ne vous cache point que vous avez un rival; c'est le chevalier, qui est parent de madame ; que je ne vous préfère pas, mais que je préfère à tout autre, et que j'estime assez pour en faire mon époux, si vous ne devenez pas le mien ; c’est ce que je lui ai dit jusqu’ici. Et comme il m’assure avoir des raisons pressantes de savoir aujourd'hui môme à quoi s’en tenir, je n'ai pu lui refuser de vous parler. Monsieur, le congédicrai-je, ou non? Que voulez-vous que je lui dise? Ma main est à vous, si vous la demandez.

LE MARQUIS

Vous me faites bien de la grâce; je la prends, madame.

HORTENSE

Voilà donc qui est arrêté. Nous ne sommes qu'à une lieue de Paris; il est de bonne heure ; envoyons chercher un notaire. Voici Lisette; je vais lui dire de nous faire venir Lépine.

LE LEGS. SCENE XIV

mot. (Aon/.) Lisette, on doit passer ce soir un contrat de mariage entre monsieur le marquis et moi : il veut tout à l'heure faire partir Lèpinc pour amener son notaire de Paris; ayez la lioulé de lui «lire qu'il vienne recevoir scs ordres.

LISETTE

J'y cours, madame.

la comtesse.

Où allez-vous? En fait /le mariage, je ne veux ni m'eu mêler, ni que mes gens s'en mêlent.

LISETTE

Moi. ce n'est que pour rendre service. Tenez, je n'ai que faire de sortir, je le. vois sur la terrasse. (elle l'appelle.) Monsieur de Lé pi ne !

LA COMTESSE, ù part .

Cette sotte !

SCÈNE XII

LÉPINE, LISETTE, LE M ARQl IS, LA COMTESSE, LE CIIEYALIKU, HORTENSE.

LÉri.NE.

Qui est-ce qui m’appelle?

LISETTE

Vite, vite, à cheval. Il s'agit d'un contrat de mariage entre madame et votre maître, et il faut aller à Paris chercher le notaire de monsieur le marquis.

LÉPINE, au montait.

Nous avons une partie de chasse pour tantôt; je me suis arrangé pour courir le lievre, et non pas le notaire.

LK MA rions.

C’est pourtant le dernier qu'on veut.

LÉWNB.

Ce n’est pas la peine que je voyage pour avoir le vôtre; je le compte pour mort. Ne savez-vous pas? La lièvre le travaillait quand nous parûmes, avec le médecin par-dessus.

LISETTE, d'un air indifférent.

Il n’y a qu’à prendre celui de madame.

LA COMTESSE

Il n’y a qu’à vous taire; car ai celui de mousicur est mort, le mien l’est aussi. Il y a quelque temps qu’il me dit qu’il était le sien.

llüHTENSK.

Ditcsdui qu'il parle, marquis.

LE MARQUIS, a Hurlent*.

Comment voulez-vous que je m’y prenne avec cet opiniâtre? quand je me fâcherais, il n’en sera nf plus ni moins. Il faut doue le chasser, (a Ltpne .) Retire-toi.

bortexse.

On se passera de lui. Allez toujours écrire.

(Elle Jemt de te retirer avec le chevalier.)

LE MA ROC 1S

Si je lui offrais cent mille francs? Mais ils ne sont pas prêts; je ne les ai point.

LA COMTESSE

Je vous les prêterai, moi; je les ai à Pari». Rappelez-les; votre situation me fait de la peine.

LE MARQUIS

Madame, voulez-vous bien revenir? C'est que j’ai une proposition à vous faire, et qui est tout à fait raisonnable.

HORTENSE

line proposition, monsieur le marquis! Vous m'avez donc trompée? Votre amour n’est pasausd vrai que vous mg l'avez dit.

i.k marquis.

• Que diantre voulez-vous? On prétend aussi que vous ne m’aimez point ; cela me chicane. Ainsi, tenez, accommodons-nous plutôt; partageons !e différend en deux : il y a deux cent mille rrancs*iir le testament; prcncz-cu la moitié, quoique TW» ne m’aimez pas.

LE CHEVALIER, à Ilorten»ft à part.

Je ne crains plus rien.

HORTENSE

Vous n’y pensez pas, monsieur? Cent mille francs ne peuvent entrer eu comparaison i»« l'avantage de vous épouser; et vous ne vous évaluez pas ce que vous valez.

Ma foi, je ne les vaux pas quand je suis de mauvaise humeur; et je vous annonce que j'y serai toujours.

HOHTE.NSE.

Ma douceur naturelle inc rassure.

LE MARQUIS

Vous ne voulez donc pas? Allons notre chemin, vous serez mariée.

HORTENSE

Oui, fiuissons, monsieur; je vous épouserai; il n’y a que cela à dire.

{Elle Jorf.)

LE LEGS, SCÈNE XV

LE CHEVALIER, dPff ira effroi hypocrite.

C'est une chose affreuse : il n’y a point d'exemple de cela.

le marouis.

Je ne m'eu soucie guère : elle sera ma femme; mais, en revanche, je serai son mari; c'est ce «pii me console, et ce sont plus ses affaires que les miennes. Aujourd'hui le contrat, demain la noce., et ce soir confinée dans son appartement; pas plus de façon. Je suis piqué, je ne donnerais pas cela de plus.

LA COMTESSE

Pour moi, je serais d'avis qu'on les empêchât absolument de s'engager. Hortcnse peut-elle se sacrifier à un aussi vil intérêt? Vous qui êtes né généreux, chevalier, cl qui avez du pouvoir sur elle, retenez -la; faites-lui, par pitié, entendre raison, si co n’est par amour. Je suis sûre qu elle ne marchande si vilainement qu a cause de vous.

LE CHEVALIER, «i part.

Il n’y a plus de risque à tenir bon '.haut.) Que voulez-vous que j'y fasse, comtesse? Je n'y vois point do remède.

LA COMTESSE

Commeql! que dites- vous? Il faut quo l’aie mal entendu, car je vous estime.

LB CHEVALIER

Je disque je ne puis rien là dedans, et que c’est précisément ma tendresse qui nie défend de la résoudre à ce que vous souhaitez.

LA COMTESSE

Et par quel trait d’esprit me prouverez-vous la justesse de ce petit raisonnement-là?

LE CHEVALIER

Je veux qu’elle soit heureuse. Si je réponse, clic ne le serait pas assez avec la fortune que j'ai ; la douceur de notre union s’altérerait; je la verrais se repentir de m’avoir épousé, de n’avoir pas '•pouîé monsieur j et c’est à quoi je ne m'exposerai point.

LA COMTESSE

On ne peut vous répondre qu’en haussant les épaules. Est -ce vous qui me parlez, chevalier?

LC CHEVALIER.

Oui, madame.

LA COMTESSE

avez donc l’Ame mercenaire aussi, mon petit cousin? je ne m’étonne plus de l'inclination que vous avez l'uu pour l'autre.

Oui, vous êtes digne d'elle; vos cœurs sont parfaitement bien assortis. Ah! l'horrible façon d'aimer!

I.E CHEVALIER

Madame, la vraie tendresse ne raisonne pas autrement que la micune.

LA COMTESSE

\h! monsieur, ne prononcez pas seulement le moi de tendresse; vous le profanez.

I E CHEVALIER

LA COMTESSE

Vous me scandalisez, vous dis-je. Vous êtes mon parent malheureusement, mais je ne m’en vanterai point. Ah ciel! moi qui vous estimais! Quelle avarice sordide! quel imihii* sans sentiment! Et de pareil]^ gens disent qu’ils aiment! Ah! le vilain amour! Vous pouvez vous retirer, je n’ai plus rien à voua dire.

LE MARQUIS, brusquement.

Ni moi plus rien à entendre. Monsieur, vous avez encore trois heures à entretenir llortense ; après quoi j'espère qu'on ne vous verra plus.

LE CHEVALIER

Monsieur, le coutrat signé, je pars. Pour vous, comtesse, quand vous y penserez bien sérieusement, vous excuserez votre parent, et vous lui rendrez plus de justice.

LA COMTESSE

Ah ! non : voilà qui est fini; je ne saurai» le mépriser davantage.

I.E SIAHyEIS, LA COMTESSE

LE MARQUIS

Eh bien! suis-je assez à plaindre?

LA COMTESSE

Ali! monsieur, délivrez-vous d'elle, et donnezlui les deux cent mille francs.

LE MARQUIS

Deux cent mille francs plutôt que de l'épouser! Non, parbleu! je n'irai pas m'incommoder jusque-là ; je ue pourrais pas les trouver sans me déranger.

Ne vous ai-je pas dit que j'ai justement la moitié de cette somme-là toute prête? A l'égard du reste, on tâchera de vous le faire.

LK MARQUIS

Eh! quand on emprunte, ne faut-il pas rendre? Si vous aviez voulu do moi, à la bonne heure; mais, dès qu'il u'y a rien à faire, je retiens la demoiselle; elle serait trop chère à renvoyer.

LA COMTESSE

Trop chère! Prenez donc garde, voua parlez comme eux. Seriez-vous capable de sentiments si mesquins? Il vaudrait mieux qu'il vous en coûtât tout votre bien que de la retenir, puisque vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS

Eh! en aimerais-jc une autre davantage? A l'exception de vous, toute femme m'est égale; bruuè, blonde, petite ou grande, tout cela revient au même, puisque je ne vous ai pas, que je ne puis vous avoir, et qu'il n'y a que vous que j'aimais.

LA COMTESSE

Voyez donc comment vous ferez : car enfin est-ce une nécessité que je vous épouse, à cause de la

Mais...

LE LEGS, SCENE XIX

situation désagréable où vous êtes? En vérité, cela me parait bien fort, marquis.

LB MARQUIS

Oh! je ne dis pas que ce soit nécessité; vous me faites plus ridicule que je ne le suis. Je sais bien que vous n'éles obligée à rien. Ce n’est pas votre faute si je vous aime, et je ne prétends pas que vous m'aimiez; je ne vous en parle point non plus.

LA COMTESSE, impatiente, et d'un tou sérieux .

Vous faites fort bien, monsieur; votre discrétion est tout & fait raisonnable.

I.P. MARQUIS

Tout le mal qu'il y a, c’est que j’épouserai celte fille-ci avec un peu plus de peine que je n'en aurais eu sans vous. Voilà toute l'obligation que je vous ai. Adieu, comtesse.

LA COMTESSE

Adieu, marquis. Eli bien! vous vous en allez donc gaillardement comme cela, sans imaginer d'autre expédiait que ce contrat extravagant?

LF. MARQUIS.

Eh ! quel expédient? Je n'en sais qu’un, qui n'a pas réussi, et je n’en sais plus. Je suis votre trèshumble serviteur. •

LA COMTESSE

Bonsoir, monsieur. Ne perdez point de temps en révérences, la chose presse.

I.KPtNK

J’ai le contentement que vous avez approuvé mon refus de partir. II vous a semblé que j étais un serviteur excellent.

la comtesse.

Oui, excellent.

• LKIMXK.

C’est cependant mon excellence qui fait aujourd'hui que je chancelle dans mon poste.

LA COMTESSE, brusquement.

Cela se peut bien.

LÉPINE

Madame, enseignez à monsieur le marquis le mérite de mon procédé. Ce notaire me consternait. Dans l'excès de mon zèle je l’ai fait malade, je l’ai fait mort; je l’aurais enterré, sandis! le tout par alTection; et néanmoins on me gronde. |iV proehunt de lu eamtetse d‘nn air mystérieux.) Je fiai? SU demeurant que monsieur le marquis vous aime.

LA COMTESSE, brusquement.

Cela se peut bien.

LÉPtlCR.

Eh oui, madame! vous êtes le tourment de sou cœur. Lisette le sait : nous l’avions même priée dr vous en loucher deux mots

pour exciter votre compassion; mais elle a craint la diminution de ses petits profits.

LA COMTESSE

Je n’entends pas ce que cela veut dirç.

LF-PINE.

Le voici au nel. Elle prétend que votre étalé» veuve lui rapporte davantage que ne ferait votre état de femme en puissance d'époux ; que wt* lui êtes plus profitable, autremcul dit, plus lucrative.

LA COMTESSE

Plus lucrative! C’était donc là le motif de refus? Lisette est une jolie petite personne. L'impertinente! La voici. Va, laisse-nous : je le ràrcommoderai avec ton maître; dis-lui que je k prie de me venir parler.

LE LEGS, SCENE XIX

LISETTE

Je ne sais pas en quoi je le mérite; mais ce qui est de certain, c'est que, toute réflexion faite, je venais pour vous le conseiller, (à pari.) Il faut céder au torrent.

Vous me surprenez! Et vos profits que deviendront-ils?

LISETTE

Qu’est-ce que c'est que mes profils?

LA COMTESSE

Oui : vous ne gagneriez plus tant avec moi si j'avais un inari, avez-vous dit à Lé pi ne? Penserait-on que je serai peut-être obligée de me remarier, pour échapper à la fourberie et aux services intéressés de mes domestiques?

LISETTE

Ah! le coquin ! il m’a donc tenu parole. Vous ne «avez pas qu'il m'aime, madame; que par là il a iulérél que vous épousiez son maître; et, comme j'ai refusé de vous parler en faveur du marquis, (.épine a cru que je le desservais auprès de vous; i! m a dit que je m'en repentirai- : et voilà comme il s'y prend. Mais,, en bonne foi, inc reconnaissezvous au discours qu'il me fait tenir? Y a-t-il même du bon sens? M'en aimeriez- vous moins quand vous seriez mariée? En seriez-vous moins bonne, moins généreuse?

LA COMTESSE

Je ne pense pas.

LISETTE

Surtout avec le marquis, qui de son côté est le meilleur homme du monde. Ainsi qu'esl-ce que j'y perdrais? Au contraire, si j'aime tant mes profils, avec vos bienfaits, je pourrai encore espérer les

siens.

Sans difficulté.

LISETTE

El enfin, je pense si différemment, que je venais actuellement, comme je vous l'ai dit, tâcher de vous porter au mariage en question, parce que je le juge nécessaire.

LA COMTESSE

Voilà qui est bien, je vous crois. Je ne savais pas que lapine vous aimait; et cela change tout, c'est un article qui te justifie. N’en parlons plus. Qu'est-ce que tu voulais me dire?

LISETTE

Que je songeais que le marquis est un homme estimable.

LA COMTESSE

Sans contredit ; je n’ai jamais pensé autrement.

LISETTE

I n homme en qui vous aurez l'agrément d’avoir un ami sûr, sans avoir un maître.

LA COMTfcSSE.

Cela est encore vrai ; ce n’est pas là ce que je dispute.

LISETTE

Vos affaires vous fatiguent.

LA COMTESSE

Plus que je ne puis dire: je les entends mal, et je suis une paresseuse.

LISETTE

Vous en avez des instants de mauvaise humeur qui nuisent à votre santé.

LA COMTESSE

Je n’ai connu mes migraines que depuis mon veuvage.

LISETTE

Procureurs, avocats, fermiers, le marquis vous délivrerait de tous ces gens-là. Savez-vous bien que c'est peut-être le seul homme qui vous convienne?

LA COMTESSE

Il faut donc que j*v rêve.

LISETTE

Vous ne vous sentez pas de rëloignemcnt pour lui?

LA COMTESSE

Non, aucun. Je ne dis pas que je l’aime de ce qu’on appelle passion; mais je n’ai rien dans le cœur qui lui soit contraire.

LISETTE

Eh ! n’est-ce pas assez, \ rai ment? De la passion ! Si, pour vous marier, vous attendez qu’il vous eu vienne, vous resterez toujours veuve; et, à proprement parler, ce n’est pas lui que je vous propose d’épouser, c’est son caractère.

LA COMTESSE

Qui est admirable, j’en conviens; on peut dire assurément que tu parles bien pour lui. Tu me disposes on ne peut pas mieux; mais il n’aura pas l’esprit d’en profiler, mon enfant.

LISETTE

D’où vient donc? Ne vous a-t-il pas parlé de son amour?

LA COMTESSE

Oui, il m’a dit qu'il m'aimait, et mon premier mouvement a été d'en paraître étonnée : c’était bien le moins. Sais-tu cc qui est arrivé? qu’il a pris mon étonnement pour de la colère, 11 a commencé par établir que je ne pouvais pas le souffrir; en un mot, je le déteste, je suis furieuse contre son amour : voilà d'où il part; moyennant quoi je ne saurais le désabuser sans lui dire: Monsieur, vous ne savez ce que vous dites; et ce serait me jeter à sa tête: aussi n'eu ferai-je rien.

Lisette!

Oh! c’est une autre affaire; vous avez raison: cc n'est pas cc que je vous conseille non plus, et il n’y a qu’à le laisser là.

LA COMTESSE

Bon! tu veux que je l'épouse, tu veux que je le

laisse là ; tu te promènes d'une extrémité à l'autre. Eh ! peut-être n'a-t-il pas tant de tort, et que c'est ma faute. Je lui réponds quelquefois avec aigreur.

LISETTE

J’y pensais: c’est ce que j’allais vous dire. Voulez-vous que j’en parle à Lepinc, et que je lui insinue de l’encourager.

Non : jo te le défends, Lisette, à moins que je n’y sois pour rien.

LISETTE

Apparemment : ce n’est pas vous qui vous en avisez, c’est moi.

LA COMTBSSR.

En ce cas, je n’y prends point de part. Si je réponse, c'est à loi à qu’il en aura l’obligation ; et je prétends qu'il le sache, afin qu’il l’en récompense.

LISETTE

Voyez comme votre mariage diminuera mes profits. Je vous quitte pour chercher (.épine : mais ce n’est pas la peine ; voilà le marquis et je vous laisse.

LE MARQUIS , LA COMTESSE

LE MARQUIS

Voici cette lettre que je viens de faire pour le notaire; mais je ne sais pas si elle partira : je ne suis pas d’accord avec moi-mè-rae. On dit que vous souhaitez me parler, comtesse.

LA COMTESSE

Oui; c'est en faveur de Lépine. Il n'a voulu que vous rendre service : it craint que vous ne le congédiez, et vous m'obligerez de le garder; c'est une grâce que vous ne me refriserez pas, puisque vous dites que vous m'aimez.

LE MARQUIS

Vraiment oui, je vous aime, et ne vous aimerai encore que trop longtemps.

LA COMTESSE

Je ne vous en empêche pas.

LE MARQUIS

Parbleu! je vous en défierais, puisque je ne saurais in'en empêcher moi-même.

LA COMTESSE, riant .

Ah! ah! ah! Ce ton brusque me fait rire.

LE MARQUIS

Oh! oui, la chose est fort plaisante!

LA COMTESSE

Plus que vous ne pensez.

LE MARQUIS

Ma foi, je pense que je voudrais ne vous avoir jamais vue.

SCÈNE XX

LA COMTESSE

Votre inclination s’explique avec des grâces iefinies.

LE MARQUIS

Bon! des grâces! A quoi me serviraient-elles * N’a-t-il pas plu à votre cœur de me trouver haïssable?

LA COMTESSE

Que vous êtes impatientant avec votre hai*’ Eli ! quelles preuves avez-vous de la mienne? Vous n'en avez que de ma patience à écouter la biurreric des discours que vous me leuez toujours Vous ai -je jamais dit un mot de ce que vous cuvez fait dire, ni que vous me fâchiez, ui que je vous hais, ni que je vous raille? Toutes vision» que vous prenez, je ne sais comment, dans voir* tête, et que vous vous figurez venir de moi; visions que vous grossissez , que vous multiplie! i chaque fois que vous me répondez , ou que toi? croyez me répondre; car vous êtes d’une maladresse! Ce n’est non plus à moi que vous répondez, qu’à celui qui ne vous parla jamais; et cependant, monsieur se plaint.

LE MARQUIS

C’est que monsieur est un extravagant.

LA COMTESSE

C’est du moins le plus insupportable hcnnn' que je connaisse. Oui, vous pouvez être persan!' qu’il n’y a rien de si original que vos conventions avec moi, de si incroyable.

LE MARQUIS

Comme votre aversion m’accommode!

LA COMTESSE

Vous allez voir. Tenez, vous dites que vous m Aimez, n'est-ce pas? et je vous crois. .Mais voyoft?. que souhaiteriez-vous que je vous répondisse?

LE MARQUIS

Ce que je souhaiterais? Voilà qui est bien difficile à deviner! Parbleu! vous le savez de reste.

LA COMTESSE

Eh bien! ne l’ai-je pas dit? Est-ce là me ^ poudre? Allez, monsieur, je ne vous aimerai jamais, non jamais.

LE MARQUIS

Tant pis, madame, tant pis. Je vous prie 1 trouver bon que j’en sois fâché.

LA COMTESSE

Apprenez donc, loisquoti dit aux gens qu'on te aime, qu’il faut du moins leur demander ce qu 'b en pensent.

LE MARQUIS

Quelle chicane vous me faites?

LA COMTESSE

Je n’y saurais tenir. Adieu.

LE MARQUIS

Eh bien! madame, je vous aime. Qu'eu vous? et, cneore une fois, qu’en pensez-vous?

LA COMTESSE

Ah! ce que j eu pense? que je le veux bien

LE LEGS, SCÈNE XXL

monsieur; et, encore une fois, que je le veux j LE marquis*

bien; car si je ne m’y prenais pas de celle façon, \ quj. c’csi pour la remercier du peu de regret

nous ne finirions jamais. qUC j-a; aux deux cent mille francs que je vous

LK MARQUIS. j Jqiiuq.

Ah! vous le voulez bien! Ali! je respire! Com- hohtrnsr.

lesse, donnez-moi votre main, que je la baise. . - j«

* 1 J Et moi , sans compliment, je vous remercie <ic

I vouloir bien les perdre.

LE CHEVALIER

SCÈNE XXI

LA COMTESSE, LE MARijUS, HORTËNSE, LE | CHEVALIER, LISETTE, LÉt'LNE.

BORTBSTSB.

Votre billet est-il prêt, marquis? Mais vous bai- j scz la main delà comtesse, ce me semble?

Nous voilà donc contents. Que je vous embrasse, marquis, (à ta comtesse.) Comtesse, voilà le dénoùment que nous attendions.

LA COMTBSSR, en s'en allant.

Eh bien ! vous n'attendrez plus.

FAUSSES CONFIDENCES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ItKI’RKSKKTKE, POUR LA VKKUILHF. FOIS, EN U 36

PERSONNAGES

AHAMISTf!, fille de madame Argmlt.

DORANTE, Dfveo do U. Romi.

M. REMI, prorareur.

M *»*]■ k A RG ANTE.

LtRIN, talel d'Arainiote.

PERSONNAGES

DUBOIS, ancien ralcl de Dorante.

MARTHON, wiualf d'Aramioto.

LE G05ITK.

Ur IiOmkatiqgi, parlant.

llR GaB'.OR JOAILLIER.

La aoéao «al eb«s madame Ar|ut«.

SCÈNE I

DORANTE, LUB1N.

LL'BIN, introduisant Dormi te.

Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un momeiil dans celle salle. Mademoiselle Marthon esl chez madame, el ne tardera pas à descendre.

DORANTS.

Je vous suis obligé.

LURIN.

Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que l'ennui ne vous prenne : nous discourrons en attendant.

DORANTE

Je vous remercie, ce n’est pas la peine; ne vous détournez point.

lubin.

Voyez, monsieur, n’en faites pas de façon : nous avons ordre de madame d’être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

DORANTE

Non, vous dis-je; je serai bien aise d’être un moment seul.

LURIN.

Excusez, monsieur, et restez à votre fantaisie.

DU MOIS

Non : mais voici l’heure à peu près qu’il von» i dit qu’il arriverait, {(/ cherche , et regarde.) N’) adlà personne qui nous voie ensemble? Restes»tiel que les domestiques ici ne sachent pas que jf | vous connaisse.

DORANTE

Je ne vois personne.

dubois.

\ous ri avez rien dit de notre projet à monsieur Remi, votre parent?

DORANTS.

Ras le moindre mot. Il ine présente de la nwl* • leurc foi du monde, en qualité d’intendant, à cette dame-ci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve ; procureur; il ne sait point du tout que c'est toi qui m’as adressé à lui. Il la prévint hier; il nu | dit que je me rendisse ce malin ici ; qu'il me présenterait à clic; qu’il y serait avant moi, ou s il u y était pas encore, je demandasse une mademoiselle Marthon. Voilà tout, et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu’à persoün- : il me parait extravagant a moi qui m'v prête, k u en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté. Dubois, tu m'as servi, je n’ai pu te garderie n ai pu même te récompenser de ton zélé: malgré cela, il t est venu dans l’esprit de faire ma , fortune : en vérité, il n’est point de recoonateaeff ' que je ne le doive.

113 MUSSI5 CflJ'inilïïJCïS

'H\(ll\TE

Il »iVn r*i tombe un par h.nwrd cnliv Icsnmn «n l’.i Irwivr jcj

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE I, SCÈNE III

DUBOIS

Laissons cela, monsieur. Tenez, en un mot, je suis content de vous : vous m’avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un homme que j’aime; et si j'avais bien de Tardent, il serait encore à votre service.

douante.

Quand pourrai-je reconnaître les sentiments pour moi? Ma fortune serait la tienne; mais je n* attends rien de notre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain.

dubois.

Eh bien! vous vous en retournerez.

DORANTE

Cette femme-ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux; veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances : et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ue suis rien, moi qui n'ai point de bien?

DUBOIS

Point de bien ! votre bonne mille est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore: allons, monsieur, vous vous moquez; il n'y a point de plus grands seigneurs que vous à Paris. Voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et noire affaire est infaillible, absolument infaillible : il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de madame.

DORANTS.

Quelle chimère I

DUBOIS

Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise»

DORANTS.

Elle a plus de cinquante mille livres de rente.

DUBOIS

Ah! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE

El tu me dis qu elle est extrêmement raisonnable.

DUBOIS

Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, clic en sera si honteuse, elle se débattra tant, elle deviendra si faible, qu'elle ne leurra se soutenir qu'en vous épousant : vous m'en direz desuouvclies. Vous l'avez vue, cl vous l'aimez?

DORANTS.

Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS

Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs : hé! que diantre! un peu de confiance; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là. Nous sommes convenus do toutes nos actions, toutes nos mesures sont prises; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et ou vous aimera,

toute raisonnable qu'on est; on vous épousera, toute flére qu'on est, et on vous eurichira, tout ruiné que vous êtes; entendez-vous? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende.

Quand l'amour parle, il est le maître; et il parlera. Adieu, je vous quitte; j'entends quelqu'un, c'est peut-être monsieur Demi : nous voilà embarqués, poursuivons. (U /ail quelques put, cl retient.) A propos, tâchez que Marthon prenne un peu de goût pour vous : l'amour et moi nous ferons le reste.

M. REMI, DORANTE

M. REMI

Bonjour, mon neveu : je suis bien aise de vous voir exact. Mademoiselle Marthon va venir; on est allé l'avertir. La connaissez-vous?

DURANTE

Non, monsieur. Pourquoi me le demandez-vous?

M. REMI

C'est qu'en venanticij'ai rêvé à une chose... Elle est jolie au moins!

DORANTE

Je le crois.

M. REMI

Et de fort bonne famille : c'est moi qui ai succédé à son père; il était fort ami du vôtre; homme un peu dérangé, sa fille est restée sans bien. La daine d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, la traite bien

moins en «uivante qu’en amie, lui fait beaucoup de bien, lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marthon a d’ailleurs une vieille parente asthmatique, dont elle hérite, et qui est à son aise. Vous allez être tous deux dans la même maison; je suis d’avis que vous l’épousiez: qu’en dites-vous ?

DORANTE sourit, « part.

Eh !... mais je ne pensais pas à elle.

M. RP.MI

Eh bien! je vous avertis d’y penser; tâchez de lui plaire. Vous n’avez rien, mon neveu; je dis rien qu’un peu d'espérance. Vous êtes mon héritier; mais je me porte bien, et je ferai durer cela le plus longtemps que je pourrai, sans compter que je puis me marier. Je n'en ai point d’envie; mais cette envie-là vient tout d’uu coup : jl y a tant de miuois qui vous la donnent! Avec une femme on a des enfants, c’est la coutume; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu, prenez toutes vos petites précautions, et vous mettez en état de vous passer de mou bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain peut-être.

DORANTE

Vous avez raison, monsieur; et c'est aussi à‘ quoi je vais travailler.

LKS FAUSSES CONFlDEt

M. SEMI

Je tous y exhorte. Voici mademoiselle Marlhon : éloignez-vous de deux pas, pour me donner le temps de lui demander comment elle voua trouve. [Un-

ranie t'écarie un peu.)

SCÈNE IV

M. RESII, M.VRT1IO.N, DORANTE.

martiiox.

Jt; suis fâchée, monsieur, de vous avoir l'ail attendre; niais j avais alla ire chez madame.

m. REMI.

II ny a pas grand mal. mademoiselle; j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là? [mon tram

Dorante, }

MARTHON, riant.

Et par quelle raison, monsieur llemi, faut-il que je vous le dise?

M. REVU

Cest qu il est mon neveu.

MARniox.

Eli bien! ce neveu-là est bon à montrer: il ne dépare point la famille.

u. REMI.

Tout de lion? Cest lui dont j'ai parlé à madame pour intendant, cl je suis charmé qu'il vous revioune : il vous a déjà vue plus d'une fuis chez moi, quand vous y êtes venue; vous en souvonezvous?

MAIITIIOS.

-Non, je n'en ai point d'idée.

- M. REMI

"o "O prend pas garde à tout. Savez-vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit? (.incite est cette jolie til]e-!à? (Mart/io» mûrir, j Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup : pourquoi les enfant* ne s'aimeraient-ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux ; c'est un cœur qui sc présente bien.

DORANTE, embarrassé.

Il n y a rien là de difficile à croire.

Voyez comme il vous regarde! Vous no feriez pas là une si mauvaise emplette.

MARTIIOX.

J en suis persuadée : monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir.

M. REMI

Bon! bon! il faudra voir. Je ue nVen irai point que cela ne soit vu.

MARTMOX, riant.

Je craindrais d'aller trop vite.

UORAVTE.

Vous importunez mademoiselle, monsieur.

MARTHON, rf’oilf.

Je n'ai pourtant pas l'air si indocile.

CES, ACTE I, SCÈNE VI

M. REMI, joyeux.

Ali. je suisconteut: vous voilà d'accord. Oh! n, mes entants (il leur prend la mmn a nu dntr l it vous fiance, en attendant mieux. Je ne «unis os. ter; je reviendrai tantôt. Je vous lais* le soi» à. présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce.

(Kan.)

MARTIION, riant.

Adieu donc, mon onde.

NAimiO.X, DOUANTE.

MARTHOW.

En vérité, tout ccci a I air d’un songe. Coran* monsieur Remi expédie! Voire amour me uarait bien prompt : sera-t-il aussi durable?

OOIUNTR.

Autant I un que l’autre, mademoiselle.

MARTMOX.

Il S'est trop hâté de partir. J'entends madam. qui Vient; et comme, grâce ativ arrangement* Jt monsieur llemi, vos intéréU-soul presque les mi. a-, ayez la bonté d'aller un moment sur la terra- , afin que je la prévienne*

nOUAXTR.

Volontiers, mademoiselle.

MARTHON, en le rayant sortir.

J’admire ce penchant dont on sc prend tout .1 un coup l’un pour l’autre.

SCÈNE VI

AIIAMI.NTE, MAItTIION.

ARAlfIXTK.

Marlhon, quel nsi donc eut homme qui vient ■!«* me saluer si gracieusement, cl qui passe <ur la terrasse ? Esl-cc vous à qui il en veut?

MARTHON.

Non, madame ; c’est à vous-méme.

ARamintj., d'un air auez vij.

Eh bien qu'on le fasse venir : pourquoi s'ea va-t-il? 1

MARTHON.

(.est qu il a soiiliailé que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur llemi, celui qu'il vous a proposé pour homme d'affaires.

ARA MIXTE

Ah! c'est là lui? Il a vraiment Irès-bonue façon.

MARTHON,

il est généralement estimé; je le sais.

ARAMINTK.

Je n ni pas de peine à le croire : il a luul l'air de le mériter. Mais, Marihun, il a si bonne miui* pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre. K en dira-t-on rien?

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE I, SCÈNE VIII

MARTHON.

Et que voulez- von» qu'ou dise? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits?

ARAMIXTK.

Tu as raison. Dis-lui qu'il revienne. Il n était pas nécessaire de me préparer à le recevoir : dés que c'est monsieur Itcmi qui me le donue, c'en est assez; je le prends.

MARTHON, comiii* t’en allant.

Vous ne sauriez mieux choisir. (£r pnit menant.) Êtes-vous convenus du parti que vous lui faites? monsieur Remi m’a chargé de vous en parler.

ARAMINTE

Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute làdessus. Dès que c’est un honnête homme, il aura lieu d'ètre content. Appelez-le.

MARTHON, hésitant de partir.

On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin, n’est-ce pas?

ARAMINTE

Oui; comme il voudra : qu’il vienne.

{Marthon va dans la coulieie.)

HAUT H ON

Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE

Venez, monsieur : je suis obligée à monsieur Hemi d'avoir songé à moi. Puisqu’il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu’il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m’envoyer aujourd’hui ; mais je m'en tiens à vous.

J'espère, madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m’honorez, et que je vous supplie de me conserver. Bien ne m'affligerait tant â présent que de la perdre.

MARTHON.

Madame n’a pas deux paroles.

ARAMINTE

Non, monsieur; c'est une affaire terminée ; je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires, apparemment; vous y avez travaillé?

DORANTE

Oui, madame; mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-mômе.

AR AN INTE.

C’est-à-dire que vous êtes un homme de trèsbonne famille, et même au-dessus du parti que vous prenez?

DORANTE

Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame; l'honneur de servir une dame tomme vous n’est au-des-

sous de qui que ce soit, et je n’envierai la condition de personne.

ARAMINTE

Mes façons ne vous forent point changer de sentiment. Vous trouverez ici Ions les égards que vous méritez; et si, dans la suite, H y avait occasion do vous rendre service, je no la manquerai point.

MARTHON.

Voilà madame; je la reconnais.

Il est vrai, je suis toujours fâchée de voir d’honnétes gens sans fortune, taudis qu’une infinité de ’ gens de rien et sans mérite en ont une éclatante : c’est une chose qui me blesse, surtout dans les personnes de son âge; car vous u’avez que trente ans tout au plus?

DORANTE

Pas tout à fait encore, madame.

ARAMINTE

Ce qu’il y a de consolant pour vous, c'est que vous avez le temps de devenir heureux.

DORANTE

Je commence à l'être aujourd’hui, madame.

ARAMINTE

On vous montrera l'appartement que je vous destine; s'il ne vous convient pas, il y en a d’autres, et vous choisirez. 11 faut aus-

si quelqu’un qui vous serve, et c’est à quoi je vais pourvoir. Qui lui donnerons-nous, Marthon?

MARTHON.

Il n’y a qu’à prendre Lubin, madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l’appeler. Lubin, parlez à madame.

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON, LUBIN

UN DOMESTIQUE

LUBIN

Me voilà, madame.

Lubin, vous êtes à présent à monsieur; vous le servirez, je vous donne à lui.

LUBIN

Comment! madame, vous me donnez à lui?

Est-ce que je ne serai plus à moi? Ma personne ne m’apparlieudra donc plus?

MARTHON.

Quel benêt !

ARAMINTE

J’entends qu’au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras.

LUBIN, comme pleurant.

Je ne sais pas pourquoi madame nie donne mon congé; je n’ai pas mérité ce traitement, je l’ai toujours servie à faire plaisir.

ARAMINTE

Je ne te donne point Ion congé; je te payerai pour être à monsieur.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE I, SCENE X

LUBIX.

Je représente à madame que cela ne serait pas juste : je ne donnerai pas ma peine d'un c6té, pendant que l'argeul uie vieudra d'uu autre. Il faut que vous ayez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je friponuerais madame.

ABAMIKTB.

Je désespère de lui faire entendre raison.

MARTIION.

Tu es bien sol! Ouaud je t'envoie quelque part, ou que je te dis, Fais telle ou telle chose, n’obéis-tu pas?

LUBIK.

Toujours.

MARTIION.

Eli bien, cc sera monsieur qui te le dira comme moi, cl ce sera à la place de madame et par son ordre.

LUBIX.

Ah ! c’est une autre affaire. C’est madame qui donnera ordre à monsieur de soulTrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de madame.

MARTIION.

Voilà ce que c'est.

LUBIX.

Vous voyez bien que cela méritait explication.

UN DOMESTIQUE

Voici votre marchaud qui vous apporte des étoffes, madame.

ABAMIKTB.

Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire; ne vous éloignez pas.

SCÈNE IX

DORANTE, MARTIION, Ll’Ill.N.

LUBIX.

Oh! rà, monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi. Je serai le valet qui sert, et vous le valet qui

serez servi par ordre.

MABTBOX.

Ce faquin, avec ses comparaisons! Va-t'en.

LUBIX.

Un moment, avec votre permission. Monsieur, ne payerez-vous rieu? Vous a-t-on donné ordre d'être servi gratisï

(Dorante rit.)

MABTON.

Allons, laisse-iious : madame te payera: n’est-cc pas assez?

LUBIK.

Dardi ! monsieur , je lie vous rutilerai donc guère? Ou ue saurait avoir un valet à meilleur marché.

DORANTE

I.ubin, lu as raison. Tiens, voilà d'avance ce que je 1e donne.

LUBIX.

Ahl voilà une action de maître. A votre aise pour le reste.

DORANTE

Va boire à ma santé.

LUBIX, «Vu allant.

Oh! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai je vous la promets cxecllctilr (d part.) Le gracieux camarade

qui m'est veau b par hasard!

SCÈNE X

DORANTE, MARTON; MADAME ARGANTt,i~ arrive iin instant après.

MARTIION.

Vous avez lieu d*êtrc satisfait de l'accueil <!• madame; elle paraît faire cas de vous, et Uni mieux, nous n’y perdrons point. Mais voici madam Arganle; je vous avertis que c'est sa mère, cl y devine à peu près ce qui l'amène.

MADAME AROAXTB, femme brusque et vaine. '

Eh bien, Marllion! ma fille a un uouvel intendant que son procureur lui a donné, m’a-l-db dit. J'en suis fâchée; cela u'est point obligeant pour monsieur le comte, qui lui en avait retenu un. Du moins, devait-elle attendre, et les voir deux. D'où vient préférer celui-ci? Quelle d'homme est-ce?

MARTIION.

C’est monsieur, madame.

MADAME AH'. ANTE

Eli! c'est monsieur? Je ne m'en serais pas donlée; il est bien jeune.

MARTIION.

A trente ans on est en âge d'être intendant «i.‘ maison, madame.

MADAME ARC ANTE

C'est selon. Êtes-vous arrêté, monsieur?

DORANTE

Oui, madame.

MADAME ARGA5T8

El de chez qui sortez-vous?

DORANTE

De chez moi, madame; je u’ai encore été chez personne.

MADAME ARtiAKTB.

De chez vous! Vous allez donc faire ici voire apprentissage?

MARTHON.

Point du tout. Monsieur entend les affaires : i> est fils d’un père extrêmement habile.

Madame aroantk, à Manhon, à part.

Je n’ai pas grande opinion de cet honuniH1

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE I, SCÈNE XI

Kst-ce là la ligure d’un intendant? Il n’en a non plus l'air...

MARTHOX, ù part aussi.

L’air n'y fait rien : je vous réponds de lui ; c’est l'homme qu'il lions faut.

MADAME ARA ANTE

Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous avons, il nie sera indifférent que ce soit lui ou un autre.

DORANTE

Peut-on savoir ces intentions, madame ?

MADAME ARGANTK.

Connaissez- vous monsieur le comte Dori mont? C’est un homme d'un beau nom. Ma fille et lui allaient avoir uu procès ensemble, au sujet d’une terre considérable; il ue s'agissait pas moins que de savoir à qui elle resterait, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde, et qui l'a laissée fort riche : mais madame la comtesse Dorimonl aurait un rang si élevé, irait de pair avec des persouues d’une si grande distinction, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu; et, je l’avoue, je serais charmée moi-même d'être la mère de madame la comtesse Dorimont, et plus que cela peul-élre : car monsieur le comte Dorimont est eu passe d aller à tout.

Les paroles sont- elles données de part et d’autre ?

MADAME ARGANTB.

Pas tout à fait encore, mais à peu près : ma fille n’en est pas éloignée. Elle souhaiterait seulement, dit-elle, d’être bien instruite do l’état de l'affaire, et savoir si elle n'a pas meilleur droit que monsieur le comte, afin que, si elle Pépouse, il lui en ait plus d'obligation : mais j'ai quelquefois peur que ce ne soit une défaite. Ma fille n'a qu’un défaut; c’est que je ne lui trouve pas assez d’élévation : le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la touchent pas assez ; elle ne sent pas le désagrément qu’il y a de n'êtrc qu’une bourgeoise. Elle s'endort dans cet étal, malgré le bieu qu’elle a.

DORANTE, doucement.

Peut-être n’en sera-t-elle pas plus heureuse, si elle en sort.

MADAME A RG ANTE, til’Crirml.

Il ne s’agit pas de ce que vous en pensez : gardez votre petite réflexion roturière, et servez-nous si vous voulez être de nos amis.

MAHTIION.

C'est un petit trait de morale qui ne gâte rien a notre affaire.

MADAME ARGANTK.

Morale subalterne, qui me déplaît.

DORANTS*

De quoi est-il question, madame?

MADAME AHUANTB.

De dire à nui fille, quand vous aurez va ses papiers, que sou droit est le moina bon; que si elle plaidait, elle perdrait.

bOBASTE.

Si effectivement son droit est le plus faible, je ne manquerai pas de l'en avertir, madame.

MADAME ARGANTK, A part , «1 Mari bon.

Hum! quel esprit borné! (a Dorante.) Vous n'y êtes point; ce n’est pas là ce qu'on vous a dit : on vous charge de lui parler ainsi , indépendamment de son droit bien ou mal fondé.

DORANTE

Mais, madame, il ii’y aurait point de probité à la tromper.

MADAME ARGANTK.

De probité! J’en manque donc, moi? Quel raisonnement! C’est moi qui suis sa mère, et qui vous ordonne île la tromper à son avantage, entendez-vous? C’est moi, moi.

DORANTE

Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part.

MADAME AKGAXTB, à part à Marlhott.

C’est uu ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur l’homme d'affaires, qui n’avez fait celles de personne.

{ Elle tort.)

SCÈNE XI

DORANTE, MAHTHON.

Celte mère-là ne ressemble guère à sa fille.

MAHTIION.

Oui, il y a quelque différence, et je suis fâchée de n’avoir pas ou le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus , que vous importe ce que vous direz à la fille, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher, ce me semble; ce 11e sera pas là une tromperie.

DORANTE

Eli! vous m’excuserez : ce sera toujours l'engager à prendre un parti quelle ne prendrait peutêtre pas sans cela. Puisque l'on veut que j’aide à l’y déterminer, elle y résiste donc?

MAHTHOX.

C’est par indolence.

DORANTE

Croyez-moi, disons la vérité.

MAHTIION.

Oh t çii , il y a une petite raison à laquelle vous «levez vous rendre : c'est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signa- ! turc* du contrat; et cet argent-là, suivant le projet

LES FAUSSES CONFIDENCES , ACTE I, SCENE XIII

de monsieur Demi , vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez.

DORANTE

Tenez, mademoiselle Marthon , vous êtes la plus aimable fille du monde; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent.

MARTHON.

Au contraire, c’est par réflexion qu’ils me tentent : plus j’y rêve, et plus je les trouve bon».

DORANTE

Mais vous aimez votre maîtresse ; et, si clic n etait pas heureuse avec cet homme-là, ne vous reprocheriez-vous pas d’y avoir contribué pour uue misérable somme?

MARTHON.

Ma foi, vous avez beau dire: d’ailleurs, le comte est un honnête homme, et je n*y entends point de finesse. Voilà madame qui revient; elle a à vous parler, je inc retire : méditez sur cette somme; vous la goûterez aussi bien que moi.

DORANTE

Je ne suis plus si fâché de la tromper.

SCÈNE XII

Alt AM OTE, DORANTE.

ARAMINTK.

Vous avez donc vu ma mère?

DORANTE

Oui, madame, il n'y a qu'un moment.

ARAMINTE

Ellc me l'a dit, cl voudrait bien que j'en eusse pris un autre que vous.

DORANTE

Il me l'a paru.

AHAMINTE.

Oui; mais ne vous embarrassez point, vous me convenez.

DORANTE

Je n'ai point d'autre ambition.

ARAMINTK.

Parlons de ce que j'ai à vous dire; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.

DORANTE

Je me trahirais plutôt moi-méme.

AHAMINTE.

Je n’hésite point non pins à vous donner nia confiance. Voici ce que c’est : on me veut marier avec monsieur le comte Rorimont, pour éviter uu grand procès que nous aurions ensemble au sujet d’une terre que je possède.

DORANTE

Je le sais, madame, et j’ai eu le malheur d’avoir déplu tout à l’heure là-dessus «à madame Arganlc.

ARAMINTK.

Eh! d’où vient?

DORANTE

C'est que, si dans votre procès vous avez le boa droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce mariage; et j’ai prié qu'on m’en dispensât.

AAAMTNTR.

Que ma mère est frivole! Voire fidélité ne me surprend point; j’y comptais. Faites toujours de même, et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit; je la désapprouve. A-t-elle tenu quelques discours désagréables?

DORANTE

Il n’importe, madame; mon zèle et mon attachement en augmentent, voilà tout.

ARAMINTE

Et voilà aussi pourquoi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre*, yu'est-a que cela signifie? Je me fâcherai, si cela continue. Comment donc? vous noteriez pas en repos! On aura de mauvais procédés avec vous, parce que vous cil avez d'estimables ! Cela ferait plaisant.

DORANTE

Madame, par toute la reconaissauce que je vous dois, n'y prenez point garde: je suis confo* de vos bontés, et je suis trop heureux d'avoir clé querellé.

Je loue vos sentiments. Revenons à ce procès dont il est question : si je u épouse point monsieur le comte...

DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS

DUBOIS

Madame la marquise se porte mieux, madame (il feint de voir Dorante avec surprise et VOUS est fort obligée... fort obligée de voire atteution.

(Dorante feint de détourner la tête pour se cacher de De-

boit.)

ARAMINTE

Voilà qui est bien.

DUBOIS, regardant toujours Dorante.

Madame, on m'a chargé aussi de vous dire un mol qui presse.

ARAMINTE

De quoi s’agit-il?

DUBOIS

Il m’est recommandé de ne vous parler qu e» particulier.

ARAMINTE, B Dorante.

Je n’ai point achevé ce que je voulais vous dire; laissez- moi, je vous prie, un moment, et revenrî-

ARAMINTE, DUBOIS

ARAMINTE

Qu’est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué, ce me semble, en voyant Dorante? Il’où vient cette attention à le regarder?

DUBOIS

Ce n’est rien, sinon que je ne saurais plus avoir l’honneur de servir madame et qu'il faut que je lui demande mon congé.

ARAMINTE, surprise.

Quoi! seulement pour avoir vu Dorante ici?

DUBOIS

Savez-vous à qui vous avez affaire?

a ram urne.

Au neveu de monsieur Demi, mon procureur.

dubois.

Eh! par quel tour d'adresse est-il connu de madame? Comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici?

ARAMINTE

C'est monsieur Kemi qui me l'a envoyé pour intendant.

Lui! votre intendant! et c'est monsieur demi qui vous l'envoie! Hélas! le bonhomme, il ne sait pas qui il vous donne; c'est un démon que ce garçon-là?

ARAMINTE

Mais que signifient tes exclamations? Expliquetoi, est-ce que tu le connais?

DUBOIS

Si je le connais, madame ! si je le connais! Ah! vraiment oui; et il me connaît bien aussi. N'avezvous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse?

ARAMIKTB.

Il est vrai, et tu me surprends à mon tour. Serait-il capable de quelque mauvaise action, que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme?

DUBOIS

Lui! il n'y a pas de plus brave homme dans toute la terre; il a peut-être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh! c'est une probité merveilleuse; il n'a peutêtre pas son pareil.

ARAMINTE

Eh! de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes? En vérité, j'en suis tout émue.

DUBOIS

Son défaut, c'est là. {il se touche le front.) C'est à la tête que son mal le tient.

A la tête !

DUBOIS

Oui, il est timbré; mais timbré comme cent.

ARAMINTR.

Dorante! il m'a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie?

DUBOIS

Quelle preuve ! il y a six mois qu'il est tombé fou; il y a six mois qu'il exlravague d'amour, qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il en est comme un perdu : je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais; et c'est ce qui m'a obligé de le quitter, et c'est ce qui me

force de in’en aller encore. Otez cela, c'cst un homme incomparable.

ARAMINTE, «« peu boudant.

Oh bien, il sera ce qu’il voudra, mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d’un esprit renversé, et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n’en vaut pas la peine, car les hommes ont des fantaisies...

DUBOIS

Ah ! vous m'excuserez : pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste! sa folie est de bon goût.

ARAMINTE

N’importe, jç veux le congédier. Est-ce que lu la connais, celle personne?

J’ai l’honneur de la voir tous les jours : c'est vous, madame.

ARAMINTE

Moi! dis-tu?

DUBOIS

Il vous adore; il y a six mois qu’il n’en vit point, qu’il donnerait sa vie pour avoir le plaisir de vous contempler un instant. Vous avez dû voir qu’il a l’air enchanté quand il vous parle.

ARAMINTE

Il y a bien en effet quelque petite chose qui m’a paru extraordinaire. Eh juste ciel ! le pauvre garçon ! de quoi s'avise-t-il?

DUBOIS

Vous ne croiriez pas jusqu'où va sa démence : elle le ruine, elle lui coupe la gorge. 11 est bien fait, d'une figure passable, bien élevé et de bonne famille; mais il n'est pas riche; et vous saurez qu'il n'a tenu qu'à lui depouser des femmes qui l'étaient, et de fort aimables, ma foi! qui offraient de lui faire sa fortune, et qui auraient mérité qu'on la leur fit à elles-mêmes : il y en a une qui n'en saurait revenir, et qui le poursuit encore tous les jours. Je le sais, car je l'ai rencontrée.

ARAMINTE, «« négligence.

Actuellement?

DUBOIS

Oui, madame, actuellement; une grande, brune très-piquante et qu'il fuit. Il n'y a pas moyen, monsieur refuse tout. Je les tromperais, me disait-il, je ne puis les aimer, mon cœur est parti : ce qu'il disait quelquefois la larme à l'œil; car il sent bien son tort.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE I, SCÈNE XIV

ARAMINTK.

Cola est fâcheux. Mais où m'a-t-il vue avant que de venir chez moi, Dubois?

dubois.

Hélas ! madame, ce fut un jour que vous sortîtes de l'Opéra, qu'il perdit la raison; c'était un vendredi, je m'en ressouviens ; oui, un vendredi, il vous vil descendre l'escalier, à ce qu'il nie raconta, et vous suivit jusqu'à voire carrosse : il avait demandé votre nom, et je le trouvai qui était comme extasié ; il ne remuait plus.

AKAM1NTE.

Quelle aventure!

DUBOIS

J'eus beau lui crier ; Monsieur ! Point de nouvelles; il n'y avait plus personne au logis. A la lin pourtant, il revint à lui avec un air égaré; je le jetai dans une voiture , et nous retournâmes à la maison. J'espérais que cela sc passerait, car je l'aimais. C'est le meilleur maître. Point du tout, il n'y avait plus de ressource : ce bon sens, cet esprit jovial, cette humeur charmante , vous aviez tout expédié; et dés le lendemain nous ne finies plus tous deux, lui, que rêver à vous, que vous aimer; moi, qu'épier, depuis le matin jusqu'au soir, où vous alliez.

AHAMINTK.

Tu m'étonnes à un point...

DUBOIS

Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus; un garçon fort exact, et qui m'introduisait, et à qui je payais bouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disait-il; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dés quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez mademoiselle celle-ci, c'est chez madame celle-

là; et, sur cet avis, nous allions toute la soirée habiter la rue, ne vous déplaise, pour voir madame entrer et sortir, lui dans un fiacre, et moi derrière; tous deux morfondus et gelés, car c'était dans l'hiver; lui, ne s'en souciant guère; moi, jurant par-ci par-là pour rne soulager.

ARAMINTK.

Est-il possible?

DUBOIS

Oui, madame. A la lin, ce train de vie m'ennuya; ma santé s'altérait, la sienue aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne, il le cnit, et j'eus quelque repos : mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence ! Au retour il était furieux, il voulut me battre, tout bon qu'il est ; je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où, à force de sc démener, je le trouve parvenu à votre intendance; ce qu'il ne troquerait pas contrôla place d'un empereur.

AHAM1KTF.

Y a-l-ll rien de si particulier? Je suis si lasse d'avoir des gens qui me trompent, que je me ré-

jouissais de l'avoir, parce qu'il a de la probité : ce i l'est pas que je sois fâchée, car je suis bieu audessus de cela.

DUBOIS

Il y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, pins il s'achève.

ARAMINTK.

Vraiment, je le renverrai bien ; mais ce n’est pas là ce qui le guérira. D’ailleurs, je ne sais que dire à monsieur Henii, qui me la recommandé, et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m on défaire honnêtement.

dubois.

Oui; mais vous en ferez un incurable, madame. aramixte, viremnti.

Oh! tant pis pour lui. Je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant : et puis il n'y a pas tant de risque que lu le crois; au contraire, s’il y avait quelque chose qui pùl ramener cet homme, c’est l'habitude de me voir plus qu’il n’a fait ; ce serait même un service à loi rendre.

DUBOIS

Oui, c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous «lira mot ; jamais vous n’entendra parler de son amour.

ARAMINTK.

En es-tu bien sûr?

DUBOIS

Oh! il ne faut pas en avoir peur; il mourrait plutét. Il a un respect, une adoration, une humilité pour vous, qui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu’il songe à être aimé? nullement. Il dit que dans l'univers il n'y a personne qui le mérité; il ne veut que" vous voir, vous cousidérer, regarder vos yeux, vos grâces, votre belle taille: et puis c’est tout : il me l’a dit mille fois.

AHAMINTK, hauuaut Ift ipuulr*.

Voilà qui est bien digne de compassion! Allons, je patienterai quelques jours en attendant que jeu aie un autre. Au surplus, ne crains rien, je suis contente de toi, je récompenserai tou zèle, et je lie veux pas que tu me quittes; entendvtu, Dubois?

DUBOIS

Madame, je vous suis dévoué pour la vie.

ARAMINTK.

J'aurai soin de toi. Surtout qu’il ne sache pas que je suis instruite; garde un profond secret, et que tout le monde, jusqu'à Marlhon, ignore ce que tu m’as dit : ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer.

DUBOIS

Je n'en ai jamais parlé qu'à madame.

ARAMINTE

Le voici qui revient ; va-t’en.

SCÈNE XV

DORANTE, AIUMINTE.

ARAMINTK , un moment tenir.

\jl vérité est que voici une contldcncc dont je me serais bien passée moi-même.

DORANTE

Madame, je me rends à vos ordres.

ARAMINTE

Oui, monsieur; de quoi vous parlais-je? je l'ai oublié.

DORANTS.

D'un procès avec monsieur le comte Dorimont*

ARAMINTE

Je me remets. Je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE

Oui, madame. Vous alliez, je crois, ajouter que vous n’étiez pas portée à ce mtritge.

AIUMINTE.

il est vrai. J’avais envie de vous charger d’examiner l'affaire, afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail : je ne suis pas sûre de pouvoir vous garder.

DORANTE-

Ah! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

AIUMINTE.

Oui; mais je ne faisais pas réflexion que j ai promis à monsieur le comte de prendre un intendant de sa main. Vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui manquer de parole; et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera.

dorante.

Je ne suis pas heureux; rien ne me réussit, et j'aurai la douleur d'être renvoyé.

A RAM INTE, par faiblrut.

Je ne dis pas cela; il n'y a rien de résolu làdessus.

DORANTE

Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, madame.

AIUMINTE.

Eh! mais, oui; je lécherai que vous restiez; je tâcherai.

DORANTE

Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de l'affaire en question?

ARAMINTE

Attendons : si j'allais épouser le comle, vous auriez pris une peine inutile.

DORANTE

Je croyais avoir entendu dire à madame qu elle n'avait point de penchant pour lui.

arauinte.

Et d’ailleurs votre situation est si tranquille et douée !

AIUMINTE, à part.

Je n’ai pas le courage de l'affliger... Eh bien 1 oui-dn; examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je vous les donnerai, (en t'en allant.) Je u’oserais presque le regarder.

SCÈNE XVI

HOR ANTE; DUBOIS, tenant d’un air mystérieux, et comme panant.

DUBOIS

Mari bon vous cherche pour vous montrer l’appartement qu’on vous destine. Lubio est allé boire; j’ai dit que j’allais vous’ avertir. Comment vous traite-t-on ?

dorante.

Quelle est aimable! Je suis enchanté. De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit?

DUBOIS, comme en fuyant.

Elle opine tout douce me ut à vous garder par compassion elle espère vous guérir par l'habitude de la voir.

DORANTE, charmi.

Sincèrement?

DUBOIS

Elle n’en réchappera point; c'est autant de pris. Je m'en retourne.

Reste, au contraire; je crois que voici Marthon. Ris-lui que madame m’attend pour me remettre des papier», et que j’irai la trouver dès que je les aurai.

DUBOIS

Parlez; aussi bien ai-jo un petit avis à donner à Marthon. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin.

SCÈNE XVII

MARTHON, DUBOIS.

IIAKTHOM.

Où donc est Dorante? il me semble l’avoir vu avec loi.

DUBOIS, brusquement .

Il dit que madame l’attend pour des papiers; il reviendra ensuite. Au reste, qu’cst-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S’il n’en voulait pas, il serait bien délicat : pardi, je lui conseillerais...

UAitrnoN.

Ce ne sont pas là tes affaires; je suis les ordres île madame.

dubois.

Madame est bonne et sage; mais prend garde:

Pas encore.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE II, SCÈNE II

ne trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux?

MARTIION.

Il les fait comme il lésa.

DUBOIS

Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je uu sais où, celle de madame.

MARTIION.

Eh bien ! est-ce qu'on te fâche quand on la trouve belle ?

dubois.

Non : mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près.

MARTHON, riant.

Ali t ah! quelle idée! Va, lu n’y entends rien, tu t'y connais mal.

DUBOIS, riant.

Ah! ah! je suis doue bleu sol?

MARTOON, riant en t’en allant.

Ah! ah! l'original, avec ses observations!

DUBOIS, seul.

Allez, allez, prenez toujours. J’aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes uos batteries.

SCÈNE I

A RAM INTE. DORANTE.

DORANTS.

Non, madame, vous ne risquez rien; vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personne», l'afTaire est excellente; et si vous n’avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARAMINTE

Je l'affligerai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE

Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de l’affliger.

A RAM INT K

Mais avez-vous bien examiné? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille: n'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse? N'êtesvous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et par conséquent contre monsieur le comte?

DORANTE

Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde.

ARAMINTE

Je ne saurais y trouver il redire. En tous ras, si je l'épouse, et qu'il veuille en mettre uu autre ici à votre place, vous n'y perdrez point; je vous promets de vous en trouver une meilleure.

DORANTE, tristement.

Non, madame ; si j'ai le malheur de perdre celle-ci, je ne serai plus à personne : cl appartmment que je la perdrai; je m'y attends.

ARAMINTE

Je crois pourtant que je plaiderai : nous verrons.

DORANTE

J'avais encore une petite chose à vous dire, madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort : on pourrait y mettre un de vos gens; et j'ai songé à Dubois, que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds.

ARAMINTE

Non ; envoyez plutôt votre homme au château, et laissez-moi Dubois : c’est un garçon de confiant*1 qui nie sert bien, et que je veux garder. A propos, il m’n dit, co me semble, qu’il avait été à vou$ quelque temps.

DORANTE, feignant un peu d'embarras.

Il est vrai, madame, il est Adèle, mais peueurt. Rarement, au reste, ces gens- là parlent-ils bien de ceux qu’ils ont servis. Ne me nuirait-il point dans votre esprit?

ARAMINTE, négligemment.

. Celui-ci dit beaucoup de bien de vous, et voilà tout. Que me veut mousicur Remi ?

M. RP.MI

Madame, je suis votre très-humble serviteur. Je viens vous remercier de la bonté que vous avei eue de prendre mon neveu à ma recommandation

ARAMINTE

Je n’ai pas hésité, comme vous l’avez vu.

M. REMI

Je vous reuds mille grâces. Ne m’avicz-vous pa« dit qu'on vous en olfrait un autre?

ARAMINTE

Oui, monsieur.

M. REMI

Tant mieux; car je viens vous demander celuk' pour une affaire d'importance.

DORANTE, d'un air de refut.

Et d’où vient, monsieur?

M. REMI

Patience.

ARAMINTE

Mais, monsieur Remi, ceci est un peu vif; voe* prenez assez mal votre temps; et j’ai refusé l’autre personne.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE II. SCÈNE III

DOUANTE.

Four moi, je ne sortirai jamais de chez madame qu’elle ne me congédie.

U. REMI, brusquement.

Vous ne savez ce que voua dites. Il faut pourtant sortir; vous allez voir. Tenez, madame, jugez-en vous- môme; voici de quoi il

est question. C'est une dame de trente-cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et «le quelque distinction ; qui ne déclare pas son nom; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera; qui a vu monsieur chez moi, qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a pas de bien, et qui oltrc de l'épouser sans délai : cl la personne qui est venue chez moi de sa part doit revenir tantôt pour savoir la réponse, et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à sc consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai-je tort, madame?

AHAMINTK, froidnunit.

Ce st à lui de répondre.

M. RKMI.

Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Viendrcz-vôus?

DORANTE

Non, monsieur; je ue suis pas dans cette disposition-là.

M. RKMI.

Hum ! Quoi? entendez-vous ce que je vous dis, quelle a quinze mille livres de rente? entendezvous ?

DORANTE

Oui, monsieur; mais en eût-elle vingt fois davantage, je ne l'épouserais pas ; nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre: j'ai le eœur pris; j'aime ailleurs.

M. RF.MI, d'un Ion railleur , et traînant tes mots.

J'ai le cœur pris! Voilà qui est fâcheux. Ah, ah! le cœur est admirable! Je n'aurais jamais deviné la beauté des scrupules de ce cœur-là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'autrui, pendant qu'on peut l'être de la sieuue. Est-ce là voire dernier mot, berger fidèle?

DORANTE

Je ne saurais changer de sentiment, monsieur.

M. REMI

Oh! le sot cœur! Mon neveu, vous ôtes un imbécile, un insensé, et je tiens celle que vous aimez pour une guenon, si elle n'est pas de mou sentiment. N'est-il pas vrai, madame, et ne le trouvezvous pas extravagant?

AiiAMINTE, doucement.

Ne le querellez point. Il parait avoir tort, j'en conviens.

M. RKMI,

Comment! madame, il pourrait...

AHAMINTK.

Dans sa façon de penser, je l'excuse. Voyez pourtant, Dorante ; tâchez de vaincre votre penchant, si vous le pouvez : je sais bien que cela est difficile.

DORANTE

Il n'y a pas de moyen, madame; mon amour m'est plus cher que ma vie.

M. REMI, d’un air élOMtd.

Ceux qui aiment les beaux sentiments doivent être contents; en voilà un des plus curieux qui se fasse. Vous trouvez donc cela raisonnable, madame ?

AHAMINTK.

Je vous laisse, parlez-lui vous-même, (a part.) Il me louche tant, qu'il faut que je m'en aille.

{Elle tort.)

DORANTE, ù part.

Il ne croit pas si bien me servir.

SCÈNE III

DORANTE, M. REMI, MARTHON.

M. REMI, regardant son neveu.

Dorante, sais-tu bien qu’il n'y a point de fou aux Petites-Maisons du ta force? (Mankon arrive.) Venez, mademoiselle Marllum.

MARTHON.

Je viens d’apprendre que vous étiez ici.

M. REMI

Ditcs-nous un peu votre sentiment : que pensezvous de quelqu’un qui n'a point de bien, et qui refuse d ‘épouser une honnête et fort jolie femme, avec quinze mille livres de rente bieu venant?

MARTHON.

Votre question est bien aisée à décider : ce quelqu'un rêve.

M. RKMI, montrant Dorante.

Voilà le rêveur, et, pour excuse, il allègue son cœur, que vous avez pris : mais comme apparemment il n’a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens, vu le peu de temps qu’il y a que vous le connaissez, je vous prie de m’aider à le rendre plus sage. Assurément vous êtes fort jolie, mais vous ue le disputerez point à un pareil établissement : il n’y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là.

MARTHON.

Quoi! monsieur Remil c’est de Dorante que vous parlez? C’est pour sc garder à moi qu’il refuse d'être riche?

M. REMI

Tout juste; et vous êtes trop généreuse pour le souffrir.

MARTHON, avec ttn air de passion.

Vous vous trompez, monsieur; je l’aime trop moi-même pour l’en empêcher, et je suis enchantée. Ahl Dorante, que je vous estime! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant.

M. RKMI.

Courage! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coifrée! Hardi ! le cœur d'une femme est bien étonnant; le feu y prend bien vite.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE II, .SCÈNE VI

MARTtlOX, fommif chagrine.

Eh ! monsieur, faut- il tanl de bien pour être heureux? Madame, qui a tanl de bonlé pour moi, suppléera en partie, par sa générosité, à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation, Dorante!

DORANTE

Oh ! non, mademoiselle, aucune : vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais; je me livre à mes sentiments, et ne regarde que moi là dedans; vous ne me devez rien, je ne pense pas à votre reconnaissance.

MARTHOlf.

Vous me charmez : que de délicatesse ! Il n’y a encore rien de si tendre que ce que vous médités.

y. REMI.

Par ma foi, je ne m’y connais donc guère, car je le trouve bien plat. (A Murthon.) Adieu, la belle enfant : je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu’il vous achète. Serviteur, idiot; garde la tendresse, et moi uia succession.

t // tort.)

HAUT MON

Il est eu colère; mais nous l'apaiserons.

DORANTE

4e l’espère. Quelqu'un vient.

MARTIION.

C’est le comte, celui dont je vous ai parle, et qui doit épouser madame.

DORANTE

Je vous laisse donc; il pourrait me parler de son procès; vous savez ce que je vous ai dit là- dessus, et il est inutile que je le voie.

LE COMTE, MAimiON.

LF. COMTE.

Bonjour. Marthon.

MARTIION.

Vous voilà donc revenu, monsieur?

LE COMTE

Oui ; on m’a dit qu’Araminte se promenait dans le jardin, et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui

avais retenu un intendant qui devait aujourd'hui entrer chez elle, et cependant elle en a pris un autre qui ne plaît point à la mère, et dout nous n'avons rien à espérer.

MARTHON.

Nous n'en devons rien craindre non plus, monsieur. Allez, ne vous inquiétez point, c'est lin galant homme; cl si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute; elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, l'a traité >i mal, qu'il n'est pas étonnant quelle ne l'ail pas gagné. Imaginez-vous quelle l'a querellé de ce qu'il était bien fait.

LE COMTE

Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous?

MARTHON.

Lui -môme.

LE COMTR.

Il a bonne mine en effet, et n'a pas trop l'air Je ce qu'il est.

MARTHON.

Pardonnez-moi, monsieur; car il est honnête homme.

LE COMTR.

N'y aurait-il pas moyen de raccommoder cela? Araminle ne me hait pas, je pense ; mais elle est lente* sc déterminer; et, pour achever de la résoudre, il no s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle : elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant : s'il

ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l’épargnerai pas.

MARTHON.

Oh ! non, ce n’est point un homme à mener par là; c’est le garçon de France le plus désintérêt

LE COMTE

Tant pis! ces gens-là ne sont bous à rien.

MARTHON.

Laissez-moi faire.

LE COMTE, IX’BIN, MARTIION

LI7BIN

Mademoiselle, voilà nu homme qui en demande un autre : savez-vous (pii c’est?

MARTHON, brusquement.

Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il?

LÜBIX.

Ma foi, je n on sais rien ; c’est de quoi je m'informe à vous.

MARTHON.

Fais-le entrer.

LUBIN, le faisant sortir des coati art.

Hé ! le garçon! venez ici dire votre affaire.

SCÈNE VI

LE COMTE, LE GARÇON, MARTIION, LIIMV

MARTHON.

Qui cherchez-vous?

LE GARÇON

Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait avec une boite qu'1 nous a fait faire. Il nous a dit «pi on ne la remit T1* lui-même, et qu'il viendrait la prendre; comme mon père est obligé de partir demain p®*r un petit voyage, il m a envoyé pour la lui itwl*-

I.E GARÇON

Chez un procureur, qui s'appelle monsieur Remi. LK COMTE.

Ah! n'est-ce pas le procureur de madame? Montrez-nous la boite.

LK GARÇON

Monsieur, cela m'est défendu; je n*ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est : le portrait de la dame est dedans.

LE COMTE

Le portrait d'une dame! Üu’cst-cc que cela signifie? Serait-ce celui d’Àraminte? Je vais tout à I heure savoir ce qu’il en est.

I.R GARÇON

II me semble que c'est son nom.

MARTHON.

Il me l’a dit; je suis dans sa confidence. Avezvous remarqué le portrait?

LE GARÇON

Non; je n’ai pas pris garde à qui il ressemble.

MARTHON.

Eh bien ! c’est de moi qu’il s’agit. Monsieur Dorante n’est pas ici, et ne reviendra pas sitôt. Vous □ avez qu’à me remettre la boite; vous le pouvez en toute sûreté; vous lui ferez même plaisir. Vous voyez que je suis au fait.

LE GARÇON

C’est cc qui me parait, La voilà, mademoiselle. Ayez donc, je vous prie , le soiu de la lui rendre quand il sera venu.

MARTHON.

Oh ! je n'y manquerai pas.

Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt, et s'il n’y • Lait pas, vous auriez la bonté d’achever de payer.

MARTHON.

Sans difficulté. Allez. (A pan.) Voici Dorante, {on garçon.) Retirez-vous vite.

SCÈNE VIII

MARTHON. DOUANTE.

MARTHON, mi» moment tenir rl joitentr.

Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme! Monsieur Remi a raison de dire qu'il y avait quelque temps qu’il me connaissait.

DORANTE

Mademoiselle , n'avez-vous pas vu ici quelqu'un qui vient d’arriver? I.ubin croit que c’est moi qu'il demande.

MARTHON, le regardant arec feitdrrue.

Que vous ôtes aimable, Dorante! Je serais bien injuste de ne vous pas aimer. Allez, soyez en repos; l'ouvrier est venu, je lui ai parlé, j’ai la boite, je la tiens.

DORANTE

J’iguore...

MARTHON.

Point de mystère ; je la tiens, vous dis-je, et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je l'aurai vue. Retirez-vous : voici madame avec sa mère et le comte; c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez- moi les calmer là-dessus et ne les attendez pas.

DORANTE, «il s'en allant et riant.

Tout a réussi; elle prend le change à merveille.

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGANTE, MARTHON

ARAM1NTK.

Marthon, quYst-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à quelqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'ou soupçonne être le mien? Iustruiscz-inoi de cette histoire-là.

. MARTHON, d'un air'réveur.

Ce n'est rien, madame; je vous dirai ce que c'est : je l'ai démêlé après que monsieur le comte a été parti. Il n'a que faire de s'alarmer; il n'y a rien là qui vous intéresse.

LE COMTE

Comment le savez-vous, mademoiselle? Vous n'avez point vu le portrait.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE II, SCENE IX

MARTHON.

N’importe; c’est tout comme si je l’avais vu. Je sais qui il regarde; n'en soyez point en peine.

te COMTE.

Ce qu'il y a de certain, c'est un portrait de femme, et c’est ici qu'on vient chercher la personne qui l’a fait faire, à qui on doit le rendre; et ce n’est pas moi.

MARTHON. *

D'accord. Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rieu, ni vous non plus...

ARAMINTE

Eli bien ! si vous êtes instruite, dile$-nous donc de quoi il est question ; car je veux le savoir. On a des idées qui ue me plaisent point. Parlez.

MADAME ARGANTE

Oui, ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut pourtant pas vous fâcher, ma fille : monsieur le comte vous aime, et un peu de jalousie, même injuste, ne messied pas à un amant.

LE COMTE

Je ne suis jaloux que de l’inconnu qui ose sc donner le plaisir d'avoir le portrait de madame.

AHAMiXTK, vivement.

Comme il vous plaira, monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un peu ce caractère desprit-là. Eh bien, Marthon?

MARTHON.

Eh bien, madame! voilà bien du bruit! c'est mon portrait.

LE COMTE

Votre portrait?

MARTHON.

Oui, le mien. Eh ! pourquoi non, s'il vous plaît? Il ne faut pas tant sc récrier.

MADAME ARGANTE

Je suis assez comme monsieur le comte ; la chose me parait singulière.

MARTHON.

Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours, cl des plus huppées, qui ne me valent pas.

ARAMINTE

El qui est-ce qui a fait cette dépense-là pour vous?

MARTHON.

I n très-aimable homme, qui m'aime, qui a de la délicatesse et des sentiments, et qui me recherche; et, puisqu'il faut vous le

nommer, c'est Dorante.

ARAMINTE

Mon intendant?

MAÜTHON.

Lui-même.

MADAME ARGANTE

Le fat! avec scs seutiments.

ARAMINTE, brusquement.

Eh I vous nous trompez : depuis qu'il est ici , a-t-il eu le temps de vous faire peindre?

MARTHON.

Mais ce n'est pas d'aujourd’hui qu’il me connaît.

ARAMINTE, vivement .

Donnez donc.

MARTHON.

Je n’ai pas encore ouvert la boite, mais c’est moi que vous allez voir.

(Arambue rouvre; tons regardent.)

LE COMTE

Eh! je m'en doutais bien ; c'est madame.

MARTIION.

Madame?... Il est vrai , et me voilà bien loin 6* mon compte, (a par/.) Dubois avait raison tantôt.

ARAMINTE

(A part.) Et moi je vois clair, (a Marthon.) Pr quel hasard avez-vous cru que c'était vous?

MARTHON.

Ma foi, madame, toute autre que moi s'y seuil trompée. Monsieur Demi me dit que son ne*eo m'aime, qu'il veut nous marier ensemble; Dorant* est présent, et ne dit point point non; il refus* devant moi un très-riche parti ; l'oncle s'en prend à moi , me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher celui à qui il appartient; je l'interroge : a tout ce qu'il répond , je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi : je conclus donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai-je eu tort* J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce ; tant d'bocueur ne m'appartient point. Je crois voir tout» l'étendue de ma méprise, et je me tais.

ARAMINTE

Ah! ce n'est pas là une chose bien difficile » deviner. Vous faites le fâché, l'étonné, monsieur le comte; il y a eu quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises : mais vous ne m'abusez point; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom. qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous.

MARTHON, d'un air térieux.

Je ne crois pas.

MADAME ARGANTE

Oui, ogi, c'est monsieur. A quoi bon vous ea défendre? Dans les termes où vous en êtes ai* ma fille, ce n'est pas là un si grand crime : allons convenez-en.

LE COMTE, froidement.

Non, madame, ce n’csl point moi, sur mon honneur : je'nc connais pas ce monsieur Rcmi; comment aurait-on dit chez lui qu’on aurait de me» nouvelles ici? Cela ne se peut pas.

MADAME ARGANTE, (/'Mit air pensif.

Je ne faisais pas attention à cette circonsUore.

ARAMINTE

Bon ! qu’est-ec que c’est qu’une circonstance Je plus ou de moins? Je n’en ratais rien. Quoi qui!

SCÈNE X

AHAMINTE, LECOMTE; MADAME A DG ANTE, MARTHON, DUBOIS, Ll’BIN.

LUBIN, en entrain, û Pn boit.

Tu esl un plaisant magot !

MARTHON.

A qui en avez-vous donc, vous autres ?

DUBOIS

Si je disais uu mot, ton maître sortirait bien vite. •

LUBIN

Toit Nous nous soucions de toi cl de toute ta race de canaille comme de cela.

dubois.

Comme je te bétonnerais, sans le respect de madame !

LUBIN

Arrive, arrive ! la voilà madame.

Quel sujet avez-vous donc de quereller? De quoi s'agit-il ?

MADAME ARGAXTE.

Approchez, Dubois. Apprcncz-nous ce que c'cst que ce mot que vous diriez contre Dorante; il serait bon de savoir ce que c’est.

LUBIN

Prononce donc ce mot.

AHAMINTE.

Taîs-toi, laissc-lc parler.

DUBOIS

U y a une heure qu’il me dit mille invectives, madame.

LUBIN

Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des gages pour cela, et je ne souffrirai pas qu’un Mrogoth menace mon maître d’un mot : j’en demande justice à madame.

MADAME ARGAXTE.

Mais, encore une fois, sachons ce que veut dire Dubois par ce mot : c’est le plus pressé.

LUBIN

Je lui défie d’en dire seulement une lettre.

DUBOIS

C’est par pure colère que j’ai fait cette menace, madame, et voici la rause de la dispute. En arrangéant l'appartement de monsieur Dorante, j'y ai vu par hasard un tableau où madame esl peinte, et j’ai cru qu'il fal'ait l’ôter, qu’il n’avait que faire là, qu'il n’était point décent qu’il y restât; de sorte que j’ai été pour le détacher : ce butor est venu (tour m’eu empêcher, et peu s’en est fallu que nous uc nous soyons battus.

LUBIN

Sans doute : de quoi t'avises- tu do ter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérait. il n’y avait qu'un moment, avec toute la satisfaction possible? Car je l'avais vu qu’il l’avait contemplé de tout son coeur. Et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme.

Voyez la malice! Ote-lni quelque autre meuble, s'il en a trop; mais laisselui cette pièce, animal.

DUBOIS

El moi, je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi-même, que tu en auras le démenti, et que madame le voudra ainsi.

ARAMIXTB.

Eh! que m’importe? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu’on a mis là par hasard, et qui y est resté! Laissez-nous. Cela vaut-il la peine qu’on en parle?

MADAME A HUANTE, d'un ton aigre.

Vous m'excuserez, ina fille; ce n’est point là sa place, et il n’y a quJà l’ôter : votre intendant se passera bien de ses contemplations.

AHAMINTE, souriant d’un nir railleur.

Oh ! vous avejt raison ; je ne pense pas qu’il les regrette, (A Lutin et a Dubois.) Retirez-vous tous deux.

SCÈNE XI

ARAMINTE, LE COMTE, MADAME ARGAXTE, MARTllON.

LE COMTE, d'un ton mitleur.

Ce qui est sùr, c’est que cet homme d’affaires-là est de bon goût.

ARAMINTE, ironiquement.

Oui, la réflexion c»t juste. Effective ment, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau.

madame argante.

Cet hommc-là ne m’a jamais plu un instant, ma fille ; vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne l’aime pas. Croyez-moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite eu parlant de lui ; j y reviens encore; il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez- le; sachons ce que c'est : je suis persuadée que ce petit monsicur-là ne vous convient point; nous le voyons tous, il n’y a que vous qui n’y prenez pas garde.

MARTIIOX, négligemment.

Pour moi, je n’en suis pas contente.

AHAMINTE, riant ironiquement.

Qu’esl-cc donc que vous voyez, et que je ne vois point? Je manque de pénétration : j’avoue que je m’y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d’un homme qui m'est donné de bonne main, qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien,

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE II, SCÈNE XII

el que trop bien peut-être : voilà ce qui n 'échappe pas à ma pénétration, par exemple.

MADAME ABGANTE.

Que vous êtes aveugle 1

AKAM1NTF., d’uni air Muriaut.

Pas tant; chacun a ses lumières. Je consens, au reste, d'écoulcr Dubois; lo conseil est bon, et je l’approuve. Allez, Marthon, allez lui dire que je veux lui parler. S’il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assez hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas longtemps chez moi; sans quoi ou aura la bonté de trouver bon que je le garde, en attendant qu'il me déplaise à moi.

MADAME A RG ANTE, vivement.

Eh bien! il vous déplaira; je ne vous en dis pas davantage, en attendant de plus fortes preuves.

LE COMTE

Quant à moi, madame, j’avoue que j’ai craint qu’il ne me servit mal auprès de vous, qu’il ne vous inspirât l’envie de plaider; et j’ai souhaité par pure tendresse qu’il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare que je renonce à tout procès avec vous, que je ne veux pour arbitre de notre succession que vous et vos gens d'affaires, el que j’aime mieux perdra tout que de rien disputer.

MADAME ARGAXTB, «fw» Ion décisif.

Mais où serait la dispute? Le mariage terminerait tout, et le vôtre est comme arrête.

LE COMTE

Je garde le silence sur Doraule; je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui; et si vous le congédiez, comme je le présume, il ne tiendra qu’à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore quelque temps.

MADAME AHGAKTK.

Je ferai comme monsieur, je ne vous parlerai plus de rien non plus; vous m’accuseriez de vision, et votre entêtement fiuira sans notre secours. Je compte beaucoup sur Dubois que voici, et avec lequel nous vous laissous.

DUBOIS, ARAMINTE

ne bois.

On m'a dit que vous vouliez me parler, madame.

AHAMIKTK.

Viens ici. Tu es bien imprudent, Dubois, bien indiscret; moi qui ai si bonne opinion de toi, tu n'as guère d’attention pour ce que je te dis. Je t’Avais recommandé de te taire sur le chapitre de Dorante; tu en sais les conséquences ridicules, et tu me l avais promis : pourquoi doue avoir prise, sur ce misérable tableau,

avec un sot qui fait un vacarme épouvantable, el qui vient ici tenir des

discours tout propres à donner des idées que j* serais au désespoir qu’on eût?

DUBOIS

Ma foi, madame, j'ai cru la chose sans conséquence, et je n’ai agi d'ailleurs que par un moaveinent de respect et de zèle.

AHAMtNTK, un air vif.

Eli! laisse là Ion zèle : ce n'est pas là celui que je veux, ni celui qu'il me faut; c’est ton silène»’ dont j'ai besoin pour me tirer de l’embarras où je suis, et où tu m’as jetée toi-même; car sans toi je ne saurais pas que cet homme-là m’aime, et n’aurais que faire d’y regarder de si près.

DUBOIS

J'ai bien senti que j’avais tort.

aramixte.

Passe encore pour la dispute; mais pourquoi s’écrier: Si je disais un mot? Y a-t-il rien de plu? mal à toi?

DUBOIS

C’est encore une suite de ce zèle mal entendu.

• AHAMINTB.

Eh bien! tais-toi donc, tais-toi; je voudrais pouvoir le faire oublier ce que tu m’as dit.

DUBOIS

Oh! je suis bien corrigé.

AttAMtXTR.

C'est ton étourderie qui me force actuellement de le parler, sous prétexte de t'interroger wr ce que lu sais de lui. Ma mère et monsieur le comis'attendent que tu vas m'en apprendre des cbo*e* étonnantes : quel rapport leur ferai-je à préseat*

dubois.

Ah ! il n'y a rien de plus facile à raccommoder. Ce rapport sera que des gens qui le connaissent mont dit que c'était un homme incapable de remploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile au moins; ce n'est pas cela qui lui manque.

AKAMOrt»

A la bonne heure; mais il y aura un inconwnient. S'il en est incapable, on me dira de le renvoyer, et il n'est pas encore temps. J'y ai pensé depuis; la prudence ne le veut pas, et je suis obligée de prendre des biais, et d'aller tout doucement avec celte passion si excessive que tu dis qu il a» et qui éclaterait peut-être dans sa douleur. Ifc fierais-je à un désespéré? Ce n'est plus le besoin que j'ai do lui qui me retient, c'est moi que je ménage (elle radoucit h ion); à moins que ce qu* dit Marthon ne soit vrai, auquel cas je n aurai? plus rien à craindre. Elle prétend qu'il l'avait déjà vue chez monsieur Rémi, cl que le procureur a dit même devant lui qu'il l'aimait depuis longtemps cl qu'il fallait qu'ils se mariassent : je le voudrais-

Dl'BOIS.

Bagatelle! Dorante n’a vu Marthon ni de pré* ni de loin; c’est le procureur qui a débité «R* fable-là à Marthon, dans le dettiein de les mari- r ensemble : el moi, je n ai pas osé l’en dédire, nu

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE 11, SCENE XIII

dit Dorante, parce que j'aurais indisposé contre moi celte fille, qui a du crédit auprès de sa maîtresse, et qui a cru ensuite que c’était pour elle que je refusais les quinze mille livres de rente qu’on m’offrait.

ahau inte, uéqliqcmment.

Il ta donc tout conté?

Oui, il n’y a qu’un moment, dans le jardin, où il a voulu presque se jeter à mes genoux pour me conjurer de lui garder le secret sur sa passion, »*l d'oublier l’emportement qu’il eut avec moi quand je le quittai. Je lui ai dit que je me tairais, mais que je ne prétendais pas rester dans la maison avec lui, cl qu’il fallait qu’il sortit; ce qui l’a jeté dans des gémissements, dans des pleurs, dans le plus triste état du monde.

ARAAUNTE.

Eh! tant pis: ne le tourmente point. Tu vois bien que j’ai raison de dire qu’il faut aller doucement avec cet esprit- là; tu le vois bien. J’augurais beaucoup de ce mariage avec Marthon ; je croyais qu’il m’oublierait, et point du tout, il n’est question de rien.

Ol* BOIS, comiN? «'en ail tint.

Pure fable. Madame a-t-elle encore quelque chose à me dire?

ARAMINTK.

Attends : comment faire? Si, lorsqu'il nie parle, il me mettait en droit de me plaindre de lui ! mais il ne lui échappe rien ; je ne sais rien de son amour que ce que tu m'en dis, et je ne suis pas assez fondée pour le renvoyer. Il est vrai qu'il me fâcherait, s'il parlait : mais il serait à propos qu'il me fâchât.

Dl'BOIS.

Vraiment, oui; monsieur Dorante n'est point •ligne de madame. S'il était dans une plus grande fortune, comme il n'y a rien à dire à ce qu'il est né, ce serait une autre affaire; mais il n'est riche qu'en mérite, et ce n'est pas assez.

ARAMINTK, d'un ton comme trille.

Vraiment, non; voilà les usages: je ne sais pas comment ja le traiterai ; je n'eu sais rien, je verrai.

DUBOIS

Eh bien! madame a un si beau prétexte... ce portrait que Marthon a cru être le sien, à ce qu'elle m'a dit.

AftAMINTE.

Eh! non, je ne saurais l'en accuser; c'est le comte qui l'a fait faire.

DUBOIS

Point du tout : c’est de Dorante, je le sais de lui-même; et il y travaillait encore il n’y a que deux mois, lorsque je le quittai.

ARAMINT8.

Va-t’en; il y a longtemps que je te parle. Si on me demande ce que tu m’as appris de lui, je dirai

ce dont nous sommes convenus. Le voici ; j ai envie de lui tendre un piège.

SCÈNE XIII

DORANTE, ARAXINTB, DUBOIS.

DUBOIS, sortant et en postant auprès de Dorante, et rapidement.

Il m’est impossible de l'instruire; mais qu’il se découvre on non, les choses ne peuvent aller que bien.

DORANTE

Je viens, madame, vous demander votre protection; je suis dans le chagrin et dans l'inquiétude : j'ai tout quitté pour avoir l’honneur d'être à vous; je vous suis plus attaché que je ne puis le dire: on ne saurait vous servir avec plus do fidélité ni de désintéressement; et cependant je ne suis pas sûr de rester! Tout le monde ici m’en veut, inc persécute, et conspire pour me faire sortir. J'en suis consterné; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour moi, et j'eu serais dans la dernière affliction.

AHAMINTE, d'un tOH dou S.

Tranquillisez-vous; vous ne dépendez point de ceux qui vous en veulent : ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs petits complots n’aboutiront à rien ; je suis la maîtresse.

DORANTE, d'un air inquiet .

Je n’ai que votre appui, ma<lanic.

ARAMINTK.

Il ne vous manquera pas; mais je vous conseille une chose : lie leur paraissez pas si alarmé, vous leur feriez douter de votre capacité, et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde.

DORANTE

Ils ne se tromperaient pas, madame; c’est une bonté qui me pénètre de reconnaissance.

ABAUINTK.

A la bonne heure; mais il n'est pas nécessaire qu’ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité, mais dissimulez-en une partie; c’est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m’en faire accroire sur le chapitre du procès; conformez-vous à ce qu’ils exigent; regagnez-les par là, je vous le permets : l’événement leur persuadera que vous les avez bien servis; car, toute réflexion faite, je suis déterminée à épouser le comte.

DOUANTE, d’un ton ému,

beterruiuée, madame I

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE II, SCÈNE XV

ARAMINTE

Oui, tout à fait résolue : le comte croira que vous y avez contribué; je lui dirai mémo, et je vous garantis que vous resterez ici; je vous le promets. (à part.) 11 change de couleur.

DORANTE

Quelle différence pour moi, madame !

ARAMINTE, d'un air délibéré.

Il n'y en aura aucune : ne vous embarrassez pas, et écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu’il faut sur celte table.

DORANTE

Et pour qui, madame?

A RAM INTE.

l'our le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire eu mon nom. (Dorante reste i*,veuri et par (U tir ait ion ne va point a ta table.) Kh bien! vous 11 allez pas à la table? A quoi rêvez-vous?

DOUANTE, toujours distrait.

Oui, madame.

ARAMINTE, à part , pendant qu'il se place.

Il lie sait ce qu’il fait. Voyons si cela continuera.

DORANTE, cherche du papier.

Ah ! Dubois m’a trompe !

ARAMINTE, poursuit.

Êtes-vous prêt à écrire?

DORANTE

Madame, je ne trouve point de papier.

AHAM1XTK, allant elU-iMme.

Vous n’eu trouvez point? En voilà devant vous.

DORANTE

Il est vrai.

ARAMINTE

Écrivez. « Mitez-vous de venir, monsieur; votre « mariage est sûr. » Avez- vous écrit?

DOUANTE.

Comment, madame?

Vous ne m’écoulez doue pas? « Votre mariage « est sûr; madame veut que je vous l’écrive, et « vous attend pour vous le dire.

» (a pan.) Il soulïVe, mais il ne dit mol. Est-ce qu'il lie parlera pas ?

« N’attribuez point celte résolution à la crainte

• que madame pourrait avoir des suites d'un pro- « cés douteux. »

DORANTE

Je vous ai assuré que vous le gagneriez, madame. Douteux! il ne l est point.

ARAMINTE

N’importe, achevez, a Nou, monsieur; je suis

• chargé de sa pari de vous assurer que la seule

• justice qu elle rend à votre mérite la détermine. »

DOUANTE.

Ciel! je suis perdu. Mais, madame, vous n aviez aucune incliualiou pour lui?

ARAMINTE

Achevez, vous dis-je. « Qu elle rend à votre mé-

| « rite la détermine. » Je crois que la main vous i tremble l Vous paraissez changé! Qu’est-ce que eda signifie? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE

Je ne me trouve pas bien, madame.

ARAMINTE

Quoi! si subitement ! cela est singulier. Pliez U lettre, et mettez : « A monsieur le comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte. (à part.) Le cœur me bat! {« Dorante.) Voilà qui ni écrit tout de travers : cette adresse-là n'est presque pas lisible, (à part.) Il n'y a pas encore là de quoi Je convaincre.

DORANTE, à part.

Ne serait-cc point aussi pour m'éprouver? Dubois ne m'a averti de rien.

SCÈNE XIV

ARAMINTE, DORANTE, MARTHON.

MARTHOX.

Je suis bieu aise, madame, de trouver moosieur ici; il vous confirmera tout de guile ce que j'ai à vous dire. Vous avez offert, en différentes occasions, de me marier, madame; et jusqu'ici je ec me suis point trouvée disposée à profiter de vo« liontés : aujourd'hui, monsieur me recherche: il vient même de refuser un parti infiniment plurielle, et le tout pour moi ; du moins me l'a-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique : mais comme je ne veux dépendre que de vous, c'est de vous aussi, madame, qu'il faut qu'il m'ohtienne. Ainsi, monsieur, vous n'avez qu'à parler à madame : si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m'obtenir de moi-même.

DORANTE, ARAMINTE

ARAMINTE, d part ,

Celte folle! (Amu.’i Je suis charmée de ce qu’db vient de m’apprendre. Vous avez fait là un trèsbou choix : c’est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, d’un air abattu.

Hélas ! madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE

Vous ne songez point à elle? Elle dit que vous l’aimez, que vous l’aviez vue avant que de venir

DORANTE, tristement.

C’est une erreur où monsieur Rcmi l’a jetée «os nie consulter; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie aupr^ de vous. Il eu est de même de ce riche parti qu’elle croit que je refuse à cause d'elle; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de douner mon

Goog

le

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE 11, SCENE XV

cœur a personne . je lai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE

Vous avez tort. Il fallait désabuser Mar thon.

DORANTE

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indiirércncc lui en dit assez.

Mais, dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre?

DORANTE

Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame.

ARAMINTE

Il y a quelque chose d'inconiprohensible dans tout ceci. Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, toujours abattu.

Pas souvent à mon gré, madame; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

A RAM INTE, à part.

Il a des expressions d’une tendresse ! (Ao«i.) Estelle fdle? a-t-elle été mariée?

DORANTE

Madame, elle est veuve»

ARAMINTE

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DOUANTE.

Hélas! madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l’emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler 'd'elle qu'avec transport.

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous? Et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l’incroyable. Comment, avec tant d’amour, avez-vous pu vous taire? On essaye de se faire aimer, ce me semble : cela est naturel et pardonnable.

DORANTE

Me préserve le ciel d’oser concevoir la plus lépère espérance ! Être aimé, moi! non, madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mou respect me condamne au silence; et je mourrai du moins .‘ans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante : je n’en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute, comparaison?

DORANTS.

Dispeascz-nioi de la louer, madame : je m’égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable quelle, et jamais ellcue me

parie, ou ne me regarde, que mou amour n'en augmente.

ARAMINTE, baisse /et yeux, rt commue.

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l’aimez? Cela est bieu bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE

Le plaisir de la voir quelquefois et d’être avec clic est tout ce que je me propose.

Avec elle? Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE

Je veux dire, avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE

Son portrait ! Est-ce que vous l’avez fait faire?

DORANTE

Non, madame; mais j’ai, par amusement, appris à peindre, et je l’ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n'avais pu l’avoir que par le secours d’un autre.

ARAMINTE, à part.

Il faut le poussera bout. (Aaw.j Montrcz-moi ce portrait.

DORANTE

Daignez m’en dispenser, madame : quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE

Il m’eu est tombé un par hasard entre les mains : ou l’a trouvé ici. (montrant la botte.) Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DURANTE

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, ouvrant la boite.

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire ; examinez.

Ali! madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie avant que d’avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrais-je expier... 7 (i/ se jette à iffnou.r.)

ARAMINTE

Dorante, je ne me tâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Hevcncz-en, je vous le pardonne.

MARTHON parait, et t'enfuit.

Ah!

(Dorante te lève rite.)

ARAMINTE

Ah ciel! c’est Mort lion! Elle vous a vu.

DORANTE, feignant d’être, déconcerté.

Non, madame, non : je ne crois pas. Elle u’esl point entrée.

ARAMINTE

Elle vous a vu, vous dis-je : laissez-moi, allezvous-cd : vous m'êtes insupportable. Rcudez-uioi

33« LKS FAUSSES CONFIDENCES, ACTE 11k, SCENE 1.

ma lettre, (g»W •/ est parti.) Voilà pourtant ce (jue c'est que de l'avoir garde !

DUBOIS, DORANTE

DORANTS.

AU! Dubois.

DUBOIS

Retirez-vous.

DORANTE

Je ne sais qu’augurer de la conversation que je viens d'avoir avec elle.

DUBOIS

A quoi sougez-vous ? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout perdre?

DOUANTE.

Il faut que tu m’éclaircisses...

DUBOIS

Allez dans dans le jardin.

DORANTE

D’un doute...

DUBOIS

Dans le jardin, vous dis-je : je vais m y rcudre.

DORANTE

Mais...

DUBOIS

Je ne vous écoute plus.

douante.

Je crains plus que jamais.

DU DOIS

Non, vous dis-je; nu perdons point du Lumps. La lettre est-elle prête?

DOH.WTE, la loi montrant.

Oui, la voilà, et j'ai mis dessus : Rue du Fifuiv.

DUBOIS

Vous êtes bien assuré que Luhiu nu sait pas re quartier-là?

DORANTE

I! m a dit que lion.

DUBOIS

Lui avez-vous bien recommandé de s’adresser à Mari hou ou à moi pour savoir ce que c'est?

DORANTE

Sans doute, et je le lui recommanderai enew

DUBOIS

Allez donc la lui donner a je me charge d» reste auprès de Marlhon. que je vais trouver.

dorantc.

Je t'avoue que j hésite un peu. Yaltans-nmi* pa» trop vïteavcc Aramiute? Dans! agitation du» mouvements où elle est , veux-tu encore lui doawr l'embarras de voir subitement éclater l'aventure?

DUBOIS

Oh : oui : point de quartier. Il faut f acheter pendant quelle osl étourdie. Elle ne sait plu< oqu'elle fait. .Ne voyez-vous pas bien

qu elle Irirli*' avec moi, quelle me fait accroire que vous no lui avez rien dit? Ah ! je lui apprendrai à vouloir n* souiller inon emploi de confident pour vous a in*’ en fraude.

Que j’ai souffert dans ce dernier entretien! Puisque lu savais qu elle voulait me faire déclarer. ne m’eu avertissais-tu par quelques signes?

DUBOIS

Cela aurait été joli, uia foi! elle ne s’en serait point aperçue, n’est-ce pas? Et d'ailleurs vota* douleur n'co a paru que plus vraie. Vous repentez-vous de l'effet qu’elle a produit? Monsieur* souffert! Parbleu! il me semble que cette aveu* lure-ci mérite un peu d'inquiétude.

DORANTE

Sais-tu bien ce qui arrivera? Qu'elle prendra parti, et qu elle me renverra loul d*un coup.

DUBOIS

Je l'en défie : il est trop tant. L’heure du courage est passée ; il faut qu elle ooqp épouse.

DORANTE

Prends-y garde : tu vois que sa mère la frtiguo.

DUBOIS

Je serais bien fâché qu’elle la laissât eu repo?.

DORANTE

Elle est confuse de ce que Marthou m a surprià scs genoux.

dubois.

Ah ! vraiment, des confusions! Elle n'y est patelle va en essuyer bien d’autres! C'est moi quivoyaut le Iraiu que prenait la conversation, ai Ué veuir Marthou une seconde lois.

LF.S FAUSSES CONFIDENCES, ACTE III, SCÈNE III

DORANTE

Amminto pourtant ma «lit que ju lui étais insupportable.

dubois.

Elle a raison. Voulez-vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu’il faut qu’elle aime en dépit d'elle? Cela est-il agréable? Vous vous emparez de son bien, de son cœur; cl cette femme ne criera pas! Allez vile; plus de raisonnement; laissez-vous conduire.

DORANTE

Songe que je l’aime, et que si notre précipitation réussit tuai, lu uio désespérés.

ou BOIS.

Ahl je sais bien que vous l'aimez: c'est à cause de' cela que je ne vous écoute pas. Êtes-vous en état de juger de rien? Allons, allons, vous vous moquez. Laissez faire un homme de sang-froid.

Parlez; d autant plus que voilà Martbon qui vient à propos et que je vais tâcher d'amuser, en attendant que vous envoyiez Lubiu.

SCÈNE II

minois, haut mon.

Martuon, d'un air triste.

Je le cherchais. .

DUBOIS

Qu y a-t-il pour votre service, mademoiselle?

marthon.

Tu me l'avais bien dit, Dubois.

dubois.

Quoi donc? Je ne me souviens plus de ce que

c’est.

MARTBON.

Que cet intendant osait lever les yeux sur madame.

dubois.

Ahl oui; vous parlez déco regard que je lui vis jeter sur elle ? Oh ! jamais je ne l'ai oublié. Cette œillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'éUiil pas dans l'ordre.

MA HT HO N

Oh! çà, Dubois, il s’agit de faire sortir cel homme-ci.

DUBOIS

Pardi! tant qu’on voudra: je ne m’y épargne pas. J‘ai déjà dit à madame qu’on m’avait assuré qu'il n'entendait pas les adaircs.

MARTBON.

Mais est-ce là tout ce que lu sais de lui ? C’est de la part de madame A r gante et de monsieur U «•rmilo que je te parle, « l nous avons peur que lu n aies pas loul dit à madame, ou quelle ne cache ce que c'est. Ne uou» déguise rieu, tu n’en serais fâché.

DUBOIS

Ma foi, je ne sais que son insuffisance, dont j'ai instruit madame.

MARTHON.

No dissimule point.

DU1IOIS.

Moi, un dissimulé! moi, garder un secret! Voua avez bien trouvé votre houunc. F.n fait de discrétion. je mériterais d’étre femme. Je vous demande pardon de la comparaison; mais c'est pour voua mettre l'esprit eu repos.

MARTHON.

Il est certain qu’il aime madame.

DUBOIS

Il n’en faut point douter : je lui en ai môme dit ma pensée à elle.

MARTHON.

F.l qu'a-t-clle répondu?

DUBOIS

Que j’étais un sot. Elle esl si prévenue...

MARTHON.

Prévenue à un point que je n'oserais le dire, Dubois.

Oh ! le diable n’y perd rien, ni moi non plus; car je vous entends.

MARTHON.

Tu as la mine d'en savoir plus que moi làdessus.

DUBOIS

Oh! point du tout, je vous jure. Mais, à propos, il vient tout à l'heure d’appeler Lubin pour lui donner une lettre : si nous pouvions la saisir, peut-être en saurions-uou* davantage.

MARTHON.

Une lettre! oui-da ; ne négligeons rien. Je vais, de ce pas, parlera Lubin, s'il n’est pas encore parti.

DUBOIS

Vous u'irez pas loin, je crois qu’il vient.

SCÈNE III

DUBOIS, MARTHON, LUBIN.

LUBIN, Voyant Duboiî.

Ah! te voilà donc, mal bâtit

dubois.

Tenez ; n'est-ce pas là une belle figure, pour se moquer de la mienne?

MARTHON.

Que veux-tu, Lubin ?

LUBIN

Ne sauriez-vous pas où demeure la rue «lu Figuier, mademoiselle.

MARTHON.

Oui.'

LUBIN

C’est que mon camarade, que je sers, m'a dit de

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE III, SCENE V

porter celte lettre à quelqu'un qui est dans cette rue; cl comme je ne la sais |»as, il m'a dit que je m’en informasse ù vous ou à cet a ni mal -là; mais cet auimal-là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l’injurier. J'aimerais mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d’un malotru comme lui.

DUBOIS, 4i Siarthou, ù pari.

Prenez la lettre, (haut.) Non, uou, mademoiselle, ne lui enseignez rien : qu’il galope.

LUBIN

Veux-tu te taire?

MARTUON.

Ne l’interrompez donc point, Dubois. Eli bien! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quarticr-là, et ou la rendra à son adresse.

unis.

Ah! voilà qui est bien agréable! Vous êtes une fille de bonne amitié, mademoiselle.

DUBOIS, »"rii allanl.

Vous êtes bien bonne d’épargner de la peine à ce fainéant-là.

LUBIN

Ce malhonnête! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi.

MARTHON, seule, avec Labia.

Ne lui réponds rien : donne la lettre.

LCDIN.

Tenez, mademoiselle; vous me rendrez un service qui me fera grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n oyez point d'autre postillon que moi.

MAIlTHOX.

EUe sera rendue exactement.

Ll" Ul N.

Oui, je vous recommande l'exactitude » cause dc.M. Dorautc, qui mérite toutes sortes de fidélités.

Il Al. THON, Ù pari.

L'indigne!

U nix, s’eu allant.

Je suis votre serviteur éternel.

MABTHON.

Adieu.

LUBIN, revenant.

Si vous le rencontrez, uc lui dites point qu'un autre galope à ma place.

MADAME A UC. AME, LE COMTE, MARTHON

MABTHON, un moment seule.

Ne disons mot, que je n’aie vu rc que ceci contient.

MADAME ARGANTE

Eli Dieu, Marllion, qu'avei-vous appris de Dubois?

MABTIION.

Bien que ce que v ous sav iez déjà, madame, et ce n'est pas assez.

MADAME ARGANTE

Dubois est un coquin qui nous trompe.

LS COMTE

II est vrai que sa menace paraissait signifier quelque chose.

MADAME ARGANTE

Quoi qu’il en soit, j'attends monsieur Kcmi.qur j'ai envoyé chercher; et s’il ue nous défait pasd* cet homrne-là, ma fille saura qu'il ose l’aimer; je l’ai résolu. Nous en avons les présomptions les pin» fortes; et ne fût-ce que par bienséance, il faudra bien qu'elle le chasse. D’un autre côté, j'ai fait venir l'intendant que monsieur le comte lui proposait. II est ici, et je le lui présenterai sur-lechamp.

MARTHON.

Je doute que vous réussissiez, si nous n'apprenons rien de nouveau; mais je tiens peut-être son congé, moi qui vous parle. Voici monsieur Retni : je n ai pas le temps de vous en dire davantage, et je vais m éclaircir.

(Elle veut sortir .1

M. REMI, MADAME AKGANTE, LE COMTE

MARTHON.

M. REMI, à Marlhon <jui se retire.

Bonjour, ma nièce, puisque enfin il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu’on me veut ici?

MARTHON, brusquement.

Passez, monsieur, et cherchez votre nièce tflleurs: je n'aime poinl les mauvais plaisants.

[Elle sert.)

M. IlEMI.

Voilà une petite fille bien incivile. (<> madimt Jrgame.) On in’a dit de votre part de venir ici, nudame : de quoi est-il donc question?

MADAME ARGANTE, d'ua tON revéeke.

Ali! c’est donc vous, monsieur le procureur?

M. REMI

Oui, madame; je vous garantis que c’est moiméme.

MADAME ARGANTE

Et de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie,<k nous embarrasser d’un intendant de votre façon?

Kl par quel hasard madame y trouve-l-dle a redire ?

MADAME ARGANTE

C’est que nous nous serions bien passés du posent que vous nous avez fait.

m. 11 Mil.

Ma foi! madame, s'il n’est pas de votre goèi. vous êtes bien difficile.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE III, SCENE VI

MADAME AHGAMTR.

C'est votre neveu, dit-on ?

M. REMI

Oui, madame.

MADAME ARGANTE

Eh bieu! tout votre neveu qu’il est, vous nous ferez un grand plaisir de le retirer.

M. DEMI

Ce n'est pas à vous que je l'ai donné.

MADAME ARGANTE

.Non; mais c’est à nous qu’il déplaît, à moi et à monsieur le comte que voilà, et qui doit épouser ma fille.

M. UEM!, élevant la voix.

Celui-ci est nouveau! Mais madame, dès qu’il n'est pas à vous, il me semble qu’il n’est pas essentiel qu’il vous plaise. On n’a pas mis dans le marché qu’il vous plairait : personne n’a songé à cela; et pourvu qu’il convienne à madame Aramiote, tout doit être content. Tant pis pour qui ne l’est pas. Qu’esl-ce que cela signifie?

MADAME ARGANTE

Mais vous avez le ton bien rauque, monsieur Kcmi.

M. REMI

Ma foi! vos compliments ne sont point propres à l’adoucir, madame Argante.

LE COMTE

Doucement, monsieur le procureur, doucement; il me parait que vous avez tort.

M. HBMI.

Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez; cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n’ai pas

l'honneur de vous connaître, et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose.

LB COMTE

Que vous me connaissiez ou non, il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame. Elle n'est pas une étrangère dans la maison.

M. REMI

Parfaitement étrangère pour cette alTaire-ci, monsieur; on ne peut pas plus étrangère: au surplus, Dorante est un homme d'honneur, connu pour tel, dont j'ai répondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une manière choquante.

MADAME ARGANTE

Votre Dorante est un impertinent.

M. REMI

Bagatelle! ce mol-là ne signifie rien dans votre bouche.

MADAME ARGAXTE.

Dans ma bouche 1 A qui parle donc ce petit praticien, monsieur le comte? Est-ce que vous ne lui imposerez pas silence?

M. REMI

Comment donc! m'imposer silence, à moi pro-'

cureur! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle, madame Argante?

MADAME AKGAXTB.

Il y a donc cinquante ans que vous ne savez ce que vous dites.

COMTE

AHAMINTK.

Ou’y a-t-il donc? On dirait que vous vous querellez ?

M. REMI

Nous ne sommes pas fort en paix, et vous venez très à propos, madame : il s'agit de. Dorante : avez-vous sujet dé vous plaindre de lui?

ARAMINTB.

Non, que je sache.

m. reVi.

Vous ôlcs-vous aperçue qu’il ait manque de probité?

ARAMINTB.

Lui? Non, vraiment. Je ne le connais que pour un homme très-estimable.

M. REMI

Aux discours que madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je vous délivre; et on sc passerait bien du présent que je vous en ai fait, et c'est un impertinent qui déplaît à

madame, qui déplaît à monsieur, qui parle en qualité d epoux futur; et à cause que je le défends, on veut me persuader que je radote. .

ARAMINTB, froidement .

On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, monsieur le comte. Il y a là-bas, m'a-l-on dit, un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment?

LE COMTE

Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi ; mais c'est madame Argaulc...

MADAME ARGANTE

Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors : je suis sûre de mon lait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste; mais il amplifie.

M. REMI

Courage.

MADAME ARGANTE, l'IWÜfltf.

Paix! vous avez assez parlé, (a Araminte.) Je n'ai point dit que son neveu fût un fripon. Il no serait pas impossible qu'il le fût, je n'en serais pas étonnée.

M. H KM

Mauvaise parenthèse , avec votre permission ; supposition injurieuse, et tout à fait hors d'œuvre.

MADAME ARGANTF..

Honnête homme, soit ; du moins n’a-t-ori pas encore de preuve du contraire, et je veux croire qu’il l’est. Pour un impertinent et très-impertinent, j’ai dit qu'il en était un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez : vous n’en ferez rien.

ARAMINTE, froidement.

Il restera, je vous assure.

MADAME ASO ANTE

Point du tout; vous ne sauriez. Seriez-vous d’humeur à garder un intendant qui vous aime?

Eh ! à qui voulez-vous donc qu’il s’attache ? A vous, à qui il n’a pas affaire?

ARAMINTE

Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse?

MADAME A RG ANTE.

Eh ! non, point d'équivoque. Quand je vous dis qu’il vous aime, j’entends qu'il est amoureux de vous, eu bon français; qu'il est ce qu’on appelle amoureux; qu’il soupire pour vous; que vous êtes l’objet secret de sa tendresse.

M. REMI

Dorante !

ARAMINTE, HMf.

L’objet secret de sa tendresse? Oh! oui, trèsaecret, je pense. Ah, ah! je ne me croyais pas si dangereuse h voir. Mais, dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui? Peut-être qu'ils m'aiment aussi : que sait-on? Monsieur Remi, vous qui me voyci assez souvent, j’ai envie de deviner que vous m’aimez aussi.

M. REMI

Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m’en tirerais pas mieux qu’on dit qu’il s’en tire.

MADAME AHGÂKTB.

Ceci n’est pas matière à plaisanterie, ma fille. Il n’est pas question de votre monsieur fteml; laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu plus sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre, vos gens ne se mettent poinl à contempler vos portraits, vos gens n’ont poinl l’air galant, la mine doucereuse.

M. REMI

J’ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, an moins; mais le bonhomme, est quelquefois

brutal.

ARAMINTE

En vérité, ma mère, vous seriez la première à vous moquer de moi, si ce que vous me dites me faisait la moindre impression; ce serait une enfance h moi que do le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans m'aimer? Je n'y saurais que faire: il faut bien m'y accou-

tumer, et prendre mon parti là -dessus. Vous lui trouvez l'air galant, dites-vous? Je n'y avais pas pris garde, cl je ne lui en ferai point uri reproche. Il y aurait de la bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurscomme tout le monde: j'aime assez lus gens de bonne mine.

ARAMINTE, MADAME ABGANTE, M. REMI, LE COMTE, DORANTE

DORANTE

Je vous demande pardon, madame, si je von? interromps. J'ai lieu de présumer que mes services ne vous sont plus agréables, et «tans la conjoncture présente, il est naturel que je sache mon sort.

MADAME ARGANTE, honlqU*mt*l.

Son sort! le sort d'un intendant! Que cela est beau !

Et pourquoi n'atirail-il pas un sort ?

ARAMINTE, d'un air vif â a a mtre.

Voilà des emportements qui in'appartieununt. |A /forante.} Quelle est cctto conjoncture, monsieur, et le motif de votre

inquiétude?

DORANTE

Vous le savez, madame. Il y a quelqu’un ici que vous avez envoyé chercher pour occuper ma pitre-

ARAMINTE

Ce quelqu’un-là csl fort mal conseillé. Désabu^zvous, ce n’est point moi qui l’ai fait venir.

dorante.

Tout a contribué à me tromper, d'aulanl plu» que mademoiselle Marthon vient de m'assurer que dans nue heure je ne serais plus ici.

ARAMINTE

Marthon vous a tenu mi fort sot discours.

MADAME ARGANTE

Le terme est encore trop long : il devrait «n sortir tout à l’heure.

M. REMI, comme à part.

Voyons par où cela fi ni ni.

ARAMINTE

Allez, Dorante; Utoez-vous en repos : fussiez-voe* l'homme du monde qui me convfnt le moins, vous resteriez. Dans celle occasion-ci, c’est à roeimème que je dois cela : je me sens offensée do

procédé qu’on a avec moi, et je vais faire dire à tvl homme d'affaires qu’il se retire. Que ceux qui l’ont amené sans me consulter le remmènent, et qn'tl n’en soit plus parlé.

Gc

le

LE COMTE, DORANTE, MARTHON

MARTHON, froidement.

Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame ; voilà une lettre de recommandation pour lui, et C*<est monsieur Dorante qui l’a écrite.

akamintb.

Comment ?

MARTHON, donnant la lettre au comte.

Un instant, madame, cela mérite d’être écouté; la lettre est de monsieur, vous dis-je.

lk comte lit haut.

• Je vous conjure, mon cher ami, d’étre demain

■ sur les neuf heures du matin chez vous; j’ai « bien des choses à vous dire. Je crois que je vais « sortir de chez la dame que vous savez; elle ne « peut plus ignorer la malheureuse passion que « j'ai prise pour elle, et dont je ne guérirai ja- « mais.

madame argante.

De la passion! entendez-vous, ma hile?

LE COMTE m.

a Un misérable ouvrier que je n’attendais pas u est venu ici pour m’apporter la boite de ce poru trait que j'ai fait d’elle.

M * DANTE ARÜANTK.

C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

MC COMTB Ht.

« J'étais absent, il l a laissé à une fille de la « maison.

MADAME AMIANTE, a liurlUan.

Fille de la maison : cela vous regarde.

LR COM T K lit,

a On a soupçonné que ce portrait m'appartenait. « Ainsi je pense qu’on va tout découvrir, et qu’a-

■ vec le chagrin d’étre renvoyé, et de perdre le * plaisir de voir tous les jours celle que j'adore...

MADAME ARBANTB.

Que j’adore? Ah! que j'adore!

LR COÛTA Ht.

u J'aurai encore celui d étre méprisé d’elle.

madame ahgaktb.

Je crois qu’il ni pas mal deviné celui-là, ma fille.

LE COMTE lU.

• Non pas à cause de la médiocrité de ma fbr- « tune, sorte de mépris dont je n'oserais la croire « capable...

madame ahoantk.

Et pourquoi non ?

LE COMTE lit.

« Mais seulenicut à cause du peu que je vaux « auprès d’elle, tout honoré que jesuls do l’estime « de tant d’honnêtes gens.

MADAME AIMANTE

En vertu de quoi l’estiment- ils tant?

LR COMTE lit.

• Auquel cas je n’ai plus que faire à Dans. Vous « êtes h la veille de vous cnlbarquer, et je suis « déterminé a vous suivre. »

MADAME ARGANTE

Bon voyage au galant 1

M. REMI

Le beau motif d'embarquement!

madame ahgaktb.

Eh bien! en avez-vous le cœur net, ma Bile?

L'éclaircissement m’en paraît complet»

AH A Ml Ni K, * Dorante.

Qu°l ! cette lettre n’est pas d’une écriture contrefaite? Vous ne la niez point?

DORANTE

Madame...

ARAMINTK.

Retirez-vous.

M. REMI

Eh bien! quoi? C’est de l’amour qu'il a; ce n’est pas d’aujourd’-hui que les belles personnes en donnent; et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour tftulcs celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente, sans compter les mers qu’il veut courir: voilà le mal; car, au reste, s’il était riche, le per*, sonnage eu vaudrait bien uu autre : il pourrait bien dire qu’il adore. (eatUre/altaui madame Armante.) Et cela ne serait point si ridicule. Accommodez-vous; au reste, je suis votre serviteur, madame.

[U i tort.)

MARTIION.

Fera-t-on monter l’intendant que monsieur le comte a amené, madame ?

ARAM1NTE.

Nenlendrai-Je parier que d’intendants? Allezvous-en ; vous prenez mal votre temps pour me faire des questions.

(Marthon sort.)

MADAME ARGANTE

Mais, ma fille, elle a raisott; c'est monsieur le comte qui vous eu répond, il n’y a qu'à le prendre.

ARAMINTK.

Et moi je n’en veux point.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE III, SCÈNE X

ARAMIXTK.

Tout : on s’y est mal pris; il y a dans tout ceci des façons si désagréables, des moyens si offensants, que tout m’en choque.

MADAMft ARGAKTK, étOW tée.

On ne vous entend point.

LE COMTE

Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se passer, je ne m'aperçois que trop, madame, que je ne suis pas exempt de votre mauvaise humeur, et je serais fâché d’y contribuer davantage par ma présence.

MADAME ARGANTK.

Non, monsieur, je vous suis. Ma fille, je retiens monsieur le comte; vous allez venir nous trouver apparemment. Vous n’y songez pas, A raiu i ale; on ne sait que penser.

SCÈNE IX

ARAMINTE. DI HOIS.

DUBOIS

Enfin, madame, à ce que je vois, vous en voilà délivrée : qu’il devienne tout ce qu’il voudra à présent; tout le monde a été témoin de sa folie, et vous n’avez plus rien à craindre de sa douleur; il ne dit mot. Au reste, je viens seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversait la galerie pour aller chez lui. Vous auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait pitié: je l'ai vu si défait, si pâle et si triste, que j’ai eu peur qu’il ne sc trouvât mal.

ARAMINTK, 'fin ne l'a pat regardé jusque~l<l% et t/vi a toujours révé, dil d'un ion ha ut :

Nais qu’on aille donc voir; quelqu’un l’a-l-il suivi? Que ne le secouriez-vous? Faut-il tuer cet homme ?

J’y ai pourvu, madame; j'ai appelé Lubin, qui ne le quittera pas, et je crois d’ailleurs qu’il n’arrivera rien; voilà qui est fini : je ne suis venu que pour vous dire une chose; c’est que je pense qu'il demandera à vous parler, et je ne conseille pas à madame de le voir davantage, ce n’est pas la peine.

ARAMINTK, sèchement.

Ne vous embarrassez pas; ce sont mes affaires.

DUBOIS

En un mot, vous en êtes quitte; et cela par le moyen de celle lettre qu'on vous a lue, et que mademoiselle Marlhona tirée del.uhiu par mon avis: je me suis douté qu'elle pourrait vous être utile; et c'est une excellente idée que j'ai eue là, n'est-ce pas, madame?

ARAMINTK, froidement.

Quoi! c'est à vous que j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer?

DUBOIS, librement.

Oui, madame.

ARAMINTK.

Méchant valet, ne vous présentez plus devui moi.

DUBOIS, comme étonné.

Hélas, madame! j'ai cru bien faire.

ARAMINTK.

Allez, malheureux, il fallait m'obéir; je vou* avais dit de ne plus vous en mêler. Vous oivez jetée dans tous les désagréments que je vouUi* éviter. C'est vous qui avez répandu tous les soupçons qu'on a eus sur son compte, et ce n'est p* par attachemeut pour moi que vous m'avez appf> qu'il m'aimait; ce n'csl que par

le plaisir de (air du mal. Il m’importait peu d’en être instruit* ; c’est uu amour que je n'aurais jamais su, et je le trouve bien malheureux d’avoir eu affaire à vue-, lui qui a été votre maître, qui vous aiïcrtioomit, qui vous a bien traité, qui vient tout récemmcftl encore de vous priera genoux de lui garderie secret. Vous l’assassinez, vous me trahissez maimême; il faut que vous soyez capable de tovtJjue je ne vous voie jamais, et point de réplique.

DUBOIS i f*i ra en riant.

Allons, voilà qui est parfait.

SCÈNE X

AKAMINTE, MAHTHON.

MARTHON, triste.

La manière dont vous m#avez renvoyée, il n'yi qu’un moment, me montre que je vous suis désagréable, madame; et je crois vous faire plaisir « vous demandant mon congé.

ARAMINTK, froidement.

Je vous le donne.

MAItTHON.

Votre intention est-elle que je sorte dès aujourd'hui, madame?

ARAMINTK.

Comme vous voudrez. *

MARTHON.

Cette aventure-ci est bien triste pour moi.

Oh! point d’cxplicaÜon, s'il vous plaît.

MARTUON.

Je suis au désespoir.

ARAMINTK, avec impatience.

Est-ce que vous êtes fâchée de vous en «Hc** Eh bien? restez, mademoiselle, restez, j’y consumais finissons.

MAHTHON.

Après les bienfaits dont vous m’avez comWt*que ferais-je auprès de vous à présent que jev««? suis suspecte, et que j’ai perdu toute votre confiance?

ARAMINTE

Mais que voulez-vous que je vous confie? Irivcn lerai-je des secrets pour vous les dire?

M AIT BOX

Ah ! madame, pourquoi nf avez-vous exposée au malheur de vous déplaire? J'ai persécuté par ignorance l’homme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu’on n;a jamais aimé.

ARAMINTE, à part.

Hélas!

. MARTHON.

Et îi qui je n’ai rien à reprocher; car il vient de me parler. J’étais son ennemie, et je ne le suis plus. 11 m’a tout dit. Il ne m’avait jamais vue : c’est monsieur Rémi qui m a trompée, et j’excuse Dorante.

ARAMINTE

A la bonne heure.

MARTHOX.

Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d’aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous, et que j’ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée?

ARAMINTE, d'un loti doux.

Tu l’aimais donc, Marthon?

MARTHON.

Laissons là mes sentiments. Rendez-moi votre amitié comme je l’avais, et je serai roulante.

ARAMINTE

Ah! je te la rends tout entière.

MAnTUOX, lui baisant la main.

Me voilà consolée.

Non, Marthon, tu ne l es pas encore. Tu pleures, et tu m’attendris.

MARTHOX.

N’y prenez point garde. Rien ne m’est si cher que vous.

AHAMINTK.

Va, je prétends bien te faire oublier tous tes chagrins. Je pense que voici Lubin.

ARAMINTE, MARTON. LUBIN

J ARAMINTE

Que veux-tu?

LUBIN, pleurant et sanglotant.

J'aurais bien de la peine à vous le dire, car je ■miîs dan» une détresse qui me coupe entièrement

la parole, à cause de la trahison que mademoiselle Marthon m’a faite. Ah! quelle ingrate perüdie!

MARTHON.

Laisse-là ta perfidie, et nous dis ce que tu veux.

I.UBIN

Ah! cette pauvre lettre t quelle escroquerie!

ARAMINTE

Dis donc.

LUBIN

Monsieur Dorante vous demande à genoux qu’il vienne ici vous rendre compte des paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu’il est ici. Il m’attend à la porte, où il pleure.

MARTHON.

Dis-lui qu’il vienne.

LUBIN

Le voulez- vous, madame? car je ne me fie pas à elle. Quand on m’a affronté une fois, je n'en reviens point.

MARTHOX, d'un air triste et attendri .

Parlez-lui, madame, je vous laisse.

LUBIN, quand Marthon eu partie.

Vous ne inc répondez point, madame?

ARAMINTE

Il peut venir.

DORANTE, ARAMINTE

ARAMINTE

Approchez, Dorante.

DORANTE

Je n’ose presque paraître devant vous.

*ARAMIXTE, a part .

Ah ! je n’ai guère plus d’assurance que lui. (haut.) Pourquoi vouloir nie rendre compte de mes papiers? Je m’en tic bien à vous. Ce n’est pas làdessus que j’aurai à me plaindre.

DORANTE

Madame... j'ai autre chose à dire... je suis si interdit, si tremblant, que je no saurais parler.

ARAMINTE, à part , avec émotion.

Ah! que je crains la fin de tout ceci!

DORANTE, ému.

Un de vos fermiers est venu tantôt, madame.

ARAMINTE, émue.

Un de mes fermiers?... Cela se peut.

DORANTE

Oui, madame... il est venu.

ARAMINTE, toujours émue.

! Je n’en doute pas.

LES FAUSSES CONFIDENCES, ACTE III, 8CKNE XlII.

DORANTE

Et j’ai de l'argent à vous remettre...

ARAMINTE

Ah! de l'argent?... nous verrons.

DOUANTE.

Quand il vous plaira, madame, de le recevoir.

Oui... je le recevrai... \ous me le donnerez. {ù port.) Je ne sais ce que je lui réponds.

DORANTE

Ne srralt-il pas temps de vous l’apporter ce soir ou demain, mndame?

ARAMINTE

Demain, dites-vous? Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé?

DORANTE, plaintivement.

De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n’aurais plus que ce seul jour qui m’cn serait précieux.

ARAMINTK.

Il n'y a pas moyen, Dorante : il faut se quitter. On sait que vous m’aimez, et on croirait que je n’en suis pas fâchée.

DORANTE

Hélas ! madame, que je vais être à plaindre !

aramixte.

Ah! allez, Dorante; chacun a ses chagrins.

DORANTE

J’ai tout perdu : j’avais un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTK.

A quoi vous sert de l'avoir? Vous savez peindre.

Je ne pourrai de longtemps m’cn dédommager. D'ailleurs celui-ci m’aurait été bien cher. 11 a été entre vos mains, madame.

ARAMINTE

Mais vous n’êtcs pas raisonnable.

DORANTE

Ah! madame, je vais èlre éloigné de vous. Vous vous serez assez vengée. N’ajoulcz rien à ma douleur.

AHAMINTE.

Vous donner mon portrait! Songez-vous que ce •serait avouer que je vous aime?

DORANTE

Que vous m’aimez, madame! Quelle idée! qui pourrait se l'imaginer?

ARAMINTE, d'un ton vif et naïf.

Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, se jetant à ses qenon.r.

Je me meurs!

ARAVftNTR. :

Je ne sais plus où Je suis. Modérez votre joie: levez-vous, Dorante.

DORANTE, se levant, et tendrement.

Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. J> ne la mérite pas, madame : vous niiez me l'ftter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

ARAMINTK. et imitée.

Comment! que voulez-vous dire?

DORANTE

Dans tout ce qui s’est passé chez vous II n’y * rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j’ai fait. Tous les incident* qui sont arrivés partent de l'industrie d’un domestique, qui savait mon amour, qui m Vu plaint, qui. par le charme de l'espérance du plaisir de v«u voir, m’a, pour ainsi dire, forcé de consentir à «a stratagème ; il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà, madame, ce que mon respect, B»o amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J’aime encore

mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise; j’aime mieux votre haine que le remords d’avoir trompé ce quo j’adore.

ARAMINTE, te regardant quelque temps sam parler.

Si j'apprenais cela d’un autre que de vous. j« vous haïrais sans doute; mais l’aveu que m* m'eu faites vous-même, dans un moment comme celui-ci, change tout. Ce trait de sincérité me charme, me parait incroyable, et vous êtes le plu? honnête homme du monde. Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fut pour gagner mon cœur n'est point blâmable: il est permis à un amant de chercher les moyen» de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu’il

DORANTE

Quoi! la charmante Araininte daigne me juste

fier?

• ARAMINTE

Voici le comte avec ma mère ; né dites mol. d laissez-moi parler.

DOUANTE, ARAMINTE, LE COMTE, MADAME AHGANTE, DUBOIS, U B1N

MADAME AROANTE, voyant Parante.

Quoi ! le voilà encore?

ARAMINTE, froidement.

Oui, ma mère, (an comte.) Monsieur le comte, il était question de mariage entre vous et moi, ct*l n’y faut plus penser : vous méritez qu’on vmi* aime; mou cœur n’est point en état de vous rend** justice, et je ne suis pas d’un rang qui vousrt»vienne.

I.E COMTE

Je vous entends, madame; et, sans I avoir dit à madame, je songeais à me retirer: j'ai deviné tout. Dorante n'eat venu chez vous qu'à cause qu'il vous aimait: il vous a plu; vous voulez lui faire sa fortune : voilà tout ce que vous allez dire.

A FIA 11 INTE.

Je n'ai rien à ajouter.

MADAME aRCANTK, outrée.

La fortune à cet homme-là!

E COMTE, tristement

Il n'y a plus que notre discussion , que nous réglerons à l'amiable, j'ai dit que je ne plaiderais point, et je tiendrai parole.

AftAMINTK.

Vous êtes bien généreux : euvoyez-iuoi quelqu'un qui en décide, et ce sera assez.

MADAME A IM* A STIC.

Ah! la belle chute! ah! ce maudit intendant! Qu’il soit votre mari tant qu'il vous plaira; mais il ne sera jamais mon gendre.

ARAMINTK.

Laissons passer sa colère, et finissons.

(lis sortent.)

DCBOIS.

Ouf! ma gloire m'accable : je mériterais bien d’appeler cette femme-là ma bru.

LVBIN.

Pardi ! nous nous soucions bien de ton tableau à présent! l'original nous en fournira bien d'au- .très copies.

SILVIA, LISETTE

SILVIA

Mais, encore une fois, de quoi vous m Me*- vous? pourquoi répondre de mes sentiments?

C’est que j’ai cru que dans celle occasion-ci vos sentiments resembleraient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père rue demande si vous ôtes bien aise qu’il vous marie, si vous en avez

quelque joie : moi je lui réponds que oui ; cela va tout de suite; et il n'y a peut-être que vous de (iile au monde pour qui ce oui-là ne soit pas vrai : le non n’est pas naturel.

SILVIA

Le non n’esl pas naturel? Quelle sotte naïveté! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous?

LISETTE

Eh bien ! c’est encore ou», par exemple.

SILVIA

Taisez-vous; allez répondre vos impertinences I •ailleurs, et sachez que ce n’est pas à vous à juger i de mou cœur par le vôtre.

LISETTE

Mon cœur est fait comme celui de tout le moude : de quoi le vôtre s’avise-t-il de n’être fait comme celui de personne?

SILVIA

Je vous dis que, si elle osait, elle m’appellerait une originale.

LISETTE

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

Ce n’est pas mon dessein. Mais, dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d’être mariée?

SILVIA

Premièrement c’est que lu n’as pas dit vrai ; j t ne m’ennuie pas d’être fille.

LISETTE

Cela est encore tout neuf.

SILVIA

C’est qu’il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu’il vous destine?

SILVIA

Que sais-je? peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

LISETTE

On dit que votre futur est un des plus honnête hommes du monde; qu’il est bien fait, aimable, de bonne mine, qu’on ne peut pas avoir plus d'esprit; qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère : que voulez-vous de plus? Peut-on se Apurer de mariage plus doux, d’union plus délicieuse!

SILVIA

Délicieuse? Que tu os folle avec tes expressions !

LISETTE

Ma foi ! madame, c’est qu’il est heureux qu'un

Digitize^y Gooffle

C <*s(moi ijiii sms Dorante SILVIA

\h' |C vois clair dans mon cirtir

trtr tt ,r II/.

k f ir

- . - A '•r+mhfjé

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, ACTE 1, SCENE Iï.

amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de tille, s’il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de 1 épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société: pardi ! tout en sera bon dans cet homn»e-là ; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

silvia.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit , qu'il y ressemble; mais c'est un on dit, et je pourrais bien n’ètrepasdc ce senlimenl-là, moi : il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE

Tant pis. tant pis : mais voilà une pensée bieu hétéroclite.

C/est une pensée de très-bon sens: volontiers un bel homme est fat, je l’ai remarqué.

LISETTE

Oh ! il a tort d’être fat, mais il a raison dètre beau.

SILVIA

On ajoute qu'il est bien fait; passe.

LISETTE

Oui-da, cela est pardonnable.

SILVIA

De beauté et de bonne mine; je l'en dispense; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE

Vertuchoux! si je me marie jamais, ce superflu là sera mon nécessaire.

SILVIA

Tu ne sais ce que tu dis; dans le mariage, on a plus souvent aïiairc à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme: en un mot. je ne lui demande qu'un bon caractère, et cela est plus diflicile ii trouver qu’on ne pense. On loue beaucoup lésion, mais qui est-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit? N’en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient, avec leurs amis, les meilleurs gens du monde? C'est la douceur, la

raison, l'enjouement même ; il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui. ne soit garant de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disait-on tous les jours d'Ergaste : aussi l'est-il, répondait-on ; je l'ai répondu moi-méme. Sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, ficz-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui!

LISETTE

Quel fantasque avec ces deux visages!

SILVIA

N'est-on pas content de l.éandre, quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde; c'est une àinc glacée, solitaire, inaccessible; sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une ligure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur. de froid et d'ennui tout ce qui l'environne: n'est-ce pas là un mari bien amusant?

LISETTE

Je gèle au récit que vous m'eu faites; mais Tersandre, par exemple?

silvia. •

Oui , Tersandre ! il venait l’autre jour de s'emporter contre sa femme; j’arrive, on m'annonce; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d’un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe! Voilà ce que c’est que les hommes : qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui? Je fa trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venaient de pleurer; je la trouvai comme je serai peut-être: voilà mon portrait à venir; je vais du moins risquer d’en être une copie. Elle me lit pitié, Lisette; si j’allais te faire pitié aussi? cela est terrible, qu’eu dis-tu? Songe à ce que c’est qu’un mari.

LISETTE

Un mari? c’est un mari : vous ne deviez |«is finir par ce mot-là; U me raccommode avec tout le reste.

X. OftfîO.V

Eh ! bonjour, ma fille. La nouvelle que je viens t’annoncer te fera-t-elle plaisir? Ton prétendu arrive aujourd’hui, son père me l’apprend par celte lettre-ci. Tu ne nie réponds rien : tu me parais triste. Lisette, de son cété, baisse 1rs yeux. Qu’est-cc que cela signifie? Parle doue, toi, de quoi s'agit-il?

LISETTE

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une Ame gelée qui se tient à l’écart, et puis le portrait

d’une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer; voilà, monsieur, tout coque nous considérons avec tant de recueillement.

m. onnox.

Que veut dire ce galimatias? une Ame, un portrait. Explique-toi donc : je u’y entends rien.

LE JEU DE L’AMOUR ET DU

StLVJA.

C’est que j’entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari : je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller; et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le iuoudc, et une grimace avec sa femme.

il. OUI. ON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

LISETTE

Premièrement, Il est beau; et c'est presque tant pis. *

m. onooN.

Tant pis! Rèvcs-tu, avec ton tant pis?

LISETTE

Moi. je dis co qu’on m'apprend; c’est la doctrine de madame ; j ‘étudié sous elle.

y. OHGON.

Allons, allons, il n’est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, lu sais combien je l’aime. Dorante vient pour l’épouser : dans le dernier voyage que je fis en province, j’arrêtai ce mariage-là avec sou père, qui est mon intime et ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus. Je te défends toute complaisance à mon egard : si Dorante ne te convient point, tu n'a» qu'à le dire, cl il repart; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

Un duo de tendresse en décidera comme à l’Opéra : Vous inc voulez, je vous veux, vite un notaire; ou bien : M'aimez-vous? non, ni moi non plus; vile à cheval.

xi. onooN.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante; il était absent quand j'étais chez «on père : mais, sur (oui le bien qu’on m’eu a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ui l’an ni l’autre.

SILVIA

Je suis pénétré de vos bontés, mon père; vous inc défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

Si. OUGOX.

Je te l'ordonne.

SILVIA

Mais si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m’accorder uno grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

M. ORGOX.

Parle ; si la chose est faisable, je le l'accorde.

SILVIA

Elle est très-faisable; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

HASARD, ACTE I, SCÈNE III

U. ORGOX.

El» bien ! abuse : va, dans cc monde, il faut être un peu trop bon pour l'étrc assez.

LISETTE

Il n’y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGOX.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA

Dorante arrive ici aujourd'hui : si je pouvais le voir, l’examiuer un peu sans qu'il inc connût? Lisette a de l’esprit, monsieur : elle pourrait preudru ina place pour un peu de temps, et je prendrai-!* sienne.

M. OHGON, à part.

Sou idée est plaisante. [haut.) Laisse-moi rêw un peu à cc que tu me dis là. (à pan.) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien sioeulier; elle ne s’y attend pas elle-même* (A««M Soit, ma lille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette?

LISETTE

Moi, monsieur? Vous savez qui je «ni»; essaya de m’en conter, et manquez de respect, si vota» l’osez, à cette contenance-ci : voilà un écliantill-’û des bons air» avec lesquels je vous attend». Qo'n dites-vou»? Ilem! retrouvez-vous Lisette?

M. OIIoON.

Comment donc ! je m’y trompe actuellement m* iméme. Mais il n'y a point de temps à perdre; t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nou? «urprendre; hàtcz-vous, et qu’on donne le mot à tout-; la maison.

Il ne uie faut presque qu’un tablier.

LISETTE

Et moi, je vais à ma toilette : venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions. U peu d'attention à votre ser-

vice s’il vous plaît.

SILVIA

Vous serez contente, marquise ; marchons.

M. ORGON, MARIO

il. ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario; vouez, vous saurez de quoi il s'agit.

il & RIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, mousicur?

il. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

, MARIO

Je suivrai vos ordres.

M. UlUioN.

Nous verrous Dorante aujourd'hui ; mais nous iule verrous que déguisé.

MARIO

Déguisé! Viendra-t-il en partie de masque? lui don ocrez- vous le bal?

M. ORGON

Écoutez l’article de la lettre du père. Hum. o Je • ne sais, au reste, ce que vous penserez d’une « imagination qui est veuue à mou tils; elle est

■ bizarre, il en convient Itti-méme, mais le inotir

■ en est pardounable et même délicat: c’est qu'il « m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord « chez vous que sous la ligure de son valet, qui,

« de son côté, fera le persouuage de sou maître...

MARIO

Ah! ah! cela sera plaisant.

M. ORGON

Écoutez le reste. « Mon fils sait combien l’cnga- « gcracut qu’il va prendre est sérieux, cl il espère, u dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, sai-

■ sir quelques traits du caractère de uotre future, a et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur « ce qu'ildoil faire, suivaut la liberté que uoussom- « me* convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'eu « fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable « fille, j'ai consenti à tout, eu prenant la précau- « lion de vous avertir, quoiqu’il 111‘ait demandé le « secret : de votre côté, vous eu userez là-dessus « avec la future comme vous le jugerez à propos. » Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive : c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitra de Dorante, dont elle ignore le secret, m’a demandé déjouer

ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'eu ditesvous? Savez-vous ricu de plus particulier que cela? Actuellement la maîtresse et lu suivante se travestissent. Que nie conseillez-vous, Mario? avertirai-je votre sœur, ou non?

MARIO

Ma foi, monsieur, puisque les choses pivuneul ce train-là. je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est inspirée à l'uu et à l'autre : il faudra bien qu'ils se parlent soumit

HASARD, ACTE I, SCENE V

tous deux sous ce déguisement; voyous si leur cœur ne les avertira pas de ce qu'ils valent. Peutêtre que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

M. ORGON

Nous verrons un peu comment elle sc tirera d'intrigue.

MARIO

C'est une avcuturc qui ne saurait manquer de nous divertir; je veux me trouver au début, et les agacer tous deux.

SILVIA, m. ORGON, MARIO, UN VALET.

SILV1A.

Me voilà, monsieur; ai-je mauvaise grâce en femme de clunubrc? El vous, mou frère, vous savez de quoi il s'agit apparemment : comment me trouvez-vous?

MARIO

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet; mais tu pourrais bien aussi escamoter Doraute à ta maîtresse.

SILVIA

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serais pas lâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir uu peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes fout ce coup-là, ils me ferotit plaisir, je les estimerai. D'ailleurs cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de sou valet, je ne crains pas ses soupirs; ils n'oseront m'aborder : il y aura quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO

Allons, doucement, ma sœur; cc faquiu-là sera votre égal.

M. ORGON

Et ne mauqueru pas de t'aimer.

SILVIA

Eh bien ! l'houneur de lui plaire ne me sera pas inutile; les valets sont naturellement indiscrets; l'amour est babillard, et jeu ferai l'historien de sou maître.

LE VALET

Monsieur, il vient d’arriver un domestique qui demande à vous parler. Il est suivi d’uncrocheteur qui porte uue valise.

M. ORGON

Qu'il entre. C'est sans doute le valet de Doranle; son maître peut être resté au bureau pour affaires. Ou est Lisette ?

SILVIA

Lisette s'habille, ctda^ son miroir nous trouve très-imprudents de lui livrer Doraute : elle aura bien tôt fait.

352 LKS FAUSSES CONFIDEN

M. ORGON

Doucement, on vient.

SCÈNE VI

DOUANTE, ni ra/ei ; M. ORGON, SILVIA, MARIO. DORANTS.

Je cherche monsieur Orgon : u’esl-ce pas à lui que j'ai l’honneur de faire la révérence?

M. ORGON

Oui, mon ami, c'est à lui-méme.

DORANTS.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à monsieur Dorante, qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous eu assure lui-méme.

M. ORGON

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

S1LVIA.

Moi, monsieur, je dis qu'il est bicu venu, et qu'il promet.

DORANTE

Vous avez bien de la bouté ; je fais du mieux qu'il m’est possible,

MARIO

Il n'est pas mal tourné, au rnoius; ton cœur n'a qu’à se bien teuir, Lisette.

SILVIA

Mon cœur ? c’est bien des affaires.

DORANTE

.Ne vous fâchez pas, mademoiselle ; ce que dit monsieur ne m‘cn fait point accroire.

SILVIA

Cotte modestie-là me plaît; continuez de même.

MARIO

Fort bien ! mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il le donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave, vous seriez toujours sur le qui-vive. Allons, traitez-vous plus commodément; tu as nom Lisette; et toi, mon garçon, cominrtiL t'appelles-tu?

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA

Eh bien! Bourguignon, soit.

DORANTE

Va donc pour Lisette; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO

Votre serviteur! O? n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M, ORGON

Ah! ah! ah! ah! •

SILVIA, bat, G Maria .

Vous me jouez, mon frère.

;es, ACTE 1, SCÈNE VII.

DORANTE

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA

Fais comme tu voudras, Bourguignon ; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces messieurs DORANTE.

Je t’en remercie, Lisette, cl je réponds sur-lechamp à l'honneur que tu me fais.

Courage, mes enfants l si vous commencez à vou» aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO

Oh ! doucement, s’aimer, c’est une autre affair» : vous ne savez peut-être pas que j’en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. U esl vrai qu'il m’est cruel, mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA

Oui : le prenez-vous sur ce ton-là? El moi je veux que Bourguignon m’aime.

DORANTE

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MAIUO.

Monsieur Bourguignon , vous avez pillé celte galanterie-là quelque part.

DOHANTE.

Vous avez raison, monsieur, c'est dans scsyeav que je l'ai prise.

MARIO

Tais-toi, c'est encore pis; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA

Il ne l'a pas à vos dépens, et s’il en trouve dans mes yeux, il n’a qu’à prendre.

M. ORGON

Mon fils, vous perdrez votre procès, retironsnous : Dorante va venir, allons le dire à ma fille; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE VII SILVIA, DORANTE

SILVIA, à pari.

11$ se donnent la comédie; n'imporle, mettons tout à profit; ce garcon-ci n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l’aura. Il va m'en conter; laissons-Je dire, pourvu qu’il m'instruise.

DORANTE, à pari.

Celle fille-ci m'étonne; il n'y a point de femme au monde à qui «a physionomie ne fit honueur : lions connaissance avec elle... (haut.) Puisque non* sommes dans le style amical, et que nous WN abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse If

vaut-elle? Elle est hica hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi.

^ silvia.

Kourgiiignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec riulcnlion de me conter des douceurs ; n est-il pas vrai?

Ma foi ! je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue ; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes : je o'aime pas l'esprit domestique; mais à ton égard, c’est une autre a lia ire. Comment donc, tu me soumets, je suis presque timide, ma familiarité u oserait s’apprivoiser avec toi; j’ai toujours envie d'ôter mou chapeau de dessus ma tête; cl quand je te tutoie, il me semble que je joue; enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc avec ton air de princesse?

SILVIA

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en inc voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE

Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA

Le trait est joli assurément; mais, je le le répète encore, je ue suis poiul faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe res-

semble à la tieune.

DORANTE

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas?

SILVIA

Non, Bourguignon; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE

Bien que cela! ton petit traité n’est composé que de deux clauses impossibles.

SII.VIA, ù part .

Quel homme pour un valet! Il faut pour-

tant qu'il s’exécute; on m'a prédit que je n’épouserai jamais qu’un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE

Parbleu! cela est plaisant; ce que tu as juré pour homme, je l’ai juré pour femme, moi : j’ai fait serment de n'aiiner sérieusement qu'une iille de condition.

SILVIA

Ne t'écarte donc pas de tou projet.

DORANTE

Je ne m’en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : lu as Pair bien distingue , et l'on est quelquefois fille de condition sans

le savoir.

SILVIA

Ah! ah! ah! je le remercierais du ton élojjc, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE

Eh bien ! venge-t’en sur la mienne, si lu me trouves asseï bonne mine pour cela.

SILVIA, à part.

Il le mériterait, (fc»w.) Mais ce n’est pas là de quoi il est question; trêve de badinage, c’est un homme de condition qui ru'csl prédit pour époux, et je n’en rabattrai rien.

Parbleu ! si j’étais tel, la prédiction me menacerait; j'aurais peur de la vérifier : je n'ai pas de foi à l'astrologie, mais j’en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, à part.

Il ne tarit point. fAout.) Finiras-tu ? Que l’importe la prédiction, puisqu'elle t’exclut?

DORANTE

Elle u’a pas prédit que je ne t’aimerais peint.

SILVIA

Non; mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi je te le confirme.

dorante.

Tii fais fort bien, Lisette : celte fierté-là te va à merveille, et quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue ; il te fallait encore celle grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que lu y gagnes.

SILVIA, « part.

Mais en vérité voilà un garçon qui me surprend,malgré que j'en aie. (haut.) Dis-moi, qui estu, toi qui me parles ainsi?

DORANTE

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA

Va , je le souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec loi.

DORAKTB.

Ma foi! l'amour a plus de tort qu elle ; j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demauder tou cœur que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, à part.

Nous voilà . grâce au ciel , en conversation réglée. [haut.) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens; mais, je l'eu prie, changeons d'entretien; venons à ton maître : tu peux te passer de me parler d'amour, je pense?

DORANTE

Tu pourrais bien le passer de m’en faire sentir, toi.

SILVIA

Ah! je me fâcherai, tu in’impaliciiles; encore une fois, laisse là ton amour.

DORANT

Quitte donc ta figure.

LE JEl' DE L'AMOUR ET DU HASARD, ACTE 1, SCENE VIII.

DORANTE, SILVU, l'ASQI IN. .

SILVIA, (i /ni rt.

A la Ou, je crois qu'il m'amuse. (Aawi. > Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas Unir? Faudrat-il que je te quitte? (a pan,) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE

Attends, Lisette ; je voulais moi-même te parler d’autre chose, mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVU.

J'avais, de mon côté, quelque chose à te dire; mais lu m’as fait perdre mes idées aussi à moi.

DORANTE

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maitresse te valait.

SILVU.

Tu reviens à ton chemin par un détour. Adieu.

DORANTE

Eh uon! te dis-je, Lisette; il ne s’agit ici que do mou maître.

SILVU.

Eh bien, soit; je voulais te parler de. lui aussi, et j’espère que tu voudras bien me dire confidcmment ce qu'il est : ton attachement pour lui m'eu donne lionne opinion ; il faut qu’il ait du mérite, puisque tu le sers.

Tu me permettras peut-être bieu de te remercier de ce que lu me dis là, par exemple?

SILVU.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j’ai eue de le dire?

dorante.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent : fais comme tu voudras, je n’v résiste point, et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SII.VIA.

Et moi , je voudrais bien savoir comment il se fait que j'ai la bonté de t'écouler; car, assurément, cela est singulier.

DORANTE

, Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVU, « part.

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds! En vérité, cela passe la raillerie, {haut.) Adieu.

dorante.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA

Adieu , te dis-je, plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je lâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine : en attendant, tu vois cet appartement. c'est le vôtre.

Tiens, voici mou maître.

PASQUIN

Ah! te voilà, Bourguignon? Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ici? •

DORANTE

Il ii'élait pas possible qu'on nous reçut mal,

monsieur.

FASQUIN.

Un domestique là-bas m a dit d'entrer ici, cl qu'on allait avertir mon beau-père, qui était avec ma femme.

SILVIA

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille sans doute, monsieur?

pasolin.

Eli oui! mou beau-père cl ma femme, autant vaut; je viens pour épouser, et ils inallcndecl pour être mariés, cela est convenu : il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA

L'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

FASQUIN.

Oui ; mais quand on y a pensé , on n'y pense plus.

SILVIA, bat, h Dorante.

Bourguignon, on est homme de mérite à boa marché chez vous, ce me semble?

PASO U IN

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA

Bien; je lui dis seulement que je vais faire cendrc monsieur Orgon.

PASQtHN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comm< moi?

SILVIA

L'est qu’il ne l’est pas encore.

DORANTE

Elle a raison, monsieur; le mariage «est pas fait.

PASQCT1N.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE

Attendez donc qu’il soit fait.

FASQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons pour un betn-pêf* de la veille ou du lendemain.

SILVIA

En effet, quelle si grande différence y entre être mariée ou ne l’être pas? Oui, monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre Ik*u' père de votre arrivée.

FASQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais, avant q* de partir, di-tea-moi une chose : vous qui êtes *• jolie, Vi 'êtes-vous pas la sou-brette de l'hétel?

LE JEU DE L'AMOUIl ET DU HASARD. ACTE II, SCÈNE 1.

SILVIA

Vous lavez dit.

rMQDM.

C’est fort bien fait, je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici? Comment me trouvez-vous?

ftILVIA.

Je vous trouve plaisant...

pasqtin.

Bon ! tant mieux : entretenez-vous dan» ce sentiment-là, il pourra trouver sa "place.

SILVIA

Vous ôtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte : il faut qu’on ait oublié d’avertir votre beau-père, car assurément il serait venu; et j’y vais.

PASQÜTN.

Di tes- lui que je l’attends avec affection.

SILVIA, ù part .

Que le sort est bizarre! Aucun de ces deux hommes n’est à sa place.

SCÈNE IX

DORANTE, PASQIIN.

PASQÜIN.

Eli bien, monsieur! mou commencement va bien; je plais déjà à la soubrette.

DORANTE

Butor que lu es !

PASonx.

Pourquoi donc? Mon entrée est si gentille! DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là les façons de parler sottes et triviales, je t’avais donné de si bonnes instructions; je no l’avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m’en être fié à toi.

pasqüin.

Je ferai encore mieux dans la suite ; et, puisque le sérieux n’est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s’il le faut.

DORANTE

Je ne sais plus où j’en suis; cette avcnturc-ei m’étourdit : que faut-il que je fasse?

PASOIUN.

Est-cc que la fille n'est pas plaisante?

DORANTE

Tais-loi; voici monsieur Orgon qui vient.

M. ORGON, DORANTE, PASQCIN.

M. ORGON

Mon cher monsieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n’est que de cet instant que j’apprends que vous êtes ici.

PASOÜIN.

Monsieur, mille pardons, c’est beaucoup trop, et il n’en faut qu’un quand on n’a fait qu’une faute; au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON

Je tâcherai de n’en avoir pas besoin.

PASQCIX.

Vous êtes le maître, et moi votre serviteur.

u. ORGON.

Je suis, je vous assure, charme de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

PASQÜIN.

Je serais d’abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti, et j’étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s’habille : elle a été un peu indisposée; en attendant quelle descende, voulez- vous vous

rafraîchir?

pasûcix.

Oh! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

M. ORGON

Bourguignon, ayez soin de vous, mon g;yron.

PASQÜIN.

Le gaillard est gourmet, il boira du meilleur.

M. OROON.

Qu’il ne l’épargne pas.

LISETTE, M. ORGON

M. ORGON

Eh bien! que me veux-tu, Lisette?

LISETTE

J'ai à vous entretenir un moment.

ai. ORGON.

De quoi s’agit-il?

LISETTE

lie vous dire l’état où sont les choses, parce qu’il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n’avez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON

Ccd est «loue bien sérieux?

Om, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de mademoiselle Silvia : moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompée.

tw ir*/

LE JEU DE L'AMOUR ET DU

Et de quelle conséquence est-il donc!

LISETTE

Monsieur, on a de la peine à sc louer soi-même; mai*, malgré toutes les règles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n’aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille : il est temps qu'elle sc déclare, cela presse; . car, un jour plus lard, je n’en réponds plus.

si. OHGON.

Eh! d'où vient qu’il ne voudrait plus de ma fille quand il la couualtra? Te défies-tu de ses charmes ?

LISETTE

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens : je vous avertis qu'ils vont leur train, et que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. OHGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette, (il rit.) Ah! ah! ah!

LISETTE

Nous y voilà : vous plaisantez, monsieur, vous vous moquez de moi; j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

M. OHGON.

Ne t^u embarrasse pas, Lisette, va tou chemin.

LISETTE

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite : tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain; je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira; mais cela ne laissera pas que d'être, voyez- vous; demain je me garantis adorée.

M. OHGON.

Eh bien ! que vous importe? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

u. OHGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE

Monsieur, prenez-y garde : jusqu'ici je n’ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j’ai ménagé sa tète; si je m’en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

M. OHGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

U. OHGON.

Mais, dis-moi, ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-l-ellc de son prétendu?

LISETTE

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède; mais, à

vue de pays, je ne la crois pas contente : je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORCON.

Et moi , je te le défends, j’évite de m'expliquer avec elle, j'ai mes raisons pour faire durer «déguisement. Je veux qu'elle examine son futur plu* à loisir. Mais le valet, comment sc gouverne-til? Ne se mêle-t-il pas d’aimer ma fille?

C’est un original : j'ai remarqué qu’il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu’il est bien fait. Il la rcgàrde et soupire.

M. OHGON.

El cola la fâche?

LISETTE

Mais... elle rougit.

M. OHGON.

Bon, tu te trompes : les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE

Monsieur, elle rougit.

C’est donc d’indignation!

LISETTE

A la bonne heure.

M. OHGON.

Eh bien , quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître, et si ellcsc fâche, ne t'en inquiète point, ce soot mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

LISETTE, PASQUIN, M. ORGON

PASQUIN

Ah ! je vous trouve,’ merveilleuse dame; je vous demandais à tout le monde. Serviteur, cher beaupère, ou peu s’en faut.

M. OHGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants; je vous laisse ensemble : il est bon que vous vous aimiez un peu avant que de vous marier.

PASQLTK.

Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. OHGON.

Point d'impatience. Adieu.

LISETTE, PASQUIN

PASQUIN

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas; en parle bien à son aise le bonhomme.

LISETTE

J'ai de la peine à croire qu’il vous en coûte tant

d'attendre, monsieur; c’est par galanterie que vous faites l'impatient; à peine êtes vous arrivé! Votre amour ne saurait être bien fort; ce n’est tout au plus qu'un amour naissant.

PASQUIN

Vous vous trompez, prodige de nos jours, un amour de voire façon ne reste pas longtemps au berceau : votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, et le troisième l'a rendu grand garçon. Tâchons de l'établir au plus vite; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE

Trouvez-vous qu'on le maltraite? est-il si abandonné?

PASQUIN

En attendant qu’il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu’en vous amusant.

PASQUIN, M baisant la mtlin.

Cher joujou de mon âme! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille1.

LISETTE

Allons, arrêtez-vous; vous ôtes trop avide.

PASQUIN

Je ne demande qu'à me soutenir en attendant que je vive.

LISETTE

Ne faut-il pas avoir de la raison?

PASQUIN

De la raison t Hélas! je l'ai perdue: vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

Nais est-il possible que vous m’aimiez tant? Je ne saurais me le persuader.

PASQUIN

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

PASQUIN

Ah ! mignonne adorable, votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite !

usette.

Quelqu'un vient à nous : c’est votre valet.

I. Petite mesure 4e «in, aueieaaemeal en usage, et qui valait ntlr«B un quart de litre.

SCÈNE IV

DORANTE, PASQ1TN, USETTE.

DORANTE

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment.

PASQUIN

Non : maudit soit la valetaille qui ne saurait nous laisser en repos!

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

pasquin.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisième. Voyons.

DORANTE, tas, a Pasquin.

Viens donc, impertinent.

PASQUIN, bas, à Dorante.

Ce sont des injures, et non pas des mots cela... (à Lisette.) Ma reine, excusez.

LISETTE

Faites, faites.

DORANTE

Débarrasse-moi de touj ceci ; ne te livre point : parais sérieux et rêveur , et môme mécontent, entends-tu ?

PASQUIN

Oui, mon ami : ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

PASQUIN, LISETTE

PASQUIN

Ah! madame! sans lui j'allais vous dire de belles choses, et je n’en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour, qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand-est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie?

LISETTE

Il faut espérer que cela viendra.

PASQUIN

Et croyez-vous que cela vienne?

LISETTE

La question est vive: savez-vous bien que vous m'embarrassez.

PASQUIN

Que voulez-vous? je brûle et je crie au feu.

LISETTE

S’il m'était permis de m'expliquer si vite...

PASQUIN

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

LE JEU DE L’AMOUR ET DU HASARD, ACTE IL SCENE VIL

PA8QDDÏ.

Ce n’esl donc pas la retenue d’à présent, qui donne bien d'autres permission».

Mais que demandez-vous?

pASgcnr.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez : tenez, je vous aime, moi; faites l’écho, répétez, princesse.

LISETTE

Quel insatiable I Eh bien î monsieur, je vous aime.

PASO lt a.

Eb bien, madame, je me meurs; mon bonheur me confond, j'ai peur d’en courir les champs; vous m’aimez, cela est admirable.

LISETTE

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage; peut-être ni aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

pasqcim.

Ah! madame, quand nous en serons là, j'y per* drai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

PA901U.N

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes, cl je uc devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE

Souvenez- vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

PASQUTN.

Les pères et mères font tout à leur tête.

LISETTE

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

PASQUUf.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE

Puis-je me ilattcr que vous êtes de même à mon égard ?

pasouin.

Hélas! quand vous ne seriez que Perretle ou Margot, quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE

Puissent de si beaux sentiments être durables !

PASQUTH.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de. nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d orthographe que vous aurez faites sur mon

compte.

LISETTE

J'ai plus d'intérêt à ce sermenl-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

PASQUIN te met à gmour.

Votre bonté m'éblouit, cl je me prosterne devint

LISETTE

Arrêtez-vous, je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là; je serais ridicule de vous y laisser, levez-vous. Voilà encore

quelqu'un.

SCÈNE VI

LISETTE, PASQUIS, SILV1A.

LISETTE

Que voulez-vous, Lisette?

SILVIA

J’aurais à vous parler, madame.

PAS0U1N

Ne voilà-l-il pas? eh! ma mie, revenez dans un quart d’heure; allez, les femmes de chambre de tnon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA

Monsieur, il faut que je parle à madame.

PASQUIN

Mais voyez l’opiniâtre soubrette! Heine de nia vie, renvoyez-la. Retourncz-vous-en, ma fl lie; nous avons ordre de nous aimer «vaut qu’ou nous marie, D’mlcrrorfcpez point nos fonctions.

LISETTE

Ne pouvez-vous pas revenir dans un raomeut,

Mais, madame...

PA&QUIN

Mais, ce mais-là u’est bon qu’à me donner la fièvre.

silvla, d ptrt Itt premier $ jnoit.

Ah! le vilain homme! Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE

I Permettez donc que je m'eu défasse, monsieur.

PASQUIFf.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... patience... Je me promènerai, en attendant quelle ait fait. Ah! les sottes gens que nos geus!

SILVIA, LISETTE

SILVIA

Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d’un coup, cl de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE

Pardi! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois; il faut que je paraisse ou la maîtresse ou la suivante, que j obéisse ou que j ordonne.

SILVIA

Fort bien ; mais puisqu'il n’y est plus, écoutez-

LK JEU DK L'A MOU H ET DU HASARD, ACTE II, SCÈNE VIII

moi comme votre maîtresse : vous voyez bien que cet hoinme-là ne me convient point.

Lisette.

Vous n’avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA

Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaiffc de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n’en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas In répugnance qu'il me voit, car il me fuit, et ne me dit mol. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer mut doucement d’allaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans logoût de l'épouser.

LISETTE

Je ne saurais, madame.

silvia.

Vous ne sauriez? Et qu’est-ce qui vous en empêche ?

LISETTE

.Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILX’IA.

Il vous l’a défendu? Mais je ne reconnais point mon père à ee procédé-là.

Positivement défendu.

silvia.

Eh bien! je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu’ils sont invincibles. Je ne saurais me persuader qu’après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE

Mais, madame, le futur qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA

Il ine déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE

Donnez-vous le temps de voir ce qu’il est; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA

Je le liais assez, sans prendre du temps pour le

haïr davantage.

LISETTE

Son valet, qui fait l’imjiortant, ne vousaurail-il point gâté l'esprit sur son compte?

silvia.

Hum! la sotte! Son valet a bien affaire ici !

LISETTE

C’est que je me délie de lui, car il est raisonneur.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire; j’ai soin que ce valet me parle peu, et, dans le fieu qu'il m'a dit, il ne in'a jamais rien dit que de trèssage.

LISETTE

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des

histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA

Mou déguisement ne ni’expose-l-il pas à in’entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D’où vient la manie d’imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n a point de part? car i enfin vous m’obligez à le justifier; il n’est paa question de le brouiller avec son maître, ni d‘cu faire un fourbe, pour me faire, moi, une imbécile qui croule ses histoires.

LISETTE

Oh! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu’à vous fâcher, je n’ai plus rien à dire.

SILVIA

Dès que je le défends sur ce ton-là? Qo’est-ce que c’est que lé ton dont vous dites cela vousmême? qu'entendez-vous par ce discours? que se passe-t-il dans votre esprit?

LISETTE

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien! si ce valet n’a rien dit, à la bonne heure; il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la hoiine opinion que vous en avez, moi.

SILVIA

Voyez-vous le mauvais esprit! comme elle tourne les choses! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE

En quoi donc, madame? quelle finesse enlendez-vous à ce que je dis?

SILVIA

Mol, j’y entends finesse! moi, je vous querelle pour lui ! j’ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque-là? lionne opinion, juste ciel! bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? gu’cst-cc que cela veut dire? à qui parlezvous? qui est-ce qui e$l à l'abri de ce qui m’arrive? où en sommes-nous?

LISETTE

Je n'en sais rien ; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me Jetez.

SILVIA

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, , vous m’êtes insupportable; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

LE JEU DE I/AMOUR ET DU HASARD, ACTE II, SCÈNE IX

mellrc ; je D oserais songer aui termes dont elle Ve»l servie, ils me font toujours peur; il s'agit d'un valet : ah! l'étrange chose! Ecartons l’idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon, et je ue dois pas m'en prendre & lui.

SCÈNE IX

DOUANTE, SILVIA.

DORANTE

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler; je crois que j*ai à me plaindre de loi.

SILVIA

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t’en prie.

douante.

Gomme lu voudras.

SILVIA

Tu n’eu fais pourtant rien.

DORANTE

Ni toi non plus ; tu me dis : Je t’en prie.

C’est que cela m’est échappé.

DORANTE

Eh bien! crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n’est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA

Est-cc que ton maître s’en va? Il n’y aurait pas grande perte.

DORANTE

Ni à moi non plus, n’est-il pas vrai? J’achève la pensée.

SILVIA

Je l'achèverais bien moi-méme, si j’en avais envie; mais je ne songe pas à loi.

DORANTE

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-l'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet ! je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne : voilà mes dispositions; ma raison ue m'en permet poiut d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE

Mon malheur est inconcevable; lu m'êtes peutêtre tout le repos de ma vie.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit!

11 me fait de la peine : reviens à toi; tu me parles, je le réponds; c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire; et si tu étais instruit, en vérité,

tu serais content de moi, tu nie trouverais d'un* bonté sans exemple, d'une bonté que je bUinmi: dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas, le fond de mon cœur me rassure; ce que je faisc^i louable; c'est par générosité que je te parle, mai? il ne faut pas que cela dure; ces générosités-la oc sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour ine rassurer toujours sur l'innocence de me* intentions; à la fin, cela ne ressemblerait plu.- a rien : ainsi finissons, Bourguignon, finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie? C'est * moquer; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE

Ali! ma chère Lisette, que je souffre!

SILVIA

’ Venons à ce que tu voulais me dire : tu te plaignais de moi quand tu es entré; de quoi était-il question?

DORANTE

De rien, d’une bagatelle ; j 'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu’un prétexte.

SILVIA, û part .

Que dire à cela? Quand je me fâcherais, il n«n serait ni plus ni moins.

DOUANTE.

Ta maîtresse, en parlant, a paru m’accuser de l'avoir parlé au désavantage de mon maître.

Elle se l’imagine; cl si elle t’en parle encore, lu peux nier hardiment : je me charge du reste.

DORANTE

Eh! ce n’est pas cela qui m'occupe.

SILVIA

Si tu n’as que cela à me dire, nous n’avons pluque faire ensemble.

dorante.

Laisse-moi du moins le plaisir de le voir.

SILVIA

I*e beau motif qu'il me fournil là! j'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE

Tu me railles; tu as raison : je ne sais ce que je dis, ni ce que je le demaude. Adieu.

SILVIA

Adieu : lu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit : cela est-il sérieox!

DORANTE

Pour moi, il faut que je parle, ou que la tète me tourne.

SILVIA

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponsedà, per exemple.

Et je n'ai fait qu'une faute, c'est de n'étre pa> parti dès que je t'ai vue.

LE JEU DE L'AMOUR ET Dü HASARD, ACTE II, SCENE XI. 3GI

SILVIA, à pan.

J'ai besoin à tout moment d'oublier <|ue je l'é- «mite.

DORANTE

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

S1LVIA.

Oh! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'eu assure.

DORANTE

Que peux-tu me reprocher? Je ne me propose pas de Us rendre sensible.

SILVIA

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE

Et que pourrai-je espérer en tâchant de me faire aimer? Hélas? quand même j'aurais ton cœur...

silvia.

Que le ciel m'en préserve! Quand lu l'aurais, tu ne le saurais pas; et je ferais si bien, que je ne le * «aurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là !

DORANTE

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ue m’aimeras?

SILV1A.

Sans difficulté.

DORANTE

Sans difficulté! Qu ai-je donc de si affreux?

su. VIA.

Rien : ce n'csl pas là ce qui te nuit.

DORANTE

Eh bien! chère Lisette, dis-le-inoi cent fois, que b' ne «'aimeras point.

SJLV1A.

Oh! je le l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE

Il faut que je le croie! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains: tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras! Accable mon cœur de cette certitude-là! J'agis de bonne foi; donne-moi du secours contre moimême; il m'est nécessaire : je te le demande à geiiOUX. (// te jette o genoux. Dant ce moment, M. Ornon et Mario entrent , et ne disent mol.)

MONSIEUR ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE

Ah ! nous y voilà! il no manquait plus que cette facon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse! c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc. Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu? je ne te hais point, lève-toi ; je t'aimerais si je pouvais; tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE

Quoi ! Lisette, si je n’étais pas ce que je suis, si j’étais riche, d'une condition honnête, et que je l'aimasse autant que je l'airne, tou cœur n’aurait point de répugnance pour moi?

SILVIA

Assurément.

DORANTE

Tu ne me haïrais pas? tu me souffrirais?

SILVIA

Volontiers : mais lève-toi.

DORANTE

Tu parais le dire séricusomeut; et si cela est, nia raison est perdue.

SII.YIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

MONSIEUR ORGON, t’approchant.

C’est bien dommage de vous-interrompre : cela \a à merveille, mes enfants; courage.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur; je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

MONSIEUR ORGON

Vous vous convenez parfaitement bien Ions deux. Mais j'ai à le dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, bourguignon?

DORANTE

Je me retire, monsieur.

MONSIEUR ORGON

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu [dus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE

Moi, monsieur?

MARIO

Vous-même, monsieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE

Je ne sais ce qu'on veut dire.

MONSIEUR ORGON

Adieu, adieu; vous vous justifierez une autre fois.

SILVIA, MARIO, MONSIEUR ORGON

MONSIEUR ORGON

Eh bien! Silvia, vous ne nous regardez pas; vous avez l'air tout embarrasse.

SILVIA

Moi. mon père? et où serait le motif de mon embarras? Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c’est une idée.

LE JEU PE L'AMOUR ET DU HASARD, ACTE II, SCÈNE Ht

MARIO

Il y a quelque chose , ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA

Quelque chose dans voire tête, à la honue heure, mon frère; mais pour dans la mienne, il n*y a que I 'étonnement de ce que vous dites.

MONSIEUR ORGOX*

CVst dune ce garçon qui vient de sortir qui l’inspire celle extrême antipathie que lu as pour son maître?

SILVIA

Qui? le domestique de Dorante?

MONSIEUR ORGON

Oui, le valant Bourguignon.

SILVIA

Le galant Bourguignon , dont je ne savais pas l'épithéte, ne me parle pas de lui.

MONSIEUR ORGOX.

Cependant on prétend que c’est lui qui le détruit auprès de toi, et c’est sur quoi j'étais hien aise de te parler.

SILVIA

Ce n'esl pas la peine, mon père, el personne an monde que son maître ne m’a donné l'aversion naturelle que j’ai pour lui.

MAUtO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur, elle est trop forte pour être si naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA , nvee vivacité.

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère! Et qui est donc ce quelqu’un qui y a aidé? voyons.

MARIO

Dan» quelle humeur es-tu, ma sœur! Comme lu t’emportes!

• SILVIA

C’est que je suis bien lasse de mou personnage, et que je me serais déjà démasquée si je n'avais pas craint de fâcher mon père.

MONSIEUR OROON.

Cardez-vous-en hieu, ma Hile ; je viens ici pour Yous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre Votre déguisement, il faut, s’il vous plaît , que vous ayez celle de

suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l’aversion qu’on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA

Vous ne m’écoutez donc point , mon père? Je vous dis qu’on ne me l’a point donnée.

MARIO

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

silvia. avec feu.

Que vos discours sont désobligeants! M’a dégoûtée de lui, dégoûtée! J’essuie des expressions bien étranges; je n’entends plus que des choses iuouîes, qu’un langage inconcevable; j’ai l'air

embarrassé, il y a quelque chose; et puis c’e*t lu galaut Bourguignon qui m’a dégoûtée. C'est tout ce qu il vous plaira, mais je u’y-entends rien.

MARIO

Pour le coup, c'egt toi qui es étrange. A qui en as-tu donc? d’où vient que tu es sî fort sur le quivive? dans quelle idée uous soupçonnes-tu?

SILVIA

Courage, mon frère. .Par quelle fatalité aujour d’hui ne pouvez-vous me dire uu mot qui ne ne choque? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne* avez- vous des visions?

MONSIEUR OROON.

Il est vrai que tu es si agitée, que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ce* mouvements-là qui sont cause que Lisette dousi parlé connue elle a fait ; elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de sou maitro; et madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu rostre moi avec tant de colère, que j'en suis encore toute surprise : et c'est sur ce mol de surprise qae uous l'avons querellée; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

silvia.

L'impertinente! y a-l-il rien de plus hafcsabh que cette fille-là? J'avoue que je me suis fJc!*',■ par un esprit de justice ponr ce garçon.

MARIO

Je ne vois point de mal à cela.

silvia.

Y a-t-il rien de plus simple? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise i personne , que je veux sauver uu domestiaie du tort qu'on peut lui faire auprès de son manR. oo •lit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise. Un moment après, un mauvais esprit raisonne; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle à cause de lattHW** qticnce de ce qu elle dit. Mon parti! j'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie? ou peut donc mal interpréter ce que je fai»? Mau que fais-je? de quoi m'accuse-t-on? inslrui*»rnoi, je vous en conjure. Cela est-il sérieux? joue-t-on? se moque-t-on de moi? je ne suis p«* tranquille.

M. OROON.

Doucement donc.

Mon, monsieur, il n’y a point de douceur qu* tienne. Comment donc? des surprises! descendque lices! Kh! qu’on s'explique, que veut-on dire ? Un accuse ce valet, el on a tort; vous vous trompez tous. Lisette est une folle; il est innocent, d voilà qui est fini : pourquoi donc Bien parier <+ corc? car je* suis outrée.

M. ORGOX.

Tu te retiens, ma fille; lu aurais grande ea*ie de me quereller aussi : mais faisons mieux; il D J

Llf JEU DE L’AMOUR ET DU HASARD, ACTE II, SCENE XII.

a que ce valet qui est suspect ici, Dorante n'a qu’à le chasser.

SILVIA

Quel malheureux déguisement! Surtout, que Lisette lie m’approche pas; je la liais plus que Dorante.

m. orgon.

Tu la verras, si tu veux : mais tu dois être charmée que ce garçon a’en aille; car il t’aime, ctcolS t’importune assurément.

StLVIA.

Je n’ai point à m’en plaindre: il me preud pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là : mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets Ih>ii ordre.

Tu n'eu es pas tant la maîtresse que tu le dis

bien.

M. ORGON

Ne l’avons-nous pas vu sc mettre à genoux mal gre toi? Yas-tu pas été obligée, pour le taire lever, de lui dire qu’il ne te déplaisait pas?

silvia, ù part .

J utoulîo !

MARIO

Encore a-t-il fallu, quand il t a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté, Volontiers; sans quoi il y serait encore.

SILVIA

l/hcurcuse apostille, mon frère! Mai* comme l'action m’a déplu, la répétition n’en est pas aimable. Ah çà! parlons .sérieusement : quand finira la comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. OHGO.V.

La seule chose que j’exige de toi, ma fille, c’est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause : attends encore; tu me remercieras du délai que je demande, je t’en réponds.

MAJlIu.

Ti» épouseras Dorante, el même avec inclination, je le le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA

Pourquoi grâce? Et moi je veux qu'il sorte.

M. OHGOX.

Son maître en décidera : allons-nous-en.

MARIO

Adieu, adieu, ma sœur; sans rancune.

SCÈNE XII

SILVIA, leuU; DORANTE, </«f lient peu après.

SILVIA

Ah! que j’ai le coeur serré! je ne sais c.c qui so mélu à l'embarms où je me trouve; toute cette aventure-ci m’aflligc ; je me défie de tous les visages, je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-mème.

DORANTE

Ah! je te cherchais, Lisette.

SILVIA

Ce n’était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, remptehant de tortir.

Arrête donc, Lisette, j’ai à te parler pour la dernière fois; il s’agit d'une chose do conséquence qui regarde les maîtres.

* SILVIA

Va la dire à eux-mêmes : je ne to vois jamais que lu ne me chagrines; laisse-moi.

DORANTS.

Je t'eu offre autant; mais écoule-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire.

SILVIA

Eh bien! parle donc, je t'écoute, puisqu’il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

douante.

Me promets-tu le secret?

silvia.

Je u'ai jamais trahi personne.

dorante.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire qu'à l’estime que j'ai pour toi.

SILVIA

Je le crois; mais tâche de m’estimer sans me le ilire, car cela sent le prétexte.

DORANTE

Tu le trompes, Lisette : tu rn'a promis le secret; achevons. Tu m’as vu dans de grands mouvements, je n’ai pu me défeudre de t'aimer.

silvia. *»

Nous y voilà : je me défendrai bien de t’entendre, moi; adieu.

DORANTE

Reste, ce n’est plus Bourguignon qui te parle.

silvia.

Eh ! qui es-tu donc?

Ah, Lisette! c’est ici où tu vas juger des peines qu’a dû ressentir mon cnuir.

SILVIA

On n’est pas ù ton cojur que je parle, c’est à loi.

DORANTE

Personne nè vient-il?

SILVIA

Non.

DORANTE

L’état où sont les choses me force à te le dire, je suis trop honnête homme pour ne pas en arrêter le cours.

SILVIA, MARIO

SILVIA

Après ?

DOUANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA. à part.

Ah! je vois clair dans mon cœur. *

DORANTE

Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c était que ta maîtresse avant que de l'épouser. Mon père en partant me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en parait un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante, qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire; mais la maltresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet, au point qu elle l'épousera, si on la laisse faire : quel parti prendre?

SILVIA, à part.

Cachons-lui qui je suis... (haut .) Votre situation est neuve assurément. Mais, monsieur, je vous fais d'aliord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, rhemrnt.

Tais-toi, Lisette; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA

Votre penchant pour moi est-il si sérieux? m'aimez-vous jusque-là?

DORANTE

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien; et dans cet état la seule douceur que je pouvais goûter, c était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA

Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte; et je le payerais volontiers du mien, si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DOIUNTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-lu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA

J cntends quelqu'un : patientez encore sur l'article de votre valet, les choses n'iront pas si vile; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE

Je suivrai tes conseils, (ii son.)

SILVIA

Allous, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

MARIO

Je viens le retrouver, ma sœur : nous t'axov laissée dans des inquiétudes qui me touchent; je veux t’eu tirer, écoule-moi.

SILVIA, l'itnwrM.

Ah! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles.

MARIO

Qn'esl-cc que c’est?

SILVIA

Ce n’est point Bourguignon, mon frère Dorante.

MAMO

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA

De lui, vous dis-je; je viens de l'apprendre tout à l’heure; il sort, il me l'a dit iui-méme.

MARIO

Qui donc?

SILVIA

Vous ne m’cntntulez donc pas ?

MARIO

Si j’y comprends rien, je veux mourir.

Venez, sortons d'ici; allons trouver mon père, il faut qu’il le sache. J'aurais besoin de vous aussi, mon frère; il me vient de nouvelles idées: il faudra feindre de m’aimer ; vous en avez déjà dit quelque chose en badinant. Mais surtout gardez bien le secret, je vous en prie.

MARIO

Oh ! je le garderai bien, car je ne sais ce qu< c'est.

SILVIA

Allons, mon frère, venez, ne perdons point de temps; il n’est jamais rien arrivé d’égalâcela.

MARIO

Je prie le ciel qu'elle u’extravaguc pas.

IÆ JEU DE L’AMOUR ET DU HASARD, ACTE III, SCÈNE II

FASQCIX.

Ayez compassion de ma bonne aventure; ne portez point guignon à mon bonheur, qui va son train si rondement : ne lui fermez point le passage.

DORANTS.

Allons donc, misérable; je crois que tu te moques de moi? Tu mériterais cent coups de b«Uon.

PA8QU1N

Je ne les refuse point, si je les mérite; mais quand je les aurai reçus, pertnettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE

Maraud !

PASQCIN.

Maraud, soit; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE

Ce coquin! quelle imagination il lui prend !

PAftQUllf.

Coquin est encore bon; il me convient aussi. Cri maraud n'est point déshonoré d'étre appelé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTP..

Comment, insolent ! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon

nom? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends- tu ?

PABQUIN.

Accommodons-nous : celte demoiselle m'adore, elle m'idolâtre; si je lui dis mon état de valet, et que nonobstant son tendre cœursoittoujours friand de la noce avec moi, ne laisserez- vous pas jouer les violons?

DORANTE

Dès qu'on le connaîtra, je ne m'eu embarrasse plus.

pasquin.

Bon ! et je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère; j'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II

DORANTE teut, et ensuite MARIO.

DORANTE

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoiHe succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maî-

tresse pour me tirer d’embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule. *

MARIO

Arrêtez, Bourguignon, j’ai un mot à vous dire.

Qu’y a-t-il pour votre service, monsieur?

MARIO

Vous en contez à Lisette?

DORANTE

Elle est si aimable, qu’on aurait de la peine à ne lui pas parler d’amour.

MARIO

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE

Monsieur, elle en badine.

MARIO

Tu as de l'esprit : ne fais-tu pas l’hypocrite?

DORANTE

Non. Mais qu'csl-cc que cela vous fait, supposé que Lisette eût du goût pour moi?

MARIO

Ru goût pour lui! Où prenez-vous vos termes? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO

C’est apparemment avec ces petites délicalesses-lâ que vousat-laqucz Lisette? Cela imite l’homme de condition.

Je vous assure, monsieur, que je n’imite personne. Mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, cl vous aviez autre chose à me dire? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle, et de l’intérêt que vous y prenez.

MARIO

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu tue réponds? Modère-loi un peu. Eh bien! tu me disais qu’en supposant que Lisette eût du goût pour toi; après?

DORANTE

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur?

MARIO

Ahl le voici : c’est que, malgré le ton badin que j’ai pris tantôt, je serais très-fâché quelle t’aimât ; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle : non pas dans le fond que je craigne quelle t’aime, elle me parait avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'est qu’il inc déplaît, à moi, d’avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE

Ma foi, je vous crois; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, u'ost pas même content que vous soyez le sien.

MARIO

Il prendra patience.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, ACTE III, SCÈNE IV

DORANTE

Il faudra bien : mai», monsieur, vous l'aime/ doue beaucoup?

MARIO

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dés que j'aurai pris do certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie ?

DORANTE

Oui; je crois que je suis au fait : et sur ce pied-là vous êtes aimé sans doute.

MARIO

Qu'en penses-tu? Est-ce que je ne vaux pas la peiue de l'être?

DORANTE

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux* peut-être?

HASIO.

la réponse est de bon sens je te la pardonne : mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m’aime; et je ne le dis pas pour t’en rendre compte, comme lu le crois bien, mais c’est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE

Vous m'étonnez, monsieur? Lisette ne sait donc pas vos desseins?

Lisette sait tout le bien que je lui veux, et n’y parait pas sensible; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu; retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doilte consoler du sacrifice que tu feras... Ta livrée uest pas propre à faire pencher la balance eu ta faveur, cl tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÉNfc III

SILVIA, DORANTE, MARIO

MARIO

Ah! le voilà, Lisette?

silvia.

Qu'avez-vous, monsieur? Vous me paraissez ému.

MARIO

Ce u est rien; je disais un mot à Bourguignon.

silvia.

Il est triste : cst-cc que vous le querelliez?

DORANTE

Monsieur m'apprend qu’il vous aime, Lisette.

SILVIA

Ce n’est pas ma faute.

DORANTE

Et me défend de vous aimer.

SILVIA

Il me défend donc de vous paraître aimable.

Je ne saurais empêcher qu'il ne l'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

silvia.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Ke-tirèz-vous, Bourguignon.

DORANTE

J’attends qu’elle inc l'ordonne.

MARIO

Encore?

• SILVIA

Il dit qu’il attend; ayez donc patience. DORANTS.

Avez:vous de l'inclination pour monsieur?

SILVIA

Quoi, de l'amour? Oh ! jo crois qu’il ne sera nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE

Ne me trompez-vous pas?

MARIO

En vérité, je joue ici uu joli personuage: qo'tl sorte donc? à qui est-ce que je parle?

DOUANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO

Eli bien ! qu’il s'cu aille.

DORANTE, a part.

Je souffre.

SILVIA

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, Art*, « Silvia.

Von» ne demandez peut-être pas mieux?

MARIO

Allons, Unissons.

DORANTE

Vous ue m'aviez pas dit cet amonr-iâ, Lisette

M. ORGON, MARIO, SILVIA

SILVIA

Si je u’aimais pas cet homme-là, avouons que ;■ serais bieu ingrate.

MARIO, rtHMl.

Ah ! ah ! ah ! ah !

m. oroon.

De quoi riez-vous, Mario?

MARIO

De la colère de Dorante, qui sort, et que j'ai oblige de quitter Lisette.

SILVIA

Mais que vous a-t-il dit dans le petit cntrrUque vous avez eu tète à tête avec lui?

MARIO

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigue- ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON

• Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de***»

LE JEU PE L'AMOUR ET DU HASARD, ACTE 111, SCENE V

propre stratagème ; et (railleurs, à le bieu prendre, il n*y a rien de si flatteur, ni de plus obligeant pour lui que tout ce que tu as Tait jusqu'ici, ma fille : mais en voilà assez.

MARIO

Mais où en est-il précisément, ma sœur?

SILVIA

Hélas! mon frère, je vous avoue que j’ai lieu d'ètre contente.

Hélas! mon frère, me dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce quelle dit?

M. ORGOX.

Quoi! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à l'offrir sa.' main sous le déguisement où le voilà?

silvja.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO

Friponne que lu es, avec ton cher père; tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA

Vous ne me passez ricu.

MARIO

Ah! ah! je prends ma revanche. Tu m'as tantôt chicané sur les expressions, il faut bieo à mon tour que je badine un peu sur les tiennes; la joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

M. orgox.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ina fille ; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA

Ab, monsieur! si 'vous saviez combien je vous aurai d'obligation! Dorante et moi, nous sommes destinés l'un pour l'autre; il doit m'épouser. Si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mou cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre; si vous saviez

combien tout ceci va rendre notre union aimable! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m’aimer, je n’y songerai jamais que je ne l’aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire : c’est un mariage unique ; c’est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c’est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO

Ah! ah! ah! que ton cœur a de caquet, ma soeur! quelle éloquence!

m. orgox.

Il faut convenir que le régal que lu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA

(àila vaut fait, Dorante est vaincu; j'attends mon captif.

MARIO

Ses fers seront plus dorés qu'il ue pense; mais

3ti7

je lui crois l’âme en peine, et j’ai pitié de ce qu’il souffre.

SILVIA

Ce qu’il lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable : s'il pense qu’il chagrinera son porc en m'épousant, il croit trahir sa fortune et sa naissance; voilà de grands sujets de réflexion. Je serai charmée de triompher; mais il faut que j’ar-

rache ma victoire, et nou pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour et la raison.

El que la raison y périsse?

M. ORGOX.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour-propre!

MARIO

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme, et il est tout au plus uni.

M. OKGON, SILVIA, MARIO, LISETTE

M. ORGOX.

Faix, voici Lisette : voyous ce qu'elle nous veut.

LISETTE

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa Lé te ix ma discrétion : je vous ai pris au mot, j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bieu fait; allez, c'est une tète bieu conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent? madame me le cède-t-elle ?

M. ORGOX.

Ma Ülle, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA

Non. Je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits; cl, pour dire comme toi, je ne prendrai jamais do part à un coeur que je n aurai pas conditionné moi-méme.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? monsieur le veut bien aussi?

M. ORGOX.

Oui; qu’il s’accommode : pourquoi f aime-t-il?

MARIO

J’y consens aussi, moi.

LISETTE

Moi aussi ; et je vous en remercie tous.

M. ORGOX.

Attends: j'y mets pourtant une petite restriction; c'est qu’il faudrait pour nous disculper de ce qui arrivera, que lu lui dises uii peu qui tu es.

USttTTK.

Mais si jo le lui dis 'un peu, il le saura tout I à fait.

I.ISBTTK

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

PASQUIN

Comment donc, ma chère Ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie?

LISETTE

Non, mon cher; la durée m'en est trop précieuse.

FASOUItl.

Ah! que ces paroles me fortifient!

LISETTE

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur, voire bouche avec la mienne.

LISETTE

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous répondre. Je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

PASQUIN

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous; je veux lui rendre mes grâces de la charité quelle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui eu est véritablement indigne.

LISETTE

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

PASQUIN

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que \ous me ferez; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE

Vous m'en rendrez plus qu’il ne m’en faut.

PASQUIN

Ah ! que nenni ; vous ne savez pas celte arithmétique-là aussi bien que moi.

Je regarde pourtaut votre amour comme un présent du ciel.

pasquix.

Le présent qu'il vous a fait uc le ruinera pas; il est Lieu mesquin.

LISETTE

Je ne le trouve que trop magnifique.

PASQUIN

C’est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE

Vous ne sauriez croire combien votre modedi? m’embarrasse.

PASQUIN

Ne faites point dépense d'embarras; je serais bien effronté, si je notais pas modeste.

LISETTE

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c’est moi que votre tendresse honore?

PASQUIN

Ahi I alii ! je uc sais plus où me mettre.

LISETTE

Encore une lois, monsieur, je me connais.

pasquin.

Eh! je me connais bien aussi, et je n’ai pas U une fameuse connaissance, ni vous uou plus, quand vous l'aurez faite : mais c’est là le diable que dîme connaître; vous uc vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, a part.

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (Ami.} D’où vient me dites-yous cela?

PASQUIN

Et voilà où gtt le lièvre.

LISETTE

Mais encore? Vous m'inquiétez : est-ce que >wn n’êtcs pas...

PASQUIN

Ahi! ahi! vous in'Alez ma couverture.

LISETTE

Sachons de quoi il s’agit.

PASQUIN, à pari.

Préparons un peu cette affaire-là. [kmi. | Madame, votre amour est-il d’une constitution Mm robuste? soutiendra-t-il bien la fatigue que je lui donner? un mauvais gîte lui fait-il peur?* vais le loger petitement.

LISETTE

Ah ! tirez-moi d'inquiétude ; en un mot. quiètes* vous?

PASQUIN

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse meonaie? savez-vous ce que c'est qu'un louis d’or ta»»* Eh bien! je ressemble assez à cela.

Achevez donc ; qnel est votre nom?

LE JEU DE L’A MO LH ET DU UASAIU), ACTE III, SCÈNE VII

PASQUIN

Mon nom? (a part.) Lui dirai-je que je m'appelle Pasquin? Non; cela rime trop avec coquin.

LISETTE

K h bien?

pakquov.

Ah! dame, il y a un peu à tirer ici. Haïsscz- \ous U qualité de soldat?

LISETTE

Qu'appelez-vous uu soldat?

PASQL'IX.

Oui; par exemple, un .soldat dantichambre.

LISETTE

In soldat d'antichambre! Ce n’est doue point Dotante à qui je parle enfin?

PASQUJX.

Lest lui c|ui est mon capitaine.

taquin !

PAHMJIN. a pari.

k n'ai pu éviter la rime.

LISETTE

Mais voyez ce magot ! tenez !

PASQUIX, « part.

La jolie culbulc que je fais là !

LISETTE

Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là!

PASO U IX

Hélas! madame, si vous préfériez l’amour à la gloire , je vous ferais bien autant de profit qu’un

monsieur.

LISETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! Je ne saurais pourtant m'empècher i'en rire, avec sa gloire ; et il n'y a plus que ce l*arti-là à prendre. Va, va, ma gloire le pardonne, -lie est de bonne composition.

pasquix.

Tout de bon, charitable dame? Ah! que mon imour vous promet de reconnaissance!

LISETTE

Touche là, Pasquin; je suis prise pour dupe : le oldat d antichambre de monsieur vaut bien la oiffeusc de madame.

PASQUIX.

La coiffeuse de madame?

LISETTE

C’est mon capitaine, ou l'équivalent.

PASQCIJV.

Masque!

LISETTE

Prends ta revanche.

PASQUIX.

Mais voyez cette inagotte, avec qui, depuis une cure, j’entre en confusion de ma misère!

LISETTE

Venons au fait; m’aiiiies-lii?

PASQUIN

Pardi oui! En changeant de nom, tn n’as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les lautes d'orthographe.

LISETTE

Va, le mal n'est pas grand; consolons-nous, tic faisons semblant de rieu , et n'apprétons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans IVrreur à l'égard de ma maîtresse : ne l’avertis de rien, laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis >olre servante.

PASQUIX.

Et moi votre valet, madame, (riant.) Ah! ah! ah!

PASO!' IX

Pardi oui! La pauvre enfant! j'ai trouve son cœur plus doux qu'un agneau; il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Pasquin, que j'avais un habit d'ordonnance : Eh bien! mon ami, m'a-t-ellc dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit; le vôtre ne vous coûte rien, cela ue laisse pas d'être gracieux.

DORANTE

Quelle sotte histoire me contes tu là?

PASQUIN

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE

Loin ment! elle consent à t'épouser?

pasquin.

La voilà bien malade!

DORANTE

Tu m'en imposes; elle ne sait pas qui tu es.

pasquin.

Par la ventrebleu ! voulez-vous gager qne je l’épouse avec la casaque sur le corps, avec une souqueuille si vous me fâchez? Je veux bien que vous sachiez qu’un Auiourde ma façon n'est point sujet à la casse, que je n’ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n’avez qu'à me rendre la inieune.

DORANTE

Tu es un fourbe; ecla n’csl pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse monsieur Orgon.

PASQCIJV.

Qui? notre père? Ah! le hou homme, nous l’avons dans notre manche; c’est le meilleur lui-

LE JEU DE L’AMOUR ET DU HASARD, ACTE 111, SCÈNE VIII

main, la meilleure pAte d'homme... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE

Quel extravagant! As-tu vu Lisette?

rASQCIN.

Lisette? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux; niais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE

Va-t’en ; la tète le tourne.

PASQITN.

Vos petites maniérés sont un peu aisées; mais c’est la grande habitude qui Tait cela. Adieu; quand j’aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette, je vous recommande Bourguignon; c’est un garçon qui a quelque mérite.

DORANTE, SILVIA

DORANTE, à part.

Quelle est digne d’être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m’ait prévenu?

SILVIA

Où étiez-vous donc, monsieur? Depuis que j’ai quitté Mario, je n'ai pu vous ri:trou\er pour vous rendre compte de ce que j’ai dit à niousieur Ürgou.

DORANTE

Je ne me suis pourtant pas éloigné; mais de quoi s’agit-il?

SILVIA, û part.

Quelle froideur! (Aa*u.) J’ai eu beau décrier votre valet, cl prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite; j’ai eu beau lui représeoter qu’on pouvait du moins reculer le mariage, il ne

m’a pas seulement écoutée; je vous avertis même qu’ou parle d’envoyer chez le notaire, et qu’il csl temps de vous déclarer.

DORANTE

C’est mon intention; je vais partir incognito, cl je laisserai uu billet qui instruira monsieur Urgon de tout.

SILVIA, à part.

Partir 1 Ce n’est pas là mon compte.

DORANTE

Napprouvez-vous pas mou idée?

SILVIA

Mais... pas trop.

DORANTE

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m’y résoudre. J'ai d'ailleurs d’autres raisons qui veulent que je me retire; je n’ai plus que faire ici.

SILVIA

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne pais ni les approuver ni les combattre; et ce n'est pa»i moi à vous les demander.

DORANTE

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA

Mais je pense, par exemple, que vous a«z du dégoût pour la fille de monsieur ürgon.

DORANTE

Ne voyez- vous que cela ?

SILVIA

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m’y arrêter.

Ni le courage d'en parler ; car vous n’aurui rien d’obligeant à me dire. Adien, Lisette.

SILVIA

Prenez garde ; je crois que vous ne m'entend» ; pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE

A merveille! et l'explication ne me serait pas favorable : gardez-moi le secret jusqu'à mon depart.

SILVIA

Quoi! sérieusement, vous partez?

DORANTE

Vous avez bien peur que je ne change d’avts.

SILVIA

Que vous êtes aimable U être si biou au fait'.

DORANTE

Cela est bien naïf : adieu. (if t'en va.)

SILVIA, â part.

S'il pari, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai mais... {rite le regarde aller.) U s'arrête pourtant, il rêve, il regarde si je tourne la tête. Je ne saurai le rappeler, moi... Il serait pourtaul singulier qu'il parll» après tout ce que j'ai fait... Ah! voili qui est fini, il s'en va; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais ; mon frère est un rnaU droit ; il s'y est mal pris : les gens indifférent.' gàteut tout. Ne suis-je pas bien avancée? quel de- ? noûment! Dorante, réparait pourtant; il me ««- 1 blc qu'il revient; je me dédis donc, je l'aime «a- i core... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête : »l faut bien que notre réconciliation lui coûte quel- • que chose.

DORANTE, l'arréiatil.

Restez, je voua prie; j'ai encore quelque chose a vous dire.

SILVIA

A moi, monsieur?

DORANTE

J'ai de la peine à partir «ms vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA

Eli ! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce u’est da> 11

DiqitizedJ

LK JEU DE L’AMÜUU ET DU HASARD, ACTE III, SCENE VIII

peifte; je ne suis qu'une suivante, ol vous mu le faites bien sentir.

DORAS T tU

Moi, Lisette! Est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILYIA1

Hum! si je voulais, je vous répondrais bien làdessus.

DORANTE

Répondez donc; je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

si iv IA.

Cela est vrai.

DORANTE

Vous ôtes sensible à son amour; je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'eu allasse : aiusi vous ne sauriez m'aimer.

8ILV1A.

Je suis sensible à son amour, qui est-ce qui vous l'a dit? Je ne saurais vous aimer, qu'eu savezvous? Vous décidez bien vile.

DOSANTS.

Eb bien ! Lisette, par tout re que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui eu est, je vous en coujure.

SILVIA

Instruire un homme qui part!

DORANTE

Je ne partirai point.

SILVIA

Laissez-moi ; tenez, si vous m'aimez, ne m’interrogez point; vous ne craignez que mon indifférence, et vous ôtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments?

Ce qu’ils m’importent, Lisette! Peux-tu douter encore que je ne t'adore?

SILVIA

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois; mais pourquoi m'en persuadez-vous? que voulez-vous que je fasse de celle pensée-là, monsieur? Je vais vous parler à cœur ouvert : vous m'aimez, mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n’avezvous pas pour vous en défaire? La distance qu'il va de vous il moi. mille objets que vous

allez trouver sur votre chemin, l’envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusements d’un homme de condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison; mais moi, monsieur, si je m’en ressouviens, comme j’en ai peur; s’il m’a frappée, quel secours aurai-je contre l’impression qu’il m'aura faite? qui est-cc qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien

que, si je vous aimais, tout ce qu’il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plu»? Jugez donc de l’étal où je resterais; ayez la générosité de me cacher votre amour : moi qui vous parle, je me tarai* un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous Ôtes; l’aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison; et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE

Ah! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre? Tes paroles ont un feu qui me pénétre; je t'adore, |c te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune, qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne; j'aurais honte que mon orgueil tint encore contre toi, et mon cœur et ma main t’appartiennent.

SILVIA

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse? Ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font, et croyezvous que cela puisse durer?

DORANTK.

Vous m'aimez donc?

SILVIA

Noii, lion : mais si vous inc le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA

Et Mario, vous n’y songez donc plus?

DORANTE

Non, Lisette; Mario no m alarme plus, vous ne l’aimez point; vous ne pouvez plus me tromper, vous avez le cœur vrai, vous ôtes sensible à ma tendresse, je ne saurais en douter au transport qui m a pris, j’en suis sùr, et vous ne sauriez plus in ôtcr cette certitude-là.

SILVIA

Ohl je n’y tâcherai point; gardez-la, nous verrous ce que vous en ferez.

dorante.

Ne consentez-vous pas d’ôtre à moi?

Quoi! vous m'épouserez malgré ceque vous ôtes, maigre la colère d'un père, malgré voire fortune?

j DORANTE.

Mou père me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous mi fl il à tous deux, et le mérite, vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA

Il ne changera jamais! Savez-vons bien que vous me charmez. Dorante?

dorante.

Ne gônez donc plus votre tendresse, et teisscz-ls répondre...

SCÈNE IX

M. OBGON, S1LVIA, DORANTE, LISETTE, PAS- QL'IN, MARIO.

Ah ! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE

Qu entends-je! vous, son père, monsieur?

SI L VI A

Oui, Dorante, la même idée do nous connaître nous est venue à tous deux; après cela, je n'ai plus rien à vous dire; vous m'aimez, je n'en saurais douter : mais, à votre tour, jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de

votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai lâché de l'acquérir.

H. ORüON.

Connaissez-vous celte lettre-là? Voilà par où j ai appris votre déguisement, qu’elle n'a pourtant su que par vous. •

DORANTE

Je ne-saurais vous exprimer mon bonheur, madame; mais ce qui m’enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

PASOCIN.

De la joie, madame! vous avez perdu votre rang; mais vous n’étes point à plaindre, puisque Pasquni vous reste.

LISETTE

Belle consolation ! il n’y a que toi qui gagnes à cela.

pasouin.

Je n'y perds pas : avant notre reconnaissante votre dot valait mieux que vous, à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis.

FIN Di: J L I UK l.'A. MOI K KT I»r HASARD.

IA]>liïJit)lUAl'll£.

mms

Mon mkni .1 1 Knrnpr .iti|o*nl Iimi sr «•«■vi-lr; Vers lïmimir-Ulili- jdnis im> pn-mnT* pu

. . • ni I i .

■ 1 * .'•il

li- «.Il

-If • u •

. • jr . - I •• .«| l J • •' • '• • *"»■ I

. H I • U * Il • * . • I I' 1 .* *

.» [«. ,* it •• *i l* \ ‘r*

le * '| t • •,

< . . , • il* ...-t.-HI' < .lu

L v \jfii a«riA\u;

iu .;***’ ai..

l'El * • t.«~.

r1 ”ru

Il 1 1 » » »! .• - j?t ••

ii U. . » -fa«< n «« U*

PIRON

Celui-là est la plu» turbulent de* poêle*. Alexis PUKMI naquit & Dijon, le 9 juillet IUH9, si bien qu'il avait un sièt le à parcourir avant de rencontrer la politique en *e* «miier*. Il était le III* d'un apothicaire, auteur de «•* Wl> bourguignon*. *n lés par firt-lIPBW ; et tel que voua le mu, battant le* drogue* dan* aon mortier, cet apot h traire était le bien venu cher le grand Gond* et dm k due de Bourbon, où le vin de Bourgogne fuit un «i boa entremetteur de l'amitié. Voilà de quelle souche humiliante était sorti l'auteur de la Métromanie, et toute m vie il se ressentit des grands exemple* qu'il liait reçus de son père et de sa mère. Heia* ! ces braves rrn*! leur fortune disparut dans une faillite, et pour comble de malheur, le jeune Piron écrivit, d'une main «n* vergogne, Mlle ode abominable, étineelarilc de* {.lu* étrange* beautés. Ce fut sa perte cl sa gloire. Il ftil «éièbre, il hit à l'index; rulln . obligé de quitter sa ville natale, il s'en vint à Paris, où il commença par écrire Arlequin-Deuealiou, sur un théâtre oîi il était défendu de faire parler plus il'un personnage. Heureux kwp* pour l'art dramatique ' Arlequin- Üencahon ou- •rit à ce Jeune homme le théâtre de la foire, rl longktnps il s'en contenta. A la Un, Crébillon le tragique, l'auteur d'Atrée et de Thye%te : -r- Eh quoi, lui dit-il, n'as-lu pas honte de vivre ainsi de ces bagatelles, quand le Théâtre-Français t'appelle et te provoque? Or. ce Tut 4i0m que Piron écrivit VÉcole de t Pères et Gustave Wma; plu* lard, Fernand tories, jusqu'à l'heure où la Métro- «««i#- éclata comme un coup de foudre. En effet . c'est un rhcf-d'uTUvre ; chaque vers est un proverbe, et la populanté de ce bel ouvrage a toujours été grandissant Aussitôt, que d'entie*. que de haines, quelle opposition du

café Prœope, et comme la critique s’en donna k csaur- Joie ! Il n'était pas homme à ne point se défendre. Il avait, comme on dit. l'ongle et le bec, c'est-à-dire l*épignimme, une épigramme à l'cm-porte-pière, une repartie à pleine dent ; sa morsure était terrible.*. Un «rai sauf r-qui-peut. Dieu merci, plusieurs braves gens se rencontrèrent (tour applaudir à l'enjouement, à la bonne humeur, au courage, à l'amitié même de ce grand poêle. On lui tint compte de son *èle au travail, de sa modestie à la récompense.

Enfin, quelque* bienfaiteurs lut vinrent, qui l'aidèrent à vivre, à savoir : le comte de Mau repas, le duc de Nevers, le maréchal de Saxe et le comte de Livrv. Un inconnu lui faisait une pension de six cents livres : il mourut snns avoir su le nom du marquis de Lassa?, son bienfaiteur. Plus tard, il devint l'ami des meilleure écrivains de son temps, charmé* de sa bonne humeur, de son esprit, de celle inépuisable causerie, abondante et piquante. à la façon de ces eaux qui Jaillissent dp* Alpes et des Pyrénées.

Quand le roi {le roi Louis XVt lui fermait les portes de l'Académie, il lui donna une pension de mille livres sur sa cassette, et mrssieur* de l’Académie eurent le bon goût de ne pas se souvenir de» épi grammes de Piron. Ou a recueilli ses bons mots dans un gros tome. Il mourut le 21 janvier 1773, à l'âge de quatre-vingt - trois ans. L’illustre auteur de \‘ Esprit des lois, qui ne plaisantait guère, appelait Piron son ami, son cher confrère. Un certain Kigoley de Juvignv, qui ne savait que faire, a publié les «euvres de Piron en sept gros loin»** in-octavo ; la Métro* manie eût suffi à la gloire de ce rare et charmant écrivain.

LA MÉTROMANIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

ggptlSEirréK, pour la pREMifcii foi», le 10 janvier I73«

PERSONNAGES

FRANCALEir, père de Loeih».

BALIVEAU, rapltosl, oncle de Demi».

liAVIS. poète.

DORANTE, snwiBt de irrite.

La *«*»• est oh«t M. rreneeleo. dans las jerdlu d m

PERSONNAGES

LUC1LE, fille de Française.

LÎSETTE, suivante de Luette.

VON' DDR, valet de Osinis.

■«a de plaisance. au portes de Verts.

»*?rv f

MONDOR, LISETTE

Celte maison des champs me paraît un bon gîte.

Je voudrais bien ne pas en décamper si vite; Surtout m’y retrouvant avec les jeux fripons, Auprès de qui pour moi tous les giles sont bons. Mais, de mon maître ici n'ayant point de nouvel- 11 faut que je revoie à Paris. [les,

LISETTE

Tu l'appelles...!

MONDOR

Damii. Le connais-tu?

LISETTE

Non.

MONDOR

Adieu donc.

LISETTE

Adieu.

moxdob, menant.

On m'a pourtant bien dit : Chez monsieur Franca- LISETTE. [leu.

C'c»t ici.

MONDOR

Jouez-vous chez vous la comédie?

Témoiu ce rôle encor qu'il faut que j'eludie. Moxooa.

Le patron n'a-t-il pas une Hile unique?

LISETTE

Oui.

MONDOR

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE

D'aujourd'hui.

MONDOR

Vivement recherchée?

LISETTE

Et très-digne de l'être.

MONDOH.

Et vous avez grand monde?

LISETTE

A ne pas nous connaître.

MON DON

Illuminations, bal, concert?

LISETTE

'tout cela.

MONDOR

En beau feu d'artifice?

II est vrai.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve. Quand le diable en serait, il faut que je l'y trouve. LISETTE.

Sa mine? Scs habits? Son état? Sa façon? monoor.

Oh ! c’est ce qui n'est pas facile à peindre, non. Car, selon la pensée où son esprit se plonge.

Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'allonge.

Il se néglige trop, ou se pare à l'excès.

D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.

C'est un homme isolé qui vit cri volontaire; t)ui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire; Oui va, vient, veille, suc, et, se tourmentant bien, Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien;

Au surplus, rassemblant dans sa seule personne Plusieurs originaux qu'au théâtre on nous donne: Misanthrope, Etourdi, Complaisant, Glorieux, Distrait... ce dernier-ci le désigne le mieux.

El, tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles Qu’il est dans quelque allée à bayer aux corneilles S'approchant pas à pas, d'un ha-lia qui l’attend. Et qu'il n'apercevra qu’en s'y précipitant.

LISETTE

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites. Yest-co pas de ces gens que l’ou nomme poète»?

Lisette.

Nous en avons un.

MONDOR

C’est lui.

Peut-être bien.

Quoi doue?

Le personnage en tout ressemble au tien: Sinon que ce n’est pas Damis que l'on le noniii:- .

MONDOR

Contente-moi, n'importe et montre-moi cet homme.

LISETTE

Cherche l il est à rêver là-bas dans ces bosquet». Mais vas-y seul : on vient; et je crains les caqtfk

SCÈNE II

DORANTE, LISETTE

Dorante ici! Dorante!

DORANTE

Ah ! Lisette ! ah ! ma belle ’ Que je t’embrasse ! Eh bien, dis-moi donc la nivelle.

Félicite-moi donc. Quel plaisir! L'heureux jour • Que ce jour a tardé longtemps à mon amour!

De la chose, avant moi, lu dois être avertie.

Que ne me dis-tu donc que Lurile est sortie? .R*01 Que je vais... que je puis... Conçois-tu...? Ba*^

LA MÉTROMANIE, ACTE I, SCÈNE II

LISETTE

Mais vous n’êtes pas sage, en Térilé.

DORANTE

Pourquoi t

LISETTE. [èleS.

Si monsieur vous trouvait ? songez-donc où vous Y pensez-vous, d'oser venir, comme vous faites, Chez un homme avec qui votre père en prodokante. |cès...?

Bon! m’a-l-il jamais vu ni de loin ni de près?

Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE

Vous le dirai-je?

Eussiez-vous cent fois plus d’audace et de manège, Lucile même à nous daignât-elle s’unir,

Je ne sais trop comment vous pourrez l’obtenir.

DORANTE

Oh! je le sais bien, moi. Mou père m'idolâtre :

Il u’a que moi d’enfants : je suis opiniâtre.

Je le veux; qu'il le veuille (autrement j’ai des

(mœurs) :

Je ne lui manque point; mais je fais pis : je meurs.

LISETTE

Mais si le grand procès qu’il a...

DORANTE

Qu'il y renonce.

Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE

Mais si votre père ose en appeler?

DORANTE

Jamais.

Mais si...

LISETTE

DORANTE

Finis, de grâce; et laisse là tes mais.

LISETTE

Croyez- vous donc, monsieur, vous seul avoir un Le nôtre y voudra-t-il consentir? (père?

DOSANT

Je l’espère?

Moi, je l’espère peu.

DORANTE

Soi» eu paix là-dessus.

Le vieillard est entier.

DORANTE

Le jeune homme encor plus.

LISETTE

Lucile est un parti...

DORANTE

Je suis hou pour Lucile.

LISETTE

Elle a cent mille écus.

J’en aurai deux cent mille.

Mais vous aimcra-t-elle?

DORANTE

Ah! laisse là La peur!

Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

LISETTE

Je vous l’ai dit cent fois, c'est une nonchalante Qui s’abandonne au cours d’une vie indolente :

Ile l'amour d’elle-mème éprise uniquement. Incapable en cela d'aucun attachement ;

Une idole du Nord, une froide femelle,

Qui voudraitqu’on parlât, que l’on pensât pour elle; El, sans agir, sentir, craiudre, ni déairer,

N'avoir que l’embarras d'élre et de respirer.

El vous voulez qu'elle aime ! Elle, avoir une intrigue!

Y songez-vous, monsieur? Fi donc ! cela fatigue. Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit, Si votre amour vous laisse un moment de répit. Et c’est, ma foi, bien pis chez nous que chez les

dorante. [hommes.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes. LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés Que votre ami compose, et que vous nous donnez; Et je guette l'iustant d oser dire à la belle Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour dorante. [elle.

Qu'ils sont de moi! mais c'est mentir effrontément.

LISETTE

Eh bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DOUANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime?

Que ne profitions-nous de la commodité De ces vers amoureux dont son goût est flatté !

Un trait pouvait m'y faire aisément reconnaître. Et, mieux que lu ne crois, m'eût réussi peut-être.

Eh non! vous dis-je, non! Vous auriez tout gâté. L'indifférence incline à la sévérité.

Il fallait bien d'abord préparer toutes choses,

De l'empire amoureux lui déplier les roses, L'induire à sc vouloir baisser pour en cueillir. IVaisc, en lisant vos vers, je la vois tressaillir; Surtout quand un arnour qui u'est plus guère en vo-

Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue. (gue Elle n a plus l'esprit maintenant occupé

Que des bords du Lignon, des vallons de Tcmpé, De bergers figurant quelques danses légères,

Ou tout le jour assis aux pieds de leurs bergères, Et, couronnés de fleurs, au son du chalumeau.

Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.

La voyaul s’émouvoir à ces fades esquisses,

Et de ces visions savourer les délices,

J’ai cru devoir mener tout doucement son cœur, De l’amour de l’ouvrage à l’amour de l’auteur. DORANTE.

C'est une égloguc aussi qu'on lui prépare encore. Dami* se lève exprès, chez vous, avant l’aurore.

LISETTE

Damis?

LA METROMANIE, ACTE I, SCENE III

douant»:.

L’autour des rien* dont on fait tant do cas. Et sa rencontre ici, tout franc, no ine plaît pas.

LISETTE

(Àîlui que nous nommons monsieur do l'Empirce? DOUANTE.

Oui. Son talent, chez nous, lui donne aussi l’entrée. Mon père on est épris jusqua l’aimer, jeeroi,

Un pou plus que ma mère, et presque autant que lisktte. [moi.

Laissons là son églogue.

DORANTE

Ah! soit : je l’on dispense.

Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense.

LISETTE

Monsieur de Francaleu ne vous connaît pas?

DORANTE

Non.

LISETTE

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.

Ici, l'amour des vers est un tic de famille.

Le père, qui les aime encor plus que la fille. Regarde votre ami comme un homme divin;

Et vous plairez d’abord, présenté de sa main.

Il peut me demander la raison qui m'attire ?

Le goût pour le théâtre en est une à lui dire. Désirez de jouer avec nous. Justement.

Quelques acteurs nous font faux-bond en ce mo dorante. [ment

Oui-da! je les rejnplace, et je m’offre à tout faire

LISETTE

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire.

Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE

Voici notre poète. Adieu. Retire-toi.

DORANTE, DAMIS

dorante.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peiue...

DAMIS, tant l'écouler.

Non, jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.

Ma foi ! j’ai fait pour vous bien des vers jusqu'iei : Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE

Il s'agit...

DAMIS

Do vous faire une églogue; elle est faite.

Eh! n’allons pas si vite...

DAMIS

Oh! mais faite et parfaite

DORANTE

Je le crois...

DAMIS

Au bon coin ceci sera frappé.

dorante.

D’accord...

DAMIS

Et je le donne en quatre au plus buppr.

DORANTE

Laissons; je vous demande...

DAMIS

Oui, du uohle et du teodr*.

DORANTE, prrtUmi patience ,

Non. du tranquille !

DAMIS, lironT If» lablettet.

Aussi, vous en allez entend*.

DORANTE

Eh! j’en jugerais mal.

Mieux qu'un autre. Éroutn.

DORANTE

Je suis sourd.

DAMIS

Je crierai.

DORANTE

Vainement.

Permettez.

Quelle rage!

DAMIS Ht.

Daphni* et ÏErho, dialogue.

Daphnis.

DORANTE, i» part.

Audiahle soit l'Echo, l’homme et legloguf!

DAMIS, avec rmphaie.

« Echo, que je retrouve en ce bocage épais... » DORANTE, d'une voix éclatante.

Paix! dit l'Écho. Paix! dis-je; une bonne fois, paix’ Sinon.

DAMIS

Comment, monsieur? Quand pour vou*]< ■ dorante. [compose...

Mais quand de vous, monsieur, on demande auln

DAMIS, reprenant ta volubilité, Icbos*1.

Ode? épltre? cantate?

DORANTE

Aïe!

DAMIS

Elégie?

DORANTE

Eli bien!

DAMIS

Portrait? sonnet? bouquet? triolet? ballet?

DORANTE

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire;

Et désormais du vûtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, rettrrranl tet iabletlet.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

LA MÉTROMANIE, ACTE I, SCÈNE III

DORANTS.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi, U bonté qu'en ce jour encor vous avez eue. J'ai regret à la peine...

Elle n’est pas perdue.

Mrs vers, sans aller loin, sauront où se placer;

Et l’on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, avec émotion.

Ah! vous aimez?

DAMIS

Qui donc aimerait, je vous prie?

La sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai poète est prompt à s’enflammer; Et l'on ne l’est qif autant que l’on sait bien aimer.

DORANTE

(à part.) {haut.)

Je le crois rnon rival. Quelle est votre bergère?

I»AM II

IK* la \otre, pour moi, le nom fut un mystère : Que le nom de la mienne en puisse être un pour DORANTE. [vous.

El votre sort, monsieur, sans doute...

RAMIS

Est des plus doux.

I Hc plume si tendre a de quoi plaire aux belles. DA» S.

<>• jour vous eu dira peut-être des nouvelles.

Ce jour?

DAMIA.

Est un grand jour.

DORANTS.

(d part.) [haut.)

Ah! c'est Lucile. Oh râ!

si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DA MIS

Je le voudrais.

DORANTE

lâ part. J

A qui tienl-il? Son froid me tue!

Je ne le puis.

DORANTE

Pourquoi ?

DAMIS

Je ne l’ai jamais vue.

DORANTE

/d pari.) {haut.)

"est elle. Expliquez-vous.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE

Poil naîtraient donc vos feux?

damis. [vers.

De son goût pour les

DORANTE

[bat.)

De son goût |H>ur les vers ! Mon iufortuue est sûre : Mais n’importi^; feignons, et poussons l’aventure.

DAMIS

Qu’csl-ce donc? Qu’avez-vous! D'où vient tant dorante. (d’aparté?

De mon premier objet c’est trop m'être écarté. Devenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS

Parlez, me voilà prêt. Que faut-il entreprendre? dorante.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.

Je me sens du talent; cl je voudrais un peu,

En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DORANTE

Mon nom pourrait me nuire.

DAMIS

Il faut le (aire.

Vous êtes mon ami; ce titre suffira.

Ecoutez seulement les vers qu’il vous lira.

Cesl un fort galant homme, excellent caractère. Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;

Mais à l’humanité, si parfait que l'on fût, •Toujours par quelque faible on paya le tribul.

Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve;

De s’être, en cheveux gris, avisé de sa verve;

Si l’on peut nommer verve une démangeaison Qui fait honte à la rime ainsi qu'à la raison.

Et malheureusement ce qui vicie abonde.

Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde. Tout le premier lui-même il en raille, il en rit. Grimace ! l'auteur perce; il les lit, les relit, [rie. Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie, Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,

Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

Oh ! je suis patient. Je veux lasser voire homme; El que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !

DAMIS

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE

Qui vous retient chez lui?

DAMIS

Des raisons que je tais; Et je m'y plairais fort, sans sa muse funeste.

Dont le poison maudit nous glace et nous empeste. Heureux, quand mon esprit vole à sa région.

S'il n'v porte pas l'air de la contagion l

Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche

Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEC.

Peste soit de ces coups où l'ou ne s'attend pas ! Voilà nia pièce au diable, et mon théâtre à bas.

DAMIS

Comment donc?

fiiancaleu. |père.

Trois acteurs : l'amant, l'oncle, le Manquant à point nommé, fout celle belle affaire. L'un est inoculé; l'autre, aux eaux; l'autre, mort. C’est bien preudre son temps 1

iumm. [tort.

Le dernier a grand

PRANCALBU.

Je croyais célébrer le retour de ma tille.

A grands frais je convoque amis, parents, famille, J'assemble un auditoire et nombreux et galant;

Et nous fermons. Cela n’est-il pas régalant ?

DAMI*, froidement.

Certes, les trois sujets étaient bons; c’est dommage.

FRANCALBU.

Quelle sérénité! Savez-vous, quand j’enrage,

Que j’enrage encor plus si l'ou n'enrage aussi?

DAMIS

C’est que je vois, monsieur, bon rcmede à ceci.

Le rôle des vieillards n’esl pas de longue haleine; Les deux premiers venus le rempliront sms peine. NUNCALKU.

Et l'amant?

DAMIS, présentant Dorante.

Mou ami s’en acquitte à ravir.

DOIIA.VTK, ù Fraucaltu.

Vous me voyez, monsieur, tout prêt à vous servir.

FRANCAI.EU, à Damit.

Il a d'un amoureux tout à fait l'encolure,

DAMIS

Le jeu bien au-dessus encor de la ligure.

FRAMCALRU.

Mais il s’agit ici d’un amant maltraité;

El peut-être monsieur ne l’a jamais été. [dre, Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atleiu- Eprouver pour sentir, et sentir pour bien peindre.

DAMIS, aiff un rire matin.

Aussi n'ira-t-il pas sc chercher en autrui :

Le rôle qu’il accepte est modelé sur lui.

Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine, Sans oser déclarer son amoureuse peiue; l)e façon qu’il en est encore à s’aviser.

Quand peut-être quelque autre est tout près de-

DORANTE, outre, [pOUSCr.

Ma situation sans doute est peu commune;

Et je sens en effet toute mon infortune.

FBANCALEU.

Bon ! tant mieux ! vous voilà selon notre désir. Venez; cl, croyez-moi, vous aurez du plaisir.

(Il sort arec Dorante.)

DAMIS, tant.

J’ai beau le voir partir, je ne m’en crois pas quitte. Mais, grâce à l’embarras qui l’occupe et l’agite. Sain et sauf, une fois, j’échappe h mon bourreaa prancai.ec, revenant.

Attendez-vous à voir quelque chose de beau. J’achève de brocher une pièce en six actes.

La rime et la raison n’y soûl pas trop exactes; Mais j’en apprête mieux à rire à mes dépens.

(Il t'en retourne.)

El je n’armerais pas contre ce guet-apens?

Ce devrait être fait. Qu’il reste à sa campagne, Ou me vienne chercher nu fond de Ia Rretarnr. L’anmur m’y tend les bras. Mon cœur m’a devancé; C’est un noeud que de loin l'esprit a commence:

Il est temps que la vue et l’achève et le serre. Partons.

DAMIS. MONDOR

Mon do h, rendant une lettre û Damit.

Ab l grâce au ciel, enfin je voila déterre! Je vous cherche, monsieur, depuis huit jours cu-

[liers,

Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers: J’ai craint au bord de l'eau vos visions cornues. Que, cherchant quelque rime, et lisaut dan* l<* Pégase imprudemment, la bride sur le cou, [duo. N’eût voiture la muse aux filets de Saint-Clou.

DAMIS, resserrant la lettre qu’il a lut .

Oh! oh! hou gré, mal gré, voici qui me retarde-

MONDOR

Ecoutez donc, monsieur, ma foi, prenez-y garde' l u beau jour...

DAMIS

I n beau jour, ne te tairas-tu point?

MONDOR

A votre aise! après tout, liberté sur ce point. Enfin quelqu'un m’a dit qu'ici vous pouviez être. Mais personne, monsieur, ne veut vous y coimaltn : Et, dans ce vaste enclos que j'ai tout parcouru,

Je vous manquais encor si vous n’eussiez paru.

DAMIS

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille : Mais tu rn’as demande par mon nom de famille?

MONDOR

Sans doute. Comment donc aurais-je interroge?

DAMIS

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR

Vous en avez changé?

LA METHOMANIE, ACTE I, SCENE VI

DAMIS

Oui, j’ai depuis huit jours imité mes confrère#. Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guère»; Et parmi ces messieurs c'est

l'usage commun De prendre un nom de terre ou do s'en forger un. MOMDOB.

Votre noua maintenant, c'est donc...?

De l’Empirée.

El j'en oserais bien garantir la durée.

lfOMK)tt.

Del’Empirée ? Oui-da! n'ayant sur l'horizon Ai feu ni lieu qui puisse allonger votre nom,

Et ne possédant rien sous la voûte céleste.

Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste. Voilà donc votre esprit devenu grand terrien, l 'espace est vaste : aussi s'y promène-t-il bien. Mais quand il va là-haut lui seul à sa campagne, Une le corps, ici-bas, souffre qu’on l'accoin pagne.

DAMIS

Et crois-tu donc qu’un homme à talents, tel que hiis*« régler sa marche et disposer de soi ? lmoi, l-es gens de mon espèce ont le destin des belles : Tout le monde voudrait nous enlever comme elles. Je me laisse entraîner cher monsieur Fraucaleu Parun impertinent que je connaissais peu.

C'est lui qui me présente; et, dupe du manège,

Je sers de passe-port au fat qui me protège.

On tenait table encore. On se serre pour uous.

U joie en circulant me gagne ainsi qu’eux tous; Je la sens : j'entre en verve; et le feu prend aux

[poudres.

Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres ; J ai le vol si rapide et si prodigieux, [cieux : Qu'à me suivre on sc perd, après moi, dans les Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives, Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives... MoanoH.

Oui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux. DAB».

Ensuite un équipage et commode et pompeux Mo roule en un quart d'heure à ceiieu de plaisance, Où je ris, chante et bois : le tout par complaisance. MOV Don.

Far complaisance, soit. .Mais vous ne savez pas?

DAMIS

Et quoi?

BOKDOR.

Pendant qu’aux champs vous prenez vos ébats, La fortune, à la ville, en est un peu jalouse. Monsieur Baliveau..,

DAMIS

Heim?

MOKDOn.

Voire oncle de Toulouse...

DAMIS

Après?

Mormon.

Est I Paris.

DAM»

Qu'il y reste.

Moxnon.

Fort bien.

Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAM»

Pourquoi donc me le dire?

Ali! quelle indifférence!

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence? lin oncle riche et vieux, dont voire sort dépend; Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent; Prétendant sur son goût régler votre géuie;

De vos diables do vers détestant la manie;

Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci, Pour faire votre droit, nous pensionne ici! Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes. Il vient incognito, pour voir où vous en êtes. Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor, Vous n'avez pris ici d'autres licence encor Que celles qu'il craignait, et que, dans vos rubri- Vous nommez, entre vous, licences poétiques, [ques, Ah! monsieur, redoutez son indignatiou.

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce moldoil vous toucher, ou votre âme estbiendure.

DAM», lui c/onuanf un papier.

Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MOMDOR, réfutant tl * le prendre.

Beau fruit de mou sermon!

DAM»

Digne du sermonneur.

MO.VDOII.

Et que doit nous valoir ce papier?

uamis.

De l'honneur.

MON non, teconant la file.

Bon! de l’honneur!

DAM»

Tu crois que je dis des sornettes?

MON DOW

C’est qu'on n’a point d’honneur à mal payer ses det- Et qu’avec ccltli-cl vous les paierez très-mal. [tes,

DAMIS

Qu’un valet raisbntieur est uu sot animal !

Eh! fais ee qu’on te dit.

MO.VDOR.

Aussi, ne vous déplaise,

Vous en parlez, monsieur, un pi?u trop à votre aise. Vous avez les plaisirs; et moi, tout l’embarras. Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras: C’est moi qui les écoute, et qui les congédie.

Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,

Ile vous celer, d'oser remettre au lendemain,

Pour emprunter encore, avec un front d'airain. Ma probité répugne à ces façons de vivre.

De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre. Pour moi, plein désormais d’un juste repentir, l'abandonne le râle, et ne veux plus mentir.

LA MÉTROMANIE, ACTE I, SCÈNE VI

Viennent baigneur, marchant!, tailleur, hôte, au-

[bergisle,

Que leur cour vous talonne, et vous suive à la piste, Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois... DAMIS, lui rendant le même papier.

Tu me rapporteras le Mercure rtu mois; Kntcnds-tu ?

MOXDOR, le prenant.

Trouvez bon aussi que je revieune Environné îles gens que je vous nomme.

DAM II

Amène.

MOXDOH.

Vous pensez rire?

DAMIS

Non.

MOXDOH.

Vous verrez.

DAMIS

DAMIS

Combien ?

MOXDOR.

Monsieur...

DAMIS

Parle.

MOXDOH.

J'abuse...

DAMIS

De ma patience !

MOXDOH.

Oui, je vous demande excuse.

Il est vrai que... le zèle... a manqué de respecl. Mais le passé rendait l'avenir très-suspect.

DAMIS

Cent écus, supposons. Plus ou moins, il n'importr. Çà, partageons les prix que dans peu je remporta

MOXDOH.

Les prix?

Je l'attends.

MOXDOH, torumt.

Oh ï bien, vous en allez avoir le passe-temps.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MOXDOR, menant.

Les paierez-vous?

Sans doute.

MOXDOR.

Et de quelle monnoie?

DAMIS

Ne t’embarrasse pas.

MOXDOR. A part.

Ouais I serait-il en fonds?

DAMIS

Arrangeons-nous déjà sur ce qne nous devons.

MOXDOR, a part.

Morbleu ! c'est pour m’apprendre à peser mes padamis. (mies.

Au répétiteur?

MOXDOH, tl'un ton radouci.

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS

A la lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MOXDOH.

Autant.

DAMIS

Au tailleur?

MOXDOH.

Quatre-vingts^

DAMIS

A l’aubergiste?

MOXDOR.

Cent.

DAMIS

A toi?

MONDOR, faisant d' humble t révérentes.

Monsieur...

DAMIS

Oui ; de l'argent, de. l’or qu'en lieux divers La France distribue à qui fait mieux les vers.

A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,

J'ai concouru partout : partout j’ai fait merveille.,

MOXDOH.

Ah! si bien que Paris paiera donc le loyer; Rouen, le maitre en droit; Toulouse, le barbier: Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrage**

MOXDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur Yhypothé-quez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS

Sans doute; et sur un fond* de la plus noble espèc . Le Théâtre-Français donne aujourd'hui ma pièce. Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi. Personne au monde encor nesait qu elle est de moi. Ce soir môme on la joue : en voici la nouvelle. Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle :

Vers l'immortalité je fais les premiers pas.

Cher ami, que pour moi ce grand jour a d appa*' Autre espoir...

MOXDOR.

Chimérique.

DAMIS

Une Allé adorable.

Rare, célèbre, unique, habile, incomparable... MONDOR.

De celte iucomparable, après, qu'espérez-vous? DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suisl'époui- Demain... Où vas-tu donc. Moudor?

MOXDOR.

Chercher un maître-

DAMIS

Et pourquoi tout à coup suis-je indigne de l’ètre?

MOXDOR.

C’est que l'air est. monsieur, un fort sot aliment

H AV K

Nullement.

Ma foi! lu n'es pas sage. Hé quoi! lu te révoltes A la veille, que dis-je? au moment des récoltes! Car enfla rassemblons (puisqu'il faut avec loi Descendre à des détails si peu dignes de mol). Rassemblons en un point de précision sûre Létal de nia fortune et préseule et future.

De tes gages déjà le paiement est certain.

Ce soir, une partie; et l'autre, après-demain, le réussis. J'épouse une femme savante.

Vois le bel avenir qui de là se présente!

Vois naître tour à tour, de nos feux triomphants, Des pièces de théâtre et de rares enfants!

Les aiglons généreux, et dignes de leurs races, A peine encore éclos, voleront sur nos traces. Ayons-en trois. Léguons le comique au premier;

Le tragique au second; le lyrique au dernier, l'areux seuls, en tous lieux, la scène est dtcupée. Qu'à l'cnvi cependant, donnant dans l'épopée,

El mon épouse et moi nous ne lâchions par an, Moi, qu'un demi-poëme; elle, que son roman : Ver* nous, de lous côtés, nous attirons la foule. Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;

Et notre esprit qui met, grâce à notre union.

Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOH.

En boune opinion, vous êtes un rare homme;

El sur cet oreiller vous dorme* d'un bon somme : Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAVIS, lui JaitatU prendre enfin le papier.

Pars.

L embarras ou je suis mérite un peu d'égards.

I ne pièce affichée; une autre dans la tête;

I ne où je joue; une autre, à lire toute prêle : Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu.

MONDOR

Dites un héritage et bien du temps perdu.

SCÈNE I

BALIVEAU , KRANCALEl.

L heureux tempérament! Ha joie eu est extrême ; fiai, vif, aimant à rire; enfin toujours le même. rHANCALCtJ.

C'est que je vous revois. Oui , mon cher Baliveau, Embrassons-nous encore; et que, tout de nouveau, IH. l'ancienne amitié ce témoignage éclate.

La séparation u est pas de fraîche date; Convenez-en : pendant l'intervalle écoulé,

La Parque, a la sourdine, a diablement Ole. [vive? En auriez-vous l'humour moins gaillarde et moins Pour moi, je suis de tout; joueur, amant, convive; Fréquentant, fêloyaul les bous faiseurs de vers. J'en fais même comme eux.

UAUVEAC.

Comme eux?

IRANCALEU.

BALIVEAU

Oui.

Lîuel Ira vers!

KRANCALKC. (pcillC.

Pas touL à fait comme eux; car je les fais sans Aussi me traitent-ils de pogte à la douzaine; Mais, en dépit d'eux tous, ma muse en tapinois. Se fait, dans le Mercure, applaudir lous les mois.

Comment?

HA l.(VISAI*.

KRANCALEU.

J*y prends le nom d'une Basse-Bretonne.

Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne; Et le masque.-femelle, agaçant le lecteur.

De tel qui m’a raillé fait mon adorateur.

BALIVEAl*, a pari.

Il est devenu lou!

KRANCALEU.

Lisez- vous le Mercure?

Jamais.

IIAI.IVEAU.

r R ANC A LEU.

Tant pis, morbleu, tant pis! houue lecture! Lisez celui du mois; vous y verrez encor Comme, aux dépens d'un fou, je m’y donne l'essor. Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse, Jusque-là qu'il me nomme une dixième Muse;

El qu'il me veut pour femme avoir absolument. Moi j’ai, par un sonnet, riposté galamment.

Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable :

Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né. Vous, poète! eh! bon Dieu, depuis quand? Vous! FRANCALKU.

Moi-même.

Je ne saurais vous dire au juste le quantième. Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva; Et j'avais cinquante ans quand cela m’arriva. Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie. I/âge avance; et le goût avec l’Age varie.

Je ne saurais fixer le temps ni les désirs;

Mais je fixe du moins chez moi lous les plaisirs. Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente ; J'en suis l'auteur. Elle a pour litre, l'Indoltnte. Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;

El vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

LA MÉTROMANIE, ACTE II, SCÈNE II

BALIVEAU. [tôtC

Ne complet pas sur moi. J'ai quelque aïiaire en Qui ne ferait chez vous, de moi, qu'un troubleru ANCALBU. [fÔl©.

El quelle affaire encore?

BALIVBAU.

Un diable de neven

Mc fail, par ses écarts, mourir à petit feu. [rence, C'est un un garçon d'esprit, d'assez belle appn- Dc qui j'avais conçu la plus haute espérance; J'en lis l'unique objet d'un soin tout paternel; Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.

Pour achever son droit (n’est-ce pas une honte?) Il est depuis cinq ans à Paris, dfc bon compte. J'arrive : je le trouve encore au premier pas, Endetté, vagabond, sans ce qu’on ne sait pas.

Ne pourrais-je obtenir, pour peu qu'on me seconde, Un ordre qui le mette en lieu qui m’en réponde? Ne connaissant personue, et vous sachant ici,

Je venais...

FRAXCALEU.

Vous aurez cet ordre.

baliveau.

(ira mi merci!

FRAXCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

BALIVEAU

Pour vous que puis-je faire ?

FRAXCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

Un rôle ! à moi?

FRAXCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU

Eh fi! que dirait-on?

FRAXCALKU.

Que voulez-' ous qu on dise!

BALIVEAU

Un capiloul.

FRAXCALKU.

Eh bien?

BALIVEAU

La gravité.

FRAXCALKU.

Sottise.

BALIVEAU

Ma noblesse d’ailleurs.

FRAXCALEU.

Vous n'ôtes pas connu.

BALIVEAU

D’accord.

FRAXCALKU, lui fanant prendre /< ré/e. Teucz, tenez.

* BALIVEAU

Quoi ! je serais venu!...

FKANCALKU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

BALIVEAU

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fiu j'obeisae.

Mon coquin paiera donc...

FRAXCALEU.

Oui, oui : j 'en suis garann Demain on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent

BALIVEAU

Il faudra commencer par savoir où le prendra

FRAXCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU

. C'est tout de bon?

FRAXCALKU.

Oui. N'étcs-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

BALIVEAU

Soit. Mais…

FRAXCALEU.

Vous en avez les dehors,

Je l’avoue.

FRAXCALKU.

Assez l’humeur.

BALIVEAU

Que trop.

FRAXCALEU.

Kt tant soit peu la moue.

BALIVEAU

Avec raison.

FRAXCALEU.

Et pais le rôle n’est pas fort.

BALIVEAU

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRAXCALEU.

Il faut faire un effort.

BALIVEAU

C'est bien dit, s’il lui plaît de s'y rendre: Mais son hôte ne sait ce qu’il est devenu.

FRAXCALEU.

On saura bien l’avoir après l’ordre obtenu. Adieu; car il est temps de vous mettre à l'étude. baliveau.

Je vais donc m’enfoncer dans cette solitude.

Et là, gesticulant et braillant tout le soù,

Faire un apprentissage, en vérité, bien fou.

SCÈNE II

FKANCALEU, LISETTE.

FRAXCALEU.

Moi, je fais l'oucie; et toi, Lisette, es-tu contede Tu voulais un beau rôle; et tu fais l'indolente. Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tesjem Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux;

Le modèle est parfait.

LISETTE

N’en soyez pas en peiw-

Je veux lui ressembler au poiul qu’on s’y roépreuDf.

LA METROMANIE, ACTE II, SCÈNE IV

J ai d'abord un habit en tout pareil au sien :

J'ai sa taille; j’aurai son geste et son maintien : Enfin, je veux si bien représenter l'idole,

Quelle se reconnaisse à la fadeur du rôle;

Et, comme en un miroir, s'y voyant traits pour traits, Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.

Car, monsieur, excusez; mais vous et votre femme. Vous avez fait un corps où je veux mettre une Ame. FtUXCALKU.

L'indolence en effet laisse tout ignorer;

Et combien l’ignorance en fait-elle égarer!

Le danger vole autour de la simple colombe;

Et, sans lumière enfin, le moyen qu’on ne tombe? Tu feras donc fort bien de la morigéner.

Qu'elle sache connaître, applaudir, condamner; Qu'à son gré d'elle-mème elle dispose ensuite :

Le penchant satisfait répond de la conduite.

C'est contre le torrent du siècle intéressé :

Mais, me regardât-on comme un père insensé,

Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente; Qu» l'époux qu elle aura soit selon son attente; Qu’elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur;

Qu elle s’explique enfin là-dessus sans finesse.

Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse :

Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,

Me refusera pas de s'allier à moi.

Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE

bis même le poète?

viaxcuic.

Au contraire, c’est lui Que je préférerais à tout autre aujourd'hui.

LISETTE

Je ne le crois pas riche.

nuiuuc.

Eli bien! jeu ai de reste.

J'aurai fait un heureux : c'est passe-temps céleste. Favorisant ainsi l’honnête homme indigent,

Le mérite une fois aura valu l'argent.

usl'ttb. (dre,

Je vois, dans ce choix libre, un contre-temps à crain- Qui rendrait votre fille extrêmement à plaindre.

KRAXCALEC.

El quel?

LISETTE

C'est que son choix pourrait tomber très-bien Sur tel qui sur une autre aurait fixé le sien;

Et pour lors il serait moins aisé qu’on ne pense De ramener son cœur à de l’indifférence.

SCÈNE III

FKANCALEU, DORANTE, icavtent tant être tu ce que dit Lisent; LISETTE.

raAXCALEU.

Tu parles juste. Aussi j’ai pris soin de savoir

L’histoire de tous ceux qu'ici j’ai voulu voir.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle, La savez-vous?

(Dorante redouble ici d'attention.) FRANCALBl*.

On dit, à propos, que le drôle...

LISETTE

Je vous en avertis, il est fort amoureux.

Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux, Très-positivement songez donc à l’exclure.

SCÈNE IV

DORANTE, LISETTE

DORANTE, te présentant devant litelle.

Je uo t’interromps point.

LUETTE

Rien malgré vous, je gage.

DOUANTE.

Non; j’écoute, j'admire, cl je me tais. Courage!

Vous vous trouverez bien de n’avoir point parlé.

DORANTE

En effet, me voilà joliment installé.

LISETTE

Installé! Tout des mieux; j’en répouds.

DORANTE

Quelle audace !

Quoi! lu peux sans rougir me regarder en face?

LISETTE

Pourquoi donc, s’il vous plaît, baisserais-je les yeux?

DORANTE

Après l'exclusion qu’on me donne en ces lieux?

LUETTE

Eh! c’est le coup de maître.

DORANTE

Il est bon la!

LISETTE

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ue voyons goutte.

DURANTE

De grâce, fais-moi voir…

Oh! qui va rondement Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE

Je n’en demande plus. Ma perle était jurée.

Je trouve en mon chemin monsieur de l’Empiréc: Il aime, il a su plaire; oui, je le tiens de lui. J’ignorais seulement quel était son appui;

Mais, sans voir la maîtresse, il osait tout écrire, Tandis qu’en la voyant, moi, je uosais rien dire. El la bouche infidèle, ouverte en sa faveur,

:t.si

LA METROMANIE, ACTE II, SCENE V

lu*.» ver* que j .111 (M il n lai* le déclarait l'auteur. LISETTE.

Vous croyez r|ii«* je M*rsle poêle?

IiDHANTE.

Oui, perfide!

i ‘SETTB.

Nous m* croyez dmir pas que l'intérêt me guide? Pain iv cerv-cll»*! Mmi je l’ai donc bien servi, Quand j'.ii formé !«• plan que vous avez suivi? Quand je unis établi' dans les lieux où vous êtes? Quand j»- M»iige I « • 1 1 i «• les routes toutes prêtes

Pour \miis eoiiduir. .ni but où pas un ne parvient? Et quand enfin-..? Mb /, je ue sais qui nie lient... i 'Ut ANTE.

Mais celle e\rlu-i'*n. que veux-tu quej'cil pense? I.ISRTTE.

l'ont ce qu'il \t>U' plaira. Je liais la défiance. (•••UAUTB.

Encore? A quoi d beiireux peut-elle préparer?

I ISKTTE.

\ vous tirer du pair, a vous faire adorer.

Tel e-i b* i* i*n r lui main, surtout celui des femmes: En amendant mutin lait naître dans nos aines, Pour ce qu’on nom p< i met, un dégoût triomphant, El le goût le pim \ 1 1 pour ce qu’on nous défend.

DOUANTE.

Mai' 'i cet aM-eiidanl • taisait dans Lucilc? LISETTE.

Mil! que non! l'indolence est toujours indocile.

El telle qu’est la 'ieniie. à ce que j’en puis voir,

La eoulraciele seule peut leuiouvoir.

Ce nV't pas iiiéme a"«z des défenses du père,

Si je ne |e> M-roud* • ii duègne sévère.

IhiIIAETE.

Eli bien! les veux fermes, je m’abandonne à toi.

i l'KTTE.

Défense encor doser lui parler avant moi.

DORANTE

oh! cVst aussi trop loin pousser la patience. LI'CTTB.

Dans un quart d'heure au plus, je vous livre auimvharte. [dicncc.

Dans un quart d'heure? «

SCÈNE V

LL Ct LE, LISETTE.

LISETTE

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

J'y preuds peu garde.

LISETTE

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE

Tu le dis; je le crois.

LISETTE

Vous semblcz le connaître.

LUCILE

Je l ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE

Sans plaisir?

LUCILE

Ni chagrin.

LISETTE

Si j'avais, comme vous, a choisir.

Celui-là, je J’avoue, aurait la préférence.

LUCILE

La multitude augmente eu moi l'indifférence.

Je hais de ces galants le concours importun;

El tu ne verras pas que j’en regarde aucun.

LISETTE

Quoi ! sans yeux pour eux tous? On vous fera dtlccile. [dire.

Si j’en ai, ce sera pour un seul.

C'est-à-dire

Qu’en faveur de ce seul votre cœur se résoul.

Et que le choix eu est déjà fait?

LUCILE

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ui ne le connais même.

Mon père le désigne; il défend que je l'aime; J'obéirai. Je sais le devoir d’uo enfant.

Nous if oserions aimer lorsqu'on nous le défend. LISETTE.

Oh! iioii.

LUCILE

Mais devait-on, sachant mon caractère.

M'embarrasser l’esprit d’une défense austère?

LISETTE

En cflct.

LUCILE

Exiger par delà ma froideur,

Et de l'obéissance ou m’eût suffi l'humeur.

LISETTE

Cela pique.

LUCILE

Yovons ce conquérant terrible.

Pour qui l’on craint si fort que je ne «ois sensible.

LA METROMANIE, ACTE II, SCENE VUI

La curiosité me fera succomber :

Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber. LISETTE.

Ou vous l'aura donc bien désigné? Lequel est-ce ? LUCILI.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

LISETTE

C’est celui qui jouera...

LUCILE

Quel air d'austérité!

LISETTE

Mademoiselle, point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence I)e vous insinuer la désobéissance.

LUCILI.

Qu’csl-ce à dire?

LISETTE

Oubliez ce que je vous ai dit. lucilk.

Quoi?

LISETTE

Vous venez de voir celui dont il s'agit.

Ma préférence était un fort mauvais précepte.

LUCILK.

Que me dis-tu V C’est là celui que l'on excepte?

LISETTE

Lui-mémc. Rendez grâce à l'inattention Qui ferma votre cœur à la séduction.

Vous gagnez tout au monde à ne le pas connaître. Le devoir eût eu peine à se rendre le maître;

Et, sûre de l'aveu d'un père complaisant.

Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

I.UC1LR

Mille choses de lui maiulenant me reviennent,

Qui véritablement engagent cl préviennent.

LISETTE

Ce que, depuis un mois, de lui vous in’avez lu Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILI.

Quoi ! ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISETTE

Sont les siens.

LUCILI.

Je remarque en cITct... Prenons par ce chemin. Monsieur de l’Empiréo approche, un livre en main. On m a, pour le choisir, presque tyrannisée;

Et mon âme jamais n’y fut moins disposée.

LISETTE, seule.

Bon! ce préliminaire est, je crois, suffisant;

Et Dorante, s’il veut, peut traiter à présent.

LISETTE, MONDOR

MONDOR

Lisette, ai-je un rival ici? Qu’il disparaisse. LISETTE.

S’il me plaît?

MONDOR

Plaise ou non ; tu n'es plus ta maîtresse. LISETTE.

Comment?

MONDOR

Tu m'appartiens.

LISETTE

Et de quel droit encor ?

MONÿOR.

Lucile est à Damis; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE

Lucile est à ton maître? Ah ! tout beau ; j’en appelle.

MONDOR

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.

Celui du père est sûr, à tout ce que j’entends.

LISETTE, s'en allant.

La belle avance!

MONDOR, courant après.

Ecoute.

LISETTE

Oh J je n’ai pas le temps.

SCÈNE VII

DAMIS, le Mercure ù la main.

LUCILE

Quel esprit! quelle délicatesse!

Ite plaisirs et de jeux quel mélange amusant l Que sous des traits si doux l'amour est séduisant! L’auteur veut plaire et plaît sans doute à quelque

[belle,

A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

C'est ce qu’apparemment votre père en conclut,

Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.

Il craint que vous n’aimiez la conquétcd’unc autre... D'une autre! Mais j'y songe : et s'il était la vôtre? Vous riezl El moi, non. C’est au plus sérieux :

Les vers étaient pour vous. J’ouvre à présent les yeux. Oui, je vous rccon nais traits pour Irai ts dans 1 ri mage De celle à qui s’adresse un si galant hommage.

Oui, divine inconnue, oui, céleste Bretonne, Possédez seule un cœur que je vous abandonne. Sans la fatalité «le ce jour où mon front Ceint le premier laurier ou rougit d'un affront,

Je désertais ces lieux, et volais où vous êtes.

LA MET ROMANI K, AC

Vous élus la puissance à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira;

J en eus un qui vous plut. L'univers le saura.

[Il donne d Mondor c/m livre par te nrs.)

Oui te savait là? Dis.

Maugrebleu du geste!

Tu m'écoutais? Eh bien! raille, blâme, conteste. Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir. Tu vois : je suis heureux !

Plus que sage.

De pas une autre aussi je ne me souderais. Celle-ci seule a tout ce que je désirais.

De ma muse elle seule, épuisant les caresses,

Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

Il faudrait en avoir, pour en prendre congé.

:TK 11, SCENE MU.

Taille de nymphe...

mondor, regardant aux lorjet.

Après. Je vois cela d'ici.

A t'ouïr,

Je ne me repaissais que de vaines chimères.

MONDOR

Votre bonheur, tout franc, ne se devinait guère*.

DAMIS

Par un sot comme toi.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil !

Vous ne pouviez manquer d'étre vu rie bon œil : Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

C'est de mes premiers feux l'objet cil raccourci. T'accommoderais-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR

La peste !

DAMIS

Aussi ma flamme a-t-ellc été parfaite.

MONDOR

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d’appa*.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n’existait jsv.

MONDOR

Et vous l'aimiez?

DAMIS

Très- fort.

MONDOR

D’honneur?

DAMIS

A la folie'

MONDOR

I nc maîtresse en l’air, et qui n’eut jamais vie!

DAMIS

Oui; je l'aimais avec autant de volupté Que le vulgaire en trouve à la réalité :

La réalité môme est moins satisfaisante.

Sous une même formr elle se représente;

Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour. La mienne était bergère et nymphe tour à tour; limite on blonde, coquette ou prude, fille ou vente: Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

Monsieur, parlez tout bas.

Je uc te parle aussi que de. celles que j'ai.

mondor. [être!

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bous yeux, peut- Ln valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître Comme à l'observatoire un savant sait les deux ; Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS

Pas tant d'orgueil loi-même ! ami ! Va tu t'abuses. En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses Est un astre vers qui l'en-lendement humain Dresserait d*ici-bas sou télescope en vain :

Sa sphère est au-dessus de toute, intelligence. L'illusion nous frappe autant que l'existence.

El, par le sentiment suffisamment heureux,

De l'amour seulement nous sommes amoureux. Ainsi le fantastique a droit sur uotre hommage, Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image. MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu,

El, de grâce, en français, mettez moi cet hébreu.

DAMIS

Volontiers. Imagine, une jeune merveille; Elégance, fraîcheur et beauté sans pareille;

F.t par quelles raison?!

C’est qu'on pourrait vous mettre aux Petites-Mu*

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide; Et je ne pus tenir à l'appât du solide.

Je répudiai donc la chimérique Iris ;

D'une beauté palpable enfin je fus épris.

J'ai clianté celle-ci sous le nom d'Cranie.

Ali ! que j'ai bien pour elle exercé mon géoic; Et que de tendres vers consacrent ce beau nom'

Et je n'ai pas plus vu l'une que l’autre?

La fierté, la naissance et le rang do la dam»*, Renfermaient dans mon cœur le secret de n»

[flMinœe.

Comment aurais-tu fait pour t'en être aperçu? Elle-même elle était aimé** à son insu.

Mais vraiment un amour de si légère espèce Fourrait prendre son vol bien par delà Faites*.

LA METROMANIE, ACTE II, SCÈNE VIII

DAMIS

N'en doute pas; et mémo y goûter des douceurs. L'amour impunément badine au fond des cœurs.

A ce que nous «entons que fait ce que nous sommes? L’astre du jour *e lève, il luit pour tous les hommes; Et le plaisir commun que répand sa clarté, Représente l'effet que produit la beauté.

mondor. [lune,

J'entends. Tout vous est bou: rien no vous impor- Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.

A ce compte un jaloux ne vous craindra jamais;

Kl vos rivaux, monsieur, peuveut dormir eu paix. Et deux ! A l'autre.

DA Ml*.

Hélas! en ce moment encore Je revois son image ; et mon esprit l'adore.

Pour la dernière fois tu me fais soupirer,

Divinité chérie ! Il faut nous séparer :

Plus do commerce l Adieu. Nous rompons.

MONDOR

Quel dommage!

L'union était belle. Et que répond l'image?

DAMIS

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,

Et fait place à l’objet dont nous parlions d'abord.

O AMIS

Que celle-ci, Mondor, a de grâce et d’esprit!

MONDOR

Ccst qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

damis. (du monde.

C'est que... c'est qu’elle en fait des mieux tournés

MONDOR

Pour moi, ce qui m'en plaît, c’est la source féconde Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS

Les ducats?

MONDOR

C’est de quoi vous faites peu de cas.

L un de nous deux a tort; mais qu'À cela ne tienne : Aura tort qui voudra, pourvu que largeut vienne.

DAMIS

Enfin lu conçois donc qu'on eu saura gagner?

MONDOR

Le bonhomme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS

Le bonhomme?

MONDOR

Oui, monsieur; si vous êtes son gendre; Monsieur de Fraucaleu dit à qui veut l'entendre Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS

Extra vagues- lu ?

Non, foi d honnèle valet.

DAMIS

Et qui diable le parle, en celte circonstance,

De monsieur Krancaleu, ni de son alliance?

MONDOR

Bon I ne vnilà-t-il pas encore un quiproquo? De qui parlez-vous donc, monsieur?

D’une Sapho,

D’un prodige, qui doit, aidé de mes lumières, Effacer quelque jour l'illustre Deshouliôrcs ;

D'une fille à laquelle est uni mon destiu.

MONDOR

Où diantre est cette fille?

DAMIS

A Quimper-Corentin.

MONDOR

A Quimp...

DAMIS

Oh! ce n’est pas un bonheur en idée.

Celui-ci! L’espérance est saine et bien fondée.

La bretonne adorable a pris goût à mes vers : Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers;

Elle a, douzo fois l’an, réponse de la nôtre;

Et nous nous encensons tous les mois l u n et l’autre.

MONDOR

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS

Nulle part. A quoi bon?

MONDOR

El vous l’épouseriez!

DAMIS

Sans doute. Pourquoi non?

MONDOR

Et si c’était un monstre?

damis.

Oh! tais-loi. Tu m’excèdes.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR

Oui; mais répondra-l-ellc à votre folle ardeur?

DAMIS

Je suis assez instruit par notre ambassadeur. mondor.

El quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS

Le messager des dieux lui-même, le Mercure.

MONDOR

Oh! oh! bel entrepôt, vraiment, pour coqueler!

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d’apporter.

mondor, ht.

Sonnet de mademoiselle. Jlf triade* de ffentte, de Quintper en Bretagne , à moniteur cinq étoiles

DAMIS

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,

Et voit bien que c’est moi qui suis les cinq étoiles. Oui, qu’à jamais pour moi, bellc*Mériadcc,

Pégase soit rétif et l’Hippocrènc à sec.

Si 111a lyre, de myrte et de palmes ornée,

Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménee!

MONDOR

Je respecte, monsieur, un si noble transport.

LA MÉTROMANIE, ACTE III, SCÈNE

Qui tous chicanerait, franchement aurait tort. Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue A se forger les traits d'une femme inconnue : Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent. Lucile a, par exemple, un visage amusant... BAUX*.

J'entends.

mondor.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.

Croyez voir et voyez en elle la Bretonne...

DAMIS

C'est bien dit : cette idée, échauffant mes esprits, N’en portera que plus de feu dans mes écrits.

Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR

Molière, avec raison, consultait sa servante.

DAMIS

On se peint, dans l’objet présent et plein d'appas, L'objet qu'on idolâtre et que l’on ne voit pas.

Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme, Déjà dans mon cerveau roule un épithalame, [net, Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au Et donner au Mercure, en paiement du sonnet. Musc, évertuons-nous! Ayons les .veux sans cesse Sur l'astre qui fait nallre en ces lieux la tendresse! Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons; Et que ton feu divin s'allume à scs rayons!

Que cette solitude est paisible et touchante!

J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchante.

(Il va t'asteoir à l’écart.

MONDOR, «fil/.

Quelle tète! Il faut bien le prendre comme il est. Voyous ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît. L'assiduité peut, Lucilc étant jolie,

Lui faire de Quiuiper abjurer la folie.

DORANTE, LUCILE; DAMIS, a l’écart et tant être vu.

DORANTE

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments Que je viens d'appuyer du plus saint des serments; A tout ce que je crains, madame; à ce que j'ose; A vos charmes enlin plus qu’à toute autre chose, Reconnaissez que j'aime, et réparez l'erreur D’un père qui m'exclut du don de votre rœur.

Je ne veux pour tout droit que sa volonté mémo. Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime. Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,

Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi?

LUCILE

Mais enfin là-dessus qu’importe qu’on l'éclaire, S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire; El si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils.

Nul espoir près de moi ne vous est plus permis?

J'obtiendrai son aveu; rien ne m'est plus facile. Mais, parmi tant d amants, adorable Lucile,

N'auriez-vous pas déjà nommé voire vainqueur?

LUCILE, tirunt de s vert de ta poche.

l/auteur seul de ces vers a su toucher mon caur. Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, apercevant Datait.

On nous écoule.

LUCILB.

Eh! c'est monsieur de l'Empirée!

Lisons-les-lui ccs vers ; il en sera charmé. DORANTE, ù part.

Esl-ce lui, juste ciel! ou moi qu'elle a nommé! LUCILB, a Datais.

Venez, monsieur, venez, pour qu’en votre préseore Nous discutions un fait de votre compétence.

Il s’agit d’une idylle où j’ai quelque intérêt;

Et vous nous eu direz votre avis, s'il vous plail.

DORANTE

Madame, on fait grand tort à messieurs les poêles Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites. Laissons donc celui-ci réver en liberté;

Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS. (faire.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse non* C est de priver nos yeux «le ce qui peut leur plaire. Pcul-on penser si bien, étant seul en ces lieux, Qu étant avec madame ou ne pense encor mieux? Madame, je vous prêle une oreille attentive.

Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive Quelque distraction dont je ne réponds pas Vous ne l'imputerez qu'à vos divins

appas.

LUCILE

Votre façon d'écrire, élégante et lleurie,

Vous accoutume au tou de la galanterie.

Allons, messieurs, passoiissous ce feuillage épai*. Ou, loin des importuns, nous puissions lire en paix. (Datait lui prétettle la main, qu'elle accepte , au monrri que Dorante lui prétmlail aussi la tienne.) DORANTE, trul.

Est-ce un coup du hasard ou de leur perfidie? Voyons. Il faut de près que je les étudie,

Et que je sorte enfin de la perplexité La plus grande où peut-être on ail jamais été.

SCÈNE I

DORANTE, ramassant det tablettes.

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés A ccs tablettes-ci) que je trouve à mes pieds.

{ il let ouvre.)

Épithalame. Ah! ah! j'en reconnais le matin'. J'y pourrais bien aussi développer un traître... Lisons.

LA METROMANIE, SCÈNE If

DORANTE, LISETTE

LISETTE

Suii-je une fourbe? Ai-je trahi vos feux?

Le seul qu’on veut exclure est-il si malheureux? Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile,

Je me suis éclipsée en confidente habile;

Et je vous ai lais»; le champ libre à l’instant.

Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE

Ah! quelle est ravissante! et que ce tête-à-tête Achève de lui bien assurer sa conquête !

Je l’aimais, l’adorais, l'idolâtrais; mais rien N’exprime mon état depuis cet entretien.

Jusqu'au son de sa voix, tout me pénétre en elle... Son défaut me la rend plus piquante et plus belle; <toi. ce qu’en elle on nomme indolence et froideur Redouble de mes feux la tendresse et l’ardeur.

LISETTE

La dédaigneuse enfin s'est-cllc humanisée?

Je l'avais, ee me semble, assez bien disposée. DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE

Elit vivez en repos.

DORANTE

Ses grâces m ont charmé, niais non pas ses propos.

LISETTE

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille; aux vêtres?

DORANTE

Non; mais j’aurais voulu qu’elle en eût tenud’aulisette. (très.

Quoi? qu’elle eût dit: Monsieur, je suis folle de vous: Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.

Mais oui; c’est avoir l’Ame assurément bien dure, De ne pas abréger ainsi la procédure.

DORANTE

Ayant fait de ma (lamine un libre et tendre aveu, Et promis d'agréer à monsieur Francaleu?

Comme je témoiguais la plus ardente envie D’entendre mon arrêt ou de mort ou de vie.

Elle m’a répondu («lirai-je avec douceur?) : L’auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.

A ces mots, de sa poche elle a tiré l’vdille,

Dont le succès me rend de moins en moins tranusettk. [quille.

C'est quelle a cru parler à l’auteur.

DORANTE

Je ne sais;

Mais elle a mis mon âme à de rudes essais.

Elle a vu mon rival d’un œil de complaisance;

Elle a lu, malgré moi, l’idylle en sa présence. C’était me démasquer. Sous cape il en riait, Peut-être en homme à qui l'on me sacrifiait.

Le serais-je en effet? Serait-ce lui qu’on aime?

Me joueraient-ils tous deux? me jouerais-tu toi-

[même?

ACTE III, SCÈNE TV

Les honnêtes soupçons! Rendez grâce, entre nous, Au cas particulier que je fais des jaloux.

Sans les égards qu’on doit à leur tendre caprice, Mon honneur ofTensé se ferait bien justice.

DORANTE

L’auteur seul de ces vers a su toucher son cœur, Dit-elle; encore un coup, je if en suis point l’auteur. Supposé qu’on la trompe, et qu’elle me le croie, Où donc est encor là le grand sujet de joie?

Je jouis d'une erreur; et j’aurais souhaité Une source plus pure à ma félicité!

Un mérite étranger est cause que l’on m’aime;

Et je me sens jaloux d’un autre dans moi-même?

LISETTE

Que la délicatesse est folle en ses excès!

Eh ! monsieur, y faut-il regarder de si près? Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE

Tout ce que j’entrevois do plus en plus m’effraie. Le bonheur du poêle était encor douteux;

Mais il est mon rival, et mon rivai heureux.

De l.ucile, sans cesse, il contemple les charmes;

Il sc voit vingt rivaux sans en prendre d’alarmes.

A l’estime du père il a le plus de part.

Seule avec son* valet je te trouve à l’écart :

Que te veut-il? Pourquoi s’enfuit-il à ma vue? Quels étaient voscomplots? D’où vient paraitreémue? Réponds.

LISETTE

Tout bellement ! vous prenez trop de soin, Et c’est aussi pousser l’interrogat trop loin.

DORANTE

Je t'épierai si bien aujourd’hui... Prends-y garde. Quelque part que tu sois, crois que je le regarde. Cependant allons voir, en les feuilletant bien,

Si ces tablettes-ci ne m’instruiront de rien.

LA MÉTROMANIE, ACTE III, SCÈNE VI

FRAMCALKU.

Voyons un pou le tour qu'elle donne à la chosn.

LISETTE

Tout simplo. Lejeune homme entend vantera tous Certaine tragédie eu six actes, de vous, [dre. Que l'on dit Tort plaisante, et qu'il brûle d'enten- Sans qu'il sache parqui ni trop comment s’y pren* KitANCALKU. [dre.

Et n'a-t-il pas l’ami qui me l a présenté?

LISETTE

Monsieur de l’Empirée? Il aura plaisanté,

De caustique et de fat joué les mauvais rôles,

Et parlé de vo6 vers en pliant les épaules.

FKANCALRU.

J'cn croirais quelque chose à sou rire moqueur.

Le serpent de l'envie a sifllé dans son cœur.

Oh bien ! bien 1 double joie en ce ras pour h* nôtre. Je mortifierai l’un et satisferai l'autre; (tout. L'autre aussi bien m’a plu, comme il plaira parti a tout à fait l'air d'un homme de bon goût;

Et d’ailleurs il me prend dans mon enthousiasme. Je suis en train de rire, et veux, malgré mon

[asthme,

Lui lire tous mes vers, sans en excepter un. LISETTE.

Vous me déferez là d’un terrible importun. krancai.ru.

Va donc me le chercher.

LISRTTE.

Kailcs-on votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire :

Il faut que je m'habille.

FRANCALKU.

El pourquoi donc si tôt?

LISETTE

Voulant représenter Lucile comme il faut,

J'ôtc dés à présent mes habits de soubrette,

Pour être, sous les sieus, plus libre et moins disfkakcaleu. [traite.

C’est fort bien avisé. Va. Je me charge, moi...

SCÈNE V

FRANCALEU, BALIVEAU.

FRANCALEU.

Ah! c’est vous? comment va la mémoire?

RALIVK.AU.

Ma Toi,

Quelques raisonnements que votre goût m’oppose. Je liais bien la démarche où mon neveu m'expose : Pour s'y résoudre, il faut à cet original Vouloir étrangement et de bien et de mal.

Enfin mon rôle est su : voyons, que laul-il faire? piiancaleu.

El moi, de mon côté, je songe à votre affaire. Cependant soyez gai. Débutez seulement,

Et vous serez bientôt de notre* sentiment.

De vos talents à peine aurons-nous les prémices,

Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses; Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux, De la force du charme, entraîné comme nous.

J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles; .Nos palais devenir des salles de spectacles;

Et nos marquis, chaussant à l’envi l'escarpin. Heprésenter Hector, Sganarcllc et Crispin.

BALIVEAU

Je ne le cache pas, malgré ma répugnance,

I ue chose me fait quelque plaisir d’avance : C’est le parfait rapport qui, par un cas plaisant. Sc trouve entre mon rôle et mon état présent.

Je représente un père austère et sans faiblesse. Qui d'un fils libertin gourmande la Jeunesse...

Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton; Et je me réjouis de lui donner le ton.

FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s’y prend le mieux du monde. Car nous ne jouons bien qu’autant qu'on nous «•

[coude;

Tout dépend de l’acteur mis vis-à-vis de nous.

Si celui-ci venait répéter avec vous?

RALIVRAU.

Je voudrais que ce fût déjà fait.

FRA.NCALRll, appelant tet ml fit.

Holà! hée!

Que l’on aille chercher monsieur de l’Empirée.

I A Baliveau. \

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera. Vous pouvez commencer sitôt qu'il paraîtra. Faites comme l'on fait aux choses

imprévues : Soyez comme quelqu'un qui tomltcrail des nues; Car c’est l’esprit du rôle : et vous voué sou vend Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nef L'instant précis qu’il sort, ou d’une académie. Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il Et qu’à cette rencontre, un silence fâcheux [fuie: Exprime une surprise égale entre vous deux. C’est un coup de théâtre admirable ; et j'cxpèrr •

SCÈNE VI

FRANCALEU, BALIVEAU, DAM1S.

FRANCALKl* , à Damit.

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.

II sait sou rôle; allons, concertez-vous un peu; Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(A Baliveau , voyant ton prnjoud élonntmtnl.) Comment diable! à merveille ! à miracle! courage! Personne ne jouera mieux que vous du visage.

(A Damit.)

Vous avez joué , vous, la surprise assez bieu ; Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.

Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

BALIVEAU

Je sens qu’aiusi que lui votre aspect me démont**. DAM is, a Franeuleu.

CVsl que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

BALIVEAU, DANS

BALIVEAU, à pari.

Le sot événement l DAVIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres. Quoi! mon oncle, c'est vous? El vous êtes des

(nôtres!

Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rebaliveau. [Joint!

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point. Le hasard a voulu...

Je n'ai que trop pour toi les entrailles de père;

El ce fut le seul bien que le laissa mou frère.

Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAVIS

A me mettre en étal de les implorer moins.

Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.

Je ne mets point de borne à ma reconnaissaifre; Et c'est pour le prouver, que je veux désormais Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits; Me suffire à moi-méme en volant à la gloire.

Et chercher la fortune au temple de mémoire. HALIYRAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu (Pour parler ton jargon) n’est qu'un pays perdu, Ou la nécessité, de travaux consumée.

Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.

Eli, malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat; Prends un parti solide, et fais choix d'un état Qu’ainsi que le talent, le bon sens autorise;

Qui te distingue, et non qui le singularise;

Où le génie heureux brille avec dignité;

Tel qu entin le barreau l'offre à ta vanité,

DAVIS

DAVIS

Voici qui parait drôle.

Est-ce vous qui parlez, ou si c’est votre rôle?

BALIVEAU

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Demis. Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris1? Qu’a produit un séjour de si longue durée?

Que veut dira ce nom ; monsieur de l' Empiré* i Sied-il, dans ton état, d’aller ainsi vêtu?

Dans quelle compagnie, eu quelle école es-tu? DAVIS.

lia ns la vôtre, mon onde. Un peu de patience. Jinilez-moi ; voyez si je romps le silence Snr mille questions qu'en vous trouvant ici Peut-être suis-je en droit d oser vous faire aussi. Mais c'est que notre rôle est notre unique allai re, Et que de nos débats le public n’a que faire.

BALIVEAU, levant ta canne.

Coquin, tu te prévaux du contre-temps maudit... DAVIS.

Monsieur, re geste-la vous devient interdit.

Nous sommes, vous et moi, membres de comédie. Notre corps u 'admet point la méthode hardie De s'arroger ainsi la pleine autorité;

Ht Poil ne connaît point, chez nous, de primauté.

* BALIVEAU, a part.

C’est à moi de plier, après mon incartade. davis, gaiement.

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade. Je suis un fils...

BALIVBAU, ù part.

J'ai ri : me voila désarmé.

DAVIS

Et vous, un père...

BALIVEAU

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.

Le liarreau !

BALIVEAU

Protégeant la veuve et la pupille, C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile; Sur la gloire et le gain établir sa maison.

Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom,

DAVIS

Ce mélange de gloire et de gain m'importune :

On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.

Ijc nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,

A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier. L'avocat se peut-il égaler au poète?

De ce dernier la gloire est durable et complète;

Il vit longtemps après qué l'autre a disparu : Scarron mémo l'emporte aujourd'hui sur Patru. Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome, Lieux propres autrefois à produire un grand hom- L'autre de la Chicane et sa barbare voix (me; N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.

Que des traces «lu monstre on purge la tribune, J'y monte : et mes talents, voués à la fortune. Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger. Mais l'abus ne pouvant si tôt se corriger.

Qu'on me laisse à mon gré, n’aspirant qu'a la gloire, Des titres du Parnasse anoblir ina mémoire;

Et primer dans un art plus au-dessus du droit. Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit. I.a fraude iinpuuémoiil, dans le sièrlo où nous

(sommes.

Foule aux pieds l’équité, si précieuse aux hommes: Est-il, pour un esprit solide et généreux,

Une cause plus belle à plaider devant eux ?

Que la fortune donc me soit mère ou marâtre; C’en est fait ; pour barreau, je choisis le théâtre : Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;

Et pour juges, mon siècle et la postérité.

LA MÉTROMANIE

BALIVEAU

Eli bien! porte plus haut ton espoir et tes vues : A ces beaux sentiments les dignité» sont dues.

La moitié de mon bien, remise en tou pouvoir, Parmi nos sénateurs «offre à te faire asseoir.

Ton esprit généreux, si la vertu t est chère,

Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,

Ne préférera pas, la croyant en danger,

L'elfort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS

Non : mais d’un si beau droit l'abus est trop facile; L’esprit est généreux, et le cœur est fragile.

Qu’un juge incorruptible est un homme étonnant ! Du guerrier le mérite est sans doute éminent : Mais presque tout consiste au mépris de la vie;

Et de servir son roi la glorieuse envie, L’espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix, L’horreur du mépris mémo, inspire ce mépris. Mais avoir à braver le sourire ou les larmes D'une solliciteuse aimable et sous les armes!

Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez, Sans oser être ému la voir presque à vos pieds! Jusqua la cruauté pousser le sloîrismc !

Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.

De tous nos magistrats la vertu me confond ;

Et je ne conçois pas comment ces messieurs font. La mienne donc se borne au mépris des richesses: A chanter des héros de toutes les espèces;

A sauver, s’il se peut, par mes travaux constants. Et leurs noms et le mien des injures du temps. Infortuné! je touche à mon cinquième lustre Sans avoir publié rien qui me rende illustre,

On m'ignore; et je rampe encore à l’âge heureux Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !

BALIVEAU

Quelle étrange manie! Kh! dis-moi, misérable,

A de si grands esprits te erois lu comparable?

Et ue sais-tu pas bien qu’au métier que tu lais Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais?

DAMIS

Eh bien! voyons le rang que le destin m’apprête. Il ne couronne point ceux que la crainte arrête. Os maîtres même avaient les leurs en débutant : Et tout le monde alors put leur en dire autant.

BALIVEAU

Mais les beautés de l’art ne sont pas infinies.

Tu m’avoueras du moins que ces rares génies, Outre le don qui fut leur principal appui, Moissonnaient à leur aise, où l’onglaueaujourd'hui.

DAMIS

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu’on pense. Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d’a

[vance:

Mais le remède est simple: il faut faire comme eux. Ils nous ont dérobés; dérobons nos neveux;

Et, tarissant la source où puise un beau délire,

A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.

Un démon triomphant m’élève à cel emploi. Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

ACTE III, SCÈNE VIL

| IIAI.lVKAt*.

Va, malheur à toi-même, ingrat ! cours à ta perle! A qui veut s'égarer la carrière est ouverte. Indigne du bonheur qui t’était préparé.

Rentre dans le néant dont je t’avais tiré.

Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance. Ton châtiment se borne à la seule indigence. Cette soif de briller, où se fixent tes vœux, S'éteindra, mais trop lard,dansdés dégoûts affreux. Va subir du public les jugements fantasques, D’une cabale aveugle essuyer les bourrasques. Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer, El trouver tout le monde actif à censurer!

Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure, Égayer la satire, et servir de pâture A je ne sais quel tas de brouillons affames,

Dont les écrits mordants sur les quais sont semé»! Déjà dans les cafés tes projets se répandent;

Le parodisle oisif cl les forains t’attendent.

Vas, après t’être vu sur leur scène avili,

De l’opprobre, avec eux, retomber dans l’oubli !

DAMIS

Que peut contre le roc une vague animée? Hercule a-t-il péri sous l’effort du Pygmée? L’Olympe voit en |uiix fumer le mont Etua.

ZoTle contre Homère en vain se déchaîna;

El te palme du Cid, malgré la même audace.

Croit et s'élève encore au sommet du Parnasse. BALIVEAU.

Jamais l’extravagance alla-t-elle plus loin?

Eh bien! tu braveras la honte et le besoin.

Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle, El qu’aux siècles futurs ta sottise en appelle;

Que, de ton vivant même, on admire tes vers : Tremble, et vois sous tes pas mille abîmes ouverts! L'impudence d’autrui va devenir ton crime :

Ou mettra sur ton compte un libelle anonyme. Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,

A qui veux-tu qu’un homme en appelle?

DAMIS

A ses raaur*.

BALIVEAU

A ses mœurs? El le monde, en ces sortes d'orage*. Est-il instruit des mœurs ainsi que des ouvrage»?

DAMIS

Oui; de mes mœurs bientôt j’instruirai tout Pin-.

BALIVEAU

Et comment, s’il vous plaît?

DAMIS

Gomment? Par mes écrit?

Je veux que la vertu plus que l'esprit y brille.

Ei mère en prescrira la lecture à sa fille;

Et j'ai, grâce à vos soins, le cœur fait de façon A monter aisément ma lyre sur ce Ion.

Surla silène aujourd’hui monronpdVssai l’annonce. Je suis un malheureux; mon oncle me renonce;

Je me tais : mais l’erreur est sujette au retour: J’espère triompher avant la fin du jour:

Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

LA MÉTROMANIE, ACTE III, SCÈNE IX

BALIVEAU

Quoi! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle Que ce soir aux Français l’on doit représenter? DAM 18*

Soyez donc le premier à m’en féliciter.

BALIVEAU

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMS.

J’en augure une heureuse et pleine réussite.

BALIVEAU

Cependant gardez-vous de dire à Francalcu Que de son bon ami vous êtes le neveu.

DAMIS

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

BALIVEAU

J'ai de bonnes raisons pour eu agir ainsi.

DAMIS

J'obéirai, monsieur.

J'y compte.

DAMIS

Mais aussi,

baignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime, Laissez-moi quelque temps jouir de l'anonyme, Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,

Et m'entendre louer sans rougir.

BALIVEAU

Volontiers.

{à pari,)

A demain, scélérat! Si jamais tu rimailles,

Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles !

DAM1S

Il ne veut m’avouer qu'après l’événement.

.Nous nous sommes ici rcucontrés plaisammenJ.

U scène est théâtrale, unique, inopinée:

Je voudrais pour beaucoup l'avoir imaginée;

Mon succès serait sûr. Du moins protilons-en,

Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan. J'en ai plusieurs : voyons. Où sont donc mes ta-

[blettes?

La perte, pour le coup, serait des plus complètes. Tout à l'heure à la main je les avais encor.

Ah! je suis ruiné! j’ai perdu mon trésor !

Nombre de canevas, deux pièces commencées, ilaractères, portraits, maximes, et pensées,

Dont la plus triviale, en vers alexandrins,

Au bout d’une tirade eût fait battre des mains!

Que j'ai regret surtout à mon épithalamc!

Hélas! ma muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme, Dans u ii premier transport venait de l’ébaucher. IhMixfoisdu même enfant pourra-t-elle accoucher?

DORANTE, DAMIS

DAM I*

Ah! monsieur, secourez les Muses attristées!

Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées. Suivcz-moi! cherchons-les ! aidons-nous!

DORANTE, tel lui rendant.

Les voilà.

DAMIS

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE

Brisons là.

DAMIS

| Vous nie rendez l'espoir, le repos, et la vie.

LOUANTE.

! Mon dessein n’est pas tel; car je vous signifie i Qu'il faut en ce logis ne plus vous rcmoulrer,

| El vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS

L'étrange alternative! un ami la propose!

Ne puis-je avant d’opter en demander la caufe?

DOUANTE.

Eh! fl, l’air ingénu sied mal à votre front;

El ce doute affecté n’est qu’un nouvel affront.

DAMIS

C’est la pure franchise. En vérité, j’ignore...

DORANTE

Quoi, monsieur? que Lucile est celle que j’adore?

DAMIS

Non. Quand j’ai vu tantôt mes vers entre ses mains.

DORANTE

Vous m’avez insulté; c’est de quoi je me plains.

DAMIS

En quoi donc?

DORANTE

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS

Moi!

Vous. Fins je souffrais, plus je vous voyais rire.

DAMIS

De ce qu’innocemment la belle, malgré vous. Révélait un secret dont vous étiez jaloux?

DORANTE

Non. Mais de la noirceur de cette àmc cruelle.

Et du plaisir malin «le jouir avec elle De la confusion d‘un rival malheureux Que vous avez joue de concert tous les deux.

C’est à quoi votre esprit depuis un mois s’occupe; Mais je ne serai pas jusqu’au bout votre dupe.

Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs;

Et votre cpillialaine ira servir ailleurs.

DAMIS

Ah! ce mol échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

LA MÉTROMANIE, ACTE III, SCÈNE XI

DAMIS

Doranle !

Vous vouiez temporiser en vain.

Renoncez à Lucilc, ou l'épée à la main.

DAMIS

Opposons quelque licorne aux vapeurs de la bile. La valeur n’est valeur qu'autanl qu'elle est tran- Et je vois... [quille;

DORANTS.

Oh! je vois qu'un versificateur Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur.

DAM 15

C’en est trop. À vous-mème un mol eût pu vous reu- Jè ne le dirais plus, voulussiez-vous l'entendre, [dre; Cest moi qui maintenant vous demande raison. Cependant on pourrait nous voir de la maison.

La place pour nous battre ici près esl meilleure. Marchons !

SCÈNE X

FRANCALEU, DORANTE, DAJtlS.

FRANCALEU, prenant Datante par le bras, et ne le lâchant p!n i.

Eh ! venez donc, monsieur, depuis une heure Je vous cherche partout, pour vous lire mes vers.

DORANTE

A moi, monsieur?

FRAJTCALKU.

A vous.

DAMIS, à part.

Autre esprit A l'envers l NtAlfCAUCU.

Vous désirez, dit-on, ce petit sacrifice.

DORANTE

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office?

FRANCALEU.

C'est Lisette.

DOUANTE, A Datait.

C'est vous quelle veut servir.

FRARCALKU.

Lui?

Il voudrait qu’on fût sourd aux ouvrages d’autrui. DAM!?.

Loin de l’en détourner, c’est inoi qui l’y convie.

DORANTE, ù Damis.

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie.

FRANCALEU.

Vous dites bien, l'en viol Oui, c’est un envieux, Qui voudrait sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS

Mon ami, par bonheur, esl là pour me défendre. Tantôt je l'exhortais encore à vous entendre.

DORANTE, bas, a Damis.

Vous osez m'attester?

damis, bas, à Dorante.

Je songe à votre amour.

Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

FRANCALEU.

Qn me voudrait pourtant assurer du contraire.

DAMIS

Lisez, et qu’il admire : il ne saurait mieux faire. DORANTE, bat.

Tu crois m’échapptM'. Mais...

DAMIS, R Francale u.

D’autant plus que monsieur A besoin maintenant d’un peu de belle humeur.

FRANCALEU, tirant un gros cahier de sa poche.

Ah ! quelque humeur qu’il ait, il faudra bien qu'il Et pour cela d’abord je lis ma tragédie. [rie;

DAMIS

Rien ne pouvait pour lui venir plus à propos. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos! DAMIS, bas, A Dorante .

Dès que vous lo pourrez, songez à disparaître.

Je vous attends.

• FRANCALEU. « Damis.

Et vous, vous n’en voulez pas être?

DORANTE, au meme, s’efforçant de faire lâcher pria A Franetsleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS, o Francaleu.

Monsieur, cicusez-tnw; J’aime, et c’est un état où l’on n’est guère à soi. Vous savez qu’un amant ne peut rester en place.

(fl st* n‘.

DOSANTE, roulant courir après lui.

Par la même raison...

SCÈNE XI

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, le retenant ferme.

Laissez, laissez, de grâce!

Il en veut à ma fille; et je serais charmé Qu'il parvint à lui plaire, et qu'il en fût aimé.

DOUANTE.

Oh! parbleu, qu'il vous aime et vous et vos ouvra*

FRANCALEU. [ff*-

Gomme si nous avions besoin de scs suffrage*!

DORANTE

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous nie le donniez. OORANTK.

Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veifif*'

Moins l'assemblée est grande et plusellead'omllc».

DORANTE

Si vous vouliez, pour lui, différer d’un moment!

FRANCALEU. •

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante tfb ■•'t et Francaleu continue, tans s’est aperçant-)

LA MÉTROMANIE, ACTE IV, SCÈNE i.

El c'est lo moins qu'on doive à voire politesse, D’avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

(// déroule tnn cahier, et lit } •

U Mort de Bccêphale...

(Sf retournant,)

Où diable est-il? Comment?

On me fuit! Oh! parbleu, ce sera vainement, k cour* après mon homme; et s'il faut qu'il m o-

(c happe.

Je me cramponne après le premier que j’allrape; Et. bénévole ou non, dùl-il ronQer debout, L’auditeur entendra ma pièce jusqu’au bout.

SCÈNE I

MONDOR, LISETTE, habillée pour jouer, et tirant Mondor aprét elle d’un air inquiet.

MON bon.

A quoi bon dans le pare ainsi tourner sans cesse, Diroueller, courir, voltiger?

LISETTE

Mondor.

mon bon.

Qu’est-ce ?

LISETTE

Tu ne voyais pas?...

* MON bon.

Quoi?

LISETTE

Ou’ ou nous épiait.

MONDOR

Près de toi, l'un vaut l'autre; et surtout son destin Semblant te mettre exprès une lettre à la main. Nous entrons dan» le parc : il nous guette, il pé-

(tille;

Il se glisse, et nous suit le long de la charmille. Moi qui du coin de l’œil observe tous ses tour»,

Je me laisse entrevoir et disparais toujours :

Dieu sait si le cerveau de plus eu plus lui tinte t Tant qu'enfln je le plante au fond du labyrinthe, Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défaut, Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut. Je ferais encore pis, si je pouvais pis faire.

De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux :

Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR

Oh! parbleu, ce n’est pas le faible de mon maître! Au contraire, il sc livre aux gens sans les connaître ; Et présume as-sez bien de soi-méme et d’autrui, Pour sc croire adoré, sans que l’on songe à lui. Du reste, sail-il bien se tirer d'une affaire?

LISETTE

Ceux qui l’ont séparé d'avec son adversaire Disent qu’il s’y prenait en brave cavalier,

El, pour un bel esprit, qu’il est franc du collier.

MONDOR

Il n’est sorte de gloire à laquelle il ne coure :

Le bel esprit en nous n’exclut pas la bravoure. D'ailleurs ne dit-on pas : Telles gens, tel patron, Et dès que je le sers, peut-il être un poltron?

LISETTE

Voilà donc cet amour dont j’étais ignorante,

Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante?

Mon maître ne dit mot; mais à la vérité Ce combat-là tient bien de la rivalité. •

En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE

Ton adresse?

LISETTE

Le voilà bien sot !

Uuaiid?

MONDOR

Oui?

LISETTE

Le Irait ccrto et piquant.

MONDOR

Quel?

LISETTE. {cile,

Ouel, qu'est -ce. quoi, quand, qui? L'amant de Lutine sou mauvais démoli ne peut laisser tranquille : Dorante.

MONDOR

Eh bien! Dorante?

U nous a vus de loin.

Ainsi que tu croyais m’aborder sans témoin.

Sous ce nouvel habit, du bout de l'a\enue,

Qu'il ait cru voir l.ucilc, ou qu’il m'ait reconnue

MONDOR

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.

Celle qu'il recherchait ne me convenant pas.

De Lucile à propos j’ai vanté les appas,

Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle. Et de mettre un peu l’une et l’autre en parallèle.

Il parait qu’il n’a pas négligé mes avis.

LISETTE

Il se repentirait de les avoir suivis.

Enxers et contre tous, Je protège Dorante.

MONDOR

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante. Car, étant né poêle au suprême degré,

Lurile va d’abord le trouver à son gré.

Monsieur de Francaleu déjà l’aime et l’estime.

Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime : Et je porte un billet à ce père adressé,

Qu’après s'étre battu sur l'heure il a tracé. Sachant des deux vieillards la mésintelligence,

Il mande a celui-ci, selon toute apparence,

LA

MÉTROMANIE, ACTE IV, SCÈNE IV

De rappeler un fila qui fait ici l'amour.

Et dont l'entêtement croîtrait de jour en jour.

Il saura là-dessus le rendre impitoyable.

S'il aime enfîn l.ueile, ainsi qu’il est croyable. Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

LISETTE

Mais cet autre avec qui Je suis de connivence A pris, depuis un mois, terriblement l’avance. J'ai vu pâlir l.ueile au récit du combat :

D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.

Lucilc s’est émue, et c'est pour lui, te dis-je.

Il a visiblement tout l'honneur du prodige.

Depuis ils se sont même entretenus longtemps,

Et s’élaienl sépares l'un de l'autre contents, lorsque, dans cet esprit soupçonneux à la rage, Ma présence équivoque a ramené l’orage ;

Mais le calme ue lient qu'à 1'crlaircissement Qui coulera Ion maître à fond dans le moment. MOXDOH.

Je réponds de la barque , en dépit de Neptune. Songe donc qu'elle porte un poète et sa fortune! Telle gloire le peut couronner aujourd'hui,

Qui mettrait père et tille à genoux devant lui.

De ce coup décisif l'instant fatal approche : L’amour m'arrache un temps que l'honneur me re-

j proche

Adieu. Que devant nous tout s’abaisse en ce jour: Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCÈNE III

FitANCALEU, DAllS, LISETTE.

FHAXCALKt?, à Litetle , qu'il ne toit que par derrière. Lucile, redoublez de fierté pour Dorante;

Vous n’êles pas encore assez indifférente.

Vous souffrez qu’il vous parle ; et je défends cela Tout uet. Entendez-vous, ma Ulle?

LISETTE , te tournant et Jaitanl la révérence.

FlUNCAI.Ki;.

C’est toi, Lisette?

Oui, mon père.

Ali ! |

Eh bien ! c’est moi, je liens parole. | Lui resscmhlé-jo assez! Jouerai-je bien mon râle? ; L’œil du père s’y trompe; et je conclus d’ici Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

FRAXCAI.EU , à Damit.

Admirez en effet comme elle lui ressemble! LISETTE.

Quand commenccra-t-on?

FRANCALKU.

Tout à l'heure : on s'assemble.

Cependant va chercher (a maîtresse et l'instraU Des dispositions où lu vois que je suis.

Si j’eus une raison, maintenant j'en ai trente Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

SCÈNE IV

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,

Et m’en a sur son compte imposé doublement. Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait que- DAiiis. [relie?

Sur uu malentendu : pour une bagatelle.

FHANCALKÜ.

Ce procède l’exclut du rang de vos amis?

Quelque ressentiment pourrait m’être permis? Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare Va me venger assez de cct esprit bizarre.

FRAXCAI.EU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d’hoouamis. [neor.

Quoi doue?

. FHAXCALF.tr.

Qu’il est le fils d'un maudit chicaneur. Qui, n’écoutant prière, avis, ni remontrance, Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance. Des sottises d'un père un fils n’est pas garant; Mais le tort que nie fait ce plaideur est si grand. Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.

Ce procès me ruine en sotte paperasse ;

Et sans le temps, les pas et les soins qu'il y faut, J'aurais été poète onze ou douze ans plus tôt. Sout-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS

Le dommage est vraiment des plus considérables. Il faut que le public intervienne au procès.

Et conclue avec vous à de gros intérêts.

Et Dorante u’a-l-il contre lui que son père?

FRANCALKU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.

Je lui croyais du goût, de l’esprit, du l»on sens; Ce n’est qu’un étourdi. Gela tourne à tous vents : Cervelle évaporée, esprit jeune cl frivole,

Que vous croyez tenir au moment qu'il s’envole; Qui me-choque,en un mot, elqui me choque au point Que chez moi, sans ma pièce, il ne resterait point. Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue ;

El voilà trop de fois que mon spectacle éclionf.

V propos, ce bonhomme avec qui vous jouez, Wall- il? Que vous en semble? Excellent! avouez.

LA MÉTROMANIE, ACTE IV, SCÈNE IV

DAM!»

Admirable !

FRAXHALEU.

A-l-il l'air d'un père qui querelle?

Heim? Comme sa surprise a paru naturelle!

DAM»

Attendez, à juger de ce qu'il peut valoir,

Que vous en ayez vu ce que je viens d’en voir.

Il est original en ces sortes de rôle.

FRAXCALKU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle. DAM».

fie l'humeur dont il est, j'admire seulement Qu il daigne se prêter à nous pour un moment.

FRAXCAI.EU.

C’est que je l'ai flatté du succès d’une affaire. Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAM»

U troupe ne saurait faire un meilleur acquêt.

PRANCALEC.

Si vous le souhaitez, c'est uue alTaire faite.

DAM»

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

FRAXCALBU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS

Que moi ?

FRAXCALKl".

Que vous.

DAMIS

Par ou? Daignez m’en éclaircir.

FRAXCAI.EU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office. DAM».

Plût au ciel 1 II n'est rien que pour lui je ue fisse.

FRAXCALKl'.

Vous êtes bien venu des ministres?

DAMIS

L'u fat

Avouerait que la cour fait de lui quelque état;

Et, passant du mensonge à la sottise extrême.

En le faisant accroire, il le croirait lui-même.

Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi. l’u poète à la cour est de bien mince aloi :

De?, superfluités il est la plus futile.

On court au nécessaire; on y songe à l’utile :

Ou si vers l’agréable on penche quelquefois,

Nous sommes éclipsés par le moindre minois;

Et là, comme autre part, lessensenlratnanl l'homme, Minerve est éconduite, et Venus a la pomme.

Ainsi je n'oserais vous promettre pour lui,

Sur un crédit si frêle, un bien solide appui. FIUXCALEC.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;

Car je comptais sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS

Et de quoi s’agit-il encor? Voyons un peu.

FBANCALEÜ.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,

I n libertin qui s'est attiré sa disgrâce,

Kn ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il DAMI», riie-menl. [fasse.

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;

Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

PHAXCALRl', voii/ant r mirer.

Non, non, laissez! Parbleu, j'admire ma sottise! dam», Parrétml,

Quoi donc?

PRAXCALKU.

J’en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS

Ah! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît!

FRAXCALEU.

Et pourquoi?

DAM»

Quand je vous disqu on peut s’en reposer sur moi !

FRAXCALEl'.

C’est qu'avec celui-ci l'affaire ira plu» vite.

DAM»

Je serais très-fâché qu’il en eût le mérite.

HtAXCALBU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet.

Et que j’aurai demain la lettre de cachet.

DAM»

Mon Dieu, laissez-inoi faire! Ayez celle indulgence.

FBANCALEÜ.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

Plus grande encore.

FRAXCALEU.

Oh ! non.

DAMIS

Que direz-vous pourtant, Si votre homme ce soir, ce soir même, est content? FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied je n'ai plus rien à dire. Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAM»

Je ne vous promets rien par delà mon pouvoir.

FRAKCALEU-

Yous promettez pourtant beaucoup.

DAM»

Vous allez voir.

Mais, monsieur, on dirait, à celle ardeur extrême, Qu'à ce pauvre neveu vous en vouiez vous-même.

FRAXCALKl.

Sans doute : et j’ai raison. L'oncle me fait pitié; Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Tenez, j’ai toujours eu l'amour de l'ordre eu tête. Vous menez, par exemple, un train de vie honnête, Vous; cela fait plaisir, mais n’étonnera pas;

Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas. Des travers du jeune homme un fou sera la cause. Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose, Devrait faire enfermer avec le libertin Tel chez qui l'on saura qu’il est soir et uiatiu.

DAMIS, LISETTE

LISETTE, à pari.

Un peu de hardiesse!

Cet homme-ci, je crois, est l’auteur de la pièce! Faisons qu’il se trahisse. Il en est un moyen.

(fatii.)

Vous risque/., en tardant, de ne trouver plus rien. Monsieur raisonnait juste, et votre attente est vainc; Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine

DAMIS

LISETTE

Tantôt il n’en manquait que trois; Mais, ma foi, maintenant c’est bien une autre his-

F RA NC A LEU. [loirC.

Quoi donc?

LISETTE

Vous n'avez plus d'acteurs, ni d'auditoire.

FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE

Tout défile, et vole vers Paris.

Désertion totale!

LISETTE

Oui, pour avoir appris Que ce soir on y joue une pièce nouvelle.

Dont le litre les pique et les inet eu cervelle.

FRANCALEU.

Ah ! j’en suis!

LISETTE

L'heure presse; et tous ont décampé, Comptant se retrouver Ici pour le soupe.

DAMIS

Quelle rage! A quoi bon celte brusque sortie? Comme s’ils n'eussent pu remettre la partie!

FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est- il en notre main? Nous en voyous mourir du soir au lendemain. Celle-ci peut n 'avoir qu'une heure ou deux à vivre : Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre. Venez.

DAMIS

J’augure mieux de la pièce que vous.

D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous De soins très-sérieux remplira ma soirée.

FRANCALEU.

Adieu donc. Demeure/, monsieur de l’Empirée. Votre refus fait place à monsieur Baliveau,

Qui, dans l’art du théâtre étant encore nouveau, Ne sera pas fâché qu’on le mène à l'école.

Qui plu9 est, son neveu l'occupe et le désole :

El la pièce nouvelle est un amusement Qui pourra le lui fdire oublier un moment.

Certaine?

LISHTTE.

Oui; cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS

Mademoiselle a donc le don do deviner?

Lisette. [titre.

Non; mais c'est cc que mande un connaisseur eo Dont le goût n’a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS

Et ce grand connaisseur, dont le goût est si tin—

LISETTE

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS

Je voudrais bien savoir sur quelle conjecture.

LISETTE

Sur ce qu’hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

Chez, lui! L'auteur! hier!

LISETTE

Oui. Qn’a donc cc discours?..

DAMIS

Je ne suis pas sorti d’ici depuis huit jours!

LISETTE, à part.

Je le tiens.

DAMIS

C’est Alcippc! Oh! c’est lui, je le ga$f Nouvelliste effronté, suffisant personnage,

Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers. Kl pour ou contre nous prévient tout l'univers. Cela sait scs foyers, sa ville, ses provinces.

Ses intrigues de cour, son cabinet des prince?; Pèse ou règle à sou gré le» plus grands intérêt* Et croit scs visions d'immuables arrêts.

Présent, passé, futur, tout est de sa portée.

Le livre des destins s’emplit sous sa dictée.

Bien ne doit arriver que cc qu’il a prédit;

El l’événement seul toujours le contredit (« Lite tic.)

El n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême Jusqu'à nommer l'auteur?

LISETTE

Non, monsieur; c’est vous-mê®* Qui venez de tout dire et de vous déceler.

LA METHOMANIE, ACTE IV, SCÈNE VII. 3UU

Alcippe ea tout ceci n'a rien à démêler.

Moi seule je moulais; et je m'en remercie,.

Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

[Elit veut tenir») DAMi*, la menant.

Luette!

LISETTE

Eh bien ?

DAMIS

(* part.) •

Do grâce...! Etourdi que je suis!

LISETTE

Que voulez-vous de moi?

DAMIS

Du secret.

LISETTE

Je ne puis.

DA MIS

Quelques jours seulement !

Cela n’est pas possible.

DAMIS

Hé! rtc me faites pas ce déplaisir sensible! Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,

En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE

J imagine un marché dont l’espèce est plaisante. D’un secret tout entier la charge est trop pesante : Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez, si vous tombez, *jc parle sans pitié :

Si vous réussissez, je conseus à me taire.

Voilà, pour vous servir tout ce que je puis faire.

Et je n’en veux pas plus; car je réussirai.

LISETTE

Oh bien! en cc cas-là, mousicur, je me tairai.

(Dorante , du fond du thefitre , let voit tt le* écoute.) DAMIS, boitant let mains de Lisette.

Avec cette promesse où mon espoir se fonde,

Je vous laisse , et m’en vais le plus content du

[monde.

SCÈNE VII

DOUANTE , LISETTE.

LISETTE, bat , apercevant Dorante , et lui tournant brusquement le dos.

U* jaloux nous surprend ; le voilà furieux :

Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à scs yeux.

DORANTE, se tenant à trois pas derrière elle.

« Avec cette promesse où mon espoir se fonde,

« Je vous laisse, et m'en vais le plus conleut du

[monde. »

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir Quelle était la promesse, et quel est cet espoir. Mais ce que l'on aurait de la peine à comprendre, C'est que cette promesse et si douce et si tendre, Reçue à la même heure, et presque au même lieu,

Mot à mot dans ma bouche ait mis le même adieu. Il faut vous en faire un de plus longue durée,

El dont vous vous teniez un peu moins honorée. Adieu, madame ; adieu. .Ne vous flattez jamais Que je vous aie aimée autant que je vous hais!

(Il fait quelques pat pour s'en aller.) LISETTE, bat.

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,

Car il va revenir.

(Elle s'assied a l'un des coins du théâtre, en face du parterre, et lève l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.)

DORANTE , croyant voir dans cette attitude l'embarras d'une personne confondue, et sans avancer.) Monstre de perfidie I

Pouvoir ainsi passer, d'abord et sans égard,

Des mains de la nature à ce comble de l’art! M’avoir peint ce rival comme le moins à craindre! M'avoir persuadé presque au point de le plaindre! Qu’avez-vous prétendu par celle trahison ? Pourquoi d'un espoir vain y mêlant le poison.

Me venir étaler d’obligeantes alarmes?

Mc dire, en paraissant prêle à verser des larmes : « Dorante, ou je fléchis mon père, ou de mes jours u A l'asile où j étais je consacre le cours. »

Quels étaient vos desseins? Répondcz-moi, cruelle. Ne les dois-je imputer qu’à l’orgueil d’une belle, Qui, jalouse des droits d’un éclat peu commun, Veut gagner tous les coeurs et ne pas en perdre un? Cc reproche fût-il le seul que j’eusse à faire! Mais, hélas! malgré moi la vérité m’éclaire.

Ce riva!, dès longtemps, est le rival aimé.

C'est pour lui que j’ai vu votre front alarmé;

Et quand vous me disiez que j'en étais la cause, Quand vous me promettiez bien plus que l’amour

[n’ose,

C'est que de votre amant vous protégiez lesjours. Et vouliez ralentir la veugeance où je cours.

Oui, j’y vole; on ne l’a tantét que différée;

Et ma rage, à vos yeux, l’aurait déjà tirée; J’attaquais devant vous liv traître en arrivant,

Si je n’eusse voulu jouir auparavant De la confusion qui vous ferme la bouche!

Que ma plainte à présent vous révolte ou vous tou- Repentez-vous ou non de rn'avoir outragé, jehe, Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé. LISETTE, effrayée .

DORANTE

Je m'arrête au cri de l'inlidèle !

Elle tremble, il est vrai : mais pour qui Ireni-

[blc-t-cllc?

N'importe : je l'adore; écoulons-la. Parlez.

(se rapprochant.)

Je veux encor, je veux tout cc que vous voulez. Rejetons le passé sur l'inexpérience,

Et rcdcmandez-inoi toute ma confiance.

Un regard, un seul inol n'a qu'à vous échapper : Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

100 LA MÉTROMANIE, ACTE IV, SCÈNE Vlll.

Ah! I.ucilc, ai-je pu si tôt perdre le vôtre?

Vous me haïssez!

LISETTE , tendrement.

Non.

DORANTE

Vous en aimez un autre?

£h! non!

LISETTE

DORAXTE.

Vous m‘aimez donc?

Oui.

DOUANTE.

LISETTE

M'y fierai-je?

Hélas!

DORANTE

Eh bien, je n'en veux plus douter! Ne sais-je pas Que l'infidélité, surtout dans la jeunesse, [blesse Souvent est moins un crime au fond qu'une fai- Qui peut servir ensuite à vous en détourner, Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner?

(// t approche enfin d'elle, tout trantporté.)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse. Lisette est contre moi ; Lisette vous abuse :

Le sout ici des coups qu'elle seule a conduits; C’est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, J tins mettre bat encore l’éventail.

Il est vrai.

DORANTE, « à te i f/fiatmx, et lui prenant lu main.

C'est assez. Mon Ame satisfaite...

LLCII.B, DOUANTE, LISETTE

LUCILE, haut, du fond du théâtre.

VeîUé-je, ou non? Dorante aux genoux de Lisette : LISETTE, finissant enfin ï éventail, et te Irrmt. Lui-même I et qui me fait fort joliment sa cour.

(à Dorante.)

On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour : Songez à bien jouer le eôle que je quitte,

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite. Enfin , concevez-vous combien vous vous troin-

UOIUNTE, 4 Incite. [picZ?

Je croyais en effet, madame, être à vos pieds.

Son habit m’a fait faire une lourde bévue.

LISETTE

Madame, vous plalt-il que je vous restitue Iaîs fleurettes qu’avant d’embrasser mes genoux Monsieur me débitait, croyant parler à vous?

N’en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures. Je vous restituerais un beau torrent d’injures.

DOUANTE.

Eh! quel autre à ma place eût pu se contenir?

LISETTE

Je vous devais cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE

Kh quoi ! Dorante, après mille et mille assurance Qui, tout à l'heure encor, passaient vos espérance?, Le reproche et l'injure aigrissaient vos discour*: El sur le ton plaintif on vous trouve toujours! DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même. Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime, Souffrez qu'on vous instruise; après quoi, décidez Si mes soupçons jaloux n'étaient pas bien fondes. Je surprends mon rival...

LUCILE

Oui, j'ai tort de me plaindre!

En effet, ma faiblesse autorise à tout craindre; El l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt, De votre défiance a mérité l'affront.

.Mais vous trouverez bon qu'en tnc faisant justice, Celle justice même aussi nous désunisse,

Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti. Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

dorante. [dame,

Entendons-nous, de grâce! Encore un coup, nubien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme. Croyez, si j’eusse pu ne me pas alarmer.

Que je ne serais pas digne de vous aimer. Deiais-jc voir eu paix...

LUCILE

Depuis quand, je vous prie.

N’est-on digne d’aimer qu’autant qu’on sc défie? Ainsi l'amour jamais doil nôtre satisfait?

El le plus soupçonneux est donc le plus parfait? Vos vers m'en avaient fait tout une autre peinture Juste sujet pour moi de craiutc et de rupture! J'aime trop mon repos pour le perdre à ce pris; El ne jugerai plus des gens par leurs écritsdorante.

Mais ayez la bonté...

LUCILE

Ma bonté m'a trahie-

Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie :

Je ne recueillerais de mes soins les plus donx Que l’éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux. Que n’ai-je conservé, prévoyante et soumise. L’insensibilité que je m’étais promise!

Lisette, je t’ai crue; et toi seule tu m’as...

LISETTE, rt Dorante, mitant plenrcr incite. N'avcz-voiia point de honte.,.

DORANTE

Eh! ne m’accable |>3*’

Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes, I.ucilc! retenez ces précieuses larmes!

C'est mou injuste amour qui les a fait couler; C’est lui qui toutefois pour moi doil vous pari* r- L’amour est défiant quand l'ainour est extrême-

LUCILE

S'il se faut quelquefois défier quand on aime, C'est de tout ce qui peul, dans le cœur alarme, Soulever des soupçons contre l'objet aimé.

Je tiens, vous le savez, celte sage maxime

i2_; •or >

IX MÉTROMANIE, ACTE IV, SCÈNE X

Ite ce» ver» • 1 1 1 1 vous oui mérite mon estime; lli' votre propre idylle, ouvrage séducteur,

Où voire esprit se montre, et non pas votre cœur. DORANTE.

Ni l'un ni l'autre II faut qu’enfiii je le confesse. Madame, cl que je cède au remords qui me presse. Du moins vous concevrez, après un tel aveu. Pourquoi tout mon bonheur me rassurait si peu. C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;

C'est que tous ces écrits, source de votre estime, 'ous venaient par nies soins, mais ne sont pas de lucile. [moi.

lis ne sont pas de vous!

DORANTE

Non.

LISETTE

Le sot homme!

IAT, II. K.

laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon àme, J inspirais le poète en lui peignant ma flamme, yue son art, à mou gré, s‘y prenait faiblement!

£l que le bel esprit est loin du seuliment!

Mais cet art vous amuse; il a fallu vous plaire, Laisser dire des riens, scutir mieux, et se taire.

\ est-ce donc qu'à l’esprit que votre cœur est dû? Et ma sincérité rn aurait-elle perdu?

LUCILE

'otre sincérité mérite qu’on vous aime,

Dorapte; aussi pour vous suis-je toujours ta mémo.

est en II n l'elTet de ces vers que j’ai lus :

Jetais indifférente, et je ne le suis plus;

Et je sens que sans vous je le serais encore.

t DORANTE.

'r«us ne vous plaindrez plus d’uu cœur qui vous Du vous établissez la paix et te bonheur, [adore, Et qui commence enfin d’en goûter la douceur.

LISETTE, ù Domine.

Trêve de beaux discours ! Il est temps que j'y pense. De par monsieur; expresse et nouvelle défense De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE

Il aura su mon nom.

LUCILE

Ah! tu me fais trembler.

LISETTE

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie, ^parez-vous : rentrez, madame, je vous prie, allons concerter un projet important.

Rassurez-moi d’uu mol encore, en me quittant; Ru déjà mon espoir est tout prêt à t'éteindre. LUCILE.

De vos rivaux du moins vous n'avez rien à craindre. M»*n père pourra bien, en ce commun danger. Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX

DURANTE, LISETTE

DORANTE

Quelqu'un m’a desservi prés de lui, je parie.

LISETTE

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie.

Et qu’au brusque, mépris dont vous avez heurté \a rage qu'il avait, tantôt, d’être écouté.

DORANTE

Oui, j’ai tort, je l'avoue; à présent il peut lire :

Je l’écoute; ou plutôt, sans cela, je l'admire,

Et m'oITre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira, Ile me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE

j Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire: Songez à profiler d'un avis salutaire.

Courriez-vous nous trouver de ces perturbateurs j Du repos du parterre et des pauvres auteurs,

! Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,

El se faisant un jeu de la chute des pièces?

DORANTE

Que diable eu veux-tu Taire? Oui, pour un j’en sais LISETTE. [trois,

(.ourez les ameuter, pour aller aux François,

Sur ce qui se jouera, faire éclater l'orage.

La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'om- Le père de Lucile y vient d'aller... (brage.

DURANTE

Tu veux...

LISETTE

• Ali ! j’en serais d'avis : faites le scrupuleux.

' Damis ne l’est pas tant, lui ; car à votre père Il a de votre amour écrit tout le mystère.

' Ce n’aura pas été pour vous servir, je croi. ht vous le voudriez ménager? Et sur quoi?

Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres!

I ne pièce tombée, il eu renait mille autres.

! Mais Lucile perdue, où sera votre espoir?

Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.

II n'a déjà que trop ce bel auteur en tète.

j s'il le voit triompher, c'çst fait, rien ne l'arrête;

Il lui donne sa fille, et croirait aujourd'hui j S'allier à la gloire en s’alliant à lui.

Alt ! tu inc fais frémir! cl des transes pareilles le livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCÈNE I

DAVIS

Je ne me connais plus aux transports qui m'agiteut. En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent : Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi.

Les présages fâcheux, volent autour de moi.

Je ne suis plus le même entin depuis deux heures. Ma pièce auparavant me semblait des meilleures : Maiuteuant je n’y vois que d'horribles défauts,

Du faible, du clinquant, de l'obscur cl du faux.

De là, plus d'une image annonçant l'infamie :

La critique éveillée, une loge eudorinic,

Le reste de fatigue et d’enuui harassé,

Le souffleur étourdi, l'acteur embarrassé,

Le théâtre distrait, le parterre en balance,

Tantôt bruyant, tantôt dans uu profond silence; Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur Font naître également le trouble et la terreur.

[Regardant â sa montre.]

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!

Je sèche, je me tueurs, Quel métier! J j renonce. Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis, Est-cc un équivalent à l'angoisse où je suis?

Il n’est force, courage, ardeur qui n’y succombe. Car enfin, c'en est fait; je péris si je tombe.

Où me cacher? où fuir? et par où désarmer L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer? Quelle égide opposer aux traiLs de la satire? Commeul paraître aux yeux do celle à qui j'aspire? De quel front, à quel titre oserais-je m'offrir,

Moi, misérable auteur qu'on viendrait de flétrir? ■

[après quelques moments de silence et d’agitation.)

Mais mon incertitude est uion pins grand supplice : ! Je supporterai tout, pourvu qu elle Unisse, ^cours, Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II

FKANGALKU, BALIVEAU, DAM K

FHANOALEl, «• Datais.

Lh bien! une autre fois, malgré nies conjectures, Vous fierez-vous encore à vos heureux augures, Monsieur? J'avais donc tort tantôt de vous prêcher Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher? Voilà pourtant, voilà la nouveauté... flambée! DASIIS.

|d part.) [/tant,)

Et mon sort décidé 1 je respire. Tombée?

I1AI1IS

El le méritait-elle?

BALIVEAU

I II ne faut pas douter que l’auteur u'eu appelle.

! Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

FJUKCALEU.

Celui-ci pourrait bien n'en pas tomber d'accord, Sans être, pour cela, taxé de suffisance:

Car jamais le public n'eut moins de complaisance- Gomment veut-il juger d’une pièce en effet.

Au tintamarre alTreux qu'au parterre on a fait? Ah! nous avons bien vu des fureurs de cabale; .Mais jamais il u’en fut ni u’en sera d'égale.

La pièce était vendue aux sifflets aguerris De tous les étourneaux des cafés de Paris.

Il en est venu fondre uu essaim, des nuées! Cependant, à travers les brocards, les huées,

I Le carillon des toux, des liez, des Paix-là, paix! J'ai trouvé...

BALIVEAU

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais

FBANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en «crime. Morbleu ! je le maintiens: j’ai trouvé... telle rime. (A Points gui fée ou 'ait aiidement, et qui ne ï écoute pie* Oui, telle rime digne elle seule, à inon gré.

De relever l’auteur que l’on a dénigré.

BALIVEAU

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa Hrae i Ce sera, s’il in’cn croit, de garder l’anonyme;

I El de n’exercer plus un talent suborneur, i Dont les productions lui tant si peu d'honneur. dam w.

C'est s’il eût réussi qu'il pourrait vous en croire. El demeurer oisif au sein de la victoire,

De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriff' Ne portât quelque atteinte à l’éclat des premiers ; Mais contre scs rivaux, et leur noire malice,

Le parti qui lui reste est de rentrer en lice»

Sans que jamais il songe à la désemparer % Qu'il ne les force même à venir l’admirer.

Le nocher dans sou art s’instruit pendant l'orage : Il n’j devient expert qu'après plus d'un niufrag Notre sort est pareil dans le métier «les vers:

Et pour y triompher il y faut des revers.

F h ANC AL EL.

Tout à plat.

FHAÎfCALKU.

(C’est parler eu héros, en grand homme, en

SCÈNE III

FllANCALEU, HA l.l V K Al', DAMIS, MONDOIl.

DAMIS, iJ Bouder , qui te veut tirer à part.

Kl) liidl ?

MONOOR, bat et samjlotaMi.

Je vous annonce...

RAVIS

Je «ai*, je sais. Ma lettre?

MO MK) R.

Eu voilà la réponse.

DAMIS

Laissc-tibus, je te suis. Messieurs, pcrmellcz-moi Haller décacheter à l’écart; après quoi Je compte vous rejoindre: et, laissant verset prose. Nous nous entretiendrons, s’il vous plaît, d’autre

[chose.

SCÈNE IV

- ER AN CALEE, BAUVEAl .

BALIVEAU

"ui, changeons de propos, cl laissons tout cela.

PRAXCALKU.

Si vous saviez combien j’aime ce gan;on-là...

Lest qu’à ce que je vois, sa marotte est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

BALIVEAU

Belle prérogative!

FRANCALEU.

« line lieeî un nocher!

» Comme nous n’allons droit qu’à force de brou- Plaft-il? Vous l'entendiez? [cher! »

BALIVEAU

Moi? non : j’avais en tète La lettre de cachet qui, dites-vous, est prête.

FRANCALEU.

Lejeune homme n’est pas du commun des humains, l'este ! les grands seigneurs se l'arrachent de* mains.

BALIVEAU

J enrage! Revenons, de grâce, à la promesse Bout vous m’avez tantôt Halte pondant la pièce.

KRANCALEU.

N "us parlez d’une pièce? Ah! s’il en fait jamais,

• a: sera île l’exquis; c'est moi qui le promets :

El je défierai bien la cabale d’y mordre.

Iiw.ivkau, s'emportant.

l’arlez : aurai-je enfin, u’aurai-je pas mon ordre?

KIIAKCAI.au.

Eh ! tranquillisez-vous! soyez sûr de I avoir.

Oui, vous serez content, ce soir même; ce soir! L’est le terme qu’il prend. Votre affaire est certaine. Et, tenez, son retour va vous tirer de peine;

Car je gagerais bien que, tout en badinant, L’ordre est dans le paquet qu’il ouvre maiutenaul.

BALIVEAU

Qu’il ouvre maintenant! qui?

FRANCALEU.

Celui qui nous quille.

BALIVEAU

Malt-il?

FRAKCALKU.

Êtes-vous sourd? Cet homme de mérite.

BALIVEAU

Monsieur de l’Empiréc?

FRANC A LEU

Et qui doue?

BALIVEAU

Quoi! c’est lui

Dont le zèle jmur moi sollicite aujourd’hui? FRAKCALKU.

Lui-même, il a trouvé que vous jouiez en maîtr e; Et, votre admirateur autant que l'on doit l’être.

Il veut vous enrôler pour un moi* parmi nous. Moi, le voyant d’humeur à tout faire pour vous, J’ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue. Et des égarements de votre enfant prodigue.

Il a sur cette affaire obligeamment pris feu. Comme si c’eût été la sienne propre.

BALIVEAU

Adieu.

FRAKCALKU, l’arrêtant.

Comment donc?

BALIVEAU

Vous avez opéré des prodiges.

KRANCALEU.

Monsieur le capiloul, vous avez des vertiges. BALIVEAU.

Eli ! c’est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois Méritcrie^... Je suis le moins sensé des trois. Serviteur.

KRANCALEU.

Mais encore ! entre amis, l’on s’explique. Ne pourrait-on savoir quelle mouche vous pique? Quoi ! lorsque nous tenons...

BALIVEAU

Nous, nous ne tenons rien.

Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme do bien, Au mérite de qui vous êtes si sensible,

Est le pendard à qui j’en veux.

KRANCALEU.

Est-il possible?

BALIVEAU

Le voilà! maintenant soyez émerveillé

(Mi jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.

si j’eusse vu le diable, clic eût été moins grande.

UH LA MÉTROMANIE,

IHAXCALMT.

Je vous en nlfre mitant. A présent jo demande Où vous prenez le mal <|UC vous m on avez dit.

Ln garçon studieux, de probité, d'esprit,

Beau feu, judiciaire, en «pii tout se rassemble;

Un phénix, un trésor...

BALIVEAU

Un fou qui voua ressemble!

Allez, vous méritez cette apostrophe-là.

De bonne foi, sied-il, à l'Age où vous voilà, t’ait pour morigéner la jeunesse étourdie,

Que par vous-inémc au mal elle soit eohanlie ;

Et que l’écervelé qui nie brave aujourd’hui,

Au lieu d’un adversaire, en vous trouve un appui?

Il versifiera donc! Le beau genre de vie !

Ne se rendre fameux qu'à force de folie !

Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,

Et le jouet titré des petits et des grands!

Examinez les gens du métier qu'il embrasse.

La paresse ou l'orgueil en ont produit la race. Devant quelques oisifs elle peut triompher;

Mais, en bonne police, on «levrait l'étouffer.

Oui ! comment souffre-t-on leurs licences extrêmes? Que font-ils pour l'Étal, pour les leurs, pour eux- De la société véritables frelons, [mêmes?

Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons. Ilamis eût ligure dans un poste honorable :

Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,

A la perle duquel, eu homme infatué,

Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué. Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire I

FUAXCXI.EC.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire D'nu neveu qui déjà vous a trop honoré! Savez-vous ce que c'est que tout ce long narre? Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,

De tout temps gendarmé contre la poésie!

Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat Anotilit bien autant que le capitoulal.

Apprenez...

BALIVEAU-

Apprenez de moi qu ou nu voit guère Les honneurs en ce siècle accueillir la pisérc;

El «pie la pauvreté, par qui tout s'avilit,

Eailc pour dégrader, rarement anoblit.

Forgez-vous des plaisirs de toutes les cspiVes. Onfaileommeou l'entend, quand ou a vosrichcsscs: [

Mais' lui, que voulez-vous qu'il devienne à la tin? Sou partage assuré, e'est la soir et ta faim.

El d'un œil satisfait on veut que je le voie?

Soit! à vos vision* je l'abandonne en proie.

Il peut se reposer de ses uobles destins

Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains.

Qu'il périsse! il est libre. Adieu!

FI1AXCALEC.

Je vous arrête,

Eu véritable ami «lonl la réplique est prèle;

Et vais vous faire voir, avec précision,

Que nous ne sommes pas des gens à vision.

ACTE V, SCENE V

! Si j'admirti en Ilamis un don qui vous irrite, Votre chagrin me touche autant que son mérih tlin donc que son sort ne vous alarme pins.

Je lui donne ma tille, avec cent mille écus.

BALIVEAU

Avec relit mille écus?

FRAXCALEU.

Eh liien! est-il à plaindre!

Car «die a de l'espeil, «-si belle, faite à peindre... Ilulà, quoi-qu'un!... Vous-même eu jugerez ainsi.

(rt un vain.)

Que l'on cherche Lucile; et qu elle vieune ici.

(A part.)

Aussi bien elle hésite, et rien ne sc décide.

(d Baliveau.)

Qu est-ce? Vous mollissez? votre front se déride ? Vous parais-sez ému? *

BALIVEAU

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !

I n procédé si noble est-il imaginable?

Ne me trouvez donc pas, ail fond, si condamnable. Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons,

F.l sur le train des mœurs du siècle où nous vivons Quand à faire des vrrs un jeune esprit s’adonna. Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'sban- I tamis de ce côté sc porte avec chaleur, [donnai je ne lui pouvais pardonner son malheur: Mais, dès que d’un tel choix voire bonté l'honor*

SCÈNE V

UALIYKÀU. francaleu, damis.

l'ilAXCALEU, à Damlt.

Venez, venez, monsieur! Une autre fois cucorc Vous serez à la cour notre solliciteur.

Vous vous flattiez, ce. soir, de contenter monsknf DAMis, à Baliveau.

M’avez-vous trahi?

BALIVEAU

Pion. Qu’cuire nous tout s'onWic [tamis. Voici quelqu'un qui uous réconcilie;

Qui signale à tel point son amitié pour nous, Qu'il s' acquiert à jamais les droits que j'eus su

(wos

Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir p<lf

(iiiyrj/W Ihvnn interdit.) |gCI»dn

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprend fur, de quelques talents dont vous fussiez po«nu' Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.

Mais la joie aurait dû, suspendant sa puissance Avoir déjà fait place à la reconnaissance. Tombez donc aux genoux de voire bienfailc«r-

DAMIS, d' un air embamissi.

Mou oncle...

BALIVEAU

Fli bien?

LA MÉTROMANIE, ACTE Vt SCÈNE VI.

DA MIS

Je suis...

Quoi?

• DA MIS

• L'humble adorateur Des grâces, de l'esprit, des vertus de Lucilc.

Mais de tant de bonté l’excès m'est inutile.

Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments; F.lj'ai pris, en un mot, d'autres engagements. FRANCALEU.

Ha! *

RALIVKAU, â Francaleu.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,

Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,

Qui tout ii l'heure était un phénix, un trésor!

Eh bien ! de ces beaux noms le nommez-vous encor? Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père !

SCÈNE VI

FRANCALEU, DAMIS.

nUXCAUD.

Monsieur, la poésie a ses licences : mais Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;

El votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindamib. [dre.

Les inclinations ne sauraient se contraindre.

Je suis fâché de voir mon oncle mécontent; . Mais vous-même, à ma place, en auriez Tait autant.

je vous ai surpris, louant celle que j'aime,

A la louer en homme épris plus que moi-même.

Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

PHAXCAI.CI'.

Comment! La connaltrais-je?

DAVIS

Oui ; du moins son es- Cràce à l'heureux talent dont l'orna la nature, [prit, Il est connu partout où se lit le Mercure.

C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux. L'amour, entre elfe et moi, forma dos nœuds si FR A. Ni '.AL Cl1, [doux.

Quoi, ce serait...? Quoi ! c'est... la muse originale Qui de ses impromptus tous les mois nous régale ? ru vu.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair?...

damis.

Eh, oui!

FRANCALEU.

Mériadec... de Kcraic... de Quîmper...

DAM «8

En Bretagne. Elle-même I II faut-étre équitable : Avouez maintenant; rien est-il plus sortable?

fRANCALEU, éclatant de rirr.

Embrassez-moi.

DAMIS

De quoi riez-vous donc si haut ?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s’est eïïarouché trop tôt.

Mais nous l’apaiserons; rien n’est gâté.

DAMIS

Sans doute

Il sortira d’erreur, pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que nous vous écoutiez, Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez.

DAMIS

Quelle erreur? Qu’insinue un pareil verbiage? FRANCALP.ir.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS

Ah ! vous aurez beau dire!

FRANCALEU.

Et vous, beau protester!

DAMIS

Je l'ai mis dans ma tète.

Il faudra l'en Ater.

DAMIS

Parbleu non !

FRANCALEU.

Parbleu si ! Parions.

DAVIS

Bagatelle !

FRANCALEU.

La personne pourrait, par exemple, être telle...

DAMIS

Telle qu’il vous plaira! suffit qu’elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS

Bien 1 rien !

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS

Jtteis à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire?

DAMIS

L'épouser. Je l'ai promis.

Quel homme!

DAMIS

Et, tout en vous quittant, j*y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh! disposez-vous donc, monsieur, à m’épouser;

A m’épouser, vous dis-je. Oui. moi ! moi ! C'est moi- Qui suis le bel ohjelde votre amourextrème. [môme

DAMIS

Vous ne plaisantez point?

FRANCALEU.

.Non; mais, en vérité.

J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté, [change. Quand, sous le masque heureux qui vous donnait le

•iOG

Je vous faisais chanter des vers à ma louange. Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de go Al î L’ouvrage est peu de chose, et

le seul nom fait tout. Oh çà, laissons donc là ce burlesquo hyménéc :

Je vous remets la foi que vous m’aviez donnée.

Ne songeons désormais qu'a vous dédommager De la faulo où ce jeu vient de vous engager, [dre. Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le ren- Pour cela, jo persiste à vous nommer mon gendre. Ma fille, en cas pareil, ine vaudra bien, je croî.

Et n'est pas un parti moins sortable que moi. Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DA mis, û pari .

Ah! Lisette la suit ! malheur à l’anonyme!

SCÈNE VII

FRANCALEU, PAMIS, LUCILK, LISETTE.

FRANCALEU.

Mignonne, venez çà! vous voyez devant vous Celui dont j'ai fait choix pour Aire votre époux. Ses talents...

LISETTE

Ses talents! c’est où je vous arrête... _ ^ fhancai.ru.

Qu’on se taise !

LISETTE

Apprenez...

FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête, Coquine! Tu crois donc que je soifà sentir Que tout le jour ici tu n’as fait que mentir? r*AMls, bas, û Francaleu.

Faites quelle nous laisse un moment, et pour cause. FIIAKCALEU.

Va-t’en.

LISETTE

Q#aupara\anl je vous dise une chose.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'auteur que l’on vient de siffler.

DAMIS, « Francaleu.

Maintenant elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS

A dit vrai.

LISETTE, bai, A Lucile.

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

{Elle lorf.j

LA MÉTROMANIE, ACTE V, SCENE VIII

SCIÙXE Mil

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE. •

FRANCALEU.

Elle a dit x rai ?

DAMIS

Très-vrai.

PRANCAI.KU.

La nouvelle en ce cas,

; M'étonne bien un peu, mais ne me change pas. Non, je n’en rabats rien de ma première estime : tain de là, votre chute est si peu légitime.

Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous, Qu’elle prouve combien vous les surpassez tous.

Et ma fille n’est pas non plus si malhabile... LUCILK.

Mon père...

DAMIS

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILK.

Pormettez-moi, monsieur, vous-mèiuc, de parler. Mon père, il n’est plus temps de rien dissimuler. D’un père, je le sais, l'autorité suprême Indique ce qu’il faut qu’oil haïsse ou qu’on aime : Mais do ce droit jamais vous ne fûtes jaloux. Aujourd'hui- même encor vous vouliez, disiez-vous. Que, par mon propre choix, je me reudisse h»u- Yous vous en étiez fait une loi généreuse : [reuse: Et c’est ainsi qu’un père est toujours adore,

Et que moins il est craint, plus il est révéré.

Voua m’avez ordonné surtout d’èlre sincère,

Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.

Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

[bas.)

Au fait! J'augure mal de cet avant-propos. lucile.

Par tpi les jeunes gens que ce lieu -ci rassemble...

Ali J fort bien!

LUCILE

Rassurez votre fille qui tremble,

Et qui u’ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU. [VOUS-

Yuu» penchiez pour quelqu'un? J'en suis fâché pour Pourquoi tardicZ-xous tant à nie le venir dire?

LUCILE

C’est que celui vers qui ce doux penchant m’allire Est le seul justement que vous aviez exclus. Vbancaleu.

Quoi? Quand j’ai m!N raisons...

,Vtilk.

1 Vous ne les avez plus.

Son cœur, à mon égarcl était selon le vôtre.

Vous craigniez qu'il nejùl dans lo* liens d’une au- Et jamais un soupçon ni* fut si mal fondé. [Ire : Il m’adore : et de moi près de vous secondé...

Vh! je lis mon arrêt sur votre front sévère !

LA MÉTROMANIE, ACTE V, SCÈNE IX

Eh bien ! j’ai mérité toute votre colère :

!«• n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts; Mai* est-ce donc atoir mérité mille morts?

Car enfin, c’est à quoi je serais condamnée,

SU fallait à tout autre unir ma destinée.

Non, votftr n'userez pas de tout votre pouvoir,

Von père! Accordons mieux mon cœur et mon devoir. Arrae-hez-rnoi du monde à qui j'étais rendue! Hélas! il n’a brillé qu’un instant à ma vue.

Je fermerai les yeux sur ce qu’il a d’attraits : fuisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

FIUNCALEU.

U sotte chose en nous que l'amour paternelle!

Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ! DAXII.

Eli! laissez-vous aller àec doux mouvement. Monsieur! ayez pitié d'elle et de son amant.

Je ne vous rejoignais, apres ma lettre lue,

Que pour servir Dorante, à qui Lucile est duc. laissez là ma fortune, et ne songez qu’à lui.

FHAMr.AI.BU.

Wre ennemi mortel! qui voulait aujourd'hui...

DAMIS

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

FRANCALEU.

Mais c'est le lils d’un homme ardent à ma ruine...

DAMIS, lui remettant une lettre ouverte.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

Dorante; mais j'* crois avoir fait ee qu’il faut. Monsieur tient la réponse, et peut lin1 tout liant .

FttAXCALBU lit.

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile, r Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils, a Par son médiateur il est des mieux servis;

« Et vous plaidez sa cause en orateur habile.

« La rigueur, il est vrai, serait tres-iuutile;

* Et je défère à vos avis.

« Reste à lui taire avoir cette beauté qu’il aime.

« Il n'aura que trop mon aveu;

• Celui de monsieur Francalcii

« Puisse-t-il s’obtenir de même!

« Parlez, pressez, priez ! Je désire à l'excès a Que sa tille aujourd'hui termine nos procès;

« El que le don d’un fils qu’un tel ami protège.

« Entre votre hôte et moi, renouvelle à jamais m La vieille amitié de collège.

« Mktrophilr. »

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous. Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux. DORANTE.

(4 I.Hcite.)

Ali, monsieur ! ô mon père! Enfin je vous possède.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède.

DORANT K

SCÈNE IX

DORJUVTE, FHANCAI.El , DAVIS, LUCILE, LISETTE.

Dorante, se jetant aux yetunt.r de Franco Int.

Cher Damis, vous devez en effet m'eu vouloir: Et vous voyez un homme...

DAMIS

Heureux.,

DORANTE

le suis un monstre !

Au désespoir.

Kcoutoz-moi, monsieur, ou je meurs à vos pieds. Après avoir percé le cœur de ce perfide !

Il est temps que je rompe uu silence timide.

J* adore votre fille. Arbitre de mon sort,

Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort, énoncez; et souffrez cependant que j'espère.

1 n malheureux procès vous brouille avec mon père. Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement;

U procès finirait par son désistement. [très, le cours doue me jeter à ses pieds comme aux vôl,aire à vos intérêts immoler tous les nôtres ;

' ou* réunir tous deux, tous deux vous émouvoir, ♦tu me laisser aller à tout mon désespoir !

(è Damis.)

h une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire. Traître, de couronner la méchanceté noire Oui croit avoir ici disposé tout pour toi,

8 qui t’a fait écrire à l'aris contre moi,

DAMIS

fcnflu l’on s’entendra, maigri* votre colère.

1 ai véritablement écrit à voire père,

DAMIS

Non : mais, en termes honnêtes.

Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANT K, aux aulret.

i fin furieux! qui, plein d’un ridicule effroi.

I Tandis qu'il agissait si noblement pour moi. Impitoyablement ai fait siffler sa pièce.

damis. | traîtresse

Quoi?... Mais je m on prends moins à vous qu'à la Qui vous a confié que j'en étais l'auteur.

Je suis bien consolé : j'ai fait votre bonheur.

DORANTE

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues; j Et veux, après-demain, vous faire aller aux nues.

Non ; j'appelle, en auteur sou mi s, mais peu craintif. I Du parterre en tumulte au parterre attentif. Qu'un si frivole soin ne trouble pas la féfe. i Ne songez qu 'aux plaisirs que l'hymen vous apprêta. Vous à qui cependant je consacre mes jours, i Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours.

FIN DK LA il KT ROMANI K,

GRES S ET

Jean-Haptixle-I.ovit Gressft". naquit dans Amiens en 1709. Le siècle venait de finir; lt* liicle de la Ké\olulion commençait. Sou père était riche, et le fil élever au collège Louis- le-Grand, chez les Jésuites, qui bientôt l'eurent affilié à leur ordre, entouré de tant de prestiges. On montre encore à Louis le-Grand la mansarde où vivait le jeune et spirituel jésuite. Il en fit un poème intitulé la Chartreuse , et ce gai poème annonçait dignement ee chef-d'œuvre intitulé Vert- Vert» Que de grâce et de bon goût! Quel style étincelant, varié, rare et charmant ! Voltaire en fut jaloux ; il

devait l'étre, eu effet, quand il comparait ce Vert- Vert de la poésie innocente, au poëme enfoui dan* les ténèbres, qu'il écrivait dans le silence et dans la terreur. Vert-Vert courut le monde avec les ailes de l'oiseau. Les gens de goût le savaient par cœur. Il put-dia plus tard le Carême impromptu, le» Ombres, 1‘ Epi tre d'un Chartreux, et chaque fois se retrouvait la main du maître, avec cette aimable négligence, qui était pour beaucoup dans ce succès populaire. Esprit fécond. Aine ouverte à toutes les honnêtes impressions! Et cependant, qui le croirait? il voulut, mais en vain, reproduire en ses vers charmants l'harmonie et l’enchantemenl deséglogueа de Virgile. Il avait trouvé l'obstacle; il ne s'obstina pas. Il fit mieux cneifre, il quitta l'habit de jésuite; mais en prenant congé des amis de sa jeunesse, il trouva des accents pathétiques. C'était un brave homme. Aussitôt, le grand mmtde, sa patrie, lui fut ouvert, et il frappa surtout A la porte du Théâtre Franchis, et donna, en 17 47. celle œuvre admirable, égale au moins à la Mttroinunir de Piron : le Méchant. Jamais plus de

| style, uni A plus de vérité, u’avait encore éclaté dans un» j comédie. En ces vers, bien frappés sur l'enclume du bon sens, les proverbes s'échappent comme autant d'étincelle* *ous le marleau du forgeron. Quiconque a lu le Méchant avec les respects dus aux chefs-d’œuvre, aussitôt le sait par cœur. La lecture, plus que la représentation, a glorifié celle œuvre excellente, et si les* comédiens en tirent encore aujourd’hui un parti médiocre, les bon* esprit* en reviennent attentifs cl charmés.

Là devait s'arrêter le travail du poète Grmiet.

Le repos! le repos! plaisir délicieux,

Dont on a fait le partage des Dieux.

Se* dernières années appartenaient désormais à l'étude, à la révision de soi-même et de ses œuvres : à la prière, nu silence, aux devoirs qu'il rendait à l'Académie française. Même, en 17 7 4. étant directeur de l'Académie, il eut l'honneur de complimenter le roi Louis XVI sur son avènement :

O vanas hnminum mente», o pectora cwca.

Peu h peu. c'est un grand signe de mort, son talent s'éteignit; il lie fut plus que l'ombre de lui-même, et. comblé de toutes les faveurs royales, il Unit . sans éclat, dans sa ville natale, une existence entourée à plaisir de toutes les gloires. Voltaire eut le malheur de l'attaquer, mais ce fut peine perdue. Ati-de*Ai* du plus bel esprit, l'estime publique est la plus forte. En vain la satire voudrait obscurcir l'honneur, la gloire et la vertu d'un homme tel queGresset.

SCÈNE I

LISETTE, FRONTIN

FROXTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie. LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FROXTIN.

Eh ! pourquoi, je te prie !

LISETTE

Oh! pour bien des raisons.

FRONTIN

Es-tu folle? comment !

On prépare une noce, une fête...

LISETTE

Oui, vraiment, ' Crois cela; mais pour moi, j'en suis bien convaincue, Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN

Pourquoi donc?

LISETTR. •

Oh! pourquoi? dans toute la maison Il règne un air d'aigreur et de division Oui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance Qu'établissait ici l'entière confiance,

On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,

Et je crains que demain on ne se parle pas.

Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause: Ton maître sourdement...

FROXTIN.

Lui! bien loin qu'il s'oppose Au choix qui doit unir Valôre avec Chloé,

Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,

El qu’au bonhomme d’oncle il répète 9ans cesse Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE

S il s’en môle, tant pis; car, s'il fait quelque bien. L’est que, pour /aire mal, il lui sert de moyen.

Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre Que, connaissant Cléon. tu veuilles le défendre, broit, franc comme tu Tes, comment estimes-tu I n fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,

Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FROXTIN.

Oh ! quand on est fripon, je rabats de l’estime.

Mais, autant qu'on peut voiret que je m’y connais. Mon maître est honnête homme, «à quelque chose U première vertu qu’en lui je considère, f près.

L'est qu’il est libéral; excellent caractère!

I u maître, avec cela, n’a jamais de défaut;

Et, de sa probité, c'est tout ce qu’il me faut.

II me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE

Il faut, puisqu’il te fait de si grands avantages.

TE 1, SCÈNE 1. MO

Que de Ion savoir-faire il ait souvent besoin.

Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans té- Cette chanson qui Gt une si belle histoire... (moin :

FRONTIN

Je ne me pique pas d’avoir de la mémoire.

Les rapports font toujours plus de mal que de bien ; Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE

Cette méthode est bonne, et j'en veux Taire usage. Adieu, monsieur Frontin.

FROXTIN.

Quel est donc ce langage?

Mais, Lisette, un moment.

LISETTE

Je n’ai que faire ici.

FROXTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,

Que je t’aime toujours, et que tu dois m’en croire?

LISETTE

Je ne ni® pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN

Mais que veux-tu ? %

LISETTE

Je veux que, sans autre façon,

Si tu veux m’épouser, lu laisses là Cléon.

FROXTIN.

Üh! le quitter ainsi, c’est de l’ingratitude;

Et puis, d’ailleurs, je suis animal d’habitude.

Où trouverais-je mieux ?

Ce n’est pas l’embarras.

Si, malgré ce qu’on voit, et ce qu'on ne voit pas. La noce en question parvenait à se faire,

Je pourrais, par Chloé, le placer chez Valère.

Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur Qu’il connaît fort ton maître, et c’est un grand

[malheur.

Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,

Plein d’honneur, annonçant le meilleur caractère : Mais, séduit par l’esprit ou la fatuité,

Croyant qu’on réussit par la méchanceté,

Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;

Il est son complaisant, son copiste fidèlç...

FRONTIN

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout. Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goùl. L'air et le tou du monde; et le bien qu'il peut faire Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui.

Il changera de guide; il arrive aujourd'hui :

Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être ; Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître : Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :

Je t'ai dit ma pensée et mes conditions:

J attends une réponse, et positive, et prompte. Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Gé- Comment ! il parle seul ! . [route.

édi

SCÈNE II

•iÉIlOXTE, LISETTE.

nfiHûNTR, saut voir Litrtie,

M» Toi, je tiendrai bon.

Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :

Mais moi, je veux lu paix, le bien, et la justice : Valère aura Chiot*.

LISETTE

Quoi ! sérieusement ?

G EHONTE.

Comment! lu m'écoulais?

LISETTE

Tout naturellement.

Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie? Comment, monsieur! j'aurais, une fois en ma vie, Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,

De votre sentiment, et d'un avisa vous?

ORRONT E

Qui m'en empêcherait? je tiendrai ma promesse; Sans l'avis de ma sœur, marierai ma nièce : C'est sa lille, il est vrai ; mais les biens sont à moi : Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi Que la doualion, que je suis prêt à faire.

N'aura lieu pour Chloé qu’en épousant Valère : Voilà mon dernier mot.

LISETTE

Voilà parler, cela!

GÉRONTR.

II n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE

Assurément.

GKROKTE*

C'était pour traiter cette affaire Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.

Jji mère de Valère, entre tous ses amis.

Ne pouvait mieux choisir pour proposer son fils. Ariste est honnête homme, intelligent et sage : L'amitié qui nous lie est, ma foi/ de notre âge.

Il est parti muni de mon consentement,

Lt l'affaire sera Unie incessamment ;

Je n'écouterai plus aucun avis contraire;

Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :

Il a du reveuir de Paris ces jours-ci;

Kl ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE

Fort bien.

GÉRONTR.

Toujours plaider m’ennuie et me ruine : Des terres du futur cette terre est voisine.

Kl, confondant nos droîLs, je finis des procès Qui, sans celte union, ne finiraient jamais.

LISETTE

Rien n’est plus convenable.

G EHONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce Ne me dédira point, je crois, de nia promesse.

Ni Valère non pins. Avant nos différends.

Ils sc* voyaient beaucoup, n’étant encor qu'cnlanU; Ils s'aimaient; et souvent cet instinct deTeofancr Devient un sentiment quand la raison commence Depuis près de six ans qu’il demeure à Paris,

Ils ne se sont pas vus : mais je serais surpris Si, par ses agréments et son bon caractère,

Chloé ne retrouvait tout le goût de Valère.

LISETTE

Cela n'est pas douteux.

GÉRoXTB.

Kucorc une raison

, Pour finir : j’aime fort ma terre, ma maison; Leur embellissement fit toujours mon étude.

On n’est pas immortel : j’ai quelque inquiétude Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra ;

Je voudrais mettre au fait celui qui me suivra. Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère; J’aurai, pour le former, l’autorité d’un père.

LISETTE

- Rien de mieux : mais...

GERONTE.

Quoi, mais? J’aime qu’on parle Ml

LISETTE

Tout cela serait beau : mais cela n’est pa« fait.

GÉRONTR.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE

Pourquoi? pour une bagaUi Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?

Si j’ai bien entendu, ce n’est pas son avis.

GERONTE.

Qu’importe? ses conseils no soront pas suivis.

LISETTE

Ah! vous êtes bien fort, mais c'csl loin de Fions* Au fond, elle vous mène en vous semblant son mi** Kt, par malheur pour vous et toute la maison. Elle n’a pour conseil que ce monsieur Cléon, (ritdf. Un mauvais coeur, un traître, enfin uu bonunc fog* Lt pour qui votre goût m’est incompréhensible.

GÉRONTR.

\h! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi I II le déplail si fort. •

Oh! je le sais bien, moi*

Ma maîtresse autrefois me traitait à merveille,

Et ne peut me souffrir depuis qu’il la conseille.

Il croit que de scs tours je ne soupçonne rien; Je 11e suis point ingrate, et je lui rendrai bien. Je vous l’ai déjà dit, vous n’en voulez rien croir> C’est l’esprit le plus faux et l'Ame la plus noire: Et je ne vois que trop que ce qu’on m'en a dit.—

GÉRONTR.

Toujours la calomnie en veut aux gens d’esprit Quoi donc! parce qu’il sait saisir le ridicule.

Et qu’il dit tout le mal qu’un flatteur dfesÜDuk*. On le prétend méchant! c’est qu’il est naturel Au fond, c'est uu bon cœur, un homme eswot*

LE MECHANT, ACTE I, SCENE IL

LISETTE

Mais je ne parle paa seulement de son style.

S'il n'avait do mauvais que le fiel qu'il distille, t> serait peu «le chose, et tous les médisait}*

Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens. Je parle de re goût de troubler, do détruira, bu talent de brouiller, et du plaisir de nuire; Semer l'aigreur, la haine et Ja division,

Kaire du mal enfin, voilà votre Cléon ;

Voilà le beau portrait qu'on m'a fait «le son âme, Hans le dernier voyage où j'ai suivi madame : bans votre terre ici fixé depuis longtemps.

Vous ignorez Paris et ce qu'ou dit des gens.

Moi, le voyant là-bas s'établir citez Florise,

Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise.

Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit Est le tableau parlait «lu plus méchant esprit; [tes. C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrêbe gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites: Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÊRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.

Je le connais, je l'aime, et je lui rends justice. Cliezmoi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse; Il y réussit mieux que tout ce

que je vol. b ailleurs, il est toujours de même avis que moi ; Preuve que nos esprits étaient faits l'un pour l'autre, Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre.

Sont pour durer toujours. El puis j’aime ma sœur; Et quiconque lui plaît convient à mon humeur: Elle n'amène ici que bonne compagnie;

Et, grâce à ses amis, jamais je ne m'ennuie.

Uüoi! si Cléon était un homme décrié,

L aurais-je ici reçu? l’aurait-clle prié?

Mais quand il serait tel qu’on te l'a voulu peindre, Faux, dangereux, méchant, moi, qu’en aurais-je à l'Ole dans nos bois, loin des sociétés, [craindre? Due me font les discours et les méchancetés?

LISBTTK.

Jê ne jurerais pas qu’eu attendant pratique.

Il ne divisât tout dans votre domestique.

Madame me parait déjà d’un autre avis Sur l’établissement que vous avez promis;

Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,

Vous en êtC9 content; madame en est éprise.

Je croirais même assez...

GÊRONTK.

Quoi? qu'elle aime Cléon?

LISETTE

C'est vous qui l’avez dit, et c’est avec raison D«e je le pense, moi; j’en ai la preuve sûre.

Si vous me permettez de parler sans figure,

J’ai déjà vu madame avoir quelques amants ;

Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,

U* différent esprit. Tour à tour je l’ai vue 'lu folle ou de bon sens, sauvage ou répandue;

Six mois dans la morale, et six dans les roman*. Selon l'amant du jour et la couleur du temps ;

Ne pensant, ne voulant, n’étant rien d'ellc-même.

Alt

I Et n’ayant d'àmo enfin que par celui qu’elle aime. | Or, comme je la vois, de bonne quelle était. N’avoir qu’un ton méchant, ton qu’elle détestait . Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.

\utro conclusion tout aussi naturelle :

Elle eu prendra conseil ; vous eu croirez le sien Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉHONTE.

Ah! je voudrais le voir! Corbleu! lu vas connaître Si je ne suis qu’un sol, ou si je suis le matlfe.

Ken vais dire deux mots à ma très-chère sœur,

Et la faire expliquer. J'ai déjà sur le cœur Qu’elle s’est peu prêtée à biea traiter Ariatc; lu m'y fais réfléchir: outre un accueil fort triste, Elle m’avait tout l’air de se moquer de lui,

El ne lui répomlail qu’avec un Ion d’ennui :

Oh! par exemple, ici tu ne peux pas me dire Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire.

Xi de choquer Ariste, ou de contrarier Un projet dont ma sœur paraissait s’ennuyer.

Car il ne disait mot.

LISETTE

. Non, mais à la sourdine,

Quand Ariste parlait, Cléon faisait la mine;

Il animait madame en l’approuvant tout bas :

Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas. Certain ricanement, un silence perfide;

Voilà comme il parlait, et tout cela décide. Vraiment il n’ira pas se montrer tel qu’il est,

Vous présent : il entend trop bien son intérêt;

Il se sert de Florise, et sait se satisfaire

IHi mal qu’il ne fait point, parle mal qu’il fait faire.

Enfin, à uie prêcher vous perdez votre temps:

Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants:

Leur esprit me déplaît comme leur caractère;

Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire. Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon, Jo vous aime; pourquoi? c'est que vous êtes bon. GEROVTB.

Moi l je ne suis pas bon. Et c’est une sottise Que pour un compliment...

LISETTE

Oui, bonté c'est bêtise, Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez. Kn attendant, en vain vous vous en défendrez. Vous n’êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être. Quelquefois, je le sais, vous voûtez le paraître; Vous êtes, comme un autre, emporté, violent,

El vous vous fâchez mémo assez honnêtement : Mais au fond la bonté fait votre caractère,

Vous flimez qu’on vous aime, et je von» en révère.

GF.ROKTE,

Ma sœur vient : lu vas voir si j’ai tant «Je «louceur. Et si je suis si lion.

LISETTE

Voyons.

C.KRONTE

Eh! pourquoi, s’il vous plaîl?

FLORISE

Je suis anéautie :

Je n'ai pas fermé l'œil; et vous criez si fort...

GÉRONTE, bair ù Utelte.

Lisette, elle est malade.

LISETTE, bal , à Geronte.

Et vous, voua ôtes mort.

Voilà donc cc courage?

FLORISB.

Allez savoir, Lisette,

Si l’on peut voir Cléon... Faut-il que je répète?

FLORISE, GERONTE.

FLORISE

Je ne sais ce que j'ai, tout m’excède aujourd’hui : Aussi c'est vous... hier...

GéftOXTR.

Quoi donc?

r LOUISE.

Oui, tout l'ennui

Que vous lu avez causé sur ce beau mariage,

Dont je ne vois pas bien l’important avantage.

Tous vos propos sans fin m’ont occupé l'esprit Au point que j'ai passé la plus mauvais*; nuit.

G K HONTE

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE

Finissons là, de grâce :

Allez-vous m’en parler? je vous cède In place.

GERONTE.

l’n moment : je ne veux...

FLORISE

Tenez, j'ai de l’humeur.

Et je vous répondrais peut-être avec aigreur.

Vous savez que je n’ai de désirs que les vôtres: Mais, s'il faut quelquefois prendre l’avis des autres Je crois que c’est surtout dans celte occasion.

Eh bien! sur cette affaire entretenez Cléon :

C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime. S’il approuve ce choix, j’y souscrirai moi-méme. j Mais je ne pense pas, a parler sans détours.

Qu’il soit de votre avis, comme il en est toujours, i D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse? ! Tout bieii considéré, je ne vois rien qui presse.

Oh! mais, me dites-vous, on nous chicanera :

Ce seront des procès. Eh bien! on plaidera. i

Faut-il qu’un intérêt d’argent, une misère. Nous fasse ainsi brusquer une importante aflair Cessez de m’en parler, cela in’excêdc.

O Ê HONTE

C’est une femme simple et sans prétentions. Qui, veillant sur scs biens...

FLORISE

La belle emplette encoi>

Que cc Valère! un fat qui s’aime, qui s’adore.

GERONTE.

L’agrément de cet âge en couvre les défauts:

Eh! qui donc n’est pas fat? tout l’est, jusque? aui Maisle tempsremédieauxtorLsde la jeunesse, [wt«.

FLORISE

Non : il peut rester fat; n’en voit-on pas sans ce» Qui jusqu’à quarante ans gardent l’air éventé,

Et sont les vétérans de la fatuité?

GERONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.

Je veux vous demander sur un autre chapitre l'n peu de complaisance, et j’espère, ma sœur...

FLORISE

Ah! vous savez trop bien tous vos droits sur caon geronte. [coeur'

Ariste doit ici..*

FLORISE

Votre Ariste m’assomme :

C’est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête bonioéhonte. [me-

Ne vous voilà-t-i! pas? j’aime tous vos amis Tous ceux que vous voulez, vous les voyez adroit : Et moi je n'enai qu'un, que-j'aime pour inoncompl' Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.

Vous l’avez accablé, contredit, abruti; Croyez-vous qu’il soit sourd, et qu’il n’ait rien «ni* Quoiqu’il n'aitrien marqué? You-

REulres,forte*t'H'S Vous voilà! vous prenez tous les gens pour de* té* Et ne ménageant rien...

PI.ORISE.

Eh mais! tant pis pwirlui.

S’il s’en est offensé; c’est aussi trop d’ennui [df*. S’il faiil.àchaqucmot, voir comme un peulleprti»- Je dis ce qui me vient, et l’on peut me le rendn- Le ridicule est fait pour notre amusement.

Et la plaisanterie est libre.

r.ÉRONTR.

Mais \raiment

Je sais bien, comme vous, qu’il faut un peu médire-

LE MECHANT, ACTE I, SCENE VI

Mais en Face des gens, il esl trop fort d’en rire. Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser Tooscesloiirdscampagnardsqueje voudrais chasser Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur lan- Kl tout l'arriérc-bau de notre voisinage; (gage ; Mais grâce, je vous prie, et plus d’attention Pour'Aristc : il revient. Faites réflexion Qu'il me croira, s’il est traité de méinc sorte,

On maître à qui bientôt on fermera sa porte :

Je ne crois pas avoir cet air-là. Dieu merci.

Enfin, si vous in'aimoz, traitez bien mon ami.

FLORISE

I‘ar malheur je n'ai point Pari de me contrefaire. Il vient pour uu sujet qui ne saurait me plaire,

El je lui manquerais indubitablement:

Je ne sortirai pas de mon appariement.

GÉROXTK.

Ce serait une scène.

FLOHJSK.

Eh non ! je ferai dire

Que je suis malade.

GKR03TE.

Oh! toujours tne contredire!

FLORISE

Mais, marier Chloé! mon frère, y pensez-vous? Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GKRONTE.

Je oc vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,

De l’esprit naturel, un fort bon caractère;

Ce qu elle esl devant vous ne vient que d’embarras. Ou imaginerait que vous ne l’aimez pas,

A vous la voir traiter avec tant de rudesse.

Loin de l’encourager, vous l’effrayez sans cesse,

Et vous l’abrutissez dès que vous lui parlez.

Sa figure est fort bien d’ailleurs.

FLORISE

Si vous voulez.

Mais c’est un air si gauche, une maussaderie...

GF.HO.NTE éltve la vol*, apercevait! Lisette .

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie. Puisque je l’ai promis, je veux bien voir CJéon, Parce que je suis sûr de sa décision.

Mais quoi qu’on puisse dire, il faut ce mariage;

Il n'est point pour Chloé d’arrangement plus sage: Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien; Le vôtre esl médiocre, elle n’a que le mien :

Et quand je donne tout, c’est bien la moindre chose Qu'on daigne se prêter à ca qnc je propose.

(Il sort.)

PLORISB.

Qu un sol est difficile à vivre!

PLOR1SE

Comment donc?

LISETTE

Mais, madame, au ton dont il s'explique, \ son air, où l'on voit dans un rire ironique L’estime de lui-même et le mépris d’autrui, Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui? Jamais ce qu’il vous dit n'est cc qu’il veut vous dire. Pour moi, j’aime les gens dont l’Ame peut se lire, Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE

Madame, je serai peut-être trop sincère :

Mais il a pleinement le don de me déplaire.

On lui croit de l’esprit, vous dites qu’il en a :

Moi, je ne voudrais point du tout cet esprit-là, Quand il serait pour rien. Je n’y vois, je vous jure, Qu’un style qui n’est pas celui de la droiture;

Et sous cet air capable, où l’on ne comprend rien, S'il cache un honnête homme, il le cache très-bien.

FL081SE

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine Que j'y réponde : mais, pour calmer celte haine. Disposez pour Paris tout votre arrangement :

Vous y suivrez Chloé; je l'envoie au couvent. Dites-lui de ma part...

LISETTE

Voici mademoiselle:

Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, rt Chloé, qui lui baise la main.

Vous ôtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(Elle sort.)

CHLOÉ, LISETTE

CHLOÉ

| Quoi ! suis-je donc si mal?

LISETTE

Bon ! c'est une douceur | Qu'on vous dit eu passant, par humeur, par envie; j Le tout pour vous punir d'oser être jolie : .N'importe; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la lin?

Je cherche à mériter l’amitié de ma mère;

Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire; Je me sacrifierais : et tout ce que je fais I De son aversion augmente les effets.

! Je suis bien malheureuse I

Ah! quittez ce langage:

| Les lamentations ne sont d’aucun usage :

, Il faut de la vigueur. Nous en viendrons à bout,

' Si vous me secondez : vous ne savez pas tout.

LE MÉCHANT, ACTE II, SCÈNE

CH LOB.

Est- il quelque malheur au delà de ma peine?

LISETTE

D'abord parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne. Voyons; qu’aimez-vous mieux du cloître ou d’unchloé. (époux?

À quoi bon ce propos?

LISETTE

C’est que j'ai prés de vous Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée De vous dire que c'est une affaire arrangée Que votre mariage; et, d'un autre côté,

Votre mère m'a dit, avec môme clarté,

De vous notifier qu’il fallait sans remise Partir pour le couvent : jugez de ma surprise. CIILOÉ.

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir : Puisse-t-ello à ce prix cesser de me haïr!

Doucement, s'il vous plall, l'affaire n’est pas faite, Et ma décision n’est pas pour la retraite ;

Je ne suis point d'humeur d’aller périr d'ennui : Frontin veut m’épouser, et j'ai du goût pour lui; Je ne souffrirai pas l’exil qu'oit nous ordonne. Mais vous, n'aimez-vous plus Va 1ère, qu'on vous chloé. donne?

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer. D'ailleurs, longtemps absent, Valero a pu changer: La dissipation, l’ivresse de son âge.

Une ville où tout plaît, un monde où tout engage, Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs, Ont loin de moi sans doute emporté ses désirs.

Si Valère m’aimait, s'il songeait que je l’aime, J’aurais dû quelquefois l’apprendre de lui-méme. Qu’il soit heureux du moins! pour moi, j’obéirai : Aux ennuis de l’exil mon cœur est préparé;

Et j’y dois expier le crime involontaire D’avoir pu mériter la haine de nia mère.

A quoi rôves-tu donc? tu ne m 'écoutes pas.

LISETTE

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras... Et sûrement Florise...

CHLOÉ

Eli bien?

LISETTE

Mademoiselle,

Soyez tranquille; allez, fiez-vous à mon zèle;

.Nous verrons sans pleurer la (ïu de tout ceci.

L'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici :

Mais malgré son crédit je vous donne Valère. J'imagine un moyen d'éclairer votre mère Sur le fourbe iusoieut qui la mène aujourd'hui ;

Et nous la guérirons du goût quelle a pour lui : Vous verrez.

CHLOE.

Ne fais rien que ce quelle souhaite:

Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

CI.KON, FRONTIN CLÉON

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience! Tu fais tout de travers : tu gardes le silence;

Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur. frontin.

Chacun n ses chagrins.

CLEON

Ah ! tu me fais l'honnear De me parler enfin. Je parviendrai peut-être A voir de quel sujet les chagrins peuvent naître. Mais, à propos, Valère?

FRONTIN

Un de vos gens viendra M’avertir en secret dès qu’il arrivera.

Mais pourrais-je savoir d’où vient tout ce mjstêrcî Je ne comprends pas trop le secret de Valère : Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-oo, Sc voir avec Chloé l’enfant de la maison, Prétcnd-il vous parler sans se faire connaître?

• CLÉON

Quand il eu sera temps, je le fera» paraître. frontin.

Je n’y vois pas trop clair: mais le peu quej'y v« Mc parait mal à voua, et dangereux pour moi.

Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire : J'ai réfléelli depuis. Vous m'avez fait écrire Deux lettres, dont chacune, en honnête maison A celui qui l’écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON

Je te croyais du cœur. Ne crains point d'aventar Personne ne connaît ici ton écriture;

Elles arriveront de Paris. Et pourquoi Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi?

La mère de Valère a sa lettre sans doute;

Et celle de Géroulc?...

frontin.

Elle doiUêtre en route:

La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.

Mais sérieusement tout ce manége-ci M'alarme, me déplaît, cl, ma foi, j'en ai houle.

V pensez-vous, monsieur? Quoi ! Florise cl Gérons Voua comblent d'ami lie, de plaisirs el d'honneur

LE MECHANT. ACTE II. SCENE I

Et vous marniez sur eux quatre pages d'horreurs! Valère, d'autre part, vous aime à la folie :

Il n'a d'autre défaut qu'un pou d'étourderie;

Et, grâce à vous, Gérante en va voir le portrait Comme d'un libertin et d'un colifichet.

Cela finira mal.

* CLÊON.

Uh! tu prends au tragique In débat qui pour moi ne sera que comique;

Je me prépara ici de quoi me réjouir,

Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir... J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville: Ne point m'en amuser, serait être imbécile, l'n peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,

Et me paiera du temps que je perds avec éux. Valère à mon projet lui-même contribue :

C'est un de ces enfants dont la folle recrue Haas les sociétés vient tomber tous les ans,

Et lasse tout le monde, excepté leurs parents. Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde? U* hasard me l'a fait rencontrer dans le monde : Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,

Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.

Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise, J'avais tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :

Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens:

J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps, Soitque-cette aventure, ou quelqueautra, l'engage... Voulant absolument rompre son mariage,

Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins ftiur le faire manquer, ou l'éloigner du moins; l'arbleu, je vous le sers de la

bonne manière. frontix.

Oui, vous voilà charge d’une très-belle affaire! clêon.

Mon projet était bien qu’il se tint à Paris;

C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.

1^ puis longtemps, dit-il, il n'a point vu sa mère; Il compte, en lui parlant, gagner ce qu’il espère. frontin.

Mais vous, quel intérêt... pourquoi vouloir aigrir Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir? Et pourquoi seconder la bizarre entreprise Ü uu jeune écervelé qui fait une sottise?

CLÊON.

Quand je n’y trouverais que de quoi m’amuser,

Oh! c'eut le droit des gens, et je veux en user.

Tout languit, tout est mort, sans la tracasserie; C’est le ressort du monde et l'âme de la vie :

Bien fou qui là-dessus contraindrait ses désirs;

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

Mais un autre intérêt que la plaisanterie Mc détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN

'/minent donc! à Cliloé songeriez-vous aussi? # Florise croit pourtant que vous n’èles ici •Joe pour son compte, au moins. Je pense que sa Bile Lui pèse horriblement; et la voir si gentille L’afflige : je liai vois l'air sombre et soucieux

Lorsque vous regardez longtemps Chine.

CLÊON.

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie :

Mais j ’ai bien remarqué qu'elle eu était remplie,

Et je la laisse aller...

FRONTIN

C'est-à-dire, à peu près,

Que Valère écarté sert à vos intérêts.

Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre : Quoi! Horise et Chloé?...

CLÊON.

Moi! ni l'une, ni l'autre.

Je n'agis ni par goût ni par rivalité :

M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté? |che: Je sais trop les défauts, les retours qu’on nous ca- Toute femme m’amuse, aucune ne m'attache :

Si par hasard aussi je me vois marié,

Je ne m’rnnuicrai point pour ma chère moitié; Aimera qui pourra. Florise, cette folle,

Dont je tourne à mon gré l’esprit faux et frivole, Qui, malgré l’àgc, encore a des prétention»,

Et me croit transporté de ses perfections,

Florise pense à moi. C'est pour nofrq avantage Qu’elle veut de Chloé rompre le mariage,

Vu que l’oncle â la nièce assurant tout son bien, S’il venait à mourir, Florise n’aurait rien.

Le point est d'empêcher qu’il ne se dessaisisse ;

Et je souhaite fort que cela réussisse :

Si nous pouvons parer celle donation,

Je ne répondrais pas d’une tcntnliou

Sur cet hymen secret «lotit Florise me presse;

D'un bien considérable elle sera maîtresse;

Et je n’épouserais que sous condition D'ufte Irès-bouue pari dans la succession, (faire D'ailleurs Gérante m'aime : il se peut très-bien Que son choix inc regarde en renvoyant Valère ; Et, sur la fille alors arrêtant mon espoir,

Je laisserai la mère à qui voudra l’avoir.

Peut-être tout ceci n’est que vaines chimères.

FRONTIN

Je le croirais assez.

CLÊON.

Aussi n’y tiens-je guère»,

Et je ne m'en fais point un fort grand embarras : Si rien ne réussit, je ne m’en pondrai pas.

Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ; [prise. Mais, quand je manquerais l'une cl l'autre entre- J’aurai, chemin faisant, les ayant conseillé»,

I jc plaisir «l’être craint et de les voir brouillé».

FRONT l.\.

l orl bien ! mais si j’osais vous dire en confidence Où cela va tout droit.

CLÊON .

Eh bien?

FRONTIN

Eu couse iencc ,

Gela vise à nous voir donner notre «:ongé.

Déjà, vous le savez, et j'en suis aflligé,

LE MECHANT. ACTE II. SCENE III

Pour vos inaudits plaisirs ou uous a pour la vie Chassés de vingt maisons.

CLKON.

Chassés! quelle folie!

kronti.n. [choisir,

uh! c'est un mot pour l’autre, et puisqu’il faut Point chassés, mais priés de ne plus reveuir. Comment n’aimez-vous pas un commerce plus

(stable?

Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable, Ne prétendez-vous donc qu’au triste amusement he vous faire haïr universellement?

CLKON.

Cela m’est fort égal : on me craint, ou m'estime ; C’est tout ce que je veux; et je tiens pour maxime Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,

Ne vaut pas les plaisirs des gens qu’on n’aime pas : Être cité, mêlé dans toutes les querelles,

Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles; Etre craint à la fois et désiré partout,

Voilà ma destinée et mon unique goût. [donne nuant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu’on se prend chez tout le monde, et n’est vrai chez [personne;

J en ai mille*, et pas un. Veux-tu que, limité Au petit cercle obscur d une société,

J’aille m'ensevelir dans quelque coterie?

Je vais où l’on me plaît, je pars quaud on m'ennuie ; Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus D’être haï des gens chez qui je ne vais plus :

C’est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,

Je compte planter là toute la compagnie.

FRONT1N

Cela vous plaît à dire, et ne m’arrange pas.

De voir tout l'univers vous pouvez faire cas; • Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante : Toujours visages neufs, cela m’impatiente;

Ou ne peut, grâce à vous, conserver un ami ;

On est tantôt au nord, et tantôt au midi.

Quand je vous crois logé, j’y compte; je me lie Aux femmes de madame, et je fais leur partie; J'ose même avancer que je vous fais honneur : Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.

Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde, El vous ferez tout seul le voyage du monde.

Moi j’aime ici, j’y reste.

CLKON.

Et quels sont les appas,

L’heureux objet...?

KRONTIN.

Parbleu, ne vous en moquez pas ; Lisette vaut, je crois, la peine qu’on s’arrête;

Et je veux l’épouser.

CLÊON.

Tu serais assez bêle

Pour te marier, toi? Ton amour, ton dessein, N’ont pas le sens commun.

IRONTIN.

Il faut faire une lin;

Et ma vocation est d’épouser Lisette :

J’aimais assez Marion, et Nérine, et Finette;

Mais quinze jours chacune, ou toutes à la fois; Mou amour le plus long n’a point passe le mois : Mais ce n’est plus cela, tout autre amour m en- Je suis fou de Lisette, et j’en ai pour la vie. [nuie: clkon. *

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment?

KRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON

Le fat! Aime moins tristement; Pasquin, Lolivc, et cent d amour aussi fidèle. L’ont aimée avant toi, mais sans se charger d elle: Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs? Fais de même; aucun d’eux n’est mort de sesri-

FRONTIK. [gUCUR.

Vous la connaissez mal, c’est une fille sage.

CLÉON

Oui, comme elles le sont.

FRONTIK.

Oh ! mousieur, ce langage Nous brouillera tous deux.

CLKON, après un moment de silence.

Eh bien l écoute-moi.

Tu me conviens, je l'aime, et si l’on veut de loi. JVmploierai tous mes soins pour t’unir à Lisette : Soit ici, soit ailleurs, c’est une affaire faite.

FRONT IN

Monsieur, vous m’enchantez.

CLKON.

Ne va point nous trahir!

Vois si Valero arrive, et reviens m’avertir.

CLÉON

[cause :

l'rontin est amoureux; je crains bien qu'il k Comment parer le risque oïl son amour m’expose! Mais si je lui donnais quelque commission Pour Paris? Oui, vraiment, l'expédient est bon : J'aurai seul mon secret; et si, par aventure,

On sait que les billets sont de son écriture,

Je dirai que de lui je m’étais défié,

Que c’était un coquin, et qu’il est renvoyé.

LE MECHANT, ACTE 11, SCENE

CLKON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée Que lout ce beau projet ne sera qu’en idée,

Vous y pouvez compter, je vous réponds de lout ; En ne paraissant pas contrarier son goût,

J'ensuis beaucoup plus maître; cl la bête est si Soit dit sans vous fâcher... |bonne,

FLORISK.

Ah ! je vous l’abandonne ; faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,

Sa soeur on ne peut moins.

CLKON.

Je pense comme vous;

U parenté m’excède, et ces liens, ces chaînes fie gens dont on partage ou les torts ou les peines. Tout cela pin-jugés, misères du vieux temps :

C’est pour le peuple enfin que sont faits les parents. Vous avez de l’esprit, et votre fille est sotte;

Vous avez pour surcroît uu frère qui radote;

Eh bien! c’est leur affaire après tout : selon moi, Tous ces noms ne sont rien ; chacun n'est que florise. [pour soi.

Vous avez bien raison ; je vous dois le courage Qui me soutient, contre eux, contre ce mariage.

L affaire presse au moins! il faut se décider :

Ariste nous arrive, il vient de le mander;

El, par une façon des galant9 du vieux style, déroute sur la roule attend l'autre imbécile;

Il compte voir ce soir les articles signés.

CLKON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez, fremiè remeut, sans vous on ne peut rien conclure: II faudra, ce me semble, un peu de signature De votre part; ainsi tout dépendra de vous î Hefuscz de signer, grondez, et boudez-nous;

Car, pour me conserver toute sa confiance.

Je serai contre vous moi-môme en sa présence,

Et je me fâcherais, s’il en était besoin :

Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin. Il m’est venu d’ailleurs une assez bonne idée,

Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée... Mais non ; car ce serait un moyen un peu fort : J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISK .

01» ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre? Quoi! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant

[l'autre?

Vous savez que mou goût tient plus à vous qu'à lui, Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui. Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre : Ainsi, confiez-môi tout ce qui peut servir A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLKON.

Au fond, je n'y vois pas de quoi faire un mystère... El c'est ce que de vous mérite votre frère.

Vous m'avez dit, je crois. que jamais sur les biens On n'avait éclairci ni vos droits ni les siens.

Et que, vous assurant d'avoir son héritage,

V ous aviez au hasard réglé votre partage :

Vous savez à quel point il déteste un procès.

Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :

Cela fait contre lui la plus belle matière.

Des biens à répéter, des partages à faire ;

Vous voyez que voilàdequoi le mettre aux champs, En lui faisant prévoir un procès de dix ans :

S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances, A l'établissement qui rompt nos espérances, Partons d'ici, plaidez; une assignation I Détruira le projet de la donation :

Il ne peut pas souffrir d’êlre seul ; vous partie, On ne me verra plus lui tenir compagnie ;

Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,

Uu vous plaiderez tant que vous l’achèverez.

FLORISK .

Contre les préjugés dont votre Ame est exemple, La mienne, par malheur, n’est pas aussi puissante, El je vous avouerai mon imbécillité :

Je u’irais pas sans peine à cette extrémité.

Il m'a toujours aimée, et j'aimais à lui plaire ;

El soit celle habitude, ou quelque autre chimère. Je ne puis me résoudre à le désespérer :

Mais votre idée au moins sur lui peut opérer; Dites-lui qu’avec vous, paraissant fort aigrie,

J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,

De départ ; et qu'enfin, s’il me poussait à bout. Vous avez entrevu que je suis prèle à tout.

CLÉON

S’il s’obstine pourtant, quoi qu’on lui puisse dire... On pourrait consulter pour le faire interdire,

Ne le laisser jouir que d’une pension.

Mon procureur fera cette expédition ;

C’est un homme admirable, et qui, par son adresse, Aurait fait enfermer les sept sages de Grèce,

S’il eût plaidé contre eux. S’il est quelque moyen De vous faire passer ses droits et tout sou bien, t L’alTaire est immanquable; il ne faut qu'une lettre De moi.

FLOniSE.

Non, dill'érez... Je crains de me commettre : Dites-lui seulement, s’il ne veut point céder.

Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.

De l’humeur dont il est, je crois être bien sûre Que sans mon agrément il craindra de couclurc; Et, pour me ramener ne négligeant plus rien, Vous le verrez finir par m’assurer son bien.

Au reste, vous savez pourquoi je le désire.

CLKON.

Vous connaissez aussi le motif qui m’inspire. Madame : ce n’est point du bien que je prétends, Et mon goût seul pour vous fait mes engagements. Des amants du commun j’ignore le langage,

Et jamais la fadeur ne lut à mon usage;

Mais je vous le redis tout naturellement,

I Votre genre d’esprit me plaît infiniment ;

Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie ! De penser, de causer, et de passer ma vie : j C'est un goût décidé.

UH

LE MÉCHANT, ACTE 11, SCÈNE IV

FLORISE

Puis-je m’en assurer,

Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer?

Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'éles.

Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites: Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;

Mais tout Paris...

Paris! il m'ennuie à la mort,

El je ue vous fais pas un fort grand sacrifice En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice; Tout ce qu’on est forcé d’y voir et d’endurer Passe bien l'agrément qu’on peut y rencontrer. Trouver à chaque pas des gens insupportables, Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables, Des jeunes gens d'un ton, d’une stupidité!...

Des femmes d'un caprice et d’une fausseté!...

Des prétendus esprits soulfrir la suffisance,

Et la grosse gaieté de l’épaisse opulence;

Tant do petits talents où je n'ai pas de loi ;

Des réputations on ne sait pas pourquoi;

Des protégés si bas ! des protecteurs si bêles !... Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni tôles ; Faire des soupers fins où l’on

périt dVnnui; Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ; Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte, Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte; Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé Un homme saus projets dans sa terre fixé,

Qui n’est ni complaisant ni valet de personne, Que tous ccs gens brillants qu'on mange, qu’on

[friponne,

Qui, pour vivre à Paris avec l’air d’être heureux, Au fond n’y sont pas moins ennuyés qu’ennuyeux.

K LOUISE

J’en reconnais grand nombre à ce portrait fidèle.

CLKON.

Paris me fait pitié, lorsque je inc rappelle Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE

Votre estime, je crois, n’a pas fait plus de frais Pour les femmes ?

CLÉON

Pourvousjeu’al point de mystères, El vous verrez ma liste avec les caractères : J’aime l’ordre, et je garde une collection Des lettres dont je puis faire une édition.

Vous ne vous doutiez pas qu’on pût avoir Lcsbic; Vous verrez de sa prose. Il me vient uue envie Qui peut nous réjouir dans ccs lieux écartés,

El désoler là-bas bien des sociétés;

Je suis tenté, parbleu, d’écrire mes mémoires;

J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires Qu'on veut cacher...

FLORISE

Cela sera délicieux.

OLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteronl aux yeux.

Il m’en vient déjà vingt qui retiennent des places :

Vous y verrez Mélite avec toutes ses grâces;

Et ce que j ’en dirai tempérera l'amour l)c nos petils messieurs qui rôdent à l’entour; Sur l’aigre Déliante et la fade Uranie,

Je compte bien aussi passer ma fantaisie;

Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,

Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,

Qui, glorieux et bas, se croit un personnage; Tant d'autres importants, esprits du même étage; Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer Si bien, que de six mois ils n’osent se montrer. Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on eu

cause.

Un vice, un déshonneur, font assez peu de du*1. Tout cela dans le monde est oublié bientôt;

Un ridicule reste, et c’est ce qu’il leur faut. Qu’en dites-vous? cela peut faire un bruit du diable, Une brochure uuique, un ouvrage admirable, Bien scandaleux, bien bon : le style n’y fait rien; Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE

L’idée est excellente, et la vengeance est sûre.

Je vous prierai d’y joindre avec quelque aventure Une madame Orpliise, à qui jeu dois d'ailleurs, Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs; Quoiqu’elle soit alTreuse, elle se croit jolie,

Et de l'humilicr j’ai la plus graude envie :

Je voudrais que déjà votre ouvrage fût fait.

CLÉOX.

On peut toujours à compte envoyer son portrait. Et dans trois jours d’ici désespérer la belle. FLORISE.

Et comment ?

CLÊOX.

On peut faire uue chanson sur elk; Cela vaut mieux qu’un livre, et court tout l'univers.

FLORISE

i hii, c’est très-bien pensé; mais fai les- vous des ven!

CLÉOX.

Qui n’en fait pas? est-il si mince coterie Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie? Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gefc>i Iles bouquets, des chansons, et des vers innocents- Oh ! pour quelques couplets, fiez-vous à ma mua: Si votre Orphisc eu meurt, vous plaire est mon ex*

[eu*;

Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir. El se moquer du monde- est tout l’art d’en jouir. Ma foi, quand je parcours tout ce»qui le composa Je ne trouve que nous qui valions quelque eboso-

SCÈNE V

CLKON, KBONTIN

FBONTIN.

Ah ! monsieur, ma réputation Sc passerait fort bien de votre caution;

De mon panégyrique épargnez-vous la peine. Wlère entrera-t-il ?

CLKON.

Je ne veux pas qu'il vienne.

Ne ta vais-je pas dit de venir m’avertir.

Que j'irais le trouver?

FRONTIN

Il a voulu venir :

Je ne suis point garant de cette extravagance ;

Il m’a suivi de loin, malgré ma remontrance.

Sc croyant invisible, à ce que je conçois,

Parce qu'il a laissé sa chaise dans le bois.

Caché près de ces lieux, il attend qu’on l’appelle.

CLÉON

Florise heureusement vient de rentrer riiez elle. Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien

CLKON.

Je, suis au désespoir des soins dont vous accable Ce mariage affreux : vous ôtes adorable ! Comment reconnaîtrai-je...?

CLÉON

Ah! point de compliments; o u and on peut être utile, et qu’on aime les gens, On est payé d’avance... Eh bieu! quelles nouvelles A l’a lis?

VALERE

Oh ! cent mille, et tonies des plus belles : Paris est ravissant, et je crois que jamais Les plaisirs n’ont été si nombreux, si parfaits,

Les talents plus féconds, les esprits plus aimables: Le goût fait chaque jour des progrès incroyables; Chaque jour le génie et la diversité Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

cléo.n. [âge.

Tout vous paraît charmant, c'est le sort de votre Quelqu'un pourtant m’écrit(clj’encroisson suffrage) Que de tout ce qu’on voit on est fort ennuyé;

Que les arts, les plaisirs, les esprits, font pitié; Qu’il ne nous reste plus que des superficies,

Iles pointes, du jargon, de tristes facéties;

Et qu’à force d'esprit et de petits talents,

Dans peu nous pourrions bien n’avoir plus le bon Comment vous qui voyez si bien les ridicules, [sens. Ne m'en dites-vous rien ? tenez-vous aux scrupules, Toujours bon, toujours dupe?

VALÈRE

Oh ! non, en vérité,

Mais c'est que je vois tout assez du bon côté :

Tout est colifichet, pompon et parodie;

Le monde, comme il est, me plaît à la folie.

Les belles tous lesjours vous trompent, on leur And ; On se prend, on se quitte, assez publiquement;

Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent; Les hommes s’aiment tous; les femmes se détestent Mieux que jamais : enfin c’est un monde charmant. Et Paris s’embellit délicieusement.

CLÉON

Et Cidalise ?

Mais...

VALÉHE.

L'affaire est en bon train, cl tout ira fort bien Après que j'aurai fait la leçon à Valère Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire: Avcc*son ton, ses airs, et sa frivolité,

Il u’est pas mal en fonds pour être délesté ; l'oe vieille franchise & scs talents s’oppose; Sans cela Ton pourrait eu faire quelque chose.

SCÈNE VII

YALEUE, en habit de campagne ; CLEON.

VALÈRE, embrassant Cléon.

Eh! bonjour, cher Cléon ! je suis comblé, ra\i •De retrouver enfin mon plus fidèle aini.

CLÉON

C'est une affaire faite?

! Sans doute vous l’avez?... Quoi ! la chose est secrète?

VALÉHE.

Mais cela fûl-il vrai, le dirais-je?

CLÉON

Partout ;

' Et ne pôint l'annoncer c’est mal servir son goût.

VALÈRE

1 Je m'en détacherais, si je la croyais telle.

I J’ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle;

Et pour l’aimer toujours, si je in’cn fais aimer, i J'observe ce qui peut me la faire estimer.

I CLÉON, avec un grand éclat de rire .

Feu Céladon, je crois, vous a légué son âme :

LE MÉCHANT, ACTE II, SCENE VIL

Il faudrait dos six mois pour aimer une femme, Selon vous; on perdrait son temps, la nouveauté. Et le plaisir de faire une infidélité.

Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise, Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalisc :

Ayez-la, c’est d’abord ce que vous lui devez,

Et vous l'estimerez après si vous pouvez:

Au reste, affichez tout. Quelle erreur est la vôtre! Ce n’est qu’en sc vantant de l’une qu’on a l’autre; Et l'honneur d’enlever l’amant qu’une autre a pris A nos gens du bel air inet souvent tout leur prix.

VALÈRE

Je vous en crois assez... Eh bien! mon mariage? Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage? CLÉON.

N’en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous, Je me reproche un peu ce que je fais pour vous; Car enfin, si, voulant prouver qpe je vous aime, J’aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous- En fuyant un parti peut-être avantageux? [même

VALÈRE

Eli ! non : vous me donnez un ridicule affreux. Que dirait-on de moi, si j’allais, à mon âge,

D’un ennuyeux mari jouer le personnage?

Ou j’aurais une prude au ton triste, excédant,

Luc bégueule enfiu qui serait mon pédant;

Ou, si pour mon malheur ma femme était jolie,

Je serais le martyr de sa coquetterie.

Euir Paris, ce sciait m’egorger de ma main. Quand je puis m’avancer et faire mon chemin, Irais-je, accompagné d'une femme importune,

Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune. Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,

Ei ! ficla me parait ignoble, crapuleux.

CLÉON

Vous pensez juste.

VALKRE.

A vous en est toute la gloire :

D'après vos sentiments, je prévois mon histoire Si j'allais m'enchaîner; et je ne vous vois pas Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON

Mais malheureusement on dit que votre mère.

Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire: Elle a chez elle uu homme, ami de ces gens-ci, Qui, dit-on, avec elle est. assez bien aussi; l u Arislc, un esprit d'assez grossière étoffe :

C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe-:

Le connaissez-vous?

VALKRE.

Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang-froèl. Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit . Gcrontc est son ami, cela depuis l'enfance.

VALKRE.

A mes dépens pcut-èlrc ils sont d'intelligence?

CLÉON

Cela m’en a tout l'air.

VALKRE.

J’aime mieux un procès:

J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON

Quoique je sois ici l'ami de la famille.

Je dois vous parler franc : à moins d’aimer leur lille. Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez Quand vous étiez ici?

VALÊRE.

Mais assez ce me semble:

Nous étions élevés, accoutumés ensemble;

Je la trouvais gentille, elle me plaisait fort :

Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.

On m’a mandé souvent qu elle était embellie; Comment la trouvez-vous?

CLÉON

Ni laide, ni jolie;

C’est un de ces minois que l’on a vus partout,

Et dont on ne dit rien.

[VALKRE.

J’cn crois fort votre goût.

CLÉON

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine Jusqu'ici de paraître, et je doute qu'il vienne.

Ce qu’on voit à travers son petit air boudeur, C’est qu'elle sera fausse, et qu’elle a de l’humeur: On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage De sourire à des traits un peu forts pour son âge. Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,

Si je m’étais donné la peine de tenter...

Enfin, si je n’ai pas suivi cette conquête,

La faute en est aux dieux qui ta firent si... béte.

VALKRE.

Assurément Chloé serait une beauté,

Que, sur ce portrait-là, j’en serais peu tenté. Allons, je vais partir; et comptez que j’espère Dans deux heures d’ici désabuser nia mère:

Je laisse en bonnes mains...

CLÉON

Non; il vous faulrfthr

VALKRE.

Mais comment voulez-vous ici uie présenter?

Non, je ne l’ai jamais vu; Chez moi depuis six ans je ne suis pas veau;

Ma mère m’a mandé que c’est un homme sage, Fixé depuis longtemps dans notre voisinage; Que c’était son ami, son conseil aujourd'hui,

El qu elle prétendait me lier avec lui.

CLÉON

Je ne vous dirai pas tout ce qu’on en raconte;

Il vous suffit quelle est aveugle sur son compte:

CLÉON

Non* pas dans le moment, dans une heure.

VALÈRE

A votre ai-e-

CLÉON

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise:

(Dans l’instant que Gcronte ici sera rentré I (Car c’est lui qu’il nous faut), je vous le manderai, j Et vous arriverez par la route ordinaire, •

LE MÉCHANT, ACTE III, SCENE I

Comme ayant prétendu nous surprendre et nous valeur. [plaire.

Corameut concilier cet air impatient.

Cette galanterie, avec mon compliment?

C'est se moquer de l’oncle, et c'est me contredire: Toute mon ambassade est réduite à lui dire Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu) Toujours son serviteur, et jamais son neveu. CLKON.

Ct voilà justement ce qu’il ne faut pas faire :

Ce ton d'autorité choquerait votre mère :

Il faut dans vos propos paraître consentir.

Et tâcher, d’autre part, de ne point réussir.

Ecoutez : conservons toutes les vraisemblances;

On ne doit se lâcher sur les impertinences Que selon le besoin, selon l’esprit des gens;

Il faut pour les mener, les prendre dans leur sens : L’important est d'abord que l’oncle vous déteste ;

Si vous y parvenez, je vous réponds du reste :

Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir re<;u Toute sa part d’esprit eu bon sens prétendu;

Ue tout usage antique amateur idolâtre.

De toutes nouveautés frondeur opiniâtre;

Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout Pour ton qu’un vieux honneur, pour loi que le vieux

(goût,

Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime, Vous entretient sans cesse avec stupidité De son banc, de ses soins, et de sa dignité.

On n'imagine pas combien il se respecte;

Ivre de son château, dont il est l'architecte,

De tout ce qu'il a- fait sottement entêté,

Possédé du démon de la propriété,

Il réglera pour vous son penchant ou sa haine Sur l'air dont vous prendrez tout son petit domaine. D'abord, eu arrivant, il faut vous préparer A le suivre partout, tout voir, tout admirer,

Son pai e, son potager, ses bois, son avenue ;

Il ne vous fera pas grâce d'une laitue. [muo, Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fortcom- Vous ne lui paraîtrez qu'un fat très-importun,

Un petit raisonneur, ignorant, indocile;

Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécile. valèrk.

Oh! vousêtescharmant...Maisn'aurais-jepoiuttort? J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLKON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire N'était que pour forcer Gcronte à Se dédire, Comme voua désiriez : moi, je n'exige rien;

Tout ce que vous ferez sera toujours très-bien ;

Ne consultez que vous.

YALÈRE.

Écoutez-moi, de grâce;

Je cherche à m’éclairer.

CLÉON

Mais tout vous embarrasse, Et vous ne savez point prendre votre parti.

Je n'approuverais pas ce début étourdi Si vous aviez affaire à quelqu’un d’estimable,

Dont la vue exigeât un maintien raisonnable; Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer, j’avais imaginé qu’on pouvait tout risquer.

Et que, pour vos projets, il fallait sans scrupule Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE

Soit. Il a la fureur de me croire à son gré :

Mais, fiez-vous à moi, je l’en détacherai.

SCÈNE IX

CLËON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu’à Paris.

Il porte le mémoire on je demande avis Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.

Florise s'en défend ; sou faible caractère Ne sait point embrasser un parti courageux : Embarquons-Ia si bien, qu'amenée où je veux. Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.

Je ne sais si je dois trop compter sur Yalère...

Il pourrait bien manquer de résolution,

Et je veux appuyer son expédition :

C’est un fat subalterne; il est né trop timide :

On ne va point au grand, si l'on n’est intrépide.

SCÈNE I

CIILOÊ, LISETTE.

f.HLOK.

Oui, je te le répète, oui, c’est lui que j’ai vu ; Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu : C’est Yalère lui-méme. El pourquoi ce mystère? Venir sans demander mon oncle ni ma mère, Sans marquer pour me voir le moindre empressement !

Ce procédé m’annonce un affreux changement.

LISETTE

Eh ! non, ce n’est pas lui ; vous vous serez trompée.

CH LO

Non. crois-moi; de ses traits je suis trop occupée

LE MÉCHANT, ACTE III, SCÈNE II

Pour pouvoir m’y tromper; et nul autre sur moi N’aurait jamais produit lo trouble où je me voi.

Si tu le connaissais, si tu pouvais l'entendre, [dre; Ah! lu saurais trop bien qu’on ne peut s’y mépreu- Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits Qu'avec d’autres, Lisette, on ne confond jamais. Le doux saisissement d’une joie imprévue,

Tous les plaisirs du cœur m’ont remplie à sa vue : J’ai voulu l’appeler, je l’aurais dû, je crois;

Mes transports m’ont ôté l’usage de la voix.

Il était déjà loin... Mais dis-tu vrai, Lisette?

Quoi! Frontin...

LISETTE

U me tient l’aventure secrète :

Son maître l'attendait, et jeii’ai pli savoir...

CHLOÉ

Informe-toi d'ailleurs: d'autres l'auront pu voir; demande à tout le monde... Eli! va donc.

LISETTE

Patience !

Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence : N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras; Raisonnons : c'est Valèrc, ou bien ce ne l'est pas : Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne; Et si ce ne l'est pas, ma course serait vaine;

On le saurait; Cléon, dans scs jeux innocents, Dirait que nous courons après tous les passants. Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre... Serait-ce bien Valère?... Eh! mais, en vérité,

Je commence à le croire... Il l'aura consulté :

De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage; Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage. Pour prélude chasser l'époux de la maison, L'histoire est toute simple, et digne de Cléon : Plus le trait serait noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ

Il faudrait que ce fût un homme abominable :

Tes soupçons vont trop loyi; qu'ai-jc fait contre lui? El pourquoi voudrait-il m'aftliger aujourd'hui? Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire? Mais toi-mème pourquoi soupçonner cette horreur? Je te vois lui parler avec tant de douceur.

FRONTIN, derrière le théâtre.

Lisette !

LISETTE, à Chloé.

Rentrez; c’est Frontin qui m’appelle.

SCÈNE. II

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, mm voir Lisette.

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle!

On est bien malheureux d’étre né pour servir : Travailler, ce n’est rien : mais toujours obéir!

LISETTE

Comment ! ceu'estquc vous? Moi, jecherchaisAristc. FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste; J’ai déjà trop ici de sujet d’enrager,

Sans que ton air fâché vienuc encor m’affliger :

Il m’envoie à Paris, que dis-tu du message?

FRONTIN

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE

lion voyage.

Partez ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal?

Je n’y puis plus tenir, ta gravité me tue;

11 ne tiendra qu’à moi (si cela coutinue),

Oui... de mourir.

LISETTE

Mourez.

FBO.VT1N.

Pour t’avoir résisté

Sur celui qui tantôt s’est ici présenté...

Pour n avoir pas voulu dire ce que j’ignore...

LISETTE

Vous le savez très-bien, je le répète encore ; Vous aimez les secrets : moi, chacun a son goût, Je ne veux point d’amant qui ne me dise tout.

FRONTIN

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette? Si je te le disais...

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu’il sache Le fonds d’aversion qu’avec soin je lui cache. Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux Je llatle les desseins qu’il a, je crois, sur vous ;

Il imagine avoir toute ma confiance,

Il me croit sans ombrage et sans expérience :

Il en sera la dupe ; allez, ne craignez rien : (iéronte amène Ariste, et j’en augure bien.

Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres : J’ai vu ces gens si fins plus attrapés que d’autres : On l’emporte souvent sur la duplicité En allant son chemin avec simplicité.

Et...

LISETTE

Oh ! la paix serait faite,

Et pour nous marier tu n’aurai$ qu’à vouloir.

FRONTIN

Eh bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir Était un inconnu... dont je ne sais pas l’âge... Qui, pour nous consulter sur certain mariage D'une tille... non, veuve... ou lesdeux... Au surplus Tout va bien... M’entends-tu?

LISETTE

Moi? non.

FRONTIN

Ni moi non plu?:

Si bien, que pour cacher et l’homme et l’aventure-

LE MECHANT, ACTE III, SCÈNE IV

LISETTE

A»*tu dit? A quoi bon te donner la torture?

Va, mon pauvre Fronlin, tu ne sais pas mentir, Et je l’en aime mieux : moi, pour te secourir,

Et ménager l’honneur que tu mets à te taire.

Je dirai, si tu veux, qui c’était.

frontix.

Qui?

LISETTE

Valère.

Il ne faut pas rougir ni tant me regarder.

FRONTIX.

Eh bien, si tu le sais, pourquoi le demander?

IJSETTK.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,

11 faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses De l’apparition de Valère en ces lieux.

Et m’apprendre pourquoi cet air mystérieux : Mais je n'ai pas le temps d’en dire davantage; Voici mon dernier mot, je défends ton voyage; Tu m’aimes, obéis. Si tu pars, dès demain Toute promesse est nulle, et j’épouse Pasquin.

FRONTIX.

Mais...

Lisette. [ton maître

Point de mais... On vient. Va, fais croire à Que tu pars; nous saurons te faire disparaître.

SCÈNE III

| Que vous la rameniez par raison, par douceur,

| Que d’aller opposer la colère à l’humeur :

Ces nuages légers se dissipent d'eux-méines : D’ailleurs je ne suis point pour les partis extrêmes; Vous vous aimez tous deux.

GKHONTE.

Et qu’en pense Cléon?

CLÉON

! Que vogs n’avez pas tort, cl qu’Arisle a raison.

GÉRONTE

Mais encor quel conseil...

cléon.

Que voulez-vous qu'on dise?

Vous savez mieux que nous comment mener Flo- S il faut se déclarer pourtant de bonne foi, frise : Je voudrais, comme vous, être maître chez moi. D'autre part, se brouiller... A propos de querelle. Il faut que je vous parle : en causant avec elle,

Je crois avoir surpris un projet dangereux,

Et que je vous dirai pour le bien de Ions deux; Car vous voir bien ensemble est ce que je désire. GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire,

Je vais la retrouver; venez-y; je verrai,

, Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.

. Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte,

' Je vais avec Cléon voir ce qu elle médite,

! Et la déterminer à vous bien recevoir;

Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE

GÉHONTB.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher mainle- Je cours... j'appelle... [nant?

LISETTE

Elle est dans son appartement.

GERONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière... I

GÉRONTE

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer: le suis las des humeurs qu'il me faut essuyer. Comment ! on no peut plusôtrc un seuljourtranquil- , Je vois bien qu'elle boude, cl je connais son style; (le: ! Oh! Weo, moi, les boudeurs sont mon aversion, ! Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison : \ A mon exemple ici je prétends qu'on en use;

Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse:

Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,

El des maux éternels, auxquels je ne crois plus ; Cela -rn 'excède enfin. Je veux que tout le monde j Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde, i Et qu'avec moi chacun aime «à se réjouir:

Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE

Florise a de l’esprit : avec cet avantage

On a de la ressourre; et je crois bien plus sage j

ARISTE, LISETTE

LISETTE

Ah! que votre retour nous était nécessaire, Monsieur! vous seul pouvez rétablir cette alïaire: Elle tourne au plus mal; et si votre crédit Ne détrompe Géronte et ne nous garantit,

Cléon va perdre tout.

ARISTE

Que veux-tu que je fasse?

Géronte n’entend rien : ce que je vois me passe ; J’ai beau citer des faits et lui parler raison,

Il ne croit rien, il «est aveugle sur Cléon.

J’ai pourtant tout espoir dans une conjecture Qui le détromperait si la chose était sûre;

Il s’agit de soupçons, que je puis voir détruits: Comme je crois le mal le plus tard que je puis,

Je n'ai rien dit encor; mais aux yeux de, Géronte Je démasque le traître et le couvre de houle,

Si je puis avérer le tour le plus sanglant Dont je l'ai soupçonné, grâces à son talent.

LISETTE

Le soupçonner ! comment, c’est là que vous en êtes? Ma foi, c’est trop d’honneur, monsieur, que vous lui Croyez d’avance, et tout... [faites.

AltlSTE.

Il s’en est peu fallu

42i , LE MECHANT, ACTE III, SCÈNE VI.

Que pour ce mariage on ne m'ail pas revu :

Sans toutes mes raisons, qui font bien ramenée, La mère «le Valère était déterminée A les remercier.

LISETTE

Pourquoi?

C’est une horreur Dont je veux dévoiler et confondre l’auteuf ;

Kt tu m’y serviras.

LISETTE

A propos de Yalèrc, où croyez-vous qu’il soit?

ARISTE

Peut-être chez sa mère

Au inomeut où j’en parle; à toute heure on l’attend.

LISETTE

Itou! il est ici.

ARISTE

Lui?

LISETTE

Lui; le fait est constant.

ARISTE

Mais quelle étourderie!

LISETTE

Oh! toutes scs mesures

Semblaient, pour Iccacher, bien priseset bien sûres. Il n’a vu que Cléou; et, l'oracle entendu,

, Daus le bois près d'ici Valère s’est perdu,

Kt je l’y crois encor : comptez que c’est lui-même; Je le sais de Front in.

Quel embarras extrême!

Que faire? L’aller voir, on saurait tout ici :

Lui mander mes conseils est le meilleur parti. Donne-moi ce qu'il faut; liàte-toi, que j’écrive.

Lisette. [arrive.

J'y vais... J’entends, je crois, quelqu’un qui nous

SCÈNE VI

VALERE, AHISTK.

VALÈRE

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!

(ù Anale.)

Mais, de grâce, monsieur, voulez-vous bjcn m'ap- Où je puis voir (ïéronte? (prendre

ARISTE

Il sérail mieux d'altendiv Kn ce moment, monsieur, il est fort occupé.

El Florise? On viendrait, ou je suis bien trompe : L'étiquette du lieu serait un peu légère;

Kl quand un gendre arrive, on n’a point d’autre af- ARISTE. (faire

Quoi ! vous êtes...

VALÈRE

Valère.

ARISTE

Eli quoi! surprendre ainsi'

\ Votre mère voulait vous présenter ici, j A ce qu’on m’a dil.

VALÈRE

Bon ! vieille cérémonie :

j D’ailleurs, je sais très-bien que l'affaire est finie, Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,

Est aujourd'hui chez moi maître de la maison:

; On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne:

1 Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE

Sur l’amitié d’Ariste et sur sa bonne foi...

VALÈRE

| Oh! cela...

Doucement ; cet Ariste, c’est moi.

VALÈRE

Ah! monsieur...

ARISTE

Ce n’est point sur ce qui me regarde I Que je me plains des traits que votre erreur lia-

[sarde;

Ne me connaissant point, ne pouvant ine juger, Vous ne m’offensez pas : mais je dois m’affliger Du ton dont vous parlez d’une mère estimable,

: Qui vous croit de l’esprit, un caractère aimable; i Qui veut votre bonheur : voilà ses seuls défauts.

Si votre cœur au fond ressemble à vos propos... VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,

Je ue sais pas pourquoi : son amitié m’est chère: t.e hasard vous a fait prendre mal mes discour- Mais mon cœur la respecte et l’aimera toujours.

ariste. ,

Valère, vous voilà; ce langage est le vôtre: [mb* Oui, le bien vous est propre; et le mal edtd’ti*

VALÈRE

(à pur!.) [/mut.) [pllH*

Oh! voici les sermons, l’ennui 1... Mais, s’il ton? Ne ferions-nous pas bien d’aller voir où Fone»l*

Il convient...

L’n moment. Si l’amitié sincère M’autorise à parler au nom de votre mère,

De grâce, expliquez-moi ce voyage secret Qif aujourd’hui même ici vous avez déjà fait.

LE MECHANT, ACTE îll, SCENE VIII.

VALRRB.

Vous savez...?

ARISTK.

lésais.

VALRRB.

Ce n’est point un mystère Bien merveilleux; j’avais à parler d'une affaire gui regarde Cléon et m’intéresse fort :

J’ai voulu librement l'entretenir d’abord,

Sans être interrompu par la mère et la tille,

El nous voir assiégés de toute une famille.

Comme il est mon ami...

ARISTE

Lui?

VALRRB.

Mais assurément.

Vous osez l’avouer?

VALRRE.

Ali! très-parfaitement :

(Test un homme d’esprit, de bonne compagnie.

Et je suis son ami de cœur et pour la vie.

Ah! ne l’est pas qui veut.

ARLÿTK.

Et si l’on vous montroit

gue vous le haïrez?

VALKRR.

Ou serait bien adroit.

ARISTE

Si l’on vous faisait voir que ce bon air, ces grâces. Ce clinquant de l’esprit, ces trompeuses surfaces, Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer. Et que l’on ne peut voir sans se déshonorer? VALKRR.

C’est juger par des bruits de pédants, de comariste. [mères.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères. Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps De vous instruire ici de tous mes sentiments :

Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne, Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.

Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,

A vos distractions, que vous ne croyez rien :

Mais, maigre vos mépris, votre bien seul m’occupe: Il serait odieux que vous fussiez sa dupe, l/unique grâce encor qu’atteud mon amitié.

C'est que vous n’alliez point paraître si lié Avec lui : vous verrez avec trop d’évidence gue je n’exigeais pas une vaine prudence, guant au ton dont il faut ici vous présenter,

Bien, je crois, là-dessus ne doit m’inquiéter;

Vous avez de l’esprit, un heureux caractère,

De l’usagé du monde ; et je crois que, pour plaire, Vous tiendrez plusde vous que des leçons d’anl mi. Géronle vient? allons...

SCÈNE VII

GERONTE, ARISTE, VALÊRE.

i. ehonte, d’ un air fort empressé.

Eli ! vraiment oui, c'est lui.

Bonjour, mon cher enfant... Viens donc que je l em- (ù Arisie.) [brasse.

Comme le voilà grand !... Ma foi, cela nous chasse.

VALÉHS.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE

Parbleu ! je l’ai vu là,

Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela; C'était hier, je crois... Comme passe notre âge ! Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.

(â Arisie.)

Vous voyez qu'avec lui j’en use sans façon ;

C’est tout comme autrefois, je n’ai pas d’autre ton.

VALÈRR.

Monsieur, c’est trop d’honneur...

GÉRONTE

Oh ! non pas, je te prie.

N’apporte point ici l'air de cérémonie.

Regarde-toi déjà comme de la maison.

(à Arisie.)

A propos, nous comptons qu’elle entendra raison. Oh! j’ai fait un beau bruit! c’est bien moi qu’on

(étonne :

La menace est plaisante ! ah ! je ne crains personne : Je ne la croyais pas capable de cela.

Mais je commence a voir que tout s'apaisera,

Et que ma fermeté remettra sa cervelle.

Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle : Dites bien que je veux terminer aujourd’hui;

Je vais renouveler connaissance avec lui.

Allez; si l’on ne peut la résoudre à descendre. J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

GÉRONTE, VALERE

GÉRONTE

Eh bien! es-tu toujours vif, joyeux, amusant?

Tu nous réjouissais.

VALKRR.

01»! j’étais fort plaisant.

GÉRONTE

I Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ;

I Je l'aime comme un /ils» et tu dois..,

VALBRK, a part.

Comment faire?

Son amitié me touche.

ÜF.RONTS, d part.

Il parait bien distrait.

Eh bien?...

LÉON

Ne suis-je pas de trop?

GÉHONTE.

Non, non, mon cher Cléon ; Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON

Je ne pouvais trop tôt renouer connaissance Avec monsieur.

VALÈRE

J’avais la môme impatience.

CLÉON, bai y fl Yalére.

Comment va?

VALÉRIE, bas t à Cléon.

Patience.

GÉRONTE, bas, à Cléon.

Il est complimenteur ;

Ceal un défaut.

CLÉON

Sans doute ; il ne faut que le cœur.

GÉHONTE.

J'avais grande raison de prédire à ta mère Que tu serais hum fait, noblement, sùr de plaire : ■ Je m’y connais, je sais beaucoup do bien de toi. Des lettres de Paris et des gons que je croi...

VALÈHE .

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?

Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉHONTE.

Oui sont-elles?

Nous est-il arrivé quelque chose d’heureux ?

Car, quoique loiu de tout, enterré dans ccs lieux. Je suis toujours sensible aux biens de ma patrie. Eh bien ? voyous donc, qu’cst-ce ? apprends-moi.

valkhe, d'on ion précipité, (je le prie... Julie a pris Damon, non qu’elle l’aime fort ;

Mais il avait Phryné, qu elle hait à la mort. Lisidor à la (in a quitté Doralisc :

Elle est bien, mais, ma foi, d’une horrible bêtise; Déjà depuis longtemps cela devait finir,

Et le pauvre garçon n’y pouvait plus tenir.

CLÉON, bas, A Yalére.

Très-bien : continuez.

VALÈHE.

J’oubliais de vous dire

Qu’on a fait des couplets sur l.ucilc et Del ph ire : Lucilc en est outrée, et ne se montre plus;

Mais Delphirc a mieux pris sont parti là-dessus; On la trouve partout s’affichant de plus belle.

Et se moquant du ton, pourvu qu’on parle d'elle. Lise a quitté le rouge, et l’on se dit tout bas Qu’elle ferait bien mieux de quitter Licidas;

On prétend qu'il n’est pas compris dans la réforme, Et quelle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE

Quels diables de propos me tenez-vous donc là?

VALÈRE

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ? On n’en dit rien ici ? l’ignorance profonde!

Mais c’est, en vérité, n’élre pas de ce monde; Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison?

Eh mais! où vivez-vous?

GÉRONTE

Parbleu ! dans ma maison.

M’embarrassant fort peu des intrigues frivoles D'un tas do freluquets, d’une troupe de folles; Aux gens que je connais paisiblement borné.

Eh! que m’importe à moi si madame Phryné Ou madame Lucile affichent leurs folies?

Je ne m'occupe point de telles minuties,

Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos, Os puérilités, la pàlure des sots.

CLÉON

(à Géronte.) [bot, à Valérc.)

Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE

Cher Valère,

Nous avons, je le vois, la tète un peu légère,

El jo sens que Paris ne t'a pas mal gâté :

Mais nous te guérirons de ta frivolité.

Ma nièce est raisonnable, et tou arnour pour elle Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÉRB .

C'est moi, sans me Haller qui vous corrigerai De n'ôtre au fait do rien ; et je vous conterai... GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE

On peut vous rendre un homme aimable Mettre votre maison sur un ton convenable,

Vous donner l'air du monde, au lieu des vieilli' On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉOgç .

[bas. à Valérc.) (bas, à Géronte.)

Ferme !... Il est singulier.

GEHONTE.

Mais c’est de la folie.

Il faut qu'il ail...

valère.

La nièce esl-«elle encore jolie?

GÉnONTE.

Comment! encor, je crois qu’il a perdu l'esprit; Elle est dans son printemps, chaque jourf embelli' valère.

Elle élait assez bien.

ci.KON, bas, ù Gérante.

L’éloge est assez mince.

LE MÉCHANT, ACTE III, SCÈNE IX

VALKHE.

Elle avait de beaux yeux pour des yeux de province

GÉRONTE

Sais-tu que je commence à m'impatienter,

El qu’avec nous ici c’est très-mal débuter?

Au lieu de témoigner l’ardeur de voir ma nièce,

El d’en plrler du ton qu’inspire la tendresse...

VALÉRB.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration?

Je ne me pique pas de belle passion.

Je l'aime... seusément.

• GÉRONTE

Comment donc?

VALP.RR.

Comme on aime...

Sans que la tôle tourne... Elle en fera de môme: Je réserve au contrat toute ma liberté;

Nous vivrons bons amis chacun de son côté.

CLÉON, bas, ù Va lire.

A merveille! appuyez.

Ce petit train de vie

Est tout à fait touchant, et donne grande envie...

VALÉBB.

Je veux d’abord...

GÉRONTB.

VAI.KI1E

Non, c’est que je prenais quelques dimensions Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE. f

En voici bien d'une autre! Eli! dis-moi, je te prie, Te preunent-ils souvent tes accès de folie?

VALÉRE

Parlons raison, mon oncle; oubliez un momeut Que vous a w tout fait, et point d’aveuglement : Avouez, la maison est maussade, odieuse;

Je trouve tout ici d’une vieillesse affreuse :

Vous voyez...

GÉRONTE

Que tu n’as qu’un babil importun.

De l’esprit, si l’on veut, mais pas le sens commun.

VALÉRE

Oui... vous avez raison; il serait inutile D’ajuster, d’embellir...

GÉRONTB, <1 Cléon.

Il devient plus docile*,

Il change de langage.

VAI.KHE.

Écoutez, faisons mieux :

; En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux. Vous lui donnez vos biens, la maison?

GÉRONTB.

D’abord il faut changer de ton.

CLEON, bas, ù Val ire.

biles, pour l’achever, du mal de la maison. GKRONTE.

Or, écoute...

VALÉRS.

Attendez, il me vient une idée.

{Il te promène au fond du théâtre , regardant de côté et d'autre, tans écouler Gérante.)

GÉRONTE, a Ciéon.

Quelle tête! Oh ! ma foi, la noce est retardée :

Je ferais à ma nièce un fort joli présent!

Je lui veux un mari sensible, complaisant;

Et s'il veut l’obtenir (car je sens que je l'aime),

Il faut sur mes avis qu’il change son système.

Mais qu'cxamine-t-il?

VALKHE.

Pas mal... Celle façon...

GÉRONTB.

Tu trouves bien, je crois, le goftt de la maison?

Elle est belle, en bon air; enfin c’est mon ouvrage; ; Il faut bien embellir son petit ermitage:

J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.

.Mais qufii?

VALÉRB.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, à Gérontf.

Que parle-t-il d'abattre?

VALÉRE

Oh! rien.

GÉRONTB.

* Mais je l’espère

Sachons ce qui l’occupe : est-ce donc un mystère?

C’est-à-dire

Après ma mort.

• VALKHE.

Vraiment, c’csl tout ce qu’on désire, Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela :

Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu’on a. La maison est à nous, on no peut rien en faire; Un jour je l’abattrais : donc il est nécessaire,

Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin, Qu’aujourd'hui marié, je bâtisse demain :

J’aurai soin...

GÉRONTE

De partir : ce n’était pas la peine De venir m’ennuyer.

CLÉON, bat, à Géronte.

Sa folie est certaine.

GÉRONTE

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions. Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VAi.KHF.. [sures,

Parce que pour nos biens je prends quelques me- Mon cher oncle se fâche, et inc dit des injures! GERONTE.

Oui, va, je l’en réponds, mon cher onde ! Oh ! parbleu , La peste emporterait jusqu’au dernier neveu,

Je ne te prendrais pas pour rétablir l'espèce. VALÉRB, ù Cléon.

Par malheur j'ai du goût; Pair maussade me blesse ; El monsieur ne veut rien changer dans sa façon ! Sous prétexte qu’il est maître de la maison,

Il prétend...

GKRONTE.

Je prétends n'avoir point d’autre maître.

SCÈNE X

C EHONTE, CLÉON.

GÉRONTE

A-t-on vu quelque part un fonds d’impertinences De celle force-là?

cléon.

Si sur les apparences...

GÉRONTE

Où diable preniez-vous qu’il avait de l’esprit?

C’est un original qui ne sait ce qu'il dit,

I u de ces merveilleux gâtés par des caillettes ,

Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,

Et monsieur celui-ci, madame celle-là,

Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voilà. Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON

Je m'en rapporte au vôtre; Vous vous y connaissez tout aussi bien qu’un autre. Prenez qu’on m'a surpris, et que je n'ai rien dit; Après tout, je n'ai fait que rendre le récit [guère De gens qu’il voit beaucoup; moi, qui ne le vois Qü'en passant, j’ignorais le fond du caractère.

GÉRONTE

Oh! sur parole ainsi ne louons point les gens: Avant que de louer, j'examine longtemps;

Avant que de blâmer, môme cérémonie :

Aussi connais-je bien mon monde; et je défie, [rien. Quand j’ai toisé mes gens, qu’on m’en impose en Autrefois j’ai tant vu, soit en mal, soit eu bien,

De réputations contraire aux personnes,

Que je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;

II faut y voir soi-même. Et, par exemple, vous,

Si je les en croyais, ne disent-ils pas tous

Que vous êtes méchant? Ce langage m’assomme : Je vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON

Vous avez dit le mot; et la méchanceté N’est qu’un nom odieux par les sots inventé;

C’est là, pour se venger, leur formule ordinaire : Dès qu’on est au-dessus de leur petite sphère,

Que de peur d’être absurde on fronde leur avis,

El qu ou ne rampe pas comme eux : fâchés, aigris, Furieux contre vous, ne sachant que répondre. Croyant qu’on les remarque, et qu’on veut les confondre :

Un tel est très-méchant, vous disent-ils tout bas; Et pourquoi? C’est qu’un tel a l'esprit qu’ils n’ont (Vu laquais arrive.) j PI-

GERONT E.

Eh bien! qu’esl-cc?

LF. LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE

Donne.

Cela suffit.

(Le laquais son.) Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...

Quelle est celte écriture?... Üui-da ! j’allais vraiment Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément Tout ce qu’on dit de lui ; la mJRère est féconde : Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON

Que vous mandc-t-on ? Qui ?

GÉRONTE

Je ne sais pas qui c’est; Quelqu’un, sans se nommer, sans aucun intérêt... Mais je ne sais s’il faut vous montrer cette lettre ; On parle inal de vous.

CLÉON

De moi ! daignez permettre...

GÉRONTE

C’est peu de chose; mais...

CLÉON

Voyons : je ne veux pas Que sur mes procédés vous ayez d'embarras, Qu’il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.’

GÉRONTE

Ne craignez rien ; sur vous je ne prends nul ombrage . Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet : Tenez, vous allez voir l’éloge qu’on en fait. cléon, lit,

« J’apprends, monsieur, que vous donnez votre « nièce à Valèrc : vous ignorez apparemment quf « c’est un libertin, dont les affaires -sont très-dê- « rangées, et le courage fort suspect. Un ami de «a « mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s’est fait le « médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il m'est « revenu aussi que Cléon est fort lié avec Valère; « prenez garde que ses conseils ne vous embar- « quent dans une affaire qui ne peut que vous faire « tort de tonte façon. «

GÉRONTE

Eli bien, qu’en dites-vous?

cléon.

Je dis, et je le pense.

Que c'est quelque noirceur sous l’air de confidence. Pourquoi cacher son nom?

\ Il déchire ta triire.)

Comment? vous déchirez!--

CLÉON

Oui... Qu’en voulez-vous faire?

GÉRONTE

Et vous conjecturez Que c’est quelque ennemi ; qu’on en veut à Valère?

CLÉON

Mais je n’assure rien ; dans toute cette affaire

LE MECHANT, ACTE IV, SCÈNE l. iiî)

Me voilà suspect, moi, puisqu’on me dit lié...

GBRONTE.

Je ne crois pas un mot d’une telle amitié.

CLEON

Le mieux sera d'agir selon votre système;

N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même. Je veux croire qu’Ariste est honnête homme; mais Votre écrivain peut-

être... Enfin sachez les laits; Sans humeur, sans parlerdc l’avis qu’on vous donne, Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne. Quant à vos sûretés, rien encor n’est signé :

Voyez, examinez...

G EHONTE.

Tout est examiné :

Je renverrai mon fat, et mon affaire est laite.

Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite;

Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XII

VALÉRÉ.

Je ne sais où j’en suis, ni ce que je résous.

Ah! qu’un premier amour a d'empire sur uous! J'allais brader Chloé par mon étourderie :

La braver! j’aurais fait le malheur de ma vie ;

Ses regards ont changé mon Ame en un moment; Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.

Que j’étais pénétré ! que je la trouve belle !

Que cet air de douceur, et noble et naturelle,

A bien renouvelé cet instinct enchanteur,

Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur!

Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte, l'mirrai-jc réparer mes torLs près de Cérontc?

U in’aimail autrefois; j’espère taon pardon.

Mais comment avouer mon amour à Cléon?

Moi sérieusement amoureux!*.. Il n’importe :

Qu'il m’en plaisan te ou non, ma tendresse l’emporte. Je ne vois que Chloé... Si j’avais pu prévoir... Allons tout réparer : je suis au désespoir.

CHLOÉ, LISETTE

, LISETTE

Eli! quoi, mademoiselle, encor celle tristesse! Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de fair.HLOÉ. [blesse.

Que les hommes sont faux ! et qu’ils savent , hélas! Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas!

Je n’aurais jamais cru l’apprendre par Valèrc :

Il revient, il me voit, il semblait vouloir plaire; Son trouble lui prêtait de nouveaux agréments, Ses yeux semblaient répondre A tous mes sentiments :

Le croiras-tu, Lisette, et qu’y puis-je comprendre? Cet amant adoré que je croyais si tendre.

Oui, Valèrc, oubliant ma tendresse et sa foi,

| Valère me méprise!... Il parle mal de moi.

il en parle très-bien; je le sàis, je vous jure.

CBLOê.

| Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre : fout est rompu; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE

ouais! tout ceci me passe, et n'est^pas naturel; Valère vous adore, et fait cette équipée!

Je vois là du Clcon, ou je suis bien trompée.

Mais il faut par vous-même entendre votre amaul; Je vous ménagerai cet éclaircissement,

Sans que dans mon projet Florisc nous dérange : Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange.

Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.

Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux Ne reviennent-ils pas? c'est, ma chère Lisette ,

Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite; Tantôt on ne pouvait nie souffrir : à présent,

Vu que pour terminer Cérontc est moins pressant, Elle est d'une gaieté, d'une folie extrême :

Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,

Dès qu’à tous ses propos Cléon aura mis (in :

Il est délicieux, incroyable , divin;

Cent autres petits mots qu’elle redit sans cesse. Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse. Cérontc le demande; ou le dit en fureur:

Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CIILOÊ.

Kh! que fait Valère?

LISETTE

Ah ! j’oubliais de vous dire Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire Vos soupçons mal fondés; car vous concevez bien Que s’il va se parer, ce soin n’est pas |K>ur rien. Aristc est avec lui, j’en tire bon augure.

SCÈNE II

LISETTE

Moi, tout ceci me donne une peine, un tourment!... N’importe, si mes soins tournent heureusement. Mais que prétend Aristc?et pour quelle aventure Veut-il que je lui fasse avoir de l’écriture De Frontin? Comment faire? Et puis d'ailleurs Fron- Au plus signe son nom, et n’est pas écrivain, [tin

SCÈNE III

FLOHISE, LISETTE.

FLORISE

Eh bien, Lisette?

LISETTE

Eh bien, madame?

FLORISK.

Es-tu contente?

LISETTE

Mais, madame, pas trop: ce couvent m'épouvante.

• FLORISE

Pour y suivre Chloc je destine Marion;

Tu resteras ici. Je parlais de Clëon.

Dis-moi, n’en es-tu pas extrêmement contente? Ai-jc tort de défendre un esprit qui m’enchante? J'ai bien vu tout à l'heure (et tou goût me plaisait) Que lu t’amusais fort de tout ce qu’il disait : Conviens qu’il est charmant; et laisse, je te prie, Tous les petits discours que fait tenir l’envie.

LISETTE

Moi, madame! eh, mon Dieu! je n’aimerais rien tant Que d’en croire du bien : vous pensez sensément, Et si vous persistez à le

juger de même.

Si vous l’aimez toujours, il faut bien que je l'aime.

FLORISE

Ah! lu l’aimeras donc; je te jure aujourd'hui Que de tout l’univers je n'estime que lui :

Cléon a tous les tons, tous les esprits ensemble ; Il est toujours nouveau : tout le reste me semble D’une misère affreuse, ennuyeux à mourir ;

Et je rougis des gens qu’on me voyait souffrir. LISETTE.

Vous avez bien raisou : quand ou a l’avantage D'avoir mieux rencontré, le parti le plus sage Est de s’y tenir; mais...

FLORISE

Quoi ?

LISETTE

Dieu.

Non.

FI.OIUSE.

Je. veux savoir...

LISETTE

FLORISE

Je l'exige.

LISETTE

Eli bien !... J'ai cru m’apercevoir Qu’il n’avait pas pour vous tout le goût qu’il vous

[marque :

Il me parle souvent, cl souvent je remarque Qu’il a, quand je vous loue, un air embarrassé : Et sur certains discours si je l’avais poussé...

FLORISE

Chimère! 11 faut pourtant éclaircir ce nuage;

Il est vrai que Chloé me donne quelque ombrage, Et que c’est à dessein de l'éloigner de lui Qu’à la mettre au couvent je m’apprête aujourd’hui. Toi, fais causer Cléon ; et que je puisse apprendre...

LISETTE

ievoudraisqu’cnsecrelvousvinssieznousentcndn; Vous ne m’en croiriez pas.

FRORISE.

Quelle folie !

LISETTE

Oh ! no».

Il faut s'aider de tout dans uu juste soupçon;

Si ce n’est pas pour vous, que ce soit pour moi-même, J’ai l'esprit défiant : vous voulez que je l'aime,

Et je ne puis l’aimer comme je le prétends .Que quand nous aurons fait l'épreuve où je l'attends.

FLORISE

Mais comment ferions- nous ?

Lisette. [facile :

Ah ! rien n’est plos

C’est avec moi tantôt que vous verrez son style; Faux-ou vrai, bien ou mal, il s'expliquera là. Vous avez vu souvent qu’au moment où l’on va Sc promener ensemble au bois, à la prairie, Cléon ne part jamais avec la compagnie;

Il reste à me parler, à me questionner:

El de ce cabinet vous pourriez vous donner Le plaisir de Feulendrc appuyer ou détruire...

FLORISE

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m’instruire Si Cléon pour ma flllc a le goût que je croi :

Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE

! Eh bien ! c’est de ma part une galanterie; L'éloge des absents sc fait sans flatterie.

Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,

Je dise un peu de mal, dont je ne pense rieo, Pour lui faire beau jeu.

FLORISE

Je le le passe encore.

LISETTE

| S’il trompe mon attente, oh ! rna foi, je l’adore.

florise, voyant venir Ariste et Fattn.

I Encore monsieur Ariste avec son protégée

YM

SCÈNE IV

ARISTE, VALÉRE, part.

VAI.fcRE.

u ciel ! je suis perdu.

On m'évite;

ARISTE

Héglez votre conduite Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi liu soin de mettre fin au trouble où je vous voi : Soyez-cn sûr, j'ai Tait demander à Gé roule t’n moment d'entretien ; et c’est sur quoi je compte. Je vais de l’amitié joindre l'autorité Au ton de la franchise et de la vérité,

Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse. VALÉRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

Le connaissez-vous ?

De grâce,

, VALÈKE.

Non ? mais je vois ce qu’il est:

b ailleurs ne juge-t-on que ceux que l’on connaît? La conversation deviendrait fort stérile.

J'en sais assez pour voir que c’est un imbécile.

ARISTE

Vous retombez encore, après avoir m’avoir promis b’éloigner de votre air et de tous vos avis Celte méchanceté qui vous csj étrangère.

Eh! pourquoi s'opposer â son bon caractère? Tenez, devant vos gens je n’ai pu librement Vous parler de Cléon : il faut absolument Rompre...

VALÉRE

Que je me donne un pareil ridicule !

Hompre avec un ami !

ARISTK.

Que vous êtes crédule !

On entre dans lé monde, on en est enivré;

Au plus frivole accueil on se croit adoré;

On prend pour des amis de simples connaissances : Et que de repentirs suivent ces imprudences !

Il faut pour votre honneur que vous y renonciez. On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :

Ce préjugé s'étend sur votre vie entière,

Et c'est des premiers pas que dépend la carrière. Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÉRE

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très-eslimé : H a les eunemis que nous fait le mérite; b ailleurs on le consulte, ou l'écoute, on le cite : Aux spectacles surtout il faut voir le crédit be scs décisions, le poids de ce qu'il dil ;

Il faut l'entendre après une pièce nouvelle ,

Il règne, on l'environne ; il prononce sur elle ;

j Et son autorité, malgré les protecteurs,

Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE

Mais vous le condamnez en croyant le défendre : Est-cehienlàl'emploi qu'un bon espritdoil prendre? l/orateur des foy ers et des mauvais propos 1 Quels titres sont les siens ? l'insolence, cl des mots, Des applaudissements, le respect idolâtre D'un essaim d'ôtourdis, chenilles du théâtre,

Et qui, venant toujours grossir le tribunal Du bavard imposant qui dit le plus de mal,

, Vont semer d’après lui l’ignoble parodie | Sur les fruits des talents et les «dons du génie. Celle audace d'ailleurs, celle présomption i Qui pfttcnd tout ranger à sa décision,

! Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre, i L'homme éclairé suspend l’éloge et la censure;

! Il sait que sur les arts, les esprits et les goûts,

Le jugemeut d’un seul n’est point la loi de tous; Qu’attendre est pour juger la règle la meilleure,

Et que l’arrêt public est le seul qui demeure.

VALÉRE

Il est vrai ; mais eufin Cléon est respecté,

El je vois les rieurs toujours de son côté.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire? Du rôle de plaisant connaissez la misère :

J’ai rencontré sou veut de ces gens à bons mots,

De ces hommes charmants qui n’étaient que des Malgré tous lesellorts de leur petite envie, [sots; Lue froide épigramine, une bouflonnerie,

A ce qui vaut mieux qu’eux n otera jamais rien; Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien. J’ai vu d’autres méchants d’un grave caractère. Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire : Examinez-les bien, un ton sentencieux Cache leur nullité sous un air dédaigneux.

Cléon souvent aussi prend cet air d’importance;

Il veut être méchant jusque dans son silence : Mais, qu'il se taise ou non, tous les esprits bien Sauront le mépriser jusque dans ses succès, [faits

VALÉRE

Lui refuseriez- vous l’esprit? j’ai peine à croire...

ARISTE

Mais à l’cpril méchant je ne vois point de gloire. Si vous saviez combien cet esprit est aisé.

Combien il en faut peu, comme il est méprisé!

Le plus stupide obtient la même réussite •

Et pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite? Stérilité de l’âme, et de ce naturel Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.

On dit l'esprit commun : par sou succès bizarre, La méchanceté prouve à quel point il est rare : Ami du bien, de l’ordre, et de l'humanité,

Le véritable esprit marche avec la honté.

Cléon n'oll're à nos yeux qu'une fausse lumière :

La réputation des mœurs est la première; j Saus elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :

LE MECHANT, ACTE IV, SCENE IV

Mon estime toujours commence par le cœur; [mes Sans lui l’esprit n'est rien : et, malgré vos naxi- 11 produit seulement des erreurs et des crimes. Fait pour être chéri, ne serez-vous cité Que pour le complaisant d’un homme détesté?

valkre. [l'aime;

Je vois tout le contraire; on le recherche, on Je voudrais que chacun me délestât de môme :

Un sc l’arrache au moins; je Fai vu quelquefois A des soupers divins retenu pour un mois;

Quand il est à Paris, il ne peut y suffire :

Me direz-vous qu’on hait. un homme qu'on désire?

ARISTE

Que dans ses procédés l’homme est inconséquent! Un recherche un esprit dont on hait le talent :

Un applaudit aux traits du méchant qu’on abhorre; Et, loin de le proscrire, on l’encourage encore. Mais convenez aussi qu'avec ce mauvais ton,

Tous ces gens, dont il est l’oracle ou le bouffon, Craignent pour eux le sort des absouts qu’il leur

[livre,

Et que tous avec lui seraient fâchés de vivre :

Un le voit une fois, il peut être applaudi ;

Mais quelqu'un voudrait-il en faire son ami?

VALKHK.

Un le craint, c’est beaucoup.

ARISTK.

Mérite pitoyable!

Pour les esprits sensés est-il donc redoutable? C'est ordinairement à de faibles rivaux Qu’il adresse les traits de scs mauvais propos.

Quel honneur trouvez-vous à poursuivre, à confondre,

A désoler quelqu'un qui ne peut vous répondre?

Ce triomphe honteux de la méchanceté.

Réunit la bassesse et l'inhumanité. [tage.

Quand sur l'esprit d’un autre on a quelque avan- N'esl-il pas plus flatteur d'en mériter l'hommage, De voiler, d’enhardir la faiblesse d’autrui,

Et d’en être à la fois et l’amour et l’appui?

VALKRE.

Qu elle soit un peu plus, uu peu moins vertueuse, Vous m’avouerez du moins que sa vie est heu- Un épuise bientôt une société; [reuse :

Un sait tout votre esprit; vous n’êtcs plus fêlé Quand vous n’ôtes plus neuf; il faut une autre

[scène

El d’autres spectateurs : il passe, il se promène Dans les cercles divers, sans gène, sans lien;

Il a la fleur de tout, n’est esclave de rien...

AHIsTE.

Vous le croyez heureux? Quelle âme méprisable! Si c’est là son bonheur, c’est être misérable. Étranger au milieu de la société,

Et partout fugitif, et partout rejeté.

Vous connaîtrez bientôt par votre expérience Que le bonheur du cœur est dans la confiance ;

Un commerce de suite avec les mêmes gens. L’union des plaisirs, des goûts, des sentiments.

; Une société peu nombreuse, et qui s'aiinc,

Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même, Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,

| Dans le sein de la paix et de la sûreté:

Voilà le seul bonheur honorable et paisible ! D'un esprit raisonnable, et d’un cœur né sensible.

, Sans amis, sans repos’ suspect dangereux,

; L'homme frivole et vague est déjà malheureux :

' Mais jugez avec moi combien l’est davantage | Un méchant affiché, dont on craint le passage;

| Qui, traînant avec lui les rapports, les horreurs, L’esprit de fausseté, l’art affreux des noirceurs. Abhorré, méprisé, couvert d’ignominie,

Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.

Voilà le vrai proscrit, et vous le connaissez.

VALKRE.

Je ne le verrais plus, si ce que vous pensez Allait m'être prouvé : mais on outre les choses; C’est donner à des riens les plus horribles causes. Quant à la probité, nul ne peut l'accuser;

Ce qu'il dit, ce qu’il fait n’est que pour s'amuser.

ARISTE

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre! Quoi! vendre tour à tour, immoler l’une à l’autlt Chaque société, diviser les esprits,

Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis, * Calomnier, flétrir des femmes estimables,

Kaire du mal d’autrui ses plaisirs détestables;

Ce germe d'infamie et de perversité Est-il dans la même âme avec la probité?

Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

valkre. [homme;

Je ne le connais plus , s’il n’est point houmMe Mais il me resté un doute; avec trop de bonté Je crains de me piquer de singulari-

té :

Sans condamner l avis de Cléon, ni le vôtre, [tre. J'ai l’esprit de mon siècle, et je suis comme unau- Tout le monde est méchant; et je serais partout Ou dupe, ou ridicule, avec un autre goût.

ariste. [sable?.

Tout le monde est méchant? Oui , ces cœurs hai~ Ce peuple d'hoinmcs faux, de femmes, d’agréable, Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux, Qui se rendent justice en se méprisant tous.

En vain ce peuple affreux, sans frein et sans sern- De la bonté du cœur veut faire un ridicule : [pub*. Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté Que l’homme n’est point fait pour la méchawd'- Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,

Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles. Quand on peint quelque trait de candeur, «le

[bonU.

Où brille en tout son jour la tendre humanité. Tous les cœurs sont remplis d’une, volupté pure.

Et c’est là qu’on entend le cri de la nature.

VALKRE.

Vous me persuadez.

AntSTE.

Vous ne réussirez

GÉRONTE, AR1STE, VALERE

GÉRONTE

Le voilà bieu paré! Ma foi, c’est grand dommage Que vous ayez ici perdu votre étalage!

VALÉRB.

Cessez de m'accabler, monsieur; et par pitié Songez qu'avant ce jour j’avais votre amitié.

Par l'erreur d’un moment ne jugez point ma vie ; Je n’ai qu’une espérance, ah! m’est-elle ravie? Sans l’aimable Chloé je ne puis être heureux : Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE

Elle a d’assez beaux yeux...

Pour des yeux de province.

VALÉRB.

Ah ! laissez là, de grâce,

lies torts que pour toujours mon repentir efface! Laissez un souvenir...

GÉRONTE

Vous-même laissez-nous :

Monsieur veut me parler. Au reste, arrangez-vous Tout comme vous voudrez; vous n'aurez point ma valére. [nièce.

Quand j’abjureàjamaisccqu’unmomentd’ivresse...

GÉRONTE

üh! pour rompre, vraiment, j’ai bien d'autres rai-

VALÈHB. [SOUS.

Quoi donc?

GÉRONTE

Je ne dis rien : mais, sans tant de façons, Laissez-nous, je vous prie; ou bien je me retire.

VALÉRB.

Non, monsieur, j’obéis... A peine je respire... Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins : Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI

GÉRONTE, ARISTE

ARISTE

Nous le traitez bien mal; je ne vois pasquel crime...

GÉRONTE

A la bonne heure; il peut obtenir votre estime; Vous avez vos raisons apparemment; et moi J’ai les miennes aussi : chacun juge pour soi.

Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère Vous pouviez ignorer le mauvaiscaraclère.

AIUSTE.

Ce ton-là m’est nouveau ; jamais votre amitié Avec moi jusqu’ici ne l’avait employé.

GÉRONTE

Que diable voulez-vous? Quelqu'un qui me conseille De m’empêtrer ici d’une espèce pareille. M’aime-t-il? Vous voulez que je trouve parfait Un petit suffisant qui n'a que du caquet; D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde, Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde?

ARISTE

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger; Mais quand le cœur est bon, tout peut se corriger. S’il vous a révolté par une extravagance.

Quoique sur cet article il s'obstine au silence, [cœur. Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l’auteur. Sur la méchanceté vous lui rendez justice :

Valère a trop d’esprit pour ne pas fuir ce vice;

Il peut en avoir eu l’apparence et le ton Par vanité, par air, par indiscrétion;

Mais de ce caractère il a vu la bassesse :

Comptez qu'il est bien né, qu’il penseavec noblesse...

GÉRONTB.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet,

Il lui manquait ce vice, et le voilà parfait.

Ne me contraignez pas d’en dire davantage .

Ce que je sais de lui...

ARISTB.

Cléon...

GÉRONTB.

Encor! J'enrage :

Vous avez la fureur de mal penser d’autrui; Qu'a-t-il à faire là? Vous parlez mal de lui,

Tandis qu’il vous estime et qu’il vous justifie.

ARISTE

Moi ! me justifier! eh! de quoi, je vous prie?

GÉRONTB.

Enfin...

ARISTB.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais : Vous ne m’estimez plus, si des soupçons secrets... GÉRONTB.

Tenez, voilà Cléon : il pourra vous apprendre,

S’il veut, de9 procédés que je ne puis comprendre. C’est de mon amitié faire bien peu de cas…

Je sors… car je dirais ce que je neveux pas…

LE MECHANT. ACTE IV, SCENE

Cela finit toujours par s’aimer davantage.

Géronte a sur le cœur nos persécutions Sur un parti qu’en vain vous et moi conseillons. Moi, j’aime fort Valère, et je vois avec peine Qu’il se soit annoncé par donner une scène;

Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui? A bien examiner ce qu’il fait aujourd'hui,

On imaginerait qu’il détruit notre ouvrage,

Qu’il agit sourdement coutre son mariage ;

Il veut, il ne veut plus: sait-il ce qu'il lui faut?

Il est près de Chloé, qu’il refusait tantôt.

AJUSTE

Tout serait expliqué si l’on cessait de nuire,

Si la méchanceté ne cherchait à détruire…

CLÉON

Oh bon! quelle folie! fites-vous de ces gens Soupçonneux, ombrageux? croyez-vous aux raé- El réalisez- vous cet être imagi-

naire, [chants? Ce petit préjugé qui ne va qu’au vulgaire?

Pour moi, je n’y crois pas : soit dit sans intérêt. Tout le moude est méchant, et personne ne l'est : On reçoit et l’on rend; on est à peu prés quitte. Parlez-vous des propos? comme il n’est ni mérite, Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,

Que rien n’est vrai sur rien ; qu'importe ce qu'on Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre : (dit?

L’aigle d’une maison n’est qu’un sot dans une autre. Je dis ici qu’Eraste est un mauvais plaisant ;

Eh bien, on dit ailleurs qu’Éraste est amusant.

Si vous parlez des faits et des tracasseries,

Je n’y vois dans le fond que des plaisanteries;

Et si vous attachez du crime à tout cela, beaucoup d’honnêtes gens sont de ces fripons-là. L'agrément couvre tout, il rend tout légitime : Aujourd’hui dans le monde on ne connaît qu'un

[crime,-

C’est l’ennui ; pour le fuir tous les moyens sont bons. Il gagnerait bientôt les meilleures maisons,

Si l’on s'aimait si fort; l’amusement circule Par les préventions, les torts, le ridicule :

Au reste, chacun parle et fait comme il l’entend. Tout est mal, tout est bien, tout le monde est conaristk. [lent.

On n’a rien à répondre à de telles maximes :

Tout est indifférent pour les Ames sublimes.

Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,

Je n'ai vu que l’ennui chez la méchanceté :

Ce jargon éternel de la froide ironie,

L’air de dénigrement, l’aigreur, la jalousie,

Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin; Toujours avec un air qui voudrait être fin;

Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,

Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;

Tout cela n’est-il pas, à le bien définir,

L’image de la haine, et la mort du plaisir?

Aussi ne voit-on plus, où sont ces caractères, L'aisance, la franchise, et les plaisirs sincères.

On est en garde, ori doute enfin si l’on rira. L'esprit qu’on veut avoir gâte celui qu'on a.

j De la joie et du cœur on perd l’heureux langage. Pour l'absurde talent d’un Irisle persiflage. Faut-il donc s’ennuyer pour être du bou air? [cher. Mais sans perdre en discours un temps qui nous est Venons au fait, monsieur; connaissez ma droiture. Si vous êtes ici, comme on le conjecture.

L’ami de la maison; si vous voulez le bien; Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.

Sa défiance ici tous deux nous déshonore :

Je lui révélerai des choses qu'il ignore;

I Vous serez notre juge : allons, sccondez-moi,

| Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CL BOX

j Une explication! en faut-il quand on s’aime?

I Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.

Mc mêler là dedans!... ce n'est pas mon avis: Souvent un tiers se brouille avec les deux partis; Et je crains... Vous sortez? Mais, vous me faites rire. De grâce, expliquuz-moi...

ajuste.

Je n’ai rien à vous dire

SCÈNE IX

CLÈON, LISETTE.

CLROX.

Heureusement nous voilà sans témoins ; Achève de m’instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE

Laissez-moi voir d'abord si personne n’écoute Par hasard à la porte, ou daus ce cabinet. Quelqu'un des gens pourrait eutendre

mou secret.

CLEON, *eul.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,

Pourrait vouloir de moi! l’aventure est parfaite; Feignons; c’est à Valère assurer son refus,

El tourmenter Florisc est uu plaisir de plus.

LISETTE, « part , en revenant.

Tout va bien. £

CLEON

Tu me vois dans la plus douce ivresse; Je l'aimais sans oser lui dire ma loiidressc.

Sonde encor ses désirs : s'ils répondent aux mien*. Dis- lui que dès longtemps j'ai prévenu les siens.

LISETTE

Je crains pourtant toujours.

LE MECHANT, ACTE V, SCÈNE

CLEON

Quoi?

LISETTE

Ce goût pour madame.

CLÔON.

Si lu n as pour raison que celle belle flamme...

Je le l'ai déjà dit; non, je no l'aime pas.

LISETTE

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras, Je veux sortir d'ici, je ne saurais m'y plaire.

Ce n'est pas pour monsieur : j'aime son caractère, Il est assez bon maître, et le môme en tout temps. Bon homme...

CLÉON

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE

l'our madame! ...Oh! d'honneur... Mais je crains ma

[franchise:

Si vous redeveniez amoureux de Florise...

Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLEON

Moi, Lisette, amoureux ! Tu te moques de moi:

Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.

J'eus Arainintе un mois; elle était très-jolie,

Mais coquette à l’excès; cela m'ennuyait fort:

Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.

Il faut, pour m'attacher, une Ame simple et pure, Comme Chloé, qui sort des mains de la nature, Faite pour allier les vertus aux plaisirs.

Et mériter l’estime en donnant des désirs;

Mais madame Florise!...

LISETTE

Elle est insupportable;

Bien n’est bien : autrefois je la croyais aimable, Je ne la trouvais pas difficile à servir: Aujourd'hui, franchement, on n’y peut plus tenir; Et pour rester ici, j’y suis trop malheureuse. Comment la trouvez-vous?

CUtON.

Ridicule, odieuse...

L’air commun, quelle croit avoir noble pourtant; Ne pouvant se guérir de se croire un enfant.

Tant de prétentions, tant de petites grâces.

Que je mets, vu leur dalc, au nombre des grimaces; Tout cela dans le fond m’ennuie horriblement: l’ne femme qui fuit le monde en enrageant,

Farce qu’on n’en veut plus, et se croit philosophe Qui veut ôtre méchante, et n’en a pas l’étoffe ; Courant après l’esprit, ou plutôt

se parant l>e l’esprit répété qu’elle attrape en courant; Jouant le sentiment : il faudrait, pour lui plaire, Tous les menus propos de la vieille Cythôrc, ou sans cesse essuyer des scènes de dépit, l)es fureurs sans amour, de l’humeur sans esprit; ln amour-propre affreux, quoique rien ne souliskttе. jtienne...

Au fond, je ne vois pas ce qui la rend si vainu.

LÉON

Quoiqu’elle garde encor des airs sur la vertu,

I De grands mots sur le cœur, qui n’a-t-ellc pas eu? ! Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire; i Mais tout Paris pourrait en retrouver l’histoire : Et je n’aspire poiut à l’honneur singulier D’élre le successeur de l’univers entier.

LISETTE, allant vert le cabinet.

Paix! j'entends là dedans... Je crains quelque aveucléon, seul, (turc.

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre Que je n'ai point l’amour qu’elle me soupçonnait: Et si, comme elle, aussi Chloé l’imaginait,

Elle ne craindra plus...

LISETTE, a part , en revenant.

Elle est, ma fol, partie,

De rage apparemment, ou bien par modestie.

CLEON

Eh bieu!

LISETTE

On me cherchait. Mais vous n’y pensez pas, Monsieur; souvenez-vous qu’on vous attend là-bas. Cardons bien le secret, vous sentez l’importance...

CLEON

Compte sur les effets de ma reconnaissance,

Si tu peux réussir à faire mou bonheur.

LISETTE

Je ne demande rien, j'oblige pour l’honneur.

(ù par/, en tartant.)

Ma foi, nous le tenons.

CLEON, teul.

Pour couronner l'affaire, Achevons de brouiller et de noyer Valère.

ACTE CINQUIÈME

ERONTIN, LISETTE.

LISETTE

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sout Eh bien, de ta prison tu dois ôtre fort las? [pas.

FÜONTIN.

Moi ! non. Qu’on veuille ainsi me faire bonne chère, Et que j’aie en tout temps Lisette pour geôlière, Je serai prisonnier, ma foi, tant qu’on voudra. Mais si mon maître enfin...

LISETTE

Supprime ce noin-là ;

Tu n’es plus à C.lcon, je te donne à Valère :

Chloé doit l’épouser, et voilà ton affaire;

Grâce à la noce, ici tu restes attaché,

Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONT!*

L affaire de la noce est donc raccommodée?

LE MECHANT, ACTE V, SCÈNE IV

LIMETTE. t

Pas tout à lait encor, maisj’eu ai bonne idée.

Je ne sais quoi me dit qu’en dépit de Cléon Nous ne sommes pas loin de la conclusion :

En gens congédiés je crois me bien connaître,

Ils ont d’avance un air que je trouve à ton maître; Dans l’esprit de Florise il est expédié.

Grâce aux conseils d’Ariste, au pouvoir de Chloé, Valèrc l'abandonne : ainsi, selon mou compte, Cléon n’a plus pour lui que l’erreur de Géronte,

Qui par nous tous dans peu saura la vérité : Veux-tu lui rester seul, et que ta probité?...

FRONTIN

Mais le quitter! jamais je n’oserai lui dire.

LISETTE

Bon ! Eh bieu ! écris-! u i... Tu ne sais pas écrire Peut-être 7

FRONTIN

Si, parbleu !

LISETTE

Tu te vantes? i

FRONTIN

Tu vas voir.

Moi? non :

(Il écrit.)

Je croyais que tu signais (on nom Simplement; mais tant mieux. Maudc-lui, sans mys-

[têre, j

Qu’un autre arrangement que tu crois nécessaire. ; Des raisons de famille enfin, t’ont obligé De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages. Tiens, tu lui porteras...

LISETTE

Dés que tu le dégages De ta condition, tu peux compter sur moi,

Et j'attendais cela pour finir avec toi.

Valère, c’en est fait, te prend à son service.

Tu peux dès ce moment entrer en exercice :

Et, pour que ton étal soit dûment éclairci Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici Je te ferai porter au château de Valère l n billet qu’il m’a dit d’envoyer à sa mère :

Cela te sauvera toute explication,

Et le premier moment de l'humeur de Cléon... Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN

Il pourrait nous surprendre, J’en meurs de peur : adieu.

Ne crains rien : va m'attendre.

Je vais t’expédier.

FRONTIN, revenant sur tes /mi*.

Mais à propos vraiment,

J'oubliais...

LISETTE

Sauve-toi : j’irai dans dans un moment T’entendre et te parler.

SCÈNE II

LISETTE

J’ai de sou écriture :

Je voudrais bien savoir quelle est cette aventure, Et pour quelle raison Ariste m’a prescrit Un si profond secret quand j’aurais cet écrit.

Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse De Cléon. En tout cas, je ne rends cette pièce Que sous condition, et s'il m’assure bieu Qu’à mon pauvre Froutin il n’arrivera rien :

Car eii fin bien des gens, à ce que j'eulcnds dire, Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.

Mais le voici.

FLORISE, ARISTE

ARISTE

C'est trop vous désoler; En vérité, madame, il ne vaut point la peine Du moindre sentiment de colère ou de haine : Libre de vos chagrins, partagez seulement Le plaisir que Chloé ressent en ce moment D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,

Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère. Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous devin Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable, Indigne du nom d'homme, un monstre abominable- Trop tard pour mon malheur, je déteste aujourd'hui Le moment où j'ai pu me lier avec lui.

Je suis outrée !

ARISTE

Il faut, sans tarder, sans mystère.

Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE

Je ne sais comment faire, Je le crains : c'est pour moi le plus grand embarras

ARISTE

Méprisez- ic â jamais, vous ne le craindrez pas. Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre? Vous l'honoreriez trop en paraissant le craindre; Usez l’apprécier : tous ces gens redoutés,

LE MECHANT, ACTE V, SCENE VI

Fameux par les propos et par les faussetés,

Vus de près ne sont rien; et toute cette espèce N'a de force sur nous que par notre faiblesse.

Des femmes sans esprit, sans grâces, sans pudeur, Des hommes décriés, sans talents, sans honneur, Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies. Nous tiendront dans la crainte à force d’infamies, Et se feront un nom d’une méchanceté Sans qui l’on n’eût pas su qu’ils avaient existé! Non; il faut s’épargner tout égard, toute feinte; Les braver sans faiblesse, et les nommer sans-crainle. Tôt ou tard la vertu, les grâces, les talents,

Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants. FLOR1SB.

Mais songez qu’il peut nuire à toute ma famille, Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille,

Los plus affreux discours...

AJUSTE

Qu'il parle mal ou bien.

Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;

Il vient de couronner l'histoire de sa vie :

Je vais mettre le comble à son ignominie En écrivant partout les détails odieux De la division qu’il semait en ces lieux.

Autant qu'il faut de soins, d'égards et de prudence Pour ne point accuser l'honneur et l’innocence, Autant il faut d’ardeur, d’inflexibilité Pour déférer un traître à la société;

Et l’intérêt commun veut qu’on se réunisse Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.

J 'instruirai l’univers de sa mauvaise foi

Sans me cacher; je veux qu’il sache que c’est moi :

Un rapport clandestin n’est pas d’un honnête

[homme;

Quand j 'accuse quelqu’un, je le dois, et me nomme.

PLORISE.

Non, si vous m’en croyez , laissez-moi tout le soin De l’éloigner de nous saus éclat, sans témoin. Quelque peine que j’aie à soutenir sa vue,

Je veux l’entretenir; et, dans celte entrevue.

Je vais lui faire entendre intelligiblement Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement Ne réussirait pas sur l’esprit de mon frère;

Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;

Ils ne se.quillenl plus, et Géronte prétend Qu'il doit à sa prudence lin service important. Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire Qu'on soupçonnait Cléon d'une affreuse satire, Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon N'a pu faire sur lui la moindre impression...

Mais ils viennent, je crois. Sortons, je vais atlcu- Que Cléon soit tout seul. [dre

SCÈNE V

OÉRONTE, CLÉON.

* OÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;

Votre premier conseil est le seul qui soit bon,

Je n'oublierai jamais cette obligation.

Cessez de me parler pour ce petit Valère;

Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :

Il refusait tantôt, il consent maintenant.

Moi, je n'ai qu'un avis; c'est un impertinent.

Ma soeur sur son chapitre est, dit-on, revenue : Autre esprit inégal, sans aucune tenue;

Mais ils ont beau s'unir, je ne suis pas un sot ;

Un fou n’est pas mon fait, voilà mon dernier mol. Qu'ils en enragent tous, je n'en suis pas plus triste. Que dites-vous aussi de ce bonhomme Ariste?

Ma foi, mon vieux ami n'a plus le sens commun ; Plein de préventions, discoureur importun :

Il veut que vous soyez l’auteur d’une satire Où je suis pour ma part; il vous fait môme écrire Ma lettre de tantôt : vainement je lui dis Qu’elle était clairement d'un de vos ennemis, Puisqu’on voulait donner des soupçons sur vous-

[môme :

Bien n’y fait; il soutient son absurde système. Soit dit confldemmenl, je crois qu'il est jaloux De tous les sentiments qui m’attachent à vous.

cléon. [donne;

Qu’il choisisse donc mieux les crimes qu’il me Car moi, je suis si loin d’écrire sur personne. Que, sans autre sujet, j’ai renvoyé Frontin Sur le simple soupçon qu’il était écrivain ;

Il m’était revenu que dans des brouilieries On l’avait employé pour des tracasseries :

On peut nous imputer les fautes de nos gens.

Et je m’en suis défait, de peur des accidents.

Je ne répondrais pas qu’il n’eût part au mystère De l’écrit contre vous; et peut-être Valère,

Qui refusait d'abord, et qui connaît Frontin Depuis qu’il méconnaît, s’est servi de sa main Pour écrire à sa mère une lettre

anonyme.

Au reste..., il ne faut point que cela vous anime Contre lui; ce soupçon peut n'être pas fondé.

GÉRONTE

Oh! vous êtes trop bon : je suis persuadé,

Par le ton qu’employait ce petit agréable, [pablc Qu’il est faux, méchant, noir, et qu'il est bien ca- Du mauvais procédé dont on veut vous noircir. Qu’on vous accuse encore! oh! laissez-les venir. Puisque de leur présence on ne peut se défaire,

Je vais leur déclarer d’une façon très-claire Que je romps tout accord ; car, sans comparaison, J’aime mieux vingt procèsqu’un fatdans ma maison.

CLÉON, FLORISE

CLÉON

Vous venez à propos : j'allais chez vous, madame... Mais quolle rêverie occupedonc votre âme?

Qu avez-vous? vos beaux yeux me semblent moins

[sereins :

Faite pour les plaisirs, auriez-vous des chagrins?

FLORISl.

J'en ai de trop réels.

CLÉON

Dites-les-moi, de grâce :

Jo les partagerai, si je ne les efface.

Vous connaissez...

FLORISE

J’ai fait bien des réflexions,

Et je ne trouve pas que nous nous convenions.

CLKOÜ.

Comment, belle Florisc! et quel affreux caprice Vous force à me traiter avec tant d’injustice? Quelle était mon erreur! quand je vous adorais,

Je me croy ais aimé...

FLORISE

Je me I imaginais;

Mais je vois à présent que je me suis trompée : Par d’autres sentiments mon âme est occupée;

Des folles passions j'ai reconnu l’erreur,

Et ma raison enfin a détrompé mon cœur.

CLÉON

Mais est-ce bien â moi que ce discours s’adresse? A moi dont vous savez l’estime et la tendresse,

Qui voulais à jamais tout vous sacrifier.

Qui ne voyais que vous dans l'univers entier?

Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute; Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez, sans KLORisB. [doute?

Une autre vous aurait fait perdre votre temps,

Ou vous amuserait par fair des sentiments;

Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, ù genoux , et de fuir le plus affligé.

Et vous pouvez, cruelle,

M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle?

FLORISE

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, te relevant et éclatant de rire.

Ma foi, si vous voulez

Que je vous parle aussi très-vrai, vous me comblez. Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère.

Le même compliment que je voulais vous faire. Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté ; Mais j'ai depuis longtemps gagné de primauté.

FLORISE

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse;

Je rougis des égards qu'employait nia faiblesse. Eh bien ! allez, monsieur : que vos talents sur nous Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous; lis partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre. Vous êtes démasqué, vous n'èles plus à craindre : Je ne demande pas d'autre éclaircissement,

Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment; Ne me voyez jamais.

CLÉON

La dignité s'en môle!

Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle!

Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tou* Epargnons à Cérontc un éclat scandaleux, [déni. Ne donnons point ici de scène extravagante : Attendons quelques jours, cl vous serez contente. D'ailleurs il m'aime assez, et je crois malaisé...

FLORISE

Oh ! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII

l ÎÊRONTE, ARISTE, VALÉRE, CLÉON, FLOIUSF.. CHLOÉ.

OÉRONTE.

Eli bien, qu'esl-cc, ma sœur? Pourquoi tout ce U- F LOUISE. (page?

Je ne puis point ici demeurer davantage,

Si monsieur, qu’il fallait n’y recevoir jamais...

CLÉON

L’éloge n’est pas fade.

GÈRONTK.

Oh! qu’on me laisse eu paix :

Ou si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE

Valérc ne craint rien : pour moi, je ne redoute Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

OÉRONTE.

Je m’entends, il suffit.

ARISTE

Non, ce n’est point assez Ainsi que l’amitié la vérité m'engage...

OÉRONTE.

Et moi je h’en veux point entendre davantage : Dans ces miséres-lk je n’ai plus rien à voir,

El je sais là-dessus tout ce qu’on peut savoir.

ARISTE

Sachez donc avec moi confondre l’imposture;

De la lettre sur vous connaissez l'écriture...

C’est Froutin, le. valet de monsieur que voilà.

GERONTK.

Vraiment oui, c’est Froutin! je savais tout cela : Relie nouvelle !

ARISTE

Eh quoi! votre raison balance?

Et vous ne voyez pas avec trop d’évidence...

LE MÉCHANT, ACTE V, SCÈNE X

GÉRONTE

In valet, un coquin!...

VALÈRE

Connaissez, mieux les gens ; , Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GERONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE

Que dites-vous, monsieur? et quel nouveau mystère... Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON

Il est parti ; je l’ai renvoyé ce matin.

VALÈRE

Vous l’avez renvoyé : moi je l ai pris. Qu’il vienne ;

(u un laquais.)

Qu’on appelle Lisette, et qu’elle nous l’amène.

GÉRONTE

(fi Valère.) (a Cléon.)

Krofttin vous appartient? Autre preuve pour nous !

Il était à monsieur même en servant chez vous,

El je ue doute pas qu’il ne le justifie.

CLÉON

Valère, quelle est donc celte plaisanterie?

VALÈRE

Je ne plaisante plus, et ne vous connais point.

Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point : Respectez ce qu’ici je respecte et que j’aime;

Songez que l'offenser, c’est m’offenser inoi-méme.

GÉRONTE

Mais vraiment il est brave; on me mandait que non.

SCÈNE IX

(LEON. GÉRONTE, AltlSTE, VALÈRE, F LOUISE, Cil LOF., LISETTE.

àriste, à Lisette.

Qu’as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE

Il est parti.

ARISTE

Non, non : ce n’est plus un mystère.

LISETTE

Il est allé porter la lettre de Valère.

Vous ne m'aviez pas dit...

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON

Comment! malgré mon ordre il était en ces lieux ! Je veux de ce fripon...

LISETTE

Un peu de patience,

Cl moins de compliments ; Frontin vous en dispense. H peut bien par hasard avoir l’air d’un fripon, Mais dans le fond il est fort honnête gan;ou.

I montrant Valère.)

Il vous quitte d’ailleurs, et monsieur en ordonne :

Mais comme il ne prétend rien avoir à personne. J’aurais bien à vous rendre un paquet qu'à Paris A votre procureur vous auriez cru remis;

Mais...

FLORISB, se saisissant du paquet.

Donne cet écrit; j’en sais tout le mystère.

CLÉON, très -vivement.

Mais, madame, c'est vous... Songez.

FLORISB.

Lisez, mon frère.

Vous connaissez la main de monsieur; apprenez Les dons que son bon cœur vous avait destinés,

Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, en fureur, apres avoir lu.

M’interdire ! corbleu !... Voilà donr de vos œuvres! Ah! monsieur l’honnête homme, enfin je vous ron*

[nais :

Remarquez ma maison, pour n*y rentrer jamais. CLÉON.

C’est à rattachement de madame Florise Que vous devez l'honneur do toute l'entreprise. Au reste, serviteur. Si l’on parle

de moi,

Avec ce que j’ai vu, je suis en fonds, je croi.

Pour prendre ma revanche.

m (Il sort.)

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, OHLOÉ, LISETTE

GÉRONTE, à Cléon qui sort.

Oh! l’on ne vous craint guère... Je he suis pas plaisant, moi, de mon Caractère; Mais, rriorbleti ! s'il he part...

ARISTE

Ne pensez plus à lui.

Malgré l’air satisfait qu’il affecte aujourd’hui.

Du moindre sentiment si son àme est capable,

Il est assez puni quand l’opprobre l’accable.

GÉRONTE

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous L’injuste éloignement qu’il m’inspirait pour vous. Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce aurait Valère Si j'étais bien certain...

ARISTE

S’il a pu vous déplaire (Je vous l’ai déjà dit), un conseil ennemi...

GERONTE.

.(à Valère.) (à Àriste.)

Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami. Qu’il ne soit plus parlé de torLs ni de querelles,

Ni de gens à la mode, et d’amitiés nouvelles. Malgré tout le succès de l’esprit des méchants,

Je sens qu’on en revient toujours aux bonnes gens.

FAVART

Celui-là qui fut un bel esprit, très- recherché, était le I fils ü'uu pâtissier célèbre, et dont l'oeuvre ne saurait périr, ce pâtissier Favart ayant inventé l'échaudé cher aux I bonnes gens, aux petits enfants, le pain des vieillards. L’échaudé est un bienfait; il permit au père de Charles- Simon Favart, né au muis de novembre de l'an de grâce 1710, de donner & son fils une assez belle éducation sur les bancs du collège de Louis-le-Grand. Le jeune homme, à peine délivré des études sérieuses, composait déjà, sur toutes sortes de petits contes populaires, de petites comédies très- légères et très-courues : Annette et Lubin, Sine ne ù la cour , la Belle Arsène. On les chantait à l’Opéra-Comique , et bientôt la Chercheuse d' Esprit , les Trois Sultanes, le mirent hors de page, et firent si bien, qu'il se passa du secours de la musique et des musiciens, de Grétry lui-méme.

Sur l'entrefaite, il avait épousé une aimable et populaire comédienne, Mlle Duranceray, élevée à Lunéville, sur le théâtre cl sous les yeux du bon roi de Pologne, Stanislas. On l'appelait alors Mlle do Chantilly; ce fût son nom de guerre, et quand elle vint à Paris, elle prit fièrement le titre de première danseuse du feu roi de Pologne. Elle avait, aussi bien que son mari, l'accent de

la comédie, et s'ils n'avaient pas rencontré sur leur chemin ce terrible maréchal de Saxe, qui était de toute braa irrésistible, la femme et le mari, auraient mené une existence moins brillante et plus heureuse. En Tain, It bonhomme Favart voulut résister au vainqueur de Footenoy, sa femme étant de moitié dans celle héroïque résistance il devint le directeur de la troupe du maréchal

de Saxe, et sa femme en fut le premier sujet.

Nous ne raconterons pas ces malheureuses amour*. « travaux souvent stériles, cet esprit dé|iensé dans les camp pour le plaisir des capitaines et des soldats. Cette histoire appartient à l'histoire du dix-huitième siècle. Il fondrait citer aussi dans l'association de Favart et de Mme Favart : la Fée Urgtle , et surtout Bastienne et Baslirn. La jeun? dame était charmante en sa paysannerie : habit de Un* et bas de coton, cotillon simple et souliers plats. Ah! b charmante femme ! Était-elle assez gaie dans les Fêtes de l'Amour? Elle mourut jeune et résignée en 1772 ; l'abbé de Voisenon lui ferma les veux ; son mari beaucoup pli* tard, et dans un temps misérable, 1792. On lui fit cependant les honneurs de l'apothéose : Favart aux Champs- Elysées. Aux Champs-Elysées de 1793! le moment était mal choisi.

REPRÉSENTÉE, POTR LA PREMIÈRE FOIS, LE 9 AVRIL

PERSONNAGES

PERSONNAGES

SOLIMAN II, «rnommé le MAGsiriors, empereur de* Tore». OSAI IN, kitlnr-aga on chef de* canaque*.

ELMIRE, Espagnole.

DÉLIA. Cirra«*!ennr.

ROXELANE, Française.

EoNGoezs noirs.

IhlSTSNOIS. >

Mens et antre* enclave* do sérail.

La aeène **t A Constantinople, dans la aérai! do Grand ftaignenr.

KO\KL\NK

IHi.1 iTirvey. n- présent 1 «*.<[sans tlnutc «i vous quil s.ulivssr j, uv

SCÈNE

SOLIMAN, OSMIN

(Soliman entre d'un air triste, et se ptomfne ù grands pas ! sur le théâtre. Osmin te suit ù quelque distance.)

OSMIN

Très-gracieux sultan, votre esclave fidèle Attend vo9 ordres... Mot... Seigneur... je parle en Seigneur? [vain.

SOLIMAN

Dis-moi, mon cher Osmin :

Depuis qu'à tes soins, à ton zèle,

J'ai confié la garde du sérail,

Et le gouvernement des femmes...

OSMIN

Parbleu ! c'est un rude travail.

SOLIMAN, continuant.

Entre mille beautés, ces délices des Âmes,

En as-tu vue, Osmin, dont les attraits Egalent ceux d'Elmire?

OSMIN

Oh ! non, seigneur, jamais :

Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN

Ah ! dis que je l'adore.

Que je suis malheureux !

Fort bien!

Allez, allez, seigneur; il est encore Un état pire : c’est le mien.

SOLIMAN

Elmire part, cette Elmire charmante,

Tout à la fois si Ûère et si touchante;

Elmire, mon tourment et mon souverain bien, Elle va me quitter. Toujours je me rappelle L’instant qui TofTrit à mes yeux ;

Glacée entre vos bras d’une frayeur mortelle, Elle s'évanouit : ô dieux ! quelle était belle !

En reprenant la vie, elle leva sur nous De grands yeux bleus, intéressants, si doux. Embellis encor par ses larmes !

Déjà tout occupé du plaisir enchanteur De faire succéder l’amour à ses alarmes,

Je me flattais d’ôtre aisément vainqueur D’une âme sensible au malheur.

Je m'abusais, Osmin ; enivré de ses charmes.

Je ne fus plus son maître, Hélas! dès ce moment J'oubliais mon pouvoir, je devins son amant,

Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre,

Je ne suis pas un tyran odieux;

A vivre sous mes lois je n’ose vous contraindre; Mais, un mois seulement, demeurez en ces lieux;

Et je vous promets, belle Elmire,

Que vous serez rendue ensuite à vos parents.

Si mes soupirs vous sont inditTérents.

Je l'ai juré, le terme expire,

Que vais-je devenir?

OSMIN

Elle attendra plus lard.

Seigneur, si je lis dans son âme,

Autant que vous, elle craint son départ. SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu ?

OSMIN

Mais sur ce quelle est femme, Et qu’on n’a pas tous les jours aisément Un empereur turc pour amant.

Elmire est Espagnole ; elle est lière, mais tendre; Et son coeur, eu secret, ne cherche qu’à se rendre.

SOLIMAN

Tu lui fais tort !

Eh ! non, non, sûrement.

Chaque matin, à sa toilette,

Elmire vous reçoit.

SOLIMAN

Oui, mais si froidement!

OSMIN

Pour mieux vous attirer : manège de coquette;

Et je fonde mon sentiment Sur des distractions avec art ménagées.

Des négligences arrangées,

Un hasard préparé, qu’on place heureusement.

Et de petites maladresses Faites le plus adroitement.

Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses,

Pour couronner son front d’un nouvel ornement;

On veut le9 arranger soi-même.

Moi, désintéressé, je sens le stratagème;

Un fidèle miroir réfléchit à vos yeux De deux bras potelés les contours gracieux.

Tantôt c’est un ruban qui coule :

Elmire veut le rattacher,

Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule :

Alors, comme il faut se pencher.

Dans l’altitude, un peignoir s’ouvre;

Elle s'en aperçoit, et sa vivacité Le tire brusquement, pour cacher d’un côté Ce que de l’autre elle découvre.

Dans fc désordre, Elmire en rougissant Lève des yeux où la pudeur confuse Semble demander qu’on l’excuse,

Mais où l’on peut voir cependant Bien moins d’embarras que de ruse.

Une autre fois, sa maladroite main,

Qui veut assujettir un habit du matin.

Se fait une piqûre : on jette , **■*••'.

Ail loin l’épingle : aïe ! aïe! on fait un petit Vr.V- x m. \

' s'ùJ

LES TROIS SULTANES, ACTE I, SCÈNE III

Dont le sultan est attendri;

El tandis qu’ou en cherche uue autre à la toilette, Un vous laisse le temps de fixer un regard,

A travers le tissu d'une gaze assez claire,

Sur une taille élégante et légère,

Oui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN

Arrête, Osmin; apprends à mieux connaître Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN

Eh bien ! j’ai tort, je connais mon erreur :

Vous n étes point aimé, seigneur,

Puisque vous ne voulez pas l’être.

SOLIMAN

Moi ! je ne le veux point?...

OSMIN

Mais non : c’est un malheur Qui vous est attaché saus doute;

Vous n'estimez un bien que parce qu’il vous coûte. Qu'une jeune beauté cède enfin à vos vœux,

Vous vous en détachez; quelle vous soit sévère, Vous gémissez, cela vous désespère :

Un ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN

Il est vrai que mou caractère Me rend à plaindre.

OSMIN

Je le vois;

Mais hàtez-vous. seigneur, de faire un choix. Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;

Car toutes briguent à la fois L’emploi de favorite; et ce sont des cabales,

Des trames, des caquets; enfin, c’est un sabbat!...

SOLIMAN

Elmire seule est digue de me plaire.

OSMIN

Eh bien! soyez moins délicat:

4îardez-la donc, puisqu’elle vous est chère ;

El renvoyez plu tût, seigneur,

Ce nombre superflu d'inutiles femelles,

Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu’elles. Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.

Avec des intérêts si différents des vôtres.

Dans ce chaos de volontés,

Ce conflit d'iuutililés,

Quand on ne peut tirer parti les uns des autres, Uu se hait, se déleste; effet très-naturel :

C’est le besoin commun et mutuel Qui sert de base à la coucorde.

SOLIMAN

C’est ton affaire; et je veux qu’on s’accorde.

OSMIN

Ma foi, j’aimerais mieux quitter le gouvernail :

* On ne lient plus dans le sérail.

Entre autres, nous avons une jeune Française, Vive, étôurdie, altière, et qui sc rit de tout :

El)e vit sans contrainte, et n’est jamais plus aise •Que lorsqu’elle me pousse à bout.

SOLIMAN

A ce portait je la devine :

N’est-ce point Roxelaneî

OSMIN

Oui.

SOLIMAN

Depuis plus d'un jour Je l’éludic et l'examine :

C’est bien la plus drôle de mine.

OSMIN

Son nez en l’air semble narguer l’Amour.

Il faut la contenir.

osmin.

Oh ! je perds patience.

Quand je la gronde, elle chante, elle danse,

Mo contrefait, vous contrefait aussi.

C’est celle-là qui n’a point de souci,

Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN

Tu la verrais bientôt changer de caractère,

Si je la flattais d’un regard.

Laissons cela; les présents pour Elmire Sont-ils prêts?

OSMIN

Oui, seigneur. Puis-je ici l'introduire*

SOLIMAN

Oui.

SCENE II

SOLIMAN

Quel moment! quel funeste départ!

Je u 'avais point encore éprouvé ce martyre. Hélas! faut-il que je soupire Pour un objet que je perds sans retour? Elle, vient...

SOLIMAN, ELMIRE. OSMIN, et plusieurs eselatesekmf' de prêtent t, qui se tiennent dans le fond du theâirr

SOLIMAN, à Elmire .

Ah l je sais ce que vous m’allez dire: Partez, n’écoutez point la voix de mon amour.

Je vous ai retenue un mois dans ce séjour,

Pour vous accoutumer à commander vous-même; Vous aviez, comme moi, l'autorité suprême.

Loin d'imposer un joug à votre liberté,

J’ai reconnu l'abus d’une loi tyrannique :

Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,

Il n’appartient qu’à la beauté.

Seigneur, votre âme généreuse Me procure un plaisir bien doux :

C’est de vous estimer, c’est d'admirer en vous La bonté, la douceur; et j'étais trop heureuse.

LES TROIS SULTANES, ACTE I, SCÈNE IV

Les vertus d’un sultan qui se fait adorer L'emportent sur les droits qu’il tient de la couronne: Les sentiments que l’on sait inspirer Rendent plus absolu que les ordres qu’on donne.

SOLIMAN

Et cependant Elmire m’abandonne!

Et ce jour va nous séparer!

ELMIRB.

Comment! déjà le mois expire?

SOLIMAN

Que dites-vous? Se pourrait-il, Elmire?... elmire.

Je puis différer mon départ,

S’il vous cause, seigneur, une douleur si vive ;

Et par égard je dois...

SOLIMAN

Si ce n'est que l’égard,

Partez, de mon bonheur il faut quoje me prive: Le vôtre m’est plus cher, je dois le préférer.

Si c était par amour... je cesse d’espérer...

Allez revoir votre patrie,

Allez embrasser vos parents:

Vous devez en être chérie.

BLMIHK.

Souvent sur notre sort ils sont indifférents.

Leur amitié s’affaiblit avec l'âge;

Vous avez eu pour moi des soins plus généreux.

El l’on appartient davantage A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN

Mon exemple doit être une règle pour eux;

Vous leur direz combien vous m’étiez chère :

Ils verront ces présents, tribut d’un cœur sincère. (Molliront le» présents que portent les iclavet.) ELMIRE.

SOLIMAN

Eh bien!... vainement je désire.

Vous ôtes insensible aux peines que je sens!...

ELMIRE, avec un trouble affecté.

Mais...

SOLIMAN

Achevez... Eh bien! partirez-vous, Elmire!

ELMIHE.

Seigneur... j’accepte vos présents.

SOLIMAN

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE

Oui, c’est trop me contraindre.

Qui peut dissimuler n’aime que faiblement.

Tout le temps que l’on perd à feindre Est un larcin qu'on fait à sou amant.

Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment.

Si l’on m'a vu verser des larmes,

La crainte de vous voir échapper à mes vœux Excitait seule mes alarmes.

SOLIMAN, d’un ton qui doit moins marquer sa satisfaction que soit étonnement de voir Elmire céder sitôt .

Ah! je n'espérais pas être sitôt heureux.

(à part.)

Osmin me l’a bien dit.

ELMIRE

Vous m'aimez, je vous aime :

Mon cœur se livre au plus ardent transport ;

Je vais contremander moi-même Les apprêts d’un départ «|ui m’eût causé la mort.

(à part.)

Eufin, enfin, j'ai la victoire.

SCÈNE IV

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN

Quoi! vous me feriez cet outrage!

Quoi! vous m’humiliez jusqu'à les mépriser!

ELMIRE

Je n’emporte que votre imago :

Vos traits, si ce n’est par l’amour,

Sont gravés dans mon cœur |xu* la reconnaissance. Je crois, on quittant ce séjour,

Abandonner tes lieux de ma naissance.

(avec un sentiment joué.)

Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN

Elmire... vous partez!

Elmire...

ELMIRE, (1 part.

II s’atteudrit; courage!

SOLIMAN

Et ces présents ne sont point acceptés? Recevez-les, du moins, comme le gage De l’amour le plus pur et du plus tendre hommage.

ELMIRE

Non, je n’accepterais des dons si précieux Que pour m’en parer à vos yeux.

SOLIMAN, OSMIN

OSMIN

Seigneur, je vous fais compliment :

Vous êtes, je le vois, daus un ravissement...

SOLIMAN

Non, je n’aurais jamais pu croire Quelle eût cédé si promptement...

Comment ! depuis un mois qu’elle est à se défendre ! Elle est, ma loi, l’unique, en pareil cas,

Dont le cœur eût lardé si longtemps à se rendre.

SOLIMAN

Osmiu, ne serait-elle pas Plus ambitieuse que tendre?

Je ne sais; mais je n'ai point reconnu Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu, Caraut d'une llamme sincère.

OSMIN

C’est se forger une chimère.

SOLIMAN

J'aurais voulu jouir de ce tendre embarras Que par degré j’aurais fait naître,

Préparer mon bonheur, l'attendre, le connaître,

LES TROIS SULTANES. ACTE L SCENE V

Combattre des refus, et vaincre pas «à pas.

Je suis aimé d’Elmire, et tout obstacle cesse :

Ah ! que son cœur encor ne s’est-il déguisé?

Ou véritable ou feinte, à présent sa tendresse Ne m'offre qu’un triomphe aisé,

Qui n’a rien de piquant pour ma délicatesse.

Nous y voilà. Peut-on vous résister longtemps?

Pour un monarque est-il des cœurs rebelles? Dans ce pays surtout, il n’est point de cruelles : On connaît le prix des instants.

Je vous l'ai déjà dit, toutes femmes sont femmes : Croyons-en Mahomet, notre législateur;

I.a nature prudente imprime dans leurs âmes l.a complaisance, la douceur.

Eh ! pourquoi voulons-nous, injustes que nous som- Exiger des efforts qui passent leur pouvoir? [mes. Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes Sont tendres par état et faibles par devoir;

Une résistance infinie Violerait les lois de l'harmonie,

Détruirait les accords de la société :

Pour l'intérêt commun tout est bien ajusté.

Autant vaut Elmire qu'une autre :

Céder est son destin, triompher est le vôtre.

SOLIMAN

Mon cœur se rend à scs attraits.

Mais quoi! ne verrai-je jamais Que de ces femmes complaisantes,

De ces machines caressantes ?

Je dois nie préparer encore à des langueurs,

A des louanges, des fadeurs,

Des ennuis où l'âme succombe.

Ah ! si tu vois que je retombe Dans cet état cruel où l’amour s'assoupit Ne m’abandonne pas à moi-même.

osant .

Il suffit.

Mon art vous sera favorable.

Des danses, des chansons, les plaisirs de la table, Pourront, dans ces moments, égayer votre esprit.

SCÈNE V

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN

ELMIRE, avec un habit plu s riche.

Seigneur, j’ai choisi cet habit;

Si la couleur vous en semble agréable,

C’est celle qui m’ira le mieux.

Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN

AhI toujours adorable.

ELMIRE

Je n’ai dessein de plaire qu'a vos yeux.

SOLIMAN

Avec autant d’attraits, vous êtes toujours sûre De l’effet de votre parure;

Mais cependant l’habit que vous avez quitté...

Sans rien me dérober des charmes que j'admire.. Plus naturel... plus simple-, oserai-je le dire? Imitait mieux votre beauté.

ELMIRE

J’ai préféré la couleur la plus tendre :

J’ai mieux aimé quelle imitât mou cœur. OSMIN, à part.

Oui, oui, c’est le ton qu'il faut prendre. ELMIRE.

Dans les moindres objets, on doit avec ardeur Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime : Tous mes sens, occupés de ce bonheur suprême... SOLIMAN, r interrompant,

Elmire...

ELMIRE

Ah! laissez-moi m’applaudir de monchoii.

Oui, c’est la vérité qui me prête sa voix.

Eh ! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même? Tant de vertus qu’en vous nous voyons éclater... OSMIN, «I part.

Continue.

SOLIMAN, avec un peu d'impatience.

Elmire, de grâce,

Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE

La louange vous embarrasse :

La craindre, c'est la mériter;

Vous m’en êtes plus cher.

Quoi ! toujours insister!

OSMIN, t’apercevant que l'ennui commence il qtigurr le nul tan.

Seigneur, voulez- vous une fête?

* SOLIMAN

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE

Seigneur, épargnez- vous ce soin :

Une fêle! en est-il besoin?

L'amour se suffit à lui-même :

Lui seul doit remplir nos moments.

Solitaire au milieu des vains amusements,

On ne voit que l'objet qu'on aime;

Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés: A tout autre plaisir l’âme est inaccessible.

Les spectacles, les jeux, ne sont imaginés Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN

Les plaisirs sont plus vifs pour les amauts heureux : Leur félicité les augmente.

Les fêtes ne sont que pour eux :

Il n’en est point pour l’âme indifférente.

OSMIN

C’est fort bien dit. Seigneur, si vous le trouvez bon. Je vais faire danser vos esclaves.

C’est moi qui les enseigne.

Ho

SCÈNE VI

SOLIMA.N, El. MISE.

SOLIMAN

Elmire, aimez-vous la musique?

elmire. [mon goût :

Mais... comme il vous plaira; ne cherchez point Vous aimer, vous chérir, est mon plaisir unique;

Et vous me tenez lieu de tout.

Si vous m’aimiez de même...

SOLIMAN

Ah! c’est me faire injure.

KLMIHE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre désir.

SOLIMAN

Elle vient. Si j'en crois ce que l’on m’en assure. Oui, sa voix nous fera plaisir.

[Il fait asseoir Elmire h côté de lui mr le sofa de l’ avantseine , et dit en voyant Délia :)

Placez- vous. Comment doncl elle a de la figure!

elmire. [traits;

Mais... oui... Ses sourcils peints font ressortir ses Cependant elle perd quand on la voit de près.

SCÈNE VII

Et ta valeur, daim le* champs de la gloire,

Remporte la victoire,

Aussi rapidement que tu gagnes les rieurs.

SOLIMAN

Par quel charme mon cœur sc sent-il excité?

Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE

Ce qui m’en plaît le mieux, c'est que ce qu elle Est conforme à la vérité. [chante

(d part , regardant Délia.)

Mais je crois qu’elle prend un air de vanité.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.

(d Elmire, eu lui prenant la main.)

Je veux qu'elle s’attache à vous faire sa cour.

(en regardant Délia.)

Ah! que les sons flatteurs d’une si belle bouche Doivent bien exprimer l’amour!

DÉLIA

Je vais, si vous voulez, célébrer l’inconstance.

KLMIHE.

C’en est assez.

SOLIMAN, a Elmire.

* Ayez la complaisance...

C'est un talent qu’il faut encourager.

ELMIRE, se contraignant.

Je me soumets.

SOLIMAN, d Délia.

Chantez : ce sera m’obliger.

ELMIRE, à part.

C’en est trop, je perds patience.

DÉLIA chante.

SOLIMAN, ELMIRE, DÉLIA

i Soliman et Elmire sont assis à In turque sur le sofa: Délia avance timidement , s'arrête au milieu du théâtre , et met un genou à terre devant le sultan.)

DÉLIA, au sultan.

A les ordres, seigneur. Délia vient se rendre.

Osmin m'a dit que tu voulais m'entendre :

Je ne m'attendais pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, d Délia, froidement.

Levez-vous, et chantez.

DÉLIA, te levant.

Pardon, je suis tremblante.

L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.

Que tou Âme soit indulgente.

(Elle chante.)

ARIETTE

Jeunes amant*, imitez le Zéphyr :

Il caresse l'œillet, Panémoiu| et In rose ;

Jamais son vol ne repose ;

Nouvel objet, nouveau désir.

De beautés en beautés, sans vous fixer pour une, Comme lui, voltigez toujours;

Voltigez et passez de la blonde à la brune ;

Les belles sont les Heurs du jardin des Amours.

Rien n’est plus parfait à mon gré :

j Elle charme à la fois et le cœur et l’oreille.

| (A Elmire.)

; Qu’en pensez-vous?

] ELMIRE, avec humeur.

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN

Ah! vous avez raison : elle chante à merveille.

ARIETTE

Dans la paix et dans la guefre Tu triomphes lourd tour;

Tu lanres les traits de l'Ainour,

Tu lances les feux du tonnerre.

Mars cl Vénus le comblent de faveurs ; I

ELMIRE

la réponse est très-juste : eh bien, écoulra-la. De voire attention je crains de vous distraire. (A pan.)

Cachons-leur mon dépit.

(Elle sort.)

iifi LES TROIS SULTANES , ACTE I. SCENE X.

SOLIMAN, DÉLIA

SOLIMAN, qui ne voit, qui n'entend que Délia, ne s’aperçoit point qu'Elmire se relire.

O belle Délia!

Un cœur, comme il te plaît, change de caractère. Sur tout ce que lu dis un charme se répand :

Tu chantes l'inconstance, on devieut inconstant. Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, avec un petit air de satisfaction.

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN

Comment! je n’ai point remarqué...

C’est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCÈNE IX

SOLIMAN, OSMIN, DELIA.

OSMIN

Seigneur, on ne peut plus tenir A l'indocilité de la petite esclave :

Permet le z-iuoi de la punir. •

Elle m’insulte, clic me brave,

Elle me fait des tours : oh! c’est, en vérité,

Un prodige d’espiègleries.

Je suis toujours l’objet de ses plaisanteries;

Elle pince en riaut : méchante avec gaieté.

Elle badine avec la haine,

Et ne connaît nul égard, nulle gène.

Je suis de ce sérail le premier officier,

Je représente ici la majeslé suprême;

Et me désobéir c’est manquer à vous-même. SOLIMAN.

Ce caractère est singulier!

OSMIN

Elle est d’une insolence extrême.

SOLIMAN

Je veux la voir.

OSMIN

J'étais dans son appartement;

Je lui défends expressément D’on sortir, sous peine exemplaire :

Elle me prend par le bras poliment,

Mc chasse, rit de ma colère,

Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois : Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire Ce que je lui défends. Mais, seigueur, je la vois.

SCÈNE X

ItOXELANE, SOLIMAN, OSMIN, DELIA.

nOXKLANK.

Ah! voiri, grâce au ciel, une figure humaine.

Vous êtes donc ce sublime sultan Do qui je suis esclave? Eh bien ! prenez la peine,

Mon cher seigneur, de chasser à l inslaul (montrant Osmin.)

Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN

Ilem, le début est leste.

BOXBLANB.

Allons, allons, va-t'eu:

Délivre-nous de la triste figure.

| Sors.

SOLIMAN

Hoxelane, respectez Le ministre des volontés D’uu maitre à qui tout doit obéir eu silence.

HOXELANE.

Ah, ah !

SOLIMAN

Vous n’êtes pas en France.

Ayez l’esprit plus liant et plus doux;

Et, croyez-moi, soumettez-vous :

On punit au sérail le caprice et l'audace.

HOXELANE.

Ce discours a fort bonne grâce.

Qu'un empereur turc est galant !

1 Tenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes! Vous devez euchantcr leurs âmes.

En vérité, c’est avoir du talent :

Mais, mais je vous trouve excelleut.

(montrant Osmin.)

Et de vos volontés voilà donc le ministre? Itespectous ce inagot avec son air sinistre. Aveuglément nous devons obéir :

Il a vraiment de brillants avantages.

Ilom! si vous le payez pour vous faire haïr,

Il ne vous vole pas ses gages.

Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail; Jaloux, non pas pour lui, qui sausccssc nousgronde; Qui, pour nous désoler, uuilctjour fait sa ronde, Et nous renferme ici comme dans un bercail.

Ali ! comme il était en colère Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets! Est-ce encor par votre ordre? Eh ! quel mal peut-on Nous est-il défendu d'y respirer le frais? [faire!

Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?

Et quand cela serait, voyez le grand malheur!

Le ciel, dans l'état où nous sommes,

Nous devrait ce miracle.

OSMIN

Eh bien, eh bien! seigneur.

Qu'en dites-vous?

SOLIMAN, ù Osmin, considérant Rojelane

Quel jeu de physionomie!

Quelle a de feu dans le regard!

ROXKLANE.

Comment! vous vous parlez à part?

Je vous avertis en amie Qu’il n'est rien de plus impoli.

Oui, vous feriez mieux de m'entendre;

Je veux faire de vous un sultan accompli :

C’est un soin que je veux bien prendre.

LES TUOIS SULTANES. ACTE IL SCENE II. H

Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser Que vous ayez des droits pour nous tyranniser : C'est précisément le contraire.

Les hommes ne sont faits que pour nous amuser. Corrigez-vous, cherchez à plaire;

Chez vous on s'ennuie à périr.

Au lieu d'avoir pour émissaire (montrant Osmin.)

tic prétendu monsieur que je ne puis souffrir, Prenez un officier jeune, bien fait, aimable.

Qui vienne les malins consulter nos désirs,

Et nous faire un plan agréable De jeux, de fêles, de plaisirs.

Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes? C’est de fleurs qu’il faut les garnir;

Que du sérail les portes soient ouvertes,

Et que le bonheur seul empêche d'en sortir. Traitez vos esclaves en dames,

Soyez galant avec toutes les femmes,

Tendre avec une seule; et si vous méritez Qu'on ait pour vous quelques bontés,

On vous en instruira. J'ai dit, je me me retire : C’est à vous de vous mieux conduire;

Voilà ma première leçon :

Profitez; nous verrons si vous valez la peine Qu'on vous en donne une autre.

OSMIN, à Soliman .

Bon.

Elle vous parle en souveraine.

SCÈNE

(Soliman entre, auivi dt plusieurs esclaves, officiers de ms personne . l'un porte une petite table d'or carrée. haute de si\ à huit pouces, et large d'un pied et demi environ; l'autre pose sur cette table un riche Tas*? de porcelaine; un troisième y place une soucoupe d’or garnie de pierreries, avec deux lasses de porcelaine et une cuiller faite avec le bec d on oiseau des Indes In s-nirc, lequel bec est plus rouge que le corail, et de très-grand prix; un qua-

trième esclave, apres que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente A genoux une grand*' pipe allumée. Soliman fait un geste de la main, les esclaves se retirent.)

soi.lMAN, fumant par intervalle .

Je ne sors point de mon étonnement :

1 Une esclave parler avec cette arrogance ! {il fume.) j Elmire, Elmire, ah ! quelle différence ! l Que vous méritez bien tout mon attachement!

| Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.

Douceur de caractère, égards, respect, décence...

I Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux De démêler ail fond ce qu elle pense :

C'est la première fois que l'on voit en ces lieux Le caprice et l'indépendance.

Nous allons voir ce quelle me dira.

Mais il faut s’amuser de son extravagant e.

Osmin lie revient point. A la fin le voilà.

SCÈNE XI

SOLIMAN, DÉLIA, OSMIN

DÉLIA rt Soliman.

Vous plait-il, auguste sultan,

D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, d’un ton sec.

Non, l'heure m’appelle au divan :

Ou vous fera savoir si je veux vous entendre. DÉLIA, à part, en sortant.

Il a le ton bien imposant;

Il a besoin d’une leçon nouvelle.

osmin.

Seigneur, qu’ordonnez-vous d une esclave rebelle? Comment dois-je punir ce mépris insultant? SOLIMAN, après un instant de réflexion.

C'est une enfant, une petite folle :

Il faut l'excuser.

(// sort.)

OSMIN

Cette enfant

Pourra bien envoyer le sultan à l’école.

SCÈNE II

SOLIMAN, OSMIN

SOLIMAN

Eh bien?

OSMIN

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN

Que t'a-t-on répondu?

OSMIN

Seigneur, sur un sofa

Roxelane dormait...

SOLIMAN

Parle sans verbiage.

Au fait : le sofa n’y fait rien.

OSMIN

Aussitôt on l’éveille; elle me voit.

Eh bien?

OSMIN

Que nous demande ce vieux singe,

Ce marahout coiffé de linge?

Dit-elle en se frottant les yeux.

A ce compliment gracieux Je réponds : Trésor de lumière,

Je viens de la part du sultan,

De vos pieds baiser la poussière,

LES TROIS SULTANES, ACTE II, SCENE

Et vous dire qu'il vous attend Pour prendre du sorbet avec lui...

SOLIMAN, llmilM.

Viendra-t-elle?

OSMIN

Va dire à tou sultan, réplique cette belle,

Que je ne prends point de sorbet,

El que mes pieds n’ont point de poussière.

8oLIMAN

En effet...

Tu t’y prends toujours mal; tu pouvais bien atten- Osmin, on lui doit des égards. [dre...

OSMIN

Elle en a tant pour nous !

SOLIMAN

Oui, malgré ses écarts,

Il est certains devoirs qu’à son sexe il faut rendre. Elle est excusable.

OSMIN, gvlC ménagement .

A vos yeux.

SOLIMAN

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN

N ous prenez sa défeuse, elle vous intéresse.

Et cette belle esclave, au gosier merveilleux,

De la part du sultan n'ai-je rien à lui dire?

SOLIMAN

A Délia? Non, rien.

OSMIN

Et votre tendre Elmire

i SOLIMAN, qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer , la lui présente.

Très- volontiers; tenez.

« (Roxelane prend la pipe , et la jette au fond du théâtre.) OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, se levant avec courroux.

Comment! après un tel éclat...

OSMIN, tm'ii d’indignation , passe du côté de Soliman. Qu’ordonnez-vous, seigneur?

SOLIMAN, ù Osmin , d'un ton foudroyant.

Silence!

(Osmin te retire tout ilonnt.j

Roxelane...

ROXELANE, tranquillement.

Fi donc ! mais cela n'est pas beau.

Comment! comment! devant des femmes...

Vous qui faites la cour aux dames!

En vérité...

SOLIMAN

Tout cela m'est nouveau.

(ù Roxelane.)

Qu’elle est folle ! Ecoulez, Roxelane.

ROXELANE

J’écoute.

En France I on agit sans doute Aussi légèrement?

ROXELANE

A peu près...

SOLIMAN

SOLIMAN

Elmire! Ah! je l'aime toujours.

Mais va trouver Roxelane; va, cours...

Qui peut lever celte portière?

SCÈNE III

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN

roxelane, lestement.

C’est moi.

SOLIMAN

Vous êtes la première...

[à pari.)

Mais elle ne sait pas les devoirs imposés.

(d Roxelane.)

lisons, Roxelane, excusez;

Je suis fâché qu’on ait eu l’imprudence D'interrompre votre sommeil.

roxelane.

Je m’attends tous les jours à quelque trait pareil. Os Turcs sont si polis !

OSMIN, à part.

Voyez l'impertinence. ..

ROXELANE. à Soliman, qui continue de fumer.

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance?...

Par bonté, j

Je veux bien excuser votre vivacité;

A l'avenir, soyez plus circonspecte.

J’oublie entièrement ce que vous m’avez dit.

ROXELANE

Vous l’oubliez? Tant pis.

SOLIMAN

Il faut qu’on me respecte.

ROXELANE

Tant pis eucor.

SOLIMAN

Comment !

ROXELANE

Sans contredit:

Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.

Eh! comment voulez -vous, monsieur, qu'on vous soliman. (corrige-

Mc corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

De quoi? de quoi ? Ces sultans me font rire;

Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire. Je prends à vous quelque intérêt; Croyez-moi, bannissons la gène.

L'amitié me conduit; quand ce serait la haine. Vous pourriez y gagner encor :

La haine est franche, elle vaut un trésor; | Nous devons lui prêter l'oreille.

Un ami par pitié faiblement nous conseille:

SoLI1IAN

Encor ! Vous oubliez qui je suis, qui vous éics. ROXBLANR.

nui vous êtes, et qui je suis?

Vous ôtes Grand Seigneur, et moi je suis Jolie :

On peut aller de pair.

SOLIMAN

Oui, dans votre patrie.

ROXBLANR. (liuis!

Ah !que n'y suis-je encor! Quels dégoûta! quels en - Vous faites bien sentir quelle est la différence De ce inaudit pays au mien, l'oiut d'esclaves chez nous; on ne respire en France Que les plaisirs, la liberté, l'aisance.

Tout ciloyen est roi, sous un roi citoyen.

SOLIMAN

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée Si vous pouviez vous séparer de moi.

ROXBLANR.

Assurément; je suis de bonne foi.

SOLIMAN

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée?

Si l'on faisait votre bonheur?

ROXELANR.

Eli quoi?

SOLIMAN

Vous ne seriez donc pas tentée lie plaire à Soliman, d’obtenir sa faveur?

ROXBLANR.

Non.

SOLIMAN

Vous dites cela d'un cœur!...

ROXBLANR.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANR.

De trompez-vous, c’est une crreui

SOLIMAN

Vous ne me rendez pas justice.

Quoi ! jamais... I

ACTE 11, SCENE V

ROXBLANR, minaudant.

Oh 1... jamais!... Je ne jure de rien. Une fantaisie, un caprice Peut décider de tout.

SOLIMAN

Eh bien !

J'attends tout du caprice et de la fantaisie.

Vous soupez avec moi.

ROXBLANR.

Je n’eu ai nulle envie.

SOLIMAN

Je pense que c’est un honneur;

4ous devriez...

ROXBLANR.

Je devrais ! Eh ! seigneur,

Vous devriez plutôt vous-même vous défaire Des mots humiliants d'honneur et de devoir,

Qui font sentir votre pouvoir,

Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN

Allons, je le veux bien.

ROXBLANR.

C’est agir sensément :

En ce cas. laissez-vous conduire;

Vous promettez, et je veux vous instruire.

Çà. faisons un arrangement :

Un souper tire à conséquence,

El vous n'êtcs pas mon amant ;

Nous n’eu sommes pas là. Pour faire connaissance C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN

Très-volontiers. Osmin !

SCÈNE IV

SOLIMAN , ROXELANE, OSMIN

ROXRLANB.

C’est à moi d’ordonner,

(rt Osmin.)

Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines I Que je traite ici le sultan.

1 Que la chère soit des plus fines,

Et que l'on nous serve à l’instant.

Vole...

| (Jim in se tourne avec etomirmeut du côté de Soi nanti , pour savoir ton intention, j SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.

(Osmin sort."

ROXELANE, SOLIMAN

Y avez-vous point quelque aimable sultane Qui puisse exciter l’enjoucmenl?

iao

Tenez, il Vous l’aimez,

Oui... mais...

ROXELANE

Et Délia, cette Circassienuc.

Dont le gosier vous cause un doux ravissement ?

Il faudrait l'inviter.

SOLIMAN

Il n’est pas nécessaire ;

Nous serons seuls.

ROXELANE

Oui-dà!

SOLIMAN

J’y compte.

ROXELANE

laissez faire,

J arrangerai tout cela joliment.

SCÈNE VI

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN

oSMIN, ù Roxelane.

Vos ordres sont donnes.

SOLIMAN tire Osmin à part, et lui dit tout bas :

üsmin, va chez Elmirc,

Va rassurer son cœur; promets-lui que ce soir...

ROXELANE

Que dites-vous?

SOLIMAN, à Roxelane.

Bien, rien, f à Osmin.) J'irai la voir.

ROXELANE

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, a Osmin.

Pars.

ROXELANE

Laiaaez-le-moi, s’il vous plaît ;

Jeu ai besoin.

SOLIMAN, A Osmin.

Demeure.

ROXELANE, à Osmin.

Et suis comme un arrêt Tout cc que je vais te prescrire.

(d Soliman.)

Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire. Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, « pan.

Non, je n'ai rien vu de ina vie De si plaisant. Contentons son envie,

Je veux m’eu donner le plaisir.

Il sort en faisant une inclination ü Roxelane , qui fui rend son salut arec une dignité comique.)

ROXELANE, OSMIN

OSMIN, rt part, pendant que Roxelane reconduit le o 'rend Seigneur.

Soliman veut se divertir,

C'est un moment de fantaisie.

Puisqu’elle prend faveur, faisons-lui noire cour: Son ascendant pourrait nous nuire;

Quitte, après tout, pour la détruire Dès que nous y trouverons jour.

(a Roxelane.)

Enfin, vous triomphez.

ROXELANE

Eh, quoi î cela félonne?...

osmin.

Oh! point du tout; vous méritez très-fort l.a préférence qu’on vous donne.

Chacun doit en tomber d’accord :

Quand on a voire esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, riant.

Tout de bon?

OSMIN

Croyez-en un esclave fidèle Qui vous est attaché ; comptez qu'il n'en est poiul De plus vrai, de plus...

ROXELANE

Oui, oui, je sais à que) point Je dois me fier à ton zèle.

Je vous connais, messieurs les courtisans.

Va, va, porte ailleurs ton encens :

Je vois ton cœur à travers ton visage :

Tu veux sacrifier à l'idole du jour.

Ces thermomètres de la cour Ont cependant quelque avantage :

Ils marquent à coup sûr les changements de lernf*.

Le froid, le chaud, et le calme, et l'orage. Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidents:

Ils ne sont bons qu'à cet usage.

OSMIN, A part.

Elle me connaît trop pour ne pas l'écraser.

(Aom/.)

Non, je ne sais point déguiser :

En vérité, je suis plus que personne...

ROXELANE

Voici l'ordre que je le donne,

Suis-le sans rien examiner.

Passe chez Délia, de là, va chez Elmire :

Di s-leur que Soliman les attend à dîner.

.Mais ne t'avise pas de dire Que tu viens de ma part : ta tète m’en répond; Que le sultan même l’ignore.

OSMIN, û part.

Par la barbe d’Ali! tout cela me confond.

ROXELANE

Comment! lu ne pars pas encore!

Dépêche, cl garde-toi surtout de me trahir.

LES TROIS SI LTANES, ACTE 11, SCEiNK Ml.

faut qu'Elmire vienne :

m’a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN

LES TROIS SULTANES, ACTE 11, SCENE XI

KOXELANE et les esclaves.

ROXELANK.

Uh ! je ne veux point qu’on s’endorme Quand il s'agit de m’obéir.

Je veux dans ce sérail établir la réforme.

(apercevant les ne lave s.)

Qu'est-ce que je vois là? des carreaux, un tapis. Allons, allons, ôtez cet étalage.,

{Elle donne dn pied dont Ira carreaux.)

In dîner à la turque ! oli ! le plaisant usage !

Vous autres, vous mangez sur la terre, accroupi» Comme des sapajous. Une table, des chaises : Suivez les coutumes françaises.

(Ut esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.)

Eh bien ! ils sont tout étourdis.

Que l'on baisse ces jalousies,

Qu’on défende l’entrée au jour,

Et que nous dînions aux bougies :

Leur éclat nous surfit, il répand alentour Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour. J'oubliais la meilleure chose :

Il nous faut du vin, songez-y .

Us esclaves paraissent scandalisés. Ils font entendre pa> signe qu’il n'y a point de vin dans le sérail.)

Comment ! ils ont horreur de ce que je propose! Hem? quoi ? plafl-il? ou n'en a point ici ?

Que l'on aille chez le mufti,

On en trouvera, j'en suis sûre.

C’est un esprit juste, un cœur droit,

Qui saisit tout le vin : c’est par là qu’il s’assure Qu’aucun vrai musulman n'en boit.

Il nous en donnera du grec et du champagne, Tout ce que nous voudrons.

SCÈNE X

KLM IKK, OSMIN.

KLMtHR.

Osmin, quelle est ma joie î U e>l doue vrai que Soliman l'envoie?

Ah ! je croyais que Délia...

Ro% bon ! rassurez-vous : ces virtuoses-là,

Tant pour le chant que pour la danse, Quelquefois au sérail ont une préférence Qui ne dure pas plus longtemps Qu’un entre-chat, une cadence.

Il n’en est pas de môme chez les Francs,

A ce que l’on dit.

ELMIRE

Non : elles ont un empire Qui, bien souvent, meneau délire.

Par un aveuglement qu’on ne peut excuser,

A leur art léger et frivole,

Devoir, fortune, honneur, il n’est rien qu'on n’im- Le premier des talents est celui d’amuser, [mole. J'avais tout lieu de craindre.

«vsmin.

Eh ! non, bon ; Sa Hautes**' Ne s’est point prise à ses faibles appas.

E LUIRE, ROXELANE, OS.VIIN

(Roxeluuc s'aper\oil gu Elmire et Osmin se parlent en confidence; elle s'approche doucement, se met derrière es t sur le sofa de l’avant -scène, et les écoute.)

OSMIN, continuant, sans voir Roxelane.

Mais un danger d’une autre espèce Vous menace peut-être.

ELMIRE

Hélas!

Achève, Osmin.

OSMIN, sans voir Roxelanc.

C’est Hoxelane.

ELMIRE

Celle petite esclave ? Ah ! je ne le crois pas. r Le beau sujet pour faire une sultane! V

OSMIN

Elle serait peu de mon goût.

ELMIRE

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN

Voilà tout.

Soliman vous rend bien justice;

Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE

Comment le prévenir? Osmin,

Daigne recevoir cet écrin,

El sers-moi.

OSMIN, prenant l’écrin et le mettant dan * son sein.

De grand cœur, sans rien faire paraître.

ELMIRE

Intendant des plaisirs, lu règnes sur ton maître.

I) ne voit rien que par tes yeux,

Il n’eutend que par tes oreilles :

Tu le guides, tu le conseilles,

Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux. J'aurais trop à rougir de me voir des égales. Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi,

452 LES TKOIS SULTANES,

En toute occasion rabaisse mes rivales :

A épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXKLANli, haut.

Fort bien.

OSMIK, « part, apprenant Roxelane.

Je suis perdu.

i bas, ù Hoxrhine.) Vous me croyez un traître : En effet, j'en suis un pour vous servir.

ItoXELANK if Itve et présente une bague à Uiwtin , qui la reçoit ; et elle dit . en parodiant Et mire :

Osiuin,

Reçois ce bijou de ma main.

O toi qui règnes sur ton maître, tisinin, mon cherOsmin, mon sort dépend de toi.

J aurais trop à rougir si j'avais des rivales :

Eu toute occasion vantc-lui mes égales;

Ne rne ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE

Cette froide plaisanterie \ous sied très-mal, je vous en a\erlis.

Oui, Soliman m'est plus cher que la vie :

Je veux avoir son cœur; il n’importe à quel prix, osuix.

l/émulation est louable.

Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.

(o Elmire, bas.) (d Roxelane.)

Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, avec un souris moqueur.

Va, je n’ai pas besoin de ta faveur,

Et tu peux protéger Elmire :

Je le permets.

ELMIRE

Ce lier sourire

Nous décèle un orgueil qu’on pourrait réprimer.

ROXELANE

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, û part.

Courage; allons, j'aime assez les querelles,

C’est un revenant-bon pour moi :

Ee casuel de mon emploi Est la discorde entre les belles.

(Il sort.)

Pétulant cet aparté d'Otmin, Elmire mesure des yeux lin relune , d'un air per et dédaigneux.)

ACTE 11, SCENE XIII

Et de grand cœur je vous en remercie.

Qui peut donc encor vous troubler?

RLMIRK.

Roxelane, nous sommes femmes.

Ce n’est pas entre nous qu’il faut dissimuler;

Et nous nous connaissons. Je m’attends à vos trann >.

ROXELANE

Eh bien! vous inc jugez très-mal.

Je resterai toujours esclave, s’il faut l'être:

.Mais mon .amant ne sera point mou maître :

Je n’aimerai jamais que mon égal.

Si vous avez moins de délicatesse,

Je vous cède mes droits; usez de votre adresse Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE

Je n’emploierai que ma tendresse.

ROXELANE

El des écrins... Abrégeons ces discours.

Pour vous prouver comme je pense, Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner Avec votre sultan : voyez ma complaisance. Profitez des moyens que je veux vous donner: Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fldde.

(d la cantonade , en élevant la voix.)

Holà ! faites venir ici le Grand Seigneur.

ELMIRE, û part.

Veut-elle me tromper? J’aurai les yeux sur elle. (o Roxelane .)

Si vous ne cherchez point à troubler mou bonheur. Comptez sur l’amitié, sur la reconnaissance...

Taisons-nous ; voici Délia :

. Je l’ai fait inviter aussi.

ELMIRE

Quelle imprudence !

ROXELANE

Bon ! Iioii ! la craignez-vous? On s'en amusera.

SCÈNE XIII

KOVELANE, EI.MIKK, DELIA.

ROXELANE, d Délia.

I Venez sur l'horizon, astre de Cireassie : l Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,

Etalez vos brillants appas;

(ù Elmire.)

! Il *a paraître . Elmire, je vous prie,

Il faut égayer le repas.

Point de tleginc espaguol ; vive l'étourderie!

I.e sentiment est beau, mais il n'amuse pas. Qu'en pense Délia?

délia.

Qu'on doit devant son maître Rester toujours dans la soumission,

EL»! IR K

Quels sont nos litres?

ROXKLANK.

. Leurs faiblesses.

DÉLIA

Encor plus faibles qu’eux, nous devons leur céder.

ELMIRE

Ne leur disputons rien : n’ont-ils pas en partage La valeur, le courage,

Les sciences, les arts ?

ROXBLAXK.

Pourquoi s’en alarmer ?

Nous en savons plus qu’eux, mille fois davantage.

DÉLIA

Et que savons-nous ?

ROXKLANK.

Les charmer.

KLM IR K.

L’est présumer beaucoup.

ROXKLANK.

Selon ma fantaisie

baissez-moi gouverner le vainqueur de l’Asie Quelques jours seulement : je vous le rends après Aussi complaisant qu’un Français,

Et l’amène à vos pieds... à vos pieds, j’en suis sAre ; Ce sera sans beaucoup d’efforts.

Je veux ici venger l’honneur du corps.

KLMIRK, d part.

Son insolence me rassure;

Elle eu sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXKLANK.

Sa Hautesse paraît; cessons notre entretien.

(A la cantonade.)

Esclaves, servez-nous.

SCÈNE XIV

SOLIMAN, HOXELANE, KLM IRE, DÉLIA, OSMIN.

SOLIMAN , d part.

O ciel t je vois Elmire !

(/>at, à Roxrlane.)

J’ai cru vous trouver seule ; encore Délia ?

ROXKLANK.

Oui, ce sont les objets que votre cœur désire : "«liiez donc.

(Soliman salue.)

Plus bas.

f (d Kltnire et à Délia.)

[Mesdames, vous voyez un aimable convive.

| Un peu novice encor; mais il se formera.

KLM IRE, rt Rnxelanc.

, Celte saillie est un peu vive.

I Uoxelane, songez...

SOLIMAN, bas, à Elmire.

Laissez, laissez cela.

Elle m’amuse.

ROXKLANK.

Allons, placez-vous là.

(d Elmire et d Délia.)

Et vous, à ses côtés. Je prendrai cette chaise ;

Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, étonné de voir une table servie à la française.

Quel est cet appareil?

Mais je n’ai rien vu de pareil.

ROXKLANK.

C’est un dîner à la française.

! Soliman s'assied dans un fauteuil, Iftmire ù droitr. Délia ù gauche, et Rorelane rt côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les offitien sont rangés untnnr de la table.-

-l'écuyer tranchant s'a vente pour couper les viandes avec un grand couteau gui ressemble d «»» sn 'ar.

Que veut cet esta lier ?

SOLIMAN

C'est l'écuyer tranchant.

ROXKLANK.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent :

La peine est un peu fatigante;

Mais tout le monde y gagne : une main élégante. De ses doigts délicats agitant les ressorts.

Découvre cent jolis trésors.

Et donne un goAt exquis à ce quelle présente.

(d Elmire , en lui présentant nnr volaille.

; Coupez, Elmire.

SOLIMAN

Oui, l'usage en est charmant,

(d Eécuyer tranchant .)

Je te supprime.

ROXKLANK, d Délia.

Et vous, très-airréahlemenl Vous verserez à boire à Sa Hautesse.

(d Osmin.)

Donne le vin,

SOLIMAN, avec étonnement.

Du vin !

OSMIN, avec un étonnement plus margné.

Du vin S

ROXKLANK.

Du vin.

C’est la source de l’allégresse,

C’est l’ànie du plaisir.

(OsmiN va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin , gu’ il pose sur ht table en détournant tu tue.)

I Il saine plus bas.)

Fort bien : vous’ y voilà.

(d Osmin.)

Pourquoi donc ee dé lain

LKS TROIS SULTANES, ACTE II, SCÈNE XIV

(il port .) (a Otmiii.)

Commençons par l’esclave. Approche : pour ta De ce ilacon tu vas avoir l’étrenne. [peine,

f llojelane remplit de vin un verre, et te patente ù Osmin.) Tiens.

OSMIN

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXRLANK, regardant Soliman.

Il me désobéit.

Soliman, a Osmin.

Bois.

En Ire nous, croyez-moi, soyons ce que noussom- Pourqui serait la volupté [mes.

Si l'ou en privait les grands hommes?

Cette imposante gravité,

Qui vous interdit la gaieté,

Eloigné cent plaisirs qu’un souverain ignore. Ah! malheureux qui n'a jamais goûté Les plaisirs de l’égalité !

(Elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.)

Et celui d’obéir, souvent plus doux encore! Allons, c’est à votre santé.

OSMIN

O ciel ! je frissonne!

«ï Soliman.)

Seigneur, un musulman...

SOLIMAN

Eh! fais ce qu'on t’ordonne.

OSMIN prend le verre , lève les yeux au ciel , fait une grimace de répugnance , et dit avant que de boire :

O Mahomet ! Terme les yeux.

i part . aprèt avoir bu.)

Bon, l»on.

SOLIMAN

Je ris d’Osmin.

OSMIN, tondant ton verre.

Seigneur, je me résigne.

ROXELANK, ù Osmin.

(à Délia.)

C’en est assez. Allons, charmante Délia,

Versez à Soliman les trésors de la vigne.

Donnez son verre, Elmirc.

KLMIRK tend le verre du tu/tan.

Le voilà.

(Délia verte.)

SOLIMAN

Dispensez-moi...

ROXELANK.

J'entends; vos officiers sont là.

(Elle fait ligne aux officier» et aux esclaves de se retirer. Tous sortent , ù l'exception d'Osmin.)

(a Soliman.)

Eloignez-vous. J'approuve la décence.

klmirk. [France; j

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en , Car devant vos valets, francs espions gagés,

Vous parlez, agissez sans aucune prudence; Pendant tout le service, autour de vous rangés,

Ils s'amusent tout bas de votre extravagance.

Vos travers, vos écarts, vos propos négligés, Établissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN

N’en sent-on pas la conséquence?

Dans le jour le plus pur il faut se faire voir;

Et le respect que l’on imprime Doit être un sentiment et non pas un devoir.

ROXBLANR.

Seigneur, vous gagnez mon estime.

Mais on n’est pas toujours dans la sublimité : i

KLMIRE , au sultan.

vous nous ferez raison.

SOLIMAN

Il faut vous satisfaire.

(Il boit avec Elmirc , Roxc taise et Délia. Osmin niât ce moment pour boire en cachette , ù même te flacon, ROXELANK.

Voilà le moyen de nous plaire.

(à Soliman , après qu'il o bu.)

N’est il pas vrai que ce breuvage est doux?

(ù Délia.)

Délia, vous rêvez! Allons, animez-vous :

Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, d'un air réservé.

Moi, je n’ai rien à dire.

ROXELANK.

Eh qu’importe? parlez toujours.

Lorsque la gaieté nous inspire,

I n rien fournit matière à cent jolis discours.

KLMIRK.

Eh mais, oui : si j’en crois ce que l’ou nous raconte.

La langue, en France, est toujours prompte: Le bon sens ennuyeux jamais ne la couduit;

Et, comme d’un volcau, la parole élancée Part sans attendre la pensée.

Ou parle toujours bien lorsque l’on fait du bruit. ROXELANK.

Mais, oui ; dans les soupers qu’à Paris ou se donne Sur tout légèrement on discute, on raisonne;

Et l’on n'a jamais plus d'esprit Que. quand on ne sait ce qu’on dit.

Iaîs Français sont charmants.

SOLIMAN, d’un air complaisant pour Roielanr.

Et surtout les Française ROXELANK, montrant Elmire.

Et les Espagnoles aussi.

Convcnez-en.

SOLIMAN

Sans doute.

ROXELANK.

Allons, prenons nos aisés:

Que la liberté règne ici.

(montrant Elmire.)

Au cher objet qui vous engage,

Sans vous gêner, parlez de votre amour.

SOLIMAN, à part.

F.llc veut me piquer, je vais avoir mon tour...

LUS TROIS SULTANES, ACTE il, SCÈNE XIV.

(haut, à Etmire.)

Elmire assurément mérite mon hommage.

Ses attraits...

ELMIRE

Ah! seigneur, c'est un faible avantage.

Rendez plutôt justice à ma sincère ardeur.

ROXELANE

Ah! nous allons tomber dans la langueur.

Y peusez-vous, de tenir ce langage?

Vous le ferez redevenir sultan.

Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE

Osmin, fais entrer la musique.

f Ozmi'i fait un signal ; tous les musiciens et musiciennes du sérail entrent, et se rangent dans le fond de la salle.)

(d Délia.)

Pendant ce bel entretien-là,

Chantez un air, aimable Délia.

ARIETTE

DÉLIA chante au son des instruments turcs.

Dan* l'uni ver* tout aime, tout désire ;

Du tendre amour tout peint la volupté.

Si le papillon vole avec légèreté,

Un autre papillon l'attire.

Les fleurs , en s'agitant, semblent se caresser.

Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser:

Le* oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre;

Et le doux murmure des eaux Est causé par plusieurs ruisseaux ,

Qui se cherchent pour se confondre. «

ROXELANE, Û Délia.

Ils sont tout occupés de leur amour transi.

|d un musicien qui tient une harpe.)

Donnez cet instrument, je veux chanter aussi.

(On lui donne la harpe ; elle prélude. Le Grand Seigneur se lève, et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Rorelat ie.)

(Elmire et Délia se Itvent aussi, et se parlent tout bas. Pendant ce temps les officiers enlèvent la table.) ROXP.LANE chunte , et s'accompagne sur la harpe.

O vous que Mars rend invincible.

Voulez-vous être au rang des dieux?

Dé fendez- vous, s'il est possible.

D'être esclave de deux beaux yeux.

Vous triomphez par la victoire;

Mais tout l'éclat de votre gloire S'anéantit devant l'amour;

Et vous cédez à votre tour.

O vous, etc.

SOLIMAN

Do plus en plus je vous admire.

ROXELANE

Comment! vous m'écoutiez?

SOLIMAN

\ver ravissement.

| ROXELANE

| Ah ! vous auriez encor plus de contentement ,

Si vous voyiez danser Elmire.

Il faut varier le plaisir.

(à Elmire. i Dansez.

ELMIRE, a»» sultan.

Si c’est votre désir...

(Le sultan fait un signe de consentement ROXELANE, aux musiciens.

Animez-vous, tlûtes, cymbales.

SOLIMAN, à part.

Je ne puis concevoir l’intérêt qu’elle prend A faire briller ses rivales :

11 n’est rien de plus étonnant.

(Elmire danse un air vif exécuté par les musiciens turcs, et j ensuite su air plus tendre, que Délia et Roxelnne chantent en

même temps).

DIO

ROXELANE. DELIA.

(A Soliman.)

I Animez leurs jeux ; Animez nos jeux :

! Ecoutez leurs vieux. Écoutez nos vœux,

i Partages les ardeur» Au vainqueur de* vainqueurs i De ces jeunes cœurs. Nous offrons nos cœur*.

I Du plu» tendre amour, Du plu» tendre amour.

En ce jour, En ce jour.

Elles vont aux houris Nous pouvons aux hou ri»

! Disputer le prix. Disputer le prix.

(omj odalisques.)

Pour un maître Pour un maître

Qui doit être Qui doit être

L'objet de tous vos désir», L'objet de tous nos désirs.

1 Que sans cesse Que sans cesse

L'on s'empresse. L'on s'empresse.

Par de doux plaisirs Par de doux plaisirs

Charmez ses loisirs. Charmons ses loisir».

! Animez leur», etc. Animez 110s , etc.

(à Soliman.)

j Connue l'astre des cieux, Comme l'astre de» cienx. Dont les feux radieux Dont les feux radieux Font éclore Font éclore

Les roses de Flore, Iaj» roses de Flore ,

Votre flamme Votre flamme

Donne l'Ame Donne l'Ame

| A la volupté, A la volupté,

A la beauté. A la beauté.

I Animez leurs, etc. Animez no», etc.

(Soliman n'écoute que Hoxelane ; il est charmé de l'entendre ; il regarde si Elmire ne le voit point ; il prend un mouchoir de soie, qu'il porte ù sa ceinture, et le donne i en cachette a Hoxelane.)

SOLIMAN

! Je n'y lien» plu» : mon cœur est dans l'ivresse. ' («I Ro-relnnr, en lui donnant le mouchoir.)

Acceptez...

ROXELANE prend le mouchoir, et le présente û Délin.

.■ Délia, recevez re présent :

LES TROIS SULTANES, ACTE III, SCÈNE II

C'est sans doute à vous qu’il s’adresse : ■

C’est le prix de votre talent.

SOLIMAN, Ù part.

Quel mépris!

DÉLIA, M’inclinant devant le. sultan.

Quel hou heur!

ELMIRE, se laissant tomber sur le sofa.

J'expire.

SOLIMAN, après un moment de silence, arrache le mouchoir ;

de la main de Délia, et le porte à Elmire.

Elmire, il est à vous : oui, je déclare, Elmire...

ELMIRE

Quoi! je verrais... je verrais ma rivale Jouir?... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas! [apercevant Soliman.)

Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.

Il semble m'éviter, il s’arrête, il soupire.

(â Soliman.)

Seigneur...

SCÈNE II

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN

Ah ! je renais.

Soliman, « Roxelane.

Ote-toi de mes yeux.

C’est trop souffrir; ingrate! tu me braves : Qu’elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant , elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son âme. Délia se retire cou fuse. Tous les personnages qui sont sur la scène disparaissent, excepte Otmin, que Soliman relient , et Elmirr, qui s'éloigne dans le fond du théâtre.)

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE

SOLIMAN

Viens, Osmin : je suis furieux!

(Il vent sortir i Osmin lui fait apercevoir qu Elmire l’attend .)

OSMIN

Mais Elmire, seigneur...

SOLIMAN

Il faut que je l’évite.

OSMIN

Mais vous l'aimez?

SOLIMAN

Oui, je l’aime; je veux...

Oui, je l’adore... Osmin, que je suis malheureux! Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite. (Il sort du coté opposé à Elmire, qui , vmjant que Soliman ne Ja suit point, se retire avec douleur.)

I SOLIMAN voit Elmire , et se retourne du côté d’Omiu,

Osmin !

KLMIRK, â Soliman.

Quel sombre accueil!

SOLIMAN, à Elmire.

Rassurez- vous; vous triomphez, Elmire.

(<1 Osmin.)

! Un air altier, un fier coup d’œil,

Dans le moment de sa disgrâce,

! Annonçait encor son audace.

As-tu remarqué cet orgueil?

(a E/mire.)

l’ai conçu des désirs qui vous ont outragée. Elmire, pardonnez à l’erreur d'un moment. Roxelane reçoit un juste châtiment Hélas! vous êtes bien vengée!

ELMIRE

| Non, je ne le suis pas, si je n’ai votre amour.

SOLIMAN

Ah! \ous le méritez : qu'en ce jour il éclate.

! Ce cœur est à vous sans retour;

* Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE

Pour une ingrate!

SOLIMAN

Elle n’est plus â moi :

C’est votre esclave, et je vous l'abandonne.

ELMIRE

I Vous me l’abandonnez?

SOLIMAN

Oui, oui, je vous la donne:

Et ma parole est une loi.

KI.MIKE

Soliman ne vient point: je tremble sur mon sort. Je ne le vois que trop, il aime Roxelane.

Je ne dois qu’au dépit l’honneur d'être sultane; Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort. L’ambition à l'amour est égale.

Je l’accepte, il suffit.

OSMIN, â part.

Je ne sais plus, ma foi,

Qui je dois protéger; son caprice m’étonne.

SOLIMAN

Mérite-t-elle aucuu égard?

ELMIRE

Non, puisqu’elle a pu vous déplaire,

Je ne veux point sur elle abaisser un regard;

Je ne pourrais jamais la voir qu'avec colère.

Je veux...

'OLIMAN, l'interrompant avec une vivacité qui fait apercer*" tout l’intèrit qu’il prend encore â Roxelane.

Que voulez vous?

LES TROIS SrLTANKS» ACTE III, SCÈNE IV.

RI.MIHE.

Ordonner son départ.

Ihi sérail qu'elle soit bannie.

OSMIN

Je lui vais, de grand cœur, annoncer son congé. souMAïf, ù

Attends, attends, je serais peu vengé:

Elle n’est pas assez punie.

Va la chercher.

klmihe, ù Osmin. •

Arrête, Osmin.

(à Soliman.)

Seigneur, quel est votre dessein?

SOLIMAN

Il faut qu'à ses yeux je répare Mon injustice et mes torts envers vous;

Que devant elle je déclare Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.

Témoin du bonheur de ma vie,

Quelle sente le prix de ce quelle a perdu.

{plus vivement.)

I*e ce cœur qui l'aimait, et qui vous était dû. Excitons chaque jour ses regrets, son envie;

Que, pour attiser son tourment,

La dévorante jalousie

Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

KLM IRE.

Eh! laissons Roxelane.

SOLIMAN

Il est vrai, je m'égare.

N'y pensons plus.

(a/>ri* un temps.)

Qu elle compare

Votre splendeur, et cet abaissement Où par sa faute elle se trouve.

Kedoublons nos transports, et qu’ils soient remar- Onest-moinsaflectédespeinesqu’onéprouve [qués: Que des biens que l'on a manqués.

(à Osmin.)

Va la chercher...

(Osmin vent sortir; Elmirr l’nrrtte.) F.LMIRB.

L'n moment.

SOLIMAN, d'un ton a être obéi.

Va, te dis-je.

(Osmin sort.)

SCÈNE III

SOLIMAN, ELM1RE.

SOLIMAN

Quelle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE

Eh ! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN

\engez-vous, vengez-moi d’une esclave insolente.

ELMIRE

Croyez-moi, cessez d'y songer.

C’est une Française imprudente,

Dont la légèreté détruit le sentiment;

Qui croit que tout est fait pour son amusement. Qui croit que le caprice est ce qui rend aimable. Et dont le cœur n'est point capable D'un véritable attachement.

Je sais qu’on peut être agréable Par une gaieté vive, un frivole enjouement;

Mais ce n’est pas assez : il faut être estimable Pour lîxer le cœur d’un amant;

Et la raison rend seule respectable..

Ali! telle est Roxelane en sa frivolité :

Sa raison perce à travers sa gaieté.

D'un nuage léger c'est l’éclair qui s'échappe,

Et dont la lumière nous frappe.

ELMIRE

Seigneur, c’est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN

Non, je ne prétends point excuser Roxelane;

Ma is qu'appréhendez-vous? N’êtes-vous pas sultane ?

ELMIRE

L’orgueil est satisfait; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN

Il le sera, croyez-en vos appas, j (Sol iman aperçoi t Roxelane vêtue envi leesclave , rllrsamneç à pas lents , en se couvrant le visage.)

Je l’aperçois : elle est dans la tristesse.

Et sa main cache un front humilié.

(A part.)

Vecoutons point un reste de pitié.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE

SOLIMAN, «î Rorelanr.

Approchez, approchez; voilà votre maîtresse.

(à Elmirr.)

Ordonnez de son sort.

ELMIRE

Je conçois ses regrets.

Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!

Je sors d'une honteuse ivresse.

(regardant Roxelane.)

Je ne sais par quel art elle m'avait surpris.

De mon égarement innocente victime,

Votre cœur gémissait; j'en connais mieux le prix.

{ regardant Roxelane.)

Qu’elle soit désormais l'objet de nos mépris.

(à E/mire tendrement.)

Hcndez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE

On n’est point criminel lorsque Ion est aimé ;

(d'un ton pin* bus.)

Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

458 LES TnOIS SULTANES, ACTE III, SCÈNE Y.

«OLIMAX, baisant la main d’ Elmire , mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son âme.

Il repreud sur le mien un éternel empire.

(// examine Roxelane ,)

J'excite ses regrets...

I Roxelane, pour examiner aussi le sultan , détourne un peu la main dont elle se couvrait le visage : leurs regards se rencontrent. Roxelane rit, et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.)

Oh ciel! je la vois rire.

ROXELANE, riant û gorge déployée.

Ali! ah! ah! ah! Seigneur, vous allez vous fâcher; Mais, malgré mon respect, je ne puis ro empêcher...

ELMIRE

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE

Ah ! ah ! ah!

SOLIMAN

Quelle audace!

ROXELANE

Ah ! laissez-raoi rire, de grâce.

Ah! ah! ah! ah!

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE

Il se peut qu'Elmire vous aime;

Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN

Qui donc aimé-je?

ROXELANE

Moi.

Je ne suis pas dupe du stratagème.

Vous que je dois punir! qui m’osez outrager!

HOXKLANK.

Seigneur, on aime encor quand on veut se venger. Si je vous suis iudiflerentc.

Renvoyez-moi ; nous y gagnerons tous.

Déjà je commenvais à me trouver contente. Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente? Espérez-vous un sort plus doux?

SOLIMAN

Eh bien! préférez l'infamie A toutes les grandeurs...

ELMIRE

Laissez ce cœur abject.

(fi Roxelane. f

Roxelane, sortez; vous perdez le respect.

ROXELANE

Fort bien, c'est parler en amie;

Et je vais éviter votre sublime aspect.

(Elfe veut te retirer ; Soliman 1'arrfte avec colère,) SOLIMAN, à Roxelane.

Demeurez! demeurez...

(A Elmire.)

Eloignez-vous, Elmire.

Je me retiens à peine, et n'ose devant vous Laisser échapper mon courroux.

Je vais l’humilier...

ELMIRE

Seigneur, je me relire ;

! Mais songez que l'amour n'a que des fershonleuv i Lorsque le sentiment n’épure point ses feux.

(â part, en sortant.)

Si cet indigne objet remporte l’avantage,

Il n’est point de terme à ma rage.

SCÈNE V

SOLIMAN, ROXELANE

• SOLIMAN, après un ttmps.

Si je cédais à mon transport.

Je rendrais ton état plus cruel que la mort;

Mais je fais grâce à ta faiblesse.

Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendres»*; Ton âme ne sent rien, ne eonuaft point son ton Loin de gémir dans la tristesse...

(Roxelane sourit.)

Ah ! tu mérites bien ton sort ;

Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, fièrement.

Tu te trompes, sultan : céder à son malhcur Est reflet d’une âme commune.

Modeste au scia de la grandeur,

Tranquille et fier dans l'infortune,

Lest à ces traits qu’on couiiatt un grand cœur.

SOLIMAN

I Un grand cœur est fier sans audace :

Quand le sort a marqué sa place,

Il cède; et lorsqu'il veut braver.

Il se rabaisse, au lieu de s’élever.

ROXELANE

Moi, je uc brave rien; ce n'est pas mon syslénv | Mais dans les fera, ou sous le diadème, i Un ne me verra point changer.

1 Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la im'm* Je sais jouir de tout sans craindre le danger: Mon bonheur n’est jamais dansce qui m'environin : Il est en moi : rien ne m’étonne.

Tenez... Je ris toujours. Eh! pourquoi s'affliger*

(gaiement.)

Le moude est une comédie :

Malgré l'iiitérêl que j’y prends,

Je m’en amuse, et j’étudie Les ridicules différents.

Vos grandeurs sont des mascarades;

Jeux d’enfants que tous vos projets:

Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets.

Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN

Achevez, achevez, épuisez les bontés D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, d‘un Ion plus grave.

Oui, vous êtes mon maître, à vous on m’a vendue : Mais vous-sa-l-on donné quelque droit sur mon cœur' Et de mon gré me suis-jc enfin rendue? Essayez de me vaincre, employez la rigueur:

Qui ne craint rien n’est point dans l'esclavage

LES THOIS SI' LT. VN Ei

ACTE III, SCÈNE V. A

SOLIMAN

Je devais vous attendre... Ah ! vous êtes plaisant.

Ah! Poxclane, quelle image!

Me croyez-vous un barbare, un tyran?

Quoi ! vous avez aimé? Ciel ! j’eu aurai vengeance.

Ah! connaissez mieux Solimau :

Ah! périssent les imposteurs

Il n abusera point de son pouvoir suprême

; Qui m’ont trompé, trahi...

Pour obtenir un cœur a ses vœux refusé;

ROXKLANE.

Yllez, ne craignez rien d'un amour méprisé ;

Pourquoi donc ces fureurs?

Je vous abandonne à vous-même.

; Ecoutez, écoutez; ayez la complaisance

ROXKLANE.

D'entendre un peu ma confidence.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!

SOLIMAN

(En minaudant .)

Sortez.

Nencz, venez, on vous pardonne.

HOXELAKB.

En vérité, je suis trop bonne.

Vous ine rappellerez;

Car je vois que vous m'adorez.

nu espérez-vous?

Ce badinage qui vous pique

Me met au fait.

Nous remettre 1 esprit; Vous guérir de votre faiblesse.

(Elle fait deux pas pour se retirer .)

Vos fureurs, vos dédains, sont l'effet d’un dépit

SOLIMAN, à part.

Qui prouve encor votre tendresse;

Elle est unique.

(Avec sentiment.)

(A Roxelant.)

Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

Pestez.

SOLIMAN’, ù part.

ROXKLANE, revenant.

Je voulais la confondre, et je reste interdit.

J'avais bien dit. Venez, allez-vous-en,

De mes transports elle se rond maîtresse.

Pestez. En vérité, mon aimable sultan.

{.4 Roxelane, avec un peu d' émotion.)

Nous avez la tête tournée.

Il est vrai, je vous chérissais;

De ces misêres-là je suis fort étonnée ;

Mais à présent...

Où donc est le grand Soliman,

ROXKLANE, tendrement.

Qui fait trembler l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie?

A présent on m'abhorre»

Une petite fantaisie

SOLIMAN

Trouble l'esprit d'un monarque ottoman.

Oui, je t'aimais, ingrate. o dieux ! je l'aime encore.

(D'un ton ferme, et avec noblesse.)

Je l'aime encore, et je te hais.

\ quoi s'occupe ici le plus brave des princes?

Ces mouvements opposés, que j'ignore...

I.'arabc révolté menace tes provinces

Mais elle s’attendrit...

Cours le punir, laisse gémir 1 amour :

ROXKLANE.

Donne-lui, si tu veux, des soins à son retour.

Je pleure de pitié.

SOLIMAN, à pari.

Vous me touchez, et je vois avec peine

De quel éclat frappe-t-elle mon âme!

ln superbe empereur qui s'est humilié;

Est-ce un génie, est-ce une femme

Qui d’une esclave a fait sa souveraine,

Qui me présente le miroir?

Sans pouvoir à sou sort être jamais lié.

(A Roxelane.)

SOLIMAN

Quel être êtes-vous donc?... Quel être incouceva-

Eh! qui m'en empêche?

Tout à la fois frivole et respectable, [ble?...

ROXELANK, avec sentiment.

Vous séduisez inou cœur, et tracez mon devoir.

Moi-inême.

ROXELANE, affectueusement.

Vous méritez que l'on vous aime;

Je île suis l ieu que votre amie.

Mais je vous plains d’être sultan.

SOLIMAN

A vous parler sans flatterie.

Ah! soyez-la toujours, soyez -la, je vous prie.

J'eus des amants, dans ma patrie.

Jusqu’à présent on m'a flatté :

Qui ne valaient pas Solimau.

Il n'appartient qu’à vous de me faire counuitra

SOLIMAN

Et l’amour et la vérité.

El vous avez aimé?

Mais que je sois heureux autant que je dois l’être;

ROXKLANE.

Que votre cœur...

Pourquoi non, jo vous prie?

ROXELANK.

Croyez-vous que, vive, jolie,

Ah! je vous vois venir.

Et dans l’âge de plaire, on a jusqu'à présent

Eh bien! mon cœur?

Cardé sou cœur, ce fardeau si pesant.

SOLIMAN

Pour qui? Pour le Grand Turc? Mais quelle extrava-

Pourrai-je l'obtenir?

Je devais prendre patience; [gaure!

La haine que pour moi vous avez fait paraître...

d by Googlt^

LES TROIS SULTANKS, ACTE III, SCÈNE VII

4iiO

ROXELANE

Mais ce n'est pas vous que je hais :

C'est l'abus de votre puissance,

Qui nous tient dans la dépendance;

(À- sont ces gardiens si révoltants, si laids, Supplices des yeux et des âmes...

SOLIMAN

Vous savez que j’ai cinq cents femmes Qu'ils doivent gouverner.

HOXELANE.

Cinq cents!

Mais, entre nous, cinq cents!... cela m'étonne. SOLIMAN.

Ici c'esl un usage établi de tout temps;

Ce sont nos lois, c'est un faste du trône,

Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil dessultans.

HOXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,

Et cinq cents femmes bien heureuses Vous prétendez peut-être encor ■

Que de Votre Hautcsse elles soient amoureuses? Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN

On les voit à l’envi s'empresser à me plaire. ROXELANE.

N rai ment, quand on est seul on devient nécessaire. Oubliez votre autorité.

Obtenez uu cœur de lui-même;

Vous serez sûr alors que l'on vous aime.

Si vous surmontiez ma fierté,

Nous croiriez qu’en cédant à l'ardeur la plus pure, J’aimerais par orgueil ou par timidité;

Je dois m’épargner cette injure.

I. amour devient suspect, s’il n’a sa liberté

SOLIMAN

Oui, je sens que l'amour veut uu juste équilibre. Roxelanc, vous êtes libre.

Ite mon bonheur, décidez à l’instant.

ROXELANE

Seigneur, ma maîtresse m’attend.

SOLIMAN

Qui donc?

ROXELANE

Elmire.

Ah! soyez sou égale.

ROXELANE

Vous m’avez soumise à sa loi.

SOLIMAN

Entre elle et vous il n’est plus d’intervalle :

Vous êtes libre, et je prends tout sur moi. ROXELANE, du ion de la reconnaissance et du sentiment le plus tendre.

Seigneur, tant de bonté me touche :

Jamais mon cœur ne suffira...

SoufTrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra Ce que n'ose dire ma bouche.

(Elle son.)

ft

SCÈNE VI

SOLIMAN, OSMIN

SOLIMAN appelle Osmin.

Osmin!

(o part.)

Enfin, ce cœur farouche lie quelque espoir flatte mes vœux.

(d Osmin.)

Enfin, mou cher Osmin, tu me verras heureux.

Oui, seigneur, la sultane Elmire...

SOLIMAN

Roxelanc a sa liberté :

Je l’aime, j'obtiendrai le bien que je désire.

Conçois-tu ma félicité?

| Cet amour pur, né de légalité.

Que réciproquement l’un à l'autre on s'inspire. Ce bien que j'ignorais, te l’iniagines-lu?

OSMIN, en soupirant.

Non, seigneur.

SOLIMAN

Ne crois pas que ce soit le caprin Qui m’entralue vers elle : Osmin, c'esl la justio . C’est la raison, c’est la vertu.

N'examinons plus rien; je l’aime.

Avaul de la connaître, une sombre langueur Au milieu des plaisirs engourdissait mon nrur; Je jouissais de tout, sans jouir de moi-tnême. Que dis-je? rien ne pouvait me charmer. L'indiflércnce est le sommeil de l'âme :

I n feu triste et couvert cherchait à s'animer: Roxelane parait, elle y donne la flamme :

Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN

Pauvre Elmire!

Elle aura toujours même avant*?? :

Nos lois admettent le partage.

Roxelane t’attend : c'esl pour te confirmer Lîn doux aveu qui de mon sort décide;

Uu aveu que j’ai lu dans son regard timide,

Et que sa bouche a craint de m’exprimer.

Va, cours; de mon bonheur tu viendras m informer.

SCÈNE VII

SOLIMAN, UN MUET, qui présente à genou* une IM" de la part d'Elmirr,

SOLIMAN

Qu’est-ce? C’est de la part de la sultane Elmire. Lisons; que peut-elle m'écrire?

Je sens qu’elle doit s'alarmer.

(// lit.)

u Sultan, ta parole est sacrée;

« Roxelanc est à moi, je puis en disposer;

« Je venge Ion pouvoir, qu’on ose mépriser:

LES TROIS SULTANES, ACTE 111, SCÈNE. IX

a Une saïque préparée,

Pour jamais, à l'instant, éloigne de ces lieux « L'esclave que tu m’as livrée.

« Tu ue reverras plus un objet odieux,

« Kl je l’épargne ses adieux. *

.1 prés avoir lu. il frappe des mains : à ce signal, les noirs , les mûris el les boslanqts paraissent, reçoivent ses ordres , et courent les exécuter.)

Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête :

Qu’ou cherche Koxelane; allez, et qu’on l’arrête.

Je ne la verrai plus! Ah! quelle trahison!

Je suis juste, Elmire a raison;

J’ai donné Roxelane... Ah! trop barbare Elmire, S’il faut vous payer sa rauron,

Prenez, tous mes trésors et tous ceux de l’empire : Mais j’exige sa liberté.

(nit muet qui lui a apporté la lettre d' Elmire.)

Annouce-lui ma volonté.

SCÈNE VIII

SOLIMAN, OSMIN

SOLIMAN, d Osmin.

Usmin, je t'attendais avec impatience :

Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité?

Te suit-elle?

OSMIN

Seigneur, elle m a protesté Que le respect, l’estime el la reconnaissance...

Ah! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN

Don liez-vous patience :

J'ai vu couler ses pleurs, et j’en suis pénétre, bile vous aime.

SOLIMAN

O 11 a (le us** espérance!

osmin.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN

Elle s’embarque!... Ciel! je suis désespéré. Courons.

osmin.

Rassurez-vous, seigneur; on vous l’amène.

SCÈNE IX

SOLIMAN. roxelane.

SOLIMAN

Roxelane, venez; vous me tirez de peine.

Elirtfre osait...

KOXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.

U est tout naturel que votre favorite Cherche à se conserver un rang qu’elle mérite, Nous étions d'accord sur cc point :

Je la priais avqc instance

itil

D«* me sauver, de hâter mou départ,

De 11e soulfrir aucun retard.

C'est ma faute.

SOLIMAN

Et voilà quelle est ma récompense ! ..

ROXELANE

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?

S’il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN

Mais culin, je m'étais Dallé...

ROXELANE

J entends; vous exigez le prix de ce service.

C'est pour son intérêt que l'on est généreux.

Voilà les hommes.

SOLIMAN

Mais le sort le plus heureux.

Les honneurs du sérail...

ROXELANE

Moi, que je m'avilisse Jusqu’à les recevoir! ils ue sont pas pour moi. Quel titre aurais-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN

Ainsi, mon amour, ma puissance,

N’ont rien qui soit digne de vous.

ROXELANE, avec trouble, embarras et tendresse. Non... laisscz-iuoi vous fuir... Peul-être que l’ab-

jscncc...

Nous pourrons, vouselmoi,jouird'un sort plusdouv. Je vous crains, je me crains moi-même.

SOLIMAN

| Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, à part.

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN

! \chevez...

ROXELANE

Eli bien ! quoi? quelle rigueur extrême ! Quand vous saurez que l'on vous aime,

En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN

Quoi! vous ni aimez?

ROXELANE

Laisscz-moi.

SOLIMAN

Roxelane,

Vous m’aimez?

Oui; mais n’en espérez rien.

Maitressc d'un penchant que ma fierté condamne. Allez, j’y remédierai bien.

SOLIMAN

M’aimer, me fuir; mais quelle inconséquence!

ROXELANE

L’amour aime la liberté :

Il vent cnror l égalité;

Votre pouvoir emporte la balance.

Mon très-auguste souverain Me prendrait aujourd’hui pour me quitter demain, oh! je dois m'assurer contre son inconstance;

A6J LES TROIS SULTANES, ACTE III. SCENE X

Il ne m'obtiendra point sans être mon époux. SOLIMAN.

Quoi! Roxeiane, y pensez-vous?

ROXELANE

Si mon amant n’avait qu'une chaumière,

Je voudrais partager sa chaumière avec lui :

Je soulagerais sa misère;

Je le consolerais, je serais son appui;

L’offre môme d’une couronne Ne me ferait jamais changer de sentiment.

Mais mon amant possède un trône :

Si je ne le partage, il n’est pas mon amant.

SOLIMAN

Vous inc jetez dans un élounement!...

ROXELÀNK.

Je n'ai point l’orgueil téméraire De vous prescrire aucune loi : [chère.

Vos grandeurs ne sont rien; mais ma gloire m’est Vous aimer en esclave est un affront pour moi.

Si vous ne me trouvez pas digne De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci :

Je ne désire point cette faveur insigne.

Dans mon pays je serai mieux qu’ici :

Toute femme jolie, en France, est souveraine.

De grâce, laisaez-moi partir.

Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;

Mais il le faut : adieu.

SOLIMAN

Pourrais-je y consentir?

S'il dépendait de moi, Roxeiane, je jure...

ROXELANK.

C’est une mauvaise raison.

SOLIMAN

Peut-être avec le temps...

ROXELANK.

Non, non.

De mon sort je veux être sûre :

Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez; J’ai pris mon parti. Décidez.

SOLIMAN

Mais un sultan...

SOXELANB.

Peul tout.

SOLIMAN

Mais nos lois...

ROXELANK.

Je m’eu moque.

SOLIMAN

Le mufti, le vizir, l'aga...

ROXELANK.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN

Mon peuple...

ROXELANK.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?

Vous le rendez heureux; il vous défend de l'ôtrc! Est-ce à lui de borner les désirs de son maître, De lui marquer le degré du bonheur?

Epouse d'un sultan, une femme estimable,

Qui fait asseoir la tendre humanité A côté de la majesté.

Qui tend à l'infortune une main seconrable, Adoucit la rigueur des lois,

Protège l'innocence, et lui prête sa voix,

Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable? Sans cesse, avec activité,

Elle étudie, elle remarque Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité;

Vous présente la vérité,

Le premier besoin d'un monarque:

En la montrant dans tout son jour,

Elle sait l'embellir dos rose? de l'amour.

Eh ! quel autre aurait le courage D'en offrir sculemeut l'image?

Est-cc un courtisan toujours faux.

Qui ne trouve son avantage Qu’à vous tromper, qu'à flatter vos défauts? Une compagne, qui vous aime,

A vous rendre parfait fait consister le sien.

Les vertus d’un époux deviennent notre bien,

Et sa gloire est la nôtre mémo.

SOLIMAN

Que le sérail se rassemble à ma voix.

C’en est assez, ma crainte cesse,

Et mon amour n’est plus une faiblesse;

Vous ôtes digue de mon choix.

SCÈNE X

SOLIMAN, EUX ELAN E, OSMIN, esclave t dn » erml de l'un et de l’autre sexe , avec les officiers.

OSMIN

Seigneur, eh vite! eh vite!

SOLIMAN

Qu'csl-cc donc?

OSMIN

La sultane, en proie à ses chagrin* •

SOLIMAN

Eh bien?

OSMJN .

A l'instant prend la faite.

Elle part.

SOLIMAN

Elle pari?...

OSMIN

Oui, seigneur.

SOLIMAN

Je la plaire-

Ali-Malimoul, accompagnez Elmirc,

Et comblcz-la de mes bienfaits.

(à Osmin.)

Toi, dont la voix annonce mes décrets,

Fais assembler les ordres de l'empire.

Informe les vizirs, déclare à mes sujets,

Que j’associe une épouse à mon Irène;

Qu’cn ce jour Roxeiane, en comblant mes souhait*- Va recevoir ma main et ma couronne.

MvS TROIS 8ULTANKS, DIVERTISSEMENT.

s'ils osaient murmurer, «lis-leur (|ue je le veux.

(A Roxelane.)

Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux. Vous m’enseignez la douceur, la clémence;

El d’une équitable puissance Ce n’est que d’aujourd’hui que je suis revêtu, h'iiu souverain le règne ne commence Que du moment qu’il connaît la vertu.

RGXELAXE.

Sultan, j’ai pénétré ton Ame;

J’en ai démêlé les ressorte.

Elle est grande, elle est (1ère, et la gloire lenflam- Tant de vertus excitent mes transports. (me. A ton tour, tu vas me connaître :

Je t’aime, Soliman ; mais tu l’as mérité.

Reprends tes droits, reprends ma liberté;

Sois mon sultan, mon héros, et mon maître.

Tu me soupçonnerais d’injuste vanité.

Va, ne fais rien que ta loi n’autorise :

Il est des préjugés qu’on ne doit point trahir;

Et je veux un amant qui n’ait point à rougir.

Tu vois dans Kuxclanc une esclave soumise.

SOLIMAN

Par de tels sentiments le trûne vous est dû.

(Anx officiers et aux femmes dit sérail.)

O vous! d’un si doux hyménee Célébrez l’heureuse journée.

ItOXBLAXK.

S'il m’est permis d’user du pouvoir absolu,

Pour la rendre plus signalée,

Aux femmes du sérail je donue la volée.

SOLIMAX, en lui présentant la main.

J’y consens. «

GSM IX.

Mc voilà cassé.

Ah! qui jamais aurait pu dire Que ce petit nez retroussé Changerait les lois d’un empire?...

DIV-ERTISSEMEM

Le Ihéntrc représente une salle du sérail superbement ornée. Soliman et lloxelaiic sont assis sur un trône; tous le» officiers du

sérail et les principaux de l'empire viennent leur rendre hommage. Le mufti chante ces paroles i

ARIETTE

0 Mahomet ! prend* soin des destinée* l)u plus grand des sultans :

Que le nombre de scs années Soit égal aux fleurs du printemps.

Mahomet! Mahomet 1 prend» soin des destinées Du plus grand des sultans.

Armé du glaive de la guerre,

Qu'il soit des musulmans le héros et l'appui :

tfi3

Qu il marche sur les vents, qu’il souffle le tonnerre;

Que la terre

Tremble et se taise devant lui.

Mahomet 1 etc.

Mais pour un peuple qui l’adore ,

Qu'il paraisse comme l'aurore:

Qu’il fasse régner les zéphyrs;

Et que ie char du la victoire.

Editant du feu de sa gloire .

Le ramène au sein des plaisir.

Mahomet ! etc.

DANSE DES DERVICHES

Il» commencent sur un air leut et mesuré, au sou de leur» tambour» longs et de leur» Hâte» : ensuite il* tournent sur un air plut vif, jusqu'à ce qu'ils tombent en extase.

LE «uni.

ARIETTE

HAtcz-xous , ardente jeunesse ,

Accourez , élève» de Mars ,

Disputer de force et d'adresse ;

De Soliman méritez les regards.

(aux femmes du sérail.)

Du sérail brillantes étoiles,

Jouissez de la liberté.

Pour animer leurs jeux , laissez tomber ces voiles Qui font injure à la beauté.

Charmantes rivales des Grâces,

Devenez le prix des vainqueurs;

Lancez la flamme dans les cieurs;

Que les plaisir» voltigent sur vus traces.

DUO

Heureux vainqueurs , faites un choix;

L'amour nous soumet à vos lois.

Il est doux , après la victoire.

D’être couronné par l’amour.

Mais apprenez , en ce jour,

Qu’en unissant les plaisirs et la gloire ,

Ils doivent régner tour & tour.

Heureux vainqueur» , etc.

LE MUFTI, rt Roxelane.

ARIETTE

Fleur du printemps, ô reine de beauté,

Tu pare* les jardin» de la félicité.

Le parfum de Ion Ame est monté vers lo trône De l’invincible Soliman.

Que ta douceur noua environne .

Comme le» odeurs du Liban.

(Les derviches se relèvent pour reprendre leur danse.) LE MUFTI . à Roxelane,

ARIETTE

Étoile étincelante , i Lumière de l’amour,

LES TROIS Sl'LTANES. DIVERTISSEMENT.

U»f la clarté naissante Nous annonce un beau jour!

Du vainqueur de la terre Partage la grandeur:

C'oal l'astre de la guerre:

Soi» l'astre du bonheur.

In odalisques et le» «clï*e* du sérail, de l’un et de l’autre *e»e.

forment plusieurs danse» variées.

Kntiee de baladins et baladine* turcs. Ils circulent une selon la coutume du pas».

Proclamation et couronnement de HoteUur.

| t'ont rc<ian»>' générale, pendant laquelle les Frarn » rkaitlenl

Vivir, Tivir Suitana!

Vi?ir, vivir Roxt-Unn *

ET LES 10BGB.

Sens de* paroles (nrqiii i.

Eyuvallnh, Kymallih. Gloire, gloire, féliriU- .

Salem alekiui, Salut, salut, honneur, Itonncur, Sultan Zilullah, A notre sublime empereur, Soliman Padichaïtn. A Soliman, miroirde la Divinité. Kyuvallah , Kyuvallah. Salut, gloire, félicité.

B ART HE

Sicolas-Thomat Barthe est l'un dp* meilleur* homme* de U période littéraire dont nous écrivons l'histoire, en recherchant leurs plus -belles oeuvres. Il naquit à Marseille, en 17 34; il était, comme on dit, (ils de bonne mère, et ses parents crevaient au\ bonnes études. L'enfant bien né devait connaître et savoir les anciens ; et les bon* maîtres se rencontraient surtout chez les pères de l'Oratoire. A vingt ans, Barthe écrivait quelques-unes do scs poésies fugitives, très- recherchées du siècle où florissaient llorat et le cardinal de Demis , que l'on appelait Babel-la- Bouquetière. L'n peu plus tard , il portait à la Comédie-Française une pièce en ver» : L'Amaleur; bientôt les Fan tse* Infidélité* signalèrent le jeune poète. « On n'a rien fait de mieux, disait l.a Harpe, depuis les pièces de Dufresnv » Les Fausse* Infidélités représentent tout l'esprit de Barthe. En vain la Mtre jalouse, en cinq actes, et V Homme personnel , une grande comédie, sollicitèrent l'attention publique ; elle ne voulut pas de la Mère jalouse , elle siffla r//ommr personne/, qui s'appela d'abord VÉgohte.

Un bonhomme appelé Colardeau , qui sc mourait dans son lit, fut forcé d'écouter toute la pièce : « Ah! disait-il, mon « cher ami, vous avez oublié dans votre Égoïste une scène « excellente, lire & son ami qui se meurt une comédie • en cinq actes ! »

Il n’en fallut pas davantage pour décourager Barthe; et, renonçant au théAtrc, il voulut traduire Ovide en vers, comme Banier l’avait traduit en prose, oubliant que la traduction de Banier se sauvait par les gravures. Il se contenta de composer un nouvel An d'aimer, qui n’a pas fait oublier celui d'Ovide. EnQn , Barthe aimait le plaisir; il jouait volontiers. Il revint A la poésie légère. Il mourut un beau malin du mois d» juin 1785. succombant tou* le t rotes d' Anacréon , comme on disait alors.

On n’a publié que ses auvres choisies ; on a bien fait. C'est par un choix intelligent que seront sauvés tous les petits poêles. Fi des gros bagages ! L’éditeur du présent livre aime à croire, en effet, que son recueil s'appellera quelque jour : le livre des résurrections.

LES FAUSSES INFIDELITES, SCÈNE I

VALSAI N.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante. Votre scène d’hier fut Lien extravagante ! Angélique est outrée.

DORMILLI.

Ah ! que dites-vous là?

Il lui sied de bouder! Les femmes, les voilà : Ont-elles quelque tort, si nous osons nous plaindre, Elles sont d’une adresse! elles savent contraindre A demander pardon du tort quelles ont eu. *

VALSA IN

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu? Vous ôtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'étre...

DORMILLI.

Moi?

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connaître. On cause, disons mieux, on rit à vos dépens.

DORMILLI. [sants,

Qui? ces gens du bel air, cœurs légers, froids plai- Dc maîtresse et d'ami changeant comme de modes, Pacifiques époux, et môme amants commodes.

Je leur permets de rire; un cœur tel que le mien Doit étonner le leur. Oh! vous, vous aimez bien : C'est le plus beau sang-froid !

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.

Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système. L'air froid cache souvent un cœur qui sait aimer; Et d'ailleurs, l'amour vrai doit savoir estimer.

Les femmes, j'en conviens, peuvent être infidèles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VAL8AIN

Mais, pour les croire telles, Pour les juger enfin coupables en amour,

Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour.,.

DORMILLI.

J’entends.

VALSAIN.

L’amour jaloux a trop l’air de la haine. Formons d’heureux liens, et point de triste chaîne. De l’amour, s’il se peut, n’ayons que les douceurs : Moi, j’en ai la tendresse... et d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D’accord; \ous êtes doux. Vous verriez Dorimcne Pour quelque heureux mortel n ôtre point inhu- Qu'imrnobile témoin, et rival complaisant, fmainc, Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant. Cela s’appelle aimer.

VALSAIN, riant.

Pour vous prou ver que j'aime, Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même. DORMILLI.

Pourquoi non ? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois.

Il est si dangereux !

DORMILLI.

Vous riez ; mais je vois,

Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'as* valsain. [somme.

Hier je m’eu doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme A des desseins secrets. Je n’en suis point jaloux; Mais je sais que Mondor conspire contre nous. Oui, j ai vu Dorimène, et môme sa cousine

(bas et d'un air effrayé.)

Rire avec lui, d’un air, là...

VALSAIN.

C’est qu’on le badine.

De tels originaux sont si divertissants!

Un riche au ton badin, un fat de quarante ans, Quelque esprit, mais si vain qu’il en est parfois bêle; Croyant à tout le sexe avoir tourné la tête,

Lui prodiguant les bals, les fêtes, les soupes, Assez mauvais railleur sur les maris trompés; Achetant des travers par scs dé-penses follçs...

DORMILLI.

Eh bien ! il réussit.

VALSAIN.

Oui : ccs femmes frivoles,

Qui ne sc piquent pas de choisir leurs amants, Ont daigné quelquefois lui*donner des moments; Et, trompant avec art sa vanité crédule,

En ont fait à plaisir un fat très-ridicule.

Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI. *

Oh ! j'ai vu

De vos femmes de bien, prodiges de vertu.

Tel homme était d'abord plaisanté par ces dames. Qui bientôt... Tout s'arrange avec les bonnes âmes. Tenez, mon cher marquis, notre siècle, nos mœurs. Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs. El ce sexe maudit que je hais, que j'adore,

El mon amante enfin, jeune et fidèle encore,

Mais qui peut-être, hélas! dans peu me trahira.. Vous ne connaissez rien, monsieur, de tout cela. J'ai peine à concevoir comment on sc marie : Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très-bien ; mais, je vous prie, Du respect pour le sexe, ou je romps avec vous : Scs vertus sont de lui, scs défauts sont de nous. Croyez à scs vertus...

DORMILLI, l’interrompant.

Comment, lorsque Angélique ...

VALSAIN.

Apaisez-la bien vite; et, d’un ton pathétique, Jurez-lui d’être enfin plus doux, moins emporte; De ne plus tant crier à l’infidélité.

Mais surtout il faudra, comme à votre ordinaire, Après avoir juré, protesté, n’en rien faire.

I Dormtlli , apercevant Mondor, s'en va, le rewrde <f air ennemi, et le salue à peine, ilondor r'arréte iptelpu t mpsj donné de l'accueil.)

VALSA IX

Vous me Hâtiez.

MONDOR, d’un air léger.

Non, non; mais je plains sa manie. | On dit qu’il est atteint d’un peu de jalousie; tju'il veut garder un cœur après l’avoir vaincu. Dans Paris! à son âge! Où diable a-t-il vécu?

Il est quitte ? La chose est-elle si cruelle?

I ne belle bientôt nous venge d'une belle; [trahit; C'est dans l'ordre : on se prend, on s’aime, on se Et les femmes toujours y trouvent leur profil.

Je perds une conquête? eh bien 1 jen faisdix autres.

VALSAI N.

(A part.) (/iflu/.)

Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres Lui donnent de l'ombrage; il vous craint. mon non.

Qui?moi! .

VALSAIX.

Vous.

Au reste, on est flatté de l’humeur d'un jaloux. \

MONDOR

On eu est amusé. Mais il pourrait me craindre? Vous croyez?

VALSAIS

Pourquoi non? Je ncsais pas me plaindre : xi je voulais pourtant, à ne vous point mentir,

Je vous ferais aussi l'honneur de vous haïr.

MoNDOH, d'un air modeste.

Ah! monsieur!

VALSAIX.

Vous lorgnez d’assez près Dorimènc.

MONDOR, d'un ton moitié badin.

Vous tremblez donc aussi?

VALSAIX.

Ma peur est-elle vaine?

Pour gagner tant de cœurs, et pour n'en perdreau- Comment faites- vous donc? (cun,

MONDOR

J’ai cent moyens pour un .

J’éveille l’Amour-propre, et le pique et le flatte;

En paraissant la fuir, je ramène une ingrate;

On me voit triste, gai, timide, entreprenant.

Et puis, sans me piquer d’un esprit transcendant,

J'ai toujours cru l’esprit... une grande ressource Dans la société.

VALSAIX.

Sans doute.

Une autre source

De tous les agréments dont on me voit jouir. C’est... un peu de fortune; et l’or sait éblouir. L’or, mobile puissant des humaines faiblesses.

Je ne me largue point de mes vaincs richesses. Mon théâtre, mes bals, ma petite maison, Peut-être un cuisinier qui s'est fait

quelque nom. Et mes feux d'artifice, et mon hôtel qu’on cite.

Et mon vin de Tokai, ne font pas mon mérite; Tout cela n'est pas moi, je le sais; mais enfin.

On éblouit ainsi le pauvre genre humain.

VALSAIX.

Savez-vous que voilà de la philosophie?

Allier tant d’esprit à tant de modestie!

Vous devenez sublime, et c’est ce que je crains. Adieu; ménagez-moi dans vos vastes desseins.

SCÈNE

MONDOR

Je le crois mon ami; sa franchise intéresse :

Mais, amicalement, soufflons-lui sa maîtresse.

Sa maîtresse! c’est peu ; deux cœurs me sont acquis: Monsieur le chevalier et monsieur le marquis Me seront immolés, la chose est manifeste;

Je ne puis en douter sans être trop modeste.

Ils s'y prenaient fort mal. Le cœur d’une beauté Du sang-froid de Valsain doit être, peu flatté :

El Dormilii, fougueux, a celle humeur jalouse Qui fatigue une amante et qui géue une épouse. Bien vu ! Oimnt aux billets que je viens de risquer, Elles n’oseront pas se les communiquer;

Elles m’aiment : l'amour rend les femmes discrètes. Je vais meuer de front deux intrigues secrètes.

Le jeu sera piquant : deux belles à la fois!

Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix. Mais les voici; sortons[prudcmwent : il nie semble Qu'il n’est pas à propos que je les voie ensemble.

SCÈNE IV

. DOHIMÉNE, ANGELIQUE.

DOR1MÉXK.

Que sc passc-l-il donc? Vous riez de bon cœur.

Je ne vous vis jamais d’une si belle humeur.

ANGÉLIQUE

iJe reçois une lettre assez divertissante.

DORI MÈNE

J’en reçois une aussi dont le style m’enchante.

La vôtre? Peut-on voir?

(Angélique donne ta lettre.) Mais le tour n’est pas mal.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, SüEaNE |V.

Vous avez la copie, et moi l’original.

Nos billets sont pareils.

(Elle donne ta lettre à Angélique.) ANGÉLIQUE, la lisant.

Oh ! la plaisante chose !

Lest un trait de Mondor.

DORIMÉNE.

Voilà donc de sa prose :

lin billet circulaire !... Il faut nous réunir. Mettez-vous là.

(montrant une table où l'on peut écrire.) ANGÉLIQUE.

Pourquoi ?

DORIMÉNE.

Pourquoi ? pour le puuir.

Le al! Et puis je veux... L’idée est excellente.

Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente; Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés ;

Votre amant aime trop, et le mien pas assez :

Ce seraient deux maris également à craindre.

ANGÉLIQUE

Oui.

DORIMÉNE.

Je vois un moyen; mais il s’agit de feindre. Képondez à l’épltre, et mémo tendrement.

ANGÉLIQUE, riant.

Oui, par un billet doux peut-être?

DORIMÉNE.

Justement.

C’est là le vrai moyen de guérir l'un et l’autre. Feignons d'aimer Mondor. Vous allez voir le vôtre Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor, Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor ;

Et Valsain, alarmé, malgré tout son mérite. Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez; vile.

ANGÉLIQUE, avec réflexion.

Feindre d'aimer Mondor?

DORIMÉNE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGÉLIQUE

Et trahir un jaloux !

DORIMÉNE.

Pour mieux le corriger.

Il est bon quelquefois d’afiliger ce qu'on aime:

On guérit un défaut par ce défaut-là même.

Ne perdons pas de temps.

(Angélique s’assied.)

Je dicte. Écrivez... Bon !

Mais il ne sera plus jaloux au moins?

DORIMÉNE.

Eh ! non.

(dictant.)

« Je ne sais , monsieur , si je fais bien de vous répondre.

ANGÉLIQUE

Je sais que je fais mal.

DORIMÉNE, dictant.

• J'ai combattu longtemps...

ANGÉLIQUE répété ce qu’elle écrit.

« Longtemps;

DORIMÉNE, dictant.

« mais je suis excédée de monsieur Dormilli...

ANGÉLIQUE, écrivant.

Dites que je l’abhorre ;

Je l’aimerais autant.

DORIMÉNE.

Eh bien ?

«je suis... si cruellement tourmentée.

ANGÉLIQUE

Plus dur encore

Vous vous divertissez.

DORIMÉNE.

Cent fois vous m’avez dit Qu'il vous tourmentait fort.

ANGÉLIQUE

Oui ; mais quand ou écrit!

DORIMÉNE.

Otez cruellement.

ANGÉLIQUE, avec vivacité.

J’y pensais.

DORIMÉNE, dictant.

« Eu vérité, dans les impatiences qu’il mecause...

ANGÉLIQUE

A merveille.

DORIMÉNE, dictant.

« je ne sais qui je ne lui préférerais pas. »

ANGÉLIQUE

Je ne mettrai jamais d’expression pareille.

DORIMÉNE.

Quelle enfance !

ANGÉLIQUE

Jamais. Cédez-moi sur ce point,

Ou...

DORIMÉNE.

Qu’importe le mot, quand la chose u'esl point!

ANGÉLIQUE

U est fort, ce billet.

DORIMÉNE.

Et moi, j’ose prétendre

Qu'un jaloux ou qu'un fat peuvent seuls s’y idcangélique, achevant d'écrire, [prendre- Vous vous figurez donc que Mondor nous croira? Se croire aimé de nous !

DORIMÉNE.

Bon ! il le croit déjà.

Etleshommesd'ailleurs...QueUecraintce$tlavôtre!

Ce sexe est vain, très-vaiu... presque autant que I*' Donnez-moi ce billet, je saurai l’cuvoyer; [nôtre- Et... soyez inflexible avec

le chevalier;

Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

(Angélique se fève pour fui céder la place.)

Moi, j'aime aussi Mondor, et je veux le lui dire- (en j’awyanf.)

Ils seront bien joués, bien plaisants tous les tro|? Quel plaisir d'iulriguer trois hommes à la fois!

ANGELIQUE

Mon Dieu, vous aimez bienàvoir souffrir!... Silencv:

SCÈNE V

V ALSAIS, I)OK Mil. Ll, DORIMÊNE, ANGÉLIQUE. DORMILLI, bas, à Vultain,

Elle écrit.

VALSAIS, froidement.

je le voie

DORMILLI, û Angélique.

Je vous retrouve enfin ; vous me fuyez, cruelle.

ANGÉLIQUE

M'allez-vous faire encor quelque scène nouvelle ?

II est vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement.

Je vous suivrai partout.

(Angélique se réfugie auprès de Doriméne.)

• DORIMÊNE, à part.

C'est là bien un amant.

Quand pourrai-jeobtenir que Valsain lui ressemble? (à Valsain.)

Ah! vous voilà, monsieur?

valsain.

Nous arrivons ensemble.

Et je n'osais, madame, interrompre un billet.

DORIMÊNE, Kim le regarder et continuant d'écrire. Mais vous faites fort bien ; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret ! Vous écririez, madame, en sa présence A cinq ou six rivaux ; toujours sans défiance, Monsieur serait content de lui-même et de vous.

DORIMÊNE.

C'est que précisément j’écris un billet doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez? un billet doux.

VALSAIN.

Peut-être

Daigne-t-on s’occuper...

DORIMÊNE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMÊNE, a part.

Le traître!

Encore un mol.

(Elle écrit d'un air très-animé.) VALSAIN.

Le style en doit être charmant.

Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.

Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire !

(Doriméne plie son billet.)

Mais c'est finir trop tôt: on ne peut trop écrire Quand c’est le cœur qui dicte.

DORIMÊNE, à part.

II raille, le cruel!

Il me ferait écrire un billet doux réel.

Holà, quelqu’un !

(a un laquais.)

Portez bien vite cette lettre.

VALSAIN.

f/est peut-être chez moi que l’on va la remettre.

DORIMÊNE.

Chez vous? Eh bien, monsieur, allez la recevoir. • (Elle sort.)

VALSAIN, souriant.

Ah ! je suis pénétré d’un si flatteur espoir;

J'y cours.

SCÈNE VI

DORMILLI, ANGÉLIQUE.

DORMILLI , retenant Angélique , qui veut suivre Doriméne. Un moment donc.

ANGÉLIQUE

Je suis trop en colère.

Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-jé pu vous déplaire Par un excès d’amour?

ANGÉLIQUE

Oh, discours superflus 1

Monsieur.

DORMILLI.

Toujours monsieur !

ANGÉLIQUE

Je ne pardonne plus.

J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance Que vous pourriez changer; mais je perds patience. Hier, tout cet éclat, tout cet emportement Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu’hier, mademoiselle... J’attends, vous arrivez, vous étiez la plus belle: Dès lors je ne vois plus que vous , que vos appas ; Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.

Vos discours, pleins d’esprit, amusent, intéressent ; Mais à d’autres qu'à moi tous vos discours s’adres- Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux, [sent. Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux ; Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m’en- nuie. On parle enfin d’un whist ; il fait votre partie. J'en fais une autre, moi, loin de vous ! et comment? Je suis distrait; je perds, je joue horriblement. On me gronde, on se plaint ; vous éclatez de rire Et vous et votre fat.

ANGÉLIQUE

J’ai ri ; mais je puis dire Que je n’étais pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment/ je le cnn.

C’est que personne n’aime, ou n’aime comme moi :

LES FAUSSES INFIDELITES, SCENE VIH.

C’est qu'ils ne sentent poi nt, c’est qu’ils n’ont pas mou J'extravagueencffet;carjeveuxqu’unc femme [àmc. N’ait pas l’ambition... de plaire... au monde entier. ANGÉLIQUE.

Voilà comme un jaloux sait se justifier.

Ah! dût-il m’en coûter l’effort le plus pénible,

Je dois pour vous, monsieur, cesser d’étre sensible? A votre folle humeur il faut m’assujettir.

Je ne puis ni marcher, ni m’asseoir, ni sortir,

Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre; C’est celle d’uu rival qu’on vient de me remettra.

Je danse avec quelqu’un; vous rêvez tristement. Me voyez-vous parce; ah! c’est pour un amant. Ai-je fait à Moudor de simples politesses;

On met, sans le savoir, mou éventail en pièces. J'aimerais cent fois mieux un coeur indifférent. Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMI LU

Votre tyran! Jamais. Quelle crainte cruelle! N'auriez-vous pas alors juré d'ôtre fidèle?

ANGÉLIQUE

Je crains quepours'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah ! sans mon fol amour, que je vous haïrais!

Vous saurez à la fin me faire aimer Julie:

Elle m'aime; et pour moi vous l'avez embellie.

Elle ne me voit point ces travers odieux:

Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGÉLIQUE, avec dépit.

Eh bien! monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,

Je vais vous obéir. Mais, du moins, qommez-moi Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGÉLIQUE, souriant.

Et pourquoi

Faut-il vous le nommer?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie!

ANGÉLIQUE

Ciel! encor des fureurs! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI, la suivant. •

Fuycz-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus. Que m'importe un rival, son nom, et vos refus?

SCÈNE VIII

DORMILLI, MONÜOR.

MONDOR, de loin et à part.

lion ! (haut, et d'un air triomphant.)

Toujours de l'humeur? dans l'âge des conquête*. Quand on plaît, quand on aime!

DORMILLI.

Oh ! je sais que vous ôtes

tin excellent railleur; mais moi, qui raille peu,

Je vais, monsieur Mondor, vous faire un libre aveu. Votre présence ici... m'était fort agréable: Cependant...

MONDOR, riant.

Vous croyez que je suis redoutable Et que sur Angélique on a quelque dessein?

DORMILLI.

De grâce, expliquons-nous. Daignez m'apprendre V qui vous en voulez. [enfin

MONDOR

La demande est fort bonne Chevalier, si je puis n’en vouloir à personne.

On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir? Eli bien ! qui vous en veut?

MONDOR

Vous ne le diriez pas à ma place.

DORMILLI.

Il sc peut;

(en riant, et du ton d’un homme qui compte sur la fâttht de Mondor.)

Mais vous le direz, vous, u*cst-cc pas?

Il est leste!

Ma foi, si je le dis, c’est, je vous le proteste,

Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant.*

Je vois que vous souffrez, je suis compatissant. DORMILLI.

Au fait, pàr grâce.

MONDOR

Eh bien! s’il faut vous en instruire. • [Il s'amuse de l'attention que lui prèle Dormilli.) Ces choses-là pourtant ne doivent pas se dire. DORMILLI, avec une impatience qu'il veut masquer «*< un ion badin.

Aujourd’hui l’on dit tout : dites donc.

Trop de feu.

Trop de feu, chevalier; modérez-vous un peu.

Si do mes soins ici quelqu’un doit être en peine. Ce n’est pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi! monsieur; Dorimèoe.- MONDOR, négligemment.

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaisantez-vous?

ni

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, SCÈNE X

MONDOR

Mais non.

DORMILLI.

D'honneur?

MONDOR

D’honneur.

Valsain vous vexe un peu : je suis voire vengeur. Réjouissez-vous bien de sa triste aventure. Dorimène a pour nous (c’est une chose sûre) lin goût très-décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce soupçon-là, monsieur, peut être mal fondé.

MONDOR. [ves?

Soupçon n’est pas le mot : en voulez-vous des preu- Oh 1 parbleu, c’est me mettre à de rudes épreuves! Le moyen avec vous de garder un secret!

(// tire un portefeuille de ta poche.)

Parmi certains papiers, j’ai là... certain billet. Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment; car je pense Que vous ne l’avez point.

Je ne l’ai point?... lisez.

(U lui présente le billet : Dormit li veut t'en suiiir, et Mondor te retient.)

Sous un style badin ses feux sont déguisés :

On badine d’abord, puis on est attendrie ;

Puis le moment fatal, et puis la jalousie;

On tremble de nous perdre, on veut toujours nous Et le roman finit par un beau désespoir. (voir;

(Il éclate de rire.)

Mais n'admirez-vous pas le sommeil léthargique De monsieur de Valsain? Vous craigniez qu’Angé-

[liquc

N'eût pour moi quelque goût; lui, qu’on a supplanté, Il est, le cher marquis, d’une sécurité l .

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa maîtresse!

J'avais su le prévoir; je le disais sans cesse.

MONDOR

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-longtemps avant.

.Mais Angélique!...

MONDOR

Eh bien?

DORMILLI, d’un ton bnuque.

Eh bien, je crois souvent

Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR, d'un air fin.

Néanmoins je vous jure

Qu’à votre affliction (c'est vous parler sans fard) Personne en vérité’ ne prend autant de pari.

Mais adieu; je vous laisse à votre inquiétude.

[Il chante te vers suivant, pris d’un opéra.)

Les amants aflligés aiment la solitude.

SCÈNE X

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI, «I part.

Il me parait bien triste.

valsain, à part. *

Il a l’air indigné.

DORMILLI.

Je vous l’ai dit cent fois; je n’entends rien aux femv als a in. (mes.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mou ami, quelles Ames!

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher!

DORMILLI, A part, en s’éloignant de Valsain

A-t-il quelque soupçon?

VALSAIN, à part, s’éloignant de même.

Je dois lui dire tout; mais de quelle façon?

DORMILLI, ù part.

Comment m’y prendre?

[Ils se rapprochent l’un de l’autre.)

(haut.)

Il faut qu 'avec vous je m’explique.

Je viens d’entrelcnir tout à l’heure Angélique:

Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter, Que votre aimable veuve a su me la gâter.

I C'est une étrange femme, au moins, que Dorimène!

I Êtes-vous bien sûr d’elle?

VALSAIN.

Ah! très-aûr; j'aurais peine ! A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur? j Écoutez, cher ami; surtout point de fureur.

Je commence à penser enfin comme vous-même. Oui, je doute, entre nous, qu’Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé!

Et vous ne craignez pas de vous être trompé Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez-vous, je suppose, | Mc dire qu’Angélique aime... quelqu’un: quelle ose

VALSAIS

Ma foi, vous m'étonnez; je n’osais vous le dire; Vous savez tout. Mondor, qui nous croit ennemis. Et qui me inet, de plus, au rang de ses amis, Vient de me confier ce billet d’Angélique,

Écrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique, Puisque vous la saviez.

ÜOHMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l’ai lu.

DORMILLI.

Vous l’avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'én étais confondu.

DORMILLI, d’une voix étouffée.

Qu'entends-je?... se peut-il?... Angélique perfide? * Je n’en doutcdonc plus!... Quel coupl... Umedécide. Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais, Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.

Ce parti...

VALSAIN.

Serait dur : il faut être équitable.

La mienne m’est fidèle, et je serais coupable Si...

DORMILLI, tris- vivement.

Fidèle ? oui, fidèle : adorez-la. Mondor,

Quelle fidélité! IA, tout à l’heure encor...

Elles poussent bien loin la feinte et le caprice !

Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.

La vôtre... Mais au reste elle m’étonne moins.

VALSAIN, posément.

Qu’a-t-elle fait ? voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins, Mondor tient un billet écrit par Dorimène,

Hillet qu’il montre aussi, que je croyais à peine. Voilà ce quelle a fait; voyez.

VAI4AIK, a part.

Que dit-il là?

Deux billets à Mondor!...

(Anul.)

Répétez-moi cela.

Dorimène...

DonMlLLI, avec impatience.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre...?

DORMILLI.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DOnMILl.I.

Oui, monsieur.

VALSAIN.

lTnc lettre ?

DORMILLI, impétueusement .

Oui, monsieur; oui, monsieur; oui, njonsieur.

VALSAIN, ô parit et toujours de sang-froid.

A Moiidor

Deux billets !... c’est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN, souriant.

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILI.I.

J’avais tort d’accuser ce sexe d'inconstance ;

Il ne trahit pas, non. « Ses vertus, disiez-vous,

« Ses vertus sont de lui, scs défauts sont de nous. « Croyez à ses vertus. * Oh ! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique 1 et c'est Mondor qu'elle valsain. [aime.

Mondor de tout ceci doit être bien content. DORMILLI.

Relie réflexion !

VALSAIN, riant.

Je reviens à l'instant.

[Il va pour sortir.) DORMILLI.

La vôtre disait bien (mais rien ne vous HTraie);

« J'écris un billet doux. ■

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.

(// veut sortir.)

DORMILLI, /m* serrant le bras avec colère.

Du moins! Concevez-vous, homme froid, cœur glacé. Concevez-vous Mondor? Le fai s'esl empressé A vous communiquer le billet d'Angélique :

Celui de Dorimène, il me le communique.

Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

. VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

(à Valsain.) (â lui-méme.)

Ah! fort bien. Croira-t-on qu'Angélique,àsonàge. Avec cet air naïf et le plus doux langage...?

Que n'ai-je aimé Julie !...

(à Valsain.)

Enfin, vous l'avez lu

Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?

Je puis, soyez-en sûr, l'écouter sans colère :

Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire Quelque jour un recueil ; alors vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami ! quel amant ! vous me désespérez... Voyons de près mou fat.

(Il va pour soi tir.) VALSAIN, alarmé.

Pour une bagatelle Tant de bruit ! Arrêtez. Angélique est fidèle

LES FAUSSES INFIDELITES. SCENE XII

Mondor n'est point aimé.

DORMILLI, retenant.

Comment? Que dites-vous?

VALSAI!*.

Qu'on s'amuse à la fois de Mondor et de nous. DORMILLI.

Quoi ! ces billets...

VALSAIN.

Font voir l’accord des deux cousines.

Deux lettres à la fois, et deux lettres badines A Mondor... qui les montre ! Allons , réfléchissez. DORMILLI, avec vivacité.

Est-il bien vrai?... Comment?... De grâce... éclairvalsain. [cissez...

Mais tout est éclairci. L’une est jeune et timide ; l'autre n’est que maligne, et point du tout perfide. Vous croyez leurs billets ! Jecrois plutôt leurs cœurs. Qu’un fat ait des succès, j’y consens, mais ailleurs; Il n'en a point ici.

DORMILLI, t’ embrassant avec transport.

Vous me rendez la vie.

F.n effet, Angélique... Oh! oui, je le parie,

Je suis encore aimé. Vous avez bien raison ;

J'ai mille souvenirs : elle, une trahison !

J'ai cru... J étais donc fou. La découverte ost bonne. Angélique me trompe : eh bien ! je lui pardonne. Elles nous ont joués toutes deux ! mais enfin,

Pour nous en imposer il faut être plus fin.

Nous sommes clairvoyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous présentement puis-je attendre un service?

DORMILLI.

Ah ! je souscris d'avance à vos moindres désirs.

VALSAIN.

laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Dorimène,

De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

[Il t'a pour jorfir.) DORMI!. Ll, le retenant.

Mais sommes- nous bien sûrs?... Croyez-vous fermelest qu'on ne doit jamaiscroire légèrement, [ment?

VALSAIN.

Ah ! voilà mon jaloux 1

DORMILLI.

Nous n’avons pas de preuve.

VALSAIN, rêvant.

Eh bien ! j’en vais avoir. J’imagine une épreuve Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,

Et qui pourra surtout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant.

VALSAIN.

Cœur faible que vous êtes !

C'est pour vous détromper...

(à part.)

Et leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc ?

VALSAIN.

Je songe à vous servir.

Je doute aussi ; je doute, et je vais m'éclaircir. Fartez.

(// veut le faire sortir.) DORMILLI, revenant.

Mais, mon ami, lisez sur Jeur visage.

Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN, le poussant toujours.

C’est à quoi je m’engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI, résistant.

Mais il faut...

VAI.8AIN

Vous sauver.

DORMILLI.

Si vous êtes sûr d’elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée est plus intéressante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains...

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.

Sortez, dis-je, et gardez de paraître sans moi.

(II le pousse enfin hors du théâtre. Un moment après Dormilli rentre , et, sans être aperçu de Yal\ain , se glisse dans un cabinet.)

SCÈNE XI

VALSAIN.

Comment ! il a crié, fait un affreux vacarme ; Moi-môme (car ceci m'a cause quelque alarme) J'aurais vu le Mondor, et rire à nos dépens,

Et de ses deux rivaux faire deux confidents,

Le tout pour s'égayer, pour distraire ces dames! Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes. Oh ! rien n'est dangereux comme l'impunité...

N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité ;

Ne soyons pas cruels... Bonnes gens que noussom- (gaiement .) [mes !

Qui désole une femmeest le vengeur des hommes. Les voici. Bon.

VALSA IN

Je lie sais.

DORIMKXE.

Cet air triste a lieu de me surprendre.

VALSAIS, se promenant toujours.

A tant de perfidie aurais-je dû m'attendre? Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,

Lui promettre son cœur, sa main, et le trahir!

Le moyen qu’à ce coup l'infortuné survive?

DORIMKXE.

Je ne mérite pas une douleur si vive.

VALSAIX.

Votre inconstance aussi me touche infiniment, Mais je n’en parlais pas, madame, en ce moment; Je pense à mon ami, qui prend tout au tragique. Trahi, comme Roland, par une feutre Angélique; Furieux comme lui, plus digne de pitié,

Il a maudit l'amour, et même l'amitié.

Madame, je l’ai vu prêt à perdre la tête:

Il la perdait sans moi.

DORIMKXE.

Vous êtes bien honnête.

La votre était plus calme?

VALSAIX.

Aussi, pour le sauver,

Ai-je pris un moyen... qu'il aurait pu trouver. ANGÉLIQUE.

Et quel moyen ?

VALSAIX.

• Très-simple; il s'offrait de lui-même.

Vous connaissez Julie, et savez qu'elle l'aime? Brune vive, piquante !

DORIMÈNE

Eh bien! il doit l'aimer.

VALSAIX.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMKXE, à part.

Bon.

VALSAIX.

Mais comme Julie est jeune, tendre, et belle...

DORIMÈNE

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIX.

Non, madame; c’est moi qui viens de l'y mener.

Il résistait d’abord ; mais... j’ai su l’entraîner.

DORIMÈNE, û part.

Le monstre!

ANGÉLIQUE, d part.

Ah! dieux!

valsain , à Do ri mène.

Voyez cette scène touchante, Mon ami consolé , les transports d’une amante :

Ils voulaient tout se dire, et ne se parlaient pas; Mais quels regards! J’aimais jusqu'à leur embarras, (a Angélique.)

Vous auriez pris plaisir surtout à voir Julie :

Tous deux nie ravissaient; j’en ai l’ànie attendrie :

(à Dorimène.)

C'est que rien n’est si beau que l’aspect du bonheur; Pour moi du moins. Enfin, j'ai décidé son cœur, (û Angélique.) (à Dorimène.)

Ils seront l’un à l’autre... El quaul à moi, madame, J’attends: peut-être un jour trouverai-je une femme Qui daignera m'aimer:

notre rival heureux, Mondor, monsieur Mondor en a bien trouvé deux. [U salue respectueusement ; on ne lui rend point tes révérences; il sort.)

SCÈNE XIII

DOIUMENE, ANGÉLIQUE.

DORIMKXE. après un long silence pendant lequel elle* tu lever les yeux sur Angélique.

Quel homme!... et je l'aimais!

ANGÉLIQUE

Ah ! vous m'avez perdue.

Mais quelle idée aussi ! c'est vous qui l'avez eue, Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,

De votre habileté j'ai fort à me louer.

I Dormilli sort du cabinet où on l'a ru entrer, et s'arrlti dans te fond du théâtre.)

DORMILLI, bat.

! Écoutons.

DORIMÈNE

L'aventure est heureuse peut-être;

Et je me félicite enfin de les conuaitre.

I Us ne méritent point que l’on se plaigne d eux, i Les voilà donc! voilà comme ils aimaient tous deux! i L’un...

ANGÉLIQUE. [place.

Ils ont fort bien fait; oui, madame, à leur J’cn aurais fait autant. Quoi! Mondor a l'audace ! D'écrire un sot billet, £t nous lui répondons!

• C’est pour un tel rival que nous les trahissons! Pouvaient-ils...

DORIMÈNE

Ils pouvaient, au moins par bienséance, ; Gémir un jour ou deux ; ce u’est pas trop, je pense. J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds, Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.

Eh bien! qui l'empêchait de vous tenir parole?

ANGÉLIQUE

Qui l’empêchait? ô ciel!

DORIMÈNE

Oui; c’était là son rôle, Le rôle de Valsain. de tout amant quitté :

Le nôtre est à présent celui de la fierté.

Cachez donc vos regrets quand l'honneur Yousl'of- ANGÉLIQUE, pleurant presque. (donne.

L’honneur! l'honneur consiste à no tromper perdohmilli. [sonne

Charmante !

(// s'approche d'elle.)

Il m’aimait tant! vous vouliez aujourd'lw

Que votre froid Valsait) fût jaloux comme lui. Ah! par sou défaut même il doit plaire à Julie; Et je dois regretter jusqu a sa jalousie.

Où retrouver jamais un cœur comme le sien?

Si du moins il voyait le désespoir du mien!

Je veux le détromper.

DORMILLI, DOR1MÉNE, ANGÉLIQUE

DOHMILM , avec transport.

Il lest, il vous adore.

ANGÉLIQUE

Ah, ciel! ah, Dormi Di!

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore?

Quoi! vous doutiez d’un cœur où vous régnez toujours?

Disposez de mon sort, de ma main , de mes jours.

DORIMÊNK , avec un air de dépit et de joie.

Ce traître de Valsain!

DORMILLI.

A vu votre artifice,

Et s’est un peu vengé.

ANGÉLIQUE

Vous étiez son complice?

DORMILLI.

Oh! non, pas tout à fait; mais quelle heureuse er- (a Doriména .) [reur!

.N’allez pas le gronder; je lui dois mon bonheur. Sans lui j'ignorerai* ce que je viens d’entendre;

(ù Angélique.)

Je n'aurais pas joui d'une douleur si tendre.

Me le pardounez-vous?

ANGÉLIQUE

Vous avez entendu?

DORMILLI.

Je vous ai laissé dire, et n’en ai rien perdu. DOHIMÈNK , qui voit venir Valsain.

Paix!

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, SCÈNE XVII.

—

t jaloux comme lui. Mon pauvre chevalier, ali ! cpi un sccrcl vous peso .

il doit plaire A Julie; l'Ius de société désormais entre nous :

à sa jalousie. (gaiement.)

cur comme le sien? Du moins, pour les noirceurs, je les ferai saosvou». •sespoir du mien! dorwlli.

Je le veux bien , sans moi.

DORIMÊNK.

Comme il sc justifie!

DORMILLI.

(d Angélique.) {d VaUain.)

NE, ANGELIQl E. croirez-vous encor? J'épouse dortc Julie!

(à Angélique.)

c transport. Quand je jure à vos pieds...

est, il vous adore. tombe aux pieds d'Angélique.)

SCÈNE XVI

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANCÉLIQl'E.

MONDOR , avec un éclat de rire , voyant Dormitli à genoux.

11 est, ma foi, charmant!

Ce tendre chevalier aime excessivement.

Pourquoi le maltraiter ainsi, mademoiselle?

(bas, à Valsain , qui rit.)

Vous riez de le voir aux pieds d'une infidèle, Méchant! Il aime encor l'objet que j'ai charmé.

(bas, à Dormitli , qui rit aussi.)

Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.

(d part.)

Bon, chacun rit de l'autre.

VALSAIN, d Moud or.

On rit de vous.

(à Dorfmène.)

Madame,

Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMÊNK.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur est pour toi. Je te cède l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un simple amusement ne faites pas un crime.

Je n’étais point jaloux, mais par excès d’estime; Et mon ami l’était par un excès d’amour.

\llons, pardonnez-nous; et qu’en cet heureux jour (désignant Mandor.)

Monsieur soit seul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI, du ton le plus railleur.

C’est ainsi que Monder triomphe de deux belles.

: Dorimtne, Angélique, Valsain et Dormilli font ù Mnndnr des révérences ironiques , et sorteul en riant.)

Votre affreux caractère QTKNF Y V I ï

M’est enfin dévoilé; vous êtes le mortel

Le plus faux!... MONDOR, uni.

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel. Expliquera, morbleu, les femmes qui pourra. On ne peut, avec lui, se venger à son aise. L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

L'amour me les ravit, l'hymen me les rendra.

SEDAINE

Michel St: PAINE ! Il faut saluer ce bravo homme avec le plu» profond respect. Sou talent. sa vio honorable, entourée de res-

pects mérités, et la simplicité de «es inu-ur», le recommandent k notre admiration.

Scdainc est un enfant de Paris (4 juillet 1719). Son père était un pauvre arrhitcctc ; il mourut que son III» était encore un enfant. Son oncle, un père adoptif, n'eut |k*a le temps d'élever ce neveu qui lui servait de fils. — Michel *e Ût tailleur de pierre*, sou» un maître appelé Buron , qui le surprit un jour étudiant l'histoire des grand* architectes d'Italie et de France. Il avait inventé une façon plu» rapide et plus logique aussi de tailler sa pierre, et reçut les encouragements d'un savant de l'Académie. Il fut donc adopté par l'architecte Buron. l'aïeul du peintre David. Mais l'architecture eut bientôt cédé le pas & la poésie ; il écrivait toute» sortes de chanson* : chansons de guerre et chansons d'amour. Il réunissait la coquetterie à l'épigramuie, et les dames et le» vieillards étaient attentifs k toute celle poésie légère :

Ah ! mon habit que je vous remercie !

C'eut vous qui me valez cela.

fut répété par la France entière, cl chacun sut enfin le nom du hon Scdainc.

En ce teuips-là, brillait d'un grand charme un drame ingénieux, qui n'était pas la comédie, et moins enrorc l'opéra. Cela s'appelait l'opéra comique, et quand on vit que l'ancien tailleur de pierres excellait dans ces compositions faciles, les musiciens les plus aimés : Pliilidor, Monsigny, et ce nouveau venu, dont le luotide entier disait le* refrains, le jeune Grétry, imploraient, chaque Jour, de Sedaine, un livret d'opéra comique. Au défaut de Scdaine, ils acceptaient les couplet» de Marinonlel. Chose heureuse ! encore aujourd'hui, après un long siècle, Paris et la province

font leurs délice» du Diable à quatre, do Biaise le Savetier , de Hose et Cola» , des Troqueurs, un emprunt de Sedaine à La Fontaine , son cousin germain.

Enfin, un heau jour de l'un de grâce 1705, le jeune Sedaine, hardi plu* que d'habitude, apportait à la Comédie- Française un chef-d'œuvre intitulé : le Philosophe ta ns le

savoir. L'œuvre était toute nouvelle; on eût dit la défend | du duel, contrairement à toutes le* loi* du cardinal «1# Richelieu, et du serment que prêtaient le* roi* de Franer aux aulel* de Heinis, le jour de leur sacre. • Ah ! mon ami, s'écriait Diderot, la belle chose! et quel malheur qor ma fille soit si Jeune, je le la donnerais en mariage! » — Il y eut tout d'abord dans le public une certaine résistai*» au Philosophe tou» le savoir; mais enfin, l'admiration fui la plus forte, et Sedaine, après tant d'obstacles, malgré la défense de M. de Sarlincs, s'empara, triomphant, du Théâtre-Français.

1-1 Gageure imprévue i un des plus beaux rôle* dr M11* Mars avec celui de Vlctorine) ajouta son charme à l'intérêt du premier drame. Or, ceci fait , Sedaine en look hâte revint à ses chansons. Richard Cu:ur-de-Lion accomplit cette suite ingénieuse d'inventions délicates, et dé*ornM> le noin de Sedaine Dit populaire. Aline, reine de Golcwéf, les Sabot», le Déserteur, autant de succès de la dernière heurc. Enfin, quand il eut soixante-cinq ans, il écrivit 1 l'Académie une lettre touchante : «Permettez, disait- il.» mon cercueil de traverser le Louvre. .. L'Académie entendit celte Juste prière, et les portes difficile» furent ouvertes 1 l'auteur du Philosophe et de la Gageure. Il ne sait pa* I» grammaire, disait La Harpe, un jaloux... Il savait mien que la grammaire, il savait plaire et toucher.

Ce lion homme , en fin de compte, eut une vie heureuse ; une tendre é|»ouse lui ferma le* veux, le IS ou* 1797 ; ses nombreux enfants le pleurèrent. Ame droit» et généreuse, il n'avait Jamais oublié les bienfait» dr l'architecte Buron, et, par reconnaissance, il fil élever & ses frai* le Jeune David, qui devait être un jour le maître absolu dr |a peinture française.

Autour de Sedaine étant vieux , accoururent le* P*°» célèbres artiste* et le» meilleur» écrivains de son *****< ■ . II» étaient charmé» de la bonté, autant que de l'esprit dr cet inépuisable amuseur. Plus lard, quand on croyait *•» famille oubliée, un vrai poète, Alfred de Vigny, écririt en l'honneur de Sedaine un petit roman qui fit le tour du monde, et, grâce à ce* page* touchantes, la pelitc-flUe de Sedaine cul de quoi vivre et de quoi mourir.

u faîivzùpvtt 2 Am u savojj*

M \ VMIKIU'K

Mon lils est moil ' Je I ai vu là l'ai pas embrasse

cl je ne

Aftnnr f? .'r.n t

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, I.F. 3 NOVEMBRE

PERSONNAGES

M. VANDERK f*sk.

M. VANDERK ms.

M. DESPARVfLLE pè»k, «ncicn oflkicr.

M- DESPARVILLE rus, officier de cavalerie. MàDtMK VANDERK.

l*t Marquas, «crur de M. Yamlcrk père.

ANTOINE, hoinuic de confiance de M. Vandcrk.

PERSONNAGES

VICTORINE, fille d'Antoine.

Mlle SoPHit VANDERK. fille de M. Vanderk. En PntsiDEKT, fntur époui de Mlle Vandcrk. Un Donestiquk i>e M. Dksparvillk.

Un Domestioi'K i>e M. Vandekk fils.

Les Domkstiuies de la maison.

Le Dommtiqi'k de la marquise.

La aoAno H paaae dans one grande ville de France.

ANTOINE, VICTORINE

ANTOINE

Uuoi! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE

Bon, mon papa! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE

Je ne ine paye pas de celte raisou-là.

VICTORINE

Je venais vous demander...

ANTOINE

Mc demander? Et moi je vous demande ce que tous avez à pleurer; et je vous prie de me le dire.

VICTORINE

Vous vous moquerez «le moi.

Il y aurait assurément un grand danger.

VICTORINE

i Si cependant ce que j'ai à vous dire était vrai, ! vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE

Cela peut être.

VICTORINE

Je suis descendue chez le caissier, de la part de madame.

ANTOINE

Eh bien?

VICTORINE

; Il y avait plusieurs messieurs qui attendaient l leur tour, et qui causaient ensemble. L'un d'eux a dit : « Ils ont mis l'épée à la main, nous sommes sortis, et on les a séparés. »

ANTOINE

Qui?

VICTORINE

C'est ce que j'ai demandé. « Je ne sais, m'a dit l'un de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, lavez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, paremenLs rouges? — Oui. — Jeune? — Oui ; de vingt à vingt -deux ans. — Bien fait? » Ils ont souri : j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

Il est vrai que vos questions étaient fort modestes.

VICTORINE

Mais si cotait le fils de monsieur?...

ANTOINE

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE

C'est cc que j'ai pensé.

ANTOINE

Est-il le seul dans la marine?.

VICTORINE

C’est ce qpc je me disais.

ANTOINE

N’y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE

C'est vrai.

ANTOINE

Il faut avoir le cœur bien sensible !

Ce qui me ferait croire encore que ce n’est pas lui, c’est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avait commence la querelle.

ANTOINE

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE

Oui, je pleurais.

ANTOINE

il faut bien aimer quelqu’un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE

Eh, mon papa! après vous, qui voulez- vous donc que j'aime le plus? Comment! c'est le fils de la maison : feu ma mère l'a nourri : c’est mon frère de lait; c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-môme vous l’aimez bien.

ANTOINE

ANTOINE

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE

Il faut que je la remette raoi-mème : mon maître me l’a ordonné.

ANTOINE

Monsieur n’est pas ici ; et quand il y serait, vou:* prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE

Il n’est pas neuf heures.

Oui ; mais c’est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n’est qu’une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et je...

LE DOMESTIQUE

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE

En cc cas, passez au magasiir^et attendez, je vous ferai avertir.

LF. DOMESTIQUE.

Par là?

ANTOINE

Oui... à gauche, à gauche.

VICTORINE, ANTOINE

VICTORINE

Monsieur u'csl donc pas rentré?

ANTOINE*

Non. Il est retourné chez le notaire.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable. VICTORINE.

Ah! cela me faisait de la peine.

ANTOINE

Allez, vous ôtes folle.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer?

ANTOINE

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE

Dans un café.

ANTOINE

Il n’y va jamais.

VICTORINE

Peut-être par hasard... Ah! si j'étais homme, j’irais.

SCÈNE II

VICTORINE, ANTOINE, un domestique.

LE DOMESTIQUE

Monsieur.

ANTOINE

Que voulez-vous?

le domestique.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

VICTORINE

Madame m’envoie vous demander... Ab! je voudrais que vous vissiez mademoiselle avec ses habits de noce ! on vient de les essayer. Les diamants, le collier, la rivière de diamants! Ah, ils sont beaux ! il y en a un gros comme cela : et mademoiselle, ali ! comme elle est charmante ! Le cher amoureux est en extase. 11

est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche. Vous ne la reconnaîtriez pas.

ANTOINE

Sitôt qu’elle a une mouche...

VICTORINE

Madame m'a dit : a Va demander à ton père si monsieur est revenu, s’il n’est pas en affaire, et si on peut lui parler. » Je vous dirai; mais vous n’en parlerez pas... Mademoiselle va sc fairo$annoncer comme une dame de condition, soufun autre nom ; et je suis sûre que monsieur y sera trompé.

ANTOINE

Certainement un père uc reconnaîtra pas sa fille!

VICTORINE

Non, il ne la reconnaîtra pas, j’en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y auii de quoi rire. Cependant il n’a pas coutume de rentrer si tard.

SCÈNE IV

M. VAN’DERK, ANTOINE ; deux hommes portant de Varient dans des hottes.

M. van DEH K, aux porteurs.

Allez àt ma caisse : descendez trois marches, et ! montez-en cinq, au bout du corridor.

ANTOINE

. Je vais les y mener.

M. VANDERK.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (II pote son ehapran et son épée; il ouvre un secrétaire.) Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE

Non, monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

M. VANDERK.

Gardes-en un. Oh nà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

N'en ayez pas plus que moi.

M. VANDERK.

J'en aurai ma part.

ANTOINE

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

M. VANDKHK.

Tu ne peux pas tout Taire.

ANTOINE

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu’invité. Vous aurez bien assez d’occupation de recevoir votre monde.

M. VANDERK.

Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye : surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE

Je le sais.

M. VANDEHK.

Je ne veux pas de débauches.

ANTOINE

Il n’y en aura pas.

M. VANDERK.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

Oui, monsieur.

M. VANDERK.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE

Je le leur dirai.

M. VANDERK.

Je veux recevoir leur santé, et boire à la leur.

ANTOINE

Ils seront charmés.

M. VANDERK.

La table des domestiques sans profusion du côte du vin.

ANTOINE

• Oui.

M. VANDERK.

Un demi-louis à chacun, comme présent de noce.

ANTOINE

Oui.

M. VANDERK.

Si lu n'as pas assez de ce que je l'ai douué, avance-le.

M. VANDERK. #

Je crois que voilà tout... Les magasins fermes;... que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux, et ferme la porte en dedans.

ANTOINE

Ma fille y restera.

M. VANDERK.

Non : il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE

C’est peu de chose.

M. VANDERK.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d’eau.

(Ici Victor ine entre; elle parle il son père à l'oreille:

il lui répond.)

ANTOINE, à sa fille.

Olli. (Après fju’elle est partie.) Monsieur, VOUS SCI1tez-vous capable d’un grand secret?

M. VANDERK.

Encore quelques fusées, quelques violons!

ANTOINE

C’est bien autre chose. Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse...

M. VANDERK.

Ma fille?

ANTOINE

Juste. Elle vous demande un tète-à-tôle.

M. VANDERK.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE

Elle vient d’essayer ses diamants, sa robe de noce : on lui a mis du rouge et une mouche. Madame et elle pensent que vous ne la reconnaîtrez pas. La voici.

SCÈNE V

Mll# SOPHIE VANDKKK, annoncée tons le nom de Mmc de

Vanderville ; M. YANDEKk, ANTOINE, us DO- MESTIQUE.

LK DOMESTIQUE, riant.

Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

M. VANDERK.

Faites entrer.

(Oh owitc les deux boitants. De grandes révérences.) * SO-PHIE, interdite.

Mou... monsieur.

M. VANDERK.

Madame... Avancez un siège, (lu s'asseyent. — A Antoine.) Elle n’est pas mal. (A Sophie.) Puis-je savoir de madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, tremblante.

C'est que... mon... monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

M. VANDERK.

Si madame veut bien me le confier.

(Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.)

• ANTOINE

Ah, monsieur! qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE

Le voici. (Le pire se lève pour prendre le papier.) Ail. monsieur! pourquoi vous déranger? (A part.) Je suis toute interdite.

M. VANDERK.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux. Je vais... (Pendant que M. Va ndcrk va à son secrétaire , Sophie fait signe A Antoine de ne rien dire .1 Ce billet esl excellent : il vous est venu par la Hollande?

SOPHIE

Non... oui.

M. VANDERK.

Vous avez raison, madame... Voici la somme.

SOPHIE

Monsieur, je suis votre très-lfumble et trèsobéissante servante.

M. VANDERK. „

Madame ne compte pas?

SOPHIE

Ah! mon cher... mon... monsieur, vous êtes un si honnête homme,... que... la réputation,... lu renommée dont...

SCÈNE VI

les précédents; M"* VANDEIIK.

SOPHIE

Ah! maman! papa s’est moqué de moi.

M. VANDERK.

Comment! c’est vous, ma fille?

SOPHIE

Ah! vous m’aviez reconnue.

I MADAME VANDEIIK.

J Comment la trouvez-vous?

M. VANDERK.

Fort bien. •

SOPHIE

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une voleuse; et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

M. VANDERK.

Garde-lc, ma fille. Je ne veux pas que dans toute la vie tu puisses te reprocher une fausseté, même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Carde les trente louis.

SOPHIE

Ah! mon cher père!

M. VANDERK.

Vous aurez des présents à faire demain.

SCÈNE VII

les précédents; LE GENDRE.

M. VANDERK.

Vous allez, monsieur, épouser une jolie personne! Se faire annoncer sous 1111 faux nom, sc servir d'un faux seing pour tromper son pcrc : tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE

Ah, monsieur! vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, et voici la main qui a signé.

M. VANDERK, prenant la main de sa fille et celle de son futur.

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE

Si vous punissez ainsi, comment récompensez* vous donc?

SOPHIE, au futur,

Permettez-moi, monsieur, de vous prier...

LE GENDRE

Commandez.

SOPHIE

Devinez ce que je veux vous dire.

MADAME VANDERK, à son mari.

Votre fille est très-embarrassée.

M. VANDERK.

Quel est son embarras?

LE GENDRE

Je voudrais bien vous deviner... Ali! c'est de vous laisser?

SOPHIE

Oui.

MADAME VANDERK.

Votre tille nous quitte; elle veut vous demander..

M. VANDERK.

Ah, madame!

MADAME VANDERK.

Ma fille!

LK PHILOSOPHE SANS LE SAVOJIl, ACTE II, SCÈNE I.

HIE

Ma mère ! Ah, mon cher père! je...

[Faisant le mouvement p onr se meure a genou*; le p'ere la retient.)

M. YAXDKHK.

t Ma Mlle, épargne à ta mère et à moi l'attendri— ^enieut d'un pareil moment. Toutes nos actions m tendent, jusqu'à présent, qu'à attirer sur toi et sur Ion frère toutes les faveurs du ciel. .Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfants.

SOPHIE

Ah! si jamais je l'oublie...

Y I. ITOU 1 NE

Le voilà! le voilà!

MADAME VAN DK1I K.

«Jui? qui donc?

VICTOIUNK.

Monsieur votre fils.

MADAME VANOEHK.

Je vous assure, Viclorine, que plus vous avance/ en âge, et plus vous exlravaguez.

VICTOHINE.

Madame !

MADAME VANOEHK.

Premièrement, vous entrez ici saus qu'on vou.appelle.

VICTOHIXE.

Mais, madame...

MADAME VANOEHK.

A-t-ou coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE

Ma boune amie, vous êtes bien folle.

VICTOHINE.

C’est que le voilà.

(/.f fils Jait des révérence* I SOPHIE.

Ah! mon frère ne me reconnaît pas!

M. VANOEHK FILS.

Eli! c'est ma sœur! ob ! elle est charmante!

MADAME VANOEHK.

Tu la trouves donc bien?

M. VANOEHK FILS.

Oui, ma mère.

I.ES PRECEDENTS; I.E CENDRE. 4 LE GENDRE

M’est-il permis d'approcher? (A Sophie ; ensuite an P*rr-) Les notaires sont arrivés.

(Il feut donner le bras h Sophie, qui montre sa mère. SOPHIE.

A ma mère.

M. VANDEHk fils, SOPHIE, VlCTORlNE.

SOPHIE

Vous me trouvez donc bien, mon frère?

M. VANOEHK FILS.

Oui, très-bieu, ma somr.

SOPHIE

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu’un jour comme celui-ci vous ôtes revenu si tard. Demandez à Viclorine.

M. VANOEHK FILS.

Mais quelle heure est-il doue?

SOPHIE, lui donnant une mot Ire.

Tenez, regardez.

M. VANOEHK FILS.

Il est vrai qu’il est un peu tard. Cette montre est jolie, très-jolie.

(Il veut la rendre.)

SOPHIE

Noii, mon frère, je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous ôtes fait attendre.

M. VANOEHK FILS.

Et moi je. l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, ine féliciter de vous savoir heureuse!

(Le gendre rentre : il prend la main de Sophie. Le frère regarde la muutre, lève, tl soupire. Viclorine le regarde.)

SCÈNE I

ANTOINE, LE DOMESTIQUE qui a déji\ parti.

ANTOINE

! Où diable étiez-vous donc?

LK PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR. ACTE il. SCENE IV.

LK DOMESTIQUE

J étais dans le magasin.

ANTOINK.

Qui vous y avait envoyé?

LK DOMESTIQUE

Vous.

ANTOINE

El que faisiez-vous là?

LK DOMESTIQUE

Je dormais.

ANTOINE

Vous dormiez! Il faut qu'il y ait plus de deux heures.

LK DOMESTIQUE

Je n en sais rien. Eh bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE

Bon! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE

Attendez.

SCÈNE III

[M. VANDEHK fils.

Quelle fatalité! je ne voulais pas sortir; il semblait que j'avais un pressentiment. Les commerçants... les commerçants... C'est l'état de mon père, < et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse... Ah, mon père! mon père! un jour de noce! Je vois toutes scs inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah, Dieu! que ne donnerais-je pas pour reculer d'un jour, d'un seul jour?... Reculer... {Le pire entre, et le regarde.' Non certes, je ne reculerai pas. Ah, Dieu!

(U aperçoit ton pire-, il prend un air gai.)

SCÈNE IV

M. VANDEHK père, M. VANDEHK fils.

M. VANDEHK PÈRE.

lié mais! mon fils, quelle pétulance ! quels mouvcments! que signifie?...

M. VANDEHK FILS.

Ce n'est rien, mou père... C'est que... je déclamais; je... je faisais le héros.

M. VANDEHK PÉltR.

Vous ne représenteriez pas demain quelque piéc» •le théâtre, une tragédie?

M. VANDEHK FILS.

Non, non, mon père.

M. VANDEHK PEHE.

Faites, si cela vous amuse : mais il faudrait quelques précautions. Diles-ie-moi; et s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

M. VANDEHK FILS.

Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirais.

M. VANDEHK PÈRB.

Si vous me trompez, preuez-y garde : je ferai cabale.

M. VANDEHK FIL*.

Je ne crains pas cela. Mais, mon père, ou vient •le lire le contrat de mariage de ma sœur : nous l’avons tous signé. Quel nom y avez-vous pris? et juel nom m'avez-vous fait prendre?

M. VANDEHK PÈRE.

I,c vôtre.

M. VA N DK R K FILS.

Le mien! csl-ce que celui que je porte? ..

M. VANDEHK PÈRE.

Ce n 'est qu’un suruoin.

M. VANDEHK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d’aucicn baron de Savières, de Clavièrcs, de...

M. VANDEHK PÈRE.

Je le suis.

M. VANDEHK FILS.

Vous ôtes donc gentilhomme?

M. VANDEHK PÈHE

Oui.

M. VANDEHK FILS.

Oui ?

M. VANDEHK PÈHE.

Vous doutez de ce que je dis?

M. VANDEHK FILS.

wNon, mou père : mais est-il possible?...

M. VANDEHK PÈHE.

Il n’est pas possible que je sois gentilhomme !

M. VANDEHK FILS.

Je ne dis pas cela. Mais est-il possible, fussiezvous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un étal?

M. VANDEHK PÈHE.

Mou fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, ACTE 11, SCENE IV

H. VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour descendre du rang le plus distingué au rang...

Achevez : au rang le plus bas.

M. VANDERK FII.S.

ie ne voulais pas dire cela.

M. VANDERK PÈRE.

Écoutez : le compte le plus rigide qu'un père doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyons-nous. (Le pire s'assied; le fili prend un siéye , et s'assied ensuite.) J'ai clé élevé par votre bisaïeul : mon père fut lue fort jeune à la télé de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierais pas l'histoire de ma jeunesse; et la voici. Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas. j'ai eu le bonheur de bien choisir, t u jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans (c'était mou Age) attirât les attentions d'un autre enfant : votre mère n'avait pas douze ans; il me traita avec une hauteur... Je ne le supportai pas, nous nous battîmes?

VI. VANDERK PERE

Non; à l'épée. Je fus forcé de quitter la province : votre mère me jura une couslauce qu'elle a eue toute sa vie. Je m'embarquai, lin bon Hollandais, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étais, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là où j'ai connu Antoine). Le bon Hollandais m'associa à son commerce, il m'offrit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagements; il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parents de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice : c'est cette bonne vieille qui est ici. Nous nous marions; le bon Hollandais mourut dans mes bras; je pris, à sa prière, et son nom et son commerce. Le ciel a béni ma fortune, je ne peux pas être plus

heureux, je suis estimé. Voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des première» places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de*os aïeux : j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité do servir le prince avait fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous, ces biens; et si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer. Mais, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut donner la noblesse n'est pas capable de l'êlcr.

M. VANDERK FILS.

Ali! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

M. VANDERK PÈRE.

Un préjugé! Un Ici préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

M. VANDERK FILS.

Lola n'empèchc pas que le commerce 11e soit considéré comme un état.

M. VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui, d'un trait de plume, se fait obéir d'un l>out de l'univers à l'autre! Son nom, son seing n'a pas besoin, comme la monnaie des souverains, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait; il a signé, cela suffit.

M. VANDERK FILS.

J'en conviens; mais...

M. VANDERK PÈRE.

Ce n’est pas un peuple , ce n’est pas une seule nation qu’il sert; il les sert toutes, et en est servi : c’est l’homme de l'univers.

M. VANDERK FILS.

Cela peut être vrai; mais enRn en lui- même qu’at-il de respectable?

M. VANDERK PÈRE.

De respectable! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la hase de ses titres : la droiture, l'honneur, la probité.

M. VANDERK FILS.

Votre conduite, mon père.

M. VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois, la guerre s’allume, tout s’embrase, l'Europe est divisée; mais ce négociant anglais, hollandais, russe ou chinois, n’en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes, sur la surface de la terre, autant de fils qui lient ensemble les nations, et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce que c’est qu'un honnête négociant.

M. VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

M. VANDERK PÈRE.

Je ne connais que deux états au-dessus du commerçant (en supposant encore qu'il y ait quelque différence entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le ciel les a placés); je ne connais que deux étals : le magistrat qui fait parler les lois, et le guerrier qui défend la patrie.

M. VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils; il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez, et qui ne tiennent à vous.

M. VANDERK FILS.

Mon père, pourquoi donc me l'avoir caché si longtemps?

LE PHILOSOPHE SANS LE S

Si. VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devint le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui dans un âge moins avancé sc seraient produites avec plus d'amertume.

M. VANDKRK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

M. VANDKRK PÈRE.

Qu est-ce?

SCÈNE V

M. VANDEItK père; M. VANDERk fils, qui re re ; ANTOINE, LE DOMESTIQUE.

ANTOINK.

C’est un domestique... Il y a, monsieur, plus de trois heures qu’il est là.

y. VAXDEHK PEUR.

Pourquoi faire attendre? Pourquoi ne pas faire parler? Sou temps peut être précieux, son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE

Je l'ai oublié, on a soupe, il s’est endormi.

LE DOMESTIQUE

Je me suis endormi; ma foi, on est las... on est las. Où diable est-elle à présent? cette chienne de lettre me fera damner aujourd’hui.

M. VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE

Ali! la voilà!

(// baille ftendant que le pt're lit; te Jils rite.)

Vous direz à votre maître... Qu’csl-il votre maître?

LE DOMESTIQUE

M. Desparville.

M. VANDERK PÈRE.

J'euteuds; mais quel est son étal?

I.K DOMESTIQUE

Il n*y a pas longtemps que je suis à lui; mais il a servi.

M. VANDERK PERE.

Servi ?

LE DOMESTIQUE

Oui, c’e>l un oflicier distingué.

M. VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître, dites à M. Desparville que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l’alteuds ici.

LE DOMESTIQUE

Oui.

M. VANDERK PÈRE.

Dites, je vous eu prie, queje suis bien lâche de ne

XI. VANDERK PÈRE

Il vaut mieux les dire que les taire.

M. VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

M. VANDERK PERE.

C'est de votre âge : vous allez voir ici uue femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

M. VANDERK FILS.

Qui donc?

M. VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur; elle devrait être arrivée; c'est en vain que je l'ai établie honorablement : elle est veuve à présent et sans enfants elle jouit de tous les revenus des biens que je vou> ai achetés, je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle lie nu* pardonnera jamais l'état que j'ai pris; et lorsque mes dons 11e profanent pas ses mains, le nom de frère profanerait ses lèvres : elle est cependant la meilleure de toutes les femmes ; mais voilà comme uu honneur de préjuge étouffe les sentiments de la nature et de la reconnaissance.

M. VANDKRK FILS.

Mais, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerais jamais.

M. VANDERK PÈRE.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils; c'est une faiblesse en elle, c’est de l'honneur mal entendu, mais c’est toujours de l’honneur.

M. VANDERK FILS.

Vous ne m’aviez jamais parlé de cette tante.

M. VANDKRK PÈRE.

Ce silence entrait dans mou système à votre égard ; elle vit dans le fond du Berri ; elle n’y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres; et l’idée de noblesse est* si forte en clic, que je ne lui aurais pas persuadé de venir au mariage de votre sœur, si je ne lui avais écrit quelle épouse un homme de qualité : encore a-t-elle mis des conditions singulières.

M. VANDERK FILS.

Des conditions!

M. VANDKRK PÈRE.

« Mon cher livre, m ‘écrit-elle, j'irai; mais ne

SCÈNE VII

M. YANDERK P*», Madame YANOEHk,

M. YANDERK fils, LE GENDRE, SOPHIE.

MADAME YANDERK.

Voici, je crois, ma belle-soeur.

M. VANDRRK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE

Voici ma tante.

M. VAN DPR K PERE.

Restez ici, je vais au-devant d’elle.

LF. GENDRE.

Vous accompagnerai-je, monsieur?

M. YANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclaircz-moi.

MADAME YANDERK, M. YANDERK fils, LE GENDRE, SOPHIE.

LE GENDRE

Eli bien! mon cher frère, vous avez aujourd'hui | un petit air sérieux...

M. VANDRRK FIL*

Non, je vous assure.

LE GENDRE

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

M. VANDRRK FILS.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, d sa mire.

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDRRK.

Gardez-vous-en bien ! laissez-moi parler.

SCÈNE IX

1RS pnÉCKDRNTs; M. VANDERK pkrk, l.A TANTK:

UN LAQUAIS ta veste, une ceinture de soie f botté, un fouet sur l'épaule ; cependant il porte In robe de la tante .

LA TANTE

Ab! j'ai les yeux éblouis; écartez ces flambeaux... Point d'ordre sur les routes; je devrais être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas; une duchesse, une financière, r est égal... Des chevaux terribles; mes femmes

ont eu des peurs !... (a son laquait.) Laissez nia robe, vous... Ah! c'est madame Vanderk !

MADAME VANDERK.

Madame, voici ma fille que j’ai l'honneur de vous présenter.

LA TANTE, û M. Vanderk pire.

Quel est ce monsieur noir, et ce jeune, homme?

M. VANDERK PÈRE.

G’esl mon gendre futur.

LA TANTE , en regardant le fils.

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d’un ang noble.

M. VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu’il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE

Quelque chose?... oui, le front. R est sans doute avancé dans le service?

M. VANDERK PERE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE

Il a sans doute un régiment?

Non.

LA TANTE

Pourquoi donc?

M. VANDERK PÈRE.

Lorsque par ses services il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE

Vous avez eu vos raisons, il est fort bien : votre fille l'aime apparemment.

M. VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE

Moi, je me serais peu embarrassée de cet amourlà, et j'aurais voulu que mon gendre eût un rang avant de lui donner ma filte.

M. VANDERK PÈRE. •

Il est président.

LA TANTE

Président! Pourquoi porte-t-il l'uniforme?

M. VANDERK PÈRE.

Qui? Voici mon gendre futur.

LA TANTE

Cela! Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE

Oui, madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu’il y a de mieux.

LE GENDRE

Et qui le sont, madame.

LA TANTE, o« pire.

Vous ne m’avicz pas écrit que c'était un homme de robe. (vt« gendre.) Monsieur, je vous fais mon compliment, je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR , ACTE II, SCÈNE X

LE GENDRE

Madame...

LA TANTE

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE

Certainement, madame...

LA TANTE

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce , une modestie...; elle sera dignement madame la présidente. Et ce

jeune monsieur?

C’est mon fils.

LA TANTE

Votre fils! votre fils! vous ne me le dites pas... C’est mon neveu! Ah ! il est charmant, il est charmant! Embrassez-moi, mou cher enfant. Ah! vous avez raison, c’est tout le portrait de mon grandpère; il m’a saisie : ses yeux, son front, l’air noble. Ah ! mon frère, ah ! monsieur ! je veux remmener, je veux le faire, connaître dans la province, je le présenterai : ah ! il est charmant.

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

M. VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant : je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir.

M. VANDERK VILS.

Ma chère tante, je vous souhaite...

SCÈNE X

M. VANDERK fils,', MCTORINK.

• M. VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle, à ce qu'il me parait.

YICTORINE.

C'est madame votre tante?

M. VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINB.

Ses domestiques font uii train... Elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes : ils soûl d'une arrogance... Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là; elle veut ci, elle veut ça: il semble que tout soit à elle.

M. VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE

Vous ne la suivez pas,, votre chère tante?

M. VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE

Attendez donc.

M. VANDERK FILS.

Que veux-tu?

VICTORINE

Voyons donc votre nouvelle montre.

M. VANDERK FILS.

Est-co que tu ne l’as pas vue?

Que je la voie encore! Ah, quelle est belle! des diamants! à répétition ! Il est onze heures sept. huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain, à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

M. VANDERK FILS.

Comment, ce que je ferai ?

victorine.

Oui. Vous vous lèverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la I main à la mariée : on reviendra à deux heures; on i dînera, on jouera; ensuite votre feu d’artifice... pourvu encore que vous ne soyez pas blessé.

M. VANDERK FILS.

Ah! si je le suis?...

VICTORINE

Il ne faut pas l'être.

M. VANDERK FILS.

Oui, cela vaudrait mieux.

VICTORINE

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

M. VANDERK FILS.

Tu serais bien étonnée si je ne faisais rien de tout cela.

victorine.

Que ferez-vous donc?

M. VANDERK FUJI.

Ali reste, tu peux avoir raison.

VICTOHINE.

C'est joli, une montre à répétition; lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure : je crois que je me réveillerais exprès.

M. VANDERK FILS.

Eh bien ! je veux quelle passe la nuit dans ta chambre, pour savoir si tu te réveilleras. victorine.

Oh! non.

M. VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE

Si on le savait, on se moquerait de moi.

M. VANDERK FILS.

Qui le dira? Tu me la rendras demain au malin. victorink.

Vous pouvez en être sûr; mais... vous?

M. VANDF.RK FILS.

N'ai-je pas ma pendule? Et puis tu me la rendras.

VICTORINE

Sans doute.

M. VANDF.RK FILS.

Qu’à moi.

SCÈNE XI

VICTORINE

Qu’à moi, qu’à moi ! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd’hui : ce n’esl pas sa gaieté, son air franc : il rêvait... Si c’était... non...

V. Vnnderk regarde partout. Le domestique est botté ainsi que son maitre , i pii lient de tu pistolets.

M. VANDERK FILS.

Champagne.

I.E DOMESTIQUE

Monsieur.

M. VANDERK PILS.

Va ouvrir le volet.

LE DOMESTIQUE

J’y vais... le voilà ouvert.;

M. VANDERK FILS.

Eh Iden ! les clefs?

LE DOMESTIQUE

J’ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé : enfin j’ai réveillé le portier.

M. VANDERK FILS.

ANTOINE, VICTORINE

ANTOINE

Eli bien! on vous appelle, on vous sonne depuis une heure. Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine qu'une maison de quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit! Je n’oublie rien? Non. {U souffle les bougie*.) Je vais me coucher. ,

Eh bien?

LE DOMESTIQUE

Il dit que M. Antoine les a.

M. VANDERK FILS.

Et pourquoi Antoine a-t-il pris ces clefs?

LB DOMESTIQUE

Je n’en sais rien.

M. VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE

Je ne l’ai pas demandé : voulez-vous que j’y aille?

M. VANDERK FILS.

ACTE TROISIÈME

Non... Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE

Ils sont dans la cour.

M. VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n’y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

LE DOMESTIQUE

Non. Tout le monde dort : j’ai cependant vu de la lumière.

M. VANDERK FILS.

Où?

LB DOMESTIQUE

Au troisième.

M. VANDERK FILS.

Au troisième?

LE DOMESTIQUE

Ah ! c’est dans la chambre de mademoiselle Victorinc ; mais c'est sa lampe.

M. VANDERK FIL*.

Victorinc... Va-t’en.

LE DOMESTIQUE

M. YANDEKK fils, son domestique.

*• landerk fils entre en tiUnnnaot avec précaution : le doinrxijque ouvre le volet fermé le soir par Antoine:

Où irai-je?

M. VANDERK PILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère: point de bruit surtout; il ne faut ré- | veiller personne.

\HS

l'E PHILOSOPHE SANS EK SAVOIR, AT, T K HI, SCKNK Y.

SCÈNE II

M. VANDKRK fils.

Pourquoi Antoine a- (-il pris ces clefs? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai... Je veux sortir... J ai des emplettes... j'ai quelques affaires... frappons. Antoine?... il n'entend rieu... Antoine?... 11 va me faire ceut questions : o Vous sorte/ de bonne heure. Quelle affaire avez- vous doue? Vous sortez à cheval : attendez le grand jour. » Je ne veux pas attendre, moi. Qu'il me donne les clefs. (// frappe.. Antoine?

Antoine, en dehon.

Qui est là?

M. VANDKRK K ILS.

Il a répondu. Anloiue?

ANTOINE

Qui peut frapper si matin?

M. VANOKHK FUJI.

Mol.

ANTOINE

Tout à l'heure! j'y vais.

M. VANOKHK FILS.

Il se lève... Rien de moins extraordinaire; j'ai affaire, moi; je sors. Je vais à deux pas : quand j irais plus loin? — Mais vous ôtes en bottes? Mais ce cheval, ce domestique? — Ch bien! je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire une commission. Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

M. VANOKHK FII.S.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE

I Mais vous sortez de bonne heure?

M- VANOKHK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre ces clefs.

ANTOINE

! Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé de l'embarras, des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier : enfin, que sais-je?

| XI. VANDKRK FILS.

| Eli bien ! mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service : entre tout ' doucement, je t'en prie, dans l'appartement de i mon père : il aura mis les clefs sur quelque table, sur quelque chaise; apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller, je serais au désespoir d'avoir été • ' la cause que son sommeil eût été trouble.

ANTOINE

Mais pourquoi n'y allez-vous pas vous-même?

M. VANOKHK FILS.

C’est que... S’il l’entend, tu lui donneras mieux que moi une raison.

ANTOINE

J’y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

m. vanderk fils.

, Üù veux-tu que j'aiHe? je n'ai point de ciels.

ANTOINE

Ah! c'est vrai.

SCÈNE IV

M. VANDKRK fils.

M. VANDKRK fils; ANTOINE, mn tnl « In mai,,.

Kh bien! qu'est-cc que c'est? Ah! monsieur, c’est vous?

M. VANDKRK FILS.

Oui ; donne-moi vite les clefs de la porte cochère.

ANTOINE

Les clefs?

M. VANDKRK FILS.

Oui.

ANTOINE

Les clefs? Mais le portier doit les avoir.

M. VANDKRK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE

Ah! c’est vrai : hier au soir, je ne m’en ressouvenais pas. Mais, à propos, monsieur votre père

les a.

M. VANDKRK FILS.

Mon père! et pourquoi les a-t-il?

ANTOINE

Demandcz-lui ; je n'en sais rien.

J’aurais bien cru qu’il m’aurait fait plus de questions; Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père!... Il dort... il ne sait pas... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui m’entoure m’est plus cher : quitter cela pour toujours, ou pour longtemps; cela fait une peine qui. . N’importe... Ah, ciel! c’est mon père !

SCÈNE V

M. VANDKRK PÈRE, m robe de chambre:

M. VANDKRK fils.

M. VANDKRK FILS.

Ali, mon père! que je suis fâché! c'est la faute d'Antoine : je le lui avais dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

M. VANDKRK PÈRE.

Non, je l'étais.

M. VANDERK FILS.

Vous Icliez! Apparemment, mon père, que l'embarras d'aujourd'hui, et que...

bv GûDqI

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOlll, ACTE III, SCÈNE V. m

M. VANDKRK PKIIE.

Vous no me dites pa» bonjour.

M . VANDKRK FILS.

Mon père, je vous demande pardon, je vous souhaite bien le bonjour.

M VANDKRK PKHK.

Vous sortez de bonne heure.

M. VANDKRK FILS.

Oui : je voulais...

M. VANDKRK PKRF..

Il y a des chevaux dans la cour.

M. VANDKRK FILS.

C'est pour moi, c'est le mien, el celui de mon domestique.

: je vais faire le malheur de votre vie. Non... ja- | mais... Quelle leçon!... vous pouvez m'en croire: <i la fatalité...

M. VANDKRK PKRF..

| Insulté... battu... le malheur de ma vie! Mon (ils, causons ensemble, et ne voyez, en moi qu'un ami.

M. VANDKRK FILS.

S'il était possible que j'exigeasse de. vous un serment... Promettcz-moi que. quelque chose que : je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

M. VANDKRK PÈRE.

Si cela est juste.

M. VANDKRK PERK.

Et où allez-vous si matin?

M. VANDKRK PILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulais faire le tour •lu rempart : une idée... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce malin.

M. VANDKRK PKRK.

Non, non, dès hier vous aviez dit qu’on tint vos chevaux prêta.

M. VANDKRK FILS.

Non pas absolument.

M. VANDKRK PKRK.

Non, mon (ils, vous avez quelque dessein.

U. VANDKRK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j’eusse?

M. VANDKRK PÈRE.

Je vous le demande.

M. VANDKRK FILS.

Croyez, mon père...

M. VANDKRK PKHK.

Mon fils, jusqu'à cet instant je n'ai connu en vous ni détour ni mensonge : si ce que vous me dites est vrai, répétez-le-moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir, quelque peine ‘fiic cela me fasse, je n’exige pas une confidence dont nous rougirions l un et l'qulre : voici les clefs, Sortez... [Le fils tend la mo/n, et ht prend.) Mais, IîlOll fils, si cela pouvait intéresser votre repos, et le mien, et celui de votre mère?...

M. VANDKRK FILS.

Ah, mon père!

M. VANDKRK PKRK.

Il n’est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

M. VANDKRK FILS.

Ah! bien plutôt...

M. VANDKRK PKRK.

Achevez.

M. VANDKRK FILS.

Que me demandez-vous? Ah, mon père! vous me lavez dit hier: vous avez été insulté; vous étiez jeune; vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ali, que je suis malheureux! je sens que

SI. VANDKRK FILS.

i Juste ou non.

N. VANDKRK PKHK.

Ou non?

M. VANDKRK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j’ai eu quelque altercation, une querelle avec un officier de cavalerie : nous sommes sortis; on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

M. VANDKRK PÈRE, en s’appui/ant sur le dos d'une chaise.

Ah, mon fils!

M. VANDKRK FILS.

Mon père, voilà ce que je craignais.

M. VANDKRK PKRK.

Puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle, et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

M. VANDKRK FILS.

j Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter i votre présence!

M. VANDKRK PÈRK.

Vous fait-elle du chagrin?

N. VANDKRK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

M. VANDKRK PKRK.

Enfin vous avez eu dispute.

U. VANDKRK FILS.

Voici le fait. La pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un cafe; je jouais une partie d'échecs*: j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parlait avec chaleur: il racontait je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : « Oui... tous ces négociants, tous ces commerçants sont des fripons, sont des misérables! » Je me suis retourné, je l'ai regardé : lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avait qu un malhonnête

homme qui pût tenir de pareils propos : nous sommes sortis; on nous a séparés.

M. VANDKRK PKRK.

Vous me permettrez de vous dire...

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, ACTE III, SCÈNE VIL

M. VANDERK VILS.

Ah! je Rais, mon père, tous les reproches <|uc vous pouvez me faire : cet officier pouvait être dans un instaul d'humeur; ce qu'il disait pouvait ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le mond*1. on ne dit personne; peut-être même ne faisait-il que raconter ce qu'on lui avait dit : et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur inoimème a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'élais présent.

SI. VANDERK PÉRI*..

Vous le désirez. Vous connall-il?

M. VANDERK FILS.

Je ne le connais pas.

M. VANDERK PERE.

Et vous cherchez querelle! Ah, mon fils! pourquoi n 'avez-vous pas pensé que vous aviez un père? je pense si souvent que j'ai un

fils!

M. VANDERK FILS.

Mon père, c'est parce que j'y pensais.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jetiez-vous aujourd'hui votre mère et moi!

M. VANDERK FILS.

J'y avais pourvu.

M. VANDERK PÈRE.

Comment?

M. VANDERK FILS.

J'avais laissé sur ma table une lettre adressée à vous : Vielorine vous l'aurait donnée.

M. VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Vielorine?

M. VANDERK FILS.

Non, mon père; mais elle devait rapportcrquelque chose sur ma table, et elle l'aurait vue.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelles précautions aviez-vous prises contre ! la juste, rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La juste rigueur!

M. VANDERK PÈRE.

Oui : elles sont justes ccs lois... Jadis un peuple... je ne sais lequel... les Romains, je crois, accordaient des recompeuses à qui conservait la vie d'un citoyen. Quelle punition ne mérite pas un ; Français qui médite d'en égorger un autre, qui projette un assassinat?

U. VANDERK FILS.

Un assassinat!

M. VANDERK PÈRE.

Oui , mon fils, un assassinat : la confiance qui' l'agresseur a dans ses propres forces fait presque toujours sa témérité.

M. VANDERK FILS.

Mais vous-mèine, mon père, lorsque autrefois...

M. VANDERK PÈRE.

Le ciel est juste: il m'en punit en vous. Enfin.

quelles précautions aviez-vous prises contre la juq«rigueur des lois?

M. VANDERK FILS.

La fuite.

M. VANDERK PÈRE.

Et quelle était votre marche, le lieu, l'instant?

M. VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, derrière les petits remparts.

M. VAXtffeRK PÈRE.

Et pourquoi donc sortez-vous si tôt?

M. VANDERK FILS.

Pour ne pas manquer à ma parole ; j'ai redoute l'embarras de cette noce, de ma tante, et de me i trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah ! comme j'aurais voulu retarder d'un jour!

M. VANDERK PÉnE.

Et d'ici à trois heures ne pourriez-vous rester?

M. VANDP.RK FILS.

Ah, mon père! imaginez...

M. VANDERK PÈRE.

Vous aviez raison ; mais cette raison ne subsiste plus. Faites rentrer vos chevaux : remontez chez vous. Je vais rélléchir aux moyens qui peuvent vous sauver et l'honneur et la vie.

M. VANDERK FILS.

(d part.) Me sauver l'honneur!... [liant. \ Mon père, mon malheur mérite plus de pitié que d'indignation.

M. VANDP.RK PÈRE.

Je n'eu ai aucune.

M. VANDERK FILS.

Eh bien, monsieur, prouvez-lc-moi, en me permettant de vous embrasser.

M. VANDERK PÈRE.

Non, monsieur; remontez chez vous.

M. VANDERK FILS.

J'y vais, mon père.

(11 se retire précipitamment , s'arrête , s'aperçoit

père , ploni/é dans la douleur, ne le suit pu* des

U en profite, et sort pour s'aller battre .)

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent ! je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà— Antoine!... Je ne puis avoir trop de confiance... Ab! si son sang coulait pour son roi ou pour sa patrie: mais...

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, ACTE IV, SCENE II

M. VANDERK PERE.

Ce que je veux ! Ali ! qu'il vive !

ANTOINE

Qu'il vive, qui donc?

M. VANDKRK PKRK.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE

Vous m'avez appelé.

Je l'ai appelé?... Antoine, je connais ta discrétion, ton amitié pour moi et pour mon fils ; il sor- Uit pour se battre.

ANTOINE

Contre qui ? Je vais...

M. VANDKRK PÈRE.

Cela est inutile.

ANTOINE

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

M. VANDKRK PKRK.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE

Vous me tueriez plutôt que de...

M. VANDKRK PKRK.

Taift-toi , il est ici : cours à son appartement, dis-lui que je le prie de m’envoyer la lettre dont il 'ient de me parler. Ne dis pas autre chose ; ne fais voir aucun intérêt sur ce qui le regarde... Re-

marque... Va , qu’il te donne cette lettre , et qu'il m’attende : je vais voir.

SCÈNE VIII

M. VANDERK père.

Ah ciel ! Fouler aux pieds la raison, la nature et les lois! Préjugé funeste ! abus cruel du point d'honneur ! Tu ne pouvais avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares ; tu ne pouvais subsister qu’au milieu d’une nation vaine et pleine d'cllemême, qu’au milieu d’un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien ! Et vous, lois sages, mais insuffisantes, vous avez désiré mettre un frein à l’honneur : vous avez ennobli l'échafaud ; votre sévérité cruelle n’a servi qu’à froisser le cœur d'un honnête homme entre l’infamie elle supplice. Ah, mon fils!

SCÈNE IX

M. VANDERK pkrb, ANTOINE.

ANTOINE

Monsieur, vous l’avez laissé partir?

M. VANDERK PERE.

Il est parti ! O. ciel ! arrêtez...

ANTOINE

Ah, monsieur! il est déjà bien loin. Je traversais la cour; il a mis ses pistolets à l'arçon.

M. VANDKRK PÈRE.

Ses pistolets !

ANTOINE

Il m'a crié: « Antoine, je te recommande mon père ! » et il a mis sou cheval au galop.

M. VANDERK PÈRE.

Il est parti ! Ah, Dieu! il est parti ! (// rêve < Ionloureutetnenl ; il reprend ta fermeté , et dit :) Antoine, je t'en conjure, que rien ne transpire ici ! Hélas! sa malheureuse mère !... Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

SCÈNE I

VICTORINE

Je le cherche partout : qu'est-il devenu ? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt : il n'est pas habillé. Ah ! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre ! Je l'ai vu ifiuie la nuit qui me disait: «Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi. » U est sorti de bien bonne heure, et à cheval ; mais si c'était cette dispute , et si c'était vrai qu'il fût allé... Ah! j'ai un pressentiment! maisque risqué-je d'en parler? J'en vais parler à monsieur. Je parierais que c'est ce do-

mestique qui s’est endormi hier au soir; il avait une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah!

SCÈNE II

M. VANDERK père, VICTORINE.

VICTORINE

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit :« Mou neveu est-il habillé? qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne vient-il pas? »

U. VANDERK PÈRE. .

Mon Ris?

VICTORINE

Oui, monsieur ; je l’ai demandé, je 1 ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti ou s'il n'est pas sorti; mais je ne i'ai pas trouvé.

H. VASDEBK PÈRE.

Il est sorti.

Vous savez donc, monsieur, qu'il est dehors ?

«. VANDERK PÈRE.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE fait un pat, et revient.

Avez-vous vu , monsieur, hier un domestique qui voulait parler à vous ou à monsieur votre Hls?

I.A TANTR

Mon frère, je suis très en colère ; vous gronderez après, si vous voulez.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'ôtre fâché contre vous.

LA TANTE

Et moi contre votre fils.

M. VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettaient point de ces ménagements, et qu'un frère...

LA TANTE

El moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

M. VANDERK PÈRE.

Quoi! vous aurait-on manqué en quelque chose?

LA TANTR.

Oui, sans doute.

Qui?

LA TANTR.

Votre fils.

M. VANDERK PERE.

Mon fils! Et quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE

A l’instant.

M. VANDERK PÈRE.

A l’instant?

LA TANTR.

Oui, mon frère, h l'instant. Il est bien singulier que inon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui. ne soit pas ici. et qu'il sorte.

M. VANDERK PÈRE.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE

Indispensable! indispensable! votre sang-froid :;ie tue : il faut me le trouver mort ou vif; c’est lui qui me donne la main.

M. VANDERK PÈRE.

Je compte vous la donuer, s'il le faut.

LA TANTE

Vous? Au reste, je le veux bien, vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison; il n’y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la Tamille en 1 573 ; mais il n'est pas rachctable.

M. VANDERK PERE.

Soit.

LA TANTE

C’est un abus; mais c’est fâcheux.

M. VANDKRK PÈRE.

Cela peut être : allons rejoindre...

LA TANTE

Nous avons le temps, il faut repeindre les vitraux de la chapelle; cela vous étonne!

M. VANDERK PERE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel...

M. VANDERK PÈRE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui.

LA TANTE

Non, je vous assure.

M. VANDERK PÈRE.

Eli bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE

C'est que celte nuit j'ai arrangé pour votre fil#, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable, il est aimable! Nous avons dans la province I* plus riche héritière; c'est une Cramont-Ballièiv de la Tour d'Argor; vous savez ce que c'est: die est même parente de votre femme. Votre lil-5 l'épouse, j'en fais mon affaire : vous ne paraître* pas, vous; je le propose, je le marie, il ira à I armée; et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève scs enfants.

M. VANDERK PÈRE.

Eh! ma sœur...

LA TANTE

Ce sont les vôtres, mon frère.

M. VANDERK PÈRE.

Entrons dans le salon; sans doute on nou* } ail end.

LUS PRÉCÉDENTS, ANTOINE

LA TANTE, ru s'fit allriill.

Je vois qu’il est heureux, mais très-heureux pour* mon neveu, que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse, «le grandeur : ah! le commerce rétrécit l'Ame, mon frère. Ce cher neveu ! ce cher enfant 1 mais c’est que je l'aime de tout mon cœur.

Antoine, reste ici.

ANTOINE, VICTOR IN E

ANTOINE

Qu’est-ce que tu demandes?

VICTOR IN K

J'entrais.

ANTOINE

Je n'aiine pas tout cela, toujours mit mes talons; c'est bien étonnant : la curiosilé, la curiosité... Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une fille ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE

Eh, mais! je venais vous dire...

ANTOINE

Va- t’en, va-t’en : écoute, ma fille, sois sage, et vis toujours honnêtement; et tu ne pourras jamais manquer...

VICTORINE, '» part.

yu’est-ce que cela veut dire?

VI. VANDERK PERE

Pourquoi?

ANTOINE

Pourquoi? C’est que monsieur votre fils ne sc battra pas.

M. VANDERK PERE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fftt-cc un capitaine de vaisseau du roi, c’est ce qu’ou voudra ; mais il ne se battra pas, vous dis-je: ce ne peut être qu’un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle : il croit le tuer, il ne le tuera pas,

M. VANDERK PÈRE.

Antoine!

ANTOINE

Nou, monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir, je l'attendrai, je l'attaquerai, je le tuerai, ou il me tuera : s’il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

M. VANDERK PERE.

Antoine, ce que vous dites est inutile; et jamais...

ANTOINE

Vos pistolets! vos pistolets! Vous m'avez vu, vous m’avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe! en fait de valeur, il ne faut qu’être homme, et des armes.

M. VANDERK PERE.

Eli, mais! Antoine.

ANTOINE

Monsieur! ah, mon cher inailre! un jeune homme d'une aussi belle espérance! Ma fille me l’avait dit, et l’embarras d’aujourd'-hui, et la noce, et tout ce monde : à l’instant même... les clefs du magasin! je les emportais. (// remet les clefs sur la table.) Ah , j'cu deviendrai fou! ah, Dieu!

Il ine brise le cœur : écoutez-moi; je vous dis de m’écouter.

ANTOINE

Oui, monsieur.

M. VANDERK PERE.

Croyez-vous que je n’aiuie pas mon fils plus que vous l’aimez?

ANTOINE

Et c’est à cause de cela, vous en mourrez.

M. VANDERK PÈRE.

Antoine,’ vous manquez de raison; je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoulez- moi. Ecoutez-

LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, ACTE IV, SCÈNE XI

moi, vous dis-je; rappelez toute votre présence d’esprit, j’en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier. On peut venir à l’instant, et je ne pourrais plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N’estrcc pas mon fils? n’est-ce pas lui qui fonde dans l'avenir tout îe bonheur de ma vieillesse? El ma femme... Ali! quel chagrin! sa santé faible; mais c’est sans remède : le préjugé qui afflige noire nation rend sou malheur inévitable.

Mais, monsieur, ne serait-il pas possible d’ac- j commoder cette afTaire?

M. VANDERK PÈRE.

L'accommoder I Tu ne connais pas toutes les entraves de l’honneur : où trouver sou adversaire? où le rencontrer à présent? Est-ce sur le champ de bataille que de pareilles affaires s'accommodent? Eh! n'est-il pas contre les mœurs et contre les lois que je paraisse en être instruit?... El si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s’était accommodée, combien s’en préparait-il dans l’avenir! Il n’est point de demibrave, il n’est point de petit homme qui nccherchàt à le Utcr; il lui faudrait dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse daus tous ses points; car il a tort.

ANTOINE

Il a tort!

M. VANDKHk PÈRE.

Une étourderie...

ANTOINE

Une étourderie!

M. VANDERK PÈRE.

Oui. Mais ne perdons pas le temps en vailles discussions. Antoine !

ANTOINE

Monsieur.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE

Oui, monsieur.

M. VANDERK PÈRE.

Ne passez mes ordres en aucune manière, songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire toul. Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et je peux dire à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent sc rencontrer, derrière les petits remparts : déguisez- vous du façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-eu le plus loin que vous pourrez : ne soyez, s'il est possible, reconnu eu aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de renverser son adversaire, mon-

trez- vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous

dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins a sou rival, s'il respire encore; emparez-vous de ses derniers moments, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité; expiez autant qu'il est en vous le crim* auquel je participe, puisque... puisque... cruel honneur!... Mais, Antoine, si le ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils... je suis père, et je crains mes premiers mouvements : je suis père, et cette fête, cette noce... ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras; mou fils a son domestique, lu accourras : mais conimr ta présence m'en dirait trop, aie cette attention . écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la basse-cour, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, ici dedans, dans ce cabinet : tu ne parleras à personne, mes chevaux seront mis, nous y courrons

Mais, monsieur...

M. VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un : eh, c'est sa mère!

SCÈNE X

ANTOINE, MADAME VANDERK, M. VANDERK pübè.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon cher ami, toul le monde est prêt : voici vos gants. Aotoine, ch! comme te voilà fait! tu aurais bien dû te faire parer, te faire beau le jour du mariage de ma fille. Je no te pardonne pas «la.

ANTOINE

C’est que... madame... Je vais en affaire. Oui, oui... madame.

M. VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine; faites ce que je vous ai dit.

ANTOINE

Oui, monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine ?

ANTOINE

Madame.

MADAME VANDERK.

Si tu trouves mon fils, ah! je t'en prie, dis-lu; qu’il ne tarde point.

Allez, Antoine, allez.

SCÈNE XI

MADAME VANDERK, MONSIEUR VANDERK K5-

MADAME VANDERK.

Antoine a l’air bien effarouché.

M. VANDERK PÈRE.

Tout cela l'échauffe et le dérange.

Googldl

Mi PHII.ÜSÜl’HK SANS l.K SAVOIIt, ACTE V, SCENE II. i'JS

il M'A Ni K VANDERK .

Ah! mon ami, failes-iuoi compliment; il y a plus de «le»\ ans que je ne me suis si bien perlée... Ma fille... mon gendre... toute cette famille est si respectable, si honnête! la bonne robe est sage comme les lois! Mais, mon ami, j’ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison; vous donnez aujourd’hui de l’occupation à votre fils, vous l’envoyez je ne sais en quel endroit; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu’il ne s'est point amusé : lorsqu’il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorinc a dit à ma fille qu’il n'élail pas habillé, cl qu il élail monté à cheval.

M. VANDERK PÈRE, lui prenant lu main affectueusement.

Laissez -moi respirer, et permettez -moi de ne penser qu’à votre satisfaction ; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l’adversité est si prés de nous... La plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne fai-

sons point attendre, on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

ACTE CINQUIÈME SCÈNE i

YILTOKINE, *e tournant vers la coulisse d'où elle sort.

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de moiide^ct jamais... Eh quoi!... hein... Antoiuc, Antoine? Eh bien, qu'ils appellent. Celte cérémonie que je croyais si gaie, grand Dieu, comme elle est triste! Mais lui, ne pas sc trouver au mariage de sa sœur; et d'un autre côté... aussi mon père, avec scs raisons... « Sois sage, sois sage, et tu ne pourras jamais manquer... » Où est-il allé? Je...

SCÈNE II

M. DESPAHMLLE père, MCTOltINE.

M. DESPARVILLE PEU K.

Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTOR 1 NE

Monsieur, vous ôtes sans doute de la noce? Entrez dans le salon.

M. DP.SPARVILLE PÈRE.

Je n’en suis pas, mademoiselle, je u'en suis pas.

VICTORINB.

Ali, monsieur! si vous n’en êtes pas, pour quelle raison?...

M. DESPAR VILLE PKRE

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINB.

Lequel?

M. DESPARVILLE PÈRE.

Mais le négociant. Est-cc qu’il y a deux négociants de ce nom-là? C’est celui qui demeure ici.

VICTORINB.

Ah, monsieur! quel embarras! je vous assure que je ne sais comment monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci; et même on serait a table si on «attendait pas quelqu’un qui se fait bien attendre.

U. DESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, M. Vanderk m*a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE

H ne savait donc pas l’embarras...

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il ne savait pas, il ne savait pas... Cesl hier au soir qu’il me l'a fait dire.

VICTORINE

J’y vais donc... si je peux l’aborder; car il répond à l’un, il répond à l’autre. Je dirai... Qu'estrce que je dirai? ,

M. DESPARVILLE PÈRE.

Dites que c’est quelqu’un qui voudrait lui parler, que c’est quelqu'un à qui il a donné parole à cetlç heure-ci, sur une lettre qu’il en a reçue. Ajoute* que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE

J’y vais... quelqu’un... Mais, monsieur, permetl ,-z-moi de vous demander votre nom.

M. DESPARVILLE PÈRE.

Il le sait bien peu. Dites, nu reste, que c’est M. Dcsparville; que c’est le maître d’un domestique...

VICTORINB.

Ah! je sais, un homme qui avait un visage... qui avait un air... Hier au soir... J’y vais, j y

vais.

SCÈNE III

M. DESI'AKYILLE père.

Que »le raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien Faites pour moi. Il faut que cet homine marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler : c'est fait exprès; oui, c'esl Tait exprès pour moi; ccs choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfants! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. « Mais, mon père, mon père... — Mais, mon fils , va te promener : j'ai fait mon temps, fais le tien. » Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCÈNE IV

M. Ü ESPAR VILLE père, M. VANDERK père.

M. IlESPARVlLLE PÈRE.

Monsieur, mousieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive. Vous mariez votre Hile. Vous êtes à l'instant en compagnie; mais un mot, un seul mol.

M. VANDERK PÈRE.

Kl moi, monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas doiiué une heure plus prompte. Un vous a peut-être fait attendre. J'avais dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

M. DKSPAR VILLE PKHE.

Non, parlons debout, j’aurai bientôt dit. Mousicur, je crois que le diable est après moi. J’ai depuis quelques jours besoin d’argent, et encore plus depuis hier, pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J’ai une lettre de change, bonne, excellente : c’est, comme disent vos marchands, c’est de l’or en barre; mais j elle sera payée quand? quand? je n’en sais rien : | ils ont dés usages, /les usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères; mais tous ceux que j'ai vus jusqu’à présent sont des arabes, des juifs; pardonnez-moi le terme, oui, des juifs. Ils m’ont demandé des remises considérables, parce qu’ils voient que j’en ai besoin. D’autres m’ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m’avancer le payement de ma lettre de change, ou ne le pouvez vous pas?

M. VANDERK PÈRE.

Puis-je la voir?

M. DKSPAR VILLE PKHE.

La voilà... (Pendant que M. Yanderk /il.) Je payerai tout ce qu’il faudra. Je sais qu’il y a des droits. Faut-il le quart? faut-il?... J'ai besoin d’argent.

M. VANDERK PÈRE «Mlle.

Monsieur, je vais vous la faire payer.

m. dkspauvillf. père.

A l’instanl?

, M. VANDERK PÈRE.

Oui, monsieur.

M. DrsPAHVILLK PKHE.

A l'instant! prenez, prenez, monsieur. Ah! quel service vous me rendez ! Prenez, prenez, monsieur.

M. VANDERK PÈRE, nu doni^vii/tie qui entre.

Allez à ma caisse, apportez le montant de celle | lettre, deux mille quatre cents livres.

M. DRSPAHVILLK PERE.

Monsieur, au service que vous me rendez pouvez-vous ajouter celui de me faire donner de l'or?

a M. VANDERK PKHE.

Volontiers, monsieur. (Ah domestique.) Apportez la somme en or.

! M. DESPAn VILLE PÈRE, au domestique qui sort.

! Faites retenir, monsieur, l'escompte, l'à-compl'.

M. VANDERK PÈnK.

! Non, monsieur, je ue prends point d'escompte, ce n'est point mon commerce; et, je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Voire lettre vient de Cadix, elle est pour moi une inscription, elle devient pour moi de l'argent comptant.

M. DESPAHVII.LE PÈKK.

Monsieur, monsieur, voilà de l’honnêteté, voila de l’honnêteté : vous ne savez pas tonie l’obligalion que je vous dois, toute l’étendue du service que vous me rendez.

XI. VANDERK PÈRE

Je souhaile qu'il soit considérable.

M. DKSPAR VILLE PÈRE.

Ah ! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux : Vous n’avez qu’une fille, vous?

M. VANDERK PÈRE.

J’espère que j’ai un fils.

M. DESPARYILLB PKHE.

Lu fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un élat tranquille; mais le mien, le mien est dans le service : à l'instant que je xouparle, n’est-il pas occupé à se battre!

M. VANDERK PÈRE.

A se battre !

XI. DKSPAR VILLE PÈRE

Oui, monsieur, à se battre... Un autre jeun*1 homme, dans un café... un étourdi lui a chcrrli»querelle, je ne sais pourquoi, je ne

sais comment ; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE.

Que je vous plains I et qu'il est à craindre...

M. DESPAHVILLE PÈRE.

A cràindre! je ne crains rien ; mon (Ils esl brave, il tient de moi, et adroit! adroit : à viogt 1 pas il couperait une balle en «leux sur une lame de couteau. Mais il faut qu'il s'enfuie, c'esl le dia- 1 ble ! vous entendez bien, vous entendez : je me lie I à vous, vous m'avez gagné l'àine.

M. VANDERK PÈRE.

! Monsieur, je suis flatte de votre... {Ou frappe * b porte hh coup.) Je suis flatté de ce que...

1 (Un sec oh J coup.,

VI. DESPARVII.LE PKK K

Ce n'esl l ien ; c'est qu'on frappe chez vous. (lin

trot me coup. — il. Vanderk ptre tombe .% nr un

Monsieur, vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK PÈRE.

Ah! monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux! {Le domestique entre arec des rouleaux de lonit.) Voilà votre somme! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps «à perdre.

M. DE8PAKYILI.B PÈRE.

Que vous m'obligez!

M. VANDERK PÈRE.

Permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. DESPARVILLK PÈRE.

Ah! vous avez aïiaire? Ah! le brave homme! ah! l'honnôte homme! Monsieur, mon sang est à vous ; restez, restez, je vous en prie.

SCENE VI

ANTOINE, M. VANDERK père.

Eli bien?

ANTOINE

Ah! mon maître! tous deux; j'étais très-loin, •nais j'ai vu, j'ai vu... Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

ANTOINE

Oui, ils sc sont approchés à bride abattue. L'ofheiera tiré, votre UÏs ensuite. L'officier est tombé d'abord ; il est tombé le

premier. Après cela, monteur... Ah! mon cher maître ! Les chevaux se sont réparés... je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PÈRE.

Voyez si mes chevaux sont mis; faites approcher l*ar la porte de derrière, venez m'avertir : courons-y ; peut-être n'est-il que blesse.

ANTOINE

Mort t mort! j'ai vu sauter son chapeau : mort!

M. VANDERK PE RB.

Que demandez-vous?

ANTOINE

Qu'esl-ce que tu demandes? Sors d'ici tout a l'heure.

M. VANDERK PÈRE.

' Laissez-Ia. Allez, Antoine, faites ce que je vous ! dis.

les précédents; VICTOR IN h).

VICTORINE

Mort! Eh! qui donc? qui donc?

VANDERK PÈRE

Eh bien I que voulez-vous, Viclorine?

VICTORINE

Je venais demander si on doit faire servir, et j’ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

M. VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE

On va servir.

M. VANDERK PÈRE.

Tâchez de parlera madame en particulier; vous lui direz que je suis à l’instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s’inquiéter : mais qu'elle fasse en sorte qu’on ne s’aperçoive pas de mon absence ; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE

Mort! et qui donc? Monsieur votre fils?

Victorine !

VICTORINE

J'y vais, monsieur; non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

M. VANDERK PÈRE.

Non, restez, je vous l'ordonne : vos pleurs vous trahiraient; je vous défends de sortir d’ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, apercevant M. Vanderk fils.

Ah, monsieur!

M. VANDERK PÈRE.

Mon fils!

M. D ESPAR VILLE PÈRE

Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, lui justement, qui était son adversaire?

M. VANDERK PÈRE.

Comment! Est-il possible que cette affaire. ..

M. DESPAR VILLE PÈRE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

M. DESPAR VILLE FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

M. DESPAR VILLE FILS.

Soutirez de moi cette vengeance.

M. VANDERK PILS.

Vengez-vous doue.

M. DE9PARVILLE FILS

Le récit serait trop court si vous le faisiez, monsieur; et à présent votre honneur est le mien. Il me parait, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était. Mais voici ce que vous ne saviez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui : j'ai tiré. Il a foncé sur moi, il m'a dit : « Je tire en Pair; » et il l'a fait. « Écoutez, m'a-tril dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mou père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté; j'ai senti que j'avais tort : je vous en fais mes excuses. N'ôtes-vous pas content? Éloignez-vous, et recommençons. » Je ne puis, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi. Je me suis précipité de mou cheval; il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mou père, lui à qui, pendant ce lemps-là, vous rendiez le plus important service. Ah ! monsieur !

M. DF-SPARvlLLE PÈRE.

Khi vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtesvous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là ! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurais envoyé le baron Desparvillc à tous les diables.

M. VANDERK PÈRE.

Ab, messieurs! qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie ! Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'ôtre du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troublerait la fête. (.J M. Desparvillc fils.) Après ce qui s'est passé, monsieur, vous ne pouvez être que le

plus grand ennemi ou le plus grand ami de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

M. DESPAR VILLE FILS.

Ah, monsieur!

(En baisant la main de M , Yandrrk pire. I M. DESPAR VILLE PÈRE.

Mon lils, ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, ù M. Vanderk fils.

Qu'à moi, qu'à moi! Ah, cruel !

SI. VANDERK FILS, ù Viclorii te.

Que je suis aise de te revoir.

M. VANDBRK PÈRE.

Victorinc, taisez-vous.

SCÈNE X

les precedents; Madame VANDERK , SOPHIE, LE GENDRE.

MADAME VANDERK.

i Ah, le voilà, mon fils ! Mon cher ami , peut-on j faire servir? il est tard.

M. VANDERK PÈRE.

; Ces messieurs veulent bien rester. (A nusitsn Desparvillc.) Voici, messieurs, ma femme, mon gcudre et ma fille, que je vous présente.

M. DESPARVILLC PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille !

SCÈNE XI

les précédents; LA TANTE.

LA TANTE

1 Un dit que mon neveu est arrivé. Eh! te voila, mon cher enfant I Je n'ai eu qu'un cri après toi- Je t'ai demandé, je t'ai désiré. Ah! ton père est singulier, mais très-singulier : te donner une commission le jour du mariage de ta sœur !

M. VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires, en voici- ! Aidez-moi à les retenir.

la tante.

Eh! c'est le vieux baron Desparville !

M. DESPARVILLC PÈRE.

Eh! c'est vous, madame la marquise; Je 'Ou* croyais en Bcrri.

LA TANTE

Que faites-vous ici ?

M. DESPARVILLE PÈRE.

j Vous êtes, madame, chez le plus brave homme.

! le plus, le plus...

M. VANDERK PÈRE.

I Monsieur, monsieur, passons dans le salon, vous y renouerez connaissance. Ah, messieurs! ah, mw enfants 1 je suis dans l'ivresse de la plus graude j joie. {A sa femme.) Madame, voilà notre fils.

I (// embrasse son fils; le fils embrasse sa mtre.)

SAVOIR, ACTE V, SCÈNE XII

LA TANTE t

| Cet homme est Tou, il faut le faire enfermer, i (Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche , j et l'embrasse,)

M. VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine. Voyez à nous faire servir.

ANTOINE

Je ne sais si c'est un rêve. Ah, quel bonheur! il fallait que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gcus, ne penserez-vous jamais que l etour- I derie, môme la plus pardonnable, peut faire le | malheur de tout ce qui vous entoure!

11N DU PHILOSOPHE SANS LE SA Vol K.

LA

SCÈNE I

GOTTE

Nous nous plaignons, nous autres domestiques, et nous avons tort. Il est vrai que nous avons à souffrir des caprices, des humeurs, des brusqueries, souvent des querelles dont nous ne devinons pas la cause; mais au moins, si cela fâche, cela désennuie. Et l'ennui!... l'ennui!... Ah! c'est une terrible chose que l'ennui... Si cela dure encore deux heures, ma maîtresse en mourra. Oui, elle en mourra. Mais, pour une femme d'esprit, n'avoir pas l'esprit de s'amuser, cela m'étonne. C'est peutêtre que plus on a d'esprit, moins on a de ressources pour se désennuyer. Vivent les sots, pour s'amuser de tout! Ah! la voilà qui quitte enfin son balcon.

GOTTE, LA MARQUISE

GOTTE

Madame a-t-elle vu passer bien du monde?

LA MARQUISE

Oui, des gens bien mouillés, des voituriers, de pauvres gens qui font pitié. Voilà une journée d'une tristesse... La pluie est encore augmentée.

GOTTE

Je ne sais si madame s'ennuie; mais je vous assure que moi... l)e ce temps-là on est tout je ne sais comment.

LA MARQUISE

Il m'est venu l'idée la plus folle... S'il était passé sur le grand chemin quelqu'un qui eût eu figure humaine, je l'aurais fait appeler pour me tenir compagnie.

GOTTE

' Il n'est point de cavalier qui n'en eût clé bien j aise. Mais, madame, monsieur le marquis n'aura | pas lieu d'être satisfait de sa chasse.

LA MARQUISE

Je n'en suis pas fâchée.

Hier au soir vous lui avez conseillé d'y aller.

LA MARQUISE

Il en mourait d'envie, et j'attendais des visites: la comtesse de Wordacle...

GOTTE

Quoi! celle dame si laide?

LA MARQUISE

Je 11e hais pas les femmes laides.

GOTTE

Ah! madame pourrait même aimer les jolies.

I.A MARQUISE

Je badine, je ne hais personne. Donnez-moi ce livre. [Elle prend le livre,) Ah! de la morale.: je ne lirai pas. Si mon clavecin... Je vous avais dit de faire arranger mon clavecin; mais vous ne songez à ricu. S'il était accordé, j'en loucherais.

GOTTE

Il l'est, madame; le facteur est venu ce matin.

LA MARQUISE

J eu toucherai ce soir, cela amusera M. de Clainv i | le . . . Je vais broder... Non; approchez une table, je veux écrire. Ah, dieux!

GOTTE approche une table.

La voilà.

LA MARQUISE •«<* met ù la table, r«*rc, regarde dos plumes , et les jette.

Ah! pas une seule plume en étal d'écrire!

En voici de toutes neuves.

U MAHQMSF.

l.r .Ti-r i|U«- vus .Hiv oitini.wnis .1 I il mnnr li»m \l(insif*tj|-

Jtr 1 un

LA GAGEURE IMPRÉVUE, SCÈNE V

LA MARQUISE

Pensez-vous que je ne les voie pas?... Faites donc fermer cette fenêtre... Non, je vais m'y remettre; laissez. (La marquise va te remettre à ta fenêtre.)

r.OTTR.

Ah! de l'humeur, c'est un peu trop. Voilà donc de la morale! de la morale : il faut que je lise cela, pour savoir ce que c'est que de la morale. (Elle lit.) Essai sur l'homme. Voilà une singulière morale. Il faut que je lise cela. (Elle remet le livre.)

LA MARQUISE

Cotte ! Colle!

GOTTE

Madame !

LA MARQUISE

Sonnez quelqu'un. Cela sera plaisant... Ah! c'est un peu... Il faut que ma réputation soit aussi bien établie qu'elle l'est, pour

risquer cette plaisanterie.

SCÈNE III

la marquise, gottë, un domestique.

LA MARQUISE

En ce cas, le domestique n’avait pas le sens commun: il aura dit un nom pour un autre.

GOTTE

Mais, madame, avez-vous pensé?...

' LA MARQUISE

J’ai pensé à tout: je ne dînerai pas seule. En fait de compagnie, à la campague, on prend ce qu’on trouve.

GOTTE

Mais si c'était quelqu’un qui ne convtnt pas à madame?

LA MARUUISB.

Ne vais-je pas voir quel homme c’est? Faites fermer les fenêtres. (Cotte sonne.)

SCÈNE V

LA MARQUISE, GOTTE, LAFLEUR

La marquise lire son miroir de poche ; elle regarde si ses cheveux ne sont pat dérangés , si «on rouge est bien. La/leur, après avoir fermé lu fenêtre , parle à l'oreille de Cotte , et finit en disant.

LA MARQUISE, ou domestique.

Allez vite à la petite porte du parc : vous verrez passer un officier qui a un surtout bleu, un chapeau bordé d'argent. Vous lui direz : Monsieur, une dame, que vous venez de saluer, vous prie de vouloir bien vous arrêter un instant. Vous le ferez entrer par les basses-cours. S'il vous demande mon nom, vous lui direz que c'est madame la comtesse de Wordacle.

SCÈNE IV

LA MARQUISE, GOTTE

GOTTE

Madame la comtesse de Wordacle?

LA MARQUISE

Oui.

Celte comtesse si vieille, si laide, si bossue?

LA MARQUISE

Oui, cela sera très-singulier. Partout où mon officier en fera le portrait, on se moquera de lui.

GOTTE

Connaissez-vous cet officier?

LA MARQUISE

Non.

GOTTE

Eli. madame! s'il vous connaît?

LAFLEUR

Je l'ai vue.

GOTTE

Ah! madame, voilà bien de quoi vous désennuyer. Il y a une dame enfermée dans l'appartement de monsieur le marquis.

LA MARQUISE

Qu'est-ce que cela signifie?

GOTTE

Parle, parle; conte donc.

LArLEUR.

Madame... (A Cotte.) Babillarde!

LA MARQUISE

Je vous écoute.

LAFLEUR

Madame, parlant par révérence...

LA MARQUISE

Supprimez vos révérences.

LAFLEUR

Sauf votre respect, madame...

LA MARQUISE

Que ces gens-là sont bêtes avec leur respect et leurs révérences! Ensuite?

LAFLEUR

J'allais, madame, au bout du corridor, lorsque, par la petite fenêtre qui donne sur la terrasse du cabinet de monsieur, j'ai vu, comme j'ai l'honneur de voir madame la marquise...

LA MARQUISE

Voilà de l'houneur à présent. Eh bien! qu'avezvous vu?

LAFLEUR

J'ai vu derrière la croisée du grand cabinet de monsieur le marquis, j'ai vu remuer un rideau,

LA GAGEURE IMPRÉVUE, SCÈNE VIII

ensuite une petite main, une main droite ou une main gauche; oui, celait une main droite, qui a tiré le rideau comme ça. J'ai regardé, j'ai aperçu une jeune demoiselle de seize à dix-huit ans, je n'assurerais pas qu'elle a dix-huit ans : mais elle en a bien seize. •

LA MARQUISE

Et... Êtes-vous sûr de ce que vous dites?

LA FLEUR

Ah! madame, voudrais-je...?

LA MARQUISE

C'est sans doute quelque femme que le concierge aura fait entrer dans l'appartement. Faites venir Dubois. Lafleur, n'en avez-vous parlé à personne?

LAKLEUH.

Hors à mademoiselle Colle.

LA MARQUISE

Si l'un ou l'autre vous dites un mol, je vous renvoie. Faites venir Dubois.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, GOTTE

GOTTE , faisant la pleureuse.

Je ne crois pas, madame, avoir jamais eu le malheur de manquer envers vous. Je n’ai jamais dit aucun secret.

LA MARQUISE

Je vous permets do dire les miens.

Madame, est-il possible... que vous puissiez... penser... que...

LA MARQUISE

Ah! ah! vous allez pleurer. Je n'aime pas ces petites simagrées; je vous prie de finir, ou allez dans votre chambre : cela se passera.

IA MARQUISE, GOTTE, DUBOIS

LA MARQUISE

Monsieur Dubois, qu’est-ce que cette jeune personne qui est dans l’appartement de mon mari?

DUBOIS

Une jeune personne qui est dans l’appartement de monsieur?

LA MARQUISE

Je vois que vous cherchez à ine mentir; mais je vous prie de songer que ce serait me manquer do respect, et je ne le pardonne pas.

DUBOIS

Madame, depuis vingt-sept ans que j’ai l’honneur d'être valet de chambre de monsieur le marquis, il n’a jamais eu sujet de penser que je pouvais manquer de respect: et lorsque les maîtres font tant que de vouloir bien nous interroger .. Il y a onze ans, madame...

LA MARQUISE

Vous cherchez à éluder ma question; mais je vous prie d'y répondre précisément. Quelle est celle jeuue personne qui est dans le cabinet de M. de Clainville?

DUBOIS

Ah, madame! vous pouvez me perdre; et si monsieur sait que je vous l'ai dit... Peut-être veut-il en faire uu secret.

LA MARQUISE

Eli bien , ce secret , vous n’ètes pas veuu km* trouver pour me le dire. M. de Clainville saura que je vous ai interrogé sur ce que je savais, et que vous n’avez osé ni me mentir ni me dc- ; «obéir.

DUBOIS

Ah, madame ! quel tort cela pourrait me faire !

LA MARQUISE

Aucun. Ceci me regarde; et j’aurai assez de j pouvoir sur son esprit...

DUBOIS

Ah, madame ! vous pouvez tout ; et si vous in- I lerrogiez monsieur, je suis sûr qu'il vous dirait...

LA MARQUISE

Revenons à ce que je vous demandais. Sortez. Cotte.

GOTTE, A part.

i On ne peut rien savoir avec celte femme-là.

IA MARQUISE, DUBOIS

' Vous ne devez avoir aucun sujet de crainte.

DUHOIS.

Madame, hier au malin monsieur me dit : Dubois , prends ce papier , et exécute de point '■« point ce qu'il renferme.

LA MARQUISE

Quel papier ?

DUBOIS

< Je crois l'avoir encore. Le voici.

LA MARQUISE

j Lisez.

DUBOIS

C’est de la main de monsieur le marquis. • Ce j « jeudi tC du courant, au matin. Aujourd’hui, à « cinq heures uii quart du soir, Dubois dira à s»

! « femme de s’habiller, et de mettre une robe: à 1 « six heures et demie, il partira de chez lui avec sa 1 « femme, sous le prétexte d’aller promener; à sept | « heures et demie, il se trouvera à la petite porte j » du parc; à huit heures sonnées, il confiera àst « femme qu’ils sont là l'un et l’autre pour m’ai*

« tendre. Huit heures et demie...»

LA GAGEURE IMPRÉVUE, SCENE XI

DUBOIS

.Monsieur est arrivé à dix heures passées. Ma fenmie mourait de froid : c'est qu'il était survenu un accident à la voilure. Monsieur était dans sa diligence; il en a fait descendre deux femmes, l'une jeune, et l'autre âgée. Il a dit à ma femme: Conduisez-les dans mon appartement par votre escalier. Monsieur est rentré; il tfa dit que deux mots à la plus jeune, et il nous les a recommandées.

LA MARQUISE

El où ont-elles passé la nuit?

DUBOIS

Dans la chambre de ma femme, où j’ai dressé un lit.

LA MARQUISE

Et monsieur n'a pas eu plus d'attention pour elles ?

DUBOIS

Vous me pardonnerez , madame. Il est venu ce matin avant d'aller à la chasse; il a fait demander la permission d'entrer ; il a fait beaucoup d'honnêtetés, beaucoup d'amitiés à la jeune personne, beaucoup, ah ! beaucoup...

LA MARQUISE

Voilà ce que je ne vous demande pas. Et vous ne voyez pas à peu près quelles sont ces femmes?

Madame, j'ai exécuté les ordres; mais ma femme m'a dit que c'est quelqu'un comme il faut.

LA MARQUISE

Amenez-lcs-moi.

DUBOIS

Ah, madame !

LA MARQUISE

Oui, priez-les ; dilcs-Icurque je les prie de vouloir bien passer chez moi.

DUBOIS

Mais si...

LA MARQUISE

Faites ce que je vous dis ; n'appréhendez rien. Faites rentrer (lotte.

SCÈNE IX

LA MARQUISE

Ceci me parait singulier... Non , je ne peux croire... Ah! les hommes sont bien trompeurs!... Au reste, je vais voir.

présent fâchée de mon étourderie, et de mon officier. Sitôt qu'il paraîtra...

GOTTR.

Qui, madame?

LA MARQUISE

Cet officier. Vous le ferez entrer dans mon petit cabinet : vous le prierez d'attendre un iiistaul, et vous reviendrez.

SCÈNE XI

LA MARQUISE, DUBOIS, Mademoiselle ADELAÏDE.

SA GOUVERNANTE

LA MARQUISE

Mademoiselle, je suis très-fâchée de troubler votre solitude; mais il faut que monsieur le marquis ait eu des raisons bien essentielles pour me cacher que vous étiez dans son appartement. J’attends de vous la découverte d'un mystère aussi singulier.

LA GOUVERNANTE

I Madame, je vous dirai que...

LA MARQUISE

| Cette femme est à vous ?

MADEMOISELLE ADELAÏDE

! Oui, madame; c’est ma gouvernante.

LA MARQUISE

Pcrmettez-moi de la prier de passer dans mou cabinet.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Madame, depuis mou enfance elle ne m’a point quittée. Permeltez-lui de rester.

LA MARQUISE, à Dubois.

Avancez un siège, et sortez. {Dubois avance un ! siège ; la marquise en montre un plus loin.) Asseyezj vous, la bonne, asseyez-vous. Mademoiselle, toute.

l'honnêteté qui parait en vous devait uo pas faire 1 hésiter monsieur le marquis à vous présenter chez ! moi.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

J'ignore, madame, les raisons qui l’eu ont empêché : j’aurais été la première à lui demander celte i grâce, si je n'apprenais à l’instant que j’avais l'honneur d’être chez vous. .

LA MARQUISE

Vous ne saviez pas?

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Non, madame.

LA MARuUISR. «

Vous redoublez ma curiosité.

LA GAGEURE IMPREVUE, SCENE XIV

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Depuis mon enfance , madame. Dans lé couvent où j'ai passé ma vie, je n'ai connu que lui pour tuteur, pour parent et pour ami.

IA MARQUISE, à la gouvemtntte.

Comment se nomme mademoiselle ?

LA GOUVERNANTE

Mademoiselle Adélaïde.

IA MARQUISE

Point d'autre nom ?

LA GOUVERNANTE

Non, madame.

LA MARQUISE, avec fierté.

Non!... Et vous me direz , mademoiselle , que vous ignorez les idées de monsieur le marquis en vous amenant chez lui, et en vous dérobant à tous les yeux?

MADEMOISELLE ADELAÏDE, d'un ton un peu sec.

Lorsqu'on respecte les personnes, on ne les presse pas de questions, madame; et je respectais trop monsieur le marquis pour le presser de me dire ce qu'il a voulu me taire.

LA MARQUISE

Un ne peut pas avoir plus de discrétion.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Et j'ai déjà eu l'honneur de vous dire, madame, que j'ignorais que j'étais chez vous.

LA MARQUISE

Vous me le feriez oublier.

MADEMOISELLE ADELAÏDE, te levant.

Madame, je me relire.

LA MARQUISE, levée, d'un ton radouci.

Mademoiselle, je désire que monsieur le marquis ne retarde pas le plaisir que j'aurais de vous connaître.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Je le désire aussi.

LA MARQUISE

Il a sans doute eu des motifs que je ne crois injurieux ni pour vous ni pour moi; mais convenez que ce mystérieux silence a besoin de tous les sentiments que vous inspirez , pour n'élre pas mal interprété.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

J'en conviens, madame; et, pour vous confirmer dans l'idée que je mérite que l'on prenne de moi, , je vous dirai quelle est la mienne sur la conduite j de M. de Clainville à mon égard. 11 y a quelques j mois...

LA MARQUISE

f Asseyez-vous, je vous en prie.

MADEMOISELLE ADELAÏDE t'assied, ainsique la marquise et la gouvernante.

Il y a quelques mois que M. de Clainville vint a mon couvent ; il était accompagné d'un gentilhomme de ses amis; il me le présenta. Il me demanda, pour lui, la permission de paraître à la grille : je l'accordai. Il y vint... je l'ai vu... quelquefois, souvent môme; et lundi passé, monsieur

le marquis revint me voir; il me dit de me disposer à sortir du couvent. Dans la conversation qu'il eut avec moi, il sembla me prévenir sur un changement d'état. Quelques jours après (c'était hier), il est revenu un peu tard , car la retraite était sonnée. Il m'a fait sortir, non sans quelque chagrin : j'étais dans ce couvent dès l'enfance : et il m'a conduite ici. Voici, madame, toute mon histoire; ets'il était possible que j'imaginasse quelque sujet de craindre l'homme que je respecte le plus, ce serait près de vous que je me réfugierais.

SCÈNE XII

LES précédents; COTTE.

GOTTE, à la marquise.

Il se nomme monsieur Déliculellc.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Monsieur Détieuletle !

LA GOUVERNANTE

Monsieur Détieuletle !

LA MARQUISE, ù Cotte.

Dans mon cabinet. Failes-lc ensuite entrer ici;... j'y serai dans un moment. \A mademoiselle Adélaïde.) Mademoiselle, je ne crois pas que M. de Clainville me prive longtemps du plaisir de vous voir.

I Je ne lui dirai pas que j'ai pris la liberté de l'an- ; ticiper; je vous demanderai, mademoiselle, de vouloir bien ne lui en rien dire.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Madame, j’observerai le môme silence.

LA MARQUISE

1 Faites entrer Dubois. Ah!...

SCÈNE XIII

les précédents; DUBOIS.

LA MARQUISE

Dubois, ayez pour mademoiselle tous les égards, toutes les attentions dont vous ôtes capable. Vous ne direz point à monsieur le marquis que mademoiselle a bien voulu passer dans mon appartement, à moins qu’il ne vous le demande. Mademoiselle, j'espère que...

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Madame...

[Im marquise reconduit jusqu'à la deuxième porte. Cotte est restée : elle voit entrer Jf. Détieuletle.)

COTTE

11 n'a pas mauvaise mine ; elle peut le faire rester à dîner.

LA GAGEURE IMPREVUE, SCENE XV11I

LAFLEUR

(liiez le marquis de Clainville.

M. DÉTIEULETTE.

Liiez le marquis de Clainville? On m’a dit la comtesse de Wordacle.

LAFLEUR

Madame a donné ordre de le dire.

M. DÉTIEULETTE.

Ordre de dire qu’elle se nommait la comtesse de Wordacle?

LAFLRUR.

Oui, monsieur.

M. DKTIEULRTTE.

Qu’est-ce que cela veut dire?

’lafleur.

Je n’eu sais rien.

M. DÉTIKl’LKTTF.

Et où est le marquis?

LAPLEUR.

On le dit à la chasse.

S’est-il pas à Montfort? Je complais l’y trouver. Hevient-il ce soir?

LAFLEUR

Oui; madame l’attend.

M. DÉTIEULETTE.

Mais avoir fait dire qu'elle se nommait la comtesse de Wordacle : je n’y conçois rien.

LAPLEUR.

Monsieur, avez-vous toujours Champagne à votre service?

M. DÉTIEULETTE.

Oui, je l’ai laissé derrière; son cheval n’a pu me suivre. Mais voilà un singulier hasard! El lu ne sais pas le motif...

LAFLEUR

Non, monsieur; mais ne dites pas... Ah! voilà madame.

' l’honneur de saluer madame la comtesse de Wordacle.

la marquise.

Ah ! monsieur, on ne peut être plus confuse que je le suis. Mais, Gotte, mais voyez comme inon- | sieur ressemble au baron !

GOTTE

Oui, madame, à s’y méprendre.

LA MARQUISF..

i Je ne reviens pas de rnou étonnement : même taille, môme air de tôte...

LES PRÉCÉDENTS J UN MAITRE DHÔTEL

LE MAÎTRE D’HÔTF.L.

Madame est servie.

LA MARQUISE

Monsieur, restez; peut-être n’avez-vouspas dîné. Monsieur, quoique je n’aie pas l'honneur de vous connaître...

M. DKTIEULRTTE.

Madame...

LA MARQUISE, au maître d’hôtel.

Monsieur reste.

M. DÉT1EULETTK.

Je ne sais, madame la comtesse, si je dois ac- I copier l’honneur...

LA MARQUISE

I Vous devez, monsieur, me donner le temps d’ef- | facer de votre esprit l'opinion d’étourderie que vous devez sans doute m'accorder.

(Jf. Détieulrtte donne la main ; Ut fiassent dans la salle <1 manger,)

LA MARQUISE, M. DÉTIEULETTE, GOTTE

LA MARQUISE

Quoi! monsieur le baron, vous passez devant ! mon château sans nie faire l'honneur... Ah! mon- j sieur... ah ! que j’ai de pardons à vous demander ! Je vous ai fait prier de vous arrêter ici un moment. J*‘ comptais vous faire des reproches, et ce sont des excuses que je vous dois... Ah! monsieur... Ah ! que je suis fâchée de la peine que je vous ai donnée!

M. DÉTIEULETTE.

Ah! pour celui-là, on ne peut mieux jouer la comédie. Ah ! les femmes ont un talent merveilleux. Elle l'a dit , elle ne dînera pas seule. Je ne reviens pas de sa tranquillité !

LA GAGEURE IMPREVUE. SCENE XVIII

LAFI.EUR.

Est-ce qu'il faut Être douze pour servir deux personnes?

GOTTE

Et si madame te demande ?

LAFLEUR

Elle*a Julien. Je suis rependaut fâché de n’être pas resté, j’aurais écouté. (Il lire le fil de Gotte,)

GOTTE

Finis donc !

LAFLRUR.

C’est que je l’aime bien.

GOTTE

Ab ! lu m’aimes? je veux bien le croire. Mais il faut avouer que lu es bien simple avec tes niaiseries.

LAFLRUR.

Quoi donc?

GOTTE

Madame, sur votre respect. Madame , révérence parler. Madame, 'j’ai eu l’honneur d aller au bout du corridor.

(Pendant ce couplet, Lnflnir rit.)

LAPLBUR.

Ah ! ah !

GOTTE

Et de quoi ris-tu ?

LAFLRUR.

Comment, tu es la dupe de cela, loi?

GOTTE

Quoi, la dupe?

LAFLRUR.

Oui. quand je parle comme cela à madame?

GOTTE

Sans doute.

LAFLEUH.

Et que je fais le nigaud?

GOTTE

Comment?

LAFLRUR.

Je le fais exprès.

UOTTR.

Tu le fais exprès?

LAFLRUR.

Tu ne sais donc pas comme les maîtres sont aises quand nous leur donnons occasion de dire: Ah! que ces gens-là sont bêtes!

Ah! quelle ineptie! Ah! quelle sotte espèce ! Ils devraient bien manger de l'herbe; et mille autres propos. C'est comme s'ils se disaient à eux-mêmes: Ah! que j'ai d'esprit! Ah! quelle pénétration ! Ah! comme je suis bien au-dessus de tout ça ! Hé, pourquoi leur épargner ce plaisir-là? Moi , je le leur donne toujours, et tant qu'ils veulent, et je m'en trouve bien. Qu'est- ce que cela me coûte?

GOTTE

Je ne le croyais ni si fin ni si adroit.

LAFLRUR.

J'ai déjà fait cinq conditions; j'ai été renvoyé de

ehez trois pour avoir fait l'entendu, pour leur avoir prouvé que j'avais plus de bon sens qu'eux. Depui* ce temps-là j'ai fait tout le contraire, et cela me réussit; car j'ai déjà devant moi une assez boum; petite somme, que je veux mettre aux pieds de la ; charmante brodeuse qui veut bien...

(Il veut l'embruiter.)

GOTTE

Mais finis donc, tu m'impatientes!

LAFLRUR.

Tiens, Gotte, j'ai lu dans un livre relié que, pour faire fortune, il suffit de n'avoir ni honneur ni humeur.

GOTTE

A l'humeur près, ta fortune est faite.

| LAFLEUII.

Ah ! je ferai fortune.

GOTTE

1 Mais tu as lu ; est-ce que tu sais lire?

LAFLRUR.

I Oui. Quand je suis entré ici, j'ai dit que je ne | savais ni lire ni écrire. Cela fait bien, on se méfie moins de nous; et pourvu qu'on t'emplisse son devoir, qu'on fasse bien ses commissions, avec cela l'air un peu stupide, attaché, secret, voilà tout. Ah! je ferai fortune. Mais avant, ô ma charmante petite Gotte...

GOTTR.

I Mais finis donc, fiuis donc , Unis donc! lu m'as | fait casser mon fil! Tiens, tes manchettes seront | faites quand elles voudront.

{Elle Ut jette par terre ; Lafleur le t ramaue .)

LAFLEUR

Vous respectez joliment mes manchettes. Ah! c'est bien brodé. Mais les as-tu commencées pour moi?

GOTTE

lionne, donne. Tu as donc peur de faire voir à madame que tu as de l'esprit?

LAFLEUR

Oui , vraiment.

GOTTE

[Vraiment ! Mais ne t’y Ue pas : madame voit tout ce qu’on croit lui cacher. Il y a sept ans que je suis à son service, je l’ai bien observée : c’est un ange pour la conduite, c’est un démon pour la Unes**;. Cette finesse-là l’entraîne souvent plus loin qu el!»', ne le veut, et la jette dans des étourderies : étourderies pour toute autre, témoin celle-ci. Mais je ne sais comment elle fait; ce qui me désolerait, moi , Unit toujours par lui faire honneur. Je ne suis ; pas sotte : eh bien, elle me devine une heure avant j que je parle. Pour monsieur le marquis, qui se | croit le plus savant, le plus fin, le plus habile. le premier des hommes, il n’est que l'humble serviteur des volontés de madame; et il jurerait ses grands dieux qu’elle ne pense, n’agit et ne parle que d’après lui. Ainsi, mon pauvre Lalleur, metsloi à ton aise, ne te gêne pas, déploie tous les ratv-

LA GAGEURE IMPRÉVUE, SCÈNE XIX

trésors de Ion bel esprit, et près de madame tu ne st ras jamais qu'un sot, euteuds-lu?

LAFLEUR

Et, avec cet esprit-là, elle n'a jamais eu la moindre petite aflaire de cœur? là, quelque...

GOTTE

Jamais.

LAFLEUR

Jamais? On dit cependant monsieur jaloux.

Ali ! comme cela, par saillie. C'est elle bien pitildt qui serait jalouse. Pour lui, il a tort; car c'est presque la seule femme de laquelle je jurerais, et de moi, s'entend. j

LAFLEUR

Ali! sûrement. Mais cela doit te faire une assez j mauvaise condition.

GOTTE

Ah! madame est fort généreuse.

LA FL Kl' li.

Imagine donc ce quelle serait s'il y avait quel- ; que amourette en campagne! Avec les maîtres qui vivent bien ensemble, il n'y a ni plaisir, ni profit. Ah! que je voudrais être à la place de Dubois!

COTTE

Pourquoi?

LAFLEUR

Pourquoi? Et cette jolie personne enfermée chez monsieur, u'cst-ce rien? Je parie que c'est la plus charmante petite intrigue. Monsieur va l'envoyer à Paris; il lui louera un appartement, il la mettra dans ses meubles ; le valet de chambre fera les emplettes : c'est tout gain. Madame se doutera de la chose, ou quelque bonne

amie viendra en poste de Paris pour lui en parler, sans le faire exprès. Ah! tiolte, si tu as de l'esprit, ta fortune est faite. Tu , feras de bons rapports, vrais ou faux; tu attiseras ! le feu, madame se piquera, prendra de l'humeur, j et se vengera. Crois-tu que je ne l'ai dit à madame 1 que pour la mettre dans le goût de se venger?

GO TT K

Tu es un dangereux coquin.

LAPLKUR.

Bon, qu'est-co que cela fait? 11 y a sept ans, dis-tu, que tu es à son service. 11 faut qu'un domestique soit bien sot, lorsqu'au bout de sept ans il ne gouverne pas son 11131(1*0.

ÜOTTB.

Il ne faudrait pas s'y jouer avec madame; elle me jetterait là comme une épingle.

LAFJ.KUH.

Voici, par exemple, pour elle une belle occasion : j M Détieuleltc est aimable.

GOTTK.

Monsieur?...

LAFLEUR

Monsieur Üétieulette : cet officier.

GOTTK.

Est-ce que tu le connais?

LAFLKUR.

Oui : il m’a reconnu d'abord. Je lui beaucoup vu chez mon ancien maître : il était étonné de me voir chez le marquis de Clainville.

GOTTK.

Est-ce que tu lui as dit chez qui tu étais?

LAFLKUH.

GOTTE

Chez M. de Clainville?

LAFLEUR

Oui, à madame de Clainville.

GOTTK.

A madame de Clainville? Ah! la bonne chose. C’est bien fait, avec ses détours, j’en suis bien aise : sa finesse a ce qu’elle mérite.

LAFLEUR

Pourquoi donc?

GOTTE

Je ne m’étonne plus s’il se tuait de l’appeler madame la comtesse. C’est que, sous le nom de la comtesse de Wordacle... Quoi!

on a déjà dîné?

LAFLEUR

Comme le temps passe vite!

gotte cache le» manchette».

Ciel ! voilà madame.

A MARQUISE jette nn retjnrd tévére mir Lafiettr et

sur Gotte.

Oui, monsieur, notre sexe trouvera toujours aisément le moyen de gouverner le vôtre. L'autorité que nous prenons marche par une route si llcurie, la pente est si insensible, notre constance dans le même projet a l'air si simple et si naturel, notre patience a si peu d'humour, que l'empire est pris avant que vous vous en doutiez. m. détieulette.

Que je m'en doutasse ou non, j'aimerais, madame, à vous le céder.

LA MARQUISK.

Je reçois cela comme un compliment ; mais faites une réflexion. Dès l'enfance on nous ferme la bouche, on nous impose silence jusqu'à notre établissement; cela tourne au profit de nos yeux et de nos oreilles. Notre coup d'œil en devient plus (lu, notre attention plus soutenue, nos réflexious plus délicates; et la mo-

destie avec laquelle nous nous énonçons donne presque toujours aux hommes une confiance dont nous profiterions aisément, si nous nous abaissious jusqu'à les tromper.

M. DÉTIEULETTE.

Ah! madame, que n'ai-je ici pour second le colonel d'un régiment dans lequel j'ai servi, le marquis de Clainville!

LA GAGEURE IMPRÉVUE, SCÈNE XIX

L A MARQUISE

Le marquis de Clainville! Vous connaissez le marquis de Clainville?

M. OÉTIEULETTB.

Oui, madame.

(Ici Gaitc écoute arec attention.)

LA MARQUISE

Ne vous trompez-vous pas?

M. nÉTIEULETTE.

Non, madame. C’est un homme qui doit avoir à présent... oui, il doit avoir à présent cinquante à cinquante-deux ans; de moyenne taille, fort bien prise; beau joueur, bon chasseur, grand parieur; savant, se piquant de l'être, même dans les détails; connaissant tous les arts, tous les talents, toutes les sciences, de-

puis la peinture jusqu'à la serrurerie, depuis l'astronomie jusqu'à la médecine : d'ailleurs excellent officier, d'un esprit droit et d'un commerce sfir.

(Ici Gotte sourit.)

LA MARQUISE

La serrurerie ! Ah ! vous le connaissez.

M. OÉTIEULETTK.

Je ne sais s'il n'a pas des terres dans cette province.

LA MARQUISE

Et M. île Clainville vous disait?...

M. nÉTIEULETTE.

Vous le connaissez aussi, madame?

LA MARQUISE

Heaucoup. El il vous disait...

M. nÉTIEULETTE.

On m'avait dit qu'il était veuf, et qu'il allait se remarier.

LA MARQUISE

Non, monsieur, il n'est pas veuf.

M. nÉTIEULETTE.

On le plaignait beaucoup de ce que sa femme...

LA MARQUISE

Sa femme?...

M. nÉTIEULETTE.

Avait la tête un peu...

LA MARQUISE

Un peu?...

M. nÉTIEULETTE.

Oui, qu'elle avait une maladie... d’esprit... des absences... jusqu'à ne passe ressouvenir des choses les plus simples, jusqu'à oublier son nom.

LA MARQUISE

Pure calomnie.

{Cotte, pendant ces couplets, rit, et enfin éclate, h i marquise se retourne, et dit û Gotte ;)

yu’est- ce que c’est donc?

GOTTE

Madame, j'ai un mal de dents affreux.

Allez plus loin; nous n'avons pas besoin de vos gémissements. {A M. Ditieulette.) Enfin, que vous disait M. de Clainville sur le chapitre des femmes?

M. nÉTIEULETTE.

Ce qu’il disait était fort simple, et avait l’air assez rélléchi. Les femmes, disait M. de Clainville... Vous m'y forcez, madame ; je n’oserai' jamais...

LA MARQUISE

Dites, monsieur.

M. nÉTIEULETTE.

Les femmes, disait-il, n’ont d’empire que sur les âmes faibles; leur prudence n’est que de la 11nesse, leur raison n’est souvent que du raisonnement; habiles à saisir la superficie, le jugement en elles est sans profondeur ; aussi n’onl-elles que le sang-froid de l'instant, la présence d'esprit de la minute; et cet esprit est souvent peu de chose. Il éblouit sous le coloris des grâces, il passe avec clics, il s’évapore avec leur jeunesse, il se dissipe avec leur beauté. Elles aiment mieux... Madame, c'est M. de Clainville qui parle, ce n*cst pas moi : je suis loin de penser...

LA MARQUISE

Continuez, monsieur. Elles aiment mieux?...

M. nÉTIEULETTE.

Elles aiment mieux réussir par l'intrigue et par la finesse, que par la droiture et par la simplicité : secrètes sur un seul article, mystérieuses sur quelques autres, dissimulées sur tous, elles ne son) presque jamais agitées que de deux passions, qui même n'en font qu’une, l'amour d'un sexe et la haine de l’autre. Défendez-vous, ajoutait-il. Mai-, madame, je...

Achevez, monsieur, achevez.

M. DÉTIEt'LETTE.

Défendez-vous, ajoutait-il, de leur premier coup d'œil, ne croyez jamais leur première phrase, et elles ne pourront vous tromper. Je ne l'ai jamais été par elles dans la moindre petite all'aire, cl je ne le serai jamais.

LA MARQUISE

Et M. de Clainville vous disait cela?

>1. nÉTIEULETTE.

A moi, madame, et à tous les officiers qui avaient l'honneur de manger chez lui. Là-dessus il entrait dans des détails...

LA MARQUISE

Je n'en suis pas fort curieuse. Et sans doute, messieurs, que vous applaudissiez? car lorsque quelqu'un de vous s'amuse sur notre chapitre...

M. nÉTIEULETTE.

Je me taisais, madame. Mais si j'avais eu le bonheur de vous connaître, quel avantage n'aurais-je pas eu sur lui, pour lui prouver que la force de la raison, la solidité du jugement...

LA MARQUISE, un peu piquée.

Monsieur, je ne m'aperçois pas que j'abuse de la complaisance que vous avez eue de vou* arrêter ici- Vous m'avez dit qu'il vous restait encore dix lieues à faire; et la nuit...

Diqitizt

LA MARQUISE, COTTE, M. DÉTIEULETTE

GOTTK.

Madame, voici monsieur le marquis... non, monsieur le comte, qui revient de la chasse.

LA MARQUISE joue rembarras.

Quoi! déjà!... O ciel! monsieur... Je ne sais... je suis...

M. DIKTKULETTK.

Madame, quelque chose parait altérer votre tranquillité. Serais-je la cause?...

LA MARQUISE

J'hésite sur ce que j'ai à vous proposer. Mon mari n'est pas jaloux, non, il ne l'est pas, et il n'a pas sujet de l'ôtre; mais il est si délicat sur de certaines choses, et la manière dont je vous ai retenu...

M. DÉTIEULETTE.

Eh bien, madame?

LA MARQUISE

Il va, sans doute, venir me dire des nouvelles de sa chasse, et il ne restera pas longtemps.

Madame, que faut-il faire?

LA MARQUISE

Si vous vouliez passer un instant dans ce cabinet?

M. DÉTIEULETTE.

Avec plaisir.

LA MARQUISE

Vous n’y serez pas longtemps. Sitôt qu’il sera sorti de mon appartement, vous serez libre. Vous u aurez pas le temps de vous ennuyer; vous pourrez, de là, entendre notre conversation. Je serai même charmée que vous nous écoutiez.

SCÈNE XXI

LA MARQUISE, COTTE

LA MARQUISE

Ah! monsieur de Glainville, nous ne prenons d'empire que sur lésâmes faibles!... Je suis piquée au vif... Oui... oui... il peut avoir tenu de ces discours-là... je le reconnais. Lui... lui... qui, par l'idée qu’il a de son propre mérite, aurait été l'homme le plus aisé... Ah! que je serais charmée si je pouvais me >euger!... m on venger, là, à l'instant, et prouver!... Mais comment pourrais-je m’y prendre?... Si je lui faisais raconter à lui-même, ou plutôt en lui faisant croire... Non... il faut que ‘lue cela intéresse particulièrement mon officier... je veux qu’il soit eu quelque sorte... Si par quelque gageure... {Ici elle fixe la porte et la clef eu rêvant.) Monsieur de Claiuville... Ah ! (Elle dit cela en son riant à l'idée qu'elle a trouvée.) Non, non... Il serait pourtant plaisant... Mais que ris-

qué-je? {Elle se lève, tire la clef du cabinet avec mystère.) Il serait bien

[singulier que cela réussit. [Elle rit de son idée en mettant la clef dans sa poche. Elle s’assied.) Gotte, donnezmoi mon sac à ouvrage.

GOTTE

Le voilà.

LA MARQUISE, rêveuse.

Donnez-moi donc mon sac à ouvrage!

GOTTE

Hé! le voilà, madame.

LA MARQUISE

Ah!

GOTTE, DEUX DOMESTIQUES

LE MARQUIS, dans la coulisse.

Oui, oui, qu'on en ait soin. Brévaut!

BREVAUT.

Monsieur le marquis!

LE MARQUA

Écoute, je crois que tu as deux de les chiens en assez mauvais état, la Blanche et Hrifiaut; prends-y garde.

BRÉVAUT.

Oui, monsieur le marquis.

Et vous autres, voyez qu'on me serve le plus tôt qu’on pourra; je me meurs de faim. Madame» dîné?

(Les domestiques sortent.)

LA MARQUISE

Oui, monsieur; je n'espérais pas vous voir si tôt.

LE MARQUIS

Je ne l’espérais pas non plus.

LA MARQUISE

Kh bien! monsieur, avez-vous été bien mouillé?

LE MARQUIS

J'aime la pluie. Et vous, madame, avez-vous eu beaucoup de monde?

LA MARQUISE

Qui que ce soit. Votre chasse a sans doute etc heureuse?

I.E MARQUIS

Ali! madame, des tours perfides. Nous débusquions des bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée; enfin nous ramenons. Je crie à Brévaut que nous en revoyons : il me soutient le contraire. Mais je lui dis : Vois donc, la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes, et le talon large! Il me soutient que c'est une biche bréhaigne, cerf dix cors, s'il eu lut.

LA MARQUISE

Je suis toujours étonnée, monsieur, de la prodigieuse quantité de mots, de termes, que seulement la chasse fait employer. Les femmes croient savoir la langue française; et nous sommes bien ignorantes. Que de termes d'arts, de sciences, de talents, et de ces arts que vous appelez...

I.K MARQUIS

Mécaniques.

LA MARQUISE

Mécaniques. Eh bien! voilà encore un terme.

LE MARQUIS

Madame, un homme un peu instruit les sait | tous, à peu de chose près.

LA MARQUISE

Quoi ! de ces arts mécaniques?

LE MARQUIS

Oui, madame. Je ne inc citerai pas pour exemple : je me suis donné une éducation si singulière! et, sans avoir un empire à réformer, Pierre le Grand n'est pas entré plus que moi dans de plus petits détails. Il y a peu, je ne dis pas de choses servant aux arts, aux sciences et aux talents, mais môme aux métiers, dont je n'eusse dit les noms : j'aurais jouté contre un dictionnaire.

LA MARQUISE

Je ne jouterais donc pas contre vous; car moi, à I l'instant, je regardais celte porte, et je me disais : | Chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom ; et, hors la serrure, je n'aurais pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS

Eh bien! moi, madame, je les dirais tous.

LA MARQUISE

Tous? Cela ne se peut pas.

LE MARQUIS

Je le parierais.

LA MARQUISE

Ah ! cela est bientôt dit.

LP. MARQUIS

Je le parie, madame, je le parie.

LA MARQUISE

Vous le pariez?

COTTE, a part.

Notre prisonnier a bien besoin de tout cela!

LE MARQUIS

Oui, madame, je le parie.

LA MARQUISE

Soit : aussi bien, depuis quelques jours, ai-je besoin de vingt louis.

LE MARQUIS

Que ue vous adressiez-vous à vos amis?

Non, monsieur, je ne veux pas vous devoir un si faible service; je vous réserve pour de plus grandes occasions, cl j'aime mieux vous les gagner.

LE MARQUIS

Vingt louis?

LA MARQUISE

Vingt louis... soit.

COTTE, à part.

Cela m'impatiente pour lui. Demandez -moi à quel propos cette gageure?

LE MARQUIS

Soit; je le veux bien.

LA MARQUISE

Et vous me direz le nom de tous les morceaux de fer qui entrent dans la composition d'une porte, d’une porte de chambre, de celle-ci?

< LE MARQUIS

Oui, madame.

LA MARQUISE

Mais il faut écrire à mesure que vous les nommerez; car je ne me souviendrai jamais...

LE MARQUIS

Sans doute, écrivons. Dubois... (A Gotte.) Mademoiselle, je vous prie de faire venir Dubois. (J la marquise.) Toutes les fois, madame, que je trouverai une occasion de vous prouver que les hommes onl l’avantage de la science, de l’érudition, et d'une sorte de profondeur de jugement... II est vrai, madame, que ce talent divin, accordé par la nature, ce charme, cet ascendant avec lequel un seul de vos regards...

LA MARQUISE

Ah! monsieur, songez que je suis votre femme, et un compliment n’est rien quand il est déplace. Devenons à notre gageure : vous voudriez, je croi-. me la faire oublier.

LE MARQUIS

Non, je vous assure.

SCÈNE XXIII

les précédents; DL'BOIS.

LA MARQUISE

Voici Dubois : nous n'avons pas de temps à perdre pour prouver ce que j'ai avancé; et nous avons encore dix lieues à faire aujourd'hui.

LE MAROUIS.

Que dites-vous, madame, aujourd’hui?

LA MARQUISE

Je vous expliquerai cela. Notre gageure! notre gageure !

LE MARQUIS

Dubois, prends une plume et de l’encre; metsloi à cette table, et écris ce que je vais te dicter.

LA MARQUISE

I Dubois, mettez en tète : Vous donnerez vingt ■ louis au porteur du présent, dont je vous tiendrai compte.

Ils ne sont pas gagnés, madame.

LA MARQUISE

Voyons, voyons, commencez.

LE MARQUIS

Madame, ces dét&ils-lâ vont vous paraître bien bas, bieu singuliers, bien ignobles.

LA MARQUISE

Dites bien brillants; je les trouverai d'or, .*» j'en obtiens ce que je désire. Je suis cependant si bonne, que je veux vous aider à me faire perdre.

LA GAGEURE IMPREVUE , SCENE XXIIi.

Vous n'oublierez pas, sans doute, la serrure, et les petits clous qui l'attachent.

LE MARQUIS

O ne sont pas des clous; on appelle cela des vis, serrées par des écrous, (i Dubois.) Mettez : la serrure, les vis, les écrous.

DUBOIS, écrivant.

Écrous.

L entrée, la pomme, la rosette, les tiches...

LA MARQUISE

Ah! quelle vivacité, monsieur. Ah! vous m'effrayez !

DUBOIS

Les fiches.

LE MARQUIS

Attendez, madame, tout n'est pas dit.

LA MARQUISE

Ah! j'ai perdu, monsieur, j'ai perdu!

LR MARQUIS.

Madame, un instant. Fiches à vase, fiches de brisure, tiges, équerre, verrous, gâches.

LA MARQUISE

Ah! monsieur, monsieur, c’est fait de mes vingt louis.

LE MARQUIS

Je n’hésitc pas, madame, je n'hésite pas, vous le voyez. Un instant, un instant.

DUBOIS

Gâches.

LA MAROUISK.

Mais voyez comme en deux mots, monsieur...!

Madame...

LA MARQUISE

Voulcz*vous dix louis de la gageure?

LE MARQUIS

Non, non, madame. Équerre, verrous, gâches. dubois.

C'est mis.

LA MARQUISE

Dix louis, monsieur, dix louis?

LE MARQUIS

Non, non, madame. Ah! vous voulez parier!

LA MARQUISE

En voulez-vous quinze louis?

LE MARQUIS

Je ne ferai pas grâce d'une obole. J'ai perdu trois paris la semaine passée; il est juste que j'aie won tour.

LA MARQUISE

Je baisse pavillon. Je ne demande pas si vous *vp* oublié quelque terme.

LE MARQUIS

Je ne crois pas. Équerre, gâches, verrous, serrure.

Si c'était de ces grandes portes, vous auriez eu Plus de peine.

le marquis.

Je les aurais dit de même. Gâches, verrous.

LA MARQUISE

Eh Lieu, monsieur! avez-vous tout dit?

LE MARQUIS

Oui,... oui, madame, à ce que je crois. Équerre,... serrure...

LA MARQUISE

Monsieur, ce qui me jette dans la plus grande surprise, c'est la promptitude, la précision du coup d'œil avec laquelle vous saisissez...

LE MARQUIS

Cela vous étonue, madame?

LA MARQUISE

Cela ne devrait pas me surprendre. Enfin, il ne reste plus rien?...

LE MARQUIS

Que de me payer, madame.

LA MARQUrSE.

De vous payer? Ah ! monsieur, vous êtes un créancier terrible! SI vous avez, perdu, je serai plus honnête, et je vous ferai plus de crédit.

LE MARQUIS

1 Je n’en demande point.

Dubois, fermez ce papier, et cachetcz-le. Voici 1 mon étui.

LE MARQUIS

Pourquoi donc, madame? cela est inutile.

LA MARQUISE

Vous nie pardonnerez. J’ai l’attention si paresseuse! Les femmes n'ont que la présence d’esprit de la minute, et elle est passée, cette minute.

LE MARQUIS

Vous croyez rire; mais ce que vous dites là, je l'ai dit cent fois.

LA MARQUISE

Oh, je vous crois. J’espère, moi, de mon côté, que vous voudrez bien m'accorder une heure pour réfléchir, et examiner si vous n’avez rien oublié.

LE MARQUIS

Deux jours, si vous l’exigez.

LA MARQUISE

Non; je ne veux pas plus de temps qu’il ne m’en faut pour vous raconter l’histoire de ma journée, et la voici : Je me suis ennuyée : mais très-ennuyée; je me suis mise sur le balcon, la pluie m’en a chassée; j'ai voulu lire, j’ai voulu broder, faire de la musique; l’en-

nui jetait un voile si noir sur toutes mes idées, que je me suis remise à regarder le grand chemin. J’ai vu passer un cavalier qui pressait fort sa monture : il m’a saluée; il m’a pris fantaisie de ne pas dîner seule. Je lui ai envoyé dire que madame la comtesse de Wordaclc le priait d’entrer chez elle.

Pourquoi la comtesse de Wordaclc?

LA MARQUISE

Une idée; je ne voulais pas qu'il sût que je suis

MS LA GAGEURE IMPREVUE. SCENE XXUI

femme de M. de Clainville (en élevant la voix), de M. de Clainville, qui a des lerrcs dans celte province.

LE MARQUIS

Pourquoi ?

LA MARQUISE

ic vous te dirai. U a accepté ma proposition. J'ai vu un cavalier qui se présente très-bien; il est de ces hommes dont la physionomie houuète et tranquille inspire la confiance. Il m'a fait le compliment le plus flatteur, il n’a échappé aucune occasion de me prouver que je lui avais plu, il a même osé me le dire; et soit que naturellement il soit hardi avec les femmes, ou peut-être, malgré moi, a-t-il vu dans mes yeux tout le plaisir que sa présence me

faisait... Enfin, que vous dirai-je?... excusez ma sincérité; mais je connais l'empire que j'ai sur votre Ame. Dans l'instant le plus décidé d'une conversation assez vive, vous êtes arrivé, et je n'ai eu que le temps de le faire passer dans ce cabinet, d'où il m'entend, si le récit que je vous fais lui laisse assez d'attention pour nous écouter. Alors vous êtes entré; je vous ai proposé ce pari assez indiscrètement: je ne supposais pas que vous l'accepteriez; et j'ai eu tort, fatigué comme vous devez l'être, de vous avoir arrêté... (Le marquis, par degrés, prend un air sérieux, froid et sec.)

I.E MARQUIS

Madame...

LA MARQUISE

Mais,... monsieur,... je m'aperçois... Le cerf que vous avez couru vous a-t-il mené loin?

LE MARQUIS

Non, madame.

LA MARQUISE

Vous me paraissez avoir quelque chagrin.

LE MARQUIS

Non, madame, je n'en ai point. Mais ce monsieur doit s'ennuyer dans ce cabinet.

GOTTE, ù part.

Ah, ciel !

LA MARQUISE

N’eu parlons plus; je vois que cela vous a fait quelque peine, et j’en suis mortifiée. Je... je... souhaiterais être seule.

f Dubois et Coite se retirent d’un air embarrassé dans le fond du théâtre ; Gotte a l'air plut effrayé.)

LE MARQUIS

Je le crois.

LA MARQUISE

Je désirerais...

Et moi je désire entrer dans ce cabinet, et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE

Ah! quelle imprudence!

LA MARQUISE, jouant l'embarras.

Permettez-moi, monsieur, de vous proposer un accommodement.

LE MARQUIS

Un accommodement, madame! Je ne vois pas quel accommodement...

LA MARQUISE

Si j’ai perdu le pari, donnez-m’en ma revanche.

LE MARQUIS

Madame, il n’est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE

Je ne plaisante point: je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet; et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE

La clef, monsieur!

I.B MARQUIS

Oui, la clef, la clef.

LA MARQUISE

Et si je ne l’ai pas?

LE MARQUIS

Il est un moyen d’entrer : c’est de jeter la porte eu dedans.

LA MARQUISE

Monsieur, point de violence; ce que vous projetez vous sera aussi facile lorsque vous m’aurez accordé un moment d'audience.

LE MARQUIS

Je vous écoute, madame.

LA MARQUISE

Asseyez-vous, monsieur.

LE MARQUIS

Non, madame.

LA MARQUISE

Avant de vous emporter à des extrémités qui sont indignes de vous et de moi, je vous prie de inc faire payer les vingt louis du pari, parce que vous avez perdu.

LE MARQUIS

Ah! morbleu, madame! c’en est trop.

LA MARQUISE

Arrêtez, monsieur; dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef! d’une clef! d’une clef! Vous ne doutez pas qu'elle ne soit de fer. Vous l’avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendais pas; mais il n’est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié; mais je vois, et trop lard, que je ne devais pas m’exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, monsieur. (Elle prend

le papier, rompt le cachet , et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit , et lit d’un air indécis, distrait et confus.) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici cette clef; ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d’esprit pour penser que, lorsque j’ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

LA GAGEURE IMPREVUE, SCENE XXIV

LE MARQUIS, conjm.

Ah, madame!

LA MARQUISE

Quoi ! vous hésitez, monsieur? Que ü’entrez-vous dans ce cabinet? je vais l'ouvrir moi-môme.

LE MARQUIS

Ah, madame, madame! c'est battre un homme à terre.

LA MARQUISE

Nod, non ! ce que je vous ai dit est sans doute vrai.

Ah ! madame, que je suis coupable !

LA MARQUISE

Eh lion, monsieur, vous ire l'êtes pas.

LE MARQUIS

Madame, je tombe à vos genoux.

LA MAHQUISE.

Kelevez-vous, monsieur.

LE MARQUIS

Me pardonnez-vous?

LA MARQUISE

Oui, monsieur.

LE MARQUIS

Vous ne le dites pas du profond du cœur.

LA MARQUISE

Je vous assure que je n'y ai nulle peine.

LE MARQUIS

Que de bonté!

LA MARQUISE

Ce n’est pas par bonté, c’est par raison.

LE MARQUIS

Ah, madame! qui s’en serait méfié? [Eh regardant U papier.) Oui... oui. O ciel, avec quelle adresse, avec quelle finesse j’ai été conduit à demander cette clef, cette clef, cette maudite clef! [Il

lit.) Oui, oui, voilà bien la serrure, les vis, les écrous. Diable de clef! maudite clef! Mais, Dubois, ne l'ai-je pas dit?

dubois.

Non, monsieur. J'ai pensé vous le dire.

LE MARQUIS

Madame, madame, j'en suis charmé, j'en suis • iichanlé; cela m'apprendra à n'avoir plus de vivacités avec vous: voici la dernière de ma vie. Je \ais vous envoyer vos vingt louis, et je les paye du meilleur de mon cœur. Vous me pardonnez, madame?

LA MARQUISE

Oui, monsieur; oui, monsieur.

LE MARQUIS, revenant sur ses pas.

Mais admirez combien j'étais simple, avec l'esprit que je vous connais, d'aller penser... d'aller croire... Ah! je suis... je suis... Je vais, madame, je vais faire acquitter ma dette. (En s'en allant.) Diable de clef! maudite clef! Mais demandez-mo; donc... Ah, ah, ah...

' LA MARQUISE le coudait tin yrw.r , et met la clef A la porte du cabinet.

Cotte, voyez si monsieur ne revient pas.

SCÈNE XXIV

LA MARQUISE, GOTTË, M. DÉTIEULETTE.

LA marquise ouvre le cabinet.

Sortez, sortez ; eh bien, monsieur, sortez.

Madame, je suis étonné, je suis confondu de tout ce que je viens d'entendre.

LA MARQUISE

Eli bien, monsieur, avez-vous besoin d'autre preuve pour être convaincu de l'avantage que toute femme peut avoir sur son mari? Et si j'étais plus jolie et plus spirituelle...

M. DÉTIEULETTE.

Cela ne se peut pas.

LA MARQUISE

Encore, monsieur, ne me suis-je servie que de nos moindres ressources. Que serait-ce si j'avais fait jouer tous les mouvements de dépit, les accents étouffés d'une douleur profonde? si j'avais employé les reproches, les larmes, le désespoir d'une femme qui se dit outragée? Vous ne vous doutez pas, vous n'avez pas l'idée de l'empire d'une femme qui a su mettre une seule fois son mari dans son tort. Je ne suis pas moins honteuse du personnage que j'ai fait : je n'y penserai jamais sans rougir. Ma petite idée de vengeance m'a conduite plus loin que je ne le voulais. Je suis convaincue que le désir de montrer de l'esprit ne nous mène qu a dire ou à faire des sottises.

M. DÉTIEULETTE.

Quel nom donnez-vous à une plaisanterie !

LA MARQUISE

Ah, monsieur! en présence d'un étranger que j'ai cependant tout sujet de croire un galant homme!

M. DÉTIEULETTE.

Et le plus humble de vos serviteurs.

J'ai jeté une sorte de ridicule sur mon mari, sur M. de Clainville; car vous savez ma petite finesse à votre égard.

M. DÉTIEULETTE.

Je le savais avanL

LA MARQUISE

Quoi! monsieur, vous saviez...

M. DÉTIEULETTE.

Que j'avais l'honneur d'élre chez madame de Clainville. Un de vos domestiques me l'avait dit.

LA MARQUISE

Comment, monsieur, j'étais votre dupe?

M. DÉTIEULETTE.

Non, madame; mais je n'étais pas la vôtre.

LA MARQUISE

Ah! comme cela me confond! El cette femme

oU LA GAGEURE IMPREVUE, SCÈNE XXY1I.

qui a des absences, qui oublie son nom? Quoi! monsieur, vous me persifliez?

Madame, je vous eu demande pardon.

LA MARQUISE

Ah! comme cela me confond, et me fortifie dans la pensée d'abjurer toute finesse! (Elle te promène avec dépit.) Ah! ciel! J'espcrc, monsieur, que cet hiver, à Paris, voua nous ferez l'honneur de nous voir. Je veux alors, en votre présence, demander à M. de Clainville pardon du peu de décence de mon procédé, (a Gotte.) Gotte, faites passer monsieur par votre escalier, (a M. Dètieulette.) Adieu, monsieur.

M. DÈTIEULETTE.

Adieu, madame.

LA MARUUISE.

Je vous souhaite un bon voyage!

SCÈNE XXV

LA MARQUISE

Comment! il le savait? Ah! les hommes, les hommes nous valent bien... J'ai bien mal agi... Il a heureusement l'air d'un hon-

nête homme. J’en suis au désespoir... Mon procédé n’est pas bien; cela est affreux, devant un étranger qui peut aller raconter partout... Voilà ce qui s’appelle se manquer à soi-même.

SCÈNE XXVI

LA MARQUISE, GOTTE

GOTTE

Ah! madame, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines : vous m’avez fait trembler.

LA MARQ018E. 5

Pourquoi donc?

GOTTB.

El si monsieur était entré?

LA MARQUISE

Eh bien?

GOTTE

Et s’il avait vu ce monsieur?

LA MARQUISE

Alors je lui aurais demandé si, lorsqu’il lient cachées dans son appartement deux femmes qu’il connaît depuis quinze ans, il ne

m’est pas permis ; de cacher dans le mien un homme que je ne connais que depuis quinze minutes.

GOTTE

Ah! c’est vrai : je n’y pensais pas.

LA MARQUISE

Gotte, vous direz à Dubois de faire demain maliu le compte de Lafleur, et de le renvoyer.

UOTTK.

Madame, que pcul-il avoir lait? c’est un si bon garçon! Il est irai qu’il est un peu bêle. I

LA MARQUISE

Ce n’est pas cela : je le crois bétc et malin. Je n’aime pas les domestiques qui reportent chez madame ce qui se passe chez monsieur. Cela peut servir de leçon.

gotte, ù part.

Le voilà bien avancé avec son bel esprit! Il a bien l’air de ne pas avoir mes manchettes, (a fa marquise .) Madame , j’entends la voix de monsieur.

SCÈNE XXVII

LA MARQUISE, LE MARQUIS, M. DETIEl LKTTt.

LA MARQUISE

Ah! ciel!

LE MARQUIS, à M. Detieulette.

Madame, madame excusera. Vous ôtes en bottines, vous descendez de cheval, [a la mnrqtht.) Voici, madame, M. Réticule tte que je vous présenté; boa gentilhomme, brave officier, et mou ami, et qui nous appartiendra bientôt de plus près que par l'amitié. Voici les cinquante louis; j'ai voulu vous les apporter moi-même.

LA MARQUISE

Cinquante louis? ce n'est que vingt louis.

LE MARQUIS

Cinquante, madamo : je me suis mis à l'amende. Je vous supplie de les accepter, au désespoir de ma vivacité.

LA MARQUISE

C'est moi qui suis interdite.

LE MARQUIS

* Je ne m'en souviendrai jamais que pour me corriger.

El moi de même.

LE MARQUIS

Vous, madame? point du tout : vous badiaie/. (a M. Dètieulette.) Mon cher ami, vous ii'ôlcs pas a» fait, mais je vous conte-

rai cela; c’est un tour au?" bien joué... Il est charmant, il est délicieux : voujugerez de l’esprit de madame et de toute sa bonté. Puisse celle que vous épouserez avoir d’aussi excellentes qualités... Elle les aura, elle les aura, soyez-en sûr.

m. dètieulette.

Je crois que j’ai tout sujet de le souhaiter.

LA MARQUISE

Monsieur...

LE MARQUIS

Madame, retenez monsieur ici un instant. <1 Htieulette. i Ah! mon ami, quelle satisfaction je me prépare! Je reviens, je reviens à l'instant.

LA GAGEURE IMPItt

LA MA HOU ISF

Eh bien! monsieur, tout ne sert-il pas à augmenter ma confusion? M. de Clainville vous a donc rencontré?

M. DKTJEULETTE.

Non, madame; je me suis fait présenter chez lui: il sortait, il m'a conduit ici. Lorsque j'ai eu l honneur de vous saluer sur le grand chemin, c'est chez lui que je descendais, c’est chez M. de Clainville que j'avais alTaire. Jugez de ma surprise lorsque, avec un air de mystère, on m’a fait entrer chez vous par la petite porte

du parc; ajoulez-y le changement de nom. Je vous l'avouerai, je me suis cru destiné aux grandes aventures.

LA MARQUISE

El que veut dire M. de Clainville en disant que vous nous appartiendrez de plus près que par l'amitié?

M. DËTISÜLETTI.

C'est à lui, madame, à vous expliquer cette énigme, et il me parait qu'il n'a pas dessein de vous faire attendre. Le voici. Ciel! mademoiselle de Clainville!

I.A MARQUISE, LE MARQUIS, M. DÉTIEILETTE

COTTE, Mademoiselle ADELAÏDE, sa couvf.r-

kaxtk.

LE MARQUIS,

Oui, la voilà. Est-il rien de plus aimable? Mon ami, recevez l'amour des mafos de l'amitié, (a ta narifuîsf.) Madame, vous ne saviez pas avoir mademoiselle dans votre château : elle y est depuis hier. Je suis rentré trop tard, et je suis aujourd'hui sorti trop malin, pour vous la présenter. Elle nous appartient de très-près : c'est la fille de feu mon frère, ce pauvre chevalier mort dans mes bras à la journée de Laufcldt. Son mariage n'était su que de moi. Vous approuverez certainement les raisons qui m ont forcé de

vous le cacher : mon ||èrc était si dur, et dans la famille... Je vous expliquerai cela, (à mademoiselle Adélaïde.) Ma chère fille, embrassez votre tante.

LA MARQUISE

C'est, je vous assure, de tout mon cœur.

MADEMOISELLE ADELAÏDE

El inoi, madame, quelle satisfaction ne dois-jc pas avoir !

VUE, SCENE XXIX

LE MARQUIS

Madame, je la marie, cl je la donne à monsieur: je dis, je la donne, c'est un vrai présent; et il ne l'aurait pas, si je connaissais un plus honnête homme.

M. DF.TIEULF.TTB.

Quoi, madame! j'aurai le bonheur d'être votre neveu?

LE MARQUIS

Oui, mon ami, et avant trois jours. Je cours demain à Paris; il y a quelques détails dont je veux me mêler.

M. DF.TIEULETTE.

Mademoiselle, consentez-vous à ma félicité?

MADEMOISELLE ADELAÏDE

Monsieur, je ne connaissais pas toute la mienne, et vous avez à présent à m'obtenir de madame.

M. DÉTIF.ULF.TTE.

Madame, puis-je espérer?...

LA MARQUISE

Oui, monsieur, et j'en suis enchantée. Le ciel ne m'a point accordé d'enfant, et de cct instant-ci je crois avoir une fille et un gendre. Monsieur, je vous l'accorde.

MADEMOISELLE ADELAÏDE, en donnant ta main.

C'est autant par inclination que par obéissance.

LF. MARQUIS.

Cela doit être. (« la marquise.) Ma nièce est charmante!

LA MARQUISE

Je suis bien trompée si mademoiselle n'a pas beaucoup d'esprit; et je suis sûre que, sans détou'rs, sans finesse, elle n'en fera usage que pour se garantir de la finesse des autres, pour bien régler sa maison, et faire le bonheur de son mari.

M. DÉTIEULETTB.

Si mademoiselle avait besoin d'un modèle, je suis assuré, madame, qu'elle le trouverait en vous.

LA MARQUISE

Oui, monsieur, oui, monsieur; la finesse n'est bonne à rien. Point de finesse, point de finesse; ou en est toujours la dupe.

LE MARQUIS

Et surtout avec moi.

LA MARQUISE

Ah,monsieurde Clainville! ah, comme j'ai eu torl !

Quoi?

LA MARQUISE

Passons chez vous.

GOTTR le» reyarde partir, et dit :

Ali! si cette aventure pouvait la guérir de scs finesses! Que de femmes, que de femmes à qui, pour être corrigées, il un « coûté davantage!

FIN DE LA GALEl'HE IMPRÉVUE.

COLLE

Charles Collé appartient par sa naissance aux premiers jours du dix-huitième siècle. Il naquit à Paris (toujours Paris!) en 17 OU. Son père était trésorier de la chancellerie du Châtelet. Il eut encore celte chance heureuse : un sien cousin s'appelait Regnard, l'auteur des Folies amoureuses, la gaieté même et l'esprit en personne. Ce cousin Regnard déteignait sur le cousin Collé, et de bonne heure il apprit au jeune humilie à chanter de belles chansons, et bientôt à les écrire, en collaboration avec son ami Galet et son ami Panard. On dirait que tous ces chansonniers se ren-

contrent à la lueur de la même étoile, et sous le même bouchon. Ils sont vraiment nés sous des astres favorables. Leur gaieté les sauve; ambitieux d'uu instant, amoureux tout le jour, le cabaret est leur demeure et leur rendez-vous; la bombance est leur mot d'ordre.

Ils attrapaient aux pièges de leur esprit les plus honnêtes gens. Lui-même, un jour, le roi des beaux esprits, Kontenelle, se laissa prendre à cc couplet du petit Collé ;

Qu'il cil heureux de k défendre Quand le rtrur ne »'e»t pas rendu !

Mais qu'il est fâcheux de se rendre,

Quand le bonheur est suspendu !

Par un discours sans suite et tendre,

Égarez un ctcur éperdu ; -

Souvent, par un malentendu.

L'amant adroit w fait enteudre.

| — C'est charmant, disait Fonlenclle à Mme de Tenctn.

Je donnerais toutes mes églogues pour avoir écrit cr couplel-lâ.

[— Mais ne vois-tu pas, grosso bête, que c'est du pur

galimatias, reprenait la dame.

Heureusement, le jeune Collé rencontra Crébillon le (Ils, dans cette aimable société du Caveau, rempli" d'honnêtes gens, et le petit Crébillon présenta le petit Collé A M. le duc d'Orléans,

grand amateur de spectarle». Collé faisait les comédies de son théâtre ; le prince Ht U fortune de Collé. Il est l'auteur d'une pièce intéresunlr au degré suprême : la Par lie de chasse de Henri I F , su le Béarnais joue un si beau rôle. A peine Collé fut ton maître, il revint à la chanson. Il chaulait, naturellement, le vin, l'amour, Ica grandes coquettes et les moindre». H chantait toutes nos victoires; la chanson du Porl-Hahiui lui valut une pension de six cents livres.

Sa verve et sa bonne humeur ne connaissaient pa» d'obstacle. Il écrivit aussi son Journal historique, aujourd'hui réimprimé et complété. C'est l'homme même. Il te moque agréablement de MM. ses contemporains. Il ht de M. de VolLiire, et parfois lui donne un bon coup dr i griffe, eu passant. Homme heureux, à tout prendre, et qui fait aimer la profession des belles-lettres, en dépit dj tous les déclamaleurs. Il mourut le 3 novembre 1781. ; comme il entrait, sans crainte et sans remords, dan» *?soixante-quinze ans.

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

PERSONNAGES

HENRI IV, roi de France.

Le dcc I)E SULLY, ton premier ministre.

Le i>oc DE RKLLEGARDE. grand écuyer.

Le uxrol'is DE COXCIIIN1, favori de la reine.

La uzaotis DE PR ASLIN, capitaine des gardes,

Different» seigneur* de la cour,

Deux gardes du corps,

LA BRISÉE , I Officier» de» rbâaaee de la forêt de Fou-SAINT-JEAN , l lainebieau.

Personnage» muet*.

PERSONNAGES

MICHEL RICHARD, dit il I Cil Al ,, meunier a Licemwt- RICHARD, fil» de Michao, amoureux d'Agathe. MARGOT, femme de Mirhau.

CATAU, fille de Michau, amoureuse de Lucas.

LUCAS, paysan de Liearsaint , amonrenx de Calas. AGATHE, pay»anne de Liearsaint, amoureuse de Richard.

l'a Buchkmok.

Dkux RaaiowsitHs.

L'a Gaxdk-Chaïss, demeurant à Lieur»aiul.

LA PAH'fli D£ ÇJJA93S ÜTI-JÜflflJ 1Y.

ACTE PREMIER

L* «crue MI i Foutaiorblrau , dan» la galnie de* Réforme* , au bout de laquelle est l'antichambre du roi.

LE DIT. DE BEI.LECARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI, tous deux en uniforme de chaste.

LE MARQUIS DE CONCHINI, d’un air triste.

Nous voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau... et nous allons partir dans deux heures pour la chasse, mon cher duc de Beilcgarde?

LE DUC DE BKLI.KGAHDK, d /Kir/.

Mon cher duc de Bellcgarde!... le fat!... (Haut.) Oui, mon très-cher marquis de Conchini; nous allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et au retour nous soupons avec le roi (car il vous a nommé aussi, vous, monsieur). (D’un air mystérieux.) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Four moi... cela me contrarie un peu... mais cela fait le désespoir, à coup sûr, d'une très-grande dame qui ne m'avait pas destiné à souper avec le roi.

LE MA IUJUIS DK CONCHINI.

Je vous en livre autant. Et celte chasse... et ce souper surtout... que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DP. BELLEGARDB, d'un air léger .

Vous désolent, monsieur de Conchini?... Eli! mon Dieu, oui, je sais bien; et vous me dites encore hier au soir que votre dessein était d aller faire aujourd’hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... (D’un ton plus sérieux.) Mais, mon très-cher monsieur, vous n'êtcs pas assez constamment dans les bonnes grâces

du roi , pour que ce contre-temps-ci (si c'en est si un grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINI

D’accord, monsieur le duc; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre ici cette grande affaire que vous savez...

LR nue DE BELLEGARDE, l'interrompant.

Kh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d’abord... Que les femmes viennent après, rien n’est plus juste; on leur donne ensuite son temps, s’il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINI

Je conviens de tout cela; mais c'est que vous ignorez que, dans l'instant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là... et., ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier dès le

HENRI IV, ACTE I, SCÈNE I

i grand matin, eu attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris où je la faisais garder à vue par ce maraud-là.

LE DUC DR BELLKGARDE, d’un air surpris.

Agathe s’est enfuie de chez vous?... Je ne conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiezvous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINI

; J'en étais... j’en étais à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE

! A rien! Allons donc, quel conte!

LF. MARQUIS DE CONCHINI.

Oh! à rien, ce qui s’appelle rien.

LE DUC DE BELI.RGAHDK

Eh! mais, cela est fabuleux ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DR CONCHINI

Ce n’est point une fable, vous dis-je; d’honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan quelle allait épouser, quand je la fis enlever par Fabricio... Elle adore M. Richard... le fils d'un meunier qui est de son village, qui est de Lieursaint.

LE DUC DE BELLEGARDE, d’un air railleur.

j In paysan de Lieursaint!... l’héritier présomptif 1 d’un meunier! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre! Comment, diable ! voilà des obstacles qui ont dù vous arrêter tout court.

LE MARQUIS DE CONCUINI

Ne pensez pas rire, monsieur le duc; ils ont été j insurmontables, du moins pour moi. C’est que c’est une vertu!... c’était des fureurs!... Quoi donc! une fois n’a-t-elle pas pensé se poignarder

avec un couteau qu’elle trouva sous sa main, et que j’eus toutes j les peines du monde à lui arracher?

LE DUC DE RELLEGARDF.. d’tin air badin.

| Fort bien, continuez, monsieur; vous rendez de ! plus en plus votre petit roman fort vraisemblable;

I car enfin rien n'est plus rommun que de voir une i femme se tuer... et surtout quand on l’en em- I pêche.

LE MARQUIS DE CONCHINI, vivement.

! Oh ! parbleu, elle ne jouait pas cela; elle y allait | bon jeu, bon argent.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un ton badin.

Tout de bon? cela était sérieux?... Mais c'est du ; vrai tragique, en ce cas-là.

LE MARQUIS DR CONCHINI, sans t écouter , et après avoir

ré vë un moment.

J’aurais toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf à vous autres... et de pousser jusqu’à Paris, moi; si le rendez-vous de la chasse était de ce côté- là... Eh! parbleu, j'aperçois lù dedans deux officiers des chasses : permettez-vous que je sache d’eux?... Messieurs, messieurs, uu mot, s’il vous plaît.

SECOND OFFICIER DES CHASSES

Eh, mais! monsieur le marquis, c'est à prés de trois lieues d'ici... en tirant droit vers Paris... Et, par le rapport que nous en avons entendu faire à la Brisée, qui a détourné le cerf au buisson des Hallicrs, il vous fera faire du chemin : il a les pinces et les os gros; il est fort bas jointe : et par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est à coup sûr par le pied.

PREMIER OFFICIER DES CHASSES

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix cors... Oh! il vous conduira loin... Que sait-on?... peutêtre jusqu'à Rosny... (d'une toix basse et d'un air de mystère, au duc de Brllegardc) OÙ l'on dit que M. de Sully est exilé d'hier au soir.

SECOND OFFICIER DES CHASSES, d'un air important.

Non, il n'est parti que de ce matin... La nouvelle est-elle vraie, monsieur le duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, avec indignation.

Eh, fl donc ! Eh non, messieurs! il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CON'CHINI

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

PREMIER OFFICIER DBS CHASSES, d’un air d’humeur.

J’aimerais bien mieux qu'il fût entré dans son exil; il ne continuerait pas là ses injustices, qu’il appelle des économies royales.

SECOND OFFICIER DES CRASSES

Cela est vrai; car, tout récemment encore, il vieut de nous supprimer de nos droits; et sûrement c’est pour en profiter lui-même. Je suis bien certain qu’il no revient rien au roi de ces retrauchemeuts-là.

LE DUC DE BELLEGARDE

Doucement, messieurs, doucement! parlez avec plus de retenue et do respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHIM

• Messieurs, M. le duc de Bellegarde a raison; il no faut jamais dire du mal des gens en place ja •part) tant qu’ils y sont.

. LE DUC DE IIF.LLEGARDB.

Allons, allons, messieurs, laissez-nous.

! I Ces deux officiers se retirent dans la pièce du fond, où Ut restent jusyu'à ta fin de l’acte.)

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUS DE CO.NCHINI

LE MARQUIS DE CONCHIM, t'ItWItMl.

Eh bien! monsieur le duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de M. de Sully, la preuve ; du désir que l'on en a... Ma foi, je ne m'éj loignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir... et d'y saisir l'occasion de parler an J roi, pour achever de le désabuser de son M. de Rosny, que je crois actuellement perdu, si vous I voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE

Eh bien! teuez, je serais fâché qu'il le fût; au vrai, j'en serais lâché; car j'aime la personne de M. de Sully, moi. Mais cependant on ne saurait 1 s'empêcher de désirer un peu qu'il ne soit plus en : placo; car dés qu'on demande la moindre grâce.

l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur | inflexible de ce cher homme-là... et cela est exté- I dant.

LE MARQUIS DE coNCHtNi, Wmnraf.

Sans doute; et c'est ce caractère intraitable, et i qui ne se plie point, qui aurait dû vous engager. I monsieur le duc, à vous mettre de notre partie, | qui est bien liée... Pour vous y déterminer, je vais 1 m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer 1 d'abord que, pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme serait bientôt culbuté; je vois cela clairement. La signora Galigaï es! sublime pour ces sortes d opérations-là; c'est elle qui a tout conduit... c'est un génie.

LE DUC DK BELLEGARDE

| Oui, c'est une femme adroite, à ce qu’ils disent | tous.

LE MARQUIS DK CONCHIM, très-vivement.

Oh! elle est admirable! Indépendamment des écrits satiriques et des pasquinades qu elle a fait semel* à la cour contre M. de Rosny (et que j« crois même quelle a fait composer!, c’est encore par scs soins et d’après ses recherches que le public a été inondé de mémoires véridiques et sanglants qui dévoilent toutes les malversations de M. de Sully, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels... Ensuite je sais qu'elle a fait passer jusqu’au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si bien mêlé avec le vraisemblable, qu'à moins d’un miracle, je le défie de s’eu tirer.

LE DUC DK BELLEGARDE

Monsieur... monsieur... je ne serais point surpris ; qu’il s’en tirât encore; il a de furieuses ressources

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE I, SCÈNE IV

dans l’ascendant qu’il a pris sur l'esprit du roi, et dans l’inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE marquis hé CONCHINI, trie-vivement.

Eh! monsieur le duc, c’est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conserve d’amitié pour M. de Sully,

et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura Tait.

[Conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde ù un coin du théâtre, et baissant le ton de la voit.)

Nous avons porté hier le dernier coup : c'est un écrit de M. de Rosny lui-même ; c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui... et cela pourtant sans malignité... Après l'avoir lu, le roi, dans la dernière colère, le lui renvoya sur-lr-charnp par La Varenne, qui vint me le redire, et qui, sur quelques mots échappes à Sa Majesté, a semé ici le bruit de son exil, qui s'est répandu, comme vous l'avez vu... Ah! monsieur le duc, si vous aviez voulu nous aider!

LE DCC DE BELLEGARDE, légèrement.

Vous aider, moi!... j'en suis bien éloigné, monsieur de Conciliai, assurément; et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homrae-là un fonds d'amitié dont je ne saurais me débarrasser... Et puis, d'ailleurs, c'est que je suis si peu fait à l'intrigue, j'y suis si gauche, que j'aime cent fois mieux me trouvera une surprise de place que dans une. tracasserie de cour. J'y suis moins maladroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DR CONCHINI, souriant.

Monsieur le duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paraître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas, cl voici en quoi cllfe consiste : vous profiterez de l'effet de la mine, s'il est heureux; et au cas qu'ello soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE UELLEUARDE, d'un air sérieux et fier, et avec beaucoup de hauteur .

Un moment, monsieur, s’il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHIM, l'interrompant , d'un air soumis et respectueux.

Eh! non, non, monsieur le duc; je vois à présent ce que je puis et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez : votre vieille franchise, à vous autres seigneurs français, vous fait regarder toute intrigue, même la fdus juste, comme un mal; moi, je iryentrouveaucun. Aucontraire, vuceluiqueM.de Rosny cause dans le royaume, c’est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à inoi, d’avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne: nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, d'un air railleur.

Oh ! je sais bien que c'est là votre but... Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINI, èai, aw duc de Bellegarde.

M. de Sully l’accompagne. Ils ont toujours l’air du plus grand froid, iis sont toujours mal ensemble : cela est excellent!

SCÈNE IV

HENRI , en uniforme de chasse ; LE DUC DE SULLY, en habit ordinaire ; LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINl, suite de courtisans, et

LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES qui se tiennent tous à la porte de l'antichambre du roi.

HENRI, s'avançant avec le duc de Sully , auquel il marque avoir envie de parler d'abord ; il te contient , et se retourne rert le duc de Bellegarde.

Bonjour, mon cher Bellegarde; bonjour, monsieur de Conchini. (fl Sully) Le conseil a fini plus tôt que je ne croyais, monsieur de Sully. Notre rendez-vous n'est qu'à midi, messieurs; nous aurons du temps pour tout.

LE DUC DR BELLEGARDE

Ma foi, sire. Votre Majesté aura aujourd'hui uu temps admirable pour sa chasse.

HENRI, d'un air inquiet.

Oui, l'on ne pouvait pas désirer une plus belle journée pour celle saison-ci... pour l'automne.

LE DUC DE SULLT

Avant son départ, Votre Majesté n'aurait-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, d'un air froid et gini.

Non, monsieur; il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... à moins que vous-même vous n'ayez quelque chose de particulier à nie dire.

LE DUC DE SULLY

Non, sire; je ne crois avoir rien oublié... Ah! pardonnez-moi j je me rappelle à présent l'affaire ■lu brave Grillon, et je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, l'interrompant arec un air d'impatience.

Vous n'auriez pas le temps de finir avec Crillon, monsieur; il vient à la chasse avec moi... Mais u'auriez-vous rien à me dire (de l'air de t embarras) qui vous regardât, vous, monsieur?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment... Cela ne vous gêne-l-il point, monsieur?

LE DUC DE SULLY, s'inclinant profondément.

Moi, sire? ma vie et mon temps ont toujours appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, d'un air plus affectueux.

Non; dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfants; je m'eu meurs d'cnvic. Atlcndez-moi ici même dans celte galerie... (D'uh air contraint .) Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier... Vous, mon cher Bellegarde, snivez-moi; vous n'entrerez pas chez la reine, il est ■le irop bonne heure, il ne fera pas encore grand

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE I, SCÈNE V

jour; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

{Le roi sort avec M. de Hellegarde ; une partie de tes courtisans le suivent; les autres restent dans la pièce du fond

avec tes deux gardes-chasses ; M. de Sully et M. de Con-

chini s'avancent.)

LE DUC DE SULLY, LE MARQUIS DE CONCHINI

LE MARQUIS DE CONCHINI, à part.

Faisons parler M. de Sully; il lui échappera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi ce soir, tels qu'il me les aura tenus. (Haut.) Vous me voyez, monsieur le duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui depuis quelque temps. .. Je le désire bien vivement, du moins.

LE DUC DE SULLY, d'un air froid.

Je vous en ai toute l'ohligation que je dois vous eu avoir, monsieur de Conchini.

LE MARQUIS DK CONCHINI, très -vivement.

Ah ! monsieur, qu’un grand ministre est à plaindre ! L’envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque, je craindrais que...

LE DUC DE SULLY, l'interrompant d'un ton fier.

Oui; mais avec lui je n’ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, très-vivement^

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre... qui se souvient que dans les premiers temps vous lui avez sacrifie votre fortune; que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés; que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE duc DE SULLY, rinterrompant avec impatience.

Eh, monsieur! de grâce, abrégeons.

LE MARQUIS DE CONCHINI, continuant.

Je n’en dis point trop, monsieur; et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié au dedans avec tous les grands de son État, desquels il a été obligé de racheter son royaume pièce à pièce... qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de la mémoire que la feue reine Élisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLY, avec une impatience encore plus vive.

Vive Dieu! monsieur, encore une fois, finissons. Toutes ces louanges si sincères ne me tourneront point la tête, je vous en

préviens. Voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINI, arec la plus grande vivacité.

J’en veux venir, monsieur le duc, à la conséquence de tout cela : c'est qu'il est impossible que

le roi n’ait pas conservé pour vous, au fond de son cœur, toute la reconnaissance qu’il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n’êtes pas de la dernière surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connaissant aussi bien votre âme, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois.

LE DUC DE SULLY, avec «N air froid et railhvr.

Tenez, monsieur de Conchini... avec un homme moins franc que vous ne l’êtes... et qui n’aurait pas le cœur sur les lèvres comme vous l’avez, je pourrais imaginer que la question que vous me faites là serait tout à fait insidieuse, et qu’il me serait également dangereux d’y répondre ou de me taire : mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINI, l’interrompant.

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

LE DUC DE SULLY, l’interrompant aussi.

Oh ! je le sais bien, monsieur de Conchini! Aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardais le silence dans ce cas-ci, ce silence pourrait être interprété au roi (par tout autre que par vous i comme I’eflet d'une fierté crimiuelle; et que... si je parlais, au contraire, et que je convinsse de la facilité prétendue du roi à

croire mes ennemis j’ofTenscrais injustement mon maître et mon bieufaiteur.

LE MARQUIS DR CONCHINI

Oui, j’entends très-bien...

LE DUC DR SULLY, l'interrompant.

Cependant, monsieur, malgré les risques qu’il y aurait à courir en s'expliquant dans une circonstance si délicate, je dirais à ce quelqu'un d'artificieux, de malintentiounc, et qui viendrait pour sonder mes sentiments sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, monsieur de Conchini, ce que je dirais à mon meilleur ami : c’est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d’ailleurs de scs bontés pour moi, que, quand j’entendrais de la bouche même de Sa Majesté quelle m’abandonne, je ne l’en croirais pas; et que j’imaginerais que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINI, d'un air d’embarras.

Ah! monsieur!... oui... mais gardez-vous bien de vous livrer... à cette confiance aveugle... et voyez ..

LE DUC DE SULLY, d'un air fier et avec un mépris mrmpt.

Je ne vois rien et ne veux rien voir que cela, monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon âme. et que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans Itf mêmes termes... Dans les mômes termes... c'estee que je n’attends pas de vous. Cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d’un style plus clair et moins ûgurc...

LE MARQUIS DE CONCHINI, troublé.

Comment, monsieur!... moi! pourriez-vous ro* croire capable?.,. Mais, voici le roi de retour.

SCÈNE VI

HENRI IV, LE DUC DE Sl'LLY.

(Le roi s'arrête à ta porte de la galerie. Le dur. de Sully et le marquis de Conciliai rouf ù lui; re dernier entre dans l'anti-chambre du roi: il doit y rester en rue avec le duc de Beltegarde pendant la scène.

HENRI, donnant set ordres à l'entrée de la galerie. Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorency, tenez-vous tous quelques moments dans cette pièce-ci, je vous prie; nous partirons après pour la chasse. Mais, j'ai à parler auparavant, en particulier, à M. de Sully... Marquis de Praslin?

LE MARQUIS DE PRASLIN

Sire...

HENRI, au marquis de Praslin.

Tenez-vous aussi là dedans, et mettez à celte porte deux de mes gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser eptrer

personne dans ma galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes; je ne m’embarrasse pas que l’on nous voie, mais je ne veux pas que l’on soit à portée de nous entendre.

(If. de Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la galerie .)

HENRI, prenant M. de Sully par la main , et I * amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes. Quittant ensuite sa main, il le regarde, et reste un moment sans parler.

Eh bien, monsieur! la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines; le froid que je vous marque, et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l’un de l’autre; vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? Vous n’en êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLY, d'un air noble et respectueux. Sire, avec tout autre prince que Henri, je me croirais perdu en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familière que vous me témoigniez toujours; mais, avec Votre Majesté, j’ai pour moi votre équité, vos sentiments... oserais-je dire votre amitié et mon innocence. Tout cela me rassure, et je suis tranquille.

HENRI, d’un air un peu attendri.

Cette tranquillité peut marquer, je vous l’avoue, le témoignage d’une conscience pure, et qui n’a point de reproche à se faire; mais cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m’adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DR SULLY, d’un air ferme et respectueux. Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre

Majesté m’ouvre la bouche sur des faits dont il n’y a pas un seul qui ne soit de la plus grossière calomnie... Parler le premier à Votre Majesté de toutes ces imputations

| odieuses et absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit et en reconnaître la vérité.

I Il ne ine convient pas de craindre de pareilles accusalibns, auxquelles vous-même ne croyez pas, sire. henri, avec bonté .

Eh ! mais, mais...

LE DUC DR SULLY, reprenant avec force.

Non, Sire, vous n’y croyez pas. Il n’y a qu’une : seule de ces accusations qui ait quelque air de la I vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance. (Titan! de sa poche un papier.) C’est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par La Va- ! renne : quatre mots que j’ai rais au bas vous en développeront toute l’énigme. Que Votre Majesté daigne jeter les yeux sur l’explication que j’en donne. (Il donne au roi et papier .)

HENRI

Je tombe de mon haut. (Prenant la main du due de Sully.) Ah! monsieur de Rosny, comme ils m'ont trompé! les cruelles gens!

LR DUC. DR SULLY

Quant aux satires, et surtout, sire, au libelle fait par Juvigny avec tant de force de style et d’éloquence, et que j’ai lu tout aussi bien que Votre Majesté...

HENRI, l'interrompant avec Jeu.

Quoi! vous l’avez lu, Rosny? et vous n’ôles pas venu tout de suite pour vous expliquer avec moi?

LE DUC DE SULLY, l'interrompant.

Non, sire; je l'ai méprisé. Ce n’est pas que si Votre Majesté m’eu eût parlé la première, j’eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d’une justification qui doit...

HENRI, r interrompant.

Qu'appelez-vous justification, mon ami ? Ventresaint-gris! l’éclaircissement que vous me donnez sur c<? billet répond lui seul à tout, à tout; et je n’ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLY, arec le plus grand feu.

Pardonnez-moi , sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d’entendre ma justification; et la voici... Depuis trente-trois ans je vous sers; j’ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté se joint l’honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m’écarter; ils se réunissent l’un et l’autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu’à mon dernier soupir... Ce sont là mes vrais sentiments... Pour vous persuader, au contraire, ou que je veux ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n’établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques... Et, en efTet, quel serait mon but dans une trahison prise dans le grand?... De me mettre votre couronne sur la tête?... Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugemeul pour tenter l’impossible. De la faire passer à quelque autre branche de votre maison, ou à quelque puissance

tel LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE I, SCÈNE VI.

étrangère? Ah, mon prince! ah, mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels Etats, peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que >ous avez élevé la mienne?

HENRI, le terrant dont se» bras.

Ah! mon cher Rosny! mon cher Rosny!

LE DUC nE SULLY, poursuivant avec feu .

Ah! mon cher maître! vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui, sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point ou (dans cette affaire-ci môme) de soupçons réels sur ma fidélité; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, aire, vous n'en avez point eu.

HENRI, reprenant vivement.

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu; à peine étaient-ce de légères inquiétudes... et si faibles encore, qu'elles n'avaient aucune tenue. Eh ! tiens, mon cher Rosny , je vais Couvrir mon cœur: je n'eusse mémejamaiseu ces légères inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre temps* Mais dans ce siècle affreux, dans ce siècle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avais traités comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, monsieur de Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui

porteront au plus haut degré d'élévation et vous et votre maison. Je veux que...

le duc de sullt, r interrompant avec feu.

Arrêtez, sire, vos bontés pour moi iraient peutêtre trop loin; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, et les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir et étendre vos défiances : que votre cœur n'en ait plus désormais pour mol... je le mérite... mais que Votre Majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudrait encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de grâces qui pussent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulais le tenter. Ces gràces-là, sire, sont des armes qui n'en seraient jamais pour moi; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'eu faire des crimes.

HENRI , avec la pins grande vivacité de sentiment.

Grand maître, tu n'auras jamais d'euuemis ji craindre tant que je vivrai.

LE DUC DE SULLY, après t'être incliné pour le remercier.

Ah! sire, plût à Dieu que cela fût vrai! Mais cet cntretien-ci est la preuve du contraire, et des effets ciiiels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de courtisan.

HENRI, avec la dernière vivacité.

Eh, mais! elles n'en auraient produit aucun, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ali ! Rosny, cela n'est pas

bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi , je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous teuez sur la réserve | pour une mince explication avec moi! Est-ce là cire mou ami?... Ali! les larmes in'en viennent aux yeux!... Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLY, du ton te plut attendri.

Ah, mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclaire à présent sur ma faute. Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'étre pas explique dès le premier instant, et do...

IIENRI, avec la plus grande vivacité.

Oui, monsieur; et vous sentiriez encore mille fois davantage voire tort si vons saviez, mon ami, ce que j'ai souffert , moi, pendant notre espèce de hrouillerie. Que cela n'arrive donc plus, je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vinptquatre heures; entendez-vous, Rosny?

LE DUC DE SULLY , arec passion.

Oh! je les préviendrai dès leur naissance. Ah. sire!... ah, mon ami!... pardounez au trouble de mon cœur... ce mot qui vient de m'échapper...

HENRI , avec la dernière vivacité.

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami. Eh! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi! Tiens, lorsque tout à l'heure, avant de j passer chez la reine, je me suis contraint à te faire ! un accueil froid, et que je t'ai appelé nontinr, le ! rappelles-

tu de lie m’avoir répondu que par une inclination de tète et une révérence profonde? Eh 1 bien ! eu voyant ta douleur et ton attendrissement,

(mon cher Rosny, peu s’en est fallu que, datwre I moment, je ne t’aie jeté les bras au cou, et que je n’aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLY, dans le dernier attendrissement , et d'une voix entrecoupée.

Ah, sire ! ce dernier trait... ah ! permettez qu'avec les larmes de la joie... et de la plus tendre sensi- ! hilité... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier...

HENRI , le relevant avec vivacité.

\ Eh! que faites-vous donc là, Rosny? Relevezj vous donc, prenez donc garde; ces gens là qui nous ; voient, mais qui n’ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne. Vous n’v songez pas ! relevez-vous doue.

Rosny, un genou en terre , reste h bourbe collée s*r I*

main du roi , pendant tout ce couplet ; le roi le rtlirf,

et rembrassc à plusieurs reprises,)

CHASSES

HENRI, t'avançant vert la porte.

Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles. ' Tout le monde peut entrer; et partons pour la j chasse. Mais, avant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, dfi vous déclarer à tous que j'aime Rosny plus que jamais... et qu'entre lui et I moi, c'est A la vie et à la mort.

LE DUC DR SULLY

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnaître...

HENRI , l'interrompant.

En continuant de me servir comme vous m'avez • toujours servi, monsieur de Rosny.

LF. DUC DE BELLF.UARDB , au dt te rie Sullg.

Ah I parbleu, mon cher duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DP. CONCHINI , l'interrompant.

Ali! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI, rinlerrompant.

Allons, allons, vous lui ferez tous vos compliments à la chasse , où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLY

Moi, sire?

HENRI

Vous-même, mon cher Rosny. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'-hui, moi, toute la journée, mou ami.

LE DUC DE SULLY

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire. Cependant si Votre Majesté me dispensait...

HENRI, l'interrompant.

Non, mon pauvre Rosny, ma chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentiments que si vous en ôtes, il nous y arrivera des aventures agréables : j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (// lut donne un petit coup lur la joue, en ligne d'amitié.)

LK DUC DE SULLY

Allons, sire, je cours donc vite m'habiller.

[Il ton»)

HENRI ET LH!* PRÉCÉDENTS

HENRI

Monsieur de Conchiui, il y aura bien des gens i qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'i un certain point.

LE MARQUIS DE CONCHINI

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure.

LE DUC DE BELLEGARDE

Ma foi, sire, ce raccommodement-ci était désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre Etat. Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI, l'interrompant.

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc, à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis. Mais partons, parlons.

(Le roi sort , suivi de tonte sa cour.)

SCÈNE I

LUCAS , CATAU , habilla en paysans du temps de Henri IV.

I (L'on enteud un cor de chasse dam l' éloignement.

LUCAS

Parguenne, ma'm 'selle Catau, entendais-voiis ces corneux-là? Encore un coup, v'nais-vous-eu voir la chasse avec moi; ail' n'est pas loin d'ici : allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU

Oh l Lucas, je lions pas le temps; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS

Dame! c’est que ra n'arrlvc pas tous les jours au moins, que la chasse vienne jusqu’à Lieufsalht! i J’y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU

Vraiment, j’aurions ben envie de Pvoir; car je ne (connaissons pas pus qu'toi, Lucas. Mais il se fait tard, ma mère m'attend : faut que je l’y aide à faire le souper. Mon frère Richard arrive ce soir.

LUCAS

I Quoi! M. Richard arrive ce soir! Queu plaisir! queue joie! J’asperons qu’il déterminera à mon mariage avec vousM. Michau, votre père, qui barguigne toujours... Mais, morguenne! c’est bian mal à vous de ne m’avoir pas dit c’te nouvclle-là!

CATAU

j Est-ce que j’ai pu vous la dire pus tôt donc? je j viens de l’apprendre tout à c't'heure.

LUCAS

Eh bian! fallait me la dire tout de suite.

CATAU

Queue raison! Est-ce que je pouvais vous dire j ça, paravant que de vous avoir rencontré?

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE II, SCÈNE III

LUCAS

Boo ! vous pensiais bian à me rencontrer tant seulement! vous ne pensiais qu a courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu un?

CATAU

Mais voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n’ai voulu voir la chasse que parce que je savais ben que je F rencontrions en chemin, ce bijou-là!... Et il faut encore qu'il me gronde!... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, d'un air tendre .

Eh ! pardon, ma’m'selle Calau : c'est que j 'ignorions tout ça, nous... Dame, voyais-vous, c'est que j’vous aimons tant, tant, tant..’.

CATAU

Eh pardi ! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, en riant.

Oh! tatigué! vous me grondais bian queuquofois sans que je Kmérilions. Par exemple, hier encore , devant monsieur et madame Michau, ne me grondttes-vous pas d'importance à propos de c’te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur? Dirais-vous encore que j'avions tort?

CATAU t d'un air mutin.

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurais croire, moi, qu’Agathe s'en soit en allée exprès avec ce monsieur; c’est une fille si raisonnable, elle aimait tant mon frère Richard! Allais, allais, il y a queuque chose à cela que je n’comprcnons pas.

LUCAS, en le moquant.

Oh! jarnigoi! je l’comprends bian, moi.

CATAU

Oh! tiens, Lucas, ne renouvelons pas c’te querelle-là, car je te gronderions encore, si j’avions le temps. Mais j'ons affaire. Adieu, Lucas.

LUCAS

Adieu, méchante.

CATAU, lui jetant ton bouquet au net.

Méchante! Tiens, v’ià pour t’apprendre à parler.

LUCAS

Attendais doue, attendais donc. La petite espiègle! aile est déjà bian loin... C’est gentil pourtant ça! la façon dont ail' me baille son bouquet, en faisant semblant de me 1 jeter au nez! ça est tout à fait agriable! (Ramassant le bouquet, et apercevant Agathe en te relevant.) Mais que vois-je? OllS-je la barlue? avec tous ces biaux ajustorions-là. c’est ma’m'selle Agathe, Dieu me pardonne !

SCÈNE III

LUCAS, AtîATHE, habillée comme une bourgeoise étoffe du temps de Henri l K, en vertu/jadin , en grand collet monté, en dentelles fort empesées, et coiffée en dente Un noires.

AGATHE

C’est moi-même, mou cher Lucas. De grâce, écoute-moi un moment...

LUCAS, l'interrompant.

Tatigué! comm'vous v'ià brave, ma’m'selle Agathe! vous v’ià vêtue comme une princesse! Vous arrivais donc de Paris?... de la cour?... Faut qu’vous y ayez fait une belle forteune, depis six semaines qu'ous êtes disparue de Licursaint?

M. Jérôme vot’père, qu’est l’pus p’tit fermier de ce cantou, n'a pas dû vous reconnaître... Allais, vous devriais mourir de pure honte!

AGATHE, d'un air triste. %

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conrhini m’a fait enlever malgré moi, et m'a fait conduire à Paris : ce cruel m’a tenue six semaines dans une espèce de prison... Ma vertu, mon courage, et mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée, j'arrive à l'instant; et t'ayant aperçu d’abord, et avant à te parler, je n’ai pas voulu me donner le lemp< de quitter ces habits, qu’on m'avait forcée de prendre, cl qui paraissent déposer contre niotf honneur.

LUCAS , d’un air moqueur.

Déposer contre mon honneur! lesbiaux larme?! comme ça est bian dit ! V’ià c’quc c’est que d'avoir demeuré, depis vot’enfance jusqu’à l'âge de quatorze ans, cheux c'te «ignora Léonore Galigaï, là ousque le marquis de Conchini est devenu vot' amoureux. Dame! d’avoir été élevée cheux ce? grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eunc jeune fille, ça! ça vous a apprins à bian parler, et à mal agir... Mais parce qu’ous avais de l’esprit, pensals-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous trairons? Tarare, comme je sis la dupe de c’te belle loquence-lâ’

AGATHE

Mais si tu veux bien, mon ami...

LUCAS , l'interrompant.

Moi, vot’ ami! après ce qu’ous avais fait! Puni d’une parfide qui trahit monsieur Richard, à qui aile assure qu’all’ l’aime; et qui, par après, le plante là, pour eun seigneur qu ail’ ne peut épouser!... à qui ail’ vend son honneur pour avoir de biaux habits, et n’étre pus vêtue en paysanne! Moi, l'ami d’une criature comm' ça!... Fi, morgue ! i gn’y a non pus d'amiquié pour vous, dans mou cœur, qu'i gn’y en a sur ma main, voyais-vous.

AGATHE

Encore un coup, Lucas rien n’est plus faux que...

Digitizeçl b^^oogle

LUCAS , l'interrompant.

Kian n est pus vrai... El ça est indigne à vous, d'avoir mis cooim’ra le trouble dans nol' village... d’avoir arrêté tout court nos mariages!... J’étais prêt d’apouser, moi, ma'm’selle Catau, la sœur de monsieur Richard; monsieur Michau , son père à elle et à lui... monsieur Michau, qu’est le pus riche meunier de ce royaume, vous aurait mariée vousmême à monsieur Richard, sou llls, qu’est un garçon desprit., qu’a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, dit-il, se percipiter dans l’Église, à celle fin de devenir par après nol’ curé.

AGATHE

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, si Richard est ici.

LUCAS

Non, il n’y est pas; il n’y sera que ce soir. N’al-il pas eu la duperie d’aller pour vous à Paris, ma’m selle, à celle fin île demander justice à not’ bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu’aux grands?

AGATHE, u part J en soupirant.

Que je suis malheureuse! Comment me justilicr?... (Haut.) Sans que je puisse m’en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux.

LUCAS

Il aurait un gros tort d’en conserver, oui!... Bon! vous larmoyez! eh ouiche! Toutes ces pleurs de femmes-là sont de vrais attrape-minette.

AGATHE

Hélas! je te pardonne de ne pas me croire sincère ; mais si ce n’est pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un service, qu’eu t’apercevant au commencement de la forêt je suis venue te demander ici... C'est pour lui que lu agiras.

LUCAS

Voyons, queuqu’ c’est, ma’in’selle?

AGATHE, tris-ajfectueusement.

C’est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s’il est possible... De grâce, rendslui cette lettre [elle lui prétente une lettre), que je lui écrivais à tout hasard, et que l’occasion que je trouvai sur-le-champ de me sauver ne m’a pas même laissé le temps d’achever... l)onne-la-lui donc... prends-moi en pitié... et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS, attendri, et se retenant.

Baillez-moi c’te lettre, la belle pleureuse; je la li rendrons. Vous m avais attendri; mais ne pensais pas pour i;a m’avoir fait donner dans le pagniau, non... Non, |>alsaugué! et je l'y parlerons contre vous, je vous en pervenons d'avance... Je n’voulons pas que not’ ami Richard, cl qui sera

biautôl not’ hiau- frère, achetienl chat en poche, entendais-vous 7

AGATHE

Va, ce n’est pas toi qu’il m'importe de convaincre de mon innocence; c’est mon amant, c’est son ' père, aux pieds desquels je suis résolue de m’aller I jeter, pour leur jurer que je ne suis point coupa- | blc. Avertis-moi seulement dès que Richard sera 1 arrivé.

LUCAS

• Oui, oui; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le ponnellons.

SCÈNE IV

LUCAS, seul , et mettant la lettre dans ta poche.

Comme ces femelles avions les larmes à commandement! Ça pleure quand ça veut déjà, etd’unj... et pis, quand s’agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoircs, d’shistoires... qui n’ont ni père ni mère : et presque toujours, nous autres hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j’Ilnissons toujours par gober ça; je sommes assez benêts pour ça. Et d’ailleurs, c’te petite mijaurée-là, qui par son équipée m’a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j‘aimons de tout not’ cœur! C’cst-il'pas endêvant, | ça!... Mais l’ami Richard devrait être arrivé; car le I jour commence à tomber un tantinet. Eh ! mais , | c’est li-môme !

RICHARD, LUCAS

LUCAS , courant l'embrasser.

Pardi, monsieur Richard , que je nous embrasions!... Encore... morgué, encore. Je n’me son» pas d’aise, mou ami !

RICHARD

Ah! mon cher Lucas! j’ai plus besoin de ton amitié que jamais: mon malheur est sans ressource.

LUCAS

J’nous en équions toujours bian douté. Mai» comment ça, donc? •

RICHARD

Comment? Tu as vu que j’étais parti pour Paris, dans le dessein de m’aller jeter aux pieds de Sa Majesté; mais ce malheureux marquis de Conchini, qui a su mon projet, sans doute par ses espions, dont je me suis bien aperçu que j’étais suivi, m'a fait dire qu'il me ferait arrêter si je restais à Paris.

LUCAS

Queu scélérat!

RICHARD

Ce ne sont point ses menaces qui m’ont dé-

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE II, SCENE V

terminé à revenir; c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS

AIT vous avait déjà écrit?

RICHARD, très-vivement.

Oui, Lucas; elle m'a écrit quelle ne m'aimait plus, die !... elle!... Ah! sans doute, cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même !... Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS

Quoi! aile l'aime, vrai?

RICHARD, avec transport.

Oui, elle l'aime... elle ne m'aime plus... ma rage... Mais calmons ces transports, qui ne font qu'irriter mes maux; oublious-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS

Oh 1 vous ferez très-bian. Aile est ici c'tapendaut.

richard, très-vivement.

Elle est ici ! elle e§t ici !

LUCAS

Oui, aile est ici de tout à cTheure. AU' m'est déjà venue mentir sur tout ça, la petite fourbe... Et, pour sc justifier, ce dit-elle, ail' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'oiis là.

RICHARD, encore plus vivement.

Quoi ! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc vile, donne donc.

LUCAS , lui montrant la lettre sans la donner. Tenais, la v'Ià; mais croyais- moi, déchirons-la sans la lire. 1 gny a que des faussetés là dedans.

RICHARD, la lui arrachant.

Eh! donne toujours... Quelle est ma faiblesse! Tu as raison, Lucas ; je ne devrais pas la lire. Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore en- j corc Agathe plus que jamais.

LUCAS

C'est bian adorer à vous! Mais lisais donc tout haut, que je voyions c'qu a chante.

RICHARD, lisant la lettre d'une voix altérée , et le cœur palpitant.

Très-volontiers. {Il lit.) a Le lundi, à six heures a du matin. N'ajoutez aucune foi, mon cher Ri- « chard, à l'affreuse lettre que vous avez sans doute « reçue de moi : c'est le valet de chambre du inar- « quis de Conchini, ce vilain Fabricio, qui m'a

■ forcée de vous l’écrire, en m’apprenant que vous « étiez à Paris, et que son maître était déterminé j

• à se porter contre vous aux dernières violences, |

■ si je ne vous l’écrivais pas. Il m’a promis en |

• même temps que, pour prix de ma complaisance, 1

• l’on m’accorderait plus de liberté. Ce dernier ar- « ticle in’a décidée; car si l’on me tient parole, je « compte employer celte liberté à me sauver d’ici;

« nul danger ne m’effrayera : je crains moins la

• mort que de cesser d’étre digne de vous. Jo vous

| <* écris cette lettre sans savoir par où ni par qui | « je puis vous la faire tenir; c’est un bonheur qu* « je n’atteuds que du ciel, qui doit protéger l’iu- " nocence. Je vous aime toujours, je n’aimerai ja- « mais que... Mais j’aperçois que la petite porte «« du jardin est ouverte... ma fenêtre n’est pas bien u haute... avec mes draps je pourrai... J'y vole. »

! Ah, ciel 1 elle sera descendue par sa fenêtre ! Eh ! I si elle s’était blessée, Lucas!

LUCAS , d'un air railleur.

Blessée! Eh! je venons de la voir. Vous donnai* donc comme un gniais dans toute c’t’écriture-là. i vous?

I RICHARD

] Comment? que veux-tu dire?

I LUCAS

I Tatigué! qu’all’ a d’gcnic c'te fille-là! la belle I lettre! queu biau style! comm’ ça est en même I temps magnifique et parfide !

RICHARD

; Quoi! Lucas, lu pourrais penser quelle me trompe, quelle me trahit, quelle pousserait la perfidie jusqu’à...

LUCAS, l'interrompant.

| Oui , morgué! je l’croyons de reste. Ce marqm- I et elle ils auront arrangé c’te lettre-là ensemblcment et par exprès, pour qu’ous en soyais le Claude.

RICHARD

Non, elle n’est point capable d’une telle horreur; et toi-même...

LUCAS, l'interrompant.

Et moi-même... Je voqs disons que c’est sûrement là un tour de ce marquis. Il n’en veut pus. il la renvoie à son village.

RICHARD

Comment l malheureux, tu t’obstines... à vouloir qu’une fille comme Agalhe...

LUCAS

Malheureux! Oh! poi ni d’injures, nol’ ami! Maintenais, quand je n’nous y obstinerions pas... là. posez qu’all’ soit innocente... Après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le

croira? Faut qu’all’ le prouve, paravaut que vous pissiez la revoir avec houneur. Voudriais-vous, en la revoyant sans qu'all’ soit justifiée, courir les risquede vous laisser encore ensorceler paraît’! et qu’all vous conduise à l’épouser? C’est ce qui arriveraitda! et ce qui serait biau, n'est-ce pa»?

RICHARD, très-tristement.

Oui, lu as raison, Lucas; je ne dois pas m exposer à la voir, je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion. Mais allons chez toi, mon cher ami; j’y veux passer une heure ou deux, pour calmer mes sens et me remettre un peu. (Tendrement . Ne portons point chez mon père, et au sein dama famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE IL SCENE VIL

LUCAS

Oui, v nais-vous-en chcux nous; aussi bian v' là la nuit close; et c‘te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci : i gn’y a tant de braconniers et de voleurs, c'est tout un... Tenais, tenais, il me semble que j’en entends déjà queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, en soupirant.

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau; et puisque le mien ne peut pas se faire, je

veux presser mon père de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur; ce serait un chagrin de plus pour moi.

(Ils se retirent .)

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MA ROI IS DE CONCHINI

LB MARQUIS DK CONCHINI, arrivant dont l'obscurité, et en tâtonnant. •

Nous avons manqué nos relais, monsieur le duc; cela est cruel !

LK DUC DP. BELLEGARDE

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchini, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit est noire !

LK MARQUIS DK CONCHINI.

L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damne cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DF. BBI.LEGARDE, l'interrompant.

Un chemin du diable!... Quel cerf! Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly; il passe ensuite la rivière, nous fait traverser la forêt de Bougeant, où il tient encore deux mortelles heures; et il nous conduit enfin bien avant dans Senarl, où nous sommes...

LE MARQUIS DK CONCHINI, l'interrompant .

Sans savoir où nous sommes. Mais, j’entends marcher... quelqu’un vient à nous.

SCÈNE VII

LE Di t’. DK SULLY [il arrive en tâtonnant, et saisit le

bras du duc de Belleijarde), LE DUC DE BELLE-

GARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI

LK DUC DB SULLY

Ah! sire, serait-ce vous? Est-ce vous, sire?

LE DUC DR BBLLROAHfÎE.

C’est la voix de M. de Rosny, et son cœur; car il n’est occupé que de son roi.

LE DUC DR SULLY

C’est moi-même... Eh! c’est vous duc de Belle-

garde ! Èlcs-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? A-t-il quelqu’un avec lui?

LK DUC DK HELLECARDE.

Il y a deux heures que j’en suis séparé ; il n'était point avec le gros de la chasse quand je l’ai perdu; et, pour moi, je suis ici uniquement avec lo marquis de Conchini.

LE MARQUIS DE CONCHINI

Avec votre serviteur, duc de Sully. Mais vous, qu'avez-vous donc fait de voire cheval?

LE DUC DF. SULLY

Je l'ai donné à un malheureux valet qui s'csl cassé la jambe devant moi. Mais, dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINI

Ma foi, nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE

Cela est agréable!... et surtout pour un galaul chevalier comme moi, qui devait, ce soir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes... soit dit entre nous... sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLY, d'nn air brusque.

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies eu tête! Je peuse au roi, moi. Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre, je crains qu'il ne lui arrive quelque accident.

LE MARQUIS DE CONCHINI

Boq! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LB DUC db sully, vivement.

Eh quoi ! monsieur, ne peut-il pas êlre rencontré par un braconnier, par quelque voleur ? Que sais-je, moi?.... (Arrc colère.) En vérité, le roi devrait bien nous épargner les alarmes où il nous

met pour lui! Que diable! Ne devrait-il pas être content d'être échappé à mille périls, qui étaient peut-être nécessaires dans le temps? et cct homme-là no saurait-il se tenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout à fait inutiles?

LB DUC DE BELLEGARDE, d'un ton lifj«r.

Eh! mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis. J'aiine le roi autant que vous l'aimez, et...

LE marquis DR CONCHINI, d'un air indiffèrent.

Et moi aussi, assurément... Mais, par ma foi, c'est vouloir s'inquiéter à plaisir, que de...

LE DUC DB SULLY, l'interrompant brusquement.

Vive Dieu! messieurs, nous avons done une façon d'aimer le roi tout à fait différente... Car, moi, jcvousjure que, dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi ; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

LA l'ARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE II, SCÈNE IX.

I.K PAYSAN, chaulant sur l'air des Forgerons de Cythére

gueurs. Suivais-moi. Dame! si j'vous oui pris pour îles voleurs, c'est que c'te forét-ci en fourmille; car, depis nos guerres civiles, beaucoup de ligucui •vont pris c'ie profession-là.

LE DUC DE SULLY

Allons, allons; conduis-uous, et marche le premier.

Je suis un bûcheron

Qui travaille et qui chante...

LE DUC DE Sl'LLY, arrêtant le paysan.

Qui va là? qui es-tu ?

LE PAYSAN, jetant son bois de frayeur , et tombant utu genoux de M. de Sully.

Miséricorde, messieurs les voleurs ! ne me tuais pas!... Mon cher monsieur, si vous êtes leux capitaine. ordonnais-leux qu'ils me laissions la vie... La vie, monsieur le capitaine! la vie!... Vlà quatre pa tards et trois carolus; c'est tout c'que j 'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINI

Vous, capitaine des voleurs, mon cher surintendant! Cela est piquant au moins, tuais très-piquant!

I.B DUC DK SULLY, d'nn ton sévère

C'est plaisanter bien mal à propos et bien légèrement, monsieur!

LE DUC DE BELLEGARDE, au paysan.

Lève-toi, mon bon homme, lève-toi; nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN

Eh ! parguenne, messieurs, vous n’ètes qu’à une portée de fusil de LieursainL

LE DUC DE SULLY. v

De Lieursaint, dis-tu?

LE PAYSAN

Oui, monsieur, et v’n’avais qu’à nie suivre.

LE DUC DE BELLKUAKDK

Bien nous prend que ce soit si près; car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINI

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l’ami, trouverons-nous la de quoi...

LE PAYSAN, l' interrompant .

Oh! oui, car je vous vous mener cheux Je gardechasse de ce canton; vous y trouverais des lapins par centaine; car ces gens-là ils mangiont. les lapins, eux; et les lapins nous mangionl, nous.

LE DUC DE SULLY donnant de l'argent au paysan.

Tiens, mon enfant, voilà un henri; conduisnous.

LE DUC DE BBLLEGAHDF., lui en donnant aussi.

Tiens, mon pauvre garçon.

LE MARQUIS de CONCHINI, lui en donnant de même.

Tiens, encore. Eh bien ! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN

Au contraire; et grand merci, mes bons sei-

LK PAYSAN

Venais, venais par ce petit sentier, par ila, par ilà.

LE DUC DE SULLY, faisant passer les ouirn, dit eu s'en allant :

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort : point de l'esprit.

(Il suit le dernier.)

SCÈNE IX

HENRI IV, arrive, en tâtonnant.

Où vais-je?... où suis-je? où cela me conduil-il?... Ventre-saint-gris! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt. Arrêtons-nous un moment... et voyons... Parbleu! je vois... que je n'y vois rien; il fait une obscurité de tous les diables! (Tâtant le sol avec son pied.) Ceci j n est point un chemin battu, ce n'est point une i route ; je suis en plein bois. Allons, je suis égarv (tout de bon. C'est ma faute aussi ; je me suis laisse emporter trop loin de ma suite, et l'on sera eu I peine de moi ; c'est tout ce qui me chagrine; car.

du reste, le malheur d’élre égaré n’est pas bien i grand. Prenons notre parti cependant... reposons- I nous, car je suis d une lassitude... Je suis rendu. (Il s'assied au pied d'un arbre.) Oll ! oh! cette place-ci n'est pas trop désagréable : ch mais! là, l’on aÿ passerait pas mal la nuit; ce coucher-ci n'est pas trop dur; j’en ai parbleu trouvé, parfois, déplus mauvais... (Il se couche, et se remet de suite à son séant.)

I Si ce pauvre diable de duc de Sully, qui ne vient I à la chasse que par complaisauce, que j'ai force ; aujourd’hui de m’y suivre, s’est par malheur égaré ! comme moi, oh! je suis perdu... je suis perdu; et (ce serait encore bien pis si j'étais obligé dépasser ' la nuit dans la forêt ; il me ferait un train... il me j ferait un train!... je n’aurais qu’à bien me tenir!.» ! Il me semble que je l’entends qui me dit, avec sou j air austère : « J'adore Dieu, sire : vous avei beau j rire de tout cela, je ne vois rien de plaisant, moi.

à faire mourir d inquiétude tous vos serviteurs...» | Si je pouvais cependant reposer et m endormir ; quelques heures, je reprendrais des forces pour | me tirer d’ici. Essayons...

(11 parait se reposer un instant ; on lire m» coup de fusil .

il t éveille , et se retire en mettant la main sur la garât | de sou épée.)

| Il y a ici quelques voleurs, tenons-nous sur no? i gardes.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE II, SCÈNE XI. 5i'J

PREMIER BRACONNIER

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

SECOND BRACONNIER-

Tu rêves creux; je n’ai point parlé.

PREMIER BRACONN1EH.

Si ce n’est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu’un qui nous guette. Je me sauve, moi.

SECOND BRACONNIER

l'argue une, et moi je m'enfuis.

HENRI, les appelant.

Ob! messieurs!... messieurs!... Bon, ils sont déjà bien loin... ils auraient pu me tirer d’ici, et me voilà tout aussi avancé que je l'étais.

SCÈNE XI

HENRI IV, MICHAU, ayant deux pistolets à sa ceinture, et une lanterne sourde à la main.

MiCHAU, saisissant Henri par U bras.

Ah! j’tcnons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon roi. Qu’ôtes-vous? allons, qu’ôtesvous?

HENRI, hésitant.

Je suis, je suis... (A part, et se boutonnant pour cacher son cordon bleu.) Ne nous découvrons pas.

MICHAU

Allons, coquin, répondais donc, qu'êtes-vous? henri, riant.

Mon aini, je ne suis point un coquin.

MICHAU

M'est avis que vous n'valiens guère mieux; car vous ne me répondais pas net. Qu'est-ce qu' a tiré le coup de fusil que je venons d'entendre?

HENRI

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU

Vous mentais, vous mentais.

HENRI

Je mens... je mens?... (a pan.) Il me semble bien cttange de m'entendre parler de la sorte... (haut.) Je ne mens point; mais...

MICHAU

Mais... mais... mais je ne sons pas obligé de vous craire. Queul est vot' nom?

HENRI, en riant.

Mon nom... mon nom?...

MICHAU

Vof nom, oui, vot' nom. N’a’vous pas de nom? D’où veuiens-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, à part.

Il est pressant... (haut.) Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU, l' interrompant.

Qui vous embarrassent, je voyons ça. Si vous étiez un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c’est qu’vous ne l'êtes pas... et, dans ce cas-là, qu’on me suive chcux le garde-chasse de c’canton.

HENRI

Vous suivre ! Eh ! de quel droil?de quelle autorité?

MICHAU

De queu droit? Du droit que j’nous arrogeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de not’ maître... Dame! c’est que, voyais-vous, d’inclination, par amiquié pour not’ bon roi, tous l'shabitanls d’ici l’y sarviont de garde-chasses, sans être payés pour ça, afin que vous l’sachiais.

HENRI, rt part , et d’un ton trbs-attetidri.

M’entendre dire cela à moi-même! Ma loi, c’est une sorte de plaisir queje ne connaissais pas encore !

MICHAU

Qucu’que vous marmotais là tout bas? Allons, allons, qu’on me suive.

HENRI, d'un tou de badinage.

Je le veux bien; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre? Me ferez-vous cette gràcc-là?

"michau-

Cest, je erbis, pus qu’ous n’méritais. Mais, voyons ce qu’ous avais à dire pour vot’ défense?

HENRI, toujours du ton badin .

Je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j’ai l’honneur d’appartenir au roi, et que, quoique je sois un des plus minces officiers de Sa Majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu’on lui fasse tort. J’ai suivi le roi à la chasse; le cerf nous a menés de la forêt de Fontainebleau jusqu’en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU, l'interrompant.

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieursaint ! Ça n’est guère vraisemblable.

HENRI, A part.

Ah , ah ! je suis à Lieursaint!

MICHAU

Ça se peut pourtant. Mais, pourquoi av ou> quitté, av'ous abandonné not' cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU

Fallait le suivre à pied, morgue ! S'il y arrive queuque accident , vous m'en répondrais déjà. Mais,

NICHAIT

Queu chien de conte ! Ça vit à la cour, et ça ne ment jamais! Eh! ccst mentir, ça!

HKNM, légèrement.

Eli bien, monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une pièce d'or; et demain je vous promets de vous payer mon gîte, au delà même de vos souhaits.

Il I CH AD.

Oh, tatigué! je voyons à présent qu'vous dites vrai; vous ôtes de la cour. Vous baillais cunc bagatelle aujourd'hui, et vous faisions pour le lendemain de grandes promesses, que vous n'quienrais pas.

HENRI, à part.

Il a de l’esprit.

MICHAU

Mais appernais que je u'sis pas courtisan, moi; que je m'appelle Michel Hichard, ou plutAt qu'on me nomme Michau; et j'aime mieux ça, parce que ça est plu9 court; que je sis meunier de ma profession; que je n'ons que faire de vot' argent; que je sous riche.

HENRI

Tu me parais un bon compagnon ; et je serai charme de lier connaissance avec toi.

MICHAU, fronçant le sourcil.

Tu me parais!... avec toi!... Eh mais! v’sètes familier, monsieur le mince officier du roi! Eh mais! j’vous valons bian, peut-être! Morgue! ne m’tutoyais pas, j'n'aimons pas ça.

HENRI, du ton du badinage.

Ali! mille excuses, monsieur! bien des pardons...

MICHAU, l'interrompant.

Eh! non, ne gouaillais pas; c'n’cst point que je soyons fiar, mais c'est que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce soit, que paravant je n'sachions s’il le mérite, voyais-vous.

HENRI, d'un air de bonté.

Je vous aime de cette humeur-là; je veux devenir votre ami, monsieur Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, lui frappant sur l'épaule.

Oh ! quand je vous connaîtrons, ça /ra di lièrent.

HENRI, souriant.

OUI oui, tout différent... Mais, de grâce, tirezmoi d'ici à présent.

MICHAU

Très- volontiers; et pisque vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi. que jo sis bonhomme. Venais-vous-cn choux nous; vous y verrais ina femme Margot, qui n'est pas encore si déchirée; et j ma fille Catau, qui est jeune et jolie, clic.

HENRI, avec vivacité.

Votre fille Catau est jolie? Elle est jolie, dites-vous?

MICHAU

Ouiable! comme vous pernais feu d'abord! vou> m'avais l'air d'un gaillard.

HENRI, vivement.

Mais oui; j'aime tout ce qui est joli, moi; j'aime tout ce qui est joli.

MICHAU

El), oui! l'on vous en garde! Oh ! mais ne badinons pas; venais-vous-en tant seulement souper dieux moi. Mon fils arrive c'soir; j'ons eune pottrainc de viau en ragoût, un cochon de lait, et un grand lièvre en civet.

HENRI, gaiement.

Vous avez donc un lit à me donner? Mais san> découcher mademoiselle Catau.

MICHAU

Oh ! j’vous coucherons dans un lit qui est dan? not’ gregnier eu haut, et qu’est au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau ; et ça, pour cause. Je vous aurions ben baillé le lit de not’ fils s’il n’était pas revenu; mais, dame, je voulons que not’ enfant soit biau couché par perférence.

HENRI, toujours gaiement et avec bonté.

Cela est trop juste. Pardieu ! je serais fâché de le déranger; et vous avez raison, cela est d'un bon père.

MICHAU

C’est qu i sera las, c’est qu’i sera harasse, voyais vous. Allons, allons, venais-vous-en, monsieur. Av’ous faim?

uenri, vivement.

Oh! une faim terrible.

MICHAU

Et soif à l’avenant, n’est-ce pas?

HENRI

I.a soif d'un chasseur, c'est tout dire

MICHAU

Tant mieux, morgue! V’m'avais l’air d'un bon vivant. Buvez-vous sec?

HENRI, gaiement.

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU

Vous ôtes mon homme. Suivais-moi; je voyons que nous nous tutoyerons bientôt à table. Tallonvous faire boire du vin que je faisons ici; il est excellent, quand ce serait pour la bouche du roi. laissais faire, nous allons nous en laper.

HENRI

Ventre-saint-gris! je ne demande pas mieux. michau.

Oh ! pour le coup, je voyons bian q’vous n’avais pas menti ; vous êt' officier de not’ bon roi, car vous v’nais de dire son juron.

HENRI, à part, en s’en allant.

Continuons à lui cacher qui nous sommes; il me parait plaisant de ne me point faire connaître.

ACTE TROISIÈME

14 Ibéilre représente l'intérieur «lo U m«i*un du meunier. L'on mit tu fond une table langue de nuq pied» sur trois et demi de laigeur, sur laquelle le coumt est mi». I.» nappe et le» jerrielte» wml de gru»»e toile jaune; « chaque etlrémité , une piale en plomb. I.et îMietle», de terie commune. Au lieu de «erre», de» timbales et de» gobelet» d'aigmt; de» fourchette» d'acier. Sur le devant, deut v»r ibelb-» : pre» de l une e«t un muet à filer, au pied de l aatreeat un uc de ble sur lequel est empreint le nom de Michtu.

SCÈNE i

MARGOT, CATAII, suivant sa mbre.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian a not' couvart; si t'as beu apporté tout c'qui faut mis la table. V'Ià Miehau, v'Ià ton père qui va rentrer de la forêt.

CATAU, regardant sur la table.

Non, ma mère, rien n'y manque; tout est ben arrangé à présent : mon père trouvera tout prêt.

MARGOT, y regardant elle-même.

Oui, oui ; v'Ià qu'est beu, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je Ions mis sus d'Ia cendre chaude; il n'y a plus rien à voir de ce côlé-là : ainsi, remettons- nous donc à not' ouvrage, car ne faut pas èt' un moment sans rian faire.

CATAU, remettant â l'ouvrage, ainsi yue sa mère.

Vous avez raison, ma mère.

MARGOT

C’est que l’oisiveté est la mère de tous vices. Eh! tiens, si e tc petite Agathe n’avait pas été élevée sans rien faire choux c’te grande dame, elle n'aurait pas écouté ce biau marquis; elle ne s’en serait pas allée avec lui comme une criaturc, si elle avait su s’occuper comme nous, ma fille.

CATAU

Tenez, maman, v’Ià mon frère qui arrive ce soir: je gage qu’il nous apprendra qu’Agathe est innocente de tout ça! Oh! je le gagerais, car je l’ai crue toujours sage, moi.

MARGOT

Oui, sage, je t’en réponds! v’Ià cune belle sagesse encore! Mais n’en parlons pus; c’est cune trop vilaine histoire.

CATAU

Eh ben , ma mère, cootez-moi donc d’autres histoires. Coulez-moi, par exemple, des histoires d’esprits... C’est ben singulier! Je n’vrudraia pas voir eun esprit pour tout l’or du monde, et si cependant je sis charmée quand j’entends raconter d'shistoires d’esprits. Si ben donc, ma mère, que *ous m’allez en dire eunc.

MARGOT, lotit enfilant.

Volontiers, Catau, pisqu ça te réjouit. Mais cellelà est ben sûre, ma fille; c’est Miehau, c’est vol

père li-mèiue qu’a vu revenir e t esprit-là qui revenait.

CATAU

Mou père la vu! il l’a vu!

MARGOT

Vot’ père : ce ne sont pas là des contes, pisqu* c’est li-mémc qui l’a vu. Je n’venions que d’être mariés, et y venait de pardre son père; et v’Ià que tout d’un coup , quand Miehau fut couché et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d’abord l’esprit, qui revenait sans doute du sabbat... qui glissit tout le long de sa cheminée... et qui entril dans sa chambre, en traînant de grosses chaînes, trela à, trela à... trela à... trela.

CATAU, toute tremblante.

l>e grosses chaînes! Ah! le cœur me bat!... de grosses chaînes!

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisient un bruit terrible... Et pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit : cric , crac!... cric, crac!...

CATAU, tremblant encore davantage.

Ah! bon bien! bon Dieu ! que j'aurais t’eu de frayeur!... Eh ! de queue couleur soûl les esprits? bi te s-moi donc ça,, pi sq ne mon père a vu cTiià.

MARGOT

Oh! pardinne! il no T vit pas en face; çar, de peur de l’voir, vot’ père fourni bravement sa tète sous sa couverture... Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disit : « Rends à monsieur le

curé six gearbes de blé dont ton père li a fait tort sur sa dixme; ou, sinon, demain je viènrai te tirer par les pieds. •

CATAU , plus tremblante.

Ah! tout mon sang se lige!* El mon père eut-il ben peurf (o« frappe à la porte.) bonté divine! n'est-ce pas là un esprit?

MARGOT, tremblante aussi.

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte. Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, mourant de peur.

Ali I ma mcrc, je n'oserais... Allais-y vous-même... vous êtes plus hasardeuse que nioi.

MARGOT

Eh ben ! eh ben ! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU

Mais ne parlais donc pas, comme si vous aviais peur, ma mère : ça me fait trembler davantage.

MARGOT

Non, non, mon enfant; si je pis m'eu empêcher. (L'on frappe encore plus fort.) Qui va là? qui va là?

RICHARD, en dehors.

C'est moi; ouvrez.

CATAU, frissonnant de lov> .ion corps.

Ah! ma inère, ça ressemble, à la voix de mon frère Richard !... ^ sera mort, et c’est son esprit qui reviant.

LA PARTIE DE CHASSE DE H EN Kl IV, ACTE III. SCENE III.

Margot, se rassurant.

A Dieu ne plaise! J’ai dans l’idée, moi, que c'est li-môme. (Ou frappe encore.)

RICHARD , en dehors.

Ouvrez donc. Eh mais! ouvrez donc.

MARGOT, courant ouvrir.

Ohl c'esl li-mêmc; je vous ouvrir.

RICHARD, MARGOT, CAT AU

RICHARD, embrassant sa mire.

Comment vous portez-vous, ma mère?

Fort bian, mou cher eu Tant.

RICHARD, embrassant Calait.

Et vous, ma sœur Catau?

GATAI*.

A inarveille, mon cher frère.

RICHARD

J’ai cru, ma mère, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT

Mon Dieu, si fait, mon pauvre garçon ; mais c’est qu’ta soeur a eu une sotte frayeur...

CATAU, l’interrompant.

Oui, c’est que ma mère a eu peur.. . Mais qu’av’ous fait, cher frère? Eh ben! avoua vu le roi?

MAHGOT.

Est-il bel homme? Oh! il doit être biau, il est si bon !

RICHARD

Hélas! je n'ai pas pu le voir; je vous conterai tout cela. Mais permeltcz-inoi de vous demander auparavant où est mon- père.

MARGOT

Il a entendu tirer un coup de fusil, et il est sorti pour voir qui c’peut être.

RICHARD

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles?

MARGOT

Oh ! c’est euue varmiue qu'oti ne peut détrangcr.

MICHAU , frappant en dehors.

Holà! hé ! Margot, Catau, eune lumière, eunc lumière!

MARGOT, allant ouvrir.

Tians, tians, v'ià ton père qu'arrive.

MAHGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI

MARGOT

Eh beu! l'coquit» qu'a lire le coup de fusil est-il pris?

MICHAU

.Non, Margot. Je n'ons rian trouve que ctétrau-

ger, à qui faut qu'tu donnes à souper et eun logement pour e tc nuit.

MARGOT

Oh ! j'ons ben, nous, trouvé un etranger ben meilleur, pisqu'il nous appartient : v là Hichard revenu.

MICHAU , poussant tris-fort Henri.

1 Not' fils est revenu! Eh! le v'ià ce cher enfaut!

HENRI, ù pari , et en riant.

Qu'il m'eùt poussé un peu plus fort, et il m'eôl jeté à terre.

MICHAU

Mais queue joie de te revoir! Eh bian! comment t'en va, mon garçon?

RICHARD

A merveille, mon père; et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI ,.â part.

Quelle joie naïve !

MICHAU

Ma foi, monsieu. vous m’excuserais, je sis rmvi ! de revoir ce pauvre Richard , si ravi... (Tourné k | dos à Henri.) I gn’y a pus d’un mois que je nTons 1 vu; oh oui! faut qu’gn’y ait pus d’un mois.

MARGOT

| Je t’trouvons un peu maigri.

CATAU

I Oui, t’as la mine un peu pâlotte.

RICHARD

Je me porte bien, ina mère; cela va bien, Catau.

MICHAU, s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres. j Tant mieux, mon ami. Mais aidez-moi un peu. vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j’ons peitie à nous baisser... Et toi , mon fils, disnous donc, acoule ici. (Il continue de parler bas mer

Margot, Jlirhard et Catau, gui paraissent lui répondre : et il ne se lève gîte lorsque le roi finit son aparté.)

HENRI, à part, tandis qu'ils causent tous ensemble.

Quel plaisir! Je vais donc avoir encore uoe foi> la satisfactiou d'être traité comme un homme ordinaire... de voir la nature humaine sans déguisement! Cela est charmant! ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, paraissant achever ce qu'il disait tout bat.

Mais enfin, Richard, qu'cst-ce qui t'a fait revenir si têt? Est-ce que t'aurais réussi? Aurais-tu parlé au roi?

1UCHAHD.

| Non, mon père; je ne l'ai pas même pu voir, ce l qui m'aurait fait grand plaisir, car je ne l'ai pa> vu plus que vous tous... et ce qui m'en a empêche, c'est que... Je vous expliquerai cela en détail, quand nous serons en particulier.

MICHAU

T'as raison, je causerons de tout ra quand je serons seuls... Mais à c't'heure-ci , moi, parlons donc de la chasse du roi qu'est venue ici de Foo lainehlcau : c'est singulier ça! et ce monsieu qu'est un petit officier de Sa Majesté, à ccquil

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV. ACTE III, SCÈNE VII

dit. qui l'a suivi à la chasse, qui s’est égaré. etqu«je ramassons.

RICHARD

Cela est très-bien à vous, mon père; et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi. (à pari.) Pardieu, ces pavsaus-ci sont de bien bonnes gens!

MICHAU

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfants.

MARGOT

Not* homme, je vous demandons encore un petit quart d'heure. (Elle ton.)

catau.

Mon père , v’ià la nappe qu’étail déjà mise d’avance; je vons chercher encore un couvert pour monsieur, (à Henri, lui faisant la rfrérence.) Monsieur a-t-il un couteau sur lui?

HENRI

Non, belle Catau, je n’en ai point.

CATAU

Je vous apporterons donc celui de la cuisine.

SCÈNE IV

HENRI , MICHAU, RICHARD

HENRI

Vous aviez bien raison, papa Micliau ; mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU

Ah ! sans vanité, j’n’ons jamais fait que d’biaux enfants, nous. Mais Catau, hé! J'oubliais...

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD

CATAU

Queu'qu' vous souhaitez, mon père?

MICHAU

Parguienne, fille, c’est que j’n'y pensions pas. Rince un grand gobelet, et apporte à monsieu un coup de cidre; il le boira bian en attendant le souper; il doit être altéré, c’n'cst pas comme nous, lui.

HENRI

Vous me prévenez, j'allais vous demander un coup à boire.

CATAU, à Henri.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, lui passant la main tout le menton.

Et de votre main il sera délicieux.

SCÈNE VI

HENRI, MICHAU, RICHARD

MICHAU, a Henri.

C’est qu'on a soif quand on a chassé, je savons ça. (à Richard.) Eh bian, mon garçon! dis- nous donc que’qu’ t'as vu de biau à Paris?

RICHARD

. Mon père, quand j'y suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque , tout Paris était encore ivre «le joie de la convalescence de ce roi bien-aimé.

Ç’a été d'mômc par toute la France, mon enfant. Eh! tians; le seigneur de not* village avait bian raison de dire que c’est lorsqu’un roi est bian malade, qu'on peut connaître jusqu’à queu point il est aimé de scs sujets.

HENRI, à pari.

Quelle douce satisfaction!

RICHARD

Oui, mon père. Hélas! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, avec une grande vivueilé de sentiment.

Excepté vous, monsieur Richard? Et pourquoi cette exception? Quelle raison? Quel chagrin vous avait donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU

Oh! ça, c'est une autre histoire, que Richard ne se soucient peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU

Oh ! i gn'y a pas grand mal à ça.

SCÈNE VII

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, apportant

du cidre.

Allons, varse à boire à monsieu', ma Catau : il Csarvira le jour de tes noces, (a Henri.) J'vous ons fait donner du cidre putôt que

du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, père.

(Il lui frappe sur l'épaule.)

HENRI

A votre santé, monsieur Michau; à la vôtre, monsieur Richard ; à la vôtre, et pour vous remercier, très-belle et très-obligeante Catau.

MICHAU

Eh, morgue! j'oubliais... Richard, avant de souper, viens t'en ranger avec moi queuques sacs de farine qui sont dans nof cour. Ne faut point leux laisser passer la nuit à l'air... Vous voulais bian le

HENRI, CAT A II

HENRI, à pari, sur le bord du théâtre.

En vérité, la petite Catau est charmante... mais charmante... Si elle savait qui je suis!... Non, non, rejetons celte idée; ce serait violer les droits de l'hospitalité.

CATAU

Queu'qu* vous faites donc là tout debout dans un coin, monsieu? Que ne vous assises- vous? Je vons vous chercher eu ne chaise.

HENRI , V arrêtant par la main.

Demeurez, belle Catau ; je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU

Aga,v'là encore eune belle peine ! Est-ce que vous nous pernez pour vos poupées de tilles de Paris?.. Mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, la lui retenant, et la caressant.

Votre main? Oh! pour cela, non; elle est trop jolie; je veux la garder.

CATAl1 , retirant sa main rudement.

Oh! laissez, s'il vous plaît. Je n'aimons pas les compliments, et surtout ceux des messieurs : 1 gn'y a toujours à craindre pour les filles qui les écoutout, je savons ça.

HENRI

Oh ! mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais... vous me regardais avec des yeux... avec des yeux qui me font peur... Oh ! vous m'avais tout Pair d'un bon enjoleux de filles! Voyais encore comme il me regarde!

HENRI, en riant.

Eh! mais, vous, Catau, vous m'avez Pair bien farouche! Dilesmoi donc, l'ètes-vous autant que cela avec tous les paysans de

votre village?... Avec une aussi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU

Eh mais, tredame! monsieu, je n’en manquons pas.

HENRI

Je le crois bien. Et, sans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donue la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU

Eh ben! il dit toujours comme ça , lui, qu’il

u’est pas assez heureux. Ces hommes ne sont jamais contents.

HENRI

Cependant vous l’aimez bien. Avouez-le-moi ?

CATAU

Eh! qu’est-ce qui n’aimerait pas Lucas? Cependant, parce qu’il n’est pas autrement riche, mon père barguigne toujours à nous marier ensemble.

HENRI

Oli! il faut que votre père vous fasse épouser Lucas; qu'il en finisse. Je le veux absolument, je le veux.

CATAU

Je le veux, je le veux... Comme il dit ça, ce monsieu! Je le veux! Et le roi dit ben : Nous voulons. Oh ! sachez qu'ôn no fait vouloir à mou père qur ce qu'il veut, lui.

HENRI , en riant.

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite. [A part, en s'éloignant. | J'ai pensé me trahir; j'ai fait là le roi, sans m'eu apercevoir.

CATAU, allant ù tut.

Il le souhaite!... et il me plante là pour aller se moquer de moi tout là-bas.

• HENRI , la caressant.

Non, ma chère fille ; et vous verrez si je me moque. Je compte parler à M. Michau de façon que vous épouserez votre amoureux... El j'ose vous prédire qu'avant que je sorte d'ici , vous serez heureuse {la serrant entre ses bras), mais bieu heureuse.

CATAU, se déjendant de scs caresses.

Allons, allons, ne me pernais pas comme ça; aussi ben v'ià que j'aperçois mon père.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAC

MICHAU

Pardon, monsieu, de not’ incivilité, de vous avoir laissé seul avec c’te petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c’est qu’faut faire ses affaires primo , d'abord.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

MICHAU

Eh hian! boulons-nous à table.

CATAU

Faudrait l’avancer ici la table, pour qu’on pui*#* passer derrière. Mon* frère , prôtez-moi un peu la main.

(Elle ra pour prendre la table arec Richard, H Henri veut lui en épargner la peine.)

HENRI, a Catau.

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous nête? pas assez forte.

LA PARTIR DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE III, SCENE XI

GATAIT, le repoussant.

Je ne sons pas assez forte? Allons donc, monsieu, je n'soufTrirons pas qu’c lieux nous vous preniez la peine...

HENRI

Eh non! laissez-moi faire.

MICHAU

A nous deux, Richard. {Ils vont prendre la labié, et t'apporient sur le derant du théâtre.) Toi, Calan, va-t’en avertir ta mère, et sarvez-nous à souper tout de suite.

(Catuu sort. |

SCÈNE X

HENRI, MICHAU, RICHARD

(Pendant que Michau et Richard apparient la table , Henri IV va chercher le banc, et rantje les deux chaises de paille aux deux coins de la table.)

MICHAU, arrachant une chaise des mains de Henri. Oh! parguenne, mousieu, pcrmettez-iiousd'faire les honneurs de cheux nous. Richard et moi, j'aurions été cliarcher le banc, et arrangé fort bian uos chaises, peut-être.

HENRI

Bon, bon, sans façon, monsieur Michau; oh! parbleu, sans façon.

.MICHAU, arrachant l'autre chaise.

Non, mousieur; ça ne se passera pas comme ça, vous dit-ou.

SCÈNE XI

.MARGOT, CATAU, apportant les plats; HENRI, MICHAll, RICHARD.

MICHAU

Allons, boulons-nous vite tretousà table. Meltaisvous sus c’te chaise- là, monsicu; toi, Margot, prends c’t'autr’ chaise, et mets-toi ilà.

maruot, a son mari, avec respect.

Eli non! pernais-la pu tôt; vous avais d'eouteume de vous mette sus cunc chaise, mon ami.

HENRI, offrant sa chaise.

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, monsieur Michau, reprenez votre chaise; je serai ravi d'êlrc sur le banc, moi : cela m’est égal, en vérité. michau, « Henri.

Morgué! monsicu, esl-c’ qu’vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c’ qu’vous nous pernais pour des cochons? Faut-il pas qu’un étranger ait le meilleur siège, donc?

HENRI

Allons, allons; j’obéis, monsieur.

MICHAU

Vous faites bian... Sieds-toi donc, femme: je voulons rosier là entre ma fille et mon fils, (lis

s'asseyent tous.) Oh çà! beuvons Ull COUp d'abord; ça ouvre l’appétit.

HENRI

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la frauche gaieté, monsieur Michau... (Refusant de la pinte de Michau , et te saisissant de celle qui est devant lui.) Non, servez madame Michau; je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m’en servirai après.

MICUAU.

C'est bian dit. Tiens donc, femme; tends donc, Richard. | Ils boivent tous A la santé de Henri , comme leur convié.) Monsieur, j’ons l'honneur de boire à vol’ santé.

RICHARD , buvant aussi à la santé de Henri.

Monsieur, permettez-vous?...

HENRI

Bien obligé, messieurs et mesdames. {Serrant la main de Caiau.) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU , faisant un petit cri.

Aie, aie! monsicu, comme vous me sarrez la inain! Ça m’a fait mal, da!

HENRI

Pardon, ma belle enfant; je suis bien éloigné d’avoir l’intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU

Tenais, monsicu, je vous sars c'te première foisci; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes, sans çarimonie : c’est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI

Grand merci, monsieur. (Il sert Catau.) Que j’aie l’honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU

C’est vot’ grâce! Ben obligée, monsieur; v'sétes ben poli !

MICHAU, a Margot.

Prends donc, femme. Allons, pernais, vous autres; je sis sarvi, moi... (Us mangent comme des gens affames : surtout Henri , qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences...) V’Ià UU biau moment de silence. (Silence.) Allons, ça va bian; nous mangeons comme des diables.

CATAU

C’est qu’il n’est chère que d'appelll.

HENRI, tout en mangeant avec vitesse.

Oh! ma foi, voilà un civet qui en donnerait, quand on n’en aurait pas! Il est accommodé admirablement bien.

MARGOT

Oh! je Tons accommodé à In grosse morguenne; mais c’est qu'inonsieu n’est pas difficile.

RICHARD

Non, ma mère, c’est que monsieur est honnête : il veut bien trouver à son goût ce qu’il voit que nous lui donnons de bon cœur.

LA PAItTIE DE CHASSE DE II

HENRI, eu » namjeant et dévorant encore.

.Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bonne chose, d'honneur.

MICHAU , prenant la pinte.

Eh mais! si je neuvièmes?

HENRI

C'est bien dit, car je m’engoue; et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau , pour savoir si elle a le vin tendre.

CAT AL’ , haussant ton gobelet .

Assais, assnis, mousieu; comme vous y allais!

(Ils boivent, et choquent tout.) MARGOT, à Hichard.

Queuqu’ t’as, mon fils? tu ne manges point.

RICHARD

J'ai assez mangé, ma mère; et je n’ai rien. MICHAU, In bouche pleine.

Eh bian! Hichard , pisque tu n'inanges pus, chante-nous la petite chanson. — Ou putôt, femme, commence, toi; ça vaura mieux. Tians, dis-nous la celle que le garde-chasse rapportit de Paris la semaine dergnière.

MARGOT

Laquelle donc?

MICHAU

Eh, parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardinière du chàtiau d'Anet.

MARGOT, d'un air d'embarrat.

Eh! mon ami, je n'me souvians pus de l'air.

MICHAU

Tu rêves donc? Eh ! c'est l'air de ce noël nouviau ! (Il chante : Où t'en vont ce a gais bergers?) MARGOT, l'interrompant.

Ah! oui, oui! je me l'rappclle! en v'Ià assez, (a Henri.) Vous excus'rais, mousieu, si je chantons comme au village.

HENRI

Oh! je suis sùr que vous chantez très-bien.

C'est vot' grâce! — Mais v'Ià toujours la chanson, à bon compte. {Elle chante.)

(Très-lentement.)

C’est dans Anet que l'on voit La belle Jardinière

Qu’un grand prince, à ce qu’on croit.

Aime d’une manière

Qu’avant deux ou trois mois, l’on prévoit Qu’elle deviendra mère *.

MICIIAC, à Henri.

Allô deviendra mère?... C’est un peu libre ça ! HENRI , en souriant.

Oui, oui; ce n’est pas autrement se gêner.

I. L» grand- pèr* de DufrcuiT, dont nous avons des comédies , était fils de la belle jardinière d’ Anet et de Henri IV.

NRI IV, ACTE III, SCÈNE XI

MARGOT, â Henri.

Acoutez donc le reste. I gn’y en a encore deux versets.

DEUXIÈME COUPI.RT C’Ml lui qui de tu beauté ,

La belle jardinière,

Cueillit, avec loyauté.

Celle fleur printanière Dont le fruit , à sa maturité ,

Te doit rendre bien Hère.

MICHAU , à Henri.

Aile aura raison d'être fiare. Tenais, si j’aviais été jolie fille, j'auriais voulu , moi , avoir uu rejeton de c'thèros-là, par moi-même.

catau.

Fi donc! mon père.

MARGOT

Ah! ça n’est pas sage, not* homme, cequ’ous dites là ! ça n’est pas bian seyant ! Vaut mieux me laisser achever de chanter.

TROISIÈME FT DERNIER COUPURT Tu fais courir après toi,

La belle jardinière.

Ln galant qui sous sa loi A mis la France entière :

Gascon, soldat, capitaine et mi.

Tu dois être bien flère!

MICHAU, ù Henri.

I. appeler Gascon, ça est plaisant, ça, pas vrai? HENRI, d'un air badin , mais sans rirr.

Oh! très-plaisani, très-plaisant!

MICHJtU.

Oh! oui, oui, ça est drôle. Mais à toi, à perseni, Richard : dégoise-nous c’te chanson que t'avais faite pour Agathe.

RICHARD

Ah! mon père, depuis quelle m'a trahi...

HENRI, l'interrompant font en dévorant.

Quoi ! votre maîtresse vous a trahi , monsieur Richard? Eh! coûtez-moi donc ça.

MICHAU, toujours en mangeant.

Ne li en parlais donc pas; vous le feriais pleurer. Point de queustion là-dessus : vous êtes trop curieux au moins. Allons, chaule ça, te dis-je.

MARGOT

Oui, chante, mon fieu; ça t'égayera, et nou» itou.

CATAU

Oh! oui, oui; chantez, chantez, mon frère; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, d Catau, avec feu.

Je serai ravi de vous entendre, j'en serai enchante.

MICHAU

Allons, chante donc, je l'veux ; ne fais pas le benêt

A P VRTIE DF. CHASSK UE HEXRl IV, ACTE III, SCENE XI. 537

RICHARD , d'un air triste et contraint.

C'est par obéissance pour vous, mon père, et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter;

car je n'en ai nulle envie, en vérité.

(Il rhnnte.\

Si le roi m'avait donné , Paria sa grand1 ville ,

Kl qu'il mr fallût quitter L'amour de ma mie ;

Je dirais au roi Henri :

Reprenex votre Paris ;

J'aime mieux ma mie .

O gué,

J'aime mieux ma mie.

Henri te détournant et répétant d dewl-wtx, au roi Henri, d'tm* façon paie, et d'un air eatitfail.)

HENRI

La chanson est jolie, très-jolie; et monsieur la chante à merveille.

M1CBAÜ.

Je l'crois qu'il la chantç bian! Parguenue! eh! c'est li qui l'a faite. Dame, monsieu! il est savant not' Ois !

HENRI

A vous, aimable Catau; la vôtre à présent.

CATAU

Je ne nous ferons pas presser : je n’avons pas une assez belle voix pour ça.

| Elle chante le visage tourné vers Henri IV.)

Charmante Gabrielle ,

Percé de mille dards,

Quand la gloire m'appelle Sous les drapeaux de Mars,

Cruelle départie t Malheureux jour !

Que ne suis-je sans vie.

Ou sans amour!

iHrnri te détourne, et répété avec émotion : Charmante Gabrielle , pendant que Catau continue à chanter , et «mu qu'elle s'interrompe pour cela.)

HENRI

C’est chanter comme un ange ! (U embrasse Catau.) Gela méritait bien un baiser.

CATAU, honteuse, et s’essuyant la joue.

Pardi, monsieu, vous ôtes ben libre avec les filles!

MICHAU, à Catau.

Allons, tu t’es attiré ça par ta gentillesse, faut en convenir... [Sérieusement, a Henri.) Mais il ne faurail pas recommencer, au moins, monsieu; je vous en prions. Guiable! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me parait.

HENRI, gaiement.

Pardon, papa Michau ; mademoiselle Catau m’a-

vait transporté! Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, « versant à boire.

Gn’y a pas grand mal. Eli bian ! moi , je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous viendrais me baiserpar après, si je Tons mérité. Attendais que je retrouvions l'air... C’est l’air du Pas d'Ilenri IV dans les Trieolels. La, la, la, la, m’y voici : j’y suis.

.J'ainionit les filles.

Et j'aimons le bon viu.

Allons, chorus.

De nos bons drilles Voilà tout le refrain :

. J’aimons les Allés,

El j’aimons le bon viu.

Chorus.

[L'on reprend le refrain en chtrnr.)

Moins de soudrilles Eussent troublé le sein De nos familles,

Si l'Iigueux, plus humaiu,

Eût aimé les Allés,

Eût aimé le bon vin.

Chorus.

(Tous chantent les deux derniers per* en choeur.

Vive Henri Quatre!

Vive ce roi vaillant !

(Henri doit marquer , pendant que l’on chante ce couplet, une sensibilité si grande , qu’elle paraisse aller jusqu'aux larmes ; et c’est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scène, jusqu'au moment oà Ton lève la lahle.)

Vive Henri Quatre!

Vive ce roi vaillant !

Ce diable à quatre A le triple talent De boire et de battre.

Et d’étre un vert galant.

Ah ! grand chorus pour celui-là.

(Tous reprennent en chtrnr.)

Vive Henri Quatre !

Vive ce roi vaillent!

Mais, parguenue, monsieu, beu vons à la santé de ce bon roi, et vous li dirais, au moins; mais dites-li, vous qu’avais l’honneur de Tapporeher; diles-li, pormettais-le-moi.

HENRI , dans C attendrissement.

Je vous le promets, il le saura sûrement.

(Ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.)

MA ROOT, te levant pour choquer.

Et que je l’bénissons.

MICHAU, debout et choquant.

Et que je ('chérissons.

LA PARTIE DE CHASSE I)E HENRI IV, ACTE TII. SCÈNE XII

CATAU, debout aussi , et choquant.

Kt que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, debout, et s’allongeant pour choquer.

Kt que nous l’adorons.

HENRI. attendri au point d’ttre prêt a verser des larmes.

Je n’y puis... plus tenir... je suis prêt... à verser des larmes... de tendresse et de joie. (U se détourne .)

MlCHAtJ , à Henri.

Comme vous vous détournais! Est -e' que vous n’topais pas à tout c’quc jo disons là de not* roi , donc?

HENRI , d’un ton entrecoupé.

Si fait, mes amis... au contraire: votre amour pour votre roi... m’attendrit au point que mon cœur...- Allons, allons, à la santé de ce prince, (//a* recommencent û choquer.)

MARGOT

De ce bon roi.

GATA U

De ce cher roi.

michau.

De ce vaillant roi.

RICHARD

De ce grand roi.

michau.

De ses enfants, de ses descendants... Eh bian! dites donc itou un mot d'éloge de not' roi ! Est-c'que vous n'oseriais le louer donc, vous? Avons peur qu'ra ne vous écorche la langue? .M'est avis, morgue, que vous ne l'aimais pas autant que nous. Ne seriais-vous pas un d 'ces anciens ligueux? Oh ! vous n'êtes pas un bon Français, morgué!

HENRI, dans le dentier attendrissement.

Pardonnez- moi... de tout mon cœur... A la sauté... de ce bon roi!

MICHAU , avant d'avaler son vin.

De ce bon roi!... Parguenne! l'on a lien de la peine à vous arracher ça !

MICHAU , upris avoir bu.

C’tapendant ses louanges venont d’elles-mômes à la bouche.

CATAU

Ailes ne coûtent rian.

RICHARD

Elles partent du cœur.

MICHAU

fatigué! ça fait du biau de boire à la santé d'Henri! Oh çà, je n'niangeoos plus; levons-nous de table. Aussi ben quand on a eune fois bu a la santé du roi, on n’oserait pus boire à personne.

RICHARD

Reportons la tablo, mon père, afin qu’on puisse desservir plus commodément.

MICHAU

T AS raison... (â Henri , qui veut aider û transporter la table.) Oh çà , allais-vnus encore Taire vos cariinouïes? J vous les défendons.

HENRI , aidartt toujours ù desservir.

Je vous laisserai faire; j'aiderai seulement un peu à la belle Catau.

MICHAU

Je nel’voulons pas, vous dis-je... Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça; et pis allais mettre des draps blancs au

lit de mousieu.

MARGOT

Oui, mon ami; ça va ôt' fait.

catau.

Oui , mon père; quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mère et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI , tenant quelques assiettes.

Tenez, ma chcre Catau, où faut-il porter ce que je liens là?

catau.

Eh ! laissez-moi faire. Pardi, mon cher monsieu. vous avez toujours les mains fourrées partout.

michau.

Parguenne ! voulais-vous bian leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu toujours!

HENRI , aidant encore à desservir.

Eh non, non; je ne me mêlerai plus de rien: voilà qui est fait.

(L'on frappe û la porte de la maison.)

L'on frappe à not' porte: va voir qui c'est, Richard.

(Margot et Catau sortent.)

RICHARD

J'y cours, mon père... Juste ciel! c'est Agathe!

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS

LUCAS, à Agathe , vêtue en paysanne.

Eh bian! ma’m'selle, le V'Ià monsieu Richard: parlais-li donc; mais il ne vouscraira pas, vantaisvous-eu.

AGATHE, se jetant aux pieds de Michau et de Richard successivement.

Ah, monsieur Michau!... ah, Richard!.», je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m’entendre...

RICHARD, la relevant.

Relevez-vous, Agathe... je ne soutTrirai pas...

Mlf.HAÜ, a Agathe.

Oh, oh! qui vous amène ici, ma mie? Fautètr ben impudente pour oser encore remettre les pied4 cheux nous, après c'qu'ous avais fait !

RICHARD

Eh! mon pcrc, épargnez...

AGATHE , en pleurs.

J’avoue, monsieur, que l’excès de ma hardiesse mériterait ce nom, si j'étais coupable; mais c’est le marquis de Conchini qui m’a enlevée malgré moi... Mes pleurs m’empêchent...

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV. ACTE III. SCENE XIV

hknhi , A pan.

Conchini ! Conchini! {haut, à Michau.) Qui est celle fille-là? Elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU

Ah, ouiche ! c’est eune jolie fille, qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchini, pu UH que d’apouser honnêtement mon lils! Ça fait eune jolie fille, ça!

(L'on J T appt U la porte ; Margot et Caton arrivent rl ouvrent.)

LK GARDE-CHASSE

C’est, monsieur Michau, qu'il y a trois seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupe chez moi , et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avait vu rentrer de la forêt. Mais les voici... Bonsoir, monsieur Michau.

MICHAU

Bonsoir, inonsieu le garde-chasse.

(Le garde-chasse te retire.)

DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINI

MICHAU

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce mousieu-là est un seigneur itou. Je ne l’crois pas , il s'est dit officier du roi. (Tirant par le bras le roi, qHi a le visage tourné d’un autre côte.) Voyais, recou naissais- vou^ c thonnête homme-là?

LE DUC DE SULLY, LK DUC DE BELLEGARDE ET LE MARQUIS DE CONCHINI, ensemble.

Quoi! c’est vous, sire!... sire, c’est vous-même!

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD ET AGATHE, tombant tout à genoux aux pieds du roi.

Quoi! c’est là le roi! c’est là notre bon roi! notre grand roi!

HENRI, avec attendrissement.

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis. Je le veux, mes enfants; relevez-vous, je vous l’ordonne.

AGATHE, restant seule aux genoux du roi.

Non, sire; puisque c’est vous, je resterai à vos pieds, pour vous demander justice d'un cruel ra-

visseur; du marquis de Conchini, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment que j’étais prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINI , à part.

Ciel ! c’est Agathe !

HENRI, relevant Agathe, et d'un ton sévère. Conchini... qu’avez-vous à répondre?... Eh bien! eh bien! répondez donc ! Vous paraissez interdit.

LE MARQUIS DE CONCHINI , te rassurant un peu.

C'est qu’un rien m’embarrasse, sire... car, dans le fond, pourquoi serais-je interdit?... et... n’avouerais-je pas à Votre Majesté une affaire de pure galanterie?

LE DUC DE SULLY, WwiMM.

J'adore Dieu : quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE, légèrement, au due de Sully.

Eh mais! il ne faut pas prendre cela an grave.

HENRI

Laissei-le donc achever. Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINI

Eh bien! sire, le fait est que j’ai eu envie (avec un air forcé) , mais bien envie , de celte jeune paysanne... qu’à la vérité, j’ai aidé un \>eu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle.

HENRI , l'interrompant.

Malgré elle !... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINI

Eh mais! sire, si vous voulez!... C'est mon valet de chambre qui me l'a amenée avec bien de la peine; cl je vais...

HENRI, d'un air sévère.

Et c'est cette violence que je punirai.

LE Marquis DE CONCHINI, avec /eu.

Ah! sire, ne m'accablez point de votre colère! J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe esl vertueuse, Agathe ue m'a point cédé la victoire; et , pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter clic même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis; et qu'il me punisse sur-lechamp si je vous en impose!... Et dans cet instant c'est moins, je le jure à Votre Majesté, la crainte de ma disgrâce, que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, l'interrompant , d'un air noble et sévère. Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci : le crime de votre part n'en est pas moins commis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE, l'interrompant.

Non, sire; je me croirais déshonorée si j'acceptais de cet homme des bienfaits honteux, qui pourraient laisser des soupçons...

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, ACTE III, SCÈNE XIV

RICHARD , l'interrompant.

Ah! divine Agathe! cet aveu du marquis de Conchini... et plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que I on voulait le forcer de vous donuer, est pour moi une pleine et entière conviction de votre iunocence... Non, vous 11e fûtes jamais coupable : c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; et...

MICHAU

T'as raison, mon fils; et tu peux à présent épouser e tc digne enfant-là.

HENRI

Eu ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchini. (au marquis.) Retirez-vous, et ne paraissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire. (Conchini se relire.) (A part , au duc de Sully.) Aussi bien , mon ami Rosuy, je soupçonne violemment ce malheureux Ralien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites : nous en parlerons dans un autre temps... [haut.) Ob çà! mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir ici : pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe et à votre fils, monsieur Michau. Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, sou amoureux, qui n'est pas bien riche: et, pour réparer cela, je leur donne aussi dix mille francs pour h» unir.

LUCAS, sautant de joie.

Dix mille francs et Catau!

I michau.

Quel bon roi !

RICHARD

Ah, sire !

CATAU RT AGATHE

Quel bon prince!

HENRI

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici, demain, dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLY, t'inrlinant.

Vous serez obéi, sire. [Se relevant , et d'un air attendri.) Ah ! mon cher maître, par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en roi et en père avec ces bons paysans.

qui sont vos sujets et vos enfants, tout aussi bien que votre noblesse. Mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous le faites tous les jours. [A ver colère.) Permettez- moi de le dire à Votre Majesté :

cela me met, moi, dans une véritable colère. Vive Dieu! sire, votre vie n’est point à vous; vous en

êtes comptable (montrant le duc de Bellegarde) à des serviteurs comme nous, qui vous adorent (montranr les paysans) et au peuple français, dont vous voyez que vous êtes l’idole.

HENRI , de l’air de la plus grande bonté.

Oui, oui, tu as raison, mon ami; tu m’attendris. Ne me gronde plus, mon cher Rosny; à l’avenir je serai plus sage.

MICHAU , très -vivement.

Morgué, sire! c’est que ce gentilhomme-là n’a pas tort! Au nom de Dieu, consarvez-uous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS , ensemble, s'inclinant.

Ah, notre roi! ah, notre père! consarvais-vou> . consarvais-vous!

HENRI , regardant tous ces paysans.

Quel spectacle divin!

MICHAU, encore plus vivement .

Eh oui, venlregué! consarvais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens : faut, sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais queul excellent homme! Pardon, Votre Majesté, si je vous onssi mal reçu; je n'connaissions pas tout not’ bonheur: et si j 'avons manqué au respect... de la considéj ration...

HENRI , l'interrompant.

| Vous m’avez très-bien reçu ; et je veux demeurer votre ami au moins, monsieur Michau... Mais brisons là ; j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, r interrompant.

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit. Ces seigneurs prendront ceux de mon fils et de Catau. Et nous, j’irons tretous passer la uuil au moulin. Eune nuit est bientôt passée, quand on la passe pour Votre Majesté.

[Michau conduit le roi et les drus seigneurs.)

LUCAS , prenant Agathe sous le bras.

Et nous, je vons remener Agathe cheux elle: et à demnin aux noces, mes enfants.

Kl S UK

BEAUMARCHAIS

Pierre-.iugmiin-Caron DE Reaimarchais (né à Pari* le 2i avril 1132, mort le 19 mai 1799). Certc*. celui-là, par son caractère et par son esprit, par son audace et par xes rares talents, par tant de joie et tant d'amertume, enfla par les râles si divers qu'il a joués jusqu'à la fin de «# jours, remplit trop de plan; en notre histoire littéraire, (.tour qu'une simple notice suflisc & le contenir. Nous avons tâché de le représenter, ad vivum, dans notre introduction au présent livre, et c'est là où il faudra le chercher.

Il était le Qls d’un horloger; la nature l’avait doué des talents les plus rares. 11 connaissait toute chose; il avait inventé plusieurs mécaniques à vingt ans. La musique en Ül un des professeurs des filles du roi Louis XV; son art de compter en fil un teneur de livres du célèbre Pàris- Duvemer . Il comprit, tout d'abord, que pour être audessus de ses confrères, il devait être un peu riche... Il fut très-riche, et tout de suite, il écrivit des drames à la façon du maître Diderot. Les drames de Beaumarchais

n’eurent jamais le succès du Pire de famille. Son grand succès, sa popularité sans réplique, lui vinrent de ses procès par-devant le Parlement Maupeou. Ses mémoires, écrits d’une main vaillante et légère, obtinrent une popularité sans réserve. On ne résistait pas à l’ironie, au mépris, à l'éloquence, aux violences calculées d'un pareil homme. Il retrouva plus tard, après le Rnrbier de Séville, un succès pareil avec le Mariaqe de Figaro. C’était sa limite; il ne pouvait pas aller plus loin. D’ailleurs la Révolution française et ce nouveau venu, nommé Mirabeau, envahissaient toutes les renommées d’alentour.

Ouels dangers Beaumarchais a courus dans ces journées funestes où l'esprit était un crime ! Il se défendit longtemps ; mais enfin, las de vivre et de combattre, il mourut doucement, semblable à l'homme qui s’endort, après avoir disputé aux envahisseurs la fortune de ses enfants. Le Mariage de Figaro marquera éternellement le passage de Beaumarchais sur la terre des vivants et des combatlauts.

LE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN PROSE

I7ÎS

PERSONNAGES

LE COMTE ALM AVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rmine.

RARTüOLO, médecin, tolenr de Rosine.

ROSIN E, jeune personne d'extraction noble et papille de Bartholo. FIGARO, barbier de Séville.

hO N BAZILE, organiste, maître A chanter do Rosine.

LA JEUNESSE, vient domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ , antre valet de Bartholo, garçon niais et endormi.

1 a Notai».

La Alcade, homme de justice.

Plusieurs algoatili et valets avec des flambeaux.

HABILLEMENT 1>ES PERSONNAGES SUIVANT L'ANCIEN COSTUME B5PAONOL

LE COMTE ALMÀV1VA, grand d'Espagne. amant inconnu de Rosine, parait, an premier acte, en veste et culotte de satin ; il est enveloppé d'un grand manteau bran on cape espagnole ; chapeau

uair rabattu, avec nn rnban de conteur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec dei moustaches et des bottines. An troisième, habillé en bachelier ; cheveni ronds, grande fraise au coo; veste, calotte, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vétn superbement 4 l'espagnole avec un riche manteau ; par-detsn* tout , le large manteau bran dont il se lieol enveloppé.

BARTHOLO, médecin , tolenr de Rosine: babit noir, court, boulonné ; grande perruque ; fraise et manchettes relevées ; une ceinture noire ; et quand il vent sortir de chet lui , nn long manteau écarlate.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble ,et papille de Bar-Iholo : habillée à l'espagnole.

FIGARO , barbier de Séville. La «été couverte d'un rescille on filet ; un liebn de soie attaché fort Ucbe à son con, gilet et hautdechsnssc de satin, avec des boutons et boutonnières frangés d'argent ; nne grande ceintura de soie, les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE , organiste, maître à chanter de Rosine : cba-

LE BARBIER DE SEVILLE, ACTE I, SCENE II

p«au nuir rabattu, soulanrlle et long man|rau, tiuu fraisa ni iuhor bette»,

La Jriresse. vieux domestique de Bartholo.

L'Éveillé , antre valet de Bartholo, garçon niai* et endormi. Ton* deux habillés en Galicien* ; tous les cheveux dan* la qoeue ; gilet conteur du chamois ; large ceinture de peau avec une boucle ;

culolto bleue et veste de même , dont les manche*. ouverte» su épaule* pour le passage de* bras, «ont pendante* par derrière, tu Notahi.

Un Alcade, homme de justice, avec une longue baguette blxa-clk A la main.

ruiaisru Alovazils el Valets avec des flambeaux.

icéno e*t A 8é ville, dans la rue et sous lea fenêtres de Eosine, au premier aoto; et, I# reste do 1a pièce, dans la maison du docteur Bartholo.

SCÈNE I

LE COMTE seul , en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il lire sa montre en se promenant.

Le jour est moins avancé que je lie croyais. L’heure à laquelle elle a coutume de sc montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe ! il vaut mieux arriver trop têt que de manquer l’instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d’une femme à qui je n’ai jamais parlé, il me prendrait pour un Espagnol du temps d’Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour otrrent de toutes parts des plaisirs si faciles? — Et c’est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse, il est si doux d'être aimé pour soi-même! El si je pouvais m’assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun!

SCÈNE II

FIGARO, LE COMTE cocW.

t-'IGARO, une guitare sur le dos , attachée en bandoulière avec un large ruban ; il chantonne gaiement , un papier et un crayon A la main.

Bannissons le chagrin.

Il nous consume :

Sans le feu du bon vin Qui noua rallume,

Héduit à languir.

L'homme, sans plaisir.

Vivrait comme un aol.

Et mourrait bientôt.

Jusque-là ceci ne va pas mal, beu, heu.

Et mourrait bientôt.

Le vin cl la paresse Se disputent mon cœur.

Eh non! ils ne se le disputent pas, ils y régnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent?... Eh ! mon Dieu, nos faiseurs d opéras-comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(Il chante.)

Le vin el la paresse Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée. (Il met un genou en terre el écrit en chantant .)

Se partagent mon cœur.

Si l'une a ma tendresse...

L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il rtic faut une opposition, une antithèse :

SI l'une... est ma maltresse.

L’autre...

Eh ! parbleu, j’y suis...

L’autre est mon aerviteur.

Fort bien, Figaro!... (Il écrit en chantant.)

Le vin et la paresse Se partagent mon cœur.

Si l’une est ma maîtresse ,

L’autre est -non serviteur.

L’autre est mon serviteur.

L'autre est mon serviteur.

Hen, bon, quand il y aura des accompagnement là-dessous, uous verrons encore, messieurs de ia

■MiMdi

LE BAKBLEK DE SEVILLE, ACTE 1, SCENE II

cabale, si je ne sais ce que je dis... (// aperçoit le tomie.) J'ai vu cet abbc-là quelque part.

LE COMTE, à part.

Cet homme ne m'est pas inconnu.

Kh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier et Qoble...

LE COMTE

Cette tournure grotesque...

FIGARO

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE

Je crois que c’est ce coquin de Figaro.

FIGARO

C'est lui-môme, monseigneur.

LF. COMTE.

Maraud! si tu dis uu mot...

FIGARO

Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE

Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras.»

FIGARO

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

Je l'ai obtenu, monseigneur; et ma reconnaissance...

LE COMTE

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu?

FIGARO

Je me retire.

LE COMTE

Au contraire. J’attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l’air de jaser. Lh bien, cet emploi?

FIGARO

Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO

Non; dans les haras d’Andalousie.

LE COMTE, riant.

Beau début!

FIGARO

Le poste n’était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

Qui tuaient les sujets du roi!

FIGARO

Ah, ah, il n’y a point de remède universel : mais qui n’ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE

Pourquoi donc l’as-lu quitté?

FIGARO

Quitté? C’est bien lui-même; on ma desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigta crochu*, au leinl piUeet livide...

LE COMTE

Oh! grâce! grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t’ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

PIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris; que j’envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon; en un mol, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tra-

gique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des alfaires.

LE comte.

Puissamment raisonné! Et lu ue lui fis pas re- • présenter...

Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO

Eh ! mon Dieu , monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE

Paresseux, dérangé...

FIGARO

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'ètrc valets?

LE COMTE, riant.

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette viUe?

FIOABO.

Non, pas tout de suite.

LE COMTE, l' arrêtant.

Un moment... J’ai cru que e’étail elle... Dis toujours, je t’entends de reste.

FIGARO

De retour à Madrid, jo voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; et le théâtre me parut un champ d’honneur...

Ahl miséricorde!

LE BAHBlEIt DE SEVILLE, ACTE I, SCENE 111.

FIGARO

(Pendant ta réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs. J’avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et d'honneur, avant la pièce, le café m’avait paru dans les meilleures disposition^ pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE

Ah! la cabale! monsieur l’auteur tombé.

FIGARO

Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m’ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler..

LE COMTE

L’ennui te vengera bien d'eux ?

FIGARO

Ah! comme je leur en garde, morbleu!

Tu jures! Sais-tu qu’on n'a que viugl-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE

. Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t’a fait quitter Madrid.

FIGARO

C'est mon bon auge , Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s’attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevait de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d’écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d’argent; à la fin convaincu que l’utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j’ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche

k l’Eslramadure , la Sierra- Morcna, l’Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l’autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon temps, supportant le mauvais; me moquant des sols, bravant les méchants; riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu’il lui plaira m'ordonner.

Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO

L’habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d’ôtre obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE

Sauvons-nous.

FIGARO

Pourquoi?

LE COMTE

Viens donc, malheureux ! tu me perds.

(lit se cachent.,

SCÈNE

BAKTHOLO, ROSINE. [La jalousie du premier étage

s'ouvre, et Barlholo et Rosine te mettent A la fenêtre.)

ROSINE

Comme le grand air fait plaisir à respirer!... Celte jalousie s’ouvre si rarement...

HARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là ?

ROSINE

Ce sont des couplets de la Précaution inutile, que mon mattre à chanter m’a donnés hier.

RARTHOLO.

Qu’est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO

Quelque drame encore! quelque sottise d'un nouveau genre!

ROSINE

Je n'en sais rien.

BARTHOLO

Euh, euh, les journaux et l’autorité nous eu feront raison. Siècle barbare !...

ROSINE

Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO

Pardon de la liberté ! Qu’a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l’attraction , l'électricité , le tolérantisme, l’inoculatiou, le quinquina, l’Encyclopédie, et les drames...

ROSINE. (Le papier lui échappe et tombe dans la rue.\

Ah ! ma chanson ! ma chanson est tombée en vous écoutant; courez, courez donc, monsieur! ma chanson, elle sera perdue!

BARTHOLO

Que diable aussi, l’on tient ce qu’on tient.

(// quitte le balcon.)

HOS1NE regarde en dedans et fait signe dans la rue.

St, st (le comte parait); ramassez vite et sauvezvous. (Le comte ne fait qu'un saut , ramasse le papier et rentre.)

BARTHOLO sort de la maison et cherche.

Où donc est-il? Je ne vois rien.

BOBINE

Je u'ai vu personne.

HARTHOLO, à lui -même.

Et moi qui ai la bonté de chercher!... Bartholo, vous ti'élcs qu'un sot, mou ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (// rentre.)

ROSINE, toujours au balcon.

Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage ?

HARTHOLO, paraissant nu balcou.

Heulrez, senora : c’est ma faute si vous avez perdu votre chanson ; niais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. \U firme la jalousie à '« ct*f)

SCÈNE IV

LE COMTE, FIGARO. 1 Us entrent avec précaution.)

LE COMTE

A présent qu’ils sont retirés, examinons cette | rlianson , daus laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO

Il demandait ce que c'est que la Prcranlùm inutile!

LE COMTE lit vivement.

« Votre empressement excite ma curiosité : sitôt | • que mon tuteur sera sorti , chantez inditlérem- !

■ nient, sur l'air connu de ces couplets, quelque « chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état elles “ intentions de celui qui parait s'attacher si obsti-

■ nement à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, contrefaisant la voix Je Rosine.

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, j courez donc. (// rit.) Ah, ah, ah, ah! Uh! ces I femmes! Voulez-vous donner de l'adresse à la plus iugénue? enfermez-la. i

LE COMTE

Ma chère Rosine!

Monseigneur, je ne suis plus eu peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

le comte.

Te voilà instruit; mais si tu jases...

FIGARO

Moi, jaser! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mol; mon intérêt vous répond de moi; pesez toul % Cette balance, et...

LE COMTE

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté!... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'esl que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline, et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO

Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit quelle était femme du docteur?

LE COMTE

Tout le inonde.

FIGARO

C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, vivement.

Jamais. Ah! quelle nouvelle! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre; il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur?

FIGARO

Comme ma mère.

LE COMTE

tjucl homme csl-ce?

FIGARO, vivement. '

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gri* pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furète et gronde et geint tout à la fois.

LE COMTE, impatienté.

Eh ! je l ai vu. Son caractère?

FIGARO

Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE

Ainsi, ses moyens de plaire sont...

FIGARO

Nuis.

LE COMTE

Tant mieux. Sa probité?

Toul juste autant qu'il en faut pour ifétre poiiil pendu.

LE COMTE

Tant mieux. Punir un fripon eu se rendant heureux...

FIGARO

C’est faire à la fois le bien publie et particulier : chef-d’œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte?

FIGARO

A tout le monde : s’il pouvait lu calfeutrer...

S4b LE BARBIER DE SEVILLE. ACTE 1. SCENE V.

LE COMTR.

Ah! diable, tant pis. Aurais-tu de l'accès chez lui?

FIGARO

Si j'en ai! Primo, la maison que j’occupe appartient au docteur, qui m'y loge gratis.

LE COMTE

Ah, ah!

PIGAHO.

Oui. Et moi, eu reconnaissance, je lui promets dix pistolcs d'or par an, gratis aussi.

LE COMTE, impatienté.

Tu es son locataire?

FIGARO

De plus , son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston , qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE t'embrasse.

Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mou libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO

Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! Parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE

Heureux Figaro, tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir ! Conçois-tu tou bonheur?

FIGARO

(/est bien là un propos d'amaul ! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE

Ah ! si l'on pouvait écarter tous les surveillants !

1 FIGARO

C'est à quoi je révais.

Pour douze heures seulement!

FIGARO

En occupant les gens de leur propre intérêt, ou les empêche de nuire à l’intérêt d'autrui.

LE COMTE

Sans doute. Eh bien?

FIGARO, rêvant

Je cherche dans ma tôle si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE

Scélérat I

PIGAHO.

Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s’agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO

Il faut marcher si vite que le soupçon n’ait pale temps de naître. Il me vient uue idée : le régiment de Itoyul-Iiifant arrive en cette ville.

LE COMTE

Le colonel est de mes amis.

FIGARO

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge ; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE

Excellent!

FIGARO

Il ne serait môme pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE

A quoi bon?

FIGAHO.

Et le mener un peu lestement sous celle apparence déraisonnable.

le comte.

À quoi bon?

FIGARO

Pour qu’il ne prenne aucun ombrage, et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE

Supérieurement vu ! Mais que n’y vas-tu, toi?

FIGARO

Ah! oui, moi ! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnatt pas, vous qu’il n’a jamais vu. tt comment vous introduire après?

LE COMTE

Tu as raison.

C’est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE

Tu te moques de inoi. {prenant un ton tire.) fPtttce point ici la maison du docteur Barlholo, mon ami?

FIGARO

Pas mal, en vérité; vos jambes seulement an peu plus avinées, (d'un ton plus tvn.) N'est-ce pa* ici la maison...

LE COMTR.

Fi donc! lu as l'ivresse du peuple.

FIGARO

C’est la bonne; c’est celle du plaisir.

LE COMTE

La porte s'ouvre.

FIGAHO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V

LE COMTE et FIGARO, caché,; BABTHOLO.

BARTIIOLO sort en partant ù ta maison.

Je reviens à l’inftant; qu'on ne laisse en,r"r personne. Quelle sottise à moi d’être descendu Dès qu elle m’en priait, je devais bien me douter Et Bazile qui ne vient pas ! Il devait toul arranger pour que mon mariage se fit secrètement de-

LE BAHBlKlt DE SEVILLE, ACTE 1, SCENE VJ.

main : cl point de nouvelles! Allons voir ce qui . peut l’arrêter.

PIC A RO, fat*.

Fort bien, parbleu! Courage, monseigneur !

LE COMTE, FIGARO

LE COMTE

Qu'ai-je entendu? Demain, il épouse Rosine en secret!

Je suis Lindor, ma naissance ce*, commune ; Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier : Que n’ai-je, hélas! d'un brillant chevalier A vous olfrir le rang et In fortune!

FIGARO

Monseigneur, la diniciillé de réussir ne Tait qu'ajouter à la nécessité d'culrepreudre.

LE COMTE

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO. • i

Lu pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, el dont il sera facile de j venir à bout, monseigneur... (Regardant rt la ja-lon- i tic.) La v'ià, la v'Ià.

LE COMTE

Qui donc?

FIGARO

Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas !

LE COMTE

Pourquoi?

FIGARO

Ne vous écrit-elle pas : Chantez indifféremment ? c'est-à-dire, chantez comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh ! la v là, la v'Ià.

le comte.

Puisque j'ai commence à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris ; mon triomphe en aura plus de charmes. (// déploie le papier que Rosine a jeté.)

Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n’est pas difficile sur i les productions de l’esprit... Et prenez ma guitare, j

LE COMTE

Que veux-tu que j’en fasse? J'cn joue si mal!

FIGARO

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec Le dos de la main : from, from, from... Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (Flgam se colle au mur , sous le balcon.)

LE COMTE chante en te promenant , et s'accompagnant sur sa guitare.

PREMIER COUPLET

Vous l'ordonnez, Je me fera» connaître;

Plus incatinu, j’osais vous adorer :

En me nommant, que pourrais-je espérer?

V importe, il faut obéir & son maître.

FIGARO

Et comment, diable ! Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE

TROISIÈME COUPLET

Tous les matins, ici, d’une voix tendre,

Je chanterai mon amour sans espoir;

Je bornerai lues plaisirs à vous voir;

Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO

Oh! ma foi, pour celui-ci,..! {Il s'approche, et baise le bas de l’habit de ton maître.)

LE COMTE

Figaro?

FIGARO

Excellence?

LE COMTE

Crois-tu que Poil m’ait entendu?

ROSINE, en dedans, chante.

Ali : du Maître en droit.

Tous me dit que Lindor est charmant , Que je dois l'aimer constamment...

(On entend une crottée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO

Croyez-vous qu’on vous ait entendu, cette fois ?

LE COMTE

Elle a fermé sa fenêtre ; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO

Ah! la pauvre petite! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, monseigneur.

Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué. Tout me dit que Lindor est charmant. Que de grâces ! que d'esprit!

FIGARO

Que de ruse! que d'amour!

LE COMTE

Crois-tu qu’elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d’y mauquer.

LE COMTE

C’en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO

Vous oubliez, monseigneur, qu elle ne vous entend plus.

LE HA KM KH UE SEVILLE, ACTE II, SCENE II

LE COMTK.

Monsieur Figaio!je D'ai qu’un mot à vous dire: elle sera ma femme ; et si vous servez bien mon] projet en lui rachaut mou nom... Tu m’entends, 1 tu me connais...

FIGARO

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon (Us.

LE COMTE

Retirons-nous, crainte de uous rendre suspects.

FIGARO, vivement.

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je 1 vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l’amour, égarer la jalousie, fourvoyer l’intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi l’habit de soldat, le I billet de logement, et de l’or dans vos poches.

LE COMTE

Four qui, de l’or?

FIGARO, vivement .

l)e l’or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l’intrigue.

LE COMTE

Ne le fâche pas, Figaro, j’en prendrai beaucoup.

FIGARO, s’eu allant.

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE

Figaro?

yu’cst-ce que c’est?

LE COMTE

Et ta guitare?

FIGARO rel ient.

J'oublie ma guitare, moi! je suis donc Ion ! (// s'en ru.)

LE COMTE

Kl ta demeure, étourdi?

FIGARO revient.

Ab ! réellement je suis frappé! — Ma boutique à quatre pas d’ici, peinte en bleu, vitrage en plomb. ; trois palettes en l’air, l’œil dans la main , Coruilio | rnanuque, Figaro.

(Il s’enfuit.)

SCÈNE

ROSINE, seule , mm bomjeoir a ht ma in. Elle prend du papier sur la table et te met à écrire.

Marceline est malade; tous les gens sont occupé», et personne lie me voit écrire. Je uc sais si ces murs oui des yeux et de* oreilles, ou »i mon

argus a uu génie malfaisant qui l'instruit a point nommé; mais je ne puis dire un mot ni faire un pas. dont il ne devine sur-lc-champ l'intention... Ah! Lindor! (Elle cachette la lettre.) Fermons toujours nia lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un buuhommequi m'a montré quelque foisde la pitié : si je pouvais l'entretenir un moment !

ROSINE, FIGARO

ROSINE, surprise.

Ah! M. Figaro, que je suis aise de \ou»voir!

FIGARO

Votre sauté, madame?

ROSINE

l'as trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO

Je le crois; il u 'engraisse que les sols.

ROSINE

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? Je n’entendais pas; mais...

figaho.

Avec un jeuue bachelier de mes parents, de la plus grande espérance, plein d’esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE

Oh ! tout à fait bien, je vous assure ! Il se nomme ? ..

Lindor. Il n’a rien ; mais s’il n’eût pas quille brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE, étourdiment.

Il en trouvera, monsieur Figaro; il en trouvera.lu jeune homme tel que vous le dépeignez a’est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, à part.

Fort bien. (A«u/.; Mais il a un grand defaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE

Un défaut, monsieur Figaro ! Un défaut ! Eu êtesvous bien sùr?

FIGARO

11 est amoureux.

ROSINE

Il est amoureux! cl vous appelez cela uii défaut?

FIGARO- *

A la vérité, ce n'eu est un que relativement à si mauvaise forluuc.

ROSINE

Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il I* personne qu'il aime? Je suis d’une curiosité...

FIGARO

Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudraifaire une con-Odeuce de cette nature.

ROSINE, vilement.

Pourquoi, monsieur Figaro? Je suis discrète. Ce

LE BARBIER DE SÉVILLE, ACTE II, SCÈNE IV

jeune homme vous appartient, il m'intéresse infini- sans repos se présente de meilleure grâce : et pour ment... dites donc. I moi, si j’étais femme...

FIGARO, la regardant finement. ! ROSINE, avec embarra *.

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, | H est certain qu’une jeune personne ne peut cmtendre, accorte et fraîche, agaçant l’appétit; pied pécher un honnête homme de l’estimer, furtif, taille droite , élancée , bras dodus, bouche . figako.

rosée, et des mains! des joues! des dents! des | Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment, yeux !... rosine.

ROSINE

Oui reste en cette ville?

FIGARO. i

En ce quartier.

ROSINE

Bans cette rue peut-être?

flGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE

Ah! que c'est charmant... pour monsieur votre parent. Et cette personne est?...

FIGARO

Je ne l’ai pas nommée?

ROSINE, rivement.

C’est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vile; si l’on rentrait, je ne pourrais plus savoir... ,

FIGARO

Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cetle personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE

U pupille?...

FIGARO

bu docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, avec émotion.

Ah! monsieur Figaro!... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO

El c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame. Quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà k mal de la peur. D’ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE

s‘il m’aime, il doit me le prouver en restant abonnent tranquille.

FIGARO

Eh! madame! amour el repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu’elle n'a que ce terrible • hoix : amour sans repos, ou repos sans amour. ROSINE, baiuant les yenr.

Repos sans amour... parait...

FIGARO

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu’ainour

Mais s’il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, û part.

Il nous perdrait! {bauti) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE lui donne la lettre quelle vient d’écrire.

Je n’ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien...

[Elle écoute.)

FIGARO

Personne, madame.

ROSINE

Que c’est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO

Cela parle de soi. Tudieu 1 l'amour a bien une autre allure !

Que par pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D’en parler seulement, il exhale un tel feu qu’il m’a presque enfiévré de sa passion, moi qui n’y ai que voir!

ROSINE

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvait ici... Passez par le cabinet du clavecin, et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO

Soyez tranquille, (à par/, montrant la lettre.) Voici I qui vaut mieux que toutes mes observations. 11/

entre dan.t le cabinet.)

LE BARBIER DE SEVILLE, ACTE II, SCÈNE \II

Rosine.

Oui vous mel donc si fort en colère, monsieur?

BARTHOLO

Ce damné de barbier qui vient d’éclopper toute ma maison en un lourde main : il donne un narcotique à ('Éveillé, un sternutaloire à la Jeunesse; il saigne au pied Marceline ; il n'y a pas jusqu'à ma mule... Sur les yeux d'une pauvre bête aveugle, un cataplasme! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse do faire des mémoires. Ab! qu'il les apporte!... Et personne à l'antichambre! On arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO

J’aime mieux craindre sans sujet, que de m’expo- ! ser sans précaution. Tout est plein de gens entre- > prenants, d’audacieux... Ya-t-on pas.ee matin encore, ramassé lestement votre chanson pendant que j'allais la chercher? Oh! je...

C’est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ! Le vent peut avoir éloigué ce papier, le premier venu; que sais-je?

BARTIKlLO.

Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c’est toujours quelqu’un posté là exprès qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE

A l'air, monsieur?

BARTHOLO

Oui, madame, a l’air.*

ROSINE, à part.

Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO

Mais tout cela n’arrivera plus; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE

Faites mieux; murez les fenêtres tout d’un coup : d’une prison à un cachot, la dilTérence est si peu de chose !

BARTHOLO

Pour celles qui donuenl sur la rue, ce ne serait peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE

Vous donne-t-il aussi de l’inquiétude?

Tout comme un autre.

ROSINE

Que vos répliques sont honnêtes !

BARTHOLO

Ah ! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE

Quoi ! vous n'accordez pas même qu'on ail des principes contre la séduction de M. Figaro ?

BARTHOLO

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes, et combien j'eu ai vu de ces vertus à principes!...

ROSINE, en colère.

Mais, monsieur, s'il suffit d'ét rc homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, Stupéfait.

Pourquoi?... pourquoi?... Vous ne répondez pa« à rua question sur ce barbier.

ROSINE, outrée.

Eli bien, oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parle. Je ne vous cache pas menu* que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vou< en mourir de dépit I

BABTIIOLO, irut.

Oh! les juifs, les chiens de valets! I.a Jeunesse! l’ÉveilIé! l'EveilIé inaudil !

BARTHOLO, L'ÉVEILLE

LÉ VRILLÉ arrive en baillant, tout endormi.

Aah. aah, ah, ah...

BARTHOLO

Où étais-tu. peste d’étourdi, quand ce barbier est entré ici?

l’éveillé.

Monsieur, j’étais... ah, aah, ah...

BARTHOLO

A machiner quelque espièglerie, sans doute? El tu ne l’as pas vu ?

i/éveillé.

Sûrement je l'ai vu, puisqu’il m’a trouvé tout malade, à ce qu’il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j’ai commencé à me douloir dans tous le* membres, rieu qu'eu l'en-enteudant pari... Ah, ah. aah...

BARTHOLO le contrefait.

Rien qu'en l’en-enlendant!... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS. (La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.)

l/É VRILLÉ, toujours bâillant.

La Jeunesse?

LE BARBIER DE SEVILLE, ACTE II. SCENE VIII

BARTHOLO

Tu éternueras dimanche.

LA JBUNES8K.

Voilà plue de cinquante... cinquante fois... dans un moment ! {Il eternue.) Je suis brisé.

BARTHOLO

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites l>as que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, continuant de bâiller.

Est- ce que c'est quelqu'un donc, M. Figaro? Aah, ah...

BAHTMOLÛ.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ , pleurant comme un sot.

Moi... je m’entends!...

LA JEUNESSE, éternuant.

Eh mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?...

BARTHOLO

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables. la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, éternuant.

Mais, pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas quelle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n v aurait qu’à permettre à tous ces Taquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE , éternuant.

J’aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d’enfer!

L’ÉVEILLÉ, pleurant.

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO

Sors donc, pauvre homme de bien! fil les contre fait.) Et t'chi et t'cha: l'un m’éternue au nez, l’autre m'y bâille.

SCÈNE VIII

BARTHOLO, DON BAZILE; FIGARO, caché dans le cabinet , parait de temps en temps et les écoute.

BARTHOLO continue.

Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE

C'est ce qui presse le moins.

IIARTUOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE

J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO

Pour vous?

BAZILE

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO

Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid?

RAZILE.

Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE

Si c’était un particulier, on viendrait à bout de l'écarter.

BARTHOLO

Oui, en s’embusquant le soir, armé, cuirassé,..

RAZILE.

Hone Detts! se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts : concedo.

BARTHOLO

Singulier moyen de se défaire d’un homme!

BAZILE

La calomnie, mousicur! Vous ne savez guère ce que vous dédaiguez; j’ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu’il n’y a pas de plate méchanceté, pas d’horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d’une grande ville en s’y prenant bien : et nous avons ici des gens d'une adresse!... D’abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l’orage, * ianissïmo murmure et file, et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille , et piano, piano, vous le glisse en l’oreille adroitement. Le mal est fait; il germe, il

rampe, il chemine, et rinforzando de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s’enfler, grandir à vue d’œil. Elle s'élance , étend son vol , tourbillonne , enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un crescendo public, un chorus universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait?

BARTHOLO

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile? Et quel rapport ce pf/ino-cr«sce»r/o peut-i! avoir à ma situation?

BAZILE

Comment, quel rapport? Ce qu’on fait partout

LK BARBIER DE SÉVILLE, ACTE II, SCÈNE XI

pour écarter son ennemi, il faut I.* faire ici pour empêcher le vôtre d’approcher.

BARTHOLO

I) approcher? Je prétends bien épouser Rosine avant qu elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE

Kn ce cas, vous n’avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO

Et a qui tient-il, Hazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

RAZILE.

Oui, mais vous avez lésiné sur les frais; et dans I harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des dissonances qu’on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, lui donnant de l'argent.

Il faut en passer par où vous voulez ; mais Unissons.

RAZILE.

Cela s’appelle parler. Demain tout sera terminé: c est à vous d’empôcher que personne,aujourd‘hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile?

BAZILE

N’y comptez pas. Votre mariage seul m’occupera toute la journée ; n’y comptez pas.

BARTHOLO l'accompagne.

Serviteur.

BAZILE

Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO

Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX

Votre tuteur et votre maître à chanter, se croyant *euls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro? Mai' savez-vous que c'est fort mal !

FIGARO

D écouler? C'est pourtant tout ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE

Ah ! grands dieux!

FIGARO

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE

Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur.

{Figaro s'enfuit.'

SCÈNE XI

BARTHOLO, ROSINE

ROSINE

Vous étiez ici avec quelqu’un , monsieur?

BARTHOLO

Don Razile que j’ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c’eût été M. Figaro?

ROSINE

Cela m’est fort égal, je vous assure.

Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire?

ROSINE

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l’état de Marceline, qui même n’est pas trop bien, à ce qu’il dit.

BARTHOLO

FICARO. teul , Manant ilu cabinet.

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue; et moi je vais la rouvrir au comte en sortant. C’est un grand maraud que ce Razile! Heureusement il est encore plus sol. Il faut un état,

une famille, un nom , un rang, de la consistance enfin , pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Razile! il médirait, qu'on ne le croirait pas.

SCÈNE X

ROSINE, aernuront; FICARO.

ROSINE

Quoi ! vous êtes encore là, monsieur Figaro?

FIGARO

Très-heureusement pour vous, mademoiselle.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE

Et de qui , s'il vous plaît?

Oh, de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, à part.

Il n'en a pas manqué une seule, (baut.i Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO regarde les maint de Rosine.

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras.

Il sentit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BAflTHOLO, lui prenant la main droite.

Moi! point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée senora!

LE BARBIER DE SÉVILL

Rosine, à port. I

Maudit homme!

BARTHOLO, lui tenant toujours la main.

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE

Ah! sans doute... La belle preuve!... Finissez donc , monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chilYonnant autour de cette bougie; et I on ma toujours dit qu’il fallait aussitôt tremper dans l’encre ; c'est ce que j'ai fait.

L'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu’il y avait six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, a port.

Oh ! imbécile!...

BARTHOLO, comptant.

Trois, quatre, cinq...

ROSINE

l a sixième...

BARTHOLO

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, baissant les yeux.

La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO

A la petite Figaro? Et la plume qui était toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE

(à part.) Cet homme a un instinct de jalousie!... haut.) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO

Que cela est édifiant! Four qu'on vous crût, mon enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c’est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE

Eh ! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO

Certes, j'ai tort. Se brûler le doigt, le tremper dans l'encre , faire des cornets aux bonbons pour la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent? Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!... Je suis seule , on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise. Mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque! On ne saurait penser à tout. Bien certainement , senora , quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous,

!, ACTE If, SCÈNE XIII. 553

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE

LE COMTE, en uniforme tir cavalier , ayant l'air d'ttrr entre deux vins, et chantant : Réveillons-la, etc.

BARTHOLO

Mais que nousveutcet homme? In soldat! Rentres chez vous, senora.

LE COMTE chante , Réveillons-la, ti s'avance vers Eosine.

Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? là Rosine , bas.) Je suis Lindor.

Rartholo!

Rosine, à part.

Il parle de Lindor.

LE COMTE

Balordo, Barque à l’eau; je m’en moque comme de ça. Il s’agit seulement de savoir laquelle des deux... (à Rosine , lui montrant un papier ,) Prenez refit* lettre.

BARTHOLO

Laquelle! Vous voyez bien que c’est moi! Laquelle! Rentrez donc, Rosine; cet homme para» avoir du vin.

ROSINE

C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme impose quelquefois.

BARTHOLO

Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

I.E COMTE

Oh! je vous ai reconnu d’abord à votre signalement.

BARTHOLO, an comte, qui serre la lettre.

Qu’est-ce que c’est donc que vous cachez là dans votre poche?

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c’est.

BARTHOLO

Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats.

LE COMTE

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

Le chef branlant, la tête chauve ,

Lee yeux Vérone, le regard fauve.

L’air farouche d'un Algonquin .

La taille lourde et déjetée.

L'épaule droite surmontée ,

Le teint grenu d’un Maroquin .

Le nez fait routine un baldaquin ,

Oigitized by

LE BARBIER DE SEVILLE, ACTE IL SCÈNE XIV

La jambe potte el cirronflexo ,

Le Ion bourru . la voix perplexe ,

Tou* le* appétit* destructeurs;

Enfin, la perle des docteurs.

HARTHOLO.

Qu'est- ce que cela veut dire? Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTR.

Déloger! Ah, fi! que c’est mal parler! Savezvous lire, docteur... Barbe à l’eau?

BARTHOLO

Autre question saugrenue.

LE COMTE

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

RABTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

tiARTHOLO.

Oser comparer un maréchal!.,.

LE COMTE

Sont (^on> d°e,eup* Ie nH prétend* pa* chanter i nolre fflrt obtienne le pn*

(Sur Hippocrate el sa brigade.

■' Votre savoir, mon camarade,

\ E*t d'un succès plus général ; chantant, j Car, #qj n 'emporte point le mal ,

' Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTflOLO.

Il vous sied bien, mauipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts!

LE COMTE

Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès!

LE COMTE

El dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO

On voit bien, malappris, que vous n'éles habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE

Parler à des chevaux? Ah, docteur! pour un docteur d'esprit... .N'est-il pas de uotoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO

Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE

C'est vous qui l'avez dit.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE

Je crois que vous me lâchez des épigrammes. l'Amour!

BARTHOLO

Enfin, que voulez-vous, que demandez-vous?

LE COMTE, feignant une grande colère.

Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je vcin? Est-ce que vous lie le voyez pas?

ROSINE, LE COMTE, HARTHOLO

ROSINE, accourant.

Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce! {A Bartholo.) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE

Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nou< sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie... Enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE

Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

J'cn saisirai l'esprit.

LE COMTE, lui montrant la lettre.

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... mais je dis en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir

BARTHOLO

Bien que cela?

LE COMTE

Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO

Voyons. (Le comte cache la lettre et lui donne un cutrr papier ,) (Bartholo lit.) a Le docteur Bartholo recevra, « nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, appuyant.

Couchera.

BARTHOLO

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor. u dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE

C'est lui, c'est lui-mème.

BARTHOLO, vivement, û tin, in,

Qu'est-ce qu'il y a ?

Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbare*

DOS INK

BARTHOLO

On dirait que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles. Allez au diable, Barbare! Barbe à l'eau! et dites à votre impertinent maréchal des logis que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, h pari.

O ciel ! fâcheux contre-temps!

BARTHOLO

Ah, ah, notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu ! Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, rt part.

J’ai pensé me trahir, (haut.) Décamper! Si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n’êles pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Monlrezmoi votre brevet d’exemption ; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt.

DARTHOLO,

Ou a cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, pendant qu'il y va, dit, tant quitter sa place : Ah! ma belle Rosine!

Quoi! Lindor, c'est vous?

LP. COMTE

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber.

(Il s’approche.)

BARTHOLO

Doucement, doucement, seigneur soldai; je n'aime point qu’on regarde ma femme de si près.

LE COMTE

Elle est votre femme?

BARTHOLO

Eh quoi donc?

LE COMTE

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel : il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO lit un parchemin.

« Sur les bons et fidèles témoignages qui nous • ont été rendus... »

l.E COMTE donne un coup de main sous les parchemins , qui les enroie au plancher.

Lst-ce que j’ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO

Savez-vous bien, soldat, que si j’appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez?

LE COMTE

bataille? Ah, volontiers, bataille I c’est mon métier, à moi (montrant son pistolet de ceinture), et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous o avez peut-être jamais vu de bataillu, madame?

NI ne veux en voir.

LE COMTE

Rien n’est pourtant aussi gai que bataille. Figurez-vous (poussant le docteur) d'abord que l'ennemi est d’un côté du ravin, et les amis de l'autre, (à Rosine, en lui montrant la lettre.) Sortez le mouchoir. (Il crache à terre.) Voilà le ravin, cela s'entend. ROSINE tire son mouchoir; le comte laisse tomber sa lettre ' entre elle et lui.

BARTHOLO, se baissant.

Ah, ah!

LE COMTE la reprend et dit .

Tenez... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité! ne voilà-t-il pas un billet doux qu’elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO

Donnez, donnez.

Dulciter , papa! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre?

ROSINE avance la main .

Ah! je sais ce que c’est, monsieur le soldat. (Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)

BARTHOLO

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE

Eh bien, je sors. Adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m’a jamais été si chère.

BARTHOLO

Allez toujours. Si j’avais ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE

Sur la mort? Né tes- vous pas médecin? Vous faites tant de choses pour elle, qu elle n’a rien à vous refuser. (Il sort.)

SCÈNE XV

BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO le reijardr aller.

Il est enfin parti! (û pan.) Dissimulons.

ROSINE

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat ! A travers son ivresse, on voit qu’il ne manque ni d'esprit, ni

d'une certaine éducation.

Heureux, m'amour, d’avoir pu nous en délivrer! Mais n’es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu’il t’a remis?

ROSINE

Quel papier?

LE RARBIER DE SÉVILLE, ACTE II, SCÈNE XV

BARTHOLO

Celui qu'il «i feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE

Bon ! c’est la lettre de mon cousin l'officier, qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO

J’ai idée, moi, qu'il l’a tirée de la sienne.

ROSINE

Je l’ai très-bien reconnue.

BAHTHOI.O.

ÿu'est-ce qu’il coûte d’y regarder?

Je ne sais pas seulement ce que j’en ai fait.

BARTHOI.O, muniront Ut pochette.

Tu l’as mise là.

ROSINE

Ali, ah ! par distraction.

BARTHOI.O.

Ah! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, rt part.

Si je ne le mets pas en colère, il n’y aura pas ' moyen de refuser.

BARTHOLO

Donne donc, mon cœur.

ROSINE

Mais quelle idée avez-vous en insistant, mon- | sieur ? Est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas la

montrer?

ROSINE

Je vous répète, monsieur, que ce papier n’est autre que la lettre «le mon cousin, que vous m’a- • vez rendue hier toute déca-

chetée; et puisqu’il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplatt excessivement.

Je ne vous entends pas.

ROSINE

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m insulte; s’il s'agit de l’abus d’une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO

Gomment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

BARTHOLO

De sa femme?

ROSINE

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d’une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO

Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant. Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE

Vous ne le verrez pas. Si vous m’approchez, je m’enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

nARTHOLO.

Oui ne vous recevra point.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO

Nous ne sommes pas ici en France, où l’on donne toujours raison aux femmes : mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, pendant qu'il y r<i.

Ah ciel ! que faire?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, cl donnons-lui beau jeu à la prendre.

(Elle fait rechange, et met la lettre du coutin dam ta pochette, de façon qu'elle torlr un peu.

BARTHOLO, revenant.

Ah! j’espère maintenant la voir.

ROSINE

De quel droit, s’il vous plaît ?

BARTHOLO

Du droit le plus universellement reconnu, relui du plus fort.

ROSINE

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, frappant du pied .

Madame! madame!...

ROSINE tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal.

Ah! quelle indignité!...

BARTHOLO

Donnez cette lettre, ou craignez n»a colère.

Rosine, renverser.

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO

Qu avez-vous donc?

ROSINE

ROSINE

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étail pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO

De quelle ofiense me parlez-vous?

ROSINE

C'esl qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les ! lettres de quelqu un.

Quel avenir affreux !

BARTHOLO

Rosine !

ROSINE

J’étouffe de fureur.

RABTIiOLO.

Elle se trouve mal.

ROSI m .

Je m'affaiblis, je meurs.

LE BARBIEK DE SEVILLE, ACTE III, SCENE

RAHTHOLO lui laie le ponlst et dit à part :

Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. [Il continue à lui tâter le pouls, et prend In lettre qu’il tâche de lire en te tournant un peu.)

ROSINE, toujours renversée.

Infortunée î ali!...

BARTHOLO lui quitte le bras, et dit (1 part.

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu’on craint toujours de savoir!

ROSINE

Ali ! pauvre Rosine !

BARTHOLO

I.'usage des odeurs... produit ces atTeclions spasmodiques

(// ht par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine

se relève un peu , le regarde finement , fait un geste de

tite, et se remet sans parler.)

BARTHOLO, â part.

O ciel! c’est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l’apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue!

(// fait semblant de la soutenir , et remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE soupire.

Ah !...

BARTHOLO

Lh hien ! ce n’est rien, mon entant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls u'a seulement pas varié.

(// ra prendre un flacon sur ta console.)

ROSINE, à part.

il a remis la lettre ! fort bien.

BARTHOLO

Ma chère Hosine, un peu de celte eau spiri tueuse.

ROSINE

Je ne veux rien de vous : laisscz-moi.

BARTHOLO

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ee billet.

ROSINE

Il s'agit bien du billet ! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, ù genou J.

Pardon : j'ai bientôt senti tous mes loris; et tu me vois h tes pieds, prêt à les réparer.

BARTHOLO, se retire.

A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure !

ROSINE

Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO

Reçois eu réparation cette marque de ma par- | laite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline,

I que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du I pied : n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE

J'y monterai dans uii moment.

BARTHOLO

Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, ah ! comme tu serais heureuse !

ROSINE, baissant les yeuj.

Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerais!

BARTHOLO

Je te plairai, je te plairai; quand je le dis que je te plairai ! [Il sort.)

SCÈNE XVI

ROSINE le regarde aller.

• Ah! Liudor! Il dit qu'il me plaira!... Lisous cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (Elle lit et s'écrie :) Ha!... j'ai lu trop lard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur : j'eu avais nue si bonne, et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah! mou tuteur a raison : je suis bien loin d'avoir cet usage «lu monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes

en toute occasion ! Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de I innocence même.

ACTE TROISIÈME

ROSINE

Oui, pardon ! lorsque vous croyez que cette lettre UC vient pas de mon cousin.

BARTHOLO

Qu’elle soit d’un autre* ou de lui, je ne veux aucyn éclaircissement.

ROSINE, lui présentant la lettre.

Vous voyez qu'avec de lionnes façons on obtient huit de moi. Lisez-la.

BARTHOLO

fàit honnête procédé dissiperait mes soupçons, 1 S| j étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE

SCÈNE I

BARTHOLO, seul et désolé.

Quelle humeur! quelle humeur! Elle paraissait apaisée... Là, qu'on me dise qui «fiable lui a fourré dans la tète de ne plus vouloir prendre leçon de don Hazile! Elle sait qu'il se môle de mon mariage (On heurte à la porte.) Faites tout au

monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point... je dis un seul... (On heurte une seconde fois.) Voyons qui c'est.

LE BAItBIEll UE SEVILLE, ACTE III, SCÈNE II.

I-P. comte

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier licencie... RARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE

... Élève de don Hazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTBOLO.

Bazile ! organiste! qui a l'honneur!... Je le sais; au fait.

{à part.) Quel homme! {haut.) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO

Garderie lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LF. COMTE.

(a part.) Ohl diable! [haut.) Quand je dis le lit. monsieur, c'est... la chambre que j'entends. BARTUOI.O.

Ne fût-il qu'incommodé. Marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, embarrassé.

Monsieur, j'étais chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO

(à pan.)C'est quelque fripon, {haut.) Eh non, monsieur le mystérieux! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTB.

(à part.) Maudit vieillard I (haut.) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre...

BARTHOLO

Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, élevant la voix .

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place...

BARTHOLO, effrayé .

Parlez bas; parlez bas!

LE COMTE, plus haut.

... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTR, du même ton.

... Était en cette ville, et que j'ai découvert que la senora Rosine lui a écrit...

vous en conjure! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine...

LE COMTE, fièrement.

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette, correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre ; mais la manière dont vous prenez les choses...

BARTHOLO

Eh mon dieu ! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit. BARTHOLO.

Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

A la bonne heure sur ce ton, monsieur ! Mais je crains qu'on ne soit aux écoules.

BARTHOLO

Eh! qui voulez-vous? Tous mes valets sur les dents! Rosine enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m’assurer...

(// va ouvrir doucement la porte de Rosine.)

LE COMTE, û part.

Je me suis enferré de dépit. Garder la lettre» présenti il faudra m'enfuir : autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer!... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître. BARTHOLO revient snr la pointe du pied.

Elle est assise auprès de sa fenêtre, le dos tourne à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l’officier, que j'avais décachetée... Voyons donc I la sienue.

LE COMTE lui remet la lettre de Rosine.

La voici. (« pan.) C’est ma lettre qu'elle relit. BARTHOLO lit.

a Depuis que t ous m'avez appris voire nom et votre a état. » Ah! la perfide I c’est bien là sa main.

LE COMTE, effrayé.

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO

Quelle obligation, mon chéri...

LE COMTE

Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec

un homme de loi.*.

BARTHOLO

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE

Vous aurais-je arrêté sans cela? Il m'a charade vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors, si elle résiste...

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je] Elle résistera.

LK BARBIER DK SEVILLE. ACTE III. SCENE IV. 3.W

LE COMTE vent reprendre la lettre, Bartholo la serre.

Voilà l'instant où je puis vous servir : nous lui montrerons sa lettre, et s'il le faut (plus mystérieusement), j'irai jusqu'à lui dire que je la liens d'une femme à qui le comte l'a sacriliée. Vous sentez que le trouble, la honte, le dépit, peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, riant.

De la calomnie! Mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazilc ! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE réprime un grand mouvement de joie.

C’était assez l’avis de don Bazilc. Mais comment faire? Il esl tard... au peu de temps qui reste.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE

Il n’y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie. Si elle va se «loutcr?...

BARTHOLO

Présenté par moi, quelle apparence! Vous avez plus l'air d’un amant déguisé que d’un ami officieux.

LE COMTE

Oui? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir... Son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l’attendant : je vais faire l'impossible pour l’amener.

LE COMTE

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO

Avant Tinstantdécisif? Elle perd rail tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux

fois. (Il t'en va.)

SCÈNE III

LE COMTE, ml.

Mc voilà sauvé. Ouf! Que ce diable d'homme est rude à manier ! Kigaro le connaît bien. Jo me voyais mentir; cela me donnait un air plat et gauche ; et il a des yeux !... Ma foi, saus l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un sot. O ciel I on dispule là-dedans. Si elle allait s'obstiner à ne pas venir! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu lo fruit de ma ruse. (if retourné écorner.) La voici; ne nous montrons pas d'abord. (// cuire dam le cabinet.)

LE COMTE, HOSINK, BARTHOLO

ROSINE, avec une colère simulée.

Tout ce que vous direz est inutile, monsieur. J'ai pris mon parti ; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO

Écoute donc, mou enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE

Oh! pourcela, vous pouvez vous en détacher. Si je chante ce soir !... Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais, eu deux mois, lui donner sou compte, et celui de Bazilc. (Elle aperçoit son amant : elle fait un cri.) Ail !...

BARTHOLO

Qu’avez-vous ?

ROSINE, les deux mains sur son cœur , avec un grand

trouble.

Ah! mou Dieu, monsieur... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO

Elle sc trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE

Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah !...

LE comte.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE

Ah ! oui, le pied m’a tourné. Je me suis l'ait un mal horrible.

LE COMTE

Je m'eu suis bien aperçu.

ROSINE, regardant le comte.

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO

Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici?

(U va le chercher.)

LE COMTE

Ah ! Hosinc !

ROSINE

Quelle imprudence!

J’ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE

Kigaro va venir nous aider.

BARTHOLO apporte un JauteuU.

Tiens, mignonne, assieds-toi. — il n’y a pas d’apparence, bachelier, quelle prenne leçon ce soir; ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, au comte.

Non, attendez; ma douleur est un peu- apaisée, (a Bartholo.) Je sens que j’ai eu tort avec vous, mon-

StiO LE BAKBIEH DE SEVILLE, ACTE III, SCÈNE IV.

fieur : je veux vous imiter, en réparant sur-lc i champ...

BARTHOLO

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais, après i une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai I pas que lu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, I bachelier.

Rosine, au comte.

I ii moment, de grâce! (a Bartholo .) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE, à part , à Bartholo.

Ne la contrariez pas. si vous m’en croyez.

BARTHOLO

Voilà qui est Hui, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE. I

Non, monsieur. Je sais que la musique n'a nul 1 attrait pour vous.

BARTHOLO

Je Cassure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, au comte, A part.

Je suis au supplice.

LE comte, prenant un papier de musique sur le pupitre. ’

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE

Oui, c'est ii ii morceau très-agréable de la Préraulion inutile.

RAHTHOLO.

Toujours la Précaution inutile!

LE COMTE

C'est ce qu’il y a de plus nouveau aujourd’hui, i C'est une image du printemps, d'un genre assez , vif. Si madame veut l’essayer...

ROSINE, regardant le comte.

Avec grand plaisir : uu tableau du printemps ; me ravit ; c’est la jeunesse de la nature. Au sortir | de l’hiver, il semble que le cœur acquière un plus ; haut degré de sensibilité : comme un esclave, enfermé depuis longtemps, goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, bus an comte.

Toujours des idées romanesques eu tête.

LE COMTE, bas.

En seulez- vous l’application?

RAHTHOLO.

Parbleu ! (Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupt Rosine.)

HOSINE chante.

tjuaiid, dan» la plaine L'amour ramène Le printemps Si chéri de» aman U.

Tout reprend l'étre,

Sou feu pénètre

Dan» le» fleur»

Et dan» le» jeune» rieurs.

On voit le» troupe.nu Sortir de# hameaux ;

Dan* tou» le# coteaux Le# cri» de* agneaux Retentissent ;

II» bondissent ;

Tuut fermente.

Tout augmente;

Le» hrebi» |wti**enl Le» Heur» qui naissent; Le» chiens il-dêles Veillent sur elle»;

Mai» Lindor enflammé Ne songe guère IJu’au bonheur d'être aimé De sa bergère.

MÊME AIR

Lum de »a mère.

Celte bergère Va chantant Où son amant l'attend - Par celte ruse ,

L’amour l'abuse;

Mai» chanter Suuve-l-il du danger.4 Le# doux chalumeaux ,

Le» chants de* oiseaux , Ses charme» naissant.- .

Se* quinte ou «cite au# , Tout l'excite ,

Tout l'agite;

La pauvrcllc S’ inquiète;

De sa retraite,

Lindor la guette;

Elle s'avance;

Lindor s’élance:

Il vient de l'embrasser :

Elle, bien aise,

Feint de se courroucer Pour qu’on t'apaise.

PETITE REPRISE Les Moupirs,

Le# soin#, les promesse» , Le* vive» tendresses,

Les plaisir* ,

Le Nu badinage ,

Sont lui» eu usage ;

El bientôt la bergère Ne sent plu* de colère.

Si quelque jaloux Trouble uu bien si doux , No* amant# d'accord Ont un soin extrême...

LE BARBIER DE SÉVILLE, ACTE III, SCENE V

oül

... De voiler leur traniqiort;

Mai» quand on »'*iuie,

La gène ajoute encor Au plaisir mt'me.

En Férouiant, Bartholo i'ri(assoupi. Le comte , pendant la petite reprise, se hasarde à prendre me main qu'il rouvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit, et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot extrême. L'orchestre suit le * mouvements de la chanteuse, affaiblit son jeu, et se tait avec elle. L'absence du bruit, qui avait endormi Bartholo, le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de fair. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommênce.)

LE COUTE

En vérité, c'est un morceau charmant; cl madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE

Vous me flattez, seigneur; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO. bâillant.

Moi, je crois que j’ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J’ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m’assieds, mes pauvres jambes...

[Il se lève et pousse le fauteuil.) ROSINE, bus an comte.

Figaro ne vient point !

LE COUTE

Filons le temps.

BARTHOLO

Mais, bachelier, je l’ai déjà dit à ce vieux Bazilc: rst-cc qu’il n’y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi. ho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements? La, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait facilement? J‘en savais autrefois... Par exemple...

(Pendant la ritournelle , il cherche en se grattant la tète, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.)

Veux-tu, ma Rosinelte,

Faire emplette Du roi de» mari» T...

(oh cowir, en riant.) Il y a Kaiichonnette dans la chanson; mais j’y ai substitué Kosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien! pas vrai? le comte, riant.

Ah, ah, ah! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V

FIGARO, dans le fond ; ROSINE, BARTHOLO.

LE COMTE

BARTHOLO, chante.

Veux-tu, ma Roainelle,

Faire emplette Du roi de» maris?

Je ne suis point Tirris :

Mais la nuit, dans l'ombre.

Je vaux encor mon prix ;

Et quand il fait sombre,

Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lut, imite ses mouvements.)

Je ne suis point Tirvis.

[Apercevant Figaro.) Ah ! entrez, monsieur le barbier; avancez : vous êtes charmant!

FIGARO salue.

Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (à pan, an comtr.) Rravo, monseigneur! (Pendant toute cette scène, le comte fait ce qu'il peut pour

parler à Rosine ; mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur

l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous

les acteurs, étrangers au débat du docteur et de Figaro)

BARTHOLO

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison ?

FIGARO

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commaude...

BARTHOLO

Votre zèle n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle! que leur direz- vous?

FIGARO

Ce que je leur dirai? .

BARTHOLO

Je leur dirai... Eh, parbleu! je dirai a celui qui éternue : Dieu tous bénisse! et Va le coucher, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO

Vraiment non; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre. Est-cc par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule? et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

LE DARB1ER DE SEVILLE, ACTE III, SCENE V

FIGARO

S'il ne lui rend pas la vue, eu n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTUOLO.

Que je le trouve sur le mémoire !... Onm'est pas de cette cxtravagance-là!

FIGARO

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois point de profit je veux au moins du plaisir; et vive la joie! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?

BARTUOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO

Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul iustaul.

BAHTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO

Quels bonbons? Que voulez-vous dire?

BARTUOLO.

Oui, ces boubous, dans ce cornet fait avec celte feuille de papier à lettre, ce malin.

FIGARO

Diable emporte si...

ROSINE, l'interrompant.

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO

Ah! ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! fj'avais perdu tout cela de vue... Oh! excellents, madame! admirables!

BARTUOLO.

Excellents 1 admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas! Vous faites là un joli métier, monsieur!

FIGARO

Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTUOLO.

Et qui vous ferauue belle réputation, monsieur!

FIGARO

Je la soutiendrai, monsieur.

BARTUOLO.

Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO

Comme il vous plaira, monsieur.

BAHTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO lui tourne le dos.

Nous différons en cela, monsieur; moi, je lui cède toujours.

BAHTHOLO.

Hein? qu’est-ce qu’il dit donc, bachelier? FIGARO.

C’est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que \t rasoir? Apprenez, monsieur, que j’ai travaillé dr la plume à Madrid, et que saus les envieux...

Eli! que n’y restiez- vous, sans venir ici changer de profession?

FIGARO

On fait comme ou peut. Mettez-vous à ma place.

BARTHOLO

Me mettre à votre place! Ab ! parbleu, je dirai? de belles sottises!

FIGARO

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m’en rapporte à votre confrère qui est là rêvassant.

LE COMTE, revenant à lui.

Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO

Non! Vous voyant ici à consulter, j’ai pense que vous poursuiviez le même objet.

BAHTHOLO, en colire.

Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Pariez, faut-il que je me retire?

FIGARO

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO

Vous reviendrez tantôt.

Ahl oui, revenir l Toute la garnisou prend médecine demain matin, j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez doue comme j'ai du ' temps à perdre I Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO

Non, monsieur no passe point chez lui. Eli mai?... qui empêche qu'on ne me rase ici ?

ROSINE, avec dédain.

Vous êtes honnête I Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO

Tu te fâches! Pardon, mon enfant, tu va> achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, bas. an comte.

On ne le tirerh pas d'ici! Allons, l'Éveillê? la Jeunesse? le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BAIlTHOLO.

Sans doute, appelez-lesl Fatigués, harasse-, moulus de votre façon, u'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO

Eh bien ! j'irai tout chercher. N’est-ce pas. dans

BARTHOLU, FIGARO, LE COMTE, ROSINE

BARTBOLO, revenant.

(d port.) Bon ! je ne sais ce que je fais, de laisser I •ci ce maudit barbier, (a Figaro.) Tenez. (Il lui donne j le trousseau,) Dans mon cabinet, sous mou bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO

La peste! il y ferait bon, mefiaul comme vous êtes! (a partf en s’en allant.) Voyez comme le ciel ; protège l'innocence!

BARTHOLO, LE CüMTE , ROSINE.

BARTHOLO, bas, an eomle.

Lest le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, bas.

11 m a l’air d’un fripon.

BARTHOLO

Il ne m’attrapera plus.

LB COMTE

Je crois qu'à cet égard le plus lort est fait.

BARTHOLO

Tout considéré, j’ai pensé qu'il était plus pru- ■ .ül <je l’envoyer dans ma chambre que de le bisser avec elle.

LE COMTE

Us n’auraient pas dit un mot que je n'eusse éti I en tiers.

ROSINE

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans i

sc! Et ma leçon?

‘ I on entend un bruit , comme de la vaisselle renversée.) i

BARTHOLO, criant.

^Ue*Lce que j’entends donc! Le cruel barbier I j l,ra tout laissé tomber par l'escalier, et les plus j

* es pièces de mou nécessaire!...

(Il court dehors .)

LE COMTE, ROSINE

LE COMTE

Profitons du moment que l iulelligencc de Figaro nous ménage. Accordcz-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous alliez tomber.

ROSINE

Ah! LindorI

LE COMTR.

Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE

BARTHOLO

Je ne m'étais pas trompé; tout est brisé, fracasse.

FIGARO

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (Il montre la clef ou comte.) Moi, en montant, j'ai accroche une clef...

BARTHOLO

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme !

FIGARO

Ma foi, monsieur, cherchez-cn un plus subtil.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ; DON BAZILE

ROSINE, effrayée. (à part.)

Don Bazilel...

LE COMTE , (1 part.

Juste ciell

FIGARO, ù part.

C'est le diable 1

BARTHOLO i-a au-devant de lui.

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état ; demandez-lui, je partais pour vous aller voir, et s'il ne m'avait point retenu...

BAZILE, étonné.

Le seigneur Alonzo?...

FIGARO frappe du pied.

Eh quoi! toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, regardant tout le monde.

Me ferez-vous bieu le plaisir de me dire, messieurs?...

FIGARO

Vous lui parlerez quand je serai parti.

Mais encore faudrait-il...

LE BARBIER DE SEVILLE. ACTE III, SCENE XII

LE COMTE

I! faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place. razile, plus étomté.

ta leçon de musique!... Alonzo !...

ROSINE, à pari, à Basile.

Ehl taisez-vous.

BAZILK.

Elle aussi !

LE COMTE, bas, ù Bartholo.

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BAHTHOLO , c* Basile , ù part.

.Valiez pas nous démentir, Bazilc, en disant qu'il n'est pas votre élève, vous gâteriez tout.

HAZILE.

Ah! ah!

BARTBOLO, haut.

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, Stupéfait.

Que mon élève \...[bas.) Je venais pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, bat.

Je le sais, taisez-vous.

HAZILP., bat.

Qui vous l'a dit?

BAnTHOLO, bas.

Lui, apparemment 1

LE COMTE, oas.

Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, bas, à Basile.

Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO , bas , a Bazile.

Hum ! Grand escogriffe! Il est sourd !

BAZILE, ù part.

çtui diable est-ce donc qu'on trompe ici? Tout le monde est dans le secret!

BARTHOLO, haut.

Eh bien, Bazile, votre homme de loi?...

FIGARO

Vous avez toute la soirée pour parler de l’homme de loi.

BARTHOLO, i) Bazile.

En mot; dites-moi seulement si vous êtes coulent de l'homme de loi?

BAZILE, effaré.

I)e l'homme de loi ?

LE COMTE , souriant.

Vous ne l'avez pas vu, l’homme de loi?

BAZILK, impalirnté.

Eh ! non, je ue l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, û Barthnlo , à part.

Voulez-vous donc qu’il s’explique ici devant elle? Kenvoyez-le.

BARTHOLO, bas, au comte.

Vous avez raison, {a Bazile.) Mais quel mal vous donc pris si subitement?

BAZILE, ta colère.

Je ue vous entends pas.

LE COMTE lui met à part une bourse dans la main.

Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici, dans l’élat d’indisposition où vous êtes?

FIGARO

il est pâle comme un mort!

bazile.

Ah ! je comprends...

Allez vous coucher, mou cher Bazile : *ou> n’ôtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher.

FIGARO

Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher.

BARTHOLO

D’honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher.

ROSINE

Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher.

BAZILE, «u dernier étonnement .

Que j’aille me coucher!

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE

Eh! sans doute.

BAZILE , les regardant tous.

En effet, messieurs, je crois que je ue ferai paw mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO

A demain, toujours : si vous êtes mieux.

LE COMTE

Bazile, je serai chez vous de très-bonne heure.

FIGAHO.

Croyez-moi, tenez-vous bieu chaudement dan* votre lit.

Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZII.E, ù part.

Diable emporte si j’y compreuds rien! et suc cette bourse...

tous.

Bonsoir, Bazile, kousoir.

BAZILE, en s'eu allant.

Eh bien! bonsoir donc, bonsoir.

[Ils l’accompagnent toits en riant.

SCÈNE XII

les ACTEURS PRÉCÉDENTS, excepté HAZILE.

HAHTHOLO, d’ur» ton important.

Cet homme-là n’est pas bien du tout.

ROSINE

Il a les yeux égares.

LE COMTE

Le grand air l’aura saisi.

FIGARO

Avez-vous vu comme il parlait tout seul? Ce que

LE BARBIER DE SÉVILLE, ACTE IV, SCÈNE l.

c’est que de nous! (à Bnriholo.) Ah rà, vous décidez-vous, cette fois? { // lui pousse nn fauteuil trit-loin du comte et lui prétente le linge.)

LE COMTE

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l’art que j’ai l’honneur de VOUS cnseiguer. {Il i approche, et lui parle bat a l'oreille.)

BARTHOLO, ù Figaro.

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir...

LE COMTE, bae, A Rotine.

Nous avous la clef de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO patte le linge au cou de Bartholo.

Quoi voir? Si c’était une leçon de danse, on vous ■ passerait d’y regarder; mais du chant!... ahi.ahi.

BARTHOLO

Qu’esl-cc que c’est?

PIGARO.

Je ne sais ce qui m’est entré dans l'œil.

(U rapproche ta tête.)

BARTHOLO

Ah! qu'est-cc que j’entends!

Oui, je le dis tout haut : je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m’arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice. I Rosine ton.)

BARTHOLO, FICAKO, LE COMTE

BARTHOLO

La colère me suffoque.

LE COMTE

En effet, seigneur, il est difficile qu’une jeune femme...

FIGARO

Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! il me prend des envies...

FIGARO

BARTHOLO

Ne frottez donc pas.

FIGARO

C’est le gauche. Voudriez-vous me Taire le plaisir d’y souffler un peu fort?

BARTHOLO prend la tite de Figaro, regarde par-rlrssut . le

poutte violemment et va derrière let amants écouter leur

conversation.

LE COMTE, bat, «1 Rosine .

El quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, de loin pour avertir.

Hem !... hem!...

LE COMTE

Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, passant entre deux.

Votre déguisement inutile!

ROSINE, effrayée.

Ah!...

BARTHOLO

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux mêmes, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE

Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO

Perfide Alonzo!

LE COMTE

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

Sa femme! Moi! Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre ù ma jeunesse un esclavage abominable!

Je me retire, il est fou.

LE COMTE

Et moi aussi; d’honneur, il est fou.

FIGARO

Il est fou, il est fou... (IU sortent.)

SCÈNE XIV

BARTHOLO, seul, les poursuit.

Je suis fou! Infâmes suborneurs, émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... je suis fou !... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément!... Ali! il n’y a que Bazilc qui puisse m’expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Holà ! quelqu’un... Ah! j’oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu, n’importe. Il y a de quoi perdre l’esprit! il y a de quoi perdre l’esprit!

(Fendant l’rntr'acie, le théâtre s’obscurcit : on entend nn bruit d’orage.)

LE BARBIEK DE SÉVILLE, ACTE IV, SCÈNE III

BAZILE

Vous m'interrogeriez cenl fois, que je vous ferais toujours la môme réponse. S’il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu’il m’a fait, il se pourrait que ce fût le comte luimémo.

BARTHOLO

Quelle apparence? Mais, à propos de cc preseut, [eh! pourquoi lavez-vous reçu4?

BAZILE

BAZILE

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO

Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE

Impossible; le notaire est retenu.

BARTHOLO

Pour un mariage?

Oui, chez le barbier Figaro; c'est sa nièce qu'il marie.

Vous aviez Pair d'accord; je n’y entendais rien; et, dans les cas difficiles à juger, une bourse d’or me parait toujours un argument sans réplique. El puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO

J’entends, est bon...

BAZILE

A garder.

BARTHOLO, surprît.

Ali ! ah!

BAZILE

Oui, j’ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations» Mais allons au fait : à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO

En ma place, Bazilc, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE

BARTHOLO

Sa nièce? il n’en a pas.

j Voilà ce qu’ils ont dit au notaire.

BARTHOLO

Ce drôle est du complot : que diable!...

BAZILE

I Est-cc que vous penseriez?...

< BARTHOLO

Ma foi , ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE

Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m’arrête pour vous servir. Que failcs-vousdonc?

BARTHOLO

Je vous reconduis : n’ont-i)s pas l'ait estropier tout mon monde parce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE

Ma foi non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est pou de chose; c’est jouir qui rend heu- i reux : mon avis est qu'épouser une femme dont on 1 n’est point aimé, c’est s’exposer...

BARTHOLO

Vous craindriez les accidents?

BAZILE

Hé, hé, monsieur... on en voit beaucoup celte | année. Je ne ferais point violence à son cœur. 1

Votre valet, Bazilc. Il vaut mieux qu’elle pleure | de m'avoir, que moi je meure de ne l’avoir pas.

BAZILE

Il y va de la vie? Epousez, docteur, épousez.

BARTHOLO

Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE

Adieu donc. — Souvenez-vous, en pariant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO

Vous avez raison.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO

Tenez, Bazile, voilà nion passe-partout. Je vous attends, je veille; et vienne qui voudra, hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II

ROSINE, seule , toi tant de sa chambre.

Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah! Lindor! si vous m'a-

viez trompée!... Quel bruit cntcnds-jc?... Dieux! c'est mon tuteur. Rcn Irons.

BAZILE

La calomnie, docteur, la calomnie ! Il faut toujours en venir là.

LE BÀKB1EK DE SÉVILLE, ACTE IV, SCÈNE V

BARTHOLO

l'ai* le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses trés-pressécs à vous dire.

Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'élrc tourmentée le jour?

BARTHOLO

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO

L'n moment, de grâce!

ROSINE, (I part.

S'il allait venir!

BARTHOLO lui montre ta lettre.

Connaissez-vous cette lettre?

ROSINE la reconnaît.

Ah ! grands dieux!...

BARTHOLO

Mon intention, Rosine, n’est poinlde vous faire de reproches : à votre âge, ou peut s’égarer; mais je suis votre ami; écoutez-moi.

ROSINE

Je n'en puis plus.

BARTHOLO

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

* ROSINE, étonnée.

Au comte Almaviva!

BARTHOLO

Voyez quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu’il l’a reçue, il en a fait trophée. Je la tiens d'une femme à qui il l’a sacrifiée.

ROSINE

Ce comte Almaviva!.,.

BARTHOLO

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piégo on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom. et n'est que le vil agent du comte, allait vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, accablée.

Quelle horreur!... Quoi, Lindor!... quoi, ce jeune homme!...

BARTHOLO, û part.

Ah! c'est Lindor.

ROSINE, outrer.

Ah ! quelle indignité!... Il en sera puui. — Monsieur, vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO

Tu connais la vivacité de mes sentiments.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO

Eh bien ! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE

Ce n'est pas tout. O ciel ! suis-je assez huinij liée!... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont

eu l’art de vous i dérober la clef.

BARTHOLO, regardant an trousseau.

Ah ! les scélérats ! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, u*rc ejjfroi.

Ah, monsieur! et s’ils sont armés?

BARTHOLO

Tu as raison : je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, et l’attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d’en être à la fois vengés et délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera.-

ROSINE, au désespoir.

Oubliez seulement mon erreur, [fipart.) Ah ! je m’en punis assez !

BARTHOLO, jVji allant.

Allons nous embusquer. A la fin je la tiens. (// sort.)

ROSINE, truie.

Son amour me dédommagera !... Malheureuse!...

(Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.) Que faire?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toule sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j’en ai grand besoin. Figure noble, air doux, une voix si tendre ! et ce n’est que le vil

agent d’un corrupteur! Ah, malheureuse! malheureuse!... Ciel! on ouvre la jalousie! [Elle te sauve .)

LE BARBIER DE SÉVILLE, ACTE IV, SCÈNE VI

LK COMTE

C’est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

(FIGARO taule dans la chambre.

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, enveloppé d'un long manteau.

Doune-inoi la main. [Il tante à ton tour.) A nous la victoire l

FIGARO jette ton manteau.

Nous sommes tout percés. Charmant temps, pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

,LE COMTE

Superbe pour un amant.

FIGARO

Oui ; mais pour un confident?... Et si quelqu’un allait nous surprendre ici?

LE COMTE

N’es-lu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude : c’est de la déterminer à quitter sur-lechamp la maison du tuteur.

Vous avez pour vous trois passions toutes-puissantes sur le beau sexe : l’amour, la haine et la crainte.

LE COMTE regarde dans l'obscurité.

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l’attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi; elle va me nommer audacieux.

FIGARO

Si elle vous nomme audacieux, vous l’appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si sou amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera'plus de vos sentiments.

SCÈNE VI

LK COMTE, HOSINE, FIGAKO.

(Figaro allume toutes les bougie * qui sont sur la table.) I LE COMTE.

La voici. — Ma belle Rosine!...

ROSINE, d'un ton (ré t -composé .

Je commençais, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE

Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné; mais, quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

Monsieur, si e don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne se-

riez pas ici. Que In nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LE COMTE

Vous, Rosine! la compagne d'un raalheuretn. •<ans fortune, sans naissance!...

ROSINE

la naissance, la fortune ! Laissons-là les jeux du hasard; et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, à tes pieds.

Ah! Rosine! je vous adore!...

ROSINE, indignée.

Arrêtez, malheureux!... vous osez profaner!... Tu m'adores!... Va! lu n'es plus dangereux pour moi; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui l'atteud (en pleurant), apprends que je t'aimais! apprends que je faisais mon bonheur de partager tou mauvais sort. Misérable Lindor! j'allais tout quitter pour te suivre. Mais le lâche abus que tu as fait de

mes bontés, et l’indignité de cet alTreux comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faible**. Connais-tu cette lettre ?

le COMTE, vivement.

Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, fièrement.

Oui, je lui en ai l’obligation.

LE COMTE

Dieux, que je suis heureux! 1! la tient de moi Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance; et je n’ai pu trouver l’instant de vous en informer. Ah, Rosine! il est donc vrai que vous m’aimez véritablement!

FIGARO

Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE

Monseigneur!... Que dit-il?

LE COMTE, jetant son large manteau, parait en habit magnifique.

O la plus aimcc des femmes I il n’est plus lemp* de vous abuser : l’heureux homme que vous voyez ;ï vos pieds n'est point Lindor ; je suis le comte Almaviva, qui meurt d’amour, et vous cherche eu vain depuis six mois.

ROSINE tombe dans les bras du comte.

Ah !...

LE COMTE, effrayé.

Figaro!

FIGARO

Point d’inquiétude, monseigneur : la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens. Morbleu, quelle, est belle !

Ah, Lindor!... Ah, monsieur! que je suis coupable ! J’allais me donner cette nuit même à won tuteur.

ACTE IV, SCÈNE VIII SM

LE rOMTfi.

BASILE, ei part.

Vous, Rosine !

Si c'est pour cela qu'il m a donné le passe- par-

ROSINE

tout...

Ne voyez que ma punition 1 J'aurais passé ina

LE NOTAIRE

vie à vous détester. Ah, Lindor! le plus affreux

C’est que j’ai deux contrais de mariage, mon-

supplice n 'est-il pas de haïr, quand on sent qu on

seigneur. Ne confondons point : voici le vôtre; et

est faite pour aimer ?

c’est ici celui du seigneur Bartholo avec la seno-

FIGARO regarde à la fenêtre.

ra... Rosine aussi? Les demoiselles apparemment

Monseigneur, le retour est fermé ; l'échelle est

sont deux sœurs. qui portent le même nom.

enlevée.

LE COMTE

I.K COMTE

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous

Enlevée 1

servir de second témoin, f //* tignent.)

ROSINE, troublée.

BAZILK.

Oui, c’est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit j

Mais, Votre Excellence... je ne comprends pas...

de ma crédulité. Il m’a trompée. J’ai tout avoué,

LE COMTE

tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir I

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et

avec main-forte.

tout vous étonne.

FIGARO regarde encore.

RAZIt.E.

Monseigneur! on ouvre la porle de la rue.

Monseigneur... Mais si le docteur...

ROSINE, courant dont les bra s du comte avec frayeur.

LP. COMTE, lui jetant une bonne.

Ah, Lindor!...

Vous failes l’enfant! Signez donc vile.

LE COMTE, avec fermeté.

BAZILE, étonné.

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne ,

Ah! ah !...

et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir

FIGARO

de punir à mon gré l'odieux vieillard 1...

Où donc est la difficulté de signer?

ROSINE

bazile, pesant la bourse.

Non, non; grâce pour lui, cher Lindor! Mon

Il n’y en a plus. Mais c’est que moi, quand j'ai

cœur est si plein, que la vengeance ne peut y

donné ma parole une fois, il faut des motifs d un

trouver place.

grand poids... (Il signe.)

PRÉCÉDENTS

1 avec de 1 flambeaux , LES ACTEURS PRÉCBDENTB.

FIGARO

1 BARTHOLO voif le comte baiser la main de Rosine , et

Monseigneur, c'est notre notaire.

1 Figaro gui embrasse grotesquement don Bazile : il crie

LE COMTE

en prenant le notaire a la gorge :

Kl l'ami Bazile avec lui!

Rosine avec ces fripons! Arrêtez tout le monde.

BAZILK.

! J'en tiens un au collet.

Ah ! qu'est-ce que j’aperçois?

LE NOTAIRE

FIGARO

C'est votre notaire.

Kt 1 par quel hasard, notre ami?...

BAZILE

BAZILE

C’est votre notaire. Vous moquez-vous?

Par quel accident, messieurs?...

LE NOTAIRE

Ahl don Bazile! eh comment êtes-vous ici?

Sonl-ce IA les futurs conjoints?

BAZII.E.

LE COMTE

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Ro-

i/alcade, montrant Figaro.

sine et moi celte nuit, chez le barbier Figaro ;

Un moment! je connais celui-ci. Qu® viens-! u

mais uous avons préféré cette maison, pour des

faire eu cette maison, à des heures indues?

raisons que vous saurez. Avez- vous notre con-

FIGARO

Irai? •

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi

LE NOTAIRE

près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de

J'ai donc l'honneur de parlera Son Excellence

la compagnie de Son Excellence monseigneur le

monsieur le comte Almaviva ?

comte Almaviva.

BARTHOLO

Précisément.

Almaviva !

L* ALCADE

Ce ue sont donc pas des voleurs?

BABTHOLO.

Laissons cela... Partout ailleurs, monsieur le i comte, je suis le serviteur de Votre Excellence ; ' mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sam* force. Ayez, s'il voua plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce : qui en a beaucoup est la préférence que mademoiselle vient de in'aceorder sur vous, en se don- , liant à moi volontairement.

BtKTSOU).

nue dit-il, Rosine?

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne do- \ vais-je pas, celte nuit même, être veugée d'un, trompeur? Je le suis.

DAZILE.

Quand je vous disais que c'était le comte luimême, docteur?

1IARTHoLo.

Que m'importe à moi? Plaisant mariage ! Où sont les témoins?

LI COMTE

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sou> l’autorité des lois; et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sout les soutiens de tous ceux qu’ou opprime.

l’alcade.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu’il rende compte.

le comte.

Ah ! qu'il consente à tout, et je ne lui demande rien.

riGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, irrité.

Ils étaient tous contre moi ; je me suis fourré la tête dans un guêpier.

Quel guêpier? Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l’argent vous reste; et oui, vous reste !

LE NOTAIRE

Il n’y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO

Comment, Razile! vous avez signé?

BAZILE

Que voulez-vous? ce diable d’homme a toujours ses poches pleines d’arguments irrésistibles.

BARTHOLO

Je me moque de ses arguments. J’userai de mon autorité.

LE COMTE

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO

La demoiselle est mineure.

FIGARO

Elle vient de s’émanciper.

BARTHOLO

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE

Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; clic est ma femme : à ce titre;, qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO

Jamais on ne l’dtera de mes mains.

BABTHOLO.

Eh! laissez-moi donc eu repos, Bazilc! Vous ne songez qu’à l’argent. Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde; mai» j crovez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (fl signe.)

FIGARO, riant.

Ah, ali , ah , monseigneur! ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE

Mais, messieurs, je n’y comprends plus rien. Est-ce qu’elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO

Non, monsieur, elles ne sont qu’une.

BARTHOLO, se désolant.

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le | mariage fût plus sûr! Ah ! je me suis perdu faute • de soins.

FIGARO

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l’amour sont d’accord pour tromper un vieillard , tout ce qu’il fait pour l’empêcher peut bien s’appeler à bon droit la Prému lion inutile.

FIN DT’ fUUUIF.U i>r SÉVII.Ï.K

U MA'AIASX SX ïlfiAftfl.

(IIKKI MIN

Monseigneur j'ai l’ail or que j ai \n\ i»our ne non onlomliv

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

PERSONNAGES

LF. COMTE ALM A VI VA, grand eorrégidor d'Audalouvir.

La COMTESSE, sa femme.

FIGARO, valet de chambre «lu comte et concierge du château.

SL Z A N NE , première caméristе de U comte***, et (tancée de Figaro. MA RC ELI N K , femme de charge.

ANTONIO, jardinier du château , oncle de Siuaune et prre de Fanchetle.

FASC1IETTE, fille d' Antonio.

CHERI' Kl. \ , premier page du comte.

BARTUOLO, médecin de Séville.

BAZILE, maître de clavecin de la COtnlesar.

DON Gl SM AN BRI D'OISON, lieutenant du «iAir»*

Mll'BLK-M AIN , greffier, secrétaire de don Giisman. la llns«iBii- At niocian.

GRIPF-SOLEII.. jeune pastoureau, lac jc U a ■ ItaaotRE.

l'KÜHlLI.K , piqueur du comte.

PERSONNAGES Ml ETS.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS

DB LA PtftCB.

LE COMTE A LM AVIVA doit être joué tr**-imblement , mai* avec grâce et lihtrti1. La corruption du rieur ne doit rien ôter au bon tou de «et manière!. Dam les iruvurtdc ce temps-U, le* grand* traitaient en badinant toute entreprise sur les femme». Ce rôle p*l d'au Uni plus pénible à bien rendre, que le perso u nage rat toujoura aacrilii1. Mau joué par uu coraédieu em-IIeul < M. M««U | , il a fait ressortir tous les rôle», el assuré le succès de la pièce.

Son vêtement du premier et du second acte est un habit de chasse •ver des bottines a mi-jambe . de Faudeii costume espagnol. Du troisième acte jusqu a la lin. un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agiter de deui sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée , ou une eulrre très-modérée rien surtout qui dégrade, au* yen* du spectateur, son caractère aimable et vertueux. Ce rôle , uu des plus difficiles de la pièce , a fait infr minent d honneur au graud talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement du premier, second et quatrième acte , est uuc lévite commode , et nul ornement sur la tête : elle e«t rhez elle, et rrnsér iiM-ommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à Facteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de kui esprit, comme la fait M. Dazincourt. S'il y voyait autre chose «|oe de la raison assaisonnée de

gaieté et «te saillies, surtout s il y mettait la moindre ehargr, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre. M. Préville, a jugé devoir hon»-

i rrr le talent de tout comédien qui saurait en saisir le» uuauc*'» multipliées, et pourrait s'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans Je Barbier de Séville.

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, nui* non de eette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices; sou joli caractère est dessiné dans la préface, et c'est là que l'actrice qui n'a poiul vu mademoiselle Contât doit l'étudier pour le bieu I rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blatte à l>asquiuea. très-élégant , la jupe de même , avec une toque . appelée depuis, par no* marchandes, n la Susan ne. Dans la fête du quatrième «de, le Comte lui pose sur la tôle nue toque à long voile, à hautes plumes et a rubans Lianes. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse, et nul ornement sur la lêl*.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, nui» dont es fautes et le* périmer ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le 1 nue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteui très-morale qui l uit 1a reconnaissance du troiaième acte, elle ajoutera beaucoup a ; l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui de» duegnes espagnoles , d'uue couleur modeste, uu bonnet noir sur U tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe ar degré»; de sorte qu'au cinquième acte on n'en aperçoive

presque plus.

Son vêtement est relui d'un paysan espagnol , ou les manche* pendent par derrière ; un chapeau et de» soulier» blanc*.

EANCII ETTE est une enfant de douze ans , tres-naive. Sou petit habit est un juste hruu avec des ganses et des boutuus d'argent, la jupe de couleur tranchante . et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysanne* de la noce.

CHÊNl'BIN. Ce Ole ne peut être joué , comme il Fa été , que . par une jeune et très-jolie femme; nous n'avons point à uo» théâtre de tres-jeune homme assez formé pour en bien sentir 1rs finesse». Timide à Fe*cé» devant la comtesse, ailleurs an charmant polissou ; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s «-lance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement ; enfin il e*t ce que toute mère, au fond du cvriir, vomirait {►eut -être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en auulTnr.

?od riche vêtement, au premier et second acte, est celui d'un page de cour espagnol , blanc et brodé d'argent ; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plume». Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la loque des jeunes ; «assainies qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, uuc cocarde et une épée.

BARTUOLO. Le caractère et ITiahit comme dans le Barbier de Séville; il n'est ici qu'm rôle secondaire.

DAZILE. Caractère et vêtement comme dans le Barbier Je Sé-

1 ville; il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRI D'OISON doit avoir cette boom et franche assurance des bêle» qui n'ont plus leur tiniMÜti^. Son bégaiement u'rst qu'uur grâce de plu* , qui doit être n peine sentie ; et Facteur se tromperait lourde-

ment et jouirait à contre-aras, s'il y cherchait U* plaisant de ma rôle. Il est tout entier dans luppositiou de la gravita de son état au rMicule du caractère ; et moins l'acteur le chargera , plus il niontrera de «rai talent.

Son habit est une rolie de juge espagnol, moins ample que celle de nu» procureurs, pn*u|u<a un** wuitaue ; une grosse jierruque, uue gouille ou rabat espagmd au cou , et uue longue baguette blanche a la uiain.

1X)L'BLK-M AIN. Vêtu comme le juge; mai» la baguette blanche plus courte.

L'Huismkr ou Aloi'azil. Habit, manteau, épée de Crispiu. mais

I|Hirfi?e « son rAtc sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire , uue |M*rruqur blanche naissante et longue, a mille bou des, une courte baguette blanche.

! Gltll'F-SOLKIL. Habit de paysan, les manches pendantes, «este J de couleur tranchée, chapeau blanc.

> I xt j ni* ni: HrHf.tBE. Son vêlement comme celui de Fancbettc.

l'ÉltHII-LK. Ko veste, gilet , ceinture , fouet et hottes de poste. J uue résille sur la tête, cha|ieau de courrier.

l'KBFfll<KAGf.s MVKTI , les uns en habits de juges, d'autres ru ha- I bit» de) tassons, les autres ru habit» de livrée.

La scène est ao cbtteau d'Aguaa-rresoaa , à trois Ueaea de Séville.

FIGARO, SUZANNE

FIGARO

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi î

FIGARO /mi prend les maint.

Sans comparaison , ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle lille, est doux , le matiu des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE te relire.

Que mesures-tu donc là, mon lils ?

FIGARO

Je regarde, nia petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE

Dans celte chambre ?

FIGARO

Il nous la cède.

SUZANNE

Et moi je n’en veux point.

PIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE

Je n’en veux point.

FIGARO

Mais encore?

Elle me déplatt.

FIGARO

Ou dit une raison.

SUZANNE

Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO

Oh ! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE

Prouver que j’ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

FIGARO

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode , et qui tient le milieu des deux appartements. I.a nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté ; zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose; il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois -auts me voilà rendu.

SUZANNE

Fort bien I Mais quand il aura / inté le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas, il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO

Qu'cntcndez-vous par ces paroles?

SUZANNE

Il faudrait m'écouter tranquillement.

PIGARO.

Et qu'est-ce qu'il y a, bon dieu?

SUZANNE

II y a, mon ami, que. las de courtiser les beautés des environs, M. le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Hazile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO

Bazile! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE

Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'ou me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE

Que les gens d'esprit sont bétos!

FIGARO

On le dit.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE 1. SCENE III

SUZANNE

Mais c'est qu'ou ue veut pas le croire.

FIGARO

Un a tort.

SUZANNE

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur...

Tu sais s’il était triste î

FIGARO

Je le sais tellement, que si M. le comte en se mariant n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne l’eusse épousée dans scs domaines.

SUZANNE

Eh bien ! s’il l’a détruit, il s’en repent; et c’est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd’hui.

Figaro, se frottant la télé.

Ma tète s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

SUZANNR.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO

Quel danger?

suzannk, riant.

S'il y venait un petit boulon, des gens superstitieux...

FIGARO

Tu ris, friponne! Ah! s’il y avait moyeu d'attraper ce grand trompeur, de le faire douuer dans un bon piège, et d’empocher son or!

SUZANNE

De l’iiilriguc et de l’argent, te voilà daus la sphère.

FIGARO

Ce n’est pas la honte qui me relient.

SUZANNE

La crainte?

FIGARO

Ce n’est rien d’entreprendre une chose dangereuse, mais d’échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu’un la nuit, de lui souffler sa femme, et d’y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n’est rien de plus aisé; mille sots coquins l’ont fait. Mais... (On «nui* de l’intérieur.)

SUZANNE

Voilà madameéveillée;ellc m’a bien recommandé d’étre la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO

V a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro; rôve à notre affaire.

FIGARO

Pour m’ouvrir l’esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE

A mon amant aujourd'hui? Je l'en souhaite! Et qu'en dirait demain mon mari? (Figaro l'embrasse.)

SUZANNE

Hé bien ! hé bien !

FIGARO

C'e9t que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, te défrippaut.

Quand cesserez- vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, mystérieusement.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matill. (On tonne une seconde fois.)

SUZANNE, de loin, les doigts unit sur ta bouche.

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO court apris elle.

Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II

FIGARO, uni.

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour cl de délices! mais sage !... (1/ marche vivement en te frottant 1rs mains.) Ah! monseigneur, mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner... à garder! Je cherchais aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte : trois promotions à la fois : vous, compagnon ministre; moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette courrier! Pendant que je galoperais d'un cAté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin ! Me croltant, m'ecliinanl pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! Quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre mallre et celles de votre valet l représenter à la fois le roi et moi daus une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux l'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... Non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! D'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents; donner le change aux petites passions de M. le comte; étriller rondement M. du Hazile, et...

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO

FIGARO s'interrompt.

Hé éééé, voilà le gros docteur; la fête sera

complète, lié, bonjour, cher docteur de mou cœur !

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE 1, SCÈNE IV

Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BAJtTHOLO, avec dédain.

Aht mon cher monsieur, point du tout!

FIGARO

Cela serait bien généreux !

RARTHOLO.

Certainement, et par trop sot.

FIGARO

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO, en colire.

Bavard enragé, laissez-nous !

FIGARO

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! Pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si

c’était des hommes! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on «c hiuasc?

Je m’en rapporte au docteur.

BARTBOLO.

Qu'esl-ce que c'est?

FIGARO

Elle vous le contera de reste. (// son.)

MARCELINE, BARTHOLO

BARTHOLO le regarde aller.

Ce drôle est toujours le mémel Et à moins qu’on ne l’écorche vif, je prédis qu’il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELIN K le retourne.

Enfin, vous voilà donc, éternel docteur? toujours si grave et compassé, qu’on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s’est marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO

Toujours amère et provoquante I Eh bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire? M. le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE

Non, docteur.

BARTHOLO

I.a Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, dieu merci?

MARCELINE

Elle languit.

Et de quoi ?

MARCELINE

Son mari la néglige.

BARTHOLO, avec joie.

| Ah ! le digne époux qui me venge I

MARCELINE

Ou ne sait comment définir le comte; il est ja-] loux et libertin.

BARTHOLO

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELINE

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Su- ! zanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette j union...

nARTIÎOLO.

Que Son Excellence a rendue nécessaire?

MARCELINE

Pas tout à fait; mais dont Sou Excellence voudrait égayer en secret l’événement avec l'épousée...

BARTHOLO

De M. Figaro? C'est un marché qu’on peut conclure avec lui.

Bazile assure que non.

BARTHOLO

Cet autre maraud loge ici? C’est uue caverne ! Hé qu’y fait-il ?

MARCELINE

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve est celle ennuyeuse passion qu’il a pour moi depuis si longtemps.

BARTHOLO

Je me serais débarrassée vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE

De quelle manière?

BARTHOLO

En l’épousanl.

MARCELINE

Railleur fade cl cruel, que ne vous débarrassez- | vous de la inieuuc à ce prix? Ne le devez-vous pas? j Où est le souvenir de vos engagements? Qu'est I devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit j d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des i noces ? •

BARTHOLO, filant son chapeau.

Est ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville? Et cet accès d'hymen qui vou* reprend si vif...

MARCELINE

Eh hienl n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser uu autre.

BARTHOLO

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes?...

MARCELINE

Eh! qui pourrait-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO

Ce fripon-là?

LE MARIAGE DE FIG

MARCELIN K

Jamais fâche, toujours en belle humeur ; donnant le présent à la joie, cl s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux! généreux...

BARTHOLO

Comme un voleur.

MARCELINE

Comme un seigneur. Charmantenfln : mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO

Et sa Suzanne?

Elle ne l'aurait pas, la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BAHTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE

Un en rompt de plus avancés : et si je ne craignais d'éventer un petit secret des femmes!...

BARTHOLO

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE

Ali ! vous savez que je n'en ai pas pour vous. Mou sexe est ardent, mais timide. Un certain charme a beau nous attirer vers le

plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle uno voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanue sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE

Que, la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à sou mariage : | alors le mien devient certain.

BARTHOLO

Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que de j faire épouser ma vieille gouvernaute au coquin qui lit enlever ma jeune maltresse.

MARCELINE, Vite.

Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, vite.

El qui m'a volé dans le temps cent ccus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE

Ah ! quelle volupté!...

BARTHOLO

Oe punir un scélérat...

MARCELINE

l'épouser, docteur, de l’épouser 1

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE

SUZANNE , un bonnet de femme avec un large ruban dans la main , une robe de femme sur le bras. L’épouser, l’épouser I Qui donc? Mon Figaro?

MARCELINE, aigrement.

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, riant.

Le bon argument de femme en colère ! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

Sans compter monseigneur, dont on ne parle pas. SUZANNE, une révérence.

Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d’amer dans vos propos.

MARCELINE, une révérence.

Bien la vôtre, madame ; où donc est l’amertume? N’est-il pas juste qu’un libéral seigneur partage un peu la joie qu’il procure à ses gens?

SUZANNE

Qu'il procure?

MARCELINE

Oui, madame.

SUZANNE

Heureusement, la jalousie de madame es! aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers. MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE

Oh ! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE

Et l'enfant ne l’est pas du tout ! Innocenlc comme un vieux juge !

BARTHOLO, attirant Marceline.

Adieu, jolie fiancée de noire Figaro.

MARCELINE , une révérence.

L'accordée secrèto do monseigneur.

SUZANNE, «IM révérence.

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, une révérence.

Me fcra-t-ello aussi l’honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, fine référence.

A cet égard, madame n’a rien à désirer.

MARCELINE, «ne référence.

C’est une si jolie personne que madame !

SUZANNE, une révérence.

Eh! mais assez pour désoler madame.

MARCELINE, une référence.

Surtout bien respectable !

SUZANNE, une révérence.

C’est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, outrée.

Aux duègnes I aux duègnes 1

376 LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE i, SCENE VU.

BARTHOLO, l'arrêtant.

Marceline !

MARCELINE

Allons, docteur, car je n’y tiendrais pas. Bonjour, madame. (Une révérence.)

SCÈNE VI

SI Z ANNE, seule.

Allez, madame! allez, pédante! Je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages.— Voyez cette vieille sibylle ! parce qu'elle a Tait quelques études et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château ! (Elle jette la robe gu'ellc lient sur une chaise.) Je ne sais plus ce que je venais prendre.

SUZANNE, CHÉRUBIN

CHERUBIN, accourant.

Ah I Suzon I depuis deux heures j'épie Je moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, piteusement.

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE te contrefait.

Chérubin, quelque sottise !

CHÉRUBIN

Il m'a trouvé hier au soir chez la cousine Ka lichette, à qui je Taisais répéter son petit réle diunocentc, pour la Tête de ce soir : il s’est mis dans une fureur en me voyant I — Sortez , m'a-t-il dit, petit... Je n’ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu’il a dit : sortez, et demain, vous ne coticherez pas au château. Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l’apaiser, c’est fait, Suzon; je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE

De me voir! moi? c'est mon tour! Ce n’est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN

Ali, Suzon! quelle est noble et belle! mais qu elle est imposante !

SUZANNE

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu’on peut oser avec moi...

CHERUBIN.

Tu sais trop bien, méchante, que je n’ose pas oser, ilais que tu es heureuse ! A tous moments la voir, lui parler, l’habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah, Suzon ! je donnerais... (ju’est-cc que tu tiens donc là?

SUZANNE, raillant.

Hélas! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine. .

CHÉRUBIN, vivement.

Son ruban de nuit! doune-le-moi, mon cœur*

SUZANNE, te retirant.

Hé que non pas! — Son cœur! Comme il est familier donc ! Si ce n'était pas un morveux sans conséquence. [Chérubin arrache le ruban.) Ail! le ruban!

CHÉRUBIN tourne autour du grand fanleuit.

Tu diras qu'il est égaré, gâté ; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE tourne après lui.

Oh ! dans trois ou quatre ans, je prédisque vous serez le plus grand petit vaurien!.... Rendez-vou* le ruban? (Elle veut le reprendre.)

CHÉRUBIN tire nne romance de sa poche.

Laisse, ah ! laisse-le-moi, Suzon ; je te donnerai ma romance; et pendant que le souvenir de ta belle maltresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE arrache la romance.

Amuser votre cœur, petit scélérat ! vous croyez parler à voire Fanchette. On vous surprend chez elle, et vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché!

CHÉRUBIN, exalté.

Cela est vrai d'honneur! Je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite

au seul aspect d’une femme ; les mots amour et volupté le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dir»' à quelqu'un je vous aime est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dan* le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, au\ nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, riant.

Ab, ah, ah, ah !

CHÉRUBIN

Pourquoi non? elle est femme, elle est fille ! I ne fille! une femme! Ah! que ces noms sont doux! qu’ils sont intéressants!

SUZANNE

Il devient fou !

CHÉRUBIN

Fanchette est douce; elle m’écoute, au moins : tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE

C’est bien dommage; écoutez doue monsieur!

(Elle vent arracher le ruban.)

CHÉRUBIN tourne en fuyant.

Ah ! ouichc ! on ne l'aura, vois-tu, qu’avec nw vie. Mais si tu n’es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

’tl lui donne chnssc à «on tour.)

LE MAUIAGE DE FIGARO. ACTE I. SCENE IX. 577

SUZANNE tourne en fuyant.

Mille soufflets si vous approchez. Je vais m’eu plaindre à ma maltresse; el, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : C’esl bien fait, monseigneur; chassez-nous ce petit voleur; renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aiuier madame, el qui veut toujours m’embrasser par contre-coup.

chérubin voit entrer le comte; il te jette derrière le fauteuil avec effroi.

Je suis perdu !

SUZANNE

Quelle frayeur I

SCÈNE VIII

SI ZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, <wM.

SUZANNE aperçoit le comte.

Ah!... (Elle tapproclie du fauteuil pour masquer Chérubin.)

LE comte t’avance.

Tu es émue, Suzon ! Ui parlais seule, et ton petit cœur parait dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme

celui-ci.

SUZANNE, troublée .

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE

Je serais désolé qu'on m'y surprit; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute. (Il t'assied dam le fauteuil.)

SUZANNE, VÎVtfmeilt.

Je o 'écoule rien.

LE COMTE lui prend la main.

lin seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à I.ondrcs. J'emmène avec moi Figtrojje lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE

Ah ! si j'osais parler!

LE COMTE la rapproche de lui.

Parle, parle, ma chère ; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE, effrayée.

Je n'en veux point, monseigneur; je n'en veux point. Quittcz-moi, je vous prie.

LE COMTE

Mais dis auparavant.

SUZANNE, en colère.

Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE

Eh bien ! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il I épousa par amour;

lorsqu'il abolit pour elle un certain allrcux droit du seigneur...

LE comte, gaiement.

Qui faisait bien de la peine aux tilles ! Ah ! Su zette I ce droit charmant! si tu venais en jaser sur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

HAZILK parle en dehors.

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

le comte te lice.

Quelle est celle voix ?

SUZANNE

Que je suis malheureuse!

le comte.

Sors, pour qu’on n’entre pas.

SUZANNE, troublée.

Que je vous laisse ici?

BAZILE crie en dehors.

Monseigneur était chez madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE

El pas un lieu pour se cacher! Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais reuvoie-le bien vite. [Suzanne lui barre le chemin; il la pousse doucement, elle recule , et te met ainsi entre lui et le petit page ; mais pendant que le comte s'abaiue et prend ta place , Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil ù genoux , et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportuil, en couvre le page , et se met devant le fauteuil,)

LE COMTE et CHÉRUBIN, caihti; SUZANNE,

BAZILE

BAZILE

N’auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, brusquement,

lié: pourquoi Taurais-je vu? Laissez-moi.

BAZILE s’approche.

Si vous étiez plus raisonnable, il n’y aurait rien d’étonnant à ma question. C’est Figaro qui le cherche.

SUZANNE

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, à part.

Voyons un peu comme il inc sert.

BAZILE

Désirer du bien à une femme, csl-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE

Mon, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce cérémonie, ce

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE 1, SCENE IX

qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE

Indigne!

BAZILB.

De toutes les choses sérieuses le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

SUZANNE, outrée.

Des horreurs! Qui vous permet d’entrer ici?

BAZILB.

Là, là, mauvaise! Dieu vous apaise! il n’en sera que ce que vous voudrez : mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l’obstacle qui nuit à monseigneur; et sans le petit page...

SUZANNE, timidement.

Don Chérubin?

BAZILE la contrefait.

Cherubino di amore , qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée. Dites que cela n’est pas vrai?

Quelle imposture! Allcz-vous-cn, méchant homme !

BAZILB.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N’est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, en colore.

Ah! oui, pour moi!

BAZILB.

A moins qu’il ne l’ait composée pour madame? En effet, quand il sert à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux!... Mais, peste! qu'il ne s’y joue pas ! Monseigneur est brutal sur l'article.

SUZANNE, outrée.

Et vous bien scélérat, d’aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE

L’ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE comte *e lève.

Comment! tout le monde en parle?

SUZANNE

Ah , ciel !

BAZILE

lia, ha!

Courez, Bazile, et qu’on le chasse.

BAZILE

Ah ! que je suis fâché d'être entré !

SUZANNE, troublée.

Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, I» Basile.

Elle est saisie. Asscyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE le reponue rivement.

Je neveux pas m’asseoir. Entrer ainsi librement, c’est indigne!

LE COMTE

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n’y a plus le moindre danger!

BAZILE

Moi, je suis désolé de m’être égayé sur le page, puisque vous l’entendiez. Je n'en usais ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car, au fond...

LE COMTE

Cinquante pistoles, un cheval, et qu’ou le renvoie à ses parents.

BAZILE

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE

Lu petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la lille du jardinier.

Avec Fanchette?

LE COMTE

Et dans sa chambre.

SUZANNE, outrée.

Où monseigneur avait sans doute affaire aussi!

LE COMTE, paiement.

J'en aime assez la remarque.

BAZILE

Elle est d’un bon augure.

LE COMTE, gaiement.

Mais non; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est longtemps à m'ouvrir; ta cousine a l’air empêtré; je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j’examine. Il y avait derrière la porte une espèce de rideau, de portemanteau, de je ne sais pas quoi, qui couvrait des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau (pour imiter le gette il lève la robe du fauieml)t et je vois... (Il up< • oit le paye.) Ah !...

BAZILE

lia, ha!

LE COMTE

Ce tour-ci vaut l’autre.

Eucore mieux.

LE COMTE, *» Snzamie.

A merveille, mademoiselle î A peine fiancée, vous faites de ces apprêts? C’était pour recevoir mon page que vous désiriez d’être seule? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première caméristе, à la femme de votre ami ! Mais je ne souffrirai point que Figaro, qu’un homme que j’estime et que

j’aime, soit victime d’une pareille tromperie. Était-il avec vous, Bazile?

SUZANNE, outrée.

Il u’y a tromperie ni victime; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, emporté.

Puisses-tu mentir en le disant! Son plus cruel eunemi n’oserait lui souhaiter ce malheur.

LK MARIAGE DE FIGARO. ACTE I. SCENE X. 07'J

SUZANNE

Il me priait d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si Tort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, en colire.

Itusc d’enfer! je m'y suis assis eu entrant.

CHÉRUBIN

Hélas l monseigneur, jetais tremblant derrière.

LE COMTE

Autre fourberie ! je viens de m’y placer moi-même. CHÉRUBIN.

Pardon; mais c’est alors que je me suis blotti dedans.

LK COMTE, plut outré.

C'est donc une couleuvre que ce petit... serpentlà! Il nous écoutait !

CHERUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai |>u pour ne rien entendre.

LE COMTE

O perfidie! (a Suzanne.) Tu n'épouseras pas Figaro.

BASILE

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, tirant Chérubin du fauteuil et le mettant * nr tes pieds.

Il resterait là devant toute la terre!

CHERUBIN, SUZANNE, FIGARO, LÀ COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE

(Beaucoup de valets, paysanne», paysan» vint» de blanc.) riGA-RO, tenant une toque de femme , garnie de plumet blanches et de rubans blancs, parle h la comtesse. il u 'y a que vous, madame, qui puissiez uous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE

Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n’est pas déraisonnable...

LE COMTE, embarrasse.

Il faudrait qu’elle le fût beaucoup...

FIGARO, bas , <1 Suzanne.

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, bas, h Figaro.

Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, bas.

Va toujours.

LE COMTE, a Figaro.

Que voulez-vous?

FIÜAHO.

Monseigneur, vos vassaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux que votre amour pour madame...

LE COMTE

Eh bien, ce droit n’existe plus. Que veux-lu dire?

FIGARO, malignement.

Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon

maitre éclate; elle m'est d'un lel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, plus embarrassé.

Tu te moques, ami! l'abolition d'un droit houleux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance; ali ! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, tenant S manne par la main.

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main, publique.mcnt, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions : adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais lo souvenir...

LE COMTE, embarrassé.

Si je ne savais pas qu'amoureux, poète et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO

Joignez-vous à moi, mes amis!

TOUS ENSEMBLE

Monseigneur ! monseigneur !

SUZANNE, au comte.

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, à part.

La perfide!

FIGARO

Regardez -la donc, monseigneur. Jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

Laissez là ina figure, cl ue vantons que sa vertu.

LE COMTE, à part.

C’est urt jeu que tout ceci.

LA COMTESSE

Je nie joins à eux, monsieur le comte; et celte cérémonie me sera toujours chère, puisqu’elle doit son motif à l’amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE

Que j’ai toujours, madame; et c’est à ce litre que je me rends.

TOUS ENSEMBLE

Vivat!

LE COMTE, ù part.

Je suis pris. (haut.) Pour que la cérémonie eût iin.peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu’on la remit i tantôt, (à pan.) Faisons vite chercle-r Marceline.

FIGARO, à Chérubin.

Eli bien, espiègle, vous n'applaudissez pas?

SUZANNE

Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE

Ah ! monsieur, je demande sa grâce.

LE MAKI AGE DE FIGARO, ACTE 1, SCENE X

LB COMTE

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE

Pas tant que vous le croyez.

CHERUBIN, tremblant.

Pardonner généreusement n’est pas le droit du seigneur auquel vous avez renonce en épousant madame.

LA COMTESSE

Il n’a renonce qu a celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE

Si monseigneur avait cédé le droit de pardonner, ce serait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en secret.

LE COMTE, embarrassé.

Sans doute.

LA COMTESSE

Et pourquoi le racheter?

CHERUBIN , an comte.

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles...

LE COMTE, embarrossé.

Eh bien, c'est assez ! .

FIGARO

Qu'entend -il?

LE COMTE, virement.

C'est assez, c'est assez. Tout le monde exige son pardon, je l'accorde; et j'irai plus loin : je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS ENSEMBLE

Vivat !

LE COMTE

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour rejoindre en Catalogne.

FIGARO

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE insiste.

Je le veux.

CHERUBIN.

J’obéis.

LF. COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

CHERUBIN met un genou en terre (levant la comtesse et ne /«*m I parler .

LA COMTESSE, émue.

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd’hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle ; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Sou venez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d’indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part il VOS succès. (Chérubin se relève , et retourne à sa place. .}

LE COMTE

Vous êtes bien émue, madame !

LA COMTESSE

Je ne m’en défends pas. Qui sait le sort d’un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse? Il est allié de mes parents; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, à part.

Je vois que Bazile avait raison, (haut.) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO

Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (// t'embrasse.) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes ; plus d 'échaudés, de goûters à la crème ; plus de main chaude ou de colin-maillard. De Itons soldats, morbleu! basaués, mal vêtus; un grand fusil bien lourd : tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu.«.

SUZANNE

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE

Quel pronostic!

LE COMTE

Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres !

FANCHETTE

Monseigneur, elle a pris le cliemiu du tour?, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE

Et elle en reviendra?...

bazile.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO

S’il lui plaisait qu’il ne lui plût jamais...

FANCHETTE

M. le docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, virement.

Le docteur est ici?

BAZILE

Elle s'en est d’abord emparée...

LE COMTE, ù part.

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE

Elle avait l'air bien échauffé; elle parlait tout haut en marchant, puis elle s’arrêtait, et faisait comme ça de grands bras... et M. le docteur lui faisait comme ça de la main, en l'apaisant : clic paraissait si courroucée! elle nommait mon cousin Figaro.

LF. COMTF. lui prend le menton.

Cousin... futur.

FANCHETTE, montrant Chérubin.

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE interrompt.

Bonjour, bonjour, petite.

LE MARIAGE DE FIGARO» ACTE 11, SCENE I. 581

FIGARO

C’est son chien d’amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, A pari.

Elle la troublera, je t’en réponds, (haut.) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, û Fiyaro.

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, bas, à Suzanne.

Est-il bien enfilé?

SUZANNE, bat.

Charmant garçon î

(Ils sortent Ion».)

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE

'Pendant qu’on sort , Figaro le» arrête ton» deux et In ramène.)

FIGARO

Ah çà, vous autres, la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement ' nous recorder: ne faisons point comme ces acteurs j qui ne jouent jamais si mal que le jour où la cri- | tique est le plus éveillée. Nous n'avons point de | lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos râles aujourd'hui.

bazilr , malignement.

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, faisant , tant qu'il le voie , le getie de le rosier.

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO

Et toi, tu voudrais bien rester!

CHÉRUBIN

Ah ! si je le voudrais!

FIGARO

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille. Un temps de galop jusqu'à la ferme; re- I viens à pied par les derrières. Monseigneur te ! croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN

Mais Fanchette qui ne sait pas son râle!

BAZILE

Une diable lui apprenez-vous donc, depuis huit j jours que vous ne la quittez pas?

FIGARO

Tu n as rien à faire aujourd'hui : donne-lui, par grâce, une leçon.

BAZILE

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! Le père n’est pas satisfait; la fille a été souffletée; j elle n’étudie pas avec vous : Chérubin! Chérubin !]

vous lui causerez /les chagrins! Tant va la miche à l'eau!,..

FIGARO

Ah! voilà notre imbécile avec scs vieux provcrbes! Hé bien! pédant, que dit la sagesse des nations ? Tant va la ctuche à l'eau, qu'à la fin...

Elle s’emplit.

FIGARO, i n s'en allant.

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre rc|>re*rntc une eiiainLrc à coucher supethf , un grand lit en nlcAve, une e«lrade «u devant. La porte pour entrer «‘outre et *e ferme a U troisième Couluw à droite ; celle d'un rahinet , â la première couli«w a gauche. l.ur porte duo* le fond «a cirer les femme*. I ne feuèlrr * ouvre de l’autre côté.

SCÈNE I

SUZANNE, LA COMTESSE entrent par la porte à droite.

LA COMTESSE te jette dans uut bergère.

Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE

Quoi ! Suzon, il voulait te séduire?

SUZANNE

Oh! que non! monseigneur n’y met pas tant de façon avec sa servante : il voulait m'acheter.

LA COMTESSE

Et le petit page était présent?

SUZANNE

C’est-à-dire caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE

Eh pourquoi ne pas s’adresser à moi-même? Est-ce que je l’aurais refusé, Suzon?

SUZANNE

C’est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame! Ah ! Suzon , quelle est noble et belle! muis qu'elle est imposante!

LA COMTESSE

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? Moi qui l’ai toujours protégé.

SUZANNE

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais : il s’est jeté dessus...

LA COMTESSE , souriant.

Mon ruban?... Quelle enfance!

SUZANNE

J'ai voulu le lui âler; madame, c’était un lion; ses yeux brillaient... Tu ne l’auras qu’avec ma vie, disait-il en forçant sa petite voix douce et grêle.

LK MARIAGE HE FIGARO , ACTE II. SCENE 11

LA COMTESSE, rêvant.

Eh bien, Suzon?

SUZANNE

Eh bien, madame, est-ce qu’on peut faire finir ce petit démon-là? Ma marraine par ci; je voudrais bien par l’autre; et parce qu'il n’oserait seulement baiser la robe do madame, il voudrait toujours m'embrasser, moi.

la comtesse , rivant.

Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanue, mon époux a fini par te dire?...

SUZANNE

Que si je ne voulais pas l’entendre, il allait protéger Marceline.

la COMTESSE K lève et te promène en se servant fortement de f éventail.

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE

Pourquoi tant de jalousie ?

I.A COMTESSE

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par orgueil. Ah ! je l’ai trop aimé! je l ai lassé de mes tendresses et fatigué de mon

amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je n’entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE

Dès qu’il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, te servant de l'éventail.

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici !...

SUZANNE

C’est que madame parle et marche avec action. (Elle va ouvrir la croisée du fond.)

LA COMTESSE, rêvant longtemps.

Sans cette conslauce à me fuir... Les hommes sont bien coupables 1

SUZANNE crie de la fenêtre.

Ah ! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE

Nous avons du temps devant nous. {Elle s'assied.) On frappe, Suzon !

SUZANNE court ouvrir en chantant.

Ah! c’est mon Figaro! ah! c’est mon Figaro!

SCÈNE

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, mw.

SUZANNE

Mon cher ami, viens donc. Madame est dans une impatience!...

FIGARO

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agil-il? d'une misère. M. le comle trouve notre jeune femme ai-

mable, il voudrait en faire sa maîtresse; et c'est bien naturel.

Naturel?

FIGAIiO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE

Tu finiras?

FIGARO

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline. Quoi de plus simple encore? Se venger de ceux qui nuiseut à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE

Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO

Qui dit cela, madame?

SUZANNE

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement quo lui, tempérous d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

C'est bien dit ; mais comment?

FIGARO

C'est déjà fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE

Sur moi ! La tête vous tourne !

FIGARO

Oh 1 c'est à lui qu'elle doil tourner.

LA COMTESSE

Un homme aussi jaloux!...

FIGARO

Tant mieux ! pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang: c’est ce que les femmes entendent si bien ! Puis, les lienl-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l’on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE

Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le rompu* d’une femme d’honneur!...

FIGARO

Il y en a peu, madame, avec qui je l’eusse osé. crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE

Il faudra que je l’en remercie !

Mnis dites-moi s'il n’est pas charmant de lui avoir

taillé scs morceaux de la journée, de façon qu’il passe à rôder, à jurer après sa darne, le temps qu'il destinait à se complaire avec la nôtre? Il est déjà tout dérouté : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n’en peut mais. L’heure du

mariage arrive en poste; il n’aura pas pris de parti contre, cl jamais il n’osera s’y opposer devant madame.

SUZANNE

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO

Brrrr! Cela m’inquiète bien, ma foi I Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO

Oh dame I écoutez donc, les gens qui ne veulent rien faire de rien n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

Il est joli !

LA COMTESSE

Comme son idée. Vous consentiriez qu’elle s'y rendit?

FIGARO

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendezvous, le comte pourra-t-il s’en dédire?

SUZANNE

A qui mes habits?

FIGARO

Chérubin.

LA COMTESSE

Il est parti.

FIGARO

Non pas pour moi. Veut-on me laisser faire?

SUZANNE

On peut s’en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J’étais né pour être courtisan.

SUZANNE

On dit que c’est un métier si difficile!

Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE

Il a tant d’assurance qu’il finit par m'en inspirer.

FIGARO

C’est mon dessein.

SUZANNE

Tu disais donc?

FIGARO

Que, pondant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer Chérubin : coifTez-le, habillez-le ; je le renferme et l’endoctrine; et puis dansez, monseigneur. (Il tort.)

SCÈNE III

SUZANNE, IA COMTESSE, mil*,.

LA COMTESSE, tenant ta huile a mouches.

Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite!... Ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE

Madame ne veut donc pas qu’il en réchappe?

LA COMTESSE ri ve devant ta petite glace.

Moi’... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE

Faisons-lui chanter sa romance. {Elle la met t»r

Mais c’est qu'eu vérité' mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, riant.

Je n’ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, revenant à elle.

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV

CHÉRUBIN, raie honteux, SUZANNE, LA COMTESSE, assise.

SUZANNE

Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN avance en tremblant.

Ah! que ce nom m'afflige, madame! Il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne!...

SUZANNE

Et si belle !

CHERUBIN, avec un soupir.

Ah ! oui.

SUZANNE, le contrefait .

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE la déplie.

De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues?

CHERUBIN.

Est-ce qu'il est défendu… de chérir?…

SUZANNE lui met le poing sous le nez.

Je dirai tout, vaurien !

LA COMTESSE

La… chante-t-il?

CHÉRUBIN

Oh! madame, je suis si tremblant!…

SUZANNE, en riant.

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, guian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! Je vais l'accompagner.

584 LE MARIAGE DE FIGARO

LA COMTESSE

Prends ma guitare. (La comtesse assise tient lr papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par-dessus sa maîtresse. Le petit page est devant ellef les peux baissés.)

DEUXIÈME COUPLET

Au gré du destrier.

Sans varlet. n’écuyer.

U, près d'une fontaine ,

(Que mon cœur, mon rœur a de peine !)

Songeant à ma marraine ,

Sentais mes pleurs couler.

TROISIÈME COUPLET

Sentais mes pleurs couler.

Prêt à me désoler,

Je gravais sur un frêne ,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

Sa lettre sans la mienne.

Le roi vint à passer.

QUATRIÈME COUPLET

Le roi vint h passer.

Ses barons, son rlergier.

Beau page, dit la reine,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

Qui vous met à la gêne?

Qui vous fait tant plorer?

CINQUIÈME COUPLET

Qui vous fait tant plorer?

Nous faut le déclarer.

Madame et souveraine,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

J'avais une marraine ,

Que toujours adorai.

SIXIÈME COUPLET

Que toujours adorai :

Je sens que j’en mourrai.

Beau page, dit la reine,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

N’est- il qu’une marraine?

Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUPLET Je vous en servirai;

Mon page vous ferai ;

Puis à ma jeune Hélène ,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)

Fille d'un capitaine.

Un jour vous marfrai.

HUITIÈME COUPLET

Un jour vous marfrai.

Nenni , n’en faut parler !

Je veux, traînant ma chaîne,

(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)

Mourir de eetle peine ,

Mais non m’en consoler.

LA COMTESSE

Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE va poser la guitare sur un fauteuil.

Oh ! pour du sentiment, c’est un jeune homme qui... Ah çà, monsieur l'officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d’avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE

J’ai peur que non.

SUZANNE se mesure avec lui.

Il est de ma grandeur. Otons d’abord le manteau. (Elle le détache.)

LA COMTESSE

Et si quelqu’un entrait?

; Est -ce que nous faisons du mal donc? Je vais i fermer la porte (elle court), mais c'est la coiffure I que je \gux voir.

j ' LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (Suzmme entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.)

SCÈNE V

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE

Jusqu’à l’instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d’expédier votre brevet nous a fait naître l’idée...

CHÉRUHIN, le lui montrant.

Hélas, madame, le voici ! Bazile me l’a remis de sa part.

LA COMTESSE

Déjà? L'on a craint d’y perdre une minute. (EU* Ht.) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (Elle le lui rend.)

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE

SUZANNE entre avec un grand bonnet .

I Le cachet, à quoi ?

LA COMTESSE

A son brevet.

Déjà?

LA COMTESSE

C’est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse?

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE II, SCENE X. 383

SUZANNE s'assied / très dr lu rom tenir.

El la plus belle de toutes. [Elle chante avec des ;

épiuglrs dan* su bouche.)

Tournes -vou* donc cm en ici,

Jean de Lvra, mon bel ami.

[Chérubin ne met à genoux. Elle le coiffe.)

Madame, il est charmant!

LA COMTESSE

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin. SUZANNE l'arrange.

Là... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! J’en suis jalouse, moi! {Elle lui prend le menton.) Voulez-vous bien n’ôtre pas joli comme çà!

LA COMTESSE

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... {Elle le retrousse.) Qu’est-ce qu’il a donc au bras? Un ruban?

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ail vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà ! Oh! si monseigneur n’était pas venu, j'aurais bien repris le ruban; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE

Il y a du sang! {Elle détache le ruban.)

CHÉRUBIN, houleux.

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval ; il a donné de la tête, et la bosselle m’a effleuré le bras.

LA COMTESSE

On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE

Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bosselle... la courbette... la cornette du cheval... Je n’entends rien à tous ces noms-là. — Ah, qu’il a le bras blanc! c’est comme une femme! plus blanc que le mien! Regardes donc, madame! {Elle let compare.)

LA COMTESSE, </' Mil ion glacé.

Occupez-vous plutôt de m’avoir du taffetas gommé dans ma toilette.

[S h tan ne lui pousse In tête en riant ; il tombe sur 1rs deux maint. Elle entre dans le cabinet au bord dit thiAtre.)

SCÈNE VIII

CHÉRUBIN, à genoux ; LA COMTESSE, assise; SUZANNE.

SUZANNE, revenant.

Et la ligature à sou bras? (Elle remet A la comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.)

LA COMTESSE

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau dM page.)

SCÈNE IX

CHÉRUBIN, ù genoux; IA COMTESSE, assise.

CHÉRUBIN, les yeux baissés.

Celui qui m'est Ôté m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE

Par quelle vertu? (lui montrant le taffetas.) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, hésitant.

Quand un ruban... a serré la télé... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, coupant la phrase.

. . . Étrangère! il devient bon pour les blessures? J'ignorais celte propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, pénétre.

Vous le gardez, et moi je pars!

LA COMTESSE

Non pour toujours.

CHERUBIN.

Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, émue.

11 pleure à présent! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic!

CHÉRUBIN, exalté.

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit! Sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait..

LA COMTESSE l'interrompt, et lui essuie les yen.r avec son mouchoir.

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. {On frappe ù la porte, elle élève la l'oix.) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE, en dehors.

LE COMTE, en dehors.

Pourquoi donc enfermée?

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE II, SCENE XIII

la comtesse, troublée, U lève.

C'est mon époux! grands dieux!... (à Chérubin qui t'est levé auui.) Vous, sans manteau, le col et les bras nus! seul avec moi! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie!...

LE COMTE, en dehors.

Vous n’ouvrez pas?

LA COMTESSE

C’est que... je suis seule.

LE COMTE, en dehors.

Seule! Avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, cherchant.

. . . Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, ù part.

Après les scènes d’hier et de ce malin, il me tuerait sur la place! (Il court vers le cabinet de toilette, y entre , et lire la porte sur lui.)

I.A COMTESSE

Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... Nous parlions de vous... Elle est passée, comme je vous dis...

LE COMTE

Vous parliez de moi?... Je suis ramené par l’inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m’a remis, mais auquel je n’ajoute aucune foi, m’a... pourtant agité.

LA COMTESSE

Comment, monsieur?... que! billet?

LE COMTE

Il faut avouer, madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... bien méchants! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE

Que! que soit cet audacieux, il faudra qu’il pénètre ici ; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

Ce soir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE

Pour rien monde; je suis très-incommodùe.

LE COMTE

Heureusement le docteur est ici. (Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.) Quel bruit entends-je 1 LA COMTESSE, plus troublée.

Du bruit?

LE COMTE

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE

Je... je n’ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE

Hé... qui voulez-vous qu’il y ait, monsieur?

LE COMTE

C’est moi qui vous le demande; j’arrive.

Hé mais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE

Vous avez dit qu elle était passée chez elle!

LA COMTESSE

Passée... ou entrée là ; je no sais lequel.

I.A COMTESSE

Du trouble pour ma caméristе?

LE COMTE

Pour votre caméristе, je ne sais; mais, pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, en colère.

Elle m’occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l’instant.

LA COMTESSE

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais, voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCÈNE XIII

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE entre avec

des hardes et pousse In porte dn fond.

LE COMTE

Ils en seront plus aisés à détruire. {// crie en regardant du côté du cabinet:) Sortez, Suzou; je VOUS l'ordonne.

(Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve dans le fond.

LA COMTESSE

Elle est presque nue, monsieur; vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle

essayait des hardes que je lui donne en la mariant ; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (// se tourne vers lu porte du cabinet.) Hépondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet? Suzanne, rester au fond, se jette dam l'alcôve, et s'il cache.) 1 LA COMTESSE, vivement, tournée vers le cabinet .

Suzon, je vous défends de répondre. (o« comte.) On u a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE s'avance vers le cabinet.

Oh ! bien, puisqu’elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE se met au devant.

Partout ailleurs je ne puis l'empêcher; maisj'espère aussi que chez moi...

LE COMTR.

Et moi j'espère savoir dans un moment, quelle j est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clef serait, jo le vois, inutile ; mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà, quelqu'un !

LA COMTESSE

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château!

I.E COMTE

Fort bien, madame. En effet, j’y suffirai; je vais à l’instant prendre chez moi ce qu’il faut... {Il : "•arche pour sortir , et revient.) Mais, pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m’accom- ! pagner sans scandale et sans bruit, puisqu’il vous déplaît tant?... Une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée !

LA COMTESSE, troublée.

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée, (Il va fermer la porte ilu fond et en ôte la clef.)

LA COMTESSE, à part.

O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, revenait r à elle.

Maintenant que cette chambre e9t close, acceptez mon bras, je vous prie (H élève la voix), et quant « la Suzanne du cabinet, il faudra qu elle aitja bonté de m'attendre; et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aveuture... {Le comte l'emmène et ferme la porte ù la clef.)

SUZANNE, CHÉRUBIN

SUZANNE sort de l'alcôve, accourt vers le cabinet et parle à travers la serrure.

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'esl Suzanne; ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN Sort.

Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE

Sortez, vous n’avez pas un»* minute.

CHÉRUBIN, effrayé.

Et par où sortir?

SUZANNE

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN

S’il n’y a pas d’issue?

SUZANNE

Après la rencontre do tantôt, il vous écraserait, et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

chérubin.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. {Il court y regarder,)

SUZANNE, avec effroi.

LTu grand étage! impossible! Ah! ma pauvre maîtresse! Et mon mariage, ô ciel!

CHERUBIN revient.

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE le retient et s’écrie :

Il va se tuer!

CHÉRUBIN, exalté.

Dans un gouffre allumé, Suzon ! oui, je m'y jetterais plutôt que de lui nuire... El ce baiser va me porter bonheur, i U l'rrnbrasse et court sauter pur la fenêtre. J

SCÈNE XV

SUZANNE, seule, IIH cri de frayeur.

Ah ! (Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder A la fenêtre et revient.) Il est déjà bien loin. Oh! le petit garnement! aussi leste que joli. Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plus tôt. (En entrant dans le cabinet.) VOUS pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot !

(Elle s'y enferme.)

SCÈNE XVI

LE COMTE, LA COMTESSE rentrent dans la chambre.

LE COMTE, une pince à la main, qn il jette sur le fauteuil.

Tout est bien comme je la» laissé. Madame, en m’exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois, voulez-vous l’ouvrir?

LA COMTESSE

Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards enlro deux époux? Si l’amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserais; j’oublierais peut-être, en faveur du motif, ce qu’elles

ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peutelle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l’instant...

LA COMTESSE, ou devant.

Arrêtez, monsieur, je vous prie ! Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE

Tout ce qu’il vous plaira, madame; mais je vei^ rai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, effrayée.

Eh bien ! monsieur, vous le verrez. Écoutez-moi... tranquillement,

LE COMTE

Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, timidcmeul.

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... Nous disposions une plaisanterie... bien innocente, en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE

Et vous me jurez...

LA COMTESSE

Uue nous n’avions pas plus de dessein de vous offenser l’un que l’autre.

LE COMTE, rite.

C.rands dieux

LE COMTE

Parlez donc !

LA COMTESSE

Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE

Chérubin! l'insolent! Voilà mes soupçons et le ! billet expliqués.

LA COMTESSE, joignant le* maint.

Ah ! monsieur ! gardez de penser...

LE COMTE, frappant du pied.

(à part.) Je trouverai partout ce maudit page! [haut.) Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue, en le congédiant ce matin; il serait parti quand je l'ai or- | donné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, kor s de lui, et criant, tourné ver s le cabinet, j

Sors donc, petit malheureux !

LA COMTESSE, le prend à brut-le-corps , eu f éloignant.

Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce! et que le désordre où vous l'allez trouver...

Du désordre!

LA COMTESSE

Hélas! oui, Prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, eu veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus : il al-

lait essayer...

LE COMTE

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse ! Ah ! vous la garderez... longtemps; mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE te jette à ijeuuux. U s bras v tries.

Monsieur le comte, épargnez un enfant ; je ne me consolerais pas d'avoir causé...

LE COMTE

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE

Il n'est pas coupable, il partait : c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, furieux.

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieux d'oser me parler pour un autre!

LA COMTESSE

Eh bien ! je m'ôterai, monsieur, je me lèverai ; je vous remettrai même la clef du cabinet : mais, au nom de votre amour...

De mon amour, perfide!

LA COMTESSE te lève et lui pré tente la clef,

Promettcz-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si

je ne vous convainc* pas...

LE COMTE, prenant la clef.

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE te jette jur une bergère , un mouchoir iirr les yeux.

O ciel! il va périr!

LE COMTE ouvre la porte et recule.

C’est Suzanne !

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE

SUZANNE tort en riant.

Je le tuerai! je le tuerai ! Tuez-le donc, ce méchant page!

LE COMTE, ù part.

Ah ! quelle école! i regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?... Mais peut-être elle n’y est pas seule. [H

entre.)

LA COMTESSE, •«•!*•, SUZANNE, LE COMTE

LE COMTE tort du cabinet d'un air conful. Afir i», un court silence :

Il n’y a personne, et, pour le coup, j'ai tort. — Madame... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, gaiement.

Et inoi, monseigneur?

LA COMTESSE, ton mouchoir sur sa bouche pour se remettre, lie parle pas.

LE COMTE s’approche.

Quoi! madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, se remettant un peu.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE

Quel affreux badinage ! Et par quel motif, je vous , prie?...

Vos folies méritent -elles de la pitié?

LK COMTE

•Nommer folies ce qui touche à l’honneur!

LA COMTESSE, assurant son Ion par degrés.

Mc suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l’abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE

Ah! madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE

Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE

Tu as raison, et c’est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d’une confusion!...

SUZANNE

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE

Pourquoi donc ne sortais-tu pas lorsque je t'appelais, mauvaise?

SUZANNE

Je me rhabillais de mon mieux, à grand renfort dépingles; et madame, qui me le défendait, avait bien scs raisons pour le faire.

LE COMTE

Au lieu de rappeler mes torts , aide-moi plutôt * l’apaiser.

LA COMTESSE

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre

point. Je vais me retirer aux L'rsuliues, et je vois trop qu’il en est temps.

LE COMTE

Lu pourriez -vous sans quelques regrets?

SUZANNE

Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE

Eh! quand cela serait, Suzon? j'aime mieux le regretter que d’avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE

Rosine !...

LA COMTESSE

Je ne la suis plus, cette Rosi ne que vous avez tant poursuivie! Je suis la pauvre comtesse Almaviva , la triste femme délaissée , que vous n'aimez plus.

SUZANNE

Madame !

LE COMTE, suppliant.

Par pitié !

Vous n’en aviez aucune pour inoi.

LE COMTE

Mais aussi ce billet... H m’a tourné le sang!

LA COMTESSE

Je n’avais pas consenti qu’on l’écrivit.

LE COMTE

Vous le saviez ?

LA COMTESSE

C’est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE

Il en était?

LA COMTESSE

...Qui l'a remis à Razile.

LE COMTE

Qui m’a dit le tenir d'un paysan. O perüdc chanteur, lame à deux tranchants! C'est loi qui payeras pour tout le inonde.

LA COMTESSE

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l’erreur où vous a jeté ce billet, j’exigerais que j l’amnistie fût générale.

LE COMTE

| Eh bieu, de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE SC lèVt.

! Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE

Ah ! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et sî juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, s'efforçant de sourire.

Je rougissais... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour dis-

tinguer I indignation d'une Ame honnête outragée, . d'avec la confusion qui naît d'uno accusation méritée? I

LE COMTE, souriant.

Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, montrant Suzanne.

Vous le voyez devant vous. Nainiez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre 7 En général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, riant plus fort.

Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE

Vous me faites rire, et j’en ai peu d’envie.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C’est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l’art de se composer, pour réussir à ce point!

LA COMTESSE

C’est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE

Laissez- nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d’honneur.

LA COMTESSE

Brisoiis-là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave doit au moins m’obtenir la vôtre.

LE COMTE

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE

Est-ce que je l ai dit, Suzon?

SUZANNE

Je ne l’ai pas entendu, madame.

LE COMTE

Eh bien! que ce mot vous échappe!

LA COMTESSE

Le méritez-vous, ingrat?

Oui, par mon repentir.

SUZANNE

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE

Elle m’en a si sévèrement puni!

SUZANNE

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE

FlüAllo, arrivant tout essoufflé.

On disait madame incommodée. Je suis vite accouru... je vois avec joie qu’il n’en est rien.

LE COMTE, sèchement.

Vous ôtes fort attentif.

FIGAHO.

El c'est mon devoir. Mais puisqu’il n’en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en 1ms avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m’accompagner, l’instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE

Et qui surveillera la comtesse au chAleau ?

FIGAHO.

La veiller ! clic n’est pas malade.

Non; mais cet homme absent qui doit l’entretenir?

FIGARO

Quel homme absent?

LE COMTE

L'hommo du billet que vous avez remis à Bazilc.

FIGARO

Qui dit cela?

LE COMTE

Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, fripon. U physionomie qui t'accuse me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO

S’il est ainsi , ce n’est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE

Va, mon pauvre Figaro, n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO

Et quoi dit? Vous me traitez comme uu Bazile!

SUZANNE

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entrerait, que le petit page était dans ce cabinet, où je me sui-* enfermée.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa caméristeI

LE COMTE

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE

Ah! Suzon, que je suis faible! quel exemple je le donne! {tendant la main au comte.) Ou lie croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE

Bon ! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là?

(Le comte baise ardemment la main de «i femme.)

; Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro : le badinage est consommé.

FIGARO, cherchant û deviner.

Le badinage... est consommé?

LE COMTE

Oui, consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO

Moi! je dis... que je voudrais bien qu'on eu pél dire autant de mon mariage; et si vous for*

| donnez...

LE MARIAGE DE FIGARO. ACTE IL SCÈNE XXI

LE COMTE

Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO

Puisque madame lo veut, que Suzanne le veut, i que vous le voulez vous-même, il faut bien que je i le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, I monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE

Toujours mentir contre l'évidence! A la tin, cela m’irrite.

LA COMTESSE, en riant.

Eh, ce pauvre garçon! pourquoi voulez-vous, 1 toonsieur, qu’il dise une fois la vérité?

FIGARO, bas, ù Suzanne.

Je l’avertis de son danger; c’est tout ce qu’un j honnête homme peut faire.

SUZANNE, bas.

As-tu vu le petit page?

FIGARO, bas.

Encore tout froissé.

SUZANNE, bas.

Ah, pécaire!

LA COMTESSE

Allons, monsieur le comte, ils brûlent «le s’unir : leur impatience est naturelle! entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, « part.

Et .Marceline, Marceline... (haut.) Je voudrais être au moins vêtu.

LA COMTESSE

Pour nos gens! Est-ce que je le suis?

FIGAKU, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE

ANTONIO

ANTONIO, demi -gris, tenant un pot de giroflée» écrasées.

Monseigneur! monseigneur!

LE COMTE

Que me veux-tu. Antonio?

ANTONIO

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres, et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COUTE

Par ces fenêtres?

Regardez comme ou arrange mes giroflées!

SUZANNE, bas , â Figaro.

Alerte ! Figaro, alerte !

FIGARO

Monseigneur, il est gris dès le malin.

ANTONIO

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTR, avec Jeu.

Cet homme! cet homme! où est-il?

ANTONIO

Où il est?

LE COMTE

Oui.

ANTONIO

C'est ce que je dis. U faut me le trouver, déjà. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui* prends soin de votre jardin. Il y tombe un homme; et vous sentez... que ma répulaliou en est effleurée.

SUZANNE, bas, ù Figaro.

Détourne, détourne!

Tu boiras donc toujours?

ANTONIO

Eh! si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO

Boire sans soif et faire l'amour eu tout temps, madame, il n'y a qpe ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, vivement.

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO

Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE

Comment donc?

ANTONIO, se touchant le front.

Si vous n'avez pas assez «le ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE le secoue avec colère.

On a, dis-tu, jeté un homme par celte fenêtre? antonio.

Oui, mon excellence; tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE, impatienté.

Après ?

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis ! donné contre la grille une si fière gourde â la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (Levant le doigt.)

LE COMTE

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO

! Oh! que oui-dà!... si je l'avais vu pourtant. SUZANNE, bas , ù Figaro.

| Il ne l’a pas vu.

FIGARO

Voilà bien du train pour un pot «le fleurs! Combien te faut-il, pleurard, avec ta giroflée? Il est ! inutile de chercher, monseigneur; c’est moi qui | ai sauté.

LE COMTE

] Comment, c’est vous!

oü‘2 LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE II, SCÈNE XXII.

ANTONIO

Combien te faut-il, pleurard ? Votre corps a donc bien grandi depuis ce teinps-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet!

Certainement ; quand on saute, on se pelo- 1 tonne...

ANTONIO

M'est avis que c’était plutôt... qui dirait, le gringalet de page.

LE COMTE

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO

Oui, revenu tout exprès avec son cheval de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

« ANTONIO

Ob ! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça; je n’ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même. |

LK COMTE

Quelle patience!

PIGARO.

J 'étais dans la chambre des femmes eu veste blanche : il fait un chaud!... J’attendais là ma Suzanette, quand j’ai ouï tout à coup la voix de mon- \ seigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l’occasion de ce billet ; et s’il faut avouer ma bêtise, j’ai sauté sans ré- , flexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. {Il frotte *on pied.)

ANTONIO

Puisque c’est vous, il est juste de vous rendre j ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombaul.

LE COMTE se jette dessus.

l)onne-le-moi. {Il outre le papier et le referme.)

FIGARO, à part.

Je suis pris.

LK COMTE, ù Figaro,

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche?

FIGARO, embarrassé, f ouille dans set poches et en lire des

papiers.

Non sûrement... Mais c'est quej'eii ai tant. Il faut répondre à tout... (// regarde un des papiers.) Ceci? Ah! c'est une lettre de Marceline, eu quatre pages; elle est belle!... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?... Non, la voici... J'avais l étal des meubles du petit château dans l'autre poche... {Le comte rouvre le papier qu'il tient.

LA COMTESSE, bas, A Suzanne.

Ah, dieux ! Suzon, c'est le brevet d'officier.

SUZANNE, beu, à Figaro.

Tout est perdu, c'est le brevet.

LK COMTE replie le papier .

Eh bien! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

ANTONIO, s'approchant de Figaro.

Monseigneur dit si vous ne devinez pas?

FIGARO le repousse.

Fi donc! vilain qui me parle dans le neel

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO

A, a, a, ah ! povero! ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh ! étourdi que je suis ! que fera-t-il sans sou brevet? Il faut courir...

LE COMTE

Pourquoi vou9 l’aurail-il remis?

FIGARO, embarrassé.

désirait qu’on y fit quelque chose

LK COMTE regarde son papier.

II n’y manque rieu.

LA COMTESSE, bas , à Suzanne.

Le cachet.

SUZANNE, bas, u Figaro.

Le cachet manque.

LE COMTE, A Figaro.

Vous ne répondez pas?

FIGARO

C’est... qu'en effet il y manque peu de chose. Il dit que c'est l’usage.

LE COMTE

L'usage t l’usage! l’usage de quoi?

D’y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

LF. COMTE rouvre le papier et le chiffonne de colère.

Allons, il est écrit que je ne saurai rien, (a part. ; C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas! {Il veut sortir arec dépit.)

FIGARO, l'arrêtant.

Vous sortez sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LK COMTE, GIUPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, Sl- ZANNE, ANTONIO; raleti dtt comte, ses vassatu.

MARCELINE, nU comte.

Ne l'ordonnez pas, monseigneur! Avaul de lui faire grâce, vous nous devez justice. Il a des engagements avec moi.

LK COMTE, A part.

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO

Des engagements! De quelle nature? Expliqueivous.

MARCELINE

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

(La comtesse s'assied sur une bergère. Suzanne est demèrt elle.)

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE

D’uue obligation de mariage.

LE MARIAGE DE FIGARO

FIGARO

I u billet, voila tout, pour de l'argent prêté.

Marceline, au comie.

Sous condition de m’épouser. Vous ôtes un grand seigneur, le premier juge de la province...

LE COMTE

Présentez-vous au tribunal, j’y rendrai justice à tout le inonde.

BAZILE, muni tant Marceline.

En ce cas, votre grandeur permet «pie je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

• LE COMTE, A part.

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO

Autre fou de la môme espère!

LE COMTE, en colère , ù Bazile.

Vos droits! vos droits! Il vous convient bien de ; parler devant moi, maître sot !

ANTON 10, frappant dans ta main .

II ne l’a, ma foi, pas manqué du premTercoup: c’est son nom.

LE COMTE

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l’examen ; de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d’audience. Honnête Bazilc, agent j fidèle et sftr, allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE

Pour son affaire?

LE COMTE

Et vous m’amènerez le paysan du billet.

BAZILE

Est-ce que je le connais?

LE COMTE

Vous résistez !

BAZILE

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE

Quoi doue?

BAZILE

Homme à talent sur l’orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi surtout est d’amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPK-SOLBIL savante.

J’irai bien, monsigneu, si cela vous plaira.

LE COMTE

Quel est ton nom et ton emploi?

SCÈNE XXIII

les acteurs précédents, excepté LE COMTE. BAZILE, A lui-même.

Ah! je n’irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO

Qu'une cruche.

BAZILE, A part.

| Au lieu d'aider à leur mariage, je m’en vais asi surcr le mien avec Marceline. (« ftqaro.) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (// ta j prendre la guitare sur le fauteuil du fond.)

FIGARO le suit.

Conclure! oh ! va, ne crains rien ; quand même tu ne reviendrais jamais... Tu n'as pas l'air en train 1 de chanter; veux-tu que

je commence?... Allons, gai, haut la-mi-la, pour ma fiancée. (// se met en I marche â reculons f danse en chantant la séguedille tui - 1 vante. Bazilc accompagne, et tout le monde le suit.)

Je préfère à richesse La sagesse De ma Suzon ,

Zo n, zon, zou,

Zon, zou, zon,

Zon, zon, zou,

Zon, zon, zon.

Aussi «u peut i liesse Est maflrcssn De ma raison ,

Zon, zon, zon ,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon.

'Le bruit s'éloigne, on n entend pus le reste.)

Je suis Gripc-Soloil, mon bon sigueu; le petit , palouriau des chèvres, commandé pour le l'eu d ur- ! tilicc. C'est fêle aujourd'-hui dans le Iroupiaii; et | je sais ous-ce-qu'cst toute l'enragée boutique â prêtés du pays.

Ton zèle me plaît; vas-y : mais vous (<« Bazilc), accompagnez monsieur eu jouant de la guitare, et

SI /ANNE, LA COMTESSE

LA COMTESSE, dans MU bergère.

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m’a valu avec son billet.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE III, SCENE III

SUZANNK-

Ali ! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! Il s'est terni tout à cou|> : mais ce n'a été qu'un nuage; et par degrés vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE

Sans hésiter, le charmant enfant I Léger.. .comme une abeille!

Ah! ce fatal jardinier! Tou! cela m'a remuée au point... que je ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE

Ali! madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paraisse.

LA COMTESSE

Crois-tu que le comte eu soit la dupe? Et s'il trouvait cet enfant au cbàtcau !

SUZANNE

Je vais recommander de le cacher si bien...

LA COMTESSE

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d’arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE

Il est certain que je n’irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE le Ut C.

Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j’y allais moi-même?

SUZANNE

Vous, madame?

LA COMTESSE

Il n'v aurait personne d'exposé... Le comte alors ne pourrait nier... Avoir puni sa jalousie et lui prouver son infidélité, cela serait... Allons, le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu le rendras au jardin. Mais surtout que personne...

SUZANNE

Ah! Figaro.

LA COMTESSE

Non, non. Il voudrait mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma cauuc ; que j'aille y rêver sur la terrasse. {Smamc cotre dam le cabinet de toilette.)

SCÈNE XXV

LA COMTESSE, tenir .

Il est assez elTronté, mon petit projet! [Bllcurc tonne.) Ah! le ruban! mou joli ruban! je t'oubliais! [Elle le prend tue sa berrjtre et le rosie.} Tu UC me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! M. le comte, qu'avez-vous fait? Et moi! que fais-je eu ce moment?

LA COMTESSE, SUZANNE

[La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUZANNE

Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE

Souvictis-loi que je t'ai défendu d'en dire un mol à Figaro.

Suzanne, avec joie. #

Madame, il est charmant votre projet! Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et, quelque chose

qui arrive, mon mariage est maintenant certain.

(Elle baise la main de sa maîtresse. Elles sortent.) Pendant l’entracte , des valets arrangent la salle d'audiettee . on apporte les deux banquettes ù dossier du avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pote une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre, vert le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. Ou met la table du greffier et son tabouret de côté sur U devant, et des sièges pour Drid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.

SCÈNE III

LE COMTE, PEDRILLE revient.

PBDB1LLB.

Excellence?

Ui COMTE.

On ne l'a pas vu?

LE MAKIAGE DE FIGARO, ACTE 111, SCÈNE V

PHDRILLK.

Aine qui vive.

LK COMTE

Prenez le cheval barbe

PKDRILLK.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LK COMTE

Ferme, d’un trait, jusqu'à Séville.

PKDIULLE.

Il n’y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LB COMTE

Kn descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE

Dans l'hôtel?

Oui; surtout depuis quel temps.

PKDRILLK.

J'entends.

LE COMTE

Ucmets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE

Et s’il n’y était pas?

LE COMTE

Revenez plus vite, et m’en rendez compte. Allez.

SCÈNE IV

LE COMTE , seul, marcltr en rivant.

J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazilc!... La colère n’est bonne à rien. — Ce billet, remis par lui, qui m’avertit d'une entreprise sur la comtesse; la caméristе enfermée quand j'arrive; la maîtresse aflcctée d'une terreur fausse ou vraie; un homme qui saute parla fenêtre, et l’autre après qui avoue... ou qui prétend que c’est lui... Le fil m'échappe. Il > a là dedans une obscurité... Des libertés chez, mes vassaux, qu’importe à gens de cette étoffe? Mais la comtesse! Si quelque insolent attentait... Où m'égare-je? En vérité, quand la tète se monte, l’imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s’amusait; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle se respecte; et mon honneur... Où diable on l'a placé! De l’autre part, où suis-je? Celle friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret?... Comme il n'est pas encore le sien!... Oui donc m'enchaîne à cette fantaisie? J'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l’irrésolution! 81 je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. — Ce Figaro sc fait bien attendre! Il faut le sonder adroitement (Figaro paraît dans le fond; Il •'arrête), et tâcher, dans la conversation que je vais «voir avec lui, de démêler d’une manière détourne s il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

I.K COMTE

. . . S’il en sait par elle un seul mot...

FIGARO, à part.

Je m’en suis douté.

LE COMTE

... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, il part.

Les amours de monsieur Bazilc?

LE COMTE

... Et voyous ce que nous ferons de la jeune. FIGARO, d part.

Ali! ma femme, s’il vous plaît.

LE COMTE te retourne.

Hein! quoi? qu’est-cc que c'est?

FIGARO s'avance.

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE

Et pourquoi ces mots?...

FIGARO

Je n’ai rien dit.

LE COMTE répète.

Ma femme , s'il vous plaît?

PÏGARO.

C’est... la lin d’une réponse que je faisais : allez le dire à ma femme , s'il cous plaît.

le comte se promène.

Su femme!... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, feignant rf assurer son habillement.

Je m’étais sali sur ces couches en tombant; je me changeais.

le comte.

Faut-il une heure?

FIGARO

Il faut le temps.

LE COMTE

Les domestiques ici... sont plus longs às'habillcr que les maîtres!

C’est qu’ils n’ont point de valets pour les y aider.

LP. COMTE

... Je n ai pas trop compris ce qui vous avait f°rcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO

l’n danger! on dirait que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE

Essayez de nie donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet ! Vous entendez fort bien que ce u’esl pas le danger qui m’inquiète, mais le motif.

50ü LE MARIAGE UE FIGARO,

FIGARO

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Morena ; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! Je me trouve là par hasard : qui sait daus votre emportement si...

LE COMTE, interrompant.

Vous pouviez fuir par l’escalier.

FIGARO

Et vous, me prendre au corridor.

LK COMTE, en colère.

Au corridor! (à part.) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

P1GARO, a part.

Voyons-le venir, et jouons serré.

LF. COMTE, radouci.

Ce n'est pas ce que je voulais dire ; laissons cela. J’avais... oui, j’avais quelque envie de t’emmener à Londres, courrier de dépêches... Mais, toutes réflexions faites...

FIGARO

Monseigneur a change d’avis?

LE COMTE

Premièrement, tu ne sais pas l’anglais.

FIGARO

Je sais God-dam.

LE COMTE

Je n'entends pas.

F1GAHO.

Je dis que je sais God-dam.

LE COMTE

Hé bien?

FIGARO

Diable! c'est une belle langue que l'anglais, il en faut peu pour aller loin. Avec God-dam, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. (H tourne la broche.) God-dam ! Ou vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d’excellent bourgogne ou de clairet? rien que celui-ci. (// déhanche une bouteille .) God-dam! On vous sert un pot de bière, eu bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudesen arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mi-

gnardemenl tous les doigts unis sur la bouche. Ah! God-dam ! Elle vous sangle un soufflet de crochcteur : preuve qu elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que God-dam est fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, fl part.

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

ACTE III , SCENE V

FIGARO, à part.

Il croit que je ne sais rieu; travaillous-le un peu daus sou genre.

LE COMTE

Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO

Ma foi, mouseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE

Je la préviens sur tout, et la comble de présents.

Vous lui donnez, mais vous ôtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE

... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE

Combien la comtesse t'a-t-elle donne pour celle belle association? ^

FIGARO

Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur, n’huroi- ' lions pas l’homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE

i Pourquoi faut-il qu’il y ail toujours du louche i en ce que tu fais?

FIGARO

| C'est qu’on en voit partout quand on cherche des ; loris.

LE COMTE

Luc réputation détestable!

FIGARO

Et si je vaux mieux qu elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

Cent fois je t’ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO

Comment voulez-vous? ta foule est là : chacun veut courir; on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut: le reste est écrasé. Aussi c’est fait; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE

A la fortune ? |a part.) Voici du neuf.

FIGARO

(a pan.) A mon tour maintenant, (haut.) Votre Excellence n a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier étrenne des nouvelles intéressantes: mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l’Andalousie...

LK COMTE

Qui l'empêcherait de l’eminener à Londres?

FIGARO

Il faudrait la quitter si souvent, que j’aurais bientôt du mariage par-dessus la tète.

;le

LB MARIAGE DE FIGARO, ACTE III, SCÈNE IX. r,(TC

Avec du caractère et de l'esprit, lu pourrais un > jour l’avancer dans les bureaux.

FIGARO

De l’esprit pour s’avancer? Monseigneur se ri t du mien. Médiocre et rampant, cl l’on arrive à lotit.

LF. COMTE.

... Il ne faillirait qu’étudier un peu sons moi la politique.

FIS ARC

Je la sais.

LE COMTE

Comme l’anglais, le fond de la langue !

FIGARO

Oui, s’il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre ; d’igiiorer ce qu’on sait, de savoir tout ce qu’on ignore ; d’entendre ce qu’on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu’on entend; surtout de pouvoir au delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu’il n’y en a point ; s’enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond quand j on n’est, comme on dit, que vide et creux; jouer j bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres; amollir des cachets. I intercepter des lettres, et tâcher d’ennoblir la pau- ' vreté des moyens par l’importance des objets : voilà toute la politique, ou je meure !

le comte.

Eh ! c’est l’intrigue que tu définis!

FIGARO

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra ! J'aime mievx ma m ïe, oh yai! comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, ù pan.

Il veut rester. J'entends... Suzanne m’a trahi.

FIGARO, ô pari.

Je l’enfile, et le paye en .sa monnaie.

LF. COMTE.

Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence sc permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, raillant.

Au tribunal le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FiG.vno.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO

Eh ! qui le sait, monseigneur? Tempo e qhfant' uomo, dit l'italien; il dit toujours la vérité : j c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou j du bien.

SCÈNE VII I.E COMTE, FIGARO

FIGARO reale un moment rt regarder le comte qui rêve .

... Est-ce là ce que monseigneur voulait?

LE COMTE, revenant à lui.

Moi?... Je disais d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO

Hé, qu'est-ce qu'il manque? Le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(Il son .)

SI ZANNE, I.E COMTE

Suzanne, essoufflée.

Monseigneur... pardon, monseigneur...

LE COMTE, avec humeur.

Qu'cst-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE

Vous êtes en colère!

LE COMTE

Vous voulez quelque chose apparemment?

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE III, SCÈNE XII

SUZANNE, timidement. .

C est que ma maitressc a ses vapeurs. J'accourais i vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'iusfant.

LE COMTE le lut donne.

Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE

Kst-cc que les femmes de mou état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE

Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE

bn payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE

Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, baissant les yeut.

Monseigneur, j’avais cru l’entendre.

LE COMTE

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, tes yeux baissés.

Et n’est-ce pas mon devoir d ecouter Son Excellence?

LE COMTE

Pourquoi donc, cruelle fille, ne me l’avoir pas dit plus tôt!

SUZANNE

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE

Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE

Est-ce que je ne m’y promène pas tous les soirs?

LE COMTE

Tu m'as traité ce malin si sévèrement!

SUZANNE

Ce matin? — Et le page derrière le fauteuil?

LE COMTE

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazilc, de ma part?...

SUZANNE

Quelle nécessité qu'uu Bazilc?...

LE COMTE

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous u'aycz tout dit I

Dame! oui, je lui dis tout... hors ce qu'il faut ; lui taire.

LE COMTE, en riant.

Ali ! charmante! Et tu me le promets? Si luman- 1 quais a ta parole, entendons-nous, mon cœur : point de rendez-vous, point de dot, point de mariage.

SUZANNE, faisant la révérence.

Mais aussi point de mariage, point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE

Ou prend-elle ce quelle dit ? D'honneur j'en rafollerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, riant et rendant le flacon.

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE veut l'embrasser.

Délicieuse créature!

SUZANNE s'échappe.

Voilà du monde.

LE COMTE, fi part.

Elle est à moi.

(/i s'enfuit.)

Allons vile rendre compte à madame.

SCÈNE XI

LE COMTE rwlrc seul.

Ta riens de gagner Ion procès ! — Je donnais là dans un bon piège! O mes chers insolents! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... Mais s'il allait payer la duègne... Avec quoi?... S'il payait... Eeeeh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, eu Figaro, un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? Dans le vaste champ de l'intrigue il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (fi appelle.) Anto... (Il voit entrer Marceline , etc.)

(It sort.)

SCftNE XII

BAHTHOLO, MARCELINE, BRIDOISON.

MARCELINE, û Hrid'oison.

Monsieur, écoulez mon affaire.

HRID’OISON en robe , et bégayant un pett.

Eli bien! pa-arlonsen verbalement.

RARTHOLO.

C’est une promesse de mariage.

MARCELINE

Accompagnée d’un prêt d’argent.

BRIDOISON

J'en-entends. et cætcra, le reste.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE III, SCÈNE XIV. 390

MARCELINE

Non, monsieur, point d'ef ctrlera.

brid'oison.

JVn-cntends : vous avez la somme.

MARCELINE

Non, monsieur; c’est moi qui l’ai prêtée. brid’oison.

J’on-entends bien, vou-ous redemandez l’argent? MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m’épouse. brid'oison.

Eh mais! j’en-entends fort bien ; et lui, veu-eulil vous épouser?

MARCELINE

Non, monsieur; voilà tout le procès!

brid’oison.

Croyez -vous que je ne l’en -entende pas, le procès ?

MARCELINE

Non, monsieur, (â linrtholo.) Où sommes-nous? {a Brid'oison.) Quoi! c’est vous qui nous jugerez? brid’oison.

Est-ce que j'ai acheté ma charge pour autre chose !

Marceline, en soupirant.

C’est un grand abus que de les vendre! brid'oison.

Oui; l’on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

BARTHOLO, MARCELINE, BRID’OISON, FIGARO

rentre en se frottant les mains.

MARCELINE, montrant Figaro.

Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, très-gaiement, A Marceline.

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, M. le conseiller.

brid’oison.

J’ai vu ce ga-arçon quelque part.

PIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, .M. le conseiller.

brid’oison.

Dan-ans quel temps?

FIGARO

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m’en vante.

brid'oison.

Oui, c’est le plu9 jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO

Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu’une misère. brid'oison.

Une promesse de mariage! A -ah! le pauvre benêt.

FIGARO

Monsieur...

brid’oison.

A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO

N’est-cc pas Double-Main, le greffier?

brid'oison.

Oui ; c’è-est qu'il mange à deux râteliers.

FIGARO

Manger! je suis garant qu’il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu pour l’extrait et pour le supplément d’extrait; comme cela se pratique, au reste.

brid’oison.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO

Assurément, monsieur : si le fond des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

brid’oison.

Ce gatron-là n’è-est pas si niais que je l’avais cru d’abord. Hé bien, l’ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO

Monsieur, je m’en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

brid’oison.

. Hein?... Oui , je suis de la-a justice. Mais si lu dois, et que tu-u ne payes pas?...

FIGARO

Alors monsieur voit bien que c’est comme si je ne devais pas.

brid'oison.

San-ans doute. — Hé! mais qu’est-ce donc qu'il dit?

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER

l’hüISSIF.R, précédant le comte, crie.

Monseigneur, messieurs.

LE COMTE

En robe ici, seigneur Brid'oison! Ce n’est qu’une affaire domestique : l’habit de ville était trop bon.

brid'oison.

C'è-cst vous qui l’êtes, monsieur le comle. Mais je ne vais jamais san-ans elle, parce que la forme, voyez-vous, la formel Tel

rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d’un procureur en robe. La forme, la-a forme !

LE COMTE, ù V huissier.

Faites entrer l’audience.

L’HUISSIER va ouvrir en glapissant.

L'audience!

l.lî MARIAGE DE FIGARO, ACTE III, SCÈNE XV,

SCÈNE XV

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, I.RS VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES en habits de fête : le comte t'assied sur le grand fauteuil ; Brid' oison, sur une chaise à côté ; le greffier, sur le tabouret derrière sa table; les juges, les avocats, sur les banquettes : Marceline, ô côté de Bariholo ; Figaro , jur l’autre banquette ; les paysuns et les valets debout derrière.

BIUDOISOX, à Double-Main.

Double-Main, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN lit un papier.

u Noble, très-noble, infiniment noble, «Ion Mro « George, hidalgo, baron île los Altos, y Montes « Ficros, y otros montes; contre Alonzo Calderon, « jeune auteur dramatique. Il est ques-

tion d’une « comédie mort-née. que chacun désavoue, et rc- « jette sur l'autre. »

i.e COMTE.

Ils ont raison tous deux Hors de cour. S’ils fout ensemble un autre ouvrage, pour qu’il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poëke son talent

DOURLE-MAIN lit un autre papier.

u André Petrutchio, laboureur; contre le rece- « veur de la province. » Il s’agit d’un forcement arbitraire.

LE COMTE

L'afTaire n’est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN en prend un troisième. Bariholo cl Figaro

se lèvent.

« Barbe-Agar-Kaab-Madeleine-Nicole-Marcelinc « de Verte-Allure , fille majeure (Marceline se lève et « salue)-, contre Figaro... » Nom de baptême en blanc.

FIGARO

Anonyme.

brid'oison.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO

C’est le inicn.

DOUBLE-MAIN, écrit.

Contre anonyme Figaro. Qualités?

PIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE

Vous ôtes genlilhommt-? [U greffier écrit.)

FIGARO

Si le ciel Petit voulu, je serais le fils d’un prince.

LE COMTE, au greffier.

Allez.

l’huissier, glapissant.

Silence 1 messieurs.

DOUBLE-» A IN Ut.

« Pour cause d'opposition faite au mariage

« dudit Figaro par ladite de Verte-Allure. F.o dnr-

« leur Bartholo plaidant pour la demanderesse, et « ledit Figaro pour lui-môme, si la courte permet. « contre le vœu de l'usage et la jurisprudeuce du « siège. »

FIGARO

L’usage, maître Double-Main, est souvent uo abus. Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tuc-tète, et connaissant tout, hors le fait, s’embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d’ennuyer l'auditoire et d’endormir messieurs : plus boursoufiiés après que s’ils eussent compost YOratio pro Murena. Moi, je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN

En voilà beaucoup d’inutiles, car vous n'étes pa« demandeur, et n’avez que la défense*. Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO

Oui, promesse!

RARTHOLO, mettant ses lunettes.

Elle est précise.

brid’oison.

l-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN

Silence donc, messieurs!

L'HUISSIER, glapissant.

Silence!

RARTHOLO lit.

« Je soussigné reconnais avoir reçu de damoi- « selle, etc... Marceline de Verte-Allure, dans le u château d'Aguas-Frescas, la

somme de deux mille « piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui « rendrai à sa réquisition , dans ce château; et je « l'épouserai , par forme de reconnaissance, etc. « Signé Ftgaro , tout court. » Mes conclusions sont au payement du billet et à l'exécution de la promesse. avec dépens. iu plaide.) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour; et , depuis Alexandre le Grand , qui promit mariage à la belle Thalcstris...

LE COMTE, interrompant.

Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, à Figaro.

Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit : « laquelle somme je lui ! rendrai, ET je l'épouserai; ■ mais « laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai ; » ce qui est bien différent.

le comte.

Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU?

BARTHOLO

Il y a ET.

FIGARO

Il y a OU.

GUI

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE lit, SCENE XV.

rrid'ooon.

Dou-oublc-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN , prenant le papier.

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (If lit.) « E. e. e. e. Damoiselle e.

« e. e. de Verte-Allure e. c. e. lia! laquelle somme

■ je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... EL.. OU... ET... OU... » Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

brid'oisok.

Un pà-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOl.o, plaidant.

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copu- 1 lative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase; je payerai la demoiselle, ET je l'cpou- ' serai.

FIGARO, plaidant. •

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare lesdits membres; je payerai la donzelle, OU je l'épouserai.

A pédant, pédant etdemi. Qu'il s’avise de parler latin, j’y suis Grec, je l'extermine.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO

J'en demande acte.

BARTHOLO

Et nou9 y adhérons. Un si mauvais rcrugc ne sauvera pas le coupable. Examinons le titre en ce sens. |f/ fîi.) « Laquelle somme je lui rendrai dans «ce château, où je l’épouserai. * C’est ainsi qu'on dirait, messieurs : « Vous vous ferez saigner dans i

■ ce lit, où vous resterez chaudement; » c’est dans lequel. « Il prendra deux grains de rhubarbe, où

■ vous Inèlerez un peu de tamarin; » dans lesquels on mêlera. « Ainsi château où je l'épouserai, » messieurs, c'est «château dans lequel... »

FIGARO

Point du tout; la phrase est dan9 le sens de celle-ci : « Ou la maladie vous tuera, ou ce sera le « médecin; » ou bien le médecin; c’cst incontestable. Autre exemple : « Ou vous n'écrirez rien qui « plaise, ou les sots vous dénigreront; » ou bien les sots. Le sens est clair; car, audit cas, sots ou méchants , sont le substantif

qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe ? Ainsi, je la payerai dans ce château, virgule, ou je l'épouserai...

BARTHOLO, vite.

Sans virgule.

FIGARO, vite.

Elle y est. C'est virgule , messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTOLO, regardant le papier, vite.

Sans virgule, messieurs.

FIGARO, vite.

Elle y était, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, vile.

Oui; nous nous marions, séparés de biens.

FIGARO, vite.

Et nous de corps, dès que le mariage n'est pas quittance.

(l.et juges se lèvent et opinent tout bat.)

BARTHOLO

Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN

Silence, messieurs!

L*IIUISSIER, glapissant.

Silence!

BARTHOLO

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

Je défends cette demoiselle.

FIGARO

Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu’on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés. C’est dégrader le plus noble institut.

(Les juges continuent d’opiner bas.)

ANTONIO, à Marceline, montrant les juges.

Qu'ont-ils tant à balbufifler?

MARCELINE

On a corrompu le grand juge; ileorrompt l’autre, cl je perds mon procès.

BARTHOLO, bas , ft'nn tan sombre.

J’en ai peur.

FIGARO, gaiement.

Courage, Marceline!

DOUBLE-MAIN se lire; u 'Marceline.

Ah! c’est trop fort ! je vous 'dénonce; et, pour l’honneur du tribunal, je demande qu’avant faire droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LF. COMTE s’assied.

Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle; un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c’est assez des autres abus. J'en vais corriger un second, en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s’y refuse est un grand ennemi des lois. Que peut requérir la demanderesse? Mariage à défaut de payement; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN

Silence, messieurs!

l’huissier, glapissant.

Silence!

LE COMTE

Que nous répond le défendeur? Qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

LE MARIAGE RE FIGARO, ACTE III, SCENE XVI

FIGARO, avec joie .

J'ai gagné!

LE COMTE

Mais, comme le texte dit : « Laquelle somme je « payerai à sa première réquisition, ou bien j'é- « po userai, etc , » la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. {// se lire.) figaro, stupéfait.

J'ai perdu.

ANTONIO, avec joie.

Superbe arrêt !

En quoi, superbe?

ANTONIO

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, monseigneur.

SCÈNE XVI

LE COMTE, allant de côté et d'autre; MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE s'assied.

Ah! je respire!

FIGARO

Et moi, j 'étouffe.

LE COMTE, à part.

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, ù part.

El ce Bazile qui devait s’opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revieut? — (ou comte mi sort.) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE

Tout est jugé.

FIGARO, rt Brid'oison.

C’est ce gros enflé de conseiller...

BRI d’oison.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme line fois. (Lt comte s'arrête.)

BARTHOLO

Vous l’épouserez.

FIGARO

Sans l’aveu de mes nobles parents?

BARTHOLO

Nommcz-les, montrez-les.

FIGARO

Qu’on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO

Le fat! c’est quelque enfant trouvé!

Fie a no.

Enfant perdu, docteur, ou plutôt enfant volé. LE COMTE retient.

Volé, perdu, la preuve? Il crierait qu’on lui fait injure.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d’or trouvés sur moi par les brigands n’indiqueraient pas ma haute naissance, la précaution qu’on avait prise de me faire des marques distinctives témoignerait assez combien j’étais un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras...

[Il veut se dépouiller le bras droit.)

MARCELINE, se levant vivement.

Une spatule à ton bras droit?

FIGARO

D’où savez-vous que je dois l’avoir?

MARCELINE

Dieux ! c'est lui !

FIGARO

Oui, c’est moi.

BARTHOLO, â Marceline.

Et qui? lui!

Marceline, vivement.

C’est Emmanuel.

BARTHOLO , à Figaro.

Tu fus enlevé par des bohémiens?

FIGARO, exalté.

Tout près d’un château. Bon docleur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d’or n'arrêteront pas mes illustres pareuts.

BARTHOLO, montrant Marceline.

Voilà ta mère.

FIGARO

... Nourrice?

BARTHOLO

Ta propre mère.

le comte.

Sa mère î

FIGARO

Expliquez-vous.

MARCELINE , montrant Bartholo,

Voilà ton père.

FIGARO, désolé.

O o oh ! ave de moi !

MARCELINE

Est-ce que la nature no te l a pas dit mille fois?

FIGARO

Jamais.

LE COMTE , à part.

Sa mère !

BRI d’oison.

C’est clair, i-il ne l'épousera pas.

Ni moi non plus.

I. Ce qui nuit, enfermé dans ce» deu» eroebrU, a été rrtrawlié par 1rs romédfens français aui (rpréarnlatioas dr Pari*.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE III, SCÈNE XVIII

MARCELINE

Ni vous! El votre fils? Vous m'aviez juré...

IIARTHOI.O.

J’étais fou. Si de pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d’épouser tout le monde.

iuhd'oison.

E-et si l’on y regardait de si près, pe-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO

Des fautes si connues ! une jeunesse déplorable !

MARCELINE, s’échauffant par degrés.

Oui, déplorable, et plus qu’on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes, ce jour les a trop bien prouvées! Mais qu’il est dur de les expier après trente ans d’une vie modeste! Jetais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu’on m’a permis d’user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent, pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui , peut-être, en sa vie, a perdu dix infortunées !

FIGARO

Les plus coupables sont les moins généreux ; c'est la règle.

MARCELINE, vivement.

Hommes plus qu'iugrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! C’est vous qu’il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous et vos magistrats, si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état

pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, en colère.

Ils fout broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE , ejcaltie. .

Dans les rangs même plus élevés, les femmes if obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes! Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié !

FIGARO

Elle a raison I

LE COMTE , à part.

Que trop raison !

. brio'oison.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas : cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j 'cn réponds. Vis entre une épouse,

une mère tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi , mon fils; gai, libre et bon pour tout le monde; il ne manquera rien à la mère.

FIGARO

Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet ! Il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard altrappé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais nu* tourmenter pour savoir à qui je les dois! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les 'malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas mêmequaud ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendons.]

LF. COMTE.

Sot événement qui me dérange!

BlUn'oiSON, û Figaro.

Et la noblesse, cl le château? Vous impo-osez à la justice.

FIGARO

Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice! Après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! Mais puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses... et vous, ma mère, embrassez-inoi... le plus maternellement que vous pourrez.

(Marceline lui saute au cou.)

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRHV01S0N

j ANTONIO, voyant Figaro embratrer ta mbrr,tlil rt Saumne.

I Ali oui, payer ! Tiens, liens.

SUZANNE se retourne.

J’en vois assez: sortons, mon oncle.

FIGARO, l'arrêtant.

Non, s’il vous plaît. Que vois-tu donc?

Ma bêtise et ta lâcheté.

LE MARIAGE DE FIGARO» ACTE III, SCÈNE XIX

FIGARO

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, «i colère.

Et que tu l’épouses à gré, puisque tu la caresses, i

FIGARO, gaiement. *

Je la caresse, mais je ne l'épouse pas.

(Suzanne veut sortir, Figaro la retient.) SUZANNE lui lionne un soufflet.

Vous ôtes bien insolent d’oser me retenir.

FIGARO, à la compagnie.

C’est-il çâ de l’amour? Avant de nous quitter, • je t’en supplie, envisage bien cette chère femme- là. i

SUZANNE

Je la regarde.

FIGARO

Et tu la trouves?... *

SUZANNE

Affreuse.

FIGARO

El vive la jalousie! elle ne vous marchande pas. | MARCE-LINE, les bras ouverts.

Embrasse ta mère, ma jolie Suzannelte. Le mé- i chant qui te tourmente est mon flls.

SUZANNE court à elle.

Vous, sa mère! (Elles restent dans les bras l'une de l'autre .)

ANTONIO

C’est donc de tout à l'heure?

FIGARO

... Que je le sais.

Marceline, exaltée.

Non, mon cœur entraîné vers lui ne se trompait que de motif; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO

Et moi le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusais; car j étais loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE lui remet un papier.

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE lui jette la bourse.

Prends encore celle-ci.

Grand merci.

MARCELINE, exaltée.

Fille assez malheureuse, j'allais devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères! Embrassez-moi, mes deux enfants; j'unis en vous toutes mes tf-ndresses. Heureuse autant ■ que je puis l'être, ah! mes enfants, combien je vais aimer.

FIGARO, attendri, avec vivacité.

Arrête donc, chère mère! arrête donc ! Voudraistu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaisse? Elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité! J'ai manqué d'en être honteux ; je les sentais couler entre mes doigts: regarde (il montre ses doigts écartés) ; et je les retenais bêlement! Va te promener la honte! je veux : rire et pleurer en même temps; on ne sent pas |

deux fois ce que j'éprouve. (// embrasse sa mère d'un

côté, Suzanne de l'autre.)

MARCELINE

O mon ami.

SUZANNE

Mon cher ami !

BRId’oison , s'essuyant les yeux d’un mouchoir.

Eh bien ! moi. je suis donc bè-ôle aussi? FIGARO, exalté.

Chagrin, c’est maintenant que je puis te défier! Atteins-moi, si tu l’ose, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, à Figaro.

Pas tant de cajoleries, s’il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main?

RARTBOLO. ,

Ma main! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d’un tel drôle! ANTONIO, ù Bartholo.

Vous n êtes donc qu’un père marâtre? (a Figaro. En ce cas, nol’galaut, plus de parole.

SUZANNE

Ah! mon oncle...

ANTONIO

Irai-je donner l’enfant de not’sœur à sti qui n’est l’enfant de personne?

bbi d’oison.

Est-ce que cela se peut, imbécile? On-on est toujours l’enfant de quelqu’un.

ANTONIO

Tarare!... Il ne l’aura jamais.

(Il sort.)

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON

RARTHOLO, à' Figaro.

El cherche à présent qui t’adopte.

(Il veut sortir.)

MARCELINE, courant prendre Bartholo ù bras-le-corps , le ramène.

Arrêtez, docteur, ne sortez pas!

FIGARO, a part.

Non, tous les sots d'Andalousie sont', je crois, déchaînés contre mou pauvre mariage!

SUZANNE, (I Bartholo.

Bon petit papa, c’est votre fils.

MARCELINE , à Bartholo. •

De l’esprit, des talents, de la figure.

FJGARO, à Bartholo.

VA qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO

Et les cent écus qu’il m’a pris?

MARCELINE, le caressant.

Nous aurons tant de soin de vous, papa !

LE MARIAGE I)E FIGARO, ACTE IV, SCÈNE I

SUZANNE, le carénant.

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BAKTHOLO, attendri.

Papa! bon papa! petit papa! Voilà que je suis plus béte encore que monsieur, moi. < I /outrant Brid'oison.) Je me laisse aller comme un enfant. (Marceline et Suzanne l'embrassent.) Oh! UOU , je liai pas (lit oui. [Il te retourne.) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S’il machinait quelque autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE

Courons, courons.

[Ils entraînent Battholo dehors.)

FIGARO, SUZANNE

FIGARO, la tenant ft brat~le-corpt.

Ile bien ! amour, es-tu contente? Elle a converti son docteur, celte fine langue dorée de ma mère! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que monseigneur qui rage, car enlln notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu do ce bon résultat.

SCZANXE.

As-tu rien vu de plus étrange?

riUAHO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l’excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait; j'étais tourmenté par une furie! Tout cela s'est changé, pour nous, dans la plus bonne des mères. Ricr, j’étais comme seul au monde, et voilà que j'ai tous mes parents : pas si magnillques, il est vrai, que je me les

étais galonnés; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

sczaxMt.

Aucune îles choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée?

FIGARO

Le hasard a mieux Tait que nous tous, ma petite. Ainsi va le monde : on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre; et, depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la lerre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par sou chien, tous sont le jouet de scs caprices. Encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimagle aveugle qu'on nomme Amour... (H la re-

prend tendrement ù bras-le-corps.)

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui te mène à ta jolie mignonne porte; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, riant.

L'Amour et toi?

FIGARO

Moi et l'Amour.

SUZANNE

El vous ne chercherez pas d'autre gile?

FIGARO

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE

Tu va» exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO

Ma vérité la plus vraie!

SUZANNE

Fi donc, vilain ! En a-t-on plusieurs?

FIGARO

Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu avec le temps vieilles folies dcvienncnPsagesso, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire : et celles qu'on vaille, sans y ajouter loi; car toute vérité n'est pas bonne à croire : et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE

J'aime ta joie, parce quelle est folle ; elle annonce que lu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO

Ou plutôt n’en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE

| Tu ne vcùx donc plus qu’il ait lieu?

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE IV, SCÈNE III

FIGARO

Si vous m'aimez, Suzon, voire parole d'honneur sur ce point : qu’il s’y morfonde; et c’est sa punition.

SUZANNE

Il m’en a plus coûté de l'accorder que je n’ai de peine à la rompre : il n’en sera plus question.

Ta bonne vérité!

SUZANNE

Je ne suis pas comme vous autres savants, moi ! Je n’en ai qu'une.

FIGARO

Et tu m’aimeras un peu?

SUZANNE

Beaucoup.

FIGARO

Ce n’est guère.

SUZANNE

Et comment?

FIGARO

En fait d’ainour, vois-tu, trop n’est pas même assez.

SUZANNE

Je n’entends pas toutes ces finesses; mais je n’aimerai que mon mari.

FIGARO

Tiens parole, et lu feras une belle exception à l’usage.

(Il veut l'embrasser.)

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE

Ah ! j’avais raison de le dire; en quelque endroit qu’ils soient, croyez qu’ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c’est voler l’avenir, le mariage et vous-même, que d’usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s’impatiente.

FIGARO

Il est vrai, madame, je m’oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (// veut emmener Suzanne.)

LA COMTESSE ht retient.

Elle vous suit.

SUZANNE, LA COMTESSE

LA COMTESSE

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêlement?

SUZANNE

Il uc faut rien, madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

la coMrutei.. f

Ah! vous changez d avis.

SUZANNE

C'est Figaro.

LA COMTESSE

Vous me trompez.

Bonté divine!

LA COMTESSE

Figaro n’est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE

Madame! et que croyez-vous donc?

LA COMTESSE

Quentin, d’accord avec le comte, il vous fiche a présent de m’avoir confié scs projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (Elle veut sortir.)

SUZANNE se jette rt neuottj .

Au nom du ciel, espoir de tous ! vous ne savez paa, madame, le mal que vous faites à Suzanne! Après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez!...

LA COMTESSE la relire .

Hé mais... je ne sais ce que je dis ! En me cédant ta place au jardin, tu n’v vas pas, inon cœur; tu tiens parole à ton mari, tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE

Comme vous m’avez affligée!

LA COMTESSE

C’est que je ne suis qu’une étourdie. (Elle labaiu au front.) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE lui baise la main.

Le mot de jardiu m'a seul frappée.

va comtesse, mvn/rom la table.

Prends cette plume, et fixons un endroit. suzakxe.

Lui écrire !

LA COMTESSE

il le faut.

SUZANNE

Madame ! au moins c'est vous...

la comtesse.

Je mets tout sur mon compte. (Swcaniir s'assit, la comtesse dicte.)

u Chanson nouvelle , mr l'air Qu’il fera beau ce

v soir sous les grands marronniers Qu'il fera

« beau ce soir... >»

SUZANNE écrit.

« Sous les grauds marronniers... » Après?

la comtesse.

Crains-tu qu’il ne t’entende pas?

SUZANNE relit.

C’est juslc. [Elle plie le billet.) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE

Inc épingle, dépêche! Elle servira de réponse. Écris sur le revers : « Renvoyez-moi le cachet. » SUZANNE écrit en riant.

Ah ! le cachet!... Celui-ci, madame, est plus gai que celui du brcvcl.

OOT

LK MARIAGE DE l’IGAUO, ACTE IV, SCENE V.

LA COMTESSE, avec un souvenir douloureux.

Ah!

SUZANNE cherche sur elle.

Je n’ai pas d'épingle, à présent!

LA COMTESSE détaché sa lévite.

Prends celle-ci. [Le ruban du paye tombe de son sein ü terre.) Ah! mon ruban!

SUZANNE le ramasse.

C’est celui du petit voleur! Vous avez eu la cruauté?...

LA COMTESSE

Fallait-il le laisser à son bras? c'eût été joli. Donnez donc!

SUZANNE

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE le reprend.

Excellent pour Fanchelte... Le premier bouquet quelle m'apportera...

INE JEL'.NE BERGÈRE, CHÉRUBIN, r„ J, II,, KAN-

LUETTE et beaucoup de jeunes filles habillées comme

elle , et tenant des boupiets; LA COMTESSE, SU- ZANNE.

FANCHETTE

Madame, ce sont les tilles du bourg qui viennent vous présenter des Heurs.

LA COMTESSE, serrant vite son ruban.

Elles sont charmantes. Je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (Montrant Chimbin.) Quelle est celte aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGÈRE

C’est une cousine à moi, madame, qui u’esl ici que pour la noce.

LA COMTESSE

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l’étrangére. [Elle prend le bouquet de Chérubin , et le baise au front.) Elle en rougit! [h Suzanne.) Ne trouves-tu pas, Suzon... qu’elle ressemble à quelqu’un?

SUZANNE

A s’y méprendre, en vérité.

CHERUBIN, «« port, les mains sur son caur.

Al» ! ce baiser-là m’a clé bien loin!

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, OH milieu d'elles,

FANCHETTE , ANTONIO, LE COMTE, LA COM- TESSE, SUZANNE

ANTONIO

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles I ont habillé chez ma Pille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà sou chapeau d'ordonnance que j'ai relire du paquet. [Il s'avance , et rejardaui tontes les

filles , il reconnaît Chérubin , lui enlève sou bonnet de Jrmmr , ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenettc. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit :) Eh pargueune, v'ià notre officier.

LA COMTESSE recule.

Ah ciel!

SUZANNE

Ce fripouneau!

ANTONIO

Ouand je disais là-haut que c'était lui 1...

LE COMTE , en colère.

Hé bien, madame ?

LA COMTESSE

Hé bien, monsieur! vous rue voyez plus surprise que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE

Oui; mais tantôt , ce matin?

Je serais coupable, en effet, si je dissimulais encore. Il était descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever ; vous nous avez surprises rhabillant : votre premier mouvement est si vif! Il s'est sauvé, je me suis troublée; l'effroi général a faille reste.

LE COMTE, avec dépit, à Chérubin.

Pourquoi n'èles-vous pas parti?

CHÉRUBIN, ôtant son chapeau brusquement.

Monseigneur...

LE COMTE

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, étourdiment.

Ah, monseigneur, entendez-moi I Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours: S» tu veux m'aimer, petite Fanchelte, je te donnerai ce que lu voudras.

LE COMTE, roMÿiuonl.

Moi, j'ai dit cela?

FANCHETTE

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin , donncz-lc-inoi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

l.E COMTE , à part.

Être ensorcelé par un page I

LA COMTESSE

lié bien, monsieur, à votre tour 1 L'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir si je vous cause des inquiétudes, pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

antonio.

Vous aussi, monseigueur? Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, déconcerté , d part.

Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi!

Ü08 LE MAKI AGE DE FiGAHÜ. ACTE IV. SCENE VIII.

I.E COM T K

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après voire chute de ce matin, qui vous a roulé le pied droit!

FIGARO, remit mit la jambe .

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. («« jeunes filles.) Allons, mes belles, allons!

LB COMTE le retourne.

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO

Très-heureux, sans doute; autrement...

ANTONIO le retourne.

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO

Un plus adroit, n'cst-ce pas, serait resté en l'air! (aux jeunes filles.) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO le retourne.

Et, pendant ce temps, le petit page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO

Galopait, ou marchait au pas!...

LE COMTE le retourne.

Et vous aviez son brevet dans la poche!

FIGARO, un peu étonné.

Assurément; mais quelle enquête? (aux jeunes filles .) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, attirant Chérubin par le brus.

En voici une qui prétend que mon neveu futur n’est qu’un menteur.

FIGARO, surpris.

Chérubin!... (« part.) Peste du petit fat!

Y es-tu maintenant?

FIGARO, cherchant.

J’y suis... j’y suis... Hé, qu’est-ce qu’il chante ?

LE COMTE, sir bernent.

Il ne chante pas; il dit que c’est lui qui a saule sur les giroflées.

FIGARO, rêvant.

Ah! s’il le dit... cela sc peut. Je ne dispute pas de ce que j’ignore.

I.E COMTE

Ainsi vous et lui?...

FIGARO

Pourquoi non? La rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge; et quand vous ôtes en colère, il n’y a personne qui n’aime mieux risquer...

LE COMTE

Comment, deux à la fois!...

FIGARO

On aurait sauté deux douzaines. Etqu’cst-ce que cela fait, monseigneur, dès qiVil n’y a personne de blessé? (aux jeunes filles.) Ah çà, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE, outré.

Jouons-nous une comédie? (On entend un prélu le de fanfares.)

Voilà le signal de la inarche. A vos postes, le? belles, à vos postes! Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (Tous s'enfuient ; Chérubin reste seulf la li‘>‘ baissée.)

SCÈNE VII

ClIËItlRtN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LB COMTE, regardant aller Fitjaro.

En voit-on de plu» audacieux? (o« page.) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vite, et que je ne von» rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE

11 va bien s’eunuyer.

CHÉRUBIN, étourdimeut .

.M’ennuyer! j’emporte à mon front du bonheur pour plus’dc cent années de prison. (Il met son chapeau et s'enfuit ./

LE COMTE, LA COMTESSE

(Ln comtesse s'évente fortement sans parler.)

LE COMTE

Qu ‘a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, avec embarras.

Son... premier chapeau d’officier, sans doute; aux enfants tout sert de hochet.

(Elle veut sortir.)

Vous ne nous restez pas, comtesse?

LA COMTESSE

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE

l u instant pour votre protégée, ou je vous croirais eu colère.

LA COMTESSE

Voici les deux noces, asseyons-nous donc poui les recevoir.

LE COMTE, a part.

La noce! Il faut souffrir ce qu'ou ne peut empêcher.

(Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des eùtét

de la galerie.)

MARCHE

Le» Gardes-Cii a»se , fusil anr l'épaule.

L'Alglazil, us Pkrii'HOMKEs, DRID'OISON.

Lis Paysans et tes Paysannes en babil» de fét®.

Hso.t Jechs Pilles portant la loque virginale à plume» blanche».

Dsm al très , le voile blanc.

Peci acties , les gant» et le bouqnet île cAté.

ANTONIO donne la main à Suranné, comme étant celai qui U marie à Figaro.

D'aitnes J ei ses Filles portent une autre toqne, un autre voile, uu autre bouquet blanc, semblables aux premier», pour Marceline.

FIGARO donne la main a Marceline, comme celui qui doit la j remettre au Docteur, lequel ferme la marche, un gros bouquet au i côté. Le» jeune» fille», eu |i»».*ant devant le comte, remettent à »«* , valet» tous les ajustement» destiné» h Suranné et a Marceline.

Las Paysans it les Paysannes «'étant rongé» *or deux c<>- ' tonnes à chaque cAté du »alnn , on dauMt une reprise du fandango l»ir noté) avec de» castagnettes; puis on joue la ritournelle

du duo, pendant laquelle Antonio conduit Suranné au Comte; elle »c met à ! genoux devant lui.

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile , et loi donne le ; bouquet, deux jeune» filles chantent le doo suivant (air noté) :

J eu os épou>s, cbsnls» le» bleafalis si la glaire O un ouilro qui renoue» sut droit» qu'il «ni *ur vou>N Prvftraol »u plat.tr la pin» nobla viciotre.

Il vont rend clisirs st pure sut maie» d« »olrs éjicui.

SI Z ANN E est & genoux, et, pendant le dernier ver» du duo, <-llc tire le Comte par son manteau et lui montre le billet qu elle tient : pui» elle porte la main qu'elle a du côté de» spectateurs à sa tète, ou le Comte a l'air d'ajuster »a toque; die loi donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dan» son sein; on achève de chanter le duo; U fiancée »c relèse, et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient U recevoir de* main» du Coule, et se relire avec elle à l'antre cAté du salon, prés de Marceline.

(On danse une autre reprise du fandangu pendant ce temps.)

LF, COMTE , pressé de lire ce qu'il a reçu , «'avance au bord du tbéétre et tire le papier de son sein ; mai» en le sortant il fait le geste d'un homme qui »'e«t cruellement piqué le doigt ; il le »ocoue. le pre»»c, le suce, et , regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit;

LF. COMTE.

[Pendant gu’il parle , ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.)

Diantre soit des femme*, qui fourrent des épingles partout! (// fa jette ù terre , puis il lit le billet et te baise,)

FIGARO, qui a tout vu, dit ù sa mère et û Suzanne : L'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d’une j épingle, qui l a outrageusement piqué.

La danse reprend : le comte qui a lu le billet le retourne ; 1 il y voit l’invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche ù terre, et rttroure enfin l’épingle, qu’il alla- j che ù sa manche.

FIGARO, d Suzanne et ù Marceline.

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle! Ah! c’est une drôle de lêlc!

Pendant ee temps, Suzanne « ries signes d’intr/tigencearee

la co..itessc. La danse finit: la ritournelle du duo recommence, Figaro conduit Marceline au comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; û P instant où le comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par 1rs cris suivants :

l'huissier , criant à la porte.

Arrêtez donc, messieurs! vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes! les gardes! (Us garde * vont rite ù cette porte.)

LE COMTE , sc levant.

Qu’cst-cc qu'il y a?

l'huissier.

Monseigneur, c’est M. Bazile entouré d’un village entier, parce qu'il chante en marchant#

LE COMTE

Qu’il entre seul.

LA COMTESSE

Ordon nez-moi de me retirer.

LE COMTE

4c u 'oublie pas votre cnmplaisauce.

LA COMTESSE

Suzanne!... Elle reviendra. U part ù Suzanne .) Allons changer d’habits. (Elle sort ai ce Suzanne.) MARCELINE.

Il n’arrive jamais que pour nuire.

FIGARO

Ah ! je m’en vais vous le faire déchanter.

SCÈNE X

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, excepté la comtesse et Suzanne ; BAZILE, tenant sa guitare; GHIPE-SOLE1L.

HAZILE entre en chaulant sur l'air du vaudeville de la fin. (Air noté.)

a Cu’urs *1- lisible*, cu*ur* Adèle*,

« Qui bl.iinez l'ainour léger,

« Cessez vos plainte* cruelles :

« Est -ce un crime de changer?

« Si l’amour porte des aile*, a fi’cst-re pas pour \oltiger?

w N’e*t-cc pas pour voltiger?

« N’eat-re pas pour voltiger?»

FIGARO t'avance ü lui.

Oui, c’est pour cela justement qu’il a des ailes au dos. Notre ami, qu’entendez-vous par cette musique?

RA7.ll. K, montrant Gripe-Soleil .

Qu après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur en amusaut monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL

Bah! monscigncu, il ne m’a pas amusé du tout avec leux guenilles d’ariettes...

LF. COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile?

BAZILE

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m’opposer...

figaho t’approche.

Y a-t-il longtemps que monsieur ua vu la figure d’un fou?

BAZILE

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame... BARTHOLO, en riant.

Eh pourquoi? Laisse-lc parler. *

• IUUd’oISOX t'avance entre eux deux.

Fau-aul-il que deux amis?...

FIGARO

Nous, amis!

BAZILE

Quelle erreur!

FIGARO, Vite.

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, vite.

Et lui, des vers comme un journal?

FIGARO, vite.

Un musicien de guinguette!

BAZILE, lit*.

lu postillon de gazette!

FIGARO, vile.

Cuistre d'oratorio!

BAZILE, vite.

Jockey diplomatique!

le go site, astis.

Insolents tous les deux! *

BAZILE

Il me manque en toute occasion.

FIGARO

C’est bien dit, si cela se pouvait 1

BAZILE

Disant partout que je ne suis qu’uu sol.

FIGARO

Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE

Tandis qu’il n’est pas un chanteur que mon taleul n’ait fait briller.

Brailler.

BAZILE

Il le répète!

FIGARO

Et pourquoi non. si cela est x rai? Es-tu un prince, pour qu’on te llagorne? Souffre la vérité, coquiu, puisque tu n’as pas de quoi gratifier un menteur : ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, à Marceline.

M'avez-vous promis, oui ou non, si, dans quatre ans vous n étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE

A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

TOUS ENSEMBLE

Il* est trouvé.

BAZILE

Qu a cela ne tienne 1

TOUS ENSEMBLE, montrant Fiijaro.

Et le voici.

BAZILE, reculant de frayeur.

J’ai vu le diable !

uni d’oison, it Bazile.

Et vou-ous renoncez à sa chère mère !

BAZILE

Qu’y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d’un garnement?

FIGARO

D’en être cru le fils; tu te moques de inoi! BAZILE, montrant Figaro.

Dès que monsieur est quelque chose ici, je def clore, moi, que je n’y suis plus de rien.

(if tort.)

SCÈNE XI

LES auteurs précédents, excepti Bazile.

BARTHOLO, riant.

Ah! ah! ah! ah!

FIGAno, tanlant de joie.

! Donc à la fin j’aurai ma femme !

LF. COMTE, a part.

\ Moi, ma maltresse! (// st lève.)

HKId'oisox, à Marceline.

Et lou-oul le monde est satisfait.

LE COMTE

Qu’on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS ENSEMBLE

ViVtU! (Ut sortait.)

LE COMTE

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(// veut sortir avec le* autres,)

MIIP&SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE

GRIPE-SOLEIL, à Figaro.

Et moi, je vais aider à ranger le feu d’artifice sous les grands marronniers, comme ou l’a dit. LE COMTE revient en courant.

Quel sot a donné un tel ordre ?

FIGARO

Dû est le mal?

LE COMTE, vivement.

Et la comtesse qui est incommodée, d’où le xerrt

LE MARIAGE HE FIGARO, ACTE IV, SCENE XV

l-clle, l’artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis sou appartement.

FIGARO

Tu l’entends, Gripe-Soleil? La terrasse.

Sous les grands marronniers! belle idée! (t*w s’en allant, ù part.) Ils allaient incendier mou rendezvous !

FIGARO, MARCELINE

FIGARO

Quel excès d'attention pour sa femme! (il veut sortir.)

MARCELINE l'arrête .

Deux mots, mon fils. Je veux m’acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avait rendue injuste envers ta charmante femme : je la supposais d'accord avec le comte, quoique j’eusse appris de Bazile qu’elle l’avait toujours rebuté.

FIGARO

Vous connaissez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis délier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO

... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil , ou c'est la maladie d'un fou. 01» ! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le lui pardonne d'avance; elle aura longtemps travaillé .. (// se retourne et aperçoit Fanchctte qui cherche de côté et d'autre.)

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE

FIGARO

Eceii!... ma petite cousine qui nous écoute!

PANCBBTTE.

Oh! pour ça non : on dit que c'est malhonnête.

FIGARO

Il est vrai; mais comme cela est utile, on lait aller souvent l'un pour l'autre.

FAKC.il BTTB.

Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO

Déjà dissimulée, friponne! Vous savez bien qu'il u'jr peut être.

kanciibtte.

Et qui doue?

F1GAHO.

Chérubin.

FANCHETTE

Ce n est pas lui que je cherche, car je sais lorl E*en où il est : c’est ma cousine Suzanne.

FIGARO

Et que lui veut ina petite cousine?

FANCHETTE

A vous, petit cousin, je le dirai. — G’cst... ce n'est qu’une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, vivement.

Lue épingle! une épingle!.., et de quelle part,

coquine? A votre âge, vous faites déjà un met

(Il te reprend , et dit d'un ton dou.r.) Vous faites déjà très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchettc; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE

A qui doue en a-t-il de se fâcher? Je m’en vais.

FIGARO, l'arrêtant ,

•Non, non, je badine. Tien», la petite épingle eal celle que monseigneur t a dit de remettre à Suzanne, et qui semait à cacheter un petit papier qu'il tenait : tu vois que je suis au Tait.

PAUCHETTR.

pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, cherchant.

t: est qu’il esl assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour te donner la commission.

FANCHKTTK , naïvement.

l’as autrement que vous le dites : Titus, petite VitwhcUt, mais crftr épingle à ta bellt comtat, et dislai seulement i/«e c’est fe cachet des yrarnis marnanier».

FIGARO

lies grands?...

FANCHETTE

Marronniers. 11 esl vrai qu'il a ajouté : Pmuls garde t/ae personne ne te voie.

FIGARO

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Fai les donc joliment votre commission, et n'en dites pas plus à Suzanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE

Et pourquoi lui en dirais-je? I) me prend pour une enfant, mon cousin. (Elle sort en imitant.)

FIGARO, MARCELINE

FIGARO

lié bien, ma mère?

MARCELINE

lié bien, mon fils?

KIGAno, comme étouffé.

Four celui-ci !... Il y a réellement des choses!...

MARCELINE

Il y a des choses! Hé, qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, les mains sur sa poitrine.

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCENE II

MARCELINE, riuut.

Ce cœur plein d’assurance u 'était donc qu’un Imllon gonflé? une épingle a tout fait partir!

FIGARO, furieux.

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée!...

MARCELINE, rappelant ce qu'il a dit.

La jalousie! oh! j’ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, vilement.

Oh, ma mère! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-lc expliquer la loi! — Je ne m’étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu ! — Pour la mignonne aux Anes épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers ! Si mou mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche il ne l'est pas assez pour que je n’en puisse épouser une autre, et 1 abandonner...

MARCELINE

Rien conclu! Abîmons tout sur un soupçon. Qui ta prouvé, dis-moi, que c’est toi qu'elle joue et non lu comte? L’as-tu étudiée de nouveau, pour la condamucr sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va? ce quelle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyais plus fort en jugement !

FIGARO, lui baisant la main avec transport.

Elle a raison, ma mère; elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature : on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(// sort.)

SCÈNE XVI

MARCELINE, seule.

Adieu. Et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avcrtissons-la ; elle est si jolie créature ! Ah ! quand l'intérêt personnel ne nous arme point les unes contre les autres, nous sommes toutes portées çi soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... [en riant), et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

(Elle tort.)

SCÈNE I

FANCHETTE, seule, tenant d'une main deux biscuits étant orange, et de C autre, une lanterne de papier allumée .

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il allait ne pas venir à présent, mon petit rôle!... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas seulement me donner une orange et deux biscuits? — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien, monsieur,

c’est pour quelqu'un. — Oh! nous savons. — Et quand ça serait? Parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu’il meure de faim? — Tout ça pourtant m’a coûté un fier baiser sur la joue!... Que sait-on? Il racle rendra peut-être. {Elle

toit Figaro qui vient t'examiner; elle fait un cri.) Ah !... [Elle s’enjuit , et elle entre dans le pavillon ù ta gauche.)

DE TRAVAILLEURS

' FIGARO, d’abord seul.

C'esl Faocliettc ! (Il parcourt des yeux les autres ù mesure qu’ils arrivent, et dit d’un ton farouche:) Bonjour, messieurs; bonsoir : êtes-vous tous ici?

BAZ1LE.

Ceux que Lu as pressés d’y venir.

FIGARO

Quelle heure esl-il bien à peu près?

ANTONIO regarde en l’air.

La lune devrait être levée.

BARTHOLO

Eh! quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l’air d'un conspirateur!

FIGARO, s’agitant.

N’cst-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château ?

rri d’oison.

Cè-ertainemcnt.

Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un sigual pour la fête.

FIGARO

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c’est ici, sous ccs marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal seigneur qui se l’est destinée.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCÈNE III

H Y7.lL»:, te rappelant la journée.

Ah ! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons nous, si vous m'eu croyez : il est question d'un rendezvous; je vous conterai cela près d'ici.

uiun'oisON, rt Figaro .

Nou-ous reviendrons.

FIGARO

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d’accourir tous; cl dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO

Souviens-loi qu'un homme sage ne se fait point d'affaires avec les grands.

Je m'en souviens.

BARTHOLO

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous par leur état.

FIGARO

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO

Fort bien.

FIGARO

Et que j’ai nom de Verte- AV ure, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO

Il a le diable au corps.

bri d'oison.

l-il l a.

BAZILE, a pan.

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l’algarade.

FIGARO, aux valet».

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras.. . (Il tecone le bras de Gripe-Soleil.)

GIUPE-SOLE1L l'eu va en criant et pleurant.

A, a, o, oh! damné brutal!

BAZILE, en s'en ullant.

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié!

(Ils sortent.)

SCÈNE III

FIGARO, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :

O femme! femme! femme! créature faible et décevante!... Nul animal créé ne peut manquer à son instinct : le tien esl-il donc de tromper?... Après m'avoir ohstinémenl refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt!... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un

grand seigneur, vous vous croyez un grand génie !... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si lier! Qu'avez-vous fait pourtant de bieus? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus

de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n’en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes : et vous voulez jouter... On vient... c’est elle.. Ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà j faisant le sol métier de mari, quoique je ne le sois qu’à moitié! (// s’assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais I pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs | mœurs , je m’en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé! J'apj prends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d’un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette de vétérinaire! — Las d’attrister des bêles malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fusse-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule ; à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j’offense dans mes vers la] Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu’île de l’Inde, toute l’Égypte, les royaumes de lîarca, de Tripoli, de Tunis, d’Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahomélans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l’omoplate, en nous disant : chiens de chrétiens ! — Ne pouvant avilir l’esprit, on se \enge en le maltraitant. — Mes joues creusaient, mon terme élait échu; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. 11 s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n’est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n’ayant pas un sou, j’écris sur la valeur de l’argent et sur son produit net : sitôt je vois du fond d’un fiacre baisser pour moi le peut d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (// se lève.) Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre

jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent! Quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil, je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (Il se rassied.) l.as de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus eu prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : en me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur

LE MARIAGE DE FiGARO, ACTE V, SCENE VI.

fili

la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre , je le nomme Journal inutile . Pou-ou ! Je vois s'élever conlite moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime, et me voilà de rechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il nb me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens! je soupe eu ville, et les personnes dites comme il faut m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour clics les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je .commençais môme à com-

prendre que, pour gagner du bien, le savoirfaire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittais le monde, et vingt brasses d'ean allait m'en séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne ! Intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (// se lève en s'échauffant.) Un sc débat : c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est loi; non, ce n'est pas nous; eh mais, qui donc? i U retombe assis.) O bizarre suite d'événrments! Comment cela m'estil arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres?. Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme jVn sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de Heurs que ma gaieté me l'a permis : encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce moi dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ^ puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tousles métiers pourvivre; maître ici, valet là, scion qu'il plaît à la fortune; ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger; i poète par délassement; musicien par occasion; i amoureux par folies bouffées; j'ai tout vu, tout ; fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop, i

désabusé... Désabusé!... Suzon, Suzou, Suzon ! que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise.

[Il je retire près de la première coulisse à sa droite.)

SCÈNE IV

FIGARO , LA COMTESSE avec les habits de Suzon, SUZANNE avec ceux de la comtesse } MARCELINE.

SUZANNE, bas à la comtesse.

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE

Il y est aussi ; baisse la voix.

SUZANNE

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher. Commençons.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.)

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE

SUZANNE , haut.

Madame tremble! Est-ce quelle aurait froid,

LA COMTESSE, haut.

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, haut.

Si madame n’avait pas besoin de moi , je prendrais l’air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, haut.

C’est le serein que tu prendras.

SUZANNE, haut.

J’y suis toute faite.

FIGARO, à part.

Ab ! oui, le serein!

(Suzanne se retire près de la coulisse . du côté opposé h Figaro.)

FIGARO, CHÉRUBIN, I.E COMTE, I.A COMTESSE, SUZANNE

(Figaro et Suzanne retirés de iliaque cQte sur it decant.) CHÉRUBIN, en habit d' officier , arrive enchantant gaiement la reprise de l'air de la romance.

La, la, Ja, etc.

J’jWU une marraine ,

Que toujours adorai.

LA COMTESSE, A part.

Le petit page!

CHÉRUBIN s’arrête.

On se promène ici; gagnons vite mon asile, oii la petite Fanchette... C’est une femme!

LA COMTESSE écoule.

Ah! grands dieux !

LF. MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCENE VII

CHÉRUBIN se baiss t en regardant de loin . «

Me trompe-je? A celle coiffure en plumes qui se ' dessine au loin dans le crépuscule, il me semble j que c’est Suzon.

LA COMTESSE , û port.

Si le comte arrivait!...

(l.o comte parait dam le fond.) CHÉRUBIN s'approche et prend la main de la comtesse ,

qui jc défend.

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne. Eh! pourrais-je m’y méprendre à la douceur de celte main, à ce petit tremblement qui l’a saisie; surtout au battement de mon cœur! [Il vent y appuyer le dos de la main de la comtesse ; elle la retire.)

LA COMTESSE, bas.

Allez-vous-en.

CHERUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt...

LA COMTESSE

Figaro va venir.

LE COMTE, s' avançant t dit à part.

N’est-ce pas Suzaune que j’aperçois l

CHÉRUBIN, à la comtesse.

Je ne crains point du tout Figaro, car ce n’est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE

Uni donc?

LE COMTE, a fsart.

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN

C'est monseigneur, friponne, qui t’a demandé ce rendez-vous ce malin, quand j étais derrière le fauteuil.

LE comte, ù part , avec fureur.

C’est encore le page infernal!

FIGARO, ù part.

Oii dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, a part.

Petit bavard !

LA COMTESSE , an puge.

Obligez- moi de vous retirer.

CHÉRUBIN

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, ejfrnij/r.

Vous prétendez?...

chérubin, avec feu.

D'abord vingt baisers pour ton compte, et puis cent pour la belle maîtresse.

LA COMTESSE

Vous oseriez?...

CHÉRUBIN

Oh que oui, j'oserai. Tu prends sa place auprès de monseigneur ; moi celle du comte auprès de toi : le plus attrafté, c'est Figaro.

FIGARO , ù part.

Ce brigandeau !

SUZANNE, « part.

Hardi comine un page.

(Chérubin veut embrasser In comtesse: le comte se met entre et reçoit le baiser.)

LA COMTESSE, se retirant.

Ab! ciel!

FIGARO , à part, entendant le baisrr.

J'épousais'une jolie mignonne! [Il écoute.)

CHÉRUBIN tâtant les habits du comte.

(à part.) C’est monseigneur! (Il s'enfuit dam le pavillon où sont entrées Couchette et Marceline.)

FIGARO, LK COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE

FIGARO s’approche.

Je vais...

LE COMTE , croyant parler an page.

Puisque vous ne redoublez pas le baisrr... [Il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, gui est à portée , le reçoit.

Ail!

LE COMTE

... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO (à part) s'éloigne eu se frottant la joue.

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, rianf tout haut de l'autre côté.

Ah! ah! ah! ah!

LE COMTE , à la comtesse, gu il prend pour Suzanne. Entend-on quelque chose à ce page? Il reçoit le plus rude soufflet, et s'en-fuit en éclatant de rire.

FIGARO, à part.

S'il s'affligeait de celui-ci!...

LE COMTE

Coniraenlt je ne pourrai faire un pas... (a la comtesse.) Mais laissons cette bizarrerie; elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE , imitant le parler de Suzanne. L'espériez-vous?

LE COMTE

Après ton ingénieux billet! (// lui prend la main.) Tu trembles?

LA COMTESSE

J'ai eu peur.

LE COMTE

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l’ai pris. (Il ta baise au front.)

LA COMTESSE

Des libertés!

FIGARO, A part.

Coquine !

SUZANNE, a part.

Charmante!

LE COMTE prend la main de sa femme.

Mais quelle peau fine et douce, et qu’il s’en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

81C L.K MAHIAGK DE KIUAHO, ACTE V, SCÈNE VIII.

I.A COMTESSE, ù pari

Oh! la prévention !

LE COMTE

A-t-elle ce bras ferme et rondelet? ccs jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie ?

LA COMTESSE , de la voix de Suzanne.

Ainsi l’amour?...

LE COMTE

l/amour... n’est que le roman du cœur : c’est le plaisir qui en est l’histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE

Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE

Je l’aime beaucoup; mais trois ans d’union rendent l’hymen si respectable!

LA COMTESSE

Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, la caressant.

«Je que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE

Mais dites donc.

LE COMTE

... Je ne sais : moins d’uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières, un je ne sais quoi qui fait le charme; quelquefois un refus : que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment); et sont si complaisantes et si

constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE , à part.

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE

Eu vérité, Suzon , j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE , piquée.

Donc elles doivent tout?...

LE COMTE, riant.

El l'homme rien? Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous fut de les obtenir; la leur...

La leur?...

LE COMTE

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE

Ni moi.

FIGARO, a part.

Ni moi.

SUZANNE, ù part.

Ni moi.

LE COMTE prend la main de sa femme.

11 y a de l'écho ici; parlons plus bas. Tu n’as nul besoin d’v songer, toi que l’amour a faite et si vive et si jolie ! Avec un grain de caprice , tu seras la plus agaçante maîtresse! [Il la baise au front.) Ma i Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout j I or promis pour le rachat du droit que je n’ai plu> ! sur le délicieux moment que tu m’accordes. Mais comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j’y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l’amour de moi.

LA COMTESSE, nne révérence.

, Suzanne accepte tout.

FlüARO , A part.

On n’csl pas plus coquine que cela.

SUZANNE , à part.

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, A part.

Elle est intéressée; tant mieux.

la comtesse regarde au fond.

Je vois des flambeaux.

LE COMTE

Ce sont les apprêts de ta noce. Entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE

Sans lumière?

LE COMTE l'entraîne doucement.

| A quoi bon? Nous u’avons rien à lire.

FlüARO, à part.

Elle y va, ma foi ! Je m’en doutais. (// s'avance.)

LE COMTE r/rouit sa voix en se retournant.

Qui passe ici ?

FIGARO , en colère.

Passer! on vient exprès.

SCÈNE VIII

FIGARO, SUZANNE, dans l’obscnrilé.

FIGARO cherche a voir oit vont le comte et la comtesse , qu’il prend pour Suzanne.

Je n’entends plus rien; il sont entrés; m’y voilà. [d'un ton altéré.) Vous autres, époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l’asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour je suis ma femme et je l’écoule; en un tour de main on est au fait: c’est charmant; plus de doutes; on sait à quoi s’en tenir. (marchant vivement.) Heureusement que je ne m’en soucie guère, et que sa trahison ne me lait plus rien du tout. Je les tiens donc eniin'

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCÈNE VIII

SUZANNE , qui s'est avancée douerait ut üuus l'obscurité.

(â part.) Tu vas payer tes beaux soupçons, (du ion de voix de la comtesse.) Qui va là?

FIGARO, extravagant.

Qui va là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût éloullë en naissant...

SUZANNE, du ion de la comlesse.

Et mais! c'est Figaro!

FIGARO regarde, et dil vivement :

Madame la comtesse !

SUZANNE

1‘arlez bas.

FIGARO, vite.

Ah ! madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE

One m’importe un ingrat? Dis-moi...

FIGARO, plus vite.

El Suzanne, mon épousée, où croyez-vous qu’elle soit?

SUZANNE

Mais parlez lias!

FIGARO, très-vite.

Cette Suzon qu’on croyait si vertueuse, qui faisait la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, lui fermant la bouche avec sa main , oublie de déguiser ta voix.

N’appelez pas!

FIGARO, a part.

Eh ! c'est Suzon ! Cod-dam !

SUZANNE, du ton de la comtesse.

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, rt part.

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO

En sentez-vous le vif désir?

SUZANNE

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, confidemment.

Madame, il n’y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, û part.

Comme je le souffletterais!

FIGARO, û part.

Il serait bien gai qu’avant la noce...

SUZANNE

Mais qu'est-ce qu’une telle vengeance qu'un peu d’amour n’assaisonne pas?

FIGARO

Partout où vous n’en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, piquée.

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, avec une chaleur comique, a genoux.

Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui mauquent à ma prière.

SUZANNE, ù part.

I.a main me brûle

FIGARO, à part.

Le cœur me bat.

SUZANNE

Mais, monsieur, avez-vous songé?...

FIGARO

Oui, madame; oui, j'ai songé.

SUZANNE

... Que pour la colère et l'amour...

FIGARO

... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, de sa voix naturelle et Ini donnant i m soufflet.

La voilà.

FIGARO

Ali! demonio! quel soufflet!

SUZANNE lui en donne un second.

Quel soufflet! Et celui-ci?

Et ques-à-quo? de par le diable! Est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE le bat ù chaque phrase.

Al) ! ques-è-quo? Suzanne : et voilà pour tes soupçons, voilà pour tes vengeances et pour les trahisons, les expédients, tes injures et tes projets. C’est-il çà de l’amour? Dis donc comme ce matin?

FIGARO rit en se relevant.

Santa barbai a! oui, c’est de l'amour. O bonheur! é délicesl ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma hien-aiméc, sans te lasser. Mais quand lu m’auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l’homme le plus fortuné qui fui jamais battu par une femme.

SUZANNE

Le plus fortuné ! Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse, avec un si trompeur babil, que, m’oubliant moi-mftme, en vérité, c’était pour elle que je cédais.

FIGARO

Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix?

SUZANNE, en riant.

Tu m’as reconnue? Ah ! comme je m’en vengerai !

FIGARO

Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je le vois là, quand je te croyais avec lui; et comment cet habit, qui m'abusait, te montre enfin innocente...

Eh! c’est toi qui es un innocent, de venir le prendre au piège apprêté pour un autre! Est-ce notre faute, à nous, si voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

fil* LE MAHIAGK I)E FIGARO , ACTE V, SCÈNE XI.

FIGARO. 1

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE

Sa femme.

FIGARO

Sa femme?

SUZANNE

Sa femme.

FIGARO, follennnl.

Ah ! Figaro ! pends-toi ; tu n'a* pasdeviué celui-là. — Sa femme? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! — Ainsi les baisers de celte salle?...

SUZANNE

Ont clé donnés à madame.

FIGARO

El celui du page?

SUZANNE, riaui.

A monsieur.

FIGARO

Et tantôt, derrière le fauteuil?

SUZANNE

A personne.

FIGARO

En êtes- vous sûre?

SUZANNE, riant.

Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO lui baise la main.

Ce sont des bijoux que les liens. Mais celui du comte était de bonne guerre.

SUZANNE

Allons, superbe, humilie-toi.

FIGARO fait tout ce tpi'il annonce.

Cela est juste: à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, en riant.

Ah ! ce pauvre comte ! quelle peine il s'est donn ée. .

FIGARO se relève sur ses genoux.

... Pour faire la conquête de sa femme!

I.E comte sr retourne, l u homme aux pieds de la comtesse!... Ah! je suis sans armes.

• {Il s'avance.)

FIGARO se relève tout à /ait en déguisant sa voix.

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire « lait destiné pour la note.

I.E COMTE, û pan

Massacre, mort, enfer!

FIG A no, la conduisant au cabinet.

(bas.) || jure, (haut.) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, A part.

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, près du pavillon û sa droite.

Avant d’entrer, voyez si personne n’a suivi.

{Il la baise au front.)

LH COMTE s'écrie.

Vengeance !

(Suzanne s’enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchtut Marceline et Chérubin.)

SCÈNE XI

I.E COMTE entre par le fond du ihéitire, et va droit au pavillon « sa droite; FIGARO, Sl’ZANNE.

LE COMTE, ù lui -même.

Je la cherche eu vain daps le bois, elle est peutêtre entrée ici.

SUZANNE, ù Figaro, parlant bat.

C’est lui.

LE COMTE, ouvrant le pavillon.

Suzon, cs-tu là-dedans?

PIGARO, bas.

Il la cherche, et moi je croyais...

SUZANNE, bas.

11 ne l'a pas reconnue.

Achevons-le, veux-tu?

{Il lui baise la mont.)

PÊDIUU.K, I.E COMTE, FIGARO.

PÉURILLE, botté.

Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE

Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

FÉURILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE

Approche-toi de moi, et crie bien fort!

FEURILLE, criant A tue-téte.

Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE le repousse.

Eh l'animal!

FÉURILLE.

Monseigneur me dit de crier.

Digilized by Googli

i,k COMTE, i<- rut ut toujours Figaro,

Pour appeler. — Holà, quelqu’un! Si Ton m'entend! Accourez tous!

PÉDRILLE

Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCÈNE XII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRID'OISdN, BARTHOI.O,

BAZILE, ANTONIO, GHIPE-SOLEIL, toute la noce

accourt avec des flambeaux.

BAHTHOLO, à Figaro.

Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, montrant k pavillon ù sa gauche.

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(Pédrille y va.)

BAZILE, bas, à Figaro.

Tu l’as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, montrant Figaro.

Et vous tous, mes vassaux, entourez-moi cet homme’el m’en répondez sur la vie.

BAZILE

Ha! ha!

LP. COMTE, furieux.

Taisez- vous donc, (a Figaro, d'un ton glacé.) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

figaho, froidement.

Eh! qui pourrait m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, te contenant.

Hors à moi-même!

ANTONIO

C’est çà parler.

LE COMTE reprend ta colère.

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur, ce serait l’air calme qu’il affecte.

FIGARO

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, hors de lut.

O rage! (*« contenant.) Homme de bien qui fei- .gnez d'ignorer, nous ferez- vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, montrant Poutre avec malice.

Dans celui-là?

LE COMTE, vite.

Dans celui-ci.

FIGARO, froidement.

C’est différent. Line jeune personne qui m’honore de scs bontés particulières.

BAZILE, étonné.

Ha! ha!

LE COMTE, vite.

Vous l’entendez, messieurs?

BARTIIOLO, étonné.

Nous l'entendons.

LE COMTE, A Figaro.

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement, que vous sachiez?

FIGARO, froidement.

Je sais qu’un grand seigneur s’en est occupé quelque temps; mais, soit qu’il l’ait négligée ou que je lui plaise mieux qu’un plus

aimable, elle me donne aujourd'hui la préférence.

le comte, vivement.

La préf... (»e contenant.) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, messieurs, je l’ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

hrid’oison, stupéfait.

Sa-a complice!

LE comte, avec fureur.

Or, quand le déshonneur est publie, H faut que la vengeance le soit aussi.

[Il entre dans le pavillon.)

TOCS I.BS ACTEURS PRÉCÉDENTS, hors LE COMTE.

ANTONIO

C'est juste.

BHIDOISON, A Figaro.

Qui-i doue a pris la femme de l’autre?

FIGARO, en riant.

Aucun n’a eu cette joie-là.

I.E COMTE

Mon page?

BAZILE

Ha! ha!

LE COMTE, hors de lui , à part.

Et toujours le page endiablé! (A Chérubin.) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, timidement.

Je me cachais, comme vous l’avez ordonné.

PEDRlf.LK.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE

Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l’infâme qui m'a déshonoré.

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCÈNE XIX

brid’oison. I

C'est madame que vous y-y cherchez?

antonio.

L'y a pargucnne une bonne Providence : vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, furieux.

Entre donc.

(An/onio entre.)

I.E COMTE

Fanchelte!

ANTONIO se retourne et s'écrie :

Ah! palsamblcu, monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c’est I ma fille qui cause tout ce train-là?

LE COMTE, outré.

Oui la savait là-dedans?

(Il veut rentrer.)

BARTHOLO, au-devant.

Permettez, monsieur le comte, ceci n’est pas plus clair. Je suis de sang-froid, moi.

(// entre.)

SCÈNE XVII

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; MAHCKl.INE.

BARTHOLO, parlant en dedans et sortant.

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J’eu réponds. (// se retourne et s'écrie. i Marceline!...

RAZILE.

riCARo, riant.

Hé, quelle folie! ma mère en esl?

ANTONIO

A qui pis fera.

LE COMTE, outré.

Que m’importe à moi? La comtesse...

SCÈNE XVIII

LES ACTftURS PRÉCÉDENTS; SUZANNE.

Suzanne , son éventail sur le visage.

... Ah! la voici qui sort. {Il la prend violemment par le bras. } Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse...

Suzanne se jette it genoux la tête baissée.

LE COMTE

Non, non!

Figaro se jette à genoux de l'autre côte.

LE COMTE, plus fort.

Non, non!

Marceline se jette à genoux devant lui.- LE COMTE, plus fort.

Non, non!

Tout se mettent It genoux , excepté Rrid’olsjn.

LE COMTE, hors de lui.

Y fussiez-vous un cent !

SCÈNE XIX

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS; LA COMTESSE U>r de l'autre pavillon.

LA COMTESSE se jette d genoux.

Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, regardant la comtesse et Suzanne.

Ah! qu’est-ce que je vois!

BRI d’oison, riant.

Eh pardi, c'è-est madame.

LE COMTE veHt relever la comtesse.

Quoi ! c’était vous, comtesse? (d’un ton suppliant.) 11 n'y a qu’un pardon généreux...

LA COMTESSE, en riant.

Vous diriez, Aon, non/ à ma place; et moi, pour la troisième fois aujourd hui, je l'accorde sans cod-. dition. (Elle se relève.)

SUZANNE se relève.

Moi aussi.

MARCELINE se relève.

Moi aussi.

FIGARO se relève.

Moi aussi. Il y a de l'écho ici!

(Tous se relèvent.)

LE COMTE

De l’écho ! — J'ai voulu ruser avec eux; Us ni ont traité comme un enfant!

LA COMTESSE, en riant.

I Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

Ha! lia!

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCENE XIX

FIGARO, i'chhi/hhi tct ijrnoHr ne ce vin chapeau. lue petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur!

LE COMTE, â Suzanne.

Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE

C’est madame qui l'avait dicté.

LE COMTE

La réponse lui en est bien due.

(Il baise la main de la comtesse.)

LA COMTESSE

Chacun aura ce qui lui appartient.

Elle donne la bourse à Figaro et le diamant ô Suzanne.) SUZANNE, ô Figaro.

Encore une dot l

PIGAHO, frappant la bourse dans ta main.

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUZANNE

Comme notre mariage.

GRIPE-SOI.KIL

Et la jarretière de la mariée, l’aurons je?

LA COMTESSE arrache le ruban quelle a tant gardé dons son tria, et le jette ù terre.

La jarretière? Elle était avec ses habits; la voilà.

Le » garçons de ta noce veulent la ramasser. CHERUBIN, plus alerte , court la prendre , et dit :

Hue celui qui la veut vienne me la disputer!

LE COMTE, en riant , au page.

Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez- vous trouvé de gai à certain soufflet de tantiM?

CHÉRUBIN recule en tirant à moitié son épée.

A moi, mon colonel?

FIGARO, avec une colère comique.

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, riant.

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah! qu'en dites- vous donc, ma chère comtesse?

LA comtesse absorbée revient ù elle , et dit avec sensibilité :

Ali ! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, frappant sur l'épaule du jupe.

El vous, don Brid'oison, voire avis maintenant? biiid'oisox.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte?..* Ma-a foi, pour moi je-c ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOU? ENSEMBLE

Bien jugé!

FIGARO

J’étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTMOLO, en riant.

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO

Est -il possible?

| HAHTHOLQ.

' Je les connais.

FIGARO, saluant les spectateurs.

Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir.

On joue In ritournelle du vaudeville, (.tir noté)

VAUDEVILLE

RAZILE.

PREMIER COUPLET

Triple dot, femme superbe.

Que de bien» pour un époux !

D'un seigneur, d’un pige imberbe.

Quelque sot serait jaloux.

Du latin d’un vieux proverbe L'homme adroit Tait son parti.

FIGARO

I Je le sais... I II chante : Garnie tu t beat nati.)

RAZILE.

| Non... < Il chante ; Cawrfrar ic«r uaw/i.)

SUZANNE

DEUXIÈME COUPLET

Qu’un mari sa fui trahisse:

Il s'en vante, et chacun rit;

Que sa femme ait un caprice ,

S’il l'accuse, on la punit.

De celle absurde injustice Faut -il dire le pourquoi?

Les plus forts ont fait la loi. [Bis.)

FIGARO

TROISIÈME COUPLET

Jean Jeannot, jaloux risible.

Veut unir femme et repos;

Il achète un chien terrible ,

El le idchc en son endos.

La nuit, quel vacarme horrible !

Le chien court, tout est mordu ,

Hors l'amant qui l’a vendu. (/?#».)

la comtesse.

QUATRIÈME COUPLET

Telle est tlère et répond d’elle ,

Qui n’aime plus son mari;

Telle autre, presque infidèle ,

Jure de n'aimer (pic lui.

L t moins folle, hélas ! est celle Qui se veille en son lien ,

Sans oser juger de rien. i Bit)

LH COMTE

CINQUIÈME COUPLET

D’une femme* de province,

A qui ses devoirs sont chers ,

Le. succès est assez mince;

Vive la femme aux bons air»!

Semblable à l’écu du prince ,

Sou» le coin d'un seul époux ,

Elle sert au bien de tou». {Bis. i

MARCELINE

SIXIÈME COUPLET

Chacun sait la tendre mère Dont il a reçu le jour;

Tout le reste est un mystère.

C'est le secret de l'amour.

KIUARO conlinae Cair.

Ce secret met en lumière Comment le Dis d'un hulur Vaut souvent son pesant d’or. {Bis)

NEUVIÈME COUPLET

Si ce gai, ce fol ouvrage.

Renfermait quelque leçon ,

En faveur du hadinage Faites grâce h la raison.

Ainsi la nature sage,

Nous conduit, dans nos dénirs,

A «on but par les plaisirs.

BRTü’OISON.

DIXIÈME COUPLET

Or, messieurs, la co-omèdie Que l’on juge en eè-et instant, {Bis.) Saur erreur, nous peiu-einl la vie

| » Du lion peuple qui l’entend.

Qu'on l'opprime, il peste, il crie, Il s'agite en cent fa-aeons :

Tout Ilni-it par des chansons.

BALLET GÉNÉRAL

LE MARIAGE DE FIGARO, ACTE V, SCENE XIX

(Am, >

UN I L MARIAGE DE FIGARO

til.Dt CJiAC

M DK fRAf

P.ml Tmc. surnomme HarW Noire.

Pans cr fli.itiMii smilinl un sii’oc tir ilrux mois tonlrr .Iules lY-sar . <*V*t tmit tlirc jr rrois

Awtr f uit

COLLIN D’HÀRLEVILLE

Jean- Fraufoia-ColliH n IIarlevilll, naquit à M .un tenon, le 30 mai 1756. C’était un bon homme. Il voulut, pour rommt'nn'r, essayer de la satin*, et le* gens qu'il attaquait lui rendaient mille grAce». Kn revanche, il avait le don de l’invention ; il trouvait de» sujet* de comédie». Il n'y a rien de plu» gai que le» Châteaux en Eapayne. On écoute et l'on rit ; e’e*t un vrai charme, cl Uni pi* pour qui n'e»t pa« content. Mvu\ieur de Crac e*t un héro« de la même famille; il amuse, et *e (ait lire encore par le* grices de riinprévu. Mai* le véritable litre et le succès durable de Collin, c’e»t le Vieux Célibataire , un vrai drame, où le* plu* douce* larmes »e font jour & travers de charmants sourires. Encore aujourd'hui, Collin d'Ilarleville est compté parmi les maîtres, et pas plu» tard qu'il y a deux an» (1808), le» habitants de sa ville im-

I taie, |*our inaugurer le buste de cet ami de leur» beaux jours, invitèrent deux membres de l'Académie française A célébrer la gréce et la bonté de cet ancien confrère. M. le comte de Falloux et M. Legouvé, deux lions juges, rendirent, au nom de l'Académie, line justice éloquente à l'auteur du Vieux Célibataire et de l'Inconiitntt, Peutêtre il eût souri A cette nouvelle continuation de» talents de sa Jeunesse. Entouré d’estime et de respect», aimé de tou», ce bon vieillard, sur la fin de se* jour», était tombé dan* la plu* profonde tristesse. Il marchait comme une ombre; il »e taisait, et ne savait que ri'pondrc aux plus aiTertueiise* parole*. Il mourut eu silence, le 24 février 1806, et ce n'est que plus tard que toute justice fut rendue à cet aimable esprit, qui renonça si vile aux batailles de chaque Jour.

COMÉDIE EN L N ACTE ET EN VKHS

flKNlKSt NTÉE, Point IA PREMIÈRE FUIS, LE i il A 1)8 LOI

PERSONNAGES

JA. (l« avao.x, DE GRAU.

M. D IULAC, *on fil», »ou* le nom «le SAINT* U RI GE. M. FBANCIIEVAL, amant de mademoiselle de frac. SI. VERDAG, parasite.

THOMAS, laqnais , jardinier et garde.

PtltSONNAGIS.

JACK, page de M. de Crac.

LE MAGISTEft du village.

M AnKMOtscLLK DE. CH AC, lïlle <îc M. de Crac. Tout le village.

La acéaa e»t au eblUao «ta Orae , -a«ei pré* de la Oaronoe.

SCÈNE I

SAINT-BRICE, ira/.

Oui, des événements j'admire le caprice.

Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saiut-Brice î Après quinze ans d'absence, à la lin revenu Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.

Dos mains de Irois chasseurs, le soir, je débarrasse lit homme; et c’étail... qui ? Crac, mon père; il

[m'embrasse

Sans me connaître encore : en son petit château,

Où j'allais, il m'emmène, et j'entre incognito.

Je suis fort bien reçu de (a jeune Lucile;

Le papa me retient : moi, je suis si facile I Il est brave homme au fond, spirituel et gai;

Il u'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai. Cependant, le terroir peut lui servir d'excuse.

A renchérir sur lui, voyons, que je m’amuse.

Si j'ai perdu l’accent, pour hàbler... que sait-on? Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon. Parlons peu, mais tranchons : l'air aise, le ton ferme. Du front; gardons surtout d’hésiter sur le terme. Le papa près de moi ne sera qu’un enfant;

024 M. DE CIIAC DANS SUN l1

S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant. ...Peut-être est-ce manquer de respect au cher père; Mais le cœur paternel fera grâce, j’espère :

Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval;

Oh ! oui. Voici ma sœur : mais elle n'est pas mat.

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC

SAINT-RRtCE.

Ah î je vous vois d'abord : c'est un heureux présage. Déjà levée !

MADEMOISELLE DE CRAC, avec l'aCCtitl.

Eh mais! c'est assez mon usage.

Ici, grâce à l'emploi que l'on fait dé ses jours,

Plus tôt on les commence, ét plus ils semble ni courts.

SAINT-BRICE

Je pense bien ainsi ; surtout en ces demeures,

Les jours coulent, je crois, plus vile que les heures.

MADEMOISELLE DE CRAC

Ah! dé grâce...

SAINT-BRICK

Oui, croyez qu'en des instants si doux, Je regrette le temps que j'ai passé sans vous.

Toujours à cé ton-là je mé trouve étrangère,

Rien qu’en cetlé maison, parfois on ésagère.

SAINT-BRICE

En effet, le papa ne s’en tire pas mal.

Il nous fil, hier soir, un conte sans égal.

MADEMOISELLE DE CRAC

Jé l’avouerai, mon père assez souvent s'amuse,

Ma is sans dusse i n pou rta nt... Non pas que jé 1 excuse : Car moi, jé n’aime rien qué la sincérité.

SAINT -BRICE

Ni moi; pardon... j’ai cru, je me suis trop natté. Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

MADEMOISELLE DF. CRAC

Monsieur,... si j’ose ici dire cé qué jé pense,

Entre nos traits, jé crois, il est quelque rapport.

SAINT-BRICE

Eh bien! je vous l'avoue, il m'a frappé d’abord.

MADEMOISELLE DE CRAC

Oui, vous mé rappelez lé souvenir d’un frère,

Üué j’aimais tendrement, à qui j’étais bien chère :

Il serait dé votre âge... Ah! régrets superflus!

C.é frère si chéri probablement n’est plus

Dès longtemps nous n'avons dé lui nulle nouvelle.

SAINT-HRICE.

Se peut-il? Que sait-on pourtant, mademoiselle? Des frères qu'on crut morts... ressuscitent souvent. Peut-être un jour...

MADEMOISELLE DE CRAC

Eh mais! si lé mien est vivant.

Il m'oublie, et cé coup né m’est pas moins sensible.

SAINT-BRICE

Vous oublier? Oh non! cela n'est pas possible.

KTIT CASTEL , SCÈNE III

MADEMOISELLE)>K CRAC

Monsieur, c’est l'un ou l’autre.

SAINT-BIUCB. *

En un mot, espérez :

Car j ’ai dans l’idée, oui, que vous le reverrez.

MADEMOISELLE DE CRAC

Jé né m’en flatte plus.

SAINT-BRICE

De l’absence d’un frère.

Eu tout cas, un amant console et sait distraire.

MADEMOISELLE DE CRAC

Un amant, dités-vous?

Eh oui!... vous rougissez?

MADEMOISELLE DE CRAC

Qui ? moi, monsieur?

SAINT-BRICE

Vous-même; et c’est en dire assez.

An fait, s’il est heureux, il est digne de l’être;

Et j'aurais grand plaisir... On vient; c’est lui peutmademoiselle de CRAC, vivement. [être.

Lui-même.

SAINT-HRICE.

Alors je vais troubler votre entretien : Je crains d'être importun.

mademoiselle de crac.

Monsieur, né craignez rien.

SAINT-HRICE.

(â pari.)

Vous permettez? je reste. Il me prend fantaisie De donner à l’amant un peu de jalousie.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, FRANCHE VAL

PRANCHEVAL, avec l'accent et le ton vif.

[Dr loin, û part.)

Quel conlré-tcmps ! encore avec cet étranger! [haut.)

Pardon, madémoiseile, on peut vous déranger.

MADEMOISELLE DE CRAC, <1 Franchevni.

Eh! pourquoi donc, monsieur, cetté cérémonie? PRANCHEVAL.

Jé né vous savais pas si tût en compagnie;

Sans quoi... L'on m'avait dit qu'avec votre papa. Dès lé malin, monsieur chassait...

MADEMOISELLE DE CRAC

On vous trompa.

PRANCHEVAL.

Eli mais! jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, froidement.

Moi, je ne chasse guère :

lu aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

PRANCHEVAL.

C’csl cé qui mé parait : et même j'ai trouvé^ L’entretien des plus vifs, quand je suis arrivé.

SAINT-BRICE

Oui, car j’entretenais de vous mademoiselle.

M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL, SCÈNE VI

FRANCHF.V.VL.

Je vous suis obligé dé ccl elcés dé zèle;

Mais dé votre discours fus-jé seul lé sujet?

SAINT-BRICE

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCBEVAL.

Et nous, discret.

MADEMOISELLE DE CRAC

Et vous toujours trop vif, comme à voire ordinaire. Mais j'aperçois Verdac, et je né l'aime guère.

Vous permettez, messieurs? Jé vous laisse avec lui. SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac nie cause de l’ennui ;

i' Mademoiselle de Crac iorf.)

El moi-méme à monsieur je vais céder la place : Vous pardonnez, j’espère?

FRANCIIEVAL.

Au moins, un mol, de grâce.

Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir seul un sAiNT-DRicE- [instant ?

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCIIEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICK

El moi, j’entends.

il. FRANCHE VAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Je crois qué l'on nié fuit ; la petite personne Ne m'aime pas beaucoup, du moins jé lésouçonnc.

FRANCIIEVAL, de mauvaise humeur.

Elle a pour les (latleurs peu d’inclination.

VERDAC.

D'autres n’ont pas pour eux la même aversion :

En flatteurs caresses cet univers abonde.

L’art dé flatter, mon cher, est vieux commé lé monde. Eve a péché : pourquoi? parce qu’on la flatta; Esemple qué dépuis mainte femme imita.

C’est un poison si doux, qu’il chatouillé lésâmes... Que d'hommes en cé point, dé tout temps furent

[femmes!

Mon varon l est surtout : or, c’est l'essentiel.

Si la fille mé hait, mon poison, grâce au ciel,

Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine;

Il m'aime, enfin : ét c’est chez lé papa qu'on dîne.

FRAXCHEVAL.

Comment, pour un répas blesser la vérité!

VERDAC.

I n bon répas jamais fut-il trop acheté?

Et qué m’en coûté-t-il? un peu dé complaisance.

Jé n’ai pas avec lui besoin de médisance.

II suffit dé lé croire ; il hâble à chaque mol,

C'est sa manie : hé donc, je serais un grand sot D’aller lé démentir sur uué vagatclle.

FRANCIIEVAL.

Mais la délicatesse, enfin, nous permet-elle?...

VERDAC.

Votre délicatesse est bien peu dé saison :

Quand on a bonné table, ou a toujours raison ; Aussi, jé crois d’avance à tout cé qu'il va dire.

S'il parle, j’applaudis; jé ris dès qu'il veut rire.

Jé né suis pas sa dupe, et m'amuse su petto;

Par là jé m’établis dans son petit château. Château qui n'est au fond qu’une gentilhommière ; Qué dis-je! cé serait une simple chaumière.

Ou y dîne, mon cher, on y soupe; il suffit :

Crac en a lé plaisir, ét j’en ai lé profil.

(on entend un cor.)

FRANCIIEVAL.

A merveille, monsieur; mais j'entends grand ta- Ali ! c'csl notre chasseur avec son équipage. [page; verdac.

Son équipage? Oli, oui ! lequel est composé D'un jardinier bonace. en garde déguisé, ll'im page, petit pauvre, errant dans la contrée, i Qué dé Crac affubla d'un morceau do livrée.

Jack est essentiel. En cé pétil garçon,

, "n voit IC dindonnicr, IC page ét i'échansou.

Il s'acquitte assez bien surtout du dernier rôle. Mais voici tout lé train; ii n'est rien de plus drôle.

(»» entend te cor de plus prit.)

SCÈNE V

u» acteuus l'RheéDESTs; M. HE CIIAC, THOMAS,

JACK, ur.vTBK PETITS GARÇONS, PAYSANS <11 suft de b tUons.

M. DE CRAC, graiemcnt.

Enfants, petits laquais qué jé né loge pas,

Je suis content : allez, je pairai vos papas.

On né me vit jamais prodigué dé louanges,

-Mais ils ont rabattu comme des petits anges.

{1rs petits i/g rt oits sorttsst.)

M. DE CMC DANS SON

VBRDAC»

Vous ôtes trop modeste.

M. DK CRAC.

Point du tout.

FRAXCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DK CRAC.

En effet :

Jé n'en suis pas moins las; car j'ai couru, Dieu

[sait !

Moi. jé né chasse point comme vos petits maîtres.

(// s'assied.)

page, mets bas ton cor, et viens m'Ater mes guêtres.

JACK, avec l'accent.

Oui, monsieur lévaron.

M. DE CRAC

Il est bien jeune encor.

VBRDAC.

Lé compère déjà donné fort bien du cor.

M. DK CRAC.

Oh ! jé lé formerai. Songé bien à ma meute.

JACK

A votre?... Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute. M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK

La chienne et lé petit?

J’en tends.

». DK CRAC.

Mes chiens, ciiliu. l aites cé qu'on vous dit.

SCÈNE VII

M. I)K CRAC. M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS. \|. DK CRAC.

Pourquoi T es-tu là-bas si longtemps fait attendre, Thomas? Quel est le bruit qui sé faisait entendre?

THOMAS, sans accent.

C'est celui d’un soumet que là-bas j'ai reçu.

M. DK CRAC.

t m soumet?

THOMAS

uni, vraiment.

M. DK CRAC.

Al»! si jé l’avais su !

Et dé qui doue?

THOMAS

De qui? mais de mousieur de Trapc

Eu personne.

M. DK CRAC.

A cé point lé jeune honimé s’échappe?

THOMAS

L'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :

Vous menacez de loin, de près je suis frappé

M. DK CRAC.

Mais on tic vit jamais brutalité pareille.

(Il fait mine tir sortir.)

ETIT CASTEL, SCENE Vil.

Cadédis! jém’en vais lui parler à l'oreille.

(// revient.)

Oui, l’un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS

Parce qu’il part demain.

VF.RDAC.

Eh mais! à quel propos

Cé démêlé? pourquoi?

DK CRAC

Pour une vagalelle.

Qui né mérite pas que jé vous la rappelle ;

Cé jeune homme prétend que jé tire chez lui : Suis-jé dans lé cas, moi, d'avoir besoin d'autrui?

THOMAS

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre, Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC

Lé faquin est surpris que l'on ait des voisins.

Au fait, lé comte ét moi né sommes pas cousins. .Nous avons eu jadis une certaine affaire,

Dont lé petit monsieur sé souviendra, j'espère.

VBRDAC.

Jé lé crois.

PRAXCHKVAL.

Dé ceci jé n'ai rien su, ma loi.

La ch osé s'est passée entré lé comte et moi.

Je né sais ce que c'est dé prendre la trompette : Mais jé vous l'ai mené, messieurs, jé lé répète.

THOMAS

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DK CRAC.

Quoi ! toujours inc commettre avec un impudent! Dieu m'eu garde ! Mais quoi, laissons céla, dé grâce. Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.

J avais tué levreaux et perdreaux, Dieu merci, Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte?

M. DE CRAC

Eh! qunnd tu recevais uu bon soufflet du comte.

THOMAS

Il n'est plus de gibier ; ces inessieu rs sont témoins...

M. DE CRAC

Ycrdac sait si j'en tue uué pièce dé moius!

FRANC UK VAL.

Ile lièvres cépeudanl la terre est dépourvue.

VEHDAC.

.Moi j'en reucontrc cucor.

THOMAS

C'est avoir bonne vue. VBRDAC, à N. tir Crac.

Votre histoire.

M. DK CRAüi

(A Thomas.)

Ecoulez, jé... Que fais-tu In, loi?

THOMAS

Moi, j écoute*.

SCÈNE VIII

M. lit CHAC, M. niANCIIEVAL, il. VERDAC.

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérité...

Bien dé plus curieux, surtout dé mieux conté: D'honneur!

M. DF. CRAC

Dans mon carnicr ils sont encore ensemble , El jé prétends qu'un jour la broché les rassemble ; Que dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

Ü’uné telle union lês yeux seront ravis.

Quel jour cst-cc?

M. DE CRAC

Tous ces gens-là sont d une audace extrême.

FRANCO EVAI., ù part.

Comme il va s’en donner!

M. DE CRAC

Lé fait est très-certain; Mais vous en doulérez; car tel est mon destiu.

FRANCK KV AL.

Vous permettez qu’on doute?

M. DK CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle.

J allais tranquillement, mon fusil sur l'épaule; Zeste, un lièvre part.

Bon.

M. DE CRAC

Oh! rien u’csl plus commun :

Il né m’arrivé pas d’en manquer jamais un.

Jé prends donc mon fusil : à tirer je m’apprête; Frrrr... un perdreau s’envole au-dessus de ma tête.

FRAXCnEVAL.

Que faire?

M. DE CRAC

Un autre, alors, sé sérait contenté Dé tirer l’un des deux.

VERDAC.

Oh! oui, j'aurais opté.

J’en conviens.

\l. DE CRAC.

Eh bien! moi, qui suis bon apôtre, j’ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l’autre.

L un s’arrête tout court; l’autre, la tête en bas, Descend...

VERDAC.

Oli ! jé lé vois.

M. DE CRAC

Verdac, vous le saurez sans doute (») Franc hci al .)

Mais, vous né dites rien, jeune homme?

FRANCHKVAL.

Moi, j’écoule.

L’étranger né vient point.

M. DE CRAC

Où donc est-il, vraiment?

FRANCHE VAL

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC

Bon. Jé lui dois la vie, il faut qué j’en convienne.

K RANCH EV AL

En pareil cas, monsieur, qui n’eût donné la sienne?

M. DE CRAC

Il était temps. Déjà j'en avais fait fuir dix;

El quand Saint-Brice vint, ils étaient encor six.

VERDAC.

La peste!

FRANCBEVAL.

On disait trois.

M. DE CRAC

Jé vous dis six. Dans l’ombre, Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre. Lé nombre n’y fait rien : ils auraient été cent... Mais enfin jé perdais mes forces et mon sang.

Il m'a sauvé.

FRANCÎIRVAL.

Son sort est trop digne d’envie.

VERDAC, terrant M. de Crac dam ses bras. En défendant vos jours, il m’a sauvé la vie. Mais jé vois arriver notre aimable inconnu: Quel air uoble !

M. DE crac.

Mais vous né voyez pas

l.é perdreau juslément tomber dessus le lièvre. Qui respirait encore...

VERDAC, riant beaucoup.

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal

l.é perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,

Et lût resté longtemps dans la même posture,

Si mou chien n’avait pris cavalier cl moulure.

Eh donc : qu'en dites-vous?

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS: SA1NT-BBICE, toujours Jroidel calnte.

M. DK CRAC, à Saint-Hrice.

Avec moi qué n 'êtes- vous venu,

Monsieur 1

Vous avez fait lâchasse la plus belle!

M. DU CRAC

Qui vous a dil cela?

C28 M. UK CUVC DANS SON 1>BTIT CISTEL, SCBNK IX.

SAINT-aHICK.

Du jour c’est la nouvelle.

M. DF. CnAC.

Non, j'ai tue fort peu; tout au plus trois levreaux ; . Autant «le cailles, oui, peut-être dix perdreaux; I Au lieu que très-souvent j’en rapporté cinquante. vbrdac.

Monsieur nous racontait une histoire piquante D’un lièvre et d’un perdreau tués en môme temps, L’un sur l’autre tombes.

U. DE CRAC, a Saint- Brice.

Vous l’entendez?

SXINT-BRICE.

J’entends;

Ce fail est, après tout, le plus simple du monde, lin jour le temps se couvre, et le tonnerre gronde:

Il éclate enfin, tombe...

VERÜAC.

A dix ans, je me bats contre mon précepteur;

Je le lue.

VKRDAC.

A dix ans? Moi, jé fus moins précoce.

M. DE CRAC, t'intimant.

La bataille, pour moi, c’était un jour dé noce.

J'ai vu plus d’uné guerre; allez, jé vous promets Que jé n’ai pas servi, messieurs, en temps dé paix. Avec Saxe j’ai fail les guerres d’Allemagne,

Et jé né couchai point dé toute uné campagne. Trois fois, dans un combat, je changé dé chéval, F.t j'ai sauvé la vie à notre général.

Il est réconnaissant, il faut qué j'en convienne.

SAINT-BRICF.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne; J’ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul?

Où?

SAINT-BRICE

SAINT-BRICE, froidement.

Dans mon bassinet;

Le fusil part, et tue un lièvre qui passait.

FRANCHE VAL

Celle aveuluré-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l’autre est plus plaisante ; ét puis1 lé varon

{ narre

Avec ccrtaiué grâce, avec un goût, uu tact... Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, MM prie piqué.

Surtout , jé suis etsact.

VERDAC.

Voilà lé. mol; César, d’étonnanté mémoire,

Dieu mé damne! n'a pas mieux coulé son histoire.

M. DE CRAC

Peut-être riez-vous; mais j’ai dessein, mon cher, Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC

Mais les races futures

Pou iront-elles jamais croire à mes aventures?

Il m’en est arrivé dé bizarres, partout,

Dans ma terre, eu voyage, à la guerre surtout.

SAINT-BIIICE.

Ah î vous avez servi?

Sans doute; un gentilhomme P Ait servir, et surtout quand dé Crac il sé nomme.

FRANCBEVAL.

Toujours eu ce château jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d’un temps où vous n 'étiez pas né.

M. DE CRAC

Oui, j'ai servi très-jeune; et jé puis bien vous dire Que jé savais nié vatlrc, avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE

Ah! je le crois. Pique de sou air de hauteur,

Oui.

M. DE CRAC, à part.

Cé monsieur n’est jamais en défaut.

P HANCHE VAL

Il u’élail donc, monsieur, pas uu chat dans la place? SAINT-BRICE, ù U. de Crac .

Les guerres d’Amérique, en fûtes-vous, de grâce?

M. DF. CRAC

Ali 1 jé brûlais d'en être : ch mais, voyez un peu! Moi qui traversérais un océan dé feu,

Jé crains l'eau... non dé peur; mais elle m’incom- • [mode :

, J ai manqué pourcéla lé beau siège dé Khodc.

SAINT-BRICE

! Lli bien! moi, j’en étais. J’aime un combat naval.

M. DE CRAC

J'eus l’un dé mes aïeux fameux vice-amiral.

Au combatdé Lépanlc on comptait bien lé prendre; Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE

Lu un cas tout pareil, je fis le même saut : ht me voilà.

VERDAC, û M. de Crac.

Cé saut ressemble & son assaut.

SAlST-BniCE.

Sur la frégate anglaise , au milieu Uu pont même, J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L 'équipage, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-BRICE

Ils sc rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC

Dé [dus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Celle transition, d’honneur, est admirable.

M. DE CRAC

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

SCÈNE X

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, Irét-ViveineUl (oujourt.

Permettez qué, sans nulle préface.

J'aille d’abord au fait.

SAINT- BR ICE

Monsieur , très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cctté maison, depuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE

Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bour- C’est être bien constant; mais la chose est possible.

(pOgne. , FRANCHEVAL.

saint-brick. Il est possible aussi qu’un autre soit sensible

Est-ce qu'il n'en est pas? Pour moi, je l'aurais cru. Aux charmes dé Lucile.

M. DE CBAC. souriant. ! SAINT-BRICE.

U. DE CRAC, tOHnaiil.

Eh non ! mon cher monsieur, c’est du vin dV* mon crû. Vous croyez qué jé raille?

SAINT-BRICE

Eh mais!...

M. DR CRAC, « l’oreille de Saint-Brice.

Oui, vin clé Bcaune.

SAINT- BRICE, bat , rt Jf. de Crac.

(haut.)

Je m'en doutais. Chacun aime son vin , le prône. Dans mon parc, une source ale goût du vin blanc. Et même la couleur, mais d’un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C’est uné cave, au fond, qu’uné source pareille.

Oui, cela se pourrait.

FRANCHEVAL.

Si c’était vous, monsieur?

SAINT-BRICE

Si c’était mon secret?

FRANCHEVAL.

Est-cé vous?

SAINT-BRICE

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est., qué sais-je, encor plus cavalière. Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrais fort mal; Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

Jé conseille à monsieur dé Va mcllrc en bouteille. “ ™ais! vouséles vif, monsieur !

Qu’en dites-vous, varon?

M. oE CRAC, tr it- gravement,

Qué lé Irait est fort gai.

Mais, comme a dit quelqu'un. Rien dé beauquélévrai. Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Rai... la réplique esl vive.

M. DE CRAC

Mais allons déjeuner, et qui m'aime mé suive. VEnDAC.

(aux autres .)

Ah ! jé vous aime. Allons.

SAINT-BRICE

Oh! j'ai déjeuné, moi.

VFRDAC, à Frnncheval.

Et vous, mon cher?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma loi.

VERDAC.

Jé mangérai pour trois. Adieu.

(// tort.)

FRANCHEVAL, retenant Saint-Rrice.

Deux mots, dé grâce.

FRANCHEVAL.

Céla peut être.

Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître. SAINT-BniCE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous, ou non?

SAINT-BRICK

Eh bien! si je l'aimais?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierais, alors, dé quitter à jamais La maison, lé pays.

SAINT-BRICE

Ali ! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE

Est-ce un défi? Déjà le. prendre sur ce ton!

Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon !

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du nôtre,

; Un Gascon, s'il té faut, sé bat tout comme un autre!

SAINT-BRICE

J’aime fort la franchise, et surtout la valeur : j Mais calmez un moment cette aimable chaleur.

I Je vous ferai raison, et rien n’est plus facile.

] Je vous déclare ici que j’aime fort Lucile.

I.aissez-moi lé champ libre , ou bien allons nous

[battre.

SAINT-BRICE

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai pro-

Irai*;

Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANC nEV AL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémeUre.

SAINT-BRICE

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre. '

FHANCIIEVA L.

Vous voulez m’échapper?

SAINT-BRICE

Non, je ne fuirai pas.

Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, bas.

Eh ! parlez donc plus bas, El feignons d'étre amis; car j'aperçois I.ucilc.

SCÈNE XI

les précédents; MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC

En vain vousaflectcz dû prendre un air tranquille, Messieurs : jé lé vois trop, vous avez querellé ;

Mon abord a fait trêve à quelque démêlé.

SAINT-BRICE

Nous qucrcllious, d'accord, sur une bagatelle.

MADEMOISELLE DE CRAC

Votre sang-froid mé cause une frayeur mortelle, j (â Francheval.)

Ah! né mé trompez pas. Jé gage que c’est vous Qui fatiguez monsieur par vos trausporls jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh! quand cela serait, ma crainte est-elle vainc? Vous verrez quécéci n’eu valait pas la peine!

MADEMOISELLE DR CRAC

Non, monsieur, et tout haut j’ose vous délier... Mais jé suis bonne ici dé mé justifier.

Quoi! dé mes actions né suis-je pas maîtresse!

Et quand pour moi monsieur aurait dé la tendresse, Que vous importe à vous?

FRANCHEVAL.

Ce qu’il m'importe?

Eh quoi !

Né saurait-on m’aimer, sans être aimé dé moi?

FRANCHEVAL.

Eh ! non, jé lé sais bien, j’éprouve le contraire.

MADEMOISELLE DE CRAC

Vous m'offensez, monsieur, p^r cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C’est mon peu démérite, hélas! qui mé fait peur.

MADEMOISELLE DE CRAC

Qui craint qu’un né lé trompe est lui-même un trom- FRANCHEVAL. [peur.

Toujours une âmé tendre est tant soit peu jalouse; Et pour moi, jé craindrai jusqu’à cé qué j’épouse.

MADEMOISELLE DE CRAC

Suis-je forcée, enfin, moi, dé vous épouser;

Et n'ai-je pas encor lé droit dé réfuser?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

MADEMOISELLE DE CRAC

J’admire aussi ma complaisance; Oui, monsieur, à l'instant, sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

Né revenez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

MADEMOISELLE DE CRAC

Et surtout dé la discrétion Avec monsieur ; jamais né lui cherchez querelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, madémoisetle. Jamais on n'a vu tant dé partialité,

Et votre affection est louté d'un côté.

MADEMOISELLE DE CRAC, virement.

Eh! oui, sans doute, ingrat! mais sortez, je l'étsigc

FRANCHEVAL.

Quoi! vous né voulez pas qué jé...

MADEMOISELLE DF. CRAC

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais...

MADEMOISELLE DE CRAC

Qué >eux direcé mai*?

FRANCHEVAL.

On veut ffuê jé m'en aille; eh bien !...

MADEMOISELLE DK CRAC.

Quoi ?

FRANCHEVAL.

Jé m'en vais.

[bas, a Snint-hricr.

Au révoir.

SAINT-BRICE

A demain.

\Francheval sort.)

(d part.)

Si je n’étais le frère,

M |)K CRAC DANS SON PETIT CASTEL, SCÈNE XVI

SI A DEMOISELLE l*K CRAC.

Plaignez-lc, en vérité!

SAINT-BRICK

Il me semble pourtant que vous lavez traité...

Itien mal.

MADEMOISELLE DK CRAC.

El lui, comment mé Iraité-t-il moi-même?

Mé soupçonner d’abord, quand il sait qué jé l’aime ! Mérité-t-il qu'on ait pour lui dé l’amitié?

SAINT-BRICE

Il faut pour un amant avoir de la pitié.

MADEMOISELLE DE CRAC, souriant.

Dans lé fond dé mon âme, aussi jé lui pardonne,

Jé vous assure.

SAINT-BRICE

Oh! oui, car vous êtes si bonne !

MADEMOISELLE DE CRAC

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE

Ah ! je vous le promets.

MADEMOISELLE DE CRAC

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE

Non, jamais.

Vous allez mé trouver malhonnête, sans doute. Mais, dèsdémain, monsieur, poursuivez volré roule : La querelle pourrait tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE

J'en suis fâché; mais quoi ! je ne puis vous quitter.

MADEMOISELLE DK CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n’ai plus rien à dire : Permettez qué, du moins, monsieur, jé mé retire.

SAINT-BRICE, M. DE CRAC

M. DE CRAC, arec un autre habit.

Ami, qué jé vous conte uné chanson à boire, Quéj'ai faite impromptu, comme vous pouvez croire. Verdac, qui l'entendait, en riait comme un fou.

(// chante.}

J'aimé beaucoup le* femme* blanche*;

Mai* J'aime encor mieux le vin blanc Jé n'ai point vu de femme* franche* ,

El J’ai bu sourent du vin franc.

Lé «exe né m'ert rien quand Jé flûte ;

El dan* cèla commé dan* loul ,

Chacun a «on goût;

Point dé dispute,

Chacun a son goùl.

SAINT-BRICE

La chanson est jolie. Eli mais! je ne sais où,

Mais quelque part ailleurs je l’ai vue imprimée.

M. UE CRAC

Il sé peut; dé mes vers, oui, la France est séméc. SAINT-BRICK.

Elle a paru, je crois, sous le norn de Collé.

M. DK CRAC.

Ah I cé n’est pas lé seul couplet qu’il m’ait volé.

Dé mon absence il a profité, lé compère.

Jé l’aimais fort, au reste; il m’appelait son père. Mais depuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné,

Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.

Qué vous dirai-je, enfin? Les muses ésilées,

Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées…

Jé né puis y penser sans répandre des pleurs.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC

VKUDAC, wm peu échauffé du repas.

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs. M. DR CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui ? moi ! j étais à table.

Sandis, j’avais encore un appétit dé diable.

Jé né sais... Vous mangez si vite qué jamais. D’honneur! jé n’ai lé temps dé goûter chaque mets ; El tous assurément méritent qu’on les goûte.

Il faut faire à loisir cé qué Fou fait.

SAINT-BRICE

Sans doute :

Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC

Quoi! sitôt vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte : D’une visite ou deux il faut que jé m'acquitte. Chacun dé son affaire ilsé faut occuper.

Né vous dérangez-pas: je réviendrai souper.

M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL, SCENE XVI

Gentilshommes, Dieu sait! Tous doux sont mes vas- Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux. [saux. Mais quoi! pour m'a-muser, j'aime bien mieux des-

[cendre;

Et jé n'ai point l'orgueil dé ce jeune Alésandre,

Qui pour rivaux, dit-on, né voulait que des rois : Comme dé vrais amis nous vivons tous les trois. SAIKT-IIHICB.

Le plus jeune des deux me parait fort aimable.

M. DE CRAC

Yerdac est d'une humeur encor plus agréable.

Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE

Et surtout il vous croit.

Au lieu qué Frauchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BIIICE.

Il parait empressé prés de mademoiselle.

M. DE CRAC

C'est bien gratuitement qu'il soupiré pour elle.

Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE

Est-il possible?

M. DK CRAC.

Eh ! oui ; rien n'est plus singulier:

Lucile a réfusé viugt partis d’importance;

(rt l'oreille .)

Lé fils du gouverneur. Là-dessus jé la lance :

Jé né puis davantage ; et l’honneur mé défend Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICK

Elle est d’ailleurs charmante.

’M. DR CRAC

Il faut qué je l'avoue:

Jé né puis la louer; mais j’aime qu'on la loue.

SAINT-BRICK

C’estqu’clleatout, monsieur: elleesl belle d'abord; Elle a les plus beaux yeux !

Oui, j'en tombé d’accord.

Verdac, petit flatteur, dit qu’ellé me ressemble.

SAINT-BRICE

Il a raison : elle a de vos traits...

M. DK CRAC.

Oui, l’ensemble. |

Sa mère était aussi d’uné rare beauté. .

Vous jugez si ma femme était dé qualité!

Ses aïeux remontaient aux comtes de Bigorre.

Dans cet essaim d'amants qu’elle avait fait éclore, Les Gaston, les de Foix, surtout les d’Armagnac,

(J/ t'atiendrif.)

Clotilde démêla lé chevalier dé Crac.

Mais tous, l'un après l’autre, il mé fallut le? vaüre, El conquérir mon bien, comme fit Heuri Quatre.

Si j'avais un trésor, il m’avait bien coûté.

SAINT-BIIICB.

Celui-là ne pouvait trop cher être acheté.

Si de la mère, au moins, je juge par la fille.

Lucile est, je le vois, toute votre famille?

SI. DR f.RAC.

Eh non! vraiment, monsieur, j'ai dé plus lé bonheur D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur. SAINT-BRICE.

Bon ! il est donc absent?

Il sert contré lé Russe;

Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse Savait l'apprccier; et lé grand Frédéric,

En fait d'opinion, valait tout un public.

Il admirait mon Gis: j'en ai plus d'une marque;

Et j'ai, sans vanité, reçu dé cé monarque ! Des lettres... qué jamais personne né verra.

Il m'écrivait un jour: «Votre cher fils sera « Lé plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. • Jé pensé qué l'on peut croire à cel horoscope.

SAINT-BRICE

Oui, sans doute.

M. DE CRAC

Il commence à sc vérifier.

A mon fils, dépuis peu, l'on vient dé confier Un beau, mais en revanche un très-périlleux poste.

SAINT-BRICK

Ah ! le papa ment bien : il faut que je riposte.

(haut.)

On le nomme?

M. DE CRAC

Son nom de famille est dé Crac :

Mais dans toute l’Europe on lé nommé d’Irlac.

Ali! c'est mon ami.

M. DE CRAC

Quoi?...

SAINT-BRICE

Ma surprise est extrême.

DTrlac votre fils ?

M. |)E CRAC

Oui.

SAINT-BRICE

C’est un autre moi-même.

J’en faisais très-grand cas. Jeune encore, il servait Dans mes gardes.

M. DE CRAC

Dans vos?...

SAINT-BRICE, feignanl de te reprendre.

Partout il mesuivait.

M. DR CRAC remarque cela.

Il sé pourrait?

SAINT-BRICE

Hélas! pauvre d'Irlac! sans doute Vous savez... Pour servir voilà ce qu'il en coûte!

M. DE CRAC

Quoi?...

SAINT-BRICE

Vous l'ignorez?

U. DE CRAC

Oui.

SAINT-BRICE, Irit-mytlérieiuement.

Contre son colonel

Il vient dernièrement de se battre eu duel.

by Goc

M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTE!, , SCÈNE XVII

M. UE CRAC

Je reconnais les Crac à cé coup téméraire.

A-t-il été blessé?

SAIXT-BMCe.

Non, monsieur, au contraire.

Le colonel est mort.

M. DE CRAC

Hélas! j‘en suis fâché.

Et mon (ils?

SAINT-BRICE

Aussitôt Notre (Ils s'est caché.

U. DE CRAC. [clic!

Quoi ! mon fils sé cacher ! Pour mon nom quclié ta- C'est la premièré fois, sandis! qu’un Crac sé cache.

SAINT-BRICE

y. DE CIIAC.

Ah ! jé mors : et laquelle ?

SAINT-BRICE

La gauche.

M. UK CIIAC.

Sur mes deux, moi-mème jé chancelle.

SAINT-BRICE

j Vous n’avez donc pas eu des nouvelles de lui? i Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC

J’en attends aujodrd’hui

(Il appelle.)

Thomas! Thomas! Fut-il accident plus funeste? SAINT-BRICE.

Heureusement d’Irlac se porte bien du reste.

Un le découvre.

M. DE CRAC

O ciel !

On lui fait son procès.

Vous savez la rigueur des lois.

m. de cnAC.

SCÈNE XVII

les précédents; THOMAS.

Mes lettres?

M. DE CRAC, ù Thomas.

THOMAS

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE

On le condamne...

AI. DE CRAC

A quoi?

SAlXT-BRICEt

Mais... à perdre la tète.

M. DE CRAC

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE

Le supplice s'apprête.

Il charme heureusement la fille du geôlier.

liai! lé gaillard doit être un joli cavalier.

Eh bien?

Eh ! monsieur, vous demandez toujours Vos lettres; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC

Mais jé né conçois pas cé contré-tenips bizarre.

Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, but, â Thomas.

Veux-tu té conténir,

. Vabillard ?

THOMAS

Non, ma foi, je n’y peux plus tenir ,

El c’est par trop aussi charger ma conscience.

! Donnez-moi mon congé: car je perds patience.

M. DE CRAC

SAINT-BRICE

Elle et d Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC

Ah! jé respire.

Oui; mais on court à leur poursuite.

Ils étaient à cheval comme les fils Aymon.

M. DE CRAC

O ciel ! on les poursuit! Et les attrapé-t-on ?

SAINT-BRICE

La fille était en croupe, et sans peine on l’attrape: D’Irlac croit la tenir encore, et seul s’échappe.

M. DE CRAC

Lé jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE

C’est un autre Annibal.

M. DE CRAC

Il sé sauve?

SAINT-BRICE

En courant il tombe de cheval,

Et se casse la jambe.

Comment?

THOMAS

Eh oui, morbleu ! prenez quelque garçon Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon. Grâccsauciel, monsieur, ma province est la Bcauce. Là jamais on ne dit une nouvelle fausse,

Et jatnais ouï pour non.

M. DE CRAC

Eh bien ! rétournes-y.

Jé té dois?

THOMAS

Dix écus.

M. DE CRAC, menant la main â su poche.

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS

Je ne suis point undrôlc, etjesuis honnête homme.

M. DE CRAC

Voyez un peu! sur moi jé n’ai pas celle somme.

Jé pourrais dé cé pas l’aller chercher là-haut; Mais jé veux mé défaire à l’instant du maraud.

(ù Saint-Bricr.)

Prêlez-moi dix écus.

M. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL, SCÈNE XVIII

saint-dmce.

S'il faut que je le «lise,

Ma bourse est demeurée au fond de ma valise :

Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

u. DE CRAC.

Donncz-les-moi.

(// reçoit les dix-huit francs. — A Thomas, en le payant.) J'ai le reste. Tiens, pars.

THOMAS

El de hon cœur, ma foi.

M. DE CH AC , d'un ton tragique.

Cardé qu’ici demain lé jour né lé surprenne.

THOMAS

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,

Du jardin, de la cave, et même du grenier.

Le garde, le laquais, surtout le jardinier,

Sont bien vos serviteurs, et, sans cérémonie, Monsieur, vont s on aller tous trois de compagnie.

M. DE CRAC, SAINT-BRICE

M. DK CRAC, courant apris Thomas.

f Saint-Brice le retient.)

Insolent! pour jamais fuyez dé mon aspect.

Jé crois que lé coquin m a manqué dé respect.

SAINT-BRICK

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DK CRAC.

l’né fatalité, mais des plus singulières,

Fait qué dé dix laquais il né m'en reste aucun. Mécontent de mes gens, et n'en retenant qu'un. L’un dé ces jours passés j’en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICB.

Quoi ! neuf?

M. DK CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte; Enfin, à cet éclat je m’étais décidé.

Thomas était fidèle, et je l’avais gardé.

Céci iné contrarie un peu plus qu’on né pense.

SAINT-BRICE

Je sens cela.

M. DE CRAC

Ma terre est d’un détail immense.

SAINT-BRICK

Elle parait superbe.

M. DE CRAC

Ah! vraimenUJé lé crois.

Deux mille arpents dé terre, et lé uoublé dé bois.

SAINT-BRICK

Cette terre, sans doute, est une ba munie?

M. DK CRAC.

D’où relève, entré nous, mainte châtellenie.

J’ai bien les plus beaux droits! En autre, assurément,

S’en targuérait; mais moi, j’en usé rarement.

Je le crois.

M. UK CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise; Lé plus beau de mes droits est d’avoir pour devise Ces trois mots seuls : j R vins, je vis, et je vainquis.

SAINT-BRICE

Ce litre est précieux.

Et surtout bien acquis.

Voici le fait: peut-être il n'est pas dans l'histoire; Mais il est sûr. Paul CnAC, surnommé Barbk-Noirk, (// mon ire son portrait.)

Dans cé château soutint un siège dé deux mois Contre Jules-César.. . C’est tout dire, je crois.

SAINT-BRICE

Bon!

M. DE CHAC

Il né sé rendit encor qué par famine.

César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,

Et lui permit dès lors de mettra ces trois mots.

Il prit dans cé château quelques jours dé repos. On voit encor pendue an plafond son épée, l/épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE

Pompée? Il n’est pas mort de la main de César.

Vous croyez? Jé pourrais mé tromper par hasard: Je soumets, en tout cas, mes lumières aux vôtres. S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.

Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE

Ah!

M. DE CRAC

L’on n’est pas fâché

Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. » Monsieur sourit ; peut-être il croit que jé mé moque.

SAINT-BRICE

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.

(Il feint de se reprendre.)

(û deuii-vokt.)

Qu'ai-je dil?

M. DF. CRAC

Plaît— il ?

SAINT-BRICE

(à demi-voix.)

Rien. Que je suis indiscret!

M. DE CRAC

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un secret.

Non.

M. DK CRAC.

Tout à l’heure encor vous avez par mégardc, Et cé mol m’a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE

Moi ! j'ai dil...

M. DE CRAC

Oui, voyez 1 vous en êtes fâché !

Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché; Et puis, d'ailleurs, tenez, j'ai la vue assez fine.

Digitizeri I^J

NI. DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL, SCÈNE XX. f.:i5

J'onlrévois... Oui, \otre air cl voire liante mine, Tout m’annonce...

SAINT-BRICK

Monsieur, ne me devinez pas.

M DK CRAC.

Vous avez peur. Eh donc, je vous dirai tout bas Qu’en vain vous déguisez lé sang qui vous Ot naître, El qué depuis long-temps j ai su vous reconnaître.

VI. DK CRAC

Vous-même.

JACK

Mais... monsieur lé varon.

M. DK CRAC.

Eli bien! qu’esl-cc?

JACK

C’esl qué... c’est qué...

Vf. DK CRAC, i' imitant.

C’est qué...

JACK

Pardon,

■ Madémoiseile est bien occupée.

M. DK CHAC.

SAINT-BRICK

Eli bien !... Non.

U. DE CRAC

Achevez.

SAINT-BRICE

Je ne puis.

Je ne saurais vous dire encore qui je suis : L'honneur, pour quelque temps, me condamne au

[silence;

Pardon, avec regret je me fais violence.

Vous serez bien surpris tantôt, eu vérité :

Je vais prendre un peu l'air.

(// sort.)

A quoi faire?

JACK

.Mais...

M. DE CRAC

Voyons, qué fait-elle?

JACK

Elle est fort en colère.

Elle gronde beaucoup.

u. de crac.

Qui?

JACK

Monsieur Franche val.

M. DE CRAC

Il sérail?

SCÈNE XIX

M. DE CRAC, seul.

Jé m’en étais douté.

Oui.jé vais parier qué c’est quelqué grand prince, Qui court incognito dé province en province.

Dé ma fille en secret jé lé crois amoureux.

S'il pouvait l’épouser, quéjé serais heureux!

J’ai toujours éludé les amants dé Lucile.

Marier uné fille est chose difficile;

Car dé nié dénucr jé né suis pas si sol.

L'inconnu, s’il est prince, épouserait sans dot.

Il faut qu’à cet hymen un peu jé la prépare;

Car j’aime ma Lucilc, et né suis point varvare. Jack !... Elle aime, jé crois, cé monsieur Franehéval; Mais il né tiendra pas contre un pareil rival. Jack!...

M. LIE CRAC, JACK

JACK

Monsieur lé varon I

M. DE CRAC

Ehl venez donc; du zèle.

JACK

Mais jé suis accouru.

M. DK CRAC.

Dis à madémoiseile

Dé véuir à l'instant.

JACK

A ses pieds, prêt à sé trouver mal,

Il démandé pardon.

M. DE CRAC

Comment?...

JACK

Mademoiselle

Lui disait qu’il n'avait nulle estimé pour elle;

Et monsieur Franehéval disait qu'il l’adorait,

Qu’il l’aimérait toujours. Damé, c’est qu’il pleurait! Il nié faisait pitié, vraiment

M. DP. CHAC.

Eh bien! ensuite?

JACK

Vous m’avez appelé, jé suis vénu bien vite.

M. DK CRAC.

Rétourné vité; va, Jack.

JACK

Où faut-il aller?

M. DK CRAC.

Va dire ù Franehéval quéjé veux lui parler.

JACK

j J’y cours.

Ah! jé m’en vais lé traiter, Dieu sait comme ! Non, j'aimé mieux parler à la llllé qu’à l’homme: Franehéval est bouillant, et I on connaît les Crac. Fais-moi venir ma fille.

JACK

Ehl mais...

M. DP. CRAC.

Allez donc, Jack.

uuo

Jl. DE 11IAC DANS SON PETIT CASTKI.. SCÈNE XXII.

JACK

Mais monsieur Franchéval...

m. de crac.

Eli bien !

JACK

Il vient lui-même.

M. DE CRAC

Quoi!... Jé suis étonné dé cette audace éstrême.

JACK

Qu avez-vous donc, monsieur le varon? Vous sem-

[blez...

Jéné sais,... on dirait vraiment que vous tremblez.

M. DK CRAC.

Non, c’est quéjé frémis. t.é pauvre enfant! jé tremble! Mais lé voici. Va, Jack, et laissez-nous ensemble.

SCÈNE XXI

•M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

il. DE CH ac, à part.

Jé lé croyais bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.

(haut.)

Quoi! monsieur, vous osez vous montrer à me* Après cé qué jé sais? [ycuXj

FRANCHEVAL.

Eh ! oui, monsieur, jé l’ose.

J’ose plus, et jé viens pour vous dire une chose : J’adoré votre fille.

M. DE CB AC

El vous lé répétez?

FRANCHEVAL.

Sans doute; et pourquoi pas?

M. DE CRAC

Ainsi vous m’insultez! !

C’est peu que l 'on vous trouve aux genoux dé Lucile... Mais vousmé prenez donc pour un père imbécile?

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur? Point du tout.

M. DE CRAC

Vous me manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi ? Mais au surplus, jé suis homme d’hon- Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire, [neur. Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC

Oh! c'est une autre affaire.

Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous en cé jour Parler seul à ma fille et lui parler d’amour?

FRANCHEVAL.

Eh mais! vous lé savez. C’est parce quéjé l’aime, Qué j'aspire à sa main, qué vous m’avez vous-même Permis de l’espérer.

M. DE CRAC

J’ai changé dé dessein.

Oé ma fille à présent n’attendez plus la main

Quelqu’un... qui vous vaut bien, va devenir mon Ainsi-(gendre:

FRANCHEVAL.

Croirai-je bien cé quéjé viens d'entendre? I n aulré!... Pourriez-vous à cé point mé jouer?

M. DE CRAC

La démande est plaisante, il Jé faut avouer.

Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

j , Non. S’il faut qué jé lé dise,

Elle n est plus à vous. Vous mé l’avez promise : Vous mé la retirez; c’est uné trahison :

Et vous mé permettrez d’en démander raison.

N. DK CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n êtes plus à présent mon beau-père,

| Et voudrez bien vous vattre avec moi, jé l'espère.

| Vous hésitez?

M. DE CRAC

J’hésite et suis dé bonne foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur?

M. DE CRAC

Jé crains, mais cé n’est pas pour moi. Oui, jé plains, Franché-val, voire jeunesse éstrême, Et j ai quelqué régret... Dans lé fond jé vous aime. FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, ô part.

Bon. Saint-Brice parait.

(AflMf.)

Oui, oui, nous nous valtrons, à l’inslant, s’il vous

(plu* haut.)

Jack, descends mon épée.

SCÈNE XXII

LF.S PRÉCÉDENTS ; SAINT-RBICE.

[plaît.

SAINT-BRICE

Eh! qu’en voulez-vous faire,

Mon cher hôte?

M. DE CRAC

Mé vattre avec cé téméraire, Qu’aux genoux dé ma fille un valet a trouvé.

SAINT-BRICE

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.

Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme?

| (à Franchéval.)

El vous, cher Franchéval, que partout on renomme.

(Am.)

Quoi! c’csl contre un vieillard qu'ici vous vous ar- (Anwr.) [met!

Contre le père, enfin, de ce que vous aimez.

(déclamant .)

| Songez que l'odcnscnr est père de Chinu'nc.

Digifeed,

;Ie

DE CRAC DANS SON PETIT CASTEL, SCENE XXV

PRAN'CHBVAL. I

Ali! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.

(à If. de Crac.)

Pardonnez-moi, monsieur, rct aveugle transport.

ai. DE CRAC.

Hé tout mon cœur : moi-même, après tout, j'avais Ce combat inégal pouvait mé compromettre, [tort ;

SAINT-BRICK

Je nie battrai pour vous, si vous voulez permettre. Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC

Quel champion plus brave aurais-jé pu choisir? FIIA.NCHF.VAL.

Il faut bien, en effet, que Lucilé vous coûte Quelque combat, au moins ; car vous êtes sans doute Cé rival préféré.

SAINT-BRICE

Peut-être; au fait, mes droits Sur son coeur valent bieu les vôtres, je le crois. FRAKCHBVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

Avant que de nous battre, Messieurs, il est un- point qu'il est bon de débattre. Lucilc apparemment est le prix du vainqueur?

M. DK CRAC, bas, a Saint-Brice.

Mon princé, si c'est vous, j'y consens, dé bon cœur.

SAINT-BRICE

Si c'est monsieur, de môme; et 1 équité l'exige.

M. DE CRAC

Jé n'y puis consentir.

SAINT-BRICK

Consenlez-y, vous dis-je.

Pour moi, je ne inc bals qu'à ces conditions.

FRANCUEVAL, bas, û Saint-Brice.

Il eût toujours fallu qué nous nous vattissions.

SAINT-BRICE, à M. de Crac.

Sans doute. S'il me tue, il doit avoir la pomme, (fras, à M. de Crac.)

Je suis, en inc battant, sûr de tuer mon homme.

U. DE CRAC, bas , à Saint- Brice.

I.é gaillard sc bal bien; puis l'amour rend adroit : Il est bouillant.

saint-BRICE, bas , rt Jf. de Crac.

Tanl mieux : moi je suis calme et froid.

FRANCUEVAL.

Soyez impartial, comme doit être un juge.

M. DE CRAC, à part.

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.

(Aowr, â Saint-Brice .]

Eh bien donc, jé consens qué Lucilc aujourd'hui Épousé le vainqueur, qué cé soit vous ou lui.

J'en serai lé témoin.

SAINT-BRICE

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC

tton. D'un combat pour moi la vue a mille charmes. FRANCUEVAL.

Qui, comme quand on voit un naufragé du port.

SAINT-BIUCE, déclamant.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord Dans mon appartement aller chercher l'épée... Avec laquelle un jour César tua Pompée?

M. DE CRAC

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

- (Il sort.)

SCÈNE XXIII

SAINT-BRICE, FRANCUEVAL.

Çà, mon cher, il est temps de me justifier.

Je vous seipble un rival, et suis tout le contraire. De Lucilc voyez, non l’amant, mais le frère.

FRANCUEVAL.

Est-il possible, ô ciel !...

SAINT-BRICE

D’honneur! rien n’est plus vrai.

Vous voyez qu’entre nous le combat sera gai.

Mais les moments sont chers; rcconnaissonsla carte: Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte.

[Il lève l’épée de Frcncheval en l'air.)

Et d’après ce signal, je serai désarmé.

D’être battu par vous vous me verrez charmé : Mais ne me tuez pas; car ce serait dommage Que je ue visse point votre heureux mariage.

FRANCUEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Jé vois, aimable ami,

Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-HRICE, voyant Jf. de Crac.

Cliut !

SCÈNE XXIV

les précédents; M. DE CRAC.

m. de crac.

La voici : peut-être csl-clic un peu rouiiléc.

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouil- Allons, monsieur, en garde. [léc.

FRANCUEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.

(Ils se battent.)

M. DE CRAC

Ma fille ! O ciel !

FRANCUEVAL, tout en se battant.

Monsieur, dé grâce, ccartcz-là.

M. DK CRAC DANS SON PETIT CASTEL , SCÈNE XXU

Ah! ce n’est pas 16 cas d'être docile.

(K/U court n«.r combattants.) Cruels, séparez-vous, ou tuez-moi lous deux.

M. DE CRAC-

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d’eux?

MADEMOISELLE DF CBAC.

Jé nié murs.

(Elle s'évanouit.)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vive tendresse!

(Suint-Brice se laisse désarmt r.)

Cher Crac, pansez monsieur : jé vole à ma mal- M. DE CRAC, à Saint-Brice. [trcSâC.

Vous vous vantiez si fort, et vous voilà vrfltu?

S AI. NT- BR IC B

C'est la première fois.

MADEMOISELLE DE CRAC, revenant ù elle.

Cher Kranchéval, vis-tu?

FRANCHEVAL.

Oui,jé vis pour l'aimer, pour l’adorer... que sais-je? Pour être ton époux.

M. DE CRAC, « part.

Comment éludcrai-jc?

SAIST-HRICE.

C'est un poiul arrêté.

MADEMOl>KLLK DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai?

M. IIP. crac.

(a pari.)

Ma fille, j’en conviens. Hou! je trouve un délai.

(Afiur.)

Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et lequel, jé vous prie?

M. DE CRAC

Mon fils; il ne veut pas que sa sœur sé marie.

MADEMOISELLE DE CRAC

Quoi ?...

M. DE CRAC

lté lui jé reçois uné lettre à l’instant Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.

Mais sa jambe va bien; il a bonne espérance;

Et nous lé reverrons lé mois prochain en France. Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

Ail!

M. DE CRAC. (Il/rint de lire, mais se lient à l'écart.) a Surtout, cher papa (m’écrit-il), n’allez pas « Vous hâter d'établir ma sur dans lu province;

« Jé l’ai presque promise au fils d'un très-grand

[prince. »

On sent qu’un lel hymen, et surtout qu'un tel fils Méritent quelque égard.

SAINT-BRICE

C'est aussi mon avis.

Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure, lie renchérir sur vous j'avais fait la gageure.

Kl j'espérais gagner. Ce nouvel incident

M'étonne, mais j'espère en sortir cependant. Monsieur d'Irlac enfin (etc’est mon coupde maître) Vous le faites écrire : et je le fais paraître.

M. DK CRAC.

Qué voulez-vous dire?

SAINT-BRICE

Oui, cc fils, ce frère...

M. DE CRAC

lié quoi?...

SAINT-RRICE. ijascounnnt un peu.

Vous né devinez pas, cher papa, qué c’est moi?

MADEMOISELLE DK CRAC.

Ciel! mon frère?

M. DR CRAC

Mon fils? Il s'est cassé la jambe,

Dis-tu ?

SAINT-BRICE, ijascnnnant dans le premier vers.

Jé lé croyais, il redevient ingambe.

Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments? Comment! depuis au moins dix heures que je mens,

(nasentmani encore.)

Vous n’avez pas connu votre sang, mon cher pere?

M. DE CRAC

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit de sa mère!

SAINT-BRICE

Sans doute vous lieudrez la promesse?

M. DK CRAC.

Oui, mon fil>.

SAINT-BRICK

El la petite sœur? Elle est de notre avis?

MADEMOISELLE DE CRAC

Ou vous étés du mien.

M. DE CRAC

Jé né mé sens pas d’aise.

Mais vous étés pourtant, mon fils, ne vous déplaise, Le plus hardi liAvlour !...

SAINT-BRICE

Pardon, cent fois pardon.

Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?... Votre exemple, peut-être, enfin la circonstance; Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC

J’ai bien lé temps ici dé mé fâcher, vraiment!

Jé suis tout au plaisir d'embrasser mou enfaut.

M. DK CRAC DANS SON 1»ETIT CASTEL, SCÈNE XXVIII

VRRDAC.

Que jé vous embrasse, enfant 9i regretté !

Lé ciel enfin permet qu’ici l'on vous révoie!

n. ne CRAC.

Par vos ravissements jugez donc dé ma joie!

VKRDAC.

Oh! oui; quand votre fils révole dans vos bras,

Nous allez sûrement nous tuer le veau gras?

Dieu sait si j’aimé, moi, les répas dé famille !

M. 1)F. CRAC

Cé u’est pas tout, jé viens dé marier ma fille Avec Franche val.

VRRDAC, à pari.

Bon! encor nouveau festin.

(haut.)

Né mé trompez-vous pas?

M. DE CRAC

Non, rien n’est plus certain.

Vrrdac, a Francheval.

Ah ! mou cher Francheval, quel bonheur est lé votre!

(à pari.)

Ces deux répas pourtant sont trop près l'un de saint-brick. [l’autre.

Mais do cette union je suis tout occupé.

Venez mon père.

VKRDAC.

Allons en causer à soupe.

LES PRÉCÉDENTS ; JACK

JACK, accourant.

Monsieur lé varou!...

M. DE CRAC

Quoi ?

JACK

Voici tout lé village.

M. DK en AC.

Eli mais! que mé veut-il?

JACK

Vous rendre son hommage. \ nu vient de toulé pari pour voir monseu d’Irlac.

(A Saint-Hrice.)

Veut-il bien agréer l'humble salut dé Jack?

SAINT-BRICE, lui donnant une petite tape.

Bonjour, petit ami.

Le village est honnête :

Mon bonheur fut toujours une publique fête.

I.K MAGISTER , r hante , toujours avec l'accent

Nous revoyons un Télémaque Sous Ici* traits de M. d'Irlae.

Et qu 'riait la chétive Ithaque,

Auprès du beau cliAtcau dé Crac* ?

Ah! si l'on aimé sa pairie,

Fut-on Iroquois ou La(>on ,

Combien doit-elle être chérie Dé rélui qui naquit Gascon!

M. DF. CRAC

Magister, vous chantez moius clair que dé coutume. LE MAGISTER.

I.é village, en criant, vient de gagner un rhume

SAINT BRICE

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.

Mon |ièrc me cède, il rougil.

Que je meure, et que sur ma tombe Il grave lui-même ; u Gi-gtt •• Mon lits, mou maître en Part suprême « Où d’ctceller nous nous piquons; u Qui me battit culln moi-même,

* Moi qui battais tous les Gascons. » MADEMOISELLE DF. CRAC, rt Francheval , J'admire une telle victoire :

.Mais né va point la disputer.

Né mé fais jamais rien accroire:

Né viens fias même mé flatter.

Que ramant parfois ésagère,

C'est assez l'usage, dil-ou :

Mais avec moi, du moius, j’espère L'époux né sera point Gascon.

FRANCHE VAL

Né crains pas dé moi pareil piège ;

J’en tirerais peu dé proQt.

A quel propos té flattérais-je ,

Puisque la vérité suffit?

Non, non, jé né suis point l’esclave D'un sot préjugé, d’un vain nom :

On peut être Gascon et brave;

Ou peut être franc et Caseôn.

VERDAC.

O l'invention délectable (Jué celle d'un beau carnaval!

Si l'on était toujours A table ,

On né férait jamais dé mal.

Moi jé né suis point ridicule :

Peu m’importé l’étal, lé nom.

Jé mangerais, sans nul scrupule ,

Gliez lé Grand-Turc, foi de Gascon !

JACK commence ù chanter.

Donner déjà du cor en maître...

M. DF. CRAC

Eh quoi! le petit Jack sé donne la licence!...

I SAINT- BRICK

Ali! c’est le carnaval: un peu de complaisance^ M. DE CRAC, sonnant à Jack.

I Allons.

6 in

PETIT CASTEL, SCENE XXVIII

M. DE Cil AC, OH publie.

On sé fait là-has une Tête Dé savoir lé sort dé céci.

En tout cas, ma réponse c«t prèle :

Jé dirai qué j'ai réussi.

Mon sort aérait digné d'envie,

Si vous né disici pa# qué non.

Alors, une fois dans tua vie.

J’aurais dit vrai , quoique Gascon.

FIN UE M. DE CtlAC DANS SON PETIT CASTEL.

ILE yJÊUX eillEATAIEE

U" DIHKUGK

sans adieu:

.le vais au Luxembourg me promener uii peu.

JHr » tt I

Vjyr •• A.»;*».» ■—

DigitCTU Lji fcooglfc

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

REI'IlÉSENTLE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EX HÜ2

PEKSOXjftcb».

M. 1) L lt R I AGE, le «ieoi célibatuiii*.

Madank ÉVRAHJK m goavernantc.

AMMAN II, n«r»fd df M. Dtabriagc, M»ss le noui de Chariot. LACHE, femme d'Armand.

PERSONNAGES

AMHHOlSE, intendant de M. Dubriagfl.

G KO MG ES, filleul et portier de M. Dobriige. JLLIKN el SI-ZON, enfant» de George*.

I Ciro Coom.ns de M. Dubriagc.

La acéna eat à Paria, chas M. DubrUga.

SCÈNE II

CHARLES, GEORGES

GEORGES

Ah! I on peut donccnfiu vous saisir un moment, Monsieur Armand.

CHARLES

Toujours lu me nommes Armand,

Kl lu me trahiras.

GEORGES

Pardou, je vous supplie.

CHARLES

Charle est mou nom.

GEORGES

Eh oui, je le sais; maisj'oublie.

Je m'en ressouviendrai : ne soyez plus fâché. Tendant que tout le monde est encore couché, Causons : Dites-rnoi donc bien vite où vous en êtes, Ce qijp vous devenez, les progrès que vous faites: Votre sort eu dépend ; j'y suis intéressé.

CHARLES

Eh mais! je ne suis pas eucor très-avancé.

11 faut qu'avec prudence ici je me conduise... Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'iulrol'our agir de concert. [duisc,

GEORGES

Oui, vous avez raison:

Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLES

Ah ! comment I à quel titre, el combien il m'en coûte ! Moi, domestique ici!

GEORGES

C'est un malheur sans doute; Mais pour servir son oncle csl-on déshonoré?

Je le répèle encor, c'est beaucoup d'être entré;

Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente:

Ce fut de vous offrir à notre gouvernante Comme un parent.

CHARLES

Jamais pourrai-je m'acquitter...

GEORGES

Allons, ce que j'en dis n'est pas pour me vanter. Je ne inc pré-vaux point; mais je vous félicite. C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte. Votre bon père, hélas! dont j'étais serviteur,

A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.

Oui, cher Armand... pardon... Mais je vous ai vu

[naître;

J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître : Jugez si Georges doit aimer, servir leur fils!

Pourquoi le ciel sitôt me les a-t-il ravis?

Ahl pour m’être engagé par pure étourderie...

GEORGES

El»! monsieur, laissez-là le passé, je vous prie: Oui, voyez le présent, et surtout l’avenir.

N’est-il pas fort heureux, il faut en convenir,

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE I, SCÈNE IV

Que je sois le ülleul de monsieur Dubriage; Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage, la gouvernante m'ait (j'ignore encor pourquoi) Fait venir tout exprès pour être portier, moi;

De sorte que je pusse ici vous être utile,

Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville, Vous me l'ayez fait dire, au lieu do vous montrer ; Que j’aie imagine, moi, de vous faire entrer,

Et que madame Evrard, si subtile et si fine,

Vous ait reçu d'abord sur votre bonne mine? aiAiu.es.

Il est vrai... •

GEORGES

C’est votre air de décence, et surtout De jeunesse... que sais-je?... Oui, la dame a du goût.

CHARLES

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,

On dirait qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGES

Ne voudrait-elle pas vous faire, par hasard,

Un tendre aveu?... Mais non, j’ai tort; madame

[Évrard,

Elle est d'une sagesse, oh! mais à toute épreuve... Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis quelle est

[veuve,

Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant. L’aime fort, et voudrait l’épouser : cependant Avec lui, je le vois, elle est d’une réserve...

CHARLES

Je l'observe, eu effet.

A propos, moi j'observe Qu 'Ambroise vous hait fort.

CHARLES

Rien n’est moins surprenant; Avec mon oncle même il est impertinent :

Puis il craint, entre nous, que je ne le supplaulc.

GEORGES

Ecoutez doue, monsieur, sa place est excellente! Et vraiment mon parrain vous aime tout à fait, Sans vous connaître encor.

CHARLES

Je le crois eu effet,

Georges, et c'est un grand point: oui, ce seul avantage Me flatte beaucoup plus que tout son héritage. Pourvu que je lui plaise, il m’importe fort peu Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :

Si je ne louche un oncle, au moi ns j 'égaye un mailre.

GEORGES

A de tels sentiments j'aime à vous reconnaître.

GEORGES

Oui, courage!

Madame votre épouse achèvera l’ouvrage.

SCÈNE III

CHARLES, GEORGES, le petit JULIEN.

GEORGES

Eh! que veux-tu, Julien?

JULIEN, regardant autour de lui.

Moi, papa?

GEORGES

Qu’as-tu là?

JULIEN, lui remettant une lettre.

C’est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,

Sans inc rien dire; et puis d'une vitesse extrême, Crac, il s’est en allé: moi, je m’en vais de même... I Carsi monsieur Ambroise arrivait... Ah ! bon Dieu !... , Au revoir, monsieur Charte.

CHARLES, ajfecutcuienn'iit.

Oui, Julien ..sansadieu.

{J ul ira tort.)

SCENE IV

CHARLES, GEORGES

CHARLES

Il est gentil !... Eh bien ! quelle est donc cette lettre?

GEORGES

(ouvrant la lettre.)

Je mcdoutcquec'esl... Vous voulez bien permettre?...

CHARLES

Eli! lis.

GEORGES

C'est le billet que j'attendais.

CHARLES

• Lequel?

GEORGES

Oui, le certificat de ce maître d’hAlel,

Du vieux ami d’Ambroise.

Charles.

Ah! de monsieur Lagrange.

Eh bien?

Eli bien, monsieur, grâce au ciel, tout s'arrange, Comme vous allez voir.

(// donne la lettre à Charles.) CHARLES, lisant.

« Mon cher Ambroise... ■ Ile quoi?

CHARLES

Au fait, depuis trois mois que j’habite en ces lieux, D'abord, sous un faux nom, j’ai trouvé grâce aux yeux D'un oncle qui me hait sous mon norn véritable; Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable .Madame Évrard, qui, grâce à mon déguisement, Semble sourire à Charles en détestant Armand. Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGES

La lellrccst pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

UHAnLKS, continuant de lire.

» J’ai su que vous cherchiez une jeune serrante,

« Qui tint lieu de seconde à votre gouvernante.

« J’ai trouvé votre affaire, un excellent sujet;

« C’est celle qui vous doit remettre ce billet.

« Vous en serez coulent; elle est bien née, et sage,

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE I, SCÈNE VI

« El docile : peut-être à son apprentissage...

« Mais sous madame Evrard elle se formera;

« Je vous la garantis, mon cher... » FA cœtera. GEORGES.

Sous l'habit de servaute il fait entrer la nièce.

CHARLES

Voilà, mon ami Georges, une excellente pièce.

GEORGES

Vous pensez bien qu’avec un pareil passe-port, Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLES

Oui, j’ose l'espérer. Tu me combles de joie.

Pour l’aimer, il sulflt que mon oncle la voie,

Qu’il l’entende un moment. Tu ne la connais pas?

GEORGES

Si fait.

CHARLES

Eli oui! tu sais qu’elle a quelques appas; Mais tu ne connais point cet esprit, celte grâce Qui m’ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,

A Colmar. J’y servais; car je n'ai jamais pu Achever un récit souvent interrompu.

J'avais eu le bonheur d'être utile à son père :

Cela seul me rendit agréable à la mère.

Sans savoir qui j’étais, on m’estimait déjà.

Je me nommai; le père alors me dégagea,

Me fit son gendre.’Eh bien I j’ai toujours chez ma

[femme

Trouvé même douceur et même bonté d’&me.

Je regrettais mon oncle. Elle me suit d’abord ;

Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.

Que lui faut-il de plus? Elle travaille et m’aime.

Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-méme; J'oserais en répondre. Encor quelques instants.

Et nos maux sont finis. Je me tais, et j'atteuds.

GEORGES

Je fais la même chose aussi; je dissimule.

Dans le commencement, je m’en faisais scrupule; Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi. J’ai donc feint d’ignorer que chacun à l’envi Dans la maison volait, pillait à sa manière:

Sans parler des envois de notre cuisinière,

Qui ne fait que glaner; madame Evrard tout bas Moissonne et chaque jour amasse argent, contrats. Ambroise est possesseur d’une maison fort grande, Achetée aux dépens de qui? Je le demande. Chaque jour il y met un nouveau meuble; aussi Je vois que chaque jour il en manque un ici :

De façon que bientôt, si cela continue,

L'une sera garnie, et l’autre toute nue.

CHARLES

Je leur pardonnerais tout cela de bon cœur,

S’ils avaient de mon oncle nu moins fait le bonheur; Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres Le volent, et chez lui font encore les maîtres! Pauvre ourle! Il sent son mal, et je vois» regret Que, s’il n’ose se plaindre, il gémit en secret.

CHARLES, GEORGES, MADAME EVRARD

GEORGES, bast ù Charles.

Voici madame Evrard : oh ! comme à votre vue Elle se radoucit!

CHAULES.

(ioj, à Georges.) (à madame Evrard.)

Paix donc!... Je vous salue,

Madame.

Georges, avec force révérences.

J'ai l'honneur...

MAUAME EVRARD, à Charles.

Ah! bonjour, mon ami.

(à Georges .) i Que fais-tu là?

GEORGES

Pendant qu’on était endormi,

Nous causions.

Vu causer en bas.

GEORGES

C’est moi qu’on blâme,

Et c’est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME EVRARD

De moi! Que disait-il?

GEORGES

Que vous embellissiez;

Qu'il semblait chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME EVRARD

Oui, Charles dit toujours des choses délicates; Mais il est trop galant, et c’est toi qui me flattes. Descends, et garde bien ta porlc.

GEORGES

Oh! Dieu merci,

L’on sait un peu...

MADAME EVRARD

Ne laisse entrer personne ici

Sans m’avertir.

GEORGES

Non, non.

Surtout pas une lettre Qu à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGES

Oh, non! Je ne crois pas qu’on écrive à présent.

MADAME EVRARD

Il u'importe. Va donc.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE I, SCÈNE VI

Et c'est le dernier homme à qui je me fierais...

Si j'intéressais Charle à mes desseins secrets?

Il me platt; monsieur l'aime; il a de la prudence, De l’esprit : mettons-lc dans notre confidence... (haut.)

Comment vous trouvez-vous ici?

chari.es.

Fort bien, ma loi,

Et je serais tenté de me croire chez moi.

MADAME EVRARD

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable: Cette maison pour vous sera très-agréable; Monsieur semble déjà vous voir d'assez bon œil.

CHARLES

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME EVRARD

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

C'est lu fruit du talent et de l'expérience, Madame.

MADAME EVRARD

Ce fruil-là, je lai bien acheté.

Hélas! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté.

Depuis dix ans entiers que j'habite ici!

(te recueillant un moment y et regardant autour d'elle.)

Charle,

Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle;

Car vous m'intéressez. Vous êtes doux, prudent, Discret; et, comme on a besoin d'un confident Qui vous ouvre son cœur et lise au fond du vôtre, Etqucvousu'étcs point un laquaiscomme un autre...

Non ; j'espère qu'un jour vous le reconnaîtrez.

MADAME EVRARD

Écoulez donc, mon cher; et bientôt vous verrez Tout ce qu’il 111’a fallu de courage et d’adresse Four être eu ce logis souveraine maîtresse.

Nous avons fait tous deux j,ouer plus de ressorts, Mon pauvre Evrard et moi... car il vivait alors. Dcpuisbicolôldeux ans, cher monsieur, jesuis veuve, Kl c'est avoir passé par une rude épreuve!...

(essuyant ses yeux.)

Nous avous de concert banni tous les voisins,

Les amis , les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLES

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD

Reste encore uu neveu; mais un neveu tenace...

CHARLES

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants?

MADAME EVRARD

Aucun.

CHARLES

Il a donc des neveux, madame?

MADAME EVRARD

Il n'en a qu’un ;

Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine... L’est que je vois de loin où tout ceci nous mène. S'il rentre, c’est à moi de sortir.

CHARLES

Eu effet.

MADAME EVRARD

Aussi, pour l’écarter. Dieu sait ce que j'ai fait! Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père. Monsieur n’eut qu'un beau-frère : il l’aimait...

Comme uu frère.

MADAME EVRARD

Les brouiller tout à fait eût été trop hardi;

Mais pour le frère, au moins, je l’ai bien refroidi.

CHARLES

J'cutcnds.

MADAME EVRARD

Contre un absent on a tant d avantage!

Le sort à celui-ci ravit son héritage.

Je traitai scs revers d'inconduite : on me crut.

CHARLES

Ah! fort bien.

MADAME EVRARD

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLES, ù part.

Hélas!

Qu avez- vous?

CHARLES

Rien.

MADAME KXKAKD.

Laissant un fils unique,

Ce neveu que je crains.

CHARLES

Que vous?... Terreur panique!

C’est à lui de vous craindre.

MADAME éVHARD.

Oui, peut-être aujourd’hui :

Mais l'oncle alors, sans moi , l’eût rapproche de lui. « Son entretien sera moins coûteux en province, » Lui dis-je : a chargez-m’en. » L'entretien fut très-

’ mince,

Comme vous pouvez croire. Il se découragea,

Il jeta les hauts cris; enfin il s'engagea.

C’est où je l’attendais. Je sus avec finesse Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse;

Et monsieur l’excusait encore.

CHARLES

Il est si bon !

Mou jeune homme écrivit pour demander pardon : Je supprimai la lettre et vingt autres messages...

J eu ai mon coffre plein.

CHARLES

Précautions fort sages!

MADAME EVRARD

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous, Avec un commentaire.

CHARLES

Oh! je ni 'en fie a vous!

MADAME EVRARD

Il sc perdit lui-même.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE I, SCENE VIT. (i*n

CHAULES.

Et comment, je vous prie?

MADAME EVRARD

Par inclination enfin il se marie.

L’an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLES

A l'insu!

Il n'avait point écrit?

Monsieur n*en a rien vu.

Moi, j'ai peint tout cela d’une couleur admise;

Et la femme, entre nous, comme une malheureuse, Sans état, sans aveu. L’oncle enfin éclata,

Et l’indignation à son comble monta; .

De malédictions il chargea le jeune homme,

Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLES, se contenant ù peine.

Tout cela me parait on ne peut mieux conduit. Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit?

MADAME EVRARD

{regardant encore si personne ne l’écoute.) Pas tout à fait. Je vais vous confier encore Un secret délicat qu’Ambroise même ignore.

Le dessein est hardi; josc me proposer Pour tenir mieux mon maître...

CHARLES

Eh bien?

MADAME EVRARD

De l'épouser.

CHARLES

D'épouser!..» En effet, j’admire la hardiesse...

Jusque-là je craindrai le neveu, quelque nièce...

CHARLES

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir? MADAME EVRARD.

Un peu.

Depuis un an je cache adroitement mon jeu. D’abord parler d'hymen à qui ne voit personne, C’est assez me nommer.

CHARLES

La conséquence est bonne.

MADAME EVRARD

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs; Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs; Là, je fais une pause, afin-qu’il les savoure.

CHARLES

A merveille!

MADAME EVRARD

D’enfants à dessein je l'entoure...

J’ai fait venir exprès son filleul le portier.

Pour lui cette maison étant le monde entier,

De ces joyeux époux les louchantes tendresses, Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses, Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit, Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit:

Et, quand il est tout seul, ces images chéries Lui doivent inspirer de tendres rêveries.

J'en suis là, mon ami.

CHARLES

Mais c'est déjà beaucoup.

MADAME EVRARD

Ce n’est pas tout. Il Tant frapper le dernier coup. Charles, seul avec vous quand monsieur s’ouvre,

[cause,

S'il soupire, et parait regretter quelque chose, Alors insinuez qu’il est bien isolé ;

Que par une compagne il serait consolé. Pcignez-moi, j’y consens, sous des couleurs riantes: Dites que j’ai des traits, des

façons attrayantes;

Du maintien, de l’esprit, des talents variés;

Que je suis fraîche encore... Enfin, vous me voyez. Dites, si vous voulez, que j’ai l'air d’une dame; Qu’en entrant, de monsieur vous mecrûteslafemme.

CHARLES

Volontiers.

MADAME EVRARD

En un mot, vous avez de l’esprit.

Et je compte sur vous,

CHARLES

Oui, madame, il suffit.

MADAME éVRARD.

Vous m’entendez donc bien?

Rassurez-vous, de grâce; Je dirai... ce qu’enfin vous diriez à ma place.

MADAME EVRARD

Je ne suis point ingrate, au reste; et soyez sùr Qu’un salaire...

CHARLES

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME EVRARD

Paix!... j’aperçois monsieur.

SCÈNE vn

M. DlimiAGB, MADAME EVRARD, Cil ARLES.

M. DURRIACK.

C'est vous? Bonjour, madame.

MADAME EVRARD, très-tendrement.

Monsieur, je vous salue, et de toute mon âme.

CHARLES

Votre humble serviteur.

m. m: BRI ACE.

Vous voilà, mon ami?

MADAME EVRARD

Vous paraissez rêveur... Auriez-vous mal dormi? M. DUliniAGE.

Moi? très-bien.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante, Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez -vous? Cependant j’ai toujours ri fort peu,

MADAME EVRARD

Je m'en vais parier que c’est votre neveu

X. DUBRIAGE

Non.

MADAME K VH AK D.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore? Depuis plus de huit ans l’ingrat vous déshonore: Oubliez-Ie, monsieur; sachez vous égayer.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME EVRARD

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles; Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles: Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,

Vous tiendrons lieu tous trois de parents et d’amis.

(prenant la main de M. Dubriage.)

Mais de tous mes emplois il faut que je m’acquitte : C’est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DUBRIAGE.

Fort bien.

MADAME EVRARD

Charles vous reste : il saura converser.

CHARLES

Heureux si je pouvais jamais vous remplacer!

MADAME EVRARD, bat , à Charlet.

Songez à notre plan.

CHARLES, bat, à madame Évrard.

Oui, j'y songe, madame.

SCÈNE VIII

M. DUBRIAGE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Cette madame Evrard est une digne femme;

Elle a bien soin de moi.

CHARLES

Monsieur... certainement...

Mais qui n'aurait pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service, Charles.

CHARLES

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLES

Le désir de plaire est si propre à former!

Et l’on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que lu dis me touche, m'intéresse.

CHARLES

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle l’est bien acquise; oui... je ne sais pourquoi,

J'ai vraiment du plaisir à causer avec loi :

Cc n’est qu’avec toi seul que je suis à mon aise. CHARLES.

Heureux qu’en moi, monsieur, quelque chose vous

(plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein, il a besoin de s’épancher. Autour de moi j’ai beau jeter les yeux, chercher, Je n’ai pas un ami, dans toute la nature.

Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLES

Les peines!... Quoi! monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

• Hélas!

Je le parais heureux, el je ne le suis pas.

CHARLES

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,

Triste.. 4

CHARLES

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.

Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge Ne faisais-je pas choix d'une femme! [mûr,

CHARLES

11 est sûr

Que pour sc préparer une heureuse vieillesse,

Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois ;» présent Je voudrais... vœux tardifs!

CHARLES

(à part.) (Haut.)

Hélas!... Vouseûtesdonc, monsieur, quelques motifs Pour vous soustraire au joug de l'hymen?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.

J’en eus que je croyais très-solides. Écoule : J’avais dans mon commerce un jeune associé;

Par inclination il s’était marié :

Sa femme fit dix ans le. tourment de sa vie.

Ce tableau, vu de près, me donnait peu d’envie D'en faire autant.

CHARLES

Sans doute il pouvait faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j’auraiscu l'espoirde faire un choix meilleur. Sous les yeux d’un ami, cette union heureuse Aurait rendu la sienne encore plus affreuse.

Il mourut. D’un commerce entre nous partagé, Charge seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :

Je quittai le commerce.

Libre...

Enfin, vous étiez maître.

M. DUURIAGK.

En me mariant, j’aurais cessé de l’être. L’hymen est un lien.

LK VIEUX CÉLIUATAIIIE, ACTE I, SCÈNE VIII

CHAULES.

Soit. Convenez aussi Qu’il est doux quelquefois d’ôtre lits ainsi : Monsieur... pour se soustraire à cette servitude Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. Dl’BRIAGE.

Puis, sur un autre point j’eus l’esprit combattu. Les femmes (sans parler ici de leur vertu,

J’aime à croire qu’à tort souvent on les décrié); .Mais conviens qu’elles sont d’une coquetterie,

D’un luxe!. ..Telle femme est charmante, entre nous, Dont on serait fâché de devenir l’époux;

Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'âme Gémit...

CHARLES

Mais, en revanche, il est plus d’une femme Modeste en scs désirs et simple dans ses goûts,

Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRlAüF..

Soit. En est-il beaucoup?

CHARLES

Plus qu’on ne croit peut-être :

Moi , qui vous parle , j’ai le bonheur d’en connaître.

M. DCBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j’ai craint les embarras,

Iæs tracas, les soucis...

CHARLES

Mais où n’en a-t-on pas?

Une famille nu moins qui vous plaît, «pii vous aime, Vous fait presque chérir cet embarras-là même; Au lieu qu’un alentour mercenaire, étranger, Vous embarrasse aussi, sans vous dédommager : On a l'ennui de plus.

M. DCBRIAGE.

Voilà ce que j’éprouve,

Et c’est précisément l'état où je me trouve.

Et, tien», mes gens me sont fort attachés, je croi; Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi.

CHARLES

En effet...

M. DUBRIAGK.

Je n’avais qu’un neveu qui m'eût pu consoler

I tans mes maux. .. Et c’est lu i qui vient les redoubler !

CHARLES

Ce neveu... pardonnez... Il est donc bien coupable?

M. DCBRIAGE.

Lui, coupable?... Il n’est rien dont il ne soit capable. Si tu savais!... Mais non, laissons ce malheureux.

CHABLKS.

Ab! s’il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DCBRIAGE.

II ril de mes chagrins.

CHARLES

Il rirait de vos peines!

11 »e ferait un jeu de prolonger les siennes l Ce jeune homme à ce point n’est pas dénaturé:

J’en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DCBRIAGE.

C’est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible; Mais Armand n’a point d’âme.

CHARLES

O ciel! est-il possible!

Maisccl Armand, monsieur, leconnaissez-vousbien?

M. DCBRIAGE.

Trop, par scs actions. D’abord, comme un vaurien, II s’engage.

Il eut tort; mais ce n'est pas un crime Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUHRIAGK.

I Et dans sa garnison comment s’est-il conduit?

CHARLES

En ôtes- vous certain?

M. 1)1’ HIU AGE

Je suis trop bien instruit;

Et ses lettres...

CHARLES

Eh’ bien?

M. DCBRIAGE.

Etaient d’une insolence!...

Il m’écrivait un jour (j’en frémis quand j'y pense) Qu’il viendrait, qu’il mettrait le feu dans la maison.

CHARLES

Jusqu’au vif, vois-tu, cela me blesse;

Et parfois je voudrais, honteux de ma faiblesse, Secouer un tel joug. A cet Ambroise j’ai,

Oui, j’ai cinq ou six fois déjà donné congé :

Je le reprends toujours; car, s’il a l’humeur vive, 11 est brave homme au fond. Parfois même il m'arrive D’avoir des démêlés avec madame Evrard,

De lui faire sentir enfin que têt ou tard

Elle pourrait... Mais quoi, j’ai si peu de courage!

Elle baisse d'un ton, laisse passer l’orage,

Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLES

Je sens cela.

M. DCBRIAGE»

Mets-loi dans ma place un moment.

Un garçon, un vieillard isolé dans le monde... Car tu ne connais pas nia retraite profonde...

Ah, mon Dieu! quelle horreur et quelle trahison!

U. DCBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLES, faisant un effort pour te contenir.

Voulez-vous bien permettre, Monsieur... Avez-vous lu vous-même cette lettre?

M. DCBRIAGE.

Non. C'est madame Evrard : encore, par pitié.

Elle me faisait grâce au moins de la moitié, puis, sans parler du reste, un mariage infâme.

CHARLES

(se reprenant, et à part.) Infâme, dites-vous? Laissons venir ma femme, f haut.)

Ah! si l'on vous trompait...

M. DUBRIAGK.

El qui donc?

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE II, SCÈNE IL

CHARLES

Je ne sais...

Mais quoi! je ne puis croire à üc pareils excès: Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix! Jamais ne m'en ouvrez la bouche, (se rntloticisuun.)

Enlendez*vous? Au fond, ton zèle ardent me touche. Mon ami, je l’avoue; il annonce un bon cœur :

On ne saurait plaider avec plus de chaleur.

CHARLES

Je parle pour vous-mème : oui , bon comme vous Celte colère ajoute à vos peines secrètes. [êtes,

M. DUBRIAGE.

Bon Charles!

CHARLES

Permettez que je sorte un moment Pour une affaire.

m. dubriage.

Oui, sors; mais reviens promptement.

(Monsieur Dubriage rentre chez lui.)

SCÈNE I

M. DUBRIAGE, seul, un livre ù lu main.

Que ce mot est bien dit! Consolant écrivain, D’adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.

On commence à jouir, dis-tu, dès qu’on espère : Je jouirais aussi déjà, si j’étais père;

Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir. (fermant le livre.)

Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,

Je ne me suis jamais amusé de ma vie;

Mais aujourd'hui surtout je sens que je m’ennuie: C’est qu’il est des moments où je me trouve seul. Et porterais, je crois, envie à mon filleul.

Cette réflexion est un peu trop tardive.

Dans l’état où je suis il faut bien que je vive...

Ils m’abandonnent tous... Je ne sais ce qu’ils font...

(appelant.)

Madame Evrard!... Ambroise!... Aucun d’eux ne

[répond.

Pour Charte, il est sorti sûrement pour affaires: (// s'assied.)

Je ne saurais me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II

M. DUBBIAGE, GEORGES.

GEORGES, de loin, ù part. a

1 Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, se croyant seul encore .

Oui, j’ai moins de chagrin Quand Charlo est avec moi, nous causons. GEORGES, toujours de loin et û part .

Bon parrain!

j H parle, et n'a personne, hélas! qui lui réponde:

‘ Approchons.

M. ÛI'DRIAGE.

I C’est toi, Georges? Où donc est tout le monde?

GEORGES

Tout le monde est dehors.

m. nrunt ace.

Madame Kxrard aussi?

Elle aussi : chacun a ses affaires ici.

Et moi de leur absence, entre nous, je profite Pour vous faire, monsieur, ma petite visite :

Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. Dl'RRIAGK.

, Moi j’ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGES

Vous ôtes tout pensif.

M. DURHIAGE.

C’est cette solitude...

GEORGES

Vous devez en avoir contracté l’habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s’y faire... et le temps aujourd’hui Est sombre : tout cela me donne un peu d’ennui. GEORGES.

Nous ôtes malheureux. Jamais je ue m’ennuie: Qu’il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie, Tout cela m'est égal; je suis toujours content.

. ' M. niJRRIAGE.

Je le vois.

GEORGES

Je bénis mon sort à chaque instant.

Car, si je suis joyeux, j’ai bien sujet de l’ôtre : D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître, Un cher parrain; ensuite à l’emploi de portier J'ai, comme de raison, joint un petit métier :

Une loge ne peut occuper seule un homme.

Et puis, écoulez donc, cela double la somme.

Je fais tout doucement ma petite maison.

Et j'amasse en été pour l'amère- saison. •

M. DUBRIAGE.

C’est bien fait. D’élre heureux ce Georges fait envie!

GEORGES

Ajoutez à cela le charme de la vie,

Une femme : la mienne est un petit trésor.

Elle a trente ans; je crois qu elle embellit encor. Point d’humeur; elle est gaie, elle est bonne, elle

[est franche;

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE 11, SCÈNE III

Elle aimeson cher George, oh ! j'ai Lien ma revanche! Dame, c'est quelle a soin du père, des enfants!... A ussi , sans nous van ter, les ma rmols sont charmants . Sans cesse autour de moi l'on passe, l’on repasse; C'est un mot, un coup d’œil; et cela me délasse.

M. DUHRIAGE.

.Mais cela te dérange.

GEORGES

l’n peu; mais le plaisir!...

Il faut bien sc donner un moment de loisir :

Cela n’empêche pas «pie la besogne n’aille;

Car moi, tout enviant, en causant, je travaille.

(II indique par ton getle le métier de tailleur.)

Mais quand le soir, bien lard . les travaux sont finis, Et qu’autour de la table ou est tous réunis (Car la petite bande à présent soupe à table),

Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable!

Je me dis quelquefois : • Je ne suis qu’un portier : « Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au

(premier. »

M. DUHRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGES

Ah! la nôtre est la vraie, et vous ne l'ètes guère Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous, Pourquoi rester garçon? Il ne tenait qu’à vous, Dans votre état, avec une grosse fortune.

De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUHRIAGE.

. Que veux-tu?... J’ai toujours aimé le célibat.

GEORGES

Célibat, dites-vous? C’est donc là votre état?

Triste état, si par là, comme je le soupçonne,

On entend n’aimer rien, ne tenir à personne!

Vive le mariage! Il faut sc marier.

Riche ou non : et, tenez, je m’en vais parier Que si quelqu'un offrait au plus pauvre des hommes Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes. Pour qu'il vécût garçon, il «lirait : « Orand merci! u Plutôt que d'être riche, et que de l’être ainsi,

«« J aime cent fois mieux vivre au fond de la cam-

[pagne,

« Pauvre, grattant la terre auprèsd'une compagne.»

M. DUHRIAGE.

Assez.

GEORGES

Ce que j’ert dis, c’est par pure, amitié;

C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUHRIAGE.

Pitié, dis-tu?

GEORGES

Pardon, c’est qu’il est incroyable Que moi, qui près de vous ne suis qu’un pauvre

(diable,

Sois plus heureux pourtant : c’est un chagrin quej’ai.

XI. DUHRIAGE

Ile la compassion je te suis obligé;

Mais changeons de sujet.

(// st /ère.)

| GEORGES

Très-volontiers. Encore ! Si pourcharmer, monsieur, l’ennui qui vous dévore, ! Von aviez près de vous quelque proche parent!

M. DUHRIAGE.

Oui! tu vois mon neveu!...

GEORGES

Mais cela me surprend; Et vraiment je ne puis du tout le reconnaître.

U. DUHRIAGE.

1 A propos, lu l’as vu longtemps?

GEORGES

Je l’ai vu naître.

' Depuis, pendant dix ans j'ai vécu près de lui.

VIEUX CÉLIUATAIHE, ACTE 11, SCÈNE V

Si je laisse monter par hasard tin fermier» ,

Vous lui remettez tout.

M. Dl'RRlAGE.

C'est naturel, je pense.

ambroise.

Mais il faut cependant fournir à la dépense. Saint-Brice avait besoin de réparations;

J’ai fait à Montignv des augmentations:

Aussi de plus d'un an vous ne toucherez guères. 1 Peut-être croyez -vous que je fais mes affaires :

La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

% GEORGES, à pari.

Bon apôtre!

ambroise, ù George».

Plalt-il?

GEORGES

Qui, moi? je ne dis rien.

A1IBR01.SE.

Encore ici ! C'est donc au premier que tu loges? Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGES

J'entretenais monsieur, et voulais l'amuser:

En faveur du motif, on doit bien m’e\ *uscr. AMBROISE.

El ton poste?

GEOHGES.

Ma femme est en bas.

AMBROISE

Il n'importe : ■

Je veux fy voir aussi : va, retourne à ta porte.

M. ni'RRiAGE, a Ambroise.

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE

(fl George».)

Chacun a sa manière. Allons, vile.

M. DDBRIAGE.

Un moment.

GEORGES

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE

Tu fais le raisonneur?

GEORGES

Est-ce vous faire offense Que «le venir un peu causer!

AMBROISE

Descends.

Offense ou non.

M. ni’RRIAGK.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton!...

AMBROISE

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protège! | Il a beau me manquer...

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE

En désobéissant.

GEORGES

Mais à qui, s'il vous plaît?

Vous n'êtes point mon maître, et c’est monsieur I

[qui l’est. (

M. DURRIAGK.

Eli oui, moi seul !

AMBROISE

Comment?

SCÈNE IV

M. niBIUAGE, GEORGES, AMBROISE, MADAME EVRARD.

MADAME EVRARD

Ambroise encor s’emporl

Je gage?

M. DUBRIAùE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE

Je veux que Georges sorte, Descende : il me résiste, et monsieur le soutient. Voilà tout uniment d’où notre débat vient.

MADAME EVRARD

D'un tapage si grand, comment, c'est là la cause !

M. DUBRIAGK.

Ah! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME EVRARD, ù Jf. Dubriage.

Vous avez bien raison; mais vous le connaissez, Ce cher homme... Il est vif.

AMBROISE

Eh, morbleu !

MADAME EVRARD, à Ambroise.

Finissez.

George esl un bon enfant, et va, je le parie,

(rt Georges, d'un ton d'aniorilé.) Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGES

Eh oui, je descends!

MADAME EVRARD

Bon.

GEORGES, il pari , en s'en allant.

Oh! que j'ai de chagrin

De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain!

M. DU BR (AGE, MADAME EVRARD, AMBROISE

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise;

Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGK, encore ému.

Je suis bon ; mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME EVRARD, à Ambroise.

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser. Vous êtes droit, loyal; mais jamais, je le pense. D'être doux et soumis cela ne vous dispense.

AMBROISE

Eh! qui vous dit, madame?...

M. Dl'RRlAGE.

Il s'emporte d'abord; Il me lient des propos... Kl devant George, encor!

LK VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE II, StIKNE VI. 6.11

M ADAM E EVRARD

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE

Je tous jure

Que c'est dans la chaleur...

MADAME EVRARD

Oh oui! je vous assure...

Eh! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAdE.

Je le sais; sans quoi...

MADAME ÉVRARD

Bon! vous n 'êtes plus fâché...

Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me sem- .

ble]

Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien en- j

semble.] j

M. DUBRIAUE.

.N'en parlons plus.

MADAME EVRARD

Non, non, plus du tout.

(Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.) M. DCBRIAGE.

Sans adieu :

Je vais au Luxembourg me promener un peu.

MADARE EVRARD, de loin.

Revenez donc bientôt, cher monsieur : il me larde...

M. DUBRIAGK.

Oui, bientôt.

MADAME EVRARD, AMBROISE

Savez-vous que, si l'on n'y prend garde,

Il nous fera la loi?

MADAME EVRARD

Nous sommes sans témoin :

Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,

Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE

Je voudrais voir cela.

MADAME EVRARD

• Ce ton de confiance

Pourrait vous attirer quelques fâcheux éclats.

Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE

Eh! je n’ai pas du tout besoin qu’on m’avertisse! la maison sauterait plutôt que j’en sortisse.

Un autre soin m’occupe, à ne vous rien céler,

Et je vais cette fois nettement vous parler.

Dès longtempsje vousaime, et vous presse, madame, De recevoir ma main, de devenir ma femme.

C'est trop longtemps aussi me jouer, m’amuser,

Il faut m’admettre enfin, ou bien me refuser.

MADARE EVRARD.

Mais vous pressez les gens d’une manière étrange.

Il le faut avouer. *

AMIIROISE.

Jo ne prends plus le change.

Tenez, madame Évr&rd, je vais au fait d’abord.

Je ne suis point galant; mais vous me plaisez- fort .

MADAME EVRARD

Monsieur Ambroise !...

AMBROISE

Eh oui ! votre air, votre figure, Que vous dirai-je, enfin? Toute votre tournure M’enchante, me ravit. Allez, j’ai de bons yeux ; Vous ôtes fraîche, et moi je ne suis pas très-vieux; Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble :

Et puis notre intérêt l’exige, ce me semble.

Ma fortune est assez ronde, vous le savez.

Je ne m’informe point de ce que vous avez ;

Vous ne vous ôtes pas sûrement oubliée...

Allons, madame Évrard.

MADAME EVRARD

Je crains d'élrc liée.

AMBROISE

Eh! plutôt craignez tout, si nous nous divisons; Oui ; je n’ai pis besoin d'en dire les raisons.

L’un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles.

Et tous deux nous pourrions en raconter de belles. Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu’un, Nous ne craindrons plus rien de l’ennemi commun. .. A propos, j’oubliais de vous dire, madame,

Que j’ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MADAME ÉVRARD

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là!

Je ne suis point d’accord avec vous sur cela.

AMBROISE

Vous n’avez pas besoin de quelqu’un qui vous aide?

MADAME ÉVRARD

Moi! point du tout.

AMBROISE

Si fait; et puis qui vous succède...

MADAME EVRARD

Qui?...

AMBROISE

Voulons-nous servirjusques à nos vieux jours? Notre service est doux, mais nous servons toujours.

MADAME EVRARD. [être

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudrait mieux peut- Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE

Mais cela peut durer encore très-longtemps. Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans.

Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :

Et, pour la faire sûre, honorable et discrète,

Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux.

Par nous-môme choisis, qui dépendent de nous, Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MADAME ÉVRARD

S’ils allaient de monsieur captiver la tendresse!... Enfin. nous verrons...

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE II, SCENE VIII

AMBROISE

Bon ! vous remettez toujours ! 1

MADAME EVRARD

Eli! moins d'impatience!

. AMRnOISE.

Et vous, moins de détours | Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME EVRARD

(rt part, en s’en allant.)

Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce. Que faire? Allons, il faut le presser au plus têt. I

A demain donc.

SCÈNE VU

AMBROISE, tnl.

Voilà la femme qu’il me faut.

D'abord, réunissant les deux sommes en une,

C'est un total; et puis, à quoi bon la fortune Quand on la mange seul? Monsieur sert de leçon : C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon! On se marie, on a des enfants, on amasse :

Et, si l’on meurt, du moins on sait où le bien passe... .Mais que veut cette tille?... A propos, c'est je croi... Déjà!

SCÈNE VIII

LAURE

Latirv.

AMBROISE

Et votre âge.;. Yingl ans?

LAURE

Pas tout à fait encore, AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déjà?

LAÜRB.

Qui, moi?... Jamais!

Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

Vous n’éles pas, je crois, mariée?

LAURE

A mon âge,

Sans fortune, peut-on songer au mariage? AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois [se levant).

Que vous me eon venez... Allons, je vous reçois.

LAURE

Monsieur, c’est trop d'honneur que vous daignez me AMR-RoisE. [faire.

Oh non ! Je vois cela, vous ferez mon affaire.

J'en préviendrai monsieur; car il est à propos Qu'ensemble ce matin nous en disions deux mots: Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE

AMBROISE, I.AIRK.

AMliROKE, d'un tan rude.

Qu'est -ce?

LAURE, tremblante.

Monsieur... Ambroise?

AMBROISE

Eh bien ! c'est moi. laure. [range...

Peut-être on ce moment, monsieur, je vous déf/est moi... dont vous a pu parler monsieur Laamhroisk. grange.

C'est différent. J'entends; c’est vous qui souhaitez Entrer ici?

LAURE

Du moins, si vous le permettez.

Voulez-vous bien jeter Jcs yeux sur celte lettre?

AMBROISE, s’asxnjant.

Vous tremblez!

LAURE

Moi?... pardon.

AMBROISE

Tâchez de vous remettre...

Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.

(regardant hiure très- fixement.)

Votre air s'accorde assez avec ce qu’on m’écrit. LAURE.

Vous êtes trop honuête.

AMBROISE

Un vous appelle?

J’écoute.

AMHROISK.

Vous saurez que vous avez ici Plus d’un maître à servir.

LAURE

On me Ta dit aussi.

AMBROISE

Moi, le premier.

LAURE

Oh oui !

AMBROISE

Puis, pour la gouvernante.

Madame Evrard, soyez docile et prévenante. Monsieur la considère, et moi j’en fais grand cas. Servez-la bien.

LAURE

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage Les égarés et les soins que l'on doit à son âge : C’est un homme de bien, respectable d'abord, Riche d’ailleurs, qui peut faire un jour voire sort. LAURE.

Par un motif plus pur déjà je le révère.

AMBROISE

C'est tout simple ; surtout souvenez-vous, ma chère. Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer, LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,

LAURE, AMBROISE, CHARLES

CHARLES, de loin , n part.

L’aura-t-il agréée?

AMBROISE

Ali! Charles, dans l'instant J’arrête, je reçois cette jeune ser\anle;

Elle va soulager, servir la gouvernante,

Et dans l’occasion pourra vous seconder :

Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLES

Uui, je l’espère.

AUBROISE, il Laure.

, Bon ! allez payer votre hôte,

El revenez ici dans deux heures, sans faute :

Ne demandez que moi.

LAURE

Non.

AMUHOISE.

Pour quelques instants

Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps.

à Charlet.)

Ni vous non plus.

CHARLES

Oh non ! Croyez, je vous supplie, Que toute ma journée est assez bien remplie.

SCÈNE X

LAURE

Eh, Charles! que m’importe!

Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien ; Tu me tiens lieu de tout : le reste pe in'cst rien. Mon ami, sans compter ce pénible voyage,

J’ai bicu eu du chagrin depuis mon mariage;

Mais tu me consolais : nous mêlions uos douleurs : Et ccs deux ans, passés ensemble dans les pleurs , Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLES

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'en-

[vic...

Mais adieu; car je crains...

CHARLES

A peine pouvons-nous

Peindre nos sentiments.

LAURE

Ils n'cu sont que plus doux...

Adieu, Charles.

CHARLES

Au revoir.

LAURE, en sortant.

Au revoir.

SCÈNE XI

CHARLES, seul.

Quelle femme!

De l'esprit, de la grâce, avec une belle âme!

| Trop heureux ! Mon pauvreonclea ses peines aussi, Et n’a personne, hélas! qui le cousole ainsi, [dre, Je craignais sou couroux : ah ! bien loiu de le crain- C’est lui qui de nous trois est bien le plus à plain- Mais que veut George? [dre!...

CHARLES, LAURE

CHARLES

Te voilà doue entrée ! Ah ! nous verrons un peu S’ils feront déguerpir la nièce cl le neveu !

LAURE

Je suis tremblante encor.

CHARLES

Rassurc-loi, ma chère.

Mon oncle va te voir; il suffit et j’espère.

Il entendra bientôt le son de cette voix

Qui sut toucher mon cœur dés la première fois...

Ah! je voudrais déjà qu'à loisir il t’eût vue !

LAURE

Je désire à la fois et crains celte entrevue.

Cette madame Evrard, ô Dieu, que je la crains!

CHAULES.

' Qu elle est fausse et méchante !

LAURE

Eu ce cas, je la plaius.

CHARLES

Chère épouse, faut-il qu'à feindre de la sorte Le destin nous réduise!

CHARLES, GEORGES

CHARLES

Eh bien?

GEORGES

Elle vient de partir, Sans qu’on l’ail, grâce au ciel, v ue en trer n i sorti r. . . Mais vous ne savez pas!...

CHARLES

Qu’as-tu donc à me dire?

GEORGES

Quelque chose, entre nous, qui vous fera peu rire. J’ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains, Dont l’un môme a déjà ses papiers dans les mains : Ils viennent par monsieur se faire reconnaître. «Ilest sorti,» leur dis-je. «Il rentrera peut-être,» Dit l'orateur. Enfin, ils ont voulu rester.

Que ferai-je, monsieur?

CHARLES

Eh mais! fais-Jes monter

Üol LE VIEUX CE L1 BATAI Ii K. ACTE IL SCENE Xl\ .

GEORGES

Songez donc que de près à mon parrain ils lieu lient. Et qu'ils pourraient fort bien...

* Il n’importe; qu'ils vicuucul.

GEORGES

Allons...

SCÈNE XIV

CHAULES; les cinq cousins, vêtus assez modestement.

LE GRAND COUSIN, bas aux autres , de loin.

luiissez-moi parler seul.

haut , ù Charles , <u cc maintes révérences que les autres imitent.)

Nous avons bien l'honneur,

Monsieur...

CHARLES

C'est moi qui suis votre humble serviteur. Vous vouez pour parler à M. Dubriage?

LE GRAND COUSIN

Oui, monsieur; c’est l’objet de notre long voyage, Car nous venons d’Arras pour le voir seulement.

CHARLES

En vérité, j’admire un tel empressement,

El je ne doute pas qu’à monsieur il ne plaise.

LES QUATRE COUSINS

Non.

LE GRAND COUSIN, d’un air important.

Ils ne l'ont jamais vu.

Mais mon air au cousin pourrait être connu.

Je l’allai voir alors qu’il faisait sou commerce, Eli... n'importe: il vendait desélolîes de Perse!... Dame aussi, le cousin est riche à millions.

Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLES

K les- v o tir- frères tous?

LE GRAND COLLIN

Il ne s’en faut de guère».

Voici mon frère, à moi : les trois autres sont frères; Mais nous sommes cousins, tous issus de germains, Comme il est constaté par ces titres Certains,

(déployant ses papiers.)

Surtout par ce tableau Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, arec force révérences.

Pour vous servir. Voici mon nom et mon paraphe. (déroulant l'arbre généalogique , et le faisant voir à Charles.) Hodi-Nico-dèmc Armand (c’est notre aïeul commun, [Ils ôtent tous leur chapeau.) [est UD.

La souche) eut trois garçons; mon grand-père eu Sa tille, Jeanne-Armand, contracta mariage, Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriagc,

Le père du cousin.

CHARLES, suivant des yeux sur l'arbre gênéaloijique.

Arrêtez donc un peu.

Je vois plus près, tout seul, Pierre-Armand, un Il exclut les cousins, la chose parait claire, (neveu: LE DEUXIÈME COUSIS, embarrassé.

Oui; mais... Frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN

Nous ne le craignons guère.

CHARLES

Pourquoi?

LE GRAND COUSIS.

Par le eousiu il est fort déteste,

Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLES

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIS.

Nous n'avons pas l'honneur de le connailrc: Mais il nous gène fort.

Il aurait droit peut-être

De vous dircàsou tour : « C’est vousqui me gênez, ««Elc’est ma place enfin, messieurs, que vousprenez.»

LE GRAND COUSIN

Bah! bah !

LE TROISIÈME COUSIS.

Cette maison, comme elle est belle et grande!

(ù Charles.)

Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIS.

Parbleu, belle demande!

Je gage qu’il en a bien plus d’une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIS.

Quels meubles!

LE CINQUIÈME COUSIN

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN, d'un loi t grave.

De coulrats.

LE GRAND COUSIN

El quand on peut se dire, a Nous aurons tout cela, » ina foi, cela fait l ire.

TOUS LES COUSINS, riant aux éclats.

Oh ! oui, rien n’est plus drôle*

CHARLES

Eu effet, à pré?enl

Je trouve que la chose a sou côté plaisant.

LE GRAND COUSIS.

Morbleu!

LE YlEl’X CELIBATAIRE, ACTE 111, SCÈNE I.

CHARLES

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN

Quelle est donc cette dame?

CHARLES, bas} aux cousin i.

C’est une gouvernante... Entre nous, cette femme Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant : il faut ta ménager.

LE GRAND COUSIN, bas . ù Charles.

Allez, je suis prudent,

Et sais ce qu’il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE. XV

LU TROISIÈME COUSIN, bas , au grand cousin.

Je croyais qu’on dînerait ici.

LE GRAND COUSIN, bas, un troisième cousin.

Paix donc!...

(haut , à madame Evrard.)

Nous reviendrons.

MADAME EVRARD

Pardon, je vous supplie,

Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN

Vous êtes trop polie.

CHARLES , les reconduisant avec politesse.

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.

[Il sort avec eux.)

CHARLES, les cinq cousins, MADAME EVRARD.

LE GRAND COUSIN

Madame, nous avons...

MADAME EVRARD, d'un air ires-inquiet.

Je suis votre servante.

Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez?

LF. GRAND COUSIN.

Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE COUSINS, tous ensemble.

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriagc. LE GRAND COUSIN, bas , aux autres.

Paix !

(haut, à madame Évrard.)

Nous venons d'Arras tout exprès.

MADAME EVRARD

C'est dommage :

Monsieur vient de sortir.

LF. GRAND COUSIN.

C’est ce qu’on nous a dit :

Mais quoi! nous l'attendrons fort bien, sans contredit.

Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère?

MADAME EVRARD

Non : il ne rentrera que très-tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN

Demain nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD

Ne venez pas demain :

Il part pour la campagne, et de très-grand matin.

SCÈNE XVI

MADAME EVRARD, ,cnle.

Qu'ils aillent présenter leur rousiudjçe ailleurs. . Quel malheur, si monsieur eût vu celte recrue!

[prêtant r oreille.)

On Terme... Ali ! Dieu merci, les voilàdaus la rue!... Au surplus, ces parents m'épouvantent Tort peu, El jecrainsbeaucoup moins dix cousins qu'un ne-

[veu...

Mais quoi I je perds le temps en de vaines paroles ! Les enfants du portier doivent savoir leurs rélcs; Faisons-les répéter : oui, sachons avec arl Employer des enfants pour toucher un vieillard.

LIS VIEUX CELIBATAIRE, ACTE 111, SCENE IL

MADAME EVRARD

Sans doute il vous demandera Si vous avez appris ce malin quelque chose :

Alors vous lui direz voire scène.

LA SOEUR

Je n’ose.

MADAME EVRARD

Tu n’oses?... Pauvre enfant!

LE FRERE

Oh ! moi, je ne crains rien !

Je sais par cœur mon rôle , et je le dirai bien.

MADAME EVRARD

Bon, Julien ! Soyez donc tous les deux bien aimables; El si jusqu'à demain vous ôtes raisonnables,

Vous aurez... quelque chose.

LE FRÈRE

Oui, moi ; mais pas ma sueur.

Elle a peur, elle n'ose.

• LA SOEUR

Oh non! je n'ai plus peur.

J en le uds monsieur venir : adieu donc, bon courage! (à part , en s'en allant, i

Après, je reviendrai pour achever l’ouvrage.

SCÈNE II

Les enfants; M.DLBHIAGE, qui t'avance en rêvant sans les voir.

LA SOEUR

Je lie pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE, l>as

Je le sou file lai, moi. Chut, ma soeur, le voilà!

LA SOEUR, bas.

Il ne nous voit pas.

l.K FRÈRE, bas.

Non ; il rêve.

LA SOEUR, bas.

Ah! que c’est drôle!

LE FRÈRE, bas.

Eli! paix donc!

LA STKCn, bas.

On dirait qu’il répète son rôle.

(Ils rient tous deux, et se font des mines.)

Qu’cst-cc?

LE FRÈRE, courant à lui.

C'est nous , papa.

M. DUBRIAGE, V embrassant.

C'est toi, petit Julien!

LA SOEUR, allant aussi û M. Uubriage.

Oui, hou ami.

M. DUBRIAGE. l'embrassant aussi.

Bonjour!

LA SOEUR

Comment ?a va-t-il?

M. DUBRIAGE.

j Et vous?

LE FRÈRE

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela sc lit sur vos visages.

Biles-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages?

LE FRÈRE

Oh! toujours! Ce malin, mamau nous le disait.

M. DUBRIAGE, Jf tournant tour à tour vers chacun d’eux,

j Vraiment?

LA soeur.

Si lu savais comme elle nous baisait!

LE FIIÈRK.

Et papa! Tout exprès il quille sou ouvrage.

LA SIEUR

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

LA SŒUR

Oui , comme nous taillions.

LE FRÈRE

; Papa cause la nuit, croyant que nous dormons. Hier encor, ma sœur était bien endormie,

Moi pas : je l'entendais qui disait : « Mon amie,

« Conviens que nous devons être tous deux contents, « Et que nous avons là de bien jolis enfants... »

Et maman répondait : « C'est vrai qu'ils sont ai-

[niables. »

o Dame! c'est qu'à leur mère ils sont tous deux

[semblables, »

Disait papa. «Julien, soit, répondait maman;

• Mais Susonlc ressemble, à toi; là, conviens-en. b

Fort bien, mes bons amis. Comment va la mémoire? Savez-vous ce matin une fable, une histoire?

LE FRÈRE

Tiens, papa, ce malin encor nous répétions

1 u petit dialogue à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Alt! vo}ous.

I.K FIIÈRE

Çà, commence, ma sœur.

(Les enfants reciteut chacun leur couplet comme une leçon.) LA SŒUR.

« Quel est le patriarche

« Qui prévit le déluge et construisit une arche?

LE FRÈRE

a Noé, fils de Laniech, qui, comine vous savez.

« S'est échappé lui-même, et nous a tous sauvés.

la sueur. [sommes!...

« On nie l’avait bien dit. Quoi, tous tant que nous « Comment! un homme seul a sauvé tous les hoiu- LE FRÈRE. [mes?

« Oui, sans doute; et voici comment cela s’est fait : « Noé n’cul que trois fils, Scm, Chain, et puis Japliet. « Sem en eut cinq : chacun eut au moins uneépouse, « Bout il eut maint enfant; Jacob seul en eut douze.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE 111, SCÈNE IV

« Ces cnfantsscsont vus pères d'enfants nombreux : j m C’est de là qu'est venu le peuple des Hébreux. I

LA SŒUR

« Ah! ali!

LE FRÈRE

« Je n'ai parlé que de Scm : scs deux frères « Du reste des humains ont été les grands-pères. | « Dieu dit : Multiplie t et croissez « T envi.

« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi;

« Et l’on continuera sûrement de le suivre. » m. Dirent aue.

Où donc avez-vous lu cela?

LE FRÈRE

Dans un beau livre.

Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGK.

C'est assez.

LA SUEUR

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGK.

Finissez.

(// rfti ; et pendant ce temps-là les enfants se fout des miues, et s'excitent l'un Vautre à parler à Jf. Dubhage.) ; LA SOEUR, allant tout doucement â lui.

Tiens, quelquefoisà nous papa ne prend pas garde... (Elle lui caresse la joue.)

Je fais comme cela... Puis alors il regarde.

Me voit, rit et m'embrasse enfin comme cela.

{ Elle témoigne vouloir V embrasser.) J M. DUBRIAGK, lui tendant les bras.

Chère petite, viens.

LE FRÈRE

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGK.

Viens aussi.

(Il les tient tous deux serrés dans ses bras.) j

SCÈNE III

M. ÜlBHIAGË, les enfants, MADAME EVRARD. |

MADAME èvrard, de loin, sont être vue.

Mes enfants s’en tirent à miracle :

Il est temps de parler à mon tour.

(hautt toujours d'un peu loin.)

Doux spectacle !

Il m’enchante, d'honneur 1

m. ni HH I AGF.

C’est vous, madame Evrard ?

MADAME EVRARD

Oui, monsieur; du tableau je prends aussi ma part. On croirait voir un père au sein de sa famille.

LA SOEUR, à madame Évrard.

J’ai fort bien dit ma scène...

MADAME EVRARD, V arrêtant.

A merveille, ma fille] Vous égalez monsieur : c’est bien fait, mes enfants, j Allez jouer tous deux : en t estant plus longtemps,

Vous importuneriez ce bon papa peut-être;

Allez.

LES ENFANTS, en sortant.

Adieu, papa.

SCÈNE IV

M DIBRIAGE, nui,. MADAME EVRARD.

MADAME EVRARD, à part.

Si je puis m'y connaître,

(haut.)

Il est ému. Vraiment, ces enfants sont gentils.

M. DUBIKAGE.

Oui, tout à fait : pour moi, j'aime fort leurs babils. MADAME EVRARD.

El leurs caresses donc, naïves, enfantines!

Et puis ils onltousdeux les plus charmantes m i ncs. .. l'ne grâce, un sourire; enfin je ne sais quoi...

Qui me plaît, m'attendrit.

M. DU BRI AGE

Il me touche aussi, moi.

Qui ne les aimerait? Cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD. [sible.

Je me dis quelquefois : « Monsieur est bon, sen- « S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,

« Qu'il aurait donc d'amour pour des enfants à M. DUBRt-AGE, ù demi-voix. [lui! »

Hélas !

MADAME EVRARD

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGK.

Oui, vraiment! Et Julien, il ressemble à sa mère!... madame Evrard.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux De voir ainsi courir et sauter autour d'eux Leurs portraits, en un mot, comme un autre soim. DiBRiAGE. [même?

J'y pensais : ce doit être une douceur extrême.

MADAME EVRARD

Je ressemblais aussi beaucoup, je m'en souvicn,

A mon père... digne homme! Il était assez bien... Ayant moins de richesse, hélas ! que de naissance !... On le félicitait sur notre ressemblance :

Aussi m’aimait-il plus que ses autres enfants... (finement.)

El puis il m’avait eue à plus de soixante ans!

Je fiattais son orgueil autant que sa tendresse :

Il m’appelait souvent l’enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGK.

A plus de soixante ans !

MADAME EVRARD

Oui; c’est qu’il était frais!..

Et même il a vécu vingt ans encore après.

Allons! vous retombez dans votre rêverie.

M. DIBRIAGE.

Il est vrai.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE III, SCENE IV

MADAME EVRARD

Je ne sais... Excusez, je vous prie...

Mais vous scmblcz avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE.

Non, rien.

MADAME EVKARD.

Si lait ; vous ôtes triste: oh! je le vois fort bien... Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines... Moi qui vous parle, eh bien! j'ai moi-môme les m. dubhiage. [miennes.

Qui? vous, madame Evrard?

MADAME EVRARD

Sans doute.

M. DUBRIAGE.

A quel propos ?

MADAME EVRARD

Ambroise me tourmente : il désire, en deux mots, Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(la faisant asseoir à côté de lui.) Ambroise, dites-vous?... Ité-pélez donc, madame.

MADAME EVRARD

Je dis qu'Ambroisc m'aime et me veut épouser : Depuis plus de deux ans je saisie refuser.

J'élude chaque jour une nouvelle instance, Croyant que mes délais lasseront sa coustanca : Non; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant. Mais aujourd'hui surtout il devient plus pressant; Il insiste, et vraiment je ne sais plus que faire :

Je viens vous demander conseil sur cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eli mais! je ne sais trop quef conseil vous don- Car enlln ce parti n’est pas à dédaigner : [lier!... Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme, Homme d’honneur, de sens, excellent économe.

MADAME EVRARD

Oui, vous avez raison; et pour la probité, Ambroise, assurément, sera toujours cité ;

Mais il parle d'hymen, la chose est sérieuse.

Je crains, je l’avouerai, de n'ôtre pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi?

MADAME EVRARD

Je ne sais... Tenez, c'est qu'entre nous On peut être honnête homme et fort mauvais époux. Ambroise est quelquefois d’une rudesse extrême, Vous le savez : souvent il vous parle à vous-même D'un ton...

M. DUBRIAGE.

In peu dur, oui; mais vous l’adoucirez : Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME P.YHARD.

Quelle lâche! Jeu suis d'avance intimidée... Huis... j'avais de l'hymeu une tout autre idée ; Car j'étais faite, moi, pour un lien si doux;

Et... sans rattachement, monsieur, que j'ai pour A coup sûr je serais déjà remariée. [vous,

Dans mon premier hymen je fus contrariée;

Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Evrard,

A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard. A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su con-

[traindre,

Vous savez cependant s'il eut lieu de sc plaindre, Si je manquai pour lui de soins, d'attention!...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME EVRARD

Eh bien ! en pareil cas, si je fus complaisante. Jugez, monsieur, combien je serais douce, aimante. Si j'avais un mari qui fût*., là... de mon choix, Dont l'humeur me convint, en un mot !

M. DUBRIAGE.

Je le crois.

MADAME EVRARD

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...

Je n’aurais point voulu d’un jeune homme; à ccl On ne sait pas aimer. [àgc,

M. DUBRIAGE.

Je l’ai toujours pensé.

Ce que vous dites là, madame, est très-sensé.

MADAME EVRARD

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse. Pourvu qu’il eût passé la première jeunesse,

Peu m’importe quel âge aurait eu mon époux.

Je parle sans détour; car enfin, entre nous,

En me remariant, moi, s’il faut vous le dire.

Un, deux enfants, voilà tout ce que je désire...

II me semble déjà que j’ai là sous les yeux,

Que je vois mes enfants ; le père au milieu d’eux, Souriant à nous trois, allant de l'un à l’autre... Oh ! quel ravissement serait alors le uètre !

(te reprenant.)

J'entends le mien, celui du mari que j'aurais,

Je parle en général. Je n'ai point de regrets : Auprès de vous, mon sort est trop digne d’envie; Le ciel m'en est témoin, j’y veux passer ma vie. Nul motif, nul pouvoir ne peut m’en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu’un tel attachement est fait pour me toucher !

MADAME EVRARD

Vous devez voir pour vousjusqu’où va ma tendresse, Comme au moindre signal je vole, je m’empresse; Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux Celui de vous servir, d’avoir bien soin de vous.

Ce n’est point l'intérêt, le devoir qui me mène: C’est l’amitié, le cœur; cela sc voit sans peine... Enfin, sur le motif qui me faisait agir On s’est mépris... au point de me faire rougir. Oui, monsieur, pour jamais, s’il faut que je le dise, La médisance ici peut m'avoir compromise :

Je ne suis pas eucor d âge à la désarmer.

On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi?

MADAME KVHAllD.

De vous aimer,

De \uus plaire... Je dis d’avoir louché votre àinc. Charlc, eu eutranl, a cru que j étais votre femme.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE III, SCÈNE V

Mon amitié pour vous me fait tout supporter.

C’est un plaisir de plus, et j’aiiuc à le goûter... Mais je vous le demande, avec un cœur sensible. Puis-je épouser?...

M. I)U Bill AGE, tmu.

Non, non! cela n’est pas possible; Ambroise, je le sens, est indigne de vous :

Le ciel ne la point fait pour être votre époux.

MADAME EVRARD

Le croyez-vous?

M. DL'BRIAGE

Oh, oui!

MADAME EVRARD

Peut-être je me Halte, J Et peut-être ai-je Pâme un peu trop délicate : Lorsqu'on moi je descends, je ne sais... je me crois Digne d’un meilleur sort. L’état où je me vois M humilie... Ah! j’ai tort... mais malgré moi j’en

[pleure.

M. DL'BRIAGE, plus imu.

Chère madame Evrard!. ..chaquejour, à toute heure, Oui, je découvre en vous, et je m’en sens frappé, Mille dons enchanteurs

qui m’avaient échappe. Votre aimable entretien me touche, m’intéresse.

MADAME EVRARD. [SCrait-CC

Qu’est-ce qu’un entretien, de grâce?... Ah! que Si je pouvais, un jour, donner à mes transports j Un libre cours, monsieur! J’ose le dire, alors, Combien de qualités vous pourriez reconnaître, j yuo ma position empêche de paraître!

M. Dl’ BRI AG K.

Ah! je les entrevois, et je devine assez

Tout ce que j’ai perdu... Mais vous me ravissez... j

Ai*je pu jusqu'ici négliger tant de charmes?

MADAME EVRARD

Si vous saviez cornbieu j’ai dévoré de larmes, Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur yui me tourmente! Hélas! la crainte, la pudeur... I

M. DL'BRIAGE, se levant , et hors de lui.

Je n’y puis plus tenir : toute votre personne Me charme... C’en est fait...

[on sonne.)

MADAME EVRARD, laissent échapper un cri.

Ah, ciel!

M. DL'BRIAGE

Je crois qu'on sonne, j

Eh bien donc! vous disiez?... Achevez en deux mots.

M. DL'BRIAGE

C’est Ambroise.

MADAME EVRARD, h part.

Bon Dieu, qu’il vient mal à propos!

SCÈNE V

M. DL'BRIAGE, MADAME ÉYKAHD, AMBROISE, LAl’RE.

M. DL’BRIAGE, à Ambroise.

Eh bien! qu'est-ce? J

AMBROISE

Monsieur, c’est une jeune fille Sage, laborieuse et d’honnête famille,

Qu’eu ce moment je viens vous présenter...

MADAME EVRARD

Pourquoi?

AMBROISE

Mais... pour vous soulager, madame Evrard.

MADAME EVRARD

Qui? moi!

O!» ! je n’ai pas du tout besoin qu’on me soulage: On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DL'BRIAGE

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser De prendre celle fille.

AMBROISE

On ne peut s’en passer ;

Et dans cette maison, quoi qu’en dise madame,

Il faut absolument une seconde femme,

Pour plus d’une raison. Sans êlrc fort âgés,

Tous deux avons besoin d’être un peu ménagés. Madame Evrard, qui parle, en était prévenue.

MADAME EVRARD

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue ;

Je vous ai toujours dit : « Attendons, il faut voir. » Savais-je, par hasard, qu’elle viendrait ce soir?

AMBROISE

Comment Paurais-jc dit? je l’ignorais moi-même. Lagrange m’a servi d'une vitesse extrême...

.Mais qu’elle soit venue un peu plus tôt, plus tard,

(â JC Du triage.)

La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard, Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête. Quant à madame Kvrard, je la crois trop honnête (en regardant fixement madame Evrard.)

Pour me contrarier en cette occasion.

Si d'avance elle eût lait un peu réflexion...

MADAME EVRARD

Ailoiis, puisqu'il vos vœux il faut toujours souscrire, Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.

(cl M . D ni' ri âge.)

Ainsi, monsieur, voyez...

M. DL'BRIAGE

Eu effet, je ne vois

Nul inconvénient... Allons, je la reçois.

(ci part.)

Je dois quelques égards à l’un ainsi qu’à l’autre.

(haut.) [vôtre:

C’est mou affaire, au fond, beaucoup moins que la Elle est pour vous aider plus que pour me servir. Je crois qu’elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, ù Laure.

Remerciez monsieur.

LAURE

Ah! de loute mou âme.

AMBROISE

Remerciez aussi madame Evrard.

LAURE

Madame...

GGO

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE 111, SCÈNE IX

MADAME EVRARD

Je vous dispense, moi, de tout remerdmenl.

M. DUBRIAGE.

Cette fille parait assez bien.

MADAME EVRARD

Ah ! vraiment.

Dès qu'Arabroise la donne!...

M. Dl BRI AGE.

Allons, allons, ma chère..

Instruiscz-la tous deux de ce qu’elle doit faire;

(«» part , à lui-mfimc.)

Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi... Cette madame Evrard!... En vérité, je croi...

[Il son ai regardant avec intérêt madame Évrard, gui feint de n'y pas prendre garde.)

AMBROISE, MADAME EVRARD, LAURE

AMBROISE

Eh mais! vit-on jamais refus aussi bizarre î Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME EVRARD

(« Ambroise.) à Laure.)

Paix donc! Un peu plus loin.

LAURE, à part , en s'éloignant.

Allons, résignons-nous.

MADAME EVRARD, ù Ambroise.

Eh! j’ai bien plus le droit de me plaindre de vous ! Quelle obstination!

SCÈNE VII

CHAULES, AMBROISE, MADAME EYUAIIU, LACHE.

CHARLES, de loin , rt part.

Je veux savoir l’issue...

AMBROISE, à Charles.

Que voulez-vous?

CHARLES, embarrassé.

Je viens... je viens...

LAURE, bat y à Charles,

Je suis reçue.

CHARLES, bas.

Bon.

AMBROISE

Vous venez... pourquoi?

CHARLES

J'ai cru qu'on m'appelait.

AMBROISE

Vous vous ôtes trompé.

Pardonnez, s’il vous plaît.

Je me relire.

MADAME EVRARD

Au Tond, ceci prouve son zèle.

(ù Chertés.)

Retournez vers monsieur, en seniltur fidèle.

CHARLES

J’y vais.

MADAME EVRARD, de loin.

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLES

Non, madame.

(A<M, à Lattre , an fond du théâtre.)

Courage !

SCÈNE VIII

i MADAME EVRARD, AMBROISE; LAURE, toujours an fond.

MADAME EVRARD

11 est tout interdit.

AMBROISE

Refuser un sujet que j'offre !

Belle excuse !

| Proposer à monsieur des gens que je refuse!

: Je vous avais prié d'altendrc.

AMBROISE

Quel discours!

Eu cela, comme en tout, vous remettez toujours. Je ne veux plus attendre.

LAURE, de loin , ù part.

O ciel, est-il possible?

Ma situation est-elle assez pénible!

MADAME EVRARD

Par trop d’empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE

Vous allez réussir à m’impatienter.

MADAME EVRARD

Yen parlons plus.

| AMBROISE

Je sors; j’ai mainte chose à faire.

! Il faut que j’aille voir des marchands, le notaire. Demander de l'argent... Que sais-jc?... Oh! quel

[ennui!

Quoi! s’occuper toujours des affaires d’autrui!

MADAME EVRARD

Eh ! vous nous occupez en môme temps des vôtres!

Rien n'est plus naturel ;... mais ditesdonedes nôtres.

MADAME EVRARD

Des nôtres, soit.

AMBROISE, à Laure.

(â part.}

Je sors. Allons, j’ai réussi;

J'ai si bien fait, qu enfin cette fille est ici.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE IV, SCÈNE I

LADRE

Laure.

MADAME EVRARD

Et quel âge avez-vous?

Pas encor vingt ans.

MADAME EVRARD

Non?

C’est dommage! Eli! trop jeune... Oui, Beaucoup

[trop!

LAURE

Pardon !

Ce n’est pas ma faute.

MADAME EVRARD

Ah, c’est la mienne!

LAURE

Madame,

Je ne dis pas cela.

MADAME EVRARD

Qu’êtes- vous, fille, femme?

Rites.

LAURE

Qui? moi! Jamais je ne me marierai.

MADAME EVRARD

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré A cet Ambroise! Il vient, sans m’avoir prévenue, Nous amener ici d'emblée une inconnue!

LAURE

Je me ferai connaître.

MADAME EVRARD*

Il sera temps alors!

Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE

J’ose espérer que non.

MADAME EVRARD

Tenez, c’est que peut-être Ambroise avec vous seule a pu faire le maître : Mais il vous a trompée à coup sûr en ceci,

S’il ne vous a pas dit que je commande ici.

LADRE

Je sais trop qu’en ccs lieux vous êtes la mallresse.

MADAME EVRARD

Pourquoi n’est-ce donc pasà moi qu’on vous adresse? Mais je verrai bientôt si vous me convenez;

Car enfin c’est à moi que vous appartenez,

Et vous êtes vraiment entrée à mon service. LADRE.

Soit.

MADAME EVRARD

Jamais au premier; tenez-vous à l’office. *

J’entends.

MADAME EVRARD

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE

Jamais.

MADAME EVRARD

Si l’on vous donne une commission, lnstrui9ez-m'en toujours avant que de la faire.

LADRE

Toujours.

MADAME EVRARD

Que m’obéir soit votre unique affaire.

Allez m’attendre en bas.

LAURE

Hélas!

MADAME EVRARD

Que dites-vous?

LADRE

J’v vais.

MADAME EVRARD

Vous raisounez!... Sorlez.

MADAME ÉVRARD, tnle.

Elle a l’air doux

Et semble assez docile... Eh! qui peut s’y connaître? La peste soit d'Ambroise! Il fait ici le maître;

Et cependant il faut encor le ménager.

Patience! avant peu, tout cela va changer.

Si j’épouse une fois monsieur, me voilà forte : Une heure après l’hymen, ils sont tous à la porte.

SCÈNE I

M. Dl'BRIAGE, tru/, t’avance en rfivani.

Cet entretien toujours me revient à l'esprit.

Je ferais bien, je crois... Oui, cet hymen me rit. Cette madame Evrard est tout à fait aimable;

Elle est très-fraiche encor, sa taille est agréable; Elle a les yeux fort beaux, et ses soins caressants, Tendres, réchaufferaient l’hi-

ver de mes vieux ans. Elle est d’ailleurs honnête et douce comme un

[ange...

Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'arrange !

Faudra-t-il consulter scs neveux? Après tout,

Je puis l’abandonner, quand il me pousse il bout, j C’est qu’il est marié ! Bientôt il sera père,

Et ses nombreux enfants seront dans la misère, i C’est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié? j D’ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?

I Je puis faire à ma femme un honnête avantage... ! Mais, à l’Age que j'ai, songer au mariage!

! Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!

, Que résoudre?... Je suis indécis, en suspens... Voici Charle; à propos le hasard me l'amène.

6(i2 LF. VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE IV, SCÈNE II.

SCÈNE II

M. DUBKIAGE, CHARLES.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charles.

CHARLES

J’accours.

M. DUBRIAGE.

Tu nie vois dans la peine.

CHARLES

Vous, monsieur?

m. durriage.

Oui, je suis dans un grand embarras Sur un point qu’à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLES

Lequel?

M. DUBRIAGE.

Moi, qui jamais n’ai voulu prendre femme, Croirais-tu qu'à présent, dans le fond de mon àme, J’aurais quelque penchant à former ce lien?

Charles. [bien.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous feriez fort

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLES

Oui. Quoi de plus naturel , je vous prie, Que de vous attacher une femme chérie ,

Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets? Si cet hymen était l'objet de vos regrets, Monsieur, que votre coeur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point?

CHARLES

Eh! pourquoi donc, de grâce?

Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

m. durriage. [reux ;

Bon Charte!... En vérité, je suis... presque amou- Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite, Aimable encor pourtant, à mille égards, parfaite; Une compagne enfin, avec qui de mes jours Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours.

CHARLES

Eh quoi! madame Év....?

M. DUBRIAGE.

Elle-même.

Eh! d'où vient donc, mon cher, cette surprise excharles. [trôme?

Ma surprise?

M. DUBRIAGE.

Oui, j'ai vu ton soudain mouvement ; Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.

A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLES

Monsieur... assurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non ; tu viens de piquer ma curiosité : Explique-toi.

CHARLES

Qui, moi ?

M. DURRIAGE.

Toi-même.

CHARLES

En vérité,

Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre! Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre. M. DURRIAGE.

Tu blâmes cet hymen; oh oui, je le vois bien!

Tu veux dire par là...

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE. [pPUSO.

| On en dit quelquefois beaucoup plus qu’on ne i Ainsi de t’expliquer, Charles, je te dispense;

: Car moi-même, aussi bien, je m'étais déjà dit Ce que tu me voudrais faire entendre. Il suffit, Yen parlons plus. Tu peux me rendre un bon ofcharlfs. [fin-.

I Trop heureux , monsieur ! Charlc est à votre ser-

I Vous n’avez qu’à parler. [vice.

M. DUBRIAGE.

Je souge à ce neveu,

Ou plutôt à sa femme; et, je t’en fais l'aveu,

Son sort inc touche. Elieest peut-être sans ressource. Je n’ai que cent louis comptés dans cette bourse : Je voudrais, s'il se peut, les lui faire passer.

Ils habitcut Colmar. Comment les adresser?

Car en tout ceci, moi, je ne veux point paraître. Toi, Charles, par hasard, si tu pouvais connaître j A Colmar...

CHARLES

J’y connais quelqu'un précisément.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand? Elle est si peu connue!

CHARLES

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends.

CHARLES

Mais non : plutôt que de prendre d’avance, Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi. Alors…

M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m’adresser à toi.

CHARLES

Oui.

M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c’est la femme. Lui-même, je l’ai plaint dans le fond de mon âme : Je le traite encor mieux qu’il ne l’eût mérité.

Je l’aurais mille fois déjà déshérité,

Si j’eusse voulu croire à certaines personnes Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLES

Oui. je crois…

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE IV, SCÈNE III

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,

Je répugnai toujours à faire un testament :

Que l'on donne ses biens, soit : alors on s'en prive; Mais être généreux lorsque la mort arrive!...

On ouvre un testament ; ces premiers mots sont lus :

« Je veux... » On dit encore je veux, quand on n'est

[plus !

Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines... Mais ces peines... que sais-je?... eussent été bien

[vaines,

Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.

A mon neveu de même il faut laisser les miens : Qu'il les recueille donc; et puis, s'il en abuse,

Tant pis pour lui : mais moi, je serais sans excuse Si j'allais l'en priver. Vivant, je l'ai puni;

C'en est assez : je meurs, mon courroux est fini. N'cst-ce pas?

CHARLES

Moi, monsieur, sur une telle affaire,

Je ne puis, je le sens, qu’écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut Cette commission?

Oui, monsieur, et plus tôt Que vous ne pouvez croire ; et même je vous quitte Afin de m’en aller occuper tout de suite.

M. Dl'BRtAOR.

Bon enfant !

SCÈNE III

M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE , seul.

Ce garçon soulage mes ennuis :

C’est un besoin pour moi, dans l’état ou je suis. LAURE , de loin, û pari, amener par Charlet, gui se retire Je tremble à sonaspect... Dieu fais que je lui plaise (haut, en s'avançant.)

Monsieur...

m. dubriage. [bien aise

Ali! mon enfant, c’est vous? J’en suis ! Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE

Moi-même j'épiais un moment aussi doux.

Il est bien naturel que l’on cherche son maître, Pour le voir, lui parler, se faire enfin connaître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE

Ah, monsieur!...

Non , c’est que vous avez le ton de la candeur, L’air sage...

LAURE

Ce n’est pas vertu chez une femme, C’est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai : j’aime à vous voir dans l’âme Ces principes d’honneur, celle élévation.

LAURE

C’est l’heureux fruit, monsieur, de l’éducation;

Je le garde avec soin, c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

I Oui, c’est un vrai trésor qu’un pareil avantage...

I Vous devez doue le jour à d’honnêtes parents?

LAURE. [sens

! Honnêtes, oui, monsieur, mais non pas dans le Que lui donnait l'orgueil ; dans le sens véritable.

! Mes père et mère étaient un couple respectable, j Placé dans cette classe où l'homme dédaigné Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné;

! Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,

| Un ouvrier utile est nommé mercenaire ,

! Quand on devrait bénir ses travaux bienfaisants; Mes parents, en un mot, étaient des artisans.

Artisans! Croyez-vous qu'un riche oisif les vaille? Le plus homme de bien est celui qui travaille. Poursuivez.

LAirns.

Chaque soir, aux heures de loisir,

A me former le cœur ils mettaient leur plaisir. Leurs préceptes étaient simples comme leur âme : « Crains Dieu, sers Ion prochain, et sois honnête

[femme... »

C'étaient là leurs seuls mots, qu'ils répétaient toujours.

Leur exemple parlait bien mieux que leurs discours.

Ils semblaient pressentir, hélas! leur fin prochaine. Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine; Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation Subsistance à la fois et consolation.

SI. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée. Quoi! de tous deux déjà vous êtes donc privée?

LAURE

Un cruel accident tout à coup m’a ravi Mon père, et de bien près ma mère l’a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi scs parents! de tels parents encore!... Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...

Ma fille, je vous plains.

Quel excès de bonté,

i Monsieur! Le ciel pourtant ne m’a pas tout ôté;

U me reste un ami, mais un ami solide.

Qui m’a jusqu’à Paris daigné servir de guide.

, M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province?

LAURE

Oui, de bien loin : aussi J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

(on entend nue voir du dehors, appelant.)

« Laure! Laure! «

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE IV. SCÈNE V

LAURE

Je crois qu’on m’appelle.

M. DUBRIAGE.

N’importe.

Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,

Sans doute vous aviez un motif, un objet?

Oh oui, monsieur! Voici quel en est le sujet : L'ami dont je parlais, le seul que j'aie au monde, Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,

A dans la capitale un très-proche parent;

11 m’en parlait sans cesse, et toujours en pleurant : « Oui, me dit-il un jour, vous ôtes vertueuse,

« Jeune, douce; surtout vous êtes malheureuse.

« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »

Je le crus : mon ami ne me trompa jamais.

Je partis avec lui croyant suivre mon frère, Regrettant peu des lieux où n’était plus ma mère. Après dix jours de marche enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?...

LAURE

Mais quel accueil, ô ciel! nous éprouvons!

M. DUBRIAGB.

Il vous aurait reçue avec indifférence?

LAURE

Ah! monsieur, nous aurions encor quelque espé- S'il avait seulement voulu nous recevoir, [rance,

M. DUBRIAGB.

Quoi! ce proche parent...

LAURE

N'a pas daigné nous voir.

DUBRIAGE

Que dites-vous? Cet homme a donc un cœur de lauhe. [roche?...

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche. Non, il n'est point cruel : il est humain et bon;

Et, sans des étrangers maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous? Eh! c'est faiblesse pure! Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature?

Je veux voir ce parent : ensemble nous irons.

Cet homme est inflexible, ou nous l’attendrirons.

LAURE

Ah! monsieur, je commence à le croire possible. Je me flatte, en effet, qu’il n'est point insensible : Et, fût-il contre nous encore plus aigri,

Oui, nous l’attendrirons : je vous vois attendri!

M. DUBRIAGE, voyant venir madame Évrard,

Chut!

M. DURKIAGE, LAI RE, MADAME EVRARD

MADAME EVRARD, de loin, à part.

Encor là!

M. DUBRIAGE, un peu embarrassé, fl madame Évrard.

C'est vous ! Quel sujet vous amène,

Madame?.. «

Je le vois, ma présence vous gène.

M. DUBRIAGE.

Comment !

MADAME EVRARD

Que sais-je, enfin?... Mais c’est moi qui pourrais Vous demander quels sont les importants secrets Que vous confie encore ici mademoiselle.

Depuis une heure au moins vous causez avec elle. Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, d'un ton faible.

Pourquoi, madame Evrard? Eh ! oui, j'en fais l'aveu. J'aime à l’entretenir : ne suis-je pas le maître?... Et puis j’étais bien aise enfin de la connaître.

Je ne m’en repens pas.

MADAME EVRARD

Oui, je vois que d’abord Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J’en conviens; et vraiment vous en seriez surprise.

MADAME EVRARD

Fort bien; mais ce n’est pas pour causer qu’on l'a m. DUBIUAGB. [prise.

Soit. Elle me parlait de l’éducation...

MADAME ÉVRARD

Allons! c'est bien cela dont il est question!

(A Laure.)

Descendez à l’instant.

LAURE

Que faut-il que je fasse?

MADAME EVRARD

Marthe vous le dira. Allez donc.

SCÈNE V

M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah! de grâce,

Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD

Bon!

M. DUBRIAGE.

Elle parait sensible.

MADAME ÉVRARD

Eh! qui vous dit que non?...

(se radoucissant.)

D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBHIAGE.

Non... maisc'est que vraiment elleesl intéressante; Elle a...

De la douceur peut-être, j’en convieo... Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien, Cesmotscharmants qu’allait exprimer votre bouche.

M. DUBRIAGE.

Ce n’est pas seulement sa douceur qui me touche: [C’est quelle a de la grâce, un choix de termes purs;

1 Surtout de la sagesse et des principes sûrs,

LE VIEUX CELIBATAIRE,

GG

MADAME EVRARD

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,

Ou d’un grand mouvement votre âme était frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME EVRARD

Vous ne parlez que d’elle, et semble* tout rempli...

Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire Des discours de tantôt?

Non; pourriez-vous le croire?... j Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants De cette enfant...

MADAME ÈVRARD.

Encor! c’est se moquer des gens. |

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l’humeur.

MADAME EVRARD

Oui, je m’impatiente

De voir que vous parlez toujours d’une servante.

M. DUBRIAGE.

C’est qu'elle est au-dessus vraiment de son état; i Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME EVRARD

Oh, c’en est trop! S'il faut dire ce que j’en pense, | Cette fille me blesse et me déplaît d’avance.

M. DUBRIAGE.

Eh! pourquoi?

MADAME EVRARD

Je ne sais... mais elle me déplaît :

Je vous dis nettement la chose comme elle est.

Elle n’est lionne à rien d’ailleurs, à rien qui vaille;

El je crois qu’il vaut mieux d’abord quelle s’en aille.

Qu’elle s'en aille! Qui, Laure?

MADAME EVRARD

Oui. I

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez! !

MADAME EVRARD

Moi! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment!...

MADAME EVRARD

Ainsi vous hésitez,

Et vous me préférez la première venue,

Qu’à peine en ce moment vous connaissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais, quoi ! je ne puis chasser ainsi...

MADAME EVRARD

Fort bien! :

C’est votre dernier mol?... Et moi, voici le mien :

11 faut que sur-le-champ l’une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoil pouvez-vous bien me parler de la sorte? j

MADAME EVRARD

Vous-môme, entre nous deux, pouvez-vous balancer?

Mais je puis vous chérir, ut ne point la chasser. |

MADAME EVRARD

Non, monsieur: chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse!

MADAME EVRARD

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, en colère.

Vous êtes la maltresse;

Mais elle restera.

MADAME EVRARD

Plalt-il?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton

Puisque vous le prenez, je la garde.

MADAME EVRARD

Pardon,

Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J’enlends qu'ici Laure demeure.

Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure ; Voilà mon dernier mot.

(tl sort très en colère.)

SCÈNE VI

MADAME EVRARD, seule.

L’ai-je bien entendu?

Est-ce donclàmonsieurî... Comment, j’aurais perdu En ce fatal instant le fruit de dix années...

Quand je touche au moment de les voir couronnées?

(après un momeiil de repos.)

Il m a dit tout cela dans un premier transport,

Qui pourra se calmer... N’importe, j’ai grand tort. Menacer, m’emporter, quelle imprudence extrême ! J’cn avertis Ambroise, et j’y tombe moi même! S’il en est temps encor, revenons sur nos pas.

MADAME EVRARD, CHARLES

MADAME EVRARD

Mon ami Charlel...

CHARLES

Eh bien?

MADAME EVRARD

Ah ! vous ne savez pas...

Avec monsieur je vieus d'avoir une querelle?...

Quoi, vous! A quel propos, madame?

MADAME EVRARD

A propos d'elle.

De Laure.

CHARLES

Est-il possible?

MADAME ÉVIIARD.

Eh, sans doute! J'ai dit Qu'il fallait qu'à l'iustaut l'une de nous sortit.

LE VIEUX CELIBATAIRE, ACTE IV, SCENE VIII

Mais point du tout : monsieur, qui la protège et

(l'aime,

M'a dit.. .(le croiriez-vous?) : « Eh bien! sortez vous Et là-dessus il est rentré fort en courroux. |méme. »

CHARLES

Vous m’étonnez! Aussi, comment le fâchez-vous! Monsieur est bon maître; oui, mais enfin c'est un

MADAME EVRARD. [maître.

J’en conviens, mon ami, j’ai quelque tort peut-être : Mais cette fllle-là me choque et me déplaît.

CHARLES

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait? Monsieur accepte Laure, il parait content d'elle,

El vous le tourmentez pour une bagatelle!

MADAME EVRARD

Le mal est fait : voyons comment le réparer? CHARLES.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer, t’ne fois de monsieur quand vous serez l’épouse, De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME EVRARD

A cet hymen tantôt j’ai cru le disposer :

Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,

Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLES

Oui, j’entends.

MADAME EVRARD

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLES

Vous n’avez pas besoin du tout de mon secours;

Et vous seule bientôt... ,

MADAME EVRARD

Seeondez-moi toujours...

Il revient déjà... Bon!

CHARLES

Il rève, ce me semble.

MADAME EVRARD

Tant mieux! J’espère encor... laissez-nous donccn- {C hurles ion), [semble.

Voyons.

{Elle se lient à l'écart , et s'assied accoudée tur une table.)

SCÈNE VIII

M. DUBItlAGE, MADAME KVRAKD.

M. ncnniAGE, se croyant seul.

Personne ici!... Je suis bien malheureux! Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux.

Je suis leur père... Eh bien ! voyez la récompense! Madame Evrard aussi!... Cependaut, quand j'y

[pense,

Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.

(Madame Evrard lire vite son mouchoir , et s'en couvre le visage f comme /mur essuyer ses larmes.)

Cette femme est sensible; et, véritablement,

C.'est la première fois qu'elle s'est emportée

Je le confesse, oh oui! je l'ai trop maltraitée!

MADAME EVRARD, éclatant en sanglots.

Oui, sans doute.

M. DCRRIAGE.

Ab! c’est vous, bonne madame Évrard ?

MADAME EVRARD, levée, sanglotant toujours. Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard, Vous avez déchiré l’âme sensible et tendre.

A ce traitement-là j’étais loin de m’attendre. Après dix ans de soins, de tendresse.

M. DUBRIAGE.

En effet.

Moi-même je ne sais comment cela s’est fait...

MADAME ÉVRARD

Après ce coup, je puis supporter tout au monde : Et, dans une retraite ignorée et profonde...

M. DtTBRIAGE.

Quoi, vous songez encore à ce qui s’est passé?

MADAME ÉVRARD

Jamais le souvenir n’en peut être effacé.

M. DI'nHIAGE.

Que dites-vous, madame? Oublions, je vous prie, Cette petite scène; et plus de hrouillerie.

MADAME ÉVRARD

Ah ! monsieur, je vois bien que vous ne m’aimez Je ferais désormais des efforts superflus... [plus.

M. DUBRIAGR.

Eli non ! madame Evrard ! je suis toujours le même; Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous ine chasser?

M. DUBHIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer? .Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de ran-

[cune

De part et d'autre; moi, je n'en conserve aucune: Vous non plus, n'est-ce pas ?

MADAME ÉVRARD

Tenez, monsieur, je crains Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ali ! pouvez-vous le craindre? Elle en est incapable : Tout annonce qu elle est et douce et raisonnable. Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD

Vous tenez donc beaucoup à cette fille?

M. DUBRIAGE.

Eh mais!

Ambroise l’a donnée; et c'est lui faire injure Que de la renvoyer. Ainsi, je vous conjure,

N’en parious plus, cessez d'insister sur ce point. Surtout, madame Évrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD

J’en avais fait le vœu; mais, depuis cette affaire, Je ne sais trop...

Comment, vous balancez, ma chère!

Je vous en prie.

MADAME EVRARD

Allons : c’en est fait, je me rends.

Digi

byC^<v

SCÈNE X

m. nnmiAGE, ambkoise, lauriî.

AMBROISE

Elle rit : par hasard serait-ce moi qu’on joue?

M. DUBRIAGE.

Eli non! nous avons eu tous deux, je te l'avoue, Môme au sujet de Laure, un petit démêlé ;

[Il appuie sur ce mot.)

.Mais il n’y parait plus. En maître j’ai parlé : I,aure nous reste.

Je la garde.

AMBROISE

Ah! bon.

M. DURRIAGE.

Moi. j’aime cetle fille :

LAl'flE.

Monsieur!...

N’est -ce pas?

AMnnoisE.

Elle est douce et gentille,

M. Dl’RRlAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela : On n’a pas plus d'esprit, de raison, quelle en a.

AMBROISE

Oh ! j’en étais bien sûr quand je vous l ai donnée : Sans quoi, je n'aurais pas...

M. DUBRIAGE.

C'est quelle est très-bien née ; J’entends bien élevée. Il ne tiendra qu’à vous, Laure, d’être longtemps... mais toujours avec nous. LAURE.

Ah ! mon... monsieur, croyez que ma plus chère Est de pouvoir ici passer toute ma vie. [envie

AMBROISE

Oh! vous y resterez, en dépit qu’on en ait : [met. C’est moi qui vous... Je dis, monsieur vous le pro-

I.AURE

Ah ! qu’il aura de joie.

Si vous daignez, monsieur, permettre qu’il vousvoie !

M. DUBRIAGE.

J’en augure très-bien, puisque vous l’estimez. Est-il jeune?

LAURE

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah ! jeune... vous l'aimez?

LAURE, simplement.

Oui, monsieur : en l’aimant, j’obéis à ma mère.

« Aime-Ia, lui dit-elle en mourant; sois son frère. » Il le promît ; depuis il a tenu sa foi:

Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi*

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment estimable. Et son cruel parent?...

I.AURE

Peut-être est excusable ; Car il ne connaît point mon ami : mais enfin Il se fera connaître; et ce n'est pas en vain Que nous serons venus du fond de notre Alsace.

M. DUBRIAGE.

D'Alsace, dites-vous?.,. De quel endroit, de grâce?

LAURE

De Colmar.

De Colmar!

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,

Vous avez à Colmar garnison, que je croi?

LAURE

Oui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connais quelqu'un dans cette ville, Un soldat; mais comment démêler entre mille?... Après tout, que sait-on?... Il se nommait Armand...

LAURE

Je le... connais.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah! par quel hasard, comineut?...

LAURE

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie. Ce jeune homme à mon père avait sauvé la vie : Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,

Devait avec transport être accueilli de nous!

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE IV, SCÈNE XII

L'estime sc joignit à la reconnaissance.

Nous vîmes qu'il était d'une honnête naissance, Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat. Comme s'il eût par goût embrassé cet état.

El pourtant doux, honnête.

M. DUBRIAGE, à lui-même.

• Oh, oui... le bon apôtre!

(ù Laure.)

C’est assez; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même?

M. ni'BRIAGK.

Oh non !

Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom, Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite, Oui s’enfuit un beau jour, et s'engage par suite; Puis se marie, épouse une fille de rien,

Boni Je moindre défaut fut de naître sans bien, Qui menait une vie avant son mariage!...

LAURE, três-vivement .

Monsieur, rien n’est plus faux; je réponds qu’elle Elle s’est, je l’avoue, éprise d’un soldat, [est sage. Mais estimable, honnête, ainsi que son état.

Elle le vit, l’aima du vivant de son père;

Il lui fut accordé par sa mourante mère:

Elle l’aime, il l’adore, cl jusques aujourd’hui Elle a toujours vécu sagement avec lui.

Ce qu’on a pu vous dire est un mensonge infâme ; Oui, l’épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez...

LAURE

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

('.‘est vous?...

LAURE, toujours en colère.

Kh oui! je suis cette femme d’Armand!

M. DUBRIAGE.

Quoi ! vous seriez...

LAURB, « party et revenant ù elle.

O ciel! je me trahis moi-môme.

3J. DUBRIAGE. [trême.

Vous, ma nièce, bon Dieu!... Ma surpriso est cx- LAURE, aux genoux de M. Dubriaye.

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié D'un neveu malheureux, trop digne de pitié. Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante. Et votre seul aspect me glace d’épouvante.

. M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits. Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris,

Je vous trouvais aimable, et vous l'êtes encore. Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,

Ce serait à la fois être injuste et cruel.

Votre époux à mes yeux n'est pas moinscrimir.cl. Mais quoi! s'il m'a inauqué, vous n'êtcs point cou-

[pable,

El votre sort déjà n'est que trop déplorable,

D'être la femme d'un...

LAURE

Ah ! soyez généreux !

C'est mon époux; il est absent et malheureux.

M. ÜI BRIAGE, LACHE, CHARLES

M. DUBRIAGE.

Ah ! Charles, conçois-tu les transports de mon âme? Voilà ma nièce.

CHARLES

O ciel! se pourrait-il? Madame

Serait?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu.

Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu Dont je parlais tantôt, qui ni a fait tant de peiue. Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine; Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer. CHARLES, se ranimant.

Ah! monsieur, est-il vrai? Je n'osais l'espérer...

Si vous saviez quelle est en ce moment ina joie! Eh quoi ! le ciel enfin permet donc que je voie A vos côtés quelqu'un qui vous louche de près?... Presque un enfant?... Voilà ce que je désirais.

M. DUBRIAGE.

Charles, je suis sensible à ces marques de zèle.

(â Laure.)

C'est un digne garçon, un serviteur fidèle,

Qui m'aime tout à fait, qui me sert d'amitié.

CHARLES

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié, J'ai droit de partager aussi votre allégresse :

Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,

Dû sentir une vive et douce émotion.

H. DUBRIAGE.

Je ne m’en défends point : mais cette impression Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.

Cette nièce, par qui m’a-t-elle été donnée?

Par un ingrat qui m’a mille fois outragé...

(â Laure.)

Je vous fais de la peine, et j’en suis affligé:

Mais mon cœur ne se peut contenir davantage. I.AURS.

Hélas! continuez, si cela vous soulage.

Moi, je ue puis juger que par ce que je vois;

Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange. LAURB.

Épargnez mon époux, ou trêve à la louange.

CHARLES

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur, Prouve qu’il est honnête, et qu'il a daus le cœur Le goût de la vertu : «'est un grand point, sans M. DUBRIAGE. [doute.

C’est assez.

LAURE, CHARLES

CHARLES, bas, ù Laure.

Courage! espérons tout du ciel.

Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

Oui, parlons de la nièce et laissons le neveu.

(se reprenant .)

Mais j’ai fait devant Charle un indiscret aveu:

Du premier mouvement je n'ai point été maître. Mon ami, gardez-vous de rien faire paraître. CHARLES.

Ah! monsieur... Cependant il faudra lot ou tard...

M. DL'HHIAGR.

Il u’imporlc, mon cher; avec madame Evrard J'ai des ménagements à garder. Et vous, Laure, Itejoignez-la; sachez dissimuler encore.

LAURE

Oui, mon onde.

M. ÜUHRIAGE.

l'nwc tendresse , après une petite pause.) Fort bien ! D'un malheureux neveu Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE

Cher oncle, ce neveu que votre haine accable... Pardonnes... à vos yeux il est donc bien coupable?

M. ÜUHRIAGE. [point

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grâce... sur ce Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons Une fois reconnue, et même avec tendresse, [point. Peut-être espérez- vous, par vos soins, votre adresse, Pour votre époux bientôt obtenir le pardon:

Vous vous trompez. Je puis être juste, être bon Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente. Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente. Vous m'entendez, ma nièce? Ainsi donc, voulez-vous Rester ici? jamais un mot de votre époux,

Pas un.

LAURE

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUHRIAGE. [dOUtC ;

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans Mais il le faut : je veux vivre et mourir en paix.

Me le promettez-vous?

LAURE

Oui, je vous le promets,

Mon cher oncle.

M. DUHRIAGE.

Fort bien : mais descendez, vous dis-je.

LAURE

J’y vais.

SI. DUBR1AGR, «I part.

C'est à regret, hélas! que je l'afflige. (haut.)

Suis-moi, Charles.

SCÈNE I

CHARLES, GEORGES

GEORGES

Non, vous avez beau dire, et, plus tôt que plus lard, Il faul brouiller Ambroise avec madame Evrard.

Je vais doue le trouver, et lui faire connaître Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLES

C’est trahir un secret.

GEORGES

Hou! il est bien permis De chercher à brouiller entre eux scs ennemis. Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle. Il en doit résulter une bonne querelle :

Et tant mieux! J'aime à voir quereller les méchants; C’est un repos du moins pour les honnêtes gens... Laissez faire.

LE VIEUX CÉLIBATAIRE, ACTE V, SCÈNE IV

MADAME EVRARD

Eh oui î L’on vient de m'en faire l'aveu

A l'instant.

CHARLES

Bon! Qui donc a pu?...

Monsieur lui-même;

Et ce n’a pas été sans une peine extrême.

Je l’ai vu tout à coup distrait, embarrassé,

Car j’ai le coup d’œil sûr; et je l’ai tant pressé (A cet Age, on n’a pas la force de se taire),

Qu'enfin j’ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLES

C'est la nièce!

M ADAM K EVRARD

Ali! l’instinct ne saurait nous trahir.

Vous voyez si j’avais sujet de la haïr t Quand je toucheau moment d’être ici la maîtresse, Quand je vais épouser, il faut qu’elle paraisse 1 Car j’aurai fait en vain jouer mille ressorts :

Si Laure reste ici, mon ami, moi, j’en sors.

CHARLES

Eh, mais!...

MADAME EVRARD

Vous-même aussi; uous sortous l’un et Charles. [l'autre

Vous croyez?

MADAME EVRARD

Oui, ma chute entraînera la vôtre.

La protectrice à bas, adieu le protégé.

Je voudrais bien pourtant u'avoir pas mou congé.

MADAME EVRARD

Il n’en est qu’un moyen. Arrangeons-nous de sorte Qu'au lieu de uous, mon cher, ce soit elle qui sorte.

CHARLES

Elle qui sorte!

MADAME EVRARD

Eh, oui!

CHAHLES.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME EVRARD

C’est l'unique moyen de sortir d’embarras.

Il faudra soutenir quelle u’est pas la nièce.

Et même le prouver.

CHARLES

Ah! Dieu! quelle hardiesse!...

Mais quels sont pour cela vos moyens?

MADAME EVRARD

Tout est prêt.

Armand va nous servir...

CHARLES

Et comment, s’il vous plaît? \

MADAME EVRARD

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme Est là-bas près de lui.

Qu'entcnds-je? Ah, ciel! madame!...

Contrefaire une lettre!

MADAME EVRARD

Oh que non pas! D'abord Ce faux serait, je pense, un trait un peu trop fort; Ce serait une vaine et grossière imposture;

Car monsieur, du neveu, connaît bien l’écriture. Mais, comme vous savez, j’ai des lettres d’Armand, Et j’en montre une.

CHARLES

Bon!

MADAME EVRARD

Oui ; Julien à l'iuslant

Va l'apporter.

CHARLES

Eh mais, la date?...

MADAME EVRARD

Je la change.

Ambroise, en paraissant venir de chez Lagrange, Va, par un faux récit, porter les premiers coups. J'airecterai d'abord l'air incrédule et doux;

Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre.

La nièce partira, j'ose bien le promettre.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir, Que répliquerez-vous? Je voudrais le savoir.

MADAME EVRARD

Il ne la verra point.

CHARLES

En êtes-vous bien sûre?

MADAME EVRARD

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure, La retenir là-bas, tandis qu'Ambroisc et moi Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLES

Bien, ma foi!

Madame, j'aurai soin de ue pas quitter Laure.

MADAME EVRARD

Voici monsieur. Je dois dissimuler encore*

Allez.

CHARLES, à part.

Je vais... parer à ce coup imprévu.

SCÈNE IV

MADAME ÉVIIAHD, M. DLBKIAGE.

MADAME EVRARD, à part.

{haut.)

Ne désespérons pas... Vous scinblez bien ému.

M. DL'RRIACiK.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME EVRARD

Très-naturelle, oh, oui!... Madame, où donc est-elle?

M. Dl’RIUAGE.

Dans ma chambre; elle écrit. Elle est bien, entre Très-bien. [nous,

MADAME EVRARD

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

LE VIEUX CELIBATAIRE, ACTE V, SCÈNE V. C>7l

m. dubiuage.

Mais vous aviez bieu pris le change sur sou compte, Convenez-en.

MADAME EVRARD

Raccord; oui, vraiment ; j'en ai honte Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord Pour ou contre les gens, cl souvent on a tort.

M. DUBRIAGK.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence, Nous étions abusés?

MADAME EVRARD

Ah! quelle différence!

Nous ne sommes que trop instruits de scs excès. Eh, n’avons-nous pas vu scs lettres?

M. DUHRIAGS.

Je le sais...

Res torts d'Armand, au reste, elle n'est pas cou- La pauvre enfant! [pable,

MADAME EVRARD

Oh, non! vous ôtes équitable, Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUURIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchaut!

madame EVRARD. [vienne.

Oui» qui prévient pour elle; il faut que j'en cou- Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne. Pour m'ôtre chère à moi.

M. DUURIAGE.

Voilà bien votre cœur!

MADAME EVRARD

Hélas! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

MADAME EVRARD

Oui, que madame Laure

Est nièce de monsieur...

AMBROISE

Vous vous trompez encore; Elle n'est point sa nièce.

M. DUURIAGE.

Elle n'est pas?...

Eh, non!

Je sors de chez Lagrange; il m’a tout dit.

MADAME EVRARD

Quoi donc?

AMBROISE

Il m'a dit que d’Armand Laure n'est point la femme, Mais une aventurière.

MADAME EVRARD

Allons!

AMBROISE

Paix donc, madame!

MADAME EVRARD

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE

Eu moment.

Elle est bien de Colmar; elle connaît Armand. Sans peine elle aura su qu’à Paris ce jeune homme Avait un oncle riche; elle entend qu’on le nomme. Elle écoule, s’informe, et recueille avec

soin Tous les renseignements dont elle aura besoin : Elle part; de Paris elle fait le voyage,

Et s'offre comme nièce à monsieur Rubriagc.

M. DUURIAGE.

Chère madame Evrard!... Mais Ambroise s'avance Fort agité...

MADAME EVRARD

C’est là sa manière, je pense.

M. DU BRI AGE, MADAME EVRARD, AMBROISE

M. DUURIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE

Ah! j’étouffe de courroux!

Ou m’a trompé... Que dis-je? On nous a trompés Cette Laure qu’ici l’on me fait introduire... [tous !

MADAME EVRARD

Eh 2 mon Dieu ! nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE

Vous auriez déjà?..,

MADAME EVRARD

Tout; et ce n’est pas, je eroi, De quoi tant ae fâcher, Ambroise.

AMBROISE

Pas de quoi?

Comment I lorsque j’apprends...

M. DUBRIAGK.

O ciel, qu’entends-je? Eh mais!...

11 se pourrait, monsieur?...

M. DUBRIAGK.

Non, Ambroise se trompe; et l’air seul de candeur...

AMBROISE

De candeur! C’est encor ce que rn’a dit Lagrange... Elle connaît son inonde, et là-dessus s’arrange. Elle sait que monsieur est un homme de bien,

Un sage : elle a dès lors composé son maintien,

Et vient jouer ici la vertu, l’innocence.

MADAME EVRARD

Quoi! ce serait un jeu que cet air de décence!

Il est vrai que d’Armand elle parle fort peu.

M. DUBRLAGE.

J’ai défendu qu’on dit un seul mol du neveu.

AMBROISE

Si c 'était son époux, vous obéirait-elle?

MADAME EVRARD

A semblable promesse on n’est pas très-fidèle.

Où donc est ce neveu?

AMBROISE

Preuve encor que cela.

Si Laure était sa femme, il serait bientôt là.

Eu effet, il devrait...

LE VIEUX CEL1DATA1UE, ACTE. Y, SCENE VI

M. DUBRIAGE.

Il n’oserait, madame.

AMBBOIM.

Il eût osé déjà si Laure était sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? Car pour moi je m'v perd... Ce secret, tôt ou tard, se serait découvert.

AMBROISE

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être Quelques louis, et puis un beau jour disparaître.

MADAME EVRARD

Ce ne sont encor là que des présomptiqiis.

M. DUBRIAGE.

C’est un point qu'il est bon que nous éclaircissions : Il faudrait...

AMBROISE

La chasser.

MADAME ÉVHARD.

Oh non! il faut attendre : Un ne condamne point les gens sans les entendre.

(d if. Dubriagr.)

N’esl-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Àppelous-ln :

Nous allons voir du moins ce qu’elle répondra.

MADAME EVRARD

Fort bien ! J'entends quelqu'un... Que vicns-lu me Petit Julien? (remettre.

JULIEN

Madame, eh mais! c'est une lettre.

MADAME EVRARD

Donne donc... Ah! je vois le timbre de Colmar!

[Julien ênri.)

M. DIIBRIAUK.

De Colmar, dites-vous?... Serait-ce par hasard Une lettre d’Armand?... Enfin il s'en avise!...

Eh ! que peut-il m'ccrirc?

MADAME EVRARD

Encor quelque sottise!...

A votre place, moi, je lie la lirais pas.

M. DC BRI AGE

Cette lettre pourra me tirer d'embarras :

Lisez.

Lisez vous-môme.

.VI. DUBRIAGE lit.

Ah! j'ai peine à comprendre. |

MADAME EVRARD

Quoi?

M. DUBRIAGE. j

Cette lettre va vous-môme vous surprendre. Tenez, vous allez voir : écoulez un moment.

{lisant.) [vraiment! j

« Mon cher oncle, » Ah ! chcroncle ! il est bien temps, I « Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire...» I

(s'interrompant .)

Madame, que dit-il pour la vingtième fois!

Vingt lettres!... [

MADAME EVRARD

Je ne sais : je n'en ai vu que trois... Mais quoi, voulez-vous bien continuer de lire-, Monsieur?

M. DUBRIAGE, continuant de lire.

• Eu ce moment, Laure est à mes côtés; « Elle veut que j'implore encore vos bontés.

« Aisément, je l'avoue, elle me persuade... [lade. « Trop clicrc épouse!... Hélas! elle est un peu raa- « Mais quoi ! c'est lechagrin d'être ainsi loin de vous! « Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos

[genoux?

« Mon oncle! quels transports seraient alors les {fermant In lettre.) [nôtres ! »

Mais celte lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME EVRARD

Qu'importe? Je ne vois qu’une chose en ceci :

Si Laure est à Colmar, elle n’est pas ici.

AMBROISE

Parbleu, je disais bien que ce n'était pas clic. Nous voyez si j'ai fait un rapport infidèle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé Comme d'un coup deïoudrc.. . Elle m'aurai t trompé ! MADAME EVRARD.

Rien ne paraît plusclair... Mais, ô ciel! quelle trame!

AMBROISE

Aflïeuse !... Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non, je veux la voir, moi-môme la chasser...

MADAME EVRARD

Comment, vous!...

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME EVRARD

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible, Non, cela vous tuerait; vous êtes trop sensible :

Et j'ai moi-même ici peine à me contenir.

J'étais d’abord pour elle; il faut en convenir;

Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne... Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne Sans retour disparaisse. Ambroise, avant la nuit, Faites-lâ déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE

A l’instant je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

madame évrard.

Il suffit quelle sorte.

AMBROISE

Oui, Laure va sortir... tout à l’heure...

SCÈNE VI

CHAULES, M. DUBRIAliE, MADAME EVRARD, AMBROISE.

CHARLES

Ne renvoyons personne.

Arrêter,'

itized by^Goqele

LK V1KIX CELIBATAIRE, ACTE V. SCENE IX.

MADAME EVRARD

Eli! quoi <lonc?...

CHARLES

(rt monsieur Ihtbriaije Ecoulez..* De madame je sais le rond de ce mystère : li faut que je me mêle un peu de celle affaire.

MADAME EVRARD

Que veut dire ceci? Charle esl-il contre uous?

CHARLES

Si Charle avait lui -même à se plaindre de vous?

MADAME EVRARD

Ali ! je vois ce quec'esl ! Laure est jeu ne et gentille : Charles l'aime, et dès lors il soutient cette fille.

AMIIROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret. m. DuraiAiiR.

.Non; Cliarle est honnête homme.

CHARLES

(rt madame Evrard.) Ali ! je le suis, au fait,

Répondez...

De quel droit?...

CHARLES

Voulez-vous bien permettre?...

\ ousdi tes-donequ' Armand vientd'écrire une lettre?

MADAME EVRARD

Ch oui !

CHARLES

J'en suis lâché pour vous, madame Evrard: Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,

Est ici, chez son oncle, et c'est lui qui vous parle : Je suis Armand.

Serait...

MADAME EVRARD

Ali, ciel!

AMUHUISK.

Se pcul-il?...

M. Dl'BRlACE.

Hé quoi! Charle

CHARLES

lis ni oui réduit à ce déguisement;

Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

Allons donc !

CHARLES

Lu seul mot va leur fermer la houche.

J'ai servi, mon cher oncle; et voici ma cartouche. Par là, jugez du reste. Auprès de vous ainsi Ils m’ont, pendant dix ans, calomnié, noirci ;

Mais de mon père, hélas! cet extrait mortuaire,

(présentant ait ccestivemcnt à M. Dubriarje toutes les pièce* qu'il annonce.)

Mon extrait de baptême et celui de ma mère,

Qui, mourant, de mon sort sur vous sc reposa;

(montrant madame Évrard.)

Kl dix lettres... que sais-je?... où cette femme osa Me défendre d écrire, et surtout de paraître :

Tout parle un ma faveur, tout me fait reconnaître. ,

. Tout vous dit que je suis Armand voire neveu,

! Le lils de votre sceur, votre sang.

M. ÜUURIAGR.

Juste Dieu!

Tu serais?,..

I.MRE, jetant au J pieds de son oncle

Monsieur, faites-lui grâce;

| Qu il reste auprésdevous,ou bien que l'on mcchassc.

M. DL'BHIAGE.

j Non, non ; tous vos discours, et je le sens trop bien, Partent du fond du cœur et vont jusque» au mien. Ah! je vous crois, amis; j'ai besoin de vous croire;

I Kt je perce à la fois plus d'une trame noire.

{se tournant 1 eu madame Evrard et Ambroise, j Vous sentez bicu qu'ici vous ne pouvez rester.

MADAME EVRARD

Je n'en ai pas envie... Eh ! qui peut m'arrêter?

J'ai voulu, j eu conviens, deveuir votre épouse :

De les servir tous deux me croyez-vous jalouse? Allez! au fond du cœur vous me regretterez,

El peut-être avant peu vous me rappellerez.

Il n 'eu sera plus temps. Adieu.

{Elle sort avec Ambroise.)

M. DIBRIAGE, CHARLES, LAL RE, GEORGES

GEORGES

Les bous l'emportent :

G est uous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUHRIAGE.

Et voilà donc les gens que j’ai crus si longtemps.

Ce sont eux qui m’ont fait bannir pendant dix ans l n neveu plein pour moi de respect, de tendresse !

Ut Armand.)

Me pardon ueras-l u celte lougue détresse?

CHARLES

Ah ! ne rappelons point tons mes chagrins passes! Par cet Distant de joie ils sonl tous effacé».

LAC RI

Je le sens : qu'aisément tout s'oublie, Quand avec son cher oncle on se réconcilie?

>(. DUBR1AGE.

De l'effort que j'ai rail je suis tout étonné.

(«I Chartes.)

Il faut que ta présence ici in’ai redonné l u peu de l’énergie, oui, de ce caractère Que j'avais autrefois: car, je ne puis le laire,

En m’isolant ainsi, je sens que j’ai perdu plus d’une jouissance et plus d'une vertu.

Trop juste châtiment! Quiconque fut rebelle Aux lois de la nature en est puni par elle. cmari.es.

Mais, à propos, d’Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBHIAGE.

Les Armand? Et pourquoi ne les ai-je fias vus?

CHARLES

Madame Evrard les a congédiés sur l’heure.

Mais j’irai les chercher : ilsm’ontdit leur demeure. Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d’eux, N'est-ce pas ?

M. DUBRIAGK.

Sûrement, mon ami : trop heureux D’assister des parents restes dans la misère!

Ah! cela vaut bien mieux que ce que j’allais faire. Mc mariant 9i tard, comme tant d’autres fout,

Pour réparer un tort, j'en avais un second.

Cela ne sied qu’à vous, jeunes gens que vous êtes 1 C’est toi, mon cher Armand, qui va payer mes dettes.

Oui, mon oncle.

m. m nniAüE. *

Plus d'oncle; oui, je vous le défends : Dites Mon Phc ; moi, je dis bien Mes etifanls.

CHARLES

Oui, mon père.

lac ne.

Mon père !

M. UCBRlAGi:.

Allons donc! cette image De la réalité console et dédommage.

I. BESSET

Le Mécliaui

Favabt

Les Trois Sultanes

Barthe ....

Les Fausses Inlidélités

Skdaine

Le Philosophe teins le savofr

La Gageure imprévue

Bulle . ...

La Partie de Chasse d'Henri IV

Beaumarchais

Le Barbier de Séville

Le Mariage de Figaro.

Collin d’Harlbvillk

Monsieur de Crac

Le Vieux Célibataire

ibid .

4 40 ibid.

ibid.

6 i I ibid.

ibid.

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_MzlVN200KX4C. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.